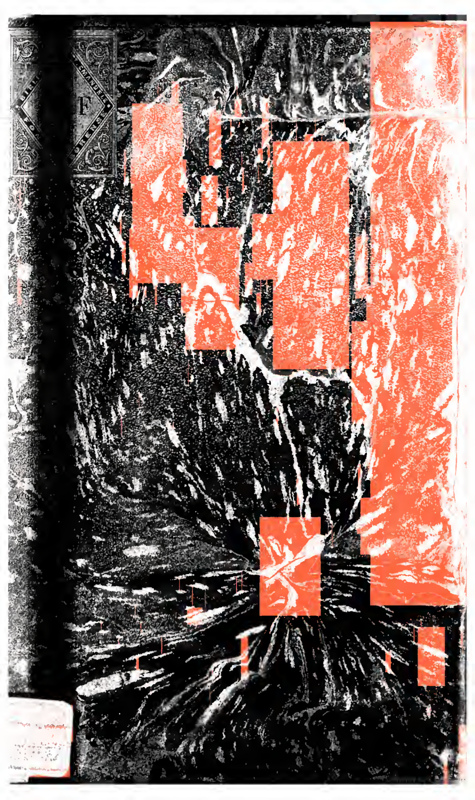
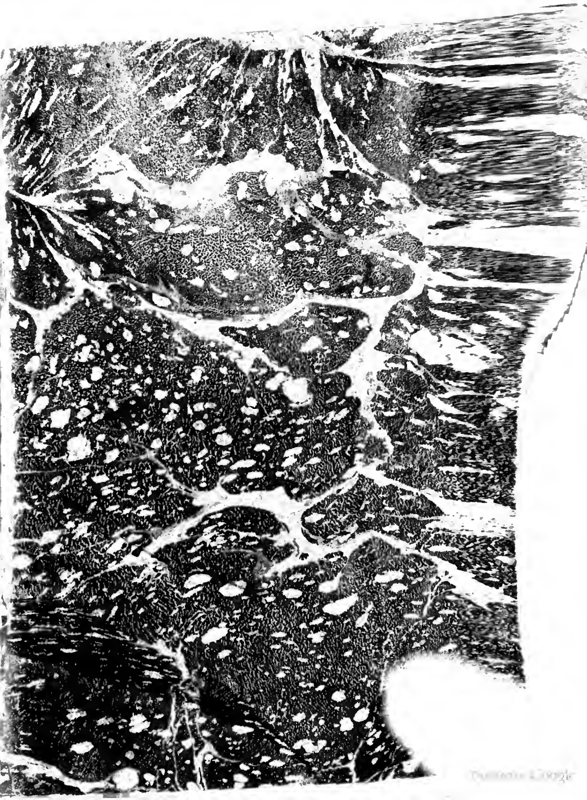






NOUVEAU

DICTIONNAIRE *HISTORIQUE.*



COL — FUZ.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE;

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

De tous les HOMMES qui se sont fait un nom par des Talens, des Vertus, des Forfaits, des Erreurs, *&c.*

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

Et dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Ecrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs & les Ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres:

AVEC

Des Tables Chronologiques pour réduire en Corps d'Histoire les Articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par une SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

SEPTIÈME ÉDITION, revue, corrigée, & considérablement augmentée.

Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. §. 1.

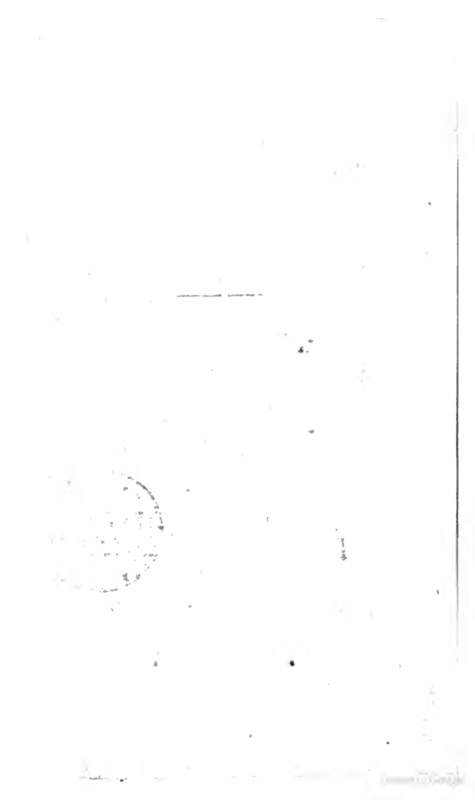
TOME III.

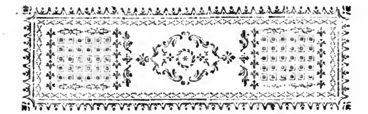


A CAEN, chez G. LEROY, seul Imprimeur du Roi, ancien Hôtel de la Monnoie, Grande-rue Notre-Dame.

A LYON, chez BRUYSET, Freres, Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation & Privilége du Roi. 1789.





NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

I. COLARDEAU, (Julien) procureur du roi à Fontenay-le-Comte, sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 69 ans. Il sut allier les amusemens de la poësie à l'étude seche des lois. On a de lui: I. *Larvina, Satyricon in chorearum lascivias & personata tripudia*, Paris 1629, in-12. Les vers de cette piece se ressentent du style obscur d'*Apulée*, que l'auteur a affecté d'imiter. II. *Les Tableaux des victoires de Louis XIII.* III. *Description du Château de Richelieu.* Ces deux poëmes, en vers françois, annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers, & de la force dans ses descriptions; mais ces ouvrages sont peu connus.

II. COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville dans l'Orléanois en 1735, cultiva, dès l'enfance, les Muses françoises. Il débuta, en 1758, par la traduction en vers de l'*Epître d'Heloïse à Abailard* par *Pope*. L'original est plein de feu, & la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression & à la richesse des images. Ses tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste*, l'une jouée en 1758, & l'autre en 1760, eurent moins de succès: on y admira plutôt le mécanisme d'une versification heureuse & brillante, que le talent du théâtre. On y trouve des détails heureux, quelques beaux vers & de la sensibilité; mais point d'action, point d'entente de la scène. Sa couleur est, à la vérité, triste & même sombre, mais jamais tragique. Le *Temple de Gnide*, & deux *Nuits* d'*Young*, mis en vers françois, l'*Epître à M. Duhamel*, le poëme de *Prométhée*, qui parurent depuis, offrent des détails agréables, & sont en général versifiés d'une maniere douce & harmonieuse. L'*Epître à M. Duhamel*,

qui est remplie de peintures champêtres & de sentiments de bienfaisance & d'humanité, offre des tirades pleines de verve, & a été comparée par quelques admirateurs enthousiastes aux meilleures Epitres de *Boileau*. Ces divers ouvrages indiquoient l'auteur à l'académie Françoise : cette compagnie le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais il ne put prononcer son discours de réception. La mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant même qu'il eût été reçu. Des mœurs douces, un caractere indulgent & ennemi de la satyre, rendoit son commerce facile & sa société agréable. Il avoit des amis, & il faisoit tout ce qu'il faut pour en avoir. Ayant appris que M. *Watelet* traduisoit la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, il discontinua une traduction qu'il avoit commencée du même poëme. Il fit plus encore : il eut le courage de jeter au feu, avant sa mort, plusieurs chants déjà traduits. Ce poëte, qui a si bien peint la nature dans ses vers, & qui savoit même dessiner, ne voyoit dans les couleurs que le noir & le blanc, & que les nuances diverses des clairs & des ombres. Cette conformation particuliere n'affoiblit point les charmes de son imagination. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Paris, fig., 1779. Outre les ouvrages que nous avons cités, on y lit une comédie intitulée *les Perfidies à la mode*, où l'on remarque quelques jolis vers, deux ou trois portraits assez bien faits, & pas une étincelle de comique. On y verra encore, avec plaisir, quelques pieces fugitives échappées à sa muse facile, & pleines de naturel & de grâces.

COLASSE, (Paschal) maitre de musique de la chapelle du roi, naquit à Paris en 1636, & mourut à Versailles en 1709. Il fut l'éleve de *Lulli*, qu'il prit pour modele dans toutes ses compositions; mais il l'imita trop servilement:

Colasse *de* Lulli *craignit de s'écarter ;*
Il le pilla, dit-on, cherchant à l'imiter.

Qu'il le copiât, ou non, son opera de *Thétis & Pélée* sera toujours regardé comme un bon morceau. Mais on ne peut pas donner le même éloge à son *Achille*, tragédie-opéra, dont *Campistron* avoit fait les paroles, & sur lequel on fit l'épigramme suivante:

Entre Campistron *&* Colasse
Grand débat s'émut au Parnasse,
Sur ce que l'Opéra n'eut pas un sort heureux ;
De son mauvais succès nul ne se crut coupable.
L'un dit que la musique est plate & misérable ;
L'autre, que la conduite & les vers sont affreux ;
Et le grand Apollon, *toujours juge équitable,*
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

On fit encore celle-ci sur le poëte & le musicien :

Lulli *près du trépas,* Quinault *sur le retour,*
Abjurent l'Opéra, renoncent à l'amour ;
Pressés de la frayeur que le remords leur donne,
D'avoir gâté de jeunes cœurs
Avec des vers touchants & des sons enchanteurs.
Colasse *&* Campistron *ne gâteront personne.*

On a encore de *Colasse* des *Motets*, des *Cantiques*, des *Stances*. Ce musicien avoit la manie de la pierre philosophale, passion qui ruina sa santé & sa bourse.

I. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelei*, naquit à Reims, le 31 août 1619, d'une famille originaire d'Ecosse, suivant *Moréri*, & établie en Champagne dans le XIIIe siecle. Cette famille étoit tombée dans l'obscurité; aussi l'abbé *le Laboureur* appliquoit à *Colbert* ces vers de *Fortunat :*

Mens generosa tibi pretioso lumine fulget,
Quæ meritis propriis amplificavit avos.

Nicolas Colbert, son pere, fut nommé Conseiller d'Etat, après l'élévation du fils. *Jean-Baptiste Colbert* avoit un oncle secrétaire du roi & riche négociant à Troyes, qui le plaça chez *Mascranni* & *Cenami*, banquiers du cardinal *Mazarin*. Ce ministre connut ses talents, & lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour *Colbert*, dit le président *Hénault*, qu'elle se trouva toute établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, & d'une capacité supérieure dans les affaires. *Je vous dois tout*, SIRE, dit-il au roi; *mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté, en vous donnant Colbert.* Après la disgrace de *Foucquet*, à laquelle il eut beaucoup de part, & qu'il poursuivit avec un peu trop d'acharnement, *Colbert* gouverna les finances, sous le titre de Contrôleur-général. Tout le monde connoît le sonnet injurieux que le poëte *Hesnault* lança contre *Colbert*; & sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y étoit offensé; *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas.* Le nouveau ministre rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avoit troublé, & ne cessa de travailler à la gloire du roi & à la grandeur de l'état. Le beau siecle de *Louis XIV* commença à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France & aux savants étrangers. Les lettres dont le ministere accompagnoit ces grâces, étoient encore plus flatteuses que les présents mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, (écrivoit-il à *Isaac* Vossius,) *il veut néanmoins être votre bienfaicteur. Recevez cette lettre-de-change, comme une marque de son estime & un gage de sa protection.* Le roi connoissant par lui-même le mérite de *Colbert*, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Persuadé, comme il le disoit lui-même, que, dans cette charge, *il ne s'agissoit pas seulement de mettre pierre sur pierre*, il fit revivre tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments. La France vit des chefs-d'œuvres de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, &c. De nouvelles sociétés de gens-de-lettres & d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même, en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, & celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie Françoise & celle de peinture & de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau *Mécène* accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, & d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil

formé pour discuter toutes ces matieres, donna ces réglements & ces belles ordonnances, qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avoit exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes Orientales, l'autre pour les Indes Occidentales, & la troisieme pour les côtes d'Afrique : toutes ces compagnies furent encouragées & récompensées. Le conseil de commerce fut rétabli. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux Mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées & les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux & de galeres fut construit en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermerent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroirs, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendoient très-chérement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministere fut marquée par l'établissement de quelque manufacture : on compta, dans l'année 1669, 44 mille 200 métiers en laine dans le royaume. Le but du grand *Colbert* étoit d'enrichir la France & de la peupler. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut le 6 septembre 1683, à soixante-quatre ans & six jours, consumé (dit un historien) par les chagrins que lui donnoit *Louvois*, en le forçant à ruiner par des vexations, le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce ; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une *lettre*, telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce & en animant tous les arts, avoit donné cent millions de rente à sa patrie : le mourant la mit sous son chevet, sans l'ouvrir, disant qu'on étoit peu sensible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte au Roi des Rois. Il répondit à Madᵉ *Colbert*, qui ne cessoit de lui parler d'affaires : *Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir!*... Au milieu des occupations du ministere, il trouvoit le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Ecriture-sainte, & de réciter le Bréviaire : il en fit imprimer un pour son usage & celui de sa maison, Paris 1679, in-8°, qui est peu commun. *Colbert* est regardé, avec raison, comme le plus grand ministre des finances qu'ait eu la France. Avec l'exactitude & l'ardeur pour le travail qu'avoit *SULLI*, (voy. *ce mot*) il eut des vues beaucoup plus étendues pour la grandeur du souverain & le bonheur des peuples. La populace de Paris voulut pourtant le déterrer à Saint-Eustache ; mais les bons citoyens rougirent de cette frénésie, & penserent sur ce grand homme comme la postérité. Il avoit dédaigné, pendant sa vie, les murmures, souvent injustes, de cette populace. Ayant supprimé quelques rentes sur l'hôtel-de-ville, acquises à vil prix depuis 1656 ; les rentiers, plus sensibles à leurs intérêts particuliers qu'à l'utilité de tous les établissements que *Colbert* procuroit à la France, cherchoient à décrier son ministere. Ils ofrent

même le menacer; & soit qu'il entrât ou qu'il sortît, ce ministre étoit assiégé, à toute heure, par ces gens qu'il dépouilloit. Un jour que *Colbert* se trouvoit chez le chancelier *Seguier*, plusieurs d'entr'eux se présenterent à lui, & après les plaintes, oserent en venir aux menaces. Le ministre les écouta avec un grand sang-froid & beaucoup de tranquillité; il parut même entrer dans leur peine. Ensuite il leur demanda leurs noms, qu'ils eurent l'indiscrétion de lui dire, se flattant de l'avoir touché. *Colbert* ne les oublia pas; il en rendit compte au roi, qui fit arrêter les plus coupables. Cet exemple, loin d'effrayer les mécontents, acheva de les irriter. Les rentiers crierent si haut, que les commis de *Colbert*, moins courageux que leur maître, craignirent que l'orage ne crevât enfin sur leur tête. *Picon*, son premier commis, homme habile dans les affaires, mais livré au vin, s'étant couché demi-ivre, & les menaces des rentiers dans la tête, s'éveilla en sursaut, s'imaginant que ces gens le tenoient à la gorge. Il fit un bruit épouvantable, & réveilla toute la maison. *Colbert* se leva comme les autres, sans témoigner aucune crainte. Informé de la cause de ce grand bruit, il se retira, & le lendemain *Picon* fut renvoyé. Ce ministre avoit dans la figure quelque chose de repoussant. Ses yeux étoient creux, ses sourcils noirs & épais. Il parloit peu, & affectoit même une sorte de silence négatif. Md[e] de *Cornuel*, femme d'un trésorier, & connue par ses reparties, l'entretenoit un jour d'affaires; le ministre ne lui répondoit rien: *Monseigneur*, lui dit-elle, *faites quelque signe que vous m'entendez*. Cependant, malgré son air froid & austere, il étoit dans la société bon, officieux, & sa probité étoit à toute épreuve. Il ne put jamais prendre ni le ton, ni les vices des courtisans, & *Louis XIV* disoit qu'il avoit conservé à la cour l'air d'un bourgeois de Paris. Le président de *Lamoignon*, qui l'avoit beaucoup connu, lui reproche encore de vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, *de conduire toutes choses despotiquement*, de craindre trop le partage de son autorité, & d'être susceptible des différentes impressions que ses commis vouloient lui donner. Sa *Vie* se trouve dans le tome v[e] des *Hommes illustres de France*, par d'*Auvigni*: (*Voyez* l'article COURTILZ.) Il avoit épousé *Marie Charron*, fille de *Jacques Charron*, seigneur de Menars, & de *Marie Begon*; il en eut six fils & trois filles.

II. COLBERT, (Edouard-François) comte de *Maulevrier*, frere du précédent, ministre d'état & chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur & de son esprit lui mériterenrl'estime du roi. Il mourut le 31 mai 1693. *Voyez* VI. COLBERT.

III. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelei*, & fils aîné du grand *Colbert*, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son pere, fut ministre & secrétaire d'état, acheva d'élever la marine & le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts & les sciences, & mourut d'une maladie de langueur le 3 novembre 1690, à 39 ans. Son patriotisme, son goût pour les arts, ses manieres nobles & généreuses, le firent vivement regretter. Il eut cinq enfants de son second mariage avec *Catherine-Therese* de *Matignon*.

IV. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Torcy*, frere du précédent, naquit le 19 septembre 1665,

Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangeres en 1686, sur-intendant général des postes en 1699, & conseiller au conseil de la régence pendant la minorité de *Louis XV*. Il remplit, avec beaucoup de distinction, ces postes différents. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck & en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1746, à 81 ans, honoraire de l'académie des sciences. Il avoit épousé une fille du ministre d'état *Arnauld de Pomponne*, dont il eut plusieurs enfants. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Négociations, depuis le Traité de Ryswick jusqu'à la Paix d'Utrecht*, 3 volumes in-12, divisés en 4 parties. La premiere est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne; la seconde aux négociations avec la Hollande; la troisieme à celles faites avec l'Angleterre, & la quatrieme aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces mémoires, dit l'auteur du *siecle de Louis XIV*, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont écrits plus purement que tous les mémoires de ses prédécesseurs : on y reconnoît le goût de la cour de *Louis XIV*. Mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur : c'est la vérité, c'est la modération elle-même qui conduisent sa plume. On a peint avec raison *Torcy*, comme intelligent dans les grandes affaires, génie de ressource dans les temps difficiles, sachant porter avec la même sagesse le poids de la bonne & de la mauvaise fortune. Quoique son caractere fût sérieux, il étoit dans la société plein d'agréments, sur-tout quand il se livroit à un ton de plaisanterie fin & délicat qui lui étoit propre. Son humeur toujours égale ne fut ni dérangée, ni obscurcie par les circonstances les plus épineuses. A cette qualité il joignoit celles de bon mari, de pere tendre, d'ami fidele, de maître doux & humain.

V. COLBERT, (Jacques-Nicolas) autre fils du grand *Colbert*, docteur de la maison & société de Sorbonne, abbé du Bec, & archevêque de Rouen, mourut à Paris le 10 décembre 1707, à 53 ans. Son zele, sa charité, sa science le mirent au rang des plus illustres évêques du regne de *Louis XIV*.

VI. COLBERT, (Charles) marquis de *Croissy*, 2e frere du grand *Colbert*, fut chargé par *Louis XIV* de plusieurs négociations & ambassades importantes, & s'en acquitta avec succès. Il mourut le 28 juillet 1696, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.... Son fils *Charles-Joachim* COLBERT, qui embrassa l'état ecclésiastique, ne regarda point l'habit clérical comme une simple décoration; il eut toutes les vertus que cet habit annonce. Il n'étoit que bachelier, & il se préparoit à sa licence, lorsque le pape *Innocent XI* mourut. Cet événement lui fit naître le desir d'aller à Rome; le cardinal de *Furstemberg* le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome, après l'élection d'*Alexandre VIII*, il fut enlevé par un parti Espagnol, blessé, conduit à Milan, & enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue Espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, & prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le

diocese confié à ses soins, instruisit les Catholiques, les affermit dans la foi par un excellent *Catéchisme*, (*Voyez* l'article POUGET.) travailla à la conversion des hérétiques, & en ramena plusieurs à l'église. Tout le monde fait combien il a pris de part aux disputes qui agitent depuis si long-temps l'église de France. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de *Lettres*, d'*Instructions pastorales*, de *Mandements*, d'*Apologies*, & troubla son repos. Il mourut le 8 avril 1738, à 71 ans. Les *Ouvrages* donnés sous son nom, ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. (*Voyez* BERRUYER.) La famille de *Colbert* a produit plusieurs autres personnes de mérite dans le ministere, dans l'église & dans l'épée.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, se fit un nom célebre sur la fin du XVI[e] siecle, par la finesse & l'élégance de son travail. Ses portraits étoient aussi ressemblants que délicats. On présume que *Coldoré* est un sobriquet, & que le vrai nom de cet artiste est *Julien* de FONTENAI; le même que *Henri IV* qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre, & de son graveur en pierres fines.

COLÉONI, *Voyez* COGLIONI.

COLET, (Jean) né à Londres en 1466, docteur & doyen de l'église de S. Paul, fonda une école dans cette cathédrale, & mourut en 1519. On a de lui des *Sermons*, un Traité *de l'Education des Enfants*, & d'autres ouvrages..... *V.* COLLET.

COLETE BOILET, réformatrice de l'ordre de Ste Claire, naquit à Corbie, en Picardie, l'an 1380. Ayant pris l'habit du *Tiers-Ordre* de St François, elle travailla à réformer les Clarisses. Mais n'ayant pas pu réussir en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit ensuite dans plusieurs provinces. Elle mourut en odeur de sainteté, à Gand, le 6 mars 1447, à 66 ans. Quelques religieux de St François, touchés des exemples & des vertus de *Colete*, ayant embrassé l'austérité de sa regle, furent appelés COLETANS. *Léon X* les réunit, en 1517, aux Observantins.

I. COLIGNI, (Gaspard de) I[er] du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit *Charles VIII* à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, & un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, pour le moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avoit épousé, vers la fin de 1514, *Louise* de *Montmorenci*, veuve de *Ferri* de *Mailli*, baron de *Conti*, & sœur aînée d'*Anne* duc de *Montmorenci*, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frere, qui étoit alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui étoit due: il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, & lieutenant-de-roi en Champagne & en Picardie. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournai à la France en 1518, *Coligni* fut envoyé pour en prendre possession. Il se présenta pour y entrer, enseignes déployées: mais l'Anglois qui y commandoit, lui dit qu'il ne permettroit pas qu'il entrât comme un conquérant dans une place que le roi de France ne tenoit que de la pure grâce du roi d'Angleterre; & il fallut qu'il pliât les drapeaux

avant que d'entrer dans cette ville. Il fut un des juges du tournois qui se fit au camp du Drap-d'or, en 1520. L'annee suivante, il différa d'un demi jour d'attaquer *Charles-Quint*, comme il pouvoit le faire avec avantage, & il manqua une occasion presque certaine de le vaincre. Il mourut à Acqs, l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

II. COLIGNI, (Odet de) cardinal de *Châtillon* à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, & évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le deuxieme fils du précédent, & se distingua de bonne heure par son esprit & par son amour pour les belles-lettres. Son frere d'*Andelot*, qui avoit déjà entraîné l'amiral dans le Calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape *Pie IV* le priva de la pourpre & de la dignité episcopale, après l'avoir excommunié. *Coligni*, qui avoit quitté l'habit de cardinal, & qui se faisoit appeler simplement le *Comte de Beauvais*, le reprit, & se maria en soutane rouge. Il étoit alors titulaire, outre son archevêché & son évêché, de 13 abbayes & de 2 prieurés. Sa femme *Isabelle* de *Hauteville*, dame *de Loré*, s'asseyoit chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume; & on la nommoit indifféremment, Madame la *Comtesse*, Madame *la Cardinale*. Après la mort de son époux, elle osa demander son douaire; mais elle en fut déboutée par arrêt du parlement de Paris, en 1604. Son mari, condamné au concile de Trente, ne fut pas plus fidele à son souverain qu'il ne l'avoit été à sa religion: il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de St Denys, en 1568, & fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné par un de ses domestiques, le 14 février 1571. Ce malheureux s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle & puni de mort.

III. COLIGNI, (Gaspard de) IIe du nom, frere du précédent, amiral de France, naquit le 16 février 1516, a Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous *François I*, à la bataille de Cerisoles, & sous *Henri II*, qui le fit colonel-général de l'infanterie Françoise, & ensuite amiral de France, en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zele pour la discipline militaire, par ses conquêtes sur les Espagnols, sur-tout par la défense de St-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, & fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Après la mort de *Henri II*, il se mit a la tête des Calvinistes contre les *Guises*, & forma un parti si puissant, qu'il faillit à ruiner la religion Catholique en France. (*V.* LERI.) La cour, dit un historien, n'avoit point d'ennemi plus redoutable, après *Condé*, qui se l'étoit associé. Celui-ci étoit plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. *Coligni* étoit d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui sembloit irréparable; plus dangereux après une défaite, que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps si orageux & l'esprit de parti pouvoient le permettre. Il ne comptoit son sang pour rien. Ayant été blessé, & ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un flegme incroyable: *Le métier que nous faisons, ne*

doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie? La premiere bataille rangée, qui se donna entre les Huguenots & les Catholiques, fut celle de Dreux, en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, & sauva l'armée. Le duc de *Guise* ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siége d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat; mais il se justifia par serment. Les guerres civiles cesserent pendant quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567. *Coligni* & *Condé* donnerent la bataille de St-Denys contre le connétable de *Montmorenci*. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, en 1569, fatale aux Calvinistes. *Condé* ayant été tué d'une maniere funeste, *Coligni* eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, & fut vaincu encore à la journée de Moncontour, dans le Poitou, sans que son courage pût être ébranlé. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles, en 1571. *Coligni* parut à la cour, & fut accablé de caresses, comme tous ceux de son parti. *Charles IX* lui fit donner cent mille francs de l'épargne, pour réparer ses pertes, & lui rendit sa place au conseil. De tous côtés on l'exhortoit à se défier de ces caresses perfides. Un capitaine Calviniste, qui se retiroit en province, vint prendre congé de lui. *Coligni* lui demanda la raison d'une retraite si brusque: *C'est*, dit le militaire, *parce qu'on nous fait ici trop de caresses. J'aime mieux me sauver avec les fous, que de périr avec ceux qui seroient trop sages.* Un projet horrible éclata bientôt. Un vendredi, l'amiral venant du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse, d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite & au bras gauche. *Maurevert* s'étoit chargé d'assassiner *Coligni*, à la priere du duc de *Guise*, qui avoit proposé cet attentat à *Charles IX*: ce fut ce malheureux qui tira le coup, d'une maison du cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois où il étoit caché. Le roi de Navarre, le prince de *Condé* se plaignirent au roi de cet attentat. *Charles IX*, exercé à la dissimulation par sa mere, en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à *Coligni* le nom de pere. C'étoit dans le temps même qu'il étoit occupé du massacre prochain des Protestants. Le carnage commença, comme on sait, le 24 août, jour de Saint-Barthelemi, 1572. Le duc de *Guise*, bien escorté, marcha à la maison de l'amiral. Une troupe d'assassins, à la tête desquels étoit un certain *Besme*, domestique de la maison de *Guise*, entra l'épée à la main, & le trouva assis dans un fauteuil. *Jeune-homme*, dit-il à leur chef, d'un air calme & tranquille, *tu devrois respecter mes cheveux blancs: mais fais ce que tu voudras; tu ne peux m'abréger la vie que de quelques jours.* Ce malheureux, après l'avoir percé de plusieurs coups, le jeta par la fenêtre dans la cour de sa maison, où le duc de *Guise* attendoit. *Coligni* tomba aux pieds de son lâche ennemi, & dit, suivant quelques-uns, en expirant: « Au moins si je » mourois de la main d'un hon« nête homme, & non pas de celle » d'un *goujat!* » *Besme* lui ayant marché sur le corps, dit à sa troupe: *C'est bien commencé! allons continuer notre besogne.* Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, & enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. *Montmorenci*, son cousin, l'en fit tirer, pour l'enterrer secrettement

dans la chapelle du château de Chantilli. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral, pour la porter à *Catherine* de *Médicis*, cette princesse la fit embaumer & l'envoya à Rome. *Coligni* tenoit un Journal, qui fut remis, après sa mort, entre les mains de *Charles IX*. On remarqua un avis qu'il donnoit à ce prince, de prendre garde, en assignant l'apanage à ses freres, de leur laisser une trop grande autorité. *Catherine* fit lire cet article devant le duc d'*Alençon*, qu'elle savoit affligé de la mort de l'amiral: *Voilà votre bon ami*, lui dit-elle; *voyez le conseil qu'il donne au Roi.* — *Je ne sais pas*, répondit le duc, *s'il m'aimoit beaucoup; mais je sais qu'un semblable conseil n'a pu être donné que par un homme très-fidele à Sa Majesté, & très-zélé pour l'Etat......* *Charles IX* trouvoit ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de *Retz* le lui fit jeter au feu. Nous terminerons cet article par le parallele que fait M. l'abbé de *Mabli*, de l'amiral de COLIGNI, & de *François* de *Lorraine*, duc de GUISE. « *Coligni* étoit le plus grand » capitaine de son temps, aussi » courageux que le duc de *Guise*; » mais moins hardi, parce qu'il » avoit toujours été moins heu- » reux. Il étoit plus propre à for- » mer de grands projets, & plus » sage dans le détail de l'exécu- » tion. *Guise*, par un courage plus » brillant, & qui étonnoit ses en- » nemis, ramenoit les conjonctu- » res à son génie, & s'en rendoit » pour ainsi dire le maître. *Coligni* » leur obéissoit, mais en capitaine » qui leur étoit supérieur. Dans » les mêmes circonstances, les » hommes ordinaires n'auroient » remarqué dans la conduite de » l'un que du courage, & dans » celle de l'autre que de la pru- » dence; quoiqu'ils eussent l'un & » l'autre ces deux qualités, mais » diversement subordonnées. *Gui-* » *se* plus heureux, eut moins d'oc- » casions de développer les res- » sources de son génie: son ambi- » tion adroite, & fondée en appa- » rence, comme celle de *Pompée*, » sur les intérêts mêmes du prince » qu'elle ruinoit, en feignant de » le servir, se vit appuyée de son » nom, jusqu'à ce qu'elle eût ac- » quis assez de force pour se sou- » tenir par elle même. *Coligni*, » moins coupable, quoiqu'il le » parût davantage, fit, comme » *César*, ouvertement la guerre à » son prince & à toute la France. » *Guise* fut vaincre & profiter de » la victoire. *Coligni* perdit quatre » batailles, & fut toujours l'effroi » de ses vainqueurs, qu'il sem- » bloit avoir vaincus. On ignore » ce qu'auroit été le premier dans » les malheurs qui accablerent » *Coligni*; mais il est aisé de con- » jecturer que celui-ci auroit pa- » ru encore plus grand, si la for- » tune lui avoit été aussi favora- » ble. On le vit porté dans une li- » tiere, & pour ainsi dire entre les » bras de la mort, ordonner & » conduire les marches les plus » longues & les plus difficiles, » traverser la France au milieu de » ses ennemis, rendre, par ses » conseils, le jeune courage du » prince de Navarre plus redouta- » ble, & le former à ces grandes » qualités, qui en devoient faire » un roi bon, généreux, populaire » & capable de gouverner l'Europe » entiere, après en avoir fait un » héros, savant, terrible & clément » dans les combats. L'union qu'il » maintint entre les François & les » Allemands de son armée, que » l'intérêt de la religion seule ne » lioit pas assez; la prudence avec » laquelle il fut tirer des secours » d'Angleterre, où tout n'étoit pas

» tranquille ; son art à ébranler la » lenteur des princes d'Allemagne, » qui n'ayant pas tant de génie que » lui, désespéroient plus aisément » du salut des Protestants de France, & différoient d'envoyer des » secours, dont l'espoir du butin » ne hâtoit plus la marche dans un » pays ravagé, sont des chefs-» d'œuvres de sa politique. *Coligni* étoit honnête-homme. *Guise* » avoit le masque d'un plus grand » nombre de vertus ; mais toutes » étoient empoisonnées par son » ambition. Il avoit toutes les qua-» lités qui gagnent le cœur de la » multitude. *Coligni*, plus renfer-» mé en soi-même, étoit plus esti-» mé de ses ennemis, & respecté » par les siens. Il aimoit l'ordre & » sa patrie. L'ambition put bien le » soutenir, mais elle ne le fit point » commencer à agir. Aussi bon » Calviniste que bon François, ja-» mais il ne put, par trop d'austé-» rité, accorder sa doctrine avec » les devoirs de sujet. Aux quali-» tés d'un héros il joignoit une » ame timorée. S'il eût été moins » grand homme, il auroit été fa-» natique ; il fut apôtre & zéla-» teur ». Nous ne citerons point sa *Vie* par *Gatien* de *Courtilz*, 1686, *in*-12 ; on en trouve une beaucoup plus exacte & mieux écrite dans les *Hommes illustres de France*.

IV. COLIGNI, (François de) seigneur d'ANDELOT, quatrieme fils de *Gaspard* de *Coligni*, Ier. du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles. Les Protestants eurent en lui un défenseur plein d'esprit, & un héros fécond en ressources. Il fut colonel-général de l'infanterie, en 1551, par la démission de l'amiral son frere. Il se jeta, en 1557, dans St-Quentin, avec ce frere dont il partageoit la valeur ; ils furent faits prisonniers. D'*Andelot* trouva le moyen de se sauver, & servit l'année suivante au siege de Calais. Peu de temps après, ses intrigues en faveur du Calvinisme, le firent conduire à Melun. Son épouse l'engagea à entendre la messe pour recouvrer sa liberté ; mais cette démarche, inspirée par la politique, ne l'empêcha pas de prendre le parti des Protestants, pendant les guerres civiles. Il se distingua à la bataille de Dreux, en 1562, & l'année d'après il défendit Orléans. La prise de cette ville fut suivie de la paix, qui ne dura que jusqu'en 1567. L'année suivante, il fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, & il se montra par-tout aussi entreprenant qu'infatigable. La derniere journée où il se trouva fut la bataille de Jarnac, donnée le 13 mars 1569. Il mourut environ deux mois après, à Saintes, d'une fievre contagieuse selon les uns, & de poison suivant d'autres..... *Voy.* CHARRY.

V. COLIGNI, (Gaspard de) *III*e. du nom, colonel-général de l'infanterie & maréchal de France, né en 1584, de *François* de *Coligni*, amiral de Guienne, se signala en divers siéges & combats. Il gagna, en 1635, la bataille d'Avein, avec le maréchal de *Brezé* ; s'empara, deux ans après, d'Ivoy & de Damvilliers ; prit Arras en 1640, avec les maréchaux de *Chaulnes* & de la *Meilleraie* ; perdit la bataille de la Marfée, contre le comte de *Soissons*, en 1641 ; & mourut en son château de Châtillon, le 4 janvier 1646, à 62 ans. L'intrépidité fut sa qualité caractéristique.

VI. COLIGNI, (Gaspard de) quatrieme du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, & mourut à Vincennes, d'une blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton, le 9 février

1649, à 39 ans. Sa veuve *Elisabeth-Angélique* de *Montmorenci*, sœur du duc de *Luxembourg*, fut une des personnes les plus agréables & les plus ingénieuses de la cour de *Louis XIV*. Elle épousa, en 1664, le duc de *Meckelbourg*, & mourut à Paris, en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satyrique de *Bussi-Rabutin*. Elle avoit eu du duc de *Châtillon* un fils posthume, mort en 1657, & en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLIN, *Voy.* COLLIN & BLAMONT.

COLIN MACLAURIN, *Voyez* ce dernier mot.

COLINES, *Voy.* GRYPHIUS.

COLLANGE, (Gabriel de) né à Tours en Auvergne, l'an 1524, fut valet-de-chambre de *Charles IX*. Quoique bon Catholique, il fut pris pour un Huguenot, & comme tel, assassiné à la St.-Barthelemi en 1572. Il a traduit & augmenté la *Polygraphie* & l'*Ecriture Cabalistique* de *Trithême*, à Paris, 1561, in-4°, qu'un Frison, nommé *Dominique* de *Hontinga*, a donnée sous son nom, sans faire mention ni de *Trithême*, ni de *Collange*; à Emden 1620, in-4°. *Collange* avoit aussi quelques connoissances dans les mathématiques & dans la cosmographie.

COLLATINUS, (Lucius-Tarquinius) époux de *Lucrèce*, violée par *Sextus* fils de *Tarquin*. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. *Collatinus* s'unit à *Brutus*, chassa les *Tarquins* de Rome, & fut fait consul avec lui, l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le déposa quelque temps après. *Voyez* LUCRECE.

COLLATIUS, *Voyez* VII. APOLLONIUS.

COLLÉ, (Charles) secrétaire ordinaire & lecteur de Monseigneur le duc d'*Orléans*, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 Novembre 1783, à 75 ans, étoit un homme aussi aimable qu'estimable. Il réunissoit dans son caractere une disposition singuliere à la gaieté & une sensibilité rare; la mort d'une épouse chérie avança la sienne. Sans afficher la bienfaisance & l'humanité, il fut humain & bienfaisant. Le genre dramatique lui ayant plu dès l'enfance, il le cultiva avec succès. Sa *Partie-de-Chasse de Henri IV*, excite quelquefois l'attendrissement le plus touchant, par la vérité des caracteres, & sur-tout par la fidélité du portrait de ce bon roi. Sa comédie de *Dupuis & Desronais*, piece dans le goût de *Térence*, est dénuée peut-être de ce que l'on appelle le *vis comica*; mais elle attache tous les spectateurs par des sentiments vrais, par des caracteres bien soutenus, par un dialogue naturel, enfin par des scenes qui arrachent les larmes. Une autre comédie, intitulée: *la Vérité dans le Vin*, ou *les Désagréments de la Galanterie*, est remplie de traits pétillants d'esprit & de gaieté. Il y a d'autres pieces de lui, où il peint, d'une maniere aussi saillante que vraie, les mœurs de son temps; mais son pinceau est souvent aussi libre que ces mœurs. On lui reprochoit un jour qu'il ne drapoit pas assez ses portraits: — *Comment voudriez-vous qu'on reconnût une Vieille édentée, si on lui donnoit la figure d'une Nymphe de 15 ans?* Son talent, pour les chansons, qui l'a fait nommer l'*Anacréon du siecle*, égaloit son mérite dramatique. Il avoit tout ce qu'il falloit pour réussir dans ce genre: beaucoup d'esprit naturel, une tournure facile dans les vers, & une chute heureuse dans les cou-

plets. On lui a desiré seulement plus du grâces & de décence. Sa *Chanson* sur la prise de Port-Mahon, lui valut une pension de 600 liv. de la cour. C'est, je crois, le premier chansonnier qui ait obtenu une pareille faveur; mais il la méritoit. Il étoit un des derniers survivants de ces beaux-esprits francs & enjoués, qui avoient formé entr'eux une société appelée le *Caveau*. Cette assemblée, dit un journaliste, valoit bien une académie. *Collé* regrettoit beaucoup ce bon vieux temps, où l'esprit vivoit avec l'esprit; où les gens-de-lettres, libres & indépendants, n'étoient ni les tristes parasites d'un épais financier, ni les bas esclaves d'un grand seigneur, qui souvent les méprise. Les ouvrages de cet aimable écrivain sont réunis en 3 vol. in-12, sous le titre de *Théâtre de Société*; mais il en a laissé plusieurs autres en manuscrit, qui ne sont ni moins piquants, ni moins ingénieux. Il est à souhaiter qu'on ne publie que ceux qui peuvent inspirer l'enjouement sans corrompre les moeurs. Cet écrivain a encore rendu un service au théâtre en rajeunissant plusieurs anciennes comédies qui ont vieilli, pour les adapter à nos moeurs actuelles: ces pieces sont le *Menteur* de *Corneille*, la *Mere coquette* de *Quinault*, l'*Andrienne* de *Baron*, l'*Esprit Follet* de *Hauteroche*... *Collé* étoit cousin du poëte *Regnard*, dont il se rapprocha par son originalité piquante, comme la nature l'en avoit rapproché par le sang.

COLLÉONI, *voy.* COGLIONI.

I. COLLET, (Jean) *voy.* COLET.

II. COLLET, (Philibert) né en 43, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les Jésuites. Il mourut à Châtillon-les-Dombes, sa patrie, en 1718, à 6 ans. Il étoit très-laborieux; mais il avoit des opinions fort singulieres, même sur la religion. Il passa long-temps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui: I. Un *Traité des Excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siecle en siecle. L'auteur étoit dans les censures lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché, avec violence, qu'on n'enterrât une personne dans une chapelle dont il étoit patron. II. Un *Traité de l'Usure*, in-8°., 1690, dans lequel il défend, contre quelques Missionnaires, l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible. III. *Entretiens sur les Dîmes & autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial. IV. *Entretiens sur la Clôture des Religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal *le Camus*, évêque de Grenoble, qui venoit de gagner son procès avec les religieuses de Montfleuri. V. Des *Notes* sur la coutume de Bresse, 1698, in-f°.; & plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de *Collet* étoit originale, ainsi que son esprit: il avoit l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignoit des opinions communes lui plaisoit, & il soutenoit ses idées avec feu. Ceux qui vivoient avec lui, étoient charmés de l'étendue de sa mémoire & de la vivacité de sa pénétration; &, ce qui vaut encore mieux, ils trouvoient en lui un homme officieux, & un ami ardent & sincere.

III. COLLET, (Pierre) prêtre de la congrégation de la Mission, docteur & ancien professeur de théologie, né à Ternay dans le

Vendomois, le 6 septembre 1693, & mort le 6 octobre 1770, à 77 ans, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, & a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits & par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont les suivants : *Vie de St- Vincent-de-Paul*, 2 vol. in-4°, 1748. *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'Abrégé vaut mieux que la grande Histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne : ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1754. *La même abrégée*, 1 vol. in-12, 1762. *Vie de S. Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12. *Traité des Dispenses en général & en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, & rempli de recherches. *Traité des Indulgences & du Jubilé*, 2 vol. in-12, 1770. *Traité de l'Office Divin*, 1 vol. in-12, 1763. *Traité des saints Mysteres*, 2 vol. in-12, 1768. *Traité des Exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770. Ces différents Traités sont bons, & on les consulte avec fruit. *Abrégé du Dictionnaire des Cas de Conscience*, de *Pontas*, 2 vol. in-8°, 1764 & 1770. *Morénas* avoit donné un Abrégé de *Pontas*, en 2 petits vol. in-8° : *Collet* s'en empara, le corrigea, l'augmenta de plus d'un tiers, & le publia en 2 vol. in-4°. Il accuse *Pontas* de se contredire : on lui a fait le même reproche ; mais, en général, l'Abrégé de *Collet* est bien fait & utile. *Lettres critiques*, sous le nom *du Prieur de Saint-Edme*, 1 vol. in-8°, 1744. L'abbé de *St-Cyran* y est très-peu ménagé. *Bibliothéque d'un jeune Ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose ; l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connût pas, soit que sa prévention, contre certains écrivains, lui fit rejeter quelques-uns de leurs ouvrages. *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°. *Institutiones Theologicæ, ad usum Seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 & suiv. *Eædem, breviori formâ*, 4 vol. in-12, 1768. *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768. *Les Devoirs des Pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769. *Devoirs de la Vie Religieuse*, 2 vol. in-12, 1765. *Traité des Devoirs des Gens du Monde*, 1 vol. in-12, 1763. *Devoirs des Ecoliers*, 1 vol. p. in 12. *Instructions pour les Domestiques*, 1 vol. in-12, 1763. *Instructions à l'usage des Gens de la Campagne*, petit in-12, 1770. Ces différents traités sont solides, mais ils manquent un peu d'onction. *Sermons & Discours Ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. *Méditations pour servir aux Retraites*, 1 vol. in-12, 1769. *La Dévotion au sacré Cœur de Jesus, établie & réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. Il préparoit, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit par ce catalogue que la plume de cet écrivain étoit très-féconde ; mais son style est dur en latin, & incorrect en françois. Le P. *Collet* avoit, dans la conversation, de l'esprit & du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux ; mais malheureusement ses railleries sentent le college, & ne sont gueres à leur place. Il s'étoit corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut ; & à tout prendre, ses livres sont estimables, par l'abondance des recherches, & par l'ordre qu'il a su y mettre.

I. COLLETET, (Guillaume) avocat au conseil, l'un des 40 de l'académie Françoise, naquit à Pa-

ris en 1598, & mourut dans cette ville, le 10 février 1659, à 61 ans, laissant à peine de quoi se faire enterrer. Le cardinal de *Richelieu* le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avoit choisis pour la composition des pieces de théâtre. *Colletet* fit seul *Cyminde*, & travailla aux comédies intitulées l'*Aveugle de Smyrne* & les *Tuilleries*. Il lut le monologue de cette derniere piece au cardinal, & lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La Canne s'humectant dans la bourbe de l'eau...

Richelieu lui fit présent de 600 liv. pour six mauvais vers qui suivoient celui-là. Sur quoi *Colletet* fit ce distique :

Armand, *qui pour six vers m'as donné six cents livres*,
Que ne puis je à ce prix te vendre tous mes Livres !

En lui faisant ce présent, le cardinal lui dit que les 600 francs n'étoient que pour les six vers, qu'il trouvoit *si beaux*, *que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer le reste.* Mais il ne renonça pas à son droit de protecteur & de connoisseur ; il ne voulut pas payer ces vers sans les critiquer : au lieu de *s'humecter de la bourbe de l'eau*, il prétendit que *Colletet* devoit mettre *barboter dans la bourbe de l'eau... Colletet* résista à cette critique ; & non-content d'avoir défendu son vers en présence du cardinal, il lui écrivit encore à ce sujet en rentrant chez lui. Comme le cardinal achevoit de lire sa lettre, des courtisans vinrent le complimenter sur le succès des armes du roi, en disant *que rien ne pouvoit résister à son éminence !.. Vous vous trompez*, leur repondit-il, en riant ; *car, même à Paris, je trouve des personnes qui me résistent.* On lui demanda quels étoient ces audacieux ? *C'est Colletet*, dit-il ; *car, après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore, & voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire.* Cette opiniâtreté n'irrita pas le ministre, qui continua de le protéger. *Colletet* eut d'autres bienfaicteurs. *Harlay*, archevêque de Paris, récompensa généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée-Conception ; il lui envoya un *Apollon* d'argent... *Colletet* avoit épousé, en secondes noces, *Claudine*, auparavant sa servante ; & pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paroître, sous son nom, plusieurs pieces de poësie : mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, & se moquerent de la *Sapho* supposée & du dieu mesquin qui l'inspiroit. Ce mariage, joint à deux autres qui ne furent pas plus avantageux, aux pertes qu'il fit pendant les guerres civiles, & à son caractere dissipateur, le réduisirent à une extrême pauvreté. Les *Œuvres de Colletet* parurent en 1653, in-12 : ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, & quelques ouvrages en proses (tels qu'une traduction du roman d'*Ismene* & *Ismenias*) qui sont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus. Quelques-unes de ses Poësies, sans être du premier mérite, prouvent de l'esprit, de la fécondité, & sont quelquefois d'une tournure agréable.

II. COLLETET, (François) fils du précédent, n'est gueres connu que par la place que *Boileau* lui a donnée dans ses Satyres. Il fit, comme son pere, des vers & de la prose, des *Cantiques* spirituels, & des *Pieces* bachiques, amoureuses & burlesques. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in 12. Il vivoit encore en 1672.

COLLIER, (Jérémie) né à Stowqui dans la province de Cambridge en 1656, devint lecteur de

Grays-Inn; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé, lui attirerent la disgrace & les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine *Anne*, des récompenses considérables. Il vécut & mourut zélé non-Conformiste. Il réunissoit parfaitement l'esprit de retraite du Chretien, avec la politesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'eloquence, les antiquités sacrées & profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables. I. D'un *Dictionnaire historique*, *géographique*, *généalogique*, traduit en partie du *Moréri*, & augmenté d'un grand nombre d'articles, en 4 vol. in-fol. II. Des *Essais de Morale* sur différents sujets. III. D'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal. IV. De la *Critique du Théâtre Anglois*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome & de France; avec l'*Opinion des auteurs*, tant profanes que sacrés, *touchant le Spectacle*: traduit en françois par le P. de *Courbeville*, jésuite. *Collier* mourut le 26 avril 1726, à 76 ans.

I. COLLIN, (l'abbé N...) mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue Latine & celles de la Françoise. Cette connoissance lui servit à traduire, avec autant d'exactitude que d'élégance, l'*Orateur* de *Cicéron*, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible & assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente preface, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, & un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, & des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avoit remporté trois prix à l'académie Françoise. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague*, institutrice des filles de la Providence, 1744, in-12.

II. COLLIN DE VERMOND, (Hyacinthe) membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, naquit à Versailles. Il étoit filleul & éleve du fameux *Rigaud*, qui démêla son talent. Il fit d'excellentes études en Italie: il en rapporta le bon goût du dessin, dont l'art consiste autant à présenter la nature sous des aspects favorables, qu'à la rendre avec élégance & avec pureté. Dans ses exercices de professeur, il réussit à poser supérieurement le modele, à le dessiner correctement, & à remplir avec habileté toutes les fonctions de l'école. Ses ouvrages respirent la douceur, l'honnêteté, la décence de son caractere. Les principaux sont: I. *La Présentation au Temple*, placée à St.-Louis de Versailles. II. *La Maladie d'Antiochus*. III. Plusieurs *Tableaux*, dans la nef des Capucins du Marais. IV. *L'Annonciation*, à St.-Medéri. V. *La Manne qui tombe dans le Désert*, à St.-Jean-en-Grève. *Collin* mourut à Paris en 1761, à 68 ans.

COLLIN, *voyez* BLAMONT & MACLAURIN.

I. COLLINS, (Antoine) né à Heston, à dix milles de Londres, le 21 juin 1676, d'une famille noble & riche, occupe une place dans la liste des incrédules. On devient ordinairement impie par un excès de perversité, ou de libertinage; *Collins* le devint par bonté de caractere. Le tableau des maux qu'avoient occasionnés les abus que des hommes ambitieux avoient faits de la religion, l'ayant indisposé contre elle, il l'attaqua avec beaucoup de hardiesse. Son impiété lui attira plusieurs adversaires; mais, loin

de

de s'emporter contr'eux, il leur indiquoit la maniere de le combattre avec plus de force: il fournissoit des livres à ceux qui travailloient à le réfuter. Sa bibliothéque étoit autant pour le public que pour lui-même. On doit aussi lui savoir gré d'avoir évité dans ses écrits l'obscénité, ressource vile des impies, qui se font pour la plupart des armes de tout. Il exerça, avec beaucoup d'applaudissement, la magistrature dans la province d'Essex. On étoit si persuadé de sa bonne-foi & de son désintéressement, que, malgré sa réputation d'impiété, on lui confia l'administration des deniers de cette province. Il mourut le 13 décembre 1729, à Harley-Squarre, après avoir protesté « qu'il » avoit toujours pensé que chacun devoit faire tous ses efforts pour servir de son mieux » Dieu, son prince & sa patrie, » & que le fondement de la religion consistoit dans l'amour de » Dieu & du prochain ». Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incrédulité, sont: I. *Essai sur l'usage de la Raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Un esprit foible apprendroit dans cet ouvrage à abuser de la sienne, & un esprit fort à séduire celle des autres. II. *Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme*: ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur *Clarke* y répondit par des injures. Ne prendroit-il pas dans ce moment, comme tant d'autres, les raisons pour des injures? Celles de *Clarke* étoient bien capables d'embarrasser son adversaire. III. *Discours sur les fondements & les preuves de la Religion Chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*: elle fut attaquée par le célebre *Crouzas*. IV. *Modele des Prophéties littérales.* C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, sur-tout par le docteur *Jean Rogers* dans sa *Nécessité de la révélation Divine.* V. *Discours sur la liberté de penser*: ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, & qui est encore lu en Angleterre par les partisans de *Collins*. Il fut traduit en françois in-8°. en 1714.

II. COLLINS, (Jean) né près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématique. On le nommoit le *Mersenne* Anglois, & il méritoit ce titre. Il étoit en commerce avec tous les savants de l'Europe. Les Anglois prétendent qu'on peut prouver clairement, par son *Commercium Epistolicum de Analysi promota*, impr. *in*-4°. en 1712, par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut le 10 novembre 1683, à 59 ans.

COLLIUS, (François) l'un des docteurs du college Ambroisien de Milan, & grand pénitencier de ce diocese, mort en 1640, dans un âge assez avancé, se rendit très-célebre par son traité *De animabus Paganorum*, publié en 2 vol. *in*-4°, à Milan, en 1622 & 1623. Il y examine quel est le sort, dans l'autre vie, de plusieurs Payens illustres. Il forme des conjectures ingénieuses & hardies sur des choses, dont la connoissance n'appartient qu'à Dieu. Il sauve les sages-femmes Egyptiennes, la reine de Saba, *Nabuchodonosor*, &c. Il ne désespere pas du salut des *Sept-Sages* de la Grece, ni de celui de *Socrate*; mais il damne sans miséricorde *Pyhtagore*, *Aristote*, & plusieurs autres, quoiqu'il reconnoisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Cet ouvrage n'est, à proprement parler, qu'un

jeu d'esprit, choisi par l'auteur, pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans ce livre. Il est d'ailleurs bien écrit, curieux & rare. On a encore de lui *Conclusiones Theologicæ*, 1609, in-4°; & un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches & de citations: il parut à Milan, en 1617, in-4°.

COLLOREDO, (Rodolphe) comte de Wals, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, & maréchal-général des armées des empereurs *Ferdinand II* & *Ferdinand III*, se signala par sa valeur & par son attachement à la maison d'Autriche. Il mourut le 24 janvier 1657.

COLLOT, (Germain) chirurgien François, sous *Louis XI*, est le premier de la nation, qui tenta l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui, on appeloit des chirurgiens Italiens pour cette maladie. *Collot*, les ayant vus opérer, s'essaya sur des cadavres, & enfin sur un criminel condamné à mort: ce misérable soutint courageusement l'opération, & par ce moyen, il racheta sa vie, (*Louis XI* la lui ayant accordée en cas qu'il réchappât) & ne fut plus tourmenté de la pierre. *Collot* fut récompensé comme il le méritoit. Sa famille, héritiere de son adresse, n'a cessé, depuis lui jusqu'à nos jours, de travailler avec les mêmes succès. *Philippe* COLLOT, mort à Luçon en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses peres avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avoient montrée. Il dégagea leur maniere d'opérer, de tout ce qu'elle avoit de rude & de difficile. Il étoit tellement occupé à Paris, que le cardinal *Chigi*, (depuis *Alexandre VII*, ne put l'engager de se rendre à Cologne.

COLLUTHUS, prêtre & curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'*Arius* mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, & eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église, & de former un épiscopat imaginaire. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, & déposa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

COLMAN, (Saint) *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckeraw à Melck.

I. COLOMB, (Christophe) naquit, en 1442, d'un pere cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gênes. Quelques voyages sur mer, & le bruit que faisoient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avoit tenté jusqu'alors, & par la seule inspection d'une carte de notre hémisphere, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre. Il résolut d'aller le découvrir. Gênes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, & *Jean II* roi de Portugal ayant refusé son service, *Colomb* se rendit à la cour d'Espagne, où la reine *Isabelle* lui confia trois vaisseaux, non sans avoir éprouvé, de la part de la populace, des marques réitérées de mépris. Il s'est même conservé en Espagne une tradition, qui apprend que lorsque *Colomb* passoit dans les rues avec cet air rêveur que devoit lui donner le grand projet qu'il rouloit dans son esprit, les hommes les plus sensés, portant le doigt au milieu de leur front & secouant la tête, se disoient les uns aux autres par ce signe, que *Colomb* avoit perdu la cervelle. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 33 jours

pour découvrir la premiere île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en seroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluerent, en qualité d'amiral & de viceroi, ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue de trois bâtiments Espagnols, gagnerent les montagnes. *Colomb* ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures & quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnoient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviseroit pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique, ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avoient appelée l'*Espagnole*. *Colomb* y laissa trente-huit des siens, & partit pour l'Europe. *Ferdinand* & *Isabelle* le reçurent comme il le méritoit : ils le firent asseoir & couvrir en leur présence comme un Grand d'Espagne, l'anoblirent lui & toute sa postérité, le nommerent grand-amiral & viceroi du nouveau-Monde, & le renvoyerent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Il feroit mort de faim dans cette derniere île, sans un stratagême singulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de Lune : il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, & leur prédit que dès le soir la Lune rougiroit, s'obscurciroit, & leur refuseroit sa lumiere. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allerent se jeter aux pieds de *Colomb*, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. *Colomb*, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, & leur promit de demander à son Dieu de faire reparoître la Lune. Elle reparut quelques moments après ; & les infideles, qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposoit à son gré du ciel & de la terre. Comme il revenoit de cette découverte, assailli par une tempête furieuse, il se voit, lui & les siens, prêt à périr. Environné de toutes les horreurs de la mort, il ne songe qu'à une seule chose, il n'a qu'un seul regret : c'est que le fruit de ses courses va être perdu pour l'humanité. Il entre dans sa chambre : il écrit rapidement, au bruit de la tempête & des cris de l'équipage, sur du parchemin, un *Journal* de sa navigation ; l'enveloppe d'une toile cirée ; le met ensuite dans un gâteau de cire, & le jette à la mer dans un tonneau bien bouché : espérant que le ciel conservera un dépôt si précieux, & le fera parvenir de quelque façon aux hommes. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célebre. Ils disoient que rien n'étoit plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse & à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; & aucun n'ayant pu le faire, il

cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, & le fit ainsi tenir. *Rien n'étoit plus aisé*, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, reprit Colomb; *mais personne ne s'en est avisé, & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.* C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de *Ferdinand* & d'*Isabelle.* Des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage, pour veiller sur sa conduite, le ramenerent en Espagne, les fers aux pieds & aux mains. (*Voy.* BOVADILLA.) On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ses ennemis l'avoient insinué; soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin, on l'avoit renvoyé dans son nouveau-Monde; & c'étoit dans cette 3e. course qu'il avoit apperçu le continent à dix degrés de l'Equateur, & la côte où l'on a bâti Carthagène. *Colomb*, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, le 8 mai 1506, à 64 ans, une carriere plus brillante qu'heureuse. On lui a élevé une statue dans Gênes. Les armes que lui avoit données *Ferdinand*, étoient une mer d'argent & d'azur, flanquée de trois îles d'or, & surmontée d'un globe pour cimier. *Ferdinand Colomb*, son fils, écrivit la *Vie* de son pere, traduite en françois par *Cotolendi*. Paris, 1681, 2 vol. in-12, (*Voy.* COLOMB, n°. III.) *Améric Vespuce*, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il seroit vrai qu'il eût fait cette découverte dit l'auteur de l'*Histoire générale*, la gloire n'en seroit pas à lui: elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. *Colomb* en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral & de vice-roi, 5 ans avant qu'*Améric Vespuce* eu eût fait un en qualité de géographe. C'est donc à *Colomb* qu'est dû l'honneur d'avoir découvert un nouveau-Monde. Mais la gloire humaine est bien rarement pure. Quelques historiens reprochent au navigateur Gênois, d'avoir souffert que ses compagnons fissent dévorer les malheureux Indiens par des dogues affamés, qui savoient discerner à l'odorat ces insulaires, & étoient récompensés de leur sagacité par une double ration de vivres. Mais ces atrocités, qu'on a peut-être exagérées, doivent moins être mises sur le compte de *Colomb*, que sur celui des aventuriers Castillans qui le suivirent. *Colomb* usa, en général, d'humanité envers les peuples conquis par lui.

II. COLOMB, (Don Barthelemi) frere de *Christophe*, se fit un nom par les *Cartes marines* & les *Spheres*, qu'il faisoit fort bien pour son temps. Il avoit passé d'Italie en Portugal, avant son frere, dont il avoit été le maître en cosmographie. Don *Ferdinand Colomb*, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menerent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la derniere misere; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation; & qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet que son frere avoit de pénétrer dans l'Océan beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait: que le prince le pria de faire venir *Christophe*, prometant de fournir à tous les frais de l'entreprise; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il étoit déjà engagé avec la cou-

ronne de Castille. Une partie de ce récit, & sur-tout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paroissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, *Barthelemi* eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à *Christophe*; & en 1493, ces deux freres, & *Diègue Colomb* qui étoit le troisieme, furent anoblis. Don *Barthelemi* partagea avec *Christophe* les peines & les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagerent l'un & l'autre, & bâtit la ville de Saint-Domingue. Il mourut en 1514, comblé d'honneurs & de biens.

III. COLOMB, (Don Ferdinand) fils de *Christophe*, entra dans l'état ecclésiastique, & forma une riche bibliothéque, qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothéque qu'on a surnommée *la Colombine*. Il écrivit la *Vie* de son pere, vers l'an 1530. *Voyez* COLOMB, n° I.

COLOMBAN, (Saint) né en Irlande l'an 560, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avoit doué de toutes les qualités de l'esprit & de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, & les vains plaisirs que le monde lui promettoit; & se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé *Silen*, dans le monastere de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, & de-là dans les Gaules, avec 12 religieux. Un vieux château ruiné, dans les déserts des Vosges, fut sa premiere retraite. Une foule de disciples s'étant présentée à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastere dans un endroit plus commode à Luxeuil, & bientôt un autre à Fontaine. Le roi *Thierri II* l'exila à Besançon, à la sollicitation de *Brunehaut*, à laquelle le saint abbé donnoit vainement des avis salutaires. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, & y mourut le 21 novembre 615. *Colomban* avoit une opinion sur la Pâque, qui le rapprochoit des *Quarto-Décimants*, & il faut avouer qu'il auroit pu être plus circonspect & plus modéré en la soutenant. On a de lui une *Regle*, qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules; quelques *Pieces de poësies*, quelques *Lettres*, & d'autres *Traités* ascétiques, qui se trouvent dans la *Bibliothéque des PP.* Ses Ouvrages ont été publiés séparément à Louvain, 1667, in-f°. Ce saint est fort maltraité par l'abbé *Velli* dans son *Histoire de France*; mais il est justifié, d'une maniere victorieuse, des fausses imputations de cet écrivain, dans l'Avertissement du XIIe vol. de l'*Histoire Littéraire de France* [pag. 9] par les savants Bénédictins de Saint-Maur.

COLOMBE, (Sainte) vierge & martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins en 852. Il y a une autre *Ste Colombe*, vierge & martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL, (Nicolas) peintre, éleve d'*Eustache* le *Sueur*, né à Sotteville, près de Rouen, l'an 1646, demeura long-temps en Italie pour se former sur *Raphaël* & le *Poussin*, qu'il n'a cependant gueres suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches, & accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien, de même que la perspective. Mais son ton de couleur est trop dur; & ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui est à la ménagerie de Versailles. *Colombel* mourut à Paris en 1717, à 71

ans. Il étoit membre de l'académie de peinture.

COLOMBI, *Voyez* COLUMBI.

I. COLOMBIÉRE, (Claude de la) jésuiste célebre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, se fit un nom dans sa compagnie par ses talents pour la chaire. La cour du roi *Jacques II* l'écouta pendant deux ans avec plaisir & avec fruit; mais soupçonné, & non convaincu, d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, le 15 février 1682, à Parai dans le Charolois. C'est lui qui, avec *Marie Alacoque*, a donné une forme à la célébration de la solemnité du *Cœur de Jesus*, & qui en a composé l'office. Ce jésuite avoit l'esprit fin & délicat, & on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé *Trublet* en parlant de ses *Sermons*, publiés à Lyon, 1757, en 6 vol. in-12. Il avoit sur-tout le cœur vif & sensible : c'est l'onction du P. *Cheminais*, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasoit. Tout dans ses Sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connois point même, qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui soit plus dévot sans petitesse. Le célebre *Patru*, son ami, en parloit comme d'un des hommes de son temps, qui pénétroit le mieux les finesses de notre langue. On a encore de lui des *Réflexions morales* & des *Lettres spirituelles*.

II. COLOMBIÉRE, *Voyez* VULSON.

COLOMIÈS, (Paul) né à la Rochelle en 1638, d'un médecin Protestant, parcourut la France & la Hollande, & mourut à Londres le 13 janvier 1692, à 54 ans. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. I. *Gallia Orientalis*, réimprimée en 1709, in-4°, avec ses autres Opuscules; par les soins du savant *Fabricius*. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie & les écrits des François savants dans les langues Orientales. II. *Italia & Hispania Orientalis*, in-4°, 1730, dans le goût du précédent. III. *Bibliothéque choisie*, en françois, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de *la Monnoie*: on y voit une grande érudition bibliographique. IV. *La Vie du Pere Sirmond*, 1671, in-12. V. *Theologorum Presbyterianorum Icon*. Il fait éclater, dans cet ouvrage, son attachement pour le parti des Episcopaux. Le ministre *Jurieu*, beaucoup moins impartial & moins honnête-homme que *Colomiès*, qui rendoit justice à tous les partis, le déchira d'une maniere indigne dans son libelle de l'*Esprit d'Arnauld*. VI. Des *Opuscules critiques & historiques*, recueillis & mis au jour, en 1709, par *Albert Fabricius*. VII. *Mélanges historiques*, &c. in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux & agréables, sur quelques gens-de-lettres. *Colomiès* n'étoit pas un savant à découvertes. Son talent étoit de profiter de ses lectures : il mettoit à part les choses singulieres, & en ornoit ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connoissoit bien la bibliographie, & il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

COLOMNA, *voyez* XVI. COLOMNE & COLUMNA.

COLONIA, (Dominique de) né à Aix en 1660, jésuite en 1675, mourut à Lyon le 12 septembre 1741, à 82 ans. Cette ville, qui le posséda pendant 59 ans, lui faisoit par estime & par reconnoissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont: I. Une *Rhéthorique* en latin, in-12; réimprimée jusqu'à 20 fois, parce

qu'elle est assez méthodique, & ornée d'exemples en général bien choisis. Cet ouvrage, adopté dans presque tous les colleges des jésuites, a eu moins de vogue depuis leur destruction. II. *La Religion Chrétienne, autorisée par les témoignages des Auteurs Payens*, in-12, 2 vol. *Colonia* avoit lu cet ouvrage, par parties dans l'académie de Lyon, dont il étoit membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise & à l'exécution. L'auteur n'avoit jamais séparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes: on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. III. *Histoire Littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothéque des Auteurs Lyonnois sacrés & profanes*, in-4°, 2 vol. Le premier est consacré aux antiquités de Lyon; le second à l'histoire littéraire de cette ville. L'historien a omis beaucoup d'écrivains Lyonnois, & a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. IV. *Bibliothéque des Livres Jansénistes*, in-12, 2 vol. censurée à Rome en 1749, & reproduite à Lyon, sous le titre de *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, in-12, 4 vol., 1752. On trouve à la fin une *Bibliothéque Anti-Janséniste.* Les hommes sages verront que dans la premiere & dans l'autre il auroit pu se livrer à un zele moins amer, & dans la seconde indiquer quelquefois des auteurs plus modérés. Ce jésuite se piquoit beaucoup de connoître l'antiquité: les ennemis que sa présomption lui avoit faits à Lyon, se proposerent d'essayer ses forces en ce genre. On fait faire un pot de plomb, avec une inscription antique; on l'enterre pendant quelques jours; & on le lui envoie, comme un monument déterré dans un champ. L'habile antiquaire donne dans le piege, & fait imprimer une Dissertation dans le *Journal de Trévoux*, (décembre 1724) dans laquelle il prodigua une érudition qui l'auroit couvert de ridicule, si ces sortes de méprises ne lui avoient été communes avec d'autres savants. *Voyez* l'art. d'Et.^e Chamillard.

COLONIA, (Victoria) *Voyez* I. Avalos... & Metelli.

I. COLONNE, (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur & à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, & très-féconde en grands-hommes. Fait cardinal par *Honoré III.* en 1216, & déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs & les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier, le condamnerent à être scié par le milieu du corps; mais, sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infideles, qu'il lui donnerent la vie & la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

II. COLONNE, (Jean) Dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui: I. *Traité de la gloire du Paradis.* II. Un autre *Du malheur des Gens de Cour.* III. *La Mer des Histoires* jusqu'au regne de *S. Louis*, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée: *La Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-f°. & depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin nommé Brochart, qui la fit paroître, en latin, l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum Novitiorum*, in-f°.

III. COLONNE, (Gilles) autrement Gilles de Rome, *Ægidius Romæ*, général des Augustins, puis archevêque de Bourges, fut le pre-

mier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Son siecle, prodigue de titres, le surnomma *le Docteur très-fondé*, (DOCTOR *fundatissimus*.) *Philippe* le *Hardi*, à qui son mérite l'avoit rendu cher, lui confia l'éducation de *Philippe* le *Bel*. Le maître inspira à son éleve le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De Regimine Principum*: Rome, 1492, in-f°., & Venise, 1498. L'art du gouvernement y est comparé au jeu des échecs. *Jean* de *Vignay* en fit, sous *Philippe* de *Valois*, une traduction qui est en manuscrit dans quelques bibliothéques. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevroit ses opinions dans les écoles. *Colonne* mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau, chargé de cette Epitaphe emphatique: *Hic jacet aula morum, vitæ munditas, Archi-Philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis & Doctor Theologiæ, lux in lucem reducens*, &c. On a encore de lui divers *Ouvrages* de philosophie & de théologie: Rome, 1555, in-f°. *Voyez* AVERROÈS.

IV. COLONNE, (Jacques) fut élevé au cardinalat par *Nicolas III*. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agiterent Rome, sous *Boniface VIII*. La famille de ce pontife, qui étoit celle de *Cajetan*, du parti des *Guelfes*, n'avoit jamais été en bonne intelligence avec celle des *Colonnes*, de la faction des *Gibelins*. (*Voyez* BUONDELMONTE.) Les cardinaux de cette famille s'étoient opposés à l'élection de *Boniface*, dont ils connoissoient l'humeur altiere & emportée. Pour s'y dérober, *Jacques Colonne* & *Pierre* son neveu, cardinal comme lui, se jeterent dans Palestrine, où *Siarra Colonne*, un de leurs cousins, commandoit alors. *Boniface* s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les rebelles, priva *Jacques* & *Pierre* de la pourpre, excommunia *Sciarra*, & mit leurs têtes à prix. *Sciarra* fuyant cette persécution, fut pris sur mer par des pirates, & mis à la chaine. Cette condition, toute déplorable qu'elle étoit, lui paroissoit préférable à celle où la vengeance du pape l'auroit réduit. *Philippe* le *Bel* le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avoient conduit, & l'envoya en Italie, l'an 1303, avec *Guillaume* de *Nogaret*, pour enlever *Boniface*. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que *Sciarra Colonne* lui donna sur la joue un coup de son gantelet: (*Voy*. BONIFACE VIII.) *Jacques Colonne*, l'objet de cet article, mourut en 1318.

V. COLONNE, (François) né à Venise, & mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, étoit jacobin. Il s'est fait connoître par un livre singulier & rare, intitulé *Hipneroeomachia Poliphili*, (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé) imprimé à Venise, en 1499 & en 1545, in-f°. Le style obscur & énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens, d'ailleurs pleins de savoir & de bon sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, & n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en françois, par *Jean Martin*: Paris, 1561, in-f°.

VI. COLONNE, (Jean) cardinal, fut maltraité par *Sixte IV* & par *Alexandre VI*; & très-estimé par *Jules II*, qui lui confia les charges les plus importantes de la cour de Rome. Il

mourut le 26 septembre 1508, à 51 ans.

VII. COLONNE, (Fabrice) célebre capitaine, fils d'*Edouard Colonne* duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, & devint ennemi irréconciliable de la maison des *Urfins* à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, & *Charles V* lui continua cette charge importante. *Fabrice Colonne* commandoit l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. *Alfonse*, duc de Ferrare, le mit en liberté. *Fabrice* rendit à son tour de grands services à son libérateur contre *Jules II*. Ce héros mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique & dans les armes.

VIII. COLONNE, (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les François. La paix ayant été conclue en 1516, *François I* l'attira dans son parti, & en reçut de grands services. Il fut tué au siége de Milan, en 1522, d'un coup de coulevrine, que *Prosper Colonne*, son oncle, avoit fait pointer contre lui, sans le connoître. Il étoit dans la 50e année de son âge.

IX. COLONNE, (Prosper) de la même famille, fils d'*Antoine*, prince de Salerne, embrassa le parti des François, lorsque *Charles VIII* entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515, il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les François, qui le surprirent en dînant à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier & mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance & par son courage, il défit les François à la bataille de la Bicoque, en 1522. *Bonnivet* ayant bloqué Milan quelque temps après, *Colonne* le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante, le 30 décembre 1523, à 61 ans. Il avoit une si grande réputation, qu'on n'entendoit que ces mots dans le camp des François: *Courage! Milan est à nous, puisque* Colonne *est mort*. Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance extrême pour n'être pas surpris.

X. COLONNE, (Pompée) eut pour tuteur *Prosper Colonne*, son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant étoit pour les armes, & il ne les quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes & de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un Espagnol, & fut si fâché qu'on vînt les séparer, qu'il mit sa soutane en pieces. *Léon X* l'honora de la pourpre. *Pompée Colonne*, toujours emporté par son humeur guerriere, se signala dans les querelles qu'occasionna l'élection de *Clément VII*, appelé auparavant *Jules de Médicis*. C'est ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ecce iterùm è summo dejectam culmine Romam,
Pompei & Julî *mens furiosa premit.*
Brute! *pium* Photine! *pium nunc stringite ferrum* :
Quid servasse juvat, si peritura fuit?

Clément VII l'ayant privé du cardinalat & de ses bénéfices, *Colonne* prit Rome avec *Hugues* de *Moncade*. L'année d'après (1527) le connétable de *Bourbon* vint assiéger cette ville, livrée au-dedans à la discorde, & exposée au-dehors aux armes

des Impériaux. *Clément*, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avoit dépouillé du cardinalat. *Colonne*, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, & lui donna la légation de la Marche-d'Ancone. Il mourut le 28 juin 1532, à 53 ans, viceroi de Naples. Ce cardinal aimoit les lettres, & les cultivoit avec succès. On a de lui un poëme *De laudibus Mulierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothéque Vaticane. Il y célebre les vertus de *Victoire Colonne*, sa parente, veuve du marquis de *Pescaire*, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poësie. *Voyez* XVI. COLONNE.

XI. COLONNE, (Etienne) capitaine du XVIe siecle, fut élevé dans le métier des armes sous *Prosper Colonne* son parent, & se signala par sa valeur & par sa prudence. Il mourut à Pise en 1548.

XII. COLONNE, (Marc-Antoine) duc de Palliano, grand-connétable de Naples, viceroi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit en qualité de lieutenant-général & de général des galeres du pape, à la célebre bataille de Lépante contre les Turcs, en 1571. A son retour, *Pie V*, qui eut une joie extrême de cette victoire des Chrétiens, voulut que *Colonne* entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux Romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entr'autres, des enfants du bacha *Ali*. Il monta au Capitole, & vint de-là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du Christianisme pouvoit recevoir le vainqueur des Infideles; & le célebre *Muret* fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 1er août 1585... *Marc-Antoine* COLONNE est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, & bibliothécaire du Vatican. *Grégoire XIII*, *Sixte V* & *Grégoire XIV* l'employerent dans diverses légations. Il mourut à Zagarolla, le 13 mars 1597.

XIII. COLONNE, (Ascagne) savant cardinal, viceroi d'Aragon, évêque de Palestrine, étoit fils de *Marc-Antoine Colonne*, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* & d'autres ouvrages, entr'autres, un *Traité* contre le cardinal *Baronius*, au sujet de la Sicile.

XIV. COLONNE, (Fréderic) duc de Tagliacozzi, prince de Bureto, connétable du royaume de Naples, & viceroi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à *Philippe IV*. Son courage, sa probité & sa modération lui concilierent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

XV. COLONNE *de Gioëni*, (Laurent-Onuphre) connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, prince de Palliano & de Castiglione, & mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme *Marie* MANCINI, niece du cardinal *Mazarin*, laquelle s'étoit flattée d'épouser *Louis XIV*. On prétend qu'en partant pour suivre son époux en Italie, elle dit à ce monarque : *Vous êtes Roi, vous m'aimez; & vous pleurez! & il faut que je parte!...* Elle s'est rendue célebre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires*, (petit in-12, Cologne 1676, & en italien 1678) par rapport aux tracasseries qu'elle eut à essuyer avec son mari, dont les manieres étoient bien

différentes de cette agréable vivacité qu'elle avoit vue chez les François. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet, *Charles Colonne*, est mort cardinal en 1739.

COLONNE, (autres Personnages de ce nom.) *Voy.* ARAGON I. AVALOS & v. GONZAGUE.

XVI. COLONNE, (Fabio) ou *COLOMNE*, naquit à Naples, en 1567, de *Jérôme*, fils naturel du cardinal *Pompée Colonne*. Il se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à l'histoire naturelle, & sur-tout à celle des plantes. Il chercha à les connoître dans les écrits des anciens; & par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuscrits fourmilloient, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil & canonique, remplirent les moments qu'il ne donnoit point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étoient regardés comme des chefs-d'œuvres, avant qu'on jouit du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit: I. *Plantarum aliquot ac Piscium Historia*, en 1592, in-4° accompagné de planches gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La methode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la premiere. II. *Minùs cognitarum rariorumque stirpium Descriptio; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus Libellus*: Rome, 1616, 2 parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulieres, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens & des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse, contre *Matthiole*, *Dioscoride*, *Théophraste*, *Pline*, &c. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'*Aqua-Sparta*, qui avoit été très-satisfait de la premiere. L'impression de l'une & de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncæi*, compagnie de Savants, que ce duc avoit formée, & dont l'objet étoit de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modele de toutes celles de l'Europe. *Galilée*, *Porta*, *Achillini*, *Colonne*, en étoient les ornements. III. Une *Dissertation sur les Glossopetres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'*Augustin Scilla*, sur les corps marins; Rome, 1747, in-4°. IV. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de *Hernandez*; Rome, 1651, in-fol. fig. V. Une *Dissertation sur la Pourpre*, en latin; piece fort estimée, mais devenue rare, & réimprimée à Kiel, 1675, in-4°, avec des notes de *Daniel Major*, médecin Allemand. La premiere édition est de 1616, in-4°.

XVII. COLONNE, (François-Marie-Pompée) habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est l'*Histoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitoit à Paris, en 1726.

COLUMBI, (Jean) Jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les colleges de son ordre. Il mourut en 1679, à 86 ans, à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de saine cri-

tique. Les principaux sont : I. *Hierarchia angelica & humana*, in-folio. Lyon, 1747. II. *Opuscula varia*, in-fol. ibid. 1668. III. *In S. Scripturam*, *tom. I.* in-fol. ibid. 1656.

COLUMELLE, (*Lucius Junius Moderatus*) naïf de Cadix, philosophe Romain, sous *Claude*, vers l'an 42 de J. C., laissa *XII Livres sur l'Agriculture*, & un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes & par le style : celui de *Columelle* se ressent encore de la latinité d'*Auguste*. On trouve le traité *De re rustica* & celui *de Arboribus*, dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. *Sabourcux* de *la Bonnetrie* a donné une traduction françoise du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Economie Rurale*, 6 vol. in-8°.

COLUMNA, (Guy) natif de Messine en Sicile, suivit *Edouard I* en Angleterre, à son retour de la Terre-sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, & quelques *Traités historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de *Columna* est l'*Histoire du Siége de Troye*, en latin, imprimée à Cologne, en 1477, in-4°., & à Strasbourg 1486, in-fol. Ces éditions sont très-rares, de même que les *Traductions* italiennes de cette Histoire; Venise, 1481, in-folio. Florence, 1610, in-4°; mais l'édition de Naples, 1655, in-4°, l'est bien moins.

COLUTHUS, poëte Grec, natif de Lycopolis, vivoit, sous l'empereur *Anastase I*, au commencement du VI[e]. siecle. Il nous reste de lui un poëme de l'*Enlevement d'Hélene*, Bâle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°: traduit en françois par *du Molard*, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de *Pâris* est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est gueres supérieure à son siecle. Son dessin est petit, & son style est froid & languissant. *Coluthus* vint dans un temps où la bonne poësie étoit perdue, & son génie n'étoit pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COMBABUS, jeune seigneur de la cour d'*Antiochus Soter*, roi de Syrie, fut nommé par ce prince pour accompagner la reine *Stratonice* dans un voyage. Cette commission lui parut délicate. La reine étoit femme, & *Combabus* étoit bel-homme. Ces circonstances lui firent craindre les suites de l'honneur qu'il recevoit. Pour les prévenir, il se priva lui-même de ce qui pouvoit lui inspirer ces craintes, & l'ayant enfermé dans une boite cachetée, il supplia le roi, avant que de partir, de la lui vouloir garder jusqu'à son retour. Ce que *Combabus* avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. *Stratonice*, qui le voyoit tous les jours, en devint éperduement amoureuse : elle parla, elle voulut même le pousser à bout; & ce ne fut qu'en justifiant son impuissance, qu'il arrêta ses tentatives. Ce défaut, en frustrant la reine de toute espérance, ne put éteindre son amour; elle chercha à se consoler dans de fréquents tête-à-têtes. Les courtisans, jaloux de la faveur de *Combabus*, l'accuserent d'avoir souillé la couche royale. On lui fit son procès: déjà même on le traînoit au supplice, lorsqu'il demanda pour derniere grâce qu'on eût à produire la boîte fatale. Elle fut ouverte, & l'innocence de *Combabus* ne fut pas problématique. Le roi de Syrie plaignit son infortune, fit punir les délateurs, & le renvoya auprès de la reine, pour la construction du temple qu'elle avoit entrepris. On y éleva en bronze la statue de *Com-*

babus. Quelques-uns de ses amis furent assez fous, dit-on, pour se traiter eux-mêmes comme il s'étoit traité.,. Cette historiette est tirée de *Lucien*, & on ne la rapporte ici que pour montrer ce que peuvent trois passions également funestes, l'ambition, l'amour & l'envie.

COMBALUSIER, (François-de-Paule) médecin, né au bourg S. Andéol dans le Vivarois, mort le 24 août 1762, avoit des connoissances très-étendues dans son art. Elles lui mériterent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, & celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des *Ecrits Polémiques* sur les querelles des chirurgiens & des médecins; & par un *Traité* latin *sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12, traduit en françois par *Jault*, 1754, 2 vol. in-12.

I. COMBE (Jean de) *Voyez* COMBES.

II. COMBE, (Marie de) *Voyez* CIZ.

III. COMBE, (le P. la) Barnabite. *Voy.* II. GUYON.

IV. COMBE, (Guy du Rousseau de la) reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749 à 44 ans, a donné au public: I. Un *Recueil de Jurisprudence Civile du Pays de Droit-écrit & Coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, & encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une édition nouvelle du *Praticien Universel* de *Couchot*, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des Sentences & Ordonnances des premiers Juges en différentes matieres*, & *sur les Arrêts de défense & autres Arrêts sur requêtes*. III. Une nouv. édition des *Arrêts* de *Louet*, augmentée de plusieurs Arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des matieres Criminelles*, 1736, in-4°; nouvelle édition, 1769, in-4°. V. *Recueil de Jurisprudence Canonique & Bénéficiale*, pris sur les Mémoires de *Fuet*, 1 vol. in-fol. 1748. VI. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles Ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas Prévôtaux*.

COMBÉFIS, (François) né à Marmande dans la Guienne, en 1605, de parents honnêtes, Dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choisi pour travailler aux nouvelles éditions & versions des Peres Grecs. Avant lui aucun régulier n'avoit eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable: I. De l'édition des *Œuvres de Saint Amphiloque*, de *Saint Methodius*, de *Saint André de Crète*, & de plusieurs Opuscules des Peres Grecs. II. D'une *Addition à la Bibliothéque des Peres*, en grec & en latin, 3 vol. in-fol. III. D'une *Bibliothéque des Peres pour les Prédicateurs*, en 8 vol. in-fol. IV. De l'édition des cinq *Historiens Grecs*, qui ont écrit depuis *Théophane*, pour servir de suite à l'Histoire Byzantine, 1 vol. in-fol. Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand *Colbert*, qu'il travailla à cet ouvrage. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, les travaux du cabinet, & les douleurs de la pierre. Il auroit été à souhaiter que le P. *Combéfis* eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque: ses versions seroient plus claires & plus intelligibles. Son latin est quelquefois barbare.

COMBES, (Jean de) avocat du roi au présidial de Riom, publia en 1584 un *Traité des Tailles & autres subsides*, & *de l'institution & origine des Offices concernant les Finances*,

Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est sur-tout estimable par des recherches utiles, & par une critique judicieuse... Il ne faut pas le confondre avec *Pierre* DE COMBES, qui donna en 1705, in-fol. les *Procédures civiles des Officialités.* Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4°.

COMENIUS, (Jean-Amos) grammairien & théologien Protestant, naquit en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivoit les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna, dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle maniere d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata ;* traduit non-seulement en douze langues Européennes, mais en Arabe, en Turc, en Persan, en Mogol, répandit son nom par-tout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Après avoir couru dant la Silésie, en Angleterre, en Suede, dans le Brandebourg, à Hambourg, &c., il se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-folio sa *Nouvelle Méthode d'enseigner* ; production qui n'offre rien de praticable, ni dans les idées, ni dans les regles. La formation des écoles ne fut pas sa seule folie ; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophetes, qui s'imaginoient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse.* Cet écervelé promit aux fous qui l'écoutoient, un regne de mille ans, qui commenceroit infailliblement en 1672 ou 73. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêveries, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophete par ses disciples, & comme un radoteur octogénaire dans le public. (*Voy.* KOTTER) On a de *Comenius*: I. Des *Commentaires* sur l'Apocalypse. II. Un livre intitulé : *Pansophiæ prodromus*, Oxford, 1637, in-8°. III. *Historia fratrum Bohemorum*, Halæ, 1702, in-4°. IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, & dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues.

COMÈS, (Natalis) ou *Noel* LE COMTE, Vénitien, appelé par *Scaliger*, *homo futilissimus*, quoiqu'il eût beaucoup d'érudition, a laissé une *Traduction d'Athénée* ; une *Histoire* de son temps, en 10 livres ; & une *Mythologie* latine in 8°, traduite en françois, in-4°. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Plusieurs écrivains l'ont pillé en le décriant. Il mourut vers 1582.

COMESTOR, *Voyez* PIERRE, n°. XVI.

COMIERS, (Claude) chanoine d'Embrun, sa patrie, mort aux Quinze-vingt en 1693, professa les mathématiques à Paris, & travailla quelque temps au Journal des Savants. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique, de physique, de médecine, de controverse ; car il se mêloit de toutes ces sciences. Les principaux sont : I. *La nouvelle Science de la nature des Cometes.* II. *Discours sur les Cometes*, inséré dans le *Mercure* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les Cometes ne présagent aucun malheur : ce que *Bayle* démontra, avec autant de force & plus d'agrément, vers le même temps. III. Trois *Discours sur l'art de prolonger la vie.* L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la Gazette de Hollande, sur un *Louis Galdo*, italien qu'elle faisoit vivre 400 ans. Ils sont curieux, par un mélange heureux de l'histoire & de la physique. IV. *Traité des Lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercure* de juiller 1682. V *Traité des Prophéties*, *Vaticinations*, *Prédic-*

tions & Pronostications, contre le ministre *Jurieu*, in-12. VI. *Traité de la Parole, des Langues & Ecritures*, & l'*Art de parler & d'écrire occultement*, à Liege, 1691, in-12, rare.

COMINES, *Voyez* COMMINES.

COMITOLO, (Paul) Jésuite de Pérouse en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa, avec raison, pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui *Consilia moralia*, in-4°; un *Traité des Contrats*, &c.

COMMANDIN, (Fréderic) né à Urbain en 1509, mort en 1575, possédoit les mathématiques & le grec. Il se servit de ses connoissances pour traduire en latin *Archimede*, *Apollonius* de Perge, *Euclide*, &c. *Bernardin Ealde*, son disciple, a écrit sa *Vie*. *Commandin* avoit une humeur douce & un commerce aisé. Sa conversation étoit pesante, & il paroissoit fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire & sa conception étoient lentes; mais dès qu'il avoit appris une chose, il ne l'oublioit jamais.

COMMANVILLE, (l'Abbé N... Echard de) prêtre du diocese de Rouen, vivoit à la fin du XVII[e] siecle. Il a publié : I. Une *Vie des Saints*, 4 vol. in-8°. II. *Tables géographiques & chronologiques des Archevêchés & Evêchés de l'Univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°., auxquelles on a reproché des inexactitudes, & que plusieurs auteurs n'ont pas laissé de copier.

I. COMMELIN, (Jérôme) célebre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paroissant un plus beau théâtre, il s'établit & mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de savantes *Notes* sur *Héliodore* & sur *Apollodore*. Les reviseurs qu'il employoit, répondoient à ses soins & à son zele. *Casaubon* faisoit beaucoup de cas de ses éditions. Il y a eu d'autres imprimeurs célebres du même nom.

II. COMMELIN, (Gaspard) mort en 1731, a donné, avec son oncle *Jean* Commelin, *Hortus Amstelodamensis*, 1697 & 1701, 2 vol. in-fol. Il a donné, seul, *Plantæ rariores exoticæ Horti Amstelodamensis*, 1715, in-4°, & d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-fol., qu'on a joint à cet ouvrage, 1678, & ann. suiv. 12 v, in-fol. fig.

COMMENDON, (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'un pere philosophe & médecin. Dès l'âge de dix ans il composoit des vers latins, même sur le champ. Son mérite naissant lui procura une place de camerier auprès du pape *Jules III*. Ce pontife dit « qu'il va» loit trop, pour ne l'employer » qu'à faire des vers; » il lui confia plusieurs affaires aussi difficiles qu'importantes. *Marcel II*, *Paul IV*, *Pie IV*, qui l'honora de la pourpre, à la priere de *S. Charles Borromée*, le chargerent de plusieurs commissions non moins intéressantes. *Pie V*, son successeur, l'ayant nommé légat en Allemagne & en Pologne, *Commendon* contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente, dans cette partie de l'Europe. *Grégoire XIII* ne rendit pas la même justice à *Commendon*; il l'abandonna à la haine de plusieurs membres de la faction de l'Empereur, qui lui reprochoit d'avoir préféré les intérêts de la France aux siens, pour l'élection d'un Roi de Pologne. Les cardinaux d'*Est*, de *Médicis*, & quelques autres, justes appréciateurs de son mérite, parce qu'ils en

avoient eux-mêmes beaucoup, prirent hautement la défense du grand homme opprimé. *Grégoire XIII* étant tombé malade, ils formerent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, & ils l'auroient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. *Commendon* mourut peu de temps après, à Padoue, en 1584, à 60 ans. Il laissa quelques *Pieces de Vers* dans le recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avoit été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par *Gratiani*, évêque d'Amélie, traduite élégamment en françois par *Fléchier*, évêque de Nimes, in-4°, & 2 vol. in-12.

COMMINES, (Philippe de) né en Flandre d'une famille noble, passa les premieres années de sa jeunesse à la cour de *Charles* le *Hardi*, duc de Bourgogne. Il quitta ce prince pour s'attacher à *Louis XI*. On n'a jamais bien su le motif qui détermina Commines à abandonner la maison de Bourgogne, puisqu'il ne s'en est pas expliqué lui-même. Il faut que ce motif ne dût pas lui faire honneur, & on pourroit sans témérité l'attribuer aux grandes promesses & aux offres flatteuses du Roi. *Jacques* MARCHAND, (dans sa *Description de la Flandre*, liv. 1er, pag. 167.) rapporte qu'il avoit entendu dire à un vieillard, homme de qualité, que *Commines*, pendant la jeunesse du comte de *Charolois*, avoit vécu très-familiérement avec lui; que ce comte qui l'aimoit, l'admettoit à tous ses amusements; qu'à un retour de chasse, *Commines* fatigué, s'étant assis, avoit poussé la familiarité ou plutôt le manque de respect, jusqu'à dire à son jeune maître: *Charles, tirez-moi mes bottes*...; que le prince en effet les avoit tirées en riant; mais qu'en riant aussi, il avoit pris une des bottes, & en avoit frappé rudement la tête de *Commines*, qui étoit devenu la fable de la cour de Bourgogne; que le ressentiment de cet affront, quoique mérité, l'avoit indisposé contre le comte, dont il avoit quitté le parti, dès qu'il en eut trouvé l'occasion favorable. Quoi qu'il en soit, le nouveau maître, auquel il s'étoit attaché ou vendu, le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, & vécut si familiérement avec lui, qu'ils couchoient souvent ensemble. *Commines* gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre & dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur *Charles VIII*, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa sous ce roi d'avoir favorisé le parti du duc d'*Orléans*, (depuis *Louis XII*), & de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avoit vendu, disoit-on, ceux du duc de *Bourgogne* au roi de France. Il fut arrêté & conduit à Loches, où on l'enferma 8 mois dans une cage de fer. Il disoit alors, qu'*il avoit voulu voguer dans la grande mer, & qu'il avoit connu la tempête*. Après une prison de plus de deux ans, tant à Loches qu'à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputoit. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point aux yeux des philosophes: c'est que le duc d'*Orléans*, pour lequel il avoit essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. *Commines* avoit épousé *Hélene* de *Chambes*, de la maison des comtes de *Montsoreau* en Anjou; & il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agréments de la figure, les talents de l'esprit. La nature lui avoit donné une

une mémoire & une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictoit souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverses langues, le françois, l'espagnol, l'allemand. Il aimoit les gens d'esprit, & les protégeoit. Ses *Mémoires* pour l'histoire de *Louis XI* & de *Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'Histoire de France. On trouve en lui, selon *Montaigne*, avec ce beau naturel qui lui est propre, le langage doux & agréable d'une naïve simplicité. L'historien, vieilli dans les affaires, amuse les lecteurs frivoles & instruit les politiques. Il est sincere en parlant des autres, & modeste en parlant de lui-même. Sa sincérité n'est pourtant pas cet emportement de quelques écrivains, plus amis de la satyre que du vrai. On l'a même accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de *Louis XI*. Cependant, « les vues saines, le sens droit & » profond, le jugement solide qui » regnent dans son ouvrage (dit M. » *Duclos*), lui ont acquis à juste ti- » tre la réputation dont il jouit, & » qu'il conservera toujours. Ceux » qui font de l'histoire leur étude » particuliere, conviennent qu'il » n'a écrit que des Mémoires, & » non pas une histoire. Indépen- » damment des fautes qui sont re- » levées dans les notes marginales » de la derniere édition, il lui en » est échappé plusieurs autres. Je » les marquerai hardiment, parce » que c'est un de mes devoirs. Tou- » tes les fois que je ne me suis pas » trouvé d'accord avec lui, mon » sentiment m'est devenu suspect, » & je n'y ai persisté qu'après les » recherches les plus exactes. Ces » fautes ne sont pas ordinairement » importantes; mais on peut tou- » jours relever celles des grands » hommes ». La meilleure édition des *Mémoires* de *Commines*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé *Lenglet du Fresnoi*, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pieces justificatives, & d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'*Elzevir*, 1648, in-12, est d'un format plus commode, & n'est pas commune.

COMMIRE, (Jean) Jésuite, né à Amboise le 25 mars 1625, mourut à Paris le 25 décembre 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poësie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui deux volumes de *Poësies latines* & d'*Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractere de sa versification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a que rarement cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poësie le premier de tous les beaux arts. Dans ses *Paraphrases* sacrées, il n'a pas toujours connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, & il a des tirades qui offrent de très beaux vers. Ses *Idylles* sacrées & ses *Idylles* profanes offrent un style plus propre à leur genre que ses Paraphrases, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissoit encore mieux dans les *Fables*, & dans les *Odes*, dans celles sur-tout du genre gracieux: il sembloit avoir emprunté de *Phedre* sa simplicité élégante, & d'*Horace* ce goût d'antiquité, qu'on ne trouve presque plus dans les poëtes latins modernes. Il y a même quelques-unes de

ses *Odes* héroïques où il prend un ton noble & élevé. Quoique le P. *Commire* eut un goût décidé pour les belles-lettres, il ne laissa pas de professer pendant plusieurs années la théologie & de se consacrer à la direction. Il joignit une piété douce à beaucoup de franchise & de probité, & ne se mêla gueres des affaires du monde. Il aimoit la paix. Lorsque *Barbier* d'*Aucour* publia la critique des entretiens d'*Ariste* & d'*Eugene*, par le P. *Bouhours*, le P. *Commire* conseilla à son confrere de modérer une sensibilité que son amour-propre ne pouvoit dissimuler:

Ne sit, Buhursi, *magnanimo pudor,*
Vanum Cleanthem ferre silentio;
Tuâque ne digneris irâ
Pugnæ avidum juvenem superbæ.

COMMODE, (*Lucius-Ælius-Aurelius*) naquit à Rome l'an 161 de J. C., d'*Antonin* le Philosophe, & de *Faustine*. Quelques jours après la mort du pere, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philosophes, également sages & savants, cultiverent son cœur & son esprit; mais la nature l'emporta sur l'éducation. On vit en lui un second *Néron*. Comme lui, il fit périr les plus célebres personnages de Rome, & persécuta cruellement les Chrétiens. Ses parents ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain *Cléandre*, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avoit déjà eu pour ministre un *Perennis*, mis en pieces par les soldats. *Commode* avoit abandonné le soin des affaires à ce dernier favori, devenu, à force de crimes, préfet du prétoire. La foiblesse de l'Empereur augmenta l'insolence du ministre, sans que personne osât se plaindre de sa tyrannie. Un jour que le prince assistoit avec tout le peuple aux jeux Capitolins, un inconnu, qui portoit le manteau de philosophe, s'avança au milieu du théâtre, & lui dit: *Prince mou & efféminé, tandis que tu te prêtes à ces vains divertissements, Perennis se prépare à te ravir l'empire.* Cet avertissement inespéré fut le commencement de la disgrace de *Perennis*, qui fut massacré peu de temps après. *Cléandre* eut le même sort; mais *Commode* n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un jour un poignard, lorsqu'il entroit par un endroit obscur, & lui dit: *Voilà ce que le Sénat t'envoie.* (*Voyez* l'article LUCILLE.) Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage & d'abominations. Lorsqu'il manquoit de prétexte pour avoir des victimes, il feignoit des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, il corrompit ses sœurs, destina trois cents femmes & autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son pere, & de donner celui de sa mere à une de ses concubines; au lieu de porter le nom de *Commode*, fils d'*Antonin*, il prit celui d'*Hercule*, fils de *Jupiter*; & malheur à quiconque nioit sa divinité. Le nouvel *Alcide* se promenoit dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres, à l'exemple de l'ancien. Il faisoit assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou estropiés; & après leur avoir fait lier les jambes, & leur avoir donné des éponges au lieu de pierres, pour les lui jeter à la tête, il tomboit sur ces misérables, & les assommoit à coups de massue. Il ne rougissoit point de se montrer sur le théâtre, & de se donner en spec-

tacle. Il voulut paroître tout nu en public comme un gladiateur. *Martia*, sa concubine, *Lætus*, préfet du prétoire, & *Electe*, son chambellan, tâcherent de le détourner de cette extravagance. *Commode*, dont le plaisir étoit, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards, & ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient osé lui donner des avis. *Martia*, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. *Commode* s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup : on craignit qu'il ne rejetât le poison, & on le fit étrangler dans sa 31e. année, 192e de J. C. Son nom est placé parmi ceux des *Tiberes*, des *Domitiens*, & de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône & l'humanité. *Commode*, tout barbare qu'il étoit, avoit la lâcheté des tyrans : n'osant se fier à personne pour le raser, il se brûloit lui-même la barbe, comme *Denys* de Syracuse.

COMMODIANUS GAZÆUS, espece de versificateur Chrétien du IVe. siecle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructions*. Il est composé en forme de vers sans mesure & sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprît un sens achevé, & qu'elle commençât par acrostiche. L'auteur prend la qualité de *Mendiant de J. C.* Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-temps dans l'obscurité. *Rigaud* le publia pour la premiere fois en 1650, in-4° ; & *Davis* l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius-Felix*.

COMMUNES, (de l'origine des) *Voyez* LOUIS le-Gros, vers la fin.

COMNÈNE, *Voyez* les articles des princes de cette famille illustre, sous leurs noms de baptême : ALEXIS, ANNE, JEAN, ANDRONIC....

I. COMTE, (Louis le) sculpteur, natif de Boulogne, près Paris, reçu membre de l'académie de peinture & de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis le Grand* vêtu à la Romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Coeher du Cirque* ; deux groupes représentant *Vénus* & *Adonis*, *Zéphyre* & *Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure & par son goût pour l'ornement.

II. COMTE, (Louis le) jésuite, mort à Bourdeaux sa patrie, en 1729, dans un âge avancé, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire & de mathématicien en 1685. A son retour, il publia 2 volumes de *Mémoires* in-12, en forme de Lettres, sur l'état de cet empire. On y lut que ce peuple avoit conservé pendant deux mille ans la connoissance du vrai Dieu ; qu'il avoit sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers ; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avoit été dans l'erreur & dans la corruption. L'abbé *Boileau*, frere du satyrique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphême, qui mettoit ce peuple presque au niveau du Juif. La faculté proscrivit ces propositions, & le livre d'où on les avoit tirées. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. *le Comte* se faisoient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du P. *du Halde*. On peut encore les consulter, en se défiant un peu de l'impartialité de l'auteur, & en se tenant en garde

contre les idées trop favorables qu'il veut donner des Chinois. Son style est plus élégant que précis.

III. COMTE, *voyez* COMÈS, (*Natalis*)... & CONTE.

IV. COMTE, (Florent le) sculpteur & peintre Parisien, est plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture, de sculpture, de peinture & de gravure des différents maîtres, que par les siens propres. Les curieux, sur-tout en gravure, le recherchent, par les notions qu'il donne du caractere, des marques & du nombre des ouvrages des différents graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinets de singularités d'Architecture, Peinture, Sculpture & Gravure* : Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699 ; mais l'auteur sentant les défauts de ces deux vol., fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux éclaircissements pour les précédents, en formerent un troisieme qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal, & l'histoire des différents auteurs est exposée d'une maniere un peu confuse. *Le Comte* mourut à Paris vers 1712.

COMUS, Dieu qui présidoit aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes & des hommes qui aimoient à se parer. Ceux qui s'enrôloient dans la milice de *Comus*, couroient la nuit en masque à la clarté des flambeaux, la tête couronnée de fleurs, accompagnés de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient & dansoient en jouant des instruments. Ils alloient ainsi par troupes dans les maisons, comme les masques qui courent les bals. Ces débauches commençoient après souper, & se continuoient jusque bien avant dans la nuit. On représentoit *Comus* en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses & de myrthe, un vase d'une main, & un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHYLIUS, *voyez* COQUILLE.

CONCEPTION, (Ordre de LA) *voyez* SYLVA.

CONCINA, (Daniel) théologien Dominicain, né dans un village du Frioul vers 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher & à écrire. *Benoît XIV*, qui connoissoit tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise le 21 février 1756, à 69 ans, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. L'amour de la saine morale étoit son caractere distinctif. Il plaida toute sa vie pour elle, comme prédicateur, comme jurisconsulte, comme théologien, & comme philosophe. L'église lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *La Discipline ancienne & moderne de l'Eglise Romaine sur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux Brefs du pape *Benoît XIV* ; avec des observations historiques, critiques & théologiques, 1742, in-4°. II. *Mémoire historique sur l'usage du Chocolat les jours de jeûne* : Venise, 1748. III. *Dissertations théologiques morales & critiques sur l'histoire du Probabilisme & du Rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, & on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne ; 1743, à Venise, 2 vol. in-4°. IV. *Explication des quatre Paradoxes qui sont en vogue dans notre siecle* ; in-4°, 1746 : cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Eglise Romaine sur l'usure* ; in-4°, Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, &c. in-4° ; Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus con-

nues en latin sont : I. *Theologia Christiana, dogmatico-moralis*, en 12 vol. in-4°, 1746. Cette Théologie, que l'on a trouvée un peu diffuse, est cependant estimée de toutes les écoles d'Italie, quoique proscrite dans celles des Jésuites. Cette société l'attaqua vainement auprès de *Benoît XIV*, aussi ami du P. *Concina*, qu'ennemi des querelles & de la délation. II. *De Sacramentali absolutione impertienda aut differenda recidivis consuetudinariis*, en 1755, in 4°. On a traduit cette Dissertation en françois, & on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur & du catalogue de ses ouvrages. III. *De Spectaculis theatralibus* : Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre, &c. &c.

CONCINI *ou* CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'*ANCRE*, naquit à Florence de *Barthelemi Concino*, qui de simple notaire devint secrétaire-d'état. Le fils vint en France en 1600, avec *Marie* de *Médicis*, femme de *Henri* le *Grand*. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, *Leonore Galigaï*, fille de la nourrice de *Marie* de *Médicis*. Après la mort de *Henri IV*, *Concini* acheta la marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, & ministre, sans connoître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, & ses hauteurs leur ressentiment. *Concini* leva 7000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit sous le nom d'un roi enfant & d'une reine foible. La *Galigaï* n'abusoit pas moins de sa faveur ; insolente dans sa fortune, & bizarre dans son humeur, elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un & de l'autre. *Louis XIII*, qui se conduisoit par les conseils de *Luynes* son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. *L'Hôpital-Vitry*, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi ; & sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, & traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille pieces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juif excommunié* : c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chérement, ses entrailles jetées dans la riviere, & ses restes sanglants brûlés sur le Pont-neuf, devant la statue de *Henri IV*. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart-d'écu l'once. La fureur de la vengeance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie *du marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou *la Victoire du Phœbus François contre le Python de ce temps*. On trouva dans les poches de *Concini*, la valeur de 19 cents 85 mille livres en papier, &

dans son petit logis pour 2 millions 200 mille livres d'autres rescriptions. C'étoit-là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La *Galigaï* avoua qu'elle avoit pour plus de 120,000 écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorciere. On prétendit qu'un juif Italien, nommé *Montalto*, étoit magicien, & qu'il avoit sacrifié un coq blanc chez la maréchale. Cependant ce magicien ne put la guérir de ses vapeurs: elles avoient été si fortes, qu'au lieu de se croire sorciere, elle s'étoit crue ensorcelée. Elle avoit fait venir deux moines de Milan pour l'exorciser. On ne la poursuivit pas moins comme sorciere. Les juges prirent des *Agnus Dei* qu'elle portoit, pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour ensorceler la reine. *Galigaï*, indignée contre le conseiller, & mécontente de *Marie* de *Médicis*, lui répondit avec fierté: *Mon sortilege a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles.* De deux rapporteurs qui instruisirent le procès de la maréchale d'*Ancre*, l'un étoit *Courtin*, vendu au duc de *Luynes* & qui sollicitoit des grâces; l'autre étoit *Deslandes-Payen*, homme integre, qui ne voulut jamais conclure à la mort. Cinq juges s'absenterent; quelques-uns opinerent pour le seul bannissement. Mais *Luynes* sollicita avec tant d'ardeur, que la pluralité fut pour le bûcher. La maréchale fut donc trainée dans un tombereau à la Grève, comme une femme de la lie du peuple. Toute la grâce qu'on lui fit, fut de lui couper la tête, avant que de jeter son corps dans les flammes. L'arrêt fut exécuté le 8 juillet 1617. Cette malheureuse Italienne, & son époux, ne furent ni soutenus, ni regrettés par aucun courtisan. L'évêque de Luçon, (depuis cardinal de *Richelieu*,) créature de *Concini*, étant entré dans la chambre du roi, un peu après l'exécution de son bienfaicteur: *Monsieur*, lui dit ce prince, *nous sommes aujourd'hui*, *Dieu merci! délivrés de votre tyrannie.* Sa liberté fut de peu de durée. (*Voyez* GALIGAÏ.) Au reste, M. *Anquetil*, dans son *Intrigue du Cabinet*, sous *Henri IV* & *Louis XIII*, dit qu'il seroit injuste de croire le maréchal d'*Ancre*, tel que l'ont représenté quelques historiens contemporains. *Bassompierre* & le maréchal d'*Estrées*, le jugeant long-temps après sa mort, & par conséquent avec assez d'impartialité, disent que « *Concini* étoit » un galant homme, d'un bon ju- » gement, d'un cœur généreux, » libéral jusqu'à la profusion, de » bonne compagnie & d'un accès » facile. Avant les troubles, il » étoit aimé du peuple, auquel il » donnoit des spectacles, des fêtes, » des tournois, des carrousels, » des courses-de-bague, dans les- » quelles il brilloit, parce qu'il » étoit beau cavalier & adroit à » tous les exercices. Il jouoit beau- » coup, mais noblement & sans » passion. Il avoit l'esprit solide, » enjoué, d'une tournure agréa- » ble ». Le marquis de *Bonnivet*, seigneur Flamand, étant prisonnier de guerre dans la citadelle d'Amiens, dont *Concini* étoit gouverneur, imagina de paroître malade pour faire ensuite le mort, être emporté hors de la citadelle & se sauver. *Concini* lui dit: *Il seroit bien fâcheux que vous mourussiez sous ma garde: car, comme on fait passer les Italiens en France pour de grands empoisonneurs, je serois obligé de vous faire ouvrir.* Cette plaisanterie, dit *Siri*, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à gué-

rir... La conversation du maréchal d'*Ancre* étoit pleine de saillies & de gaieté. Il est vraisemblable que, s'il n'avoit pas uni son sort à l'insolente & insatiable *Galigaï*, dont il fut forcé de partager les rapines, il seroit mort dans son lit.

CONCORDE, divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple superbe. Elle étoit fille de *Jupiter* & de *Thémis* : on la représente de même que la PAIX.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) chevalier de Saint-Lazare, des académies Françoise & des sciences de Paris ; des académies royales de Londres, Berlin, Pétersbourg, Nanci, de l'institut de Bologne ; naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Avec une ame ardente & une constitution forte, il dut être entraîné vers le plaisir : il s'y livra beaucoup dans sa jeunesse ; mais il y renonça bientôt, ainsi qu'à l'état militaire qu'il avoit embrassé, pour se livrer aux sciences. Il entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations qui en hâterent les progrès. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec Mrs *Godin* & *Bouguer*, pour aller au Pérou déterminer la figure de la Terre. Les fruits de ce voyage, où il fit paroître tant d'activité & de courage, ne répondirent pas à l'attente du public. Il manqua même d'y périr par l'imprudence d'un de ses compagnons, M. *Seniergues*. Le libertinage & le ton hautain de ce jeune homme ayant irrité les citoyens de la nouvelle Cuença, il s'éleverent en tumulte contre les voyageurs ; mais heureusement le seul coupable en fut la victime. De retour dans sa patrie, *la Condamine* partit quelque temps après pour Rome ; le pape *Benoît XIV* lui fit présent de son portrait, & lui accorda la dispense d'épouser une de ses nieces. Notre philosophe pensoit que la société d'une femme raisonnable & sensible serviroit à adoucir les infirmités dont il étoit accablé. Il épousa à l'âge de 55 ans cette niece, qui fit son bonheur, qui lui prodigua les soins les plus tendres, &, de concert avec la philosophie, le consola de l'espece d'injustice qu'il avoit éprouvée à son dernier voyage d'Angleterre, & dont on lui avoit refusé la réparation. Il s'en plaignit dans un *Ecrit* public *à la nation Angloise*, qui répondit au philosophe Parisien, « qu'elle aimoit mieux avoir moins » de police & plus de liberté ». Toujours semblable à lui-même jusqu'au dernier moment, il fit les délices de la société par son caractere vif, actif & enjoué. Deux jours avant sa mort, il fit un *Couplet* assez plaisant sur l'opération chirurgicale qui le mit au tombeau ; & après avoir dit ce couplet à un ami qui venoit le visiter : « *Il faut que vous me laissiez*, continua-t-il ; *j'ai deux lettres à écrire en Espagne ; peut-être, l'ordinaire prochain, il ne sera plus temps.* » La *Condamine* avoit l'art de plaire aux savants par l'intérêt qu'il leur montroit pour leurs succès, & aux ignorants par le talent de leur persuader qu'ils l'avoient entendu. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'observations singulieres, propres à amuser leur frivole curiosité. Aux qualités que nous avons louées dans ce philosophe, il joignoit quelques défauts. Son activité alloit jusqu'à l'inquiétude, & le rendoit quelquefois importun. Il mettoit souvent aux petites choses une importance fatigante pour les

autres. Sa curiosité devoit le rendre indiscret : c'étoit en lui une véritable passion, à laquelle il sacrifioit les bienséances ordinaires. Avide de réputation, il aimoit ces détails de correspondances & de visites qu'elle entraîne. Il est peu d'hommes célebres avec qui il n'ait eu des liaisons ou des disputes, & presque point de journal dans lequel il n'ait inséré quelques pieces. Répondant à toutes les critiques, & flatté de toutes les louanges, il ne méprisoit aucun suffrage, pas même ceux des hommes méprisables. Tel est le portrait qu'en trace M. le marquis de *Condorcet...* Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*; 1745, in-8°. II. *La Figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. de la Condamine & Bouguer*, (voyez ce dernier mot.) 1749, in-4°. III. *Mesure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémisphere austral*; 1751, in-4°. IV. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'Equateur*, avec un *Supplément*, en 2 parties, 1751-1752, in-4°; suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quitto*, qui avoit été imprimée séparément en 1751, in-4°. V. Divers *Mémoires sur l'Inoculation*, recueillie en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, & il mit dans cet objet beaucoup de chaleur. Le style des différents ouvrages de *la Condamine* est simple & négligé; mais il est semé de traits agréables & plaisants, qui lui assurent des lecteurs. La poésie étoit un des talents de notre ingénieux académicien : on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante; & d'autres pieces d'un plus haut style, telles que la *Dispute des armes d'Achille*, & d'autres morceaux traduits des poëtes Latins; l'*Epître d'un Vieillard*, &c.

I. CONDÉ, (Turstin de) archevêque d'Yorck, naquit au village de Condé-sur-Seule près de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de *Calixte II*, dans le concile de Reims, où il se trouva, malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministere, & se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Citeaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. *Turstin* fut allier le courage du militaire, à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecossois ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complette sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, & mourut peu de temps après. Il eut pour frere *Audouën* DE CONDÉ, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur & sa libéralité.

II. CONDÉ, (Louis Ier DE BOURBON, prince de) naquit en 1530, de *Charles* de *Bourbon*, duc de Vendôme. Il fit sa premiere campagne sous *Henri II*, se signala à la bataille de St-Quentin, & recueillit à la Fere les débris de l'armée. Il ne se distingua pas moins aux sieges de Calais & de Thionville, en 1558; mais, après la mort funeste de *Henri II*, les mécontentements qu'il essuya le jetterent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, & il auroit péri par le dernier supplice, si la mort de *François II* n'eût fait changer les affaires. *Charles IX* le mit en liberté, & le prince de

Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des Protestants. Il se rendit maître de diverses villes, & il se proposoit de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris & blessé à la bataille de Dreux, en 1562. Il perdit ensuite celle de St-Denys en 1567, & périt à celle de Jarnac, le 13 mars 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucault*, son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée.* Un moment après il leur dit : *Le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez ;* & chargea dans le moment, avec son bras en écharpe & sa jambe toute meurtrie. Dans ce cruel état il ne laissa pas de poursuivre les ennemis. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentils-hommes, qui le traiterent avec assez d'humanité ; mais *Montesquiou*, capitaine-des-gardes du duc d'*Anjou*, qui avoit à se venger de quelque injure particuliere, eut la basse cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Quelques historiens, entr'autres M. *Desormeaux*, attribuent ce crime aux ordr. secrets du duc d'*Anjou*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce prince eut la lâcheté d'aller examiner *Condé*, baigné dans son sang, & de le faire charger mort sur une vieille ânesse. Le prince de *Condé* étoit petit, bossu ; & cependant plein d'agréments, spirituel, galant, adoré des femmes. Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ses troupes, & surtout pour les Reistres, qui étoient venus à son secours, & qui menaçoient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'auxiliaire, &, (ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de religion, & sous un général tel que lui,) toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat. Il ne manqua à ce prince, né pour le malheur & pour la gloire de sa patrie, que de soutenir une meilleure cause. On a beaucoup parlé des jetons d'argent sur lesquels les Protestants avoient fait mettre la figure du prince de *Condé*, avec l'inscription : *Louis XIII, roi de France.* M. *Desormeaux* prouve, dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, que ce prince n'eut aucune part à la fabrication de cette monnoie. On imprima en 1565 un *Recueil de pieces* qui concernent les affaires où il eut part, en 3 vol. petit in-12 ; auxquels on ajoute un in-16 imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différents *Mémoires*, donnée par *Secousse* & l'abbé *Lenglet*, en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample : elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

III. CONDÉ, (Henri II DE BOURBON, prince de) premier prince du sang, né posthume à St-Jean-d'Angeli, en 1588, de *Henri I*, fut très-aimé d'abord par *Henri IV*, qui le fit élever dans la religion Catholique. Il épousa en 1609 *Charlotte* de *Montmorenci*, & nous détaillons dans son article (*Voy.* MONTMORENCI n° X.) les suites de cette union, qui brouilla le prince de *Condé* avec le roi, devenu éperdument amoureux de la jeune princesse. Pendant la régence de *Marie* de *Medicis*, il fut tantôt bien, tantôt mal avec la cour, qui étoit le centre

des cabales & des intrigues. Il fut mis à la Bastille en septembre 1616, & n'en sortit qu'en 1619. De nouveaux désagréments l'obligerent, en 1625, de quitter la cour. En 1636, il commanda une armée en Franche-Comté, & ne fut pas heureux devant Dole, dont il avoit formé le siége. Il réussit mieux dans le Roussillon, où il prit le château de Salses en 1639, & la ville d'Elne, en 1642. Après la mort de *Louis XIII*, il fut établi chef du conseil, & ministre d'état sous la régente. Il servit utilement dans ces places importantes, & mourut à Paris le 26 décembre 1646. Sa plus grande gloire est d'avoir été le pere du Grand *Condé*, qui suit.

IV. CONDÉ, (Louis II DE BOURBON, prince de) premier prince du sang & duc d'*Enguien*, naquit à Paris en 1621, de *Henri II*, prince de *Condé*. Il montra un génie précoce. Le cardinal de *Richelieu*, qui se connoissoit en hommes, dit un jour à *Chavigni* : *Je viens d'avoir avec M. le Duc une conversation de deux heures sur la guerre, la religion & les intérêts des Princes ; ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, & le premier homme de son siecle, & peut-être des siecles à venir.* La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : *Condé* naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. A 22 ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte de *Fuentes*. On a remarqué que le prince, ayant tout réglé le soir veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. *Gassion* craignoit d'engager une action générale entre l'armée Espagnole & l'armée Françoise, inférieure en nombre. *Mais si nous perdons la bataille, que deviendrons-nous ? Je ne m'en mets point en peine*, répondit le prince, *parce que je serai mort auparavant.* Il ne mourut pas, & il fut vainqueur. Il remporta la victoire par lui-même, par un génie qui se passoit d'expérience, par un coup-d'œil qui voyoit à la fois le danger & la ressource, par son activité exempte de trouble. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette journée ; on fit 5000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage resterent au vainqueur. Le duc d'*Enguien* honora sa victoire par son humanité : il eut autant de soin d'épargner les vaincus, & de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville & de plusieurs autres places. L'année suivante 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général *Merci*, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, & fut vainqueur toutes les trois fois. Il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandant dans les retranchements des ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de *Conti*. Le maréchal de *Turenne*, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, *Condé* vole reprendre le commandement, & joint à l'honneur de commander *Turenne*, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau *Merci* dans les plaines de Norlingue, & y gagne une bataille complette le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille, & *Glesne*, qui commandoit sous lui, fut fait prisonnier. La gloire du duc d'*Enguien* fut à son comble. Il assiégea, l'année suivante, Dunkerque, à la vue de l'armée Espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la

France. La cour le tira du théâtre de ses conquêtes pour l'envoyer en Catalogne; mais ayant assiégé, en 1647, Lerida avec de mauvaises troupes, mal payées, il fut obligé de lever le siége. Bientôt les affaires chancelantes obligerent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc *Léopold*, frere de l'empereur *Ferdinand III*, assiégeoit, en 1648, Lens en Artois; *Condé* rendu à ses troupes, qui avoient toujours vaincu sous lui, les mene droit à l'armée ennemie, & la taille en pieces. C'étoit pour la troisieme fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Sa harangue à ses soldats fut courte, mais sublime. Il ne leur dit que ces mots: *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue*. Tandis que le prince de *Condé* comptoit les années de sa jeunesse par des victoires, une guerre civile, occasionnée par le ministere de *Mazarin*, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adressa à lui pour l'appaiser; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes & ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal *Mazarin*, qui oublia bientôt ce bienfait. Ce ministre, jaloux de sa gloire & redoutant son ambition, fit enfermer, le 18 janvier 1658, son libérateur à Vincennes; & après l'avoir fait transférer, pendant un an, de prison en prison, il lui donna la liberté. La cour crut lui faire oublier cette sévérité, en le nommant au gouvernement de Guienne. *Condé* s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre & pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bourdeaux à Montauban, prenant des villes & grossissant par-tout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures, & déguisé en courrier, à cent lieues de-là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de *Nemours* & de *Beaufort*. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'*Hocquincourt*, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enleve plusieurs quartiers, & l'eût entiérement défait, si *Turenne* ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. Déjà il se saisit des villages circonvoisins, pendant que *Turenne* s'approchoit de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, (dit un historien célebre,) en fut augmentée. Cette journée auroit été décisive contre lui, si les Parisiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint, avec assez de gloire, les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambrai, & par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siége d'Arras en 1654. Deux ans après, il fit lever le siége de Valenciennes; mais il fut battu à la journée de Dunes, où *Turenne* fut vainqueur. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal *Mazarin*, qui traita de cette paix avec Don *Louis*

de *Haro*, ne consentit au rétablissement du Grand *Condé*, que par l'insinuation que lui fit le ministre Espagnol, que l'Espagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établissements dans les Pays-Bas : établissements qui auroient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de *Condé*, rendu à sa patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, & continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes des François, s'opposa au dessein des armées des Alliés, & défit leur arriere-garde à la célebre journée de Senef. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de *Turenne* en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de se retirer ; & dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, & fortifia son ame par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans ; il s'y étoit rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avoit la petite-vérole. Peut-être que le desir de faire par-là sa cour au roi, ajoutoit encore à l'intérêt qu'il prenoit à cette princesse : on ne l'en auroit pas soupçonné en 1652, dans le temps des troubles de la Fronde. Il voulut, sans doute, après avoir fait les mêmes fautes que son pere, (dit le président *Hesnault*,) donner le même exemple d'un retour sincere & d'un dévouement sans réserve. Le génie du Grand *Condé* pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoissances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie presque unique pour conduire & commander les armées. Il donnoit toujours par écrit ses ordres à ses lieutenants, & leur imposoit la loi de les suivre. *Turenne* disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable, & s'en rapportoit à leur prudence. Il arriva de-là que celui-ci eut beaucoup d'illustres éleves, & que l'autre n'en forma point, ou peu. Ces deux grands-hommes s'estimoient : *Si j'avois à me changer*, disoit Condé, *je voudrois me changer en* Turenne, *& c'est le seul homme qui puisse me faire souhaiter ce changement-là.* Sa physionomie annonçoit ce qu'il étoit : il avoit le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formoit son caractere, lui firent aimer la société des beaux-esprits : *Corneille*, *Bossuet*, *Racine*, *Despréaux*, *Bourdaloue* étoient souvent à Chantilli, & ne s'y ennuyoient jamais. Dans ces entretiens littéraires, il parloit avec beaucoup de grâce, de noblesse & de douceur, quand il soutenoit une bonne cause. Mais son sang & ses yeux s'enflammoient, lorsqu'il en soutenoit une mauvaise, & qu'il étoit contredit. *Boileau* fut tellement effrayé un jour du feu de ses regards, qu'il dit tout bas à son voisin : *Dorénavant, je serai toujours de l'avis de Monsieur le Prince quand il aura tort.* Cette ardeur de génie qui l'animoit, le porta à examiner les différentes religions du monde. Il lut avec avidité les livres les plus fameux des Sectaires, des Athées, des Déistes. Il conféra souvent avec les plus habiles docteurs & les plus grands philosophes de son siecle. Enfin, après des lectures immenses & des discussions infinies, il conclut que la religion Catholique étoit la seule véritable, & que toutes les autres étoient l'ouvrage de l'imposture

ou de la friponnerie. Des flatteurs de sa cour s'efforçoient de lui insinuer l'incrédulité; mais ce prince tint toujours ferme contre leur séduction. Il leur disoit souvent : *Vous avez beau faire, la dispersion des Juifs sera continuellement une preuve invincible de notre Religion.* Ce seroit donc témérairement que l'on voudroit accréditer des soupçons injustes sur sa foi ; car, au lit de la mort, où il faut bien enfin que les flatteurs laissent aborder la vérité, le prince déclara, pour détruire ces soupçons, *qu'il n'avoit jamais douté des mysteres de la Religion, quoi qu'on eût dit...* M. le prince, fils du grand *Condé*, ayant voulu faire peindre l'histoire de son illustre pere dans la galerie de Chantilli, sans oublier ses exploits contre la patrie, fit dessiner la Muse de l'histoire, tenant un livre, sur le dos duquel on lisoit : *Vie du Prince de Condé.* Cette Muse arrachoit des feuillets, sur lesquels on lisoit: *Secours de Cambrai* ; *secours de Valenciennes* ; *retraite de devant Arras* : actions qui lui auroient fait le plus grand honneur, s'il n'avoit pas servi alors contre son roi. M. *Desormeaux* a donné la *Vie* de ce prince ; à Paris, 1766, 4 vol. in-12 ; elle a effacé celle de *Coste*, in-4° & in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes Illustres de France*, par *Ch. Perrault.*

V. CONDÉ, (Henri-Jules DE BOURBON, prince de) fils du *Grand Condé*,) né en 1643, & mort en 1709, étoit un prince très-éclairé, aimant les gens d'esprit, & en ayant beaucoup lui-même : (*Voyez* CRETIN.) Il se signala dans diverses occasions sous son illustre pere, & sur-tout en 1672, au passage du Rhin, & en 1674, à la bat. de Senef... *Voyez* IV. BOURBON-CONDÉ.

CONDÉ, (la Princesse de) *Voyez* X. MONTMORENCY.

CONDILLAC, (Etienne Bonnot de) de l'académie Françoise, & de celle de Berlin, abbé de Mureaux, ancien précepteur de S. A. R. l'infant D. *Ferdinand*, duc de Parme, naquit à Grenoble en 17**, & mourut d'une fievre putride, dans sa terre de Flux, près Baugenci, le 2 août 1780. Un grand sens, un jugement sûr, une métaphysique nette & profonde, une littérature aussi choisie qu'étendue, un caractere solide, des mœurs graves sans austérité, un ton un peu sentencieux, plus de facilité d'écrire que de parler, plus de philosophie que de sensibilité & d'imagination : tels sont les traits principaux du portrait de l'abbé de *Condillac.* On a recueilli en 3 vol. in-12, sous le titre de ses Œuvres, son *Essai sur l'origine des Connoissances humaines* ; son *Traité des Sensations* ; son *Traité des Systêmes* : ouvrages excellents, pleins d'idées justes, lumineuses & neuves, écrits avec clarté, pensés avec profondeur, & dans lesquels le ton philosophique paroît la langue naturelle de l'auteur. Son *Cours d'Etudes*, en 16 vol. in-12, 1776, composé pour l'instruction de son illustre éleve, mérite les mêmes éloges. Toutes les fois qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il étudie la morale & la politique à travers les révolutions des empires, on est très-content de lui : mais dans la partie historique, d'ailleurs assez bien faite & pleine de vues nouvelles, on desire souvent plus de chaleur & plus de vivacité, & un style plus pittoresque. Ce livre, qui respire l'humanité la plus sincere, & le plus vif desir de rendre les souverains bienfaisants & les hommes heureux, n'est pas écrit avec ce ton pénétrant & touchant, que prenoit *Fénelon* pour parvenir au même but. Sa

narration est foible, seche & commune. On a encore de lui : *Le Commerce & le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, in-12 : livre qui a été décrié par les anti-économistes, quoiqu'il y ait des choses bien vues ; mais on auroit voulu qu'il n'eût pas étayé certains systêmes sur le commerce des grains, qu'il eût donné à ses principes un air moins profond & moins abstrait, & que dans des matieres, qui intéressent tous les hommes, il eût écrit pour tout le monde. On a remarqué dans quelques ouvrages de l'abbé de *Condillac*, qu'il avoit une haute opinion de son mérite ; il ne se faisoit point un devoir de la cacher. Un homme qui savoit si bien faire l'analyse & le calcul des idées, devoit savoir exactement combien il en avoit eu de nouvelles, & cette connoissance pouvoit excuser son amour-propre. On lui a encore reproché que, dans son Traité *des Sensations*, il a établi des principes dont les matérialistes ont tiré de funestes conséquences ; que dans son *Cours d'Etudes*, il a jugé, en connoisseur inhabile, plusieurs tirades de *Boileau*, en soumettant la poësie, libre, irréguliere & audacieuse de sa nature, au compas de la géométrie, &c. Mais s'il a adopté quelques-unes des opinions de la philosophie moderne, on peut dire qu'il les a souvent tempérées par un caractere modéré & un esprit sans enthousiasme.

CONDREN, (Charles de) IIe. général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux fort chéri de *Henri IV*, naquit à Vaubuin près de Soissons, en 1588. Son pere, qui avoit dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais sa vocation étoit trop forte. Le cardinal de *Berulle*, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, & l'employa très-utilement. Le P. de *Condren* fut confesseur du duc d'*Orléans*, frere unique du roi. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims & celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé long-temps pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain, il mourut à Paris le 7 janvier 1641, à 53 ans. Son *idée du sacerdoce de J. C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort : il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* & des *Discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorants *aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres*. Le P. *Amelotte* a écrit sa *Vie* in-8°.

CONFUCIUS *ou* CONGFUTZÉE, le pere des philosophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille illustre, qui tiroit son origine de *Ti-Y*, XXVIIe empereur de la seconde race, vers l'an 550 de J. C. Il parut philosophe dès son enfance, & sa philosophie s'accrut par la lecture & par la réflexion. Devenu mandarin & ministre d'état du royaume de Lu, aujourd'hui *Channton*, il montra combien il étoit important que les rois fussent philosophes, ou eussent des philosophes pour ministres. Il n'avoit accepté le ministere, que dans l'espérance de pouvoir répandre plus aisément d'un lieu élevé ses lumieres. Le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, & se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie,

Son école fut si célebre, que, dans peu de temps, il eut jusqu'à 3 mille disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occuperent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Il divisa sa doctrine en quatre parties, & son école en un pareil nombre de classes. Ceux du premier ordre s'appliquoient à cultiver la vertu, & à se former l'esprit & le cœur : ceux du deuxieme s'attachoient, non-seulement aux vertus qui font l'honnête homme, mais encore à ce qui rend l'homme éloquent : les troisiemes se consacroient à la politique : l'occupation des quatriemes étoit de mettre dans un style élégant les réflexions les plus justes sur la conduite des mœurs. *Confucius*, dans toute sa doctrine, n'avoit pour but que de dissiper les ténebres de l'esprit, bannir les vices du cœur, & rétablir cette intégrité, présent du ciel, si rare dans tous les siecles. Obéir à Dieu, le craindre, le servir; aimer son prochain comme soi-même; se vaincre, soumettre ses passions à la raison, ne rien faire, ne penser rien qui lui fût contraire : telles étoient les leçons que ce grand homme donnoit & pratiquoit. Aussi modeste que sublime, il déclaroit qu'il n'étoit pas l'inventeur de sa doctrine; mais qu'il l'avoit tirée d'écrivains plus anciens, sur-tout des rois *Yao* & *Xun*, qui l'avoient précédé de plus de 1500 ans. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé de rendre qu'à ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déploroit les désordres de son siecle : *Hélas!* disoit-il, *il n'y a plus de Sages, il n'y a plus de Saints. Les Rois méprisent mes maximes; je suis inutile au monde : il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnoit ses leçons, proche la ville de Rio-fu. On voit, dans toutes les villes, des colleges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand Maître... Au premier Docteur... Au Précepteur des empereurs & des rois... Au Saint... Au roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, & fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins-nés, & ne payent aucun tribut à l'empereur. On attribue à ce philosophe *IV Livres de Morale*, que l'on regarde comme son véritable portrait & son plus bel éloge. Sa vertu & son mérite ont été extraordinaires, si l'on en croit les historiens Chinois. Il étoit équitable, poli, doux, affable, gai, plus sévere pour soi que pour les autres, censeur rigoureux de sa propre conduite, parlant peu, méditant beaucoup, modeste malgré ses talents, & s'exerçant sans cesse dans la pratique des vertus. Parmi la foule de ses maximes qu'on a recueillies, on ne citera que celles-ci : *La raison est un miroir que l'on a reçu du Ciel; il se ternit? il faut l'essuyer. Il faut commencer par se corriger, pour corriger les hommes.... Je ne voudrois pas que l'on sût ma pensée; ne la disons donc pas. Je ne voudrois pas que l'on sût ce que je suis tenté de faire; ne le faisons donc pas. Le Sage craint, quand le Ciel est serein. Dans les tempêtes, il marcheroit sur les flots & sur les vents.... Voulez-vous minuter un grand projet? écrivez sur la poussiere, afin qu'au moindre scrupule il n'en reste rien....* Un riche montroit ses bijous à un sage : *Je vous remercie des bijous que vous me donnez*, dit le sage. — *Vraiment je ne vous les donne pas*,

répartit le riche. — *Je vous demande pardon*, répliqua le sage, *vous me les donnez; car vous les voyez, & je les vois : j'en jouis comme vous.... Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez... Avouer ses défauts quand on est repris, c'est modestie : les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance : se les reprocher à soi-même, c'est humilité; mais les aller prêcher à tout le monde, si l'on n'y prend pas garde, c'est orgueil.* On a rédigé cet article d'après le *Comte*, du *Halde* & quelques autres jésuites. Mais on sait aujourd'hui qu'il faut beaucoup réduire les éloges donnés par ces missionnaires aux Chinois & au fondateur de la philosophie Chinoise. Quant à ses livres, supposé qu'ils soient de lui, ils n'ont pas plus corrigé les peuples de la Chine, peuples vains, frivoles & avides, que *Sénèque* n'a réformé les mœurs des Européens. Il est pourtant bon de citer leurs leçons de morale aux uns & aux autres, en les avertissant qu'il n'y a qu'une religion vraie & sainte, qui puisse changer le cœur de l'homme. Le pere *Couplet* a donné au public les 3 premiers livres de la *Morale de Confucius* ou attribuée à *Confucius*, en latin, avec des notes : Paris, 1687, in-fol.; & on les traduisit l'année suivante en françois, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12... *Voyez* HERDTRICH.

CONGREVE, (Guillaume) né en Irlande dans le comté de Cork, en 1672, mourut en 1729, à 57 ans. Son pere le destina d'abord à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût, & par conséquent sans succès. La nature l'avoit fait naître pour la poësie, & sur-tout pour la poësie dramatique. C'est peut-être, de tous les Anglois, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pieces, qui l'ont fait appeler le *Térence Anglois*, sont pleines de caracteres nuancés avec finesse. On n'y essuie gueres de mauvaises plaisanteries. On y voit par-tout le langage de ceux qui se nomment les honnêtes gens, avec des actions de fripon : ce qui prouve qu'il connoissoit ce qu'on appelle, souvent très-improprement dans un certain monde, *la bonne Compagnie*. Son mérite & sa réputation l'éleverent également à des emplois lucratifs & honorables. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer, dans l'occasion, quelques *Pieces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachoient. Il sembloit même qu'il rougissoit d'être homme-de-lettres, quoiqu'il dût sa fortune aux lettres. Il ne vouloit être regardé que comme un *Gentilhomme, qui menoit une vie simple & aisée*. C'est ce qu'il dit à *Voltaire* dans la premiere visite que celui-ci lui fit. Ce propos parut si étrange au poëte François, qu'il ne put s'empêcher de répondre : *Si je n'avois considéré en vous que le Gentilhomme, je me serois dispensé de venir vous voir.* Voici le titre de ses Comédies : *Le vieux Garçon*; le *Fourbe*; *Amour pour amour*; l'*Epouse du matin*; le *Chemin du Monde*. On a encore de lui plusieurs autres pieces, des *Opéra*, des *Odes*, des *Pastorales*, & des *Traductions* de quelques morceaux des poëtes Grecs & Latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12; & à Birmingham, 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK, (Gilles) jésuite, né à Bailleul, en 1571, & mort à Louvain, en 1636, à 65 ans, a publié des *Commentaires* sur la Som-

me de S. *Thomas*, sous ce titre: *Commentariorum ac disputationum, in universam Doctrinam* D. Thomæ, *de Sacramentis & censuris; auctore Ægid.* de Coninck, *Societatis Jesu: postrema editio, Rothomagi:* 1630, in-f°. Ces Commentaires ont été condamnés par les différents parlements dans le temps de la proscription des jésuites.

CONNAN, (François de) seigneur de *Coulon*, maitre-des-requêtes, se distingua sous le regne de *François I* par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé 4 livres de *Commentaires* sur le Droit civil: à Paris, 1558, in-f°, que *Louis* le Roy, son intime ami, dédia au chancelier de l'*Hôpital*. *Connan* avoit aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que *Domat* a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignoit à une mémoire heureuse, un esprit juste & capable de réflexion.

CONNOR, (Bernard) médecin & philosophe Irlandois, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne, qui étoient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne & ailleurs, il devint médecin de S. M. Polonoise, qui le donna à l'électrice de Baviere, sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, & embrassa extérieurement la communion de l'église Anglicane. Un prêtre catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa derniere maladie, on vit au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution & l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé: *Evangelium Medici; seu De suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ Medici indagini subjici possunt*: in-8°, Londres, 1697. Le philosophe médecin, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les prinpes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. Le docteur Anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect, il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la religion Chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de *Jesus-Christ* comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que l'auteur avoit des intentions droites; mais son ouvrage n'en est pas moins dangereux.

I. CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa premiere splendeur. Ses concitoyens lui ayant donné le gouvernement de toutes les îles dépendantes de la république; & ayant été renfermé dans le port de Mitylène par Callicratidas, général des Lacédémoniens, il fit si bonne contenance, que l'ennemi fut obligé de se retirer. Mais, peu après, *Lysandre*, autre général de Sparte, l'ayant vaincu dans un combat naval, près d'Ægros-Potamos, l'an avant J. C. 405, il se retira en Crète, auprès du roi *Evagore*, où il resta jusqu'à ce que *Artaxerces*, roi des Perses, déclarât la guerre aux Lacédémoniens. *Conon* se rendit sur sa flotte pour la commander avec *Pharnabaze*; & voyant que les secours du roi de Perse venoient trop lentement, il alla lui-même à la cour les solliciter. Le roi le reçut parfaitement bien, & lui accorda non-seulement ce qu'il lui demandoit, mais il le fit amiral de sa flotte. Alors, il chercha à engager un nouveau com-

bat avec les Lacédémoniens; il remporta sur eux la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond 50 galeres, tua un grand nombre de soldats, & enveloppa dans le combat l'amiral *Lysandre* qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athenes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chevre, 16 ans auparavant. *Conon*, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, & lui fit présent de sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyerenr, il rétablir, en peu de temps, le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouverent d'autre moyen de se venger de ce grand homme, leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'*Artaxercès*, de vouloir enlever l'Ionie & l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. *Tiribase*, satrape de Sardes, le fir arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'illustre accusé fut mené à *Artaxercès*, qui le fit mourir; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils, appelé *Timothée*, qui, comme son pere, se signala dans les combats.

II. CONON, astronome de l'île de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec *Archimede*, qui lui envoyoit de temps en temps des problêmes. C'est lui qui métamorphosa en astre la chevelure de *Bérénice*, sœur & femme de *Ptolomée-Evergete*, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine, inquiete du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure; s'il revenoit sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égares quelque temps après. *Conon*, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola *Evergete* désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de *Bérénice* avoit été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du Lion, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation; l'astronome, les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de sa femme, & *Ptolomée* voulut bien le croire. *Catulle* a laissé, en vers latins, la traduction d'un petit Poëme grec, de *Callimaque*, à ce sujet.

III. CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de *Jean V*, le 21 octobre 686, mourut le 21 septembre de l'année suivante. C'étoit un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité & sa candeur.

I. CONRAD Ier, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912, après la mort de *Louis IV*. *Othon*, duc de Saxe, avoit été choisi par la diete; mais se voyant trop vieux, il proposa *Conrad*, quoique son ennemi, parce qu'il le croyoit digne du trône. « Cette » action n'est gueres dans l'esprit » de ce temps presque sauvage, (dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé.) » On y voit de l'ambition, de la » fourberie, du courage, comme » dans tous les autres siecles; mais, » à commencer par *Clovis*, (ajoute-t-il non moins témérairement,) » on ne voit pas une action de » magnanimité ». C'est calomnier la nature humaine. Il est très-sûr qu'il y avoit moins de rafinement dans ce siecle que dans le nôtre;

mais il faut être bien hardi, pour avancer que l'on n'y vit aucune action de vertu... Tous les peuples reconnurent *Conrad*, à l'exception d'*Arnoul*, duc de Baviere, qui se sauva chez les Huns, & les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils porterent le fer & le feu jusque dans l'Alsace & sur les frontieres de la Lorraine. *Conrad* les chassa par la promesse d'un tribut annuel, & mourut le 23 décembre 918, sans laisser d'enfants mâles. Il imita, avant de mourir, la générosité d'*Othon* à son égard, en désignant, pour son successeur, le fils du même *Othon*, *Henri*, qui s'étoit révolté contre lui.

II. CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'*Herman*, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne, en 1024, après la mort de *Henri II*, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. *Ernest*, duc de Souabe, qui avoit aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule étoit : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, & nous t'envoyons, au nom du Diable, aux quatre coins du monde.* L'année d'après, 1021, *Conrad* passa en Italie, & fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs Allemands étoit toujours annoncé une année & six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étoient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale, pour y être passés en revue. Les nobles & les seigneurs conduisoient avec eux leurs arriere-vassaux. Les vassaux de la couronne, qui ne comparoissoient pas, perdoient leurs fiefs, aussi bien que les arriere-vassaux qui ne suivoient pas leurs seigneurs. C'est depuis *Conrad* principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. *Conrad II* acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de *Raoul III*, dernier roi, mort en 1033, & à titre de mari de *Gisele*, sœur puînée de ce prince. *Eudes*, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille le 17 décembre 1037. *Conrad* mourut à Utrecht un an & demi après, le 4 juin 1039. Ce fut un prince d'un grand courage, d'un esprit prévoyant, avide de gloire, plein de bonté & de douceur, & d'une libéralité peu commune. Un gentilhomme ayant perdu une jambe à son service, reçut de lui autant de pieces d'or qu'il pouvoit en entrer dans sa botte. Un seigneur nommé *Babon* lui ayant amené un jour 32 de ses fils, tous sortis du même lit & en âge de porter les armes; il combla le pere de présents, & donna à chacun des enfants un emploi conforme à son âge.

III. CONRAD III, duc de Franconie, fils de *Fréderic*, duc de Souabe, & d'*Agnès*, sœur de l'empereur *Henri V*, naquit en 1094. Après la mort de *Lothaire II*, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur le 22 février 1138. *Henri* de Baviere, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrace. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Baviere. *Welft*, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes Impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célebre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'on prétend qu'elle a donné lieu aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welft*, nom de leur

général; & celui des Impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel *Fréderic*, duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu-à-peu ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin, ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent (dit-on) toujours appelés *Weiblingiens*, & que l'on nomma *Welfe* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'Allemande, ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajusterent comme ils purent, & en composerent leurs *Guelfes* & leurs *Gibelins*. C'est l'étymologie que quelques historiens donnent à ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, & nous en rapportons quelques autres ailleurs : (*voy.* BUONDELMONTE). Quoi qu'il en soit, l'expédition de *Conrad III* dans la Terre-sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Baviere. L'intempérance fit périr une partie de son armée, & non pas le poison que les Grecs étoient soupçonnés de jeter dans les fontaines; à moins que l'on ne veuille croire que l'une & l'autre de ces causes contribuerent à ces pertes. *Conrad*, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg le 15 févtier 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté un trait de générosité de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. *Conrad* accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris sur leurs dos, & leurs enfants sous leurs bras. L'empereur, touché de leur amour, pardonna à tous les habitants... *Conrad* fut un prince humain, libéral & pieux; mais d'un génie très-médiocre, donnant avec facilité dans les grandes entreprises; pur sûr, peu heureux, peu constant dans l'exécution, quoique brave dans le péril. Simple dans ses manieres & dans sa conduite, il eut une douceur de caractere qui dégénéra souvent en foiblesse. Guerrier intrépide, bon prince, foible empereur; ces trois mots, dit M. *Montigni*, renferment ses qualités & ses défauts.

IV. CONRAD IV, duc de Souabe, & fils de *Fréderic II*, se fit élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape *Innocent IV*, au lieu de le couronner empereur, fit prêcher une croisade contre lui & contre *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidele alors à son frere & aux dernieres volontés de son pere. *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernoit Naples & la Sicile au nom de *Conrad*. Le pape vouloit disposer de ces deux royaumes, que les factions des *Gibelins* & des *Guelfes* partageoient & désoloient. Elles avoient commencé par les querelles des papes & des empereurs. Ces mots avoient été partout un mot de ralliement, du temps de *Fréderic II*. Ceux qui prétendoient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnoient, se déclaroient *Gibelins*; les *Guelfes* paroissoient plus partisans de la liberté Italique, quoique la plupart de ceux des états de l'Église fussent pour les papes. Ces factions se subdivisoient encore en plusieurs partis différents, & nourrissoient les discordes civiles & domestiques. Ce fut au milieu de ces troubles que *Conrad* passa en Italie pour se faire reconnoitre roi des Deux-Siciles. Il prit Naples, Capoue, Aquino, & mourut bientôt après à la fleur de son âge, le 19 mai 1254. On accusa, sans doute à tort, *Main-*

froi de l'avoir fait empoisonner. Il eut d'*Elisabeth*, fille du duc de Baviere, l'infortuné *Conradin*. *V.* ce mot.

V. CONRAD, de précepteur de l'empereur *Henri IV*, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il n'est gueres connu que par son zele excessif pour cet empereur contre le pape *Gregoire VII*. Il fut assassiné, l'an 1099, dans son palais, où il étoit en priere, après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'*Egbert*, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *Ecrits* en faveur de *Henri IV*, dans le *Recueil des Pieces apologétiques* de cet empereur: Mayence, 1520, & Hanovre, 1611, in-4°.

VI. CONRAD DE MAYENCE, (*CONRADUS Episcopus*) auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'én 1250, imprimée en 1535: compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

VII. CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par *Alexandre III*; & l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome, ni d'Italie.

VIII. CONRAD, connu sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, abbé d'Usperg au diocese d'Ausbourg, mort vers 1240, laissa une *Chronique* qui finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis *Fréderic II* jusqu'à *Charles-Quint*. On en a une édition de Bâle en 1569, in-folio, enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas assez les pontifes Romains qui ont eu des querelles avec eux.

CONRADIN, *ou* CONRAD *le Jeune*, né le 25 mars 1252 de *Conrad IV*, & d'*Elisabeth*, fille d'*Othon*, duc de Baviere, n'avoit que 3 ans lorsque son pere mourut, laissant la régence du royaume de Naples à *Mainfroi*, qui fatigua les papes par ses courses sur les terres de l'Eglise. *Urbain IV*, cherchant un vengeur, donna l'investiture de ce royaume à *Charles d'Anjou*, frere de *St. Louis*. *Mainfroi* ayant été tué dans la bataille de Benevent, que *Charles* lui livra, *Conradin*, âgé de 15 ans, prit le titre de roi de Sicile, & passa en Italie où l'appeloit une faction puissante. Les *Gibelins* le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, &, par une destinée singuliere, (dit un historien) les Romains & les Musulmans se déclarerent en même temps en sa faveur. D'un côté, l'infant *Henri*, frere d'*Alfonse X*, roi de Castille, vrai chevalier-errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galeres; & tous les Sarrasins, restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. *Conradin* fait prisonnier par son compétiteur au Champ-de-Lys, près du lac Fucin, le 23 août 1268, après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, le 26 octobre 1269. Son cousin, le duc d'Autriche, eut le même sort. « Mais » auparavant, dit Fleuri, on les » mena dans une chapelle, où on » leur fit entendre une messe des » morts, pour le repos de leur » ame ». On les exécuta ensuite. « *Charles* (dit *Hardion*) voulut être » témoin de ce triste spectacle; » & sacrifiant l'intérêt de sa gloire » à une cruelle politique, il ne se

» fit point de scrupule d'acquérir » une couronne par un crime ». Le malheureux *Conradin* jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnoit à celui de ses parents qui voudroit le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à *Jacques*, roi d'Aragon, qui avoit épousé une fille de *Mainfroi*. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois & d'empereurs. L'infortuné *Conradin* n'avoit que 16 ans, lorsqu'il fut décapité. Le bourreau qui lui trancha la tête, périt lui même, dit-on, par la main d'un autre exécuteur, afin, (dit *Brantôme*) qu'il ne pût se vanter d'*avoir répandu un si noble sang*. Quelques historiens prétendent que ce fut le pape *Clement IV* qui conseilla à *Charles* de se défaire de *Conradin*, par ces mots: *CONRADI vita, Caroli mors; CAROLI vita, Conradi mors:* « La vie » de *Conradin* est la mort de *Charles*; » & la vie de *Charles* est la mort » de *Conradin* ». Mais ce fait est très-faux, & quelque forts qu'on suppose les mécontentements que la maison de Souabe avoit donnés aux prédécesseurs de *Clement*, il n'est pas probable que ce pontife, qui étoit de mœurs austeres, eût porté si loin le ressentiment. D'ailleurs, selon les meilleurs chronologistes, *Clement IV* étoit mort avant l'exécution de *Conradin*. Cependant il falloit que ce bruit populaire eût été accrédité; car on lit encore aujourd'hui sur le tombeau de *Conradin*, une Epitaphe en vers latins, dont le sens est: « Hélas! la pré- » diction du peuple ne s'est que » trop accomplie, *la vie de CHARLES ayant enfin été ta mort*. Que » les lois se taisent, & que tout » soit renversé, puisqu'un roi » exerce un tel empire sur un au- » tre roi... » Quelque temps après la mort de *Conradin*, les Allemands prétendirent qu'un jeune homme, nommé *Stock*, fils d'un maréchal, étoit *Conradin*, à la place duquel on avoit substitué un criminel sur l'échafaud de Naples. Mais *Stock* ne jugea pas à propos de soutenir long-temps un personnage si dangereux; & de lui-même, il retourna, dit *Calmet*, à son enclume.

CONRART, (Valentin) conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'Académie Françoise, dont il fut secrétaire perpétuel, le regarde comme son pere. Ce fut dans sa maison que cette illustre compagnie se forma en 1629, & s'assembla jusqu'en 1634. *Conrart* contribuoit beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur & sa politesse. Aussi il a encore de la célébrité, quoiqu'il n'eût jamais fait imprimer que son nom, suivant une mauvaise épigramme de *Liniere*, & quoiqu'il ignorât le grec, & qu'il fût très-peu de latin. Ses *Lettres à Félibien*; Paris, 1681, in-12: son *Traité de l'action de l'Orateur*; Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686, sous le nom de *Michel* le *Faucheur*; ses *Extraits de Martial*, 2 vol. in-12; & quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'ont pas un grand mérite. Il mourut le 23 septembre 1675, à 72 ans. *Conrart* gouvernoit son bien sans avarice & sans prodigalité. Il étoit d'un caractere généreux, très-sensible à l'amitié; & lorsqu'une fois on avoit la sienne, c'étoit pour toujours: si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose à cet égard, c'étoit de trop excuser ses amis. Peu de personnes ont eu, comme lui, l'amitié, la confiance & le secret de ce qu'il y avoit de plus grand dans tous les états du royaume,

en hommes & en femmes. On le consultoit sur les plus grandes affaires; & comme il connoissoit le monde très-parfaitement, on avoit, dans ses lumieres, une ressource assurée. Il gardoit inviolablement le secret des autres, & le sien; on ne pouvoit pourtant pas dire qu'il fût caché, & sa prudence n'avoit rien qui tînt de la finesse. On l'accusoit d'être un peu opiniâtre. Il étoit Protestant, & il resta attaché à sa religion. On dit qu'il revoyoit les écrits du célebre *Claude*, avant que ce ministre les publiât. *Conrart* étoit parent de *Godeau*, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venoit de la province, il logeoit chez lui; les gens-de-lettres s'y assembloient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poësies: & voilà la premiere origine de l'académie.

CONRINGIUS, (*Hermannus*) professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise l'an 1606, mort le 12 décembre 1681, à 75 ans, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne & sur l'histoire moderne, qu'il possédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence & d'histoire. I. *De antiquitatibus Academicis Dissertationes septem.* Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, sont savantes & curieuses. II. *Opera Juridica, Politica & Philosophica.* III. *De origine Juris Germanici*, &c. Sa passion pour l'Allemagne & sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, sur-tout lorsqu'elles ont paru favorables à sa patrie. Le corps des ouvrages de *Conringius* a paru en 7 vol. in-fol., à Brunswick, 1730. Il étoit marié & avoit eu onze enfants.

CONSCIENCIEUX, *voyez* KNUSEN.

CONSENTES, nom qu'on donnoit aux Dieux & aux Déesses du premier ordre. Ils étoient douze, savoir: *Jupiter*, *Neptune*, *Mars*, *Apollon*, *Mercure*, *Vulcain*, *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Vénus*, *Diane*, *Cérès*. Ces douze divinités présidoient aux douze mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit assigné; & leurs douze statues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appeloit leurs fêtes *Consentia*.

I. CONSTANCE Ier, surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur, fils d'*Eutrope* & pere de *Constantin*, due le jour à un seigneur distingué de la haute Mœsie, vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de vertu, de sagesse & de courage, il fut nommé César en 292, & mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors sa premiere femme, pour épouser *Théodora*, fille de *Maximien-Hercule*, collegue de *Dioclétien*. Devenu empereur par l'abdication de *Dioclétien*, il partagea l'empire avec *Galere-Maximien* en 305. Il s'attacha à faire des heureux, & y réussit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais, ceux de ses officiers qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifierent leur religion à leurs intérêts; & d'autres qui aimerent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant: « que des lâches qui avoient » trahi leur Dieu, trahiroient bien » plus aisément leur prince; » & il confia aux seconds sa personne & ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck le 25 juillet 306, après avoir déclaré César son fils *Constantin*. Il eut de sa seconde

femme, *Jules-Constance*, qui fut pere de *Julien* dit l'*Apostat* & de *Gallus*... La valeur de *Constance-Chlore*, (dit M. *Thomas*,) n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste & doux. Maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or & d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Il fut humain en religion comme en politique; & tandis que les autres empereurs, ses collegues, persécutoient par une superstition inquiete & feroce, il ne fit ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher.

II. CONSTANCE II, (*Flavius-Julius-Constantius*) second fils de *Constantin* le Grand, & de *Fausta* sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ere chrétienne. Il fut fait César en 323, & élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de *Constantin*, massacrerent leurs oncles & leurs cousins, (*voy.* HANNIBALIEN) & tous les ministres de ce prince, à l'exception de *Julien* l'*Apostat* & de *Gallus* son frere. Quelques historiens ont soupçonné *Constance* d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre, & *S. Athanase* le lui reproche ouvertement: d'autres prétendent qu'il ne fit que céder à la nécessité & à la violence. Après cette exécution barbare, les fils de *Constantin* se partagerent l'empire. *Constance* eut l'Orient, la Thrace & la Grece. Il marcha, l'an 338, contre les Perses, qui assiégeoient Nisibe, & qui, à son arrivée, leverent le siége & se retirerent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux Perses, vainqueurs à leur tour, taillerent en pieces ses armées; & remporterent neuf victoires signalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. *Magnence*, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par les soldats, & *Vétranion*, élu aussi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étoient partagé les états de *Constantin* le jeune & de *Constant*. *Constance* leur frere marcha contre l'un & l'autre. *Vétranion*, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, & en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. *Magnence*, vaincu à la bataille de Mursie, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. *Constance*, qui, pendant le feu de l'action, s'étoit retiré dans une église, voyant la campagne couverte de cadavres, pleura amérement, & donna ordre d'avoir soin des blessés & d'enterrer les morts. *Magnence*, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de *Constance*, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi, tout l'empire Romain, partagé entre les trois enfants de *Constance*, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. *Constance*, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment: Il suffisoit d'être soupçonné d'avoir pris le parti de *Magnence*, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné, ou puni de mort. Quiconque passoit pour riche, étoit nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, *Constance* vint à Rome pour la premiere fois, y triompha, & s'y fit mépriser. On transporta, par ses ordres, l'obélisque que *Constantin* avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dressé dans le Grand-Cirque. Les prospé-

rités de *Julien*, alors vainqueur dans les Gaules, réveillerent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguste. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste au pied du Mont-Taurus, le 3 novembre 361, à 45 ans, après en avoir régné 25. *Euzoius*, Arien lui donna le baptême quelques moments avant sa mort. Cette secte avoit triomphé sous son regne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques & ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; & s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Il n'hérita point du goût de son pere pour les lettres. « Il » avoit, dit *Ammien-Marcellin*, » peu de génie, peu de goût; & » il se défioit de tous ceux qui » montroient quelque talent ex- » traordinaire, & qui surpassoient » les autres dans sa cour ». Non moins bizarre que despotique, il voulut entrer dans les disputes de l'Arianisme, chassa de leurs siéges les plus grands évêques, assembla synodes sur synodes : de sorte qu'un écrivain Payen dit plaisamment qu'*il avoit ruiné les voitures publiques à force de faire voyager les chefs de l'Eglise.*

III. CONSTANCE DE NYSSE, général des armées Romaines, sous *Honorius*, qui lui fit épouser, en 417, *Placidie* sa sœur, & l'associa à l'empire. Il vainquit *Constantin* le jeune, *Constans*, *Géronce*, *Jovin*, chassa les Goths des Gaules, & fit prisonnier le rebelle *Attalus*. Il ne posséda la dignité impériale qu'environ 7 mois. Il mourut en 421, regretté comme un guerrier & un politique, & comme le bouclier de l'empire. *Valentinien III*, son fils, régna après lui dans l'Occident.

IV. CONSTANCE, étoit fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de *Forbin*, ou d'un noble Vénitien qui étoit fils du gouverneur de cette île, selon d'autres. Il devint, par son esprit & sa politesse, *bacalon*, c'est-à-dire, premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Cet homme, né avec beaucoup d'ambition, & voulant introduire le Christianisme à Siam, détermina le roi, dont il étoit ministre, à envoyer une ambassade à *Louis XIV*. Il fit partir, par le conseil des Jésuites, trois Siamois, avec de grands présents pour le roi de France, à qui le roi de Siam rendoit cet hommage. Les envoyés devoient faire entendre que le prince Indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, & qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire Chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arriverent à Versailles en 1684. La grandeur du roi flattée, & l'espérance de convertir les infideles, l'engagerent d'envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de *Chaumont* & l'abbé de *Choisi*, avec six Jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion; mais ce ne fut qu'une vaine promesse. Quelques mandarins, à la tête desquels étoit *Pitracha*, fils de la nourrice du roi, ayant apperçu de la mésintelligence entre *Constance*, & *des Fargues*, général des troupes Françoises, voulurent en profiter pour chasser les François du pays & se rendre maître des affaires. *Constance* périt dans les tourments. *Pitracha*, chef d'une conspiration contre le monarque Siamois & son ministre, tint ce prince captif dans son palais, & monta sur le trône après sa mort, non sans

soupçon d'avoir abrégé les jours de son maitre. La femme de *Constance* fut d'abord sollicitée par le fils de *Pitracha* à entrer dans son sérail; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfants. On a deux *Vies* de *Constance* : l'une par le pere d'*Orléans*, 1690, in-12, qui le peint comme un chrétien zélé & vertueux; l'autre par *Deslandes*, 1755, in-12, qui le représente comme un aventurier qui fut la victime de son ambition. De ces deux portraits si différents, on pourroit en faire un troisieme, qui seroit peut-être plus ressemblant.

CONSTANCE, (l'impératrice) *voyez* HENRI VI.

CONSTANCE DE PROVENCE, *voyez* HENRI I. n° IX, & ROBERT n° III.

CONSTANT Ier, (*Flavius-Julius-Constans* (troisieme fils de *Constantin* le *Grand* & de *Fausta*, naquit en 320, & fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, au partage des états de son pere; & les Gaules, l'Espagne & la Grand-Bretagne, après la mort de *Constantin* son frere, qui venoit de lui déclarer la guerre. *Constant*, maitre de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les Hérétiques profitant de la facilité de *Constance* pour persécuter les Catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendoit pas justice à *St. Athanase*, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, & les punir comme ils méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le schisme des Donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une maniere bien funeste. *Magnence* s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrenées, l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Payens l'ont accusé des plus grands vices; mais, comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroitre suspect. *Constant* n'avoit que 30 ans, lorsqu'il fut égorgé; il en avoit régné 13. *Voyez* CONSTANTIN III, *à la fin.*

II. CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'*Heraclius-Constantin* & petit-fils d'*Heraclius*, fut mis à la place de son oncle *Heracleonas* en 641. Les Monothélites l'avoient élevé; il les protégea & s'en laissa gouverner. La Patriarche *Paul*, maitre de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Ecthese*, & à mettre en sa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de J. C. Le pape *Martin I*, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans un concile. *Constant*, irrité contre *Théodose* son frere, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, & présentoient sans relâche à son esprit égaré, l'image de *Théodose*, qui le poursuivoit un calice à la main, en lui disant: *Buvez, buvez, mon frere!* L'an 662, il passa en Italie, pour réduire les Lombards. Il entra, le 5 juillet 663, dans Rome, où il enleva tout ce qui servoit à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur & l'avarice des barbares n'avoient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à

Rome, il ruina les peuples par ses exactions, & enleva des églises les trésors, les vases sacrés, & jusqu'aux ornements des tombaux, & fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. *André*, fils du patrice *Troïle*, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de lui aider; il prit le vase avec lequel on versoit de l'eau, & lui en porta un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, le 15 juillet 668, après 27 ans de regne. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des Catholiques, personne ne pleura la mort de ce tyran. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit, avec tranquillité, les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, sans oser paroitre à la tête de ses troupes.

III. CONSTANT, (Germain) juge-garde de la monnoie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la Cour des Monnoies & de l'étendue de sa Juridiction*, 1 vol. in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothéques, dans plusieurs cabinets de savants.

IV. CONSTANT, (David) professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort le 27 février 1733, à 95 ans, s'est fait connoître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec *Daillé*, *Amyrault*, *Turretin*, *Bayle*, *Mestrezat*. On a de lui : I. Des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* & des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies & judicieuses. II. Des *Dissertations sur la femme de Loth*, sur *le buisson de Moyse*, sur *le Serpent d'airain*, & sur *le Passage de la Mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style & pour le fonds, sont en latin. III. Un *Abrégé de Politique*, dont on a une édit. de 1687, fort augmentée. IV. Son *Système de Morale Théologique*, en 25 dissertations.

I. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) fille aînée de l'empereur *Constance-Chlore* & de *Theodora*, joignoit à une beauté réguliere & à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe, & une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le Christianisme en 311, avec son frere *Constantin*, qui lui fit épouser deux ans après *Licinius*. Les deux beaux-freres s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resteroit maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à *Licinius*. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de *Constantin*. A peine *Constantia* avoit-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit *Licinius* son fils unique, prince d'une grande espérance, & qui faisoit toute sa consolation. *Constantin* le sacrifia à la sûreté de ses fils, & le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. *Constantia* étouffa ses soupirs, & après la mort de sa mere *Hélene*, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frere. Elle soutint à la cour les Ariens, dont elle avoit embrassé les erreurs à la persuasion d'*Eusebe* de Nicomédie, & mourut dans leur communion, vers 330.

II. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) premiere femme de l'empereur *Gratien*, étoit fille posthume de *Constance II* & de *Faustine*. Elle naquit en 362. Le tyran *Procope*, qui se disoit son parent, s'étant fait reconnoître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de *Constance* étoit chere. *Constantia* étoit dans sa 13ᵉ. année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser *Gratien*, qui l'ai-

ma passionnément, & qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que vingt-un ans.

I. CONSTANTIN, Syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de *Sisinnius*, le 25 mai 708. Il gouverna saintement l'Eglise, fit un voyage en Orient où il fut reçu avec magnificence, & mourut le 9 avril 715. Ce pape illustra la thiare par son zele & par ses vertus.

II. CONSTANTIN, antipape, s'empara du saint-siége avant l'élection d'*Etienne III*, & le tint plus d'un an. Enfin, le 6 août 768, il fut chassé de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, & enfermé dans un monastere.

III. CONSTANTIN, (*Flavius-Valerius-Constantinus*) dit *le* GRAND, fils de *Constance-Chlore* & d'*Hélene*, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque *Dioclétien* associa son pere a l'empire, il garda le fils auprès lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractere, & sur-tout de ses qualités militaires. Apres que *Dioclétien* & *Maximien-Hercule* eurent abdiqué l'empire, *Galere*, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers, pour se délivrer de lui. *Constantin* s'étant apperçu de son dessein, se sauva auprès de son pere. L'ayant perdu peu-après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place, le 25 juillet 306; mais *Galere* lui refusa le titre d'Auguste, & ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à son pere, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageoient les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend & les taille en pieces. Ses armes se tournerent bientôt contre *Maxence*, ligué contre lui avec *Maximin*. Comme il marchoit à la tête de son armée; pour aller en Italie, on assure qu'il apperçut un peu après midi, une croix lumineuse, au-dessous du soleil, avec cette inscription: *In hoc signo vinces*: « C'est par ce signe que » tu vaineras ». JESUS-CHRIST lui apparut, dit-on, la nuit suivante: il crut l'entendre, qui lui disoit de se servir pour étendard, de cette colonne de lumiere qui lui avoit apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum*; elle figuroit une espece de P, traversé par une ligne droite. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de *Maxence*, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, *Constantin* entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus par l'injustice de *Maxence*, & fit grâce à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, & grand prêtre de *Jupiter*, quoiqu'il fût alors catéchumene: singularité que l'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à *Gratien*. L'ann. suiv. 313 est remarquable par l'édit de *Constantin* & de *Licinius*, en faveur des Chrétiens. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la relig. qu'on croiroit la plus convenable, & ordonnoient de faire rentrer les Chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avoit enlevés durant les persécutions. Il fut défendu non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges & des emplois publics. C'est depuis ce rescrit que l'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du Christianisme, & la ruine de l'idolâtrie. *Licinius*, jaloux de la gloire de *Constantin*, conçut une haine im-

placable contre lui, & commença à persécuter les Chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant que de combattre, *Constantin*, environné des évêques & des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des Chrétiens. *Licinius*, s'adressant à ses devins & à ses magiciens, demanda la protection de ses Dieux. On en vint aux mains: le dernier fut vaincu, & contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. *Licinius*, irrité de ce que *Constantin* avoit passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. *Constantin* remporta sur lui une victoire signalée près de Calcédoine, & poursuivit le vaincu, qui s'étoit sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, & le fit étrangler en 323. Par cette mort le vainqueur devint maitre de l'Occident & de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, & à faire fleurir la religion. Il abolit entiérement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques & des pasteurs: cérémonie qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit, par un édit, de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, & de récompenser les accusateurs lorsque leurs plaintes seroient fondées. Il permit non-seulement aux Chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement & des travaux de la guerre, il pensa aux différents qui agitoient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des Donatistes. Un autre concile oecuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, & baisa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de J. C. pendant la persécution de *Licinius*. Les Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit déclaré contre eux, jeterent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhorterent à s'en venger, lui disant qu'il avoit la face toute meurtrie; mais, ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant: *Je n'y sens aucun mal*; & ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. *Constantin* avoit formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siége de l'empire. C'étoit bien mal connoitre, dit M. l'abbé de *Mably*, les intérêts de l'empire, que de construire une nouvelle capitale, tandis qu'il étoit si difficile de conserver l'ancienne! Les fondements en furent jetés le 26 novemb. 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont entre l'Europe & l'Asie. Cette ville avoit été presqu'entiérement ruinée par l'empereur *Sévere*; *Constantin* la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, & lui donna son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Voulant rendre sa nouvelle ville semblable en quelque chose à la premiere, il choisit un terrain coupé par sept éminences ou petites montagnes qu'il couvrit de maisons, & qui rend cet emplacement un peu fatigant, parce qu'il faut souvent monter & descendre. On distingue deux parties dans cette ville: celle qui est en de-

çà du port, est l'ancienne Byzance, dont l'enceinte s'est conservée jusqu'à ce jour ; celle qui est au-delà, est la ville de *Constantin*, dont le plan approche assez d'un triangle. La situation de cette ville, la plus grande de l'Europe, est en même-temps la plus agréable & la plus avantageuse; car il semble que le canal des Dardanelles & celui de la mer noire, aient été faits pour lui apporter les richesses des quatre parties du monde. Byzance devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat ; & l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misere la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance & des palais à demi-ruinés, que les maîtres du monde y avoient autrefois élevés. Toutes les richesses passerent en Orient ; les peuples y porterent leurs tributs & leur commerce, & l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de *Constantin*, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares, & de les attirer sur leurs domaines, n'oserent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui susciterent même quelquefois des ennemis, & donnerent une partie de leurs richesses aux Vandales & aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. *Constantin* ne se borna donc pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidoient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenoient quatorze dioceses, dont chacun avoit un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet, qui résidoit dans la capitale du diocese. Les dioceses contenoient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire étoit la plus considerable ville de la province. *Constantin*, après avoir affoibli Rome, frappa un autre coup sur les frontieres. Il ôta les légions qui étoient sur les bords des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces : ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit; l'un, que les barrieres furent ôtées; & l'autre, que les soldats vécurent & s'amollirent dans le cirque & sur les théâtres.... La gloire que *Constantin* acquit par son zele pour la religion chrétienne, fut ternie sur la fin de ses jours par la foiblesse qu'il eut de servir la fureur des Ariens contre leurs plus illustres adversaires. Séduit par *Eusebe* de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'Arianisme, il exila plusieurs saints évêques. Il tomba malade peu après en 337, près de Nicomédie. Il demanda le baptême, & on le lui donna, avec les autres sacrements de l'Eglise. Il mourut le 22 mai de la même année, jour de la Pentecôte, à 65 ans, après en avoir régné 31. *Constantin* avoit ordonné par son testament, que ses trois fils, *Constantin*, *Constance* & *Constant*, partageroient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On peut y joindre le meurtre de *Crispe*, son fils du premier lit, que *Fausta* sa seconde femme avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire, (*Voy*. l'art. FAUSTA); sa lenteur à se faire initier dans les mysteres de la religion ; le zele mal-entendu qui le porta à se mêler trop souvent des affaires de l'Eglise, & quelquefois contre ses vrais intérêts. On l'a accusé encore d'une ambition qui ne put souffrir de rival; d'une prodigalité & d'une magnificence poussées trop loin. Il dépensoit l'argent du public à des bâtiments inutiles,

& à enrichir des ministres, qui, loin de mériter le moindre bienfait, abusoient de sa confiance, & en faisoient l'instrument de leurs passions. Des qualités plus grandes que ses défauts en ont caché une partie. Il étoit brave à la tête des armées, doux & affable envers ses sujets, l'amour de son peuple, la terreur des ennemis. L'empereur *Julien*, quoique neveu de *Constantin*, s'est trop acharné à peindre son oncle livré à la mollesse & noyé dans les délices. Un prince qui fut presque toujours en guerre, n'eut gueres le loisir de s'endormir dans l'inaction & l'incurie. L'activité même ne manqua pas à ses dernieres années. En 332, il fit la guerre avec succès contre les Goths, qui avoient déjà éprouvé sa vigueur & sa puissance. Ce peuple féroce ayant recommencé ses hostilités, il envoya contr'eux son fils aîné, qui les vainquit en divers combats, & en fit périr près de cent mille par l'épée, par la faim, par la misere. *Constantin* profita de ses avantages en prince habile & modéré. Ayant abattu la fierté des Goths par la force & la terreur, il ne refusa pas d'entrer avec eux en négociation; & comme cette nation étoit composée de plusieurs peuples, qui n'avoient pas tous pris part à la guerre, en traitant avec eux il suivit des plans différents. Il soumit à des conditions plus dures ceux qu'il avoit fallu vaincre: il exigea d'eux des ôtages, & entr'autres, le fils de leur roi *Ariaric*. Les autres furent invités & engagés à reconnoître la majesté de l'empire sous le nom d'amis & d'alliés. Les fruits de cette victoire & de la paix qui la suivit, furent grands en même temps pour le vainqueur & pour les vaincus. *Constantin* s'affranchit du tribut honteux que ses prédécesseurs avoient payé à ces barbares, & il assura sa frontiere du côté du Danube. Les Goths, par un commerce plus étroit avec les Romains, commencerent à adoucir leurs mœurs sauvages & à devenir des hommes. Les Sarmates donnerent aussi dans ce même temps de l'exercice aux armes de *Constantin*. C'étoit pour eux qu'il avoit entrepris la guerre contre les Goths. Peu reconnoissants de ce bienfait, les Sarmates oserent faire des courses sur les terres Romaines; mais *Constantin* les força de rentrer dans le devoir. Deux ans après, ils furent réduits, par une aventure singuliere, à venir, non plus ravager les terres de l'empire, mais à y chercher un asile. La guerre s'étant rallumée entr'eux & les Goths, ils s'aviserent d'une ressource qui fut pire que le mal. Ils armerent leurs esclaves; & ceux-ci, qui étoient en plus grand nombre que les maitres, se voyant la force en main, les chasserent du pays. Les Sarmates, au nombre de 300 mille, hommes, femmes & enfants, se réfugierent dans les états de *Constantin*, & implorerent sa bienfaisance. L'empereur les reçut avec bonté: il enrôla dans ses troupes ceux d'entr'eux qui étoient en état de servir, & il assura aux autres la subsistance, en leur donnant des terres à cultiver dans la Thrace, dans la petite Scythie, dans la Macédoine, & jusqu'en Italie. *Constantin* étoit si peu amolli, il conserva si bien jusqu'à la fin l'humeur guerriere, qu'âgé de plus de 60 ans, il se préparoit à marcher à la tête de ses armées contre les Perses, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Au goût des armes, il joignit celui des lettres; il les favorisoit par des bienfaits & des distinctions. Un jour qu'il devoit assister à une harangue de parade, ses courtisans lui proposerent à la place une partie de plaisir,

Vos prieres sont inutiles, leur répondit *Constantin*, *rien n'excite autant les hommes de génie à bien faire, que quand ils savent que le prince lira ou entendra leurs ouvrages*. Il lisoit beaucoup; il écrivoit lui-même presque toutes ses lettres. On voit dans *Eusebe* plusieurs preuves de son savoir. Il composa & prêcha plusieurs sermons. On en a encore un, intitulé: *Discours à l'assemblée des Saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. Plusieurs Martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un Saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs & les Moscovites la célebrent encore le 21 du même mois. On croit ne devoir point parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape *St Sylvestre*, de la ville de Rome & de plusieurs provinces d'Italie. On connoît la réponse ingénieuse de *Jérôme Donato*, ambassadeur de Venise, au pape *Jules II*, qui lui demandoit le titre des droits de sa république sur le Golfe Adriatique: *Votre Sainteté trouvera la concession de la Mer Adriatique*, (dit-il à ce pontife,) *au dos de l'original de la donation que* Constantin *a faite au pape* Sylvestre, *de la ville de Rome & des autres terres de l'État Ecclésiastique*. Il étoit dangereux, dans les siecles d'ignorance, de rejeter cette donation, réprouvée depuis long-temps par tous les savants, par ceux-même d'Italie. Ceux qui la nioient furent sévérement châtiés à Rome & dans d'autres villes. On assure même qu'en 1478, il y eut des hommes condamnés au feu à Strasbourg, pour l'avoir combattue trop ouvertement. Cette erreur historique vient, selon quelques savants, de ce que dans les temps d'ignorance, on confondit les donations de *Pepin*, avec la permission accordée aux églises par *Constantin*, d'acquérir des places & des fonds de terre. *Constantin* avoit eu de *Minervina*, sa premiere femme, le prince *Crispe*. Il eut de l'impératrice *Fausta*, *Constantin* le jeune, *Constance* & *Constant*, & deux princesses, *Constantine*, femme de *Hannibalien* & ensuite de *Constantius-Gallus*, & *Hélene*, femme de *Julien*. *Voyez* la *Vie du Grand Constantin*, par D. de *Varennes*, Paris, 1728, in-4°.

IV. CONSTANTIN II, dit le JEUNE (*Flavius-Julius-Constantinus*) fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son pere, il eut en partage les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédoit son frere *Constant*, étoit plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dresserent des embûches: il y tomba, fut défait & tué près d'Aquilée, en 340, à 25 ans. Son corps fut jeté dans la riviere d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son pere. Son ambition, sa mauvaise foi & son imprudence indignerent ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths & les Francs, son zele pour la foi catholique & sa douceur envers ses sujets, avoient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN, *Voyez* HERACLIEN.

CONSTANTIN TIBERE, *Voy.* ce dernier mot, n°. II.

CONSTANTIN, fils de *Léon IV*, *Voyez* THEODORE STUDITE.

V. CONSTANTIN III, fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*: parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle *Mizizi*, il n'avoit point de barbe, & qu'elle lui étoit venue lorsqu'il reparut. Il étoit fils de

Conſtant II. Après avoir puni ce *Mizizi*, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple, en 668. Quelque temps après, les Sarraſins vinrent avec de nombreux vaiſſeaux pour aſſiéger Conſtantinople : *Conſtantin* inſtruit de leur deſſein, raſſembla ſa flotte, leur livra bataille & les vainquit. Ces barbares ne purent réſiſter aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains, qui étoient animés par la préſence de leur empereur, & à l'adreſſe du fameux *Callinique*, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorſque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu ſous les vaiſſeaux des Sarraſins, & quelque choſe qu'on fit pour l'éteindre, il n'étoit pas poſſible d'y réuſſir. C'eſt ce qu'on a appelé *le feu Grégeois.* Les Sarraſins revinrent ſept ans conſécutifs, & toujours inutilement. Enfin ils demanderent la paix; mais *Conſtantin* ne la leur accorda que ſous la promeſſe d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'égliſe : il fit aſſembler le VI[e] concile général de Conſtantinople, en 681. Il y préſida, & fit condamner les Monothélites. Ce zele lui donne une place dans les Annales eccléſiaſtiques; mais le meurtre de ſes deux freres, *Tibere* & *Héraclius*, le rendit odieux à ſon ſiecle & à la poſtérité. Quelques ſéditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, & que *Conſtantin* devoit partager la puiſſance ſouveraine avec *Tibere* & *Héraclius.* Par les ordres de *Conſtantin*, les auteurs de ce diſcours furent pendus, & ſes freres furent ſecrettement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685, après 17 ans de regne. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il ſe fit reſpecter au-dehors par ſes armes, craindre & aimer au-dedans par une ſévérité ménagée...

Il ne faut pas le confondre avec le tyran CONSTANTIN III, ſimple ſoldat, qui ſe fit déclarer empereur dans la Grande-Bretagne, ſous le regne d'*Honorius*, en 409, & qui s'étant retiré dans les Gaules, fut aſſiégé dans la ville d'Arles, pris & decapité. Son nom qui lui paroiſſoit d'un heureux augure, fut cauſe en partie de ſon uſurpation. Ce rebelle avoit un fils, nommé CONSTANT, qu'il tira du cloître pour l'envoyer en Eſpagne avec la qualité de Céſar. *Conſtant*, (dit le P. *Longueval*,) quitta le froc pour prendre la pourpre & une femme : deux tentations puiſſantes qui ont fait beaucoup d'apoſtats. Il ſoumit l'Eſpagne, & fut déclaré Auguſte. Mais la fortune ne lui fut pas plus long-temps fidelle qu'il ne l'avoit été à ſon Dieu : il fut tué peu de temps après.

VI. CONSTANTIN IV, *Copronyme*, (ainſi appelé parce qu'il ſalit les fonts baptiſmaux lorſqu'on le baptiſoit,) naquit à Conſtantinople en 719, de *Léon l'Iſaurien* & de *Marie.* Il ſuccéda à ſon pere le 18 juin 741, & enchérit ſur ſa fureur contre les images des Saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu; fit périr des évêques, des eccléſiaſtiques, des religieux, défenſeurs des choſes que cet impie profanoit : il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, & teignit toutes les villes de ſon empire, du ſang de ces illuſtres martyrs. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiéterent à leur tour. Il marchoit contr'eux, lorſqu'il fut attaqué d'un charbon qui l'emporta en 775, après un regne de 34 ans. Il fut enterré dans l'égliſe des Apôtres. L'empereur *Michel III*, qui le mettoit au rang

des *Neron* & des *Caligula*, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monstre, qui avoit été de son vivant également haï de ses sujets & méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son regne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore & le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; & elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlerent les murailles des villes, & manquerent de renverser la citadelle de Constantinople.

VII. CONSTANTIN VII, *Porphyrogénete*, fils de *Léon* le *Sage*, né à Constantinople, en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mere *Zoé*, le 11 juin 911. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénevent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontieres de l'Epire; mais il se laissa gouverner ensuite par *Hélene* sa femme, fille de *Romain Lécapene*, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'église & de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression; tandis que son époux employoit tout son temps à lire, & devenoit aussi habile architecte & aussi grand peintre que mauvais empereur. *Romain*, fils de ce prince indolent, & d'*Hélene*, impatient de régner, fit mettre du poison dans une médecine destinée pour lui; mais *Constantin* en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, le 9 novembre 959, à 54 ans, après un regne de de 48. Ce prince, ami des sciences & des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les principaux sont: I. La *Vie de l'empereur* Basile *le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'*Allatius*. Elle manque quelquefois de vérité, & sent trop le panégyrique. II. *Deux livres de Thêmes*, c'est-à-dire, des positions des provinces & des villes de l'empire, publiés par le P. *Banduri* dans l'*Imperium Orientale*, à Leipsick 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur, que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de son temps; il est plein de fautes grossieres dans tout le reste. III. Un *Traité des affaires de l'Empire*, dans l'ouvrage cité du P. *Banduri*. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, & la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants. IV. *De re rustica*, Cambridge, 1704, in-8°. V. *Excerpta ex Polybio*, *Diodoro Siculo*, *&c. &c.* Paris, 1634, in-4°. VI. *Excerpta de Legatis*, *græc. & lat.* 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Cæremoniis aulæ Byzantinæ*, à Leipsick, 1751, in-fol. VIII. Une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN MONOMAQUE, *Voy. II. Zoé.*

VIII. CONSTANTIN-DRAGASÈS, XVe du nom, fils de *Manuel-Paléologue*, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan *Amurat* en 1448. *Mahomet II*, successeur d'*Amurat*, ayant eu des mécontentements de

l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer & par terre. Son armée étoit de 300 mille hommes, & sa flotte de 400 galeres à trois rangs. Les Grecs n'avoient que 7 mille hommes en état de porter les armes, & 13 galeres. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. *Constantin*, voyant les Turcs entrer par les breches, se jette, l'épée à la main, à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient; tout couvert de sang, & resté seul, il s'écrie : *Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste!* A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira, à l'âge de 50 ans. Une mort aussi glorieuse est le plus bel éloge. Ce prince véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfants & les femmes qui restoient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople l'an 1123, depuis sa fondation par le Grand *Constantin... Dragasès* avoit un frere, nommé Thomas *Paléologue*, dont la fille *Sophie* fut mariée à *Jean Basilide*, prince de Moscovie.

IX. CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit membre du college de Salerne. Il florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. *Constantin* fut un des plus grands compilateurs en médecine, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine Grecque & Arabe. Ses *Ouvrages* furent publiés à Bâle en 1536, in-f°.

X. CONSTANTIN, (Manassès) historien Grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur *Manuel Comnene*. Il écrivit, en vers grecs, un *Abrégé de l'Histoire*, traduit en latin par *Leunclavius*, & imprimé au Louvre, en 1655, in-f° : il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique*, depuis *Adam* jusqu'à *Alexis Comnene*. Elle a tous les défauts du siecle de l'auteur, la grossiéreté du style & la sotte crédulité.

XI. CONSTANTIN, (Robert) docteur en médecine, & professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président *de Thou*, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps, ni celles de son ame. Il mourut d'une pleurésie le 27 septembre 1605. On lui doit : I. *Lexicon Græco-Latinum*, 2 vol. in-f°, Genève, 1592. *Henri Estienne* avoit rangé, dans le sien, les mots grecs sous leurs racines; *Constantin* les a mis dans l'ordre alphabétique. Cette méthode plus commode lui fit donner par quelques-uns la préférence sur celui d'*Estienne*, qui lui est d'ailleurs très-supérieur. II. Trois livres d'*Antiquités* Grecques & Latines. III. *Thesaurus rerum & verborum utriusque linguæ*. IV. *Supplementum linguæ Latinæ*, seu *Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, &c. Genève, 1573, in-4°. Il avoit été domestique ou plutôt pensionnaire & disciple de *Jules Scaliger*; & il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires* sur *Théophraste* : à Lyon, 1584, in-4°. *Joseph Scaliger*, fils de *Jules*, jaloux de la confiance que son pere avoit pour *Constantin*, conçut une haine violente contre lui. Il le déchira avec acharnement,

Il le traita de faux, d'impudent, & d'*Ane* dans l'intelligence de anciens auteurs : mais ces injures ne firent tort qu'à celui qui les vomissoit. Au reste, le P. *Nicéron* doute que *Constantin* soit parvenu à l'âge de 103 ans ; & l'on peut voir ses raisons dans le tome 27[e] de ses *Mémoires*, page 247.

CONSTANTINE, (*Flavia-Julia-Constantina*) fille aînée de l'empereur *Constantin* & de *Fausta*, fut mariée l'an 335, par son pere à *Hannibalien*, tué quelque temps après ; puis donnée, l'an 351, par son frere *Constance*, à *Gallus* son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fiere, avare & inhumaine, abusant du caractere dur & borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes & des cruautés sans nombre ; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais *Constance*, instruit de l'attentat de *Gallus*, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354 ; & *Constantine* ne se déroba au même châtiment, que parce qu'elle fut emportée peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avoient élevé un autel, sous un petit toît, dans le Grand Cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre. On y célébroit des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendoit que ce dieu avoit conseillé à *Romulus* d'enlever les Sabines.

CONTANT, (Pierre) né à Ivri-sur-Seine en 1698, mort à Paris en 1777, fut le disciple de *Watteau* pour le dessin, & de *Dulin* pour l'architecture. Il fit de si grands progrès dans ce dernier art, qu'il fut reçu de l'académie à 28 ans. Les maisons de M. *Crozat* de *Thiers* & de M. *Crozat* de *Tugni* ; les écuries de Bissy, où il pratiqua le premier ces voûtes en brique, si hardies ; l'église de Panthemont, celle de Condé en Flandre, celle de *S. Waast* d'Arras, celle de la *Magdeleine* à Paris ; l'amphithéâtre de *St.-Cloud*, l'hôtel du gouvernement à Lille, ont été élevés par lui ou sur ses desseins. Il a laissé un vol. *in-fol.*, gravé, de ses procédés d'architecture. M. *Dulin*, qui a épousé sa fille unique, soutient la réputation de son beau-pere.

I. CONTARINI, (Gaspard) naquit en 1483. Il étoit de l'ancienne famille des *Contarini* de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes & dans les lettres, & fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur *Charles-Quint*. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour, il eut un gouvernement considérable. Il ne le servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. *Paul III* l'honora de la pourpre Romaine en 1535, & l'envoya légat en Allemagne en 1541, & l'année d'après à Boulogne, où il mourut, âgé de 59 ans. Sa derniere maladie fut une fievre qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un sallon, où l'air frais se faisoit trop sentir. On lui doit plusieurs *Traités* de philosophie, de théologie & de politique, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup de politesse & de netteté ; mais il étoit plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame*, contre *Pomponace* son maître. II. Un *Traité des Sacrements*, qui est plutôt un belle instruction,

qu'un ouvrage de controverse. III. Des *Scholies sur les Epîtres de St. Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral. IV. Une *Somme des Conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée ; mais elle est bonne dans son genre. V. Différents *Traités de controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentiments de *S. Augustin* sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs, obligés à parler de cette matiere, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, & de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres *Du devoir des Evêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs. VII. Un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Venise*.

II. CONTARINI, (Vincent) professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise, sa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme *Muret* son ami, les belles-lettres, avec beaucoup d'application & de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime sur-tout son traité *De re frumentaria*, & celui *De militari Romanorum stipendio* : Venise, 1609, in-4°, tous deux contre *Juste-Lipse* ; & ses *Variæ Lectiones* : Venise, 1606, in-4°. qui renferment de savantes remarques.

CONTE, (Antoine le) *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges & à Orléans. Il écrivit contre *Duaren* & *Hotman*. Ses *Œuvres* ont été imprimées en un vol, in-4°. Le public leur fit dans le temps un accueil assez favorable.

CONTENTIEUSE, (la SECTE) *voy*. EUCLIDE, n° I.

CONTENSON, (Vincent) né dans le diocese de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocese de Beauvais, en 1674, à 34 ans, se distingua dans son ordre par ses talents pour la théologie & pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis & cordis*, en 9 vol. in-12 & 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scholastiques, en faisant un choix de tout ce que les peres ont écrit de plus beau & de plus solide, & en joignant le dogme à la morale.

I. CONTI, (Armand de BOURBON, prince de) fils de *Henri II* du nom, prince de *Condé*, fut chef de la branche de *CONTI*. Il naquit à Paris l'an 1629. Son pere l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de S. Denys, de Cluni, de Lérins & de Molême. Après la mort de son pere, il quitta l'église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de *Longueville* (*voy*. ce mot), & en fut fait généralissime. On l'opposa à son frere le Grand *Condé*, qui défendoit alors la reine & le cardinal *Mazarin*. Ils se réunirent ensuite, l'un & l'autre, contre cette princesse & contre son ministre. *Conti* fut arrêté & conduit à Vincennes avec son frere, & n'en sortit que pour épouser une des nieces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes ; enfin grand-maître de la maison du roi, & gouverneur du Languedoc en 1662. Il mourut 4 ans après à Pézenas, dans de grands sentiments de religion, que lui avoit inspirés sa vertueuse épouse *Marie Martinozzi*. On a de lui un *Traité de la Comédie & des Spectacles selon la tradition de l'Eglise*. (Voyez I. VOISIN.) Il n'avoit pas toujours

pensé de même sur les spectacles ; voy. MOLIERE... *Devoirs des Grands*, avec un *Testament... Devoirs des Gouverneurs de Province*: Paris, 1677, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils: *Louis Armand* de *Bourbon*, prince de CONTI, mort de la petite-vérole en 1685, qui avoit donné de grandes espérances: & *François-Louis* de *Bourbon*, qui suit. *Louis Armand* avoit épousé, en 1680, Mlle. *de Blois*, fille de *Louis XIV* & de la duchesse de la *Valliere*, également célebre par son esprit & sa beauté. On publia dans le temps que *Mulei Ismaël*, roi de Maroc, étoit devenu amoureux d'elle, en voyant son portrait. *Rousseau* fit à cette occasion les vers suivants:

Votre beauté, grande Princesse,
Porte les traits dont elle blesse,
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule;
Et les conquêtes de vos yeux
*Vont plus loin que celles d'*Hercule.

Ce même portrait, trouvé dans les Indes au bras d'un armateur François, par dom *Joseph Valeto* Capillan, fils du viceroi de Lima, lui inspira une passion violente. On peut voir *la Déesse Monas, ou Histoire du Portrait de Madame la Princesse de Conti*; 1698, in-12. Elle mourut en 1739.

II. CONTI, (François-Louis de BOURBON, prince de la Roche-sur-Yon, puis de) fils du précédent, né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684; dans la campagne de Hongrie, en 1685; au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occasions. L'art de plaire & de se faire valoir, avoit répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de *Conti* fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Il eut de son mariage avec *Therese* de *Bourbon* sa cousine, *Louis Armand* de *Bourbon*, pere du prince qui fuit.

III. CONTI, (Louis-François de BOURBON, prince de (IVe du nom, petit-fils du précédent & fils de *Louis Armand* de *Bourbon*, vit le jour à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit & de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Le théâtre de cette guerre fut en Italie comme en Flandres. Pour pénétrer au-delà des Alpes, il falloit des siéges & des combats. Le prince de *Conti* se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, & ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin & Demon, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne étant accouru pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, &, quoique supérieur en nombre, il perdit près de 5000 hommes & le champ de bataille. *Conti*, à la fois général & soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile: le vainqueur fut obligé de lever le siége & de repasser les Monts. Le prince de *Conti*, de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans. Ses talents militaires acquirent plus d'éclat par les sentiments de citoyen

qu'il marqua en plusieurs occasions importantes. Il étoit d'un caractere ferme & généreux. Dans la lettre qu'il écrivit à *Louis XV*, après la bataille de Coni, il ne parla pas de ses blessures; il ne fit mention que des services des officiers qui s'étoient signalés. Il auroit été employé, sans doute, dans la malheureuse guerre de 1757; mais son aversion pour la gêne que la cour impose, & son peu d'égards pour les personnes qui y dominoient alors, fermerent les yeux sur ses talents. Son courage ne se démentit point dans sa derniere maladie. Quoique sûr de ne pouvoir pas guérir, il ne perdit rien ni de sa gaieté, ni de sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'Ile-Adam, il se fit apporter son cercueil de plomb, & s'y coucha pour l'essayer. Un de nos poëtes l'a peint avec assez de fidélité dans les vers suivants:

Des héros de son sang, il augmenta l'éclat.
Mecene des savants, idole du soldat,
Favori d'Apollon, *de* Thémis, *de* Bellone,
Il protégea les arts & défendit le trône.

IV. CONTI, (la princesse de) *voy.* III. LOUISE.

V. CONTI, (Giusto de) poëte Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini, vers le milieu du XVIe siecle. On a de lui un recueil estimé de vers galants, sous ce titre: *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12; avec quelques pieces de vers de divers anciens poëtes Toscans. Ce recueil avoit été publié, pour la premiere fois, à Venise en 1492, in-4°. L'abbé *Salvini*, (& non *Silvini*) en a donné, en 1715, une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes; mais elle est moins complette que celle de Paris, & que celle de Vérone, 1753, in-4°.

VI. CONTI, (l'abbé Antoine) noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit estimer des gens-de-lettres par ses lumieres & son caractere. Il a laissé des *Tragédies* (imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur, qu'intéressantes pour le spectateur. Un essai d'un poëme intitulé: *Il globo di Venere*; & le plan d'un autre, où il se proposoit de traiter à-peu-près le même sujet que *Leibnitz* a traité dans sa *Théodicée*: mais ces poëmes sont plus métaphysiques que poëtiques. L'abbé *Conti*, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec *Newton*, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquoit ses idées, & lui révéloit tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit & un cœur tout Anglois. Ses *Ouvrages* de prose & de poësie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, & ses *Œuvres posthumes* en 1756, in-4°. Quoique les opuscules de l'abbé *Conti* ne soient que des embryons, comme l'a dit un journaliste Italien, ils donnent une idée avantageuse de leur pere. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressants... *Voyez* CASTADI & LEIBNITZ, à la fin.

CONTILE, (Luc) de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne, s'est fait connoître au XVIe siecle par des ouvrages de différents genres. I. *Traduzzione della Bolla d'Oro*, 1558. II. *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4°. III. *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4°. IV. *La Nice*, 1551, in-4°. V. *Rime con le VI Canzoni dette le sei Sorelle di Marte*, 1560, in-8°. VI. *Lettere*,

1564, 2 vol. in-8°. VII. *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8°. VIII. *La proprieta delle impresse degli affidati*, 1547, in-fol.

CONTINENS, *voy.* TATIEN.

CONTO-PERTANA, (D. Joseph) mort à Lisbonne en 1735, a donné dans son poëme épique de *Quitterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du *Camoëns*, plus de goût & de nature; cependant son ouvrage n'a pas la réputation de la *Lusiade*.

CONTZEN, (Adam) jésuite, natif de Montjoie dans le duché de Juliers, savoit les langues, & disputa, avec succès, contre les Protestants. Il enseigna avec distinction à Munich, où il mourut en 1635. Il a laissé des *Commentaires* sur les Evangiles, 1626, 2 vol. in-f°. *Disceptatio de secretis Societatis Jesu*: Mayence, 1617, in-8°; & d'autres ouvrages dont le mérite est médiocre.

COOK, (Jacques), né en 1725, à Marton, village du duché d'Yorck, de parents obscurs, commença par servir aux mines de charbon. Mis en apprentissage, à 18 ans, chez un marchand de ce minéral, il apprit les premiers éléments de la navigation sur les vaisseaux qui transportoient cette marchandise. De mousse-charbonnier, il passa sur les vaisseaux du roi, & s'élevant de grade en grade, il parvint à celui de capitaine en pied. Il partit pour son premier voyage autour du monde, avec MM. *Banck* & *Solander*, le 30 juillet 1768. De retour en juillet 1771, après une course qui lui avoit fourni les observations les plus précieuses, il repartit en juin 1772, avec MM. *Forster*, qui partagerent ses travaux & recueillirent ses remarques sur la géographie, l'histoire naturelle & la philosophie morale. Il pénétra jusqu'au 71e degré de latitude méridionale, où il fut arrêté par les glaces, qui l'empêcherent de passer plus avant dans une mer qui ne lui offroit plus que des périls nouveaux & des obstacles insurmontables. Revenu en Europe le 20 juillet 1775, il repartit encore un an après pour sa derniere expédition. Après avoir doublé la terre de Diémon, & la nouvelle Zélande, il arriva au mois d'août 1777 dans l'île de Taiti, où il s'étoit arrêté dans son second voyage. Il repartit au mois de décembre, &, dans le mois de mars suivant, il gagna les côtes Américaines, plus au sud du Kamtschatka. Il poussa fort loin sa route du côté du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; mais des montagnes de glace l'obligerent de la diriger d'un autre côté. Ayant fait plusieurs découvertes, il débarqua dans la baie de Cara-ca-Cossa, dans l'île d'Owhyhe, & y fut massacré le 24 février 1780, à 55 ans, par les insulaires qui l'avoient d'abord accueilli très-favorablement. Sa mort fut une perte irréparable. Le capitaine *Keing*, l'un de ses compagnons de voyage, s'exprime ainsi, en parlant de ses découvertes: « Jamais peut-être aucune science n'a été portée, par les travaux d'un seul homme, à un aussi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine *Cook*. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société, s'assura que la nouvelle Zélande étoit une réunion de deux îles, & découvrit le détroit qui les sépare, qui est aujourd'hui nommé de son nom. Il visita ensuite les côtes orientales de la nouvelle Hollande, inconnues jusqu'à nos jours, sur une étendue de 27 degrés de la-

» titude. Dans cette seconde expédition, il résolut le grand problême du continent méridional, ayant traversé cette partie de l'hémisphere entre les 40 & 70e degrés de l'atitude, de maniere à s'assurer de l'impossibilité de son existence, à moins de placer ce continent près du Pôle & hors de la portée de la navigation. Pendant ce voyage, il découvrit la nouvelle Calédonie, qui forme la côte de la mer Pacifique la plus étendue au midi: après la nouvelle Zélande, il découvrit l'île de Géorgie, & une terre inconnue qu'il nomma terre de Sandwich. Ayant deux fois traversé les mers du Tropique, il détermina dans son dernier voyage la position de ses anciennes découvertes & en fit de nouvelles. Outre plusieurs petites îles dans la partie méridionale de la mer Pacifique, il découvrit au nord de la mer Equinoxiale, le groupe d'îles qu'il nomma les îles de Sandwich, qui, par leur situation & la variété de leurs productions, peuvent devenir d'une plus grande importance dans le systême de la navigation Européenne, qu'aucune autre découverte dans les mers du Sud. Il découvrit ensuite tout ce qui nous étoit resté inconnu sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43e jusqu'au 70e degré de latitude Nord, sur une étendue de près de 1200 lieues: s'assura de la proximité des deux grands continents de l'Asie & de l'Amérique; entra dans le canal qui les sépare, & visita les côtes opposées, à une assez grande hauteur de latitude septentrionale, pour démontrer l'impossibilité de trouver un passage qui conduise de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, soit qu'on dirige sa course vers l'Est ou vers le Couchant. Enfin, si nous exceptons la mer d'Amur & l'Archipel Japonois, qui ne sont pas encore bien connus des Européens, on peut dire que le capitaine *Cook* a complété l'hydrographie du globe habitable ». Il unissoit aux talents de sa profession, les qualités qui font aimer & respecter. Dans sa jeunesse, un de ses amis le pria d'être parrain de sa fille; il l'accepta, en lui promettant d'épouser un jour sa filleule. Le genre de vie qu'il avoit embrassé, ne l'empêcha pas de tenir sa parole: il donna la main à cette enfant, dès qu'elle eut 15 ans. Lorsqu'il partoit pour un voyage, il disoit à ses amis: *Le Printemps de ma vie a été orageux, mon Eté est pénible; mais je laisse dans ma patrie un fonds de joie & de bonheur qui embellira mon Automne.* Jamais marin n'entendit mieux que lui l'art de conserver, dans les voyages de long cours, son vaisseau en bon état & son équipage en santé: on sait que dans sa seconde course qui avoit été de plus de trois ans, pendant lesquels il avoit parcouru tous les climats du 52e degré de latitude septentrionale au 71e degré de latitude méridionale, il n'avoit perdu qu'un seul homme, sur cent dix-huit dont son équipage étoit composé. On a traduit en françois, en 5 vol. in-4°, 1779, son *Voyage dans l'Hémisphere austral & autour du Monde*: ouvrage précieux aux navigateurs... *Voyez* COKE.

COOTWICH, (Jean) d'Utrecht, docteur en droit-canon & en droit-civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-sainte, & visita exactement tous les lieux qui pouvoient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut en 1619, sous le titre de

Voyage de Jérusalem & de Syrie, en latin, in-4°. Cet ouvrage, devenu rare, est curieux par diverses particularités sur les mœurs des Levantins.

COP, (Guillaume) médecin de Bâle, vint en France sous le regne de *Louis XII*. Il fut honoré du titre de premier médecin de *François I*, vers 1530. C'est un des savants que ce prince chargea d'écrire au fameux *Erasme*, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *Traductions* de quelques ouvrages grecs d'*Hyppocrate*, de *Galien* & de *Paul Eginete*.

Nic. COP, son fils, fut professeur au college de Ste-Barbe, & recteur de l'université; mais ayant embrassé les erreurs de *Calvin*, il fut obligé de se sauver à Bâle, où il mourut, après avoir publié quelques écrits.

COPERNIC, (Nicolas) naquit à Torn, ville de la Prusse royale, le 19 février 1473. Après avoir étudié en philosophie & en médecine, il se fixa aux mathématiques & à l'astronomie, pour lesquelles la nature l'avoit fait naitre. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivoient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne auprès de *Dominique Maria*, habile astronome; ensuite long-temps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église de Warmie, dont son oncle maternel étoit évêque. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un systême, & muni d'observations recueillies de toutes parts, il renouvela les anciennes idées de *Philolaüs*, philosophe Pythagoricien, agitées & défendues quelque temps avant lui par le cardinal de *Cusa*. Le *Soleil*, (suivant ce systême,) est au centre de l'univers. *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Jupiter* & *Saturne* tournent sur leur axe autour de cet astre, d'Occident en Orient. Les différentes révolutions de ces six planetes, sont proportionnées à leur différente distance du *Soleil*. Les cercles qu'elles décrivent, coupent l'écliptique en des points differents. La *Terre* fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de *Vénus*, & ce mouvement s'accomplit en un an: elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, & c'est par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La *Lune* n'est pas dans la regle générale: elle se meut & décrit son cercle autour de la *Terre*. Les cieux sont immobiles dans ce systême, & les étoiles y sont placées à une distance immense du *Soleil*. *Copernic* ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondoit à tous les phénomenes célestes. Cependant son systême ayant été soutenu par *Galilée* comme le seul véritable, fut condamné en 1616 par l'inquisition de Rome, qui le croyoit contraire à l'Ecriture-sainte. Ce tribunal permit néanmoins, quatre ans après, de l'enseigner comme hypothese. On prétend que *Copernic* ne l'avoit jamais envisagé autrement. Cet homme illustre mourut le 24 mai 1543, à 70 ans. M. de L. P. a fait ces quatre vers pour son portrait:

C'est lui dont la science éclairée & profonde,
En écartant le faux des systêmes divers,
A placé le flambeau du monde
Dans le centre de l'univers.

Nous avons de lui deux traités excellents: l'un *De motu octavæ Sphera*, dans lequel il développe son

ſyſtême; & l'autre *de Orbium cæleſtium revolutionibus*, imprimés enſemble, in-fol. 1566. *Gaſſendi* a écrit ſa *Vie*, qui eſt un modele pour les vrais philoſophes ; (*Voy.* DUMÉE.) *Copernic*, uniquement paſſionné pour les ſciences, exempt d'ambition, ami de la retraite, ſage & circonſpect, ne ſe mêla jamais des vaines querelles des hommes, & goûta fort peu leurs triſtes plaiſirs. Il étoit auſſi bel-homme que grand mathématicien.

COPPINGER, *Voy.* HACQUET.

COPPOLA, (François) comte de *Sarno*, étoit d'une noble & ancienne famille de Naples. Ses parents ne lui laiſſerent que fort peu de bien ; mais ayant fait le commerce maritime, il acquit de ſi grandes richeſſes, qu'il acheta le comté de Sarno. Sa réputation le fit connoître de *Ferdinand* I, roi de *Naples*. Ce prince, après s'être aſſocié avec lui dans ſon commerce, le fit venir à la cour, & l'éleva aux premieres dignités. Mais *Coppola*, abuſant de l'autorité qu'il avoit, & emporté par une ambition déréglée, forma une conſpiration contre la perſonne du roi, & excita une guerre civile qui fut cauſe de ſa perte : il fut convaincu d'avoir conjuré contre ſon ſouverain, & condamné par les barons à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté le 15 mai 1487... Voy. DU PUY, *Hiſtoire des Favoris*.

I. COPROGLI-PACHA, (Mahomet) grand-viſir durant la minorité de *Mahomet IV*, étoit Albanois, fils d'un prêtre Grec, & neveu d'un renégat, à la perſuaſion duquel il embraſſa le Mahométiſme & s'établit dans l'île de Chypre. Le pacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perſe. Le jeune *Coprogli* y ſignala ſa valeur. Son mérite parvint à la cour : on lui donna le gouvernement de Baruth, & enſuite celui d'Alep. Le grand-viſir *Achmet*, jaloux de ſa faveur, le fit empriſonner, dans le deſſein de le mettre à mort. Mais ce méchant miniſtre ayant été tué ; & l'empereur *Ibrahim*, qu'il gouvernoit, étranglé, *Mahomet IV*, (*Voyez* ce mot) ſon ſucceſſeur, tira *Coprogli* des fers, pour l'élever à la dignité de grand-viſir, par les conſeils de la ſultane ſa mere, régente de l'empire. Il juſtifia ce choix par ſa douceur, par ſon zele pour le bien de l'état & la gloire de ſon prince, par ſes égards pour les grands & ſa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Tranſilvanie, & mourut à Andrinople en 1663, regretté du ſultan & du peuple : choſe extraordinaire dans l'empire Ottoman, où les miniſtres ne meurent gueres ni dans leur lit, ni dans leur emploi.

II. COPROGLI-PACHA, (Achmet) fils du précédent, grand-viſir après ſon pere, à l'âge de 22 ans, ſe rendit maître de Candie en 1669. Les prodiges de valeur que firent les troupes auxiliaires de France au ſiége de cette île, obligerent ce miniſtre de conſeiller au ſultan de rechercher l'alliance des François. Après avoir travaillé utilement à l'agrandiſſement de l'empire Ottoman & à la gloire de ſon prince, il donna ſes ſoins au bien public, & ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de *Mahomet*. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, & pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraſer ſous le poids de ſon autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand miniſtre, mort en 1676 à 35 ans, pour avoir bu trop immodérément d'une eau de canelle dont il ſe ſervoit au lieu de vin.

III. COPROGLI-PACHA, (Mahomet) frere du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, & où il fit passer 6000 Chrétiens au fil de l'épée. De-là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, & finit par l'incendie de Valcowart. Il attaqua les Impériaux, le 19 août 1691, près de Salankemen, & commençoit à espérer une victoire complette, lorsqu'un coup de canon termina ses jours & ses succès.

I. COQ, (Le) *Voy.* NANQUIER & MACHAULT.

II. COQ, (Pierre le) né dans la paroisse d'Ifs près Caen le 29 mars 1728, entra en 1753 dans la congrégation des Eudistes. Il fut chargé d'enseigner la théologie, & on lui donna la préfecture des ordinants. Après avoir été successivement supérieur du grand séminaire de Rennes & de celui de Rouen, les Eudistes l'élurent le 6 octobre 1775 supérieur général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le 1er septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'étoit un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, & faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale. I. *Dissertation Théologique sur l'usure du Prêt du Commerce, & sur les trois Contrats*; Rouen 1767, in-12. II. *Lettres sur quelques points de la Discipline Ecclésiastique*, Caen 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Personnes, selon les principes du Droit François & du Droit Coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12. IV. *Traité des différentes especes de biens*, 1778. V. *Traité des Actions*, 1778.

COQUELET, (Louis) né à Peronne, mort le 26 mars 1754 à 78 ans, a amusé le public frivole de son temps par quantité de pieces badines qui prouvent moins de goût & de fonds, qu'un esprit superficiel & ami des bagatelles. Voici le nom de ces brochures: *Eloge de la Goutte*, de *Rien*, de *Quelque chose*, de la *méchante Femme*; l'*Ane*; le *Triomphe de la Charlatanerie*; le *Calendrier des Fous*; l'*Almanach burlesque*; l'*Amanach des Dames*. Il a eu part aux Mém. Historiques d'*Amelot* de *la Houssaye*.

COQUES, (Gonzales) peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de *Rubens* & de *Vandyck*. Le portrait fut le genre où cet artiste eut le plus de réputation, après l'histoire. Il devint amoureux, quoique marié, d'une jeune Flamande, avec laquelle il se sauva. On ne sait dans quel pays *Coques* alla cacher ses talents & ses foiblesses.

COQUILLART, (Guillaume) official de Reims vers l'an 1478, dont les *Poësies* parurent à Paris en 1532, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossiere; mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par *Coustelier*, à Paris, 1723, in-8°.

COQUILLE, (Gui) *Conchilius Romanus*, né dans le Nivernois en 1525, seigneur de Romenai & avocat au parlement de Paris, mort en 1603 à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidelle & l'esprit le plus sain. *Henri IV* lui offrit une place de conseiller-d'état, s'il vouloit quitter la province; mais il la refusa par modestie, ou par amour pour sa patrie. A des lumieres très-éten-

dues fur le droit coutumier, *Coquille* joignoit un cœur très-modeste & plein de probité. Son amour pour les pauvres étoit extrême: il les aidoit de fa bourse & de son crédit, & mettoit à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnoit. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressent dans un temps l'église & l'état, ont été recueillis à Bourdeaux en 1703, en 2 vol. in-f°. Les principaux sont: I. Plusieurs *Mémoires* concernant la coutume du Nivernois. II. D'autres *Mémoires sur divers événements du temps de la Ligue.* III. *Mémoire touchant la réformation de l'état Eccléfiaftique.* IV. Plusieurs *Traités des Libertés de l'Eglise Gallicane.* V. *Institution au Droit François.* VI. On a encore de lui des *Poësies latines*, 1590, in-8°. VII. *Pseaumes mis en vers latins*; Nevers, 1692, in-8°. VIII. *L'Histoire du Nivernois*; Paris, 1612, in-4°. C'est la meilleure qu'on ait de cette province.

CORARIO, (Ange) *voy.* GRÉGOIRE XII.

I. CORAS, (Jean de) né à Réalmont au diocese d'Albi en 1513, fit de si grands progrès dans l'étude du droit, qu'il en donna des leçons publiques avant l'âge de 18 ans, à Toulouse. Il professa ensuite à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue, à Ferrare, & enfin encore à Toloufe, où il cueillit de nouveaux lauriers. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, & s'étant déclaré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'*Hôpital*, son ami, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la St-Barthelemi en 1572, les écoliers le massacrerent, avec deux autres conseillers. On les revêtit ensuite de leurs robes de cérémonie, & on les pendit à l'ormeau du Palais. Ses différents *Ouvrages* sur le Droit civil & canonique, en latin & en françois, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 & 1558, 2 vol. in-fol. Les plus estimés sont ses *Mélanges* latins *de Droit civil*, en 3 livres.

II. CORAS, (Jacques de) de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en françois & en latin, in-4°, en 1673, étoit originaire de Toulouse. Il abjura le Calvinisme, aprés avoir lu les *Controverses* du card. de *Richelieu*. Il avoit beaucoup d'amour pour la poësie franç., mais très-peu de talent: son poëme de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, séche dans la poussiere, suivant l'expression de *Boileau*, & ne mérite pas d'en être tiré. Il mourut en 1677, entiérement oublié, quoiqu'il eût beaucoup travaillé pour se faire un nom. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

CORBEIL, (Pierre de) docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai & archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape *Innocent III*, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu & ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens, le 3 juin 1222. On a quelques fragments de ses *Ordonnances Synodales*, & elles peuvent servir à la connoissance de la discipline de son siecle.

CORBIÉRE, (Pierre de) religieux de l'ordre de St. François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de *Louis* de *Baviere*, roi des Romains; mais, l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon,

où il demanda pardon au pape *Jean XXII*, la corde au cou : il avoit déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut 2 ou 3 ans après. La plupart des annalistes dévoués à *Jean XXII*, parlent de *Pierre* de *Corbière*, comme d'un hypocrite & d'un débauché; mais l'ignorance & la passion les ont guidés. Les écrivains plus sensés nous le représentent comme un homme de bien, doué de toutes les vertus. Les premiers prétendent que la femme qu'il avoit épousée avant d'être Cordelier, & qui étoit encore en vie, intenta un procès au nouveau pape son mari, qui fut condamné, dit-on, par l'évêque de Riéti, à retourner avec elle. Mais c'est une comédie qu'on fit jouer pour le rendre ridicule. *Jean XXII* s'en divertit beaucoup, & voulut en réjouir tous les princes de la chrétienté, puisqu'il leur envoya la sentence de l'évêque de Riéti. *Maimbourg* est fort choqué de la démarche du pontife, qu'il regarde comme indigne de lui. « En effet, (dit-il) qui ne » voit qu'une vieille sexagénaire, » laquelle n'a rien dit, ni rien fait » pour avoir son prétendu mari, » durant l'espace de 40 ans qu'il » étoit cordelier, prêtre & péni» tencier apostolique, & qui s'a» vise de le demander en justice, » aussi-tôt qu'il est proclamé pape, » à l'âge de 70 ans, doit avoir été » subornée pour jouer cette farce»? Malgré toutes les vertus de *Pierre* de *Corbière*, *Maimbourg* le blâme avec raison d'avoir accepté le pontificat : « Que l'on se fie, dit-il, à » tous ces éclatants dehors de réfor» me, de mortification & de pié» té! » Il est cependant des vertus qui résistent aux prestiges de l'ambition; celle de *Pierre* de *Corbière* ne fut pas de ce genre.

CORBIN, (Jacques) avocat, natif du Berri, mourut en 1653, laissant un fils de même profession; qui plaida sa premiere cause à 14 ans, & ne la plaida pas mal. On a du pere un *Rec. de Plaidoyers*, 1630, in-4°, & plusieurs *Livres de Jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit son état; mais, voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1641 & 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1653; & des *Poësies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de *Boileau* dans son Art Poëtique.

I. CORBINELLI, (Jacques) Florentin, étoit allié de la reine *Catherine* de *Médicis*. Il vint en France sous le regne de cette princesse; qui le plaça auprès du duc d'*Anjou*, en qualité de savant & d'homme de mérite, digne d'être consulté. Il fut lié avec le chancelier de l'*Hôpital*, protégea tous les gens-de-lettres, & fut leur consolateur dans le besoin. Il faisoit souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, & y joignoit des notes. C'est ainsi qu'il publia le poëme de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé : *La Fisica*; Paris, 1578, in-8°... & le *Dante*, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8°. Il expliqua les anciens historiens Grecs & Romains, au duc son éleve, à qui il parloit plutôt en ami qu'en courtisan. Lorsque *Henri IV* étoit aux portes de Paris, *Corbinelli* l'informa de ce qui se passoit de plus secret, & de tout ce qui pouvoit servir à faire réussir son entreprise. Il écrivoit tout ce qu'il apprenoit, & le portoit hardiment à la main comme un papier d'affaires; trompant ainsi les gardes, qui le laissoient passer sans défiance.

II. CORBINELLI, (Raphaël) petit-fils du précédent, mort à Pa-

ris le 19 juin 1716, âgé de plus de 100 ans, se fit rechercher par l'enjouement de son caractère & de son esprit. Il se piquoit d'une volupté délicate. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. Un *Extrait de tous les beaux endroits des Ouvrages des plus célebres Auteurs de ce temps*, en 1681. II. *Les anciens Historiens Latins réduits en maximes*, en 1694, avec une Préface attribuée au P. *Bouhours*. III. L'*Histoire généalogique de la Maison de Gondi*; Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre. Sa conversation valoit mieux que ses écrits, & il étoit recherché dans les meilleures sociétés. On sut que, dans un de ces soupers libres qui se donnoient entre les princes & les princesses, ennemis de Md^e de *Maintenon*, tous ceux de la cour qui n'étoient pas de ce parti, avoient été chansonnés. On crut pouvoir apprendre ce qui s'y étoit passé, par *Corbinelli*. D'*Argenson*, lieutenant de police, se transporta chez le goutteux Epicurien, & lui demanda : *Où avez-vous soupé un tel jour ? — Il me semble que je ne m'en souviens pas*, répond en bâillant Corbinelli. = *Ne connoissez-vous pas tels & tels Princes ? — Je l'ai oublié.* = *N'avez-vous pas soupé avec eux ? — Je ne m'en souviens pas du tout.* = *Il me semble qu'un homme comme vous devroit se souvenir de ces choses-là. — Oui, M^r; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas un homme comme moi...* Voyez *SÉVIGNÉ*, à la fin.

CORBUEIL, (François) dont le nom étoit *VILLON*, encore plus connu par ses friponneries que par ses Poësies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaieté ne l'abandonna point; & il fit deux Epitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui mériterent une seconde fois la corde; mais *Louis XI* lui sauva la vie. Depuis cette aventure, *Villon* ne parut plus; il seroit difficile de fixer le lieu & le temps de sa mort. Il se retira, (si l'on en croit *Rabelais*) en Angleterre, & y fut accueilli par *Edouard IV*, qui en fit son favori. La nature l'avoit fait naître avec du talent pour la poësie, du moins pour la poësie simple, naïve & badine. C'est le premier (suivant *Despréaux*) qui *débrouilla, dans les siecles barbares, l'art confus de nos vieux Romanciers*; mais il tomba comme eux dans la bassesse & dans l'indécence, & ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. *François I*, qui aimoit ce poëte, chargea *Marot* de donner une édition correcte de ses *Poësies*. C'est sur cette édition que fut faite celle du célebre *Coustelier*, in-8°, en 1723. On en a donné une autre à la Haie, même format, en 1742, enrichie de notes.

CORBULON, (*Domitius*) général Romain, célebre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous *Claude* & sous *Néron*. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, & en épargna toutefois les habitants qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chassa *Tiridate* d'Arménie, remit *Tigrane* sur le trône, & contraignit les Parthes à demander la paix. *Néron*, plus jaloux que reconnoissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira

fon épée & s'en perça l'an 66 de Jefus-Chr., en difant : *Je l'ai bien mérité !*

CORDELET, (Claude) maître de mufique de St.-Germain l'Auxerrois, né à Dijon, mourut à Paris en 1760. On a de lui quelques *Morceaux* qui obtinrent les fuffrages des connoiffeurs.

I. CORDEMOI, (Géraud de) naquit à Paris d'une famille noble, originaire d'Auvergne. Il s'attacha d'abord au barreau, qu'il quitta pour la philofophie de *Defcartes*. *Boffuet*, qui avoit le même goût que lui pour ce philofophe, le donna au *Dauphin* en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec fuccès & avec zele, & mourut le 8 octobre 1684, membre de l'académie françoife, dans un âge affez avancé. On doit à fa plume : I. L'*Hiftoire générale de France, durant les deux premieres races de nos Rois*, en 2 vol. in-fol. 1685; déprimée par le P. *Daniel*, mais qui n'en vaut pas moins. Il ne trouva gueres, (dit un auteur) dans les anciens écrivains que des abfurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla le chaos des deux premieres races. Il éclaircit beaucoup de faits équivoques ou douteux. Il en fit connoître d'autres qui n'étoient pas connus, ou qui l'étoient peu. Il écrit d'un ftyle ferme, mais diffus, & il adopte trop facilement quelques récits fabuleux. *Cordemoi* devoit d'abord fe borner à l'*Hiftoire de Charlemagne*, à l'ufage du *Dauphin*, pour qui *Fléchier* avoit entrepris fon *Hiftoire de Théodofe*. Celui-ci, plus orateur que critique, eut bientôt fini fon ouvrage; mais l'autre ne voulant rien dire que fur de bonnes preuves, remonta jufqu'aux temps les plus obfcurs de la monarchie, & s'engagea dans des digreffions étrangeres à ce fujet, dans des difcuffions longues & épineufes, qui, en nous procurant l'Hiftoire des deux premieres races, nous priverent de celle de *Charlemagne*. D'ailleurs fon érudition, (dit d'*Olivet*) fe montre trop à nu & dépourvue des agréments dont il pouvoit l'orner fans la furcharger. II. Divers *Traités de Métaphyfique, d'Hiftoire, de Politique & de Philofophie morale*, réimprimés in-4°, en 1704, fous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*. On y trouve des recherches utiles, des penfées judicieufes & des réflexions fenfées fur la maniere d'écrire l'hiftoire. Il avoit adopté en philofophie, comme nous l'avons dit, les fentiments de *Defcartes*, mais fans en être l'efclave; il s'en éloigne même quelquefois.

II. CORDEMOI, (Louis-Géraud de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, & abbé de Fenieres, aida fon pere dans la compofition de fon *Hiftoire de France*, & la continua par ordre du roi. Cette fuite, depuis *Hugues Capet* jufqu'à la mort de *Henri I*, en 1060, eft reftée manufcrite. Auffi habile controverfifte, que fon pere avoit été profond philofophe, il rapporta prefque toutes fes études à la converfion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : I. *Traité de l'invocation des Saints*, in-12. II. *Traité des faintes Reliques*. III. *Traité des faintes images*. IV. La *Conférence du Diable avec Luther*, en latin, françois & allemand, in-8°. V. *Traité contre les Sociniens*, in-12, dédié au grand *Boffuet*. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglife dans les trois premiers fiecles, en parlant de la Trinité, & de l'incarnation du Verbe. Il appuie fes preuves fur l'écriture & fur la tradition : méthode qu'il a fuivie dans tous fes autres ouvrages, qui font folides, écrits avec ordre, & faciles à entendre.

CORDER, (Balthasar) Jésuite d'Anvers, plus connu sous le nom de *Balthazar Corderius*, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome le 24 juin 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner: I. Une édition des *Œuvres de St. Denys* l'Aréopagite, en 2 vol. in-fol., 1634, grec & latin. II. *La Chaine des Peres Grecs sur les Pseaumes*, Anvers 1643. 3 vol. in-fol. (*Voy.* IV. ORLEANS.) III. *Job elucidatus*, 1646, in-fol. IV. *Catena in Lucam*, 1628, in-fol. V. — *in Joannem*, 1630, in-fol.

I. CORDES, (Jean de) né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, homme d'une grande littérature, amateur des bons livres, en forma une collection choisie, vendue, après sa mort, en 1742, au cardinal *Mazarin*. On a de lui: I. Une *Edition des Ouvrages de Georges Cassander*, in-fol. II. La *Traduction* de l'*Histoire des différents entre le Pape PAUL V & la République de Venise*, par *Fra-Paolo*, in-8°. III. Une autre *Traduction* de l'*Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand I*, par *Camillo Portio*. On lui attribue aussi la *Version* françoise du *Discours de* Mariana *sur les grands défauts du gouvernement des Jésuites*, in-8°. Le traducteur avoit été quelque temps dans cette société; mais il eût dû y prendre quelques leçons pour le style: le sien est fort mauvais.

II. CORDES, (Denys de) de la même famille que le précédent, étoit avocat au parlement de Paris, & conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, & devint le modele d'un magistrat Chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité étoit reconnue au point, qu'un homme comdamné à mort par le châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que *de Cordes* avoit été un de ses juges. *Il faut*, dit-il, *que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné*. Ce sage magistrat mourut à Paris en 1643, plein de jours & de vertus. La maison de S. Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité & de son zele. *Godeau* a écrit sa *Vie*.

CORDIER, (Mathurin) Normand, mort Calviniste, le 8 septembre 1565, à 85 ans, laissa des *Colloques Latins* en IV livres, dont on a fait bien des éditions. On a encore de lui les *Distiques* attribués à *Caton*, avec une interprétation latine & françoise; & d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leurs temps que dans le nôtre.

CORDILLON, philosophe stoïcien de la ville de Pergame, se faisoit une gloire de mépriser souverainement l'amitié des Princes & des Rois. *Caton* d'Utique envoyé en Macédoine avec une armée, obtint de lui, à force de prieres, qu'il le suivroit dans son camp, & il regarda comme une grande victoire d'avoir pu engager un homme aussi sévere à faire cette démarche.

CORDONNIERS, (FRERES) *Voy.* BUCHE.

CORDOUE, *Voy.* GONSALVE (Fernandès de).

I. CORDUS, *Euricius*, médecin & poëte Allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1535, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il étoit en liaison avec plusieurs savants de son temps, entr'autres avec *Erasme*; mais sa trop grande sincérité & son caractere trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poësies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°.

II. CORDUS, (*Valerius*) fils du précédent, & digne de son pere,

naquit à Simefufe dans la Heffe en 1515. Il s'appliqua, avec un fuccès égal, à la connoiffance des langues & à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des fimples. Il paffa enfuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pife, à Lucques, à Florence; mais, ayant été bleffé à la jambe, d'un coup-de-pied de cheval, il finit fes jours à Rome en 1544, à 29 ans. On lui fit cette épitaphe:

Ingenio fuperest Cordus, *mens ipsa recepta est*
Cœlo; quod terra est, maxima Roma tenet.

Les ouvrages dont il a enrichi la botanique, font: I. Des *Remarques fur Diofcoride*, à Zurich, 1561, in-fol. II. *Hiftoria ftirpium, libri V*; Strasbourg, 1561 & 1563, 2 vol. in-f°; ouvrage pofthume. III. *Difpenfatorium Pharmacorum omnium*; à Leyde, 1627, in-12. La pureté de fes mœurs, la politeffe de fes manieres, & l'étendue de fon efprit, lui concilierent les éloges des juftes eftimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'*Ifaar*, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre *Moïse* & *Aaron*, auxquels ils vouloient difputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre: (*Voy.* ABIRON.) Selon une tradition des Mahométans, *Coré* voyant fes tréfors s'abymer fous terre, & s'y voyant lui-même plongé jufqu'aux genoux, demanda quatre fois pardon à *Moïse*, qui fut inflexible. DIEU apparut quelque temps après à ce prophete, & lui dit: *Vous n'avez pas voulu accorder à* Coré *le pardon qu'il vous a demandé quatre fois; s'il m'en eût prié une feule fois, je ne le lui aurois pas refufé.* Mais cette tradition n'a aucun fondement dans les Livres faints, & paroît oppofée au caractere de *Moïse*. Les fils de *Coré* ne furent pas compris dans le châtiment de leur pere, & *David* accorda de plus grands honneurs à leurs defcendants. Ce roi leur donna l'office de portiers du Temple, & les chargea de chanter devant l'Arche.

CORELLI, muficien Italien, mort à Rome en 1733, s'eft fait un grand nom par fes fymphonies en Italie & en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, & de réunir leurs fuffrages, prefque toujours oppofés en matiere de mufique. On a dit que cet habile homme ne méprifoit pas la mufique Françoife, quoique Italien; & que le cardinal d'*Eftrées* le louant de la belle compofition de fes *Sonates*, il eut la modeftie de lui répondre: *C'eft, Monfeigneur, que j'ai étudié Lulli.* Cela peut être. Mais ce qu'il y a de vrai, c'eft qu'il dit dans une autre occafion au célebre *Handel*, qui lui avoit donné des morceaux très-difficiles à exécuter: *Mon cher Saxon, cette mufique eft dans le ftyle François, & je n'y entends rien... Corelli* étoit dans la fociété un homme aimable, plein de douceur & de modeftie; il fembloit avoir entiérement oublié fes talents.

CORINI, (Antoine) chevalier de l'ordre de St. Etienne de Florence, jurifconfulte du XVIIe fiecle, natif de Pontremoli, enfeigna le droit avec réputation à Pife, à Sienne & à Florence. Le grand-duc de Tofcane lui donna divers emplois confidérables. On a de lui plufieurs ouvrages.

CORINNE, furnommée *la Mufe Lyrique*, entra en lice avec *Pindare*, & le vainquit jufqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poëte. Cette mufe dut fes fuccès plus

tôt à sa beauté qu'à ses talents, selon, *Pausanias*. *Pindare*, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures & les plaisanteries. *Corinne* avoit composé quantité de *Poësies*: mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques *Fragments*, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothéque Grecque* du savant *Fabricius*.... *Ovide* a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses : c'est *Julie*, fille d'*Auguste*, suivant quelques savants.

CORINUS, poëte Grec, plus ancien qu'*Homere*, selon *Suidas*, étoit (dit-on) disciple de *Palamede*. Il écrivit en vers l'histoire du siége de Troie, & la guerre de *Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses Poëmes les lettres Doriques, inventées par *Palamede*, & qu'*Homere* profita beaucoup de ses vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO, (Bernardin) né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc *Louis Sforce*, surnommé *le Maure*, pour écrire l'Histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les François s'étant emparés du Milanez, & le duc son protecteur ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500, à 40 ans. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-f°. Elle est belle, rare, & beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, 1565, in-4°; & de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur & incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, & à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité.

Son neveu *Charles* CORIO s'occupa du même objet que son oncle; & nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques & modernes de cette ville infortunée.

CORIOLAN, (*Caïus* MARCIUS, dit) d'une famille patricienne de Rome, servoit en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre avec eux pêle-mêle dans la ville & s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval, & un prisonnier, (son ancien hôte) auquel il donna aussi-tôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat, malgré ses services, & ayant été accusé d'affecter la tyrannie & de vouloir emporter d'autorité les suffrages; il fut condamné par le tribun *Decius* à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom Romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le *Latium*, & vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colere; la 1re composée de consulaires; la 2e de pontifes, revêtus de leurs habits sacrés. *Coriolan* les reçut en roi & en vainqueur, assis sur son tribunal, & environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. *Véturie*, mere de *Coriolan*, & *Volumnie* son épouse, accompagnées de plusieurs dames Romaines, eurent plus de pouvoir sur lui: leurs larmes le toucherent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Ro-

mains éleverent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avoient triomphé de *Coriolan*, à 4 milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volsques, il fut massacré comme coupable de trahison. *Attius Tullius* son collegue, jaloux de sa gloire, fut son accusateur auprès des Volsques, & le peuple son bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames Romaines, à la priere desquelles il avoit sauvé Rome, prirent à cette nouvelle le deuil pour six mois... Avec une certaine grandeur d'ame, *Coriolan* avoit cette ambitieuse férocité qui anima les *Marius* & les *Sylla*, dans un temps où Rome fut plus puissante & la république plus foible. C'est ce que dit un historien. Si les Volsques le firent périr, ajoute-t-il, ce fut une assez juste punition de l'espece de trahison qu'il avoit commise envers eux. *Fabius Pictor*, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil; & ce sentiment paroît avoir été suivi par *Tite-Live*

CORIPPUS, (*Flavius Cresconius*) grammairien Africain, vivoit au temps de l'empereur *Justin* le jeune. Il étoit aussi mauvais poëte, que flatteur outré. On a de lui un *Poëme* latin, en 4 livres, à la louange de ce prince: Paris, 1610, in-8°.

CORISANDE d'*Andonins*, comtesse de *Guiche*, voy. GUICHE.

CORMIER, Thomas) historien & jurisconsulte, mort vers 1600, étoit né à Alençon de *Guy Cormier*, médecin de *Henri II* d'*Albret*, roi de Navarre. Il fut pourvu d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon, & député du bailliage de cette ville aux états de Blois en 1676. Sa femme, après 14 ans de mariage, lui suscita, en 1573, un procès devant l'official, pour cause d'impuissance. Les médecins & chirurgiens furent consultés, & sur leur rapport, l'official prononça la nullité du mariage, & il fut permis à la femme de se marier. *Cormier*, qui paroît s'être fait Protestant vers ce temps-là, prit une seconde femme, sans y rencontrer aucune opposition: il en eut 2 fils & 3 filles. Son neveu entreprit, après sa mort, de faire déclarer ses enfants bâtards: ce qui occasionna un procès célebre au parlement de Normandie. La veuve soutint que la sentence de l'official n'avoit pas défendu à *Cormier* de se remarier, ce qui prouvoit que ce juge n'avoit attribué son impuissance qu'à quelque charme. Les enfants furent déclarés légitimes par arrêt rendu en la chambre de l'édit le 24 août 1602. *Cormier* est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire & de jurisprudence. Les premiers sont: I. Une *Histoire de Henri II*, en cinq livres, imprimés à Paris en 1584, in-4°. II. Celles de *François II*, de *Charles IX* & de *Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence sont: I. *Henrici IV... Codex Juris civilis Romani... in certum & perspicuum ordinem artificiosè redacti, unà cum Jure civili Gallico*: Lyon, 1602, in-f°. II. *Le Code de Henri IV*: Paris, 1608, in-4°, & réimprimé en 1615.

CORMIS, (François de) avocat au parlement d'Aix sa patrie, laborieux, savant & très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées: Paris, 1725, 2 vol. in-f°.

CORNARA-PISCOPIA, (*Lucretia-Helena*) de l'illustre famille des *Cornaro* de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoissance des langues latine, grecque, hé-

braïque, espagnole & françoise, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal *Barbarigo*, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit, avec les autres ornements du doctorat, dans l'église cathédrale, les salles du college n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associerent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de S. Benoît. La république des lettres la perdit en 1684, à 38 ans. On recueillit, 4 ans après, tous ses ouvr. en 1 vol. in-8°, enrichi de sa Vie. On y trouve un *Panégyrique* italien *de la République de Venise*; une *Traduction* de l'espagnol en italien, des *Entretiens de Jesus-Christ avec l'Ame dévote*, par le chartreux *Lanspergius*; des *Lettres*, &c. Ces ouvrages ne justifient pas les éloges excessifs dont plusieurs savants la comblerent.

CORNARIUS, *voyez* HAGUENBOT.

CORNARO, (Louis) de Venise étoit, d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, & qui a produit une reine de Chypre (*Catherine Cornaro*) dans le XVe siecle, laquelle, en mourant, laissa son royaume aux Vénitiens. (*Voy.* la *Chronologie*, art. CHYPRE; & CORNARA.) Louis *Cornaro* mourut à Padoue le 26 avril 1566, âgé de plus de cent ans, sain de corps & d'esprit. Dès l'âge de 25 ans, il fut attaqué de maux d'estomac, d'un commencement de goutte & d'une fievre lente. Sa santé continuoit à 40 ans d'être mauvaise, malgré une multitude de remedes, & peut-être à cause de ces remedes mêmes. Alors il les abandonna entiérement, & se réduisit à la plus grande frugalité. Il a peint les bons effets de ce régime dans son livre *Des avantages de la vie sobre*, traduit en latin par *Lessius*, & en françois sous le titre de *Conseils pour vivre longtemps*, 1701, in-12. L'année d'après on publia l'*ANTI-CORNARO*, ou *Remarques critiques* sur le *Traité de la vie sobre*, de *Louis Cornaro*. Il est certain que les principes de *Cornaro* ne sont pas bons pour tous les tempéraments: mais l'effet en fut si heureux pour lui, que les infirmités disparoissant peu-à-peu, firent place à une santé ferme & robuste, accompagnée d'un sentiment de bien-être & de contentement qui lui avoient été inconnus jusqu'alors. A l'âge de 95 ans, il écrivit un ouvrage *sur la naissance & la mort de l'Homme*, dans lequel il fait le portrait le plus intéressant de lui-même. « Je me trouve sain » & dispos, comme on l'est à 25 » ans. J'écris sept ou huit heures » par jour. Le reste du temps, je me » promene, je cause, ou je tiens ma » partie dans un concert. Je suis » gai, j'ai du goût pour tout ce » que je mange. J'ai l'imagination » vive, la mémoire heureuse, le » jugement bon; &, ce qui est surprenant à mon âge, la voix forte » & harmonieuse ».

CORNAZANI, (Antoine) Italien de Ferrare ou de Parme, florissoit vers 1480. On a de lui: La *Vie de J. C.* & *la Création du Monde*, en vers latins & italiens, 1472, in-4°; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4°; *Poëma sopra l'Arte militari*: Venise, 1493, in-f°.: Pezaro, 1507 in-8°.

I. CORNEILLE, (S.) capitaine Romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les

mains de *S. Pierre*, l'an 40 de J. C. Cet apôtre étant à Joppe, eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes & immondes, & de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchoient. C'étoit *Corneille* qui les envoyoit. *Pierre* se rendit à Césarée, où demeuroit le Centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Le St.-Esprit descendit sur eux, & cet apôtre les baptisa sur-le champ.

II. CORNEILLE, (S.) successeur de *S. Fabien* dans le siége de Rome, le 2 juin 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de *Novatien*, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de *Novat*, prêtre de Carthage, (*voy.* l'art. NOVATIEN). Une peste violente, qui ravageoit l'empire Romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les Chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles que l'on croit être Civita-Vecchia, & y mourut le 14 septembre 252. Il y a deux *Lettres* de ce pape parmi celles de *S. Cyprien* & dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de D. *Coustant*, in f°.

III. CORNEILLE DE LA PIERRE, *Voyez PIERRE*, n°. XXVI.

IV. CORNEILLE, (Antoine) *voyez* CORNELIUS.

V. CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen le 6 juin 1606, de *Pierre Corneille*, maître des eaux & forêts, parut au barreau, n'y réussit point, & se décida pour la poësie. Une petite aventure développa son talent, qui avoit été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maitresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poëte, & ce fut le sujet de *Mélite*, sa premiere piece de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut jouée avec un succès extraordinaire. On conçut, à travers les défauts dont elle fourmille, que la poësie dramatique alloit se perfectionner; & sur la confiance que l'on eut au nouvel auteur, il se forma une nouvelle troupe de comédiens. *Mélite* fut suivie de *la Veuve*, de *la Galerie du Palais*, de *la Suivante*, de *la Place Royale*, de *Clitandre*; & de quelques autres pieces, qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre François. *Clitandre* est entiérement dans le goût Espagnol. Les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine, on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers; des femmes se déguisent en hommes. Il y a de quoi faire un Roman de dix tomes, & cependant rien n'est si froid, ni si ennuieux. *Corneille* prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, imitée de *Séneque*. Cette tragédie n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avoit donné jusqu'alors. Une magicienne intéresse peu dans une tragédie réguliere, sur-tout quand l'ouvrage n'est pas animé par une passion vive & par un grand intérêt. On n'y trouve que de longues déclamations; & *Corneille* ne seroit pas sorti de l'obscurité, s'il n'avoit pas fait d'autre piece : mais il jeta les fondements de sa brillante réputation dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636, par laquelle commença le siecle qu'on appelle celui de *Louis XIV*. Quand cette piece parut, le cardinal de *Richelieu*, jaloux de toutes les especes de gloire, en fut aussi alar-

mé, [dit *Fontenelle* dans la Vie de son illustre oncle] que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, (ce qui ne dut pas être fort difficile) & se mit à leur tête. L'académie Françoise donna, par l'ordre de ce ministre, son fondateur & son protecteur, ses *Sentiments* sur cette tragédie. Mais elle eut beau critiquer: le public, pour me servir de l'expression de *Despréaux*, s'obstina à l'admirer. En plusieurs provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire: *Cela est beau comme le* CID. *Corneille* avoit dans son cabinet cette piece traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavone & la Turque. Les Espagnols, dont il avoit emprunté ce sujet, voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui, à la vérité, par les embellissements dont l'avoit accompagnée l'auteur François, étoit au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre Espagnol. *Corneille* ne répondit à *Richelieu* qu'en tâchant de faire quelque piece encore supérieure au *Cid*. Comme il voyoit dans ce ministre deux hommes différents, son bienfaicteur & son ennemi, il fit les vers suivants après sa mort:

Qu'on parle mal, ou bien, du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien, pour en dire du mal;
Il m'a trop fait de mal, pour en dire du bien.

Les *Horaces*, tragédie représentée en 1639, ne fut point critiquée comme le *Cid*. On répandit cependant le bruit qu'elle alloit l'être. *Corneille* n'en fut pas fort ému. « *Horace*, (dit-» il) fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le » peuple ». Après les *Horaces* vint *Cinna*, au-dessus duquel on ne trouveroit pas facilement quelque chose, ni dans l'antiquité, ni dans les tragiques modernes. Le *Cid*, (dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*,) n'étoit, après tout, qu'une imitation de *Guillem de Castro*; & *Cinna*, qui le suivit, étoit unique. Le Grand *Condé*, à l'âge de 20 ans, étant à la premiere représentation de cette piece, versa des larmes à ces paroles d'*Auguste*:

Je suis maître de moi, comme de l'Univers;
Je le suis, je veux l'être. O siecles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna; *c'est moi qui t'en convie...*

(Voy. MARIE, n° 17.)

C'étoient-là des larmes de héros. Le Grand *Corneille* faisant pleurer le Grand *Condé*, est une époque bien célebre dans l'histoire de l'esprit humain! Le théâtre François étoit au plus haut point de sa gloire. *Corneille* le soutint dans ce degré par son *Polyeucte*. En vain la critique voulut fermer les yeux sur la beauté de cette piece; en vain l'hôtel de Rambouillet, asile du bel-esprit comme du mauvais goût, lui refusa son suffrage: elle a été toujours regardée comme un de ses plus beaux ouvrages. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais elle a quelque chose de plus touchant. L'amour profane y contraste si bien avec l'amour divin, qu'il satisfit à la fois les dévots & les gens du monde. Il est vrai, dit *Voltaire*,

que *Polyeucte* n'excite gueres ni la pitié, ni la crainte; mais il y a de très beaux traits dans son rôle, & il falloit un très grand génie pour manier un sujet si difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de *Sévere*, de la situation piquante de *Pauline*, de sa scene admirable avec *Sévere*, au IVe acte. Toutes ces beautés effacent les défauts de cette piece, & lui assurent un succès éternel. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de *Lucain*, comme dans sa *Médée* il avoit imité *Sénequę*; mais dans les endroits où il les copie, il paroît original. Plein de la *Pharsale*, il répandit la pompe de ce poëme & la hardiesse de ses pensées dans sa piece; & cette pompe, dans le poëte françois comme dans le latin, va quelquefois jusqu'à l'enflure. Cependant *Pompée* est un ouvrage d'un genre unique, que le seul génie de *Corneille* pouvoit faire réussir. On s'est plaint qu'il a dégradé la grandeur Romaine dans l'amour de *César* pour *Cléopâtre*; amour ridicule & traité ridiculement. Si l'on excepte les scenes de *Chimene* dans le *Cid*, & quelques morceaux de *Polyeucte*, cette passion ne fut jamais peinte par *Corneille*, comme elle doit l'être. Ce poëte avoit donné le modele des bonnes tragédies; il donna celui de la comédie dans la piece du *Menteur*, jouée en 1642. Ce n'est qu'une imitation de l'Espagnol; mais c'est probablement à cette imitation que nous devons *Moliere*. La comédie de *Corneille*, quoique défectueuse, eut long-temps une supériorité marquée sur toutes les pieces de ses contemporains. La scene troisieme de l'acte cinquieme est pleine de force & de noblesse; on y voit la même main qui peignit le vieil *Horace* & D. *Diégue*. La *Suite du Menteur*, représentée en 1643, & imitée aussi de l'Espagnol, ne réussit point d'abord, mais elle eut ensuite un succès heureux. L'intrigue de cette seconde piece est beaucoup plus intéressante que celle de la premiere; & l'auteur, en donnant de l'ame au caractere de *Philiste*, en tâchant d'amener un peu mieux les beaux sentiments & la plaisanterie, enfin, en retranchant quelques mauvaises pointes, eût fait de cette piece une des plus agréables qu'on ait vues au théâtre. *Théodore vierge & martyre*, jouée en 1645, ne servit qu'à montrer que le génie le plus élevé tombe quelquefois le plus. La versification est celle des meilleures pieces de *Corneille*, tantôt forte, tantôt foible; toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même maniere d'intriguer. Mais l'action principale étant la prostitution de l'héroïne, cette piece dut révolter un parterre délicat. On y trouve des vers qui présentent les images les plus basses. On menace *Théodore* de la livrer à l'infamie; & elle répond, que si on la réduisoit à cette extrémité,

On la verroit offrir, d'une ame résolue,
A l'époux sans macule une épouse impollue.

Fontenelle, à qui l'on récitoit un jour ces vers, sans lui dire de qui ils étoient, s'écria: *Quel est le Ronsard qui a pu écrire ainsi?* — *C'est*, lui répondit-on, *votre cher oncle le Grand* CORNEILLE. Ce poëte choisit le sujet de *Théodore*, parce qu'il connoissoit plus son cabinet que le monde. A cette piece indécente, succéda une tragédie dont le sujet est aussi grand & aussi terrible que celui de *Théodore* étoit bizarre & ridicule. C'est *Rodogune*, que *Corneille* aimoit d'un amour de préférence. Il disoit que, « pour trouver

» la plus belle de ses pieces, il fal» loit choisir entre *Rodogune &* » *Cinna*, » quoique le public penchât plus du côté de la derniere. *Rodogune*, avec très-peu de taches, a des beautés sans nombre. L'intérêt y devient plus vif d'acte en acte: le second passe le premier, le troisieme est au-dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres. *Héraclius* parut ensuite, & le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvres qui l'avoient précédée. Le fonds en est noble, théâtral, attachant. Cette tragédie est si chargée d'incidents, qu'une premiere représentation est plutôt un travail qu'un amusement; mais en excitant la curiosité, l'intrigue occupe l'esprit du spectateur, dont l'amour propre est très-flatté lorsqu'il l'a débrouillée. *Boileau* l'appelloit un *logogriphe*; il faut avouer qu'il y a de très-beaux morceaux dans cette énigme, & quoique la diction n'en soit ni assez pure, ni assez élégante, on la lit toujours avec plaisir. D. *Sanche d'Arragon*, *Andromède*, *Nicomède*; *Pertharite*, n'eurent que des succès équivoques, & la derniere ne fut jouée qu'une fois. *Corneille* ne put cependant se dégoûter du théâtre. Cédant à l'impulsion de son génie poëtique & aux sollicitations de *Foucquet*, il donna son *Œdipe* en 1659. Cette piece réussit, & lui procura de nouveaux bienfaits du roi. Il la dédia par une épître en vers à *Foucquet*, comme il avoit dédié *Cinna* à *Montauron*, trésorier de l'épargne, qui lui donna mille pistoles. On appela depuis les dédicaces lucratives, des *Epîtres à la Montauron.* Le nom de *Foucquet* ne fera point passer à la postérité la tragédie d'*Œdipe*, où l'auteur est plus occupé à disserter, qu'à inspirer le pathétique d'un tel sujet & d'un tel poëte (*). Son génie se montra avec plus d'éclat dans *Sertorius*, joué en 1662. Malgré une certaine dureté de style, il y a de beaux éclairs. L'entrevue de *Sertorius* & de *Pompée* intéressa tous les spectateurs qui aimoient l'ancienne Rome. Les deux généraux y déploient toute la noblesse & la fierté des héros, & paroissent en même temps épuiser les grandes ressources de leur politique. *Turenne* étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène: *Où donc Corneille a-t il ap-* » *pris l'art de la guerre?* » *Voltaire* dit que cette anecdote est fausse, & n'en donne pas les raisons. Au reste, le dénouement de *Sertorius* est assez froid, & il n'a jamais remué l'ame des spectateurs... *Othon*, joué en 1664, n'a rien de bien attachant. Ce n'est qu'un arrangement de famille; on ne s'y intéresse pour personne; on y cherche en vain un style pur, noble, coulant & égal. Cette piece réussit cependant, en faveur des beautés des premieres scènes & de quelques heureuses imitations de *Tacite*. *Corneille* tâcha de peindre la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république; mais il s'en faut beaucoup que ses couleurs soient aussi fortes & aussi brillantes que dans ses premieres pieces. Le maréchal de *Grammont* dit, à l'occasion de cette tragédie qui eut des suffrages illustres, que *Corneille devoit être le bréviaire des Rois*; & *Louvois* ajouta qu'*il faudroit un parterre composé de ministres d'état pour la bien juger...* *Corneille*, encouragé par ces éloges, donna de nouvelles pieces, mais toutes indignes de lui. Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie* & *Suréna*, que ce pere du

(*) Sophocle.

théâtre finit sa carriere. *Boileau* s'appercevant dès les deux premieres pieces que le génie de *Corneille* baissoit, fit cet impromptu :

*Après l'*Agésilas,
Hélas !
*Mais après l'*Attila,
Hola !

Ces deux tragédies, & les trois suivantes sont, à quelques endroits près, ce que nous avons de moins digne de ce grand-homme, par la sécheresse, la roideur & la platitude du style, plein de termes populaires, de phrases barbares, de constructions louches ; par la froideur de l'intrigue, mal imaginée & mal conduite ; par les amours déplacées & insipides ; par un tas de raisonnements de politique & d'amplifications alambiquées. Mais on ne juge, (dit très-bien *Voltaire*,) d'un grand-homme que par ses chefs-d'œuvre, & non par ses fautes. Ce sont les ouvrages d'un vieillard ; mais ce vieillard est *Corneille*. Si nous n'en jugeons que par les pieces du temps de sa gloire, quel homme ! Quel sublime dans ses idées ! Quelle élévation de sentiments ! Quelle noblesse dans ses portraits ! Quelle profondeur de politique ! Quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements ! Chez lui les Romains parlent en Romains, les Rois en Rois ; par-tout de la grandeur & de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisoit l'élévation de son génie que dans son ame. C'étoit un ancien Romain parmi les François, un *Cinna*, un *Pompée*, &c... *Corneille*, débarrassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avoit eu dans tous les tems beaucoup de religion. Il traduisit l'*Imitation de J.C.* en vers : version qui eut un succès prodigieux, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette onction naïve, qui operent plus de conversions que tous les sermons. Ce grand-homme s'affoiblit peu-à-peu, & mourut doyen de l'académie Françoise, le 1er. Octob. 1684, à 78 ans. Comme c'est une loi dans ce corps, que le directeur fasse les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son directorat, il y eut un combat de générosité entre *Racine* & l'abbé de *Lavau* ; celui-ci l'emporta. Ce fut à cette occasion que *Benserade* dit à *Racine* : *Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer* Corneille, *c'étoit vous ; vous ne l'avez pourtant pas fait.* Ce discours a été pleinement vérifié, dit l'illustre neveu de ce grand poëte. *Corneille* a la premiere place, & *Racine* la seconde, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. (*Voyez* l'art. RACINE, vers la fin). On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est-là ce qu'on trouve, en ne comparant que les ouvrages de part & d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il peut être incertain que *Racine* eût été, si *Corneille* ne fût pas venu avant lui ; il est certain que *Corneille* a été par lui-même. On ne peut s'empêcher de placer ici le portrait de ce grand-homme, tracé par la même main.

« CORNEILLE étoit assez grand
» & assez plein, l'air fort simple &
» fort commun, toujours négligé,
» & peu curieux de son extérieur.
» Il avoit le visage assez agréable,
» un grand nez, la bouche belle,
» les yeux pleins de feu, la phy-
» sionomie vive, des traits fort
» marqués, & propres à être trans-
» mis à la postérité dans une mé-

» daille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit ses vers avec force, mais sans grâce. Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matiere qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le Grand *Corneille*, il falloit le lire. Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence ; au fond, il étoit très-aisé à vivre ; bon pere, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachements. Il avoit l'ame fiere & indépendante ; nulle souplesse, nul manege : ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour ; il y apportoit un visage presqu'inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion ; les plus légeres lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habileté pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais, quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir des rivaux ». Sa devise étoit :

Et mihi res, non rebus me submittere conor.

J'ai su tout me plier, sans me plier à rien.

Fontenelle, comme nous venons de le voir, dit que son oncle avoit l'air fort simple & fort commun. Dom d'*Argonne* dit que la premiere fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen, & qu'il ne reconnut point en lui cet homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains. Il dit lui-même dans des vers à *Pelisson* :

En matiere d'amour, je suis fort inégal ;
J'en écris assez bien, je le fais assez mal.
J'ai la plume féconde, & la bouche stérile.
Bon galant au Théâtre, & fort mauvais en ville ;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Corneille eut trois fils : le premier capitaine de cavalerie ; le second, lieutenant ; le troisieme, ecclésiastique & abbé d'Aiguevive, près de Tours. Le lieutenant de cavalerie fut tué au siége de Grave, & son aîné ne laissa pas de postérité.

Joly publia en 1738, une nouvelle édition du *THÉATRE de Pierre Corneille* en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. *Voltaire*, qui devoit tant au grand *Corneille*, &, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, prit chez lui, à la fin de 1760, sa petite-niece. Après lui avoir donné une éducation digne de sa naissance & de ses talents, il la maria d'une maniere avantageuse. Il ajouta à ce bienfait, celui de lui céder le fruit de la nouvelle édition des Œuvres

de son grand-oncle, qu'il publia en 1764, en 12 vol. in-8°., avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 8 vol. in-4°., & en 10 vol. in-12. Le célebre éditeur joignit au texte des tragédies & des comédies : I. Un *Commentaire* sur la plupart de ces pieces, & des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées. II. *Traduction* de l'*Héraclius Espagnol*, avec des notes au bas des pages. III. Une *Traduction* littérale en vers blancs du *Jules-César* de *Shakespear*. IV. Un *Commentaire* sur la *Bérénice* de *Racine*, comparée à celle de *Corneille*. V. Un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* & du *Comte d'Essex* de *Thomas Corneille*, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition du *Sophocle* François par l'*Euripide* de notre siecle, est remplie d'observations critiques, & peut-être trop critiques. On trouve les principales dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre : *Parallele des trois principaux Poëtes tragiques François, avec les Observations des meilleurs Maîtres sur le caractere particulier de chacun d'eux*... Voy. CANTENAC.

VI. CORNEILLE, (Thomas) frere du Grand *Corneille*, de l'académie Françoise, & de celle des Inscriptions, naquit à Rouen en 1625, & mourut à Andeli le 8 décembre 1709, à 84 ans. Il courut la même carriere que son frere, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les regles du théâtre, & qu'il fût au-dessus de lui, & peut-être au-dessus de nos meilleurs poëtes pour la conduite d'une piece, il avoit moins de feu & de génie. *Despréaux* avoit raison de l'appeler *un cadet de Normandie* en le comparant à son aîné; mais il avoit tort d'ajouter *qu'il n'avoit jamais pu rien faire de raisonnable*. Le satyrique avoit oublié apparemment un grand nombre de pieces; dont la plupart ont été conservées au théâtre, & qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent quelques bons morceaux de versification. Ces pieces sont : *Ariane*, le *Comte d'Essex*, tragédies; le *Geolier de soi-même*, le *Baron d'Albikrac*, la *Comtesse d'Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*, comédies en 5 actes. *Thomas Corneille* avoit une facilité prodigieuse. *Ariane* ne lui coûta que 17 jours, & le *Comte d'Essex* fut fini dans 40. Il est vrai que quand on fait attention aux vers prosaïques, aux sentences froides & aux autres défauts de ces deux pieces, on est moins surpris de cette facilité. Cependant *Ariane* est au nombre des pieces qu'on joue souvent. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, & qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur & abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité : mais dans cette piece il n'y a qu'*Ariane*; le reste de la tragédie est foible. On y trouve cependant des morceaux très-naturels & très touchants, & quelques-uns même très-bien écrits. « On peut remarquer, dit *Voltaire*, qu'il y a moins de solécismes » & moins d'obscurité que dans les » dernieres pieces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avoit pas la » force & la profondeur du génie » de l'aîné; mais il parloit sa langue avec plus de pureté, quoi» que avec plus de foiblesse ». Le sujet du *Comte d'Essex*, tragédie représentée en 1678, est bien moins heureux que celui d'*Ariane*. La piece est médiocre, & par l'intrigue, & par le style : mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux, & on l'a jouée long-temps sur le même théâtre où l'on représentoit *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs,

& sur-tout ceux de province, aimoient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paroître avec une jarretiere brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleu en bandouliere. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. On est touché; on pleure quelquefois; & dans cet attendrissement, on n'examine pas si l'auteur a changé les faits & les caracteres, comme l'a fait *Corneille*; si le style est toujours pur & élégant; si les passions y parlent le langage qui leur est propre. C'est ce qui est arrivé au *Comte d'Essex* : on a été entraîné par la situation; & on n'a fait attention, ni aux discours qui ne sont pas toujours nobles, ni aux bienséances qui y sont souvent blessées. La tragédie de *Timocrate*, aujourd'hui dédaignée, eut 80 représentations dans sa naissance. Enfin, comme le parterre la redemandoit encore, un acteur vint annoncer de la part de ses confreres, « que quoiqu'on ne se lassât point » d'entendre cette tragédie, on » étoit las de la jouer. D'ailleurs, » ajouta-t-il, nous courrions ris- » que d'oublier nos autres pie- » ces ». (*Voy.* CAMMA.) *Corneille* avoit une mémoire si prodigieuse, que lorsqu'il étoit prié de lire une de ses pieces, il la récitoit tout de suite sans hésiter, & mieux qu'un comédien n'auroit pu faire. Il joignoit à ses talents, toutes les qualités de l'honnête homme & du citoyen. Il étoit sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès, ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés; (*Voyez* BOURSAULT.) cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages; & sur les ouvrages des autres donnant lui-même des avis sinceres, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge sembloit devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frere & lui, fut toujours intime. Ils avoient épousé les deux sœurs; ils eurent le même nombre d'enfants. Ce n'étoit qu'une meme maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avoient songé au partage du bien de leurs femmes, & il ne fut fait qu'à la mort du Grand *Corneille*. Le *Théâtre* de *Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : I. La *Traduction en vers françois des Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *Elégies* & des *Epîtres* du même poëte, en 3 vol. in-12. II. Un *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, en 2 vol. in-fol. qui parut pour la premiere fois l'an 1694, en même-temps que celui de l'académie Françoise, dont il étoit comme le supplément. L'illustre *Fontenelle*, neveu, &, ce qui vaut mieux, ami intime de *Thomas Corneille*, donna une seconde édition de l'ouvrage de son oncle en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, & sur-tout pour les articles de mathématique & de physique. III. Un *Dictionnaire universel, Géographique & Historique*, en 3 vol. in-fol, 1707; très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, & fautif dans beaucoup d'articles qui ne regardent pas cette province. Quoique *Thomas Corneille* fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparoit une nouvelle édition de ces deux Dictionnaires; mais la mort l'empêcha de donner au dernier toute l'exactitude dont il seroit susceptible. Il n'avoit rien oublié cependant pour perfectionner son ouvrage, & avoit

tiré des provinces d'excellents Mémoires qui ne se trouvent que dans son livre. Aussi, malgré ses défauts, il ne mérite pas le mépris que tant de personnes en ont fait, souvent sans connoissance de cause. C'est le jugement qu'en porte *la Martiniere*. IV. Des *Observations sur les Remarques de Vaugelas*, réimprimées dans l'édition de 1738, en 3 vol. in-12. *Thomas Corneille* connoissoit bien notre langue, la parloit avec grâce, & l'écrivoit assez purement.

VII. CORNEILLE, (Michel) peintre & graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture, qui lui fut adjugé, lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des *Caraches*, il fut reçu à l'académie, & ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon & à Fontainebleau. *Louis XIV* aimoit & estimoit ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur il joignoit un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse & d'agrément. Il excelloit dans le paysage; mais il avoit contracté une maniere de coloris qui tiroit trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, à 66 ans, sans avoir été marié.

VIII. CORNEILLE, (Jean-Baptiste) frere du précédent, professeur de l'académie de peinture ainsi que lui, mourut à Paris, sa patrie, en 1695, à 49 ans. On a de lui quelques tableaux à Notre-Dame de Paris, aux Chartreux, &c. Il fut éleve de *Gillot*.

CORNEILLE-BLESSEBOIS, (Pierre) poëte dramatique du XVIIe siecle, dont on a *Eugénie*; *Marthe-le-Hayer*, ou *Mll^e^ de Scay*; les *Soupirs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé, *Le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

I. CORNELIE, fille de *Scipion* l'Africain, & mere des deux *Gracchus*, posséda toutes les vertus propres à son sexe, & tâcha de les inspirer à ses fils. Une dame de la Campanie, aussi sotte que glorieuse, ayant fait étalage devant *Cornelie* de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. *Cornélie* appelant ses enfants : *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux & mes ornements !* On peut cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition: passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république & à eux-mêmes. (*Voyez* GRACCHUS.) Cette femme illustre eut la gloire de se voir ériger, de son vivant, une statue de bronze, sur laquelle on mit cette inscription: *Cornelia mater Gracchorum*. Que de grandeur dans ces trois mots! *Physcon*, roi de Lybie, ayant eu occasion de la voir à Rome, lui fit proposer de l'épouser; mais elle rejeta ses offres, & crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premieres dames de Rome, que reine de Lybie.

II. CORNELIE, fille de *Cinna* & femme de *Jules-Cesar*, dont elle eut *Julie* qui épousa *Pompée*. *César* eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funebre, & rappela de l'exil *Cinna* son frere, à sa considération, vers l'an 46 avant l'ere chrétienne.

III. CORNELIE, (Maximille) Vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare *Domitien*, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son regne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec *Celer*, chevalier Romain; &, sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des Vestales criminelles. Elle s'écria en allant au supplice : *Quoi! César me déclare incestueuse! moi, dont les sacrifices l'ont fait*

triompher. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, & qu'en la descendant sa robe fut accrochée; elle se retourna & se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie, conservant, jusqu'au dernier moment, une ame pure & inébranlable. *Suétone* prétend qu'elle fut convaincue; mais la plus commune opinion est qu'elle étoit innocente.

CORNELIUS, (*Antonius*) licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivoit au commencement du XVI[e] siecle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé: *Infantium in limbo clausorum Querela adversùs divinum Judicium*; *Apologia divini Judicii*; *Responsio Infantium & æqui Judicis Sententia*. Parisiis, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées, qui le firent supprimer; il fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS COSSUS, étant Tribun militaire, tua de sa main dans une bataille, Laerce Volumnius roi des Véiens, & remporta les secondes dépouilles Opimes, qu'il consacra dans le temple de Jupiter Férétrien.

CORNELIUS NEPOS, *Voy.* NEPOS.

CORNELIUS SEVERUS a été compté au nombre des poëtes épiques. Il avoit beaucoup de génie, & faisoit aisément des vers. Cependant *Quintilien* dit de lui qu'il étoit meilleur versificateur que grand Poëte. Il avoit commencé un Poëme sur la guerre de Sicile, qu'il ne put achever, parce que la mort le prévint. Nous n'avons de lui qu'une belle élégie sur la mort de *Ciceron*.

CORNELIUS TACITUS, *Voyez* TACITE.

CORNET, (Nicolas) docteur en théologie de la faculté de Paris, né à Amiens en 1592, déféra l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de *Jansénius*, dont les cinq premieres étoient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux; & mourut en 1663, à 71 ans, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal *Mazarin*. Ce ministre l'avoit fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de *Richelieu* l'avoit aussi admis à son conseil, & s'étoit servi de lui, dit-on, pour la préface de son *Livre de Controverse*. Ce ministre avoit voulu l'avoir pour confesseur; mais *Cornet* refusa un emploi si délicat.

CORNETO, (Adrien CASTELLESI, dit *le Cardinal*) né de parents pauvres, prit le nom de *Corneto* du lieu de sa naissance dans le patrimoine de St. Pierre. S'étant fait connoître par son esprit à *Innocent VIII*, ce pape l'envoya en ambassade auprès de *Henri VII* roi d'Angleterre, qui lui donna les évêchés de Hereford, de Bath & de Wels. Il passa en France pour les mêmes fonctions, retourna à Rome & devint secrétaire d'*Alexandre VI*, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après, *César Borgia*, fils de ce pontife, ayant voulu (selon quelques-uns) l'empoisonner pour avoir sa dépouille, il s'empoisonna lui-même. Mais ni *Borgia* ni *Corneto* n'en moururent. Ce dernier racontoit à *Paul Jove*, que le vin qu'il but dans le repas où il reçut le poison, lui avoit causé une soif inexprimable« & l'a- » voit fait changer de peau. » *Jules II*, successeur d'*Alexandre VI*, exila le cardinal *Corneto*. *Léon X* le rappela; mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Le cardinal *Corneto* fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguisé en moissonnenr, au commencement de 1518, sans qu'on ait ja-

mais pu savoir ce qu'il étoit devenu. *Pierius Valerianus*, qui écrivoit en 1534, dit qu'on l'avoit cru assassiné par son valet, qui vouloit profiter des pistoles que son maître avoit cousues dans sa chemisette. Ce prélat, méprisable par son caractere, étoit illustre par ses talents. Il fut un des premiers écrivains d'Italie, qui dégagerent le style latin des mots barbares du moyen âge, & qui l'ornerent des expressions du siecle d'*Auguste*. Son traité *De Sermone latino*, dédié à *Charles V*, pour lors prince d'Espagne, contient d'excellentes remarques sur la pureté de cette langue. *Corneto* fut aussi poëte. Il reste de lui quelques productions dans ce genre, recueillies à Lyon en 1581, in-8°. On a encore de ce prélat un traité *De la vraie Philosophie*, Cologne 1548. Il avoit commencé une version de l'*Ancien Testament*.

CORNHERT, *ou* COORNHERT, (Théodore) enthousiaste du XVIe siecle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, & il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'*Orange*, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier Manifeste, en 1566. La duchesse de *Parme*, ayant su qu'il en étoit l'auteur, le fit enlever de Harlem, & conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer & mourir avec lui. *Cornhert* n'eut pas besoin de cette ressource extravagante. Il s'évada furtivement, & reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoiqu'ennemi de la religion Catholique, il ne laissa pas de s'élever contre *Luther*, *Calvin*, & contre les ministres du Protestantisme. Il prétendoit que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatants, personne n'avoit droit de se mêler des fonctions du ministere évangelique. Les différentes communions avoient, suivant lui, besoin de réforme; mais en attendant que Dieu suscitât des apôtres & des réformateurs, toutes les sectes Chrétiennes devoient se réunir sous une forme d'*Interim*. Son plan étoit, qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs. Il croyoit que, pour être véritablement Chrétien, il n'étoit pas nécessaire d'être membre d'aucune église visible. Il se conduisit suivant ces principes, ne communiquant ni avec les Catholiques, ni avec les Protestants, ni avec aucune autre secte. On vouloit le faire renfermer pour le reste de ses jours; mais on crut qu'il valoit mieux le laisser rêver & mourir en paix. Il mourut en 1590. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol.

CORNIFICIA, sœur du poëte *Cornificius*, brilla par son esprit sous l'empire d'*Auguste*. Elle égala en tout genre de poësie son frere *Cornificius*. *La science*, disoit-elle, *est la seule chose indépendante de la fortune*.

CORNIFICIUS, faisoit admirer son génie pour la poësie, en même temps que Salluste, Lucceius & Cornelius Nepos s'immortalisoient par l'histoire. Il fut ami de Ciceron, comme le prouvent plusieurs lettres qui sont parmi celles du premier livre à ses amis.

I. CORNUTUS, philosophe stoïcien de la ville de Leptis en Afrique, fut exilé vers l'an 54 de J. C. par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avoit jugé de ses vers. Ce n'étoit pas comme philosophe qu'il en avoit jugé, mais

comme

comme ayant lui-même beaucoup de goût pour toute sorte de littérature. Il avoit été précepteur de *Perse*.

II. CORNUTUS, (Jacques) médecin de Paris au XVIIe siecle, a donné en latin une *Description des Plantes de l'Amérique*, à Paris, 1635, in-4°.

CORŒBUS, fils de *Migdon*, à qui *Priam* avoit promis sa fille *Cassandre*. Etant venu au secours des Troyens contre les Grecs, *Cassandre* voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendoit. Il s'obstina à rester, & fut tué par *Pénelée*, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

CORŒSUS. *Voyez* CALLIRHOÉ.

I. CORONEL (Alfonse), grand seigneur Espagnol, se défiant de *Pierre* le *Cruel*, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie, pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, & envoya en Mauritanie *Jean* de *la Cerda*, son gendre, pour demander du secours. Il comptoit principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandoit. Le roi de Castille mit le siége devant cette place. *Coronel* s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant 4 mois. Enfin la ville fut emportée d'assaut en février 1353. Ce rebelle y fut pris & puni du dernier supplice, comme criminel de lese-majesté. *Marie*, l'une de ses filles, mariée à *Jean* de *la Cerda*, conserva si précieusement la mémoire de son mari, qu'elle aima mieux se donner la mort, que de s'exposer à lui être infidelle. Un jour qu'elle se trouva tourmentée par les aiguillons de la volupté, elle prit un tison ardent, & l'appliqua à l'endroit où le feu de la passion se faisoit le plus sentir.

CORONEL (Grégoire). *Voyez* MINES.

II. CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal *Ximenès*, pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interpretes des langues orientales.

CORONELLI (Vincent), minime, natif de Venise, Cosmographe de sa république, ensuite professeur public de géographie, fut enfin général de son ordre. Le cardinal d'*Estrées* l'employa à faire, pour *Louis XIV*, des globes qui eurent les suffrages des connoisseurs. Il mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, & publié plus de 400 *Cartes* géographiques. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart très-mal dirigés, & une *Description du Peloponese*, traduite en françois, in-8°, qui manque d'exactitude.

CORONIS, fille de *Phlégyas*, (Voy. *ce mot*) roi des Lapithes. *Apollon* l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme, appelé *Ischys*. Cette infidélité piqua tellement ce Dieu, qu'il les tua l'un & l'autre. Cependant il tira des flancs de *Coronis* un enfant qu'il fit élever par *Chiron* le centaure, & qu'il nomma *Esculape*. *Apollon* se repentit bientôt de la vengeance qu'il avoit prise sur *Coronis*; & pour punir le corbeau qui l'avoit informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CORRADINI *de Sezza* (Pierre-Marcellin), né en 1658 à Sezza, devint, dès sa premiere jeunesse, un des plus célebres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous *Clément XI* en 1721. Il mourut, le 8 février 1743, à 84 ans, laissant plusieurs ouvrages. I. *Vetus Latium profanum & sa-*

crum, in-fol. 2 vol.; réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4°. : production curieuse & pleine de savantes recherches. II. *De civitate & ecclesiâ Setinâ*, Rome 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique & profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

I. CORRADO (Sébastien), professeur de belles-lettres à Bologne, né au château d'Arceto, près de Modene, & mort à Reggio en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du XVIe siecle. On a de lui : *Quæstura in qua Ciceronis vita refertur*. Bologne, 1555, in 8° : livre utile à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce pere de l'éloquence Romaine. *Corrado* forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons & ses exemples.

II. CORRADO (Quinto-Maria), né en 1508 à Oria dans le royaume de Naples, y enseigna la rhétorique, la poësie, la philosophie & le droit. Il y procura l'établissement d'un college, & mourut en 1575, à 68 ans. Les principaux de ses ouvrages sont *De lingua Latina*, 1575, in 4°. *De copia Latini sermonis*, 1582, in-8°.

I. CORREA (Thomas), de Coïmbre en Portugal, d'abord Jésuite, quitta de bonne heure cette société, & mourut, le 24 février 1595, à 59 ans, à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des *Ouvrages Latins* en vers & en prose, estimés dans sa patrie.

II. CORREA DE SA (Salvador), naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel étoit gouverneur. Son pere étant mort dans le gouvernement de Rio de Janeiro, le fils lui succéda en cet emploi, augmenta & embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie & peuplée par son grand-pere paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des Côtes du Sud. Dans cette partie du monde, il se signala contre les Hollandois, & contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, & défit entiérement les troupes de ce roi negre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux Rois negres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. *Correa* mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORRÉE, *Corræus*, général des Bellovaciens, (anciens peuples des Gaules, qui occupoient le pays qu'on nomme à présent le Beauvoisis, rendit son nom illustre par son courage, & par la vigoureuse résistance qu'il fit à *César*. Il se dégagea une fois d'un poste désavantageux, par un stratagême assez ingénieux. Il fit ranger à la tête du camp les bottes de paille sur lesquelles les soldats avoient accoutumé de s'asseoir lorsque l'armée demeuroit en bataille; & les ayant fait allumer sur le soir, il favorisa, par cet artifice, la retraite de ses troupes. Il s'empara ensuite d'un terrain mieux situé, d'où il croyoit pouvoir attirer les Romains dans quelque embuscade: mais *César* prévit ses desseins. Ce héros disposa si bien les choses, que le combat particulier qui se donna dans la plaine que *Corrée* avoit choisie, devint une bataille générale, où l'armée des Gaulois fut contrainte de plier. Il n'y eut que la brave *Corrée* qui résolut de se défendre jusqu'au dernier soupir. On voulut lui donner quartier: mais il le refusa, & mourut les armes à la main.

CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, *dit* le), naquit à Corregio, dans le Modenois, en 1494. La nature l'avoit fait naître peintre; & ce fut

plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres, qu'il dut ses progrès. Il ne vit ni Rome ni Venise, & peignit presque toujours à Parme & dans la Lombardie : il est le fondateur de cette derniere *Ecole*. Son pinceau étoit admirable, c'étoit celui des Grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur & vigoureux, qui donne de la rondeur & du relief à tout ce qu'il traite ; une ordonnance riche & féconde dans ses compositions ; une intelligence & une harmonie exquises ; une expression si naturelle, une action si juste & si vraie, qu'elles semblent respirer ; ajoutez à cela une maniere swelte, légere, & des agréments infinis répandus dans tous ses ouvrages, qui ferment la bouche des critiques. On ne s'apperçoit presque pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, où il se répete, dans ses attitudes & ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air ; & celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. Il étoit grand-homme, & il l'ignoroit. Le prix de ses ouvrages étoit très-modique : ce qui, joint au plaisir de secourir les indigents, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour étant allé à Parme pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 livres en monnoie de cuivre. L'empressement qu'il eut de porter cette somme pesante à sa famille pendant les plus grandes chaleurs, lui procura une fievre dont il mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. Ses tableaux de chevalet sont très-rares, & d'une cherté surprenante. Ses *Paysages* sont traités fort legérement, & d'une fraicheur admirable. On estime sur-tout ses *Vierges*, ses *Saints*, ses *Enfants* & ses *Femmes*. Il donnoit à ces dernieres une expression si douce & un sourire si agréable, qu'elles font naitre la volupté ; leurs ajustements, leurs cheveux, pleins de mollesse, tout paroît inspirer le même sentiment. Ses draperies, dont les plis sont larges & coulants, sont peintes d'une maniere moelleuse, & font leur effet de près comme de loin. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture & des mathématiques. On connoît son exclamation, après avoir considéré long-temps dans un profond silence un tableau de *Raphaël* : *ANCH'IO, SON PITTORE* ! c'est-à-dire : *Je suis Peintre, aussi, moi* ! ... Voy. DUCHANGE.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers & en prose, mourut à Paris le 15 juin 1568, à 58 ans. Il avoit pris une devise qui faisoit allusion à son nom. C'étoit une main étendue qui tenoit un cœur, au milieu duquel étoit une rose épanouie, avec ces mots : *In corde prudentis revirescit sapientia*. Il fut connu comme auteur & comme imprimeur. Nous avons de lui : I. Les *Antiquités de Paris*, 1568, in-8°. II. Le *Trésor des Histoires de France*, 1583, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court & imparfait des noms des rois & des princes, de leur âge, du temps de leur regne, &c. Le reste de ce Trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. III. Les *Divers propos des illustres hommes de la Chrétienté*. Lyon 1558, in-16, rare. IV. Le *Parnasse des Poëtes François*, 1572, in-8°. ; recueil où il a fait entrer les poëtes du plus bas étage. *Jean* CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérable-

ment le *Trésor*, &c. composé par *Gilles*, & l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIN, (S. André) évêque de Fiezoli, né à Florence en 1302, de l'illustre famille de *Corsini*, mourut en 1373. Il avoit été Carme. Les exercices de la plus austere pénitence, & sa vie vraiment pastorale le firent mettre au nombre des Saints.

I. CORSINI. *Voyez* CLEMENT XII.

II. CORSINI, (Edouard) religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut, âgé de 63 ans, en 1765, à Pise, où le grand-duc lui avoit donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premieres études, & ses succès parurent d'abord par des *Institutions Philosophiques & Mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 & 1724. Il substitua aux rêves d'*Aristote*, qui subjuguoit alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus vraie & plus utile. Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, il publia, en 1735, un nouveau *Cours d'Eléments Géométriques*, écrit avec précision & clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit & retoucha ses deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; & le second augmenté des *Eléments de Géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1748, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique & l'Histoire lui étoient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, & particuliérement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des Archontes d'Athènes*. Le premier volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le 4e & dernier, dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale & de métaphysique, & entraîné par son goût, il composa un *Cour de Métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants *Muratori*, *Gorio*, *Maffei*, *Quirini*, *Passionei*, ses amis, l'enleverent à la philosophie : leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique & d'érudition. En 1747, il mit au jour IV *Dissertations* in-4° sur les jeux sacrés de la Grece, où il donna un catalogue très-exact des athletes vainqueurs. Deux ans après, il donna, in-folio, un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions Grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*. Ce livre exact & plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus & ses travaux avoient inspirée à ses confreres, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laisserent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise & d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, & sur-tout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé, *De præfectis urbis*. Enfin, il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'Université de Pise*, dont il avoit été nommé historiographe. Il étoit prêt d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva malgré toutes les ressources de l'art.

CORT, (Corneille) maître de gravure d'*Augustin Carrache*, étoit de Hornes en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvres de Rome l'attirerent & le fixerent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578, à 42 ans. Il

est au rang des graveurs les plus corrects.

CORTE, (Gothlied) né à Bescow dans la Basse-Lusace en 1698, professeur de droit à Leipsick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans; travailla aux journaux de cette ville, & publia, en 1724, in-4°, une excellente édition de *Salluste*, avec de savantes notes, & les *Fragments des anciens Historiens*. On a encore de lui *Tres Satyræ Menippeæ*; à Leipsick, 1720, in-8°, & d'autres ouvrages.

I. CORTEZ, (Fernand *ou* Ferdinand) gentilhomme Espagnol, né à Medellin, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres, & se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. *Velasquez*, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinoit à la découverte des nouvelles terres. *Cortez* partit de San-Jago le 18 novembre 1518, avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux, & quelques pieces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus & perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattoient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenoit pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avoient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étoient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, d'ailleurs lâches & amollis, leur causerent un étonnement mêlé de terreur. *Cortez* entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1519. *Montezuma*, roi du pays, le reçut comme son maître, & ses sujets le prirent, (dit-on,) pour un Dieu & pour le fils du Soleil. Un des premiers soins du général Espagnol fut de faire purifier le grand temple du Mexique, dont les horribles ornements étoient les crânes des infortunés qu'on y immoloit, en y substituant des images de la *Vierge* & des *Saints*. Cependant il s'avançoit toujours dans le pays, faisant alliance avec plusieurs Caciques ennemis de *Montezuma*, & s'attachant les autres ou par les armes ou par des traités. Un général de ce souverain, qui avoit des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, *Cortez* se rend au palais impérial, fait brûler vifs le général & les officiers, & met aux fers l'empereur. Ensuite il lui ordonne de se rendre publiquement vassal de *Charles-Quint*. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de 600 mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. (*Voyez* MONTEZUMA.) Cependant le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, envoyoit une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitoit sa jalousie. L'heureux *Cortez*, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait & range sous ses drapeaux ces troupes qui venoient pour le détruire, & en profite pour subjuguer les Mexicains révoltés contre *Montezuma* & les Espagnols, auxquels cet empereur paroissoit s'être attaché de bonne foi. *Montezuma* ayant été tué dans un combat, *Guatimozin* ou *Gatimosin*, son neveu & son gendre, que les Mexicains avoient reconnu pour empereur, eut d'abord quelques succès. Il défendit sa couronne pendant trois mois; mais il ne put tenir contre l'artillerie Espagnole. *Cortez*, après plusieurs combats livrés sur le lac & sur la terre-ferme, reprit Mexico, dont il avoit été contraint de sortir, après avoir couru de grands dangers. Plus de 200 mille Indiens s'étoient soumis à lui dès la fin du

siége. L'empereur, son épouse, ses ministres & ses courtisans tomberent entre les mains du vainqueur en 1521. *Nous cherchons*, avoit-il dit à ses soldats, *de grands périls & de grandes richesses : celles-ci établissent la fortune, & les autres la réputation.* Cette double passion, sur-tout celle de s'enrichir, fit commettre des cruautés horribles. Les soldats n'ayant pas trouvé tout l'or qu'ils espéroient, mirent sur des charbons ardents *Gatimosin* & un de ses favoris, pour les forcer par ce supplice à découvrir les trésors de *Montezuma*. Ce fut dans cet état violent, que le prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son favori, lui dit en le regardant fiérement : « *Et moi, suis-je donc sur un lit de roses?* » *Cortez* qui n'avoit pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le prince Indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maître absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Bientôt le vainqueur fut forcé de revenir en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivoit cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avoit fait présent de la vallée de Guaxaca en Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150 mille livres de rente : mais, malgré ce titre & ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entouroit la voiture de l'empereur, & monta sur l'étrier de la portiere : *Charles* lui demanda : *Qui êtes-vous? — Je suis un homme*, lui répondit fiérement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces, que vos peres ne vous ont laissé de villes.* Il mourut dans sa patrie le 2 décembre 1554, à 63 ans... La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez*, & la mieux écrite sans contredit, est celle de Don *Antonio de Solis*, traduite de l'espagnol en françois par *Citri de la Guette*, & imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de *Cortez*, depuis qu'il s'étoit rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. (*Voyez* encore la *Préface* qui est à la tête de *Fernand-Cortez*, tragédie de *Piron*.) Nous avons aussi sur les exploits de *Cortez* trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites en 1778 par M. de *Flavigni*.

II. CORTEZ *ou* CORTEZIO, (Grégoire) né à Modene, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de S. Benoît, & passa par toutes les charges. Il étoit dans le célebre monastere de Lerins, dans lequel il avoit fait renaître la piété & le goût des lettres sacrées & profanes, lorsque *Paul III* l'honora de la pourpre en 1542. *Cortez* étoit digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1584, laissant plusieurs écrits en vers & en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in 8°.; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, & de son zele pour les progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens-de-lettres, & des faits utiles à ceux qui écrivoient l'histoire de son siecle.

CORTEZI, (Paul) naquit en 1465 à San-Geminiano en Toscane. Dès sa premiere jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, & en particulier de *Ciceron*. Il n'avoit qu'environ 23 ans, quand il mit au jour un *Dialogue sur les Savants de l'Italie*. Cette production élégante & utile pour l'histoire de

la littérature de fon temps ; a demeuré dans l'obfcurité jufqu'en 1734, qu'*Alexandre Politi* l'a fait imprimer à Florence, in-4°. avec des notes & la vie de l'auteur. *Ange Politien*, à qui il l'avoit communiquée, lui écrivit : « Que cet ouvrage, quoique fupérieur à fon âge, n'étoit point un fruit précoce ». On a encore de ce favant quelques *Commentaires* fur les IV livres des Sentences, 1540, in-fol. écrits en bon latin, mais fouvent avec des termes profanes, qui dégradent la majefté de nos myfteres : c'étoit la manie de fon fiecle, en particulier celle de *Bembo*, &c. On lui doit auffi un *Traité de la dignité des Cardinaux* ; plein d'érudition, de variété & d'élégance, fuivant quelques auteurs Italiens ; & dénué de toutes ces qualités, fuivant *du Pin*. P. *Cortezi* mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45e année de fon âge. Sa maifon étoit l'afile des Mufes & de ceux qui les cultivoient.

CORTONE, *Voyez* BERETIN.

CORVAISIER, (Pierre-Jean le) naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719. L'académie d'Angers le choifit pour fon fecrétaire. Cette compagnie fe voyoit menacée d'une chute prochaine ; *le Corvaifier* la releva par fon activité & par fes lumieres. Il ranima dans l'Anjou l'amour des lettres, & dans fon académie celui du travail. La littérature le perdit en 1758, à 39 ans. Ecrivain fage & citoyen paifible, il méritoit l'eftime des connoiffeurs & celle des honnêtes-gens. On a de lui : I. L'*Eloge du Roi*, imprimé à Paris en 1754, in-12. II. Un *Difcours* lu à l'académie de Nanci, qui lui avoit ouvert fon fein, ainfi que les académies de la Rochelle, d'Orléans, & la fociété littéraire & militaire. III. Quelques petits *Ouvrages de Critique*. IV. Le recueil des *Pieces préfentées à l'Académie d'Angers*.

CORVIN, *Voyez* HUNIADE.

CORUNCANUS. Tite-Live remarque qu'il fut le premier Plébéien qui parvint au grand Pontificat ; & Ciceron dans fon difcours *Pro domo fuâ ad Pontifices*, le repréfente comme un homme recommandable par fa fageffe & par fa prudence. Ayant été envoyé en ambaffade vers Teucer, roi des Illyriens, il fut affaffiné par les Barbares, contre le droit des gens.

CORYBANTES, *Voyez* DACTYLES.

CORYNETE, fameux brigand, fils de *Vulcain*, fut ainfi nommé de la maffue avec laquelle il affommoit fes hôtes, car auparavant il s'appeloit Périphate. Il infeftoit les environs d'Epidaure, où il fut tué par Théfée.

CORYNNE, — CORINNE.

COSIMO, (André & Pierre) peintres Italiens, dont le premier excelloit dans le clair-obfcur, & l'autre dans les compofitions fingulieres. L'efprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faifoit fuivre de tous les jeunes gens de fon temps, pour avoir des fujets de ballet & de mafcarade. Au refte, il apportoit une fi grande application au travail, qu'il oublioit très-fouvent de prendre fes repas. On compte parmi fes éleves *André del Sarto* & *François de Sangallo*. Il mourut en 1521, à 80 ans, des fuites d'une paralyfie. C'étoit un homme un peu fingulier & facile à s'enflammer. Les cris des petits enfants, le bruit des cloches, la toux des enrhumés, tout fervoit à l'inquiéter. La pluie au contraire lui faifoit plaifir ; mais le tonnerre l'épouvantoit tant, que, long-temps après l'orage, on le trouvoit dans

un coin, enveloppé de son manteau.

COSIN, (Jean) né à Norwick, principal au college de S. Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672 à 77 ans, avoit autant de piété que d'érudition. Il jouit d'une grande faveur auprès de *Charles I* & de *Charles II*, & il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. Un *Traité sur la Transsubstantiation*. II. Une *Histoire du Canon des livres de l'Ecriture-sainte*, en anglois, Londres 1683, in-4°. III. Un petit *Traité latin des sentiments & de la discipline de l'Eglise Anglicane*, publié en 1707, avec la Vie de l'auteur par *Smith*. IV. *Charles I* ayant remarqué que les filles de la reine son épouse, qui étoit catholique, récitoient dans un livre d'Heures l'Office de la Vierge, fit faire des *Heures* à-peu-près semblables à l'usage de l'église Anglicane; & ce fut *Cosin* qui publia en 1627 ce recueil de Prieres.

COSME l'ANCIEN, *Voyez* MÉDICIS, n°. I.

I. COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de *Médicis*, se rangea du côté de l'empereur *Charles-Quint* contre les François, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, & d'autres domaines. Il obtint, peu de temps après, du pape *Pie IV*, le titre de *Grand-Duc*, & il ne tint pas à ce pontife, tout dévoué à *Cosme*, parce qu'il avoit bien voulu l'avouer pour être de sa maison, qu'il ne portât le titre de *Roi*; mais tous les princes de l'Italie s'y opposerent. Les lettres n'eurent point de protecteur plus ardent. Jaloux d'imiter le second des *Césars*, comme lui, il aima les savants, les attira auprès de soi, & fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avoit institué, en 1562, l'ordre militaire de S. Etienne. Il eut pour fils, *François-Marie*, mort en 1587, qui fut pere de *Marie* de *Médicis*, femme d'*Henri* le *Grand*; & de *Ferdinand I*, qui mourut en 1608.

II. COSME II, grand-duc de Toscane, fils de *Ferdinand I*, & son successeur en 1609, fut un prince doux, libéral & pacifique. Il mourut en 1620. Le commerce avoit rendu la Toscane florissante, & ses souverains opulents. Ce prince fut en état d'envoyer 20 mille hommes au secours du duc de *Mantoue*, contre le duc de *Savoie*, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur *Ferdinand II* de son argent & de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attiroit chez elle la même foule d'étrangers, qui venoient admirer les chefs-d'œuvres antiques & modernes dont elle étoit remplie.

III. COSME III, fils & successeur de *Ferdinand II* dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage & mesurée de son pere. Il fut se faire respecter de ses voisins & aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un regne heureux & tranquille de 54 ans. *Jean-Gaston*, son fils & son successeur, mourut en 1737, sans postérité. La reine d'Espagne, *Elisabeth Farnese*, avoit des droits sur ce grand-duché, comme descendante de *Cosme II*; elle le céda cette même année à la France, pour le royaume des Deux-Siciles, qui fut donné à son fils *Don Carlos*. La France échangea la Toscane pour la Lorraine. C'est actuellement un prince Lorrain-Autrichien, (*Pierre-Léo-*

pold-Joseph) archiduc d'Autriche) qui en jouit.

IV. COSME l'*Egyptien* ou *Indicopleutes*, moine du sixieme siecle, voyagea en Ethiopie, & composa une *Topographie Chrétienne.* Le Pere de *Montfaucon* l'a donnée en grec & en latin dans sa nouvelle *Collection des Ecrivains Grecs*, 1706, 2 vol. in fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME, (frere) Feuillant, dont le nom de famille étoit *Basseillac*, (Jean) mourut à Paris le 8 juillet 1781. Il fut un des plus habiles lithotomistes du siecle. Il trouva un moyen d'extraire la pierre de la vessie par-dessus le pubis, & il publia quelques écrits sur cette nouvelle méthode qui lui réussit.

COSNAC, (Daniel de) d'une ancienne famille de Limosin, fit paroître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration & de talents pour les affaires. Sa figure, qui étoit assez désagréable, auroit pu être un obstacle à sa fortune; mais son esprit la faisoit oublier. Il s'attacha à *Armand* prince de *Conti*, & eut part à la négociation de son mariage avec la niece du cardinal *Mazarin*. Peu de temps après il fut nommé évêque de Valence & de Die, diocèses qui étoient alors unis. Ses talents lui mériterent la confiance la plus intime de *Henriette d'Angleterre*, (*Voy.* son art.) & celle de son époux *Philippe* duc d'*Orléans*, frere unique du roi. *Louis XIV* le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687; lui donna l'abbaye de S. Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, & le fit commandeur de l'ordre du S. Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les moines & les religieuses de son diocese, pour la visite qu'il prétendoit faire dans leurs églises; & Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique:

REQUIESCAT UT REQUIEVIT.

Il laissa des sommes considérables, qu'il auroit pu répandre sur les pauvres de son diocese. Le maréchal de *Tessé* a composé l'*Histoire* de cet archevêque.

COSPEAN ou COSPEAU, (Philippe) natif du Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes & de Lisieux, avoit été disciple du célébre *Juste-Lipse*. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, & un des premiers qui substitua dans les sermons, aux citations d'*Homere*, de *Cicéron* & d'*Ovide*, celles de la *Bible*, de *S. Augustin* & de *S. Paul*. Il mourut en 1646, à 78 ans. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *Lettre apologétique pour le Cardinal de* Berulle *contre les Carmes*, jaloux de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'étoit chargé de la direction des Carmélites.

COSROÈS, *Voyez* CHOSROÈS.

COSSART, (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les Jésuites, & professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au pere *Labbe*, qui avoit commencé une *Collection des Conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collegue étant mort lorsqu'on imprimoit le onzieme volume, il continua seul ce grand ouvrage, qui parut en 1672 en 18 volumes in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* & des *Poësies*, publiées chez *Cramoisy* en 1675, & réimprimées à Paris en 1723 in-12. Le P. *Cossart* peut passer pour un des meilleurs poëtes & orateurs que les colleges des Jésuites aient produits. Il mourut à Paris le

18 sept. 1674, à 59 ans.... Il ne faut pas le confondre avec un timailleur, dont nous avons *le Brasier spirituel*, en vers. 1606, in-12: ouvrage que les curieux recherchent, à cause de sa singularité.

I. COSSÉ, (Charles de) plus connu sous le nom de *Maréchal de Brissac*, d'une maison illustre, originaire du royaume de Naples, selon les uns, & de la province du Maine, selon les autres, il étoit fils de *René de Cossé*, seigneur de Brissac en Anjou & grand fauconnier de France, & de *Charlotte de Gouffier*. Il s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples & de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie Françoise. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septieme, l'artillerie dont ils s'étoient emparés. Le dauphin, *Henri* de France, témoin de son courage, dit hautement *que s'il n'étoit le Dauphin de France, il voudroit être le Colonel Brissac*. Devenu colonel-général de la cavalerie-légere de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, & les princes mêmes, vouloient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur *Charles Quint*, ayant attaqué Landrecies, *Brissac* y jeta du secours par trois fois, & vint joindre, malgré les efforts des ennemis, *François I* qui étoit alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, & le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées en 1547 par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, *Henri II* l'envoya en qualité d'ambassadeur, à l'empereur, pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avoit paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui mériterent le gouvernement du Piémont, & le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, & apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de *Brissac* secourut ensuite les princes de *Parme* & de la *Mirandole*, contre *Ferdinand* de *Gonzague* & le duc d'*Albe*, généraux des ennemis. Il les défit en plusieurs occasions, sans avoir jamais eu de désavantage. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, rendit les services les plus importants dans cette province, contribua en 1562 à la prise du Havre-de-Grâce sur les Anglois, & au gain du combat de Châlons contre les Calvinistes. Il étoit alors très-incommodé de la goutte, dont il mourut à Paris le 31 décembre 1563, à 57 ans. *Brissac* étoit petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelloient que *le beau Brissac*. On prétend que la duchesse de *Valentinois* étoit amoureuse de lui, & que ce fut la jalousie de *Henri II* qui lui fit donner l'emploi de lieutenant-général en Italie. Les traits suivants feront mieux connoître son caractere, que tous les éloges. *François* duc de *Guise*, qui étoit le maître de la France, laissa manquer de tout *Brissac* dans le Piémont. Le maréchal s'en plaignit sans détour & avec fermeté dans une lettre qu'il écrivit au roi. Ce prince eut l'imprudence de la montrer à son favori, qui envoya un homme de confiance au camp, pour engager le général à dire qu'il avoit signé, sans lire, une lettre écrite par son

fecrétaire. L'envoyé n'oublia rien de ce qui pouvoit féduire le maréchal. *Mon ami*, lui dit ce grand capitaine, *je ne connois de protecteur à la cour, que le Roi. Il ne falloit pas venir de si loin pour me faire une proposition semblable. J'ai lu ma lettre avant que de l'envoyer ; je me souviens encore de ce qu'elle contient, & je l'approuve...* Le maréchal de *Brissac* refusa au lieutenant d'une compagnie de 50 hommes d'armes, la permission d'aller passer l'hiver dans la province. L'officier étant parti sans congé, *Brissac* le fit déclarer incapable de servir & dégradé de noblesse. Ce jugement, rendu en Piémont, parut trop févere à quelques dames de la cour, qui presserent *Henri II*, de le casser. Le prince se contenta de solliciter le général, qui lui répondit : *C'est à vous*, SIRE, *que l'offense a été faite, & par conséquent, à vous de la pardonner. Si Votre Majesté veut bien faire ce tort à son service, je ne puis m'y opposer.* La sagesse du discours de *Brissac* n'empêcha pas, dans un gouvernement foible & corrompu, que l'officier ne fût réhabilité dans son emploi & dans tous ses honneurs... Ce grand homme accorda, dans une occasion éclatante, la punition que mérite la désobéissance, & la récompense qui est due à la valeur. Ayant mis l'armée en bataille au siége de Vignal dans le Montferrat, pour donner l'assaut ; un bâtard de la maison de *Roissy* part du gros de la troupe, sans attendre le signal, met l'épée à la main, monte à la brêche, tue tout ce qui se présente devant lui, étonne les Espagnols par son audace, & décide la prise de la place. Cet héroïsme n'empêche pas qu'il ne soit mené au conseil de guerre, & condamné à mort tout d'une voix. *Mon ami*, (lui dit alors *Brissac*,) *la loi a jugé l'action ; je veux être clément en faveur du motif. Je te pardonne ; & pour honorer l'intrépidité que tu as montrée, je te donne cette chaîne d'or, que je te prie de porter pour l'amour de moi. Mon écuyer te donnera un cheval & des armes ; & tu combattras désormais auprès de moi....* Les troupes victorieuses dans le Piémont sous *Brissac*, furent réformées. Dans le premier mouvement de leur colere, elles demanderent, du ton de la sédition, où elles trouveroient du pain : — *Chez moi, tant qu'il y en aura*, répondit le général.... Les marchands du pays, qui, sur la parole de *Brissac*, avoient fait des avances à l'armée, conjurerent cet homme illustre d'avoir pitié d'eux. Il se dépouille à l'instant de tout ce qu'il a, pour les soulager, & se rend avec eux à la cour de France. Les *Guise*, qui étoient les maîtres absolus du royaume, ne montrant pour ces malheureux qu'une compassion stérile, le maréchal de *Brissac* dit à sa femme : *Voilà des gens, Madame, qui ont hasardé leur fortune sur mes promesses ; le ministere ne les fait pas payer, & ce sont des gens perdus. Remettons à un autre temps le mariage de Mademoiselle de* Brissac *que nous nous disposions à faire, & donnons à ces infortunés l'argent destiné pour sa dot.* L'ame de la maréchale se trouva aussi sensible, aussi élevée que celle de son époux. Avec la dot & quelques autres sommes qu'on emprunta, *Brissac* parvint à faire la moitié de ce qui étoit dû aux marchands, auxquels il donna des sûretés pour le reste. C'est couronner dix ans de victoire bien héroïquement.

II. COSSÉ (Artus de), frere du précédent, maréchal de France, comme lui, défendit, contre l'empereur, en 1552, la ville de Metz, dont il avoit le gouvernement. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-

panetier de France & de surintendant des finances. « Sa femme, dit *Brantôme*, » qui étoit de la maison de *Pui-Griffier* en Poitou, » mal-habile pourtant, & n'étant » jamais venue a la cour, finon » lorsqu'il eut cette charge des » finances, fit la révérence à la » reine : *Ma foi*, lui dit-elle, *nous étions ruinés sans cela, Madame ; car nous devions cent mille écus. Dieu merci, depuis un an nous nous sommes acquittés, & nous avons gagné plus de cent mille écus pour acheter quelque belle terre* ». Cette sotte naïveté fit bien rire la reine & les courtisans ; mais elle déplut beaucoup à *Cossé*, qui la renvoya le lendemain. *Artus* de *Cossé* eut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il avoit » la tête aussi bonne que le bras, dit le même historien, » encore » qu'aucuns lui donnerent le nom » de *Maréchal des Bouteilles*, parce » qu'il aimoit quelquefois à faire » bonne chere, rire & gaudir avec » ses compagnons ; mais pour cela » sa cervelle demeuroit fort bonne » & saine ». Il se trouva à la bataille de Saint-Denys, & à celle de Montcontour en 1569. Défait par les Calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront au siége de la Rochelle, en 1573, & empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, le 15 janvier 1582, honoré, par *Henri III*, du collier de ses ordres.

III. COSSÉ (Philippe de), frere des deux précédents, évêque de Coutances, grand-aumônier de France, mort en 1548, étoit très-habile dans les belles-lettres & la théologie. Il aimoit & protégeoit les savants. Ce fut à sa persuasion que *Louis* le *Roy* écrivit la *Vie* de *Budé*.

IV. COSSÉ (Timoléon de), appelé le *Comte* de *Brissac*, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, étoit fils du maréchal de *Brissac*. Il se montra digne de son pere par sa valeur, sa sagesse & par son amour pour les lettres & les sciences. Son mérite lui auroit procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan, dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

V. COSSÉ (Charles de), fils puîné de *Charles* de *Cossé*, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair & maréchal de France. Il remit Paris, dont il étoit gouverneur, au roi *Henri IV*, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou, l'an 1621. *Louis XIII* avoit érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services. *V.* I. LANGLOIS.

I. COSTA (Christophe a), né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les barbares, & vécut long-temps en esclavage. Il profita des premiers moments de sa liberté, pour recueillir des herbes médecinales, & vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1578, in-4°., un *Traité des drogues & des simples des Indes*, traduit en latin par *Clusius*, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, & un *Livre à la louange des Femmes*. Venise, 1592, in-4°. On dit que sur la fin de sa vie, il se retira dans une solitude, où il mourut.

II. COSTA (Emmanuel à), jurisconsulte Portugais, disciple de *Navarre*, enseigna le droit a Salamanque en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. *Covarruvias* & les autres savants jurisconsultes Espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui repro-

cher que le défaut de précision & de méthode.

III. COSTA (Jean à) ou *Jean La Coste*, professeur de droit à Cahors, sa patrie, & à Toulouse, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. Il mourut à Cahors, le 13 août 1637, dans un âge assez avancé.

COSTA. *Voyez* les ACOSTA.

COSTANZO, (Angelo di) seigneur de Cantalupo, né, en 1507, à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, in-f°, 1682, à Aquila, après 53 ans de recherches. Cette premiere édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489; c'est-à-dire, depuis la mort de *Fréderic II*, jusqu'à la guerre de Milan, sous *Ferdinand Ier*. *Costanzo* égayoit, par la culture de la poësie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une & dans l'autre. Il imagina, pour le Sonnet, une tournure particuliere, qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses *Vers* italiens à Venise, en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge fort avancé.

COSTAR, (Pierre) fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom étoit *Costaud*; mais le trouvant peu propre à l'harmonie de la poësie, il le changea en celui de *Costar*. Avec une mémoire très-heureuse, une vaste lecture, & un grand amour pour les lettres, il trouva le secret de se faire beaucoup d'ennemis. La présomption, l'opiniâtreté, le rendirent emporté dans toutes ses querelles. On connoit celle qui s'éleva entre lui & *Girac*, au sujet des ouvrages de *Voiture*, que *Costar* défendit avec la chaleur que les chevaliers-errants avoient montrée pour leurs maîtresses. Aux éloges les plus outrés du poëte son ami, il joignit les injures les plus piquantes contre son adversaire, & ces injures lui parurent des raisons. Malgré la vivacité satyrique de ses écrits, il voulut paroître doux dans la société; mais il se plia avec tant de maladresse aux usages du grand monde, que madame *des Loges* disoit de lui: *Que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant qu'on eût encore rencontré.* Il avoit fait, à tête reposée, un répertoire de lieux-communs, où il trouvoit, en sortant de chez lui, toutes les saillies qu'il devoit étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne & prêtre, étoit un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, & même de quelques ruelles. Il mourut à Paris, le 13 mars 1660, à 57 ans. On a de lui un *Recueil de Lettres*, en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grecs & de latin, presque toutes inutiles, & toutes, sans exception, pleines de phébus & de galimathias. Sa *Défense de Voiture* lui avoit procuré, dit-on, un présent de 500 écus du cardinal *Mazarin*; mais ses *Lettres* ne furent pas si bien payées.

I. COSTE, (Hilaire de) Minime de Paris, disciple du pere *Mersenne*, & allié, par sa mere, de *S. François-de-Paule*, naquit en 1595, & mourut en 1661. C'étoit un homme d'une grande piété & d'une lecture immense; mais compilateur crédule, & écrivain diffus & ennuyeux. On a de lui: I. Les *Eloges & les Vies des Reines, des Princesses & des Dames illustres en piété, en courage & en doctrine, qui ont fleuri de notre temps & du temps de nos peres*, en 2 vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647. II. *Histoire Catholique*, où sont décrites les vies des hommes & des dames illustres du XVIe & du XVIIe siecle, in-fol, Paris, 1625. III. Les *Eloges des Rois*

& des Enfants de France qui ont été *Dauphins*, in-4°. IV. La *Vie du P. Mersenne*, in 8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire plus amplement sa Vie. V. Le *Portrait en petit de St. François-de-Paule*, in-4°. Paris, 1655, ouvrage assez mal écrit, mais dont on peut faire usage à cause des preuves & des titres que l'auteur a mis à la fin. VI. La *Vie de François le Picard*, ou *le parfait Ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, in-8° : ouvrage curieux & recherché. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées de différents auteurs. Il suivoit cette méthode dans presque tous ses ouvrages; & c'est ce qui les fait rechercher par quelques savants. VII. La *Vie de Jeanne de France*, fondatrice des *Annonciades*.

II. COSTE, (Pierre) natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, dans un âge avancé, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Traductions* de l'*Essai sur l'entendement humain*, *de Locke*, [Voyez LOCKE] Amsterdam 1736, in-4°. & Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique de Newton*, in-4°; du *Christianisme raisonnable*, de *Locke*, 2 vol. in-8°. II. Une *Edition des Essais de Montagne*, en 3 vol. in-4°. & 10 vol. in-12, avec des remarques. III. Une *Edition des Fables de la Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages. Il osa y joindre une Fable de sa façon, qui prouva qu'il étoit plus facile de commenter *la Fontaine* que de l'imiter. IV. *La Défense de la Bruyere* contre le Chartreux d'*Argone*, caché sous le nom de *Vigneul-Marville*: ouvrage verbeux, dont on a chargé très-mal à propos la plupart des éditions des *caracteres de Théophraste*. V. *La Vie du Grand Condé*, in-4°. & in-12, assez exacte, mais froide. *Coste* étoit un éditeur souvent minutieux, & un écrivain médiocre; mais il mettoit de l'attention dans tout ce qu'il faisoit. C'étoit un excellent correcteur d'imprimerie; & par ce mot, j'entends un homme qui connoit sa langue, qui possede les langues étrangeres, & qui n'ignore point les hautes sciences.

III. COSTE, [N...] écrivain de Toulouse, mort en Novemb. 1759, est auteur de deux ouvrages. I. *Dissertation sur l'Antiquité de Chaillot*, 1736, in-12. II. *Projet d'une Histoire de la ville de Paris, sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition. Dans le second, il répand ses plaisanteries sur tout le genre historique en général; mais il est à croire qu'il ne se proposoit que de se moquer de ces laborieux & intrépides compilateurs, qui portent leur vaine curiosité sur les faits les plus minces & les plus inutiles.

COSTE, *Voyez* I. HERRERAS, & III. COSTA.

I. COSTER (Laurent) habitant de Harlem, mort vers 1440, descendoit des anciens comtes de Hollande, par un enfant naturel. Son nom est célebre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandois le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus & certains, aux monumens parlants & non équivoques, qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de

vieillards, des historiettes, des conjectures, & pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à *Coster*. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premieres villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit, par degrés, à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées, ensuite en caracteres mobiles de bois, & enfin en caracteres de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été concue & exécutée à Harlem; au lieu qu'il est démontré que *Guttemberg* a imprimé d'abord à Strasbourg, & ensuite à Mayence, en caracteres de bois mobiles, & que les caracteres de fonte ont été inventés à Mayence par *Schæffert*. Le savant *Meerman*, conseiller & pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité & toute l'érudition qu'on pouvoit y mettre, dans un ouvrage intitulé: *Origines typographicæ*, imprimé à la Haye en 1765, en 2 vol. in-4°.; & l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

II. COSTER, [François] Jésuite de Malines, appelé *le marteau des Hérétiques*, publia divers ouvrages contr'eux, entr'autres l'*Enchiridium controversiarum*, Cologne 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues, & très-peu lu aujourd'hui. On a encore de lui: *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesia*, 1604, in-8°. *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°. *Remarques sur le Nouveau-Testament*, en flammand, 1614, in-fol. & autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles, le 6 décembre 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

COSTES. *Voyez* CALPRENEDE.

COTA (Rodriguez), de Tolede, poëte tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calysto y Melibæa*. Cette piece est une espece d'ambigu comique, rempli de sentences, d'avis moraux, & d'exemples propres à instruire le lecteur. *Gaspard Barthius*, Allemand, grand amateur des livres Espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, & ne fait pas difficulté de l'appeler divin. *Jacques de Lavardin* l'a mis en françois; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur Allemand en avoit donnée. La production de *Cota* est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissoit au XVIe. siecle.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au college-royal, né à Nîmes en 1629, répondit par son génie aux soins que son pere, ministre Protestant converti, se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquoit la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, & faisoit avec la même facilité l'explication des définitions d'*Euclide*. On le regarda dès-lors comme un petit prodige, & il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667 le Grand *Colbert* le choisit avec le célebre *du Cange*, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue & aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothéque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au college-royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il étoit d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps; entiérement consacré à la retraite; se communiquant peu, & à très-peu de gens;

paroissant mélancolique & réservé à ceux qui ne le connoissoient pas, mais du caractere le plus doux & le plus aisé avec ses amis. L'église doit à ses veilles, I. Un recueil des *Monuments des Peres qui ont vécu dans les temps apostoliques*; 2 vol. in-fol. imprimés à Paris 1672 : ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matieres d'histoire, de dogme & de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux & de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyoit n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande, en 2 vol. in-fol. (1698 & 1724) par les soins de *le Clerc*, qui l'a enrichi de notes & des dissertations de plusieurs savants. II. Un recueil de plusieurs *Monuments de l'Eglise Grecque*, avec une version latine & des notes, in-4°. trois vol. 1677, 1681 & 1686; aussi estimable que le précédent. III. Une *Traduction* latine *des IV Homélies de Saint Jean-Chrysostome sur les Pseaumes*, & des *Commentaires de ce Pere sur Daniel*; à Paris, 1661, in-4°. Ce savant ne citoit rien dans ses ouvrages, qu'il ne le vérifiât sur les originaux. Il mourut à Paris le 12 août 1686, à 58 ans, consumé par les infirmités & par le travail. Il a laissé plusieurs manuscrits en 9 vol. in-fol. qu'on conserve dans la bibliothéque du roi : ce sont des extraits des Peres & des auteurs ecclésiastiques, avec des observations.

COTES, (Roger) professeur d'astronomie & de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : I. Une excellente *Edition* des *Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4°. II. *Harmonia mensurarum*, sive *Analysis & synthesis per rationum & angulorum mensuras promotæ*. Le grand *Newton* avoit enseigné la maniere de rapporter les intégrales aux sections coniques; *Cotes*, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports & des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles; & vint à bout d'exécuter par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avoit pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. *Cotes* étant mort sans avoir mis la derniere main à ses découvertes & à quelques autres, *Robert Smith*, son ami & son successeur, suppléa à ce qui manquoit, & le publia en 1722. III. *Description du grand météore qui parut au mois de mars 1716*... Voy. COTTE.

COTIN, (Charles) aumônier du roi & chanoine de Bayeux, si maltraité dans les Satyres de *Boileau*, & dans la comédie des *Femmes savantes* sous le nom de *Trissotin*, étoit Parisien, poëte & prédicateur. Il fut reçu de l'académie Françoise en 1655, & mourut à Paris en 1682. Le sonnet de la princesse *Uranie*, que *Moliere* rapporte dans sa comédie, étoit véritablement de l'abbé *Cotin* : il l'avoit composé pour Mad^e. de *Nemours*. Comme il achevoit la lecture de ses vers chez Mademoiselle, *Ménage* entra, & déprima beaucoup son sonnet; là-dessus les deux poëtes se dirent à-peu-près les douceurs que *Moliere* mit dans la bouche de *Trissotin* & de *Vadius* qui désignoit *Ménage*. On prétend que l'auteur s'étoit attiré la colere de *Boileau* & de *Moliere*, parce qu'il avoit conseillé durement & avec aigreur au premier, de consacrer ses talents à une autre espece de poësie qu'à la satyre; & qu'il avoit cherché à desservir le second auprès du duc de *Montau-*

sier,

fier, en insinuant à ce seigneur que c'étoit lui que *Moliere* avoit voulu jouer dans son *Misanthrope*. Quelques auteurs disent que c'étoit la fatale nécessité de la rime, qui attira à l'abbé *Cotin* tant de plaisanteries & de broeards. *Boileau* récitoit à *Furetiere* la Satyre du repas, & se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

Si l'on n'est plus à l'aise assis dans un festin,
Qu'aux Sermons de Cassaigne....

« Vous voilà bien embarrassé, (lui dit *Furetiere*) ! » placez y l'abbé *Cotin*, » & le satyrique n'y manqua pas. *Perrault*, dans son *Parallele des Anciens & des Modernes*, ne convient pas que l'auditoire de l'abbé *Cotin* fût si peu nombreux. « Je l'ai ouï » prêcher (dit-il) aux nouvelles » Catholiques, où il satisfit extrê- » mement, & je puis assurer que » je fus fort pressé à son sermon ». Cependant *Boileau* conseilloit à un jeune ecclésiastique, qui lui demandoit des conseils pour la chaire, d'aller entendre *Bourdaloue* & *Cotin*, *l'un pour apprendre ce qu'il falloit faire, & l'autre ce qu'il falloit éviter.* Tout le monde ne pensoit pas comme le satyrique. L'abbé *Cotin* ayant eu un procès avec ses fermiers, & étant dégoûté des chicanes du barreau & des sollicitudes de l'administration de son bien, résolut de le donner à un de ses parents, à condition d'être nourri chez lui. Ses autres parents voulurent alors lui faire nommer un curateur, comme à un homme dont la tête n'étoit pas saine. *Cotin* invita ses juges à entendre quelques-uns de ses sermons; & ils revinrent si satisfaits de l'orateur, & si indignés contre des parents avides & injustes, qu'ils les condamnerent aux dépens & à l'amende. On voit par-là que *Cotin* avoit un certain mérite. Il savoit du Grec, de l'Hébreu, du Syriaque ; prêchoit assez noblement ; écrivoit passablement en prose ; & faisoit des vers, dont quelques-uns étoient spirituels & bien tournés, mais la plupart guindés ou foibles. On a de lui des *Enigmes*, des *Odes*, des *Paraphrases*, des *Rondeaux*, des *Œuvres galantes*, 1665, 2 vol. in-12; des *Poësies Chrétiennes*, 1668, in-12; & plusieurs ouvrages en prose. Dans sa *Pastorale Sacrée*, imitée du *Cantique des Cantiques*, il n'a pas toujours évité les écueils que lui présentoit son sujet.

COTOLENDI, (Charles) avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement de ce siecle, s'est fait connoître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des Rois de Perse jusqu'en 1609*, traduits de l'espagnol en françois, 2 vol. in-12, 1681. II. La *Vie de St. François de Sales*, in-4°, écrite par le conseil d'*Abelli*. III. La *Vie de Christophe Colomb*, traduite en françois, 2 vol. in-12, 1681. IV. La *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, 2 vol. in-8°. V. ARLEQUINIANA, ou *Les bons-mots, les histoires plaisantes & agréables, recueillies des conversations d'Arlequin* : lecture de laquais. VI. *Le Livre sans nom*; digne d'avoir les mêmes lectures. VII. *Dissertation sur les Œuvres de St.-Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*... « *Je trouve beaucoup de choses, dans cet écrit, bien censurées*, écrivoit l'auteur critiqué : « *Je ne puis nier que l'Auteur n'écrive bien; mais son zele pour la Religion & pour les bonnes mœurs, passe tout. Je gagnerois moins à changer mon style contre le sien, que ma conscience contre la sienne.... La faveur passe la sévérité du jugement, &*

j'ai plus de reconnoissance de la grâce, que de ressentiment de la rigueur ». Ces jeux-de-mots cachent une modestie, qui, si elle étoit sincere, devoit faire passer bien des fautes à *St.-Evrement.*

COTON. *Voyez* COTTON.

I. COTTA, (*C. Aurelius*) fameux orateur & d'un illustre famille de Rome, étoit frere de *Marcus-Aurelius Cotta*, qui obtint le consulat avec *Lucullus* l'an 74 avant *J. C.* Ce *Marcus COTTA* fit la guerre contre *Mithridate* avec peu de succès, fut défait auprès de Calcédoine, & perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de PONTIQUE. *Caius Cotta* fut banni de Rome pendant les guerres de *Marius* & de *Sylla*. Le parti du dernier ayant triomphé, *Cotta* fut rappelé & devint consul 75 ans avant *J. C.* L'orateur *Cotta* étant consul fit une loi qui permettoit aux Tribuns du peuple d'aspirer aux grandes charges de la république; privilege qui leur avoit été ôté par Sylla. Il fleurissoit dans le barreau avec *Ciceron*, qui dit de lui qu'il avoit de la pénétration & une grande justesse d'esprit. Il loue aussi son élocution pure & coulante. *Lucius-Auruneulcius COTTA*, capitaine Romain de la même famille, servit dans les Gaules sous *César*, & fut tué par les Gaulois l'an 54.

II. COTTA, (Jean) poëte Latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talents. Il suivit à l'armée *Barthelemi d'Alviane*, général Vénitien, qui l'aimoit; mais il fut pris par les François, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, & ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape *Jules II*, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fievre pestilentielle. On a de *Cotta* des *Epigrammes* & des *Oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé: *Carmina quinque Poëtarum*; Venise, 1548, in-8°.

COTTE, Robert de) architecte, né à Paris en 1657, fut choisi, en 1699, pour directeur de l'académie royale d'architecture; ensuite vice-protecteur de celle de peinture & de sculpture; enfin, premier architecte du roi, & intendant des bâtiments, jardins, arts & manufactures royales. *Louis XIV* ajouta un nouveau lustre à ces titres en l'honorant du cordon de saint-Michel. Ce célebre artiste a décoré Paris & Versailles d'une infinité d'excellents morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtiments de St.-Denys. Il fit le péristyle de Trianon; ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cede à la légéreté & à la délicatesse du travail. *Cotte* avoit de l'imagination & du génie; mais l'un & l'autre étoient réglés par le jugement & dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles de cheminées. Cet habile maître mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talents, que pour ses mœurs & son caractere.

I. COTTON ou COTON, (Pierre) jésuite, né en 1564, à Néronde, près de la Loire, dont son pere étoit gouverneur, se distingua de bonne heure par son zele pour la conversion des Hérétiques & par ses succès dans la chaire. Il fut appelé à la cour de *Henri IV*, à la priere du fameux *Lesdiguieres* qu'il avoit converti. Le roi, satisfait de son esprit, ainsi que de ses mœurs & de sa conversation, lui confia sa conscience. M. *Mercier*

lui reproche « d'avoir eu une dé-
» férence trop singuliere pour ce
» jésuite, homme médiocre, uni-
» quement attaché aux petites
» vues de son ordre ; & l'on di-
» soit publiquement : *Notre prince*
» *est bon, mais il a du cotton dans*
» *ses oreilles* ». *Henri* voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, & lui procurer un chapeau de cardinal ; mais le jésuite s'y opposa toujours. Ses confreres, depuis leur rappel, ne pouvoient pas s'établir facilement dans certaines villes :
« celle de Poitiers, sur tout, avoit
» fait de grandes difficultés. Le
» Pere *Cotton* voulut faire enten-
» dre au roi que toutes ces oppo-
» sitions étoient l'ouvrage de *Sulli*,
» gouverneur de Poitou. *Henri*
» ayant rejeté cette calomnie, qu'il
» reprochoit à ce jésuite de croire
» trop facilement : *Dieu me garde*,
» (dit Cotton), *de parler mal de ceux*
» *à qui Votre Majesté donne sa con-*
» *fiance ! Mais, enfin, je suis en état*
» *de justifier ce que j'avance. Je le*
» *prouverai par les lettres de* Sulli.
» *Je les ai vues, & je les ferai voir*
» *à Votre Majesté.* Il fut pris au mot,
» & *Cotton* vint le lendemain dire
» au roi que les lettres avoient
» été brûlées par mégarde ». (*Cours d'Histoire de Condillac*, tom. 13, pag. 505). Après la mort à jamais déplorable de ce grand prince, *Cotton* fut confesseur de *Louis XIII* son fils. La cour étant pour lui une solitude, il demanda d'en sortir, & l'obtint en 1617, d'autant plus facilement, que le duc de *Luynes* ne lui étoit pas favorable. *Mézerai* & d'autres historiens racontent qu'après que *Ravaillac* eut commis son parricide, le P. *Cotton* l'aborda & lui dit : *Donnez-vous bien de garde d'accuser les gens de bien !* Il y a apparence que le zele pour l'honneur de sa société, plutôt que tout autre motif, lui inspira ces paroles indiscrettes. On rapporte dans le *Moréri* de Hollande, (édit. de 1740) que *Henri IV* lui ayant demandé un jour : *Révéleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? — Non ; mais je mettrois mon corps entre vous & lui.* Le jésuite *Santarelli* ayant publié un ouvrage où il établissoit la puissance des papes sur les rois, le P. *Cotton*, alors provincial de Paris, fut appelé au parlement le 13 Mars 1626, pour rendre compte des opinions de ses confreres. On lui demanda s'il croyoit que le pape pût excommunier & déposséder un roi de France ? *Ah !* répondit-il, *le Roi est fils aîné de l'Eglise ; & il ne fera jamais rien qui oblige le Pape à en venir à cette extrémité.* == *Mais*, lui dit le premier président, *ne pensez-vous pas comme votre pere général, qui attribue au pape cette puissance ? — Notre pere général suit les opinions de Rome où il est ; & nous, celles de France où nous sommes.* Les désagréments que le P. *Cotton* essuya dans cette occasion, lui firent tant de peine, qu'il en tomba malade, & mourut quelques jours après, le 19 mars 1626, à 63 ans. Il prêchoit alors le Carême à Paris dans l'église de St.-Paul. On a de ce jésuite quelques écrits : I. Un *Traité du Sacrifice de la Messe*. II. D'autres *Ouvrages de Controverse*. III. Des *Sermons*, in-8°, 1617, &c. En 1610, il fit paroître, in-8°, une *Lettre déclarative de la doctrine des PP. jésuites, conforme à la doctrine du Concile de Trente* : ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8°, & qu'on trouve à la fin de l'histoire de D. *Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue cette satyre, plus maligne que spirituelle, à *Pierre du Coignet*. Il n'est plus connu aujourd'hui comme auteur. Le P. d'*Orléans* & le P. *Rouvier* ont écrit sa *Vie*, in-12 ; & ils ont peint le P. *Cotton* comme un religieux fervent,

comme un théologien éclairé, comme un bon François. Ainsi, il ne faut pas juger de lui par l'*Anti-Coton*; mais on peut réduire un peu les éloges que les jésuites en ont faits. Ils les lui devoient : car il étoit attaché à son ordre, comme un fils tendre l'est à sa mere.

II. COTTON, (Robert) chevalier Anglois, né en 1570, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célebre par son érudition & par son amour pour les livres. Il composa une belle *Bibliothéque*, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillerent les monasteres sous *Henri VIII*. Un héritier de la famille de ce savant illustre fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, & de la maison où elle étoit placée. *Smith* publia, en 1696, le Catalogue de ce recueil en 1 vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus librorum MSS. Bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris, en 1731, à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermoit ce trésor d'érudition, fit tant de ravages en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la *Bibliothéque Cottonienne*, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie, gâta de telle sorte ceux que le feu avoit épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. On publia, en 1652, le *Recueil* des *Traités* que *Cotton* avoit composés dans les occasions importantes. Ce savant Anglois connoissoit à fond les droits de la couronne, & les constitutions du gouvernement Britannique; & l'on avoit recours à lui pour les faire valoir. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers Baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures : ce titre, comme on fait, donne le premier rang, après les barons, qui sont pairs du royaume.

COTYS, nom de quatre Rois de Thrace. Le premier, contemporain de *Philippe*, pere d'*Alexandre*, fut tué vers l'an 356 avant Jesus-Christ, par un certain *Python*, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils, à la tête de 500 chevaux, pour secourir *Pompée*. *Plutarque* dit que ce prince étoit violent & emporté, & que, dans ses accès de colere, il châtioit si cruellement ses esclaves, lorsqu'ils avoient le malheur de briser quelque chose, que, pour éviter ces sortes de punitions, il avoit cassé un grand nombre de vases précieux, mais fragiles, dont il faisoit usage sur sa table. Le troisieme vivoit du temps d'*Auguste*; il fut tué par *Rescuporis*, son oncle, prince cruel : c'est à celui-là que le poëte *Ovide* adresse quelques-unes de ses *Elégies*. Enfin, le quatrieme, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin *Rhametalcès*, par ordre de *Caligula*, & eut en échange la petite Arménie & une partie de l'Arabie, l'an 38 de J. C.

COTYS *ou* COTYTTO, déesse de l'impudicité & de la débauche, dont le culte, né en Thrace, passa en Phrygie & de là en Grece. Elle avoit un temple à Athenes, & des prêtres. Les Athéniens célébroient en son honneur des fêtes dans lesquelles se commettoient toutes sortes d'abominations.

COVARRUVIAS (Diego), né à Tolede, en 1512, fut surnommé *le Barthole Espagnol*. Il professa le droit canon à Salamanque, avec beaucoup de réputation. Il éclaira la science du droit par celles des langues, des belles lettres, & de la théologie; & montra autant d'a-

dresse que d'intégrité dans le maniement des affaires. Nommé à l'archevêché de St.-Domingue, qu'il refusa, & ensuite à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, il se rendit au concile de Trente en cette qualité. Sa vertu & ses talents le firent choisir avec *Buoncompagno* (depuis *Gregoire XIII*), pour dresser les décrets de la réformation; & à son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie. Ce digne évêque mourut le 27 septembre 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses *Ouvrages* ont été publiés en 2 vol. in-fol. On les regarde en Espagne comme très-bons dans leur genre: car ils sont inconnus ailleurs, du moins à présent. *Covarruvias* jouit, de son temps, d'une grande réputation. Le président *FABERT* l'appelle *virum præstantissimi judicii*; & *MENOCHIUS* le qualifie de *primarius inter jurisconsultos nostræ ætatis.*

COUCHA, (Sébastien) peintre Napolitain, mort depuis quelques années, avoit le génie froid; mais ses tableaux sont bien arrangés, & son coloris est frais & beau. Il y a de lui une belle *Peinture à fresque* dans le fond de la salle principale du grand-hôpital de Sienne.

COUCHOT, (N...) avocat au parlement de Paris, a donné au public: I. Un *Dictionnaire civil & canonique de Droit & de Pratique*, 1 vol. in-4°. II. *Le Praticien universel*, 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12: la derniere a été revue & augmentée par M. de la *Combe*, avocat. III. Un *Traité des Minorités*, *Tutelles & Curatelles*, imprimé en 1713, 1 vol. in-12.

I. COUCY, (Raoul de) célebre guerrier d'une famille illustre par elle-même & par ses alliances, qui tire son nom de la terre de Coucy dans l'Ile-de-France, porta les armes sous *Philippe-Auguste*, en 1181, dans la guerre contre *Philippe d'Alsace*, comte de Flandre. Il suivit ce prince en Palestine, où il signala sa valeur, & fut tué au siége d'Acre en 1191. C'est de lui qu'on cite un trait historique, rapporté par *Fauchet* dans ses *Anciens Poëtes François*, & par *la Croix-du-Maine*, dans sa *Bibliothéque*, & qu'on trouvera au mot FAYEL. *Duchesne* ne fait aucune mention de cette aventure dans son *Histoire de la maison de* Coucy; mais son silence n'est point une preuve de la fausseté de cette aventure. Ces scenes tragiques étoient plus communes autrefois qu'aujourd'hui. (*Voyez* à l'art. *CABESTAN*, le récit d'une pareille horreur.)

II. COUCY, (ENGUERRAND de) IIIe du nom, fils du précédent, étoit un homme superbe, qui disoit dans son orgueil: *Je monterai sur le trône!* Il se ligua avec *Henri III*, roi d'Angleterre, sous la régence de la reine *Blanche*, qui lui pardonna après l'avoir fait rentrer dans son devoir. *Enguerrand*, IVe du nom, petit-fils de *Raoul*, étoit si passionné pour la chasse, qu'il fit pendre, en 1256, trois jeunes gentilshommes Flamands qui chassoient sur ses terres. *S. Louis*, indigné, vouloit lui faire subir la peine du talion; mais il accorda sa grâce à la sollicitation de ses parents, après l'avoir soumis à des peines pécuniaires. Il mourut en 1350, sans enfants. Ses biens passerent à *Enguerrand* & à *Jean de Gaines*, ses neveux, fils d'*Alix* de *COUCY*, comtesse de Guines... De cette seconde maison des seigneurs de *Coucy*, étoit *Enguerrand VII*, fils d'*Enguerrand VI* & de *Catherine* d'*Autriche*, qui servit avec distinction *Charles V* & *Charles VI*. *Charles V* lui offrit l'épée de Connétable après

la mort de *du Guesclin* ; mais il la refusa, en disant que *Clisson étoit plus digne que lui de la porter*. A la priere de *Philippe* le *Hardi*, duc de Bourgogne, il accompagna le comte de *Nevers*, fils de ce prince, dans une expédition contre les infideles. Cette croisade fut comme toutes les autres qu'on avoit faites dans ces pays lointains. L'armée chrétienne fut battue à Nicopoli en 1396, & le malheureux & illustre *Enguerrand* mourut à Burse de ses blessures, le 16 février de l'année suivante. Ce héros n'ayant laissé que des filles de ses deux mariages, avec la fille d'*Edouard III*, roi d'Angleterre, & avec *Isabelle* de *Lorraine*, la seconde maison de *Coucy* fut éteinte. *Voyez* l'Histoire de cette famille, 1728, in-4°.

COUCY, (Jacques de) *Voyez* BIEZ.

COUDRETTE, (Christophe) prêtre de Paris, mort dans cette ville, le 4 août 1774, dans un âge avancé, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-royal, & sur-tout avec le savant abbé *Boursier*. Ses sentiments au sujet de la bulle *Unigenitus*, lui attirerent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, & un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. Il écrivit pour prouver la vérité de ses opinions. On a de lui des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; l'*Histoire & l'Analyse* du livre de l'*Action de Dieu*, & diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des Jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les grands travaux que lui occasionnerent les recherches nécessaires pour composer ce livre, qu'on a presque oublié, affoiblirent sa vue, & il étoit presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* l'ont peint comme un homme édifiant, laborieux, actif, désintéressé, &c. Quoique élevé par les jésuites, & ami de plusieurs membres de cette compagnie, il n'en fut pas moins, par une singularité difficile à comprendre, un ennemi acharné de leur société; & son érudition ne fut pas inutile aux magistrats qui analyserent leur institut en 1762

COUGHEN, (Jean) ministre Anglois, avoit une grande érudition, dont il ne se servit que pour s'aveugler davantage sur la religion. Comme il étoit du nombre de ces *chercheurs*, qui, sans avoir pris de parti en matiere de religion, sont toujours en haleine pour trouver la véritable, il s'attacha successivement à plusieurs sectes. Celle des Quakers attira puissamment *Coughen*. Sa conversion au Quakérisme a quelque chose de singulier. Il apprit qu'une fille prophétisoit dans les assemblées des Trembleurs avec une éloquence capable d'imposer : *Coughen*, charmé de cette découverte, se mêla dans la foule pour entendre la prétendue prophétesse. Il en fut saisi, même jusqu'à l'admiration. Il quitta sur-le-champ un riche bénéfice, & se fit le disciple & l'amant de la jeune Trembleuse. Son attachement au Quakérisme ne survécut pas à sa passion, qui s'éteignit bientôt. Il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, & de montrer que les sectes ne different que par les mots, ou sur des articles peu importants. La peste qui ravagea Londres en 1655, enleva

Coughen au monde & à ses perplexités.

COULANGES, (Philippe-Emmanuel de) parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, & un esprit aisé & plein de grâces, il n'avoit nullement celui que demandent les études sérieuses & les fonctions graves de la magistrature. Etant aux enquêtes du palais, on le chargea de rapporter une affaire où il s'agissoit d'une mare d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appeloit *Grapin*. *Coulanges*, embarrassé dans le récit des faits, rompit le fil de son discours avec vivacité, en disant: *Pardon, Messieurs, je me noie dans la mare à Grapin, & je suis votre serviteur;* & depuis, il ne voulut plus se charger d'aucune affaire. S'il étoit mauvais rapporteur, il étoit très-bon chansonnier. On a de lui les plus jolies choses en ce genre, par le tour naturel & aisé qu'il leur a donné. Il les enfantoit sur-le-champ; & à l'âge de plus de 80 ans, il adressa cet im-promptu à un prédicateur qui le pressoit de mener une vie plus retirée:

Je voudrois, à mon âge,
(Il en seroit temps)
Etre moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentiments.
Je voudrois du vieil homme
Etre séparé;
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

Cet enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau. On a deux éditions de ses *Chansons*: la premiere en 1 seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. On trouve quelques-unes de ses *Lettres* avec celles de son illustre cousine madame de *Sévigné*: elles sont gaies & faciles.

COULOMBIERES, *Voyez* les articles BRIQUEVILLE & MONGOMERI,

I. COULON, (Louis) prêtre, sortit de la société des jésuites en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire, tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire de la géographie. On a de lui: I. Un *Traité historique des Rivieres de France*, ou *Description géographique & historique des cours & débordements des Fleuves & Rivieres de France*, avec le dénombrement des villes, ponts & passages, in-8°, 1644, 2 vol.: livre assez bon pour son temps, & même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. II. Les *Voyages du fameux Vincent le Blanc* aux Indes orientales & occidentales, en Perse, en Asie, en Afrique, en Egypte, depuis l'an 1567: rédigés par *Bergeron*, & augmentés par *Coulon*, 1648, 2 vol. in-4°, curieux & utiles. III. *Lexicon Homericum*, à Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs *Ouvrages historiques*, moins estimés que ses productions géographiques. *Coulon* mourut l'an 1664.

II. COULON, *Voyez* CONNAN.

I. COUPERIN, (Louis) natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur, qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans; & laissa *Trois Suites de Pieces de clavecin* manuscrites, très-estimables pour le travail & le goût. Les connoisseurs les conservent dans leurs cabinets.

II. COUPERIN, (François) frere du précédent, mort dans la 70e année de son âge, renversé dans une rue par une charrette, montroit les *Pieces de Clavecin* de son

aîné, avec beaucoup de méthode. *Louise* COUPERIN, qui touchoit le clavecin avec grâce, & qui eut une place dans la musique du roi, étoit sa fille. Elle mourut en 1728, à 42 ans.

III. COUPERIN, (Charles) frere des précédents, & le plus jeune de tous, mort en 1669, touchoit l'orgue d'une maniere savante.

IV. COUPERIN, (François) fils de *Charles*, mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit son pere de bonne heure, & ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excellence de ses talents. *Louis XIV* le fit organiste de sa chapelle, & claveciniste de sa chambre. Il réussissoit également dans ces deux instruments, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, & jouant du clavecin avec une légéreté admirable. Sa composition, en ce dernier genre, est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pieces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-folio, offrent un excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, & aussi naturel qu'original. Ses divertissements intitulés : *Les Goûts réunis*, ou l'*Apothéose de Lulli & de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les François, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique. Ses talents se perpétuent dans ses deux filles : l'une religieuse Bernardine de l'abbaye de Maubuisson ; & l'autre claveciniste de la chambre du roi, charge qui n'avoit été, jusqu'à elle, occupée que par des hommes.

COUPLET, (Philippe) Jésuite, né à Malines, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, & revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, & plusieurs en latin : I. *Confucius Sinarum Philosophus*, sive *Scientia Sinica latinè exposita*, Paris, 1687, in-fol. Cet ouvrage, curieux & rare, est le même qui est indiqué à la fin de l'article de CONFUCIUS : (*Voyez* ce mot.) C'est un précis de la théologie & de l'ancienne histoire Chinoise. Il exagere la bonté de la morale de ce peuple, & fait remonter trop haut ses Annales. II. *Historia Candidæ* HIU, *Christianæ Sinensis*, traduite en françois à Paris, 1688. III. Le *Catalogue* en latin, (Paris, 1688) des *Jésuites* qui ont été missionnaires à la Chine.

COUR, Didier de la) né à Monzeville, à trois lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de S. Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de S. Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, & y réussit par sa conduite autant que par son zele. Dieu bénit son travail, & bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à S. Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *S. Vanne* & de *S. Hidulphe*, approuvée par *Clément VIII* en 1604. La réforme de ces monasteres fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, &c. Le grand nombre de maisons qui s'offroient tous les jours, obligea D. *Didier* de la *Cour*, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *S. Maur*. On jugea qu'il y auroit trop de difficultés & d'inconvénients, sur-tout en temps de guerre, à entretenir le commerce & la correspondance nécessaires entre les monasteres de Lorraine & de France, réunis dans une seule & même congrégation. Ces deux

congrégations de S. Vanne & de S. Maur ont cependant toujours conservé le même esprit & les mêmes lois, & ont travaillé de concert à édifier l'église par leurs vertus & à l'éclairer par leurs ouvrages. Leur instituteur leur donna l'exemple de ces deux devoirs. Il mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72[e] année, simple religieux de l'abbaye de S. Vanne. On a publié en 1772, in-12, la *Vie* de ce pieux réformateur.

COURAYER, (Pierre-François le) naquit à Rouen le 7 novembre 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il y brilla par son esprit & par son savoir, & fut nommé bibliothécaire de Ste-Genevieve à Paris. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea d'examiner le pouvoir du pontife Romain, & les droits qu'ont les premiers pasteurs de juger de la doctrine. Il s'engagea dans des opinions contraires à celles de l'Église, & les laissa percer dans ses conversations. Enfin il leur donna un grand éclat dans sa *Dissertation sur la validité des ordinations Anglicannes*, Bruxelles 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants alarmés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, Dom *Gervaise*, le Jésuite *Hardouin*, le Jacobin *le Quien*, entrerent en lice, & attaquerent avec force le nouveau systême. Le bibliothécaire de Ste-Génevieve, bien éloigné de reconnoître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12, (auxquels il ajouta un 5[e] vol. en 1732.) Cette Réponse écrite avec autant de hauteur que de vivacité, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, & supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. le *Courayer*, dont l'esprit s'étoit roidi contre les censures, fut plus sensible à l'excommunication lancée contre lui par le général de son ordre. Il avoit des amis secrets en Angleterre; il quitta Ste-Genevieve au commencement de 1728, & passa dans cette île, où il fut reçu à bras ouverts. L'université d'Oxford lui avoit envoyé l'année précédente des lettres de docteur. La reine d'Angleterre lui donna une pension; deux seigneurs lui accorderent leur table & leur maison, l'un pendant l'été, & l'autre pendant l'hiver. Rien ne lui manquant pour mener une vie douce & agréable, le P. le *Courayer* parvint à une longue vieillesse. Il mourut à Londres le 16 octobre 1776, à 95 ans. Quoiqu'il eût un ton très-vif dans ses ouvrages, il avoit dans la société de la douceur & de la politesse; ses mœurs étoient pures; sa conversation étoit instructive, & mêlée d'un grand nombre d'anecdotes littéraires & historiques. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Une *Relation historique & apologétique des sentiments du* P. le Courayer, *avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*; Amsterdam 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit qu'irriter encore ses ennemis; il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. L'*Histoire du Concile de Trente*, *de* Fra-Paolo, *traduite de nouveau de l'italien en françois*, *avec des Notes critiques*, *historiques & théologiques*; Londres 1736, 2 vol. in-folio; Amsterdam 1736, 2 vol. in-4°; Trevoux, (sous le titre d'Amsterdam) 3 vol. in-4°: avec la Défense de cette version par l'auteur. Cette traduction vaut beaucoup mieux que celle du même ouvrage par *Amelot* de *la Houssaie*. Le style est

clair & net, à quelques expressions près, qui paroissent mal choisies. Les remarques sont raisonnées & savantes, mais souvent trop hardies. L'auteur semble vouloir établir un système qui tend à justifier toutes les religions. Il paroît que son principal but est de prouver que le Concile de Trente a ajouté aux anciens dogmes, & de découvrir quelle est l'époque de ceux qu'il croit téméràirement être nouveaux. Il y a apparence que lorsqu'il se retira en Angleterre, il étoit déjà Calviniste dans le cœur, ou du moins qu'il avoit adopté une partie des erreurs des Calvinistes. La peine qu'il a prise de charger son ouvrage de notes sur quelques discussions historiques, est perdue pour bien des lecteurs, qui n'aiment pas des citations seches & ennuyeuses sur une date. III. L'*Histoire de la réformation par* Sleidan, *traduite du latin en françois*, 1767, en 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits intéressants. Il peut beaucoup servir à ceux qui veulent connoître l'histoire des hérésies du XVIe siecle; mais l'auteur ne tient pas toujours la balance égale, & il penche plus pour les Protestants que pour les Catholiques. Il y est cependant plus modéré que dans ses autres écrits. La lecture du traité *De Republica Ecclesiastica*, du célebre *Antoine* de *Dominis*, avoit égaré le chanoine de Ste.-Genevieve. Il y eut entr'eux ce trait de conformité, qu'après avoir fui tous deux en Angleterre, l'un fut l'éditeur de l'Histoire de *Fra-Paolo* à Londres, & l'autre son traducteur. Dans sa jeunesse *le Courayer* avoit donné une édition du *Traité du Poëme épique* du P. *le Bossu*, son confrere, dont il mit la Vie à la tête de l'ouvrage. Il avoit aussi fourni plusieurs articles pour le Journal de *l'Europe savante*.

COURBEVILLE, (Le P.) Jésuite, dont on a un grand nombre de Traductions; *Voyez* GRACIAN... COLLIER.... & PINAMONTI.

COURBON, (Le Marquis de) naquit au bourg de Châteauneuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du college, & alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France & l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entiérement dépouillé en traversant les Pyrénées, un hermite François, nommé *du Verdier*, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençoit à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, & passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster: il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France & l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parents. Comme il étoit à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierre-Late en Dauphiné, il apperçut l'hermite qui l'avoit si obligeamment traité en Espagne: il lui rendit ses 50 piastres, & le quitta, sans qu'ils se soient jamais revus. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs; & après la mort du comte de *Rimbourg*, ministre d'état, & grand-maître de toutes les monnoies de l'Empire; il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'Empire, le marquis de *Courbon* fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps & armées de la république, & à celui

de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur & par sa prudence, à la prise de Coron, & à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire, le portoit toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un avenrurier, mais heureux & habile. Il brilloit beaucoup dans la conversation, mais sans offenser personne. Il étoit magnifique dans sa maison. *Aimar*, juge de Pierre-Late, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

I. COURCELLES, (Thomas de) né à Ayencourt près de Montdidier en Picardie, au commencement du XVe siecle, brilla beaucoup par son savoir & son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; & à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'université. *Charles VII* l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça l'*Oraison funebre* de ce prince à S. Denys en 1461. Il étoit en même-temps chanoine d'Amiens, & curé de la paroisse de S. André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, d'habile négociateur, & de zélé défenseur des libertés de l'église Gallicane; talents auxquels une grande modestie ajoutoit encore un nouveau lustre.

II. COURCELLES, Etienne de) né à Geneve en 1586, exerça le ministere en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, & se fit un grand nom parmi les Protestants Arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le célebre *Simon Episcopius*, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une maniere fort nette; & dont il fit imprimer les *Œuvres*, avec une *Vie* à la tête. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez *Daniel Elzevir*, en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *Nouveau-Testament Grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits: cette édition est précédée d'une *Préface*, estimable, ainsi que le reste de l'ouvrage.

III. COURCELLES, *voy.* LAMBERT, n°. VII.

COURCILLON, *voy.* DANGEAU.

COURMONT, *voyez* MARCHE-COURMONT.

I. COURT, (Benoît le) né à S. Symphorien-le-Châtel dans le Lyonnois, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit & habile jurisconsulte, au XVIe siecle. On a de lui: I. Un *Commentaire* sur les *Arrêts d'amour* de *Martial d'Auvergne*, Imprimé pour la premiere fois à Lyon 1533, in-4°; & la derniere en 1731, in-12. II. *Enchiridion Juris utriusque terminorum*, ibid. 1543. III. *Hortorum Libri XXX*, ibid. 1560, in-fol.

II. COURT DE GEBELIN, (N.) né à Nîmes en 1725, d'une famille Protestante, originaire des Cevennes, & établie en Suisse, exerça d'abord le ministere évangélique à Lausanne: mais il le quitta bientôt, & vint à Paris pour tirer parti des vastes connoissances qu'il avoit acquises. Les deux premiers volumes de son *Monde primitif*, remplis de tant de recherches utiles, & de quelques idées chimériques, étonnerent les savants par l'érudition qu'ils renfermenr. Ce monument n'enrichit point son architecte. L'académie françoise, instruite de sa probité & de son mérite, lui décerna la gratification connue sous le

nom de prix annuel. Nommé président de l'un des Musées de Paris, *Gébelin* fut exposé, par cette place, à une suite d'embarras & de chagrins qui n'ont fini qu'avec sa vie. Apôtre enthousiaste du *Magnétisme animal*, il voulut en prouver l'efficacité par sa guérison imaginaire; mais il fut bientôt la victime du systême qu'il avoit préconisé. Il mourut à Paris, le 13 mai 1784, à 59 ans. Le neuvieme volume in-4° de son *Monde primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne*, avoit paru quelque temps avant sa mort. L'auteur laissa des regrets à ses amis. La candeur & la bonhomie formoient le fonds de son caractere. *Gébelin* avoit les vertus domestiques & les vertus sociales. En quittant la Suisse, il céda à sa sœur la partie la plus avantageuse de son patrimoine, & ne se réserva que ses talents. Il avoit exercé les siens dès l'enfance. Il écrivoit avec une rapidité incroyable, & presque aussi vîte que la parole. Il lisoit avec la même célérité: d'un coup-d'œil il parcouroit une page entiere, & il ne lui falloit, pour connoître un livre, que le temps qu'il faudroit à un autre pour le feuilleter. Sa seule passion étoit l'étude; mais elle ne rendoit son commerce ni dur, ni difficile. Il n'affectoit aucune supériorité, louant tout ce qui étoit louable, & n'ayant de lui-même que des idées modestes. Son caractere officieux l'arracha souvent aux plaisirs de la lecture & de la composition, pour lui faire faire de longues & fatigantes courses dans Paris & à Versailles. Les portes des Grands s'ouvroient facilement devant lui, & ce n'étoit jamais de ses intérêts qu'il venoit leur parler. Sa mere ayant été obligée de quitter précipitamment Uzès, sa patrie, à cause de la religion, y laissa des possessions dont des étrangers s'emparerent. On indiqua à son fils les moyens de se les faire restituer. *Je ne saurois*, répondit-il, *me résoudre à déposséder ceux qui sont accoutumés à en jouir.* On a encore de ce savant: I. l'*Histoire Naturelle* de la *Parole*, ou *Précis* de la *Grammaire Universelle*, 1776, in-8°. Ce livre est extrait du *Monde Primitif*, & n'en est pas la plus mauvaise partie. II. Une *Lettre sur le Magnétisme Animal*, in-4°., charlatanisme nouveau, ou renouvelé, auquel il avoit la bonté de croire.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes Brevis-Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, *à Benoît XIII* & *à Boniface IX*, qui se disputoient la tiare, pour les engager l'un & l'autre à y renoncer, signala son savoir & son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, & ensuite par l'évêché de Paris, en 1420. Le roi d'Angleterre étoit pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Geneve, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après, dans un âge assez avancé. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la Foi, de l'Eglise, du Souverain Pontife, & du Concile*; publié par *Dupin*, à la suite des *Œuvres* de *Gerson*.

COURTENAY (Josselin de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne & illustre, dont l'héritiere épousa *Pierre*, fils de *Louis* le *Gros*, roi de France, lequel prit le nom de sa femme; se distingua, pendant les croisades, par sa vertu & par son courage. Ce Prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avoit attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, languissoit dans son lit en attendant le dernier moment. Dans

cet état il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeoit une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes ; & après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litiere contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siége & se retira : ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée reporta son corps dans la ville d'Edesse. (*Voyez* I. NOYERS)... La famille de *Courtenay*, descendue du fils de *Louis* le *Gros*, & qui a produit des empereurs de Constantinople, & plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang, reconnu. Quoique la voix publique fût favorable à ses prétentions, elle ne put jamais faire reconnoître authentiquement sa descendance par mâles du roi *Louis* le *Gros*. *Hélene*, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France, dans son contrat de mariage avec *Louis* de *Beaufremont*, il fut supprimé par arrêt du parlement, du 7 février 1737. Son frere *Charles Roger* est mort le dernier de cette maison qui pût avoir postérité, le 7 mai 1730, à 59 ans. On le trouva mort, dans son lit, de deux coups de pistolet, quoiqu'il n'eût aucun sujet de chagrin. On étouffa ce malheur, qui éteignit la branche de *Courtenay*. Il ne resta plus que le frere de son pere. C'étoit un ecclésiastique, abbé de Saint-Pierre d'Auxerre ; il mourut dans une grande vieillesse, le seul mâle de sa famille. Il laissa une niece *Hélene*, fille de son frere, de laquelle nous venons de faire mention. La *Généalogie de Courtenay* a été donnée par *du Bouchet*, Paris, 1661, in-folio. L'épître dédicatoire de cette *Histoire*, adressée au roi, est si hardie (dit l'abbé *Lenglet*), qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de *Courtenay* présenterent en vain leurs titres à *Henri IV* & à *Louis XIV*. Ce dernier prince leur répondit : *Si mon grand-pere vous a fait tort en vous refusant le titre de prince du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets ; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnus, & je vous reconnois à l'instant.* Le cardinal *Mazarin* avoit voulu, pour mortifier la maison de *Condé*, faire donner à un *Courtenay*, né en 1640, le rang & les honneurs que ses ancêtres demandoient depuis long-temps : Il lui destinoit même une de ses nieces. Mais il ne trouva en lui ni assez d'esprit, ni assez de sens pour seconder ses vues. Quoique sa figure annonçât son origine, ses sentiments la démentoient. L'ayant mené avec lui de Paris à Saint-Jean-de-Lus, il passa presque tout le temps avec les pages du cardinal, qui l'abandonna comme un sujet dont on ne pouvoit rien faire. Il fut le pere de Charles Roger, dont nous venons de parler plus haut, & mourut en 1723, dans une espece d'obscurité. *Voyez* ROBERT, n°. I.

COURTENVAUX. *Voyez* SOUVRÉ.

COURTÉPÉE (Claude), Préfet du college de Dijon, né à Saulieu en Bourgogne, en 1721, mort en mai 1781, fournit au moins mille articles géographiques à l'Encyclopédie ; donna une *Description générale & particuliere de la Bourgogne*, 6 vol. in-8°., faite avec soin, & une *Histoire abrégée du Duché de Bourgogne*, 1777, in-12. L'abbé *Courtépée* ne se borna pas à compiler tout ce qu'on avoit écrit sur la géographie & l'histoire de sa province. Il étoit capable de faire des recherches particulieres, & il les fit.

COURTILZ (Gatien de), sieur

de *Sandras*, naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande, l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de *Romans*, publiés sous le titre d'*Histoires*, & par-là même plus dangereux; parce que les fables qu'il débita, passerent à la faveur du peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement pendant neuf ans entiers, & il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, & mourut à Paris, le 6 mai 1712, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : I. La *Conduite de la France, depuis la paix de Nimegue*, in-12, 1683 : ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie. II. *Réponse au Livre précédent*, in-12., 1684, dans laquelle il se bat contre lui-même. III. *Les nouveaux intérêts des Princes*, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité. IV. La *Vie de Coligni*, en 1686. in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion Catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. Les *Mémoires de Rochefort*, in-12, écrits avec légéreté & enjouement, & même, contre sa coutume, avec assez de vérité. VI. *Histoire de la Guerre de Hollande, depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1677; ouvrage qui l'obligea de sortir, pour quelque temps, des états de la république. VII. *Testament politique de Colbert*, in-12, mis avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à *Colbert*, que « les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés » du roi, que, s'il eût voulu subs» tituer l'Alcoran à l'Evangile, » ils y auroient donné les mains » : calomnie atroce, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alcandre frustré*, ou *les derniers efforts de l'amour & de la vertu*. IX. Les *Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12; ceux de la *Marquise Dufresne*, in-12, que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12; ceux de *Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, écrits avec plus d'exactitude que les précédents. X. Les *Annales de Paris & de la Cour, pour les années* 1697 & 1698. « On trouve tout au » long (dit un homme d'esprit), » dans ces *Mémoires*, tout ce » qu'ont pensé les rois & les mi» nistres quand ils étoient seuls, » & cent mille actions publiques, » dont on n'avoit jamais entendu » parler. Les jeunes barons Alle» mands, les Palatins, les Polon» nois, les dames de Stockolm & » de Copenhague, lisent ces livres, » & croient y apprendre ce qui » s'est passé de plus secret à la » cour de France ». XI. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*, qu'il qualifia de *capitaine au régiment de Verdelin*. On lui prouva que dans ce régiment il n'y avoit jamais eu de capitaine de ce nom : il ne laissa pas de publier la seconde édition avec le même titre. Cette histoire est inexacte & mêlée de contes romanesques. Tel est peut-être le duel que l'électeur Palatin envoya au vicomte de *Turenne*. On trouve rarement dans les livres de *Courtilz* la date des événements qu'il raconte. Il

débite ses fictions sans aucun égard à la chronologie. Il passe d'une année à l'autre, sans en avertir son lecteur, faisant quelquefois précéder les faits qui devroient suivre. XII. Les *Mémoires de Tyrconnel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé, comme lui, à la Bastille. XIII. *Mercure historique & politique*, &c. *Sandras*, familiarisé avec la calomnie, & ayant malheureusement de la facilité, publioit volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des *manuscrits* pour faire 40 volumes in-12; collection de romans historiques, qu'il auroit fallu enterrer avec son auteur : ce n'auroit pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, 2 vol. in-12, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être, par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte. *Voltaire* l'appelle *le Gascon Sandras*. Cet auteur étoit Parisien, & non Gascon; mais tous les Gascons ne sont pas en Gascogne. Au reste, *Sandras* étoit le nom d'une terre en Normandie.

COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine *Christine*. Il remplit les devoirs de ce ministere avec autant de fidélité que de prudence. *Louis XIV*, satisfait de ses services, le nomma, à la priere de *Colbert*, résident-général pour la France vers les princes & états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685, à 63 ans. Il n'avoit pas moins d'attrait pour la piété & pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui : I. *Traité de la Civilité*, in-12. II. *Du Point-d'honneur*, in-12. III. *De la Paresse*, ou *l'art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12. IV. *De la jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres, mais encore plus de trivialités & de choses communes. V. Une *Traduction* du *Traité de la Paix & de la Guerre*, de *Grotius*, en 3 livres, 2 vol. in-4°., entiérement effacée par celle de *Barbeyrac*. VI. Une bonne édition de *Corn. Nepos*, *ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4°.

COURTIVRON (Gaspard le Compasseur de Créqui, marquis de), mestre de Camp, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire vétéran de l'académie des Sciences, né à Dijon en 1715, mort le 4 octobre 1785, à 70 ans, se distingua comme militaire & comme homme de lettres. Blessé dans la campagne de Baviere, en tirant le comte de Saxe du péril le plus imminent, il se livra dès-lors à la culture des sciences. Nous avons de lui : I. Un *Traité d'Optique*, 1752, in-4°. L'auteur y donne la théorie de la lumiere dans le systême Newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problêmes de dioptrique & de catôptrique. Ce livre peut servir de commentaire à l'optique de *Newton*. II. Des *Mémoires sur une épizootie qui ravageoit la Bourgogne*. III. *Art des Forges & Fourneaux à feu*, en société avec M. *Bouchu*. Le marquis de *Courtivron* étoit un véritable philosophe. « Comme » il avoit apprécié la vie, dit M. de » Condorcet, il l'a quittée sans » trouble, & peut-être sans regret. » Le seul sentiment qu'il ait été » possible d'appercevoir à travers » le calme & le silence de ses derniers moments, a été la reconnoissance des soins qu'on lui rendoit, & l'attention soutenue de » ménager la sensibilité de ses amis » & de sa famille ».

I. COURTOIS (Hilaire), avocat au châtelet de Paris, naquit à Evreux sur la fin du XVe. siecle.

Il a laiſſé un recueil de poëſies latines, intitulé : *Hilarii* CORTESII, *Neuſtrii, civis Ebroïci, Volantillæ.*

II. COURTOIS (Jacques), ſurnommé *le Bourguignon*, naquit en 1621 dans un village auprès de Beſançon. Son pere étoit peintre ; le fils le fut auſſi, mais d'une maniere bien ſupérieure. Il ſuivit pendant 3 ans une armée. Il deſſina les campements, les ſiéges, les marches, les combats dont il fut témoin : genre de peinture pour lequel il avoit beaucoup de talents. Ses ouvrages offrent une action & une intelligence peu communes, de la force & de la hardieſſe, un coloris frais & éclatant. Ses ennemis & ſes envieux l'ayant accuſé d'avoir empoiſonné ſa femme, il chercha un aſile chez les jéſuites, & en prit l'habit. La maiſon dans laquelle il fut reçu, fut bientôt ornée de pluſieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome, en 1676, à 55 ans. Ses principaux ouvrages ſont dans cette ville ſuperbe. *Parrocel* le pere fut ſon éleve. *Voy.* GELÉE.

III. COURTOIS, (Guillaume) frere du précédent, mort en 1679. Diſciple de *Pierre de Cortone*, il ſe fit auſſi admirer par ſes talents pour la peinture. Il fut employé par le pape *Alexandre VII*, qui, charmé de ſon travail, lui donna une chaîne d'or avec ſon portrait. Peu de peintres ont auſſi bien traité l'hiſtoire que lui.

I. COUSIN, (Gilbert) chanoine de Nozerai, mourut dans les priſons de Beſançon, en 1567, à 61 ans, accuſé de donner dans les nouvelles opinions des calviniſtes. Les fruits de ſa plume, qui roulent ſur les belles-lettres & la piété, ont été réunis en 3 vol. in-fol. : Baſle, 1562, ſous le titre de *Cognati Opera.*

II. COUSIN, (Jean) peintre & ſculpteur, né à Soucy, près de Sens, mort en 1589, eſt le plus ancien artiſte François qui ſe ſoit fait quelque réputation. Il peignoit ſur le verre, ſuivant l'uſage de ſon ſiecle. Ses tableaux ſont en très-petit nombre. Le plus conſidérable eſt le *Jugement univerſel*, chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avoit coupé la toile de ce tableau, & étoit prêt de l'emporter, ſi un religieux ne fût ſurvenu : ce qui obligea de le tirer de l'égliſe, pour le placer dans la ſacriſtie. Ses morceaux de ſculpture n'étoient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau* de l'amiral *Chabot*, aux Céleſtins de Paris. Ce peintre avoit encore le talent de plaire à la cour. Il paſſa des jours heureux & tranquilles, ſous les regnes orageux de *François II*, *Charles IX* & *Henri III.* Quelques écrivains ont voulu perſuader qu'il étoit Proteſtant, parce qu'ayant repréſenté dans une vitre de S. Roman de Sens, le jugement univerſel, il y mit un pape en enfer au milieu des démons ; mais c'étoit une leçon de morale, pour montrer que les puiſſances de ce monde n'étoient pas plus exemptes que les derniers des hommes, des peines de l'autre vie. *Couſin* laiſſa quelques *Ecrits ſur la Géométrie* & *la Perſpective*, & un petit *Livre des proportions du corps humain.* Il excelloit dans le deſſin. Ses idées ſont nobles, & ſes figures ont une belle expreſſion.

III. COUSIN, (Jean) habile hiſtorien du dernier ſiecle, étoit né à Tournai. Il eſt connu principalement par une *Hiſtoire*, auſſi ſavante que rare, de ſa patrie. Elle fut imprimée à Douai, 1620, 4 vol. in-4°.

IV. COUSIN, (Louis) d'abord bachelier de Sorbonne, enſuite avocat & préſident à la cour des monnoies,

monnoies, l'un des *Quarante* de l'académie Françoise, naquit à Paris en 1627, & y mourut le 26 février 1707, à 80 ans. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savants*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Loin de s'imaginer qu'en faisant l'extrait des livres, il eût acquis le privilege de faire une satyre, il ne crut pas que cet extrait lui donnât seulement le droit de s'ériger en juge; il ne se regarda jamais que comme historien. Exempt de partialité & de malice, il crut qu'il falloit se borner à mettre du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidélité dans des *Journaux littéraires*, au lieu de les remplir (comme on a fait depuis) de plaisanteries indécentes, d'eloges mercenaires & d'extraits infideles. Le *Journal des Savants* ne servit qu'à le délasser de ses autres travaux. Il s'étoit déjà fait connoitre par des *Traductions*, écrites en homme qui possede son original, & non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont: I. Celle de l'*Histoire Ecclésiastique* d'*Eusèbe*, de *Socrate*, de *Sozomènes*, de *Théodoret*, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cette traduction demandoit la connoissance des matieres ecclésiastiques, & l'on assure qu'il étoit bon théologien. II. La *Version des Auteurs de l'Histoire Byzantine*, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande en 10 vol. in-12. III. La *Traduction* de *l'Histoire Romaine* de *Xyphilin*, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il ait rendus aux gens de lettres. Il laissa en mourant sa bibliothéque à S. Victor, avec un fonds de 20 mille livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothéque. Il fonda aussi six boursiers au college de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée de ce college, elle a été transportée à celui de Laon. Le président *Cousin* étoit un homme d'un commerce doux & aisé, fidele aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature. Il étoit marié; mais n'ayant pas eu d'enfants, le satyrique *Ménage* fit sur la stérilité de son épouse d'assez mauvaises plaisanteries, qui le brouillerent irréconciliablement avec le président *Cousin*.

COUSTANT, (Pierre) né à Compiegne en 1654, Bénédictin de S. Maur en 1672, mort à Paris en 1721, à 67 ans, s'appliqua comme ses autres confreres à travailler sur les Peres de l'Eglise. *S. Hilaire* lui tomba en partage, & il en donna une nouvelle édition in-fol. à Paris, en 1693, avec des notes également courtes, savantes & judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *S. Augustin*. On a encore de lui le premier volume des *Lettres des Papes*, avec une préface & des notes, in-fol. 1721; & la *Défense des regles de diplomatique* du savant *Mabillon*, contre le Jésuite *Germond*. Cette Défense forme deux volumes, sous le titre de *Vindiciæ manuscriptorum Codicum*; le premier publ. en 1705, & le deuxieme en 1715. Dom *Coustant*, en saisissant l'esprit des Peres pour l'intelligence de leurs écrits, en prit aussi les maximes pour la regle de sa conduite. Sa charité pour ses confreres, & sur-tout pour les pauvres, étoit infinie. Il aimoit non-seulement les pauvres, mais la pauvreté: les choses les plus viles étoient celles qu'il ambitionnoit le plus. Comme éditeur, il se distingua par l'étendue de son érudition, par la justesse de son discernement, & par son extrême exactitude.

COUSTELIER, (Antoine-Urbain) libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est au-

teur de plusieurs brochures frivoles : *L'Heureuse foiblesse* ; *Lettres d'une Demoiselle*, &c. ; *La Rapsodie galante* ; *Les petites Nouvelles Parisiennes* ; *Lettres de la Fillon* ; *Lettres d'un François à un Anglois* ; *Histoire d'un homme monstrueux* ; *le petit Parisien*. On a encore de lui quelques autres petits livres, qui lui ont fait beaucoup moins de réputation que ses élégantes *Editions* de quelques Poëtes & Historiens Latins. Les principales sont : I. Celles de *Virgile*, 3 vol. in-12.... d'*Horace*, in-12.... de *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, in-12 & in-4°.... de *Lucrece*, de *Phedre*, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures... de *Perse* & *Juvenal*, in-12 sans fig... de *Martial*, 2 vol. in-12. II. Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes & fig... de *Cornelius Nepos*, de *Salluste*, de *Vell. Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12, avec fig. MM. *Barbou* continuent cette collection avec succès.

I. COUSTOU, (Nicolas) sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, & mourut à Paris le 1 mai 1733 à 75 ans, membre de l'académie royale de peinture & de sculpture. Il avoit fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est-là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles & Marly de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui est derriere le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui, ainsi que les deux *Groupes* qui sont à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des Ecuyers*. Un bavard qui affichoit la prétention, s'avisa de dire à l'artiste, que ce dernier chef-d'œuvre occupoit : *Mais cette bride devroit, ce me semble, être tendue.* — *Que n'êtes-vous, Monsieur*, (répondit *Coustou*,) *venu un moment plutôt ! vous auriez vu la bride telle que vous la desirez ; mais ces chevaux ont la bouche si tendre, que cela ne dure qu'un clin-d'œil.* On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage & délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques & nobles, des draperies riches, élégantes & moelleuses.

II. COUSTOU, Guillaume) frere du précédent, directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, mort à Paris le 22 février 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-célebre par le nombre & la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Il ne fut pas toujours estimé comme il méritoit de l'être. Un financier, qui se disoit connoisseur, le fit un jour appeler chez lui. *Je voudrois, Monsieur*, lui dit le Plutus, *que vous me fissiez, en marbre, des magots de la Chine, propres à être mis sur une cheminée.* Le statuaire, étonné d'une telle demande, répondit froidement au stupide financier : *Je le veux bien, pourvu que vous vouliez me servir de modele.* Il ne faut pas le confondre avec *Guillaume Coustou* son frere, mort à Paris en 1746, à 68 ans, connu par son *Mausolée* du cardinal *Dubois*, dans l'église collégiale de S. Honoré ; & par les deux groupes de chevaux domptés, à Marly, &c. &c.

III. COUSTOU, (Guillaume) né à Paris en 1716, étoit fils du précédent, & il hérita de ses talents, qu'il perfectionna à Rome. De retour en France où il avoit remporté, avant son voyage d'Italie, le prix de sculpture à 19 ans, il vit son ciseau employé par les seigneurs & les princes. Il fut chargé de faire le mausolée de Mgr le *Dauphin*, pere de LOUIS XVI, & de son illustre épouse : monument qui embellit la cathédrale de Sens.

Il étoit achevé, lorsque son auteur fut enlevé aux beaux-arts en juillet 1777, à 61 ans. Son cercueil fut décoré du cordon de S. Michel, que le roi venoit de lui accorder. Ses autres ouvrages sont : l'*Apothéose de St. François-Xavier*, qu'il fit en marbre pour les jésuites de Bourdeaux ; un *Apollon* qu'on voit à Bellevue ; *Vénus* & *Mars*, que le roi de Prusse fit acheter pour orner sa galerie de Berlin, &c. Sa *Vénus* est recommandable par la grâce, la précision, la noblesse des formes.

COUSTURIER, (Pierre) Manseau, nommé ordinairement *Petrus* SUTOR, docteur de la maison & société de Sorbonne, enseigna longtemps avec distinction. Les dangers du monde & les attraits de la solitude le porterent, dans un âge mûr, à se faire Chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : I. Un traité *De votis Monasticis*, in-8°, contre *Luther*; c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*: Paris, 1546, in-8°. III. Un *Traité* contre *le Fevre d'Etaples*, (Paris, 1523) pour prouver que *Ste. Anne* avoit été mariée trois fois; dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle *Cousturier* mit beaucoup de chaleur. IV. *De vita Carthusiana libri duo*: Paris, 1526, in-8°; & Cologne, 1609. Le Chartreux n'oublie par le conte du *Chanoine ressuscité* pour annoncer qu'il étoit en enfer. V. *De translatione Bibliorum*, 1525, in-folio.

COUTO, (Diego de) né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes; & se maria à Goa, où il mourut en 1616, à 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de *Barros*; mais il n'y a eu que la XIIe décade de cette Histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité* contre la *Relation d'Ethiopie*, par *Louis de Urreta*.

COUTURE, (Jean-Baptiste) né au village de Langrune, diocese de Bayeux en 1651, professeur d'éloquence au college royal, membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, mourut à Paris en 1728, à 77 ans. On voyoit quelquefois, à ses leçons d'éloquence, des professeurs même. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui : sur le *faste*, sur la *vie privée des Romains*, sur *leurs Vétérans*, sur quelques *cérémonies de leur Religion*, &c.

COUTURES, (Jacques Parrain, baron DES) natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction de Lucrece*, avec des remarques : Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron *des Coutures* pensoit, à-peu-près comme le poëte Latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrece*, il avoit traduit la *Genese*: Paris, 1687 & 88, 4 vol. in-12 : mêlant, sans choix dans ses occupations, le sacré & le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale & de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont. Malgré son titre de baron, il n'étoit pas riche. Ses créanciers ayant obtenu une sentence pour faire exécuter ses meubles, ils les fit enlever dans la nuit, & ne laissa pour les huissiers & pour eux, que ces quatre vers, écrits sur la muraille de sa chambre :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers & recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez la muraille.

COUVREUR, (Adrienne le) comédienne Françoise, née à Fismes en Champagne l'an 1690, débuta à Paris, le vendredi 14 mai 1717, par le rôle d'*Electre* dans la tragédie de ce nom. Elle fut reçue dès le même mois pour les premiers rôles tragiques & comiques, qu'elle a remplis supérieurement. Cette comédienne, l'une des plus célebres que la France ait produites, abolit les cris, les lamentations mélodieuses & apprêtées, ressource des actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expression & de vérité. Mal partagée, à quelques égards, de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille, de beauté. C'étoit, disoit-on, une véritable reine qui jouoit avec des comédiens. C'est l'actrice qui a le mieux joué le rôle de *Phedre*, (dit M. de *la Bretonne*). « Ce rôle difficile, où les plus grands talents » échouent; où *Clairon* mettoit tant » d'art; que *Dumesnil* ne remplissoit pas toujours: mais où *le Couvreur* excella, parce qu'elle sembloit faite pour lui, & le rôle » pour elle ». Elle mourut le 20 mars 1730, à 40 ans. Son esprit & son caractere inspirerent une forte passion au comte, depuis maréchal de *Saxe*. Ce héros, nommé duc de *Courlande*, ayant eu besoin d'argent, Mlle *le Couvreur* mit ses pierreries en gage pour une somme de 40 mille livres, qu'elle lui envoya. Malgré ses traits de générosité, Mlle *le Couvreur* eut des ennemis, parce qu'elle avoit un grand talent. Les mauvais plaisants l'appeloient *la Couleuvre*: surnom odieux qu'elle ne méritoit point. Ses amis la vengerent; & elle en eut parmi les premiers poëtes de la nation. On mit au bas du portrait de cette célebre actrice, peint par *Coypel*, ces quatre vers:

Ton art, par un effort heureux,
Transmet mon air, mes traits, ma gloire à nos neveux.
Ne t'énorgueillis pas du talent qui t'honore,
Coypel! *quand je jouois, je peignois mieux encore.*

Voyez MARSAIS... ALLAINVAL... & SAXE, nº I.

COWLEY, (Abraham) né à Londres en 1618, mort dans cette ville, le 18 juillet 1667, à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poësie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étoient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *Poëme*, en 4 chants, *sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de *Charles I*, auquel il fut toujours fidele. Il suivit la veuve de ce prince infortuné, la reine *Henriette-Marie* obligée de se retirer en France. *Charles II*, qui lui avoit des obligations, l'honora de son estime & de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit: *Je viens de perdre l'homme du royaume, qui m'étoit le plus attaché.* Il avoit quitté la cour pour vivre dans une retraite agréable, sans autre société que celle de ses amis & des Muses. Les libéralités du duc de *Buckingham* & du comte de *St-Alban*, qui lui étoient sincérement attachés, l'avoient mis dans une honnête abondance. *Buckingham*, l'aimant même après sa mort, le fit enterrer à ses frais à Westminster; & son buste fut placé entre *Chaucer* & *Spencer*. Il orna son tombeau

d'une Epitaphe, où il ne craignoit pas de l'appeler, « le *Pindare*, l'*Horace* & le *Virgile* de l'Angleterre ». Ses *Œuvres*, consistant en poësies latines & angloises, ont été recueillies à Londres, 1707, 2 vol. in-8°; ou 1710, 3 vol. in-4°. « *Cowley* (dit » M. *Hume*) n'étoit qu'un poëte » médiocre. Il n'avoit pas d'oreille » pour l'harmonie, & ses vers ne » se font connoître qu'à la rime. » Ses nombres rudes & discordants » ne présentent que des sentiments » forcés, de languissantes allégo- » ries, des allusions éloignées & » des pointes affectées. Cependant » la force & l'ingénuité percent » quelquefois parmi des imagina- » tions si peu naturelles. Quelques » traits Anacréontiques surpren- » nent, par leur facilité & leur en- » jouement. Ses ouvrages de prose » plaisent, par l'honnêteté & la » bonté qu'ils respirent, & même » par leur ton sombre & mélanco- » lique ». (*Histoire de la Maison de Stuart*, tom. 4). L'éditeur Liégeois de notre Dictionnaire trouve le jugement que porte *Hume* des Poësies de *Cowley* trop févere. *Niceron* en pensoit cependant de même. Il rapporte quelques-unes des pointes ridicules du poëte Anglois. Ainsi, par exemple, les yeux de sa froide maîtresse sont des miroirs ardents faits de glace. Il dit, sur la mort d'un arbre, où il avoit gravé les sentiments de sa passion, que ses caracteres enflammés l'avoient brûlé jusqu'à la racine. Son cœur est un Etna, qui, au lieu de la forge de *Vulcain*, renferme celle de *Cupidon*. Il conclut qu'on peut vivre sous la Zône torride, puisqu'on vit au milieu des ardeurs dont il est dévoré. Malgré ces défauts, on trouve dans ses Poësies latines quelques petites pieces d'un style agréable & naturelle; mais elles ne forment pas le plus grand nombre. *Voltaire*, dans une Lettre à M. de *Chabanon*, lui dit : « Vous appelez » *Cowley* le *Pindare Anglois*; vous » lui faites bien de l'honneur. C'é- » toit un poëte sans harmonie, » qui cherchoit à mettre de l'esprit » par-tout. Le vrai *Pindare* est *Dryden* ».

COWPER, (Guillaume) chirurgien Anglois, s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des Muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un Supplément à l'*Anatomie de Bidloo* : on le trouve dans l'édition de 1739 & 1750. Tous les écrits de *Cowper* sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses... *Voyez* GEORGES Ier, roi d'Angleterre.

COXIS *ou* COXIE, (Michel) peintre Flamand, né à Malines en 1497, disciple de *Raphaël*, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travailloit. Ses tableaux sont recherchés & difficiles à trouver.

COYER, (N...) né à Beaumeles-Nones en Franche-Comté, mort à Paris le 18 juillet 1782, dans un âge assez avancé, fut quelque temps Jésuite. Ayant quitté cette société, il se rendit à la capitale vers 1751, & chercha des ressources dans sa plume. Il débuta par quelques feuilles volantes, dont quelques-unes, telles que *la Découverte de la Pierre Philosophale*, imitée de *Swift*, & l'*année merveilleuse*, eurent le plus grand succès. Ces petites brochures furent réunies sous le titre très-convenable de *Bagatelles morales*. Il y a de la légéreté, de la finesse & de l'agrément dans quelques pieces de ce recueil; mais l'ironie étant la figure favorite de l'auteur, le ton en est monotone, & les plaisanteries sont amenées quelquefois de

trop loin. On voyoit dans les écrits de l'abbé *Coyer*, comme dans sa conversation, un effort continuel pour être agréable; & c'est le plus sûr moyen de ne pas l'être, ou de ne l'être pas long-temps. Sa *Noblesse commerçante*, & le petit roman de *Chinki*, attribué d'abord à *Voltaire*, firent encore plus de sensation que les *Bagatelles morales*. Ces deux brochures précéderent deux lois, dont l'une donnoit la noblesse aux commerçants distingués, & l'autre abolit pour quelque temps les jurandes. Nous avons encore de l'abbé *Coyer*: I. L'*Histoire de Jean Sobieski*, 3 vol. in-12, 1761 : ouvrage intéressant, malgré une multitude de faits qui se ressemblent, & dont le style est animé, concis, mais peu digne quelquefois de la majesté de l'histoire; parce qu'on y sent trop la diction maniérée de l'auteur des *Bagatelles*. II. *Voyage d'Italie & de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé *Coyer* avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en François léger, qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, & fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts & de son caractere. Ce livre dut cependant être lu avec plaisir par les femmes & par les jeunes-gens, qui ne connoissoient ni les *Observations* de M. *Grosley*, ni le *Voyage* de M. *de la Lande*. III. *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12 : c'est le *Londres* de M. *Grosley*; abrégé & retourné, à quelques remarques près qu'on doit à l'auteur. Le néologisme & l'affectation d'esprit s'y font encore plus sentir que dans le *Voyage* d'Italie. On a réuni en 2 vol. in-12 les *Bagatelles morales*, la *Noblesse commerçante*, *Chinki*, & un autre ouvrage intitulé : *De la Prédication*, où l'auteur veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger les hommes, des *Bagatelles* futiles, dont quelques-unes sont très-improprement appelées *morales*, valoient mieux que les *Sermons de Massillon*! L'abbé *Coyer*, malgré son habit, avoit adopté beaucoup de sentiments de la philosophie moderne, & il les faisoit valoir à sa maniere.

I. COYPEL, (Noël) peintre, né à Paris en 1629 d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célebre *Vouet*, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avoit un talent décidé. Nommé directeur de l'école Françoise à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, *Antoine Coypel*, âgé seulement de douze ans, suivit son pere dans ce voyage. Les Italiens admirerent le mérite consommé de l'un, & les grandes espérances que donnoit l'autre. Ce célebre artiste, qui peignoit encore, quoique presque octogénaire, les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707 à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-royal, aux Tuilleries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, vont les étudier. *voy. II.* HERAULT.

II. COYPEL, (Antoine) fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvres qui y brillent. Son mérite le fit choisir par *Monsieur*, frere unique de *Louis XIV*, pour être son premier peintre. Le Roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux & dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'*Or-*

léans, régent du royaume, ami de tous les arts, & réussissant dans plusieurs, fit nommer *Coypel* premier peintre de *Louis XV*, en 1717, & l'annoblit l'année suivante. En 1719 il lui fit présent d'un carosse & d'une pension de 1500 l. pour l'entretien de l'équipage. *Coypel* ayant eu ensuite quelques mécontentements, étoit tenté de passer en Angleterre, lorsque le duc d'*Orléans* se rendit *incognito* chez lui, pour l'engager à ne point quitter la France. Ce même prince n'étant encore que duc de Chartres, voulut être son disciple, & fit beaucoup de progrès dans le dessin, grâces à ses leçons. Le maître dédia à son éleve vingt Discours, remplis de préceptes confirmés par des exemples, & sur-tout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. On trouve dans les *Passe-temps poëtiques* de *la Martiniere*, une piece de vers d'*Antoine*, intit.: *Epître d'un pere à son fils sur la Peinture*, où il y a des beautés. COYPEL entendoit supérieurement le poëtique de son art. Il inventoit facilement, & exprimoit avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris, le 7 janvier 1722, à 61 ans.

III COYPEL, (Noël-Nicolas) frere du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, & par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il auroit peut-être surpassé ses freres, par la légéreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si un coup qu'il s'étoit donné à la tête, n'eût hâté sa mort le 24 décembre 1734, à 45 ans.

IV. COYPEL, (Charles-Antoine) mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'*Antoine*, se montra digne de la famille dont il sortoit. Les places de premier peintre du Roi & de M. le duc d'*Orléans*, & de directeur de l'académie royale de peinture & de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il avoit beaucoup d'esprit, & il écrivoit d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours Académiques* fort applaudis, qu'on trouve dans le *Mercure* de France 1752, il avoit composé plusieurs *Pieces de Théâtre*, dont quelques-unes ont été jouées à la cour. Celles qui sont parvenues à notre connoissance, sont au nombre de trois: I. Les *Amours à la Chasse*, 1718. II. Les *Folies de Cardenio*, 1720. III. Le *Triomphe de la Raison*, 1730. Ses ouvrages pittoresques ont été applaudis, pour la justesse, la variété & la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris & la facilité de la touche.

COYSEVOX, (Antoine) sculpteur Lyonnois, né en 1640, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le superbe palais de Saverne du cardinal de *Furstemberg*. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture & de sculpture, & travailla à différents bustes de *Louis XIV*, & à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux & élevé, naïf & noble, son ciseau prenoit la caractere des différentes figures qu'il avoit à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs, le faisoient autant aimer que ses ouvrages le faisoient admirer. Quelqu'un le félicitant à la fin de ses jours, de son habileté: *Si j'en ai eu*, répondit-il, *c'est par quelques lumieres, qu'il a plu à l'Auteur de la nature de m'accorder, pour m'en servir comme de moyen pour ma subsistance. Ce vain fantôme est prêt à disparoître avec ma vie, & va se dissi-*

per comme une fumée. Il mourut à Paris en 1720, à 60 ans.

COYTIER ou COCTIER, (Jacques) médecin de *Louis XI*, obtint grâces sur grâces en le menaçant de la mort, que ce monarque craignoit beaucoup. Le roi revint pourtant du foible qu'il avoit pour ce médecin, & donna ordre à son prévôt de l'en défaire sourdement. *Coytier*, averti par ce prévôt son ami intime, lui dit: « Que ce qui l'afflige oit le plus en mourant, c'étoit que le roi ne vivroit que quatre jours après lui; que c'étoit un secret qu'il savoit par une science particuliere, & qu'il vouloit bien le lui confier comme à un ami fidele ». Le prévôt rapporta cette confidence au roi qui, plus épouvanté que jamais, ordonna qu'il ne se présentât plus devant lui. Le médecin se retira avec des biens considérables, oublia dans l'aisance & dans les plaisirs les orages de la cour, & mourut vers la fin du XV[e] siecle. Après la mort de *Louis XI*, il fut recherché pour les sommes immenses qu'il avoit reçues de ce prince; mais il se tira d'affaire en payant une taxe de 50 mille écus. La crainte du trépas étoit si puissante sur *Louis XI*, qu'il ne lui refusoit jamais rien, pourvu qu'*il chassât le fantôme épouvantable de la* MORT, *au nom de laquelle il se couloit entre ses draps.* Les ordonnances de *Coytier*, si l'on en croit une ancienne chronique', étoient de *terribles & merveilleuses médecines. Gaguin* dit en termes exprès: *humano sanguine, quem ex aliquot infantibus sumptum hausit, salutem comparare vehementer optabat*; mais ce remede exécrable ne put renouveler le sang brûlé de *Louis XI*. Outre les places dont il honora son médecin, il l'accabloit chaque jour de présents, malgré les brutalités accompagnées de jurements avec lesquelles il lui parloit: il le gourmandoit, (dit *Mézerai*) comme un valet. Les comptes des trésoriers de l'épargne portent que, dans moins de huit mois, *Coytier* reçut 98 mille écus.

COZZANDUS, (Léonard) moine du XVII[e] siecle, natif de Bresse, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir. I. *De Magisterio antiquorum Philosophorum.* II. D'un traité *De Plagio.* III. D'un autre, intitulé: *Epicurus expensus.*

CRABBE, (Pierre) religieux Franciscain natif de Malines, mourut dans cette ville en 1553, à 83 ans, après avoir été élevé aux premieres charges de son ordre. On a de lui une édition des *Conciles*, continuées par *Surius*: elle est incomplette & mal dirigée.

CRAFFTHEIM, *voy.* CRATON.

I. CRAIG, (Nicolas) *Cragius*, né vers l'an 1541 à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria deux ans après, & se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenoient point. Il s'en débarrassa, aussi bien que de leur mere, en faisant casser son mariage; & malgré cette aventure, il eut la foiblesse de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employoit. Il mourut en 1602, à 61 ans, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la République des Lacédémoniens*, imprimé pour la 1[ere] fois en 1592, réimprimé à Leyde en 1670, in-8°; & les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de *Fréderic I*, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Coppenhague en 1737, in-fol.

II. CRAIG, (Thomas) jurisconsulte Ecossois, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre & d'Ecosse*, réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; & d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

III. CRAIG, (Jean) mathématicien Ecossois, s'est fait un nom célebre par un petit écrit de 36 pag. fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de : *Theologiæ Christianæ Principia mathematica*. Jean Daniel *Titius* en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1755, in-4°. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie & les ouvrages de *Craig*. Cet auteur y calcule la force & la diminution des choses probables. Il établit d'abord que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu; & par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion Chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle seroit nulle après ce terme, si *Jesus-Christ* ne prévenoit cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion Judaïque par son premier. L'abbé d'*Houteville* a réfuté ces savantes rêveries, dans sa *Religion Chrétienne prouvée par les faits*.

CRAMAIL, *ou* CARMAIN, (Adrien de MONTLUC, comte de) petit-fils du maréchal de *Montluc*, fut maréchal-de-camp, gouverneur du pays de Foix. Il étoit nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de Madame *du Fargis*, contre le cardinal de *Richelieu*, il fut mis à la Bastille après la journée des Dupes en 1530. Il mourut en 1646 à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'*Escoubleau*. Il est auteur de la comédie *des Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois depuis. On lui attribue aussi les *Jeux de l'Inconnu*, recueil de quolibets assez plats; & les *Pensées du Solitaire*.

I. CRAMER, (Jean-Fréderic) professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, & résident de ce prince à Amsterdam, possédoit le droit, les langues & la science des médailles. Il mourut à la Haye en 1715. On a de lui : I. *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin, 1694, in-folio. Cet écrit est principalement contre cette question impertinente du Jésuite *Bouhours : Si un Allemand pouvoit être bel esprit?* II. Une *Traduction* latine de l'*Introduction à l'Histoire* par *Puffendorf*.

II. CRAMER, (Gabriel) né à Geneve en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Les académies de Londres, de Berlin, de Montpellier, de Lyon, de Bologne, s'empresserent à le mettre au nombre de leurs membres. Il mourut en 1652, à 48 ans, à Bagnols en Languedoc, où il étoit allé, dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : I. Une excellente *Introduction à la Théorie des lignes courbes*, imprimée en 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de *Descartes*, mais en la perfectionnant & en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. II. *L'Edition des Œuvres de* Jacques & Jean *Bernoulli*, en 6 volumes in-4°. 1743. Ce recueil précieux est fait avec un soin & une intelligence qui méritent la reconnoissance de tous les géometres. *Cramer* étoit disciple de

Jean Bernoulli. Il étoit disciple d'un tel maître, par ses vastes connoissances dans la géométrie, dans la physique & dans les belles-lettres. C'étoit une encyclopédie vivante. Ses mœurs, sa conduite & son caractere faisoient honneur à la philosophie. Sa famille subsiste encore à Geneve, & soutient son nom avec honneur.

III. CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, & les professa à Zurich & à Herborn. Il mourut dans la premiere ville en 1702. Ses principaux ouvrages sont: I *Exercitationes de ara exteriori Templi secundi.* Leyde, 1697, in-4°. II. *Theologia Israëlis.* Bâle, 1699, in-4°.

IV. CRAMER (Jean-Rodolphe), frere du précédent, naquit à Elcan en 1778. Il fut professeur d'hébreu à Zurich, après la mort de son frere, & ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, & mourut en 1737. On a de lui: I. Un grand nombre de *Theses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations*, aussi latines. III. Neuf *Harangues*, & d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMMER *ou* CRANMER (Thomas), né à Astason en Angleterre, l'an 1489, d'une famille noble, professa pendant quelque temps, avec succès, dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connoître, & le divorce de *Henri VIII* fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. *Henri* l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape *Clément VII*, quoique prévenu contre lui par sa conduite & par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrettement avec la fœur d'*Osiander*, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorberi, & depuis long-temps le ministre des passions de *Henri*, il fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec *Catherine d'Aragon*, travailla à l'unir avec *Anne* de *Boulen*, & ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. On sait que cette princesse ne jouit pas long-temps de son triomphe, & que le roi s'oublia jusqu'à l'accuser d'adultere dans la chambre des pairs. La maniere dont *Crammer* s'y prit pour défendre *Anne*, sa bienfaitrice, fut d'un courtisan adroit. « Je n'ai jamais „ eu, SIRE, meilleure opinion „ d'aucune femme que de la vôtre; „ je ne puis la croire coupable. „ Mais quand je vois la rigueur „ dont Votre Majesté use envers „ elle, après l'avoir si tendrement „ aimée, je ne saurois m'imaginer „ qu'elle soit entiérement innocente. J'ai été comblé de ses bienfaits; souffrez donc, SIRE, que „ je me borne à demander à Dieu „ qu'elle se justifie pleinement ». L'exemple de cet évêque schismatique enleva plus de fideles à l'église Catholique, que tous ses raisonnements. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de *Henri* (*voy.* EDOUARD VI). *Crammer*, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du regne.

de la reine *Marie*, il fut arrêté comme un traitre & un hérétique. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. *Marie* ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, & déclara sur le bûcher qu'il mouroit Luthérien. M. l'abbé *Millot* dit qu'il étendit dans les flammes la main qui avoit signé l'abjuration, & la tint immobile jusqu'à ce qu'elle fût entiérement brûlée. Son supplice est du 21 mars 1556 : il avoit 65 ans. Les Protestants ont dit autant de bien de ce Prélat courtisan, que les Catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme (suivant *Bossuet*), qu'un évêque qui étoit » en même temps Luthérien, marié en secret, sacré archevêque » suivant le Pontifical Romain, » soumis au Pape dont il détestoit la puissance, disant la Messe » qu'il ne croyoit pas, & donnant » pouvoir de la dire »! C'est pourtant cet homme, que *Burnet* donne pour un *Athanase* & pour un *Cyrille*; tant l'esprit de parti fascine les yeux, & tant il est dangereux qu'un controversiste se mêle d'être historien! On a de *Crammer* : I. La *Tradition nécessaire du Chrétien*; II. *Defensio Catholicæ Doctrinæ*, à Embdem, 1557, in-8°., & plusieurs ouvrages en anglois & en latin.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de *Richelieu*. C'est sous son administration que parurent les grands livres imprimés au Louvre. Ses éditions n'étoient ni aussi belles, ni aussi exactes que celles des *Etienne*, des *Manuce*, des *Plantin* & des *Frobens*; mais, après les chefs-d'œuvres de ces célebres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à Paris en 1669, à 84 ans. Le *Catalogue de ses Editions* a été imprimé plus d'une fois par lui & par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale, mais qui n'eut ni ses talents, ni son exactitude. *Louis XIV* fit venir de Lyon, en 1691, *Jean Anisson*, qui le remplaça, & qui soutint la réputation de l'imprimerie royale.

CRANTOR, philosophe & poëte Grec, natif de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de *Platon*, & le premier qui la commenta. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, que nous n'avons plus. Cicéron parle très-avantageusement d'un petit ouvrage qu'il avoit fait sur le deuil, *de luctu*. Il l'appelle un petit livre, mais un livre d'or que l'on doit apprendre mot à mot. *L.* 2, *Quæst. Academ.* Ce livre du deuil est le même qu'il appelle *de la Consolation* dans le premier livre de ses Tusculanes. Il florissoit vers l'an 315 avant J. C.

CRANTZ, *voyez* KRANTZ.

CRAON (Pierre de), d'une famille ancienne qui tire son nom du petit village de Craon en Anjou, s'attacha à *Louis* d'*Anjou*, qui étoit alors en Italie. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent & du secours ; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'*Anjou*, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de *Berri* menaça le commissionnaire infidele de le livrer au dernier supplice ; mais sa naissance & ses richesses le sauverent. *Craon* se fit connoître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'*Or*-

léans l'avoit disgracié : il s'imagina que le connétable de *Clisson* lui avoit rendu de mauvais offices, & il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu 14 juin 1391. Le conn table n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de *Bretagne*, qui lui dit en le recevant : *Vous avez fait deux fautes dans la même journée ; la premiere d'avoir attaqué le Connétable, & la seconde de l'avoir manqué.* Les biens de l'assassin furent confisqués, & donnés au duc d'*Orléans* ; son hôtel changé en un cimetiere, & ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, lui & *Maisieres* avoient obtenu du roi *Charles VI*, qu'on donneroit des confesseurs aux criminels qui alloient au supplice. *Richard II*, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque temps après, & l'obtint. *Craon* revint à la cour, s'y montra hardiment ; tandis que *Clisson*, qui avoit si bien mérité de l'état, en étoit banni.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme Provençal, natif de Salon, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous *Louis XIV*, quoique *Henri II* lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. *De Crapone* entendoit parfaitement les fortifications. Le roi *Henri II* le préféroit aux étrangers que la reine *Catherine* de *Médicis* protégeoit au préjudice des François. Ce prince l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, âgé seulement de 40 ans.

† CRASOCKI, (Jean) gentilhomme Polonois, contribua beaucoup à procurer au duc d'*Anjou* la couronne de Pologne, au milieu du XVIe siécle. Dans le cours de ses voyages, il s'étoit arrêté quelques années en France, où il avoit fait les plaisirs de la cour de *Charles IX*, par la vivacité de son esprit, comme il en avoit causé la surprise par la petitesse de sa taille & de la délicatesse de ses traits. Ce gentilhomme s'attira les bonnes grâces & les bienfaits du roi, & de *Catherine* de *Médicis*. Enfin, comblé de richesses, & pénétré de gratitude & d'admiration, il retourna dans sa patrie. Le roi *Sigismond-Auguste* vivoit encore : le nam Polonois ne cessoit de l'entretenir & de l'intéresser, ainsi que les grands du royaume, par le récit de ce qui l'avoit frappé durant son séjour en France. Il aimoit sur-tout à s'étendre sur les vertus & les exploits de *Henri*, duc d'*Anjou*, frere du roi. Son langage, animé par la reconnoissance, fit une vive impression sur les Polonois, qui le desirerent pour souverain. *Crasocki* repassa en France, pour y faire connoître les dispositions de la noblesse en faveur de *Henri* ; & lorsque ce prince fut monté sur le trône, il fut, pendant sa courte administration, un de ses sujets les plus fideles & les plus zélés.

CRASSET, (Jean) natif de Dieppe, jésuite, mort en 1692, dans un âge assez avancé, publia, en 1670, des *Méditations pour tous les jours de l'année* ; l'*Histoire du Japon*, &c. en 2 vol. in-4°, dont le premier renferme des détails curieux, & dont le second n'est presque qu'un martyrologe. Ses *Livres de piété* ont été beaucoup lus. Il dirigea avec succès, & jouit de beaucoup de considération dans sa société.

I. CRASSO, (Jules-Paul) médecin de Padoue, ne cultiva pas

moins les langues & les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui : Une *Traduction Latine* des *Ouvrages* d'*Aretaus* & de *plusieurs autres anciens Médecins Grecs*, qu'il a rendus avec fidélité, & même avec élégance.

II. CRASSO, (Laurent) Italien, est auteur des *Eloges des Hommes de lettres de Venise*, en 2 vol. in-4° : ouvrage publié en 1666, devenu rare & recherché, quoique peu estimé ; il fourmille de fautes.

CRASSOT, (Jean) né à Langres, professeur de philosophie au college de Sainte-Barbe, mort en 1616, se fit connoître des savants par une *Logique* & une *Physique* bonnes pour son temps ; & des badauds Parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, & de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de *Marolles* qui nous apprend cette anecdote intéressante, dans ses *Mémoires*.

I. CRASSUS, (*Publius-Licinius*) jurisconsulte Romain, de l'illustre famille des *Crassus*, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J. C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée Romaine, destinée contre *Aristonicus* ; mais il fut vaincu dans une grande bataille, & pris par les Thraces, qui étoient à la solde d'*Aristonicus*. *Crassus*, ayant frappé le soldat qui le conduisoit, fut tué d'un coup de poignard, & enterré à Smyrne. Il avoit quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées ; ce qui étoit alors sans exemple... *Voyez* GRASSIS, n° I.

II. CRASSUS, (*Marcus-Licinius*) de la même famille que le précédent, commença d'abord en esclaves. Il ne possédoit alors que 300 talents environ ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple Romain, & donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvoit en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montoit à 7100 talents. *Un homme*, selon lui, *ne devoit pas passer pour riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée.* La crainte des fureurs de *Cinna* & de *Marius*, l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparoître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J. C., & défit *Spartacus*, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec *Pompée*, puis censeur ; & ensuite il exerça une espece de triumvirat avec le même *Pompée* & *César*. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. *Crassus* devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem. Son avidité lui inspira la pensée d'entreprendre la guerre contre les Parthes. Il dévoroit déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut défaite par *Surena*, leur général. Vingt mille Romains resterent sur le champ de bataille, & dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échapperent à la faveur des ténebres, & furent poursuivis par les Parthes. *Crassus*, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, & ne tarda pas de s'appercevoir que le dessein de *Surena* étoit de le prendre vivant. Il se mit en défense, & fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J. C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la porterent à *Orodes* leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa

bouche, en disant ces mots: *Rassasie-toi de ce métal, dont ton cœur a été insatiable.* Malgré les justes reproches que méritoit ce Romain, on est forcé de lui donner quelques éloges. La fermeté qu'il montra en apprenant la mort de son fils, qui avoit péri dans cette malheureuse expédition, étoit d'un héros. Les paroles qu'il adressa à ceux qui l'environnoient, lorsqu'il fut obligé d'aller se mettre entre les mains de *Surena*, n'honorent pas moins sa mémoire. *Dans quelque lieu*, leur dit-il, *que vous conduise la fortune, dites par-tout que* Crassus *a péri trompé par ses ennemis, & non pas livré par ses soldats. Crassus* étoit, selon *Plutarque*, savant en histoire, & n'étoit point ignorant en philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'*Aristote*, qu'il étudia sous un maître nommé *Alexandre*, le seul de ses amis qu'il mena toujours à la campagne. Dans le chemin, il lui donnoit un chapeau, pour le garantir de l'ardeur du soleil, & ne manquoit pas de le lui redemander au retour. Le disciple, tout riche qu'il étoit, ne fit jamais rien pour son maître; & il est difficile de dire si celui-ci étoit plus pauvre, dit *Plutarque*, quand il entra chez *Crassus*, que lorsqu'il en sortit.

III. CRASSUS, (*L. Licinius*) orateur Romain, dont *Cicéron* fait souvent l'éloge, se distingua autant par son éloquence que par son caractere ferme. Il repoussa un licteur du consul *Philippe*, qui venoit pour l'arrêter, en disant: *Je ne reconnois point* Philippe *pour consul, puisqu'il ne me reconnoit pas pour sénateur.* Il plaidoit contre *Brutus*, citoyen débauché, & peu digne du nom qu'il portoit. Le convoi de *Junie* passe par hasard devant l'endroit où se tenoit le jugement; alors *Crassus* apostrophant vivement *Brutus*: *Que veux-tu*, lui dit-il, *que* Junie *annonce de ta part à ton pere?* ... *Domitius* reprochoit à *Crassus* qu'il avoit pleuré la mort d'un poisson rare qu'il nourrissoit dans son vivier. — *Pour vous*, répondit Crassus, *vous n'êtes pas si tendre, & vous n'avez pas même pleuré la mort de vos trois femmes.*

I. CRATERE, favori d'*Alexandre le* Grand, & rival d'*Antipater*, plut au conquérant Macédonien par un air noble & majestueux, un esprit élevé, & un grand courage. C'étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs dures des Macédoniens, & qui parloit à son maître avec beaucoup de franchise. Aussi ce prince disoit: « Ephestion » *aime en moi* Alexandre, *&* Cratere » *aime le Roi* ». Il l'employoit pour traiter avec les Macédoniens, tandis qu'*Ephestion* traitoit avec les Perses. Après la mort d'*Alexandre*, il fut tué dans un combat contre *Eumenès*, qui le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

II. CRATERE, Athénien, qui avoit recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'*Alexandre*. *Bayle* dit avec raison qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujetti à écrire tous les arrêts du sénat de sa patrie; que ce travail demande un greffier, & non un homme de guerre. Les savants regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

I. CRATÈS, fils d'*Asconde*, disciple de *Diogène* le *Cynique*, naquit à Thebes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie, & pour n'être pas distrait pas les soins temporels, il vendit ses biens, & en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte *Anthisthenes*, & d'après lui *Diogene-Laerce*. *Philostrate*, qui raconte le même fait, dit qu'il jeta son argent dans la mer, en disant: *Péris-*

sez, funestes richesses; je vous engloutis de peur que vous ne m'engloutissiez. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donneroit à ses enfants, s'ils étoient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeoient la philosophie; & au public, s'ils la cultivoient, car ils n'auroient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense, assez plaisant: *Il faut donner à un Cuisinier dix mines, à un Médecin une dragme, à un flatteur cinq talents, de la fumée à un homme à conseils, un talent à une Courtisane, & trois oboles à un Philosophe.* Lorsqu'on lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie: — *A apprendre* (répondoit-il, *à se contenter de légumes, & à vivre sans soins & sans inquiétudes.* Habillé fort chaudement en été & fort légérement en hiver, il se distinguoit en tout des autres hommes. Il étoit d'une malpropreté insupportable, & cousoit à son manteau des peaux de brebis sans préparation; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisoit une espece de monstre. *Alexandre*, curieux de voir ce Cynique, lui offrit de rebâtir Thebes sa patrie. — *Pourquoi cela*, lui répondit Cratès? *Un autre* Alexandre *la détruiroit de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté tiennent lieu de patrie: ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais.* Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athènes. Il connut toute la force de cette espece d'autorité publique, & il s'en servit pour rendre ses compatriotes meilleurs. Patient jusqu'à supporter les coups, il ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain *Nicodrome*, qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée: *NICODROMUS FECIT; C'est de la main de Nicodrome.* Quoiqu'il fût laid & bossu, il inspira la passion la plus violente à *Hipparchie*, sœur du philosophe *Métrocle*. Il fit tout ce qu'il put pour la détacher d'un goût qui pouvoit paroitre peu delicat. Il se présenta un jour tout nu devant son amante: *Voilà*, dit il en lui montrant un corps hideux, *l'époux que vous demandez*; & jetant à terre son bâton & sa besace: *Voici*, ajouta-t-il, *tout son bien... Hipparchie* persistant dans son amour, le Cynique l'épousa; mais il est absurde de croire ce que rapportent *Diogene-Laërce*, *Sextus-Empiricus* & *Apulée*, qu'il proposa à sa femme de consommer le mariage sous le Portique, & qu'elle y consentit. *Cratès* eut d'*Hipparchie* deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, & les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourroient vivre avec elles. Il florissoit vers l'an 328 avant J. C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistolæ Cynicæ*, imprimées en Sorbonne, sans date: livre rare.

II. CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes, & disciple de *Polémon*, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J. C. Ces deux philosophes s'aimerent toujours avec une extrême tendresse. *Cratès* eut pour disciples *Arcesilaus*, *Bion* de Boristhène, & *Théodore*, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur: c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'*Alexandre* son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étoient demeurés fideles, cette héroïne marcha fiérement contre ceux de ses sujets qui avoient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, & rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle fut le gouver-

ner, & fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J. C., laissant une mémoire immortelle.

CRATINUS, un des meilleurs poëtes & des plus grands buveurs de son temps, se fit connoitre à Athenes par ses *Comédies*, & mourut à 97 ans, vers l'an 432 avant l'ere chrétienne. Sa plume n'épargnoit personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quoiqu'une basse bouffonnerie & une grossiere obscénité fissent ordinairement le fond des Comédies de *Cratinus*, le petit peuple d'Athenes le chassa une fois avec sa troupe, parce que la scene n'étoit pas assez bassement comique à son gré. *Quintilien* porte un jugement avantageux de ses pieces de théâtre; mais les fragments qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritoit cet éloge.

CRATIPPUS, philosophe Péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, & eut pour disciples le fils de *Cicéron* & *Brutus*. *Pompée* alla le voir après la bataille de Pharsale, & lui proposa des difficultés contre la providence. Le philosophe consola le guerrier, & justifia la Divinité.

CRATON *ou* DE CRAFFTHEIM, (Jean) né à Bresleau, en 1519, fut médecin des empereurs *Ferdinand I*, *Maximilien II* & *Rodolphe II*. C'est à cette occasion qu'il parodia un vers d'*Horace* :

> *Principibus placuisse viris non ultima laus est.*

Il change ainsi :

> *Cæsaribus placuisse tribus non ultima laus est.*

Ce docteur mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui: *Isagoge Medicinæ*, à Venise, en 1560, in-8°, & plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avoit pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'étoit un homme de bonne mine, & il ressembloit parfaitement à l'empereur *Maximilien II*. On l'accusoit d'avoir l'humeur chagrine, & d'être trop attaché à l'argent.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire & dans le portrait. Le célebre *Rubens* le regardoit comme son émule; & ce n'est pas un petit éloge pour ce peintre. La nature est rendue, dans ses ouvrages, avec une expression frappante & un coloris enchanteur.

I. CREBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon le 13 févr. 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au college *Mazarin*, fit son droit & fut reçu Avocat. Il se mit à Paris chez un procureur, pour s'y former à l'étude du barreau; mais l'impétuosité de sa jeunesse fut un obstacle à ses succès. *Prieur* (c'étoit le nom de son procureur) lui voyant une répugnance naturelle pour la chicane, lui proposa de travailler pour le théâtre. Après avoir refusé plusieurs fois, le jeune *Crébillon* donna *Idoménée*, & ensuite *Atrée*. *Prieur*, attaqué d'une maladie mortelle, s'étoit fait porter à la première représentation de cette derniere Piece; il dit à l'auteur en l'embrassant : *Je meurs content, je vous ai fait poëte, & je laisse un homme à la Nation*.... Le jeune auteur marchoit avec gloire dans cette nouvelle carriere, lorsqu'il devint passionnément amoureux, & son amour finit par le mariage. Son pere, indigné contre lui, qui le voyoit livré au démon de la poësie, le déshérita; mais étant tombé malade quelque temps après en 1707, il le rétablit dans tous ses droits. Ce rétablissement étoit assez inutile : tout

le bien qu'il laissoit, avoit été ou vendu ou saisi. *Crébillon* se trouva, à la fleur de son âge, avec beaucoup de lauriers & point de fortune. La mort de sa femme, arrivée en 1711, vint augmenter ses inquiétudes. Le sort ne répara ses injustices que long-temps après, en lui procurant, en 1731, une place à l'académie Françoise, & l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carriere, qui a été longue. Son tempérament étoit extrêmement robuste; & s'il l'eût ménagé, ses jours se feroient étendus plus loin. Sa maniere de vivre étoit assez singuliere. Il dormoit peu, & couchoit presque sur la dure, non par mortification, mais par goût. Toujours entouré d'une trentaine de chiens & de chats, il avoit fait de son appartement une espece de ménagerie. Pour dissiper les mauvaises exhalaisons de ces animaux, il fumoit beaucoup de tabac; mais cette odeur ne remédioit pas entiérement à la corruption de l'air. S'il étoit malade, il se gouvernoit à sa fantaisie, ne voulant observer aucun régime, & se moquant des médecins & des remedes. Il eut pendant long-temps une érysipelle aux jambes, qui fluoit: cette source ayant tari, il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans. Il aimoit la solitude, & là, à l'abri de toute distraction, il imaginoit des plans de romans, & les composoit ensuite de tête sans rien écrire. Un jour qu'il étoit fortement occupé, quelqu'un entra brusquement chez lui: « Ne me troublez » point, lui cria-t-il; je suis dans » un moment heureux: je vais faire » pendre un ministre fripon, & » chasser un ministre imbécille ». *Crébillon* étoit modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, & les échauffant de sa flamme. La candeur & la facilité de ses mœurs alloient jusqu'à la bonhomie. Il ne se permettoit les bons mots qu'avec son fils, homme plein de sel & d'esprit. Se trouvant un jour dans une grande compagnie, on lui demanda *quel étoit celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus?* question qui avoit été faite autrefois au grand *Corneille*. — *Je ne sais pas* (répondit-il) *quelle est ma meilleure production*; *mais*, (ajouta-t-il en montrant son fils) *voilà sans doute la plus mauvaise*. — *C'est*, répliqua vivement celui-ci, *qu'elle n'est pas du Chartreux*. Il faut se rappeler que les ennemis de ce grand-homme avoient fait courir le bruit ridicule, qu'il devoit ses belles pieces à un solitaire de ses amis. *Crébillon* est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Si jamais nous élevons des statues aux auteurs tragiques, la troisieme sera pour lui. Après une représentation d'*Atrée*, on lui demandoit pourquoi il avoit adopté le genre terrible? « Je n'a» vois point à choisir, (répondit» il). *Corneille* avoit pris le Ciel, » *Racine* la Terre; il ne me restoit » plus que l'Enfer: je m'y suis jeté » à corps perdu ». Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caracteres, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, & terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poëtes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de *Melpomene*, tel que l'avoient les tragiques de l'ancienne Grece. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eût moins employé ces déguisements, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. C'est par *Idomenée* qu'il débuta en 1705. Quoiqu'on s'apperçoive que c'est l'ouvrage d'un

jeune homme, que l'intrigue est foible & la diction lâche, on y admire cependant de beaux endroits & d'heureuses situations. Les scenes entre le pere & le fils produisent le plus vif intérêt. Le sujet ne touche pas moins: son seul défaut est d'approcher de celui d'*Iphigénie* en Aulide. Bientôt après *Crébillon* développa tout ce qu'il étoit, dans sa tragédie d'*Atrée*, qui a un caractere plus fier & plus original. Le terrible, la pathetique qui y regnent, frappent tous les connoisseurs. Le rôle d'*Atrée* est tout ce qu'il y a de plus beau sur notre théâtre; il se soutient dans toutes ses parties. La scene de la reconnoissance est admirable. celle de la coupe est du plus grang tragique. Le rôle de *Plisthene* forme le plus beau contraste avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette tragédie, au défaut près de la seconde réconciliation, est un chef-d'œuvre, & de la plus grande maniere. Le poëte, à la vérité, a fait entrer de l'amour dans ce beau terrible; mais le public, accoutumé aux fadeurs ridicules de la tendresse, n'auroit pu supporter un spectacle si effrayant, sans un peu de galanterie. Cette piece, jouée en 1707, eut dix-huit représentations. *Electre*, jouée à la fin de l'année suivante 1708, eut un brillant succès. Le fonds du sujet intéresse, & il est peint avec beaucoup de force; le rôle d'*Electre* est supérieur, ainsi que ceux d'*Oreste* & de *Palamede*. Ce dernier rôle, dit *Voltaire*, étoit celui qui en imposoit le plus. « On ,, s'est apperçu depuis, ajoute-t-il, ,, que ce rôle de *Palamede* est étran- ,, ger à la piece, & qu'un incon- ,, nu obscur qui fait le person- ,, nage principal dans la famille d'*A-* ,, *gamemnon*, gâte absolument ce ,, grand sujet, en avilissant *Oreste*, ,, & *Electre*. Ce roman, qui fait d'*O-* ,, *reste* un homme fabuleux sous le ,, nom de *Tydée*, & qui le donne ,, pour fils de *Palamede*, a paru ,, trop peu vraisemblable. On ne ,, peut concevoir comment *Oreste*, ,, sous le nom de *Tydée*, ayant fait ,, tant de belles actions à la cour ,, de *Thyeste*, ayant vaincu les deux ,, rois de Corinthe & d'Athenes; ,, comment un héros, connu par ses ,, victoires, est ignoré de *Palamede*. ,, On a sur-tout condamné *la partie carrée* d'*Electre* avec *Itys*, fils ,, de *Thyeste*, & d'*Iphianasse* avec *Tydée*, qui est enfin reconnu pour ,, *Oreste*. Ces amours sont d'autant ,, plus condamnables, qu'ils ne ,, servent en rien à la catastrophe. ,, On ne parle d'amour dans cette ,, piece que pour en parler. C'est ,, une grande faute, il faut l'a- ,, vouer, d'avoir rendu amoureuse ,, cette *Electre*, âgée de 40 ans, dont ,, le nom même signifie *sans foibles-* ,, *se*, & qui est représentée dans ,, toute l'antiquité, comme n'ayant ,, jamais eu d'autre sentiment que ,, celui de la vengeance de son pe- ,, re. Il y a de belles tirades dans ,, l'*Electre*. On souhaiteroit, en gé- ,, néral, que la diction fût moins ,, vicieuse, le dialogue mieux fait, ,, les pensées plus vraies ». Ces observations de *Voltaire*, quoique séveres, ont paru justes aux connoisseurs. En effet, il faut convenir qu'*Electre* amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne Grec; mais cet amour produit une scene touchante, celle dans laquelle *Electre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. Les autres défauts de cette piéce sont trop de complication, de longueurs, de descriptions: une partie du second acte est écrite du style de l'épopée. *Voltaire* a donné le même sujet sous le nom d'*Oreste*. Lorsqu'il présenta sa piece à *Crébillon*, censeur des ouvrages dramatiques, il commença par s'excuser de ce qu'il avoit osé être son ri-

val; on dit que *Crébillon* lui répondit : *J'ai été content du succès de mon* Electre. *Je souhaite que le Frere vous fasse autant d'honneur que la Sœur m'en a fait*... La tragédie de *Rhadamiste*, qu'on représenta 30 fois en 1711, est une des plus belles pieces qui soient restées sur notre théâtre, quoique méprisée par *Despréaux*. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort; le satyrique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scenes: *Eh! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement? Les* Pradons, *dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des Soleils auprès de ceux-ci. Boileau* disoit encore de *Crébillon*: « Que c'étoit *Racine* ivre ». Ce qui indisposoit sur-tout ce poëte, c'étoit le style. Celui de *Crébillon* ressemble assez à sa maniere: il est vigoureux & énergique, ce qui entraine souvent des incorrections, des tours durs & barbares; mais ces fautes de grammaire disparoissent devant les beautés mâles, les caracteres soutenus & les vers de génie dont ses tragédies étincellent. Il y a d'ailleurs dans *Rhadamiste* du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappants. La reconnoissance de *Rhadamiste* & de *Zénobie* plaît beaucoup. Le rôle de *Zénobie* est noble; elle est vertueuse & attendrissante. On fit deux éditions de cette piece en huit jours. *Rhadamiste* reçut les plus grands applaudissements à Versailles, qui, pour cette fois, fut d'accord avec Paris. *Crébillon* profita de ce succès pour aller solliciter quelque grâce à la cour; il n'y trouva que de la froideur. Quittant, sans regret, un séjour si peu fait pour lui, il prit pour devise : *Ne t'attends qu'à toi seul*; & il continua de travailler pour le théâtre. *Sémiramis*, donnée au théâtre en 1717, fut beaucoup critiquée, & avec raison. Le defaut le plus grand de cette piece, est que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour son fils, en est encore amoureuse; & ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur & sans intérêt. Les vers sont mal faits, la conduite très-mauvaise, & nulle beauté n'en rachete les défauts. Le public vit avec plus de plaisir *Pyrrhus*. Il y a du génie dans le plan, quoique trop compliqué; mais peu d'intérêt dans la piece, & trop de langueur & de correction dans le style. *Xercès* suivit *Pyrrhus*, & n'eut qu'une représentation : on le joua en 1724, mais il n'a été imprimé qu'en 1749. *Crébillon* travailla pour le théâtre jusqu'à la fin de ses jours. Il fit représenter *Catilina* en 1749, à 72 ans. Il y avoit si long-temps qu'il avoit promis cette tragédie, que le public s'écrioit quelquefois avec *Cicéron: Jusqu'à quand abuserez-vous*, Catilina, *de notre patience?* Cet ouvrage annoncé, comme le fruit d'un travail de 20 années, fut traité par les critiques comme un ouvrage qui devoit mourir dans un jour. On l'applaudit avec transport à la représentation; on le jugea sévérement à la lecture. Le héros de la piece parut un colosse. *Catilina* est trop grand, & les autres personnages trop petits; tout est impitoyablement sacrifié à ce caractere dominant. *Cicéron* est moins que rien; il perd tout, jusqu'au don de la parole. On fut sur-tout étonné de la maniere dont ce grand homme est avili. *Cicéron* conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina*, étoit couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la piece. Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une séance ordinaire, il s'apperçut que ses auditeurs, qui connoissoient *Cicéron*

& l'histoire Romaine, secouoient la tête. L'auteur s'adressa à l'abbé d'*Olivet*, l'enthousiaste de *Cicéron* : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplait.* — *Point du tout*, répondit cet académicien, *cet endroit est digne du reste. J'ai beaucoup de plaisir à voir* Cicéron *le complaisant de sa fille.* Une courtisane, nommée *Fulvie*, déguisée en homme, étoit encore une étrange indécence. Il y a des défauts de conduite essentiels dans le IVe acte; le dénouement est étranglé. L'auteur avoit craint de ne pouvoir renfermer son sujet en moins de 7 actes; il n'en a pas même rempli 4 & demi. La versification est pleine de termes populaires, de phrases barbares, de constructions louches, de tours prosaïques. On trouve au milieu de ces imperfections quelques vers sublimes, jamais six beaux vers de suite; quatre ou cinq portraits d'hommes illustres, dessinés avec force, mais sans coloris... *Crébillon* fit le *Triumvirat*, à l'âge de 80 ans. Un de ses amis le pressant de finir cette tragédie, il lui dit : *J'ai encore l'enthousiasme & le feu de mes premieres années.* Le public ne jugea pas de même, lorsque la piece parut, précédée d'une Epître chagrine, dans laquelle il se plaignoit de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales; mais quelle intrigue du parterre, ou des loges, peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content? *Crébillon* ne vouloit ni qu'on s'opposât à ses succès, ni qu'on les lui assurât par des moyens avilissants. Un de ses amis lui demandant des billets pour la premiere représentation de *Catilina* : *Vous savez bien*, lui dit-il, *qui je ne veux pas qu'il y ait personne dans le Parterre, qui se croie obligé de m'applaudir.* — *Aussi*, lui répondit son ami, *ce n'est pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets. Soyez sûr que ceux à qui je les donnerai, feront les premiers à siffler la piece, si elle le mérite.* — *En ce cas*, dit *Crébillon*, *vous en aurez...* Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui quelques *Pieces de vers.* Le ton boursouflé y domine; mais on y rencontre des vers heureux. *Louis XV*, bienfaicteur de *Crébillon*, & pendant sa vie & après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de *le Moine* dans l'église paroissiale de St.-Gervais, où le moderne *Eschyle* a été inhumé. Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4°. On en a trois autres éditions inférieures : la premiere, en 2 vol. grand in-12, 1759; l'autre, de 1772, en 3 vol. petit in-12, très-élégante; & la troisieme, de 1785, en 3 vol. in-8°, avec figures.

II. CREBILLON, (Claude-Prosper Jolyot de) fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, & y est mort le 12 avril 1777, à 70 ans. Son pere s'étoit fait remarquer par un pinceau mâle & vigoureux; le fils brilla par les grâces, la légéreté, la causticité maligne de sa conversation & de ses écrits, & pourroit être surnommé le *Pétrone* de notre nation, comme son pere en est l'*Eschyle.* Aussi l'abbé *Boudot*, qui vivoit familiérement avec lui, lui dit un jour, pour repousser quelques-unes de ses plaisanteries : *Tais-toi... Ton pere étoit un grand-homme; tu n'es, toi, qu'un grand garçon.* « *Crébillon* le pere, dit M. d'*Alembert*, » peint du coloris le plus noir les » crimes & la méchanceté des hom- » mes. Le fils a tracé, du pinceau le » plus délicat & le plus vrai, les » rafinements, les nuances & jus- » qu'aux grâces de nos vices; cette » légéreté séduisante qui rend les

» François ce qu'on appelle *aimables*, & ce qui ne signifie pas » *dignes d'être aimés*; cette activité » inquiette, qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de » principes, déguisée, & comme » adoucie par le masque des bienséances; enfin, nos mœurs, tout » à la fois corrompues & frivoles, » où l'excès de la dépravation se » joint à l'excès du ridicule ». Ce parallele, qui est bien fait, prouve combien est absurde le jugement de l'éditeur de *Ladvocat*, qui dit que les Romans de *Crébillon sont très-intéressants, parce que tous les sentiments y sont puisés dans un cœur sensible.* Ce n'est pas assurément par là qu'ils intéressent; & l'auteur peint plus qu'il ne sent. Quoi qu'il en soit, *Crébillon* n'eut d'autre place que celle de censeur royal. Il vécut avec son pere, comme avec un ami & un frere. Son mariage avec une Angloise, que *Crébillon* le pere n'approuvoit point, ne causa entr'eux qu'une mésintelligence passagere. Les principaux ouvrages du fils sont : I. Les *Lettres de la Marquise au Comte de* ***, 1732, 2 vol. in-12. II. *Tanzaï & Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satyriques & souvent inintelligibles, fit mettre l'auteur à la Bastille, & fut plus couru qu'il ne méritoit de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, & le style offre beaucoup de phrases longues & confuses. III. Les *Egarements du cœur & de l'esprit*, 1736, trois parties in-12. C'est le roman le plus piquant de *Crébillon*. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives & vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, & les femmes se plaignirent dans le temps, de ce que l'auteur, profondément instruit des déréglements du cœur humain, & s'en exagérant peut-être la perversité, ne croyoit pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. Ce prétendu conte moral, qu'on auroit mieux intitulé: *Anti-moral*, est une galerie de portraits, souvent licencieux, des femmes de tous les états. On ne sait comment M. de *la Bretonne* a pu dire : « qu'il ne con» noissoit pas de traité de morale, » qui vaille la scene entre *Zulica*, » *Mazulin* & *Nassès* ». Les gens de bien auroient desiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; & les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action & de variété dans ses romans. V. *Lettres Athéniennes*, 4 vol. in-12, 1771, dont on peut faire les mêmes éloges & les mêmes critiques que de ses autres ouvrages. VI. On a encore de lui: *Ah! quel conte!* 1764, 8 parties, in-12. VII. Les *Heureux Orphelins*, 1754, 2 volumes in-12. VIII. La *Nuit & le moment*, 1755, in-12. IX. Le *Hasard du coin du feu*, 1763, in-12. X. *Letres de la Duchesse de* ***, &c. 1768, 2 vol. in-12. XI. *Lettres de la Marquise de Pompadour*, trois petites brochures in-12: roman épistolaire, écrit avec légéreté & quelquefois avec hardiesse; mais qui n'apprend que peu de particularités sur la dame dont il porte le nom. On a recueilli les *Œuvres de Crébillon fils*, en 11 vol. in-12, 1779.

CREDI, (Laurenzo di) célebre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de *Léonard de Vinci*, & fit de si belles copies de ses tableaux, qu'on les distinguoit difficilement des originaux.

CRÉECH, (Thomas) né à Blanford en Angleterre l'an 1659, cultiva la poësie & les lettres, & n'en vécut pas moins dans l'indigence.

Une humeur sombre qui le jetoit dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, & occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondoit point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700, à 41 ans. On a de lui plusieurs *Traductions*: I. Celle de *Lucrece*, en vers anglois, imprimée à Oxfort en 1683, in 8°. II. Une autre en prose, du même poëte, avec des notes, préférable à la premiere: la meilleure édition est de Londres, 1717, in-8°. III. La *Version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvénal*.

CRELLIUS, (Jean) le second apôtre des Unitaires après *Socin*, d'un village près de Nuremberg, exerça le ministere à Cracovie, professa la théologie dans l'école de cette ville, & y mourut à 42 ans, en 1632. Ses ouvrages tiennent le second rang dans la *Bibliothéque des Freres Polonois*, par la modération du style, & par la profondeur captieuse du raisonnement. Les principaux sont: I. *Traité contre la Trinité*; Goude, 1678, in-16. II. Des *Commentaires sur une partie du Nouveau-Testament*. III. Des *Ecrits de Morale*, dans lesquels il permet aux maris de battre leurs femmes. Cette décision révolteroit, à coup sûr, nos Françoises.

Il y a eu un autre CRELLIUS, (Paul) Luthérien d'Isleb, mort en 1679, qui a écrit contre les Catholiques & les Calvinistes.

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare & à Padoue, s'acquit tant de réputation, que les princes & les rois voulurent avoir son portrait. Ses talents étoient obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance & l'irréligion. Il étoit né à Cento dans le Modénois, en 1550; il mourut à Padoue, de la peste, en 1630, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°. II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *De Physico auditu*, 1596, in-fol. IV. *De Calido innato*, 1626, in 4°. V. *De Sensibus & facultate appetiva*, 1644, in-4° & d'autres ouvrages qui prouvent que son symbole se réduisoit à peu d'articles. Il croyoit l'ame matérielle, capable de corruption, & mortelle, ainsi que l'ame des brutes, au cas (disoit-il pour se sauver par cette restriction captieuse) qu'il fallût suivre les principes d'*Aristote*.

CRENIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Roterdam & à Leyde, mourut dans cette derniere ville, en 1728, à 89 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont: I. *Consilia & Methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Roterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres, imprimés, en 1696, à Leyde. Le premier est intitulé: *De Philologia*, & *studiis liberalis doctrinæ*. Le second: *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la maniere d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont: II. *Musæum Philologicum*, 2 vol. in-12. III. *Thesaurus Librorum Philologicorum*, 2. vol. in-8°. IV. *De furibus Librariis*, à Leyde, 1705, in-12. V. *Fasciculi Dissertationum Philologo-Historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes Philologicæ*, 2 vol. in-12. VII. *Commentationes in varios Auctores*, 3 vol. in-12.

CRÉON, roi de Thebes en Béotie, frere de *Jocaste*, s'empara du

gouvernement, après la mort de *Laius*, mari de sa sœur. *Œdipe*, auquel il céda le sceptre, s'étant retiré à Athenes, il le reprit encore, & se signala par des cruautés. Il fit mourir *Argie* & *Antigone*, celle-ci pour avoir enseveli ses freres, & l'autre son époux. Les dames Thébaines porterent *Thésée* à lui déclarer la guerre; & ce héros lui ravit la couronne & la vie, l'an 1250 avant J. C... Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour *Jason*, & l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de *Médée*.

CREPIN & CREPINIEN, (Saints) étoient deux freres très-attachés au Christianisme, qui quitterent Rome pour venir l'annoncer dans les Gaules. Ils s'arrêterent à Soissons, où, quoique d'une famille distinguée, ils exercerent le métier de *Cordonnier*, pour pouvoir répandre plus facilement, à la faveur de leur profession, la lumiere de l'Evangile. On les dénonça à l'empereur *Maximien-Hercule*, qui les remit entre les mains du prefet des Gaules, nommé *Rictiovare* ou *Rictius-Varus*, Ce préfet n'ayant pu ébranler la foi des deux freres, il leur fit trancher la tête vers l'an 287. La célébrité de ces deux Saints nous a engagés à les placer dans ce Dictionnaire. Mais l'intérêt de la vérité nous force à dire, d'après le Pere *Longueval*, que quoique leur martyre soit constant, les actes qui en rapportent les circonstances, & qui leur donnent la profession de *Cordonnier*, font assez incertains.

CREPITUS, Divinité ridicule des anciens Egyptiens. On la représentoit sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui sembloit se presser pour donner plus de liberté au vent intérieur qui l'incommodoit.

I. CREQUI, (Charles de) prince de Foix, duc de *Lesdiguieres*, gouverneur du Dauphiné, pair & maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon, en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre Don *Philippin*, bâtard de Savoie, servit beaucoup à répandre son nom. La querelle vint d'une écharpe. *Créqui* ayant emporté un fort sur les troupes du duc de *Savoie*, Don *Philippin*, pressé de se retirer, changea son habit pour celui d'un simple soldat, sans faire attention qu'il laissoit une belle écharpe, devenue le partage d'un homme du régiment de *Créqui*. Le lendemain, un trompette des troupes de Savoie, vint demander les morts: *Créqui* le chargea de dire à Don *Philippin*, qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. Ce reproche irrita Don *Philippin*, qui lui envoya un cartel. Le François porta par terre le Savoyard d'un coup d'épée, lui donna la vie, & un chirurgien pour le panser. On fit courir le bruit, que *Créqui* s'étoit vanté d'avoir eu du sang de Savoie. Don *Philippin*, indigné contre le duc, l'envoya appeler une seconde fois. Le bâtard de Savoie ne fut pas plus heureux que la premiere: il laissa la vie près du Rhône en 1599. Depuis ce combat, *Créqui* ne cessa de se signaler. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast & Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol & la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat du Thésin en 1636, & fut tué d'un coup de canon au siége de Brême en 1638, âgé d'environ 60 ans, comme il se rangeoit près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. On fit ce distique sur sa mort:

Qui fuit eloquii flumen, qui flumen in armis,
Ad flumen, Martis flumine, clarus obit.

On y fait allusion à son éloquence, qui étoit très-persuasive, & qu'il rendoit plus efficace encore par sa politesse & sa magnificence. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire auprès du pape *Urbain VIII* en 1633. *Créqui* épousa successivement deux filles du connétable de *Lesdiguieres*. Il n'eut des enfants que de sa premiere femme. Son vrai nom étoit *Blanchefort*; mais son pere ayant épousé *Marie* de *Créqui*, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porteroit le nom & les armes.

II. CRÉQUI, (François de) arriere-petit-fils du précédent, maréchal de France en 1668, fut défait malgré des prodiges de valeur en 1675, près de Confarbrick sur la Sare. C'étoit un homme, dit M. de *Voltaire*, d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Echappé à peine, lui 4e, au combat de Confarbrick, il court à travers de nouveaux périls se jeter dans Treves. Il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler. Il fut fait prisonnier de *Charles IV*, duc de Lorraine, par la trahison insigne d'un nommé *Bois-Jourdan*, qui fit la capitulation à l'insu du maréchal. Les deux campagnes de 1677 & 1678 montrerent en lui des talents supérieurs. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc *Charles V*, le battit à Kochersberg en Alsace; prit Fribourg à sa vue, passa la riviere de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; & ayant, immédiatement après, emporté le fort Kehel l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, & mourut 3 ans après, le 4 février 1687, à 63 ans, avec la réputation d'un homme qui eût pu remplacer le maréchal de *Turenne*, lorsque l'âge auroit modéré le feu de son courage. Le maréchal de *Créqui* étoit général des galeres depuis 1661. Le grand *Condé* n'aimoit pas ce capitaine; cependant, après l'affaire de Confarbrick, il ne put s'empêcher de dire à *Louis XIV*: SIRE, *Votre Majesté vient d'acquérir le plus grand homme de guerre qu'elle ait eu.* Il ne laissa d'*Armande de St-Gelais*, son épouse, qu'une fille mariée à Charles Holland de la Tremoille, duc de *Thoars*. Voy. ALEXANDRE VII & BONA.

CRESCENS, philosophe Cynique vers l'an 154 de J. C., se rendit infame par ses débauches, & par ses calomnies contre les Chrétiens. C'est contre lui que *S. Justin* écrivit sa seconde *Apologie*.

CRESCENTIIS, (Pierre de) natif de Boulogne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans il revint, pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à *Charles II*, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé: *Opus ruralium commodorum*. Il y en a deux éditions rares: à Louvain 1474: & Florence 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ Scriptores* de *Gesner*, Leipsick 1735, 2 vol. in-4°. On en a une *Traduct.* françoise, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence 1605, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice Romain, s'empara du château St-Ange vers 985, & exerça dans Rome des cruautés inouies,

Ses crimes ne demeurerent pas impunis ; l'empereur *Othon III* lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI, (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancone en 1663. Ses talents pour la poësie & l'éloquence se développerent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure & de pointe; mais le séjour de Rome, & la lecture des meilleurs poëtes Italiens, le ramenerent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, & de donner des regles du bon. Ce fut en partie par ce motif, qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de 14 ; mais il s'augmenta depuis. Ils s'appellerent les *Bergers d'Arcadie*, & prirent chacun le nom d'un berger, & celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux-brillants, à ces clinquants que les Italiens avoient pris si long-temps pour de l'or. *Crescimbeni* mourut en 1728 à 64 ans, chanoine de Ste-Marie *in Cosmedin*, membre de la plupart des académies d'Italie, & de celle des *Curieux de la Nature* en Allemagne. Durant sa derniere maladie, il fit les vœux simples des Jésuites. *Crescimbeni* étoit un petit homme maigre, d'une voix cassée & rauque, & dont la figure n'annonçoit pas le génie. Mais des manieres engageantes, & une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnoient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers & en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux : I. *Histoire de la Poësie Italienne*, fort estimée, & réimprimée en 1731 à Venise en 7 vol. in-4°. Cette Histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poëtes Italiens, mais encore sur celle des anciens poëtes Provençaux, peres des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. II. La *Vie du cardinal de Tournon*, in-4°. III. L'*Histoire de l'Académie des Arcades*, & la *Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol. in-4°. IV. Un *Recueil de leurs Poësies Latines*, en 9 volum. in-8°. V. *Recueil de Poësies à l'honneur de Clément XI*, in-4°. VI. Une version en vers italiens des *Fables* de *Bernard Baldi*, Rome, 1702, in-12. VII. *Abrégé de la Vie de la Ste Vierge*, en italien. VIII. Plusieurs *Vies* particulieres, &c. &c.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du VIIe siecle, est auteur d'une *Collection de Canons*. On la trouve dans la *Bibliothéque du Droit-Canon*, donnée au public par *Voël* & *Justel* en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET, (Pierre) religieux Célestin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que *Grégoire XIV* vouloit lui donner. On a de lui : *Summa Catholicæ Fidei*, Lyon 1598, in-folio ; *Le Jardin de plaisir & récréation spirituelle*, 1602, in-8° ; & d'autres ouvrages dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique.

CRESPI, (Joseph-Marie) éleve de *Cignani*, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du *Baroche*, du *Titien*, de *Paul Véronese*. Une imagination vive & riante ré-

pandoit des charmes sur ses tableaux & sur ses discours. Les grands recherchoient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses & saillantes, ses caracteres frappants & variés, son dessin correct.

CRESPIN, *Voyez* CREPIN (St) & CRISPIN.

CRESSI, *voyez* GARLANDE & MONTLHERI.

CREST (la Bergere de). C'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocese de Die. Elle apprit le rôle de prophéteffe, en gardant les moutons d'un laboureur son parrein. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchoit & prophétisoit à son aise. Rome étoit, selon elle, une Babylone, & la messe une idolâtrie. Les Calvinistes crioient par-tout *au miracle*. Le ministre *Jurieu*, qui avoit adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergere, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimathias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, & en auroit fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'eût fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égarements, & finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siecle.

CRESUS, *voy.* CRŒSUS.

CRÉTÉ, fils de *Minos* & de *Pasiphaé*. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il seroit tué par son fils *Althemene*. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçoit son pere, tue une de ses sœurs que *Mercure* avoit outragée, marie les autres à des princes étrangers, & se bannit de sa patrie. *Crété* sembloit être en sûreté: mais ne pouvant vivre sans son fils, il équippa une flotte, & l'alla chercher. Il aborda à Rhodes, où *Althemene* étoit. Les habitans prirent les armes pour s'opposer à *Crété*, croyant que c'étoit un ennemi qui venoit les surprendre. *Althemene*, dans le combat, décocha une fleche à son pere: ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle; car, son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. *Althemene* obtint des Dieux que la terre s'entr'ouvrit pour l'engloutir sur-le-champ.

CRETENET, (Jacques) chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique, après avoir perdu sa femme. Secondé par le prince de *Conti* & le marquis de *Coligni*, il avoit déjà institué les Prêtres-missionnaires de *S. Joseph* de Lyon. L'archevêque de cette ville, fâché qu'un chirurgien se mêlât de gouverner des prêtres, l'avoit excommunié. Mais étant ensuite informé du mérite de l'instituteur; il le favorisa, ainsi que ses Disciples. L'abbé *Cretenet* mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie* écrite par M. *Orame*. Sa congrégation, consacrée aux missions & à l'éducation des ecclésiastiques dans les séminaires, est peu répandue.

CRÉTHEIS, femme d'*Acaste* roi de Thessalie, conçut une violente passion pour *Pelée*. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux, qu'il avoit tenté de la corrompre. *Acaste* irrité exposa *Pelée* aux Centaures; mais il retourna vainqueur, après

avoir tué de sa main, & son accusatrice & son juge.

CRETIN, (Guillaume DU BOIS, dit) chantre de la Ste Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, *Chroniqueur*, c'est-à-dire, historien du roi sous *Charles VIII*, *Louis XII* & *François I*, mourut l'an 1525. *Clément Marot* l'appelle *le Souverain Poëte François*; mais le poëte souverain ne seroit à présent sur notre Parnasse, que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux-de-mots, de pointes & d'équivoques, (comme l'a remarqué *Rabelais* dans son *Pantagruel*, où *Crétin* paroît sous le nom de vieux *Rominagrobis.*) Ce goût insipide de plats jeux-de-mots, a reparu depuis peu sous le nom de calembours. Le siecle dernier ne vit-il pas renaître en France, sous le nom de *Turlupins*, les bizarreries du *vieux Crétin*? Dans les plus beaux jours des lettres & de la politesse, sous le regne de *Louis XIV*, la cour en fut infectée, & M. d'*Armagnac*, grand-écuyer de France, ayant demandé à *Henri-Jules*, prince de Condé, pourquoi l'on disoit *Guet-à-Pen*, & non pas *Guet-à-d'Inde?* — « *Par la même raison*, (lui répondit » le prince,) qu'*on dit que* M. d'ARMAGNAC *est un* Turlupin, *& non* » *pas un* Turluchêne ».

CREVANT, *voy.* HUMIERES.

CREVECŒUR, (Philippe de) sieur d'Esquerdes, maréchal de France, d'une famille ancienne, étoit fils de *Jacques* de *Crevecœur*, ambassadeur du duc de Bourgogne auprès du roi d'Angleterre, mort en 1441. *Philippe* s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, *Charles* le *Téméraire*, & se signala à la bataille de Montlheri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaicteur au lieu de demeurer fidele à sa fille, il se vendit à *Louis XI*, & lui fut fort utile. Il surprit St-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Terouanne, & fit prisonniers les comtes d'*Egmont* & de *Nassau*. *Charles VIII* le menoit à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à la Bresse près de Lyon, en 1494, sans postérité. Grand capitaine & habile négociateur, il mérita que *Louis XI* le recommandât en mourant au *Dauphin* son fils, comme un homme également sage & vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporteroit son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France. Le maréchal de *Crevecœur* avoit une si grande antipathie pour les Anglois, qu'il disoit quelquefois : *Je consentirois de passer un an ou deux en enfer, pourvu que je pusse les chasser de Calais.*

CREVEL, (Jacques) avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à Ifs près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif & pénétrant, & d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit François dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. Son rectorat est remarquable par la réparation éclatante des Jésuites envers cette université, qu'ils avoient outragée dans une de leurs Pieces de théâtre. C'est à lui qu'elle doit aussi le rétablissement des processions solemnelles qu'on a coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zele pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talents & sa probité lui gagnerent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance de l'illustre d'*Aguesseau*; & mourut le 23 décembre 1764, à 72 ans, avec la réputa-

tion de citoyen très-jaloux de l'ordre, & d'ami fidele. On a de lui quelques *Odes* & *Poësies* latines & françoises, & plusieurs *Mémoires* intéressants.

CREVIER, (Jean-Baptiste-Louis) né à Paris en 1693, d'un Ouvrier Imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célebre *Rollin*, & devint professeur de rhétorique au college de Beauvais. Après la mort de son illustre maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire Romaine*, dont il donna 8 vol. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort. Il termina sa carriere à Paris le 1 décembre 1765, à 73 ans. Cet écrivain étoit recommandable par ses vertus: il formoit ses disciples à la religion, comme à la littérature. Mais il n'avoit pas ce liant, ce caractere attachant de *Rollin*: sa vertu paroissoit seche & roide. Son goût pour l'étude & pour le travail ont produit les livres suivants. I. *Titi-Livii Patavini Historiarum Libri XXXV, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons, n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes & laconiques, & d'une préface écrite avec esprit & élégance, mais d'un style trop oratoire. II. La *Continuation de l'Histoire Romaine* de *M. Rollin*, depuis le neuvieme volume jusqu'au seizieme. On y trouve moins de digressions sur des points de morale & de religion, que dans les premiers volumes; mais si le disciple est supérieur en ce genre à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris & la noblesse de la diction, & dans l'élévation des pensées. III. *L'Histoire des Empereurs Romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4°. & 12 vol. in-12, 1749 & années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. On desireroit plus de pureté dans son style, & sur-tout moins de latinismes. IV. *Histoire de l'Université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style: il manque quelquefois de justesse dans l'expression, & emploie des termes trop familiers. Il étoit cependant plus propre à écrire l'histoire de l'Université que l'Histoire Romaine. V. *Observations* sur l'*Esprit des Loix*, in-12, où il y a peu de profondeur. VI. *Rhétorique Françoise*, 1765, en 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes & judicieuses, & le choix des exemples est assez bien fait. Mais le second volume du Traité des Etudes de *Rollin*, son maître, offre une éloquence plus douce, qui n'est pas incompatible avec le genre didactique, & la lecture en est bien plus agréable.

I. CRÉUSE, fille de *Priam*, roi de Troie, femme d'*Enée* & mere d'*Ascagne*, périt en se sauvant avec son mari, pendant l'incendie de Troie.

II. CRÉUSE *ou* GLAUCÉ, fille de *Créon*, roi de Corinthe, épousa *Jason* après qu'il eut répudié *Médée*; celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, & étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de *Créon*. La nouvelle épouse se sentit brûler en elle-même: elle se précipita aussi-tôt dans une fontaine pour éteindre le feu qui la dévoroit; mais elle en empoisonna l'eau, & périt ainsi misérablement.

CRIGNON, (Pierre) né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *Pieces de Poësies* françoises, qui sont très-rares.

CRILLON, (Louis de Berthon

de) d'une famille illustre d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siecle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, & contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de *Henri II.* Il se signala ensuite contre les Huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac & de Moncontour, en 1562, 1568 & 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, sur-tout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape & au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siége de la Rochelle, & dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra par-tout *le brave Crillon* : c'étoit le nom que lui donnoit ordinairement *Henri IV*. *Henri III*, qui connoissoit sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres en 1585. Les belles apparences de la Ligue, le masque de la religion dont elle couvroit ses attentats, ne purent ébranler la fidélité du *brave Crillon*, quelque haine qu'il eût pour les Huguenots. Il servit utilement son prince contre les faux zélés, à la journée des Barricades, à Tours & ailleurs. *Henri III* osa proposer à *Crillon* d'assassiner le duc de *Guise*, sujet rebelle, qu'il craignoit de faire mourir par le fer des lois. *Crillon* offrit de se battre, & ne voulut point entendre parler d'assassinat. (*Voyez* GUISE, n° III). Lorsque *Henri IV* eut conquis son royaume, *Crillon* lui fut aussi fidele qu'à son prédécesseur. Il repoussa les Ligueurs de devant Boulogne. L'armée de *Villars* ayant investi Quillebœuf en 1592; il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommerent les assiégés de se rendre : *Crillon est dedans, & l'ennemi dehors.* Le bon *Henri* fit cependant peu de chose pour lui : *parce que*, disoit-il, *j'étois assuré du brave* Crillon, *& j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.* La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, *Crillon* se retira à Avignon, & y mourut dans les exercices de la piété & de la pénitence, le 2 décembre 1615, à 74 ans. *François Bening*, jésuite, prononça son éloge funebre : piece d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, & réimprimée, ces dernieres années, comme un modele du galimathias le plus ridicule & le plus ampoulé. Mademoiselle de *Lussan* a publié, en 2 vol. in 12, la *VIE* de ce héros, appelé de son temps l'*Homme sans peur*, le *Brave des braves*. C'étoit un second chevalier *Bayard*, non par le caractere qu'il avoit bizarre & bourru, mais par le cœur & par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, *Crillon*, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étois-tu, Crillon?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagerent trop souvent dans des combats particuliers dont il sortit toujours avec gloire. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand-homme. A la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat Huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvoit le défaire du plus intrépide & du plus redouté des généraux Catholiques. Il se porta dans un endroit où *Crillon*, en revenant de la poursuite des fuyards, devoit nécessai-

rement passer. Dès que ce fanatique l'apperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. *Crillon*, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit & alloit le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds & lui demanda la vie. *Je te la donne*, lui dit Crillon; *& si l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi & infidele à sa religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain.* Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, & qu'il retourneroit à la religion Catholique... Le jeune duc de *Guise*, auprès duquel *Henri IV* l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de *Crillon* pouvoit aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à sa porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étoient maitres du port & de la ville, & lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique *Crillon* ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, & soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. *Guise*, ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit appercevoir *Crillon* de la raillerie. Il prit alors un visage plus févere, que lorsqu'il pensoit aller combattre; & serrant fortement le duc de *Guise*, il lui dit en jurant, suivant son usage: *Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé.* Après ces mots, il se retira, sans rien dire davantage... On connoît le billet laconique que lui écrivit du champ de bataille *Henri IV*, vainqueur à Arques, où *Crillon* n'avoit pu se trouver: *Pends toi*, Crillon! *Nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas... Adieu, brave* Crillon! *Je vous aime à tort & à travers.*

CRINESIUS, (Christophe) né en Bohême l'an 1584, professa la théologie avec distinction à Altorf, & y mourut l'an 1626, à 42 ans. On a de ce professeur Protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition. I. Une *Dispute* sur la confusion des langues. II. *Exercitationes Hebraeæ.* III. *Gymnasium* & *Lexicon Syriacum*, 2 vol. in-4°. IV. *Lingua Samaritica*, in-4°. V. *Grammatica Chaldaïca*, in 4°. VI. *De auctoritate Verbi divini in Hebraïco Codice*; Amsterdam, 1664, in-4°.

CRINIS, prêtre d'*Apollon*. Ce Dieu remplit ses champs de rats & de souris, parce qu'il avoit négligé son devoir dans les sacrifices. *Crinis* fit mieux dans la suite; & *Apollon*, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de fleches. Cette bienfaisante expédition valut à *Apollon* le surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire, *destructeur des rats.*

CRINISE, prince Troyen, employa *Neptune* & *Apollon* à relever les murs de Troie, & leur refusa le salaire qu'il leur avoit promis. *Neptune*, pour se venger, suscita un monstre qui désoloit la Phrygie. Il falloit lui exposer une fille, lorsqu'il se présentoit. On assembloit chaque fois toutes les jeunes personnes du canton, & on les faisoit tirer au sort. La fille de *Crinise* étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son pere aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, & l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le

temps du passage de ce monstre fut expiré, *Crinise* alla chercher sa fille, & aborda en Sicile. N'ayant pu la trouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphorsé en fleuve. Les Dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnerent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des Nymphes, & combattit contre *Achelous* pour la nymphe *Egesté*, qu'il épousa, & dont il eut *Aceste*.

CRINITUS, (Pierre) *ou* PIETRO RICCIO, enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'*Ange Politien* son maître. Il s'acquit beaucoup de réputation par son esprit & son savoir; mais, livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins. Un d'eux, à qui le vin avoit échauffé la tête, dans un repas où *Crinitus* leur parloit avec beaucoup de licence, lui jeta un verre d'eau fraîche, en badinant. Le saisissement subit que ses sens éprouverent, & la honte que lui causa cet affront, affecterent le professeur au point, qu'il en mourut vers 1505, à 40 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, pleins de vent & de phrases, mais en général très-médiocres, & même au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des Poëtes Latins*, à Lyon chez *Gryphe*, 1554, in-4°.

I. CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque *S. Paul* vint prêcher l'Evangile en cette ville, *Crispe* embrassa, avec toute sa famille, la foi de J. C., & fut baptisé par cet apôtre, qui (dit-on) l'établit évêque de l'Ile d'Egine auprès d'Athènes.

II. CRISPE, (*Crispus-Flavius-Julius*) fils de l'empereur *Constantin* & de *Minervine*, fut honoré du titre de César par son pere, & se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siecle, si la malheureuse passion de *Fausta*, sa belle-mere, n'avoit causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son pere. *Constantin*, ayant cru trop légérement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, & la calomniatrice punie, mais trop tard.

CRISPIN, *ou* CRESPIN, (Jean) d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par *Théodore* de *Beze*, son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, & s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. *Vignon*, son gendre, dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de lui un *Lexicon Grec*, Genève 1574, 1 vol. in-4°.

CRISPUS *ou* CRISPO, (Jean-Baptiste) théologien & poëte de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que *Clément VIII* pensoit sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Ethnicis Philosophis cautè legendis*: ouvrage estimable, sur le discernement & les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des Sages du Paganisme. Il a été utile autrefois pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes; de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. L'auteur y montre beaucoup de discernement & une critique saine. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol. à Rome, est devenu rare. II. La *Vie* de *Sannazar*, à Rome en 1583, & à Naples 1633, in-8°: ouvrage cu-

rieux & bien fait. III. Le *Plan de la ville de Gallipoli.*

CRITIAS, le premier des 30 Tyrans d'Athènes, homme de naissance & d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collegues. Il fit mettre à mort *Alcibiade* & *Théramene*, deux chefs dont la valeur menaçoit son autorité tyrannique. Il poussa ses vexations, jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles mêmes. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrerent dans l'Attique, sous la conduite de *Thrasybule*; & attaquerent *Critias*. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J. C. Cet illustre oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avoit pourtant été disciple du sage *Socrate!* Il avoit fait des *Elégies* & d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOGNATE, seigneur Auvergnac, se déclara pour la liberté de sa nation, & suivit la fortune de *Vercingentorix*. L'armée Gauloise que *César* tenoit assiégée dans Alesia, venant à manquer de vivres, la plupart des chefs furent d'avis qu'il falloit ou se rendre, ou faire une sortie généreuse pour vendre cher leurs vies. *Critognate* préféra de porter la défense à toute extrémité, & d'imiter en cette rencontre le courage des anciens Gaulois, qui, se voyant renfermés dans leurs remparts, & réduits à une extrême nécessité par les Teutons & les Cimbres, se nourrirent de ceux qui n'étoient pas en âge de combattre. On prit cette résolution, & les Gaulois furent bientôt secourus, mais inutilement: ceux qui vinrent pour les dégager, ne purent jamais forcer les retranchements des Romains.

CRITOLAUS, fils de *Reximachus*, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie. Il étoit l'aîné de deux autres freres, avec lesquels il combattit contre les trois fils de *Damostrate*, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui duroit depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux freres de *Critolaüs* étant demeurés sur la place, après avoir blessé leurs adversaires, *Critolaüs* les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur *Démodice*, qui avoit été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort *Critolaüs*, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mere devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venoit de leur rendre la liberté, & d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. *Critolaüs* fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par *Cæc. Metellus*, l'an 146 avant J. C. L'histoire de *Critolaüs*, rapportée par *Plutarque*, pourroit bien avoir été copiée sur celle des *Horaces*, & peut-être que l'une & l'autre sont des fables.

I. CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de *Socrate*, fournissoit à ce philosophe ce dont il avoit besoin, environ l'an 404 avant J. C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, & composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

II. CRITON, (Jacques) Ecossois, de la famille royale de *Stuart*, prodige d'érudition précoce, parloit (dit-on), dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédoit la philosophie,

philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouoit très-bien des instruments, montoit à cheval, faisoit des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, ce nouveau *Pic* de *la Mirandole* soutint des theses publiques sur toutes sortes de sciences. Il mourut à l'âge de 22 ans, en 1583.

CRITOPULE, *Voyez* METROPHANES, n°. III.

CROCUS, *voyez* SMILAX.

CROESE, (Gérard) ministre Protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'histoire des *Quakers*, 1695, in-8°, traduite en anglois; & d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus Hebræus*, sivè *Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8°. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'étoit pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire & les recherches d'érudition.

CRŒSUS, cinquieme & dernier roi de Lydie, & successeur d'*Alyates*, l'an 557 avant J. C., partagea son regne entre les plaisirs, la guerre & les arts. Il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, & plusieurs autres provinces. Sa cour étoit le séjour des philosophes & des gens-de-lettres. *Solon*, l'un des *Sept-Sages* de la Grece, s'étant tendu auprès de lui, *Crœsus* étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puérile. *Solon* mortifia son amour propre, en disant à ce roi, qui croyoit avoir le premier rang parmi les heureux de son temps: *N'appelons personne heureux avant sa mort...* *Crœsus* ne jouit pas longtemps de ses richesses & de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre *Cyrus*, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, & obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. *Hérodote* raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat, d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup: *Soldat, c'est Crœsus! arrête...* (Voyez aussi *II.* ADRASTE). Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut condamné à être brûlé vif. On l'avoit déja étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint d'un entretien qu'il avoit eu autrefois avec *Solon*. Il prononça par trois fois, en gémissant, le nom de ce philosophe. *Cyrus* demanda pourquoi il se rappeloit *Solon* avec tant de vivacité? *Crœsus* lui rapporta la réflexion du philosophe Grec. *Cyrus*, touché de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher, & l'honora de sa confiance. C'est en lui que finit le royaume de Lydie, l'an 544 avant J. C. On ne sait pas quand il mourut: on sait seulement qu'il survécut à *Cyrus*.

CROI, *voyez* CROY.

CROISADES, *voyez* les articles II. BERNARD (St.)... CONRAD III... GODEFROY de *Bouillon*... LOUIS le *jeune*... LOUIS IX (St.) &c.

CROISET, (Jean) jésuite, fut long-temps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, & la gouverna avec beaucoup de régularité & de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus. I. Une *Année Chrétienne*, 18 vol. in-12. II. Une *Retraite*, en 2 vol. in-12. III. *Parallele des Mœurs de ce siecle, & de la Morale de* JESUS CHRIST, en 2 vol. in-12. IV. *Vies des Saints*,

en 2 vol. in-folio, qui manquent quelquefois de critique. V. Une *Vie* particuliere de *Marie-Magdeleine de la Trinité*, fondatrice de la Miséricorde, 1696, in 8°. VI. Des *Réflexions Chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites, & souvent réimprimées. VII. Des *Heures*, ou *Prieres Chrétiennes*, in-18. Le P. *Croiset* étoit un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, & ses directions le prouvoient encore mieux.

CROISSY, *voyez* III. COLBERT.

CROIX, (La) *voyez* NICOLLE... PETIS... BUSEMBAÜM... & 18 JEAN.

CROIX-DU-MAINE, (François Grudé de la) né dans la province du Maine, en 1552, assassiné à Toulouse, en 1592, à l'âge de 40 ans, s'étoit fait connoître, dès 1584, par sa *Bibliothéque Françoise*. Ce catalogue de tous les écrivains François dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, & fort inférieur à l'ouvrage publié, sous le même titre, par M. *Goujet... voyez*, à l'article VERDIER (n° I.), ce que nous disons sur la derniere édition de la Bibliothéque de *la Croix-du-Maine*.

CROIX, (Invention de la) *voy.* II. HELENE. — (Exaltation de la) *voyez* I. HERACLIUS.

CROMER, (Martin) évêque de Warmie, mort en 1589, laissa une *Histoire de Pologne*, & quelques *Traités de Controverse* contre les Protestants.

I. CROMWEL, (Thomas) fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal *Wolsey*, apprit, sous ce politique, l'art de se conduire à la cour. *Henri VIII* étoit alors passionnément amoureux d'*Anne de Boulen*. Il s'attacha à elle, & devint, par son crédit, premier ministre. *Cromwel* étoit secrettement Luthérien : il ne fut pas favorable, comme on pense, à la religion Catholique. Le roi, qui s'étoit déclaré chef de l'église Anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode & à l'assemblée des évêques qui devoit se tenir pour reconnoître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, & qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Il ne cessa d'aigrir son prince contre les Catholiques. Il se servit de sa faveur & de son autorité pour les persécuter, & en fit mourir plusieurs. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lese-majesté, quoique absents & non entendus, auroient la même force que celles des *Douze Juges*, qui composent le tribunal le plus integre de l'Angleterre. Il fut la premiere victime de son conseil. *Henri VIII*, dégoûté d'*Anne de Cleves* que *Cromwel* lui avoit fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. *Catherine Howard*, niece du duc de *Norfolk*, avoit gagné le cœur de ce prince : le duc se servit d'elle pour précipiter un ministre qu'il détestoit. Il obtint une commission de l'arrêter. Plus le parlement avoit flatté *Cromwel* dans la faveur, plus il s'empressa de l'opprimer dans la disgrâce. On l'accusa d'hérésie & de haute trahison. On le condamna, (dit M. l'abbé *Millot*) sans examen & sans preuves. Il implora en vain la clémence du bizarre & cruel *Henri VIII*, par une lettre aussi humble que touchante : il eut la tête tranchée le 28 juillet 1540, trois mois après que *Henri* l'eut élevé au comble de la fortune & de la gloire. Tous ses biens fu-

rent confisqués. Ce ministre méritoit, à quelques égards, un fort moins funeste. Elevé du rang le plus bas, il ne fut ni arrogant avec ses inférieurs, ni ingrat envers ses amis; mais il ne fut par réprimer sa haine contre ceux qui n'avoient pas la même religion que lui, & cette intolérance fut une des sources de ses malheurs.

II. CROMWEL, (Olivier) naquit dans la ville de Huntington, le 3 avril 1603, le même jour que mourut la reine *Elisabeth*. Il ne savoit d'abord s'il seroit ecclésiastique, ou militaire : il fut l'un & l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'*Orange*. Il servit ensuite contre la France au siége de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de *Richelieu*, qui dit en le voyant : *Son air me plaît beaucoup, & , si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand-homme.* Il aspiroit à être évêque; il s'introduisit auprès de *Williams* son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il étoit Puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre *Charles I.* Il commença par se jeter dans la ville de Hull assiégée par le roi, & la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, & ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Jamais on ne montra plus d'activité & de prudence. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de Pistolet; &, sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général *Manchester* alloit abandonner aux ennemis; rallie, pendant la nuit, plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entierement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avoit publié un livre intitulé : *La Samarie Angloise;* ouvrage dans lequel il appliquoit au roi & à toute sa cour, ce que l'Ancien-Testament dit du regne d'*Achab*. Afin de mieux allumer le feu de la rebellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au 1er, qu'il intitula : *La Prothée Puritain.* Il y traitoit d'une maniere très-impérieuse les deux chambres du parlement, & les sectes opposées à la royauté & à l'épiscopat. Il répandit dans le public, que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du roi: animant tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, exciterent alors une violente fermentation. On ne parloit, à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le Colosse*, d'*anéantir le Papisme & le Pape*, & de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem.* Lorsque *Cromwel* fut envoyé pour punir les universités de Cambridge & Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalerent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, & des housses à leurs chevaux avec des ornements d'église. Les salles & les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi & des Saints eurent le nez & les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement charriés, & quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothéque d'Oxford, (*voyez* II. COTTON) composée de plus de quarante mille volumes, rassemblés, pendant plusieurs siecles, de divers endroits du mon-

de, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, *Cromwel* tua de sa propre main le fameux colonel *Legda*. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi en 1646. Il restoit encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assembloit les négociants de Londres; on la fit abattre, & on mit à la place cette inscription : CHARLES, *le dernier des Rois & le premier Tyran, sortit de l'Angleterre l'an du salut 1646, & le premier de la liberté de toute la Nation... Cromwel*, proclamé généralissime après la démission de *Fairfax*, défit le duc de *Buckingham*, tua plus de 12 officiers de sa main, comme un grenadier furieux & acharné, battit & fit prisonnier le comte de *Holland*, & entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncerent en chaire comme l'*Ange tutélaire des Anglois, & l'Ange exterminateur de leurs ennemis... Le temps étoit venu*, (ajoutoient-ils) *auquel l'œuvre du Seigneur alloit s'accomplir*. Il ne tarda pas à l'être. *Charles I* eut la tête tranchée le 9 février 1649. Un mois après cette exécution, *Cromwel*, teint du sang de son roi, abolit la monarchie, & la changea en république. Cet illustre scélerat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, & donna à ses amis qui le composoient, le titre de *Protecteurs du Peuple* & de *Défenseurs des Lois*. Ce titre lui plaisoit à lui-même. Ayant envoyé, dans ce temps-là, son portrait à la reine *Christine*, il l'accompagna de deux vers latins, dont le sens étoit :

Les armes à la main, j'ai défendu les Lois ;
D'un Peuple audacieux j'ai vengé la querelle,
Regardez, sans frémir, cette image fidelle :
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.

Pour maintenir son usurpation dans les trois royaumes, il passa en Irlande & en Ecosse, & eut par tout les plus grands succès. Lorsqu'il étoit dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement vouloient lui ôter le titre de généralissime. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, &, après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, & fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer.* Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de *Protecteur*. « Il aimoit mieux, disoit-» il, gouverner sous ce nom, que » sous celui de ROI, parce que les » Anglois savoient jusqu'où s'é-» tendoient les prérogatives d'un » Roi d'Angleterre, & ne savoient » pas jusqu'où celles d'un Protec-» teur pouvoient aller ». Ayant appris que le parlement vouloit encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, & dit fiérement : *J'ai appris, Messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de Protecteur. Les voilà*, dit-il, en les jetant sur la table : *Je serois bien aise de voir, s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre.* Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : *Le Seigneur n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage.* Ensuite se tournant vers ses officiers & ses soldats : *Qu'on emporte*, leur dit-il, *la masse du Parlement ; qu'on nous défasse de cette marotte.* Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, & emporta la clef. C'est par cette fermeté, secondée de l'hy-

pocrisie, qu'il parvint à se faire Roi, sous un nom modeste; mais il n'en fut pas plus heureux. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, le tyran fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Wittehal, qui regarde la Tamise. Chaque chambre avoit une trappe, par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la riviere. C'étoit-là que *Cromwel* se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, & ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre. Craint au-dedans, il ne l'étoit pas moins au-dehors. Les Hollandois lui demanderent la paix, & il en dicta les conditions, qui furent qu'on lui payeroit 300 mille livres sterlings, & que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseroient pavillon devant les vaisseaux Anglois. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étoient conduits à Lisbonne: *Je veux*, dit-il, *qu'on respecte la République Angloise, autant qu'on a respecté autrefois la République Romaine*. Ses troupes étoient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public garni de 300 mille livres sterlings. Il projetoit de s'unir avec l'Espagne contre la France; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avoit eu Dunkerque par les mains des François. *Mazarin*, qui lui avoit remis cette derniere place avec peine, l'appeloit dans ses conversations familieres un *fou heureux*; mais, assez politique pour le traiter en grand roi, il lui envoya *Mancini* son neveu, en lui faisant témoigner son regret de ne pouvoir lui faire sa cour en personne. Cependant les plus noirs chagrins dévoroient ce cœur altier. Ses gendres, ses propres filles détestoient son usurpation. Les terreurs de la tyrannie l'agitoient plus que jamais. Couvert d'une cuirasse, chargé d'armes offensives, environné d'une garde nombreuse, il voyoit le fer des assassins toujours prêt à venger la mort de *Charles I*. Ce cruel état d'une ame ambitieuse & bourrelée, lui causa une fievre lente, qui parut bientôt dangereuse. L'idée de la vie future frappa son esprit, & lui inspira des remords. Il demanda à un ministre s'il étoit bien vrai qu'un élu ne pouvoit jamais tomber, ni courir les risques de la réprobation? *Rien n'est plus certain*, répondit l'ecclésiastique. — *Je n'ai donc rien à craindre*, dit *Cromwel*, car *je suis sûr d'avoir été autrefois en état de grâce*. Avec une pareille doctrine, qui n'est pas celle de tous les Réformés, le plus grand scélérat pourroit jouir de la douce sécurité des justes. Ses aumoniers le rassurerent davantage par le récit de révélations flatteuses, qui ne laissoient aucun doute sur sa guérison. Accoutumé à se repaître de ces chimeres, il les saisit avidement, comme un gage infaillible de ce qu'il souhaitoit. *Croyez-moi*, disoit-il à son médecin, *le Seigneur accorde mon rétablissement aux prieres de tant de saintes ames. Vous pouvez être fort habile dans votre profession; mais la Nature est au-dessus de tous les médecins du monde, & Dieu infiniment au-dessus de la nature*. Le médecin surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il seroit bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. *Vous êtes un bon-homme*, répartit le politique! *Ne voyez-vous pas que je ne*

risque rien par ma prédiction? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison, qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, & donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté; & si je réchappe (car vous n'êtes point infaillible), me voilà reconnu de tous les Anglois comme un homme envoyé de Dieu, & je ferai d'eux tout ce que je voudrai. Cette réponse, rapportée par plusieurs historiens, ne paroit guere être conforme à l'esprit de dissimulation de *Cromwel*: mais il est des moments où le masque tombe du visage des hommes les plus fourbes. Quoi qu'il en soit, le Protecteur mourut le 3 septembre 1658, âgé de 55 ans. Son caractere a été si bien peint par le grand *Bossuet*, que ce portrait ne peut qu'être bien placé ici. « UN homme, (dit cet écrivain éloquent) « s'est rencontré d'une profondeur d'esprit » incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable » de tout entreprendre & de tout » cacher, également actif & infatigable & dans la paix & dans la » guerre; qui ne laissoit rien à la » fortune, de ce qu'il pouvoit lui » ôter par conseil ou par prévoyance; d'ailleurs si vigilant & si prêt » à tout, qu'il n'a jamais manqué » aucune des occasions qu'elle lui » a présentées». L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force: ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les Catholiques, ni les Anglicans; enthousiaste avec des fanatiques, austere avec des Presbytériens, se moquant d'eux tous avec les Déistes, & ne donnant sa confiance qu'aux Indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux & exact dans toutes les affaires, il couvrit (dit un historien) des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre embaumé & enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du regne de *Charles II*, traîné sur la claie, pendu & enseveli au pied du gibet... *Voy.* sa *Vie* par *Leti* & par *Raguenet*, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte: elle est aussi in-4°. *Voy.* HARRISON & IRETON.

III. CROMWEL, (Richard) fils du précédent, succéda au protectorat de son pere; mais n'ayant ni son courage, ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis & aux sectes qui divisoient l'Angleterre. C'étoit un jeune homme modéré, simple dans ses mœurs, aussi indolent que doux, élevé en province, loin de l'intrigue & des affaires; & qui n'avoit ni des goûts, ni des habitudes, ni des talents propres à remplacer l'usurpateur. Peut-être eût-il conservé l'autorité de son pere, s'il avoit voulu faire mourir 3 ou 4 officiers qui s'opposoient à son élévation. Il aima mieux faire ce qu'on exigeoit de lui, se démettre en 1659 du gouvernement, que de régner par des assassinats. Le parlement lui donna 200 mille livres sterlings, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, & vécut en particulier paisible, cultivant les vertus propres à la société, moins puissant, mais plus heureux que son pere. Il poussa sa carriere jusqu'à 90 ans, & mourut le 24 juillet 1702, ignoré dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain, suivant la pensée du même historien. Après sa démission du protectorat, il avoit voyagé en France. Le prince de *Conti*, frere du grand *Condé*, qui le vit à Montpellier sans le connoître, lui dit un jour: *Olivier* Cromwel *étoit un grand homme; mais son fils* Richard *est un misérable, de n'avoir pas su jouir du*

fruit des crimes de son pere... Une partie des parents du tyrannique protecteur disparut ; les autres reprirent le nom de *Williams*, qu'ils avoient quitté, & échapperent ainsi à l'exécration publique.

Henri CROMWEL, frere cadet de *Richard*, fut envoyé en 1654 par *Olivier Cromwel* son pere en Irlande avec le titre de colonel, & il obtint ensuite le commandement de cette île. *Henri* la gouverna avec tant de douceur & d'intelligence, qu'on n'avoit jamais joui d'une si douce tranquillité, ni vu le commerce si florissant. Son frere *Richard* ayant été déposé en 1659, le parlement dépouilla *Henri* de la vice-royauté ; & l'histoire ne fait plus mention de lui. Ainsi voilà les deux fils d'un tyran, qui vécurent obscurément, & dont le sort par conséquent fut plus digne d'être envié par les sages, que celui de leur pere.

CRONEGK, (Jean-Frédéric baron de) né à Anspach en 1731, mort de la petite vérole en 1758, à 27 ans, étoit d'une famille ancienne. Doué d'une imagination vive, il eut beaucoup de goût pour la poësie, & se distingua en Allemagne comme un poëte aimable, ingénieux & sensible, mais trop souvent négligé. Il parcourut une partie de l'Europe, & s'arrêta sur-tout à Paris, où il se concilia l'amitié & l'estime des savants, sur-tout celle de Mde. de *Graffigni*. On imprima ses *Œuvres* en allemand, à Leipsick en 1760. On y trouve divers Poëmes ; des Pieces de théâtre, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite ; des especes d'Elégies, sous le nom de *Solitudes*, &c. *voyez* son éloge dans le *Journal étranger*, janvier 1761.

CROS, (Pierre du) docteur & proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, & cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon en 1361... Il ne faut pas le confondre avec le cardinal *Pierre* DU CROS, archevêque d'Arles, mort en 1388. *Jean* DU CROS, frere de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges & grand-pénitencier à Rome, & mourut à Avignon en 1383... *N.* DU CROS donna en 1643 in-4°. la *Vie* de l'illustre *Montmorenci*, décapité par ordre du cardinal de *Richelieu*.

CROSE, *voy.* CROZE.

CROSILLES, (Jean-Baptiste) mauvais poëte François, est moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, & n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8° ; & *La Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

CROUVÉ, (Guillaume) prêtre Anglican, qui se pendit de désespoir vers 1677, étoit régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des Ecrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. *le Long* de l'Oratoire, auquel cependant il a été utile.

CROUZAS, (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son pere, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinoit à la profession des armes ; mais le fils ne soupiroit qu'après les lettres. Maitre de suivre son inclination, il se livra à la philosophie & aux mathématiques, & puisa dans les écrits du célebre *Descartes*, des connoissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, & vint à Paris, où *Mallebranche* tenta vainement de le gagner à la religion Ca-

tholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissoit, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques & de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après ; & le prince de *Hesse-Cassel* le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, & le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suede, oncle de son éleve. Ce savant mourut à Lausanne, en 1748, à 83 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique & les mathématiques. I. *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances*, ou *Nouvel Essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, & abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'Abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable, & pour les préceptes de logique, & pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avoit noyé l'ancienne dialectique dans un un fatras de paroles. II. Un *Traité de l'Education des Enfants*, 2 vol. in-12. III. Un *Traité du Beau*, aussi en 2 vol. & beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne*, in-folio, contre *Bayle* : ouvrage savant & estimé, qui le seroit davantage, s'il eût été plus court. V. *Examen* du *Traité de la liberté de penser*, contre *Collins*, in-8°. VI. *Examen* de l'*Essai sur l'Homme* de *Pope*, dans lequel l'auteur montre beaucoup de religion ; mais son zele, quoique très-louable, lui fait former quelquefois des fantômes, & le jette dans des répétitions sans nombre. VII. *Commentaire sur la traduction du même Poëme*, par l'abbé *du Resnel*. VIII. *Traité de l'Esprit humain*, à Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypotheses de *Leibnitz* & de *Wolf*, touchant l'harmonie préétablie. IX. Des *Traités de Physique & de Mathématique*, sous différents titres. X. Des *Sermons*. XI. Des *Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°., &c. &c. Le célebre *Chesеaux* étoit son petit-fils.

I. CROY, (Guillaume de) seigneur de *Chievres*, duc de Soria, chevalier de la Toison d'or, d'une maison ancienne, qui a tiré son nom du village de *Croy* en Picardie, se signala d'abord par sa valeur sous les rois de France *Charles VIII* & *Louis XII*, & fut nommé par ce dernier prince, gouverneur de *Charles d'Autriche*, depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*. S'étant attaché à la maison d'Autriche, il fut envoyé viceroi en Espagne, où il ternit l'éclat de ses vertus par ses déprédations. Il mourut à Wormes en 1521, à 63 ans, après s'être acquis une grande réputation dans toute l'Europe. *Varillas* a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, avec plus d'intérêt que de vérité.

II. CROY, (Guillaume de) de la même famille que le précédent, fut fait évêque de Cambrai, l'an 1516, après la mort de *Jacques de Croy*, son oncle, & devint ensuite cardinal, archevêque de Tolede & chancelier de Castille. Il mourut d'une chute de cheval en 1521, à 23 ans.

III. CROY, (Jean de) d'une autre famille que les deux premiers, savant ministre d'Uzez, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres : *Observationes sacræ & historicæ in Novum Testamentum*, Geneve 1644, in-4°.

CROZAT, (Joseph-Antoine) conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, fut lecteur du cabinet du roi en 1719. Son goût pour les

arts & ses connoissances dans la peinture, la sculpture & la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres, les plus beaux tableaux du cabinet du Roi, & de M. le duc d'*Orléans*, &c. Le 1er volume a paru en 1729; le 2e en 1742, in-folio en forme d'Atlas, auquel doit être joint un *Supplément* de 42 estampes avec l'explication. *Crozat* étoit mort 2 ans auparavant, en 1740. Il ordonna en mourant, que le prix de la vente de son beau cabinet seroit distribué aux pauvres. Sa sœur *Marie-Anne*, qui avoit épousé le comte d'*Evreux*, & qui mourut en 1729 à 34 ans, étoit connue sous le nom de Mlle *Crozat*. M. le *François*, qui lui avoit dédié sa *Géographie*, in-12, en parle comme d'une personne qui, dans l'âge le plus tendre, faisoit honneur à son sexe par ses lumieres.

CROZE, (Mathurin Veyssiere de la) naquit à Nantes en 1661, d'un négociant, & se fit Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Il étoit déjà savant dans toutes les langues mortes & vulgaires: son érudition devint plus étendue & plus solide. Mais l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, & quelques mécontentements lui firent quitter son ordre & sa religion en 1696. Il prononça son abjuration à Bâle, passa de-là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, & y mourut le 21 mai 1739, à 78 ans. C'étoit une bibliothéque vivante, & sa mémoire tenoit du prodige. Outre les choses utiles & agréables qu'il savoit, il en avoit étudié d'autres qu'on ne peut savoir, comme l'ancienne langue Egyptienne. Ses ouvrages sont une preuve de son érudition. Les principaux sont: I. *Dissertations historiques sur différents sujets*, in-8°, Roterdam 1707; recueil savant & curieux. II. *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion & de critique*, 1702, in-12. III. *Dictionnaire Arménien*, in-4°. 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. La préface renferme beaucoup de remarques qui peuvent servir à illustrer l'hist. des Arméniens & des Indes. IV. *Histoire du Christianisme des Indes*, 1724, la Haye, in-12, 2 vol.; curieuse & estimée. V. *Histoire du Christianisme d'Ethiopie & d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée & informe, si l'on en croit l'abbé *Desfontaines*; ouvrage de mémoire, & non de jugement, & encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations savantes dont on peut profiter. VI. *Dictionnaire Egyptien*, avec les additions de M. *Scoltz*, mis au jour par *Ch.-God. Wolde*, à Oxford, 1775, in.4°. *Jordan*, ami & disciple de *la Croze*, a écrit la *Vie* de son maître, en un volume, aussi gros que la *Vie d'Alexandre*; dictée, selon *Voltaire*, par la fureur d'écrire, &, selon les lecteurs impartiaux, par l'amitié & la reconnoissance. Il paroît que, dans ses dernieres années, *La Croze* fut Protestant sincere. Son humeur tenoit un peu de l'impolitesse & de la misanthropie; mais, à cela près, c'étoit un très-bon homme. Il possédoit une foule d'anecdotes curieuses, de contes & de bons-mots, dont il parsemoit sa conversation. Si l'on avoit pris la peine de les recueillir, le *la Croziana* surpasseroit le *Menagiana*. Sa maniere de conter étoit d'autant plus plaisante, qu'il entrecoupoit ses récits de profonds soupirs & de sanglots douloureux, excités par la vivacité de ses maux, & quelquefois aussi par son hypocondrie. Il faisoit une pose pour gémir ou crier, & reprenoit ensuite son conte, qui étoit toujours original. Mal-

gré un grand fonds de misantrhopie, il étoit bon, tendre, sensible, recevant quelquefois trop légérement certaines impressions, mais les perdant aussi aisément... Le jugement n'égala jamais en lui les autres qualités de son esprit, sur-tout à la fin de ses jours : c'étoit alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours ce vaste répertoire de noms, de dates & de passages qui étonnoit les savants. L'illustre *Leibnitz* ayant entendu conter des choses merveilleuses sur la mémoire de *la Croze*, eut la curiosité de l'éprouver. Ce savant se prêta facilement au dessein de son ami ; on récita une fois douze vers, en douze différentes langues. *La Croze* les retint après une seule récitation, & les transposa suivant la volonté de ceux qui faisoient cet essai. *Pelloutier*, savant célebre, voulut aussi mettre au creuset sa mémoire locale. Il choisit quatre différents passages, tirés de *Catulle*, des Scholiastes de *Pindare*, d'*Aristophane*, & de *S. Jérôme*. On fit tomber adroitement la conversation sur ce sujet. *La Croze* indiqua les passages, & cita ensuite les paroles.

CRUCIGER, (Gaspard) théologien Protestant de Leipsick, mort en 1548, à Wirtemberg, âgé de 45 ans, fit en allemand plusieurs *Commentaires* sur les Livres Saints.

CRUMMUS, *ou* CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec *Nicéphore I*, empereur de Constantinople, & prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de *Nicéphore*, & le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ensuite, il tailla en pieces son armée, & fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'empire qui avoient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où *Staurace*, fils de l'empereur, ou empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux *Nicéphore*, *Crummus* fit faire une tasse de son crâne, enchassé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seroient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie & leur liberté par l'apostasie ; mais ces généreux capitaines aimerent mieux souffrir les plus cruels supplices & mourir martyrs. *Michel Rhangabe*, gendre & successeur de *Nicéphore*, tenta inutilement de venger son beau-pere ; il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), conseiller de *Charles*, duc de Gueldres, puis de *Guillaume*, duc de Clèves, mourut à Konigsberg en 1504. Il a traduit en latin *XVI Livres de Galien*, & a composé divers autres ouvrages. C'étoit un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine & la jurisprudence.

CRUSIUS *ou* KRANS (Martin), né dans le diocese de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, à 81 ans, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui : I. *Turco-Græciæ Libri VIII*, à Bâle, in-folio, 1584 ; recueil excellent & d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire & à la langue des Grecs modernes. II. *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum*

1594; en 2 vol. in-folio, à Francfort, 1593 & 1596; ouvrage estimé & peu commun. III. *Germano-Græciæ Libri VI*, in-fol. 1585. *Crusius* étoit un homme savant, mais emporté, & qui dans ses livres n'épargnoit pas les injures à ceux qui l'attaquoient.

CRUX, *voyez* SANTA CRUX.

CTESIAS, de Gnide, historien & médecin Grec, fut fait prisonnier par *Artaxercès Mnemon*. Ce prince le choisit pour son premier médecin. On a de lui quelques *Fragmens* de son *Histoire des Assyriens & des Perses*, suivis par *Diodore* de Sicile & par *Trogue Pompée*, préférablement à celle d'*Hérodote*. Malgré le suffrage de ces deux historiens, on ne donne aucune croyance aux récits de *Ctésias*. *Photius*, qui nous a conservé ce qui nous reste, fait assez peu de cas de cet historien. Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Les *Fragments de Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-fol.

CTESIBIUS, d'Alexandrie, célebre mathématicien sous *Ptolomée Physcon*, vers l'an 120 avant J. C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avoit pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son pere, il remarqua que le poids qui servoit à le faire monter & descendre, & qui étoit à cet effet enfermé dans un cylindre, formoit un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, & crut qu'il étoit possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air & l'eau formeroient le son; c'est ce qu'il exécuta avec succès. Un objet plus important succéda à celui-ci. *Ctesibius*, encouragé par cette production, voulut se servir de la mécanique pour mesurer le temps. Il construisit une *Clepsidre* formée avec de l'eau, & réglée avec des roues dentées; l'eau, par sa chute, faisoit mouvoir ces roues, qui communiquoient leur mouvement à une colonne sur laquelle étoient tracés des caracteres qui servoient à distinguer les mois & les heures. En même temps que l'on mettoit les roues dentées en mouvement, elles soulevoient une petite statue, qui indiquoit avec une baguette les mois & les heures marquees sur la colonne... Il ne faut pas le confondre avec CTESIBIUS de Chalcis. Celui-ci étoit un philosophe cynique, d'un caractere badin & d'un esprit gai, qui sut plaire aux grands sans leur prostituer un vil encens, & leur fit entendre la vérité & goûter la vertu sans leur déplaire.

I. CTESIPHON *ou* CHERSIPHON, architecte Grec, donna le dessin du célebre *Temple de Diane* d'Ephese, exécuté en partie sous sa conduite, & sous celle de son fils *Métagène*. *Ctésiphon* inventa une machine pour transporter les colonnes qui devoient soutenir & orner ce superbe édifice.

II. CTESIPHON, Athénien, persuada ses concitoyens de faire une ordonnance par laquelle il fut arrêté que *Démosthène* seroit couronné en pleine assemblée, d'une couronne d'or. Mais *Eschine*, rival & ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa *Ctésiphon* d'être l'auteur d'une sédition. *Démosthène* le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue qu'il a intitulée *de la Couronne*.

CTESIPPE, fils de *Chabrias*, après la mort de son pere, fut reçu dans la maison de *Phocion*, son ami, avec toutes les marques d'une tendre affection. Ce vertueux Athénien vouloit retirer ce jeune hom-

me de la débauche où il le voyoit plongé ; & quoique le naturel fâcheux de *Ctésippe* fit avorter tous ses soins, il ne laissa pas de supporter long-temps tous les défauts de son eleve ; mais enfin la modération de *Phocion*, le plus patient des hommes, ne put tenir contre l'indiscrétion de ce jeune éventé. Un jour qu'il fut importuné par de sottes demandes, tandis qu'il vaquoit à une affaire d'état, il ne put s'empêcher de s'écrier : *O Chabrias ! Chabrias ! je te paye au double l'amitié que tu m'as témoignée, lorsque je souffre les folies de ton fils !*

CUDWORTH (Rodolphe), né dans le comté de Sommerset, en 1617, mort en 1688 à Cambridge, où il étoit professeur en hébreu, occupa d'autres emplois importants & lucratifs. Son savoir les lui mérita ; il s'étendoit à tout. Philosophe, mathématicien, il joignoit à ces sciences l'étude des belles lettres, des langues savantes & de l'antiquité. On a de lui : I. *Systême intellectuel de l'Univers contre les Athées* ; ouvrage traduit en latin par *Jean-Laurent Mosheim*, avec des notes très-savantes : Iène, 1733, 2 vol. in-fol. Leyde, 2 vol. in-4°. ; & abrégé en Anglois en 2 vol. in-4°., par *Thomas Wise*. L'ouvrage, la traduction & l'abrégé sont également estimés. Il fut long-temps renfermé dans l'enceinte de l'Angleterre. Mais le savant *Jean le Clerc* le fit connoître avantageusement par les extraits curieux & détaillés qu'il en donna dans différents volumes de sa *Bibliothéque choisie*. Ces analyses peuvent suffire à ceux qui n'ont pas l'original. II. *Traité de l'éternité & de l'immutabilité du juste & de l'injuste*, traduit aussi en latin par *Mosheim*. Il laissa plusieurs manuscrits importants, & une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec *Loke* ; elle s'appeloit *Damaris*. *Cudworth* étoit, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion ; & en parlant de plusieurs dogmes du Christianisme, il s'est expliqué d'une maniere si ambiguë, qu'on ne peut guere savoir ce qu'il en pensoit. On dit que, sur plusieurs points de théologie, il étoit de ceux que les Anglois appellent *Latitudinaires*. Il avoit beaucoup d'éloignement pour le sentiment commun des Calvinistes rigides sur les décrets absolus de Dieu : éloignement que lui avoit inspiré, en partie, l'abus qu'en fit *Hobbes* pour établir ses dangereux principes. Zélé partisan de *Platon*, il suivit ce philosophe & ses sectateurs. Non-seulement il défendit ses opinions, même les plus fausses ; mais il tâcha d'en imiter encore le style. Le sien est chargé de termes difficiles à entendre, d'expressions dures & de métaphores outrées.

I. CUEVA (Bertrand de la), *voy.* Henri IV, roi de Castille, N°. XXI.

II. CUEVA (Alfonse de la) connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de *Philippe III* auprès de la république de Venise ; s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc *d'Offone*, vice-roi de Naples, & avec *D. Pedro* de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il étoit envoyé. *La Cueva* rassemble des étrangers dans la ville, & s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devoient mettre le feu à l'arsenal de la république, & se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanès devoient arriver par la terre-ferme, & des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette horrible conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des con-

jurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractere d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrettement, de peur qu'il ne fût mis en pieces par la populace. Dans une *Discussion très-étendue sur cette Conjuration*, imprimée à la suite de la seconde édition des *Observations sur l'Italie*, le savant & ingénieux *Grosley* a entrepris d'établir que cette conjuration n'étoit autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par *Fra-Paolo*, pour se débarrasser du marquis de *Bedmar* dont la présence les incommodoit. Mais M. *Mallet-Dupan* prétend, avec plusieurs autres critiques, qu'à l'exception de quelques circonstances inventées par des historiens romanciers, cette conspiration étoit très-réelle. Si la république de Venise tint secrette la découverte du complot, c'est qu'il ne fut point consommé, que l'Espagne étoit infiniment redoutable, & qu'il falloit ou se taire, ou lui déclarer la guerre. Forcé de quitter Venise, *Bedmar* passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, & y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome & y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies, ainsi qu'un des plus dangereux esprits qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité étoit telle, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singuliere, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes; une humeur libre & complaisante, & d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un Traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della libertà Veneta*; à Mirandole, 1612, in-4°, & traduit en françois par *Amelot* de *la Houssaye*; mais d'autres le donnent, avec plus de raison, à *Marc Velser*.

III. CUEVA, (Jean de la) fameux poëte tragique Espagnol, est très-estimé dans son pays.

CUGNIERES, Pierre de, avocat-général au parlement de Paris, étoit un jurisconsulte habile & un magistrat integre. Il défendit, avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de *Philippe de Valois*, les droits du roi contre le clergé. *Pierre Bertrand*, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur : (*Voyez* I. BERTRAND). La cause de l'église fut mal attaquée & mal défendue; parce que, de part & d'autre, on n'en savoit pas assez, & qu'on raisonnoit sur de faux principes, faute de connoître les véritables. Les avocats du clergé s'arrêterent long-temps à prouver ce qui n'étoit pas de la question; que la juridiction temporelle n'est point incompatible avec la spirituelle, & que les ecclésiastiques sont capables de l'une & de l'autre : mais ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit; il falloit savoir s'ils l'avoient effectivement, & à quel titre. Cette querelle augmenta plutôt l'animosité entre les deux partis, qu'elle ne la diminua. L'avocat du roi devint si odieux au clergé, qu'on le nomma par dérision *Maître Pierre du Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de N. Dame de Paris, faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui étoit à la clôture du chœur, sous le jubé. *Cugnieres* eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidoit. Ce

démêlé a été le fondement de tous ceux qui se sont élevés depuis sur l'autorité des deux puissances, & dont l'effet a été de restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Le président *Hénault* indique encore une autre cause de la diminution du pouvoir des ecclésiastiques. Les évêques commencerent alors a négliger de convoquer les conciles de leurs provinces, où le corps des ecclésiastiques, rassemblés tous les ans, s'entretenoit dans sa premiere vigueur; tandis que les parlements, devenus sédentaires, affermirent leur autorité en ne se séparant jamais. C'est à cette querelle qu'on rapporte l'introduction de la forme d'*Appel comme d'abus.*

CUJAS, (Jacques) naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit *Scévole* de *Ste-Marthe*, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une égale facilité les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien & moderne, civil & canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différents temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célebres magistrats que la France eût alors. On lui appliqua ce qu'*Ausone* avoit dit le *Minervius* :

Mille Foro juvenes dedit hic, bis
mille Senatûs
Adjecit numero, purpureisque togis.

Plusieurs curieux allerent à Bourges, seulement pour voir *Cujas*, comme autrefois on alloit à Rome pour voir *Tite-Live.* Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie *Emmanuel-Philibert*, & le pape *Grégoire XIII*, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs Allemands le citoient en chaire, ils mettoient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprête des lois. C'étoit le pere des écoliers, suivant *Scaliger.* Il en avoit près de mille à Bourges. Il leur prêtoit de l'argent & des livres. *Cujas* est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mysteres des lois & du droit Romain. On l'a accusé d'irreligion, parce qu'il répondoit à ceux qui lui parloient des ravages du Calvinisme : *Nihil hoc ad edictum prætoris* : « Cela ne regarde point l'é- » dit du préteur ». Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractere d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd & muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de *Fabrot*, à Paris, 1658, en 10 volumes in-fol. Celle de Paris, chez *Nivelle*, donnée par *Cujas* même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762, 2 vol. in-folio : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la Table générale qui l'accompagne. On a appliqué à *Cujas* ce qu'un homme d'esprit a dit des anciens jurisconsultes. « On trouve dans » leurs écrits une vaste connoissan- » ce & une méditation profonde » de la partie des lois à laquelle » chacun d'eux s'étoit particulié- » rement dévoué; le projet d'y » tout éclairer & même d'y tout » simplifier; presque toujours un » grand sens; l'énergie d'un esprit » ferme & libre; souvent même » les traits hardis d'un esprit ori- » ginal, & un grand nombre de » vues de réformes sages & coura- » geuses. Mais ces qualités pré- » cieuses sont dégradées par des

» défauts qu'on ne peut imputer » qu'à leur siecle; un continuel » abus de l'érudition; des préjugés » qui rétrecissent leur génie; des » détails sans utilité & sans mé- » rite; une prolixité qui égare & » fatigue; un style qui a souvent » l'empreinte du talent, mais qui » conserve toute la pesanteur & la » bigarrure des temps, où l'on n'a » encore ni le sentiment, ni les » principes du goût ». Cependant *Cujas* est plus clair & plus méthodique que beaucoup de jurisconsultes de son temps. *Voy.* MOULIN (Du) n°. I...*Papyre-Masson* a écrit la *Vie* de ce célebre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avoit pris la singuliere habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. *Cujas* mourut à Bourges où il s'étoit fixé, le 4 Octob. 1590, à 70 ans. *Florent Chrétien*, précepteur de *Henri IV*, lui fit cette Epitaphe:

Erexit Leges & Jura jacentia Cujas,
Ipso nunc etiam Jura jacente jacent.
Quid tumulum erigitis? potiùs date Legibus ipsis;
Magno sufficiens hæc monumenta viro.

Il ordonna par son testament, que sa bibliothéque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que, si elle étoit au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes, mal entendues, pour en composer de méchants livres. Son vrai nom étoit *Cujaüs*, il en retrancha l'*ü* pour l'adoucir. CUJAS avoit été marié deux fois. De son second mariage il eut une fille, qui fut une véritable prostituée. Elle se faisoit gloire de ses déréglements, & elle disoit qu'elle vouloit se rendre aussi célebre par son impudicité que son pere par son érudition. *Cujas* n'eut pas la douleur d'être témoin de ses déréglements; il ne vécut gueres que trois ans après la naissance de sa fille.

CULANT, (Philippe de) sorti d'une ancienne famille de Berry, reçut le bâton de maréchal, sous *Charles VII*, au siege de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie & à la conquête de la Guyenne. Il avoit plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il étoit oncle de *Charles* de *Culant*, grand-maître de la maison du roi; & de *Louis* de *Culant*, amiral en 1422.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde de la porte du temple, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à *Cumanus*, l'accabla d'injures, & il fut obligé de faire mettre une garnison dans la forteresse *Antonia* pour le contenir. Les soldats épouvanterent si fort la populace, que dans un mouvement de terreur panique il y eut plus de deux mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de *Cumanus* devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à *Quadratus*, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya *Cumanus* à l'empereur *Claude*, qui le condamna à l'exil.

I. CUMBERLAND, (Richard) né à Londres en 1632, d'une famille honnête, entra dans l'état ecclésiastique & obtint deux cures. Zélé Anglican, il déclama beaucoup sous *Charles II* contre la religion catholique, à laquelle il imputoit ce qu'elle n'enseigne point, & ce qu'elle réprouve même. Son zele, soutenu par beaucoup de mérite & par des mœurs pures, lui valut l'évêché de Peterborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1719, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent

l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentoit que ses travaux nuiroient à sa santé, il répondoit: *Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller.* La nature l'avoit fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractere, & un grand amour pour la paix; mais le fanatisme l'aigrit, & le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit: I. *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, à Londres 1672, in-4°; réfutation solide des abominables principes de *Hobbes*, traduite en anglois 1686 in-8°, & en françois par *Barbeyrac*, qui l'a enrichie de notes. II. *Traité des poids & des mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire étoit l'ancienne coudée des Egyptiens & des Hébreux. III. *L'Histoire Phénicienne* de *Sanchoniaton*, in-8°. Londres 1720, traduite en anglois avec des notes: ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition.

II. CUMBERLAND, (le duc de) général Anglois, fut battu à Fontenoy par le maréchal de *Saxe* en 1745, & à Hastenbeck en 1747, par le maréchal d'*Estrées*.

CUNÆUS, (Pierre) professeur de belles-lettres, de politique & de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande en 1586, d'un marchand, & mourut à Leyde en 1638 à 62 ans. Parmi ses divers ouvrages on préfere ceux-ci: I. Un savant *Traité de la république des Hébreux*, en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4°; traduit en françois à Amsterdam 1705, 3 vol. in-8°. II. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24; & dans le recueil de *Tres Satyræ Menippeæ* de *G. Corte*, à Leipsick, 1720, in-8°. III. Un *Recueil de ses Lettres*, publiées en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur *Burman*. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. *Cunæus* étoit d'un tempérament sec & colere; mais il rachetoit ces défauts par sa franchise & sa probité. Il aimoit passionnément l'étude, & ne se soucioit gueres de se produire dans le monde.

CUNEGONDE, (Sainte) fille de *Sigefroi*, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur *Henri II*, fut soupçonnée d'adultere par son époux. Elle prouva son innocence, si l'on croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses dernieres moments aux parents de sa femme: *Vierge vous me l'avez donnée, je vous la rends vierge*; discours plus édifiant dans un particulier, que dans un prince, qui ne doit se marier que pour assurer le repos de l'état par ses enfants. Ce discours d'ailleurs s'accorde peu, dit M. de *Montigni*, avec une diete que *Henri* fit tenir à Francfort, pour se plaindre aux états de la stérilité de *Cunegonde*, comme s'il eût voulu les fonder sur un projet de divorce; ni avec les préventions injustes qu'il eut d'abord contre sa vertu. *Henri* étant mort l'an 1024, *Cunegonde* prit le voile dans un monastere qu'elle avoit fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence.

I. CUNIBERT, (Saint) né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi *Dagobert* le mit à la tête de son conseil, & le fit gouverneur de *Sigebert*, roi d'Austrasie. *St. Cunibert* fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous *Childeric*, fils de *Clovis III*. Il se conduisit dans le ministere comme il avoit fait dans son diocese; il tâ-

cha

tha de sanctifier, dit *Baillet*, la politique de la cour; mais ces deux mots *Sainteté* & *Politique*, sont assez difficiles à concilier. Aussi *St. Cunibert* essuya-t-il des contradictions. Il mourut le 12 novembre 663.

II. CUNIBERT, fils de *Pertharites*, roi des Lombards, fut associé à la souveraineté par son pere vers l'an 680, & régna seul après en 688. *Alachis*, duc de Trente, à qui il avoit sauvé la vie & qu'il avoit comblé de bienfaits, ayant résolu, par un excès d'ingratitude, de le dépouiller de son royaume, entra dans Pavie un jour que *Cunibert* en étoit sorti, se saisit des postes principaux, s'établit dans la forteresse & prit le titre de roi en 691. *Cunibert* n'eut pour le moment d'autre ressource que de se réfugier dans une île du lac de Come. L'usurpateur étant monté sur le trône par la violence, voulut s'y maintenir par la rigueur. Il fit éprouver au peuple & sur-tout au clergé ce que la tyrannie a de plus cruel, & l'arrogance de plus insolent. Il fut bientôt abandonné de tout le monde. *Cunibert* fut encouragé par tous ses sujets à poursuivre le traitre. Un diacre nommé *Zenon* s'offrit de se mettre à la tête de l'armée. *Votre perte*, dit-il à Cunibert, *entraîneroit celle de l'église & de l'état; & si je péris, ma mort ne sera d'aucune importance pour le salut commun.* Il se mit en effet à la tête des troupes, & *Alachis*, qui le prit pour *Cunibert*, auquel il ressembloit par la taille, fondit sur lui & le renversa mort à ses pieds. Cependant le véritable *Cunibert* lui livra un nouveau combat en 694, & après un grand carnage de part & d'autre, le tyran tomba mort de plusieurs coups, tandis que ses troupes prenoient la fuite ou se noyoient dans l'Adda. *Cunibert* rentra en triomphe à Pavie, & consacra un superbe mausolée à la mémoire du diacre *Zenon*. Il régna ensuite en paix jusqu'à sa mort en 700, aimé & respecté de ses sujets.

CUNIGA, *voy.* ERCILLA.

CUNITZ, (Marie) fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua avec un succès égal aux langues, à la médecine, à l'histoire, à la peinture, à la poësie, à la musique, aux mathématiques & à l'astronomie, le principal objet de ses occupations & de ses plaisirs. Les plus habiles astronomes de son temps lui communiquerent leurs lumieres, & profiterent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables Astronomiques*.

CUNY, (Louis-Antoine) Jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec quelque distinction la carriere de l'éloquence, à Versailles, à Paris & à Luneville. On a de lui III *Oraisons funebres*: celle de l'*Infante d'Espagne*, *Dauphine de France*, 1746, in-4°; de la *Reine de Pologne*, 1747, in-4°; du *Cardinal de Rohan*, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulieres, des tours communs, des idées répétées, & une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont rachetés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractere, & sait le mettre dans un beau jour, & il rapproche avec art ce qui paroît étranger à son sujet.

CUPER, (Gisbert) né en 1644 à Hemnen dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, à 72 ans, remplit long-temps avec distinction la chaire d'histoire de cette ville, & fut un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions de Paris. C'étoit un littérateur affable, poli, prévenant, sur-tout à

l'égard des gens-de-lettres. Il étoit l'oracle du monde savant, & presque tous les érudits de l'Europe le consultoient. La littérature étoit son seul délassement, & il lui donnoit tous les moments que lui laissoient ses autres occupations. Ses ouvrages sont : I. Des *Observations Critiques & Chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles l'auteur discute tout ce qu'il y a de plus escarpé & de plus ténébreux dans l'érudition. II. L'*Apothéose d'Homere*, en 1683, in-4°. III. Une *Histoire des trois Gordiens*. IV. Un *Recueil de Lettres*, 1742, in 4°, dont quelques-uns sont de petites dissertations sur différents points d'antiquité.

CUPIDON *ou* L'AMOUR, présidoit à la volupté. *Hésiode* le fait fils du Cahos & de la Terre; *Simonide*, de *Mars* & de *Vénus*; *Sapho*, du *Ciel* & de *Vénus*; *Séneque*, de *Vénus* & de *Vulcain*. Les Grecs mettoient de la différence entre Cupidon & l'Amour. Ils appeloient le premier *Imeros*, *Cupido*, & le second *Eros*, *Amor*. Celui-ci est doux & modéré, celui-là emporté & violent; l'un inspire les sages, & l'autre possede les foux. Cicéron écrit *L. 3 de Naturâ Deorum*, que l'Amour étoit fils de *Jupiter* & de *Vénus*, & *Cupidon* de la Nuit & de l'Erebe : ils étoient l'un & l'autre de la cour de *Vénus*; ils la suivirent aussitôt qu'elle fut née & qu'elle alla dans l'assemblée des Dieux. On le représente sous la figure d'un enfant nu, quelquefois avec un bandeau sur les yeux, tenant un arc & un carquois rempli de fleches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de *Psyché*, & eut pour compagnon, dans son enfance, *Anteros*. On l'appeloit autrement *Eros*. Les Ris, les Jeux, les Plaisirs & les Attraits étoient représentés, de même que lui, sous la figure de petits enfants ailés. *Voyez* ANTEROS... PERISTERE... & PSYCHÉ.

CUPÉ, (Pierre) chanoine régulier de S. Augustin, & curé de la paroisse de Bois, au diocese de Saintes, dans le XVIIIe siecle. Il a couru sous ce nom, en manuscrit, un livre très-dangereux & impie, intitulé : *Le Ciel ouvert à tous les hommes*; mais depuis qu'il a été imprimé en 1768, 1 vol. in-8°, il est tombé dans le mépris qu'il mérite.

CURÆUS, (Joachim) médecin Allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystad en Silésie, parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connoissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie & de Breslau*, in-fol.

CURCE, (Quinte) *voyez* QUINTE-CURCE.

CUREAU, *voyez* CHAMBRE.

CURETES, — *DACTYLES*.

CURIACES, trois freres de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les *Horaces*, vers l'an 669 avant J. C. *Voyez* HORACES (les).

CURIEL, (Jean-Alfonse) chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, étoit de Palentiola, au diocese de Burgos. Il s'associa aux Bénédictins, leur légua sa belle bibliothéque, & mourut, dans un âge assez avancé, le 28 septembre 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; & d'autres ouvrages, estimés autrefois en Espagne, & peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean de) dont le véritable nom étoit *de Hæfen*, naquit en 1483, & mourut vers 1550 à Warmie dont il étoit évêque. Ce fut par ses talents que *Curiis* s'éleva, car il étoit fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, & principalement de *Sigismond III.* Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui étoit parfaitement connue. Ses *Poësies* respirent cette connoissance, & elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en 1 volume in-8°, à Breslau. On y trouve: I. Des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; II. Des *Hymnes*, qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; III. Des *Epîtres*, où la raison domine plus que le goût.

I. CURION, célebre orateur Romain, qui, dans une harangue, osa appeler *César l'homme de toutes les femmes, & la femme de tous les hommes.* Il avoit le talent de la parole; mais il le vendoit cherement.

II. CURION, (Cœlius Secundus) Piémontois, né à San-Chirico, en 1503, d'une famille noble, cultiva la philosophie, & fit divers voyages en Allemagne & en Italie. Ayant abjuré la religion Catholique pour embrasser les erreurs de *Luther*, il essaya diverses persécutions. Il se maria en 1530, à Milan, & y dogmatisa. Ayant entendu un jour près de Casal, où il avoit fixé son séjour, « un Dominicain » déclamer vivement contre *Luther*, & le charger de nouveaux » crimes, & de nouveaux senti» ments hérétiques, dont il n'étoit » pas coupable, il demanda per» mission de répondre à ce prédi» cateur outré. Lorsqu'il l'eut ob» tenue: *Vous avez, mon Pere*, dit-il » au moine, *attribué à* Luther *de » terribles choses; mais en quel en» droit les dit-il? Pouvez-vous me » marquer un livre où il ait enseigné » une telle doctrine?* Le religieux » répondit qu'il ne pouvoit le lui » montrer actuellement; mais qu'il » le feroit à Turin, s'il vouloit » l'y accompagner. *Et moi*, dit » Curion, *je vais sur l'heure vous » montrer le contraire de ce que vous » avancez.* Puis tirant de sa poche » le Commentaire de *Luther* sur » l'*Epître* aux Galates, il refuta le » Dominicain avec tant de force, » que la populace se jeta sur lui, » & qu'il eut beaucoup de peine » de se tirer de ses mains ». (FABRE, *Histoire Ecclésiastique*. Livre 171). L'inquisition & l'évêque de Turin ayant été informés de cette querelle, *Curion* fut arrêté. Mais l'évêque le voyant soutenu par un parti considérable, alla à Rome pour demander au pape ce qu'il avoit à faire. Pendant ce temps là, on transféra *Curion* dans un lieu plus secret, avec les fers aux pieds, & il y fut gardé à vue. Cependant il trouva moyen de se sauver pendant la nuit. Il se retira à Salo, dans le duché de Milan, & ensuite à Pavie, d'où, trois ans après, il fut obligé de se réfugier à Venise, parce que le pape avoit menacé d'excommunier le sénat de Pavie, s'il ne le faisoit arrêter. De Venise, *Curion* alla successivement à Ferrare, à Lucques, à Lausane en Suisse, où il fut fait principal du college, & enfin à Bâle, en 1547. Il y professa l'éloquence & les belles-lettres pendant 22 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1569, à 67 ans. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé: *De amplitudine beati regni Dei*; à Bâle, 1550, in 8°. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Ecri-

ture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. On a encore de lui : I. *Opuscula*, à Bâle, 1544, in-8°; rares, & qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'Ame*, &c. L'auteur y paroît favorable aux Sociniens. II. Des *Lettres*; Bâle, 1553, in-8°. III. *Calvinus Judaïsans*, 1595, in-8°. IV. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus Extaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Geneve, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus Theologaster*; Geneve, 1667, in-12. Satyres sanglantes, que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. Les bibliomanes ajoutent à ces deux tomes, les Œuvres d'un certain Allemand, nommé *Pasquillus merus*. Cela forme un troisieme volume, qui n'a gueres de rapport aux premiers, & les uns & les autres sont peu dignes de recherche.

III. CURION, (Cœlius-Augustin) fils du précédent, mort quelque temps avant son pere, en 1567, à 29 ans, laissa une *Histoire* latine *des Sarrasins & du Royaume de Maroc*, 1596, in-fol., qu'il compila sur d'assez mauvaises relations. Il y a eu quelques autres savants de la même famille; leurs talents n'étoient pas assez distingués pour que nous en parlions.

I. CURIUS-DENTATUS, (*Marcus-Annius*) illustre Romain, fut trois fois consul, & jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, & battit *Pyrrhus* près de Tarente, l'an 272 avant J. C. Il distribua les terres conquises aux pauvres citoyens; il en donna quatre arpents à chacun, & n'en garda pas davantage pour lui, disant *que personne n'étoit digne de commander une armée, s'il ne se contentoit pas de ce qui suffit à un simple soldat.* Ses vertus civiles étoient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé, qui faisoit cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or, pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le généreux Romain les refusa, en disant, d'un ton gracieux, mais ferme : *Qu'un homme qui se contentoit d'un mets tel que celui qu'ils voyoient sur sa table*, (c'étoit des carottes) *n'avoit besoin ni d'or, ni d'argent, & qu'il trouvoit plus beau de commander à ceux qui en possédoient que d'en avoir.*

II. CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du IIIe siecle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*; Alde, 1523, in-f°. Paris, 1599, in-4°.

CURNE, *voyez* STE-PALAYE.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célebre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excelloit également dans le dessin, & dans la maniere d'appliquer l'or & de ciseler le relief.

CURTIUS, (*Q.*) *voyez* QUINTE-CURCE.

I. CURTIUS, (*Marcus*) chevalier Romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J. C. La terre s'étoit entrouverte dans une place de Rome: l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvoit être comblé, qu'en y jetant ce que le peuple Romain avoit de plus précieux. *Marcus Curtius*, jeune homme plein de courage & de religion, crut que les Dieux demandoient une victime humaine. Il se précipi-

ta folemnellement tout armé, avec fon cheval, dans l'abyme; & paffa auprès des fuperftitieux pour avoir fauvé fa patrie par ce facrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée prefque auffi-tôt qu'elle l'eut reçu. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Curtius*, chevalier Romain, qui vivoit dans les plaifirs, & aimoit la bonne chere. Soupant un jour chez Augufte, avec lequel il vivoit familiérement, il prit fur un plat une grive fort maigre, &, la tenant à la main, il demanda à ce prince s'il lui permettoit de lui donner la liberté. *Pourquoi non*, répondit l'empereur? Et auffi-tôt *Curtius* la jeta par la fenêtre. Augufte, trompé par l'équivoque du mot *mittere*, dont *Curtius* s'étoit fervi, ne lui fut pas mauvais gré de cette plaifanterie.

II. CURTIUS, (Matthieu) médecin de Pavie, mort à Pife, en 1544, à 70 ans, laiffa plufieurs ouvrages fur fon art, entr'autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avoit pratiqué avec fuccès, & s'en étoit fervi pour conferver jufqu'à fa vieilleffe une fanté vigoureufe.

III. CURTIUS, (Cornelius) religieux Auguftin, natif de Bruxelles, profeffa la théologie dans différents couvents des Pays Bas & de l'Autriche, & devint provincial & définiteur général. Il mourut à Weft-Munfter, près Dendermonde, en 1633, à 47 ans. On a de lui: I. Les *Eloges des Hommes illuftres de fon Ordre*, en latin affez pur, mais ampoulé. II. Une *Differtation*, Anvers, 1654; dans laquelle il difcute, fi Jesus-Christ a été attaché à la croix: il fe détermine pour la derniere opinion.

CUSA, (Nicolas de) voyez Nicolas de Cusa, n° xiii.

CUSPINIEN, (Jean) premier médecin de l'empereur *Maximilien I*, employé par ce prince dans plufieurs négociations délicates, étoit né à Schweinfurt en Franconie, & mourut à Vienne en 1529. On a de lui: Un *Commentaire*; in-folio, en latin, 1552, fur la *Chronique des Confuls* de *Caffiodore*. II. Un autre *Commentaire des Céfars & des Empereurs Romains*, 1540, in-folio. III. Une *Hiftoire d'Autriche*, 1553, in-f°, intéreffante & curieufe. IV. Une autre *Hiftoire de l'origine des Turcs, & de leurs cruautés envers les Chrétiens*. Cet auteur avoit des connoiffances étendues fur la politique, l'hiftoire & la médecine. Sa *Vie* a été écrite par N. *Gerbel*.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de Judée, fous l'empereur *Claude*, purgea cette province des voleurs & des fanatiques qui la troubloient vers l'an 45 de J. C. Ayant appris qu'un nommé *Theudas* débitoit en public de prétendues prophéties & emmenoit le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui difliperent la multitude, & qui fe faifirent du faux prophete. *Cufpius* mourut avec la réputation d'un homme équitable & intelligent.

I. CUYCK, (Jean van-) confeiller & conful d'Utrecht fa patrie, mort en 1566, a fait peu d'écrits, dit *Grævius*, mais excellents, & qui femblent être l'ouvrage des Mufes & des Grâces. Il faut remarquer que *Grævius* lui donne ces éloges dans une harangue académique, & qu'il faut toujours rabattre des louanges prodiguées dans ces fortes de difcours. *Cuyck* eft éditeur des *Offices* de *Cicéron*, avec des remarques eftimées & des *Vies* de *Cornelius-Nepos*. Cette derniere édition eft peu commune & très-eftimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

II. CUYCK, (Henri) théolo-

gien Proteſtant, plein de bile, publia à Cologne en 1559, in-8°, une ſatyre ſous le titre de *Speculum Concubinariorum Sacerdotum, Monachorum ac Clericorum* C'eſt une invective groſſiere, qui ne laiſſe pas d'être recherchée par quelques curieux.

CYANÉ, *voyez* CYANIPPE.

CYANÉE, fille du fleuve *Méandre*, & mere de *Caune* & de *Biblis*. Elle fut métamorphoſée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimoit paſſionnément, & qui ſe tua en ſa préſence, ſans lui avoir cauſé la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuſe. Ayant mépriſé les têtes de *Bacchus*, il fut frappé d'une telle ivreſſe, qu'il fit violence à *Cyané* ſa fille. L'île de Syracuſe fut déſolée auſſitôt par une peſte horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finiroit que par le ſacrifice de l'inceſtueux. *Cyané* traîna elle-même ſon pere à l'autel, & ſe tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES I, roi des Medes, ſuccéda, l'an 635 avant l'ere chrétienne, à ſon pere *Phraortes*, tué devant Ninive. Il tourna ſes armes vers cette ville pour venger la mort de ſon pere; & comme il étoit près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever ſa proie. Obligé de lever le ſiége, il marcha contr'eux, & fut vaincu. Les Medes n'ayant pu ſe délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrerent par la ruſe. Ils convinrent de les inviter à un feſtin qui ſe faiſoit alors dans chaque famille. Chacun enivra ſes hôtes, & les maſſacra. Ceux des Scythes qui échapperent à cette boucherie, ſe retirerent auprès d'*Halyates*, roi de Lydie, pere de *Crœſus*; & ce fut le ſujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens & celui des Medes. Mais une éclipſe de ſoleil, ſurvenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on ſe retira de part & d'autre, & l'on conclut la paix. *Cyaxares* reprit bientôt le ſiége de Ninive, qui fut détruite entiérement après une longue réſiſtance. On paſſa au fil de l'épée tous les habitants. Les enfants même furent écraſés contre les murailles, les temples & les palais renverſés, & les débris de cette ſuperbe ville conſumés par le feu. Le vainqueur pourſuivit ſes conquêtes, ſe rendit maître des autres villes du royaume d'Aſſyrie, & mourut l'an 595 avant J. C. après un regne de 40 ans.

CYAXARES II, *voy. I.* DARIUS.

CYBELE, femme de *Saturne*, & fille du *Ciel* & de la *Terre*, aima paſſionnément *Atys*, jeune berger Phrygien, qui la dédaigna, & dont elle ſe vengea en le métamorphoſant en pin. On la peint avec une tour ſur la tête, une clef & un diſque dans la main, couverte d'un habit ſemé de fleurs; tantôt entourée d'animaux ſauvages, tantôt aſſiſe ſur un char traîné par quatre lions. On lui offroit en ſacrifice un taureau, une chevre ou une truie. Quelques-uns de ſes prêtres ſe faiſoient eunuques, pour imiter *Acis*, un des favoris de *Cybele*, qui l'ayant trouvé infidele, le tranſporta d'une telle fureur, que dans ce moment il ſe priva de l'eſpérance d'avoir des deſcendants. Ils portoient la ſtatue de la déeſſe par les rues au ſon des tymbales, faiſoient des contorſions, ſe déchiquetoient le corps en ſa préſence, pour s'attirer les aumônes du peuple, & frappoient la déeſſe avec les parties qu'ils s'étoient retranchées. (*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, tom. I, p. 35.) Ils habiterent d'abord le mont Ida en Phrygie, puis ils vin-

rent demeurer dans l'île de Crete sur une haute montagne à laquelle ils donnerent le même nom. Ce fut là qu'ils nourrirent Jupiter enfant, & qu'à la faveur du bruit qu'ils faisoient avec leurs instruments lorsqu'il pleuroit, ils le sauverent de la fureur de Saturne, qui l'auroit dévoré comme ses autres enfants. On les appeloit *Galli*, du nom d'un fleuve de Phrygie. Les nations adorerent *Cybele* sous le nom de *Déesse de la Terre.* Les Romains, sur une réponse de l'oracle de Delphes, envoyerent des députés à Attale, roi de Pergame, pour lui demander la mere Idéenne ou Cybele. Ce prince leur fit donner une grosse pierre que l'on conservoit à Pessinonte en Phrygie, & que les habitants disoient être la mere des Dieux. On l'apporta à Rome avec beaucoup de cérémonie, & on la plaça dans le temple de la victoire sur le mont Palatin. Les poëtes l'ont désignée sous différents noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie; les principaux sont: *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymene*, *Bérécynthe*, la *Bonne Déesse*, la *Mere des Dieux.*

CYCLOPES, hommes monstrueux. *Homere* & *Théocrite* disent qu'ils furent les premiers habitants de la Sicile. Ils les représentent comme des géants d'une grandeur énorme, & ne leur donnent qu'un œil tout rond au milieu du front; d'où leur est venu le nom de *Cyclopes* du grec *Kounlos*, cercle, & de *ops*, œil. Il y en avoit trois principaux; savoir, *Brontés*, qui forgeoit la foudre; *Stéropès*, qui la tenoit avec la pince sur l'enclume; & *Pyracmon*, qui la battoit à grands coups. La Fable, qui les fait enfants de *Neptune* & d'*Amphitrite*, les emploie à forger les foudres de *Jupiter* dans un antre du mont Etna, sous les ordres de *Vulcain.* *Apollon*, voulant se venger de la mort de son fils *Esculape* frappé de la foudre, les tua tous à coups de fleches.

CYCNUS, roi des Liguriens que *Jupiter* changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de *Phaëton* son frere & de ses sœurs. Les poëtes parloient encore de deux autres jeunes hommes changés en cygnes: l'un, fils de *Neptune*, qu'*Achille* trouva invulnérable, & qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe *Hyrie*, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avoit demandé à un de ses amis. *Voyez* Tenès.

CYGNE, (Martin du) professeur d'éloquence, de la société des jésuites, né à St-Omer, en 1619, mourut en 1669. C'étoit un bon humaniste. Nous avons de lui: I. *Explanatio Rhetoricæ;* rhétorique estimée, parce qu'il y a de l'ordre & de la clarté. II. *Ars metrica* & *Ars poetica*: Louvain, 1755. III. *Ars historica*: St-Omer, 1669. IV. *Fons Eloquentiæ*, *sivè M. T. Ciceronis Orationes*: Liege, 1675, 4 vol. in-12, dont le dernier renferme une excellente analyse des Discours de l'orateur Romain. V. *Comœdiæ XII, phrasi, cùm Plautina, tùm Terentiana, concinnatæ*: Liége, 1679, 2 vol. in-12: pieces propres aux représentations théâtrales de college.

CYNEAS, originaire de Thessalie, disciple de *Démosthene* & ministre de *Pyrrhus*, fut également célebre sous le titre de philosophe & sous celui d'orateur. *Pyrrhus* disoit de lui, « qu'il avoit pris plus » de villes par son éloquence, que » lui par ses armes ». Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On étoit sur le point de la lui accorder, losqu'*Appius Claudius* & *Fabricius*, que les fleurs de rhétorique ne touchoient point, rappellerent le sénat à d'autres sen-

timents. (*Voy.* les art. Epicure, *vers le milieu*, & Fabricius). *Cynéas*, de retour au camp de *Pyrrhus*, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, & le peuple Romain comme une hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. *Pline* cite la mémoire de *Cynéas* comme un prodige. Le lendemain de son arrivée à Rome, il salua tous les sénateurs & les chevaliers, en les nommant chacun par son nom. (*Voyez* un bon mot de ce philosophe dans l'article de Pyrrhus, n° II.) C'est *Cynéas* qui abrégea le livre d'*Enée le Tacticien*, sur la défense des places. *Casaubon* a donné au public cet Abrégé avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de *Beausobre* en a donné une traduction françoise, avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNEGIRE, soldat Athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ere chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, & y mourut attaché, triomphant, dans sa mort même, du soldat Persan qui sépara sa tête de son corps. Ce Grec intrépide étoit frere du poëte *Eschyle*.

CYNIQUES, *voy.* Antisthene & Diogene.

CYNISCA, fille d'*Archidame*, roi de Sparte, remporta la premiere le prix de la course des chars aux jeux Olympiques.

CYNTHIO, *voy.* Giraldi.

CYPARISSE, jeune garçon très-beau, fils de *Telephe*, de l'île de Cée, fut aimé d'*Apollon*. Il nourrissoit un cerf, qu'il tua par mégarde, & en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. *Apollon*, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIANI, (N) célebre Peintre Italien, établi en Angleterre, & mort à Londres en 1785, jouit d'une grande réputation dans cette île. Quoique ses compositions fussent, en général, peu étendues, la grande variété de ses dessins, l'expression de ses figures, la finesse de ses têtes, & la délicatesse de ses contours, l'ont fait regarder comme un grand maître. Ses nombreuses productions, répandues en Europe, par le burin de *Bartolozzi*, respirent la grâce & la beauté. *Cypriani* contribua beaucoup à propager le goût des beaux arts en Angleterre. Ses vertus privées honorerent ses talents: il eut presque autant d'amis que de disciples. Il a laissé un fils héritier d'une partie de son génie, & d'un grand nombre d'esquisses & de dessins, dont il ne privera pas vraisemblablement le public.

CYPRIEN (Saint), naquit à Carthage d'une famille riche & illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il étoit alors Payen. Il se fit Chrétien l'an 246 par les soins du prêtre *Cécile*, qui lui découvrit l'excellence de la religion Chrétienne & les absurdités du Paganisme. Il hésita pourtant pendant quelque temps. « Il me sembloit (dit-il) très-difficile de renaître » pour mener une vie nouvelle, » & devenir un autre homme en » gardant le même corps.... Comment apprendre la frugalité, » quand on est accoutumé à une » table abondante & délicate? » Mais lorsque l'eau vivifiante eut » lavé les taches de ma vie passée, » je trouvai facile ce qui m'avoit » paru impossible ». Les Payens, fâchés d'avoir perdu un tel hom-

ме, lui reprocherent qu'il avoit avili sa raison & son génie, en les soumettant à des contes & à des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parloient des grandes vérités du Christianisme). Mais *Cyprien*, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, & substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, & le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le pere des pauvres: la lumiere du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur *Déce* ayant suscité une grande persécution contre l'église, *Cyprien* fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les Chrétiens apostats, qui surprenoient des recommandations des martyrs & des confesseurs, pour être réconciliés à l'église qu'ils avoient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devoit leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna, dans la même assemblée, le prêtre *Félicissime* & l'hérétique *Privat*. Ce dernier députa vers le pape *Corneille*, pour lui demander sa communion, & accuser *S. Cyprien*, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : *C'est une chose établie entre les Evêques, que le crime soit examiné là où il a été commis.* C'est ainsi (dit le sage *Fleury*) que *S. Cyprien* écrivant au pape même, se plaignoit d'une appellation à Rome, comme d'un procédé notoirement irrégulier. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape *Etienne* & lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément a son opinion, qu'il falloit rebaptiser ceux qui l'avoient été par les hérétiques. Dans le dernier, *S. Cyprien* déclara qu'il ne prétendoit point séparer de sa communion ceux qui étoient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyoit défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenoit une mauvaise. Mais, quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape *S. Etienne*, (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue,) il conserva toujours l'unité avec l'église Romaine. C'est au saint Siége qu'il adressa son Apologie contre ceux qui blâmoient sa fuite; c'est son autorité qu'il implore contre ceux qui étant tombés dans la persécution de *Dece*, vouloient être réconciliés à l'église, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues de Carthage. Après un exil d'onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258. Son corps, conservé à Carthage, fut transporté en 802 en France par les ambassadeurs que *Charlemagne* avoit envoyés en Perse. Il fut déposé d'abord à Arles, ensuite à Lyon, enfin transporté a Compiegne dans le monastere que

Charles-le-Chauve y fit bâtir. Quelque précieux que soit ce trésor, nous devons encore plus nous glorifier des vraies reliques que *S. Cyprien* a laissées de son esprit à l'Eglise. Il avoit beaucoup écrit pour la vérité qu'il scella de son sang. *Lactance* le regarde comme le premier des auteurs Chrétiens véritablement éloquents. *S. Jérôme* compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux & paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, & fort éloignée du style déclamateur, étoit capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie Africain, & de la dureté des *Tertullien*, qu'il appeloit lui-même son maître. Il est vrai qu'il a poli & embelli souvent ses pensées, & presque toujours évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traités*, dont les principaux sont : I. Celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les Juifs. II. Le livre *De l'Unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes & solides. III. Le traité *De Lapsis*, le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. IV. L'*Explication de l'Oraison Dominicale*. C'est un excellent commentaire de cette priere, & de tous les écrits de *S. Cyprien*, celui que *S. Augustin*, digne disciple de ce grand maître, estimoit davantage & citoit le plus souvent. V. L'*Exhortation au Martyre*. VI. Les *Traités de la mortalité*, des *œuvres de miséricorde*, de *la patience*, de *l'envie*, &c. Le 2e de ces traités est un des plus forts qui aient été composés pour exhorter les riches à venir au secours des pauvres... Parmi les différentes éditions de ce Pere, on fait cas de celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques Dissertations de *Péarson* & de *Dodwel*; mais on préfere celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par *Baluze*, & achevée par Dom *Prudent Marand*, Bénédictin de S. Maur, qui l'a ornée d'une préface & d'une Vie du Saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites élégamment en françois par *Lombert*, 1672, in-4°., avec de savantes notes & dans un ordre nouveau sur les Mémoires du célebre *le Maître*. *Ponce*, diacre, Dom *Gervaise*, abbé de la Trappe, & le même *Lombert*, ont écrit sa *Vie*.

Il ne faut pas confondre avec le S. évêque de Carthage, S. CYPRIEN le Magicien, décapité sous *Dioclétien* l'an 304. Celui-ci étoit d'Antioche de Syrie, & appartenoit à des parents riches. La recherche qu'il fit des secrets magiques avant sa conversion, lui fit donner le surnom de *Magicien*.

CYPRIS, surnom de *Vénus*, à qui l'île de Cypre étoit consacrée. *Voyez* VÉNUS.

CYPSELE, fils d'*Aétion*, étoit Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son pere, cet oracle répondit : « *Que l'Aigle produiroit une pierre qui accableroit les Corinthiens* ». *Cypsèle* s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J. C. & y régna environ 30 ans. *Périandre*, son fils, qui lui succéda, eut deux enfants : *Cypsèle*, qui devint insensé, & *Lycophron*.

CYR *ou* CYRIQUE (Saint) fils de *Ste Julitte*, natif d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mere par ordre du juge *Alexandre*. Il n'avoit alors que 3 ans. Comme ce

tendre enfant appeloit sa mere, & crioit : *Je suis Chrétien !* le juge le jeta du haut de son siége contre terre, & lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, & le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le regne de *Dioclétien* & de *Maximien*. Il y a eu un autre S. Cyr, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 Janvier 311.

CYRAN (St-). *Voyez* Verger de Haurane, n°. III.

CYRANO (Savinien), d'une famille noble de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractere bouillant & singulier, entra en qualité de cadet au régiment des Gardes. Il fut bientôt connu, comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avoit presque point de jour qu'il ne se battit en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connoissance ; il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux & blessé sept. On lui donna, d'une commune voix, le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, & son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous le célebre philosophe *Gassendi*, avec *Chapelle*, *Moliere* & *Bernier*. Son imagination pleine de feu, & inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entr'autres le maréchal de *Gassion*, qui aimoit les gens d'esprit & de cœur ; mais son humeur libre & indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avoit reçu 15 mois auparavant. Ce poëte menoit, depuis quelque temps, une vie chrétienne & retirée. Sa jeunesse avoit été fort débauchée, & ses débauches venoient en partie de son irreligion. Il avoit passé long-temps pour incrédule. Un jour que l'on jouoit son *Agrippine*, lorsqu'on fut à l'endroit où *Sejan*, résolu de faire mourir *Tibere*, dit :

Frappons, voila l'hostie...

des spectateurs ignorants & prévenus, s'écrierent aussi-tôt : *Ah le méchant ! Ah l'impie ! Comme il parle du S. Sacrement !* Cette tragédie fut très-bien reçue du public, de même que la comédie en prose du *Pédant joué*. On a encore de lui : I. L'*Histoire comique des Etats & Empires de la Lune*. II. L'*Histoire comique des Etats & Empires du Soleil*. Il paroît, par le style burlesque, sautillant & singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisoit de fréquents voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces polissonneries, qu'il savoit fort bien les principes de *Descartes*, & que si l'âge avoit pu le mûrir, il auroit été capable de quelque chose de mieux. III. Des *Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes & d'équivoques. V. Un *Fragment de Physique*. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRENAIQUE, (la Secte) *voy.* Aristipe de *Cyrene*, & Heracléote.

CYRENIUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom étoit *Sulpit. Quirinius*.

CYRIADE, l'un des xxix *Tyrans* qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire

Romain, sous les regnes de *Valérien* & de *Gallien*, étoit fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédoit de grandes richesses. Il se livra, dans sa jeunesse, à la débauche, &, après avoir volé à son pere une somme considérable, il passa dans la Perse. *Sapor I* y régnoit alors. Ce prince, excité contre les Romains par *Cyriade*, leur déclara la guerre, & le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, il saccagea Antioche, qui en étoit la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste; & quoique presque tous les soldats Perses fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands & des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, & répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que *Valérien* marchoit contr'eux, & indignés, d'ailleurs, de ses déréglements & de sa hauteur, l'assassinerent en 258. *Cyriade* ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de *Jean* le *Jeûneur*, prit, à l'exemple de son prédécesseur, le nom d'*Evêque œcuménique* ou *universel*, & se le fit confirmer dans un concile. Ce patriarche s'étant opposé à l'empereur *Phocas*, qui attaquoit les immunités & les privileges de l'Eglise; ce prince, pour se venger de sa résistance, défendit, par un édit, de donner le titre qu'il avoit usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome. *Cyriaque* en mourut, dit-on, de chagrin l'an 606.

I. CYRILLE, (Saint) de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par *S. Macaire* de Jérusalem, vers l'an 334, & prêtre l'année d'après. Le siége patriarchal de cette ville ayant vaqué par la mort de *S. Maxime*, en 350, *Cyrille* lui succéda, & travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec *Acace*, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisoit à son troupeau & à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentiments. *Cyrille* étoit zélé Catholique, & *Acace* Arien opiniâtre. Cet homme inquiet & intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, & lui fit un crime d'une action héroïque; car *Cyrille* n'avoit dépouillé les temples, que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile assemblé à Césarée par *Acace*, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur: il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, & son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'*Acace* le firent déposer de nouveau en 360. *Julien*, successeur de l'empereur *Constance*, ayant commencé son regne par le rappel des exilés, *Cyrille* rentra dans son siége. L'empereur *Valens* l'en tira une 3e fois, & ce ne fut que plus d'onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination & son élection. Il mourut le 18 mars 386, après 35 ans d'épiscopat. Il nous reste de lui XXIII *Catécheses*, regardées comme l'abrégé le plus ancien & le mieux digéré de la doctrine Chrétienne. Les 18 premieres sont adressées aux catéchumenes, & les 5 autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est

simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, & réfute avec solidité ce qu'elle rejette. *Grancolas*, docteur de Sorbonne, en a donné une *Traduction* françoise, avec notes, à Paris en 1715, in-4°. Dom *Touttée*, Bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres de S. Cyrille*, grecque & latine, in-folio, à Paris en 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, & d'une version regardée comme très exacte.

II. CYRILLE, (Saint) patriarche d'Alexandrie, successeur de *Théophile* son oncle maternel en 412, étoit né avec un esprit subtil & pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés & profanes. Il avoit assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où *S. Chrysostôme* fut condamné ; mais, après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. « *St. Cyrille*, dit *Baillet*, fit connoître » dès le commencement ce que l'église avoit à espérer de lui. Il chassa d'abord les novations de sa ville. Il voulut en user de même à » l'égard des juifs ; mais la rigueur » avec laquelle il voulut venger » quelques insultes qu'ils firent » aux chrétiens, eut quelques suites fâcheuses, parce qu'à la faveur du gouverneur de la ville, » nommé *Oreste*, ils formerent un » parti assez puissant pour commettre un grand nombre de » meurtres sur les chrétiens. Le » bruit de la mésintelligence du » gouverneur & du patriarche » se répandit dans les monasteres » de Nitrie, d'où les moines accoururent pleins d'ardeur au secours » du patriarche, blesserent le gouverneur à coups de pierres, tuerent avec une cruauté inouie l'illustre & savante fille *Hypatia*, » *Voyez* HYPACIE) & commirent » d'autres violences propres à des » Arabes & à des Sarrasins ». Ces excès que *S. Cyrille* désapprouvoient, le rendirent odieux, parce qu'ils avoient été commis par ses partisans. Mais il rétablit peu à peu la paix dans son église, tandis que la guerre commençoit à s'allumer dans celle de Constantinople. Le Nestorianisme faisoit alors des ravages. *S. Cyrille* écrivit aux solitaires d'Egypte combien il auroit desiré qu'on n'agitât point les questions que *Nestorius* avoit élevées. Mais ces questions continuant d'occuper les esprits, il tâcha de les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, & au concile œcuménique d'Ephese, assemblé par ordre de l'empereur *Théodose*, auquel il présida au nom du pape en 431. *Jean d'Antioche* & les autres évêques d'Orient se séparerent de ce concile, soutinrent vivement *Nestorius*, & tinrent de leur côté un synode où *Cyrille* fut déposé. La coûr de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque ; *Cyrille* fut arrêté ; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua *Nestorius* dans un monastere, & rendit *Cyrille* à son église. Les partisans du novateur ne l'abandonnerent point, & le soutinrent avec d'autant plus de zele, que le patriarche d'Alexandrie leur paroissant un homme haut & impérieux, ils étoient indisposés contre la vérité. Cette hauteur auroit terni sa mémoire, si sa piété & l'innocence de ses mœurs n'en avoient effacé le souvenir. Il mourut vers le 28 janvier de l'année 444, regardé comme un zélé défenseur de la vérité. La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de *Jean Aubert*, chanoine de Laon, en grec & en

latin, 1638, 6 vol. in-fol. qui se relient en 7. On y trouve un grand nombre d'écrits, entre autres des *Homélies* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien & du nouveau testament. Il écrivoit avec beaucoup de facilité; il est vrai que le plus souvent il ne lui étoit pas possible, suivant *du Pin*, de fournir de la matiere; car, ou il copie les passages de l'Ecriture, ou il fait de grands raisonnements, ou il débite des allégories. *Photius* remarque qu'il s'étoit fait un style singulier. Il est sans élégance, sans clarté, sans choix & sans précision. Mais, malgré ces défauts, *S. Cyrille* a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *Lettres* comme faisant regle de foi. Le dernier volume de ses ouvrages est contre *Nestorius*, *Julien*, & les moines *Anthropomorphites*, c'est-à-dire, qui prétendoient que Dieu avoit une forme corporelle. *Du Pin*, qui avoit insinué dans sa *Bibliothéque des auteurs ecclésiastiques*, que les démêlés de *Nestorius* & de *S. Cyrille* n'étoient que des disputes de mots, fut obligé de se rétracter. On verra en effet dans l'article de cet héréfiarque, qu'il nioit réellement l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, & qu'il supposoit deux personnes en J. C. Nous ajouterons encore, d'après M. l'abbé *Pluquet*, que si la guerre que son hérésie suscita, fut soutenue avec trop de vivacité, il faut l'imputer en partie à *Nestorius* même. C'est lui qui traita le premier ses adversaires avec aigreur. C'est lui qui employa le premier les injures & les outrages, comme on le voit par la lettre qu'il fit écrire par *Photius*. C'est lui qui usa le premier de moyens violents. Il fit intervenir dans une affaire purement ecclésiastique l'autorité impériale; & lorsque son ambition & son humeur violente furent connues, il devint aussi odieux par son caractere que par ses erreurs. Ce n'est pas que *S. Cyrille*, qui avoit d'abord montré de la douceur, ne se soit livré dans la suite de cette dispute à un zele peut-être trop vif; mais il avoit la vérité pour lui, & il soutenoit la cause de la foi.

CYRILLE DE THESSALONIQUE, (S.) surnommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumiere de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares & les Moraves. Il fut créé évêque avec son frere S. *Methodius* qui étoit son coopérateur dans ce saint ministere, par *Adrien* II, vers 867. *Cyrille* embrassa quelque temps après la vie monastique, & mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible, & le pape *Jean VIII* par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin & dans la célébration des saints mysteres, à condition cependant qu'on auroit soin de lire auparavant l'évangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise & à Padoue. Il suça la doctrine des Protestants, & la porta en Grece. Comme on le soupçonna de favoriser les Luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetoit leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les Protestants, & enseigna leurs dogmes dans l'Eglise Grecque. Les évêques & le clergé s'y opposerent. Il fut dépouillé du patriarchat, & envoyé en exil à Rhodes. On le ré-

tablit quelque temps après, & dès qu'il fut paisible possesseur du siége de C. P., il publia des catéchismes & des confessions de foi, où l'erreur perçoit à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628 ; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église & rétabli autant de fois, il finit sa carriere par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisoit. Il avoit alors 66 ans. C'étoit, comme presque tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, & par conséquent le plus inquiet. CYRILLE de Berée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de C. P., & n'épargna point son auteur. Ce *Cyrille* ayant été exilé à Tunis, & *Parthenius*, évêque d'Andrinople, mis à sa place ; celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de *Lucar* fut encore condamnée ; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, & les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célebre concile de Jérusalem en 1672. *J. Aymon* en a donné une édition, avec quelques *Letres* de *Cyrille-Lucar*, à Amsterdam, 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de *Port-Royal* dans la grande *Perpétuité de la Foi* : l'abbé *Renaudot* a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la *Perpétuité*, &c.

CYRSILE, citoyen d'Athenes, qui fut lapidé pour avoir ouvert l'avis dans l'assemblée du peuple, où l'on délibéroit sur la guerre des Perses, d'envoyer les femmes avec les enfants à Trézéne, & d'abandonner la ville à la discrétion de Xercès, tandis que les Athéniens iroient avec leur flotte combattre l'ennemi, & défendre la liberté de la patrie.

I. CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *Soleil*, selon *Ctesias*, naquit l'an 599 avant J. C., de *Cambyse*, roi de cette partie d'Asie, & de *Mandane*, fille d'*Astyages*, roi des Medes. *Hérodote*, & *Justin* après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'*Astyages* donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avoit annoncé qu'il seroit détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea *Harpages*, un de ses officiers, de le faire mourir. *Harpages* donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts ; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié & l'éleva en secret. (*Voy.* ASTYAGES & AMYTIS.) *Xénophon* ne s'accorde pas avec *Hérodote* sur les commencements de *Cyrus* : mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est gueres au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'*Astyages*, *Cyrus* marcha avec *Cyaxares* son oncle, roi des Medes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua *Nériglissor* leur roi, & fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à *Cyrus*, il refusa de la voir, & ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. *Penthée* (c'étoit le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à *Abradate* son mari, qui passa tout de suite dans le camp de *Cyrus*, avec deux mille chevaux, & lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du desir &

de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, & fit proposer au successeur de *Nériglissor* de terminer leur querelle par un combat singulier; mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisoit des préparatifs immenses de part & d'autre. *Crœsus*, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 538 avant J. C. *Cyrus* le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, & la premiere bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, *Cyrus* réduisit différents peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, & forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple & la cour passoient ordinairement dans les festins & dans la débauche. Ses troupes y entrerent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuerent le roi & ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire Babylonien finit, la 21e année depuis le commencement du regne de *Bélésis*, l'an 538 avant J. C. *Cyrus*, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec *Cyaxares*, sa monarchie en six-vingts provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, *Cyrus* nomma trois sur-intendants, qui devoient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. *Cyaxares* son oncle, & *Cambyses* son pere étant morts, *Cyrus* se vit seul possesseur, l'an 536 avant J. C., du vaste empire des Perses, qui embrassoit les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Medes & des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, & de rétablir leur Temple de Jérusalem, ainsi que l'avoit prédit *Isaïe*. La Palestine fut bientôt repeuplée, les villes rebâties, les terres cultivées; & les Juifs ne firent plus qu'un seul Etat gouverné par un même chef. *Hérodote*, qui fait naître ce célebre conquérant d'une façon singuliere, le fait mourir d'une façon non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine *Tomyris*, qui commandoit l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, & par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang en lui adressant ces mots: *Barbare! rassasie-toi, après ta mort, du sang dont tu as été altéré pendant ta vie....* *Xénophon*, presque toujours opposé au récit d'*Hérodote*, le fait mourir dans son lit. Mais, dès le temps de *Cicéron*, on doutoit que sa *Cyropédie* dût être regardée comme une histoire véritable pour le détail des faits. 1°. On voit que tous les discours de ce roman moral sont des allusions aux discours de *Socrate*, & souvent de simples répétitions de ceux que *Xénophon* avoit déjà fait tenir à ce philosophe dans ses *Dits mémorables*. 2°. La chronologie y est entiérement violée. 3°. *Xénophon* a supprimé des faits qui ne s'arrangeoient point avec l'idée de faire de *Cyrus* un prince accompli. 4°. Pour arranger les événements à sa fantaisie, il a imaginé un *Cyaxares*, fils d'*Astyages*, qui est inconnu à

toute

toute l'antiquité. (*Voy.* I. XÉNOPHON.) Quoi qu'il en soit de la véracité des historiens de *Cyrus*, il paroît qu'il eut de grandes qualités, mêlées des vices des conquérants. Voilà ce qui intéresse les hommes. Il fut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, & se faire aimer de ses peuples. Heureux dans toutes ses entreprises, la fortune le couronna toujours, parce qu'il sut la fixer par sa valeur & sa prudence. *Cyrus* mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J. C. Son corps fut mis dans un tombeau à Pasargade, qu'il avoit fait bâtir en mémoire de la victoire remportée sur Astyages, roi des Medes. On y éleva une tour qui avoit dix étages, & on le plaça au plus élevé, avec cette épitaphe : CI GIT CYRUS, LE ROI DES ROIS.

II. CYRUS, le Jeune, fils puîné de *Darius Nothus*, roi de Perse, & de *Parysatis*. Son pere lui donna, dès l'âge de 16 ans, l'an 407 avant J. C., le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie mineure, avec un pouvoir absolu, & lui recommanda en partant d'accorder du secours aux Lacédémoniens contre les Athéniens, pour balancer la puissance des uns par celle des autres. *Cyrus* ayant abusé de son autorité, pour commettre des injustices, son pere le rappela à la cour, & peu après se voyant sur le point de mourir, il donna la couronne à *Arsace*, son fils aîné, qui prit le nom d'*Artaxercès*, & ne laissa à *Cyrus* que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà. Ce jeune prince, jaloux du sceptre, attenta à la vie de son frere. Son complot fut découvert, & sa mort résolue ; mais *Parysatis* sa mere l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrettement des troupes sous différents prétextes. *Artaxercès* lui opposa une armée nombreuse. *Cyrus* avoit pris des Lacédémoniens à sa solde. *Cléarque*, général Spartiate, lui conseilla de ne point exposer sa personne. *Quoi*, répond ce prince, *lorsque je cherche à me faire Roi, tu veux que je me montre indigne de l'être!* Les deux freres s'acharnerent l'un contre l'autre dans la bataille qui se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone ; & le jeune ambitieux périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J. C. La fameuse *Aspasie* ayant suivi ce prince, fut faite prisonniere par *Artaxercès*, qui eut autant de passion que *Cyrus* pour cette femme. Dix mille Grecs qui, sous la conduite de plusieurs chefs, entr'autres de *Xénophon* l'historien, avoient combattu pour *Cyrus*, échapperent aux poursuites du vainqueur, & firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. L'écrivain-guerrier parle de *Cyrus*, qui l'avoit charmé par son esprit & son mérite, comme d'un prince accompli. Mais il étoit sans doute trop prévenu en sa faveur. Pouvoit-il excuser sa rebellion contre son roi & son frere, & sa fureur d'usurper le trône par une guerre civile ? Dans la *Lettre* qu'il écrivit aux Spartiates pour leur demander des troupes, *Cyrus* vantoit sa religion, sa philosophie, son cœur royal, & le pouvoir de *boire plus de vin que son frere sans en être incommodé*.

III. CYRUS, de Panapolis en Egypte, mérita l'estime & l'amitié de l'impératrice *Eudoxie*, par son savoir & par son talent pour la poësie. Après avoit commandé avec valeur les troupes Romaines à la prise de Carthage, il fut consul & préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entiérement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 446, il la rétablit & l'embellit. Un jour qu'il étoit

dans le cirque avec l'empereur *Théodose* le jeune, le peuple cria : « *Constantin a bâti la ville, & Cyrus l'a réparée* » ! *Théodose*, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, & confisca ses biens, sous prétexte qu'il étoit idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit Chrétien, & fut élevé an siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie : il mourut saintement.

CYTHERON, berger de Béotie, conseilla à *Jupiter* de feindre un nouveau mariage, pour ramener *Junon* avec laquelle il étoit en divorce. L'expédient réussit, & *Jupiter*, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à *Bacchus*. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à *Junon* le surnom de *Cytheronia*, & à *Jupiter* celui de *Cytheronius*.

CYZ (Marie de), née à Leyde, en 1656, de parents nobles, fut élevée dans le Calvinisme. On la maria, à l'âge de 19 ans, à un gentilhomme fort riche, nommé *de Combe*. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, & fonda la communauté du *Bon-Pasteur* : elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, & elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1692, à 36 ans. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu dans plusieurs villes de France.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui alloient à la conquête de la Toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. *Cyzique* les prenant pour des pirates, & voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. *Jason* le reconnut le lendemain parmi les morts, & lui fit de superbes funérailles.

D

DABILLON (André), fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique *Jean Labadie*, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion Catholique : mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avoit été auparavant Jésuite. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'Ile de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE (Jean), notaire au Pont-St-Esprit, est auteur d'un mystere à personnages de la Passion, que l'on distingue de celui de *Jean Michel*, par *Quod secundùm legem debet mori* ; il paroît avoir été imprimé à Lyon, in-4° & in-8° ; mais il n'en est pas moins rare de ces deux formats.

DAC (Jean), peintre Allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous *Spranger*, & en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur *Rodolphe*, ami des arts

& protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *Tableaux* qu'il fit pour ce prince, font d'un grand goût. *Dac* mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs & de biens, & très-regretté pour l'usage qu'il avoit fait de son crédit.

DACHERY. *Voyez* ACHERY.

I. DACIER (André), né à Castres, en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie; ensuite à Saumur, sous *Tanneguy le Févre*, alors entiérement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. *Gaston d'Orléans* ayant vu marier deux personnes pauvres, disoit que la Faim avoit épousé la Soif; & l'*union de M. Dacier & de Mademoiselle le Févre*,) dit Basnage de Beauval) *est le mariage du Grec & du Latin qu'ils possedent tous deux parfaitement*. Les deux époux abjurerent la religion Protestante, en 1685. Le duc de *Montausier*, instruit du mérite de l'un & de l'autre, les mit dans la liste des savants destinés à commenter les anciens Auteurs *pour l'usage du Dauphin*. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à *Dacier*: l'académie des inscriptions en 1695, & l'académie Françoise à la fin de la même année. Cette derniere compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit été déjà confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut le 18 septembre 1722, à 71 ans, en philosophe Chrétien, d'un ulcere à la gorge. *Dacier* avoit le visage long & sec. Son abord étoit froid, & sa conversation pesante. Il ne l'animoit guere que lorsqu'il s'agissoit de quelque point de littérature. Il étoit d'ailleurs bon homme, ami zélé, tendre époux, écrivain laborieux, & remplaçant, à force de travail, ce qui lui manquoit du côté de la facilité. On a de lui beaucoup de *Traductions d'auteurs Grecs & Latins*; & quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zele ardent pour elle. Ce zele alloit jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien, qu'il n'en devînt amoureux. Il étoit incapable d'y appercevoir des défauts; &, pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que *Marc-Aurele* n'a jamais persécuté les chrétiens. On a de *Dacier*: I. Une édition de *Pompeïus Festus* & de *Verrius Flaccus, ad usum Delphini*, Paris 1681, in-4°, avec des notes savantes & des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 vol. in-12. Les fleurs du Poëte latin se flétrirent en passant par les mains du traducteur François. Qui ne connoitroit *Horace* que par cette version, s'imagineroit que ce poëte, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd & pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulieres, que *Boileau* appeloit *les révélations de M. Dacier*. III. *Réflexions morales* de l'empereur *Antonin*, Paris 1691, 2 vol. in-12. IV. *La Poëtique d'Arioste*, in-4°, avec des remarques dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition. V. *Les Vies de*

Plutarque, 9 vol. in-4°. Paris, 1721 à 1734, réimprimées en 10 vol. in-12, à Amsterdam 1724: traduction plus fidelle, mais moins lue que celle d'*Amyot*. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage : *Dacier* n'a guere que le mérite de l'exactitude; encore le savant abbé de *Longuerue* le lui disputoit-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur & sans vie. « Il connoissoit tout des an» ciens, (dit un homme d'esprit,) » hors la grâce & la finesse ». *Pavillon* disoit que *Dacier étoit un gros mulet, chargé de tout le bagage de l'antiquité*. Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui & en madame *Dacier*, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans *Athénée*. VI. L'*Œdipe* & l'*Electre* de *Sophocle*, in-12, version assez fidelle, mais assez plate. VII. *Les Œuvres d'Hipocrate* en françois, avec des remarques, Paris 1697, in-12: le texte est traduit fidellement, & *Dacier* en a égalé, autant qu'il a pu, la précision, & évité l'obscurité. VIII. *Les Œuvres de Platon*, Paris 1699, 2 vol. in-12. Il n'a traduit que quelques-uns de ses Dialogues. IX. *Manuel d'Epictete*, Paris 1715, in-12. La prévention que *Dacier* avoit pour les anciens lui a fait trouver une trop grande conformité entre la sagesse du Paganisme & la morale de l'Evangile, entre la doctrine de *Platon* & celle des premiers Peres de l'église. Cependant on pourroit un peu l'excuser, 1°. parce qu'il s'est attaché de préférence à traduire les écrits des anciens qui pouvoient servir à régler le cœur de l'homme; 2°. parce qu'il réforme leurs maximes par des remarques édifiantes, lorsqu'il a trouvé chez eux quelques principes peu conformes à la morale du Christianisme. *Dacier* eut part à l'*Histoire Métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2000 livres.

II. DACIER, (Anne le Fèvre) femme du précédent, fille de *Tanneguy le Fèvre*, savant ingénieux, eut les talents & l'érudition de son pere. Elle commença à se faire connoître dans la littérature, par sa belle *Edition de Callimaque*, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques. Elle mit au jour ensuite de savants *Commentaires sur plusieurs Auteurs*, pour l'usage de Mgr. le Dauphin... *Florus* parut en 1674; *Aurelius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys* de Crète, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Ils passerent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils & deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit & par l'amour. Le fils, qui donnoit de belles espérances, & qui des l'âge de dix ans disoit qu'*Hérodote* étoit *un grand enchanteur*, & *Polybe un homme de grand sens*, mourut en 1694; une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, & l'autre prit le voile. Leur mere fut enlevée à la république des lettres le 17 août 1720, dans sa 69e année. Egalement recommandable par son caractere & par ses talents, elle se fit autant admirer par sa vertu, sa fermeté, son égalité d'ame, sa générosité, sa modestie, (que par ses ouvrages. Un seigneur Allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *Album*, elle y mit son nom avec ce vers de *Sophocle*:

Le silence est l'ornement d'une Femme.

Elle avoit une charité ardente pour les pauvres, & se mit quelquefois à l'étroit pour les secourir. Son mari lui représentant un jour

qu'elle devoit modérer ses aumônes : *Ce ne sont pas les biens que nous avons*, dit-elle, *qui nous feront vivre ; ce sont les charités que nous ferons. Elles seules peuvent nous rendre amis de Dieu.* Sa piété étoit vraie & sincere. En vain dans le tome premier d'un Journal intitulé *Bibliothéque Françoise*, on a voulu jeter des soupçons sur la sincérité de sa réunion à l'Eglise catholique. Il étoit naturel qu'ayant abandonné le Calvinisme, elle se vît exposée aux calomnies de ceux qu'elle avoit quittés ; mais ceux qui la connurent de près, rendirent toujours justice à sa droiture. On a d'elle : I. Une *Traduction de trois Comédies de PLAUTE*, *l'Amphitryon*, *le Rudens*, & *Lepidicus*, 3 vol. in-12. Quand *Moliere* eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de *Plaute*, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. On auroit pu lui répondre, ce qu'un plaisant répondit à son mari, au sujet d'*Homere* : « que *Plaute* devoit être bien plus » beau, puisqu'il étoit plus ancien » de 2000 ans ». Mad. *Dacier* ayant appris que *Moliere* devoit donner une comédie *sur les femmes savantes*, supprima sa dissertation. On trouve à la tête de sa *Traduction* une préface intéressante sur l'origine, l'accroissement & les divers changements de la poësie dramatique ; sur la vieille comédie, la moyenne, la nouvelle ; sur le mérite de *Plaute* & de *Térence*. Elle préfere le premier pour la force du comique & la fécondité de l'invention. Elle traduisit pourtant les pieces du second ; & ces deux versions sont, en général, faites avec goût & avec exactitude. II. Une *Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere*, avec une préface, & des notes d'une profonde érudition ; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. C'est une des plus fidelles que nous ayons du poëte Grec, quoique ses beautés y soient souvent affoiblies. Cette traduction fit naître une dispute entre mad. *Dacier* & *la Motte*, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, (dit un philosophe, (sinon que mad. *Dacier* avoit encore moins de logique, que *la Motte* ne savoit de Grec. Mad. *Dacier*, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'*Homere* avec l'emportement d'un commentateur ; *la Motte* n'y opposa que de l'esprit & de la douceur. L'ouvrage de *la Motte*, (dit un écrivain ingénieux) sembloit être d'une femme d'esprit, & celui de Mde *Dacier*, d'un homme savant. Cette femme illustre ne ménagea pas plus le rêveur *Hardouin* dans son *Homere défendu*, contre l'*Apologie* que ce jésuite s'étoit avisé d'en faire. On a dit, « qu'elle avoit répandu plus » d'injures contre le détracteur » d'*Homere*, que ce poëte n'en avoit » fait prononcer à ses héros ». Mais cette phrase ne doit pas être prise à la lettre, & les injures de Made *Dacier* ne sont ni fréquentes, ni grossieres. III. Une *Traduction* du *Plutus* & des *Nuées* d'*Aristophane* : Paris, en 4 vol. in-12, 1684. IV. Une autre d'*Anacréon* & de *Sapho* : Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme, célebre par ses talents, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion infame qu'on lui a reprochée. C'est pousser un peu trop loin la prévention pour l'antiquité. Made *Dacier* avoit encore fait des *Remarques* sur l'Ecriture-sainte. On la sollicita souvent de les donner au public ; elle répondit toujours : Qu'*une femme doit lire & méditer l'Ecriture, pour régler sa con-*

duite sur ce qu'elle enseigne ; mais que *le silence doit être son partage, suivant le précepte de S. Paul.* La réputation de Mad^e^ *Dacier* s'étant répandue dans toute l'Europe, la reine *Christine* de Suède lui fit faire des compliments par le comte de *Konigsmark* ; cette princesse lui écrivit même pour l'attirer à sa cour.

DACTYLES, *Idéens*, ou *Corybantes*, ou *Curetes.* Les uns étoient enfants du *Soleil* & de *Minerve*, les autres de *Saturne* & d'*Alciope*. On mit *Jupiter* entre leurs mains pour être élevé ; & ils empêcherent, par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent aux oreilles de *Saturne*, qui l'auroit dévoré.

DADINE, *voyez* HAUTESERRE.

DAENS, (Jean) riche négociant d'Anvers, célebre par un trait de générosité, dont on trouve peu d'exemples. L'empereur *Charles-Quint* s'étant prêté au desir que *Daens* avoit de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de 2 millions qu'il avoit prêtés au prince. *Je suis*, lui dit-il, *trop payé par l'honneur que Votre Majesté me fait.*

I. DAGOBERT Ier, roi de France, fils de *Clotaire II* & de *Bertrude*, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne & d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Saxons, les Gascons & les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté, & par sa passion démesurée pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps, qui portoient le nom de reines, sans compter les concubines. Ce fut *Dagobert* qui publia les lois des Francs, avec des corrections & des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, & fut enterré à Saint-Denys, qu'il avoit fondé six ans auparavant. Quelques chroniques lui ont donné le titre de *Saint*, ainsi qu'à la plupart de nos rois de la 1re race. Mais l'Eglise ne leur a pas confirmé ce titre. Il faut avouer que c'étoient d'étranges Saints ! « Ils ne valoient rien, tous » tant qu'ils étoient, (dit l'abbé de » *Longuerue*). Quelle cruauté, quelle » barbarie dans *Clotaire I*, assassi- » nant lui-même ses neveux de sa » propre main ! Dans *Clotaire II*, » dans le traitement qu'il fait à ses » cousins & à *Brunehaud !* Quelle » impudicité dans *Dagobert I* » ! Que penser, en effet, d'un prince tel que *Dagobert*, qui, ayant subjugué les Saxons, *eut la cruauté de faire couper la tête à tous ceux qui excédoient la longueur de son épée ?* Je sais que les épées des Francs étoient plus longues de beaucoup qu'elles ne sont aujourd'hui ; mais quand elles auroient été de cinq pieds & demi, les Saxons, communément hauts, donnerent lieu à une grande boucherie. *Dagobert* entendoit quelquefois plaisanterie, malgré sa cruauté. Ayant rencontré un poëte improvisateur au moment qu'il alloit monter sur son chariot, « *Je te donne*, lui dit-il, *les deux bœufs de ma voiture, si tu me fais un vers avant que j'y sois monté.* Tandis que le roi montoit, le poëte lui dit :

Ascendat Dagobert, *veniat bos*
unus & alter.

Il aimoit beaucoup Paris, & comme il étoit avide de plaisirs, il trouvoit plus facilement à satisfaire son goût dans la capitale. Ce fut sur la fin du regne de *Dagobert*, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de *Nantilde*, *Clovis II* ; & de

Ragnetrude, *Sigebert* qui fut roi d'Austrasie.

II. DAGOBERT II, *le jeune*, roi d'Austrasie, fils de *Sigebert II*, devoit monter sur le trône de son pere, mort en 656; mais *Grimoald*, maire du palais, le fit renfermer dans un monastere, & donna le sceptre à son propre fils *Childebert*. *Clovis II*, roi de France, ayait fait mourir *Grimoald*, détrôna *Childebert*, & sur un faux bruit de la mort de *Dagobert*, donna l'Austrasie à *Clotaire III*, puis à *Childeric II*. *Dagobert* épousa *Mathilde* en Ecosse, où il avoit été conduit, & en eut plusieurs enfants. Après la mort de *Childeric*, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, & fut assassiné en 679 par ordre d'*Ebroin*, maire du palais, comme il marchoit contre *Thierri*, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. *Dagobert* fonda divers monasteres, & gouverna son peuple en paix.

III. DAGOBERT III, fils & successeur de *Childebert II* ou *III*, roi de Neustrie l'an 711, mourut le 17 janvier 715. Il laissa un fils, nommé *Thierri*, auquel les Francs préférerent *Chilperic II*, fils de *Childeric II*, roi d'Austrasie.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les pieds étoient joints aux aines, & qui n'avoit point de jambes. Quelques-uns veulent que ce fût *Saturne*, d'autres *Jupiter*, & d'autres *Vénus*.

DAGONEAU, *voyez* VII. GUISE.

DAGOUMER, (Guillaume) né à Pontaudemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au college d'Harcourt à Paris, principal de ce college, & recteur de l'université. On a de lui : I. Un *Cours de Philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités. II. Un petit *Ouvrage* en françois, contre les *Avertissements de Languet*, archevêque de Sens : leur façon de penser sur la bulle *Unigenitus* étoit totalement opposée. *Dagoumer* avoit de la vertu ; mais il étoit entier dans ses sentiments, ainsi que la plupart des raisonneurs scholastiques. C'est lui que *le Sage* a voulu désigner sous le nom de *Guillomer* dans son roman de *Gilblas*.

D'AGUESSEAU, *voyez* AGUESSEAU.

DAGUIRRE, *voyez* AGUIRRE.

DAILLÈ, (Jean) né à Chatelleraut en 1594, d'un receveur des consignations, fut chargé, en 1612, de l'éducation de deux petits-fils de *Duplessis-Mornay*. Il fit, avec eux, plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connoissance avec *Fra-Paolo*, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministere à Saumur en 1625, & à Charenton l'année d'après. Ce ministre illustre par son érudition autant que par sa probité, mourut à Paris le 15 avril 1670, à 77 ans. Les Protestants font beaucoup de cas de ses ouvrages, & les Catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des Controversistes. Les principaux sont : I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°, très-estimé dans sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différents théologiques par l'autorité des Peres ; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition. II. *De pænis & satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam 1649. III. *De jejuniis & Quadragesima*, in-8°. IV. *De Confirmatione & Extrema-Unctione*, in-4°, Geneve 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Geneve 1671, in-4°. VI. *De Fidei ex Scripturis demonstratione*, &c. VII. *De Sacramentali sive auriculari Confessione*; l'un des traités les plus captieux qu'on ait publiés

sur cette matiere. VIII. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, & remplis de passages de l'Ecriture & des Peres. *Daillé* étoit d'un caractere franc & ouvert. Son entretien étoit aisé & instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtoient rien de sa gaieté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissoit toute son austérité parmi ses papiers & ses livres. Il se mettoit à la portée de tout le monde, & les personnes du commun se plaisoient avec lui comme les savants. Il étoit si peu prévenu pour les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande; il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils (*Adrien*) mort en 1690 à Zurich, où il s'étoit retiré après la révocation de l'édit de Nantes, a écrit sa *Vie*... *Voyez* II. MORUS.

DAILLON, *Voyez* LUDE.

DAILLY, *Voyez* AILLY.

DAIN, (Olivier le) fils d'un paysan de Thielc en Flandre, devint barbier de *Louis XI*, & ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais, au commencement du regne de *Charles VIII*, on lui fit son procès, & il fut attache à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence & sa tyrannie l'avoient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom étoit *Olivier le Diable*, ou *le Mauvais*. Louis *XI* lui donna celui de LE DAIN en l'anoblissant, & le fit comte de *Meulan*.

DALE, *Voyez* VAN-DALE.

DALÉCHAMPS, (Jacques) né à Caen l'an 1513, mourut en 1588, à 75 ans, à Lyon où il exerçoit la médecine. Il possédoit les langues & les belles-lettres. On a de lui: I. L'*Histoire des Plantes*, en latin, Lyon 1587, 2 vol. in-fol. traduite en françois par *Jean Desmoulins*, 2 vol. in-fol. 1653. II. Une *Traduction* en latin *des XV Livres d'Athénée*, en 2 vol. in-fol. 1552, avec des notes & des estampes. III. Une *Traduction* en françois du *VIe Livre de Paul Eginete*, enrichie de savants commentaires, & d'une préface sur la chirurgie ancienne & moderne. IV. Les *XI Livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien*; *translatés & corrigés*, à Lyon 1566, in-8°. V. Des *Notes* sur l'Histoire naturelle de *Pline*, 1587, in-folio.

D'ALIBRAI, (Charles Vion) poëte Parisien, fils d'un auditeur des comptes, prit d'abord le parti des armes. Mais il fut, selon lui, aussi malheureux sous le dieu *Mars* que sous *Vénus*. Cet état ne tarda donc pas à lui déplaire; il le quitta, & passa tout le reste de sa vie à cultiver les Muses, à faire sa cour aux dames, & à se divertir avec ses amis: le cabaret fut son Parnasse. Il ne parle, dans ses Poësies, que de l'art de bien boire. Voici comme il se peint dans son Ve *Sonnet*:

Je ne vais point aux coups exposer ma bedaine,
*Moi qui ne suis connu ni d'*Armand*, ni du* ROI;
Je veux savoir combien un poltron, comme moi,
Peut vivre, n'étant pas Soldat ni Capitaine. . . . .
Je veux mourir entier, & sans gloire, & sans nom,
Et crois moi, cher Clindor, *si je meurs par la bouche,*
Que ce ne sera par par celle du canon.

Sa muse, enjouée & badine, n'encensa jamais l'autel des Grands: il

ne chercha ni leurs faveurs, ni leurs bienfaits. Content d'un bien honnête, il jouissoit de ce qu'il avoit, & ne souhaitoit rien au-delà. Les plaisirs purs & doux de la campagne firent les charmes de ses dernieres années. Il mourut vers la fin de 1654, ou au commencement de 1655, dans un âge avancé. Ses ouvrages avoient paru, deux ans avant, sous ce titre : *Les Œuvres Poëtiques de M. d'ALIBRAI*, à Paris 1653, in-8°. Ce recueil, divisé en six parties, offre des vers bachiques, satyriques, héroïques, moraux & chrétiens; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pieces, & même des saillies. On a encore de lui une traduction des *Lettres* d'*Antonio de Perez*, Espagnol, ministre disgracié de *Philippe II*; & 73 *Epigrammes* contre *le fameux parasite Montmaur*. On peut citer celle-ci comme une des meilleures :

Révérend Pere Confesseur,
J'ai fait des vers de médisance.
— *Contre qui?* = *Contre un Professeur.*
— *La personne est de conséquence*;
Contre qui donc? = *Contre* Gomor.
— *Hé bien, bien! achevez votre* Confiteor.

DALILA, courtisane qui demeuroit dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. *Samson* en étant devenu amoureux, s'attacha à elle : c'est-à-dire, sans doute, qu'il l'épousa. *Voyez* SAMSON.

DALIN, (Olaüs de) savant Suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Pere de la Poesie Suédoise*, par deux Poëmes écrits en cette langue. L'un a pour titre, *La liberté de la Suede*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple curé, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince *Gustave*, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, & enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale du Royaume*, récompensa ses talents. Il a poussé cette Histoire jusqu'à la mort de *Charles XI*. Celle de l'auteur arriva le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suede lui doit un grand nombre d'*Epîtres*, de *Satyres*, de *Fables*, de *Pensées*, & quelques *Eloges* des membres de l'académie royale des sciences, dont il étoit un des principaux ornements. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président *Montesquieu*, sur les *Causes de la grandeur & de la décadence des Romains*.

DALMACE, (St) archimandrite des monasteres de Constantinople, montra beaucoup de zele contre *Nestorius*. Les Peres du concile d'Ephese en 430, le nommerent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus & son esprit. D. *Banduri* a fait imprimer sa *Vie*, écrite en grec par un homme qui paroît très-instruit. On la trouve dans le second volume de son *Imperium Orientale*.

DAMASCÈNE. *Voyez* JEAN-DAMASCÈNE, n°. XII.

DAMASCIUS, philosophe Stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de *Simplicius* & d'*Elamite*, vivoit du temps de l'Empereur *Justinien*. Il avoit écrit : I. Un ouvrage en 4 livres, *Des choses extraordinaires & surprenantes*. II. La *Vie d'Isidore*. III. Une *Histoire Philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, & les

savants ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce qu'en dit *Photius*, qui les traite fort mal.

I. DAMASE I (St.), originaire d'Espagne, étoit fils d'un écrivain, qui, s'étant établi à Rome, y avoit été lecteur, diacre & prêtre de l'église de St.-Laurent. *Damase* servit dans la même église, jusqu'à ce qu'il fût élu évêque. Il étoit diacre, lorsque l'empereur *Constance* bannit de Rome le pape *Libére*. *Damase* s'engagea, par un serment solennel, avec tout le clergé, de ne jamais reconnoître d'autre évêque que lui. Il voulut le suivre dans son exil, & monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre *Ursin* ou *Ursicin*, homme ambitieux & intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de *Damase*. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie & par le concile d'Aquilée, & l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. *Damase*, paisible possesseur du siége de Rome, travailla à la conservation de la discipline ecclésiastique. La plupart des clercs & des religieux se relâchoient depuis que l'Eglise étoit paisible. Ils recherchoient les commodités de la vie, les compagnies des séculiers & des femmes mondaines. Ils s'attachoient de préférence aux riches veuves & aux filles dévotes, pour en obtenir des donations ou des legs. L'empereur *Valentinien* fit une loi pour interdire aux uns & aux autres ce commerce intéressé. Le pape *Damase*, à qui elle étoit adressée, la fit observer avec soin. Il tint un concile en 369, dans lequel *Ursace* & *Valens*, Ariens, furent anathématisés. *Auxence*, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu un an après, en 370, contre les Ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zele contre *Mélece*, *Apollinaire*, *Vital*, *Timothée* & les *Lucifériens*. Les hérétiques & les schismatiques voyant qu'ils ne pouvoient attaquer la pureté de la foi du pontife, répandirent des bruits scandaleux contre sa réputation. Mais leurs calomnies furent dévoilées. *Damase* fut toujours regardé comme « amateur de la chasteté, » docteur vierge de l'Eglise vierge, » selon l'expression de *Saint Jérôme*; comme un homme de » très-sainte vie, toujours prêt » à dire & à faire toutes sortes de » choses pour conserver la foi des » Apôtres, dit *Théodoret* ». Ce pape mourut plein de jours & de vertus, en 384, à 80 ans, après avoir gouverné l'église pendant 18. *S. Jérôme*, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste de lui plusieurs *Lettres*, Rome 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la Bibliothéque des Peres, & dans *Epist. Rom. Pontif.* de D. *Coustant*, in-fol. On trouve encore de lui quelques *Vers Latins* dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*. On prétend qu'il fit chanter les pseaumes, suivant la correction des Septante, faite par *S. Jérôme*, & qu'il introduisit la coutume de chanter l'*Alleluia* pendant le temps de Pâques; mais ces opinions ne sont fondées que sur des témoignages incertains.

II. DAMASE II, appelé auparavant *Poppon*, évêque de Brixen, élu pape le même jour que *Benoît IX*, abdiqua & mourut à Palestrine, 23 jours après son élection, en 1048.

DAMASIPPE, partisan fougueux de *Marius*, étoit un homme de basse extraction qui massacroit cruellement les personnes de la plus haute noblesse attachées au parti de Sylla. Il eut l'audace de

faire porter dans les rues de Rome au haut d'une pique, la tête d'*Arvina*, tribun du peuple. Heureusement que *Sylla* rentra victorieux dans Rome, & fit mourir cet tyran. Il y avoit aussi un sénateur du même nom, connu pour un curieux en statues & en vases précieux, mais un curieux peu connoisseur. Il achetoit fort cher ce qui le flattoit; & s'en dégoûtant peu après, il le revendoit à bon marché; aussi tous ceux qui vouloient se défaire de quelques curiosités, ou qui vouloient en avoir, s'adressoient à lui.

DAMERVAL. *Voy.* AMERVAL.

DAMHOUDERE (Josse de), né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premieres charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les regnes de *Charles V* & de *Philippe II*. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, & mourut en 1581, à 74 ans.

DAMIANISTES. Voy. CLAIRE.

I. DAMIEN (Pierre). *Voyez* PIERRE DAMIEN, n. x.

II. DAMIEN (Le Pere), Dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pieces-de-rapport, qui, par leur différent assemblage, représentoient des figures avec autant de vérité, que si elles avoient été faites au pinceau. On cite, parmi ses ouvrages, les bancs du chœur des Dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert-François), naquit en 1714, dans un faubourg d'Arras, appelé le faubourg Ste-Catherine. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Ses méchancetés & ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable*, dans son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siége dn Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au college des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738, pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, & avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant par-tout des propos extravagants sur les disputes qui divisoient la France. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit : *Si je reviens en France.... Oui, j'y reviendrai; j'y mourrai, & le plus Grand de la terre mourra aussi, & vous entendrez parler de moi.* C'étoit dans le mois d'Août 1756 qu'il débitoit ces extravagances. Le 21 Décembre de la même année, se trouvant à Falesque près d'Arras chez un de ses parents, il y tint des propos d'un homme désespéré : *Que le Royaume sa fille & sa femme étoient perdus.* Son sang, sa tête, son cœur étoient dans la plus grande effervescence. Ce scélérat aliéné retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les cinq heures trois quarts du soir. Cet exécrable parricide frappa *Louis XV* d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montoit en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, & après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris, dans la tour de Montgommeri, où on lui tenoit préparé un logement, au-dessus de la chambre que *Ravaillac* avoit autrefois occupée. Le roi chargea la grand'chambre du par-

lement d'instruire son procès. Malgré les tortures les plus cruelles, qu'il supporta avec une intrépidité effrontée, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui pût faire penser qu'il avoit des complices. Ce misérable protesta que, s'il avoit été faigné aussi copieusement qu'il le demandoit, il n'auroit pas commis son crime. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infames assassins de *Henri IV*. Le 28 mars de la même année, jour de l'exécution, il arriva à la place de Greve à 3 heures & un quart, regardant d'un œil sec & ferme le lieu & les instrumens de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite; ensuite on le tenailla, & on versa sur ses plaies de l'huile, du plomb fondu & de la poix-résine. On procéda ensuite à l'écartellement. Les quatre chevaux firent, pendant 50 minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce monstre. Au bout de ce temps-là, *Damiens* étant encore plein de vie, les bourreaux lui couperent avec des bistouris les chairs & les jointures nerveuses des cuisses & des bras; ce qu'on avoit été obligé de faire en 1610 pour *Ravaillac*. Il respiroit encore après que les cuisses furent coupées, & il ne rendit l'ame que pendant qu'on lui coupoit les bras. Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échafaud, jusqu'au moment de sa mort, dura près d'une heure & demie. Il conserva toute sa connoissance, & releva la tête sept à huit fois pour regarder les chevaux, & ses membres tenaillés & brûlés. Au milieu des tourments les plus affreux de la question, il avoit laissé échapper des plaisanteries. *Damiens* étoit d'une taille assez grande, le visage un peu alongé, le regard hardi & perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espece de tic, par l'habitude où il étoit de parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne; parlant seul & intérieurement; obstiné à suivre tout ce qu'il projetoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur; tout-à-tour dévot & scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Son forfait,) dit un homme d'esprit,) nous a coûté autant de gémissements, qu'il a fait éclore de propos sans vraisemblance. Comment, a-t-on dit, une nation aussi douce, & aussi polie que la Françoise, comment un siecle qu'on a appelé *philosophe*, a-t-il pu produire l'assassin d'un roi aimé de ses sujets? On a répondu, que dans tous les temps il y a eu des misérables, qui n'ont été ni de leur siecle, ni de leur pays. Un homme de la lie du peuple, accoutumé au crime, échauffé par les propos de quelques esprits turbulents, dans le temps des contestations qui agitoient l'état & l'église, se détermine à un parricide. Son cerveau s'enflamme; il se fait en lui une fermentation de désespoir, produite par la misere, par la crainte des châtiments que ses vols méritoient, & par des discours séditieux. Agité de plus en plus par les mouvements contradictoires que son ame éprouve, en méditant un projet de cette nature, son esprit acheve de s'égarer; & dans un des accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le déchirer. C'est la réflexion d'un philosophe : c'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractere du

monstre. Ceux qui voudront l'étudier, peuvent consulter les *Pieces originales*, & les *Procédures* faites à son occasion tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. *le Breton*, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies, & publiées en 1757, in-4°, & in-12, 4 vol. à Paris chez *Simon*, avec une *Table des matieres* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un *Précis de la Vie* de l'infame assassin. L'éditeur a rassemblé, avec exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *Pieces*, de leur en faire faire la vérification.

I. DAMMARTIN, *Voyez* VERGI, n°. *II*.

II. DAMMARTIN, (Antoine de Chabannes, comte de) capitaine sous *Charles VII*, également plein d'honneur & de courage, refusa au *Dauphin* d'assassiner quelqu'un qui lui avoit déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer *Dammartin* à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, & mourut en 1488, à 77 ans. Son fils n'eut que des filles... *Voyez* BALUE.

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi & entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république Romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de *Jules-César* le passage qu'ils lui demandoient par la province Romaine, eurent recours à *Damnorix*, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois: action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si *Divitiac* son frere, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de *César*, n'eût intercédé pour lui. *Damnorix* vouloit joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. *César* en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. *Damnorix* tenta d'avoir un congé: mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son temps, & lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. *César* regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener, ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours *qu'il étoit né libre, & que sa patrie n'étoit pas sujette aux Romains*; mais il fut accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe *Pythagore*, vivoit l'an 500 avant J. C. Elle avoit autant de sagesse que d'esprit. Ce fut à elle que son pere confia tous les secrets de la philosophie, & même ces écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence & la derniere volonté de son pere à tous les biens du monde. Elle garda sa virginité toute sa vie par ordre de *Pythagore*, & prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat.

DAMOCLES, célebre flatteur de *Denys le Tyran*, affectoit de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, & surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller & servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas une épée

nue, qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran, & demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état.

DAMOCRITE, historien Grec, est auteur de deux ouvrages: le premier, *De l'Art de ranger une armée en bataille*: le second, *Des Juifs*; où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifioient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

I. DAMON, philosophe Pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à *Pythias*, qui s'étoit rendu caution pour lui auprès de *Denys*. Ce tyran, qui avoit résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. *Pythias* se mit à sa place sous la puissance du tyran. *Damon* revint précisément à l'heure même que *Denys* lui avoit marquée. Le tyran touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à *Damon*, & les pria l'un & l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivoit vers l'an 400 avant J. C.

II. DAMON, poëte-musicien, précepteur de *Périclès*, étoit un sophiste habile, c'est-à-dire, qu'il accompagnoit l'étude de l'éloquence, de celle de la philosophie, & surtout de la politique. Il possédoit parfaitement la musique. Il joignoit à son habileté dans cet art, toutes les qualités qu'on pouvoit souhaiter dans un homme à qui l'on confioit l'éducation des jeunes-gens d'un rang distingué. *Damon* avoit cultivé sur-tout cette partie de la musique qui traite de l'usage que l'on doit faire du rythme ou de la cadence. Il fit voir, ou il crut faire voir, que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point développées. On dit, en effet, que voyant des jeunes-gens que les vapeurs du vin, & un air de flûte joué sur le ton Phrygien, avoient rendus extravagants, il les ramena tout d'un coup à état calme & tranquille, en faisant jouer un air sur le ton doux. Ce musicien étoit aussi politique; & sous les dehors agréables de la musique, il vouloit cacher à la multitude sa profonde capacité. Il se lia avec *Périclès*, & le forma au gouvernement; mais il fut découvert, & banni du ban de l'ostracisme, comme se mêlant de trop d'intrigues, & favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant Jesus-Christ.

I. DAMPIERRE, (Jean) né à Blois, après s'être rendu célebre parmi les avocats du grand-conseil, se fit Cordelier, & devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poësies latines*, écrites dans le goût de celles de *Catulle*. Elles ont été recueillies dans le tome premier des *Deliciæ Poetarum Gallorum*.

II. DAMPIERRE, *ou plutôt* DAMPIER, (Guillaume) célebre voyageur Anglois, publia, en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8°, le *Recueil de ses voyages autour du Monde, depuis 1673 jusqu'en 1691*. On trouve à la suite le voyage de *Lionel Wafer*, & la description de l'Isthme d'Amérique. Ce recueil a été traduit en françois, & imprimé à Amsterdam, 1701 à 1712, & à Rouen, en 1723, en 5 vol. in-12. Il méritoit cet honneur par une foule d'observations

utiles à la navigation, & de remarques nécessaires à la géographie.

DAMVILLE, *Voyez* MONTMORENCI, nos VIII & IX.

DAN, le cinquieme fils de *Jacob*, & le premier de *Bala*, servante de *Rachel*, fut chef de la tribu qui portoit son nom, & qui produisit *Samson*; il mourut âgé de 127 ans.

I. DANAÉ, fille d'*Acrise*, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son pere dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il feroit tué par l'enfant qui sortiroit de sa fille. *Jupiter* devenu amoureux de *Danaé*, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses desirs, & de ce commerce naquit le célebre *Persée*. Aussi-tôt qu'*Acrise* eut appris que sa fille étoit accouchée, il la fit enfermer dans un coffre avec son fils, & jeter dans la mer. Les flots ayant porté le coffre sur les bords de l'île de Séryphe, un pêcheur qui l'apperçut, l'amena à bord, l'ouvrit, & y trouva *Danaé* & son fils encore en vie. Il les conduisit sur le champ au roi *Polydecte*, qui épousa la princesse, & prit soin de l'éducation du jeune *Persée*. Cette fable est fondée sur une histoire véritable, chargée d'incidents merveilleux par les poëtes. *Prætus*, frere d'*Acrise*, touché des charmes de sa niece, se fit ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Les gardes de *Danaé* introduisirent chez elle son amant, qui en eut *Persée*.

II. DANAÉ, *Voy.* LEONTIUM.

DANAIDES, filles de *Danaüs* roi d'Argos, étoient au nombre de cinquante. Elles furent mariées à autant de cousins-germains, fils d'*Egyptus*. A la persuasion de leur pere, elles tuerent inhumainement tous leurs maris, la premiere nuit de leurs nôces, à l'exception d'*Hypermnestre* qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés.

DANAUS, fils de *Belus* & frere d'*Egyptus*, ayant dressé des embuches à son frere, lorsqu'après ses conquêtes il revint en Egypte; la conjuration fut découverte, & lui obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnese, chassa *Sthenelus* d'Argos, vers l'an 1475 avant J. C., & s'empara de son royaume, où il régna cinquante ans. C'est de lui que les Grecs furent appelés *Danai*. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. *Lyncée*, mari d'*Hypermnestre*, le chassa de son trône, & y monta à sa place.

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au college de *Louis-le Grand*, une *Piece de vers latins* sur la prise de Nice & de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps, avec beaucoup de réputation, la chaire de rhétorique à Chartres, il produisit ses talents sur un plus grand théâtre. Il eut une place à la bibliothéque du roi, à l'académie des inscriptions & à l'académie Françoise, & il justifia ces différents choix par plusieurs *Pieces de poësie*, & sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris le 21 février 1748, à 77 ans. Il se fit aimer autant par son caractere, qu'estimer par son esprit. Ami généreux, sincere, désintéressé, exact à ses devoirs, & assidu au travail, il eut toutes les qualités d'un homme de lettres, sans en avoir les défauts. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poëte, & poëte outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satyre sanglante, il fit en

réponse une *Epigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi en lui declarant que personne ne la verroit, & qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile & honteux d'employer les armes de la satyre. Un homme en place lui ayant fait un jour une demande, qui répugnoit à son caractere, & sans doute à l'exacte probité, il se contenta de lui répondre par ces deux vers d'une des dernieres Tragédies de P. *Corneille*:

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'apprit point, Seigneur, à faire une bassesse.

Comme *Danchet* avoit l'air simple & même un peu niais, il ne fut pas estimé autant qu'il méritoit de l'être. On répéta pendant long-temps, en le voyant, ce trait de l'auteur des fameux Couplets de 1710:

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet.
Ecouter les vers que je chante.

Mais cet *innocent* étoit un homme de beaucoup de mérite; se prescrivant à lui-même tout ce qu'exigent l'ordre, la décence, le devoir; respectant les lois, le trône & l'autel; & imprimant à ses écrits l'image de son cœur. C'est l'éloge qu'en fait M. *Gresset*, son successeur à l'académie. Les *Œuvres de Danchet* ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables; & l'on ne comprend pas pourquoi *Voltaire* s'étoit contenté de dire en deux mots, dans les premieres éditions du *Siecle de Louis XIV*, que *Danchet* avoit réussi, à l'aide du musicien, dans quelques *Opéra*, qui sont moins mauvais que ses *Tragédies*. Il y en a plusieurs qui méritoient une note moins seche & moins chagrine. Il falloit dire seulement que ses *Tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, & que sans ses *Opéra* ce poëte seroit moins connu. *Voltaire* a profité de l'observation que nous avons faite dans la premiere édition de ce Dictionnaire, sur le peu de justice qu'il avoit rendu à *Danchet*, & il en parle plus avantageusement dans l'édition du *Siecle de Louis XIV*, de 1768, en 4 vol. in-8°; édition où il nous censure quelquefois, & où il a profité cependant de plusieurs anecdotes & remarques de notre livre. On a encore de *Danchet* quelques *Pieces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu foible.

DANCOURT, *Voy.* ANCOURT (d').

DANDELOT, *Voyez* COLIGNY n°. IV.

DANDERI, fou de la cour de l'empereur *Théophile*, vers l'an 830, divertissoit ce prince par ses naïvetés. Comme il avoit la liberté d'aller par-tout, il entra un jour brusquement dans un cabinet de l'impératrice *Théodora*, tandis qu'elle faisoit ses prieres. Son oratoire étoit orné de très-belles images, qu'elle gardoit fort secrettement, pour les cacher à la vue de l'empereur qui étoit Iconoclaste. *Danderi* s'étant rendu au dîner de l'empereur, lui dit qu'il avoit trouvé l'impératrice qui baisoit les plus jolies poupées du monde. *Théophile* se douta que c'étoient des images; mais l'impératrice lui dit en riant, que ce fou avoit pris pour des poupées les images de ses filles, avec lesquelles elle étoit devant le miroir. *Théophile* crut une chose qu'il trouvoit plaisante. *Théodora*, piquée contre *Danderi*, le fit si bien châtier pour lui apprendre à ne plus parler de poupées,

pées, qu'aussitôt qu'il en étoit question, il mettoit le doigt sur sa bouche. Ce trait d'histoire est bien petit, & nous n'en aurions pas fait mention, ainsi que de quelques autres, s'il ne peignoit les mœurs du temps.

I. DANDINI, (Jérôme) Jésuite d'une bonne famille de Césene dans la Romagne, fut envoyé par le pape *Clément VIII* en 1586 au Mont-Liban, en qualité de nonce, chez les Maronites, pour découvrir leur véritable croyance. *Richard Simon* a traduit de l'italien en françois la *Relation de son Voyage*, la Haye, 1684, in-12, avec des remarques qui en font tout le prix. Il releve très-souvent les erreurs du texte. Ce Jésuite mourut le 26 novembre 1634, à 89 ans. On a encore de lui un *Commentaire sur les III livres d'*Aristote, *De Anima*, sous le titre d'*Ethica sacra*, (Cesene 1651), très-peu connu, quoique le même *Richard Simon* l'ait loué.

II. DANDINI, (Hercule-François) comte & professeur en droit à Padoue, né en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De Forensi scribendi ratione*. II. *De servitutibus prædiorum Interpretationes per Epistolas*, &c. Il mourut en 1747, à 56 ans, avec la réputation d'un homme savant.

DANDOLO, (Henri) doge de Venise, d'une famille illustre, gouvernoit depuis neuf ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes croisés lui envoyerent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandoient pour passer en Syrie, mais il ajouta encore 50 galeres bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les François agiroient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore. Malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte Vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, & de concert avec les François, fit nommer à sa place le comte *Baudouin*. Il mourut à Constantinople, où il tenoit le premier rang après l'empereur.

DANDRÉ-BARDON (Michel-François) l'un des professeurs de l'académie de peinture, professeur des éleves protégés par le roi pour l'histoire, la fable, la géographie, naquit le 22 mai 1700, à Aix en Provence, & mourut le 14 avril 1783. Il se distingua comme peintre & comme écrivain. Il réussissoit sur-tout dans les tableaux d'histoire. Nous avons de lui divers écrits en vers & en prose. Nous ne citerons pas ceux du premier genre, parce qu'ils sont très-médiocres. Quant à ceux du second, voici les principaux : I. *Conférence sur l'utilité que les artistes peuvent retirer d'un cours d'histoire universelle*. II. *Vie de* Carle Vanloo, 1765, in-12. III. *Traité de peinture, suivi d'un Essai sur la sculpture*, 1765, 2 vol. in-12. C'est son ouvrage le plus connu. IV. *Anecdotes sur la mort de Bouchardon*, 1764, in-8°. Dandré-Bardon aimoit tous les arts, avoit une érudition très-variée, & étoit dans la société sensible, honnête & officieux.

DANDRIEU, (Jean-François) célebre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchoit parfaitement l'orgue & le clavecin. Il n'excelloit pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût & les talents, au célebre *Couperin*. On a de lui 3 livres de *Pieces de Clavecin*, & une de *Pieces d'Orgue*, avec une *Suite de Noëls*, recherchés par des gens de goût ; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU, (Lambert) *Danaus*, ministre Calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux *Anne du Bourg*, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596, à 66 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires sur St. Matthieu & sur St. Marc*. II. Une *Géographie Poëtique*. III. *Aphorismi politici & militares*, Leyde 1638, in-12.

I. DANÈS, (Pierre) né en 1497 à Paris, d'une famille noble, étudia au college de Navarre, sans y prendre le bonnet de docteur. Il se contenta de le mériter. Nommé par *François I* pour ouvrir l'école grecque au college royal, il y professa pendant cinq ans, & eut les plus illustres disciples. Il devint ensuite précepteur & confesseur du dauphin, depuis *François II*. Il fut envoyé au concile de Trente, où il prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. *Sponde* & de *Thou* nous ont transmis une réponse ingénieuse de ce prélat. Un jour que *Nicolas Pseaume*, évêque de Verdun, parloit avec beaucoup de force contre les abus de la cour de Rome, l'évêque d'Orviette, regardant les François, dit avec un sourire plein d'amertume : *Gallus cantat... Utinam*, reprit l'évêque de Lavaur, *ad illud Gallicinium Petrus resipisceret !* Ce prélat mourut à Paris le 23 avril 1577, à 80 ans. Il avoit été marié. Lorsqu'on lui apprit la mort de son fils unique, il se retira un moment dans son cabinet ; & étant revenu joindre la compagnie : *Consolons-nous*, dit-il, *les Pauvres ont gagné leur procès*. Ce digne évêque leur faisoit part d'une partie de ses revenus. Il joignoit aux connoissances d'un vrai savant, le talent de la parole, la douceur du caractere, & la simplicité des mœurs. Sa coutume étoit d'écrire beaucoup, & de cacher presque toujours son nom. Quelques critiques ont soupçonné que le x[e] livre de l'*Histoire de France* de *Paul Emile* est de lui. Du moins ce fut *Danès* qui l'envoya de Venise à l'imprimeur *Vascosan*. Ses *Opuscules* ont été recueillis & imprimés en 1731, in-4°, par les soins de *Pierre-Hilaire Danès*, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil, de la Vie de son parent qui avoit été disciple de *Budé* & de *Jean Lascaris*. L'abbé *Lenglet du Fresnoi* attribue à *P. Danès*, deux *Apologies* pour le roi *Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°. *V.* DURANTI.

II. DANÈS, (Jacques) l'un des plus pieux prélats du XVII[e] siecle, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, & intendant de Languedoc. Après la mort de *Magdeleine de Thou* son épouse, & du fils qu'il en avoit eu, *Danès* embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, & enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science & sa vertu brillerent alors avec éclat. Ferme & jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zele à la célebre assemblée de Mante en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1650, de son évêché & de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avoit hérités de ses peres, & acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la priere & de la retraite. Il mourut le 5 Juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa soixante-deuxieme année ; il fut inhumé dans l'église de Ste. Genevieve-des-

Ardens, d'où il a été transféré, en 1747, dans celle de la Magdeleine.

DANET, (Pierre) long-temps curé a Paris sa Patrie, ensuite abbé de S. Nicolas de Verdun, mourut à Paris en 1709. Il est célebre par son *Dictionnaire Latin & François*, par un autre *Dictionnaire François & Latin*, à l'usage du *Dauphin* & des princes ses fils. Le Latin est beaucoup plus exact & plus utile que le François, trop chargé de circonlocutions, & de mauvaises phrases de *Plaute*; mais ni l'un ni l'autre ne devroient gueres être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui un *Dictionnaire François des Antiquités Grecques & Romaines*, publié en 1698, in-4°. DANET fut du nombre des *interprètes Dauphins*, choisis par le duc de *Montausier*. Il eut en partage le *Phedre*, qu'il donna avec une interprétation & des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*. Si les ouvrages de *Danet* ne firent pas de ce prince un savant homme, ils contribuerent à éclairer la France, surtout dans un temps où l'on n'avoit rien de meilleur.

I. DANGEAU, (Louis Courcillon de) membre de l'académie Françoise, abbé de Fontaine-Daniel & de Clermont, naquit à Paris en janvier 1643, & y mourut le 1 janvier 1723, à 80 ans. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, & se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile & agréable. Il imagina plusieurs *nouvelles Méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, & la grammaire françoise. On lui doit quelques *Traités* sur ces différentes parties. I. *Nouvelle Méthode de Géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol. II. *Les Principes du Blason*, en 14 planches, 1715, in-4°. III. *Jeu historique des Rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'Oie, avec un petit livre qui en explique la maniere. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire*, 1684, in-12. V. *De l'Election de l'Empereur*, 1738, in-8°. Mais son principal ouvrage est le premier, & une partie du deuxieme des *Dialogues sur l'immortalité de l'ame*, attribués ordinairement à l'abbé de *Choisi*. Ce livre est assez commun; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. L'abbé de *Dangeau* possédoit presque toutes les langues: le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, & les langues qui en dépendent. Ses vertus étoient bien au dessus de son savoir. « Plein d'humanité pour » les malheureux, » (dit M. d'*Alembert*,) « il prodiguoit, avec une » fortune médiocre, ses secours à » l'indigence, & joignoit à ses » bienfaits, le bienfait plus rare » de les cacher. Il avoit cette sage » économie, sans laquelle il n'y a » pas de générosité, & qui, ne diffipant jamais pour pouvoir donner sans cesse, fait toujours » donner à propos. Son cœur étoit » fait pour l'amitié, & par cette » raison n'accordoit pas aisément » la sienne; mais quand on l'avoit » obtenue, c'étoit pour toujours. » S'il avoit quelques défauts, c'étoit peut-être trop d'indulgence » pour les fautes & pour la foiblesse des hommes; défaut qui » par sa rareté est presque une » vertu, & que bien peu de personnes ont à se reprocher, même » à l'égard de leurs amis. Il possédoit au suprême degré cette connoissance du monde & des hom-

» mes, que ni les livres, ni l'esprit » même ne donnent au philosophe, » lorsqu'il a négligé de vivre avec » ses semblables. Jouissant de l'es- » time & de la confiance de ce » qu'il y avoit de grand dans le » royaume, personne n'étoit de » meilleur conseil que lui dans les » affaires les plus importantes. Il » gardoit inviolablement le secret » des autres & le sien. Cependant » son ame noble, délicate & hon- » nête ignoroit la dissimulation, » & sa prudence étoit trop éclai- » rée pour ressembler à la finesse. » Doux & facile dans la société, » mais préférant la vérité en tout, » il ne disputoit jamais que lors- » qu'il falloit la défendre; aussi » le vif intérêt qu'il montroit alors » pour elle, avoit, aux yeux du » grand nombre, un air d'opiniâtre- » té, qu'elle est bien moins sujette » à trouver parmi les hommes, » qu'une froide & coupable indif- » férence ».

II. DANGEAU, (Philippe de Courcillon, marquis de) frere du précédent, naquit en 1638. Les agréments de son esprit & de sa figure l'avancerent à la cour de *Louis XIV*; & son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie Françoise & dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, à 82 ans, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand maître des ordres royaux & militaires de N. Dame du Mont-Carmel & de S. Lazare de Jérusalem. Quand il fut revêtu de cette derniere dignité, il apporta plus d'attention au choix des chevaliers; il renouvela l'ancienne pompe de leur réception: ce que le public, toujours malin, ridiculisa. Mais ce qui étoit à l'abri de tout ridicule, c'est qu'il procura par ses soins la fondation de plus de 25 commanderies, & qu'il employa les revenus de la grande maîtrise à faire élever en commun douze jeunes gentilshommes de la meilleure noblesse du royaume. L'envie alors lui pardonna son élévation. A la cour, (dit *Fontenelle*,) où l'on ne croit gueres à la probité & à la vertu, il eut toujours une réputation nette & entiere. Ses discours, ses manieres, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux & bienfaisant. On auroit dû lui passer, en faveur de l'honnêteté de ses manieres, la manie de vouloir être un très grand Seigneur. Mad. de *Montespan*, qui ne le croyoit pas fait pour jouer ce rôle, disoit malignement de lui, *qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer & de s'en moquer.* Il avoit épousé en premieres nôces *Françoise Morin*, sœur de la maréchale d'*Estrées*, & en secondes la comtesse de *Leuvestein*, de la maison Palatine, mais d'une branche peu opulente. Ce fut le cardinal de *Furstemberg*, oncle de la demoiselle, qui fit ce dernier mariage. On a du marquis de *Dangeau* des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels *Voltaire*, *Hénault*, la *Beaumelle* ont puisé plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées. Ce n'étoit pas toujours *Dangeau* qui faisoit ces Mémoires; *C'étoit* (selon l'auteur du *Siecle de* LOUIS XIV,) *un vieux valet-de-chambre imbécille, qui se mêloit de faire à tort & à travers des Gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les antichambres.* En réduisant cette phrase un peu tranchante, il reste qu'on doit se tenir en garde en lisant les *Mémoires* qui portent le nom du marquis de *Dangeau*. On a encore de lui un petit *Ouvrage*, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une maniere intéressante *Louis XIV*, tel qu'il étoit au milieu de sa

cour... *Voyez* HENRIETTE, n°. II.

DANHAVER *ou* DANHAWER, (Jean-Conrad) théologien Luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois honorables dans la même ville, où il mourut en 1666 à 57 ans, prédicateur de l'église cathédrale, & doyen du chapitre. *Danhaver* étoit dévoré par le zele le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espece de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Ausbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des Luthériens & des Calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont. I. *De Spiritûs Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi persona, officio & beneficiis*, in-8°. III. *De voto Jephtæo*, in-8°. IV. *Præadamitæ*, in-8°. V. *Collegium Psycologicum circa Aristotelem de Animâ*, Strasbourg 1650, in-8°. VI. *Idea boni interpretis & maliciosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris & maliciosi sophistæ*, in-8°.

I. DANIEL, le 4e. des grands Prophetes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. *Nabuchodonosor*, l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, & changea son nom en celui de *Balthasar*. Ses progrès dans les sciences & dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de *Nabuchodonosor*. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, & le déclara chef de tous les mages : ce fut en reconnoissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifioit la durée des 4 grandes monarchies, des Babyloniens, des Perses, d'*Alexandre le Grand*, & de ses successeurs. Quelque temps après, *Nabuchodonosor*, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, & commanda a tous ses sujets de l'adorer. *Daniel* refusa à la créature, des hommages qu'il ne devoit qu'au créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. *Daniel* ne signala pas moins son talent pour la connoissance de l'avenir, sous le regne de *Balthasar*. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin, par une main inconnue ; paroles qui renfermoient l'arrêt de condamnation du roi sacrilege. Après la mort de *Balthasar*, *Darius* le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur & son mérite exciterent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pieges : il refusa les honneurs divins à *Darius*, & fut condamné à la fosse-aux-lions. Dieu le préserva miraculeusement, & ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir confondu les adorateurs de l'idole de *Dagon*, & il en fut délivré par un second miracle. Le saint prophete mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du regne de *Cyrus*, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, & pour le rétablissement du Temple & de la ville de Jérusalem. Les Juifs ne mettent pas *Daniel* au nombre des Prophetes ; mais JESUS-CHRIST lui ayant donné cette qualité, on

ne peut la lui ôter sans témérité. Ses prophéties sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avoit fait qu'écrire ce qui étoit arrivé avant lui. L'ange *Gabriel* les lui avoit révélées. La plus célebre de toutes est celle de la Mort & du Sacrifice du Messie, qui devoit arriver au bout de soixante-dix semaines, composées de sept années chacune, & qui toutes ensemble font le nombre de quatre cents quatre-vingt-dix ans, à compter depuis l'ordre donné par *Artaxerxès-Longuemain*, la vingtieme année de son regne, pour rebâtir Jérusalem, jusque vers la fin de l'empire de *Tibere*, auquel tombe le temps de la derniere semaine. *Jesus-Christ* naquit vers la soixante-cinquieme, parut en public au commencement de la soixante-neuvieme, & fut sacrifié au milieu de la derniere; ce qui vérifie littéralement la prophétie, qui porte, qu'au milieu de la derniere semaine l'hostie & le sacrifice devoient cesser, c'est-à-dire, par l'oblation de celui dont ils étoient la figure. Ses prédictions sur J. C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les Juifs, du rang des Prophetes; & qui l'ont fait mettre par *Porphyre*, cet ennemi implacable de la religion chrétienne, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyoient. On croit communément que c'est *Daniel* qui confondit les vieillards calomniateurs de *Susanne*. La réputation de ce Prophete étoit si grande, même pendant sa vie, qu'elle étoit comme passée en proverbe: *Vous êtes plus sage que Daniel*, (2. 8. 3.) disoit *Ezéchiel* avec ironie au roi de Tyr; & dans un autre endroit du même Prophete, Dieu dit: *S'il se trouve au milieu d'une ville trois hommes du mérite de Noé, de Daniel & de Job, ils garantiront leurs ames du péril*: (14. 14.)

II. DANIEL, *Voyez* CHILPERIC, n°. *II.*

III. DANIEL, (Arnauld) gentilhomme de Tarascon, composa, sous le regne d'*Alfonse I*, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à *Pétrarque*. Ce poëte italien faisoit gloire de l'imiter, & le regardoit comme le versificateur de Provence qui avoit le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Sextinas*, les *Sirvantes*, les *Aubades*, les *Martegalès*, & sur-tout son poëme contre les erreurs du Paganisme, intitulé: *Fantaumarics dau Paganisme*. *Daniel* mourut vers l'an 1189.

IV. DANIEL, (Gabriel) né en 1649 à Rouen, prit l'habit de Jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit, le 23 juin 1728 à 79 ans, une vie très-laborieuse, & remplie par la composition de différents ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont: I. *Le voyage au monde de Descartes*, in 12., à Paris, 1690; c'est une réfutation du systême de ce célebre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien & en anglois. II. *Histoire de la Milice Françoise*, Paris 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du regne de *Louis XIV*. Il est intéressant; mais il y manque bien des traits. III. Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le *P. Griffet*, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations, de l'histoire

du regne de *Louis XIII*, & du journal historique de *Louis XIV*. On a fait la comparaison des deux *Histoires de Mezerai & de Daniel*; & de ce parallele il résulte, que l'Histoire du Jésuite, quoique pleine de défauts, est encore la moins mauvaise qu'on ait, du moins jusqu'au regne de *Louis XI*. Il a rectifié, grâces à *Cordemoi*, à *Valois*, & à *le Cointe*, les défauts de *Mezerai* sur la 1[re] & la 2[e] races. On avoue qu'il narre avec beaucoup de netteté & de justesse, & qu'il arrange assez bien les faits; mais il est sans force & sans élégance. On lui a reproché (dit *Voltaire*) que sa diction n'est pas toujours assez pure; que son style est trop foible; qu'il n'intéresse pas; qu'il n'est pas peintre; qu'il n'a pas assez fait connoître les usages, les mœurs, les lois; que son Histoire est un long détail des opérations de guerre, dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours. En lisant son histoire de *Henri IV*, (dit le même auteur) on est tout étonné de ne pas le trouver un grand homme: des manœuvres de guerre séchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des jésuites, & enfin la vie du *P. Cotton*, forment dans *Daniel* le regne de ce grand prince. Ce qu'on a dit de son histoire de *Henri IV*, on peut le dire de celles des autres princes, du moins de ceux qui approchent le plus de ces derniers temps: car pour les rois anciens, il est assez exact dans les jugements qu'il en porte; il n'est pourtant pas exempt de flatterie, lorsqu'il parle de leurs défaites. Le célebre comte de *Boulainvilliers*, le même qui disoit qu'*il étoit presque impossible qu'un jésuite écrivît bien l'Histoire de France*, trouvoit dans celle de *Daniel* près de dix mille erreurs. Le savant abbé de *Longuerue* pensoit à-peu près de même. « Il assure (disoit-il) qu'il » y a travaillé 20 ans: il en fau» droit 40; & puis, tant d'autres » ouvrages qu'il a faits pendant » ces 20 années »! *Daniel* avoit fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages in-12, intitulé: *Observations critiques* sur l'*Histoire de France, écrite par Mezerai*. L'objet de cette brochure étoit de rendre *Mezerai* suspect, odieux & méprisable, aux princes, aux ministres, aux courtisans, aux gens de robe, au haut clergé, aux religieux, aux financiers, aux femmes; & en le décréditant auprès de tous les gens qui lisent, de le reléguer dans les antichambres. Ce projet ne réussit point; mais il prouva aux juges impartiaux que *Mezerai* étoit souvent inexact, & se livroit quelquefois à ses préventions & à son humeur. IV. *Abrégé de l'Histoire précédente*, en 9 vol. in-12; réimprimée en 1751, en 12 vol., avec la *Continuation* par le *P. d'Orival*; & traduit en anglois, en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe & d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial*, de *Pascal*, 1684, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglois; ils ont été réfutés par D. *Matthieu Petit-Didier*, mort évêque de Macra. Cette réponse de *Daniel*, malgré quelques bonnes raisons, & malgré les soins qu'eurent ses confreres de la répandre, ne servit qu'à prouver combien il étoit difficile d'atteindre à l'éloquence & à la bonne plaisanterie de *Pascal*. VI, Une version du savant *Traité* de Louis de Léon, *sur l'immolation de l'Agneau Paschal*. VII. Une foule de *Brochures* sur les disputes du temps, dans lesquelles l'auteur, ami du Pere *Tellier*, & membre de ce que les Jansénistes appeloient la

cabale des Normands, étoit entré avec beaucoup de chaleur. La plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages Philosophiques, Théologiques, Apologétiques & Critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°. Cette collection renferme quelques opuscules mentionnés plus haut, & beaucoup d'autres dont le détail seroit trop long. *Voyez* BROUE.

V. DANIEL, (Pierre) avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de S. Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603. C'étoit un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothéque de manuscrits. On a de lui : I. Une édition de l'*Aulularia* de *Plaute*. II. Des *Commentaires* de *Servius* sur *Virgile*, &c. Paul *Petau* & Jacques *Bongars* acheterent sa bibliothéque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, & l'autre au Vatican.

VI. DANIEL DE PRIEZAC, *voyez* PRIEZAC.

VII. DANIEL DE VOLTERRE, *voyez* VOLTERRE.

DANNEVILLE, (Jacques Eustache sieur de) avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocese de Coutances, est compris dans les rôles de l'arriere-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'Histoire de Normandie*; Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

I. DANTE ALIGHIÉRI, poëte Italien, naquit à Florence en 1265. Son véritable nom étoit *Durante*, dont on fit *Dante* par une abréviation usitée alors parmi les Italiens; & ce nom, tout estropié qu'il étoit, lui est resté. Sa famille étoit une des plus nobles de Florence. *Dante* entra fort jeune chez les Cordeliers; mais, ne pouvant s'accommoder de la vie claustrale, il la quitta avant d'avoir prononcé ses vœux. Un esprit vif & ardent le jeta dans l'amour, dans la poësie & dans les factions. Il embrassa le parti *Gibelin*, l'ennemi des papes. C'étoit vouloir être persécuté; & il le fut par *Boniface VIII*, & par *Charles* de *Valois*, frere de *Philippe* le *Bel*, que ce Pontife avoit envoyé à Florence agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. *Dante* fut chassé des premiers, sa maison rasée & ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, & s'en fit exiler. *Can* de *la Scale*, prince de Vérone, l'aimoit & l'estimoit. Un brouillon lui fit perdre le crédit dont il jouissoit. Un jour qu'ils se trouvoient dans le palais des *Scales*, celui-ci fut surpris de ce qu'un bouffon recevoit beaucoup de caresses de la part des courtisans; & se tournant vers *Dante*, il lui dit : *Pourquoi un homme savant & sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé?* L'autre répondit : *C'est que chacun chérit son semblable.* Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiete & errante, il mourut pauvre à Ravenne le 14 septembre 1321, à 56 ans. Le prince de Ravenne lui fit des obseques magnifiques, & prononça son oraison funebre. En 1483, *Bernard Bembo*, préteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger, par ordre de la république, un mausolée, où les cendres de *Dante* furent placées. En 1692, ce tombeau fut réparé par le cardinal *Dominique Cossi*, légat de Ravenne. On l'a honoré de plusieurs Epitaphes; nous nous bornerons à la suivante :

Qui Cœlum cecinit, mediumque imumque tribunal,
Lustravitque animo cuncta poeta suo,

Doctus adest Dantes, *sua quem Florentia sæpè*
Sensit consiliis ac pietate patrem.
Nil potuit tanto mors sæva nocere poetæ;
Quem vivum virtus, carmen, imago facit.

Dante laissa plusieurs fils qu'il avoit eus de *Gemma*, de la famille des *Donati* de Florence. *Picore*, qui étoit l'aîné, & *Jacques*, son cadet, illustrerent, par leurs commentaires, la fameuse comédie de leur pere. Le premier passa une partie de sa vie à *Vérone*, où il devint fort riche, par la culture des lettres, & sur-tout par les leçons de droit qu'il donna; le second vécut toujours à Florence, où il acquit la réputation de bon poëte. *Dante*, leur pere, étoit bel homme, quoique maigre. Son air étoit noble. Il parloit peu, & paroissoit méditer beaucoup. Naturellement mélancolique & distrait, il passoit pour orgueilleux; & ce soupçon n'étoit pas sans fondement. Pour se guérir de ses vapeurs tristes, il cultivoit la musique & le dessein. Il n'oublioit ni les bienfaits, ni les offenses; & il dit & écrivit autant de mal de ses ennemis, que de bien de ses amis & de ses bienfaicteurs. Parmi les différents ouvrages de poësie qu'il nous a laissés, le plus célebre est sa *Comédie de l'Enfer*, *du Purgatoire & du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La 1ere édition de ce poëme est de 1472, in-fol.; mais la meilleure est de Venise 1577, 5 vol. in-4°, fig. *Granger* l'a traduit en françois, à Paris, 1596 & 1597, 3 vol. in-12. Il a paru une *Traduction* françoise de l'*Enfer*, en 1776, in-8°, avec l'italien à côté, qui doit être suivie du *Purgatoire* & du *Paradis*. L'auteur s'éleva, dans les détails de cet ouvrage, que les Italiens appellent *Divin*, au-dessus du mauvais goût de son siecle. Il est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies ingénieuses, de morceaux brillants & pathétiques: le spectre d'*Ugolin* qu'on y trouve, est une des fictions les plus fortes qu'ait jamais enfantées l'esprit humain, & elle suffiroit seule pour immortaliser son auteur. Mais l'invention de l'ouvrage est en général bizarre, & le choix des personnages qui entrent dans ce tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Cette *divine Comédie*, que quelques Italiens ont regardée comme un beau Poëme épique, n'est, suivant divers critiques François, qu'un beau *Salmigondis*. *Dante* trouve d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. *Virgile* s'offre à lui, pour lui faire les honneurs du lieu. Le poëte Latin lui montre dans l'enfer des demeures très-agréables; dans l'une sont *Homere*, *Horace*, *Ovide* & *Lucain*; dans une autre, *Electre*, *Hector*, *Lucrece*, *Brutus*, *Saladin*; dans une 3e, *Socrate*, *Platon*, *Hipocrate* & *Averroès*. Enfin paroît le véritable enfer, où *Pluton* juge les damnés. Le voyageur y reconnoît quelques cardinaux & quelques papes; il étoit sur-tout fort animé contre eux. *Boniface VIII* & *Charles de Valois* y sont traités avec outrage. Il veut déshonorer la race du dernier, en avançant que *Hugue Capet* étoit fils d'un boucher... On a du poëte Florentin divers autres ouvrages en vers & en prose, que les Italiens regardent, encore aujourd'hui, comme une des premieres sources des beautés de leur langue. On a encore de lui: *Il Convivio*, Florence 1480, in-8°; *Prose*, 1723, in-4°. Il avoit écrit dans sa jeunesse la *Vie nouvelle* (*vita nuova*).

C'est l'histoire de ses amours avec *Beatrix Fortinari*, fille d'un gentilhomme Florentin, qui lui fut ravie par la mort. Dans sa divine comédie, il retrouve en Paradis cette *Beatrix*, qui lui fait voir ce lieu d'éternelles délices. Quelques commentateurs ont voulu que, par *Beatrix*, le *Dante* ait voulu marquer la Sagesse divine ; mais les critiques, mieux instruits ou moins enthousiastes, conviennent que c'est la noble *Fortinari*, sa maîtresse, qu'il a voulu immortaliser. *Bocace* fit paroître la *Vie de Dante*, Florence, 1576, in-8°. M. de *Chabanon* en a donné aussi une en notre langue. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un traité *De monarchia mundi*, ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour : *Dante* y soutient que l'autorité des rois ne dépend point de celle des papes... *Voy.* I. CORBINELLI.

II. DANTE, (Jean-Baptiste) natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissoit vers la fin du xve siecle. Il inventa une maniere de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Thrasimene, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solemnité du mariage de *Barthélemi d'Alviane*. Il s'éleva très-haut, & vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, & se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles ayant guéri ce nouvel *Icare*, il professa ensuite les mathématiques à Venise, & mourut âgé de 40 ans.

III. DANTE, (Pierre-Vincent) natif de Pérouse, de la famille des *Rainaldi*, imitoit si bien les vers du poëte *Dante*, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par la délicatesse de ses *Poësies*, que par son habileté dans les mathématiques & dans l'architecture. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, & composé un *Commentaire sur la Sphere* de *Sacrobosco*.

IV. DANTE, (Vincent) petit-fils du précédent, habile mathématicien comme lui, fut en même-temps peintre & sculpteur. Sa *Statue de Jules III* a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. *Philippe II*, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial ; mais *Dante* avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui la *Vie de ceux qui ont excellé dans les desseins des Statues*.

DANTECOURT, (Jean-Baptiste) habile chanoine régulier de Ste.-Genevieve, né en 1643, fut curé de S. Etienne-du-Mont à Paris sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, & se retira dans l'abbaye de Ste.-Genevieve, où il mourut l'an 1718, à 75 ans. On a de lui : I. Deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les Bénédictins aux Etats de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé: *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre *Claude*, qui a pour titre: *Défense de la Réformation*.

D'ANTINE, *voy.* ANTINE.

DANVILLE, *voy.* AMVILLE & DAMVILLE.

DANZ ou DANTZ, (Jean-André) théologien Luthérien, né à Sannhusen près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande & en Angleterre. Il se fixa à Iène, où il

fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, & mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les langues, & sur les antiquités Hébraïques. Ce savant excelloit dans la critique sacrée. Il avoit les qualités qui méritent l'amitié & l'estime. Ses principales productions sont : I. Des *Grammaires Hébraïque & Chaldaïque*. II. *Sinceritas sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans*, lène 1713, in-4°. III. Des *Traductions* de plusieurs ouvrages des Rabbins. IV. Plusieurs *Dissertations*, imprimées dans le *Thesaurus Philologicus*. Tous ces ouvrages décelent un savant consommé.

DAPHNÉ, fille du fleuve *Pénée*, fut le premier objet de l'amour d'*Apollon*, exilé du ciel par *Jupiter*. Ce dieu berger poursuivant sa maîtresse pour la rendre sensible à sa passion, l'atteignit sur les bords du *Pénée*. La Nymphe, vaincue de fatigue, implora la puissance de son pere, le conjurant de la mettre à couvert des attentats d'un audacieux. Il exauça sa priere, & métamorphosa sa fille en laurier. *Apollon* n'embrassant plus qu'un tronc inanimé, en détacha un triste rameau, dont il se fit une couronne ; & depuis cette malheureuse aventure, le laurier lui fut consacré.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers bucoliques*, étoit fils de *Mercure*. Il aima une Nymphe & l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel, que celui des deux qui violeroit le premier la foi conjugale, deviendroit aveugle. *Daphnis* ayant oublié son serment, & s'étant attaché à une autre Nymphe, fut privé de la vue sur le champ.

DAPHNOMELE, (Eustache) fut gouverneur d'Acre de la part de l'empereur *Basile*. *Ibatzès*, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Comme cette rebellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur, *Daphnomele* rassura ce prince, & promit de lui livrer le chef des séditieux. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il savoit qu'*Ibatzès* célébroit, avec une solemnité particuliere, la fête de l'Assomption de la *Ste Vierge* ; & que ce jour-là il recevoit sur la montagne tous ceux qui vouloient prendre part à sa dévotion. *Daphnomele* s'y rendit, & obtint une audience particuliere dans un lieu écarté. *Daphnomele*, profitant de l'occasion, renversa *Ibatzès* au moment qu'il s'y attendait le moins ; & deux hommes qu'il avoit apostés, étant venus le seconder, ils lui enfoncerent leur habit dans la bouche avec tant de violence, que les yeux du malheureux *Ibatzès* lui sortirent de la tête par ses efforts & les douleurs terribles qu'il souffrit. Les Bulgares accourus aux cris de leur chef, vouloient faire subir les tourments les plus cruels à ses assassins. *Daphnomele* se montra sans crainte, & parla avec tant d'éloquence & de fermeté, qu'il appaisa en un instant leur fureur. Les plus timides se retirerent d'eux-mêmes ; les autres approuverent *Daphnomele* : tous jurerent une obéissance entiere à l'empereur. *Basile*, pénétré de reconnoissance, récompensa *Daphnomele*, en lui donnant le gouvernement de Dyrrachium, avec tous les biens d'*Ibatzès*.

DAPPERS, (Olivier) médecin d'Amsterdam, travailla plus pour les libraires que pour les malades de cette ville. Il mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connoître très-avantageusement par ses *Descriptions* du *Malabar*, du *Coromandel*, de *l'Afrique*, de *l'Asie*, de *l'Ar-*

chipel, de *la Syrie*, de *l'Arabie*, de *la Mésopotamie*, de *la Babylonie*, de *l'Assyrie*, de *la Natolie*, de *la Palestine*, & de *l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand, & on a souvent desiré que quelqu'un les donnât en notre langue. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec exactitude. La *Description de l'Afrique* & celle de *l'Archipel* ont été traduites en françois, & imprimées, la 1re en 1686, la 2e en 1703, l'une & l'autre in-fol. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcouroit le monde du fond de son cabinet; mais il avoit du discernement.

DARDANUS, fils de *Jupiter* & d'*Electre*, femme de *Corite* roi d'Etrurie; ayant tué son frere Jasius, il fut obligé de sortir d'Italie & de s'enfuir en Samothrace, d'où il passa en Phrygie pour y fixer sa demeure. Il y épousa la fille du roi *Teucer*, & bâtit, vers l'an 1480 avant J. C., une ville près du détroit de l'Hellespont, qu'il appela *Dardane* de son nom, & le donna à la Dardanie qui faisoit partie de la Troade, d'où est venu le nom de Dardanelles. *V.* Borée.

D'ARDENNE, *V.* Rome.

DARÈS, prêtre Troyen, célébré par *Homere*, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyoit encore du temps d'*Elien*. Cette Histoire est perdue. Celle que nous avons, sous son nom, est un ouvrage supposé. Il parut pour la premiere fois à Milan, 1477, in-4°. Mad. *Dacier* en a donné une édition *à l'usage du Dauphin*. 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam 1702, 2 v. in-8°; & une *Traduction* françoise par *Postel*, 1553, in-16.

D'ARGONE, *V.* Argonne.

I. DARIUS, surnommé *le Mède*, est le même, selon quelques-uns, que *Cyaxares II*, fils d'*Astyages*, & oncle maternel de *Cyrus*. Ce fut sous ce prince que *Daniel* eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles le Sauveur devoit être mis à mort. *Darius* mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C.

II. DARIUS I, roi de Perse, fils d'*Hystaspes*, entra dans la conspiration contre le faux *Smerdis* usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étoient convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval henniroit le premier. L'écuyer de *Darius* ayant attaché la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où il devoit se rendre, & y ayant mené le cheval de son maître le lendemain, il hennit le premier, & *Darius* fut roi. (*V.* Intaphernes.) Le commencement de son regne fut marqué par le rétablissement du Temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que *Cyrus* avoit publié en leur faveur, *Darius* non-seulement le confirma; mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, & les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, *Darius* mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminerent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siége, par l'adresse de *Zopyre*, un de ceux qui avoient conspiré avec *Darius* contre le mage *Smerdis*. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, par qui il feignoit d'avoir été ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant

J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie ; la cause véritable étoit l'ambition du prince : il brûloit d'aller se signaler. *Œbase*, homme respectable par son rang & par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de *Darius*, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois*: & sur le champ il les fit mettre à mort... *Darius* marcha enfin contre les Scythes, après avoir subjugué la Thrace ; mais cette expédition fut malheureuse. Son armée essuya des fatigues incroyables, dans les vastes déserts où les Scythes l'attirerent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens ; il les surprit, & se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses & les Grecs : l'incendie de Sardes, & la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. *Darius*, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens !* Il chargea *Mardonius*, son gendre, du commandement de ses armées : *Mardonius*, plus courtisan que général, fut battu, & ses troupes taillées en pieces, en combattant contre les Thraces. *Darius* fait partir une armée encore plus considérable que la premiere ; elle est entiérement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J. C. Le général Athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cents mille furent tués, ou faits prisonniers, six mille passés au fil de l'épée. *Darius*, vivement touché de cette perte, résolut de commander en personne, & donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition ; mais il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J. C. Ce prince, tout conquérant qu'il étoit, fut occupé du bonheur de ses peuples ; mais son ambition, son goût pour le faste, & les dépenses que ces deux passions entrainerent, furent funestes à la Perse. La premiere ruina cet empire, la seconde l'amollit, & la plus intrépide des nations se vit en peu de temps la plus efféminée & la plus foible. *V.* DEMOCEDE & NITOCRIS.

III. DARIUS II, neuvieme roi de Perse, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, né d'une maîtresse d'*Artaxercès-Longuemain*, étoit satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frere. Il s'empara du trône de Perse après la mort de *Xercès*, assassiné par *Sogdien*, l'an 423 avant J. C. Il épousa *Parisatis* sa sœur, princesse cruelle, dont il eut *Arsaces*, autrement *Artaxercès-Mnemon*, qui lui succéda, *Amestris*, *Cyrus* le *jeune*, &c. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux & par son fils *Cyrus*, & mourut l'an 405 avant J. C. On dit qu'*Arsaces* lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât : « Quelle avoit été la regle de sa » conduite pendant son regne, afin » de pouvoir l'imiter ? *Ça été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi*... Voy. I. DEMOCRITE.

IV. DARIUS *Codoman*, 12e & dernier roi de Perse, descendoit de *Darius Nothus*, & étoit fils d'*Arsame* & de *Sysigambis*. L'eunuque *Bagoas* croyoit régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avoit procuré la couronne ; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent

se préparoit déjà à le faire périr, lorsque *Darius* lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à-peu-près vers ce temps qu'*Alexandre* commençoit ses conquêtes, & que l'Asie mineure s'étoit rendue au vainqueur Macédonien. *Darius* crut devoir marcher en personne contre *Alexandre*. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de *Xercès*, & allant au combat avec l'appareil pompeux d'une cérémonie de religion. *Athénée* dit qu'il avoit 277 cuisiniers, 29 esclaves destinés à servir sa table & à la desservir; 17 échansons pour l'eau, & 70 pour le vin; 40 officiers chargés de parfumer le prince, & 66 dont les fonctions étoient de préparer les guirlandes de fleurs dont les plats étoient entrelacés. Une armée où l'on traînoit tant d'hommes inutiles, ne devoit pas tenir devant *Alexandre*. Celle de *Darius* fut entiérement défaite en trois journées différentes: au Granique, dans la Phrygie, vers le détroit du Mont-Taurus (*Voyez* MEMNON n°. *II.*) & près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins terrible que la premiere, *Darius* fut obligé de se sauver à la faveur des ténebres, sous l'habit & sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mere, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la derniere journée, la victoire fut long-temps incertaine entre les deux armées; mais *Alexandre* sut la fixer autant par sa prudence que par sa valeur. *Darius*, livré à son désespoir, se retira dans la Médie. *Alexandre* le poursuivit. *Bessus*, gouverneur de la Bactriane, voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J. C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque: *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à* Alexandre *ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince, digne d'un meilleur sort. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que *Cyrus* en eut jeté les premiers fondements. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de *Cyaxares*, & 238 ans depuis la prise de Babylone,

DARTIS, (Jean) naquit à Cahors en 1572, d'un bourgeois de cette ville. Il obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de *Nicolas Oudin*. Il succéda l'an 1622 à *Hugue Guyon*, dans la chaire royale de droit-canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris le 2 avril 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs *Ouvrages*. *Doujat*, son successeur dans cette chaire, les a recueillis en un vol. in-folio, 1656. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matieres & de passages qu'il renferme. L'auteur étoit meilleur compilateur qu'habile jurisconsulte. Ses remarques sont quelquefois curieuses; mais ses conjectures ne sont pas toujours heureuses ni justes, & les autorités qu'il cite ne prouvent pas quelquefois ce qu'il veut prouver. Il écrivoit d'une maniere pure & intelligible, mais sans ornement.

D'ARVIEUX, *Voyez* ARVIEUX.

D'ASSOUCI, *Voyez* ASSOUCI.

DATHAME, fils de *Castamare*, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un

des plus grands généraux d'*Artaxercès Ochus*, (*Voyez* ce mot.) commanda ses armées avec beaucoup de valeur & de prudence, & remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, & ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit *Artabase*, général d'*Artaxercès*, l'an 361 avant J. C. & fut tué peu de temps après en trahison par le fils d'*Artabase*.

DATHAN, fils d'*Eliab*, un des Lévites séditieux qui furent engloutis dans la terre. *Voy.* ABIRON & CORÉ.

I. DATI, (Augustin) né à Sienne en 1420, écrivit l'*Histoire de cette ville* en trois livres. Le sénat l'en avoit chargé, & il s'en étoit acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils *Nicolas Dati* en retrancha beaucoup de choses par politique, & gâta cet ouvrage. *Le* pere & le fils furent secrétaires de la république de Sienne, & protégerent l'un & l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, à 58 ans, & le second en 1498. On a de l'un & de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres d'Augustin Dati* furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-folio, & Venise 1516. *Augustin Dati* étoit un petit homme fort vif & fort gai, dont le caractere étoit franc & les mœurs réglées. Il s'étoit proposé pour modele *Tite-Live*, dont il ne fait le plus souvent qu'adapter les phrases aux faits qu'il raconte.

II. DATI, (Carlo) poëte & littérateur Italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens-de-lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses; & ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célebre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en italien, publié à Florence en 1669, in-4°. réimprimé à Rome l'année suiv., & traduit en françois. Cet ouvrage avoit été précédé de plusieurs autres en vers & en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des Peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloir donner.

DAVAL, (Jean) médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite & ses succès le mirent en si grand crédit, que *Fagon* le demanda à *Louis XIV* pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais *Daval* peu ambitieux, & jaloux de sa liberté, refusa ce poste, & s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI, (Bernard) Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la *Traduction* italienne qu'il a faite de *Tacite*, Venise, 1658. in-4°; & Paris 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui: I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1604 & 1734, in-4°. II. *Scisma d'Inghilterra con altre opere tre*. Padoue 1754, in-8°; & quelques autres écrits en italien.

DAUBENTON, (Guillaume) Jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi *Philippe V*, donr il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince, & les courtisans jaloux le firenr renvoyer en 1706. A force de sollicitations il fut rappelé en 1716,

pour reprendre sa place, & il eut plus de pouvoir encore. On a prétendu que, lorsque *Philippe V*, dégoûté du trône, voulut abdiquer, il lui confia son dessein; que *Daubenton*, qui craignoit de le suivre dans sa retraite, découvrit ce secret au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projetoit alors le double mariage de Mll^e de *Montpensier* sa fille avec le prince des *Asturies*, & celui de *Louis XV* avec l'*Infante*, âgée de 5 ans. On ajoute que le jésuite crut que l'intérêt du régent le forceroit à détourner *Philippe* de sa résolution; que le duc d'*Orléans* envoya la lettre du confesseur au roi, qui la montra à *Daubenton* sans lui dire un seul mot; que ce Pere tomba à la renverse; qu'une apoplexie le saisit au sortir de sa chambre, & qu'il mourut peu de temps après en 1723, à 75 ans. Ce fait, que nous garantissons d'autant moins, que le maréchal de *Noailles* n'en parle pas dans ses *Mémoires*, est rapporté par l'auteur du *Siecle de Louis XV*, qui cite l'*Histoire civile* de *Bellando*, p. 306 de la IVe partie. Il est clair seulement par les Mémoires de *Noailles*, que *Daubenton* s'opposa à l'abdication du roi d'Espagne. M. l'abbé *Grosier*, dans une Lettre insérée dans l'*Année littéraire* (1777, n° 18) nie: 1°. Que *Daubenton* ait révélé au régent aucun secret qui eût rapport à ce que *Philippe V* pouvoit lui avoir confié en confession. 2°. Que ce Jésuite soit mort comme *Voltaire* le fait mourir d'après *Bellando*, historien inexact, dont l'ouvrage fut supprimé en Espagne. 3°. Il prétend que, loin que *Daubenton* fût un intrigant, un *moine ambitieux*, capable de s'opposer à l'abdication de *Philippe*, pour n'être point éloigné de la cour, il sollicitoit sa retraite depuis plusieurs années. Nous renvoyons le lecteur à cette lettre, qui mérite d'être lue, par la critique sage qui y regne. Ce Jésuite avoit prêché avec quelque succès. On a de lui des *Oraisons funebres* assez médiocres, & une *Vie de St. François Regis*, in-12.

D'AUCOUR, *voyez* AUCOUR.

DAUDÉ, (Pierre) né à Marvejols, diocese de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la traduction des *Réflexions* de *Gordon* sur *Tacite*, Amsterd. 1751, 3 vol. in-12; & de la *Vie* de *Michel de Cervantes*, 1740, in-12.

D'AUDIQUIER, *voyez* AUDIQUIER.

DAVEL, (Jean-Daniel-Abraham) fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Geneve, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, & dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincere, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile & expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des 4 majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnerent une pension annuelle, & affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions *Davel* se rappela une vision qu'il avoit eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud à la domination de Berne, pour en former un 14e canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté. On l'appliqua à la question, pour l'obliger à découvrir ses complices; mais il déclara qu'il n'en avoit aucun; qu'il avoit agi par l'ordre de Dieu, qui lui étoit apparu plusieurs fois; & que c'étoit pour cette raison qu'il avoit pris peu de monde, sans poudre ni plomb. Il montra une sérénité & une patience inconcevables dans les tourments.

Son

Son courage ne se démentit point, lorsqu'il eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

I. DAVENANT, (Jean) de Londres, docteur & professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien sage, qui cherchoit, avec zele, le moyen de réunir les Chrétiens sur leurs divers sentiments. Son livre intitulé: ***Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias***, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie, & par sa grande pénétration. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640, dans un âge assez avancé. Ses productions sont : I. *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in Epistolam ad Colossenses*. Ces divers ouvrages décelent un homme qui connoissoit l'antiquité ecclésiastique & profane.

II. DAVENANT, (Guillaume) né à Oxford, en 1606, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poësie, & surtout pour le théâtre. Après la mort de *Jonhson* en 1637, il fut déclaré *Poëte* lauréat. *Charles I* y ajouta le titre de chevalier en 1643. *Davenant* fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, le poëte passa en France, & se fit Catholique. Il revint en Angleterre, lorsque *Charles II* monta sur le trône de ses ancêtres, & mourut le 7 avril 1668, à 62 ans, Les plus beaux esprits de son temps, le comte de *St-Albans*, *Milton* & *Dryden* furent en liaison d'amitié & de littérature avec lui. Le chevalier *Davenant* travailloit avec ce dernier. Tous ses *Ouvrages* ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies*, & d'autres *Pieces de poësie*. C'est à lui que l'Angleterre dut un Opéra Italien.

III. DAVENANT, (Charles) fils de *Jean*, né en 1656, & mort à Londres en 1712, à 56 ans, s'est fait un nom célebre en Angleterre par plusieurs *Ouvrages de Politique & de Poësie*. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENNE, *ou plutôt* DAVESNES, (François) surnommé *le Pacifique*, né à Fleurence dans le bas-Armagnac, fut un des principaux disciples de *Simon Morin*, fameux fanatique. Le disciple égala le maître. Il fut mis en prison l'an 1651, pour des *Libelles contre le Roi*, dictés, par sa folie & son fanatisme. On le relâcha l'année suivante. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662. Tous ses écrits sont remplis de visions, d'enthousiasme & de singularités. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la rénovation du monde : il l'annonce aux pontifes & aux rois, & il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit Béatitudes de deux Cardinaux* (Richelieu & Mazarin), *confrontées à celles de J. C.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du Dragon & de la Bête, par l'Ange & le Verbe de l'Apocalypse*. III. *Factum de la Sapience éternelle au Parlement*. IV. Plusieurs autres Ouvrages, dans le même genre & le même gout de fanatisme. *Voyez* le tome 27e des *Mémoires* du P. *Nicéron*, qui a le courage de donner le catalogue de toutes les folles productions de *Davenne*.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warvick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, & de là à Ypres, où il prit l'habit de

S. François : il reçut le nom de *François de Sainte-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie & la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de *Cromwel*, il reparut, lorsque *Charles II* eut été rétabli sur le trône. Ce prince le choisit pour son théologien : emploi qu'il étoit bien capable de remplir, par ses connoissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Peres, dans l'histoire ecclésiastique, &c. Ce savant Franciscain mourut à Londres, le 31 mai 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la Prédestination*, & son *Systême de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. à Douai, en 1665. L'auteur s'étoit acquis l'amitié des Protestants & des Catholiques, par ses mœurs, sa franchise & sa droiture ; il se la conserva par ses ouvrages, aussi savants que modérés. Il faut remarquer qu'il prenoit aussi quelquefois le nom de *François* de *Coventry*, du lieu de sa naissance, & non *François Coventrie*, comme dit l'éditeur de *Ladvocat*, qui a doublé mal-à-propos cet article.

I. DAVID, fils d'*Isaï* ou *Jessé*, de la tribu de *Juda*, né à Bethléem l'an 1085 avant J. C., fut sacré roi d'Israël par *Samuel*, pendant qu'il gardoit les troupeaux de son pere. Dieu l'avoit choisi pour le substituer à *Saül*. *David* n'avoit alors que 22 ans ; mais il étoit déjà connu par des actions qui marquoient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant *Goliath*, il le tua d'un coup de pierre, & en porta la tête à *Saül*. Dès ce jour-là même, Saül voulut avoir auprès de lui ce jeune héros ; & pour se l'attacher, il lui donna le commandement d'une troupe de gens de guerre. Mais les applaudissements que *David* recevoit sur son passage, changerent bientôt le cœur de Saül. Il se laissa aller a un mouvement de jalousie contre lui, sur ce que les femmes sortoient de toutes les villes sur leur route, en chantant & en dansant au son des instruments, & que le refrein de leurs chansons étoit : *Saül en a tué mille, & David dix mille*. Ces paroles proférées sans dessein, mais indiscrettement, déplurent à Saül, & excita bientôt une haine mortelle. Il chercha dès-lors tous les moyens d'ôter la vie à un innocent qui venoit de le sauver, lui & son peuple. Un jour qu'il étoit saisi de l'esprit malin, & que *David* jouoit devant lui, il l'eût percé d'un trait, s'il n'eût évité le coup en se détournant. Il tâcha ensuite de le faire mourir par la main des Philistins, en le mettant souvent aux prises avec eux. Il lui avoit promis *Mérob*, sa fille aînée, en mariage ; il la donna à un autre, & lui offrit *Michol*, sa cadette, (*Voyez* ce mot), qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces des Philistins. La haine de *Saül* contre son gendre, augmentant de jour en jour, *David*, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'*Achis*, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg, pour lui & pour ses gens. La guerre, s'étant allumée entre les Juifs & les Philistins, *David* devoit combattre avec ces derniers contre les Juifs ; mais avant que d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette Ville avoit été détruite & brûlée par les Amalécites, qui avoient emmené ses femmes & celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, & leur enleva leur butin. *Saül* le poursuivoit toujours, malgré les actes

de générosité qui auroient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étoient dans le désert, *David* auroit pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne & l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connoitre que sa vie avoit été entre ses mains (*Voyez* SAÜL). Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif & perfide. Sa couronne passa à *David*, qui pleura non-seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, & punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut sacré de nouveau roi à Hébron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. *Abner*, général des armées de *Saül*, fit reconnoitre pour roi *Isboseth* son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama *David*. Ce prince s'étant rendu maitre de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, & y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, & forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa gloire étoit à son comble. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites: mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultere avec *Bethsabée*, suivi de la mort d'*Urie*, mari de cette femme. Il passa un an, presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophete *Nathan* le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse. Les maux que ce prophete lui avoit prédits, commencerent à se faire sentir, & dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur; le frere ensuite assassine le frere; *David* se voit contraint de fuir devant *Absalon* son fils, qui veut arracher la couronne & la vie à son propre pere. Tout Israël suit le rebelle, & abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'*Absalon*. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau, qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. *David*, dominé par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple. Il appaisa le ciel irrité contre lui, en sacrifiant dans l'aire d'*Arcuna*, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara *Salomon* son successeur, malgré les brigues d'*Adonias*, son fils aîné. Après avoir fait sacrer & couronner ce prince, il mourut accablé d'années & d'infirmités l'an 1015 avant J. C., dans la 70e. année de son âge, & la 40e. de son regne. Il laissa un royaume tranquille au-dedans & au-dehors..... C'est une question fort agitée par les savants, si *David* est l'auteur de tous les 150 *Pseaumes*, ou s'ils ont été composés par plusieurs. Quelques-uns prétendent que chaque Pseaume en particulier a été composé par celui dont il porte le nom; qu'ainsi, David en a composé 70, & que les autres sont de Moyse, de Samuel, de Salomon, des enfants de Coré, d'Etham, d'Idithun, &c. Mais l'opinion la plus suivie, soit parmi les Juifs, soit parmi les Chrétiens, est que David est l'auteur de tout le recueil des Pseaumes, & que ceux dont le nom est dans le titre, sont les Chantres, à qui le roi prophete avoit donné ordre de mettre ces Pseaumes en musique. (*voy.* ASAPH) Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Toujours envié, haï, persécuté par *Saül*, il avoit été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa

patrie, d'errer de ville en ville & de désert en désert. Ses sentiments, dans ces différentes situations, sont exprimés avec une force & une majesté que l'Esprit-saint pouvoit seul lui donner. A côté de la menace & des châtiments, marchent toujours l'espérance, les consolations & les faveurs. L'ame y trouve tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec elle-même, avec les hommes & avec Dieu. La morale, renfermée dans ces divins cantiques, est *qu'il faut être toujours vrai dans ses paroles, n'user jamais de fraudes, rendre à chacun ce qui lui appartient, exercer la justice sans avoir égard à la condition des personnes, protéger la veuve & l'orphelin, s'acquitter des vœux que l'on a faits, ne point donner d'argent à usure, ne calomnier personne, ne faire jamais de mal à qui que ce soit, pas même à son ennemi.* Une seule chose pourroit faire penser que la morale des Pseaumes est éloignée de la douceur & de la charité chrétienne: ce sont les imprécations que l'on y fait contre les pécheurs & les ennemis des justes. On y souhaite *qu'ils soient confondus, qu'ils périssent, qu'ils tombent dans les piéges qu'ils ont tendus, que leurs demeures deviennent désertes, que la mort les poursuive, qu'ils descendent tout vivants dans les enfers.* Mais les imprécations, dit *du Pin*, ne tombent que sur des impies, des scélérats, des ennemis de la paix, des persécuteurs des justes, des méchants qui tendent continuellement des piéges au bien & à la vie des gens de bien. « Il est de l'intérêt public (dit l'auteur cité) que ces sortes de personnes soient punies, & qu'elles périssent plutôt, si elles sont incorrigibles, que de faire périr les autres. La réflexion qu'il faut faire, est que les auteurs des *Pseaumes* ne souhaitent pas la perte par un esprit de vengeance, pour leur propre satisfaction; mais afin que la justice de Dieu éclate, qu'il fasse connoitre qu'il protege les innocents, & qu'il punit sévérement les pécheurs ». Les savants ne sont pas d'accord sur l'authenticité des titres des pseaumes; quelques-uns les regardent comme inspirés, & faisant partie des saints cantiques, dont ils sont la clef; & quelques autres les rejettent absolument comme très-peu importants pour l'intelligence du texte, & ajoutés au hasard. Entre ces deux sentiments, il y a un milieu sûr à tenir, qui est de se servir des lumieres qu'on peut tirer de quelques-uns de ces titres, pour découvrir l'occasion qui a fait composer le pseaume, & pour déterminer la matiere qui y est renfermée, sans les regarder comme des garants sûrs, ni leur donner la même autorité qu'au texte, qui est du St-Esprit même. Le livre des Pseaumes est regardé avec justice comme le précis de l'Ecriture-Sainte. Il contient, dit saint Augustin, tout ce que l'on trouve dans les autres livres sacrés: *Psalmorum liber quæcumque utilia sunt ex omnibus continet.* Les nations infidelles sont, comme nous, si frappées de l'excellence des Pseaumes, qu'elles en ont des versions dans leurs langues. *Spon* parle dans ses *Voyages*, d'une *Traduction de plusieurs Pseaumes en vers Turcs*, composée par un rénégat Polonois, nommé *Halybeg*. Les versions & les commentaires qui en ont été publiés dans les autres langues, seront indiqués dans les divers articles de ce Dictionnaire.

II. DAVID-EL-DAVID, faux Messie des Juifs, vers l'an 933, persuada à sa nation, qu'il alloit la rétablir dans Jérusalem & la délivrer du joug des infideles. Il leva l'étendard de la révolte contre le roi de

Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. *David* répondit qu'il s'offroit à avoir la tête coupée, & qu'après le supplice il revivroit aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande, que pour éviter de plus grands tourments. On le mit en prison; il s'échappa. Il fallut, pour se délivrer de ce fourbe, que son beaupere, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant la nuit. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes & d'impôts, & réduits à la derniere misere.

III. DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du ve siecle. Il puisa à Athenes les connoissances de la langue & de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition *Platon* ou *Aristote*, comme nos docteurs Européens des siecles d'ignorance, il choisit dans l'un & dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai & le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses *Ecrits* dans la bibliothéque du roi. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact & précis.

IV. DAVID GANZ, historien Juif du XVIe siecle, dont on a une Chronique en hébreu, intitulée: *Tsemath David*, qui est rare; Prague, 1592, in-4°. *Vorstius* en a traduit une partie, en latin, avec des notes; Leyde, 1644, in-4°.

V. DAVID DE POMIS, médecin Juif du XVIe siecle, se disoit d'une ancienne famille de la tribu de *Juda*. On a de lui: I. Un traité *De Senum affectibus*; Venise, 1588, in-8°. II. *Dictionnaire de la Langue Hébraïque & Rabbinique*, en hébreu & en italien, publié à Venise en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, & plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

VI. DAVID DE DINANT, Hérétique, vers le commencement du XIIIe siecle, étoit disciple d'*Amauri*, & enseignoit que Dieu étoit la matiere premiere. Son systême étoit assez semblable à celui de *Spinosa*. Il a été réfuté par *St Thomas* & par d'autres théologiens.

VII. DAVID, *ou* le PRÊTE-JEAN, roi d'Ethiopie, fils de *Nahu*, succéda à son pere en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, & envoya des ambassadeurs à *Emmanuel*, roi de Portugal, & au pape *Clément VII*. Son regne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit tenoient beaucoup de l'emphase Orientale. Les voici: DAVID *aimé de Dieu*, *colonne de la foi*, *du sang & de la lignée de* Juda; *fils de* David, *fils de* Salomon, *fils de la colonne de* Sion, *fils de la semence de* Jacob, *fils de la main de* Marie, *fils de* Nahu, *par la chair*; *Empereur de la grande & haute Ethiopie*, *& de tous les royaumes & états*, &c. &c.

VIII. DAVID, (Georges) hérétique, natif de Gand, fils d'un bateleur, s'imagina, vers l'an 1525, qu'il étoit le vrai Messie, le 3e *David*, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le Ciel, à ce qu'il disoit, étant vide, il avoit été envoyé pour adopter des enfants dignes de ce royaume éternel, & pour réparer Israël, non par la mort, comme *Jesus-Christ*, mais par la grâce. Avec les Sadducéens, il rejetoit la vie éternelle, la résurrection des morts, & le dernier jugement; avec les Adamites, il réprouvoit le mariage, & approuvoit la communauté des femmes; & avec les Manichéens, il croyoit

que le corps seul pouvoit être fouillé, & que l'ame ne l'étoit jamais. La guerre que les Catholiques firent aux sectateurs de ce visionnaire, l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant, à ses disciples, qu'il ressusciteroit 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le 3e jour, & le fit brûler avec ses écrits, tristes monuments du plus absurde fanatisme.

IX. DAVID II, roi d'Ecosse, fils de *Robert Brus*, fut couronné en 1329. Il étoit enfant. Il régna d'abord sous la tutelle du comte de *Murrai*. Edouard *Bailleul*, fils de Jean *Bailleul*, qui avoit pris le titre de roi d'Ecosse, voulant faire valoir les droits de son pere sur ce royaume, y entra avec une nombreuse armée, remporta plusieurs victoires, & força *David* de se retirer en France. Les Ecossois, honteux de sa fuite, le rappellerent, le remirent sur le trône, & l'obligerent de déclarer la guerre aux Anglois, qui avoient soutenu *Edouard*. Mais cette seconde guerre ne fut pas plus heureuse que la premiere: *David* fait prisonnier par les troupes d'Angleterre en 1346, n'obtint sa liberté qu'à force d'argent, & après une captivité de dix années. Ce prince infortuné mourut en 1371, à 47 ans. C'étoit un roi juste & humain, qui manqua plutôt de fortune que de prudence. Il ne laissa point de postérité de *Jeanne*, fille d'*Edouard II*, roi d'Angleterre.

X. DAVID, de la famille impériale des *Comnènes*, dernier empereur de Trébisonde, ayant succédé à *Jean* son frere, fit alliance avec *Usum-Cassan*, roi de Perse. *Mahomet II*, après la prise de Constantinople en 1453, tourna ses armes contre *David*, & le détrôna. Ce malheureux prince fut conduit à Constantinople. On dit que *Mahomet II*, qui s'étoit engagé par la capitulation à lui conserver un apanage considérable, se dispensa de tenir sa parole, en lui proposant d'embrasser le Mahométisme, sous peine d'être massacré avec ses fils. *David* aima mieux mourir que de renoncer à sa religion. On ajoute que *Mahomet*, pour augmenter les horreurs de sa mort, le rendit témoin de la circoncision de l'un de ses fils, qui se sauva en Perse & ensuite à Mania dans la Laconie. Ce prince fugitif s'appeloit *NICEPHORE*. Les Maniotes, peuple qui est un reste des anciens Spartiates, le déclarerent *Protogeros*, c'est-à-dire, premier sénateur: dignité qui demeura héréditaire dans sa famille; & qui fut transmise à sa postérité. L'un de ses descendants, *Demetrius Comnène*, est actuellement capitaine de cavalerie en France. *Voyez* le *Précis historique de la Maison impériale des Comnènes*; Amsterdam (Paris), 1784, in-12.

DAVIDIS, (François) Socinien Hongrois, sur-intendant des églises réformées de Transylvanie, mourut enfermé dans le château de Dève l'an 1579. C'est un des héros des Unitaires. Il avoit été Luthérien, Sacramentaire, Arien, Trithéite, Samosatien, &c. Il reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphèmes & de contradictions, mais assez bien écrits.

I. DAVILA, (Henri-Catherine) d'une famille illustre du royaume de Chypre, naquit à Succo dans le Padouan, en 1576. *Antoine Davila* son pere, connétable de Chypre, fut obligé de quitter cette île, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étoient rendus maîtres de son pays en 1570

& 1571. Son fils alla chercher des secours à Avila en Espagne, où il avoit des parents. Comme il n'en put tirer aucun soulagement, il vint en France, & se fit connoître avantageusement, à la cour de *Henri III* & de *Henri IV*. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, & devant Amiens où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, & reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet dans un voyage qu'il faisoit par ordre de la république; c'étoit vers l'an 1631. Il étoit âgé d'environ 55 ans. *Davila* avoit avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier & le mit en pieces. Il laissa quatre garçons & cinq filles. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des Guerres Civiles de France*, en XV livres, depuis la mort de *Henri II*, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien fait attacher ses lecteurs, par la maniere dont il rend les détails, & par l'heureux enchaînement de ses récits. Il peint supérieurement un assaut, une bataille, une émeute populaire. Ses descriptions topographiques, telles que le plan intérieur & extérieur d'une ville, l'aspect général du pays, le tableau particulier de chacune de ses parties, sont chez lui d'une vérité frappante. Il rend nettement une négociation; il saisit la finesse du dialogue, l'a-propos des réponses, les ruses des interlocuteurs, & présente adroitement les gestes, les coups d'œil & tous ces mouvements involontaires qui trahissent quelquefois les négociateurs les plus habiles. Il cherche sur-tout à pénétrer dans l'esprit des princes, & ne le devine pas toujours. Il auroit reçu plus d'éloges, s'il en avoit moins donné à son héroïne *Catherine* de *Médicis*, bienfaitrice de sa famille; (c'est en l'honneur de cette princesse & de *Henri III* qu'il avoit été nommé *Henri-Catherine*, ou *Catherin*); & s'il avoit retranché de son Histoire quelques harangues, que ce siecle philosophe place au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes & des hommes. Le président de *Thou* & lui ont travaillé quelquefois sur des relations partiales, comme sont presque toujours celles que la curiosité, la malignité ou l'amour de la nouveauté font courir avant qu'on ait approfondi les événements. Chacun d'eux a adopté celles qui étoient le plus selon son goût. On peut donc se défier de *Davila*, quand il cite des faits favorables à la cour; & du président de *Thou*, quand il parle contre elle. L'*Histoire* de *Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-fol.; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; & Londres, 1755, 2 vol. in-4°. *Baudouin* & l'abbé *Mallet* l'ont mise en françois: la traduction du dernier, qui n'a pas entiérement éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. *Pierre-François Cornazano* a publié, en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

II. DAVILA, (Pierre-François) directeur du cabinet d'histoire naturelle à Madrid, & membre de l'académie de Berlin, mort au commencement de 1785, cultiva, avec succès, la conchyliologie & la minéralogie. Il entretenoit une correspondance suivie avec les savants de l'Europe, qui faisoient cas de ses lumieres, & aimoient son caractere officieux. Le catalogue de son cabinet, publié en 3 vol., est estimé des naturalistes.

III. DAVILA, voyez AVILA.

D'AVILER, voyez AVILER (d').

DAVIS, (Jean) navigateur Anglois, parcourut, en 1585, l'Amérique Septentrionale, pour trouver un passage de-là aux Indes Orientales; mais, pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit, auquel il donna son nom. Voyez MINUTIUS FELIX

D'AVIRON, voyez AVIRON.

DAVITY, (Pierre) gentilhomme du Vivarois, né à Tournon en 1573, s'est fait connoître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etat & Empire du Monde*, en 1 vol. in-folio: livre fort au-dessous du médiocre. *Ranchin* & *Rocoles* augmenterent cette compilation de 5 vol., & ne la rendirent que plus mauvaise. *Davity* mourut à Paris, en 1635, à 63 ans.

DAUMAT, voyez DOMAT (Jean).

DAUMIUS, (Christian) natif de Misnie, recteur du college de Zwickau, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siecle. Il savoit les langues mortes & vivantes. On lui doit des *Editions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, & plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont: I. *Tractatus de causis amissarum quarumdam Linguæ Latinæ radicum*, 1642, in-8°. II. *Indagator & restitutor Græcæ Linguæ radicum*, in-8°. III. *Epistolæ*; Iène, 1670, in-4°; Dresde, 1677, in-8°. IV. Des *Poësies*, &c.

DAUN, (Léopold, comte de) prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand'croix de l'ordre de Marie-Therese, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit, en 1705, d'une famille ancienne & illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, & se distingua dans la guerre que *Marie-Thérese* eut à soutenir pour conserver les états que *Charles VI* lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince *Charles* de *Lorraine* étoit assiégé dans Prague; *Daun*, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemitz, le 18 juin 1757, & remporte une victoire complette. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen, en 1758, ajoute de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever, au roi de Prusse, le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avoient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua, en 1759, les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général *Finck*, & la fit prisonniere de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siplitz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déja vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, à 61 ans, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain & compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité, lui ont été particuliére-

ment favorables. Son coup-d'œil étoit sûr; mais, quand le besoin du moment excluoit la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Aussi ses victoires furent souvent sans effet, & les vaincus, par des manœuvres hardies & rapides, réparerent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUNUS, fils de *Pilumnus* & de *Danaé*, aïeul de *Turnus*, régna dans cette partie de la Pouille, appelée *Daunienne* de son nom.

DAVOT, (Gabriel) né à Auxone, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa un monument de son savoir. C'est son *Institution au Droit François*, publiée en 1751, 6 vol. in-12, par *Bannelier* son confrere. Les matieres y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

DAUPHIN-BERAUD, (appelé le *Sire de Combronde*) étoit fils de *Jean* de l'*Espinasse*, chevalier, sire dudit lieu, & de *Blanche-Dauphine*, dame de St-Ilpise & de Combronde. A la mort de sa mere, il quitta le nom de l'*Espinasse*, & prit le nom de *Dauphin*, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse, il servit en Guienne, sous le comte de *Foix*, avec ses francs-archers, & les volontaires de St-Ilpise & de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son pere. En 1470, il accompagna *Guillaume Cousinot*, le comte *Dauphin-d'Auvergne* son parent, & le comte de *Comminges*, dans la guerre de Bourgogne. *Louis XI* lui donna sa confiance en Auvergne: il le fit chambellan, & général de l'armée qu'il envoyoit, en 1475, contre le comte de *Roussi*, maréchal de Bourgogne. Il avoit, sous ses ordres, le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de *Bourbon*, celui de Beaujolois, & les francs-archers & volontaires de *Géoffroi* de *Chabannes*. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, & battit l'armée du maréchal de Bourgogne, le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la riviere d'Yonne en Nivernois. Le comte de *Roussi* fut prisonnier de *Dauphin*: ses héritiers plaiderent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenoit; & le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'*Antoinette* d'*Amboise* sa petite-fille, avec *Louis*, prince de Luxembourg, comte de *Roussi*. *Dauphin-Beraud* épousa, en premieres noces, *Antoinette* de *Chazeron*; &, en secondes, *Antoinette* de *Polignac*. De la 1re, il eut *Louise*, femme de *Jacques* de *Miolans*, gouverneur du Dauphiné; de la 2e, il eut *Françoise*, femme de *Guy* d'*Amboise*, sire de Ravel. Il mourut en 1490, bailli du Velay. [*Article fourni à l'Imprimeur*].

DAUPHIN (Pierre). *Voyez* DELPHINUS.

DAUSQUAI (Claude), *Dausqueius*, Jésuite, puis chanoine de Tournai sa patrie, mourut vers 1636. Ce savant connoissoit fort bien le latin & le grec; mais il écrivoit assez mal. Son style est affecté, obscur, & rempli de vieilles phrases. On a de lui divers ouvrages; les plus rares sont: I. *Traité de l'Ortographe Latine*, Tournai, 1632, in-fol. Il y en a des exemplaires qui ont des titres de Paris, 1677. II. *Terrâ & Aquâ*, *seu Terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4°. &c. Il combattit l'opinion de quelques Cordeliers, qui soutenoient que *S. Joseph* & *S. Paul* avoient été sanctifiés dès le ventre de leur mere.

D'AUTREAU, D'AUVIGNY.

Voyez. AUTREAU & AUVIGNY.

DAZÈS (l'Abbé), de Bordeaux, mort à Naples, en 1766, prit parti dans l'affaire des Jésuites, en faveur desquels il publia div. écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus.* II. *Il est temps de parler.* Comme cet écrit parut dans le temps que les Jésuites étoient chassés d'Espagne, un homme qui faisoit le plaisant à contre-temps (puisqu'on ne doit jamais rire des malheureux), dit qu'on auroit dû l'intituler: *Il est temps de partir.* III. *Le Cosmopolite...* Ces ouvrages pourroient être plus modérés.

DEAGEANT DE S. MARCELLIN, (Guichard) fut d'abord clerc de *Barbin*, que le maréchal d'*Ancre* avoit fait contrôleur-général des finances. *Arnauld d'Andilli* le fit ensuite connoître au duc de *Luynes*. *Déageant* s'acquit la faveur de ce duc en le servant utilement contre le maréchal d'*Anere*, son bienfaicteur. On le chargea de plusieurs commissions & négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, *Louis XIII* voulut lui donner l'Evêché d'Evreux; mais *Déageant* préféra un second mariage, & les intrigues de la politique, aux dignités & à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paroître beaucoup de zele contre les Calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de *Richelieu*, que *s'il avoit terrassé l'hérésie*, Déageant *pouvoit se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied.... Déageant* essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, & eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, dans un âge assez avancé, premier président de la chambre des Comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au Cardinal de* Richelieu, *contenant plusieurs choses particulieres & remarquables, arrivées depuis les dernieres années du roi* Henri IV, *jusqu'au commencement du ministere de M. le Cardinal de* Richelieu; c'est-à-dire, jusqu'en 1624. Ces mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils: on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, & presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEBEZIEUX (Balthasar), né à Aix en 1655, d'un avocat, fut consul & procureur du pays en 1692. Il étoit né pour des emplois plus considérables & plus difficiles à remplir. L'étude du droit à laquelle il s'étoit appliqué toute sa vie, avoit déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumieres dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, dont il fut revêtu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il possédoit parfaitement. Il rédigeoit dans son cabinet les questions qu'il avoit jugées au palais, & en a composé 4 gros vol. in-fol. tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avoient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de *Boniface*, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut en 1722, à 67 ans, également regretté des gens de bien & de ses confreres.

DEBONNAIRE (Louis), né à Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il étoit prêtre, & mourut en 1752, à Paris, dans le

jardin du Luxembourg, de mort subite, dans un âge avancé, qui avoit (dit-on) affoibli son esprit. On a de lui : I. Une *Imitation*, avec des réflexions, in-12. II. *Leçons de la Sagesse*, 3 vol. in-12, bon livre ; mais la Sagesse y parle avec peu d'onction, quelquefois avec peu de clarté. III. *L'Esprit des Lois quintessencié*, 2 vol.; mauvaise critique, moitié sérieuse, moitié bouffonne, où la matiere est traitée trop superficiellement, & l'auteur de l'*Esprit des Lois* trop lestement. IV. *La Religion Chrétienne méditée*, avec le P. *Jard*. 6 vol. V. *La Regle des devoirs*, 4 vol. in-12 ; & différents ouvrages en faveur de la Constitution. L'abbé *Débonnaire* étoit un grand homme, sec & maigre, qui avoit de l'imagination & des connoissances, mais qui étoit trop porté à critiquer & à désapprouver ceux qui ne pensoient pas comme lui.

DEBORA, femme de *Lapidoth*, prophétesse des Israëlites, ordonna de la part de Dieu, à *Barach*, fils d'*Abinoëm*, de marcher contre *Sizara*, général des troupes de *Jabin*. *Barach* ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vint avec lui, elle y consentit, battit le général ennemi, & chanta un célebre *Cantique* en action de grâces de sa victoire, vers l'an 1285 avant J. C.

DÈCE (*Cneïus Metius Quintus Trajanus* DECIUS), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avec l'air & le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, & parvint aux premiers grades. Il y eut en 246 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur *Philippe* l'envoya pour punir les coupables ; mais, au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, & marcha en Italie contre son bienfaicteur. La mort de *Philippe* & de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses & les Goths qui désoloient la Mœsie & la Thrace. Il périt en poursuivant ce dernier peuple. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça. « On » rapporte de lui en cette triste oc» casion, (dit *Crevier*) un trait de » fermeté & de grandeur d'ame, » tout semblable à celui que l'his» toire loue dans *Crassus* au mi» lieu de ses infortunes vis-à-vis » des Parthes. On dit que le fils aî» né de *Dèce*, qu'il venoit d'éle» ver au rang d'Auguste, ayant » été tué dans le combat, ce pere » généreux, loin de succomber à » la douleur, entreprit de conso» ler ses troupes, & de les animer » à bien faire, en leur disant que » la perte d'un soldat n'étoit pas » la ruine d'une armée. Son cou» rage lui fut inutile dans l'af» freuse position où il se trouvoit. » Enfoncés dans la fange, percés » de traits par un ennemi qui ti» roit de loin sans se commettre, » *Dèce*, son fils & toute l'armée » Romaine, soldats & officiers, pé» rirent, sans qu'il en échappât un » seul. C'est ainsi que la justice » divine vengea le sang de ses » Saints, cruellement répandu par » ce violent persécuteur ». Le regne de *Dèce* ne dura qu'un peu plus de deux ans. Sa mort arriva à la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, *Hostilien*, qui fut la victime de la perfidie de *Gallus*. Il paroît que *Dèce* estimoit la décence dans la conduite, & souhaitoit la réforme des mœurs. *Trebellius Pollio* rapporte que *Dece* étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, & que le choix de la com-

pagnie tomba sur *Valérien*, qui fut depuis empereur. Les historiens, en blâmant son ambition, ont beaucoup loué son courage & son amour pour la justice. Son esprit étoit solide, delié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étoient réglées, & il les avoit perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un décret, *égal à Trajan*, & l'honora du titre de *Très-bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux Chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer & le feu contre eux, en haine de *Philippe* qui les avoit aimés & protégés.

DECEBALE, roi des Daces, prince également sage & vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur *Domitien*, & battit deux de ses généraux; mais *Trajan* l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur & du sénat. *Décebale* reprit bientôt les armes, & voulut soulever les princes voisins contre les Romains. *Trajan* marcha de nouveau contre lui, & après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J. C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, & érigea la Dacie en province Romaine.

DECENTUS (Magnus), frere de *Magnence*, fut fait César, & eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, & consterné de la mort de son frere, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECHALES. Voy. CHALES (de).

DECIANUS (Tiberius), jurisconsulte d'Udine, au XVIe siecle, dont on a des *Consultations* & d'autres ouvrages en 5 volumes in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très-peu connu aujourd'hui.

I. DECIUS-MUS (Publius), consul Romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'étoit que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul *Cornelius* d'un pas désavantageux, & eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec *Manlius Torquatus*, l'an 340 avant J. C. il se dévoua aux Dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. *Decius-Mus*, son fils, héritier des vertus & de la superstition de son pere, se dévoua aussi à la mort durant son quatrieme consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre *Pyrrhus*. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que *Pyrrhus* lui avoit fait dire que s'il s'avisoit de le faire, on feroit sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifioit, après quelques cérémonies & quelques prieres que faisoit le pontife, s'armoit de toutes pieces, & se jetoit dans le fort de la mêlée. Il en coûtoit la vie à l'enthousiaste; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnoit un nouveau courage, sauvoit quelquefois la patrie.

II. DECIUS, emper. *Voy.* DÈCE.

III. DECIUS (Philippe), jurisconsulte Milanois, Professeur en droit à Pise & à Pavie, obtint la chaire de Pise à l'âge de 21 ans. S'étant avisé de soutenir les décisions du concile de cette ville, lorsqu'il professoit à Pavie, *Jules II* l'excommunia & sa maison fut pillée. Contraint de se retirer en France, il obtint de *Louis XII* une chaire à Valence & une charge de conseiller au parlement de Gre-

noble. Il mourut à Sienne en 1535, à 80 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on a donné plusieurs éditions. Les plus connus sont : I. *Consilia*, Venise 1581, 2 tom. in-fol. II. *De regulis Juris*, in-fol.

I. DECKER DE WALHORN (Jean), né à Fauquemont, dans le duché de Limbourg, en 1583, conseiller au grand-conseil en Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646, à 63 ans. On a de lui : I. *Dissertationum Juris & decisionum Libri duo.* La meilleure édition de cet ouvrage estimable, est celle de Bruxelles, en 1673, in-folio. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

II. DECKER *ou* DECKHER, (Jean) avocat de la chambre impériale, & procureur de la même chambre à Spire. Son princiqal ouvrage est intit. : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis & suppositiitiis Conjecturæ.* On le trouve dans le *Theatrum anonymorum & pseudonymorum* de *Placcius*, 1708, in-fol. Il vivoit dans le XVIIe siecle.

III. DECKER *ou* DECKHER, (Jean) Jésuite pieux & savant, né vers 1559, à Hazebrouck en Flandre, enseigna la philosophie & la théologie scholastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Stirie, & devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619, à 69 ans. Son principal ouvrage traite de l'année de la naissance & de la mort de J. C. Il est intitulé : *Velificatio, seu Theoremata de anno ortûs ac mortis Domini.* Gratz, 1616, in-4°. On a encore de lui, *Tabula chronographica, à captâ per Pompeïum Jerosolymâ, ad deletam à Tito urbem;* Gratz, 1605, in-4°. Il avoit une grande érudition, & s'étoit rendu habile dans la chronologie.

IV. DECKER (Jean-Henri), est auteur d'un livre assez rare, *De Spectris*, Hambourg, 1690, in-12. Il y a eu aussi un DECKER, poëte Anglois, au dernier siecle, célebre, dans sa patrie, par ses drames.

V. DECKER (Leger-Charles), doyen de la métropole de Malines, où il mourut en 1723, à 77 ans, étoit né à Mons en 1645. On a de lui une réfutation des systêmes de *Descartes*, intitulée : *Cartesius se ipsum destruens*; elle fut imprimée en 1675, in-12, à Louvain, où il professoit la philosophie. Il y a quelques observations utiles.

DÉDALE, artiste Athénien, le plus industrieux de son temps, eut *Mercure* pour maître. Il inventa plusieurs instruments, & fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors. Ses grands talents ne l'empêcherent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. *Talus*, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie : il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de *Minos*, roi de Crète. C'est-là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poëtes. *Dédale* fut la premiere victime de son invention ; car ayant favorisé les amours de *Pasiphaé*, fille de *Minos*, éprise d'un taureau (c'est-à dire, de quelque seigneur qui portoit le nom de *Taurus*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un & l'autre, par le secours des ailes artificielles, qu'il colla à ses épaules & à celles de son fils *Icare*: ces ailes sont probablement les voiles du vaisseau sur lequel il monta pour se sauver. *Cocale*, roi de Camique dans la Sicile, lui donna un asile, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poëtes ont donné de grands éloges à *Dédale*. On lui a

attribué l'invention de la coignée, du niveau, & des voiles des navires. On a dit que ses statues étoient autant d'automates animés. Mais M. *Goguet* pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité, durent la plus grande partie de leur réputation à la grossiéreté & à l'ignorance des siecles dans lesquels ils parurent. *Pausanias*, qui avoit vu plusieurs de ces statues, avouoit qu'elles étoient choquantes : les proportions en étoient outrées & colossales. Quant à son labyrinthe, on le voit encore aujourd'hui ; il n'a rien de merveilleux. « Ce n'est, dit un célebre observateur, qu'un conduit » naturel que des personnes curieuses ont pris plaisir de rendre praticable en faisant agrandir la plupart des routes trop resserrées, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles ».

DEDALION, frere de *Céix*, fut si touché de la mort de *Chioné* sa fille, tuée par *Diane*, à qui elle avoit osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. *Apollon* le changea en épervier.

DEDEKIND (Frédéric), Allemand, publia dans le XVIe siecle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la Folie*, d'*Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse & de la grossiéreté, intitulé : *Grobianus, sivè de incultis moribus & inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paroît avoir eu plus de finesse dans l'esprit, que n'en avoient alors ses compatriotes.

DÉE (Jean), naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale & la recherche de la pierre philosophale. Il disoit à ceux qui ne croyoient point à ces inepties : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat.* Après avoir débité ses rêveries en France & en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misere : c'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine *Elizabeth*, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, & l'honoroit quelquefois du titre de *son philosophe.* Il mourut en 1607, à 81 ans. Il avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. *Casaubon* a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., & les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions & les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné.

DÉJANIRE, fille d'*Œnée*, roi de Calydon en Etolie, fut d'abord fiancée à *Achélous*, puis à *Hercule* ; ce qui excita une querelle entre ces deux héros. *Achélous* ayant été vaincu dans un combat singulier, la jeune princesse fut le prix du vainqueur qui l'emmenoit dans sa patrie, lorsqu'il fut arrêté par le fleuve Evene, dont les eaux étoient extrêmement grossies. Comme il délibéroit s'il retourneroit sur ses pas, le centaure *Nessus* vint s'offrir de lui-même pour passer *Déjanire* sur son dos. *Hercule* y ayant consenti, traversa le fleuve le premier ; arrivé à l'autre bord, il apperçut le Centaure, qui, loin de passer *Déjanire*, se disposoit à lui faire violence. Alors le héros, indigné de son audace, lui décocha une fleche teinte du sang de l'hydre de Lerne, & le perça. *Nessus*, se sentant mourir, donna à *Déjanire* sa tunique ensanglantée, en

lui disant que *si elle pouvoit persuader à son mari de la porter, ce seroit un moyen sûr de se l'attacher inviolablement, & de lui donner du dégoût pour toutes les autres femmes.* La jeune épouse, trop crédule, accepta ce présent à dessein de s'en servir dans l'occasion. Quelque temps après ayant su qu'*Hercule* étoit retenu en Eubée par les charmes d'*Ione*, fille d'*Eurite*, elle lui envoya la tunique de *Nessus* par un jeune esclave appelé *Lychas*, à qui elle recommanda de dire de sa part à son mari les choses les plus tendres & les plus touchantes. *Hercule*, qui ne soupçonnoit rien du dessein de sa femme, reçut avec joie ce fatal présent; mais il n'en fut pas plutôt revêtu qu'il se sentit déchiré par des douleurs si cruelles, que, devenu furieux, il saisit *Lychas*, & le lança dans la mer, où il fut changé en rocher. Après quoi le héros, toujours en proie aux douleurs qui le dévoroient, & ne pouvant plus les supporter, coupa des arbres sur le mont Æta, en dressa un bûcher, sur lequel s'étant couché, il pria son ami *Philoctete* d'y mettre le feu. Quand *Déjanire* eut appris la mort d'*Hercule*, elle en conçut tant de regret, qu'elle se tua elle-même. Les poëtes disent que de son sang sortit une plante appelée *Nymphée* ou *Héracléon*.

DÉIDAMIE, fille de *Lycomede*, roi de Scyros, de laquelle *Achille* eut *Pyrrhus*, lorsqu'il étoit caché dans la cour de ce prince.

DEIDIER, (Antoine) étoit de Montpellier, & professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une Dissertation *De morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide. Il établit la cause de cette maladie dans la communication d'une infinité de petits animaux, qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures vénimeuses, tous les maux qu'entraine la débauche.

DEJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son regne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon *Hérodote*, la ville d'Ecbatane. Elle étoit environnée de sept enceintes de murailles; la derniere renfermoit le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, *Déjocès* la peupla & lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par la crainte des châtiments. Il mourut l'an 646 avant J. C., après un regne de 53 ans.

DEIOPÉE, l'une des plus belles nymphes de la suite de *Junon*, qui la promit à *Eole*, à condition qu'il feroit périr la flotte d'*Enée*.

DEJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint, du sénat Romain, le titre de roi de cette province & de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre *César* & *Pompée*, il prit le parti de ce dernier. *César*, irrité, l'accabla de reproches, & le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre *Pharnace*, roi de Pont, & ne lui laissa que le titre de roi. *Dejotarus* ayant été accusé par *Castor*, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de *César*; il fut défendu par *Cicéron*, qui prononça alors sa belle harangue *pro Rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. *Dejotarus* rentra dans ses états, & joignit *Brutus* en Asie avec de bonnes troupes. On ne sait pas pos-

tivement en quelle année il mourut; mais il étoit extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J. C. Il avoit toujours été fort superstitieux. Sa femme, qui étoit sterile, le pria de donner des héritiers au trône, & lui présenta une belle captive. Elle reconnut pour légitimes, les enfants nés de ce commerce, les aima comme s'ils eussent eté les siens, & les éleva en princes, faits pour tenir un jour le sceptre.

DEIPHOBE, fils de *Priam*, épousa *Hélene*, après la mort de *Pâris*; mais lorsque Troie fut prise, *Hélene* le livra à *Ménélas*, pour rentrer en grâce avec son premier mari. Les Grecs le mutilerent cruellement, & le firent mourir... Il y a eu aussi une Sybille du nom de DEIPHOBE, fille de *Glaucus*, qui rendoit ses oracles à Cumes en Italie.

DEIPHON, fils de *Triptolême* & de *Méganire*, ou, selon d'autres, fils d'*Hippoehoon*. *Cérès* l'aima tellement, que, pour le rendre immortel, & pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. *Méganire*, mere de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla, par ses cris, les mysteres de cette déesse, qui remonta aussi-tôt sur un char trainé par des dragons, & laissa brûler *Déiphon*.

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussi), d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumieres que de vertus. Le cardinal de *Retz*, son parent, l'attira auprès de lui. *Delamet* le suivit dans sa prospérité & dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, & se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la priere, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, & à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut, au milieu de ces bonnes œuvres, le 20 juillet 1691, a 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Résolutions* & celles de *Fromageau*. Les cas de conscience y sont traités suivant la morale, la discipline de l'Eglise, l'Ecriture-sainte, les Conciles, les Peres, les Canonistes & les Théologiens. Ce recueil, dautant plus utile, que l'auteur avoit été associé au célebre *Ste-Beuve*, son ami, dans la résolution des cas de conscience, devoit avoir 5 volumes; mais la difficulté de mettre en ordre les matériaux qui devoient composer ce grand ouvrage, en arrêta la publication jusqu'en 1732. Ce fut alors qu'on donna ce recueil de décisions par ordre alphabétique, en forme de Dictionnaire, en 2 volumes in-fol. On le joint ordinairement aux 3 vol. de *Poneas*.

DELAUDUN (Pierre), fils d'un mauvais poëte d'Uzès, né à Aigaliers, s'occupa encore plus que son pere de la poësie françoise. Il se fit connoitre dans son temps par un *Art Poëtique* françois, 1559, in-16, & par d'autres *Piéces de poësie* écrites dans le style de *Ronsard*. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers, en 1620. Outre son *Art Poëtique*, on connoît de lui la *Franciade*, 1604, in-12: poëme insipide, divisé en neuf livres, dédié à *Henri IV*, qui méritoit un plus bel hommage. L'auteur étoit juge d'Uzès.

DELFAU (Dom François), né à Monteten Auvergne, l'an 1637, entra dans la congrégation de St-Maur

Maur en 1656, & se fit un nom dans son ordre & dans l'église. Le grand *Arnauld* ayant engagé les Bénédictins de St-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *S. Augustin*, D. *Delfau* fut chargé de cette entreprise. Il en publia le *Prospectus* en 1671, & il étoit déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé : *L'Abbé Commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à St-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, le 13 octobre 1676, comme il passoit de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *Dissertation latine sur l'Auteur du livre de l'Imitation*, imprimée trois fois.

DELISLE, Voy. LISLE.

DELIUS *ou* DILIUS (*Quintus*), un des généraux d'*Antoine*. Envoyé vers *Cléopâtre*, pour l'obliger à venir rendre compte de sa conduite, il persuada à cette reine de paroître devant le conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, & elle gagna le cœur d'*Antoine*, l'an 41 avant J. C. *Délius* passa sa vie à changer de parti : il servit tour-à-tour *Dolabella*, *Cassius*, *Antoine*, *Octavien*, quitta l'un pour l'autre, suivant ses intérêts ; ce qui lui fit donner les noms de *Cheval des relais de la République*, & de *Voltigeur des guerres civiles*. Il avoit écrit l'histoire de son temps.

DELMATIUS (*Flavius-Julius*), petit-fils de *Constance Chlore*, étoit neveu de *Constantin*, qui aimoit en lui un excellent naturel & des talents distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, & lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe. Il devoit posséder ces provinces en propre ; mais après la mort de *Constantin*, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnoitre pour empereurs que ses trois fils, & assassinerent ceux qui prétendoient à la succession impériale. *Delmatius* fut de ce nombre. On dit que ce fut *Constance* qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritoit un meilleur sort : il avoit les traits, la figure & les bonnes qualités de *Constantin*, sans en avoir les défauts..... Voyez CALOCER.

DELORME, Voyez LORME.

DELPHIDIUS (*Attius-Tiro*), fils du rhéteur *Patére*, Gaulois d'origine, se fit un grand nom par ses poësies & par son éloquence ; mais il ternit ses talents par son ambition & son penchant pour les accusations. On ne doit pas oublier cette anecdote. En 358, il accusa de péculat devant *Julien*, alors César, *Numerius*, gouverneur de la Narbonnoise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. *Delphidius* ne pouvant les prouver : *Quel coupable*, s'écria-t-il, *illustre César*, *ne passera pas pour innocent*, *s'il suffit de nier ses crimes ?* — *Et quel innocent*, lui répliqua sur le champ Julien, *ne passera pas pour coupable*, *s'il suffit d'être accusé ?*

DELPHINUS (Pierre), savant général des Camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des *Lettres*, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-folio. Ce volume est très-rare & très-cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la Collection de D. *Martenne*.

DELPHUS, fils d'*Apollon* & de *Thyas*, habitoit les environs du mont-Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut pere de *Pythis*, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO (Martin-Antoine), né à Anvers vers 1551, se fit Jésuite à Valladolid, en 1580, après avoir exercé, avec autant de fidélité que

de prudence, la charge de conseiller du parlement de Brabant, & celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employerent, dans les Pays-Bas, à enseigner la Philosophie, les langues & les lettres sacrées. Il mourut à Louvain, le 29 octobre 1608, à 57 ans. Tout son temps étoit partagé entre la priere & l'étude. Il aimoit la tranquillité; & ce furent en partie les troubles des Pays-Bas, qu'il prévoyoit ne devoir pas finir si-tôt, qui le dégoûterent du monde, & lui inspirerent le dessein de chercher la paix dans l'état religieux. Ce Jésuite avoit commencé de bonne heure la carriere d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de *J. Lipse* son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont: I. Ses *Disquisitiones Magicæ*, à Mayence, in-4°. 1624. *Duchesne* en donna un *Abrégé* en françois, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires qui amusent sa crédulité, cet ouvrage eut beaucoup de cours. Il auroit dû se borner à citer les passages de l'Ecriture & des Peres qui prouvent la réalité de la magie, & non une foule d'écrivains, la plupart obscurs & inconnus. « Il entasse, sans examen, *quantité de fables & de contes* (dit Niceron), *que l'auteur adopte malgré leur puérilité & leur peu de vraisemblance* ». II. Des *Commentaires sur la Genese*, le *Cantique des Cantiques* & les *Lamentations*, 3 vol. in-4°. Ces Commentaires, imprimés à Lyon, la *Genese* & *Jérémie*, en 1608, & le *Cantique des Cantiques*, en 1607, sont en latin. « L'auteur (dit *Niceron*) » savoit le Latin, le Grec, l'Hé» breu & le Chaldaïque. Mais il » faut qu'il n'ait su ces dernie» res langues que légérement, ou » qu'il lui ait manqué quelqu'au» tre chose pour s'appliquer utile» ment à l'explication de l'écri» ture; puisque les savants n'ont » pas témoigné faire beaucoup de » cas de tout ce qu'il a fait en ce » genre ». III. *Les Adages sacrés de l'Ancien & du Nouveau - Testament*, à Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4°. IV. Trois volumes des *Passages les plus difficiles & les plus utiles de l'Ecriture-sainte*: ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. Des *Commentaires & des Paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques Latins. *Delrio* avoit beaucoup de lecture & de savoir; mais il étoit (dit *Niceron*) fort crédule & fort prévenu. Son style est assez pur, mais dur & affecté... Il est différent de *Jean* DELRIO de Bruges, doyen & grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Pseaume CXVIII*, in-12, 1617.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée sur *Philippe* de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Un jour *Philippe* s'étant présenté aux prisonniers avec tous les ornements de la royauté, & insultant inhumainement à leur misere: *Je m'étonne* (lui dit *Demades*) *que la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, vous vous amusiez à faire celui de Thersites!...* *Demades* étoit aussi intéressé qu'éloquent. *Antipater* son ami, ainsi que celui de *Phocion*, disoit: « Qu'il ne pouvoit faire accepter des présents à celui» ci, & qu'il n'en donnoit jamais » assez à l'autre pour satisfaire son » avidité... ». *Demades* fut mis à mort, comme suspect de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui *Oratio de Duodecennali*, gr. lat.,

1619, in-8°: & dans *Rhetorum Collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol. Voy. Dracon.

I. DEMARATE, fils d'*Ariston*, & son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de *Cléomenes*, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. *Demarate* se retira en Asie, l'an 424 avant J. C. *Darius*, fis d'*Hystaspes*, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour, pourquoi, étant roi, il s'étoit laissé exiler? *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte la Loi est plus puissante que les Rois*. Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, & trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que *Xercès* faisoit contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

II. DEMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de *Cypsèle*, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, & s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé *Lucumon*, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'Ancien*.

DEMESTE, (Jean) docteur en médecine, capitaine & chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liege, membre de plusieurs académies, mourut à Liege, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la Chimie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom distingué parmi les physiciens de son siecle. S'il s'y trouve quelques hypotheses nouvelles que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fonds de savoir, & le résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui releve infiniment le mérite de ce médecin, ce sont l'exercice actif, charitable & désintéressé de son art, sa modestie & son attachement aux bons principes.

I. DEMETRIUS, *Poliorcète*, (c'est-à-dire, le *Preneur de villes*), fils d'*Antigone*, l'un des successeurs d'*Alexandre* le Grand, fit la guerre à *Ptolomée Lagus*, avec des succès divers. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athenes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa *Demetrius de Phalere*, & rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avoit perdu depuis 15 jours, (*voy.* Stilpon). Après avoir défait *Cassandre* aux Thermopyles, il revint à Athenes, où ce peuple, autrefois si fier, & alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans. *Seleucus*, *Cassandre* & *Lysimachus*, réunis contre lui, remporterent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J. C. Après cette défaite, il se retira à Ephese, accompagné du jeune *Pyrrhus*. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardoit comme l'asile où il feroit le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athenes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avoit résolu, par un décret, de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galeres de l'Attique, & fit voile vers la Chersonese de Thrace, où il ravagea les terres de *Lysimachus*, & emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, *Agathocles*, fils de *Lysimachus*, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie & de la Médie, & de se réfugier dans la Cilicie. *Séleucus*, auquel il avoit fait épouser

sa fille *Stratonice*, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, ayant soin de faire garder les défilés & les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrieres qu'on lui opposoit. Il marcha pour surprendre *Seleucus* dans son camp durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. *Seleucus* l'envoya dans la Chersonese de Syrie, & ne négligea rien de ce qui pouvoit adoucir les rigueurs de son exil. *Demetrius* y mourut trois ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince (dit *Rollin*) avoit une taille avantageuse & une beauté singuliere. On voyoit sur son visage, de la douceur, mêlée de gravité; quelque chose de serein, & en même temps qui inspiroit de la terreur; une vivacité de jeunesse, tempérée par un air héroïque & par une majesté véritablement royale. On trouvoit le même contraste dans ses mœurs. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux; c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les princes. Falloit-il combattre? C'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage, que sa patience & son assiduité au travail. *Plutarque* fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avoit pour son pere & pour sa mere. *Antigone*, de son côté, avoit pour son fils une tendresse vraiment paternelle, qui, sans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, formoit entr'eux une union & une confiance exempte de toute crainte & de tout soupçon. Un jour qu'*Antigone* étoit occupé à donner audience à des ambassadeurs, *Demetrius* revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. *Antigone* rappela les Ambassadeurs qui sortoient, & leur dit à haute voix : *Vous direz à vos Maîtres la maniere dont nous vivons mon fils & moi.* Lorsque *Demetrius* fut sur le trône, il n'eut point la sage politique de se faire aimer de ses soldats, & il s'en vit souvent abandonné; mais il fut toujours ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux & emporté dans la prospérité.

II. DEMETRIUS I, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'*Antiochus* le Grand, & fils de *Seleucus Philopator*, fut envoyé en ôtage à Rome par son pere. Quand il fut mort, *Antiochus Epiphanes*, & après lui son fils *Antiochus Eupator*, l'un oncle, l'autre cousin de *Demetrius*, usurperent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du Sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrettement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes Syriennes se déclarerent pour lui. Elles chasserent *Eupator* & *Lysias* du palais. Le nouveau roi les fit mourir, & s'affermit sur son trône. *Alcime*, qui avoit acheté le souverain pontificat des juifs, d'*Antiotiochus Eupator*, vint demander à *Demetrius* la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit *Judas Macchabée* comme un tyran, & comme un ennemi des rois de Syrie. *Demetrius* envoya *Nicanor* contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie & de sa religion; & ensuite *Bacchides*, qui lui livra une bataille dans laquelle

l'illustre Juif perdit la vie. *Demetrius*, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils seconderent à l'envi les desseins d'*Alexandre Bala*, qui passoit pour fils d'*Antiochus Epiphanes*. Cet *Alexandre* lui ayant présenté le combat & l'ayant défait, *Demetrius* fut tué dans sa fuite, après un regne d'onze années, 150 ans avant J. C.

III. DEMETRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire, *Vainqueur*, étoit fils du précédent. *Ptolomée Philometor*, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son pere, après en avoir chassé *Alexandre Bala*. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, & laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnoit & tyrannisoit sous son nom. *Diodore Tryphon* entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'*Alexandre Bala*, pour usurper la Syrie, & en vint à bout *Demetrius*, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de la mollesse; mais il fut pris par *Tryphon*, qui le livra à *Phraates*, leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille *Rodogune*, l'an 141 avant J. C. *Cléopâtre*, sa premiere femme, épousa, par dépit, *Sidètes*, frere de *Demetrius*. *Sidètes* ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C. *Demetrius* fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premieres fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demanderent à *Ptolomée Physcon*, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. *Demetrius*, chassé par son peuple, & ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où étoit *Cléopâtre*, sa premiere femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J. C. *Alexandre Zebina*, que *Ptolomée* avoit mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulieres. Les Tyriens firent de cette année une époque depuis laquelle ils datoient.

IV. DEMETRIUS *de* PHALERE, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit à Phalere, port d'Attique. Il fut au nombre des plus célebres disciples de *Théophraste*. Il acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par les charmes de son éloquence, & sur-tout par ses vertus, qu'il fut fait archonte l'an 309 avant J. C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, & rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnoissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, & ses statues furent renversées. *Au moins*, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, *ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées.* Le philosophe se retira, sans se plaindre, chez *Ptolomée Lagus*, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il lui conseilla de mettre la couronne sur la tête des fils d'*Euridice*. *Philadelphe*, fils de *Bérénice*, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son pere, l'an 283 avant J. C., il le relégua dans la haute Egypte. *Demetrius*, ennuyé de son exil, & dégoûté de la vie, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure *Diogene-Laërce*, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que *Demetrius* eut beaucoup de crédit auprès de *Ptolomée Philadelphe*; qu'il enrichit sa bibliothéque de 200 mille volumes, & qu'il enga-

gea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que *Demetrius de Phalere* avoit composés sur l'*Histoire*, la *Politique* & l'*Eloquence*, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, & dont la derniere édit. est de Glasgow, 1745 in-4°., est de *Denys d'Halicarnasse*.

DEMETRIUS, évêque d'Alexandrie, *Voy*. I. ORIGENE.

V. DEMETRIUS Pepagomene, médecin de l'empereur *Paléologue*, vivoit dans le XIIIe siecle. Il a laissé un traité *de Podagra*, gr. lat. Paris, 1558, in-8°.

VI. DEMETRIUS, orfevre d'Ephese, dont le principal trafic étoit de faire des niches ou de petits temples de *Diane*, qu'il vendoit aux étrangers. Cet homme voyant que les progrès de l'évangile nuisoient à son commerce, suscita une sédition contre *St. Paul* & les nouveaux Chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande *Diane* d'Ephèse.

VII. DEMETRIUS, philosophe Cynique. *Caligula* voulut l'attacher à ses intérêts par un présent; il répondit: *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadême.* L'empereur *Vespasien*, peu accoutumé à cette liberté plus brutale que philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, & le relégua dans une île. Le Cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : *Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient.* Ce *Demetrius* avoit été disciple d'*Apollonius* de *Thyane*. Il mourut sur la paille, craint des méchans, respecté des bons, & admiré de *Séneque*, qui dit de lui: « La nature l'avoit produit pour » faire voir à son siecle, qu'un » grand génie peut se garantir de » la corruption de la multitude ». *Voy*. BATHILLE.

VIII. DEMETRIUS, Grec de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit & d'intrigue, embrassa le Mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. *Mahomet II* l'envoya au gr. maître de Rhodes, d'*Aubusson*, pour lui offrir la paix, sous la condition d'un tribut, mais, dans le fond, pour le surprendre. D'*Aubusson* ne vit dans le renégat que ce qu'il devoit y voir : un traitre dont il avoit à se défier, & non pas un homme sincere avec lequel il pût négocier. *Demetrius* piqué, anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, & lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. *Demetrius* accompagna le pacha *Paléologue*, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds & écrasé par la cavalerie.

IX. DEMETRIUS CHALCONDYLE, *Voyez* CHALCONDYLE.

X. DEMETRIUS GRISKA EUTROPEIA, d'une famille noble, mais pauvre, de Gereslau, d'abord moine de l'ordre de S. Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastere que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône. Après que ce vieux moine eut donné au jeune homme des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, il l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. *Demetrius* ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, & dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. *Et qui es-tu donc*, lui demanda le seigneur Lithuanien? —

Je suis, répondit le jeune Moscovite, *fils du Czar* IWAN Basilowitz: *l'usurpateur* Boris *voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma place le fils d'un Prêtre qui me ressembloit parfaitement, & on me fit ensuite évader.* Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que ce fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable *Demetrius*. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnerent les Russes; ils lui envoyerent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar *Fœdor* & toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mere & le fils de ce prince. La résolution que prit *Demetrius* d'épouser une Catholique Romaine le rendit bientôt odieux; c'étoit la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit, avec horreur un roi & une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bâtissoit pour des jésuites. Un Boïard, nommé *Zuinski*, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du *Czar*. Il entre dans le palais, le sabre dans une main & une croix dans l'autre, & casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant 3 jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils & sa fille furent mis en prison. *Zuinski*, chef de la conspiration, fut élu grand duc & couronné le 1[er] Juin 1606. On prétend que ce qui irrita le plus les Moscovites contre *Demetrius*, fut que ce prince ne demanda pas au patriarche la permission de coucher avec sa femme; qu'il ne se lavoit point dans certaines étuves, après avoir couché avec elle, suivant l'usage du pays, & que la nouvelle mariée, & les autres dames Polonoises, jouant au piquet, avoient marqué leurs points avec de la craie sur le revers d'une image de *S. Nicolas*... Voy. BORIS.

XI. DEMETRIUS, fils du précédent, & de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mere accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caracteres qui désignoient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à 26 ans dans une entiere ignorance de ce qu'il étoit. Un jour qu'il se lavoit dans un bain public, on apperçut les marques qu'il portoit sur ses épaules. Un prêtre Russe les déchiffra, & y lut: *DEMETRIUS, fils du Czar Demetrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. *Ladislas*, roi de Pologne, appela *Demetrius* à sa cour, & le traita en fils de Czar. Après la mort de ce prince, les choses changerent de face. *Demetrius* fut obligé de se retirer en Suede, & de-là dans le Holstein; mais, malheureusement pour lui, le duc de Holstein avoit alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyoit en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux *Demetrius*. Son arrêt de mort lui fut prononcé, & exécuté en 1635. *Michel Fœdorowitz* lui fit couper la tête & les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place & dévoré par les dogues.

DEMOCEDE, de Crotone, le

plus fameux médecin de son temps, étoit fils de *Calliphron*, & ami de *Polycrates*, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par *Orontes*, *Darius*, fils d'*Hystaspes*, fit mourir l'assassin, & transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. *Démocède* étoit confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'étoit défait le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de *Darius*, & on ne pouvoit obtenir de grâce à la cour que par son canal. *Démocède* ayant guéri *Atoffe*, fille de *Cyrus* & femme de *Darius*, d'un ulcere à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grece. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone & y épousa une fille du fameux lutteur *Milon*, vers l'an 520 avant J. C.

DEMOCHARE, orateur & historien grec, neveu de Démosthène, fut envoyé avec d'autres en ambassade vers Philippe de Macédoine. Après lui avoir exposé les instructions dont ils étoient chargés, le roi leur demanda poliment ce qu'ils croyoient qu'il pût faire d'agréable aux Athéniens: *C'est de vous pendre*, répondit *Démochare*. Ses collegues indignés & confus de cette réponse, demeurerent dans le silence. Philippe sans s'émouvoir les congédia, en leur disant: *Demandez aux Athéniens à qui il appartient de commander, ou à ceux qui tiennent de tels discours, ou à ceux qui les écoutent patiemment.* Cicéron dit qu'outre plusieurs harangues, Démochare avoit écrit l'histoire de son temps, mais en orateur & non en historien. *Voy.* PHILIPPE n°. I, *vers la fin*, & MOUCHY.

I. DEMOCRITE, naquit à Abdére dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui *Xercès* dans le temps de son expédition en Grece. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignerent la théologie & l'astrologie. Il étudia ensuite sous *Leucippe*, qui lui apprit le systême des atômes & du vide. Son goût pour les sciences & pour la philosophie le porta à voyager dans tous les pays où il pourroit acquérir de nouvelles connoissances. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, & on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages augmenterent ses lumieres; mais ils épuiserent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Le philosophe voulant prévenir cet opprobre, alla trouver les magistrats, & leur lut son grand *Diacosme*, un de ses meilleurs ouvrages. Ils en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talents, lui érigerent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort le public se chargeroit de ses funérailles. S'étant trouvé un jour à la cour du roi *Darius Ochus*, & ne pouvant réussir à le consoler de la mort de la plus chere de ses femmes, il promit de la faire revivre, pourvu qu'on lui trouvât le nom de trois personnes qui n'eussent point essuyé d'adversités dans la vie, pour les graver sur le tombeau de la reine: la chose étoit impossible, & *Darius* se consola. *Démocrite* n'aimoit pas la tristesse. On prétend qu'il rioit toujours, & ce n'étoit pas sans raison; il ne pouvoit s'empêcher de se moquer des hommes, en les voyant si foibles & si vains, passant tour-à-tour de la crainte à

l'espérance, & d'une joie excessive à des chagrins immodérés. Les Abdéritains, étonnés de ce rire continuel, & craignant que leur philosophe ne tombât en démence, écrivirent à *Hippocrate*, pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu auprès du sage, le vit occupé à lire, à disséquer, à étudier la nature. Il fut seulement un peu choqué de l'air railleur que prit *Démocrite* dès la premiere conversation. Il lui en demanda la raison. Le philosophe lui répondit en lui faisant un tableau piquant des bizarreries & des disparates de l'espece humaine. Il fit voir que rien n'est plus comique, ni plus risible que la vie. « On l'emploie, dit-il, à chercher des » biens imaginaires & à former » des projets qui demanderoient » plusieurs vies. Qu'arrive-t-il? » c'est qu'elle échappe au moment » même où l'on compte plus sur » sa durée. Ce n'est enfin qu'une » illusion perpétuelle, qui séduit » d'autant plus aisément qu'on » porte en soi-même le principe » de la séduction. Si l'univers se » dévoiloit tout d'un coup à nos » yeux, qu'y verrions nous? » des hommes foibles, légers, inquiets, passionnés pour des bagatelles, courant après des grains » de sable; des inclinations basses » & ridicules, qu'on masque du » nom de vertu; de petits intérêts, » des démêlés de famille, des négociations pleines de tromperies » dont on se félicité en secret, & » qu'on n'oseroit produire au » grand jour; des liaisons formées » par hasard; des choses que notre » foiblesse, notre extrême ignorance nous font regarder comme belles, héroïques, éclatantes, » quoiqu'au fond elles ne soient » dignes que de mépris ». Ce discours remplit *Hippocrate* de surprise & d'admiration. Il conçut tant de vénération pour son esprit & pour sa vertu, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à son avis, ceux qui s'estimoient les plus sains, étoient les plus malades. *Hippocrate* avoit, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à *Démocrite*. Le philosophe la salua, comme vierge, la premiere fois qu'il la vit; mais le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. Ce conte est fort célebre; mais il n'en est pas plus vrai. « Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre, sur la vie des philosophes, autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins ». Il n'est pas moins faux qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément. *Démocrite* mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes & le vide étoient les principes de toutes choses; qu'ils rouloient & étoient portés dans l'univers, & que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air & la terre. Il pensoit, suivant *Lucien*, que l'ame meurt avec le corps. Comme il ne croyoit point aux revenants, des jeunes gens se masquerent en spectres hideux, & vinrent le trouver la nuit dans sa retraite, qui étoit une espece de sépulcre hors de la ville. Le philosophe, sans se troubler de la vue de ces prétendus fantômes, leur dit tout en écrivant: *Cessez donc de faire les foux.*

II. DÉMOCRITE CHRÉTIEN (le) *Voyez* DIPPEL.

DÉMON *ou* DEMENETES, Athénien, fils de la sœur de *Démosthènes*, gouverna la république d'Athènes, pendant l'absence de son oncle,

l'an 323 avant J. C. Il écrivit & parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir, & que non-seulement les 30 talents auxquels il étoit condamné lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public pour ériger sur le port de Pirée une statue à *Jupiter Conservateur*, en action de grâces de ce qu'il avoit conservé ce grand homme.

DEMONAX, philosophe Crétois, d'une maison illustre & opulente, méprisa ces avantages pour s'adonner à la philosophie. Il n'embrassa point de secte particuliere; mais il prit ce qu'il y avoit de bon dans chacune. Il se rapprochoit beaucoup de *Socrate* pour la façon de penser, & de *Diogène* pour celle de vivre. Il se laissa mourir de faim, sans rien perdre de sa gaieté, & fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit : *Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée*; (mot pareillement attribué à *Auguste.*) Ce philosophe pratiqua la vertu sans trop d'ostentation, & reprit le vice sans aigreur. Il fut écouté, respecté & chéri pendant sa vie, & préconisé par *Lucien* même après sa mort. Il vivoit sous l'empereur *Adrien*, vers l'an 120 de *J. C.*

DEMOPHOON, fils de *Thésée* & de *Phèdre*, revenant du siége de Troie avec des vents contraires, aborda sur les côtes de Thrace, & se rendit chez le roi Lycurgue dont il épousa la fille appelée *Philis*. Après y être resté long-temps caché, la mort de son pere l'ayant rappelé à Athènes pour lui succéder, il oublia sa femme, à qui cependant il avoit juré en partant de revenir dans peu de temps. Cette princesse, au désespoir de se voir si lâchement abandonnée, se pendit de fureur.

I. DEMOSTHÈNES, naquit à Athènes, l'an 381 avant J. C. non d'un forgeron, comme *Juvenal* veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que 7 ans, lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volerent à leur pupille une partie de son bien, & laisserent perdre l'autre. Son éducation fut entiérement négligée, & la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, & prit des leçons sous *Isée* & *Platon*, profitant des traités d'*Isocrate* qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, & les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, & une poitrine très-foible, étoient de puissants obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & en déclamant ainsi plusieurs vers de suite & à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes & les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, & y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple & les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus : il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œu-

vres d'éloquence, dont ses envieux disoient *qu'elles sentoient l'huile*; mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grece. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulieres, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre *Philippe*, roi de Macédoine, & inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré. (*Voyez* PHOCION.... I. CTÉSIPHON.., & DEMON.) Il se trouva même l'an 328 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Il voulut cependant prononcer l'éloge funebre des guerriers morts dans cette célebre journée. Mais *Eschine* son rival, ne manqua pas de relever cette inconséquence dans le discours qu'il prononça contre lui. " Comment, s'écria-t-il, ,, comment avec ces mêmes pieds ,, qui ont si lâchement quitté leur ,, poste dans le combat, as-tu osé ,, monter sur la tribune, pour ,, y louer ces mêmes guerriers que ,, tu as conduits à la mort ,,? Car c'étoit par son conseil que la bataille avoit été livrée. *Eschine* représenta en même temps aux Athéniens que s'ils accordoient à *Démosthènes* une couronne d'or, les peres, les meres & les enfants de tous ceux qui étoient morts par sa faute à Chéronée, pousseroient des cris d'indignation de ce que tant de braves guerriers étoient morts sans vengeance, & de ce que *Démosthènes*, qu'on pouvoit regarder comme leur assassin, recevoit un honneur public devant toute la Grece assemblée. Ces désagréments ne ralentirent pas le zele patriotique de l'ennemi de *Philippe*. Après la mort de ce prince, *Démosthènes* se déclara contre *Alexandre* son fils, avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui, " que ,, tout l'or de *Philippe* ne le tentoit ,, pas plus que celui de Perse n'a- ,, voit tenté *Aristide* ,,. Sa vertu se démentit en cette occasion. Après la mort d'*Alexandre le Grand*, il revint à Athènes, & continua à haranguer contre les Macédoniens. Mais il fut bientôt contraint d'en sortir, parce que sa vie n'étoit plus en sûreté, sur-tout depuis qu'*Antipater* s'étoit rendu maître de la Grece. Il se retira à Calaurie dans un asile inviolable consacré à *Neptune*. Mais à peine y fut-il arrivé qu'*Antipater* envoya un comédien pour se saisir de lui. Il voulut d'abord lui persuader de le suivre, & lui jura qu'il n'avoit rien à craindre: mais voyant que *Démosthènes* n'étoit pas disposé à le croire, il le menaça de l'enlever de force. Alors il fit semblant de céder à ses instances, & le pria d'attendre qu'il eût écrit un mot à ses domestiques; en même temps tirant de son écritoire une plume comme pour écrire, il avala le poison dont elle étoit remplie, & qu'il réservoit pour cet usage, l'an avant J. C. 322. Les Athéniens après sa mort lui éleverent une statue de bronze dans la place publique, On peut remarquer comme une chose singuliere, que les deux plus grands orateurs d'Athènes & de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui eut le courage de se donner lui-même la mort, la craignoit sur le champ de bataille. (*Voy.* LAÏS.) Les Athéniens lui érigerent une statue de bronze avec cette inscription : *Démosthènes, si tu avois eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le*

Macédonien n'auroit triomphé de la Grece. C'est ce qu'un poëte latin a rendu par ce distique :

Si tibi par menti robur, Vir magne, fuisset,
Græcia non Macedæ succubuisset hero.

Démosthènes passe avec raison pour le prince des orateurs. C'est le rang que lui donnoit *Cicéron*, son rival de gloire. « Il remplit, » (dit-il,) l'idée que j'ai de l'é» loquence. Il atteint à ce degré » de perfection que j'imagine, » mais que je ne trouve qu'en lui » seul ». Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, & d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art, & naître du sujet. A cette éloquence mâle & toute de choses, il joignoit une déclamation véhémente & pleine d'expression. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zele pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, & de son amour pour la gloire & la liberté. Son nom rappellera toujours de grandes idées, les idées de courage, de patrie & d'éloquence. On a souvent comparé *Démosthènes* avec *Cicéron*, & on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus sensé, c'est que ces deux grands hommes prirent des routes opposées pour parvenir au même but. La meilleure édition de ses *Harangues*, est celle de Francfort, 1604, in-folio, avec la *Traduction* latine de *Wolfius. Toureil* en a traduit quelques-unes en françois, & a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grece. Cette version a été éclipsée par la *Traduction complette* que M. l'abbé *Auger* en a donnée avec celle d'*Eschine*, Paris 1777, 5 vol. in-8°. chez *la Combe.* M. *Taylor*, savant Anglois, publie à Londres une nouvelle édition de *Démosthènes*, & il en a déja paru 3 vol.

II. DEMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous *Valens*, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que *S. Basile* faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme: *Quoi* ! lui dit *S. Basile* en souriant, *un Démosthènes qui ne sait pas parler !* ... *Démosthènes* piqué lui fit des menaces; & *S. Basile* lui répondit: *Mêlez-vous de bien servir la table de l'Empereur, & non pas de parler de théologie.* Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, & exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause... Il y a aussi eu un célebre médecin Marseillois du nom de *Démosthènes*.

III. DEMOSTHÈNES, *Voyez* NICIAS & GYLIPPE.

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Ecossois, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais, comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, & fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, amenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enleverent à Pise où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'en 1625, année de sa mort. *Dempster* étoit jurisconsulte, historien, poëte, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célebre est son *Histoire Ecclésiastique d'Ecosse en XIX livres*, imprimée in-4°. à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, en faisant naître en Ecosse une foule d'écri-

vains étrangers, & il s'honora très-peu lui-même. On a encore de lui, *De Etruria regali*, à Forence, 1723, & 1724, 2 vol. in fol.; & une édition des *Antiquités Romaines de Rosin*, in-fol., avec des notes, dans lesquelles il prodigue une érudition profonde, mais fatigante par le style & par les citations.

DENESLE, *Voyez* NESLE.

DENHAM, (le chevalier John) natif de Dublin, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du pere, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée *le Sophi*. Ces prémices de sa veine poëtique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. *Charles II.*, après son rétablissement sur le trône, le nomma sur-intendant des bâtiments royaux. Il mourut en 1668, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confreres *Chaucer*, *Spencer* & *Cowley*. Outre sa tragédie de *Sophi*, on a de lui plusieurs autres *Pieces de Poësie*, Londres 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes, & de descriptions faites d'après nature. La précision & la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

DENIS, *Voyez* DENYS.

DENISART, (Jean-Baptiste) procureur au châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, & mort à Paris le 4 février 1765, à 51 ans, étoit également recommandable par sa probité & par ses lumieres. On a de lui un ouvrage plusieurs fois réimprimé, sous le titre de: *Collection de Décisions nouvelles & de Notions relatives à la Jurisprudence actuelle*; Paris 1771, 4 vol. in-4°. Ce recueil, dont on prépare une édition très-augmentée, peut servir également de dictionnaire pour le droit civil & pour le canonique. Il est utile non-seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes dont l'étude des lois ne constitue point l'état. *Denisart* s'étoit proposé de réunir dans un seul livre, des notions précises sur chaque point, d'appuyer les principes par des exemples & sur-tout par les décisions nouvelles & importantes. Ce plan étoit très-bien vu; mais il se glissa dans l'exécution quantité de fausses citations, d'erreurs & de contradictions. Les nouveaux éditeurs se sont chargés de refaire la plupart des articles, de vérifier les passages, de rectifier les méprises; & l'obligation sera complette, s'ils ont la précision, la clarté & la méthode du premier auteur. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1769, in-4°. avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. *Denisart* étoit extrêmement laborieux, & c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENNYS, (Jean) célebre critique, mort à Londres le 17 Décembre 1733, fut en Angleterre ce que *Gacon* étoit alors en France, le *Zoïle* de tous les poëtes célebres, & sur-tout de *Pope*, qui ne manqua pas de le placer dans sa *Dunciade*. « Il est mort (dit l'abbé *Prévôt*) » dans un âge fort avancé, & aussi » couvert de gloire & de blessures, que peut l'être un critique » qui n'a fait que mordre & recevoir des morsures pendant toute sa vie. Ceux qui ne considerent que les atteintes qu'il a reçues, le regardent comme l'hom-

» me du monde qui a été le plus à » plaindre & le plus maltraité. » Ceux au contraire qui ne jettent » les yeux que sur les coups ter- » ribles qu'il a portés, doivent le » regarder comme un champion » redoutable, avec lequel il n'y » avoit jamais d'avantage à com- » battre. On a fait quantité de vers » sur sa mort, dans lesquels on » lui donna le titre honorable de » *dernier Critique & de dernier Esprit* » *classique du regne de Charles II*, » à peu près dans le sens qu'on a » nommé *Brutus* le dernier des Ro- » mains. Son humeur caustique & » presque insociable lui avoit at- » tiré deux malheurs, qui ont dû » lui faire regarder la mort comme » un bien : il n'avoit point d'amis, » & il étoit réduit à la derniere » pauvreté ». *Pour & Contre*, T. III. *p.* 68.

DENORES, *Voyez* NORES.

DENTRECOLLES, (François-Xavier) Jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le P. *Parrennin*. Il y fut employé autant d'années que lui, & mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractere aimable, son esprit insinuant, & ses manieres douces & affables, lui gagnerent l'estime & l'affection des lettrés & du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue Chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux Gentils, soit pour maintenir les nouveaux fideles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressants dans le recueil de *Lettres édifiantes & curieuses*, & dans l'*Histoire de la Chine* de *du Halde*.

I. DENYS, (S.) dit l'*Aréopagite*, un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par *S. Paul*. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J. C. « Les Grecs » depuis le IX[e] siecle, dit *Baillet*, » avoient cru qu'il avoit passé de » la Grece dans les Gaules & qu'il » avoit eu la tête coupée à Paris, » dont il étoit devenu évêque. » Mais cette opinion née du temps » de *Louis* le débonnaire, ne vivra » pas apparemment plus long- » temps depuis que tant de savants » en ont montré la fausseté ». On lui attribua plusieurs ouvrages dans les siecles d'ignorance; mais, aujourd'hui que l'on met les fausses traditions dans la balance de la critique, on est revenu de ce préjugé. Le style de ces ouvrages & leur méthode sont fort éloignés de la maniere dont on écrivoit dans le I[er] & le II[e] siecles, & paroissent être du V[e]. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol. grec & latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. *Balthasar Corder*, Jésuite. Le I[er] vol. contient les *Préfaces de S. Maxime & de Georges Pachimére*, le livre de la *Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de sa *Hiérarchie ecclésiastique* en 7, & celui des *Noms divins* en 13. Le II[e] volume renferme la *Théologie mystique* en cinq chapitres, & quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit volume in-8°. Cologne 1530, rare, intitulé : *Ritus & Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothéque des Peres.

II. DENYS, (S.) célebre évêque de Corinthe au 2[e] siecle, avoit écrit plusieurs *Lettres*. *Eusèbe* en a conservé des fragments intéressants.

III. DENYS, (S.) premier évêque de Paris fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de *Philippe* vers l'an 245. Il fut honoré de la palme du martyre, & eut la tête tranchée avec ses compagnons, *Rus-*

tique & *Eleuthere*, l'un prêtre & l'autre diacre. On a confondu très-mal-à-propos ce saint évêque avec *Denys* l'Aréopagite. *Hilduin*, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver dans le IXe. siecle, que l'évêque de Paris étoit le même que l'évêque d'Athènes. Ce fut lui qui avança que le saint martyr avoit porté sa tête entre ses mains. Cette opinion passa de Paris à Rome par *Hilduin* ; des Romains chez les Grecs, par *Methodius* son contemporain ; & de la Grece elle repassa en France, par la traduction que fit *Anastase*, de la *Vie de S. Denys*, composée par *Methodius*. Ce sentiment a été long-temps au nombre de ceux qu'il étoit dangereux d'attaquer ; mais à présent il est entiérement réprouvé, même par les légendaires les plus crédules.

IV. DENYS, (S.) patriarche d'Alexandrie, successeur d'*Heraclas* dans ce siége l'an 247 de J. C., se convertit en lisant les Epîtres de *S. Paul.* Son courage, son zele, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'éleverent contre son église, sous l'empire de *Philippe*, & sous celui de *Dèce* l'an 250. Ses vertus ne brillerent pas moins durant le schisme des Novatiens contre le pape *Corneille*, & dans les ravages que faisoit l'erreur de *Sabellius*, qui confondoit les trois personnes de la Trinité. Cette héréfie désoloit la Pentapole : *Denys* la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragments* & une *Lettre canonique* insérée dans la collection des Conciles. Son style est élevé ; il est pompeux dans ses descriptions, & pathétique dans ses exhortations. Il possédoit parfaitement le dogme, la discipline & la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignoit la modération & la douceur.

V. DENYS, (S.) Romain, successeur de *S. Sixte* dans le souverain pontificat, gouverna l'église de Rome, l'édifia & l'instruisit pendant dix ans & quelques mois. Il fut placé sur la chaire de *S. Pierre* le 22 Juillet 259, & mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 291, dans lequel il anathématisa l'héréfie de *Sabellius*, & l'erreur opposée, soutenue depuis par *Arius*. On trouve dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* de D. *Coustant*, in-folio, des *Lettres* de ce pape contre *Sabellius*.

VI. DENYS, (S.) évêque de Milan, défendit, au concile de cette ville en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la foiblesse de souscrire à la condamnation de *S. Athanase* ; mais ayant réparé sa faute, l'empereur *Constance* l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque temps après.

VII. DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, & fut abbé d'un monastere. C'est lui qui a introduit le premier la maniere de compter les années depuis la naissance de J. C., & qui l'a fixée suivant l'époque de l'ere vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. (L'ere vulgaire précede de 4 ans l'ere chrétienne.) On a de lui un *Code de Canons* approuvé & reçu par l'église de Rome, suivant le témoignage de *Cassiodore*, & par l'église de France & les autres Latines, suivant celui d'*Hincmar*. (*Justel* a donné une édition de ce recueil en 1628.) *Denys* l'augmenta d'une *Collection des Décrétales des Papes*, qui commence à celles de *Siriee*, & finit à celles d'*Anastase*. On a en-

core de lui la *Version* du *Traité* de *S. Grégoire* de Nisse, *de la création de l'Homme*. Le sens est rendu fidellement & intelligiblement, mais non pas en termes élégants & choisis. *Cassiodore*, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, & un latin en grec. *Denys* mourut vers l'an 540.

VIII. DENYS *le Chartreux*, natif de Rikel dans le diocese de Liege, vécut 48 ans chez les Chartreux de Ruremonde, & mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'église par son savoir & ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation, lui fit donner le nom de *Docteur Extatique*. « Ce titre ne me » paroît pas très-bien fondé (dit » l'abbé *Goujet*); ceux qui savent » quelle est la multitude de ses ou» vrages, jugeront aisément qu'il » ne s'est gueres donné le loisir de » méditer & de se laisser aller à » l'extase pendant qu'il écrivoit». Il envoya des lettres au pape & à plusieurs princes Chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colere de Dieu, justement irrité contre les fideles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, pleins d'instructions salutaires, & d'une onction touchante, mais écrits sans politesse & sans élévation. *Eugene IV* disoit *que l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils*... *Denys* avoit beaucoup lu, & ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes, & appliquoit heureusement les passages de l'Ecriture. Il étoit sobre & sage dans la spiritualité, & il n'y a gueres d'auteurs mystiques dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir & de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 volumes in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, en 5 livres, Cologne, 1533, in-8°., n'est pas commun. Le Traité *De bello instituendo adversus Turcas*, compris au premier livre, fut supprimé pour certaines applications forcées & pour quelques visions singulieres.

IX. DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'*Alexandre* le *Grand* sur les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesse pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par *Perdiccas*, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J. C., le tyran épousa *Amestris*, fille du frere de *Darius*, prit le titre de roi, & unit à ses états plusieurs places importantes qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osoit produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnoit audience, ou lorsqu'il rendoit justice, il s'enfermoit (dit-on) dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Quelques bannis d'Héraclée l'appellent le *Gros Pourceau* dans une comédie de *Ménandre*. Il dormoit presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit l'eveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils & une fille sous la régence de sa femme. Ses sujets le regretterent beaucoup, parce qu'il les avoit traités avec douceur.

X. DENYS I[er], tyran de Syracuse, fils d'*Hermocrate*, de simple greffier devint général des Syracusains, & ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en

fit

fit créer de nouveaux, & se mit à leur tête l'an 405 avant J. C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis, & se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Gela ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se souleverent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, & jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander, il joignit celle de versifier. Il envoya à Olympie son frere *Théodore*, pour y disputer en son nom le prix de la poësie & celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeoient à sa table, avoient attention de louer le guerrier, mais encore plus le poëte. (*voy.* ARISTIPPE). Il n'y eut qu'un certain *Philoxène*, célebre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. *Denys* lui lut un jour une piece de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle étoit mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrieres ; mais, à la priere de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyoit être son chef-d'œuvre, pour le montrer à *Philoxène*. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, & lui dit : *Qu'on me remene aux carrieres.* Le tyran fut jugé moins sévérement à Athenes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix ; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux Dieux de solemnelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, & il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, 386 ans avant J. C., dans sa 63ᵉ année. *Denys* avoit tous les vices d'un usurpateur ; il étoit ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine, environnée d'un large fossé, où sa femme & ses fils n'entroient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie étoit entre ses mains, il le fit mourir, & se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Sa défiance tyrannique est constatée par un monument qui subsiste encore en Sicile ; c'est une caverne d'une grandeur énorme, nommée l'*Oreille de* Denys *le tyran*. Elle est creusée dans le roc, & a exactement la forme d'une oreille humaine ; sa hauteur est de 80 pieds sur 250 de long. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient, étoient rassemblés & réunis, comme dans un foyer, en un point qui s'appeloit le *tympan*. Le tyran avoit fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher : il appliquoit son oreille à ce trou, & il entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé, & qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardoit comme ses ennemis ; & après avoir entendu leur conversation, il les

condamnoit (dit-on) ou les renvoyoit absous. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Ayant ôté un manteau d'or à la statue de *Jupiter*, il en substitua un de laine, disant : *Qu'un manteau d'or étoit bien pesant en été, & bien froid en hiver, & que le bon fils de* Saturne *devoit se contenter d'un manteau plus simple.* Une autre fois, il arracha une barbe d'or à *Esculape*, en ajoutant, *qu'il étoit indécent qu'il en portât une, tandis que son pere* Apollon *n'en avoit point.* Il pilla le temple de *Proserpine* à Locres; & comme il eut un vent favorable pour s'en retourner : *Vous voyez* (dit-il en se moquant de ceux qui l'avoient suivi dans cette expédition) *que les Dieux immortels favorisent la navigation des sacrileges.* Il épousa deux femmes dans le même jour : *Doris* de Locres ; & *Aristomaque*, fille d'un des principaux citoyens de Syracuse. Il eut de la premiere *Denys*, qui lui succéda. Nous ajouterons, en finissant cet article, que nous y avons peint *Denys* d'après l'idée commune. Mais la vérité de l'histoire exige que nous disions, d'après *Rollin*, que ce tyran tempéroit les vices de son ambition & de son despotisme par de grandes qualités. Il souffrit souvent la contradiction sans marquer ni ressentiment, ni colere. Il eut en général pour le peuple de Syracuse, des manieres grâcieuses & populaires. « La familiarité avec laquelle il converfoit avec les » moindres bourgeois, & même » avec les ouvriers, l'égalité qu'il » gardoit entre ses deux femmes, » les égards & le respect qu'il avoit » pour elles ; tout cela marque, » selon *Rollin*, que *Denys* avoit » plus d'équité, de modération, » de bonté, de générosité qu'on » ne le pense ordinairement ». Il ne fut point tyran ni comme *Phalaris*, ni comme *Néron*. Quant à sa manie poëtique, *Rollin* dit encore qu'il valoit mieux que *Denys* employât ses heures de loisir à faire des vers qu'à la bonne chere & à des plaisirs non moins pernicieux. Ce fut la réflexion de *Denys* le jeune, pendant qu'il étoit à *Corinthe*. *Philippe de Macedoine* lui demanda, d'un ton ironique : *En quel temps son pere avoit pu composer ses Odes & ses Tragédies ?* Vous voilà bien embarrassé, répondit *Denys ; il les composa aux heures que vous & moi passons à boire & à nous divertir.* Voy. DAMOCLÈS & DAMON.

XI. DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur & fils du précédent, fit venir *Platon* à sa cour, par le conseil de *Dion* son beau-frere. Le philosophe n'adoucit point le tyran. *Denys*, séduit par ses flatteurs, exila *Dion*, & fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de *Dion*, qui attaqua *Denys*, & l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J. C. Il rentra dix ans après, & en fut encore chassé par *Timoléon*, général des Corinthiens. *Denys* le *Vieux* avoit prédit à son fils ce qui devoit lui arriver. Un jour il lui reprochoit la violence qu'il avoit faite à une dame de Syracuse, & lui demandoit en colere s'il avoit jamais entendu dire que dans sa jeunesse il eût commis de telles actions : *C'est*, lui dit le jeune homme emporté, *que vous n'étiez pas né fils de roi.* — *Et toi, tu n'en seras jamais pere !* prédiction qui fut accomplie. En effet, *Denis* le *Jeune*, plus cruel encore que son pere, & moins politique, ayant été chassé de Syracuse, se réfugia à Corinthe, où il ouvrit (dit-on) une école, pour se conserver encore, dit *Cicéron*, une espece d'empire. On auroit pu faire cette plaisanterie à

Denys le *Jeune* lui-même; car il paroît qu'il entendoit alors raillerie, & favoit y répondre. Un Corinthien entrant dans fa chambre, & voulant fe moquer de lui, fecouoit fon manteau, comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées; mais *Denys* fe faififfant du trait qu'on vouloit lui lancer, le fit rejaillir fur le railleur: *Mon ami*, lui dit-il, *fecoue plutôt ton manteau quand tu fortiras;* pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chofe. Un autre Corinthien cherchant à le railler fur le commerce qu'il avoit eu avec les philofophes, pendant qu'il étoit dans fa plus grande fplendeur, lui demanda, comme par infulte, à quoi toute la fageffe de *Platon* lui avoit fervi : *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de* Platon, *en me voyant porter mon infortune comme je fais?* Sa profeffion de maître d'école paroît une fable à *Hewman*, docteur d'Allemagne, qui a fait, fur ce fujet, un gros in-4°.

XII DENYS D'HALICARNASSE, naquit à Halicarnaffe, (autrefois *Zéphyre*) ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province; c'étoit auffi la partie d'*Hérodote*. *Denys* la quitta vers l'année 30ᵉ avant J. C., & vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour fe mettre en état de confulter les hiftoriens du pays. Il fe lia avec tous les favants de Rome, & eut, avec eux, de fréquents entretiens. Il fit une étude férieufe de tous les auteurs, tant Grecs que Latins, qui avoient parlé du peuple Romain. C'eft avec ces fecours qu'il compofa les *Antiquités Romaines* en XX livres, dont il ne nous refte que les XI premiers qui vont jufqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé *Bellenger*, docteur de Sorbonne, en a donné une *Traduction* françoife, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il y en a eu une auffi vers le même temps par le P. *le Jai*, jéfuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens & modernes qui ont fait mention de *Denys*, reconnoiffent en lui, (fuivant le P. *le Jai*) un génie facile, une érudition profonde, un difcernement exact, & une critique judicieufe. *Henri Etienne* dit que l'Hiftoire Romaine ne pouvoit être mieux écrite, que l'a fait en grec *Denys* d'Halicarnaffe, & *Tite-Live* en latin. Ce jugement n'eft pas exactement vrai, par rapport au ftyle. Celui de l'hiftorien Latin eft bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'hiftorien Grec, prefque toujours foible, prolixe, languiffant. Ce qu'ils ont de commun, c'eft qu'ils font quelquefois trop crédules; mais *Denys* eft plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un hiftorien. On a encore de lui des *Comparaifons de quelques anciens Hiftoriens*. Ces morceaux fe trouvent dans l'édition de fes *Œuvres*, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-f°, par *Jean Hudfon*, en grec & en latin, la meilleure que nous ayons jufqu'à préfent. On eftime auffi celle de *Sylburge*, à Franfort, 1586, in-fol. Son traité *De ftructura Orationis*, Londres, 1702, in-8°, n'eft pas commun.

XIII. DENYS DE CARAX, ou *le Periégète*, géographe, né à Carax dans l'Arabie-heureufe, auquel on attribue une *Defcription de la Terre* en vers grecs. (Voy. GUIJON). Les uns le font vivre du temps d'*Augufte*: mais *Scaliger* & *Saumaife* le reculent jufqu'au regne de *Sévere* ou de *Marc-Aurele*, & cette opinion paroît la mieux fondée. Son

ouvrage vit le jour à Oxford, 1697, 1704 & 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec & latin, par *Tanegui le Fèvre*; Saumur, 1676, in-8°.

XIV. DENYS, (Jean-Baptiste) médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704, à Paris sa patrie, où il professa la philosophie & les mathématiques avec distinction. Il tenoit chez lui des *Conférences* sur toutes sortes de matieres, qui ont été imprimées in-4°. Ces conférences commencerent en 1664, & continuoient encore en 1672. On trouve dans ces Mémoires beaucoup de choses curieuses & intéressantes. Il donna encore, en 1668, deux *Lettres* in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avoit produits. Voyez DESGABETS.

XV. DENYS, (Pierre) né à Mons en 1658, manifesta, dès sa jeunesse, son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome & à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de St-Benoît, en qualité de *Commis*. (C'est ainsi qu'on nomme les laïques qui s'engagent, par un contrat civil, à garder certaines régles, & à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts & métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de St-Benoit, avec beaucoup d'édification, & il y mourut en 1733, à 63 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Personne n'a encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. C'est à lui qu'on doit la plupart des ornements en fer de l'abbaye de St-Denys, qui sont généralement estimés des connoisseurs, & admirés même de ceux qui n'en connoissent pas tout le prix.

DENYSART. Voyez DENISART.

DENYSOT, (Nicolas) peintre & poëte François, né au Mans en 1515, peignoit assez bien & versifioit assez mal. Il excella sur-tout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poëte se piquoit d'imiter *Jodelle*: mauvaise copie d'un mauvais modele. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Conte d'Alsynois*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes de Despériers*.

DEO-DATUS, *Voyez* DIEU-DONNÉ & DIÉ.

DEO-GRATIAS, (Saint) élu évêque de Carthage, à la priere de l'empereur *Valentinien III*, vers 454, du temps du roi *Genseric*, se distingua par sa charité envers les pauvres & les captifs, & mourut en 457.

DEPARCIEUX, *V.* PARCIEUX.

DERCETIS, *ou* ATERGATIS, jeune fille, qui s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune homme à la sollicitation de *Vénus*, se précipita dans un étang, où son corps n'ayant pas été retrouvé, on présuma qu'elle avoit été changée en poisson; & on l'adora comme déesse chez les Sidoniens.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J. C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroite-

ment *Pharnabaze* & *Tissapherne* général d'*Artaxercès*, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeoient de laisser les villes Grecques en liberté, l'an 397.

DERHAM, (Guillaume) recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, & chanoine de Vindsor, s'est fait un nom célebre par ses talents pour la physique, & sur-tout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 & 1712, il remplit la fondation de *Boyle* avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie Physique* & la *Théologie Astronomique;* traduites en françois, l'une en 1729, & l'autre en 1730, toutes deux in-8°, & dignes de l'être dans toutes les langues. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxfort lui envoya, sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avoit prêchés en 1711 & en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions Philosophiques*.

DES-ACCORDS, *Voyez* TABOUROT.

DES-ADRETS, *Voy.* ADRETS.

DESAGULIERS, (Jean-Théophile) célebre physicien, né à la Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre Protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son pere passa en Angleterre. Le jeune *Desaguliers*, après avoir étudié à Oxford sous les plus habiles maîtres, fut fait prêtre par l'évêque d'Ely, en 1717, & chargé de deux cures. La physique expérimentale l'occupa plus que la Théologie: il en fit à Londres, depuis 1710 jusqu'en 1740, différents cours, qui lui ouvrirent les portes de la société royale, & qui l'annoncerent à l'Europe comme l'un des premiers physiciens de son siecle. La Hollande l'appela pour y aller faire des cours de physique. Il se rendit d'abord à Rotterdam, & ensuite à la Haie, où il eut le plus grand succès: c'étoit en 1730. La société royale dont il étoit membre, fâchée d'avoir perdu un tel homme, le rappela bientôt pour continuer ses expériences en Angleterre, avec un honoraire annuel de 30 livres sterlings. A la dextérité de la main & à la grande sagacité, *Desaguliers* joignoit l'esprit d'invention; & c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine hydraulique ou astronomique. Pour que le public jouît du fruit de ses lumieres, il mit ses leçons en ordre, & les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol. en anglois, enrichis d'un grand nombre de figures & d'observations importantes. Le P. *Pezenas* l'a traduit en françois, Paris 1750, 2 vol. in-4°. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habilloit tantôt en *Arlequin*, tantôt en *Gilles*; & c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans. Nous ne garantissons pourtant pas ces derniers faits.

DES-ARGUES, *Voy.* ARGUES.

DE-SAULT, (Pierre) docteur en médecine, très-versé dans la théorie & heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux sa patrie, une *Dissertation sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque & sans dépense*. Il avoit embrassé le systême de DEIDIER, (*Voy.* cet article.)

DES-AUTELS, *Voy.* AUTELS.

DES-BARREAUX, *Voyez* BARREAUX.

DESBOIS, (François-Alexandre

de la Chesnaie) né à Ernée dans le Maine le 17 juin 1699, mort dans l'indigence à Paris en 1784, à 85 ans, avoit été quelque temps capucin. Étant rentré dans le monde, il travailla aux feuilles de l'abbé *Desfontaines* & de l'abbé *Granet*, ou plutôt il compila des extraits pour ces deux journalistes qui brodoient l'étoffe qu'il leur fournissoit. Ensuite il composa différents ouvrages, mais sur-tout des *Dictionnaires*; car c'étoit alors la mode. Il publia successivement le *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8°. Le *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol. in-8°. Le *Dictionnaire universel & raisonné des animaux*, 1759, 4 vol. in-4°. Le *Dictionnaire domestique*, en 3 vol. in-8°, dont il ne fit que les deux derniers. Le *Dictionnaire historique des mœurs, usages & coutumes des François*, 1767, 3 vol. in-8°. Mais l'ouvrage qui l'emporte sur tous ceux-là en inexactitudes, en défauts de vérité, parce qu'il a fallu la sacrifier à la vanité, c'est son *Dictionnaire de la Noblesse, contenant les généalogies, l'histoire de la chronologie des familles nobles de la France*, 1773 & années suivantes, 12 vol. in-4°. L'*histoire naturelle de Pline*, avoit été appelée la *Bibliothèque des pauvres*; le *Dictionnaire généalogique* put être nommé la *Bibliothèque des riches*; car la *généalogie* est plus ou moins longue, selon qu'on a payé plus ou moins le rédacteur. Un très-grand nombre de familles illustres ne s'y trouve point, ou ne s'y trouve que dans un très-petit espace; tandis que de faux nobles ou désanoblis occupent un terrain immense. Il feroit à souhaiter qu'on fit disparoitre ces défauts dans une nouvelle édition; mais le peut-on sans blesser l'orgueil des intéressés? Le premier rédacteur donnoit aussi chaque année des *Etrennes à la Noblesse*, in-12.

DES-BOULMIERS, (Jean-Augustin-Julien): C'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connoître dans le monde, & qu'il préféra à celui de son pere. Il entra dans les troupes légeres, & n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des Romans, donna ensuite quelques Opéra-comiques; & compila en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la Comédie Italienne*, & celle de *la Foire* en 2 vol. Ce recueil prolixe est écrit avec gaieté, mais d'un style incorrect & néologique. Ses *Opéra-Comiques* sont le *Bon-Seigneur*, & *Toinon-Toinette.... Des-Boulmiers* mourut d'une maladie de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans. C'étoit un homme de plaisir, & qui écrivoit facilement. On a encore de lui des Romans, où il y a des aventures plaisantes: le plus connu est intitulé, *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, dont quelques-uns sont agréables. Il y a aussi des vers, qui ne sont pas la partie brillante de ce recueil. Son *Histoire du marquis de Solanges*, & celle *des Filles du XVIIIe siecle*, ont eu quelques succès éphémeres.

DESBROSSES, *Voy.* BROSSES.

I. DESCARTES, (Réné) naquit le 31 mars 1596, à la Haye en Touraine, d'une famille noble & ancienne. Son pere, Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, lui donna le surnom de *Du Perron*, petite seigneurie dans le Poitou. Le jeune *Réné* fit ses études au college de la Flèche. Le recteur lui permettoit, tant à cause de la délicatesse de sa santé, que de son penchant à la méditation, de demeurer long-temps au lit. Le jeune philosophe prit tellement cette habitude, qu'il s'en fit une maniere d'étudier pour toute sa vie. C'est en partie aux mati-

nées qu'il passoit dans son lit, livré à la plus grande obscurité, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important. Engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes, il servit en qualité de volontaire au siége de la Rochelle, & en Hollande sous le prince *Maurice.* Il étoit en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problême de mathématique d'*Isaac Béecman*, principal du college de Dort: il en donna la solution. Après s'être trouvé à différents siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale & aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appeloit le *grand livre du Monde*, & s'occupa entiérement à ramasser des expériences & des réflexions. *Descartes* avoit fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y étoit gueres fait connoître dans le monde, que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avoit tout ce qu'il falloit pour en changer la face: une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée ainsi que dans sa maniere de raisonner; un esprit très-conséquent; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup de courage pour combattre les préjugés. La philosophie Peripatéticienne triomphoit alors en France: il étoit dangereux de l'attaquer. *Descartes* se remit à voyager. Le Jubilé de 1625 lui fournit une occasion de satisfaire l'envie qu'il avoit depuis long-temps de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il en partit au printemps, & parcourut les principales villes de la Toscane. Il visitoit tous les savants qui se trouvoient sur son passage; & il est étonnant qu'il ne vit point à Florence le fameux *Galilée*, dont il ne paroît pas avoir trop connu les ouvrages. Enfin, après différentes courses, il se retira l'an 1630, en Hollande, pour n'avoir aucune espece de dépendance qui le forçât à ménager la vieille idole du Péripatéticisme. La fortune lui avoit été, de bonne heure, indifférente. Il n'eut qu'environ 7000 livres de patrimoine; mais il estimoit plus mille francs venant de sa famille, que dix mille qu'il auroit obtenus d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'*Avaux* lui envoya une somme considérable en Hollande; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres; il les remercia, & se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense: son habillement étoit très-philosophique, & sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. Il préféroit à table, comme le bon *Plutarque*, les légumes & les fruits, à la chair sanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin: après avoir le matin rangé une planete, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible; mais il en prenoit soin, sans en être esclave. L'importance de conserver ce premier des biens temporels, étoit telle à ses yeux qu'il écrivoit au P. *Mersenne*: « Je n'ai jamais eu » tant de soin de me conserver que » maintenant; & au lieu que je pen- » sois autrefois qu'elle ne peut m'ô- » ter que 30 ou 40 ans tout au » plus, elle ne sauroit désormais

» me surprendre sans qu'elle m'ôte » l'espérance de plus d'un siecle ; » car il me semble voir évidem- » ment que si nous nous gardions » seulement de certaines fautes, que » nous avons coutume de com- » mettre, au régime de notre vie, » nous pourrions, sans autre in- » vention, parvenir à une vieil- » lesse beaucoup plus longue & » plus heureuse ». On sait combien les passions influent sur la santé ; *Descartes* qui le savoit, s'appliqua sans cesse à les régler. C'est ainsi que *Fontenelle* est parvenu à vivre près d'un siecle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à *Descartes*, parce qu'il s'en écartoit quelquefois ; *Mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Pendant un séjour de vingt ans qu'il fit dans différents endroits des Provinces-Unies, il médita beaucoup, se fit quelques enthousiastes & plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut Cartésienne dès sa fondation, par le zele de *Renneri* & de *Regius*, tous deux disciples de *Descartes*, & dignes de l'être : le premier l'appeloit *mea Lux*, *meus Sol*, *mihi semper Deus* ; le second le regardoit « comme extraordinaire- » ment suscité pour conduire la » raison des autres hommes ». Mais un nommé *Voetius*, brouillon orgueilleux, entêté des chimeres scholastiques, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y défendit d'enseigner les principes du philosophe François. En vain *Descartes* avoit épuisé son génie à rassembler les preuves de l'existence de Dieu, & à en chercher de nouvelles ; il fut accusé de la nier par cet ennemi du sens commun. Sa philosophie ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, & ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. *Louis XIII* & le cardinal de *Richelieu* essayerent inutilement de l'attirer à la cour : sa philosophie n'étoit pas faite pour elle. On lui assigna pourtant une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher ; ce qui lui fit dire en riant, *que jamais parchemin ne lui avoit tant coûté.* La reine *Christine* souhaitoit depuis long-temps de voir ce grand homme. Elle voulut l'approcher de son trône. *Chanut*, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. « Un homme né *dans les jardins* » *de la Touraine*, (écrivoit *Descartes* au négociateur) & retiré » dans une terre où il y a moins » de miel à la vérité, mais peut- » être plus de lait que dans la terre » promise aux Israélites, ne peut » pas aisément se résoudre à la » quitter pour aller vivre au pays » des ours, entre des rochers & » des glaces ». *Je mets*, dit-il ailleurs, *ma liberté à si haut prix*, *que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Il céda cependant aux sollicitations, & se rendit à Stockholm, résolu de ne rien déguiser de ses sentiments à cette princesse, ou de s'en retourner philosopher dans sa solitude. *Christine* lui fit un accueil tel qu'il le méritoit, & le dispensa de tous les assujétissements des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothéque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeoit à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin, elle lui marqua tant de considération, que, lorsqu'il mourut en 1630, on prétendit que les grammairiens de Stockholm, jaloux de

la préférence qu'elle donnoit à la philosophie sur les langues, avoient avancé, par le poison, la mort du philosophe. Le véritable poison étoit un mauvais régime, une maniere de vivre nouvelle, & un climat différent de celui de sa patrie. *Descartes* avoit dressé, au commencement de 1650, les statuts d'une académie qu'on devoit établir à Stockholm, & il les porta à la reine le 1[er] jour de février. Ce fut le dernier de sa vie qu'il vit cette princesse. Il sentit, à son retour du palais, des pressentiments d'une maladie qui devoit terminer ses jours, & il fut attaqué, le lendemain, d'une fievre continue avec inflammation de poumon. *Chanut*, qui sortoit d'une maladie semblable, voulut le faire traiter comme lui; mais sa tête étoit si embarrassée, qu'on ne put lui faire entendre raison, & qu'il refusa opiniâtrément la saignée, disant, lorsqu'on lui en parloit: *Messieurs, épargnez le sang François!* Il consentit cependant, à la fin, qu'elle se fît; mais il étoit trop tard, & le mal augmentoit insensiblement: il mourut le 11 février 1650, dans sa 54[e] année. La reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des rois de Suède, avec une pompe convenable, & de lui dresser un mausolée de marbre; mais *Chanut* obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetiere de l'Hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques. Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666. Il fut enlevé alors par les soins de *Dalibert*, trésorier de France, pour être porté à Paris, où il fut enterré de nouveau en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Ste-Géneviève-du-Mont. On mit, dans la même église, son buste avec cette *Inscription* en vers François, par *Fieubet*:

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels,
Et, gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du Monde entier démontré la structure.
Son nom, par mille écrits, se rendit glorieux;
Son esprit, mesurant & la terre & les cieux,
En pénétra l'abyme, en perça les nuages.
Cependant, comme un autre, il cede aux lois du sort,
Lui qui vivroit autant que ses divins ouvrages,
Si le sage pouvoit s'affranchir de la mort.

Descartes étoit d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée. Il avoit la tête grosse, le front large & avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux noirs, les yeux grisnoirs, la vue agréable, le visage toujours serein & le ton de voix fort doux. *Louis XVI* a fait faire sa statue en marbre par M. *Pajou*, en 1777. Cet homme illustre méritoit bien un tel honneur. Si *Descartes* eut quelques foiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté & de la retraite, reconnoissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connoissoit que les passions douces, & savoit résister aux violentes. *Quand on me fait offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disoit, comme *Ovide*: *Vivre caché, c'est vivre heureux.* Il pensoit, avec *Séneque* le

tragique, qu'il *est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même.* Dans un moment de dépit, occasionné par les tracasseries qu'on lui avoit suscitées, il avoit résolu de ne plus rien faire imprimer, pas même ses *Méditations métaphysiques*, celui de tous ses ouvrages qu'il estimoit le plus. *J'aurois*, dit-il, *une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis. Ne vaut-il pas mieux me taire & m'instruire en silence?* Cependant, il ne put résister à l'amour paternel; mais, avant que de produire son ouvrage, il le communiqua aux plus savants hommes de l'Europe, & à plusieurs théologiens. *Je veux*, dit-il, *m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Quoique *Descartes* n'eût pas ce ton léger de la conversation du grand monde, il avoit, dans le commerce, une politesse douce, qui étoit encore plus dans ses sentiments que dans ses manieres. Son ame étoit très-sensible & très-humaine. Il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux, qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint, pour plusieurs, une école de mathématiques & de science. (Voy. II GILLON). On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un pere; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société. Un jour un d'eux voulut le remercier: *Que faites-vous*, lui dit-il? *vous êtes mon égal, j'acquitte une dette...* Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: ses *Principes*, in-12; ses *Méditations*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des Passions*, in-12; celui *de la Géométrie*, in-12; le *Traité de l'Homme*, in-12; & un grand *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12: en tout, 13 vol. in-12. *Descartes* en avoit composé quelques uns en latin, & les autres en françois; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune langue. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 6 vol. in-4°. On trouve, parmi ses Lettres, un petit ouvrage latin, intitulé: *Censura quarumdam Epistolarum Balzacii*: « Jugement sur quelques Lettres de *Balzac* ». Cet écrit est un chef-d'œuvre de goût, (suivant l'abbé *Trublet*). *Descartes* n'eût pas été moins capable qu'*Aristote*, de donner des regles d'éloquence & de poësie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'Algèbre à la Géométrie: idée qui sera toujours la clef des plus profondes recherches de la Géométrie sublime & de toutes les sciences physico-mathématiques. C'est la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. (Voy. HARIOT). Il n'a pas été aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme d'esprit; mais il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule auroit suffi pour le rendre immortel. Les principes établis dans cet excellent livre, sont ceux-ci: « Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoîtrez vous-mêmes pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, & à vous

» élever par degrés des unes aux » autres. Pour vous perfectionner » dans une science, parcourez en » toutes les questions, enchaînant » toujours vos pensées les unes » aux autres. Quand votre esprit » ne conçoit pas, sachez vous » arrêter. Examinez long-temps les » choses les plus faciles; vous » vous accoutumerez ainsi à re- » garder fixement la vérité & à la » reconnoître. Voulez-vous ai- » guiser votre esprit, & le prépa- » rer à découvrir un jour par lui- » même? exercez-le d'abord sur » ce qui a été inventé par d'au- » tres. Suivez sur-tout les dé- » couvertes où il y a de l'or- » dre & un enchaînement d'idées; » & quand il aura examiné beau- » coup de propositions simples, » qu'il s'essaie peu à peu à em- » brasser distinctement plusieurs » objets à la fois; bientôt il ac- » querra de la force & de l'éten- » due. Enfin, mettez à profit tous » les secours de l'entendement, » de l'imagination, de la mémoi- » re & des sens, pour comparer » ce qui est déjà connu avec ce » qui ne l'est pas, & de couvrir » l'un par l'autre ». La *Dioptrique* de *Descartes*, non moins estimée que sa *Méthode*, est la plus grande & la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique. Sa Métaphysique a jeté les fondements de la bonne physique & de la saine morale. Par elle, il a solidement prouvé l'existence de Dieu, la distinction du corps & de l'ame, l'immatérialité des esprits. On voit, enfin, dans ses ouvrages, même les moins lus, briller par-tout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systêmes de *Romans*, n'en auroient pas fait d'aussi ingénieux. Il faut (dit *Fontenelle*) admirer toujours *Descartes*, & le suivre quelquefois. Forcé de créer une physique nouvelle, il ne pouvoit la donner meilleure. L'édifice est vaste, noble & bien entendu; c'est dommage que le siecle où il vivoit ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il osa du moins montrer aux bons esprits, à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, des préjugés & de la barbarie. Avant lui, on n'avoit point de fil dans le labyrinthe de la philosophie; du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, dit un écrivain, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. Si l'on cherche, dit M. *Thomas*, les grands hommes modernes, avec qui on peut comparer *Descartes*, on en trouvera trois, *Bacon*, *Leibnitz* & *Newton*. En le rapprochant de ces trois philosophes célebres, « j'oserai dire, ajoute-t-il, qu'il » avoit des vues aussi nouvelles, » & bien plus étendues que *Ba- » con*; qu'il a eu l'éclat & l'im- » mensité du génie de *Leibnitz*, » mais bien plus de consistance & » de réalité dans sa grandeur; » qu'enfin, il a mérité d'être mis » à côté de *Newton*, parce qu'il » a créé une partie de *Newton*, & » qu'il n'a été créé que par lui- » même; parce que, si l'un a dé- » couvert plus de vérités, l'autre » a ouvert la route de toutes les » vérités. Géometre aussi sublime, » quoiqu'il n'ait point fait un aussi » grand usage de la géométrie; » plus original par son génie, quoi- » que ce génie l'ait souvent trom- » pé; plus universel dans ses con- » noissances comme dans ses ta- » lents, quoique moins sage & » moins assuré dans sa marche; » ayant peut-être en étendue ce » que *Newton* avoit en profon- » deur; fait pour concevoir en » grand, mais peu fait pour sui-

» vre les détails, tandis que *Newton* » donnoit aux plus petits détails » l'empreinte du génie, *&c. &c.* ». (Voy. un autre parallele de *Descartes* avec *Newton*, à l'art. IV. CASTEL). La philosophie de *Descartes*, qui, durant sa vie, avoit eu une nuée d'antagonistes, essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions en France. (Voy. GASSENDI & ROBERVAL). On mit tout en usage pour l'anéantir, ou du moins pour la bannir des universités & des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célebre P. *Lami* de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au Cartésianisme; on l'exila à St-Martin-de-Miseré, au diocese de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation, d'enseigner cette nouvelle philosophie: tant celle d'*Aristote*, quoique ridicule & absurde, avoit jeté de profondes racines! Cette querelle fit naître plusieurs écrits, oubliés à présent, à l'exception de la *Requête de Nosseigneurs du Mont-Parnasse*. Elle fut dressée par *Bernier*, pour se moquer de celle que l'université de Paris vouloit présenter au parlement, pour empêcher qu'on n'enseignât la philosophie de *Descartes*, comme capable de bouleverser le royaume. On se souvient encore de l'*Arrêt burlesque dressé en la grand'chambre du Parnasse*, *en faveur des maîtres-ès-arts*, *médecins & professeurs de l'université* Stagire *au pays des Chimeres*, *pour le maintien de la doctrine d'Aristote*. Cette derniere piece, qui ne manque pas de sel, se trouve dans les Œuvres de *Descartes*, qui la composa de concert avec *Dongeois* son neveu, *Racine* & *Bernier*. Malgré les contradictions qu'éprouva d'abord le Cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre à la tête le P. *Mallebranche*, qui ne l'a pas pourtant suivi en tout. Les autres ont été *Rohault*, *Regius*, *Fontenelle*, *Privat* de *Molieres*, *&c.* dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étoient-elles soumises à la doctrine de *Descartes*, auquel elles n'avoient pas voulu d'abord sacrifier *Aristote*, qu'il a fallu l'abandonner pour *Newton*. Il y a environ 40 ans qu'il s'éleva en France des partisans du philosophe Anglois, tels que *Maupertuis*, *Voltaire*, &c. Ils eurent beaucoup de peine à faire recevoir ses idées; mais, enfin, elles se firent jour dans toutes les académies, & tous les professeurs des universités enseignent aujourd'hui la philosophie Angloise, soit que la mode influe sur les opinions de l'école, soit plutôt que le *Newtonianisme* ait des fondements plus solides que le Cartésianisme. Le lecteur voudra bien que nous le renvoyons à l'Eloge de *René Descartes* par M. *Thomas*, discours éloquent qui a remporté le prix de l'académie françoise en 1765. (Voy. aussi sa *Vie* par *Baillet*, & l'article du même BAILLET dans ce dictionnaire.) On publia à Paris, en 1695, in-12, l'*Histoire de la conjuration faite à Stockholm contre* DESCARTES. Cette histoire n'est qu'un roman assez plaisant. Les *Qualités*, les *Accidents* & les *Formes substantielles* que *Descartes* avoit rejetées de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurent sa perte. La *Chaleur* se charge d'exécuter leur projet contre ce novateur. Elle agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excite une fievre avec le transport au cerveau, qui le mit en peu de jours au cercueil. Quatre ans avant cette plaisanterie, le P. *Daniel* avoit mis au jour son *Voyage au monde de Descartes*; c'est une

critique de ses opinions, qui eut beaucoup de succès ; mais qu'on lit peu depuis que les nombreux partisans de *Descartes* ont disparu, & qu'il n'y a presque aucun Cartésien à combattre.

II. DESCARTES, (Catherine) morte à Rennes en 1706, niece du célebre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit & son savoir. Un bel esprit a dit d'elle, *que l'esprit du grand* René *étoit tombé en quenouille.* Elle écrivoit assez bien en vers & en prose. On a d'elle l'*Ombre de Descartes*, & la *Relation de la mort de Descartes* ; deux pieces, dont la derniere, mêlée de prose & de vers, est écrite d'une maniere ingénieuse, naturelle & délicate.

I. DESCHAMPS, (Franç.-Michel, & Etienne). *Voyez* CHAMPS, n° I & II.

II. DESCHAMPS, (Jacques) docteur de Sorbonne, né à Virunmerville, diocese de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, à Dangu dans le même diocese, dont il étoit curé depuis 31 ans, eut les vertus & les connoissances de son état. On a de lui une *Traduction* nouvelle du prophete *Isaïe*, qui eut un certain succès, & qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. L'abbé *Deschamps* laissa en mourant son mobilier à sa paroisse, à condition qu'on entretiendroit une maîtresse d'école, & qu'on donneroit chaque année une somme aux pauvres. Il avoit un soin extrême de l'éducation de la jeunesse ; & les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, donnerent des fruits précieux à la religion & à la société.

DESESSARTS, *Voyez* ESSARS & HERBERAY.

DESFONTAINES, (l'abbé) *Voy.* II. FONTAINES.

DESFORGES-MAILLARD, (Paul) né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pieces de poësie à différents journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres*, moitié prose & moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne.* Tous les poëtes à l'envi célébrerent cette nouvelle muse, & lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin *Desforges* quitta le masque, & il fut sifflé de ses admirateurs & de ses amants. L'aventure de ce triste hermaphrodite du Parnasse donna lieu au chef-d'œuvre de *la Métromanie* de *Piron.* Le poëte ridiculisé prit la chose en galant-homme, & ne laissa pas de publier le recueil de ses *Poësies*, en 2 vol. in-12. Une versification lâche & négligée, des détails longs & mal amenés, un style facile, mais diffus : tels sont les défauts qui les ont précipitées dans l'oubli. L'auteur ne leur survécut gueres ; il est mort en 1772. C'étoit un homme doux, poli & de bonne compagnie.

DESGABETS, (Robert) né d'une famille noble à Dugni, village du diocese de Verdun, se fit Bénédictin de S. Vanne. Nommé procureur-général de sa congrégation, il fut un de ceux qui contribuerent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris ; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglois se l'approprierent, quoique *Desgabets* en eût eu la premiere idée, & l'eût exécutée. (*Voyez* DENIS, n°. XIV.) Ce savant Bénédictin mourut à Breuil proche Commerci 1678, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beau-

coup sur l'Eucharistie. Il vouloit trouver quelque maniere d'expliquer ce mystere ineffable, suivant les principes de la nouvelle philosophie. Il valoit mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir, qu'ils craignoient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'église.

DESGODETS, (Antoine) architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674, par *Colbert*, fut pris en chemin & conduit à Alger. Après 16 mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome & y demeura 3 ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés & mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol. avec figures, imprimé à Paris en 1682. L'auteur avoit employé beaucoup de temps à dessiner les précieux restes des monuments qui décoroient l'ancienne capitale de l'empire Romain. Il en avoit levé les plans avec la plus grande précision, & dessiné les élévations, les coupes & les profils avec une justesse extrême. *Colbert* fut si satisfait de son travail, qu'il engagea le roi à faire les frais de la gravure & de l'édition, qui fut toute au profit de l'auteur. Les planches de cet ouvrage important avoient été, depuis la mort de *Desgodets*, (arrivée en 1728, à 75 ans,) entre les mains d'un curieux jaloux; mais ses héritiers ont consenti à les livrer, pour en donner une nouvelle édition qui a paru en 1779. On a imprimé, sur les leçons de *Desgodets*, depuis sa mort, *Les Lois des Bâtiments*, 1776, in-8°. le *Traité du Toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un *Traité des Ordres d'Architecture*; un *Traité de l'Ordre François*; un *des Dômes*; un autre sur la *Coupe des Pierres*, &c. &c. mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGROUAIS, (N...) mort en 1766 à 63 ans, professeur au college royal de Toulouse, avoit enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il étoit né à Thiers, près Choisi-le-Roi, de parents pauvres, en 1703. Il avoit la modestie & la simplicité de *la Fontaine*: il préféroit l'obscurité & l'étude à toutes les places. C'étoit d'ailleurs un homme très-instruit & un bon grammairien. On a de lui un ouvrage intitulé: *Les Gasconismes corrigés*, in-8°. dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. Ce livre, destiné à corriger les Gascons, peut être utile aux étrangers, & sur-tout aux réfugiés. L'auteur avoit eu des disputes avec l'abbé *des Fontaines*, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées.

DESHAYS, (Jean-Baptiste-Henri) peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765 à 36 ans, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, & il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont: l'*Histoire de S. André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Helene*, en huit morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de S. Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de S. Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe & le Simoïs*, &c. ouvrages dont la plupart ont été exposés & généralement applaudis au sallon en 1761 & 1763. Les productions de cet habile artiste sont marquées au coin d'un dessin admirable, d'une composition ingénieuse, d'un bon coloris, & d'une

exécution facile. La mort prématurée de *Deshays* l'empêcha de signaler ses talents sur plusieurs morceaux considérables dont il étoit chargé pour le roi, pour Paris & pour sa patrie. Il mourut dans le poste d'adjoint à professeur.

DESHOULIÈRES, *Voyez* HOULIÈRES.

I. DESIDERIUS, *Voy.* DIDIER.

II. DESIDERIUS, frere du tyran *Magnence*, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frere dans sa bonne & sa mauvaise fortune, & le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. *Magnence*, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mere, & il est certain qu'il perça *Desiderius* de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de *Constance*, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESIRÉ, (Artus) mauvais écrivain & prêtre fanatique, étoit animé du zele le plus ardent contre le Calvinisme; mais, comme les talents lui manquoient, il tâcha d'y suppléer par des bouffonneries & des complots. Il entra dans toutes les fureurs de la Ligue, & couvrit, comme tous les autres furieux imbécilles de ce temps, la folie, du masque de la religion. On l'arrêta en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de *Philippe II*, roi d'Espagne. Quelques moines séditieux l'avoient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on supposoit prête à périr en France. Le courrier fanatique fut condamné par le parlement à une amende honorable, & à 5 ans de prison chez les Chartreux. Il en sortit peu de temps après, & il revint à Paris où il barbouilla du papier comme auparavant. On ignore l'année de sa mort, ainsi que celle de sa naissance. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, n'ont d'autre mérite que celui de l'absurdité, de la platitude & de l'enthousiasme. Les principaux sont: I. *Dispute de* Guillot, *le Porcher de la Bergere de Saint-Denys en France, contre Jean Calvin*, in-16, 1568, en mauvais vers. II. *Les Grands-Jours du Parlement de Dieu, publiés par St. Matthieu*, 1574, in-16. III. *Le ravage & le déluge des Chevaux de louage, avec le retour de* Guillot *le Porcher, sur les miseres & calamités de ce regne présent*, &c. 1578, in-8°. IV. *Les Batailles du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre*, Paris 1557, in-16. V. *Comparaison de LII Chansons de* Clément Marot, *faussement intitulées par lui* Psalmes de David, *faite & composée de plusieurs bonnes doctrines & sentences préservatives d'hérésies*, par *Artus* DESIRÉ; Rouen, *Jean Over*, 1560, in-16; & Paris, *Pierre Gaultier* 1561, & 1562, in-8°. DESIRÉ, voyant le succès que les Pseaumes de *Marot* eurent d'abord, leur opposa des cantiques pieux, où il ne se pique pas de rendre ponctuellement le sens des Pseaumes; mais il songe seulement à contre-carrer la traduction de *Marot*. VI. *La grande Source & fontaine de tous maux, procédante de la bouche des blasphémateurs du St. nom de Dieu*, avec *l'ingratitude des riches envers les pauvres*; à Paris, *Pierre Gaultier*, 1561, in-8°. en vers. VII. Ce fut lui qui dressa la requête au roi d'Espagne, qu'on lui trouva lorsqu'il fut arrêté en 1561. Elle se trouve dans le ve. livre de l'*Histoire Ecclésiastique de Théodore de Bèze*, pag. 731 du 1er volume de l'édition in-8°. en 1580. VIII. *L'origine & source de tous les maux de ce monde par l'incorrection des peres*

& des meres envers leurs enfants, & de l'inobédience d'ieeux; ensemble de la trop grande familiarité & liberté donnée aux servants & servantes; avec *un petit Discours de la Visitation de Dieu envers son peuple Chrétien, par affliction de guerre, peste & famine*; Paris, *Jean Daillier*, 1571, in-8°. feuill. 50, en prose.

DESLANDES, (André-François Boureau) né à Pondicheri en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort & à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à 67 ans à Paris, où il s'étoit retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme, philosophe agréable, citoyen & littérateur, auroit été plus utile à la France, s'il avoit pu mettre un frein à sa liberté de penser. Tous ses ouvrages sont d'un homme d'esprit; mais tous ne sont pas d'un chrétien. On a prétendu très-faussement qu'il s'étoit rétracté, à sa mort, des sentiments hardis qu'il avoit affichés pendant sa vie; la vérité historique force d'avouer qu'il mourut comme il avoit vécu. Très-peu de temps avant sa mort, il fit ces vers qui sont d'un matérialiste & d'un Epicurien décidé :

Doux sommeil, dernier terme,
Que le Sage attend sans effroi;
Je verrai d'un œil ferme
Tout passer, tout s'enfuir de moi.

Le P. *Mallebranche* avoit voulu le faire entrer dans sa congrégation. " Mais des considérations de ,, famille, dit-il, joint à un voyage indispensable que je devois ,, faire dans les pays étrangers, ,, m'empêcherent de prendre ce ,, parti. Combien ai-je depuis eu ,, lieu de m'en repentir, lorsque ,, sur-tout livré aux hommes, & ,, engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie ,, douce & tranquille de l'oratoire,,! Les principaux écrits sortis de sa plume sont : I. L'*Histoire critique de la philosophie*, 4 vol. in-12; dont les 3 premiers parurent à Amsterdam 1737. Les recherches qu'il lui fallut faire pour cet ouvrage, ne desfécherent point son imagination. On ne se plaindra pas que son style soit froid & pesant; & assurément ce n'est pas l'esprit, ou, pour ôter toute équivoque, le bel esprit, qui lui manque. On peut même lui reprocher de l'affectation, & *Voltaire* l'appeloit un *vieux écolier précieux*, un *bel-esprit provincial*. Les exposés de la doctrine des divers philosophes ne sont pas toujours exacts, soit qu'il n'ait pas compris cette doctrine, soit qu'il voulût l'ajuster à ses opinions particulieres. Cependant il connoissoit les hommes & les livres. Ses portraits, quelquefois un peu chargés, sont en général ressemblants; & ses discussions, quoique savantes, ne sont point ennuyeuses. II. *Essai sur la Marine & le Commerce*, in-8°; ouvrage qui manque un peu de dialectique, de justesse, & même de goût. Il n'y a presque point de suite dans ses idées, & elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différents Traités de Physique & d'Histoire naturelle*, propres à perfectionner ces deux sciences, en 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux intéressants. IV. *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12. Ce ministre n'y est pas peint en beau. V. *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12. VI. Des *Poësies Latines*, qui ne sont pas sans mérite, mais qui n'ont pas celui de la décence. Il faisoit aussi des vers françois; mais ils étoient médiocres ou mauvais. VII. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris; *Pygmalion*, in-12; la *Fortune*,

Fortune, in-12; la *Comtesse de Montferrat*, in-12; *Réflexions sur les grands-hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Outre la manie du bel-esprit, nous avons dit que *Deslandes* avoit celle d'esprit-fort; & cette manie perce surtout dans cette derniere production, qui d'ailleurs n'est pas bien piquante. Les grands-hommes qu'il cite sont quelquefois très-petits, & plusieurs de leurs plaisanteries assez insipides. *Voy.* GASSENDI.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui vivoit en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen & théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, & mourut à Senlis, le 26 mars 1700, âgé de 85 ans. C'étoit un homme singulier qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. Ce n'étoit pas par pompe, disoit-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensevelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetieres; ce qu'il croyoit être contre le XVe canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages, écrits d'un style dur, guindé, & encore plus diffus; mais l'érudition y est versée à pleines mains, &, pour l'ordinaire, accompagnée de beaucoup de solidité. Les principaux sont : I. *Discours Ecclésiastiques contre le Paganisme du Roi-boit*, 1664, réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier & nouveau contre le Paganisme du Roi-boit.* Il s'éleve fortement contre la superstition du gâteau des rois & la sottise de la féve. *Barthélemi*, avocat de Senlis, fit une longue & plate *Apologie du Banquet des Rois*, 1664, in-12. II. *Lettre Ecclésiastique touchant la sépulture des Prêtres.* L'auteur déclame avec non moins de force contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face & les pieds tournés vers l'autel. III. Un *Traité de l'ancien droit de l'Evêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8°. IV. *Défense de la véritable dévotion envers la Ste. Vierge*, 1651, in-4°. Au reste, *Deslions*, à ses singularités près, étoit un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne desirant que de les voir rétablis, prêchant autant par son exemple que par ses discours, & pratiquant la vertu avant que de l'enseigner.

I. DESMAHIS, *Voyez* GROS-TESTE.

II. DESMAHIS (Joseph-François-Edouard de Corsembleu), né à Sualy-sur-Loire en 1722, mourut le 25 février 1761, dans la 38e. année de son âge. Il avoit infiniment d'esprit, & son cœur étoit digne de son esprit : le spectacle des souffrances d'autrui le déchiroit. Plus à ses amis qu'à lui-même, il prévenoit leurs desirs. *Lorsque mon ami rit*, disoit-il, *c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.* Jamais il ne sollicita des grâces ni des récompenses. Il répétoit souvent :

A peu de frais, en vérité,
Les Dieux peuvent me satisfaire.
Qu'ils me laissent le nécessaire,
Et qu'ils m'accordent la santé,
Je fais du reste mon affaire.

Il disoit ordinairement : *Si l'union & l'harmonie régnoient parmi les gens-de-lettres, ils seroient, malgré leur*

petit nombre, les maîtres du monde. On lui lut un jour un écrit satyrique; il dit avec indignation : *Abandonnez pour jamais ce malheureux genre, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison. Encore une satyre, & nous rompons ensemble.* Modeste au milieu des succès, il dit plusieurs fois à ses amis : *Content de vivre avec les grands hommes de mon siecle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le Temple de mémoire.* Il donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, & sut mêler aux plaisirs l'étude & la philosophie. On a de lui : la comédie de l'*Impertinent*, qui fut applaudie. Ce n'est pas, à la vérité, le ton de *Molière ;* mais on y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines, & le caractere principal est assez bien peint. II. Des *Œuvres diverses.* Une poësie douce & légere, une versification aisée & harmonieuse, un coloris frais, des pensées délicates, des éloges & des traits de satyre bien tournés : voilà les caracteres de ce recueil, où l'on distingue le *Voyage de Saint-Germain.* On sent que l'auteur s'étoit proposé de bonne heure *Voltaire* pour modele, & il l'imite assez heureusement. Il a paru en 1777 une édition complette de ses *Œuvres* d'après ses manuscrits, avec son Eloge historique, Paris, 2 vol. in-12.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société royale de Londres, étoit né en Auvergne d'un ministre Protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre ; & y mourut en 1745, à 79 ans. Il avoit eu des liaisons étroites avec *St-Evremont* & *Bayle.* Il donna une *Edition des Œuvres* du premier, en 3 vol. in-4°. Londres, 1705, avec la Vie de l'auteur, exacte, curieuse, mais trop pleine de petits détails & de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire* du second, & celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de *Bayle.* Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730 ; & il a été réimprimé en 1732 à la Haye, en 2 vol. in-12. *Desmaiseaux* est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, que l'auteur a souvent accompagnées de remarques, pleines d'anecdotes littéraires.

DESMASURES, *Voy.* MASURES.

DESMARAIS, — II. *REGNIER.*

DESMARES, — CHAMPMESLÉ.

DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, célebre par ses sermons, étoit de Vire en Normandie. On le députa à Rome pour défendre la doctrine de *Jansénius ;* il prononça à ce sujet devant *Innocent X* un Discours, qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour.* Son attachement aux opinions du célebre évêque d'Ypres, fut la cause ou le prétexte de plusieurs affaires qui lui furent suscitées. On le chercha pour le conduire à la Bastille ; mais il échappa aux poursuites, & se retira, pour le reste de ses jours, dans la maison du duc de *Liancourt*, au diocese de Beauvais. Un jour que *Louis XIV* y étoit, ce seigneur présenta le P. *Desmares* au roi. Le vieillard dit à ce monarque, avec un ton de candeur & de liberté : *SIRE, je vous demande une grâce.* — *Demandez*, répondit *Louis XIV, & je vous l'accorderai.* — *SIRE, permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je considere le visage de mon Roi.* Ce compliment fit tant de plaisir à *Louis XIV*, qu'il avoua à ceux qui étoient autour de lui, qu'il n'en avoit jamais entendu de plus agréable. Le

Pere *Desmares* mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°.

I. DESMARETS de *St - Sorlin*, *Voyez* MARETS, n° II.

II. DESMARETS, (Henri) musicien François, né à Paris en 1662, fut page de la musique du roi. Il obtint une pension de 900 livres dès l'âge de 20 ans; ne pouvant occuper, à cause de sa jeunesse, une des places de maître de musique de la chapelle du roi. Dans un voyage qu'il fit à Senlis, il épousa en secret la fille du président de l'élection. Le pere le poursuivit comme l'ayant séduite & enlevée, & le fit condamner à mort par sentence du châtelet. Le musicien passa en Espagne, & ensuite en Lorraine; enfin le parlement le déchargea de la condamnation portée contre lui. Il mourut à Lunéville en 1742, à 80 ans, laissant des *Motets* & des *Opéra* qui ne sont pas sans beauté. On estime surtout celui d'*Iphigénie*, retouché par *Campra*.

III. DESMARETS, (Nicolas) neveu de *Colbert*, & ministre d'état sous le regne de *Louis XIV*, puis contrôleur - général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence & son zele. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne sauroit l'être trop souvent pour ceux qui veulent connoître le dédale des finances. On le trouve dans les *Annales Politiques* de l'abbé de *St.-Pierre*

DESMARETTES, *V.* v. BRUN.

DESMARQUETS, (Charles) procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé: *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4°. *Voy.* aussi MARQUETS.

DESMOLETS, (Pierre - Nicolas) bibliothécaire de la maison de l'oratoire, rue St. Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83e année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particuliérement à l'histoire littéraire, & eut un nom en ce genre. Ses mœurs rehaussoient l'éclat de son savoir. Il étoit d'une société aimable & douce. Il comptoit les premiers littérateurs de France parmi ses amis. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature* de *Sallengre*, en 11 vol. in-12. (L'abbé *Goujet* a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis*, du P. *Lami*, & de divers autres livres. *V.* POUGET.

DESMOULINS, *V.* MOULINS.

DESNOYERS, *Voy.* lettre N.

DESPAUTÉRE, (Jean) grammairien Flammand, natif de Ninove, mort à Comines en 1520, travailla constamment & assidument, quoiqu'il n'eût qu'un œil. Il donna des *Rudiments*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures & des tropes*, imprimés en un volume in-fol. sous le titre de *Commentarii Grammatici*, chez *Robert Etienne*, en 1537. Ces ouvrages étoient jadis dans tous les colleges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savants. Ils sont excellents pour entendre le fonds de la latinité. Le *Despautére* de *Robert Etienne* est bien différent des *Despautéres* châtrés & mutilés, tels qu'on les avoit accommodés pour les écoliers.

I. DESPEISSES, (Antoine) né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, & ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quel-

que temps de la plaidoirie ; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, & se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui étoit derriere lui, se mit à dire : *Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais.* Ces paroles le troublerent, & il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La derniere édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. " Cet auteur, (dit M. » *Bretonnier*,) est très-louable par » son grand travail ; mais il l'est » très-peu par son exactitude. Ses » citations ne sont ni fidelles, ni » justes ; il ne laisse pas pourtant » d'être un bon répertoire ". *Voy.* BAUVES.

II. DESPEISSES, (Jacques) *Voyez* I. FAYE.

D'ESPENCE, *Voyez* ESPENCE.

DESPERIERS, DESPINS, *Voy.* PINS & PERIERS.

I. DESPORTES, *Voy.* PORTES.

II. DESPORTES, (François) né en Champagne en 1661, manifesta ses talents pour la peinture durant une maladie. Il étoit au lit, il s'ennuyoit ; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, & cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa & le récompensa, & l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743, à 82 ans. Son caractere, doux & aimable étoit relevé par des manieres nobles & aisées. Il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, & réussissoit dans le portrait. Son pinceau, vrai, léger & facile, rendoit la nature avec ses charmes. Il laissa un fils & un neveu, qui soutinrent sa réputation.

III. DESPORTES, (Jean-Baptiste - René Pouppée) docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de la Flèche en Anjou, avoit déjà produit plusieurs médecins : *Desportes* étoit le cinquieme de son nom. Son application constante aux études qui avoient distingué ses ancêtres, lui donna promptement une expérience que tant d'autres n'acquierent qu'à l'aide du temps. Ses talents le firent bientôt connoître. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île Saint-Domingue ; & en 1738 l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondants. Arrivé au Cap François, il vit qu'il n'existoit aucune description des maladies qui désolent cette Ile. A son arrivée il commença ses observations sur cette matiere, & il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui : I. L'*Histoire des Maladies de Saint-Domingue*, à Paris 1771, 3 vol. in-12. II. Un *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée* ou *Recueil de Formules de tous les Médicaments simples du pays*. Il renferme la maniere dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe, & un catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint Domingue, avec leurs noms François, Caraïbes, Latins, & leurs différents usages ; enfin des mémoires ou dissertations sur les principales plantations & manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, &c. Collection précieuse & intéressante, qui honore à la fois l'académicien & le médecin, & qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus* : c'est la devise qu'il

avoit adoptée. Il mourut au quartier Morin, île & côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans & 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits. Son zele lui obtint la confiance de M. le comte de *Maurepas*.

DESPRÉAUX, *Voyez* III. BOILEAU.

DESPRÉS, — MONTPEZAT.

DESPUNA, — III. THEODORA.

DESROCHES, — *ROCHES*.

D'ESSÉ, — MONTALEMBERT.

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du *Chaos*. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, & dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, & son pouvoir si grand que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

I. DESTOUCHES, (André cardinal) né à Paris en 1672, mort en 1749 à 77 ans, accompagna le P. *Tachard*, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, sa vocation changea, & il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talents pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant que *ce n'étoit qu'en attendant*, & qu'*il étoit le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette piece charmante; & il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses & pour écrire ses chants; mais il avoit pour son art des talents supérieurs, &, par une suite ordinaire des talents, une forte passion. Son récitatif est excellent, par l'union du chant & de l'expression. Depuis *Issé*, il apprit les regles: mais elles refroidirent son génie; & ses autres ouvrages: *Amadis de Grèce*, *Marthésie*, *Omphale*, *Télémaque*, *Sémiramis*, tragédies; *le Carnaval & la Folie*, les *Eléments*, le *Stratagème de l'Amour*, ballets, n'égalerent point *Issé*. *Destouches* fit encore la musique d'*Œnone* & de *Sémélé*, cantates. Il mourut surintendant de la musique du roi, & inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres. On admire, dans ses ouvrages, un chant grâcieux & élégant; mais on lui reproche de la monotonie & un goût maniéré.

II. DESTOUCHES, (Philippe Nericault) né à Tours en 1680, élevé au college des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de *Puysieux*, ambassadeur auprès du Corps Helvétique. Son talent pour le théâtre se développa en Suisse. Son *Curieux impertinent* y fut joué avec applaudissement, quoique cette piece, qui annonce du talent, soit triste, froide & invraisemblable. Ses productions dramatiques le firent connoître au régent. Ce prince, sachant qu'il réunissoit au goût pour la littérature, la connoissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres, en 1717, avec l'abbé *du Bois*, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept années, fit les affaires de la France, se choisit une femme, & revint dans sa patrie, où le poëte & le négociateur furent très-bien accueillis. Le régent, sensible à ses services, lui dit: *Personne n'a mieux servi le Roi que vous, personne ne le sait mieux que moi; je vous en donnerai des preuves*

qui vous étonneront, ainsi que toute la France. Le duc d'*Orléans* étant mort, *Destouches* n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, si ce prince avoit vécu. Il avoit été pendant quelque temps à la tête des bureaux; il devoit avoir le département des affaires étrangeres. Il perdit son protecteur, ses espérances, ses embarras. Fortoiseau, proche Melun, lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune & ses caprices. Il l'acheta, & y cultiva, jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture, les Muses & la philosophie. Le cardinal de *Fleury* voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poëte refusa cette ambassade : il aima mieux émonder les arbres de sa campagne, corriger les ridicules de son pays, que d'aller étudier ceux des Boïards de Russie. Il mourut dans sa terre, le 4 juillet 1754, à 74 ans, membre de l'académie Françoise, laissant une fille mariée à un colonel, & un fils mousquetaire. C'est lui qui a dirigé l'édition des Œuvres de son pere, faite au Louvre, en 4 vol. in-4°, 1757, par ordre de *Louis XV*. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. « On » ne trouve pas, dans les pieces de » *Destouches* (dit un auteur qui l'a » beaucoup connu), la force & la » gaieté de *Regnard*; encore moins » les peintures naïves du cœur hu- » main, ce naturel, cette vraie » plaisanterie, cet excellent comi- » que qui fait le mérite de l'inimi- » table *Moliére* : mais il n'a pas lais- » sé de se faire de la réputation » après eux. Il a du moins évité » le genre de la *Comédie langoureuse*, » de cette espece de tragédie bour- » geoise qui n'est ni tragique, ni co- » mique : monstre né de l'impuis- » sance des auteurs, & de la satiété » du public, après les beaux jours » du siecle de *Louis XIV* ». Celles de ses comédies qui ont eu le plus de succès, sont : I. *Le Médisant*, en 5 actes, en vers; piece un peu trop compliquée, & dénuée d'action, mais d'un comique vrai. II. *Le triple Mariage*, en un acte, & en prose; espece de petite farce, qui plut beaucoup; elle fut composée sur une aventure arrivée à Paris. Un vieillard avoit fait un mariage secret, qu'il rend public dans un repas où son fils & sa fille se trouvent. Tous les deux, enhardis par la déclaration du pere, avouent qu'ils ont imité son exemple; l'un montre son épouse, l'autre son mari; la surprise fait place à la joie, & dans une seule noce on est enchanté de rencontrer trois mariages. *St Aulaire*, ce philosophe, ce poëte charmant, avoit donné, dans sa maison, le sujet de cette piece, faite d'après ce qui lui étoit arrivé à lui-même & à ses enfants. III. *Le Philosophe marié*, en 5 actes, & en vers. C'est l'Histoire de l'auteur mise au théâtre. Cette piece est un chef-d'œuvre, par le bon comique, par la conduite & le dénouement. IV. *Les Philosophes amoureux*, qui ne valent pas, à beaucoup près, *le Philosophe marié*. V. *Le Glorieux*, en cinq actes, en vers, aussi applaudi que *le Philosophe marié*. Cette piece est ingénieuse, plaisante, semée de traits naïfs & touchants, bien conduite, & bien versifiée : on y rit & on y pleure, avec un plaisir égal. Plus de précision dans le caractere du *Glorieux*, en auroit fait une comédie parfaite. (Voyez III. FRESNE). On connoît les vers de *Voltaire*, écrivant à l'auteur de cette piece:

Auteur, solide, ingénieux,
Qui du Théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

VI. *Le Dissipateur*, en 5 actes, &

en vers : ingénieuse, bien écrite ; mais peu théâtrale, & dont le dénouement, quoique touchant, n'a pas été dicté par *Thalie* ; ce n'est pas ainsi que *Regnard* a terminé son *Joueur*. VII. *L'Homme singulier*, en 5 actes, & en vers : écrite d'un style noble, & semée d'agréments. VIII. *La Force du naturel*, en 5 actes, & en vers, peu intéressante, quoique les caracteres soient bien soutenus, l'intrigue bien développée ; & le style d'une élégance propre au brodequin. IX. *Le Mariage de Ragonde & de Colin*, bagatelle charmante, faite pour Sceaux, & jouée depuis sur le théâtre de l'Opéra, sous le titre des *Amours de Ragonde*. On trouve rassemblées en un vol. in-12, (sous le titre de *Chef-d'œuvres de Destouches*) 4 pieces : le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, & le *Curieux impertinent* ; un meilleur choix auroit pu substituer à cette derniere une autre sœur. Un éloge propre aux *Comédies* de *Destouches* c'est qu'elles sont presque toutes morales ; on y voit, presque toujours, le sage & le poëte. Il a la versification douce & coulante de *Térence* ; mais il en a aussi la froideur, la monotonie, & ce qu'on appelle *penuria comica*. *Destouches* est le premier des comiques dans l'esprit d'un homme vertueux ; & il le feroit aux yeux d'un homme de goût, s'il excitoit plus souvent le rire ; s'il étoit plus gai, plus saillant, &, ce qui est le plus grand obstacle à la saillie, moins diffus. (*Voyez* son parallele avec *du* FRESNY, à l'article de ce dernier.) Les vices que ce poëte a combattus dans ses comédies, sa conduite les décrioit encore davantage. Un homme qui envoya de Londres 40 mille livres d'épargne à son pere, chargé d'une nombreuse famille, pouvoit peindre l'*Ingrat* sans rougir. Un philosophe qui avoit refusé des postes brillants, & qui en avoit perdu d'autres sans regret, étoit bien reçu lorsqu'il mettoit l'*Ambitieux* sur la scene. Pour acquérir les qualités d'un patriote, d'un pere, d'un parent, d'un époux, d'un ami, il falloit étudier son caractere, autant que ses ouvrages.

DETRIANUS, célebre architecte sous *Adrien*, rétablit le Panthéon, la basilique de *Neptune*, les bains d'*Agrippine*, &c. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre* d'*Adrien* ; & le *Pont-Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont St-Ange*.

DEVAUX, (Jean) chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, à 80 ans, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en françois, & assez élégamment en latin. I. *Le Médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct*, in-12 ; peu commun, quoique souvent imprimé. II. *L'Art de faire les rapports en Chirurgie*, 1703, in 12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules & le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. Plusieurs *Traductions* du Traité de la Maladie Vénérienne de *Musitan* ; de l'Abrégé anatomique de *Heister* ; des Aphorismes d'*Hippocrate* ; de la Médecine de *Jean Alleine*. IV. Une édition de l'*Anatomie* de *Dionis*, 1728. V. *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium, ab anno* 1315, *ad annum* 1714 ; même année, à Trevoux, in-12. Cet ouvrage, qui a fait le plus d'honneur à son auteur, contient des recherches curieuses sur l'origine & l'établissement du college de chirurgie. *Devaux* ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances : mais il embrassa trop d'objets, & il ne connut pas ses forces en trai-

tant certaines matieres. C'étoit cependant un homme duquel on pouvoit apprendre bien des choses sur son art, & qui avoit de bonne heure trouvé tous ses plaisirs dans son cabinet.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de *Prométhée* & de *Pandore*, épousa *Pyrrha*, fille d'*Epiméthée* son oncle. Dans le temps qu'il régnoit en Thessalie, un grand déluge inonda toute la terre & fit périr tous les hommes. Sa femme & lui furent sauvés dans une barque qui s'arrêta sur le mont Parnasse. Lorsque les eaux furent retirées, ils allerent consulter l'oracle de Thémis, pour savoir comment on pourroit réparer la perte du genre humain, ne le pouvant eux-mêmes à cause de leur grand âge. L'oracle leur ordonna de sortir du temple, de voiler leur visage, & de jeter derriere eux les os de leur grand'mere. *Deucalion*, après avoir réfléchi mûrement sur les paroles de l'oracle, comprit que les pierres étoient les os de la terre, la mere commune de tous les hommes. Ils en ramasserent donc, & les ayant jetées derriere leur dos, ils apperçurent, dans le moment, que celles que jetoit *Deucalion* étoient changées en hommes, & celles de *Pyrrha* en femmes. Cette fable est fondée sur l'histoire. Le cours du fleuve *Pénée*, sous le regne de *Deucalion*, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer. Il tomba, cette année, une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée, vers l'an 1500 avant J. C. Les pierres mystérieuses qui repeuplerent le pays, sont probablement les enfants de ceux qui se sauverent avec *Deucalion* sur le mont Parnasse.

DEVELLE, (Claude-Jules) né à Autun en 1692, fit profession chez les Théatins en 1625, & mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui, I. *Traité de la simplicité de la Foi.* II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Eglise.* III. *Lettre à Mr. l'Abbé de B*** sur l'immortalité de l'Ame.*

DEVERT, voy. VERTH.

DEVONIUS, — BALDWIN.

DEUSINGIUS, (Antoine) professeur de médecine à Groningue, mort dans cette ville en 1666, à 54 ans, est auteur d'un *Traité sur le mouvement du Cœur & du Sang*, 1655, in-12. Il laissa plusieurs autres ouvrages sur son art, dont *Manget*, auteur de la *Bibliothéque des Ecrivains Médecins*, a donné le catalogue. Ce bibliographe paroît en faire grand cas.

DEUTERIE fut la maîtresse de *Théodebert*, roi de Metz. Ce prince, faisant la guerre dans le Languedoc, fut épris de ses charmes, & l'emmena avec lui l'an 535. *Deuterie* étoit mariée alors, & avoit une fille d'une beauté ravissante. La mere, craignant qu'elle ne lui enlevât le cœur de son amant, résolut de s'en défaire. Elles étoient l'une & l'autre à Verdun. Un jour la fille alla se promener, montée sur un char, traîné par deux taureaux. Le cocher, gagné (dit-on) par *Deuterie*, passant sur le pont de cette ville, piqua si vivement les deux animaux, qu'ils se précipiterent dans la riviere, & entraînerent avec eux le char; & cette infortunée fille d'une mere barbare périt ainsi misérablement. Dieu ne laissa pas ce crime impuni. *Théodebert*, touché des remontrances des seigneurs de sa cour, & des murmures qu'excitoit le commerce scandaleux qu'il entretenoit depuis sept ans avec *Deu-*

terie, la renvoya enfin pour toujours, après en avoir eu un prince.

DEXTER, (*Julius-Flavius*) préfet du prétoire, sous *Théodose* le *Grand*, fils de *Pacien*, évêque de Barcelone, mérita, par sa vertu & son savoir, que *St. Jérôme* lui dédiât son *Traité des Ecrivains Ecclésiastiques.* Les *Chroniques* qu'on a publiées, sous le nom de *Dexter*, sont un ouvrage forgé par quelque moine ignorant, dans les siecles de la grossiéreté gothique.

DEZ, (Jean) jésuite, né à Ste-Menehoud en Champagne l'an 1643, mourut à Strasbourg en 1712, dans sa 70 année; après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La réunion des Protestants de Strasbourg à l'Eglise Romaine, également nécessaire pour leur salut, & facile selon leurs principes*, in-8°, 1687; réimprimé en 1701, & traduit en allemand, quoiqu'il ne soit que médiocre. Cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté & de la précision. C'est du moins ainsi qu'en juge le P. *Niceron*. II. *La Foi des Chrétiens & des Catholiques justifiée, contre les Déistes, les Juifs, les Mahométans, les Sociniens & les autres Hérétiques*, in-12, 4 v. Paris 1714. Il y a plusieurs points de critique à relever dans cet ouvrage. Le P. *Dez* avoit été employé par *Louis XIV*, & le cardinal de *Furstemberg*, à l'établissement d'un college royal, d'un séminaire & d'une université catholique, confiée aux jésuites François à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, & suivit Monseigneur *le Dauphin*, par ordre du roi, en Allemagne & en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince. Le pere Dez, (dit le *Dictionnaire des auteurs ecclésiastiques*) étoit un homme ardent, né pour la controverse, & qui auroit embrassé ce genre par tempérament, s'il ne l'avoit pas choisi par état. Il se signala dans la querelle excitée au sujet des rits de la Chine.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, (Antoine-Joseph) né à Paris, & maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* & de *Jardinage*, qui sont dans le Dictionnaire Encyclopédique. On a de lui: I. *La Théorie & la pratique du Jardinage*, 1747, in-4°. II. *La Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des Coquillages.* Cet ouvrage intéressant est estimé, & on l'a réimprimé 1757, en 2 vol. in-4°. III. D'*Argenville* a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les Fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France.* IV. *L'Oryctologie*, ou *Traité des Pierres, des Minéraux, des Métaux & autres Fossiles*, Paris 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif. Il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la Vie de quelques Peintres célebres*, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il n'épargna ni soins, ni dépenses, pour donner à ses ouvrages la perfection dont ils pouvoient être susceptibles. On trouve son nom dans la liste des académiciens de Montpellier. Il mourut à Paris en 1765.

DIACETIUS, *Voy.* JACCETIUS.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothéque des Peres.*

DIADOCUS, *V.* III. PROCLUS.

DIADUMÉNIEN, (*Marius Opilius Antoninus*) fils de l'empereur *Macrin* & de *Nonia Celsa*, fut sur-

nommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une coiffe, & non couronné d'un diadême, comme le dit *Moréri*. L'armée ayant donné le trône impérial à son pere en 217, après la mort de *Caracalla*, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. *Macrin* le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles: car le pere & le fils furent assassinés. *Diaduménien* avoit porté le nom de César environ une année, & ceux d'Empereur & d'Auguste pendant un mois. Il étoit d'une figure aussi belle que noble & intéressante.

DIAGO, (Francisco) Dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelone, faites sur les titres originaux*, 1603, in-folio; & celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avoit promis la suite de cette derniere; mais il mourut en 1615, avant que d'avoir pu remplir sa promesse.

I. DIAGORAS, surnommé l'*Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'Athéisme par un entêtement d'auteur. On lui déroba un de ses ouvrages poëtiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poëme lui appartenoit, & en recueillit les fruits & la gloire. *Diagoras* avoit été jusqu'alors dévot, & même superstitieux; mais, quand il vit l'impunité du plagiaire, il fut Athée. Se trouvant un jour dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une statue d'*Hercule*, & la jeta dans le feu, en disant: *il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite, ce sera le dernier de tes travaux*... Un autre fois il se trouva dans un vaisseau qui essuya une rude tempête. Les passagers se disoient les uns aux autres qu'ils l'avoient bien mérité, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un impie: *Regardez*, leur dit l'athée, *le grand nombre de vaisseaux qui essuient la même tempête; croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtiments?* Ces blasphêmes & plusieurs autres que ce monstre vomissoit contre la divinité, de vive voix & par écrit, exciterent le zele de l'Aréopage. Sa tête fut mise à prix: on promit un talent à quiconque le tueroit, & deux à qui l'ameneroit en vie. Ce malheureux, dont la mémoire fut détestée des Athéniens, vivoit l'an 416 avant J. C.

II. DIAGORAS, athlete de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C.; en l'honneur duquel *Pindare* fit une belle *Ode* qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de *Minerve*.

DIANA, (Antonin) casuiste fameux, clerc régulier de Palerme, mort en 1663 à 77 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa resolutionum*, &c. Sa morale est fort indulgente, & peut-être trop.

I. DIANE, déesse de la chasse, fille de *Jupiter* & de *Latone*, étoit sœur d'*Apollon*. La Fable l'appeloit *Lune* ou *Phœbé* dans le ciel, *Diane* sur la terre, & *Hécate* dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations, qu'on la dépeignoit avec trois têtes & sous trois figures, & qu'on lui donnoit le nom de la *triple Hécate*. On la représentoit ordinairement sur un char d'or trainé par des biches, armée d'un arc & d'un carquois rempli de fleches, vêtue d'une robe velue de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou,

avec un croissant sur la tête. On la regardoit comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avoit changé en cerf le chasseur *Actéon*, qui avoit eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain... (*Voy.* DICTYNNE & ENDYMION.) Un auteur dit qu'on a feint que *Diane* étoit la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, & *Proserpine* dans les enfers: parce que " la „ chasteté brille entre les vertus, „ comme la lune entre les étoiles; „ que la chasse est un exercice „ qui éloigne l'amour, & enfin „ que la chasteté fait triompher „ des enfers „. Cette explication est digne d'un commentateur du XVe siecle... Le plus célebre de tous les temples érigés à *Diane*, étoit à Ephese. Cet édifice, que *Pline* appelle *le prodige de la magnificence Grecque*, *la merveille de l'univers*, passoit pour une des sept merveilles du monde. On avoit employé 220 ans à mettre ce fameux ouvrage dans sa perfection, quoiqu'il se fit aux dépens de toute l'Asie mineure. *Pline* observe que l'usage de mettre des colonnes sur un piedestal, & de les orner de chapiteaux & de bases, commença dans ce temple. Il y avoit 127 colonnes, faites par autant de rois. Sa longueur étoit de 425 pieds, & sa largeur de 220. Ses portes étoient de bois de cyprès, toujours luisant & poli. La charpente étoit de bois de cedre. Ce magnifique temple étoit orné de statues & de tableaux d'un prix inestimable, & l'on y avoit épuisé l'industrie des meilleurs ouvriers pendant deux siecles. Un fou, nommé *Erostrate*, le brûla pour immortaliser son nom, la même nuit que naquit *Alexandre le Grand*, 336 ans avant J. C. On remarque que ce temple fut brûlé sept fois, & autant de fois rétabli; & qu'*Alexandre* offrit aux Ephésiens tout ce qu'ils voudroient, pour lui rendre son premier éclat, s'ils lui permettoient de mettre son nom dans l'inscription du frontispice. Ils le refuserent poliment. *Néron*, qui sembloit être né pour la ruine des plus belles choses, le dépouilla de ses richesses; & sous l'empire de *Gallien*, les Scythes le ruinerent entiérement. Plusieurs savants pensent que la *Diane*, à laquelle ce célebre édifice étoit consacré, n'étoit pas la *Diane*, déesse de la chasse; mais une autre, que les Grecs regardoient comme la mere nourrice de tous les animaux. Ils l'appeloient, à cause de cela, *Multimamma*; aussi la représentoient-ils avec des mamelles par tout le corps, comme nos Gaulois la déesse *Isis*.

II. DIANE, *ou* DIANE MANTUANA, de Volterre, fille de *Jean-Baptiste Mantuan*, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVIe siecle par ses tailles-douces.

III. DIANE DE FRANCE, duchesse de *Castro*, puis de *Montmorenci*, étoit fille légitimée de *Henri II*, auquel elle ressembloit plus que tous ses autres enfants. Ce prince l'eut d'une demoiselle Piémontoise appelée, *Philippe* DUC. L'esprit, la vertu & la beauté de *Diane* plurent infiniment à *François I* & à *Henri II*. Elle fut élevée avec le plus grand soin; on lui apprit l'espagnol, l'italien, & même un peu de latin. Elle fut mariée, en 1553, avec *Horace Farnèse*, duc de Castro, tué six mois après en défendant la citadelle d'Hesdin. Elle épousa en secondes noces le maréchal de *Montmorenci*, fils du connétable, & n'en eut qu'un seul fils, mort peu de temps après sa naissance. La fermeté, la prudence & les autres vertus de *Diane* parurent surtout dans les guerres civiles. La

maison de *Bourbon* lui dut sa conservation, & l'Etat son salut, par la réconciliation qu'elle ménagea entre *Henri IV*, alors roi de Navarre, & *Henri III* son beaufrere. Ce dernier lui donna le duché d'Angoulême & celui de Chatelleraut, le comté de Ponthieu & le gouvernement du Limousin. *Charles de Valois*, fils de la belle *Touchet* & de *Charles IX*, lui dut sa fortune & ses établissements, & peut-être la vie. Il étoit prisonnier d'état, & il y avoit de violentes présomptions qu'il avoit eu part à la conspiration du maréchal de *Biron*. *Diane de France*, sa tante, parla fortement à *Henri IV* en sa faveur, en lui remontrant que l'exemple qu'il donneroit, contre un fils d'un de ses prédécesseurs, pourroit être suivi, & serviroit de titre contre ses propres enfants naturels. Ce raisonnement, la bonté du roi, & son amitie pour *Charles de Valois* le déciderent à lui accorder sa grâce. *Joachim* du *Bellai* nous apprend, dans ses poësies latines, une anecdote singuliere. La premiere nuit des noces de la princesse avec *François* de *Montmorenci*, une flamme descendue du ciel, entra par une fenêtre de l'appartement où les époux étoient couchés; après en avoir parcouru tous les coins, elle vint jusqu'au lit, brûla les coiffures, le linge & les ajustements de nuit de l'épouse, sans lui faire d'autre mal que celui de la peur. Elle mourut, âgée de plus de 80 ans, le 3 janv. 1617.

DIANE de POITIERS, *Voyez* POITIERS.

DIANE d'ANDOUINS, *Voyez* GUICHE, n°. II.

I. DIAZ, (Michel) Aragonois, compagnon de *Christophe Colomb*, découvrit en 1495 les mines d'or de St. Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la nouvelle Isabelle; depuis appelée *Saint-Domingue*. Il fut, plusieurs années après, lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, isle celebre, & y essuya quelques disgraces. Il fut prisonnier en Espagne en 1509, & retabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

II. DIAZ, (Jean-Bernard) évêque de Calahorra, étoit bâtard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin & en espagnol: I. *Practica Criminalis Canonica*, à Alcala, 1594, in-fol. II. *Regula juris*, &c.

III. DIAZ, (Jean) jeune Espagnol, qui vivoit au XVIe siecle, mérite une place dans le catalogue des victimes d'un faux zele. Il fit sa théologie à Paris, & se laissa malheureusement infecter par la lecture des ouvrages de *Luther* & de ses disciples. Enivré de ce poison, il quitta Paris, " & alla trouver „ *Calvin* à Geneve; mais n'ayant „ pu s'accommoder d'un homme „ si haut & d'un esprit si chagrin, „ il partit pour Strasbourg, & „ sympathisa mieux avec *Bucer*, „ qui étoit d'une humeur plus „ douce & plus liante. Celui-ci „ trouvant dans ce disciple de „ grandes dispositions, l'obtint du „ conseil de cette ville, pour l'accompagner au colloque de Ratisbonne. *Diaz* n'y fut pas plutôt „ arrivé, qu'il alla trouver *Malvenda* qu'il avoit connu à Paris. Effrayé des erreurs de ce „ jeune homme son compatriote, „ *Malvenda* employa les raisons „ les plus fortes & les exhortations les plus vives pour le faire „ rentrer dans le sein de l'église; „ mais rien ne fit impression sur „ l'esprit de *Diaz*, qui persévéra „ dans son opiniâtreté, & qui ne

„ revit plus *Malvenda*... Le jeune „ novateur étant allé à Neubourg „ pour corriger un livre de *Bucer* „ qu'on y imprimoit, y vit arri- „ ver avec surprise un de ses fre- „ res nommé *Alfonse*, avocat en „ cour de Rome, qui, ayant ap- „ pris son apostasie, s'étoit mis „ aussi-tôt en chemin pour tâcher „ de le ramener. *Alfonse Diaz* ne „ fut pas plus heureux que *Mal-* „ *venda*. Mais, au lieu de gémir „ sur l'endurcissement de son fre- „ re, & d'adorer les jugements „ de Dieu, qui ouvre ou ferme les „ yeux à qui il lui plaît, il entre- „ prit sur la vie corporelle de ce- „ lui pour qui seulement il devoit „ demander la spirituelle. Il fei- „ gnit de s'en retourner, & alla „ en effet jusqu'à Ausbourg; mais „ dès le lendemain il revint sur ses „ pas, accompagné d'un guide, „ & fut de retour à Neubourg au „ point du jour. La premiere per- „ sonne qu'il y chercha fut son „ frere; il alla droit à son logis „ avec son compagnon qui étoit „ déguisé en messager, & demeu- „ ra au bas de l'escalier pendant „ que l'autre montoit à la chambre „ de *Diaz*, à qui il feignoit d'a- „ voir des lettres à remettre de la „ part de son frere. On reveille „ *Diaz*; le prétendu messager lui „ rend les lettres, & pendant qu'il „ les lit, le perfide lui décharge sur „ la tête un coup de hache qu'il te- „ noit cachée sous son manteau, le „ tue, & se sauve avec son instiga- „ teur *Alfonse*". Cet assassinat ayant fait beaucoup de bruit à Ausbourg & ailleurs, on poursuivit vivement les meurtriers, qui furent arrêtés & mis en prison à Insbruck; mais l'empereur *Charles-Quint* arrêta les procédures, sous prétexte qu'il vouloit connoître lui-même de cette affaire à la diete prochaine. Cet événement atroce arriva le 27 mars 1546. [Cet article, fourni à l'imprimeur, & tiré de l'*Histoire Ecclésiastique du Pere Fabre*, livre 142, est de la même main que celui de BRIQUEMONT & CAVAGNES].

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien & mathématicien célebre, fut un des plus dignes disciples d'*Aristote*. Il profita beaucoup des leçons de ce grand maître dans les excellents ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragments. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte* en trois livres; que les magistrats faisoient lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii*, dans *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, Oxford, 4 vol. in-8°.

DICENÉE, philosophe Egyptien, passa par le pays des Scythes, plut à leur roi, lui enseigna la philosophie morale, & adoucit son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. Il lui apprit les premiers devoirs de l'homme, l'amour des Dieux, de la justice & de la paix. De peur que ses maximes & ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un *Livre*. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arracherent leurs vignes, & se priverent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il produit. Il vivoit sous *Auguste*.

DICTYNNE, nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs. On croit que c'est la même que *Britomartis*, fille de *Jupiter*, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de *Minos*, & qui fut mise au nombre des immortelles à la priere de *Diane*. Cette déesse avoit aussi le surnom de *Dictynne*.

DICTYS, de Crète, suivit *Idoménée* au siege de Troie, & com-

posa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du XVe. siecle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de *Dictys*. Cet ouvrage supposé fut publié pour la premiere fois à Mayence, on ne sait en quelle année. Mad. *Dacier* en donna une nouvelle édition à l'usage du *Dauphin*, à Paris en 1680, in-8°, avec *Dares Phrygius... Perizonius* en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Elle ne vaut pas celle de Mad. *Dacier*, quoiqu'il y ait prodigué l'érudition.

DIDEROT, (Denys) de l'académie de Berlin, naquit à Langres d'un coutelier en 1713. Les jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'attirer dans leur ordre; un de ses oncles, lui destinant un canonicat dont il étoit pourvu, lui fit prendre la tonsure. Mais son pere, voyant qu'il n'avoit aucun goût ni pour l'état de jésuite, ni pour celui de chanoine, l'envoya à Paris pour y continuer ses études. Il le plaça ensuite chez un procureur, où il s'occupa de littérature & point du tout de chicane. Ce goût vif pour les sciences & pour les belles-lettres ne répondant point aux vues que son pere avoit sur lui, il cessa de lui payer sa pension, & parut l'abandonner pendant quelque temps. Les talents du jeune *Diderot* pourvurent à sa fortune, & le tirerent de l'obscurité. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il embrassa tout dès qu'il put lire avec réflexion. Son imagination ardente & élevée paroissoit le porter à la poësie; mais il la négligea pour les sciences exactes. Il se fixa de bonne heure à Paris, & l'éloquence naturelle, qui animoit sa conversation, lui fit des partisans & des protecteurs. Ce qui commença sa grande réputation, fut malheureusement un petit recueil anti-chrétien de *Pensées philosophiques*: réimprimé depuis sous le titre d'*Etrennes aux Esprits-forts*. Ce livre parut en 1746, in-12. Les adeptes de la nouvelle philosophie le comparerent, pour la clarté, l'éloquence & la force du style, aux *Pensées* de *Pascal*. Mais le but des deux auteurs est bien différent. L'un soutient l'édifice du Christianisme, de tout ce que l'érudition, la logique & le génie peuvent lui fournir de décisif; l'autre emploie les ressources de son esprit à saper toutes les religions par le fondement. Il parle avec la même assurance que s'il ne se trompoit jamais. Ce ton ferme en imposa aux demi-savants & aux femmes. Les *Pensées philosophiques* devinrent un livre de toilette. On crut que l'auteur avoit raison, parce qu'il affirmoit toujours. D'autres lecteurs, plus sages, se méfierent de lui; & voyant son audace, ils comparerent *Diderot* outrageant les livres saints, à *Charles XII* déchirant le feuillet où *Boileau* blâme les conquérants. Ils crurent sur-tout qu'il falloit se défier de ces idées sophistiques, qui, en blessant la religion, attaquent la morale, & finissent par corrompre les mœurs des nations. *Diderot* s'occupa plus utilement, lorsqu'il donna en 1746, avec MM. *Eidous* & *Toussaint*, un *Dictionnaire universel de Médecine*, en 6 vol. in-fol. Ce n'est pas que cette compilation ne soit défectueuse à bien des égards; qu'il n'y ait des articles superficiels, inexacts: mais il y en a de bien approfondis; & l'ouvrage fut bien reçu. Ce succès ayant encouragé l'auteur, il forma le projet d'une entreprise plus vaste, d'un *Dictionnaire Encyclopédique*. Un pareil monument ne pouvant être élevé par

un seul architecte, *d'Alembert*, ami de *Diderot*, partagea avec lui les honneurs & les périls de ce travail, dans lequel ils devoient être secondés par plusieurs savants & divers artistes. *Diderot* se chargea seul de la description des Arts & Métiers, l'une des parties les plus importantes & les plus desirées du public. Au détail des procédés des ouvriers, il joignit quelquefois des réflexions, des vues, des principes propres à les éclairer. Indépendamment de la partie des Arts & Métiers, le chef des Encyclopédistes suppléa, dans les différentes sciences, un nombre considérable d'Articles qui manquoient. Il eût été à souhaiter que, dans un ouvrage aussi vaste & d'un aussi grand usage, il eût renfermé le plus d'instruction dans le moins d'espace possible, & qu'il eût été moins verbeux, moins dissertateur, moins enclin aux digressions. On lui a reproché encore d'employer un langage scientifique, sans trop de nécessité; d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la Philosophie*; de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, & que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avoit de grandes idées, tandis que, réellement, il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement & simplement les idées des autres. Quant au fonds de l'ouvrage, *Diderot* convenoit que l'édifice avoit besoin d'être réparé à neuf. Deux libraires voulant donner une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, voici ce que leur dit l'éditeur de la premiere, au sujet des fautes dont elle fourmille: « L'imperfection de cet ouvrage a » pris sa source dans un grand » nombre de causes diverses. On » n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travail- » leurs. Parmi quelques hommes » excellents, il y en eut de foi- » bles, de médiocres & de tout-à- » fait mauvais. De là cette bigar- » rure dans l'ouvrage, où l'on » trouve une ébauche d'écolier à » côté d'un morceau de main de » maître; une sottise voisine d'une » chose sublime. Les uns, travail- » lant sans honoraires, perdirent » bientôt leur premiere ferveur; » d'autres, mal récompensés, nous » en donnerent pour notre argent. » L'*Encyclopédie* fut un gouffre, où » ces especes de chiffonniers je- » terent pêle-mêle une infinité de » choses mal vues, mal digérées, » bonnes, mauvaises, détestables, » vraies, fausses, incertaines, & tou- » jours incohérentes & disparates.. » On négligea de remplir les ren- » vois qui apparrenoient à la partie » même dont on étoit chargé..... » On trouve souvent une réfu- » tation à l'endroit où l'on alloit » chercher une preuve..... Il n'y » eut aucune correspondance ri- » goureuse entre les discours & » les figures. Pour remédier à ce » défaut, on se jeta dans de lon- » gues explications. Mais com- » bien de machines inintelligibles, » faute de lettres qui en désignent » les parties »! *Diderot* ajouta à cet aveu sincere des détails particuliers sur différentes parties; détails qui prouvoient qu'il y avoit dans l'*Encyclopédie* des objets non-seulement à refaire, mais à faire en entier: & c'est de quoi s'occupe aujourd'hui une nouvelle société de savants, de gens-de-lettres & d'artistes. La premiere édition de cet important ouvrage, qui avoit été livrée au public depuis 1751 jusqu'en 1767, fut bientôt épuisée, parce que ses défauts étoient rachetés en partie par plusieurs articles bien faits, & par différents mémoi-

res qui fournissoient de bons matériaux aux éditeurs à venir. *Diderot*, qui avoit travaillé pendant près de 20 ans à ce Dictionn., n'eut pas des honoraires proportionnés à sa peine & à son zele. Il se vit obligé, peu de temps après la publication des derniers volumes, d'exposer sa bibliothéque en vente. L'impératrice de Russie la fit acheter cinquante mille livres, & lui en laissa la jouissance, sans même exiger une de ces dédicaces, qui font rougir le protecteur & rire le public. Cependant l'*Encyclopédie*, qui attiroit en partie à son éditeur ces récompenses étrangeres, avoit été la cause d'un grand scandale dans son pays. Des propositions hardies sur le gouvernement, des opinions très-hasardées sur la religion, en firent suspendre l'impression en 1752. On n'avoit alors que deux volumes de ce Dictionnaire; on ne leva la défense d'imprimer les suivants, qu'à la fin de 1753. Il en parut successivement cinq nouveaux tomes. Mais en 1757, il se forma un nouvel orage, & le livre fut supprimé. La suite ne parut qu'environ dix ans après; mais elle se distribua secrettement. On fit même arrêter quelques exemplaires, & les imprimeurs furent mis à la bastille. La source de ces traverses est assez évidente, quoique les Encyclopédistes aient tâché de l'obscurcir. Ils s'en prennent tantôt aux Jésuites, tantôt aux Jansénistes: ici, à quelques gens-de-lettres jaloux; là à des journalistes chagrins, qui, n'ayant pas été au nombre des coopérateurs de l'*Encyclopédie*, se réunirent tous contre l'ouvrage & les auteurs. Mais si ces auteurs avoient écrit avec une circonspection sage, s'ils n'avoient pas mis leurs opinions trop à découvert, les cris des anti-encyclopédistes auroient été impuissants: l'utilité du livre & le mérite des rédacteurs auroient été un bouclier contre les traits de ceux qui vouloient renverser ce palais des sciences. Quoi qu'il en soit, *Diderot* ne laissa pas étouffer son génie par les épines que ses imprudences & celles de quelques-uns de ses collaborateurs avoient semées sur sa route. Tout-à-tour sérieux & badin, solide & frivole, il donna, dans le temps même qu'il travailloit au Dictionnaire des sciences, quelques productions qui sembloient ne pouvoir gueres sortir d'une tête encyclopédique. Ses *Bijoux indiscrets*, 2 vol. in-12, sont de ce nombre. L'idée en est indécente, & les détails obscènes, sans être piquants, même pour les jeunes gens, malheureusement avides de romans licencieux. Il a, rarement, tiré un parti avantageux des scènes qu'il imagine. Il n'y a pas assez de chaleur dans l'exécution, de fine plaisanterie, de ces naïvetés heureuses qui font l'ame d'un bon conte. Une certaine pédanterie philosophique se fait sentir, même dans les endroits où elle est entiérement déplacée; & jamais l'auteur n'est plus lourd, que lorsqu'il veut paroître léger. Le *Fils naturel* & *le Pere de Famille*, deux comédies en prose, qui parurent en 1757 & 1758, ne sont point dans le genre des *Bijoux indiscrets*. Ce sont deux drames moraux & attendrissants, où il y a tout-à-la-fois du nerf dans le style & du pathétique dans les sentiments. La premiere piece est un tableau des épreuves de la vertu, un conflit d'intérêts & de passions, où l'amour & l'amitié jouent des rôles intéressants. On a prétendu que *Diderot* l'avoit imité des *Goldoni*: si cela est, la copie fait honneur à l'original; &, à l'exception d'un petit nombre

d'endroits où l'auteur mêle au sentiment son jargon métaphysique & quelques sentences déplacées, le style est touchant & assez naturel. Dans la seconde comédie, on voit un pere tendre, vertueux, humain, dont la tranquillité est troublée par les sollicitudes paternelles que lui inspirent les passions vives & ardentes de ses enfants. Cette comédie philosophique, morale, & presque tragique a produit un assez grand effet sur divers théâtres de l'Europe. L'Epître dédicatoire à Madame la princesse de *Nassau-Saarbruck*, est un petit traité de morale, d'un tour singulier sans sortir du naturel. Ce morceau, écrit avec noblesse, prouve que l'auteur avoit dans la tête un grand fonds de pensées & d'idées morales & philosophiques. A la suite de ces deux pieces, réunies sous le titre de *THÉATRE de M. Diderot*, on trouve des Entretiens, qui offrent des réflexions profondes & des vues nouvelles sur l'art dramatique. Dans ses drames, il avoit tâché de réunir les caracteres d'*Aristophane* & de *Platon*; & dans ses réflexions, il montre quelquefois le génie d'*Aristote*. Cet esprit d'observation éclate, mais avec trop de hardiesse, dans deux autres ouvrages qui firent beaucoup de bruit. Le premier parut en 1749, in-12, sous le titre de : *Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient.* Les pensées libres de l'auteur lui coûterent sa liberté. Il fut enfermé pendant six mois à Vincennes. Né avec des passions ardentes & une tête fort exaltée, se voyant tout-à-coup privé de sa liberté & de toute relation avec les humains, il faillit à devenir fou. Le danger étoit grand; pour le détourner, on fut obligé de le laisser sortir de sa chambre, & de lui permettre de fréquentes promenades, & la visite de quelques gens-de-lettres. *J. J. Rousseau*, alors son ami, alla lui donner des consolations qu'il n'auroit pas dû omblier. La *Lettre sur les Aveugles* fut suivie d'une autre, sur les *Sourds & Muets, à l'usage de ceux qui entendent & qui parlent*, 1751, 2 vol. in-12. L'auteur donna sous ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la poësie, sur l'éloquence, sur la musique, &c. &c. Il y a des choses bien vues dans cet essai, & d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours, & c'est sa faute plus que celle de ses lecteurs. On a dit de tout ce qu'il a écrit sur des matieres abstraites, que c'étoit un cahos où la lumiere ne brilloit que par intervalles. Les autres productions de *Diderot* se ressentent de ce défaut de clarté & de précision, de cette emphase désordonnée, qu'on lui a presque toujours reprochés. Les principales sont : I. *Principes de la Philosophie morale*, 1745, in-12., dont l'abbé *des Fontaines* dit du bien dans ses feuilles, quoique cet ouvrage n'ait pas fait une grande fortune. C'étoit le sort de notre philosophe, de beaucop écrire, & de ne pas laisser un bon livre, ou du moins un livre bien fait. II. *Histoire de Grèce, traduite de l'Anglois de Stanyan*, 3 vol. in-12, 1743; livre médiocre, & traduction médiocre. III. *Mémoires sur différents sujets de Mathématiques*, 1748, in-8°. IV. *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, 1754, in-12. Cet interprete est fort obscur. Son livre, qui a été un des préludes du *Systême de la Nature*, est, (selon *Clément* de Genève) « tantôt un verbiage ténébreux, aussi frivole que savant; » tantôt une suite de réflexions à » bâtons rompus, & dont la der-

» niere va se perdre à cent lieues » de la premiere. Il n'est presque » intelligible que lorsqu'il devient » trivial. Mais qui aura le courage » de le suivre à tâtons dans sa ca- » verne, pourra s'éclairer de temps » en temps de quelques heureuses » lueurs ». V. *Le Code de la Nature*, 1755, in-12. Ce n'est point celui de la Religion. Les principes les plus solides y sont quelquefois mis en problême. Son systême de politique est peu praticable; & le style lourd, obscur, incorrect de cet ouvrage, ne fait pas regretter le petit nombre de bonnes idées qu'on pourroit y recueillir. VI. *Le sixieme Sens*, 1752, in-12. VII. *De l'éducation publique*: brochure qu'on distingua parmi celles que l'apparition d'*Emile* & la destruction des *Jésuites* firent éclore. On ne peut pas, à la vérité, adopter toutes les idées de l'auteur; mais il y en a de très-judicieuses, dont l'exécution seroit utile. VIII. *Eloge de Richardson*; plein de feu & de verve. IX. *Vie de Sénèque*. (Voyez GRANGE, n° V; & SÉNEQUE, n° II). Ce fut son dernier ouvrage, & c'est un de ceux de *Diderot* qu'on lit avec le plus de plaisir, même en improuvant les jugements qu'il porte sur *Sénèque* & sur d'autres hommes célebres. L'auteur mourut de mort subite, en sortant de table, le 31 juillet 1784, à 71 ans. Son caractere est plus difficile à peindre que ses ouvrages. Ses amis ont vanté sa franchise, sa candeur, son désintéressement, sa droiture; tandis que ses ennemis le représentoient comme artificieux, intéressé, & cachant sa finesse, sous un air vif & quelquefois brusque. Il se fit, sur la fin de ses jours, beaucoup de tort, en repoussant, par des diffamations, les prétendus outrages qu'il imaginoit exister contre lui dans les *Confessions de J. J. Rousseau*, son ancien ami. Il est malheureux qu'en gravant cet opprobre sur le tombeau du philosophe Genevois, il ait laissé des impressions fâcheuses de son propre cœur, ou du moins de son esprit. Ce *Rousseau* qu'il décrie tant, le loue dans la seconde partie manuscrite de ses *Confessions!* mais il dit dans une de ses Lettres, que, *quoique né bon & avec une ame franche*, Diderot *avoit un malheureux penchant à mésinterpréter les discours & les actions de ses amis; & que les plus ingénues explications ne faisoient que fournir à son esprit subtil de nouvelles interprétations à leur charge*. Quoi qu'il en soit, ce philosophe ne sentoit point foiblement, & il s'exprimoit comme il sentoit. L'enthousiasme qu'il montre dans quelques-unes de ses productions, il l'avoit dans un cercle, pour peu qu'il fût animé. Il parloit avec rapidité, avec véhémence, & sa tournure de phrase étoit souvent piquante & originale. On a dit que la nature s'étoit méprise en faisant de lui un métaphysicien, & non un poëte: mais, quoiqu'il ait été souvent poëte en prose, il a laissé quelques vers qui prouvent peu de talent pour la poësie. La philosophie courageuse dont il se piquoit, affecta toujours de braver les traits de la critique; & ses nombreux censeurs ne purent le guérir ni de son goût pour une métaphysique peu intelligible, ni de son amour pour les exclamations & les apostrophes qui dominoient dans sa conversation & dans ses écrits. Pour ne pas ressembler aux célibataires du siecle, qui déclament sans cesse contre les célibataires de la religion, en demeurant eux-mêmes dans un célibat quelquefois scandaleux, il se maria. Il fut sensible & bon dans son ménage; s'irritant facilement, mais se calmant aussi fa-

cilement qu'il s'irritoit; cédant à des accès passagers de colere, mais sachant dompter son humeur. On a recueilli une partie de ses *Ouvrages* de philosophie & de littérature, en 6 vol. in 8°.

I. DIDIER, (Saint) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suéves & les Vandales ravagerent les Gaules. Il y a eu un autre DIDIER, évêque de Nantes vers 451.

II. DIDIER, (Saint) natif d'Autun, succéda à *Verus*, en 596, dans l'archevêché de Vienne. *Brunehaut*, irritée de ce qu'il lui avoit reproché ses désordres, l'envoya en exil; le rappela, croyant le gagner; & le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la riviere de Chalarone, à sept lieues de Lyon. *S. Grégoire le Grand* lui avoit écrit 3 Lettres... Il est différent de *S. DIDIER*, évêque de Cahors, dont nous avons plusieurs *Lettres* dans le *Canisius* de *Basnage* & dans la Bibliothéque des PP. Il mourut le 15 novembre 654.

III. DIDIER, dernier roi des Lombards, fut élu par cette nation après la mort d'*Astolphe*, en 756. Il étoit auparavant connétable de la couronne & duc de Toscane. Quelques-uns des principaux seigneurs inviterent *Rachis*, qui avoit quitté le trône pour s'enfermer dans un cloître, à quitter son monastere. Il se laissa persuader. Pour écarter ce redoutable concurrent, *Didier*, offrit au pape de lui rendre les places envahies par *Astolphe*, & d'y ajouter le duché de Ferrare. L'accord se fit, & le pontife ayant ordonné à *Rachis* de rentrer dans son couvent, il promit d'appuyer l'élection de *Didier* par un corps de troupes Romaines. *Astolphe*, jouant la reconnoissance, feignit d'abord de vouloir vivre en bonne intelligence avec les pontifes de Rome; mais, peu de temps après, il commença les mêmes hostilités que ces prédécesseurs. Il ravagea la Pentapole, fit prisonnier le duc de Spolète, & chassa celui de Bénévent, parce qu'ils étoient liés avec l'évêque de Rome, soutenu du roi de France. Il ne s'abstint d'en venir aux armes avec celui-ci, que par le sentiment de sa foiblesse. La reine *Berthe*, femme de *Pepin*, ayant voulu marier son fils *CHARLES*, depuis surnommé *le Grand*, avec la fille du roi des Lombards, le pape *Etienne III* craignit que cette alliance ne fût contraire à ses intérêts temporels. Il fit tous ses efforts pour en détourner *Charles*; il lui peignit les Lombards comme une nation infâme, dont la race des lépreux avoit tiré son origine; il voulut lui prouver, par l'Écriture, qu'un tel mariage étoit illicite. *Berthe*, loin d'avoir égard à ces déclamations, alla demander elle-même la fille de *Didier*, & l'amena en France où les noces furent célébrées l'année d'après la mort de *Pepin*, en 769. Cette union ne fut pas heureuse. *Charles*, ennuyé d'avoir une femme toujours malade, & qui ne lui donnoit point d'enfants, la renvoya en Lombardie la seconde année de son mariage. *Didier* sentit vivement cet affront & commença à s'en venger sur le pape. Après avoir repris plusieurs villes de l'exarcat, il s'avança du côté de Rome, sous prétexte d'aller visiter le tombeau des Apôtres, & ravagea tous les environs. *Adrien*, qui étoit alors sur le siége de S. Pierre, eut recours au roi de France, qui vola à son secours. *Didier*, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à *Charlemagne*, qui le fit enfermer avec sa femme & ses enfants dans l'abbaye de Corbie. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva

à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint, en Italie, le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

IV. DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au XIII[e] siecle, écrivit, avec *Guillaume* de *St-Amour*, contre les ordres Mendiants, qui, pour cette raison, l'ont mis au rang des hérétiques.

V. DIDIER-JULIEN, (*Didius-Julianus*, empereur Romain, naquit l'an 133 à Milan, d'une famille illustre. Il étoit petit-fils de *Salvius-Julius*, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul & préfet de Rome. *Didier* obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de *Pertinax*, l'an 193; mais, à la nouvelle de l'élection de *Sévere*, il fut mis à mort le 29 septembre, par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un regne de 66 jours. Telle fut la fin d'un vieillard ambitieux, qui, croyant acheter sa fortune, acheta sa mort. La plupart des historiens n'en font pas un portrait avantageux. Il étoit d'une avarice si sordide, qu'il ne se nourrissoit que d'herbes & de légumes. Cependant, si *Dion* doit en être cru, cet empereur de quelques heures trouva trop chétif & trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour *Pertinax*, & il y substitua un festin également somptueux & délicat; il y joua aux dés, selon le même historien, pendant que le cadavre de son prédécesseur étoit encore dans le palais, & il se donna le divertissement de la comédie. *Spartien* réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de *Didier*. Il soutient que le nouveau prince ne mangea qu'après que le corps de *Pertinax* eut été enseveli; que son repas fut fort triste, & qu'il passa la nuit, non en veilles de divertissements & de débauches, mais occupé des embarras de sa position, & des mesures qu'il devoit prendre. Il faut avouer que cette derniere façon de raconter les choses, dit *Crevier*, a bien plus de vraisemblance; & *Dion* paroît trop prévenu contre *Didier-Julien*, avec qui il avoit eu des démêlés; au lieu que *Spartien*, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux prince: enfin, la circonspection dont usa *Didier* à l'égard de la mémoire de *Pertinax*, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures & les invectives leur auroient fait plaisir; & il s'en abstint, par respect pour sa vertu. Voyez SCANTILLA.

VI. DIDIER, (Guillaume de SAINT-) poëte Provençal du XII[e] siecle, mit les *Fables* d'*Esope* en rimes de son pays. Il se fit connoitre par d'autres ouvrages, entr'autres par un *Traité des Songes*, dans lequel il donne des regles pour n'en avoir que d'agréables. Ces regles se bornent à celles de vivre sobrement, à ne point surcharger l'estomac d'aliments, pour qu'ils ne portent point à la tête des vapeurs grossieres & des idées tristes.

VII. DIDIER (ST-). Voyez LIMOJON.

DIDIER DE LA COUR. Voyez COUR (Dom Didier de la).

DIDON, *ou* ELISE, reine & fondatrice de Carthage, étoit fille de *Belus*, roi des Tyriens. Elle fut mariée fort jeune à *Sichée*, prêtre

d'*Hercule*, qui possédoit de grands biens, & que *Pygmalion*, frere de *Didon*, égorgea aux pieds des autels, pour s'emparer de ses trésors. La princesse, avertie en songe par l'ombre de son mari de ce qui s'étoit passé, se saisit elle-même des trésors de *Sichée*, & les fit porter dans un vaisseau où elle s'embarqua promptement avec tous ceux qui fuyoient la cruauté du tyran. Les vents la porterent sur la côte d'Afrique appelée *Zeugitane*, où régnoit *Jarbas*, roi de Gétulie, qui s'opposa à son établissement sur ses terres. Mais *Didon* ne lui ayant demandé à acheter qu'autant de terrain qu'elle pourroit en entourer avec la peau d'un bœuf, le roi y consentit, & le lui accorda. Alors la Princesse découpa ce cuir en bandes si déliées & si longues, qu'elle entoura un espace assez considérable pour y bâtir la ville de Carthage, avec une citadelle appelée *Byrsa*, qui signifie cuir ou peau. Quand la ville fut achevée, le roi *Jarbas* demanda *Didon* en mariage; mais elle le refusa si constamment, que ce prince, piqué de son refus, résolut de l'y forcer par les armes. Il marcha donc à la tête d'une armée contre Carthage. *Didon* aima mieux se donner la mort que de violer les promesses qu'elle avoit faites à son premier mari. *Virgile* a inventé la fable de l'arrivée d'*Enée* à Carthage, où il lui fait épouser *Didon*, qu'il abandonne peu après par ordre de Jupiter; ce qui oblige cette reine infortunée à se poignarder de désespoir sur un bûcher, vers l'an 890 avant J. C. Rien n'est plus fabuleux & plus contraire à la vérité historique, que l'aventure de *Didon* avec *Enée*, imaginée par *Virgile*. Il est certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince Troyen. Peut-être que le poëte Latin sentit cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre, que de priver son poëme d'un épisode si agréable & si intéressant pour les Romains. On y trouve l'origine de la haine qui se forma entre Rome & Carthage, dès le berceau de ces deux villes.

DIDIUS-JULIANUS. Voyez DIDIER-JULIEN.

DIDYME. Voyez I. THOMAS.

I. DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcentrée* ou *Entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguoit, laissa, suivant *Sénèque*, jusqu'à *4000 Traités*. On juge bien qu'ils ne pouvoient pas être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. C'auroit été pour eux un grand travail, qui, d'ailleurs, n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matiere il avoit travaillé. Ce compilateur infatigable étoit un terrible censeur. Le style de *Cicéron*, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique; mais *Cicéron* a subsisté, & qui connoit *Didyme?*

II. DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de cinq ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés & profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particuliérement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. *St Jerôme*, *Ruffin*, *Pallade*, *Isidore*, & plusieurs autres hommes célebres, furent ses disciples. Leur maître mourut en 395, à 85 ans. De tous ses ou-

vrages, il ne nous reste que son *Traité du St Esprit*, traduit en latin par *St Jérôme*. L'attachement de *Didyme* au sentiment d'*Origène*, dont il avoit commenté le livre *des Principes*, le fit condamner après sa mort par le ve concile général. Cet attachement avoit indisposé *St Jérôme* contre lui, & il faut convenir que ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison. Il paroît que c'est dans l'école d'Alexandrie que se sont formés ceux qui ont été les auteurs des grandes hérésies, qui ont causé de si terribles ébranlemens à l'église Grecque pendant le IVe & le Ve siecles. Les ouvrages d'*Origène*, qui y étoient admirés, y répandirent un poison subtil, dont plusieurs furent infectés. D'ailleurs, la possession où étoit cette école, d'être regardée comme un oracle que l'on consultoit de tous côtés, engageoit ceux qui en étoient les docteurs, à beaucoup étudier *Aristote* & *Platon*; à creuser la méthaphysique, pour être en état de satisfaire les philosophes & tous les savants qui proposoient des difficultés sur les vérités de la religion. On eût épargné à l'Eglise une infinité de maux, si l'on se fût persuadé que les véritables sources de la métaphysique sont dans l'Ecriture, & non dans *Platon*.

DIÉ, (Saint) *Déodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siége; & se retira dans les montagnes de Vosges, pour s'y consacrer à la priere & à la méditation. Il mourut vers 684. C'est lui qui a donné son nom à la ville de St-Dié en Lorraine.

DIEGO. Voyez COUTO.

DIEMERBROEK, (Isbrand) né à Montfort en Hollande l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, à 65 ans, professa l'anatomie & la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont: I. *Quatre livres sur la Peste*, in-4°, insérés aussi dans un *Recueil de Traités de Médecine*, publiés à Genève en 1721, in-4°. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement & l'expérience. II. Une *Histoire des maladies & des blessures qui se rencontrent rarement*. III. Divers autres *Ouvrages d'Anatomie & de Médecine*, recueillis à Utrecht, en 1685, in-f°, par *Timann Diemerbroek*, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Ces ouvrages sont pleins de digressions ennuyeuses. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, & les observations manquent quelquefois de justesse & de vérité. Son *Anatomie*, traduite en françois par *Prost*, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIEPENBECK, (Abraham) peintre, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1607, étudia son art sous *Rubens*, & s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. *Diepenbeck* est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux & facile: ses compositions sont gracieuses. Il avoit beaucoup d'intelligence du clair obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on ait publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avoient recours pour des *vignettes*, des *theses*, & de petites *images* à l'usage des écoles & des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675, à 68 ans.

I. DIETERIC, (Jean-Conrad) né à Butzbach en Wétéravie, l'an

1612; mort professeur des langues à Giessen en 1667, à 55 ans, se fit connoître par plusieurs ouvrages; entr'autres, par ses *Antiquités du vieux & du nouveau Testament*, 1671, in-f°, semées d'une érudition profonde; & par un *Lexicon etymologicum Græcum*, estimé.

II DIETERIC, (Jean-Georges) savant d'Allemagne, a donné les *Explications*, dans la langue de son pays, & en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé: *Phytantosa Iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-folio, contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés.

DIEU, (Louis de) professeur Protestant dans le college Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort en 1642, à 52 ans, étoit un savant consommé dans les langues orientales, & qui possédoit beaucoup d'autres langues anciennes & modernes. Son grand pere avoit été domestique de *Charles-Quint*, qui lui accorda des lettres de noblesse, & qui lui donna des marques de bienveillance, quoiqu'il eût embrassé la réformation. Il laissa de savantes observations sur l'Ecriture, sous le titre de *Critica Sacra*, Amsterdam 1693, in-fol. On y trouve l'éclaircissement de plusieurs difficultés. II. *Historia Christi, persicè & latinè*, Leyde 1639, in-4°, curieuse & recherchée. Cet ouvrage est une traduction de la *Vie* de *Jesus-Christ*, écrite en persan par *Jérôme Xavier*, missionnaire jésuite. III. *Grammatica linguarum Orientalium*, Francfort 1683, in-4°; & d'autres ouvrages théologiques... On connoît encore de ce nom, *Antoine* Dieu, célèbre graveur, qui a travaillé d'après *le Brun*. On remarque son estampe du *Sauveur agonisant* dans le jardin des Oliviers.

I. DIEU-DONNÉ I, (*Deusdedit*) pape après *Boniface IV*, le 13 novembre 614, se signala par sa piété & par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir & ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb.

II. DIEU-DONNÉ II, (*A-Deodatus*) pape vertueux & prudent, succéda au pape *Vitalien*, en avril 672, & mourut le 17 juin 676. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule, *Salutem & Apostolicam benedictionem*.

DIGBY, (Kenelme) connu sous le nom de *Chevalier Digby*, étoit fils d'*Evérard Digby*, qui entra dans la conspiration des poudres contre *Jacques I*, & qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du pere, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. *Charles I*, qui ne l'aima pas moins que *Jacques*, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, & gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, & fit plusieurs prises sur eux proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, & surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellents remedes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, & à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de *Digby* à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine veuve de *Charles I*, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape *Innocent X*. Il vit ses biens confis-

qués, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, & ne retourna en Angleterre que lorsque *Charles II* eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 mars 1665, à 60 ans. Il laissa trois fils; l'un d'eux eut deux filles. Les autres moururent sans postérité. On doit au chevalier *Digby* : I. Un *Traité sur l'immortalité de l'ame*, publié en anglois en 1661, in-4°; traduit en latin & imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec *Descartes*, & en avoit profité. II. *Dissertation sur la végétation des Plantes*, traduit de l'anglois en latin par *Dapper*, Amsterdam 1663, in-12; en françois par *Trehan*, 1667, Paris in-12. III. *Discours sur la poudre de Sympathie pour la guérison des plaies*; traduit en latin par *Laurent Strausius* : imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *Dissertation de Charles de Dionis*, sur le *Tænia* ou *Ver plat*.

DIGNA *ou* DUGNA, femme courageuse d'Aquilée en Italie, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. Sa ville ayant été prise par *Attila*, roi des Huns, l'an de J. C. 452, ce prince voulut attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais aussi-tôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur une riviere, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder !*

DILLEN, (Jean-Jacques) natif de Darmstadt en Allemagne, & professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : I. *Catalogus Plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, in-fol. 2 vol. Londres 1732, avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, in-fol.

DIMITRONICIUS, (Basile) général d'armée du grand duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entr'eux prirent la fuite, & furent arrêtés sur les frontieres de Lithuanie, & menés au grand duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, & dirent à ce prince que *Basile* avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, & qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand duc, outré de colere, manda aussi-tôt le général; & malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourments. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, & qu'on chassât cet animal dans la riviere. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand duc lui dit à haute voix : que *puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le Roi de Pologne, il y allât avec cet équipage*. Ainsi périt *Dimitronicius*, quoique innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, & qui maltraitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de *Jacob* & de *Lia*, née vers l'an 1746 avant J. C., fut violée par *Sichem*, fils d'*Hemor*, roi de Salem, auquel sa beauté & sa grâce à danser avoient inspiré une violente passion. *Siméon & Lévi*, freres de la belle outragée, pour venger sa honte, engagerent *Sichem* à recevoir la circoncision avec son peuple, en lui faisant espérer de lui donner *Dina* en mariage. Ils profiterent du temps auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, & que la plaie étoit encore fraiche, les massacrerent tous & pillerent leur ville.

DINARQUE, orateur Grec, fils de *Sostrate* & disciple de *Théophraste*, gagna beaucoup d'argent à composer des harangees, dans un temps où la ville d'Athénes étoit sans orateur. Accusé de s'être laissé corrompre par les présents des ennemis de la république, il prit la fuite, & ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J. C. De 64 *Harangues* qu'il avoit composées, il n'en reste plus que 3, dans la collection des orateurs anciens d'*Etienne*, 1575, in-fol.; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tomes in-fol.

DINOCRATE *ou* DIOCLÈS, de Macédoine, architecte, qui proposa à *Alexandre le Grand* de tailler le mont-Athos en la forme d'un homme tenant dans sa main gauche une ville, & dans la droite une coupe, qui recevroit les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne, pour les verser dans la mer. *Alexandre* ne crut pas qu'un pareil projet pût être exécuté; mais il retint l'architecte auprès de lui, pour bâtir Alexandrie. *Pline* assure qu'il acheva de rétablir le temple de *Diane* à Ephese. Après avoir mis la derniere main à ce grand ouvrage, *Ptolomée - Philadelphe* lui ordonna d'élever un temple à la mémoire de sa femme *Arsinoé*. *Dinocrate* se proposoit de mettre à la voute de ce monument une pierre d'aimant, à laquelle la statue de cette princesse auroit été suspendue. Il vouloit étonner le peuple par cette merveille, & l'obliger à adorer *Arsinoé* comme une déesse; mais, *Ptolomée* & son architecte étant morts, ce dessein ne fut pas exécuté.

DINOSTRATE, géometre, ancien contemporain de *Platon*, fréquentoit l'école de ce philosophe, école célebre par l'étude que l'on y faisoit de la géometrie. Il est un de ceux qui contribuerent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice*, ainsi nommée, parce que, si on pouvoit la décrire en entier, on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH, (Richard) historien Protestant, né à Coutances, mort, vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé: *De bello civili Gallico*, écrit sans partialité.

DINOUART, (Antoine-Joseph-Toussaint) prêtre, chanoine du chapitre de St. Benoit à Paris, de l'académie des Arcades de Rome, né d'une famille honnête à Amiens le 1 nov. 1715, mort à Paris le 23 avril 1786. Après avoir rempli les fonctions du ministere sacré dans sa patrie, il vint habiter la capitale pour se livrer aux travaux du cabinet. M. *Joly-de-Fleuri*, alors avocat-général, lui accorda son estime, sa confiance & sa protection. Il travailla d'abord au *Journal Chrétien*, sous l'abbé *Joannet*; & le zele avec lequel il attaqua certains écrivains, & sur-tout M. de *Saint-Foix*, lui procura quelques désagréments. Il avoit dénoncé ce dernier comme un incrédule qui ne cherchoit que l'occasion de glisser son poison dans ses ouvrages. L'auteur Breton, vif & bouillant, lui intenta un procès criminel, ainsi qu'à l'abbé *Joannet*. Cette petite querelle finit par une espece de réparation que les deux Journalistes lui firent dans leur écrit périodique. L'abbé *Dinouart* travailla bientôt pour son compte; en octobre 1760 il commença son *Journal ecclésiastique*, ou *Bibliothéque des sciences ecclésiastiques*, qu'il a continué jusqu'à sa mort. Il avoit formé une correspondance étendue avec les curés de province, qui le consultoient sur les difficultés de leur ministere. Cette corres-

pondance servit à faire valoir son *Journal*, qui étoit rempli d'ailleurs de solides instructions sur toutes les parties de la discipline, de la morale & de l'histoire ecclésiastique. Le rédacteur puisoit à la vérité, sans scrupule, presque tous ses articles dans des livres connus, sans y changer un seul mot; il a inséré, par exemple, dans son *Journal*, toute la partie ecclésiastique de l'*Histoire universelle* de M. *Hardion*; mais les curés de campagne qui n'avoient pas ce livre & quelques autres, étoient charmés de le retrouver dans la compilation périodique de l'abbé *Dinouart*. D'autres critiques lui ont reproché de faire un alliage peu convenable de matieres; d'annoncer, par exemple, dans la même feuille le *Baume de Genevieve* & des *Sermons à vendre*, pour les jeunes orateurs qui ne veulent pas se donner la peine d'en composer; mais en cela, l'abbé *Dinouart* ne cherchoit qu'à procurer des secours utiles, soit pour le corps, soit pour l'ame. Il avoit naturellement l'ame bonne & le cœur sensible. La grande vivacité de son caractere qui le jetoit quelquefois dans des emportements passagers, qu'il condamnoit lui-même, lui donnoit aussi de l'activité pour obliger, & il n'en laissoit pas échapper les occasions. On a de lui, l'*Embryologie sacrée*, traduite en latin, in-12. Le *Manuel des Pasteurs*, 3 vol. in-12. Ouvrage très-utile pour l'exercice des fonctions pastorales. III. La *Rhétorique du Prédicateur*, ou *Traité de l'éloquence du corps*, in-12, dont le style n'est point le principal mérite. En général, il écrivoit d'une maniere diffuse, lâche & incorrecte, en prose comme en vers; car il se mêloit d'être poëte françois & latin.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte & professeur en droit à Bologne, florissoit sur la fin du XIIIe siecle. Il passoit pour le premier jurisconsulte de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, & la netteté de son style. Le pape *Boniface VIII* le fit travailler à la compilation du VIe livre des Décrétales, appelé le *Sexte*. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin de n'avoir pas été honoré de la pourpre Romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil: I. D'un *Commentarium in regulas Juris pontificii*, in-8°. *Cynos*, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; &, si l'on en croit *Alciat*, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que *Charles du Moulin*, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De Glossis contrariis*, 2 vol. in-f°, dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, &c.

I. DIOCLÈS, héros révéré chez les Mégariens, qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Dioclèides*.

II. DIOCLÈS, géometre connu par la courbe, appelée *Cycloïde*, qu'il imagina pour la solution du problême des deux moyennes proportionnelles, florissoit avant le Ve siecle... Voyez EPICURE.

III. DIOCLÈS. Voyez DINOCRATE.

DIOCLÉTIEN, (*Caïus-Valerius Diocletianus*) dont le nom primitif étoit *Dioclès*, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il étoit fils d'un greffier; d'autres, qu'il avoit été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que

ſa famille étoit fort obſcure. Il commença par être ſoldat, & parvint, par degrés, à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais, lorſqu'il fut élevé à l'empire l'an 284, après l'aſſaſſinat de *Numérien*. On dit qu'il tua, de ſa propre main, *Aper*, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une Druide lui avoit faite, qu'il ſeroit empereur ſitôt qu'il auroit lui-même immolé *Aper*. Comme ce mot ſignifie en latin *ſanglier*, il tuoit auparavant tous les ſangliers qu'il rencontroit; mais lorſqu'il eut donné la mort à *Aper*, il dit à *Maximien-Hercule*, à qui il avoit confié cette prophétie: *Voilà la prédiction de la Druide accomplie!* Ce *Maximien-Hercule* étoit ſon ami. Ils avoient été ſimples ſoldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avoient toujours été fort unis, avant de régner enſemble: ils le furent encore plus étroitement lorſqu'ils régnerent; &, quoiqu'ils ne fuſſent pas parents, on les appeloit freres. L'an 292 fut marqué par la défaite d'*Achillée*: (*Voyez* ce mot). Il créa, la même année, deux nouveaux Céſars, *Conſtance-Chlore* & *Galere-Maximien*. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que, chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers & de ſoldats que ſes collegues, on fut obligé d'augmenter conſidérablement les impôts. Ce fut *Galere* qui inſpira à *Dioclétien* ſa haine pour le Chriſtianiſme. Il l'avoit aimé pendant pluſieurs années, à ce qu'aſſure *Euſebe*; il changea tout-à-coup de ſentiment. Ses collegues eurent ordre de condamner aux ſupplices, chacun dans leur département, tous ceux qui profeſſoient la religion Chrétienne, & de faire démolir les égliſes, de brûler leurs livres, de vendre, comme des eſclaves les moindres d'entre eux, & d'expoſer les plus diſtingués à des ignominies publiques. Cette perſécution, la derniere avant *Conſtantin*, commença la 19ᵉ année du regne de *Dioclétien*, (c'eſt-à-dire, l'an 303 de J. C., & 239 ans après la premiere ſous *Néron*): elle dura 10 ans, tant ſous cet empereur, que ſous ſes ſucceſſeurs. Le nombre des martyrs fut ſi grand, que les ennemis du Chriſtianiſme crurent lui avoir donné le coup mortel, & s'en vanterent dans une inſcription qui portoit: *Qu'ils avoient aboli le nom & la ſuperſtition des Chrétiens, & rétabli l'ancien culte des Dieux*. Pour ſe vanter d'une pareille choſe, il falloit qu'on eût fait périr bien des fideles. Comment donc un auteur célebre oſe-t-il dire: *Qu'il n'eſt pas vrai que les provinces furent inondées de ſang, comme on ſe l'imagine?* Cela n'eſt, malheureuſement, que trop vrai. Mais, loin que la perſécution accélérât la ruine du Chriſtianiſme, elle ne ſervit qu'à faire triompher la religion. On peut certainement avouer que *Dioclétien* fut un perſécuteur, en rendant juſtice d'ailleurs à ſes bonnes qualités. C'eſt ce qu'a fait *Crevier*, qui en trace ce portrait impartial & fidele: « A tout prendre, dit-il, ce fut un » grand prince; génie élevé, éten» du, ſachant ſe faire obéir & » même reſpecter de ceux de qui » il ne pouvoit exiger une entiere » obéiſſance; ferme dans ſes pro» jets, & prenant les plus juſtes » meſures pour l'exécution; actif » & toujours en mouvement; ſoi» gneux de placer le mérite, & d'é» loigner de ſa perſonne les hom» mes vicieux; attentif à entrete» nir l'abondance dans la capitale, » dans les armées, dans tout l'em» pire. Mais, avec tant de qualités » dignes d'eſtime, il connut peu

» l'art de se rendre aimable; & » quoiqu'il se fît une gloire d'i» miter *Marc-Aurele*, il s'en fallut » beaucoup qu'il représentât sa » bonté. Outre la persécution » cruelle qu'il ordonna contre » les Chrétiens, en général son » gouvernement fut dur & ten» dant à fouler les peuples. Toute » l'histoire lui a reproché la hau» teur, le faste, l'arrogance. Sa » prudence même dégénéroit en » finesse, & inspiroit la défiance » & les soupçons. On a remar» qué que son commerce étoit » peu sûr, & que ceux qu'il ap» peloit ses amis, ne pouvoient » pas compter sur une affection » véritable & sincere de sa part. » Son caractere ressembloit beau» coup à celui d'*Auguste* : l'un & » l'autre, ils rapportoient tout à » eux-mêmes, & ils ne furent ver» tueux que par intérêt. Mais la » modestie & la douceur établis» sent une différence bien avanta» geuse en faveur du fondateur de » la monarchie des *Césars*, par» dessus le prince que je lui com» pare. En ce qui regarde la guer» re, le parallele ne se dément » point. Ils ne l'aimerent ni l'un, » ni l'autre; ils n'y excellerent » point, quoique l'on ne puisse » pas dire qu'ils y fussent igno» rants, ni qu'ils manquassent » de courage dans les occasions » qui en demandoient. Tous deux » ils suppléerent à ce qu'ils sen» toient que l'on pouvoit de» sirer en eux à cet égard, par » le choix de bons & habiles lieu» tenants ou associés. *Dioclétien* » n'avoit l'esprit nullement cul» tivé, & je ne vois rien qui nous » invite à croire qu'il ait favorisé » & protégé les lettres qu'il igno» roit ». Tel fut ce prince jusqu'au temps de son abdication. Le 13 décembre 304, *Dioclétien*, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande foiblesse, qu'on le crut mort. Il revint; mais son esprit, totalement affoibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Cet affoiblissement, joint aux vexations de *Maximien-Galere*, l'obligea de se dépouiller de la pourpre impériale dans Nicomédie, l'an 305 de J. C. Ayant recouvré sa santé, il vécut encore 9 ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie. Il s'amusoit à cultiver ses jardins & ses vergers, disant à ses amis « qu'il n'avoit commencé à vi» vre que du jour de sa renoncia» tion ». On ajoute même que *Maximien* ayant voulu l'engager à remonter sur son trône, il répondit : *Le trône ne vaut pas la tranquillité de ma vie ; je prends plus de plaisir à cultiver mon jardin, que je n'en ai eu autrefois à gouverner la terre.* Les réflexions de sa retraite furent d'un homme sage. *Un Roi*, disoit-il, *ne voit jamais la vérité de ses yeux. Il est obligé de se fier aux yeux des autres, & il est presque toujours trompé. On le porte à combler de faveurs ceux qui mériteroient des châtiments, & à punir ceux qu'il devroit récompenser.* Il est vrai que cette vie dut être fort douce pour lui, tant que les *Césars*, qui lui devoient la pourpre, vécurent, parce qu'ils lui marquoient la plus grande déférence. Mais, lorsque *Constantin* & *Licinius* furent seuls maîtres dans l'Occident, *Dioclétien* ne dut pas trouver tant de plaisir à cultiver son jardin. Le premier venoit de faire mourir *Maximien* & *Maxence* son fils, que *Dioclétien* avoit toujours aimés. *Constantin* lui écrivit même pour lui reprocher cette amitié, & le vieillard intimidé résolut (dit-on) de finir sa vie en se refusant les aliments. Il mourut en effet

l'an 314 de J., à 68 ans. Son règne fut marqué par quelques lois intéressantes, & par les édifices superbes dont il embellit plusieurs villes de l'empire, sur-tout à Rome, Milan, Nicomédie & Carthage. Mais ses dépenses en bâtiments furent un peu onéreuses au peuple, & sa magnificence fastueuse produisit des effets pernicieux. Ses successeurs *Galere-Maximien*, *Maximin Daïa & Maxence*, imitant sa vanité, sans avoir ses vertus, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*Eternels*, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des Dieux. C'est depuis *Dioclétien* que l'empire, épuisé de plus en plus, commença de tomber dans une décadence trop réelle. Ecoutons sur ce sujet intéressant M. l'abbé de *Condillac*: « Depuis » *Auguste* jusqu'à *Marc-Aurele*, » (dit ce sage écrivain) les Ro» mains se soutinrent sous les » bons empereurs, par leurs pro» pres forces bien ménagées; & » sous les mauvais, par l'habitu» de où l'on étoit de les craindre: » on les redoutoit, moins parce » qu'ils pouvoient vaincre, que » parce qu'on se souvenoit de » leurs victoires. Depuis *Marc-* » *Aurele* jusqu'à *Dioclétien*, tout » concouroit à leur ruine; les » plus grands succès furent sans » fruit; il ne leur resta que la gloi» re de se défendre, & ils se rui» noient par leurs victoires. Les » guerres civiles & les guerres » étrangeres concouroient à dé» peupler les provinces; les dé» vastations des barbares les ap» pauvrissoient; les abus qu'on » pallioit par intervalles, & qui » se reproduisoient avec plus de » violence, augmentoient conti» nuellement les désordres; & les » impôts, qui se multiplioient » d'autant plus qu'il restoit moins » de ressources, achevoient de » mettre le comble à la misere. » Sous *Dioclétien*, quatre princes » & quatre grandes armées furent » un surcroît de charges que l'état » ne pouvoit supporter qu'en s'é» puisant. C'est néanmoins dans ces » circonstances que le faste Asiati» que s'introduisit à la cour des » empereurs: faste qui coûta quel» quefois aux peuples autant que » l'entretien même des armées. » Alors Rome cessa d'être le cen» tre des richesses de l'empire, » parce que les empereurs n'y vin» rent presque plus; elle s'appau» vrissoit donc sensiblement, & » cependant on continua d'assujet» tir l'Italie aux mêmes imposi» tions qu'elle payoit auparavant. » Enfin l'empire dont les richesses » s'épuisoient, manquoit encore » de bras pour le défendre. Com» me avant *Dioclétien* la condition » des soldats étoit la plus heureu» se, depuis que les armées dispo» soient de la dignité impériale, » & que prendre le parti des ar» mes, c'étoit changer sa qualité » d'esclave en celle d'oppresseur » & de tyran; l'empire trouvoit » toujours à sa disposition plus de » milice qu'il n'en avoit besoin. » Mais lorsque ce prince eut ac» coutumé les légions à l'obéis» sance, les armées n'étant plus » en état de déposer les empereurs, » de piller les peuples, & de se » faire donner arbitrairement des » gratifications, le sort des soldats » ne fut plus envié, & personne » ne voulut plus porter les ar» mes... » Les empereurs ayant été réduits à prendre des Barbares à leur solde, ces Barbares sentirent bientôt qu'ils faisoient toute la force de l'empire, &, de vils mercenaires qu'ils étoient d'abord, ils voulurent devenir maîtres; & dès-lors tout fut perdu. L'*Ere de Dio-*

clétien ou *des Martyrs*, qui a été long-temps en usage dans l'Eglise, & qui l'est encore chez les Cophtes & les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *Bains* qu'il fit batir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le *Trésor d'Antiquités* de *du Boulai*, in-fol.

DIOCRE, (Raimond) nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit avec raison par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la IVe leçon de l'Office des Morts: *Responde mihi, &c.* & cria tout haut, par 3 différentes fois: *Justo* DEI *judicio accusatus sum... judicatus sum... condemnatus sum.* On ajoute que ce miracle fut la cause de la retraite de St BRUNO. *Gerson* est le premier qui en ait fait mention, mais comme d'une histoire douteuse. *Voyez* la Dissertation de *Launoi* : *De vera causa secessûs Sti* BRUNONIS *in Eremum.*

DIODATI, (Jean) ministre, professeur de théologie à Genève, natif de Lucques, mourut à Genève en 1652, à 73 ans. On a de lui: I. Une *Traduction de la Bible en italien*, publiée, pour la 1re fois, en 1607, à Genève, avec des notes; & réimprimée en 1641, in-fol., dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en françois*, in-f°, à Genève, en 1664, écrite d'un style barbare. III. Une *Version françoise de l'Histoire du Concile de Trente*, par *Fra-Paolo*; aussi mal écrite que sa Bible, mais assez exacte. *Diodati* avoit été député au fameux synode de Dordrecht, en 1618; & lorsqu'il apprit la malheureuse fin de *Barneveldt*, avocat-général de Hollande, il dit que *les canons du synode de Dordrecht avoient emporté la tête de l'Avocat de Hollande*; & ce jeu-de-mots renfermoit une vérité.

I. DIODORE de SICILE, ainsi appelé, parce qu'il étoit d'Agyre, ville de Sicile, écrivoit sous *Jules César* & sous *Auguste*. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler; & le long séjour qu'il fit à Rome, lui donna le moyen de faire des recherches utiles dans les bibliothéques. Son ouvrage étoit divisé en XL livres, dont il ne nous reste que XV, avec quelques fragments. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Syriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles & fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais, comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux; & on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumiere sur l'histoire ancienne. *Diodore* n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes & de longues harangues. Il n'en rejette pourtant pas entiérement l'usage, & croit qu'on peut les employer fort à propos, quand l'importance de la matiere semble le demander. Après la défaite de *Nicias*, on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devoit faire aux prisonniers Athé-

niens. *Diodore* rapporte les harangues des deux orateurs, qui sont longues & fort belles, sur-tout la premiere. On ne doit pas compter absolument sur les dates de chronologie, ni sur les noms, soit des archontes d'Athenes, soit des tribuns & consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes. Cette Histoire offre, de temps en temps, des réflexions fort sensées & fort judicieuses. *Diodore* a sur-tout grand soin de rapporter les succès des guerres & des autres entreprises, non au hasard, ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs historiens; mais à une sagesse & à une providence qui préside à tous les évenements. Cet historien a été traduit en latin, en partie, par *le Pogge*, & en françois, par l'abbé *Terrasson*. (*Voyez* TERRASSON). On prétend que celui-ci n'entreprit cette *traduction*, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à *Diodore* de Sicile, historien un peu crédule & écrivain du second ordre, mais cependant nécessaire pour l'histoire ancienne. C'est *Homere* qu'il faut comparer à *Milton*; *Démosthene* à *Bossuet*; *Tacite* à *Guichardin*, ou peut-être à personne; *Séneque* à *Montagne*; *Archimede* à *Newton*; *Aristote* à *Descartes*; *Platon* & *Lucrece* au chancelier *Bacon*. Pour lors, le procès des anciens & des modernes ne sera plus si facile à juger. Nous avons dit que *Diodore* de Sicile étoit crédule : en faut-il d'autre preuve que sa *description de l'Ile de Paneaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue; des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus par-tout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de 4000 pieds de longueur? &c. &c. La premiere édition latine de *Diodore* est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de *Henri Etienne*, en grec, 1559, parfaitement imprimée; & celle de *Weisseling*, Amsterdam, en grec & en latin, avec les remarques de différents auteurs, les variantes, & tous les fragments de l'historien Grec, 1746, 2 vol. in-fol. On estime aussi celle qui a été donnée par *L. Rhodeman*, Hanau, *Wechel*, in-fol. 2 volumes, 1604.

II. DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, & ensuite évêque de Tharse, fut disciple de *Sylvain*, & maître de *S. Jean-Chrysostôme*, de *S. Basile*, & de *S. Athanase*. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus & à son zele pour la foi : éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. *S. Cyrille* au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C., & le regarde comme le précurseur de *Nestorius*; mais ce jugement ne paroît pas fondé. *Diodore* fut un des premiers commentateurs qui s'attacherent à la lettre de l'Ecriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments, dans les *Chaînes des Peres Grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur J. C.

DIODOTE, *Voy.* TRYPHON.

I. DIOGÈNE, d'Apollonie dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que *Socrate* philosophât à Athènes. Il fut disciple & successeur d'*Anaximènes*, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant

la cause premiere. Il reconnut, comme lui, que l'air étoit la matiere de tous les êtres; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense & se raréfie. Il florissoit vers l'an 500 avant J. C. On dit que c'étoit un esprit souple & adroit, susceptible de toutes les formes. Il étoit souvent appelé à la cour des princes qui régnoient dans l'Asie mineure, & qui profitoient de ses lumieres, soit pour établir de nouvelles lois, soit pour rédiger par écrit des traités de paix ou d'alliance.

II. DIOGENE le *Cynique*, né à Sinope ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnoyeur, il devint Cynique: son châtiment fit naître sa philosophie. En se retirant de Sinope, il écrivoit à ses compatriotes: *Vous m'avez banni de votre ville, & moi je vous rélegue dans vos maisons. Vous restez à Sinope, & je m'en vais à Athenes; je m'entretiendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens du monde, tandis que vous serez dans la plus mauvaise compagnie.* Il emmena avec lui un esclave, nommé *Ménade*, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui, il répondit: *Ne seroit-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Diogene, & que Diogene ne pût vivre sans Ménade?* Arrivé à Athenes, il alla trouver *Antisthène*, chef des Cyniques; mais ce philosophe, qui avoit fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. *Antisthène* prit un bâton pour le chasser: *Frappez*, lui dit Diogene; *tant que vous aurez quelque chose à m'apprendre, vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous.* Le maître, vaincu par sa persévérance, lui permit d'être son disciple. Jamais il n'en eut de plus zélé. *Diogène* goûta beaucoup un genre de philosophie qui lui promettoit de la célébrité, & qui ne lui prescrivoit que le renoncement à des richesses qu'il n'avoit point. Il joignit aux pratiques rigoureuses du Cynisme, de nouveaux degrés d'austérité. Il prit l'uniforme de la secte; un bâton, une besace, & n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant apperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main: *il m'apprend*, dit-il, *que je conserve du superflu*; & il cassa son écuelle. Un tonneau lui servoit de demeure, & il promenoit par-tout sa maison avec lui, comme les limaçons promenent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace & son tonneau, il fût plus modeste; il étoit aussi vain sur son fumier, qu'un monarque Persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez *Platon*, dont la philosophie étoit douce & commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant: *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste...* *Platon* ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes*; *Diogène* pluma un coq, & le jetant dans son école: *Voilà*, dit-il, *votre homme.* C'est apparemment alors que *Platon* dit, que *Diogène étoit un Socrate fou... Alexandre le Grand* étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui? *Diogène* le pria de se détourner seulement tant soit peu, & de ne pas lui ôter son soleil. Le conquérant fut vaincu dans cette occasion par le philosophe. Cette réponse lui parut si sublime, qu'il dit:

dit: « *Si je n'étois pas* Alexandre, » *je voudrois être* Diogène ».

Sensit Alexander, testa cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

JUVEN. Sat. XIV.

A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer le vainqueur Macédonien sous le nom de *Bacchus de l'Inde*, qu'il demanda, lui, à être adoré sous le nom de *Sérapis de la Grece*. Né avec un esprit plaisant, vif, ingénieux, & avec une ame fiere & élevée, il se joua de toutes les folies & brava toutes les terreurs. Un jour le Cynique parut en plein midi dans une place publique, avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchoit. *Un homme*, répondit-il.... Une autre fois, il vit les juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite phiole dans le trésor public : *Voilà de grands voleurs*, dit-il, *qui en conduisent un petit...* Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria qu'*il seroit à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits....* Il avoit été quelque temps captif. Comme on alloit le vendre, il cria: *Qui veut acheter un maître?* On lui demanda : *Que sais-tu faire?* — *Commander aux hommes*, répondit notre Cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : *Vous êtes mon maître*, lui dit-il; *mais préparez-vous à m'obéir comme les grands aux médecins*. Ses amis voulurent le racheter: — *Vous êtes des imbécilles*, leur dit-il; *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions...* *Diogene* s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que *Xeniades* (c'étoit son nom) lui confia ses fils & ses biens, en disant par-tout : *Un bon Génie est entré chez moi*. On croit qu'il vieillit & mourut dans cette maison, l'an 320 avant J. C., à 96 ans. On le trouva sans vie enveloppé de son manteau. Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, & qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussiere. *Mais vous servirez de pâture aux bêtes*, lui dirent ses amis. — *Eh bien*, répondit-il, *qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes*. — *Et comment pourrez-vous le faire*, répliquerent-ils, *puisque vous ne sentirez rien*. — *Que m'importe donc*, reprit Diogene, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funebres. Ses amis lui firent des obseques magnifiques à Corinthe. Les habitants de Sinope lui érigerent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'étoit à cet animal qu'on comparoit les Cyniques, parce qu'ils aboyoient après tout le monde. On rapporte de lui plusieurs belles pensées. « IL y a » un exercice de l'ame, & un exer- » cice du corps. Le premier est » une source féconde d'images » sublimes qui naissent dans l'ame, » qui l'enflamment & qui l'élevent. » Il ne faut pas négliger le second, » parce que l'homme n'est pas en » santé, si l'une des deux parties » dont il est composé est malade... » Tout s'acquiert par l'exercice : » il n'en faut pas même excepter la » vertu; mais les hommes ont tra- » vaillé à se rendre malheureux, » en se livrant à des exercices qui » sont contraires à leur bonheur, » parce qu'ils ne sont pas confor- » mes à leur nature.... L'habitude » répand de la douceur jusque » dans le mépris de la volupté..., » On doit plus à la nature qu'à la

» loi... Tout est commun entre le » sage & ses amis ; il est au milieu » d'eux comme l'Être bienfaisant » & suprême au milieu de ses créa- » tures... Il n'y a pas de société » sans loi. C'est par la loi que le » citoyen jouit de sa ville, & le » républicain de sa république. » Mais si les lois sont mauvaises, » l'homme est plus malheureux & » plus méchant dans la société que » dans la nature... Ce qu'on appelle » *gloire* est l'appât de la sottise; » & ce qu'on appelle *noblesse* en est » le masque..... Une république » bien ordonnée seroit l'image de » l'ancienne vie du monde... Quel » rapport essentiel y a-t-il entre » l'astronomie, la musique, la » géométrie, & la connoissance » de son devoir, & l'amour de la » vertu?... Le triomphe de soi est » la consommation de toute philo- » sophie..... La prérogative du » philosophe est de n'être surpris » par aucun événement... Le com- » ble de la folie est d'enseigner la » vertu, d'en faire l'éloge & d'en » négliger la pratique... L'amour » est l'occupation des désœuvrés.. » L'homme dans l'état d'imbécil- » lité, ressemble beaucoup à l'ani- » mal dans son état naturel... Le » médisant est la plus cruelle des » bêtes farouches, & le flatteur la » plus dangereuse des bêtes pri- » vées... Il faut résister à la for- » tune par le mépris, à la loi par » la nature, aux passions par la » raison... Tâche d'avoir les bons » pour amis, afin qu'ils t'encou- » ragent à faire le bien ; & les » méchants pour ennemis, afin » qu'ils t'empêchent de faire le » mal... Tu demandes aux Dieux » ce qui te semble bon ; & ils » t'exauceroient peut-être, s'ils » n'avoient pitié de ton imbécil- » lité... Traite les Grands comme » le feu, & n'en sois jamais ni trop » éloigné, ni trop près..... Les » grammairiens s'amusent à gloser » sur les fautes des auteurs, & ne » pensent pas à corriger les leurs... » Les musiciens ont soin de mettre » leurs instruments d'accord, sans » se soucier d'accorder leurs pas- » sions... Les orateurs s'étudient à » bien parler, & non pas à bien » faire... Les avares sont sans cesse » occupés à amasser des richesses, » & ne savent pas s'en servir ». Ces maximes sont excellentes ; mais le Cynique en avoit aussi de pernicieuses. Il s'abandonnoit avec impudence à des excès indignes, qu'il excusoit en disant : qu'*il voudroit pouvoir appaiser avec autant de facilité les desirs de son estomac.* Il se glorifioit de ces turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile, & qui ont fait dire qu'*il ne falloit pas trop regarder au fond de son tonneau.* Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, & selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les vertus de *Diogene* étoient plutôt le fruit de l'orgueil que de la sagesse. Cependant, comme son caractere avoit un fonds d'enjouement, il est vraisemblable que le tempérament entroit pour beaucoup dans cette insensibilité tranquille & gaie qui lui faisoit mépriser les maux de la nature & les injures des hommes. *Voyez* l'art. I. ZENON.

III. DIOGENE le *Babylonien*, philosophe Stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Séleucie, près Babylone. Il fut disciple de *Chrisippe.* Les Athéniens le députerent à Rome, avec *Carnéades* & *Critolaüs*, l'an 155 avant Jesus-Christ. *Diogene* mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse pendant le cours de sa vie, autant par sa

conduite que par ses discours. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colere, & qu'il déclamoit fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage. *Je ne me fâche point*, lui dit Diogene; *je doute néanmoins si je devrois me fâcher*.

IV. DIOGENE-LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe Epicurien, composa en grec la *Vie des Philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, & même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractere & les mœurs des plus célebres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit. Il se mêloit cependant de faire des vers, & il en a surchargé ses *Vies des Philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La 1re édition de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-folio; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de *Ménage*, 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en françois, en style allemand. Sa version est imprimée chez *Schneider*, à Amsterdam, & à Rouen, sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictete*, de *Confucius*, & un *Abrégé Historique des Femmes philosophes de l'antiquité*. On a une édition de *Diogène*, imprimée à Coire, avec les notes de *Longueil*, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Quelques écrivains, entr'autres *Voltaire*, nomment toujours l'historien des philosophes, *Diogène* de *Laërce*: il faut écrire *Diogène-Laërce*, ou *Diogène* de *Laërte*.

V. DIOGENE. Voyez VI. ROMAIN.

DIOGENEN, d'Héraclée dans le Pont, célebre grammairien Grec du IIe siecle, a laissé *Proverbia Græca*; Anvers, 1612, in-4°, grec & latin.

DIOGNÈTE, philosophe sous *Marc-Aurèle*, apprit à ce prince à aimer & pratiquer la philosophie, & à faire des *Dialogues*. L'éleve eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognète*, qui se trouve parmi les ouvrages de *St Justin*. Il paroît certain que cette Lettre n'a pas été écrite à un Juif, comme quelques savants l'ont cru, mais à un Payen. La maniere dont l'auteur parle des faux Dieux à celui auquel il écrit, ne laisse presque aucun lieu d'en douter : *Envisagez*, (dit-il à Diognète) *non-seulement des yeux du corps, mais encore de ceux de l'esprit, en quelle maniere & sous quelle forme existent ceux que vous regardez comme des Dieux. L'un est de pierre, l'autre d'airain; cependant vous les adorez, vous les servez!* Parleroit-on ainsi à un Juif? Cette Lettre à *Diognète* est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie, des mœurs des premiers Chrétiens; & ce qu'il dit des mysteres de la religion, est plein de force & de grandeur.

I. DIOMEDE. Voyez HERCULE.

II. DIOMEDE, fille de *Phorbas*, qu'*Achille* substitua à *Briséis*, pour en faire sa maîtresse, lorsqu'*Agamemnon* lui enleva celle-ci.

III. DIOMEDE, fils de *Tydée* & de *Déiphile*, fille d'*Adraste*, roi d'Argos, étoit roi d'Etolie. Il

partit avec les princes Grecs pour la guerre de Troye, & y fit de si grands exploits, qu'il étoit le plus brave de toute l'armée, après *Achille* & *Ajax*, fils de *Télamon*. *Homère* représente ce héros comme le favori de *Pallas*. Cette déesse le suit par-tout : c'est par son secours qu'il tue plusieurs rois de sa main ; qu'il soutient des combats singuliers contre *Hector*, contre *Enée* & les autres princes Troyens ; qu'il se saisit des chevaux de *Rhesus* ; qu'il enleve le Palladium ; enfin, qu'il blesse le dieu *Mars*, & ensuite *Vénus* même qui s'étoit présentée pour secourir son fils. La déesse en fut si outrée de dépit, que pour s'en venger, elle inspira à sa femme *Egiale* une violente passion pour un autre. *Diomède*, instruit de cet affront, ne voulut point retourner dans sa patrie ; il alla aborder sur les côtes d'Apulie ou de la Pouille en Italie, où le roi *Daunus* lui ayant cédé une partie de ses états, il y bâtit des villes, & y mourut. Voyez DOLON & *II*. EGIALÉE.

IV. DIOMEDE, grammairien, plus ancien que *Priscien*, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres, *De orationis partibus*, & *vario Rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'*Elie Putschius*, en 1605, in-4°, passe pour la meilleure. Voyez I. DONAT.

I. DION, de Syracuse, capitaine & gendre de *Denys l'ancien*, tyran de Syracuse, engagea ce prince à faire venir *Platon* à sa cour. *Dion* chassa de Syracuse *Denys le jeune*, & rendit de grands services à sa patrie. Il fut assassiné par *Callippe*, un de ses amis, l'an 354 avant J. C.

II. DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premieres dignités par différents empereurs, au rang de sénateur par *Pertinax*, au consulat par *Sévere*, à la place de gouverneur de Smyrne & de Pergame par *Macrin*, & à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie & de la Pannonie, par *Alexandre-Sévere*. DION revint à Rome, où il fut consul pour la 2e fois en 229, & retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. *D. Cassius* étoit honnête homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres & travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire Romaine*, en 80 livres. Elle commençoit à l'arrivée d'*Enée* en Italie, & finissoit au regne d'*Alexandre-Sévere*. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivants, depuis la fin du 35e jusqu'au 54e sont complets ; les 6 qui suivent sont tronqués, & nous n'avons que quelques fragments des 20 derniers. Il y a un *Abrégé* de cette Histoire depuis le 35e livre, par *Xyphilin*, neveu du patriarche de Constantinople, dans le XIe siecle. *Dion* avoit pris *Thucydide* pour son modele : il lui est très-inférieur ; mais il tâche de l'imiter dans sa maniere de narrer, & sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses ; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux ; mais on l'accuse d'avoir été crédule, superstitieux, bizarre, partial, également porté à la flatterie & à la satyre. Il prend parti pour *César* contre *Pompée*. Il décrie *Cicéron* & *Brutus*. Il peint *Sénèque* comme un homme extrêmement déréglé dans ses mœurs. On peut juger du caractere de son esprit, par le compte

qu'il rend lui-même, de l'occasion qui le détermina à écrire l'Histoire. Il avoit (dit-il) composé un petit ouvrage *sur les songes & les présages*, qui avoient annoncé l'empire à *Sévere*, & il envoya ce mêlange de flatterie & de superstition à *Sévere* lui-même, qui fit ses remerciements à l'auteur par une lettre longue & polie. *Dion* reçut cette lettre sur le soir, & pendant la nuit, il crut voir en songe une Divinité ou un Génie, qui lui ordonnoit d'écrire l'Histoire. Il obéit, & il fit son essai par le regne de *Commode*. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, & il conçut le dessein de faire un corps complet d'histoire Romaine. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, & douze à le composer. Cet espace n'est pas trop long, vu les distractions que lui donnoient ses emplois. On annonça dans les journaux littéraires de 1751, les vingt-un premiers livres de l'Histoire de *Dion*, qu'on disoit être récemment découverts, restitués & mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, faite à Naples en 1747, se réduisit à une compilation des quatre premieres *Vies* d'illustres Romains par *Plutarque*, avec un extrait de *Zonare*. Au reste, ce ne sont pas les commencements de *Dion*, qu'on doit regarder comme les plus précieux; nous sommes assez riches sur ce qui appartient aux premiers temps de Rome. Mais qui seroit assez heureux pour retrouver les derniers livres de cet historien, sur-tout depuis *Vespasien*, rempliroit (dit *Crevier*) un grand vide, & rendroit un grand service à la littérature. La meilleure édition de *Dion* est celle d'*Herman-Samuel Reimarus*, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec & en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de *Leunclavius*; Hanau, in-fol, 1606. *Boisguillebert* l'a traduit en françois; Paris, 1674, 2 vol. in-12.

III. DION-CHRYSOSTÔME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur & philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à *Vespasien* de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous *Domitien* qui le haïssoit. Il déguisa son nom & sa naissance, & vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville & de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, où à cultiver les jardins, & honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie & la Thrace, & pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque *Domitien* périt, *Dion* étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée Romaine, prête à se révolter. Il se fait connoître, & appaise la sédition. *Dion* revint sous l'empereur *Trajan*. Ce prince, ami des talents, le faisoit mettre souvent dans sa litiere, pour s'entretenir avec lui, & le fit monter sur son char de triomphe. On dit que *Dion* parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. La premiere édition de ses *Ouvrages* est de Milan, en grec, 1476, in-f°: la meilleure, de Paris, 1604, in-f°. On y trouve 80 *Oraisons* qui offrent des morceaux éloquents; & un Traité en 4 livres *Des devoirs des Rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes.

DIONIS, (Pierre) conseiller & premier chirurgien de Mad^e la Dauphine & des Enfants de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques, & des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par *Louis XIV* dans le

jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut à Paris sa patrie, le 11 décembre 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France & dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont : I. Un *Cours d'Opérations de Chirurgie*, imprimé en 1707 ; réimprimé pour la troisieme fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des remarques du célebre *la Faye.* II. *L'Anatomie de l'Homme* : ouvrage traduit en langue Tartare, par le P. *Parennin*, jésuite ; & dont la meilleure édition est de 1729, par *Devaux.* III. Un *Traité de la maniere de secourir les Femmes dans leurs accouchements*, in-8°, estimé, &c. *Voyez* DIGBY.

DIOPHANTE, mathématicien Grec, dont il nous reste VI livres des *Questions Arithmétiques*, imprimés, pour la 1re fois, en 1575, puis à Paris, 1621, in-f°. C'est le premier & le seul des écrits Grecs, où nous trouvions des traces d'Algebre : ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la maniere dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces VI livres, reste d'un ouvrage en XIII, ont d'abord été traduits & commentés par *Xylander* ; ensuite de nouveau & avec plus d'intelligence, par *Meziriac* ; & enfin réimprimés avec les notes de *Fermat*, en 1670. *Diophante* naquit à Alexandrie vers le milieu du IVe siecle.

I. DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre & apocrisiaire de cette église, exerçoit cette derniere charge lorsqu'il renouvela la vieille querelle pour la primatie, contre le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, *Théodoret*, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que *Dioscore* céda à la force de ses raisons ; mais ce fut malgré lui, & il conçut dès-lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de *S. Cyrille*, en 444, il prit l'hérétique *Eutychès* sous sa protection. Il soutint opiniâtrement ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Ephèse.* Toutes les regles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'*Eutychès*, & à la déposition de *S. Flavien*, qui ne survécut gueres à ce mauvais traitement. Après le concile, *Dioscore* osa prononcer contre le pape *S. Léon* une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques ; mais, l'année suivante, il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparoitre. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat & du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présenterent contre lui des requêtes, où l'on devoiloit tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut l'an 458.

II. DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que *Boniface II* fut placé sur la chaire pontificale, mourut environ 3 semaines après.

DIOSCORIDE, (*Pedacius*) médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous *Néron.* Il y a eu autrefois une grande dispute entre *Pandolfe Collenutius* & *Leonicus Thomæus*, pour

savoir si *Pline* avoit suivi *Dioscoride*, comme le dernier le croyoit; ou si *Dioscoride* avoit tiré son ouvrage de celui de *Pline*; ce qui étoit le sentiment de *Collenutius*. Quoi qu'il en soit, *Dioscoride* suivit d'abord le métier des armes; & il s'adonna ensuite à la connoissance des simples, sur lesquels il donna un *Ouvrage*; (Venise, 1499, in-fol., en grec & en latin), suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matiere, & commenté par *Matthiole*: [Voyez *ce mot*].

DIPPEL, (Jean-Conrad) écrivain célebre par des opinions extravagantes, se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses anti-Piétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il revint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le Piétisme, qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme & une place de professeur; ayant manqué l'une & l'autre, il leva le masque, & attaqua vivement la religion Prétendue-Réformée, dans son *Papismus Protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les Protestants, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il étoit parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or étoit réellement alors dans la misere; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différents pays, Berlin, Coppenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altena, Hambourg, & avoir, dans tous, essuyé les châtiments de la prison, il fut appelé à Stockolm en 1727, pour traiter le roi de Suede. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquoit ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitteroit la capitale. *Dippel* retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite, ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espece de patente, dans laquelle il annonçoit qu'il ne mourroit pas avant l'an 1808; prophétie qui ne se vérifia pas: car on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. *Dippel* méritoit une place dans l'*Histoire de la Philosophie Hermétique*, ainsi que dans celle des délires du genre humain. L'abbé *Lenglet* l'a oublié. Cet article pourra y suppléer.

DIRCÉ, seconde femme de *Lycus*, roi de Thébes, voyant *Antiope* enceinte, quoique répudiée, crut qu'elle vivoit toujours avec son mari. Elle la fit enfermer dans une prison, d'où Jupiter l'ayant tirée, elle alla se cacher sur le mont Citheron, & y mit au monde deux jumeaux, *Amphion* & *Zéthus*, qui dans la suite firent mourir *Lycus*, & attacherent *Dircé* à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pieces. Les dieux touchés de son malheur, la changerent en fontaine de son nom... Il y eut une autre DIRCÉ, qui, ayant osé comparer sa beauté à celle de *Pallas*, fut changée en poisson.

DIRES, *voy.* EUMENIDES.

DIROIS, (François) docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de *Thomas du Fossé*, ami des solitaires du Port Royal. Son éleve le lia avec les cénobites de ce

monastere célebre ; mais le Formulaire, dont il se rendit l'apologiste, le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivoit encore en 1691, fort considéré de ses confreres & de son évêque. On a de lui : I. *Preuves & préjugés pour la Religion Chrétienne & Catholique, contre les fausses Religions & l'Athéïsme*, in-4° ; ouvrage assez bon. II. *L'Histoire Ecclésiastique de chaque siecle*, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* par *Mézerai*, est de lui ; & quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE, déesse que *Jupiter* chassa du ciel, parce qu'elle brouilloit continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de *Thétis* & de *Pélée*, avec les autres Divinités, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or sur laquelle étoient écrits ces mots: *A LA PLUS BELLE*. *Junon*, *Pallas*, & *Vénus* disputerent cette pomme. On représentoit la *Discorde* coiffée de serpents, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre & un poignard de l'autre ; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante & les mains ensanglantées.

I. DITHMAR, évêque de Mersbourg en 1018, mort en 1028 à 42 ans, étoit fils de *Sigefroi* comte de Saxe, & avoit été Bénédictin au monastere de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'Histoire des Empereurs Henri I, Othon II & III, & Henri II* sous lequel il vivoit. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition & la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant *Leibnitz* a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick*, avec des variantes & des corrections, in-fol.

II. DITHMAR, Juste-Christophe) membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort, mort en cette ville en 1737, a publié plusieurs *Ecrits sur l'Histoire d'Allemagne*, qui prouvent son érudition & son amour pour le travail... *Voy.* LACARRY.

DITTON, (Humfroi) de Salisburi, maître de l'école de mathématiques érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux *Guillaume Whiston*, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flatterent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte étoit une chose plaisante. Ils avoient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueroient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps, à Londres & aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal : ils en furent pour la honte & pour la grande dépense. *Ditton* s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant: *Démonstration de la Religion Chrétienne*, 1712, à Londres, in-8°; traduite en françois par *la Chapelle*, théologien Protestant, sous ce titre : *La Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de N. S. JESUS-CHRIST*, en 3 parties, Amsterd. 1728, 2 vol. in-8° ; réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géometres, & s'en sert avec succès contre les Déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVICON, chef & général des Helvétiens, (maintenant les *Suisses*,) se rendit célebre par la dé-

faite de *Cassius*, & par la fierté avec laquelle il parla à *Jules César*. Il avoit été député vers ce conquérant pour lui demander son alliance. *César* ayant exigé des ôtages, ce brave capitaine lui répondit, *que sa Nation n'avoit pas accoutumé de donner des ôtages, mais d'en recevoir*; & se retira ensuite, vers l'an 58 avant J. C. Les Suisses sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient sous *César*. Cette république respectable par la liberté dont elle jouit, ne l'est pas moins par une fidélité inviolable aux princes qui achetent ses troupes.

DIVINI, (Eustache) artiste Italien, excelloit dans l'art de faire des télescopes. *Huyghens* fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit, avec ceux de sa construction, l'*anneau de Saturne*. *Divini* lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre: *Brevis annotatio in Systema Saturnium*. Ses raisons étoient, qu'il ne voyoit pas cet *anneau* avec ses télescopes. *Huyghens* le pulvérisa dans une réponse, à laquelle *Divini* répliqua vainement. Cet auteur vivoit encore en 1663.

DIVITIAC, Druide & philosophe Gaulois, estimé & aimé par *Cicéron* & *César*, qui l'avoient connu, étoit l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules. *Voy.* DAMNORIX.

DIVITIO, *Voy.* BIBIENA.

DIUS-FIDIUS, ancien Dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce *Dius* ou *Deus-Fidius*, & quelquefois simplement *Fidius*, étoit regardé comme le *Dieu de la bonne foi*: d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*; qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercules*. On le croyoit fils de *Juptier*, & quelques-uns l'ont confondu avec *Hercule*.

DLUGOSS, (Jean) Polonois, chanoine de Cracovie & de Sandomir, nommé à l'archevêché de Léopol, mort en 1480 à 65 ans, après avoir éprouvé bien des persécutions du roi *Casimir*, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort 1711, in-fol. en 12 livres. Le 13ᵉ fut imprimé à Leipsick en 1712, in-f°. L'auteur, quoique exact & fidele, n'a pas été exempt, dit *Lenglet*, de la barbarie de son siecle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, & la conduit jusqu'en 1444.

DOBSON, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1610, s'attacha à la maniere de *Van-Dyck*, & s'en fit un ami. Ce maître le présenta à *Charles I*, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour & à la ville, qu'il ne pouvoit suffire à tout ce qu'on lui demandoit. Sa maniere étoit à la fois douce & forte: ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégea ses jours; il mourut à Londres en 1647, à 37 ans.

DOCETES, (Les) *Voyez* I. CASSIEN.

DOCTEUR ANGELIQUE, (Le) *Voyez* THOMAS D'AQUIN.... *DOCTEUR AUTHENTIQUE*, *V.* GREGOIRE de Rimini.... *DOCTEUR EVANGELIQUE*, *Voyez* I. CHARLIER... *DOCTEUR ILLUMINÉ*, *V.* LULLE (Raimond), & TAULERE... *DOCTEUR IRRÉFRAGABLE*, *V.* ALEXANDRE de Halès.... *DOCTEUR TRÈS-FONDÉ*, *V.* III COLONNE... *DOCTEUR SÉRAPHIQUE*, *Voy.* BONAVENTURE..... *DOCTEUR SUBTIL*, *Voy.* DUNS... *DOCTEUR INVINCIBLE*, *Voyez*

OCKAM... *Docteur tres-résolu*, *Voy.* DURAND de Saint-Pourçain... *Docteur Universel*, *Voy.* ALAIN de Lisle,&c.&c.

DOCTEURS, (Les *IV*) de l'Eglise Latine, *Voyez* I. AUGUSTIN, I. AMBROISE, I. JÉRÔME, I. GRÉGOIRE.

DOCTEURS, (Les *IV*) de l'Eglise Grecque, *Voy.* ATHANASE, III. BASILE, XVII. GRÉGOIRE *de Nazianze*, & VII. JEAN *Chrysost.*

DOCTRINE CHRÉTIENNE, (Les Prêtres de la) *Voy.* BUS.

DODART, (Denys) conseiller, médecin du roi, & premier médecin du prince & de la princesse de *Conti*, & enfin du roi *Louis XIV*, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, & y mourut le 5 novembre 1707, à 73 ans, universellement regretté. Il étoit né d'un caractere sérieux, dit *Fontenelle*; & l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austere ni de sombre, laissoit assez à découvert cette joie sage & durable, fruit d'une raison épurée & d'une conscience tranquille. *Gui-Patin*, aussi avare d'éloges que prodigue de satyres, l'appeloit *Monstrum sine vitio*, un prodige de sagesse & de science, sans aucun défaut... On a de lui: I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*, Paris 1676, in-folio, ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface. II. *Mémoire* sur la Voix de l'homme & ses différents Tons, avec 2 *Suppléments*, dans les Mémoires de l'académie des sciences. III. *Statica Medicina Gallica*, dans un recueil sur cette matiere, en 2 vol. in-12. IV. Des *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diete des anciens, sur leur boisson. Il étudia pendant 33 ans la transpiration insensible, suivant les observations de *Sanctorius*, illustre médecin de Padoue. Il trouva, le 1[er] jour de carême 1667, qu'il pesoit 116 livres & une once. Il fit ensuite le carême comme il a été observé dans l'église jusqu'au XII[e] siecle, ne buvant & ne mangeant que sur les 6 heures du soir. Le samedi de Pâques il ne pesoit plus que 107 liv. 12 onces; c'est-à-dire que par une vie austere il avoit perdu, en 46 jours, 8 liv. 5 onces, qui faisoient la 14[e] partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, & au bout de quatre jours il eut regagné 4 liv. C'étoit lui encore qui avoit observé que 16 onces de sang se réparoient en moins de 5 jours, dans un homme bien constitué. *Jean-Baptiste-Claude* DODART, son fils, premier médecin du roi, comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des Drogues de P. Pomey.*

DODDRIDGE, (Pierre) théologien Anglois, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons*, in-8°, écrits avec simplicité & avec onction.

DODOENS, *ou* DODONÉE, (Rambert) de Malines, né en 1518, médecin des empereurs *Maximilien II* & *Rodolphe II*, mourut en 1585, à 67 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres une *Histoire des Plantes*, Anvers 1616, in-fol.; traduite en françois par *l'Ecluse*, Anvers 1557, in-fol. Elle est plus méthodique que toutes celles qui avoient paru avant elle.

DODWEL, (Henri) né à Dublin en 1641, d'une bonne famille, mais pauvre, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que sou-

vent il n'avoit pas d'argent pour acheter des plumes, du papier & de l'encre. Un de ses parents lui donna du secours, & il devint un savant consommé. Son érudition lui procura la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688 ; mais il fut privé de cet emploi en *1691*, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi *Guillaume* & à la reine *Marie*. Il mourut à Shottesbroocke le 5 juin 1711, à 70 ans. Son amour pour le travail étoit extrême. Il voyageoit ordinairement à pied, afin de pouvoir lire en marchant. Les livres qu'il portoit alors dans ses poches, étoient la *Bible Hébraïque*, le *Nouveau-Testament* en Grec, la *Liturgie Anglicane*, l'*Imitation de J. C.* Il jeûnoit fort souvent, & l'abstinence lui communiquoit une humeur chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits; tout l'argent qu'il en retiroit, étoit destiné à soulager les pauvres. Il étoit si modeste, que, lorsqu'il publioit les lettres de ses amis, il en retranchoit les louanges. Il ne conservoit aucune rancune contre ses ennemis; car ses opinions lui en firent plusieurs, qui le traiterent souvent d'*hérétique*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours épistolaires*, où il tâche de prouver par l'Ecriture & par les Peres que l'ame est naturellement mortelle, & qu'elle n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques. Cet ouvrage singulier, & dont on pourroit tirer des conséquences dangereuses, parut à Londres en 1706, in-8°. Il prétend que les ames de ceux à qui l'on n'a pas prêché l'Evangile, mourront avec leurs corps. Il conserve les ames des Chrétiens anti épiscopaux, pour que Dieu les punisse; mais il tient les ames des épiscopaux immortelles. Le célebre *Clarke* & d'autres savants réfuterent une partie de ses rêveries. II. Des *Dissertations Latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand, que le disent les écrivains ecclésiastiques. D. *Thierri Ruinart* le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sinceres des Martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de *Dodwel*, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs, & les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, & les persécutions politiques. Mais ce jugement n'est pas exact, & il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a travaillé aussi beaucoup de son côté à diminuer le nombre des martyrs. (*Voyez* DIOCLÉTIEN). III. Un *Traité sur la maniere d'étudier la Théologie*, en anglois. IV. *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, à Oxford, 1698 & 1712, 4 vol. in-8°, rares & estimés. L'auteur a orné cette édition de remarques & de dissertations. V. *De veteribus Cyclis*; Oxford, 1701, in-4°. VI. *Annales Thucydidis & Xenophontis*, 1702, in-4°; ouvrage recherché. VII. *De ætate Phalaridis & Pythagoræ*; Londres, 1704, in-8°. VIII. Plusieurs *Editions d'Auteurs Classiques*, qu'il a éclaircis par de savantes notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail ses autres productions, peuvent consulter sa *Vie* en anglois, 2 vol. in-12, publiée par *François Brokesby*. Les ouvrages de *Dodwel* prouvent une grande connoissance de l'antiquité profane & ecclésiastique. On a dit de lui ce qu'on avoit dit de *Joseph Scaliger*, qu'on peut profiter avec

ce savant, lors même qu'il se trompe : *Etiam cùm errat, docet.* Ses erreurs ne peuvent pas séduire beaucoup de lecteurs; car il rebute par l'obscurité & la prolixité de son style, & par la multitude de ses digressions. Ces défauts venoient sans doute du peu d'attention qu'il avoit eu de se polir l'esprit par l'usage du monde & par la conversation des littérateurs agréables.

DOEG, Iduméen, écuyer de *Saül.* Ce fut lui qui rapporta à ce prince que *David*, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre *Achimélec.* Cette calomnie mit *Saul* dans une telle colere, qu'il désola la ville de Nobé, & fit donner la mort, par la main du lâche *Doëg*, au grand-pontife & à 85 prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que *David* composa les *Pseaumes* 51 & 108.

DOÈS. *Voyez* DOUZA & VAN-DER-DOÈS.

DOISSIN (Louis), Jésuite, est connu par deux *Poëmes latins*; l'un *sur la Sculpture*, l'autre *sur la Gravure*, écrits d'un style noble, facile & élégant. L'un & l'autre poëmes parurent en 1752, 1 vol. in-12, & furent traduits, en 1757, in-12. Les préceptes de ces deux arts y sont dictés & embellis par l'imagination. Mais où le poëte sur-tout est estimable, c'est dans la description des chefs-d'œuvres de la sculpture, soit ancienne, soit moderne : il fait respirer, dans ses peintures animées, la *Vénus* de *Praxitele*, le *Laocoon* du Vatican, la fameuse vache de *Miron*, les belles statues des Tuileries, de St-Cloud, de Marly, de Versailles, &c. Le P. *Doissin* mourut en 1753, à 32 ans, & laissa des regrets à ceux qui aiment les Muses Latines.

DOISY, (Pierre) directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le Royaume de France & les Etats de la Lorraine, en forme de Dictionnaire*, in-4°, 1745-1753. C'est la même édition sous deux dates differentes. Ce Dictionnaire a été plus utile aux directeurs des bureaux de poste, qu'à ceux qui veulent des détails instructifs sur la France,

DOLABELLA, (*Publius-Cornelius*) gendre de *Cicéron*, se distingua, pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, & par son attachement au parti de *Jules César.* Il se trouva avec ce grand homme aux batailles de Pharsale, d'Afrique & de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut etablir une loi très-préjudiciable aux créanciers. *Marc-Antoine* s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avoit formé que pour frustrer ceux à qui il devoit, & pour gagner le peuple. Le retour de *César* à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer *Dolabella* consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. *Marc-Antoine*, son collegue, traversa cette élection; mais *César* ayant été tué, il fut obligé de reconnoître *Dolabella*, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. *Cassius* prévint ce nouveau gouverneur. *Dolabella*, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison *Trebonius*, gouverneur de l'Asie mineure, l'un des conjurés qui avoient eu part à la mort de *César.* Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans

l'Asie mineure, il fut réduit à se donner la mort dans Laodicée, où il étoit assiégé par *Cassius*, l'an 43 avant J.C. Il n'avoit alors que 26 à 27 ans. C'étoit un petit homme, qui paroissoit plus propre à figurer dans un cercle de femmes, qu'à soutenir dans un camp les travaux de *Mars*. *Cicéron*, qui ne plaisantoit pas toujours finement, le voyant un jour entrer chez lui, avec une épée fort longue à son côté : *Qui a donc, attaché ainsi mon gendre à cette épée?*

DOLCÉ, (Louis) né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, à 60 ans, fut mis dans le même tombeau qui avoit reçu *Ruscelli*, son *Zoïle*, 3 ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poëtiques, & par différentes *Traductions* des écrivains anciens, que par ses actions. C'étoit, dit *Baillet*, un des meilleurs écrivains de son siecle. Son style a de la douceur, de la pureté & de l'élégance ; mais la faim l'obligea souvent à alonger ses ouvrages, & ne lui permit pas d'y mettre toute la correction qu'ils auroient exigée. On recherche les suivants: I. *Dialogo della Pittura, intitolato l'Aretino*, Venise 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le françois à côté, à Florence, 1735. II. *Cinque primi Canti del Sacripante*, Vinegia 1535, in-8°. III. *Primaleone*, 1562, in-4°. IV. L'*Achille* & l'*Enea*, 1570, in-4°. V. *La prima imprese del Conte Orlando*, 1572, in-4°. VI. Des *Poësies* dans différents recueils, entr'autres dans celui du *Berni*.

DOLERA, (Clement) cardinal, de l'ordre de S. François, dont il fut général, se distingua par sa science & par sa vertu, & mourut à Rome le 5 janvier 1568, dans un âge assez avancé. Le principal de ses ouvrages a pour titre ; *Compendium Theologicarum Institutionum*. *Dolera* fut regardé comme la lumiere de son ordre ; mais ce flambeau n'éclaire plus personne aujourd'hui.

DOLET, (Etienne) né à Orléans en 1509, étoit fils, dit-on, de *François I*, & d'une Orléanoise, nommée *Cureau*. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mere avec un seigneur de la cour ; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, *Dolet* à la fois imprimeur, poëte, orateur & humaniste, étoit outré en tout : comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure ; toujours attaquant, toujours attaqué ; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur ; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail : d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif & inquiet. Avec un tel caractere, il ne pouvoit que se faire des ennemis. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant *Castellan* lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'auroit rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien ; & il fut brûlé comme athée à Paris, le 3 août 1546, à 37 ans. On a prétendu que lorsqu'on le menoit au supplice, il dit, en jetant les yeux sur le peuple qui paroissoit touché de sa mort :

Non dolet ipse Dolet ; *sed pia turba dolet ;*

& que le docteur qui l'accompagnoit lui répondit :

Non pia turba dolet ; sed dolet ipse Dolet.

Mais c'est un conte peu vraisemblable. On fit cette épigramme sur sa mort :

Mortales animas gaudebas dicere pridem;
Nunc immortales esse, Dolete, *doles.*

On dit qu'avant de rendre l'ame, il protesta que » ses livres contenoient des choses qu'il n'avoit » jamais entendues ». Il étoit donc bien fou d'avoir perdu sa tranquillité pendant sa vie, pour des rêveries qu'il n'entendoit pas, & de s'être exposé à périr d'une mort si cruelle! On a de lui, I. *Commentarii Linguæ Latinæ*, 2 vol. in-fol. à Lyon, chez *Gryphe*, 1536-1538, qui devoient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espece de Dictionnaire de la langue Latine par lieux-communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours & les finesses, sur-tout celles de *Cicéron*, son auteur favori; cependant, il n'écrivoit pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thêmes; c'est un tissu de phrases mendiées. II. *Carminum libri IV*, 1538, in-4°: ces Poësies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. III. *Formulæ Latinarum locutionum*, à Lyon, 1539, in-f°: cet ouvrage est un Dictionnaire qui devoit avoir 2 autres parties. IV. *De officio Legati*, Lyon 1538, in-4°. V. *Francisci primi fata*, en vers, Lyon 1529, in-4°. VI. Les mêmes 1540, en prose françoise, sous le titre de *Gestes de François I*, in-4°. VII. *De re navali*, Lyon 1537, in-4°. VIII. Second Enfer de *Dolet*, 1541, in-8°. IX. Un recueil de *Lettres en vers françois*, peu communes, dans lesquelles on trouve des choses singulieres sur son emprisonnement à Lyon. Le crime principal dont il avoit été accusé, & dont il se justifie, étoit d'avoir envoyé à Paris un ballot de livres hérétiques.

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, qui ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris & tué par *Diomede* & *Ulysse*.

DOMAT *ou* DAUMAT, (Jean) avocat du roi au siége présidial de Clermont en Auvergne, étoit né dans cette ville en 1625. Il devint l'arbitre de sa province par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les Solitaires de Port-Royal, avec lesquels il étoit beaucoup lié, prenoient ses avis, même sur les matieres de théologie. *Domat* étoit à Paris durant la derniere maladie du grand *Pascal*. Il reçut ses derniers soupirs, & fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets, comme il l'avoit été des sentiments de son cœur. La confusion qui régnoit dans les lois, le détermina à en faire une étude particuliere. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, & pour ceux de ses enfants qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagerent à les communiquer aux premiers magistrats. *Domat* fixé à Paris, après avoir reçu ordre de *Louis XIV* d'en faire part au public, montroit son ouvrage aux plus habiles à mesure qu'il l'écrivoit. *D'Aguesseau*, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure : *Je savois que l'usure étoit défendue par l'Ecriture & par les lois; mais je ne la savois pas contraire au droit naturel...* Les LOIS *Civiles, dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, chez *Coignard*. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit, non seulement que l'auteur possédoit l'esprit des lois, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet princi-

pal de son ouvrage, & cet objet parut entiérement rempli. Le choix des principes, la méthode qu'il leur donne, l'art de les développer, rendent son livre digne de servir de modele aux hommes de génie pour la distribution & l'arrangement de leurs idées. Aucun livre peut-être n'a jamais été mieux fait dans aucune science. « J'avois comparé (dit *Boileau* dans une lettre » à *Brossette*) les lois du *Digeste* aux » dents du dragon que sema *Cadmus*, & dont il naissoit de gens » armés, qui se tuoient les uns » les autres. La lecture du livre » de M. *Domat* m'a fait changer » d'avis, & m'a fait voir, dans » cette science, une raison que » je n'y avois par vue jusque-» là. C'étoit un homme admira-» ble que ce M. *Domat!*... Vous » me faites trop d'honneur de » mettre en parallele un miséra-» ble faiseur de Satyres avec le » restaurateur de la raison dans » la jurisprudence ». Les 3 premiers vol. de son ouvrage in-4°, traitent des Lois civiles dans leur ordre naturel; les 4ᵉ & 5ᵉ, du Droit public; & le 6ᵉ est un choix de Lois. Cet habile homme mourut pauvre à Paris le 14 mars 1696, à 70 ans. Il est triste qu'il n'ait pas joui de la fortune & des récompenses qu'il méritoit. Il avoit épousé Mlle. *Blondel*, dont il eut 13 enfants. Fils, pere, époux vertueux, il mérita les regrets de toute sa famille. La religion étoit le fondement de ses vertus. Il ordonna, par son testament, qu'il seroit enterré avec les pauvres dans le cimetiere de St. Benoît, sa paroisse. On fit, après sa mort, une édition de son ouvrage, in-fol., 1702, à Luxembourg. L'édition la plus complette est celle de 1777, in-fol., avec un *Supplément* par M. de *Jouy*.

DOMENICHI, (Louis) natif de Plaisance, & mort en 1574, a donné beaucoup d'*Editions* d'auteurs anciens, telles que: I. *Orlando inamorato rifatto*; Venise, 1553, in-4°. II. *Le due Cortigiane, comedia*; Florence, 1563, in-8°. III. *Dialoghi d'amore*; Venise, 1562, in-8°. IV. *Facetie, motti e burle*; Venise, 1581, in-8°. V. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8°. VI. *La nobilità delle Donne*, 1551, in-8°. VII. *La Donna di corte*; Lucques, 1564, in-4°. VIII. *Rime*; Venise, 1544, in-8°. IX. *La Progne, trag.*; Florence, 1561, in-8°, &c.

DOMIDUCUS, Dieu qu'on invoquoit quand on conduisoit la nouvelle mariée dans la maison de son mari. C'est pour la même raison que *Junon* est aussi surnommée *Domiduca*.

DOMINICA, (Albia) fille du patrice *Pétrone*, & épouse de l'empereur *Valens*, étoit d'un caractere violent, & d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les Catholiques, & engagea *Valens* à favoriser l'Arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque Arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de *Valens*, arrivée en 378, *Dominica* soutint le siége de Constantinople contre les Goths; & par les encouragements qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil; mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur *Théodose*, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

I. DOMINICO, *Voyez* BURCHIELLO.

II. DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur Indien, qui s'étant rendu à Rome, avoit embrassé le Christianisme & l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, *Dominico* le suivit, & passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendoit parfaitement le commerce de l'Asie, & engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, & passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à la cour de Dresde, qu'il connoissoit à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, & ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solemnelle. *Dominico* étoit aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractere, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisoit de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. *Dominico*, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avoit eu avis qu'on l'épioit à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le Moscovite l'ayant mené jusqu'à la Mer-Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, & de-là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritoit. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtiment sévere. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains & de jouer de grands rôles.

I. DOMINIQUE, (Saint) *l'Encuirassé*, ainsi appelé parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtoit que pour se donner la discipline, habitoit un hermitage dans l'Apennin. Ce n'étoit pas seulement pour lui que *Dominique* se flagelloit; c'étoit pour expier les iniquités des autres. On croyoit alors que cent ans de pénitence pouvoient se racheter par vingt Pseaumes, accompagnés de coups de fouet. Trois mille coups valoient un an de pénitence, & les 20 Pseaumes faisoient 300, 000 mille coups, à raison de mille coups par dixaine de Pseaumes. *Dominique* accomplissoit cette pénitence de cent ans en six jours. Il acquittoit ainsi les péchés du peuple; mais cette flagellation continuelle rendit sa peau aussi noire que celle d'un Negre. On est éloigné de blâmer l'usage des pénitences de ce temps-là; mais elles occasionnerent l'abolissement des pénitences canoniques. Le principal avantage de celles-ci étoit de détruire les mauvaises habitudes, en faisant pratiquer long-temps les

vertus

vertus contraires ; & non pas en faisant flageller un hermite qui n'étoit pas coupable. Un écrivain judicieux a très-bien dit à cette occasion, « que le péché n'est pas comme une dette pécuniaire, que tout autre peut payer à la décharge du débiteur, en quelque monnoie que ce soit ; c'est une maladie dangereuse, qu'il faut guérir dans la personne même du malade ». Dominique mourut le 14 octobre 1060. Il avoit été d'abord dans le clergé séculier, & élevé à la prêtrise ; mais, comme ses parents avoient fait des présents à l'évêque pour l'ordination de leur fils, il crut devoir renoncer aux fonctions d'un ordre qu'il croyoit avoir acquis par une voie illégitime. L'auteur du trop fameux *Dictionnaire Philosophique* a confondu *St. Dominique l'Encuirassé* avec le suivant.

II. DOMINIQUE, (Saint) instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs, naquit à Calarvega, bourg du diocese d'Osma, en 1170, de parents nobles & vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palentia, où étoit alors la plus célebre école de Castille. Le roi *Alphonse IX* y avoit assemblé les savants de France & d'Italie, & établi des professeurs de toutes les facultés. *Dominique* s'y distingua pendant neuf ans, par le double mérite de l'esprit & de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, & sous- prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par *Alphonse*, pour accompagner la princesse promise à son fils, *Dominique* le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixerent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques Vaudois & Albigeois, dont le Languedoc étoit infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. Les abbés de Cîteaux ne paroissoient qu'avec des équipages de princes. *Dominique* & son évêque les engagerent, par leur exemple, à renvoyer leurs valets & leurs chevaux, & tout cet attirail fastueux, qui scandalisoit les hérétiques au lieu de les convertir. Le principal théâtre du zele de *Dominique* fut la ville d'Albi, qui étoit comme la forteresse des ennemis de l'Eglise. Ses prédications n'ayant presque rien produit sur des cœurs endurcis, il s'adressa à la Sainte Vierge & réclama son intercession. On croit que ce fut à cette occasion qu'il institua le *Rosaire*, où la mere de Dieu est invoquée cent cinquante fois, entre quinze répetitions du *Pater*. Les succès de *Dominique* furent bientôt plus marqués. Les premiers fruits de ses Sermons parurent à la conférence de Pamiers, l'an 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. *Dominique*, quoique consacré par goût aux austérités du cloître, fit souvent auprès du comte de *Montfort*, général de la Croisade contre les Albigeois, ce que *Moïse* faisoit pour *Josué*, combattant les ennemis du peuple de Dieu. Il travailla à le rendre victorieux, non-seulement par ses prieres, mais par ses exhortations & l'exemple de son courage. Souvent on le vit dans les rangs de l'armée, le crucifix à la main, animant les soldats au mépris de la mort. Les travaux de *Dominique* lui mériterent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il jeta les premiers fondements de son ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par *Honorius III*. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avoit embrassé la

regle de *S. Augustin*, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austeres. Les Freres Prêcheurs, dans leur premiere institution, n'étoient ni mendiants, ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'*Honorius III*, en 1217, ils obtinrent de l'université de Paris l'église de S. Jacques, d'où leur est venu le nom de *Jacobins*. *Dominique* fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en 45 provinces, dont il y en a 11 en Asie, en Afrique & en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulieres, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut *St. Dominique* qui persuada à *Honorius III* d'établir un *Lecteur* du sacré palais : office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *Maîtres du sacré Palais*, sont devenus des officiers de distinction. C'est sur eux que le pape se décharge des discussions qui regardent l'interprétation des Ecritures & de la censure des livres. On a pris aussi pendant long-temps de cet ordre les inquisiteurs de la Foi, répandus dans différents pays. Leurs généraux mêmes les nommoient; mais actuellement les Dominicains n'exercent cet office que dans 32 tribunaux d'Italie & du comté Venaissin, en qualité d'inquisiteurs provinciaux, délégués par la congrégation du saint office, ou nommés par le pape. Les Dominicains ont donné à l'Eglise trois papes, dont le plus célebre est *Pie V*, quarante-huit cardinaux, vingt-trois patriarches, quinze cents évêques, six cents archevêques, quarante-trois nonces ou légats, beaucoup de confesseurs des rois de France, d'Espagne, d'Angleterre & de Pologne. Ils ont produit des théologiens, recommandables par leur doctrine, tels que *S. Thomas d'Aquin*, *Albert*, dit le Grand, St. *Raimond* de Pennafort, St. *Vincent-Ferrier*, St. *Hyacinthe*, St. *Antonin*, *Louis* de Grenade, *&c. &c.* L'ordre de St. *Dominique* avoit déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il n'étoit âgé que de 51 ans; mais ses travaux & ses mortifications l'avoient vieilli. Il avoit fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, huit provinciaux, pour gouverner ses freres répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie & en Angleterre. Le pape *Gregoire IX*, qui l'avoit connu pendant sa légation de Boulogne, le canonisa quatorze ans après sa mort, en 1235. Quoiqu'il fût mort le 6 août, (& non le 4, comme le disent quelques Dictionnaires), sa fête fut avancée de deux jours, à cause de Notre-Dame des Neiges, qui est le 5, & de la Transfiguration, qui est le 6. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de Saint Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. *Touron*. Voy. aussi le *Bullarium ordinis Prædicatorum*, Rome 1740, 7 vol. in-f°; & l'*Année Dominicaine*, ou les Vies des Saints, des Bienheureux, des Martyrs de l'ordre des F. Prêcheurs par le P. *Feuillet* & *Goucges*, Paris 1678, in-4°, 3 vol.

III. DOMINIQUE de San-Geminiano, célebre jurisconsulte du xve. siecle, composa des *Com-*

mentaires sur le sixieme livre des Décrétales, 1471, in-folio, & d'autres ouvrages, dans lesquels ni l'ordre ni la critique ne brillent guere.

IV. DOMINIQUE, *voy.* BIANCOLELLI... CASTAGNO... & COLLANGE.

DOMINIQUIN, (Dominico ZAMPIÉRI, *dit* le) peintre Bolonois, éleve des *Caraches*, donnoit beaucoup de temps & d'application à ce qu'il faisoit. Ses rivaux disoient que ses ouvrages étoient *comme labourés à la charrue*. Antoine *Carache* même le comparoit à un bœuf. *Annibal Carache*, qui voyoit, sous cette lenteur d'esprit apparente, de grands talents, répondit *que ce Bœuf laboureroit un champ si fertile sous ses mains, qu'il nourriroit un jour la Peinture.* Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semerent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancerent sa mort par le poison, le 15 avril 1641, à 60 ans. Le *Dominiquin* étoit modeste, retiré, croyant par-là désarmer l'envie, dont il connoissoit toute la fureur & tous les artifices. Un jour qu'on lui annonça que des peintres avoient vanté quelques-unes de ses figures, il en témoigna un véritable chagrin : *J'ai bien peur*, dit-il, *qu'il ne soit échappé à mon pinceau quelque mauvais trait qui ait plu à ces ignorants.* Le *Poussin* disoit, qu'*il ne connoissoit point d'autre peintre que lui pour l'expression.* Le même artiste regardoit la *Transfiguration* de *Raphaël*, la *Descente-de-Croix* de *Daniel de Volterre*, & le *S. Jérôme* du *Dominiquin*, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. Cet illustre maître excelloit sur-tout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité & d'une variété admirables. Son pinceau ne manquoit pas de noblesse, & n'avoit pas assez de légéreté. Ses plus beaux tableaux sont à Naples, à Rome & aux environs.

DOMINIS, (Marc-Antoine de) ex-jésuite, étoit de la famille du pape *Grégoire X.* Ayant passé vingt ans dans la Société de *Jesus*, où il s'étoit distingué dans tous ses emplois, il fut tenté de devenir évêque, & il succomba à la tentation. L'empereur *Rodolphe* demanda pour lui l'évêché de Segni, & l'obtint. Diverses querelles qu'il eut avec ses diocésains, l'obligerent de solliciter l'archevêché de Spalatro, capitale de la Dalmatie, où il fut un peu plus tranquille. N'ayant point d'affaires au-dedans, il s'en fit au-dehors. Il écrivit, en faveur des Vénitiens ses bienfaicteurs, contre le pape *Paul V.* L'inquisition censura ses écrits. Le ressentiment que lui inspira cette condamnation, les caresses des Protestants, & l'espérance d'un grand repos & de la liberté, l'attirerent en Angleterre en 1616. Ce voyage étoit, à ce qu'il disoit, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre les poursuites des inquisiteurs. Il prêcha & écrivit contre la religion Catholique, & fut fait doyen de Windsor. Pendant son séjour en Angleterre, il publia l'*Histoire du Concile de Trente*, par *Fra-Paolo*, qui avoit à-peu-près les mêmes sentiments que lui. Cet archevêque ne fut pas inutile au roi *Jacques I*, dont la passion dominante étoit celle de paroître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect & d'estime, dont le roi & le clergé Anglois le combloient, il sentit des remords. Ils augmenterent,

lorsque sa présomption, sa vanité & son avarice, qu'il avoit cachées d'abord, & qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. *Grégoire XV*, son ami & son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne qu'il pouvoit revenir à Rome, sans aucune crainte. *Dominis*, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise, par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, & rétracta tout ce qu'il avoit dit ou écrit contre l'Eglise. *Jacques I*, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, & demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante & bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentoit de sa conversion dès 1623, c'est-à-dire, six mois après son retour. *Urbain VIII* le fit enfermer au château St-Ange, où il mourut de poison, selon quelques historiens, en 1625, à 64 ans. On a de lui: I. Un grand traité *De Republica Ecclesiastica*, en 3 vol. in-f°. Londres, 1617 & 1620; Francfort, 1658, censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris. Sous prétexte de donner des moyens de concilier les Protestants avec les Catholiques, il avança plusieurs propositions favorables à ceux-là. Les principales étoient: « Que l'Eglise, sous le pontife Romain, n'est plus l'Eglise, » mais un état humain, sous la » monarchie temporelle du pape; » que l'Eglise n'a point une puissance coactive, ni de contrainte » extérieure; que les prêtres n'offrent point, à proprement parler, le sacrifice de J.C., mais qu'ils » en célebrent seulement la commémoraison; que l'inégalité de » puissance entre les Apôtres est » une invention humaine, qui n'a » aucun fondement dans l'Evangile; que le Saint-Esprit est le » véritable vicaire de JESUS-CHRIST en terre; que *Jean Hus* » avoit été mal condamné par le » concile de Constance; que JESUS-CHRIST a promis son St-Esprit à » toute l'Eglise, sans l'attacher aux » prêtres ou aux Evêques, & sans » en excepter les laïques; que les » évêques succedent, chacun en » son particulier, à la puissance » universelle; que l'ordre n'est pas » un sacrement; que l'Eglise Romaine, à cause de la dignité de » sa ville, est la premiere des églises en excellence, & non en » juridiction; que les ministres de » l'Eglise ne sont pas obligés au » célibat; que le vœu solemnel des » moines n'a point d'effet au-delà » du vœu simple; que la papauté » est une fiction des hommes, &c. ». Le traité de *Dominis* fut brûlé avec le corps de son auteur au champ de *Flore*, par sentence de l'inquisition. (*Voy.* VI. MARIUS.) II. *De radiis visûs & lucis in vitris perspectivis & Iride, Tractatus*; à Venise, 1611, in-4°. Jusqu'à lui l'arc-en-ciel avoit paru un prodige presque inexplicable: *Dominis* fut le premier qui développa avec sagacité la raison des couleurs de ce phénomene. Il parle, dans son traité, des lunettes à longue-vue, dont l'invention étoit alors très-nouvelle. Il mêla quelques erreurs à la vérité qu'il avoit trouvée; mais *Descartes*, qui le suivit, le rectifia & le surpassa.

DOMITIA-LONGINA, fille du célebre *Corbulon*, général sous *Néron*, femme de *Domitien*, se diffama par ses débauches, dont elle

faisoit gloire. Elle avoit été mariée d'abord à *Lucius Ælius Lamia*, auquel *Domitien* l'enleva. Son commerce avec le comédien *Pâris*, & ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. *Domitia*, lasse de son époux, entra dans la conjuration de *Parthenius* & d'*Étienne*, dans laquelle *Domitien* perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle étoit tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment & à sa jalousie. On l'avoit accusée d'inceste avec l'empereur *Tite*, son beau-frere; elle s'en purgea par serment, & l'effronterie avec laquelle elle avouoit ses autres crimes, la rendit croyable en cette occasion. *Domitia* mourut sous *Trajan*. Elle avoit une beauté parfaite, des manieres engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé & capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de *Domitien*, qui mourut jeune, & qui fut mis au rang des Dieux.

I. DOMITIEN, (*Titus Flavius Domitianus*) frere de *Tite*, fils de *Vespasien* & de *Flavia Domitilla*, né le 24 octobre l'an 51 de J. C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que *Tite* fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple Romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs & des satyriques. Il rétablit les bibliothéques consumées par le feu, & fit venir de divers lieux, particuliérement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencements heureux finirent par des cruautés inouies. Il versa le sang des Chrétiens, & voulut en abolir le nom. Il fit enterrer toute vivante *Cornélie*, la premiere des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car il vécut long-temps avec sa propre niece, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet horrible inceste, il se rendit infâme par des amours contre nature. Rien n'égaloit sa lubricité, si ce n'étoit son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* & de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenteroit. Les savants & les gens de lettres furent persécutés à leur tour: les historiens sur-tout, parce qu'ils sont les justes dispensateurs de la gloire auprès de la postérité. Ce monstre, troublé par les remords de ses crimes, & par les différentes prédictions des astrologues, étoit dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres polies, qui renvoyoient l'image à-peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumiere lui découvrît si personne ne le suivoit. *Pline* le jeune peint éloquemment la vie farouche & solitaire qu'il menoit: « Enfermé dans son palais comme une bête féroce » dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang » de ses proches, tantôt méditant la mort des plus illustres » citoyens, & s'élançant au dehors pour le carnage. L'horreur » & la menace gardoient les portes du palais; & l'on trembloit » également d'être admis & d'être » exclus. On n'osoit approcher, » on n'osoit même adresser la parole à un prince toujours caché

» dans l'ombre & fuyant les re» gards, & qui ne sortoit de la » profonde solitude que pour faire » de Rome un désert. Cependant, » dans ses murs même, & dans » ces retraites profondes auxquel» les il avoit confié sa sûreté, il » enferma avec lui un Dieu ven» geur des crimes ». En effet, toutes les précautions de *Domitien* ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J. C., par *Etienne*, affranchi de sa femme *Domitia*, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 & 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, & même de la sépulture. Il avoit autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devoit faire cuire un turbot. Une autre fois, il l'assiégea dans les formes, & le fit environner de soldats. Ayant invité à manger, un autre jour, les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, & éclairée de quelques flambeaux funebres, qui ne servoient qu'à laisser voir différents cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. On vit, au même instant, entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, & une torche allumée de l'autre. Ces especes de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. *Domitien* mêloit à ces scenes horribles des scenes ridicules. Il restoit des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant *si l'Empereur étoit seul*. — *Si bien seul*, répondit-il, *qu'il n'y a pas même une mouche*. (Voyez aussi l'art. ASCLÉTARION). Il faut convenir que *Domitien* n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que *Caligula* & *Néron*. *Tillemont* dit qu'il avoit plus de ressemblance avec *Tibere* par l'humeur sombre, par la méchanceté réfléchie, par une politique aussi artificieuse que cruelle. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire. Il étoit grand, bien fait; son visage annonçoit la modestie, & il rougissoit très-aisément. Il s'en faisoit honneur, & dans un discours au sénat, il s'en vanta en ces termes: « Jusqu'ici, Messieurs, vous » avez approuvé mes sentiments, » & la pudeur qui regne sur mon » visage ». Mais l'intérieur démentoit bien cette modestie apparente. La rougeur habituelle de son visage étoit en lui, dit *Tacite*, un préservatif contre la honte, qui n'avoit plus de signe par où se manifester. Il devint chauve de bonne heure, & il en étoit très-mortifié: il s'offensoit même si l'on en faisoit devant lui le reproche à un autre, soit par raillerie, soit sérieusement. C'est pour cela que *Juvenal*, voulant le désigner d'une façon injurieuse & piquante, l'appelle *Néron le Chauve*. Néanmoins *Domitien*, dans un petit écrit qu'il composa sur le soin que demandent les cheveux, & qu'il adressa à un ami chauve comme lui, le consoloit & se consoloit lui-même avec assez de courage sur leur commune disgrâce. « Ne voyez-vous pas », (lui disoit-il, en s'appliquant les paroles d'*Achille* dans *Homere*), « combien je suis avantagé du côté de » la figure & de la taille? cependant mes cheveux éprouvent le » même sort que les vôtres, & je » supporte, avec constance, le dé» sagrément de voir ma chevelure » vieillir pendant que je suis en» core jeune. C'est une leçon qui » nous apprend, que rien n'est

» plus agréable, ni de plus courte » durée, que tout ce qui sert à l'or» nement ». On voit, par ce morceau, qui ne manque ni de goût, ni d'élégance, que *Domitien* étoit capable de bien écrire & de bien parler, s'il eût voulu s'en donner la peine. Il avoit d'abord paru aimer la littérature : mais il la négligea tellement ensuite, que, contre l'usage des premiers *Césars*, il se servoit de la plume d'autrui pour écrire ses ordonnances, ses harangues, & même ses lettres. Il ne lisoit que les Mémoires de *Tibere*, pour y étudier les maximes de la tyrannie. C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle *Césars*.

II. DOMITIEN, (*Domitius Domitianus*) général de l'empereur *Dioclétien* en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, & remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave & des traits réguliers.

DOMITILLE, (*Flavia Domitilla*) fille de *Flavius Liberalis*, greffier des finances, plut à *Vespasien*, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit *Titus* au monde vers la fin de décembre de la même année, & onze ans après, elle fut mere de *Domitien*. Les historiens parlent d'elle avec éloge.

Il ne faut pas la confondre avec FLAVIE DOMITILLE, épouse du consul *Flavius Clemens*, & niéce de *Domitien*. Elle étoit chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés : *Flavius* fut mis à mort par ordre de l'empereur, & sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de *Domitille*; & ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes.

I. DOMITIUS, Dieu que les Payens invoquoient dans les mariages, pour que la nouvelle mariée prît soin de la maison.

II. DOMITIUS ÆNOBARBUS, (*Cnëius*) consul Romain l'an 96 avant J. C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés. *Bituit*, roi ou chef des Auvergnacs, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, & depuis les Pyrenées jusqu'à l'Océan & au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, *Domitius* marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la riviere de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. *Domitius* fut victorieux : 20 mille hommes des troupes de *Bituit* furent taillés en pieces; 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants, contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paroissent des captifs enchaînés. *Domitius* étoit plein d'orgueil & d'ambition. On remarque qu'il se faisoit porter, comme en triomphe, sur un éléphant dans toute la province Romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc, à la république. Le nom D'ÆNOBARBUS qu'il portoit, étoit le surnom de sa famille à Rome; ce mot signifie proprement *barbe de cuivre*, & ce sobriquet fut donné à

quelqu'un de la famille qui avoit la barbe d'un roux tirant sur le rouge. Mais, pour y mettre du merveilleux, on débitoit à Rome que *Castor* & *Pollux* étant venus annoncer une victoire à un certain C. *Domitius*, il ne voulut point les croire; l'un d'eux, pour l'en convaincre, lui passa la main sur les joues & sur le menton, & sa barbe, de noire qu'elle étoit auparavant, devint rousse dans le moment.

III. DOMITIUS, Voy. AFER.

IV. DOMITIUS, grammairien qui florissoit sous *Adrien*. C'étoit un homme vertueux, mais chagrin. Il souhaitoit *que les hommes perdissent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer....* Voy. II. DOMITIEN; & l'art. CÉSAR, vers le milieu.

DOMNA JULIA. Voyez JULIA.

I. DOMNE I, *ou* DOMNUS; Romain, élu pape après la mort de *Dieu-donné*, le 2 novembre 676, mourut le 11 avril 678. *Anastase* parle d'une comete qui parut pendant 3 mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendoit exempte de la juridiction du saint-siége.

II. DOMNE II, Romain, succéda à *Benoît VI*, le 20 septembre 972. On ignore le temps précis de sa mort, qui arriva avant le 25 décembre 974.

I. DONAT, (Ælius) grammairien de Rome au IVe siecle, & un des précepteurs de *St Jérôme*, écrivit des *Commentaires* sur *Térence* & sur *Virgile*, qui sont perdus; ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De Barbarismo & octo partibus Orationis*, qui se trouve avec *Diomède*; Venise, in-f° sans date; & séparément, 1522, in-f°. On attribue le *Commentaire sur Térence* à *Evanthius*.

II. DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, est regardé comme le premier auteur du schisme des Donatistes. Ce schisme, qui affligea long temps l'Eglise, commença l'an 311. *Cécilien* ayant été élu pour succéder à *Mensurius* dans la chaire épiscopale de Carthage, cette élection fut traversée par une brigue puissante, qu'avoient formée une femme nommée *Lucile*, & deux prêtres, *Brotus* & *Céléstius*, qui avoient eux mêmes prétendu au siége contesté. Ils firent élire *Majorin*, sous prétexte que l'ordination de *Cécilien* étoit nulle, ayant, (disoient-ils) été faite par *Felix*, évêque d'Apronge, qu'ils accuserent d'être traditeur; c'est-à-dire, d'avoir livré aux Payens les livres & les vases sacrés pendant la persécution. Les évêques d'Afrique se partagerent pour & contre. *Donat* se fit le chef des partisans de *Majorin*. Cependant la contestation ayant été portée devant l'empereur, il en remit le jugement à trois évêques des Gaules, *Maternus* de Cologne, *Reticius* d'Autun, & *Marin* d'Arles, conjointement avec le pape *Miltiade*. Ces prélats, dans un concile tenu à Rome en 313, composé de quinze évêques d'Italie, & dans lequel comparurent *Cécilien* & *Donat*, chacun avec dix évêques de leur parti, déciderent en faveur de *Cécilien*; mais la division ayant bientôt recommencé, les *Donatistes* furent de nouveau condamnés par le concile d'Arles en 314; & enfin par un édit de *Constantin*, du mois de novembre 316. *Donat*, qui étoit retourné en Afrique, y reçut la sentence de déposition & d'excommunication prononcée contre lui par le pape *Miltiade*: (Voyez l'*article suivant*).

III. DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, & même chef de ce parti, après la mort de *Majorin*, auquel il succéda vers l'an 316. C'étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettoit tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchoient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, & obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contr'eux des soldats, qui en tuerent plusieurs; mais qui, en faisant des martyrs dans l'esprit des Donatistes, firent de nouveaux fanatiques. Ces sectaires, condamnés par différents conciles, furent confondus dans la célebre conférence tenue à Carthage, l'an 411, entre les évêques Catholiques & les Donatistes. *Saint Augustin*, chargé de parler pour les Catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 286 évêques, qui composoient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évêques Donatistes qui se seroient réunis, si le peuple Catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence & la douceur de *St Augustin*, jointes à la générosité de ces prélats, ne purent éteindre entiérement ce malheureux schisme, dont les partisans embrassoient un grand nombre d'erreurs monstrueuses. Ils soutenoient « que la véritable Eglise avoit péri par-tout, excepté dans le parti qu'ils avoient en Afrique, & regardoient toutes les autres églises comme prostituées, qui étoient dans l'aveuglement; que le baptême & les autres sacrements conférés hors de l'Eglise, c'est-à-dire, hors de leur secte, étoient nuls; en conséquence ils rebaptisoient tous ceux qui sortant de l'Eglise Catholique entroient dans leur parti ». Il n'y eut rien qu'ils n'employassent pour répandre leur secte, ruses, insinuations, écrits captieux, violences ouvertes, cruautés, persécutions contre les Catholiques. Ce schisme formidable à l'Eglise, par le grand nombre d'évêques qui le soutenoient, eût peut-être subsisté plus long-temps, si les Donatistes ne se fussent d'abord divisés eux-mêmes en plusieurs petites branches, connues sous le nom de *Claudianistes*, *Rogatistes*, *Urbanistes*; & enfin par le schisme qui s'éleva entre eux à l'occasion de la double élection de *Priscien* & de *Maximien* pour leur évêque, vers l'an 392 ou 393; ce qui fit donner aux uns le nom de *Priscianistes*, & aux autres celui de *Maximianistes*. Ils subsisterent en Afrique jusqu'à la conquête qu'en firent les Vandales, & l'on en trouve aussi quelques restes dans l'Histoire ecclésiastique des VI & VII siecles. Quelques auteurs ont accusé les *Donatistes* d'avoir adopté les erreurs des Ariens, parce que *Donat* leur chef y avoit été attaché; mais *St. Augustin* les disculpe. Il convient cependant que quelques-uns d'entr'eux, pour se concilier les bonnes grâces des Goths, qui étoient Ariens, leur disoient qu'ils étoient dans les mêmes sentiments qu'eux sur la Trinité; mais en cela même, ils étoient convaincus de dissimulation, par l'autorité de leurs ancêtres; *Donat* leur chef n'ayant pas été Arien. Les *Donatistes* sont encore connus dans l'histoire ecclésiastique, sous les noms de *Circoncelliones*, *Montenses*, *Campitæ*, *Ru-*

pitæ; dont le premier leur fut donné à cause de leurs brigandages; & les trois autres, parce qu'ils tenoient à Rome leurs assemblées dans une caverne, sous des rochers, ou en pleine campagne. *Donat*, l'objet de cet article, & à l'occasion duquel nous avons parlé des *Donatistes*, étoit mort en exil l'an 355.

I. DONATO, architecte-sculpteur, natif de Florence, florissoit dans le XVIe siecle. Il fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que cet état décerna à *Gatamellata*, général des armées Vénitiennes. *Cosme* de *Médicis* l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

II. DONATO, (Alexandre) Jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paroître dans cette ville en 1639, in-4°, une *Description* de Rome ancienne & nouvelle, *Roma vetus & recens*. Elle est beaucoup plus exacte & mieux travaillée que toutes celles qui avoient paru avant lui. *Grævius* lui a donné une place dans le 3e volume de ses *Antiquités Romaines*. On a encore de lui des *Poësies*, Cologne 1630, in-8°, & d'autres ouvrages.

III. DONATO, (Jérôme) natif de Venise, étoit habile dans les belles-lettres & dans les langues; il commandoit dans Bresse en 1496, & dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur, en 1510, auprès de *Jules II*, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il étoit bon politique. On a de lui: I. *Cinq Lettres* remplies d'esprit, & imprimées avec celles de *Politien* & de *Pic de la Mirande*, 1682. II. La *Traduction* latine d'un *Traité* d'*Alexandre d'Aphrodisée*, en grec. III. Une *Apologie pour la Primauté de l'Eglise Romaine*, 1525... (*Voy.* un de ses bons mots, à l'article de CONSTANTIN, n° III.)

IV. DONATO, (Marcel) comte de Pouzane, & chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, & mourut au commencement du XVIIe siecle. On a de lui des *Scholies sur les Ecrivains Latins de l'Histoire Romaine*, à Francfort, 1607, in-8°; ouvrage où il regne de l'érudition.

DONDUS, ou *de* DONDIS, (Jacques) célebre médecin de Padoue, surnommé *Aggregator*, à cause du grand amas de remedes qu'il avoit fait, n'étoit pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyoit non-seulement les heures du jour & de la nuit, les jours du mois, & les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil & celui de la lune. Le succès de cette invention le fit appeler *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé depuis dans sa famille. Ce fut encore *Dondus*, qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique & de médecine. On a de lui, seul, *Promptuarium Medicinæ*, à Venise, 1481, in-fol.; & en société avec *Jean* de *Dondis*, son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise 1553, in-fol.

DONDUCCI, *Voyez* MASTELLETA.

DONEAU (Hugue) *Donellus*, de Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges & à Orléans,

fut sauvé par ses disciples du massacre de la Saint-Barthélemi. Son attachement au Calvinisme l'ayant obligé de passer en Allemagne, il y professa la jurisprudence avec le même succès qu'en France, & mourut à Altorf en 1591, à 64 ans. Ce jurisconsulte excella dans la belle littérature & dans la jurisprudence. Il mêla avec art l'utile & l'agréable dans ses ouvrages. On les a recueillis sous le titre de *Commentaria de Jure civili*, 5 vol. in f°, réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol. dont le dernier a paru en 1770. On a encore de lui: *Opera posthuma*, in-8°. Ce qu'il a laissé de plus estimable, est ce qu'il composa sur les matieres *des Testaments & des dernieres volontés*: on prétend qu'il a traité ce sujet avec autant de netteté que de savoir. On ne peut lui pardonner sa basse jalousie contre *Cujas*, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

DONI, (Antoine-François) Florentin, fut d'abord Servite, & ensuite prêtre séculier: il mourut en 1574, à 61 ans. Il étoit de l'académie des *Peregrini*, & y prit le nom académique de *Bizzaro*, parfaitement convenable à son caractere qui étoit satyrique & mordant. On a de lui des *Lettres* italiennes, in-8°. *La Libraria*, 1557, in-8°. *La Zucca*, 1565, 4 parties; in-8°, figures. *I mondi celesti, terrestri ed infernali*, in-4°: il y en a une ancienne traduction françoise. *I marmi, cioè Raggionamenti fatti a i marmi di Fiorenza*, Venise 1552, in-4°.

DONI D'ATTICHI, (Louis) d'une famille noble originaire de Florence, se fit Minime. Le cardinal de *Richelieu*, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, avoit été touché de sa modestie & de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocese où il fit beaucoup de bien. Il passa du siége de Riez à celui d'Autun, & mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné: I Une *Histoire des Minimes*, in-4°. II. La *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, in-8°. III. Celle *du Cardinal de Berulle*, en latin, in-8°. IV. L'*Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol. &c. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les françois, dont la diction a vieilli, & n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

DONNE, (Jean) né à Londres en 1574, d'un riche marchand, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit aimer dans sa patrie par des productions pleines d'esprit & de grâces. Il fit tour-à-tour des *Poësies galantes*, & des *Satyres* de son siecle. Les biens & les honneurs furent les récompenses de ses talents. Il fut fait doyen de St-Paul. Ce bénéfice lui donna le moyen de se livrer à son caractere généreux. Il étoit marié; & lorsque son beau-pere vint pour lui payer le quartier de sa pension, non-seulement il le refusa, mais il lui rendit le contrat qu'il lui avoit fait. *Donne* mourut en 1631, à 57 ans. Ce poëte étoit aussi controversiste, prédicateur & écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Les plus connus sont: I. Un livre de controverse intitulé: PSEUDO-MARTYR, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de *Jacques I*, pour servir de réponse aux objections de l'Eglise Romaine contre le serment de suprématie & de fidélité. II. BIOTHANATHOS, *ouvrage où l'on fait voir, que l'homicide de soi-même n'est pas tellement un péché, qu'en certaines occasions, il ne puisse être permis*; en anglois, Londres, 1648, in-4°. *Ibid.* 1664, in-4°. Ce livre est une espece d'apologie

du suicide. L'auteur cite, pour appuyer ses dangereuses idées, l'exemple d'un grand nombre de héros payens, ensuite celui de quelques Saints de l'ancien testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitents, &c. JESUS-CHRIST même est amené en preuve de son systême. Ce livre fut funeste à beaucoup de ses compatriotes, qui se livrant (dit *Nicéron*) à la mélancolie trop ordinaire de la nation, trouverent ses raisons assez bonnes pour se donner la mort. *Jean Watton* publia la *Vie de Donne*, en anglois, Londres 1658, in-12. *Voyez* en un extrait dans les Mémoires de *Nicéron*, Tomes VIII.

DOPPEL-MAIER, (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit auquel ses parents l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avoit donné un grand talent. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande & en Angleterre. Les académies de Petersbourg, de Londres & de Berlin se l'associerent. Il mourut en 1750, à 73 ans. Outre des *Traductions* allemandes de divers *Livres* françois & anglois *d'Astronomie & de Mécanique*, on lui doit des *Ouvrages de Géographie & de Physique*, écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin: I. *Physica experimentis illustrata*, in-4°. II. *ATLAS cœlestis*, *in quo* 30 *Tabulæ Astronomicæ æri incisæ continentur*, in-f°. 1742.

I. DORAT, (Jean) *AURATUS*, poëte Grec, Latin, François, natif du Limousin, s'appeloit *Dinemandi* ou *Disnemâtin*, & il prit celui de la ville de Dorat. C'étoit un bon littérateur, qui, avec l'extérieur d'un paysan, avoit un esprit délicat & une ame noble. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poëtes ses contemporains lui donnerent le nom de *Pindare François*, surnom que la postérité ne lui laissera pas. *Charles IX* créa pour lui la place de *Poëte Royal*. *Scaliger* dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs & latins. On ne publioit aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mouroit presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence, parce qu'il étoit fort libéral, & qu'il se faisoit un plaisir de traiter ses amis. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, & se remaria à une jeune fille de 22 ans. Il dit pour excuse à ses amis qui le plaisantoient, que *c'étoit une licence poëtique*, & que *puisqu'il falloit mourir d'un coup d'épée*, *autant valoit-il en choisir une dont la lame fût neuve*, *que d'en prendre une gâtée par la rouille*... Ses *Poësies*, imprimées à Paris, 1586, 2. vol. in-8°, sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer & polir ses vers lyriques, & sur tout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'*Horace* & de *Pindare*, il auroit pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poëtes. *Dorat* fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de college, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches & de logogriphes. Le plus grand mérite de *Dorat*, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue Grecque, qu'il avoit apprise sous d'excellents maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur royal en cette langue, dont il fut pourvu en 1560, & la remplit avec beaucoup de réputation.

II. DORAT, (Claude-Joseph) né à Paris le 31 déc. 1734, d'un au-

diteur des comptes originaire du Limousin, fit ses études avec distinction au college du cardinal *le Moine*. Il fut d'abord destiné à la magistrature; mais son esprit léger & agréable, ne pouvoit s'accommoder des études sérieuses que cet état demande. Il entra dans les Mousquetaires en 1757, & en sortit bientôt après, pour se consacrer entiérement à la littérature & à la poësie. Il débuta par la tragédie de *Zulica*, piece très-foible; & par des *Héroïdes*, qui, malgré quelques beaux vers, ne sont que de longs & fades monologues. Il réussit mieux auprès des gens du monde par des pieces légeres, où, à l'imitation de *Voltaire*, il fut saisir à propos les singularités du moment & l'esprit du jour. Il dit de lui-même dans ses *Fantaisies :*

*Entre l'*Amour *& la* Folie
Ce pauvre globe est baloté :
Sentir l'un, est ma volupté;
Rire de l'autre, est mon génie.

Cette affectation de rire dans un homme qui tâchoit de paroître livré à la mollesse & à l'incurie, & qui, au milieu de cette indolence affectée, étoit inquietté par un amour propre trop sensible, ne parut que la grimace d'une coquette qui vouloit tromper le public, sans pouvoir se faire illusion à elle-même. Mais en relevant ce ridicule, assez commun aujourd'hui, nous rendons justice au caractere doux & honnête de ce poëte, & aux sentiments de son cœur capable d'amitié. Il eut des amis, & sut les conserver. Quelques-uns d'entr'eux, fideles à sa mémoire, ne parlent de lui qu'avec la plus grande sensibilité. Il mourut d'une maladie de langueur, à Paris, le 29 avril 1780, après avoir dissipé une fortune assez considérable. Il avoit rédigé quelque temps le *Journal des Dames*. Ses *Œuvres*, ornées de gravures très-dispendieuses pour lui & pour ses lecteurs, sont en plusieurs volumes in-8°, dont un homme de goût pourroit extraire 2 petits volumes in-12. On feroit grâce à son poëme de la *Déclamation* en IV chants, rempli de préceptes sages & de vers très-bien faits; à celui du *Mois de Mai*, qui offre de la mollesse & de riches descriptions; à quelques *Lettres d'une Chanoinesse*, pleines d'intérêt & de feu; enfin à quelques-unes de ses *Fantaisies*, dont les premieres, telles que le *Déménagement*, le *Congé*, &c. &c.; un coloris brillant, une peinture assez vraie des travers & des ridicules du jour, offrent un ton piquant, original & facile; mais qui ayant été trop multipliées, ont, dans leur variété même, une sorte de monotonie fatigante. Ses flatteurs le comparoient à *Ovide :* il en avoit la facilité, & il en a quelquefois imité la licence; mais le poëte Latin, toujours pur, toujours correct, n'affectoit point ce jargon éphémere, ce persiflage continuel, ce ton moitié pédant, moitié cavalier, qui peuvent être l'image du style & des mœurs du temps, mais qui ne sont pas faits pour plaire à la postérité. Un homme d'esprit, en peignant ces héros de toilette, qui par leurs feux glacent tous leurs lecteurs, a dit :

Tel fut Dorat, *ce fameux coryphée*
Des écrivains accueillis à Paphos.
Il ne puisoit, dans sa tête échauffée,
Qu'un vain jargon & des sentiments faux.
Sans cesse il eut la fureur de paroître
Fin persifleur & léger petit-maître.
Prompt à vanter les prétendus appas
De cent Laïs, *qu'il ne connoissoit pas,*
Suivant la rime il varioit leur forme;
Tout fut changé sitôt qu'il les chanta,

La vieille Iris, *malgré sa taille énorme*,
Entre dix doigts, dans ses vers, s'ajusta;
Et bien qu'elle eût un nez long & difforme,
D'un nez fripon sa Muse la dota.

Que toutes les beautés chantées par *Dorat* aient été laides ou imaginaires, c'est ce qu'on ne croit point; mais il est permis de penser que toutes n'étoient pas charmantes, comme l'assurent ses vers; & que parmi le nombre de cinq à six que son Apollon adoroit en même-temps, il y en avoit quelqu'une qu'il ne connoissoit pas. Les Comédies de ce poëte, dont les meilleures sont *la Feinte par amour* & le *Célibataire*, ne se firent remarquer que par quelques tirades bien versifiées, par quelques rôles subalternes assez plaisants. Son grand défaut, comme celui de la plupart des comiques modernes, c'est que ses caracteres sont en paroles, & presque jamais en action. Ses *Tragédies* durent leur succès passager à des vers heureux, & à quelques scenes tendres; mais ce génie qui dispose le plan d'un ouvrage, & cette sensibilité vive qui échauffe la diction, lui manquoient presque absolument. *Regulus* est la plus estimée. Quelques-uns de ses *Contes*, tel que celui d'*Alphonse*, sont d'une tournure agréable; si une main habile les élaguoit, ils paroîtroient meilleurs. Ses *Fables* ont des grâces qui ne sont pas celles de *la Fontaine*, & l'affectation du bel-esprit écarte presque toujours la simplicité & la naïveté du fabuliste. Ses ouvrages en prose, dénués de force & de naturel, n'ont que le mérite d'un style ingénieux, & qui a de l'harmonie. Une enluminure, composée du néologisme de *Marivaux* & du persiflage de *Crébillon* le fils, masque le vide des choses. L'auteur avoit plus d'agrément que de profondeur, plus de saillies que de lumieres, plus d'esprit que de jugement, plus de talent que de goût.

N. B. L'idée que nous avions donnée de réduire le Recueil volumineux des Ouvrages de *Dorat*, a été exécuté par un homme d'esprit, qui a publié ses *Œuvres choisies* en 1786, en 3 vol. petit in-12. Il a très-bien fait de sacrifier les Tragédies de *Zulika*, de *Théagene*, de *Pierre le Grand*, de *Zoramis*; les Comédies du *Malheureux imaginaire*, des *Prôneurs*, du *Chevalier François à Londres*, du *Chevalier François à Turin*, de *Roséide*, & un grand nombre de petites productions qui ne méritoient pas d'être conservées dans la bibliothéque d'un homme de goût. *Voy.* DRYDEN, NEWTON, & *QUINTE-CURCE.*

DORBAY, (François) architecte François, éleve du célebre *le Vau*, donna le dessin de l'église du college des Quatre-Nations, & de plusieurs grands ouvrages au Louvre & aux Tuileries. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ, (Pierre) Dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, mort en 1566, a été désigné, à ce qu'on croit, par *Rabelais*, sous le nom de *notre maître Doribus.* Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, & intitulés de même; c'étoit le goût de son siecle. Les plus burlesques sont: I. *La Tourterelle de viduité*, 1574, in-12. II. *Le Passereau solitaire.* III. *Les neuf Médicaments du Chrétien malade.* IV. *Les Allumettes du Feu divin.* V. *Le Chef spirituel.* VI. *La Conserve de Grâce*, prise du Pseaume *CONSERVA ME.* On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

DORFLING, célebre officier Prussien, parvint de l'état de tailleur au grade de Welt-maréchal, sous l'électeur de Brandebourg *Fréderic-Guillaume*. Il se signala sur-tout contre les Suédois en 1665. L'histoire de ce héros est singuliere. En sortant d'apprentissage à Tangermunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac, & qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve, & se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carriere. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, & enfin de l'électeur son maître. Ce grand prince qui aimoit la guerre, qui la savoit & qui étoit forcé à la faire, avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talents du militaire. *Dorfling* fut fait welt-maréchal, & remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de l'état de soldat, parvient au généralat. Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que *Dorfling*, pour être devenu grand seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état : *Oui*, dit-il à ceux qui lui rapporterent ce discours, *j'ai été tailleur, j'ai coupé du drap ; ... mais maintenant*, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, *voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi.*

I. DORIA, (André) noble Génois, le plus grand homme de mer de son siecle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont *Ceva Doria*, son pere, étoit co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, & se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, & fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrerent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur & de prudence que *Doria* s'étoit acquise, le fit nommer, vers 1513, capitaine général des galeres de Genes ; & il est à remarquer qu'il avoit plus de 24 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates Africains, qui infectoient alors la Méditerranée, lui fournirent les premieres occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, & s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter quatre galeres. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Genes, déterminerent dans la suite *Doria* d'entrer au service de *François I*. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, & recherché par *Clement VII*, il s'attacha à ce pontife, qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de *Bourbon* en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir *Doria* à sa solde, & lui persuada de rentrer au service de la France. *François I* le reçut à bras ouverts, & le nomma général de ses galeres, avec 36,000 écus d'appointements, & y ajouta depuis le titre d'amiral des mers du Levant. *Doria* étoit alors propriétaire de huit galeres bien armées. C'est à lui que les François furent principalement redevables de la réduction de Genes, d'où les *Adornes* furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, *Philippin Doria*, son neveu & son

lieutenant, qu'il avoit envoyé avec huit galeres sur les côtes du royaume de Naples, pour y favoriser les opérations de l'armée Françoise, commandée par *Lautrec*, remporta une victoire complette sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégé par *Lautrec*, ne pouvoit plus être secouru par mer: il étoit prêt à succomber, & la prise de la capitale alloit entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup *Doria* abandonna la France pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, & causa la décadence entiere de nos affaires en Italie. Quant aux motifs qui le porterent à ce changement, il paroît que les ministres de *François I*, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitoit d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain & la franchise d'un homme de mer, avoient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, & y avoient en partie réussi. *Doria* aigri & indigné, n'attendoit qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuaderent au roi de s'approprier la ville de Savonne, appartenante aux Génois; d'agrandir son port, & d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, *Doria* fit des représentations au nom de la république; non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; & on le peignit au roi comme un homme qui s'opposoit ouvertement à ses volontés. On fit plus: on lui persuada de le faire arrêter; & douze galeres, sous la conduite de *Barbezieux*, eurent ordre d'aller d'abord à Genes, pour s'y assurer de sa personne, & de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galeres, commandées par *Philippin*, son neveu. Mais *Doria* avoit prévenu le coup, en se retirant à Lerice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à *Philippin*, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment, *Doria* ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchoit depuis long-temps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour *Doria*, *François I* chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape *Clément VII*, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de *Doria*, c'est le refus qu'il fit, en cette occasion, de la souveraineté de Genes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Genes resteroit libre sous la protection Impériale, au cas qu'elle vînt à secouer le joug de la domination Françoise. Il ne manquoit plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit, cette même année (1528), à tenter l'entreprise; & s'étant présenté devant Genes avec 13 galeres & environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, & sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Pere & de Libérateur de la Patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue, & qu'on lui acheteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouverne-

ment

ment fut formé alors à Gênes par ses conseils, & ce gouvernement est le même qui subsiste encore aujourd'hui ; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. *Doria* trouva auprès de l'empereur *Charles-Quint* tous les avantages qu'il pouvoit desirer : ce prince lui accorda toute sa confiance, & le créa général de la mer, avec une autorité entiere & absolue. Il avoit alors en propriété 12 galeres, qui par son traité devoient être entretenues au service de l'empereur ; & ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. *Doria* continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, & rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron & de Patras, sur les côtes de la Grece. La conquête de Tunis & du fort de la Goulette, où *Charles-Quint* voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur & à l'habileté de *Doria*. Ce fut malgré lui, & contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte & de ses soldats, & *Doria* 11 de ses galeres. La fortune ne le favorisa pas plus à la rencontre de la Preveze en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens & aux galeres du pape, en présence de l'armée Turque, commandée par *Barberousse*, & beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat sous différents prétextes, & laissa échapper une victoire assurée. C'est le reproche que lui ont fait plusieurs historiens. Quelques-uns même ont prétendu (& c'étoit, dit *Brantôme*, un bruit public en ce temps-là), qu'il y avoit un accord secret entre *Barberousse* & lui, par lequel ils étoient convenus d'éviter mutuellement entr'eux les occasions décisives, afin de prolonger la guerre qui les rendoit nécessaires, & qui leur fournissoit les moyens de s'enrichir...... Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que *Doria* ; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenants. Le fameux *Dragut*, entr'autres, fut pris par *Jeannetin Doria*, son neveu, avec 9 de ses bâtiments. Le zele & les services rendus par ce grand homme à *Charles-Quint*, lui mériterent l'ordre de la toison d'or, l'investiture de la principauté de Melphes & du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui & ses héritiers, & la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galeres & de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, *Philippe II*, roi d'Espagné, lui permit de choisir *Jean André Doria*, son neveu, pour son lieutenant. (*Voyez* DRAGUT-RAIS & LOUCHALI). Il termina sa longue & glorieuse carriere le 25 novembre 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, & sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourroit le présumer après les occasions qu'il avoit eues de s'enrichir ; mais l'excès de sa magnificence, & son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avoient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scene du monde un aussi grand rôle que *Doria* : dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur & le génie tutélaire de sa patrie ; au-dehors, tenant pour ainsi dire, avec ses seules galeres, le rang d'une puissance maritime.

Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée: l'une en 1547, par la conjuration du comte *Jean-Louis* de *Fiesque*, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution: la 2e fois, peu de temps après, par celle de *Jules Cibo*, qui fut découverte, & qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Gênes & dans toute l'Italie le crédit & la réputation de ce grand homme. Quelques auteurs l'accusent d'avoir été quelquefois trop cruel, & en rapportent cet exemple: le marquis de *Marignan*, qui prit Porto-Hercole en 1555, y ayant fait prisonnier *Ottobon* de *Fiesque*, frere de *Louis*, & complice de sa conspiration, le mit entre les mains de *Doria*, pour venger, comme il lui plairoit, la mort de *Jeannetin Doria*, qui avoit été tué dans cette conspiration. *André*, enflammé de colere, fit coudre *Fiesque* dans un sac, comme un parricide, & le fit jeter dans la mer. Ceux qui ont écrit pour louer *Doria*, ont passé prudemment cette action sous silence, comme indigne de lui... Un jour un de ses pilotes, qui l'importunoit souvent, s'étant présenté devant lui, témoigna qu'il n'avoit que trois paroles à lui dire. *Je le veux*, répondit *Doria*; *mais souviens-toi que si tu en dis davantage, je te ferai pendre*. Le pilote, sans s'étonner, reprit la parole & lui dit: *ARGENT ou CONGÉ*. *André Doria*, satisfait de cette réponse, lui fit payer ce qui lui étoit dû, & le retint à son service.

II. DORIA, (Antoine) célebre capitaine Gênois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événements arrivés dans le monde sous Charles-Quint*; à Gênes, 1571, in-4°.

I. DORIGNY, (Michel) peintre & graveur, natif de St-Quentin, disciple & gendre du fameux *Vouet*, suivit de fort près sa maniere. Il grava à l'eau forte la plus grande partie de ses ouvrages, & leur donna le véritable caractere de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1663, à 48 ans. Il laissa deux fils, *Louis* & *Nicolas*, qui se sont distingués aussi dans la peinture & la gravure. L'aîné mourut à Véronne en 1742, & le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie.

II. DORIGNY, *Voyez* ORIGNY.

DORING, *ou* DORINK, (Matthias) Franciscain Allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz sa patrie en 1494. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé* du *Miroir Historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément *la Chronique de Nuremberg*, parce que la premiere édition en fut faite en cette ville, in-4°, en 1672. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette chronique à *Haltman Scheder*. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de *Luther*. Il s'éleve avec aigreur contre les vices des cardinaux, des évêques, des papes, & même contre les Jubilés & les indulgences.

DORIS, fille de l'*Océan* & de *Thétis*, épousa son frere *Nérée*, dont elle eut 50 Nymphes appelées les *Néréides*.

D'ORLÉANS, (le Pere) *Voyez* VI. ORLÉANS.

I. DORMANTS, (*Les SEPT*) sept

freres qu'on prétend avoir souffert le martyre à Ephèse, sous l'empereur *Déce* en 250, & qu'on dit s'être endormis dans une caverne, dans laquelle ils s'étoient mis à l'abri de la persécution, pendant 155 ans. Mais tout ce qu'on dit d'eux paroît fabuleux. *Grégoire de Tours*, est le premier qui en ait parlé, & l'on sait combien il aimoit les contes. *Métaphraste*, qui valoit bien *Grégoire de Tours* pour la crédulité, a brodé ce fait à sa maniere.

II. DORMANS, (Jean de) cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous *Charles V*, mort le 7 nov. 1373, dans un âge avancé, avoit fondé à Paris en 1370 le college de Dormans, dit de *S. Jean-de-Beauvais*. Sa réputation d'homme habile & équitable, fut cause de sa fortune. Son pere n'étoit qu'un procureur, qui se fit appeler *de Dormans*, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils acheterent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu *Milon de* DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux, & de Beauvais, & chancelier en 1380.

DORNAVIUS, (Gaspard) médecin, orateur & poëte, né à Zigenrick dans le Voigtland, mourut en 1631, dans un âge avancé, conseiller & médecin des princes de Brieg & de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on a appelés de *savantes fadaises*. Les plus connus sont: I. *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, 2. vol. in-fol. Hanovre 1619. II. *Homo diabolus*; hoc est, *Auctorum veterum & recentiorum*, *de Calumniæ natura & remediis*, *suâ linguâ editorum*, *Sylloge*; à Francfort 1618, in-4°. III. *De incremento dominationis Turcicæ*, &c.

DORNEVAL, Parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la Foire, seul, ou en société. Ses meilleures pieces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec *le Sage*, 10 vol. in-12.

DORNKRELL, (Jacques) théologien & ministre Luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704 à 61 ans, laissa un ouvrage estimé des savants, sous le titre de *Biblia Historico-harmonica*, &c.

DOROTHÉE, (Sainte) vierge & martyre à Césarée en Cappadoce, est, dit *Baillet*, inconnue aux Grecs, mais célebre dans l'église Latine. On dit qu'ayant été livrée par son juge à deux femmes perdues, elle les retira de la corruption & de l'idolâtrie. On ajoute qu'en allant au supplice, elle convertit aussi un jeune avocat nommé *Théophile*, qui lui avoit demandé, en raillant sur son divin époux, des fleurs & des fruits du jardin de cet époux. Il y a eu une autre Ste. *Dorothée*, vierge & martyre à Alexandrie vers l'an 311.

DOROTHÉE, (St.) disciple du moine *Jean*, surnommé *le Prophete*, & maître de *Dosithée*, fut la tête d'un monastere en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Sermons*, ou instructions pour les moines, traduits en françois par l'abbé de *Rancé*, 1686, in-8°; & des *Lettres* en grec & en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la Bibliothéque des Peres, de l'an 1623. Le style de *Dorothée* est assez simple, mais plein d'onction.

DORPIUS, *Voy.* X. MARTIN.

DORSANE, (Antoine) natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand vicaire & official du même diocese, sous le cardinal de *Noailles*. Il mourut en 1728, presque subitement, de la douleur que lui causa l'acceptation pure & simple que le cardinal de *Noail-*

les avoit faite de la Bulle *Unigenitus*. Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire & les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome & en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le Supplément. *Villefore*, auteur des *Anecdotes de la Constitution* Unigenitus, s'étoit beaucoup servi de ces Mémoires dans la composition de son ouvrage; aussi on retrouve dans le commencement du *Journal*, une bonne partie des faits rapportés dans les *Anecdotes*. Ceux qui ne demandent que les principaux faits bien rendus, & dépouillés des circonstances minutieuses, aiment mieux ce dernier ouvrage. Ceux qui veulent qu'on leur rende compte des plus petits détails, préferent l'autre. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive & coulante; celle du second est simple & naturelle. Comme il écrivoit les événements à mesure qu'il les apprenoit, on y trouvera quelques négligences de style & quelques répétitions. La meilleure édition de ces *Mémoires* est la seconde, donnée en 1756. Elle a été corrigée sur le manuscrit original, & augmentée d'une Table des matieres. L'éditeur de ce *Journal* peint l'abbé *Dorsane* comme un homme pieux, instruit des regles, exact à les faire observer, prudent & circonspect, mais remplissant ses fonctions avec autant de fermeté que de dignité. Il ajoute qu'il étoit accommodant; mais son opposition constante à recevoir la constitution, sans des explications, prouve que son caractere ne se plioit pas aussi facilement qu'on l'auroit voulu.

DORSET, (Thomas Sackville, comte de) grand trésorier d'Angleterre, né en 1536, voyagea en France & en Italie. Il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues & dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son pere, mort en 1556, lui avoit laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst, dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France, vers *Charles IX* l'an 1571, & vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions, le firent élire chevalier de l'ordre de la Jarretiere en 1589, & chancelier de l'université d'Oxford, en 1591; enfin, en 1598, grand trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 19 avril 1608, à 72 ans. On a de lui: I. *Le Miroir des Magistrats*, en vers, avec une préface en prose. L'introduction qui suit cette préface, est pleine d'une poësie vraiment pittoresque. II. *L'Histoire* (en vers) *de l'infortuné Duc de Buckingham, du temps de Richard III*. Ses *Poësies* se trouvent avec celles de *Rochester* & de *Roscommon*, à Londres, 1731, in-12.

DORVILLE. Voyez ORVILLE.

DOSA, (Georges) aventurier Sicilien, fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé & la noblesse. *Jean*, vaivode de Transylvanie, défit les rebelles l'année d'après, & prit leur roi. Pour le punir de son usurpation & de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, & un sceptre à la main, l'un & l'autre du même métal & aussi ardent. On lui ouvrit ensuite

les veines, & l'on fit avaler un verre de son sang à son frere *Lucas*, qu'il avoit entraîné dans sa révolte. Trois paysans que l'on avoit laissés 3 jours sans nourriture, eurent ordre de se jeter sur ce misérable & de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, cuit & distribué pour servir de nourriture à quelques-autres de ses complices. Le malheureux *Dosa* souffrit ces inhumanités sans se plaindre : tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frere. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, excepté quelques-uns qu'on laissa mourir de faim.

DOSCHES, (François) disciple insensé de l'insensé *Simon Morin*. Les maladies de l esprit seroient elles épidémiques, comme celles des corps ? Oui : *Dosches* est une preuve que les fous, tels que *Morin*, peuvent en former d'autres. Celui-ci se crut illuminé ; l'autre, en conversant avec lui, se crut illuminé comme lui. Les écrits où il a consigné ses rêves extravagants, sont de la plus extrême rareté, & ne méritent d'être recherchés que par les philosophes pécunieux, qui veulent savoir dans quels égarements l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très rare de *Dosches*, imprimé en 4 pages in-4° seulement, sous ce titre : *Abrégé de l'Arsenal de la Foi*, jusqu'où ce sectaire avoit porté ses délires.

I. DOSITHÉE, officier Juif, fils de *Bacénor*, defit l'armée de *Timothée*, battit *Gorgias* & le fit prisonnier ; mais comme il l'emmenoit, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. *Dosithée* mourut de cette blessure, l'an 163 avant J. C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

II. DOSITHÉE, magicien de Samarie, qui se disoit le *Messie*, est regardé comme le premier hérésiarque. Il s'appliquoit toutes les prophéties qui regardent J. C. Il avoit à sa suite trente disciples, autant qu'il y avoit de jours au mois, & n'en vouloit pas davantage. Il avoit admis, parmi eux, une femme qu'il appeloit *la Lune*. Il observoit la circoncision & jeûnoit beaucoup. Pour persuader qu'il étoit monté au ciel, il se retira dans une caverne ; & là, loin des yeux du monde, il se laissa mourir de faim. La Secte des *Dosithéens* estimoit beaucoup la virginité. Entêtée de sa chasteté, elle regardoit le reste du genre humain avec mépris. Un Dosithéen ne vouloit approcher de quiconque ne pensoit & ne vivoit pas comme lui. Ils avoient des pratiques singulieres, auxquelles ils étoient fort attachés : telle étoit celle de demeurer, 24 heures, dans la même posture où ils étoient lorsque le sabbat commençoit. Cette immobilité des Dosithéens étoit une conséquence de la défense de travailler pendant le sabbat. Avec de semblables pratiques, les Dosithéens se croyoient supérieurs aux hommes les plus éclairés, aux citoyens les plus vertueux, aux ames les plus bienfaisantes ; en restant pendant 24 heures debout, & la main droite ou la main gauche étendue, ils croyoient plaire à Dieu bien autrement qu'un homme qui s'étoit donné beaucoup de mouvement pour consoler les affligés, ou pour soulager les malheureux. Cette Secte subsista en Egypte jusqu'au VIe siecle. Un des disciples de *Dosithée* étant mort, il prit à sa place *Simon*, qui surpassa bientôt son maître, & devint chef de Secte ; ce fut

Simon le Magicien. (*Voyez* son article.)

DOSMA DELGADO, (Roderic) chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, étoit savant dans les langues Orientales: on a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture-sainte, entr'autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, 1534, in-f°. Il mourut en 1607, dans sa 74e année.

DOUCIN. *Voyez* DUCIN.

DOUCIN, (Louis) Jésuite, né à Vernon, mort à Orléans le 21 septembre 1716, remplit différentes places dans sa société. Il fut, dit-on, l'auteur du fameux *Problême Théologique*, (Voyez l'article du cardinal de NOAILLES). Il fut admis dans ce que les Jansénistes appeloient la cabale des Normands, composée des *PP. Tellier*, *Lallemand* & *Daniel*: son zele vif & actif servit bien ce triumvirat. Il fut envoyé à Rome, dans le temps des disputes sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il montra beaucoup de zele. On a de lui: I. *Histoire du Nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698; curieuse & assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté, & les allusions qu'il fait de temps en temps aux partisans des erreurs du dernier siecle, servent à la rendre plus piquante. II. *Histoire de l'Origénisme*, in-4°, où l'on trouve des recherches & de la critique. III. *Mémorial abrégé touchant l'état & les progrès du Jansénisme en Hollande*, composée par l'auteur, lorsqu'il se rendit, en 1697, à la suite du comte de *Créci*, au congrès de Ryswick. IV. Une foule de *Brochures* sur les affaires du temps, inconnues à présent, & qui auroient dû toujours l'être; elles sont infectées de l'esprit du parti, & elles servirent à le répandre.

I. DOUGLAS, (Guillaume de) seigneur Ecossois dans le XIVe siecle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont *Buchanan* a écrit l'Histoire. *Robert de Brus*, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les Infideles, & n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à *Douglas* de porter son cœur en Palestine après sa mort, & de le présenter au S. Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, *Douglas* partit pour la Terre-sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

II. DOUGLAS, (Jacques) anatomiste Anglois, qui excella dans la pratique des accouchements. Il professoit la médecine à Londres au commencement de ce siecle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivants: I. *Bibliographiæ Anatomicæ specimen*, imprimé, pour la 1re fois, à Londres; & dans la suite, avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8°. II. *Myographiæ comparatæ specimen*, Londres, 1706. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme & dans le chien. On l'a traduit en latin, & imprimé à Leyde en 1729. III. *Description du Péritoine*, en anglois; Londres, 1730.

DOUJAT, (Jean) né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris, le 27 octobre 1688, à 79 ans, étoit doyen des docteurs-régents de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, & membre de l'académie Françoise. Il fut choisi par *Périgné*, premier précepteur du grand *Dauphin*, pour donner à ce prince la premiere teinture de l'histoire & de la fable. Ses ouvrages & ses services lui acquirent les éloges des savants, & des pensions du trône.

Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité & son désintéressement au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire Grecque & Romaine, traduite de Velleius Paterculus*, in-12, Paris, 1679 & 1708. Cette version est très-foiblement écrite : le traducteur l'orna de suppléments, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, & d'une chronologie. M. l'abbé *Paul* en a donné une meilleure en 1770, in-8° & in-12. II. Une bonne *Edition de Tite-Live* : ouvrage composé, comme le préc édent, pour l'usage du *Dauphin*, enrichi de notes savantes, 6 vol. in-4°. III. *Prænotiones canonicæ & civiles*; Paris, 1687, in-4° : c'est son meilleur ouvrage. IV. *L'Histoire du Droit Canonique*, 1685, in-12. V. Celle *du Droit Civil*, Paris, 1678, in-12, en latin. VI. Une *Edition latine des Institutions du Droit Canonique de Lancelot*; Paris, 1684, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes. VII. *Dictionnaire de la langue Toulousaine.*

DOUSA, (Janus) appelé vulgairement *Vander-Does*, seigneur de Norwick sa patrie, naquit en 1545. Ayant été nommé gouverneur de Leyde, il défendit cette ville contre les Espagnols, l'an 1574, avec autant de courage que de prudence. Le général Espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, *Dousa* ne répondit que par ce vers, qu'il mit au bas d'une de ces lettres.

Fistula dulce canit, volucrem dùm decipit Auceps.

Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
Le perfide oiseleur le prend dans son réseau.

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poëte guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venoit d'être fondée. Il étoit digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à la Haye, en 1604, de la peste, à 59 ans. A beaucoup de courage & de savoir, il joignoit une douceur extrême. On a de lui : I. *Les Annales de Hollande, en vers élégiatiques & en prose*, in-4°, à Leyde, en 1601; cet ouvrage, commencé par *Janus Dousa* le fils, & continué, jusqu'en 1520, par *Dousa* le pere, fut réimprimé en 1617, avec un commentaire du savant *Hugue Grotius*. II. Des *Notes* sur *Salluste*, sur *Pétrone*, sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, sur *Horace*. III. ECHO, sive *Lusus imaginis jocosæ*; la Haye, 1603, in-4°. IV. *Poemata*; Leyde, 1609. L'élégance, la pureté du style, la variété des images, ne doivent pas lui en faire pardonner plusieurs qui sont obscenes... DOUSA laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur pere. Les plus connus furent : JANUS, poëte, philosophe & mathématicien, garde de la bibliothéque de Leyde, où il mourut en 1597, à 26 ans. On a de lui des *Poësies latines*, 1607, in-8°. Et GEOGES, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, & publia une *Relation de son Voyage*; Anvers, 1599, in-8°. On a encore de lui *Georgii Codini selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec & en latin; Genève, 1607, in-8°. *Georges Dousa* mourut en 1599, dans l'île de St-Thomas, en faisant route pour les Indes.

D'OULTREMAN. *Voyez* OULTREMAN.

DOUVILLE. *Voyez* OUVILLE.

I. DOUVRE, (Thomas de) tréforier de l'églife de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, eft le premier Normand que *Guillaume* le Conquérant plaça fur le fiége d'Yorck en Angleterre. Il en étoit digne, par fes vertus & par fa fcience. Il rebâtit fon églife cathédrale, inftruifit fon peuple par fes difcours & par fes exemples, fit de grands biens à fon clergé, & compofa quelques *Livres fur le chant eccléfiaftique*. Il mourut l'année 1100, après avoir fiégé 28 ans.

II. DOUVRE, (Thomas de) neveu du précédent, clerc d'*Henri I*, roi d'Angleterre, fut auffi archevêque d'Yorck en 1108. Son pere *Samfon* de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, & enfuite évêque de Worchefter en Angleterre, avoit été engagé dans le mariage, & eut encore au moins un autre fils (*Richard II*), qui fut évêque de Bayeux. *Thomas* eut de grands débats avec *S. Anfelme*, archevêque de Cantorberi, à l'occafion de la primauté de leurs églifes. On rapporte que, dans une grieve maladie, les médecins lui ayant indiqué un remede oppofé à la pureté, il déclara qu'il aimoit mieux s'expofer à mourir, que de racheter fa vie à un tel prix. Dieu bénit fa conftance & fa foi: il lui rendit fa premiere fanté. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

III. DOUVRE, (Ifabelle de) de la même famille que les précédents, fut maîtreffe de *Robert*, comte de Glocefter, bâtard de *Henri I*, roi d'Angleterre, & en eut un fils (*Richard*), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux, en 1133. Se voyant dans l'arriere-faifon de l'âge, & dégoûtée du monde qui s'étoit dégoûté d'elle, *Ifabelle* fe retira à Bayeux pour y finir fes jours, & y mourut, vers l'an 1166, dans une extrême vieilleffe. On croit que c'eft fur fon tombeau qu'a été placée cette Epitaphe originale, qu'on voit contre l'un des murs extérieurs de l'églife cathédrale :

Quarta dies Pafchæ fuerat, cùm clerus ad hujus
Quæ jacet hic vetulæ, venimus exequias;
Lætitiæque diem magìs amififfe dolemus,
Quàm centum, tales, fi caderent vetulæ.

On trouve une imitation de ce quatrain dans les *Œuvres de Senecé*.

DOW, (Gérard) né à Leyde en 1613, fut éleve du célebre *Rembrant*, & fit beaucoup de progrès fous ce maître. Cet artifte ne s'eft occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faifoit payer à proportion du temps qu'il y mettoit. Sa coutume étoit de régler fon prix fur le taux de 20 fous du pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que fes tableaux : il faut le fecours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-fines, ont un mouvement & une expreffion finguliere. Son coloris a beaucoup de fraîcheur & de force. *Dow* n'épargnoit pas le temps à ce qu'il faifoit. Il fut 3 jours à repréfenter le manche d'un balai, & 5 à peindre la main d'une perfonne qui vouloit avoir fon portrait. Nous ignorons l'année de fa mort ; mais il mourut dans un âge avancé.

DOYAC, (Jean de) homme de néant, vaffal du duc de *Bourbon*, gagna la confiance de *Louis XI* par le vil métier d'efpion & de délateur. Il voulut fe fignaler, en attaquant les officiers & la perfonne

même du duc de *Bourbon*; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne & procureur-général du parlement, & il se rendit le tyran de ceux qui auroient dû être ses maîtres. *Louis XI* le recommanda en mourant à *Charles VIII*. Son crédit l'aveugla; & il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens & sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne resterent pas impunis: en 1484, il eut la langue percée au pilori de Paris, & une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau; ensuite on le conduisit à Montferrat en Auvergne, lieu de sa naissance, où l'on réitéra la flagellation & on lui coupa l'autre oreille. Il se rétablit dans la suite lorsque *Charles VIII* alla en Italie.

DRABICIUS, (Nicolas) ministre Protestant, né l'an 1587 en Moravie, fut chassé de son pays, & se retira en Hongrie l'an 1628. Il renonça au ministere pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avoient pour but que d'exciter la guerre contre la communion Romaine & contre la maison d'Autriche, ennemie des Calvinistes. Les Impériaux se vengerent de ses écrits séditieux, en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'étoit réfugié. Son principal ouvrage est intitulé, *Lux in tenebris*: (*Voy.* KOTTER.) titre bien peu convenable à l'obscurité de la matiere, & à la bizarrerie des idées de l'auteur. Le prince *Ragotski* se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutoit pas la moindre foi.

DRACK, (François) l'un des plus grands hommes de mer de son temps, naquit dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son pere, ministre d'un vaisseau Anglois, le remit à un pilote de sa connoissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaicteur; mais ayant appris qu'on équipoit des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, & vint offrir ses services à *Jean Hawkins*, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire, avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, *Drack* partit encore avec 5 bâtiments, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, & un grand nombre de navires chargés richement. La reine *Elisabeth* revêtit de la dignité de chevalier ce citoyen, qui rapportoit à sa patrie des matieres d'or & d'argent, & des richesses plus précieuses encore, des connoissances utiles. Cette princesse voulut dîner à Derpfort, sur le vaisseau avec lequel il avoit fait le tour du monde, & fit faire des inscriptions qui transmettoient à la postérité un voyage si mémorable. Une nouvelle expédition en 1585, lui acquit une nouvelle gloire: il s'empara de quelques places dans les Canaries & dans les îles du Cap-Verd, dans celles de Saint-Domingue, dans la province de Carthagène, & dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine *Elisabeth* ajouta à la dignité de chevalier, celle de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1588 & 1589. La premiere année, il coula à fond 23 vaisseaux dans le port de Cadix; & la seconde, il se signa-

la avec l'amiral *Haward* contre la flotte Espagnole. En 1595, *François Drack* se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, & il soutint l'honneur que lui avoient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste-Marthe en Amérique, de Rhio de la Hacha, & de plusieurs autres villes. Enfin, en revenant à Porto-Bello, il termina sa glorieuse carriere le 28 janv. 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. C'est ce qui donna lieu à cette Epitaphe :

Quem timuit sævis etiam Nuptunus in undis,
Et rediit toto victor ab Oceano,
Fœdifragos pellens pelago prostravit Iberos
Drackius : *huic tumulus æquoris unda fuit.*

« Jadis craint de *Neptune* en ses grot- » tes profondes,
» Alors qu'il parcouroit l'Océan en » vainqueur,
» Le vengeur des traités sur l'Ibère » infracteur,
» DRACK a sa sépulture au vaste » sein des ondes ».

Nous avons ses *Voyages* traduits en françois, 1627, in-8°. L'abbé *Lenglet* en indique une édition, Paris 1641, in-4°.... Il y a eu un autre DRACK, (Edouard) sur lequel *voy.* l'article de BASSANO.

DRACON, législateur d'Athenes l'an 624 avant Jesus-Christ, se rendit recommandable dans sa république par sa probité, autant que par ses lumieres. Déclaré archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui inspiroient une sévérité cruelle. L'assassin, & le citoyen convaincu d'oisiveté, étoient également punis de mort. Assez juste pour ne favoriser personne, il ne fut pas assez philosophe, dit un homme d'esprit, pour savoir qu'il commandoit à des hommes. Lorsqu'on lui demandoit les motifs de sa rigueur, il répondit : « Que les plus petites » transgressions lui avoient paru » mériter la mort, & qu'il n'a- » voit pu trouver d'autre puni- » tion pour les plus grandes ». Ses lois, *écrites avec du sang*, (suivant l'expression de l'orateur *Demades*,) eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, & ensuite négligées. Le sage *Solon* les abrogea toutes, à l'exception de celle qui regardoit les meurtres. La fin de *Dracon* fut aussi triste que glorieuse. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, & lui jeta tant de robes & de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut.

DRACONITES, (Jean) ministre Protestant, de Carlostadt en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des Dimanches*, en latin, in-fol ; & d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poëte Chrétien, Espagnol, vers le milieu du ve siecle. On a de lui : I. Un *Poëme sur l'ouvrage des six jours de la Création*. II. Une *Elégie* adressée à l'empereur *Théodose* le jeune ; Leipsick 1653, in-8°. Le pere *Sirmond* en avoit aussi donné une édition in-8°, en 1619, avec les *Poësies* d'*Eugene* évêque de Tolede.

DRAGUT-RAIS, c'est-à-dire, *Capitaine*, né de parents obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de *Barberousse*, & enfin son successeur. Il mena les com-

pagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur & de capâcité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples & de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, & fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par *Jeannetin Doria*, neveu & lieutenant du fameux *André Doria*, qui ne lui rendit sa liberté qu'au bout de quelques années & moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560, il vint relâcher dans le Havre de l'île de Gerbes. *André Doria* vint l'y bloquer avec ses galeres, qui jeterent l'ancre à l'embouchure du Havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé, imagina, pour se tirer de-là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à *Doria*, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du Havre, qu'il avoit résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisoit applanir dans le même temps un chemin, qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pieces de bois, qu'il fit couvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galeres sur ces planchers; & avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain étoit beaucoup plus bas. Il avoit fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara, (c'étoit celui où se trouvoient les Espagnols) par lequel ses galeres passerent d'une mer à l'autre. *Doria* n'apprit cette nouvelle extraordinaire, que par la perte de la capitale de Sicile, que *Dragut* enleva presqu'à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger : ressource qu'avoient employée long-temps auparavant les Tarentins conseillés par *Annibal*. Il s'étoit rendu maître de cette île par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain *Soliman* qui en étoit seigneur, il le fit pendre, & la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, *Soliman II* ordonna à *Dragut* de se trouver devant Malte qu'il venoit assiéger; le pirate y vint avec 15 galeres. Un jour qu'il reconnoissoit la breche, un coup de canon qui donna contre une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque temps après.

DRAHOMIRE, femme d'*Uratislas*, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avoit laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mere, elle la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils *Boleslas*, qui étoit idolâtre & très-cruel, à tuer dans un festin son frere *Venceslas*, dont la vie sainte & innocente étoit insupportable à cette mere dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurerent pas long-temps impunis : elle périt dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il sembloit que la terre se fût entr'ouverte exprès pour l'engloutir.

DRAKENBERG, (Chrétien-Jacob) centenaire du Nord, dont on a parlé si souvent dans les papiers publics, mourut à Aarhus en 1770, dans la 146e année de son âge. Il étoit né à Stavanger en Norwege, en 1624. Il étoit resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, & avoit épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernieres années de sa vie, il reçut la visite

des personnes du plus haut rang, qui admiroient son bon sens, sa présence d'esprit & sa santé vigoureuse.

DRAKENBORCH, (Arnaud) professeur en histoire & en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connoître par quelques ouvrages, & sur-tout par sa belle édition de *Tite-Live* en 7 vol. in-4°, Leyde 1738. Les notes dont il l'a accompagnée, font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût: la plûpart manquent de précision. Il a donné aussi une édition de *Silius Italicus*, 1717, en 1 vol. in-4°. Elle est dans le même goût que la précédente, & assez estimée.

DRAN, (Henri-François le) *voy.* LEDRAN.

DRAPIER, (Roch) avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734 à 49 ans, laissa quelques ouvrages de droit. I. *Recueil de Décisions sur les matieres Bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, 1732. II. Un autre *Recueil de Décisions sur les Dîmes*, réimprimé en 1748 in 12, augmenté par *Brunet* d'un *Traité du Champart*.

DRAPPIER, (Gui) curé de la paroisse de S. Sauveur à Beauvais, mourut en 1716, à plus de 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont: I. Un *Traité des Oblations*, in-12, Paris 1685. II. *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires; à Lyon, 1699, in-12. III. *Gouvernement des Diocèses en commun*, Bâle 1707, 2 vol. in-12. IV. *Défenses des abbés commendataires & des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns & les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame sur-tout la liberté de l'office du jour du Patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de St-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à *Drappier*, & elle s'évapore dans son ouvrage. V. Plusieurs *Ecrits* en faveur du P. *Quesnel*, son ami.

DRAUDIUS, (Georges) auteur Allemand, a publié en deux gros vol. in-4°. une *Bibliothèque Classique*, Francfort 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, & elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernieres éditions qu'on en a données; & cette Bibliothéque, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, sur-tout pour la connoissance des productions germaniques.

DREBEL, (Corneille) philosophe alchimiste, né l'an 1572 à Alcmaër en Hollande, mort à Londres en 1634, à 62 ans, avoit une aptitude singuliere pour les machines; mais il ne faut pas croire tout ce qu'on a raconté de la sagacité de ce philosophe. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, le grêle & les éclairs, aussi naturellement que si ces effets venoient du ciel. Il produisoit, par d'autres machines, un froid pareil à celui de l'hiver. On prétend qu'il en fit l'expérience, à la priere du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster; & que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avoit construit un verre, qui attiroit la lumiere d'une chandelle mise à l'autre bout d'une

salle, & qui donnoit assez de clarté, pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Mais tous ces prodiges doivent être renvoyés dans le pays des chimeres. Ce philosophe laissa quelques ouvrages de physique; le principal est intitulé : *De natura Elementorum*, in-8°. On prétend qu'il trouva le premier le secret de teindre en écarlate: secret qu'il qu'il confia à sa fille. *Cuffler*, qui l'épousa, en fit usage à Leyde. Quelques-uns ont fait honneur à *Drebel* de l'invention du *Télescope*. On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *Microscope* & du *Termometre*, deux instruments très-utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne. Il parut, pour la premiere fois, en 1621. *Fontana* s'en attribua mal-à propos l'invention, environ 30 ans après.

DRELINCOURT, (Charles) ministre de l'Eglise prétendue réformée à Charanton, né à Sédan en 1595, mort à Paris en 1669, à 74 ans, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par des mœurs exactes, par un caractere bienfaisant, & par divers ouvrages contre les Catholiques. Les principaux sont, I. Un *Catéchisme*, 1 vol. in-8°. II. Un *Abrégé de Controverse*, pleins l'un & l'autre des préjugés de sa secte. III. *Consolations contre les frayeurs de la Mort*, Amsterdam 1724, 2 vol. in-8°. IV. *La Préparation à la Sainte Cene*; ouvrage écrit avec onction, ainsi que le précédent. V. 3 vol. in-8°. de *Sermons*. VI. *Le Hibou des Jésuites*, &c. Ce dernier ouvrage est assez recherché par les ennemis de la Société.... *Charles* DRELINCOURT, son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules* in 4°. 1727, mourut à Leyde en 1697. Ce médecin avoit des connoissances & de la vertu. Il étoit modeste; il défendit, en mourant, qu'on fît son oraison funebre: il n'aimoit pas cet usage, qui souvent fait bâiller les vivants, sans rien apprendre sur les morts. *Laurent* DRELINCOURT, frere du médecin, mort à 56 ans en 1680, à Niort où il étoit ministre, laissa des *Sermons*, & un recueil de *Sonnets Chrétiens*, à Amsterdam 1766, in-12.

DREPANIUS FLORUS. *Voyez* FLORUS n°. II.

DRESSER, (Matthieu) théologien Luthérien, né à Erford en 1536, étudia à Wittemberg sous *Luther* & *Mélanchthon*. Après avoir enseigné avec distinction le Grec & l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 16.7, à 71 ans. C'étoit un Luthérien rigide, & un homme d'un caractere souple & adroit. Lorsqu'il étoit à Oxford, il fut si bien tourner l'esprit de ses collegues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Ausbourg & l'Hebreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature & de théologie. I. *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8°. II. *Tres libri Progymnasmatum Litteraturæ Græcæ*, in-8°. III. *Isagoge Historica*, en Allemand, in-folio : cet écrit n'est point estimé. IV. *De festis & præcipuis anni partibus Liber*. V. *De festis diebus Christianorum, Judæorum & Ethnicorum Liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

DREVET, (Pierre) nom de deux graveurs célebres, pere & fils; ils ont gravé des portraits d'après le célebre *Rigaud*, qui sont des chefs-d'œuvres de l'art. La délicatesse, l'agrément & la précision caractérisent leur burin. *Pierre Drevet* le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; & le pere la même

année, à 75 ans. *Claude* DREVET, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur.

DREVETIERE, (La) *V.* LISLE, n° IV.

DREUX, *Voy.* PHILIPPE de.... n°. XXV.

DREUX DU RADIER, (Jean-François) avocat, né à Châteauneuf en Thimerais le 10 mai 1714, occupa pendant quelque temps la place de lieutenant - particulier de cette petite ville. Préférant de bonne heure la Littérature au Barreau, il quitta sa charge, & composa un grand nombre d'écrits en vers & en prose. On peut se dispenser de donner la liste de ses productions poëtiques, parce qu'il n'y a point de poësie : c'est une versification lâche, prosaïque, traînante. Mais plusieurs de ses ouvrages en prose sont curieux. Les principaux sont, *Bibliothéque historique & politique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Quoiqu'il annonce de la critique dans le titre, il loue plus qu'il ne censure; mais il releve les fautes des bibliographes qui l'avoient précédé, & presque toujours avec justesse. *L'Europe Illustre*, 1755 & années suivantes, 6 vol. in-4°. C'est le recueil des portraits des grands Hommes par *Odieuvre. Du Radier* s'étoit chargé des notices historiques, moyennant un écu par notice; & il y en a quelques-unes intéressantes. *Tablettes - anecdotes des Rois de France*, 3 vol. in-12 : l'auteur a rassemblé dans ce recueil les paroles remarquables, les pensées ingénieuses, les bons-mots de nos rois, ou attribués à nos rois. *Histoires - anecdotes des Reines & Régentes de France*, 6 vol. in-12. Les femmes qui s'attendoient à lire cette histoire comme un roman, l'ont trouvée un peu pesante. *Récréations historiques, critiques, morales & d'érudition*, 2 vol. in-12. Tous ces Ouvrages supposent que l'auteur a fait des recherches dans des livres peu communs; mais son style est diffus, négligé, familier, & il manque d'ordre dans la distribution des faits, & d'agrément dans la narration. *Dreux du Radier* fit aussi quelques Memoires pour le Barreau, entr'autres pour *Jean-François Corneille*; & il avoit précisément le style des mauvais avocats : des traits injurieux, une profusion de maximes triviales; enfin, dit Fréron, en parlant de son mémoire pour *Corneille*, il entassoit des phrases d'écolier qui ne renfermoient aucune idée. Cet auteur mourut le 1er. mars 1780. Quoique son esprit fût un peu caustique, son caractere étoit officieux, & il se chargeoit avec plaisir de faire des recherches pour des familles, ou des littérateurs qui avoient besoin du secours de sa plume ou de son érudition.

DREXELIUS, (Jérémie) Jésuite d'Ausbourg, prédicateur de l'électeur de Baviere, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers *Ouvrages de piété*, imprimés à Anvers 1643, en 2 vol. in-fol., & en plusieurs vol. in-24. Ils ont été fort répandus autrefois. L'auteur confirmoit par ses exemples ce qu'il enseignoit par ses livres.

DRIDEN, *Voyez* DRYDEN.

DRIEDO *ou* DRIDOENS, (Jean) de Turnehout en Brabant, fut docteur & professeur de théologie à Louvain, chanoine de S. Pierre, curé de S. Jacques, dans la même ville, & mourut en 1535. On a de lui divers Traités de théologie, en 4 vol. in-fol. & in-4°. Les plus importants sont, I. *De Eccl. Scripturis.* II. *De libertate Christiana.* III. *De captivitate & redemptione generis humani.* IV. *De concordia liberi arbitrii & Prædestinationis.* V. *De Gratia & libero arbitrio*, &c.

DRIESCHES, *Voyez* DRUSIUS.

DRIESSEN, (Antoine) théologien Hollandois, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette derniere ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'Ouvrages de théologie & de controverse, où il y a plus d'érudition que de goût & de modération.

DRIMAQUE, brigand, qui, à la tête d'une troupe d'esclaves fugitifs, ravageoit l'île de Chio. Ces insulaires ayant mis sa tête à prix, il persuada à un jeune homme de sa suite de le tuer, & d'aller recevoir la somme promise. Les habitants de Chio firent de ce *Drimaque* une divinité, qu'ils avoient en grande vénération, sous le nom de *Héros pacifique*.

DRIPETINE, fille de *Mithridate* le Grand & de *Laodice*, avoit un double rang de dents. Elle suivit son pere après sa défaite par *Pompée*, l'an 66 avant J. C.; mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action qu'il n'avoit faite que malgré lui.

DRIVERE, (Jérémie) connu sous le nom de *Triverius*, né à Brackelle en Flandre, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554, âgé de 52 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages: I. *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4°. II. *Medicinæ methodus*, in-8°. III. Des *Commentaires* sur *Celse* & sur *Hippocrate*, in-f°. IV. *Paradoxa de vento, aëre, aqua & igne*, in-8°.

DROLINGER, (Charles-Fréderic) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé & son bibliothécaire. Il ne se borna pas à ce que ses emplois pouvoient exiger de lui: il cultiva, avec grand soin, la langue Allemande & la poësie, & excella dans l'une & dans l'autre. Ses *Œuvres Poëtiques*, imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort, ont toute la pureté, l'élégance & la force que comporte sa langue. C'est du moins ainsi qu'en ont jugé quelques connoisseurs: car nous ne les avons pas lues.

DROMEUS, fameux athlete, étoit de Symphale, ancienne ville du Péloponnèse. *Pausanias*, qui en parle dans la description de la Grece, (*Liv. VI.*) dit qu'il fut couronné 2 fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, 3 fois à Corinthe, & 5 fois à Nemée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier qui commença à se nourrir de viandes. Avant lui, dit-il, les Athletes ne mangeoient que des fromages, que l'on faisoit égoutter dans des paniers. *Pausanias* parle encore d'une statue qu'on avoit érigée à *Dromeus*, & qui étoit un ouvrage de *Pythagore* le Statuaire.

DROU, *Voy.* LEDROU.

DROUAIS, (Hubert) peintre, né à la Roque en Normandie l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767 à 68 ans, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'étoit pas riche: il fut non-seulement l'artisan de sa fortune; mais il se vit obligé de créer jusqu'à l'instrument dont il devoit se servir pour l'élever. Il vint à Paris, & paya son voyage de l'argent qu'il avoit gagné peu-à-peu. A mesure qu'il faisoit des progrès, il alloit à Rouen; l'approbation paternelle & les encouragements de ses compatriotes étoient plus doux à son cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis n'ont flatté son amour propre. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a

eu la satisfaction de partager les justes applaudissements que toute la France accorde à M. *Drouais* son fils, & il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeroient ensemble à la postérité.

DROUARD, *Voy.* II. BOUSSET.

DROUET, (Etienne-François) Bibliothecaire des avocats de Paris sa patrie, naquit le 8 novemb. 1725, & mourut en 1779. Nous ne le plaçons ici que parce qu'il a été l'éditeur du *Moreri* de 1759, & de la *Méthode pour étudier l'Histoire* de l'abbé *Lenglet*. (Voyez LENGLET & MORERI. C'étoit un homme laborieux plutôt qu'un bon écrivain. Il étoit savant en histoire & en Bibliographie.

DROUIN, (Réné) neveu du célebre pere *Serry*, Jacobin, entra comme lui dans l'ordre de St. Dominique, & s'y acquit une haute réputation d'esprit & de vertu. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obligerent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chamberi & à Verceil, & mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60e année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique & moral des Sacrements*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décele une profonde érudition, & une grande connoissance du dogme & de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, 9 vol. in-12.

I. DRUSILLE, fille d'*Agrippa le vieux*, & sœur d'*Agrippa le jeune*, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son pere à *Epiphanès*, fils du roi *Antiochus*, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, *Agrippa le jeune* la maria à *Azize*, roi des Eméséniens, qui embrassa le Judaïsme pour lui plaire. *Drusille* se dégoûta bientôt de son époux ; elle l'abandonna pour épouser *Félix* gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portoit à sa sœur *Bérénice*, la jeta dans ce travers, & lui fit même abjurer sa religion. C'est devant *Drusille* & *Felix* que *S. Paul* comparut, comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.

II. DRUSILLE, (Livie) fille de *Germanicus* & d'*Agrippine*, & arriere-petite fille d'*Auguste*, naquit à Treves l'an 15e de Jesus-Christ. Elle épousa *Lucius Cassius* en premieres noces, & en secondes son frere *Marcus Lepidus*. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur *Caligula* son frere eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritiere de l'empire & de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J. C., il la fit mettre au rang des Déesses, malgré le nom infâme que ses impudicités scandaleuses lui avoient mérité. Les Romains jusqu'alors n'avoient point connu des pareilles divinités; aussi leur fut-elle autant odieuse dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avoit été sur la terre.

III. DRUSILLE, *Voy.* CESONIE & LIVIE.

I. DRUSIUS, *ou* DRIESCHES, car *Drusius* est son nom latinisé, (Jean) né à Oudenarde en 1550, professeur à Leyde en Hollande, puis à Franeker dans la Frise, fut un des plus modérés Protestants du XVIe siecle. Les enthousiastes lui firent un crime de sa modération ; mais les sages ne l'en estimerent que plus. On a de lui : I. D'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-fol. qu'in-4°. II. Un *Recueil des fragments* des *Hexaples*. III. Une *Grammaire Hébraique*, in-4°. (Voy. II. ELIE).

ELIE.) IV. Un *Traité des trois sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium Scriptorum, de Tribus Judæorum Sectis, Syntagma*; Delft 1703, 2 vol. in-4°, & d'autres ouvrages. *Driesches* étoit très-versé dans la connoissance de la langue Hébraïque. *Richard-Simon* parle de lui comme d'un interprete habile. Il n'étoit point de ces érudits, qui ne savent que ce qui est dans les Dictionnaires ou les Grammaires ordinaires; mais il avoit consulté les anciens, & les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Il ne se jeta point dans les questions de controverse, comme tant d'autres interpretes Protestants; il se borna à développer le sens littéral. Ses ouvrages sur l'Ecriture étoient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616.

II. DRUSIUS, (Jean) fils du précédent, prodige d'érudition, dans un âge où les autres enfants commencent à lire. A 5 ans, il avoit quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquoit le Pseautier Hébreu sans hésiter. A 9, il lisoit l'Hébreu sans points, & ajoutoit les points, qu'il falloit selon les regles. A 12, il écrivoit en vers & en prose à la maniere des Hébreux. A 17, il fit une *Harangue* Latine à *Jacques I*, roi d'Angleterre, laquelle surprit & charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre, à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de *Benjamin de Tudele*, & la *Chronique* du second Temple.

I. DRUSUS, (*Marcus Livius*) étoit fils de ce *Drusus*, qui fut collegue de *Caïus Gracchus* dans le tribunat du peuple. Il naquit, comme son pere, avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit & de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat & celle des chevaliers divisoient alors la ville. *Drusus*, naturellement porté à rendre au sénat ses premiers droits, étoit retenu par la crainte de s'attirer l'inimitié des chevaliers. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquoient, par autant de chevaliers; & d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens. Il vouloit concilier les deux partis, & il les irrita l'un & l'autre. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des *Gracques* touchant la distribution des terres au peuple, & celle d'accorder au peuple Latin les privileges des citoyens de Rome. *Drusus* n'ayant pu faire passer la loi du partage des terres, qui avoit trouvé les plus grandes oppositions, voulut au moins tenir la parole qu'il avoit donnée aux étrangers. Mais comme il retournoit chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étoient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison. Il tomba mort en proférant ces paroles très-belles, si elles étoient vraies : *Je n'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de la République, & personne ne lui sera plus sincèrement attaché que moi.* C'étoit vers l'an 90 avant J. C. Il ne faut pas le confondre avec JULIUS DRUSUS PUBLICOLA, citoyen Romain, aussi recommandable par sa sagesse que par sa rare probité. Sa maison étoit bâtie de façon que ses voisins voyoient tout ce qui s'y faisoit. Un architecte croyant l'obliger, lui proposa de lui en construire une autre différemment disposée, pour une somme de 5 talents ou de 15,000 livres. *Je vous en donnerai dix*, lui dit Drusus, *si vous voulez*

la bâtir de maniere que non-seulement mes voisins, mais tous les citoyens, puissent voir comment on s'y comporte. Plut.

II. DRUSUS, (*Nero Claudius*) fils de *Tibere-Néron* & de *Livie*, qui épousa depuis *Auguste*, & frere de l'empereur *Tibere*, naquit l'an 38 avant J. C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois & les Germains, & fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, & acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, & qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être prêteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorerent du titre d'*Imperator*; mais *Auguste* ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se prépara à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connoître qu'il avoit pénétré jusque-là. *Dion* prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit : *Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin; tu touches au terme de tes exploits & de ta vie.* Quoi qu'il en soit de ce conte, *Drusus* mourut bientôt après, d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9ᵉ année avant J. C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté & de vertu, digne de remplacer *Auguste*, & qui auroit préservé l'empire d'un monstre tel que *Tibere*. C'est *Drusus* qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme *Antonia* trois enfants, *Germanicus*, *Livie* & *Claude*.

III. DRUSUS, fils de *Tibere* & de *Vipsanie*, eut plusieurs des défauts de son pere, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas tous. Après avoir été questeur l'an 10ᵉ de J. C., on l'envoya au bout de cinq ans en Pannonie, pour appaiser les légions révoltées lors de la mort d'*Auguste*. La sagesse & la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, lui mériterent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiroient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'*Ovation*, pour le récompenser de ses succès. *Drusus*, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son pere. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités sembloient assurer l'empire à ce prince; mais *Séjan*, fourbe audacieux, à qui il avoit donné un soufflet, corrompit *Livie*, femme de *Drusus*, &, de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de *Livie*, qui étoit aussi un de ses amants, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent; mais il n'emporta pas moins *Drusus*, l'an 23 de J. C.

IV. DRUSUS, fils de *Germanicus* & d'*Agrippine*, jouit d'abord d'une grande faveur, & obtint des postes importants; mais l'artificieux *Séjan* chercha à le perdre auprès de *Tibere*, & y réussit. Cet empereur le fit renfermer, & défendit à tous ceux qui le gardoient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J. C. *Tibere* eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTMAR, (Chrétien,) natif

d'Aquitaine, moine de Corbie dans le IX[e] siecle, enseigna au monastere de Malmedy, dans le diocese de Liége. Nous avons de ce savant religieux un *Commentaire sur St Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le XVI[e] siecle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-f°, avec quelques additions. On prétend que les éditeurs y semerent habilement quelques propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé ; ce qui l'a rendu rare. En 1530, on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, Nymphes qui présidoient aux bois & aux forêts ; mais elles n'étoient point attachées à certains arbres, comme les *Hamadryades*.

I. DRYANDER, (Jean) médecin & mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, enseigna à Marpurg ; & y mourut Protestant le 20 décembre 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine & de mathématique, qui étoient consultés avant les bons livres du dernier siecle & de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instruments de mathématique, ou perfectionna ceux qui étoient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg, 1537, in-4°, avec figures, a été estimée.

II. DRYANDER, (François) frere du précédent. *Voyez* ENZINAS.

DRYAS, fille de *Faune*, qu'on révéroit comme la Déesse de la pudeur & de la modestie. Il n'étoit pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offroit.

DRYDEN, (Jean) né à Oldwinde dans le comté d'Huntington en 1631, d'une famille distinguée, montra, jeune encore, un génie fécond & facile, & des talents supérieurs pour la poësie. Il se fit Catholique en 1688, sous le regne de *Jacques II*, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talents, son caractere, ou son changement de religion, lui avoient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi *Guillaume* lui retrancha ses pensions ; & ce grand homme, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misere, le 1[er] mai 1701, à 70 ans, d'une inflammation au pied, causée par la croissance d'un ongle sous la chair. Ses critiques, semblables, dit *Pope*, à ces moucherons qui ne sont jamais si nombreux qu'au soleil couchant d'un beau jour d'été, harcelerent sa vieillesse. (*Voyez* SHEFFIELD). *Dryden* s'est signalé dans tous les genres de poësie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois & brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation seroit sans altération, s'il n'avoit fait que la dixieme partie de ses ouvrages. Il avoit une grande facilité, mais il en abusoit : delà des inégalités étonnantes, & ce mélange de bas & de noble, de puérilité & de raison. Ses principales productions sont : I. Des *Tragédies*, qui offrent de grandes beautés semées çà & là ; mais qui, dans le total, ne sont que des farces sublimes : (*Atterbury* en traduisit deux en vers latins, *Achitopel* & *Absalon*.) II. Des comédies, d'une licence que le théâtre François ne supporteroit point. La nature paroît sans voile sur la scene Angloise, & *Dryden* ne s'est que trop conformé à l'usage de son pays. III. Des *Opera*, & plusieurs autres

Pieces de Poësie (parmi lesquelles on distingue la fameuse *Ode* sur le *Pouvoir de l'Harmonie*, traduite en vers françois par *Dorat*) : elles ont été recueillies dans ses *Œuvres Dramatiques*, en 3 vol. in-f°, à Londres, en 1721. On y trouve, à la tête, une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la Poësie dramatique. Chaque piece est accompagnée d'une dédicace, & d'une préface savante & curieuse. IV. Des *Fables*, in-8°. V. Une *Traduction de Virgile* en vers anglois, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation. VI. Une autre, des *Satyres de Juvenal & de Perse.* VII. Une *Version* en prose du Poëme latin de l'*Art de la Peinture*, du célebre *Alfonse du Fresnoy*. Elle est enrichie des *Remarques* de *de Piles* sur cet ouvrage, & d'une belle *Préface*, dans laquelle il compare la poësie à la peinture.

DRYOPE, Nymphe d'Arcadie, aimée de *Mercure*. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. *Bacchus*, à qui cette plante étoit consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui auroit été enfermé avec elle sous l'écorce.

DUAREN, (François) natif de St-Brieux en Bretagne, célebre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'étoit, suivant *de Thou*, le plus savant jurisconsulte de son temps après *Alciat*. Il fut le rival de *Cujas* dans l'université de Bourges; mais celui-ci rendant justice à son mérite, se retira à Valence. Il avouoit qu'il devoit une partie de son savoir à l'émulation que *Duaren* avoit excitée en lui. Ce jurisconsulte joignit à l'étude de la jurisprudence celle des belles-lettres, & une exacte connoissance de l'antiquité. On a de lui : I. *Pro libertate Ecclesiæ Gallicæ adversùs Romanam, Defensio Parisiensis Curiæ.* II. *De sacris Ecclesiæ Ministeriis ac Beneficiis libri octo.* III. Des *Commentaires* sur le Code & le Digeste. IV. Un *Traité des Plagiaires.* On a deux éditions des Ouvrages de *Duaren* la premiere, de Lyon, 1578, 2 vol. in-f°, est peu commune: la seconde, à Genève, 1603, in-f°, est moins recherchée. Il arriva aux écrits de *Duaren*, ce que *Cujas* craignoit pour les siens. Ses écoliers ajouterent aux ouvrages qu'il avoit composés, tout ce qu'ils lui avoient entendu dire dans ses explications; & ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBOIS, (le Cardinal) *Voyez* BOIS (Guillaume du) n° VII.

DUBOIS, *ou plutôt* BOSCH, (Jérôme) peintre de Bois-le-Duc, florissoit au commencement du XVIe siecle. Il excelloit dans les grotesques, les figures bouffonnes & les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une maniere si vive, si vraie & si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il étoit dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force & la variété des caracteres, la magie de son coloris, tout contribue à faire recherher ses ouvrages, & à en rendre le prix excessif.

DUBOS, *Voyez* BOS & BOSC.

DUBOS, (Jean-Baptiste) né à Beauvais en 1670, fit ses premieres études dans sa patrie, & vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangeres, sous *Torcy*. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut & employa celui de l'abbé *Dubos*. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes

cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, & il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On fait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade & à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices & des pensions, & enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons près de sa patrie. Il mourut à Paris le 23 mars 1742, à 72 ans, secrétaire perpétuel de l'académie Françoise. Il étoit d'une société douce, & d'un caractere poli & obligeant. Ses ouvrages sont une preuve de la variété & de l'étendue de ses connoissances. Les principaux sont: I. *Réflexions Critiques sur la Poësie & sur la Peinture*, 1719, in-12, 2 vol. & réimprimé en 1740, in-12, 3 vol. C'est un des livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matieres chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, (dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*), c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Il manque cependant d'ordre, & sur-tout de précision; mais l'écrivain pense & fait penser. Il ne savoit pourtant pas la musique, il n'avoit jamais pu faire des vers, & n'avoit pas un tableau; mais il avoit beaucoup lu, vu, entendu, ou réfléchi. La littérature ancienne lui étoit aussi connue que la moderne, & les langues savantes & étrangeres autant que la sienne propre. II. L'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée & illustrée par les médailles*; Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois: l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paroît pas avoir été adopté. III. *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°, réimprimé en 1743, avec des augmentations & des corrections, en 2 vol. in-4° & 4 vol. in-12. Cet ouvrage a séduit beaucoup de gens, dit un auteur qui l'a réfuté, parce qu'il est écrit avec beaucoup d'art; parce qu'on y suppose éternellement ce qui est en question; parce que plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les probabilités. Le lecteur oublie qu'il a douté, pour commencer à croire. Mais quand on examine bien, on trouve un colosse immense qui a des pieds d'argile; & c'est parce que les pieds sont d'argile, que le colosse est immense. Si le systême de l'abbé *Dubos* avoit eu de bons fondements, il n'auroit pas été obligé de faire trois mortels volumes pour le prouver. Il faut avouer pourtant, avec le président *Hesnault*, qu'il a fort bien démêlé plusieurs points obscurs sur l'origine de notre nation. On peut voir ce qu'a dit cet illustre écrivain pour modifier son systême. L'opinion de l'abbé *Dubos*, est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de *Clovis* un politique plutôt qu'un conquérant; &, suivant de meilleurs écrivains, ce prince étoit encore plus conquérant que politique. IV. *Histoire de la Ligue de Cambrai*, faite en 1580, contre la république de Venise, dont la meilleure édition est de 1728, 2 vol. in-12. L'auteur y fait connoître les intérêts des princes, les intrigues des cours, les manœuvres des négociateurs, les usages & les mœurs du temps, & c'est un modele en ce genre. On lui a reproché, ainsi qu'à l'historien du *Traité de Westphalie*, d'être long & diffus; mais c'étoit un défaut nécessaire. Les événements se succedent lentement dans leurs récits, parce

qu'il en faut développer les causes. C'est moins un précis qu'ils vouloient faire qu'un tableau détaillé qui pût servir aux ambassadeurs & aux secrétaires d'ambassade. V. *Les intérêts de l'Angleterre mal-entendus dans la guerre présente* ; Amsterdam, 1704, in-12 : livre qui, suivant l'abbé *Lenglet*, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglois. Cependant il annonçoit à ce peuple ce qui lui est arrivé 70 ans après, la séparation de ses colonies de la métropole.

DUBOULAY. *Voyez* BOULAY & FAVIER.

DUBRAW, *ou* *DUBRAVIUS SCALA*, (Jean) évêque d'Olmutz en Moravie, dans le XVI[e] siecle, naquit à Pilsen en Bohême, & mourut en 1553, avec la réputation d'un prélat pieux & éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêcherent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, & président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avoient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de *Dubraw* divers ouvrages : entr'autres, une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidelle & exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques ; & celle de 1688, à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême*, d'*Æneas Sylvius*.

DUBREUL. *Voyez* BREUL.

I. DUC, (Fronton du) *Fronto Ducaus*, jésuite, né à Bordeaux, en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette derniere ville le 27 septembre 1624, à 66 ans, des douleurs de la pierre : celle qu'il portoit dans la vessie, étoit du poids de 5 onces. Le pere *du Duc* étoit versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale étoit la connoissance de la langue Grecque, & la critique des auteurs. On lui est redevable : I. D'une édition des *Œuvres de St Jean-Chrysostôme*, en 6 vol. in-fol. *Richard Simon* en a dit beaucoup de bien. Il seroit à souhaiter, selon lui, que nous eussions un *St Chrysostôme* entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que *St. Chrysostôme* a fait sur le N. Testament, de l'édition de *Morel* ou de *Commelin*, 4 ou 2 vol. in-f°. *Fr. du Duc* a donné une édition toute latine de *St Chrysostôme*, 1613, 6 vol. in-f° : celle-là est complette. (*Voyez* SAVILL). II. Plusieurs autres *Editions* d'anciens auteurs, sur-tout des Peres, dont quelques-unes sont accompagnées de notes, & dont la meilleure est celle de *Nicéphore Caliste*. III. Trois vol. in-8° de *Controverse contre Duplessis Mornai*. IV. L'*Histoire tragique de la Pucelle de Domremi, autrement d'Orléans*, à Nanci, 1581, in-4°. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant *Charles III*, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poëte, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme habile & mortifié, en avoit une alors qui sentoit un peu trop la pauvreté évangélique. C'étoit une homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimoit encore plus ses devoirs de piété, que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas, & il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

II. DUC, (Nicolas le) prêtre du diocese de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, béné-

fice qu'il quitta après y avoir fait beaucoup de bien, pour se retirer à Paris. Il fut, pendant 15 ans, vicaire de St-Paul; mais ayant été interdit en 1731, par l'archevêque (*Vintimille*), auprès duquel il avoit été accusé de Jansénisme, il se renferma dans son cabinet. Il contribua beaucoup à la traduction de l'Histoire du président *de Thou*, 16 vol. in-4°. Nous avons encore de lui : *L'Année Ecclésiastique*, 15 vol. in-12; une *Imitation* avec des prieres & des réflexions, in-12; & la traduction du *Chemin du Ciel*, & du *Plus court Chemin pour aller à Dieu*, du cardinal *Bona*, in-12.

DUCANGE. *Voyez* CANGE.

DUCAS. *Voyez* VIII. ALEXIS, & II. JEAN.

DUCAS, (Michel) historien Grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avoit été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire Grec*, depuis le regne du vieil *Andronic*, jusqu'à la ruine de cet empire. On préfere *Ducas* à *Chalcondyle*, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, & qu'il les raconte en homme sensé, qui a été un témoin fidele de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-f°, par les soins d'*Ismaël Bouillaud*, qui l'accompagna d'une version latine & de savantes notes. Le président *Cousin* la traduisit ensuite en françois, & elle termine le 8e vol. de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 & 1674; & réimprimée en Hollande, 1685, in-12.

DUCASSE, (François) célebre canoniste, né dans le diocese de Leictoure, fut d'abord grand-vicaire & official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre & official de Condom, où il termina ses jours en 1706, dans un âge avancé. On a de lui deux Traités estimés des jurisconsultes; l'un, de la *Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695; & l'autre, de la *Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. L'auteur étoit profondément versé dans l'Ecriture, les saints Peres, & les canonistes anciens & modernes. Ses mœurs étoient dignes d'un homme de son état.

DUCENE. *Voyez* EUPHROSINE.

DUCERCEAU. *Voyez* CERCEAU & ANDROUET.

DUCHANGE (Gaspard) graveur, né à Paris en 1660, mort le 6 janvier 1757, à 96 ans, fit connoître ses talents par les estampes d'*Io*, *Leda* & *Danaé*, qu'il grava d'après *le Correge*. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte les tableaux de St-Martin-des-champs à Paris, qu'il a supérieurement rendus, dans le *Repas du Pharisien* & les *Vendeurs chassés du Temple*. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil & cette finesse de touche, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractere & l'esprit de *Jouvenet*. *Duchange* a gravé, avec le même succès, la *Naissance de Marie de Médicis* & *l'Apothéose d'Henri IV*, d'après *Rubens*.

DUCHAT, (Jacob le) né à Metz, en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille étoit originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avoit fui en 1572, avec plusieurs autres familles Protestantes. Un de ses ancêtres, *Louis-*

François le *Duchat*, avoit cultivé, dans le XVIe siecle, la poësie françoise & latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. *Jacob* le *Duchat* suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice-supérieure Françoise de cette ville, & y mourut le 25 juillet 1735, à 77 ans, regardé comme un très-bon littérateur, sur-tout pour la partie qui regarde les anciens auteurs Gaulois. La lecture de ces écrivains avoit des charmes pour lui. Il nous a donné de nouvelles éditions de plusieurs, enrichies de remarques. Les principales sont: I. Celle de la *Confession de Sancy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par *Pierre* de l'*Etoile*, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8°. II. Celle de la *Satyre Menippée*, en 3 vol. in-8°. 1714, augmentée de nouvelles remarques, & de plusieurs pieces qui servent à éclaircir les endroits les plus difficiles. III. Des *Aventures du Baron de Fœneste* par *T. A. d'Aubigné*, augmentées de plusieurs remarques, de la Vie de l'auteur, & de la *Bibliothéque de Maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, 1715, en 5 vol. in-8°. & en 3 vol. in-4°. ornée de figures gravées par le fameux *Picart*. Celle-ci est la plus estimée. V. Une édition des *Quinze joies du Mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia in-12 en 1734, & qu'il accompagna de remarques & de diverses leçons. VI. L'*Apologie pour Hérodote*, ouvrage de *Henri Etienne*, plein d'obscénités & d'indécences, 1735, 3 vol. in-8°. avec des notes. On a publié après la mort de *Duchat* un *Ducatiana*, en 2 vol. in-8°. 1744: compilation de remarques, dont quelques-unes sont curieuses, & la plupart très-indifférentes. L'auteur en avoit fourni plusieurs à *Bayle*, avec lequel il étoit en commerce de lettres. Il vécut dans le célibat. Exempt de tous soins, cultivant ses amis, & jouissant d'une fortune honnête & d'une santé ferme, il eut presque tout ce qui est nécessaire pour être heureux.

DUCHÉ DE VANCY, (Joseph-François) né à Paris le 29 octobre 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son pere le fit élever avec soin; mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poëte. La marquise de *Maintenon* ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit, pour fournir des *Poësies sacrées* à ses éleves de St. Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à *Pontchartrain*, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poëte pour un homme considérable, alla lui rendre visite. *Duché*, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on alloit le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. *Duché* les méritoit. Il avoit autant de douceur dans le caractere, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satyrique: éloge bien rare pour un poëte! *Rousseau* & lui faisoient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvoient; mais l'impression que faisoit *Duché*, quoique moins vive d'abord, étoit plus durable. Il plaisoit encore par le talent de la déclamation, qu'il possédoit dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions & des belles-lettres se fit un plaisir de l'admettre dans son corps. Elle le perdit le 14 décembre 1704, à 37 ans. *Duché* donna au théâtre François trois tragédies, *Jonathas*, *Absalon* & *Débora*, dont la seconde, qui offre plus

fieurs fcenes pathétiques, fe joue encore; & au théâtre de l'Opéra, *les Fêtes galantes, les Amours de Momus*, ballets; *Théagène & Cariclée*, *Céphale & Procris*, *Scylla*, *Iphigénie*, tragédies. Le dernier opéra eft fon premier ouvrage; il eft dans le grand goût, dit un homme d'efprit; & quoique ce ne foit qu'un opéra, il retrace ce que les tragédies Grecques avoient de meilleur. On a encore de cet auteur un recueil d'*Hiftoires édifiantes*, qu'on lit à Saint-Cyr avec autant d'édification que de plaifir. On les a quelquefois confondues avec les *Hiftoires de piété & de morale* de l'abbé de *Choifi*. Ces deux ouvrages ont le même but, celui de détourner la jeuneffe des lectures frivoles. Le recueil du poëte eft moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui eft point inférieur, par l'élévation des fentiments, par la vérité des caracteres, & même par la douceur du ftyle. On chante auffi à Saint-Cyr fes *Hymnes*, fes *Cantiques facrés*.

DUCHEMIN, DUCHESNE, *Voy.* CHEMIN, CHESNE.

DUCHOUL, *Voy.* CHOUL.

I. DUCLOS, (Marie-Anne) célebre actrice tragique du commencement de ce fiecle, naquit à Paris. Son nom de famille étoit *Château-neuf*: elle le cacha fous celui de *Duclos*, qu'avoit porté fon aïeul, acteur de l'hôtel de Bourgogne. Elle fut applaudie pendant plus de 40 ans à la comédie Françoife, quoiqu'elle n'eût pour tout mérite qu'une belle voix, avec peu d'ame & peu d'efprit. Ses rôles favoris étoient ceux de reine & de princeffe: elle excelloit fur-tout dans celui d'*Ariane*. On rapporte que, dans *Inès de Caftro*, la *Duclos*, piquée de voir rire les fpectateurs à l'arrivée des enfants au cinquieme acte de cette tragédie, eut la hardieffe de les apoftropher: *Ris donc*, s'écria-t-elle, *fot Parterre*, *à l'endroit le plus touchant de la Piece!* Cette brufque vivacité, qui auroit eu des fuites pour toute autre, ne produifit, heureufement pour cette actrice, d'autre effet, que d'apprêter à rire plus fort.

II. DUCLOS, (Charles-Dineau) né à Dinant en Bretagne fur la fin de 1705, d'un chapelier, reçut une éducation diftinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des plus célebres académies de la capitale, des provinces & des pays étrangers. Celle des infcriptions l'adopta en 1739, & l'académie Françoife en 1747. Elu, après la mort de *Mirabaud*, fecrétaire perpétuel de cette derniere compagnie, il remplit cette place en homme qui aimoit la littérature & qui favoit la faire refpecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé, en 1744, maire de Dinant; & en 1755, il fut ennobli par des lettres-patentes du roi, en récompenfe du zele que les états de Bretagne avoient montré pour le fervice de la patrie. Cette province ayant eu ordre de défigner les fujets les plus dignes des grâces du fouverain, *Duclos* fut unanimement nommé par le tiers-état. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, à 68 ans, avec le titre d'hiftoriographe de France. Sa converfation étoit auffi agréable, qu'inftructive & gaie. Les vérités neuves & intéreffantes lui échappoient comme des faillies. Il penfoit fortement & s'exprimoit de même. Ses maximes étoient fouvent prouvées par des anecdotes bien choifies. Naturellement vif & impétueux, il fut fouvent le cenfeur févere de tout ce qui avoit des prétentions, fans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'ufage du monde, un grand fonds de bon-

té, lui apprirent qu'il faut réserver, pour les hommes en général, ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Son austere probité, principe de cette franchise un peu dure, qu'on lui reprochoit dans la société, (*Voyez* BOUGAINVILLE) sa bienfaisance, & ses autres vertus, lui acquirent des droits à l'estime publique. « Peu » de personnes, dit M. le prince de » *Beauvau*, connoissoient mieux » les devoirs & le prix de l'amitié. Il savoit servir courageuse» ment ses amis & le mérite ou» blié : il avoit alors un art dont » on ne se défioit pas, & qu'on » n'auroit pas même attendu d'un » homme, qui aima mieux toute sa » vie montrer la vérité avec force, » que l'insinuer avec adresse ». Il avoit d'abord été du parti connu sous le nom de *philosophique*; mais les excès du chef principal de ce parti, & de quelques-uns de ses soldats, l'avoient rendu plus circonspect. Il blâmoit, dans sa conversation comme dans ses écrits, ces écrivains téméraires qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à sapper les fondements de la morale, & donnent atteinte aux liens de la société; d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. « Le funeste effet (dit-il) » qu'ils produisent sur les lecteurs, » est d'en faire dans la jeunesse de » mauvais citoyens, des criminels » scandaleux, & des malheureux » dans l'âge avancé ». Il répétoit souvent, en apprenant les abus que des enthousiastes impies faisoient de leur esprit : *Ils en feront tant, qu'à la fin ils me rendront dévot.* Aimant d'ailleurs son repos & son bonheur, il n'avoit garde d'imiter leurs excès, même en tâchant de se ménager ou leur amitié, ou leurs suffrages. *Duclos est à la fois droit & adroit*, disoit un philosophe, son ami, qui eut quelquefois de la droiture, mais qui manqua presque toujours d'adresse. C'est par une suite de cette adresse, ou plutôt de sa sagesse, qu'il ne voulut rien publier de ce qu'il avoit écrit en qualité d'historiographe de France. *On m'a souvent pressé* (disoit-il) *de donner quelques morceaux du regne présent. J'ai toujours répondu que je ne voulois ni me perdre par la vérité, ni m'avilir par l'adulation. Mais je n'en remplis pas moins mon emploi. Si je ne puis parler aux contemporains, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs peres.* En effet, on prétend qu'il a fait l'*Histoire du dernier regne*, & qu'elle a été remise, après sa mort, dans les dépôts du ministere. On trouve la préface de cet ouvrage dans le tome I des *Pieces intéressantes* de M. de la Place. Ses ouvrages sont : I. Des *Romans* piquants & ingénieux; les *Confessions du Comte de****, in-12; la *Baronne de Luz*; *Mémoires sur les mœurs du XVIIIe siecle*, chacun en un vol. in-12. *Acajou*, in-4°. & in-12, avec figures. « Il a mis » en action dans les *Confessions*, » ce qui paroît sec & un peu dé» cousu dans ses *Considérations sur* » *les mœurs*. A l'exception de deux » ou trois caracteres de fantaisie, » plus bizarres que vrais, (dit M. » *Palissot*) le reste nous a paru » tracé de main de maître. Les » situations, à la vérité, n'y sont » pas aussi développées qu'elles » pourroient l'être; l'auteur a » négligé les gradations, les » nuances; le roman n'est point » assez dramatique. Mais l'his» toire intéressante de madame de » *Selve*, prouve que M. *Duclos* » savoit achever aussi bien qu'es» quisser ». Ses autres romans sont inférieurs aux *Confessions*. La ba-

ronne de *Luz* est l'histoire d'une femme qui succombe trois fois malgré elle. Les aventures en parurent peu vraisemblables, & la plupart des caracteres forcés ou odieux.... *Les mémoires sur les mœurs du XVIIIe. siecle*, sont remplis d'un grand nombre d'idées justes & fines sur les femmes, sur les hommes à la mode, sur l'amour; mais ils manquent d'imagination & d'intérêt, & le style est bien moins rapide que celui des *Confessions.... Acajou* n'est qu'un conte un peu grotesque, mais bien écrit, fait uniquement pour accompagner quelques estampes bizarres. II. *L'Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745; & *Pieces justificatives*, 1746, 1 vol.: dont les recherches sont curieuses, & dont le style est concis & élégant, mais trop coupé & trop épigrammatique. Se proposant *Tacite* pour modele, dont il n'a cependant approché que de très-loin, il s'est moins occupé du détail exact & circonstancié des faits, que de leur ensemble & de leur influence sur les mœurs, sur les lois, les usages & les révolutions de l'Etat. Quoiqu'on ait critiqué sa façon d'écrire, il faut avouer que sa narration vive & précise, mais un peu seche, est plus supportable que l'emphase ridicule que presque tous nos auteurs ont employée dans un genre où la déclamation & l'exagération sont les plus grands défauts. III. *Considérations sur les mœurs de ce siecle*, in-12: livre plein de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, de pensées neuves & de caracteres bien saisis. Mais on y trouve, dit M. *Palissot*, un style quelquefois obscur à force de vouloir être précis, & de temps en temps une affectation de néologisme, qu'un écrivain sévere sur le goût ne se feroit point permise. Ce défaut est racheté par un zele ferme & raisonnable pour le vrai, pour le bien, pour la probité, pour la bienfaisance, pour toutes les vertus civiles & morales. *Louis XV* dit de ce livre: « C'est l'ouvrage d'un honnête homme ». IV. *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal.* (*Voy.* l'article d'*Antoine ARNAULD*, où nous donnons tout au long le titre de cet ouvrage, digne d'un grammairien philosophe). V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agréments de l'esprit, & ornée d'une diction claire, aisée, correcte, & toujours proportionnée à la matiere. VI. Il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, dans lequel on trouve toute la justesse & la précision de son esprit. VII. Il avoit commencé une suite à l'*Histoire* de cette compagnie. VIII. M. de la *Place*, dans les tomes I & II de ses *Pieces intéressantes*, un *Mémorial* historique tiré des papiers de *Duclos*, où l'on trouve des anecdotes curieuses & quelques faits hasardés. Ce sont des matériaux pour l'histoire du regne de *Louis XV*; mais il ne s'étend guere sur les événements publics, ni sur le caractere du prince. (*Voyez* la fin de l'article du cardinal *Dubois*.

DUCROS, *Voyez* CROS.

DUDITH (André), né à Bude en Hongrie, le 6 février 1533, d'une famille distinguée, montra, dès sa jeunesse, de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le Latin, le Grec, la poësie & l'éloquence avec succès. *Cicéron* étoit son auteur favori; son style lui plaisoit tant, qu'il écrivit trois fois toutes les Œuvres

de sa main. L'empereur *Ferdinand II* l'employa dans les affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, l'an 1560. Le Clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, 2 ans après, où il ne tint pas à lui qu'on n'accordât le mariage aux prêtres: c'est là sans doute qu'il connut le Cardinal *Polus*, qui le prit pour un de ses secrétaires. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, & l'empereur fut obligé de le rappeler. *Dudith*, déjà protestant dans le cœur, épousa en secret à son retour une des filles d'honneur de la reine, se démit de son évêché, & professa publiquement la religion prétendue réformée. On prétend que de Protestant il devint Socinien; & qu'enfin il mourut le 23 fevrier 1589, à 56 ans, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion. Il passa à de secondes noces, après la mort de sa premiere femme, dont il eut un fils qui lui causa de cruels chagrins. On prétend que la nuit qu'il mourût, il laissa à son épouse les vers suivants:

O cæcas animi latebras, & nescia corda
Crastina venturo quid ferat hora die!
Quis noctem me illam, convivia, & illa putasset
Ultima, tam caro ducere cum capite?

On a de *Dudith* un grand nombre d'*Ouvrages*, de *Controverse*, de *Physique*, de *Poësie*. On trouve ceux-ci dans le 2ᵉ. vol. des *Délices des Poëtes Allemands*. Les mœurs de *Dudith* étoient, dit-on, fort réglées: il haïssoit les vicieux; mais il aimoit les hommes, & tâchoit de faire du bien à tous. (*Voyez* un article curieux sur cet homme célebre, dans le tome XVII des *Mémoires de Nicéron*.

DUDON, doyen de St-Quentin, envoyé en députation par *Albert*, comte de Vermandois, vers *Richard I*, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnoissance, que *Dudon* écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie*, en trois livres; mais les savants conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie d'Hésiode*, ou l'*Iliade d'Homere*. *Dudon* vivoit encore en 1026.

DUELLIUS, *Voy.* DUILLIUS.

DUFAY, *Voy.* FAY (Du)

DUFOUR, DUFOURNY, *Voy.* FOUR & FOURNY.

DUFRESNE, *Voy.* FRESNE.

DUFRESNOY, *Voy.* FRESNOY & II. LENGLET.

DUFRESNY, *Voy.* FRESNY.

DU GUAY TROUIN, *Voyez* GUAY-TROUIN.

DUGDALE, (Guillaume) né à Shustock dans le comté de Warwick en 1605, d'une famille noble, mourut le 10 février 1686, à 81 ans. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, & à chercher la vérité dans les décombres que le temps avoit épargnés. Le comte d'*Arundel*, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault-d'armes, & une pension de 20 liv. sterlings, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes, *Dugdale* étoit un homme laborieux & sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agiterent de son temps sa turbulente patrie; & à force de soins & de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont: I. *Monasticon Anglicanum*, à

Londres en 3 vol. in-fol. Le 1[er] parut en 1655, le 2[e] en 1661, le 3[e] en 1673. (*Voy.* MARSHAM) *Stevens* donna un supplément à ce livre, Londres, 1722 & 1723, 2 vol. in-fol. en anglois, ainsi que tous les ouvrages suivants. II. *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, & enrichies de cartes. Londres, 1556, in-fol. III. *Histoire de l'église de St. Paul de Londres*, tirée des manuscrits, &c. Londres, 1658, in-fol. IV. *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis 1638 jusqu'en 1659*; Oxford 1681, in-fol. V. *L'Histoire de la Noblesse d'Angleterre*, Londres, 1675 & 1676, 2 vol. in-fol. VI. *Mémoires historiques touchant les Lois d'Angleterre, les cours de justice*, &c. Londres 1672, in-fol.

DUGNA, *V.* DIGNA.

DUGHET, *Voy.* GUASPRE.

DUGUESCLIN, *V.* GUESCLIN.

DUGUET, (Jacques-Joseph) né à Montbrison le 9 décembre 1649, commença ses études chez les PP. de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire & la facilité de son esprit. Le jeune *Duguet* n'étoit qu'à la fin de sa troisieme, & avoit à peine douze ans, lorsque l'*Astrée* de *d'Urfé* lui tomba entre les mains; il résolut de composer une Histoire dans le même goût. Il suffit à un génie heureux de concevoir un dessein, pour l'exécuter. Le jeune homme remplit son projet, & montra ses essais à sa mere. *Vous seriez bien malheureux*, lui dit cette femme vraiment chrétienne, *si vous faisiez un mauvais usage des talents que vous avez reçus*. Cet enfant écouta cet avis sans murmurer, &, par un mouvement de vertu qui l'emporta sur l'amour propre, il jeta son petit roman au feu. Des études plus sérieuses vinrent occuper son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devoit son éducation, il professa la philosophie à Troyes, & peu de temps après la théologie à S. Magloire à Paris. C'étoit en 1677. Au mois de sept. de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes 1678 & 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumieres & de piété, dans un âge si peu avancé, surprenoient & charmoient les personnes qui venoient l'entendre; & le nombre n'en étoit pas petit. Sa Santé, naturellement délicate, ne put soutenir long-temps le travail qu'exigeoient ces conférences: il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, & il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles auprès du grand *Arnauld*, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, & vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de *Menars*, desirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé *Duguet* l'accepta, & en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte, furent moins heureuses pour cet illustre écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, & son attachement à la doctrine de *Quesnel*, son ami, l'obligerent de changer souvent de demeure, & même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris; mais toujours conservant, dans ces endroits différents, le même esprit de douceur & de modération. Ces qualités brillerent en lui jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 23 octobre 1733, à 84 ans. De sa plume aussi ingénieuse que

chrétienne, font fortis un grand nombre d'ouvrages, écrits en général avec pureté, avec nobleffe, avec élégance. C'eft le caractere de fon ftyle. Mais on y trouve quelques défauts. *Duguet*, folide & touchant, (dit l'abbé Trublet,) tient de *Nicole* & de *Fénélon*; mais il eft inférieur à l'un & à l'autre. Dangereux peut-être, parce qu'il eft brillant, ingénieux, trop coupé dans fon ftyle, inépuifable en tours heureux, mais pas affez variés, & qui d'ailleurs ne préfentent fouvent que le même fonds de penfées. Si fa grande piété étoit moins connue, on foupçonneroit de la recherche & de l'affectation dans fa maniere d'écrire, & peut-être y en avoit-il eu d'abord; mais dans la fuite, cette maniere lui étoit devenue naturelle, & même fi facile, qu'il dictoit la plus grande partie de ce qu'il compofoit. L'abbé *Bignon*, qui l'avoit connu à l'Oratoire où ils avoient paffé l'un & l'autre plufieurs années, difoit que dans fa jeuneffe *Duguet* avoit beaucoup travaillé à fe faire un ftyle. C'eft le moyen d'écrire peu naturellement; car, pour que la diction foit naturelle, il faut qu'elle naiffe, fans effort, de la netteté & de la vivacité des idées. Au refte, nous ne fommes pas les feuls qui ayons fait à l'abbé *Duguet* le reproche de l'affectation du ftyle. Quelques Jéfuites ont prétendu que le docteur Antoine *Arnauld* difoit de lui : *Cet homme à un clinquant qui m'éblouit les yeux.* Certaines *Lettres* de *Duguet* prouvent, en effet, qu'il donnoit quelquefois dans les expreffions recherchées, & fembleroient juftifier le mot un peu dur qu'on attribue à *Arnauld*, & qu'il n'a vraifemblablement pas dit; mais fes ouvrages, n'en ont pas moins été recherchés. Les principaux font : I. *La conduite d'une ame chrétienne*, in-12, compofée pour Mad^e d'*Agueffeau*, vers l'an 1680, & imprimée en 1725. II. *Traité de la priere publique & des SS. Myfteres*; deux traités féparés, & imprimés dans le même volume in-12. On ne peut trop les recommander à ceux qui approchent des autels. III. *Traités dogmatiques fur l'Euchariftie*, *fur les Exorcifmes & fur l'Ufure*; ouvrages pleins de lumiere, imprimés enfemble en 1727, in-12. IV. *Commentaires fur l'Ouvrage des fix jours & fur la Genèfe*, compofés à la priere du célebre *Rollin*, en 6 vol. in-12. Le 1er volume, imprimé féparément fous le titre d'*Explication de l'Ouvrage des fix jours*, eft un morceau excellent; l'utile y eft par-tout agréable. V. *Explication du Livre de Job*, 4 vol. in-12. VI. *Explication des 75 Pfeaumes*, 6 vol. in-12. VII. *Explication du Prophète Ifaïe, de Jonas & d'Habacuc*, avec une analyfe d'*Ifaïe* par l'abbé d'*Asfeld*, en 7 vol. in-12. *Duguet* s'attacha moins à lever les difficultés de la lettre dans ces différents commentaires, qu'à faire connoître la liaifon de l'ancien-Teftament avec le nouveau, & à rendre attentif aux figures qui repréfentoient les myfteres de J. C. & de fon églife. Ce deffein étoit fans doute très-louable; mais il l'entraîne fouvent dans des explications plus pieufes que folides. VIII. *Explication des Rois*, d'*Efdras* & de *Néhémie*, en 7 vol. in-12. IX. *Explication du Cantique des Cantiques* & de *la Sageffe*, 2 vol. in-12. X. *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte*, dont la préface feule eft de l'abbé d'*Asfeld*, in-12. XI. *Explication du myftere de la Paffion de N. S. J. C. fuivant la Concorde*, en 14 vol. in-12. XII. *Jefus-Chrift crucifié*, 2 vol. in-12. XIII. *Traité des Scrupules*, in-12, eftimé & eftimable. XIV. *Les Caracteres de la Charité*, in-12. XV. *Traité des*

principes de la Foi Chrétienne, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. XVI. *De l'éducation d'un Prince*, in-4° & en 4 vol. in-12, réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé *Goujet*. L'historien de *Duguet* prétend que ce livre, qu'on pourroit appeler le bréviaire des Souverains, s'il étoit plus court, fut composé pour le fils aîné du *duc de Savoie*. *Voltaire* dit le contraire, je ne fais fur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé *Goujet*, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, fur-tout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé *Duguet*, avec lequel il avoit été lié. XVII. *Conférences Ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 Dissertations fur les écrivains, les conciles, & la discipline des premiers siecles de l'Eglise. XVIII. *Deux écrits*, où il donne des avis au sujet des *Convulsions* qui ont fait tant de tort au Jansénisme, & qui ont tant déshonoré la raison; & au sujet de la feuille hebdomadaire, intitulée: *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'abbé *Duguet* pensoit, avec raison, qu'une religion aussi pure & aussi sainte que le Christianisme, ordonne de souffrir les persécutions, même injustes; & non pas d'employer la satyre & la médisance contre les persécuteurs, ou contre ceux qu'on croit tels. Ce ne sont point là les armes des Chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. XIX. Un *Recueil de Lettres de piété & de morale*, en 9 vol. in-12. &c. &c. On trouve dans le 3[e] volume de ce recueil une Lettre de controverse, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une Carmélite, qui l'adressoit à une dame Protestante de ses amies. Le grand *Bossuet* dit en la lisant: *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette Religieuse!*

DUHALDE, *Voy.* HALDE (DU).

DUHAMEL, *voyez* HAMEL.

DUHAN, (Laurent) licencié de Sorbonne, professa près de 38 ans, avec succès, la philosophie au college du Plessis. Il étoit originaire de Chartres, & il mourut chanoine de Verdun vers 1730, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scholastiques. Il est intitulé: *Philosophus in utramque partem*, in-12. C'est une arme à deux tranchants, dont les argumentants Hibernois font beaucoup d'usage.

DUILLIUS *ou* DUELLIUS, (*Caïus*) surnommé *Nepos*, consul Romain, fut le premier de tous les capitaines de la république, qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, & leur prit 58 vaisseaux. *Duillius* après cette victoire fit lever le siége de Ségeste, & prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J. C.; & la permission particuliere d'avoir une musique & des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. *C'étoit par ces légeres récompenses*, dit un historien, *que les Romains payoient la véritable gloire. La fausse*, ajoute-t-il, *se vend plus chérement aujourd'hui.* On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de *Duillius*, & l'on érigea une colonne rostrale, qui subsiste encore aujourd'hui. Dans sa vieillesse quelqu'un lui reprocha la puanteur de son haleine. *Duillius*, de retour dans sa maison, se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'avoit jamais averti de ce défaut: *Je l'au-*

rois fait, lui dit-elle, *si je n'eusse cru que tous les hommes avoient l'haleine puante.* Plutarque rapporte la même chose de la femme d'Hieron roi de Sicile.

DUISBOURG, *ou* DUSBURG, (Pierre de) natif de Duisbourg, dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le XVIe siecle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. *Harcknochius*, savant Allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4°, avec la Continuation d'un anonyme jusqu'en 1426; & XIX *Dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Quoiqu'elles jettent un grand jour sur l'histoire de Prusse, on doit regarder cet écrivain comme un auteur laborieux, qui a compilé des faits, & dont l'ouvrage est plutôt un amas de morceaux historiques, qu'une histoire même.

DUJARDIN, (Carle) peintre Hollandois, né vers 1640 à Amst., mort à Venise en 1674, à 34 ans, excelloit dans les Bambochades. Il fut éleve de *Berghem*: on reconnoît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie & le ton de couleur de son maître. Ses *Marchés*, ses *Scènes* de charlatans, de voleurs, ses *Paysages*, sont animés & peints d'une maniere ingénieuse & vraie. Il y a encore de lui une petite *Œuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légéreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées, que difficiles à acquérir.

DULARD, (Paul-Alexandre) secrétaire de l'académie de Marseille, sa patrie, succéda à la *Visclède* dans cette place; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 7 Décembre 1760, à 64 ans. C'étoit un homme sérieux & froid, qui ne connoissoit point les grâces qui donnent du brillant dans la société; mais il avoit les qualités qui concilient l'estime & l'amitié. Nous avons de lui: I. Un Poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, (dit l'abbé de *la Porte*), que le *Spectacle de la Nature*, mis en vers par le poëte *Ronsard*. Il manque d'imagination, de vivacité & de chaleur, quoiqu'il ait été enfanté sous le soleil de Provence. C'est de la glace faite au feu. Il y a pourtant quelques détails bien rendus & même quelques beaux vers, & les notes sont instructives. II. *Œuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses; mais on y cherche en vain ce beau génie qui fait les poëtes.

DULCIN, *ou* DOUCIN, né à Novarre en Lombardie, adopta les opinions de *Segarel*, & après la mort de son maître, fut chef des *Apostoliques*... *Voy.* SEGAREL.

DULLART, (Herman) peintre & poëte, né à Roterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité & de jugement. Comme il étoit d'une complexion très-délicate, ses parents lui laisserent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux *Rembrant*, dont il imita si bien la maniere, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La foiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, & l'on n'a de lui que peu de pieces. Il avoit joint, dès la premiere jeunesse, à l'étude de la peinture, celle des langues & des sciences; & il se délassoit par les exercices de la musique & de la poësie. Il avoit une belle voix, & faisoit assez bien des vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer dans la magistrature à Roterdam; mais il ne

nê erut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684, à 48 ans.

DULUC, *Voy.* II. LUC.

I. DUMAS, (LOUIS) *Voy.* MAS & AYGUEBERE.

II. DUMAS, (Hilaire) docteur de la maison & société de Sorbonne, s'est fait connoître par une *Histoire des cinq Propositions de Jansenius*, Trevoux 1702, en 3 vol. in-12, assez bien écrite. On l'attribua au Pere le *Tellier*; mais ce Jésuite n'écrivoit pas avec autant de modération. On a encore de l'abbé *Dumas* une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, & d'autres écrits, moins connus que son Histoire.

DUMAY, *Voy.* MAY.

DUMÉE, (Jeanne) Parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avoit-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne à la tête d'une compagnie qu'il commandoit. Elle profita de la liberté du veuvage, non pour s'abandonner à l'amour, comme tant d'autres femmes, mais pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie & donna en 1680 un vol. in-4°, à Paris, sous ce titre: *Entretiens de* COPERNIC *touchant la mobilité de la terre, par Mlle Jeanne* Dumée *de Paris.* Elle explique avec netteté les trois mouvements qu'on donne à la Terre; & les raisons qui établissent ou qui combattent le systême de *Copernic*, y sont exposées avec impartialité.

DUMNORIX, *V.* DAMNORIX.

I. DUMONT, *Voyez* XIV. ROBERT.

II. DUMONT, (Henri) maître de musique de la chapelle du roi, touchoit supérieurement de l'orgue. Il étoit né dans le diocese de Liége en 1610; & il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684, à 74 ans. L'abbé *Dumont* est le premier musicien François, qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés, & cinq *Grandes Messes* dans un très-beau plain-chant, appelées Messes Royales, qu'on chante encore dans quelques couvents de Paris, & dans plusieurs églises de province.

III. DUMONT, (Jean) baron de Carelscroon, historiographe de sa majesté impériale & catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits. Les principaux sont: I. Des *Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswick*; à la Haye, 1699, en 4 vol. in-12, dont les actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif & intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. II. Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte & en Turquie*; 1699, 4 vol. in-12: recueil assez curieux, quoique peu exact. III. *Corps universel diplomatique du droit des gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1709; Amsterdam 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes; mais il a son utilité. En y ajoutant les Traités faits avant J. C., publiés par *Barbeyrac*, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster & d'Osnabrug, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. IV. *Lettres historiques, depuis janvier 1652 jusqu'en 1710.* Une autre main, moins habile que celle du *Dumont*, les a continuées. V. D'autres *Recueils* en assez grand nombre. Cet auteur écrivoit d'une maniere languissante & incorrecte; mais on trouve des recherches dans tout ce

qu'il nous a laissé. Il mourut vers 1726, dans un âge avancé.

DUNAAN, Juif de nation, roi des Homerites, peuple de l'Arabie-heureuse, vivoit au commencement du sixieme siecle. On dit, qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colere sur les Chrétiens qui habitoient dans ses terres. Il y avoit une ville nommée Nagran, qui en étoit remplie; il y mit le siége, & y exerça des cruautés incroyables contre les fideles qui ne voulurent pas renier J. C. Le martyre d'Aretas, & celui d'un enfant de 5 ans, sont des plus remarquables pour la barbarie: le *Martyrologe Romain* en fait mention le 24 octob. *Elesbaan*, roi d'Ethiopie, à la priere du patriarche d'Alexandrie, vint venger les Chrétiens, & fit mourir le *Néron* Juif, après avoir défait ses troupes.

I. DUNCAN, (Martin) né à Kampen en 1505, curé en Hollande, se fit une grande réputation par son zele contre les Protestants, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'église. Il mourut à Amersfort l'an 1590, à 85 ans. Il a laissé des *Traités de l'Eglise*, du *Sacrifice de la Messe*, du *Culte des Images*, &c. &c. Tous ses ouvrages sont en latin, & prouvent le zele dont l'auteur étoit animé pour la religion catholique.

II. DUNCAN, (Marc) gentilhomme Ecossois, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, & principal du college des Calvinistes. Il exerçoit en même temps la médecine, & avec tant de réputation, que *Jacques I*, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais *Duncan*, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, & un *Livre contre la possession des Religieuses Ursulines de Loudun*. Cet écrit fit tant de bruit, que *Laubardemont*, commissaire pour l'examen de la possession démoniaque de ces filles, lui en auroit fait une grande affaire, sans le crédit de la maréchale de *Brezé*, dont il étoit médecin.... *Voy.* CERISANTES.

III. DUNCAN, (Daniel) autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Geneve. Il en fut chassé par l'envie des médecins de cette ville. Il passa à Berne, ensuite à la Haye, & enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui: I. *Explication nouvelle & méthodique des fonctions animales*. II. *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin, & qu'il augmenta considérablement sous ce titre: *Chimiæ naturalis specimen*. III. *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, & particuliérement du Café, du Chocolat & du Thé*; Rotterdam 1685, in-8°: ouvrage traduit en anglois & rare, dans lequel on trouve d'excellens conseils avec une théorie assez mauvaise. Tous ces écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

DUNGAL, écrivain du IXe siecle, étoit vraisemblablement Hibernois. Il vint en France, & l'on croit qu'il fut moine de St-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. *Charlemagne* le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disoit être arrivées l'année précédente. *Dungal* répondit à ce prince, dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tom. X in 4°. du *Spicilége* de Dom *Luc d'Achéri*. On a aussi imprimé, dans la Bibliothéque des Peres, un *Traité de* Dungal *pour la défense du Culte des Images*, imprimé séparément, 1608, in-8°.

DUNOD de CHARNAGE, (Fran

çois-Ignace) professeur en droit à Besançon, sa patrie, mort dans cette ville en 1751, y jouit d'une estime générale par ses lumieres & sa probité. On a de lui : I. *Histoire des Séquanois*, ou *Mémoires du C. de Bourgogne*; 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°. II. *Histoire de l'église, ville & diocese de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°. III. *Traité des descriptions*, 1730, in-4°. IV. *De la main-morte, & des retraits*, 1733, in-4°. Il justifie par d'assez mauvaises raisons l'usage des seigneurs qui ont le droit de main-morte sur leurs vassaux. Son fils *Joseph* DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*Observations* manuscrites sur les ouvrages de son pere. *Pierre* DUNOD, savant Jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux, intitulé : *La découverte de la ville* d'Antré *en Franche-Comté*, avec des *Questions sur l'histoire de cette province*.

DUNOIS, (Jean d'ORLÉANS, comte de) & de Longueville, fils naturel de *Louis* duc *d'Orléans* & de la Dame de *Cany*, assassiné par le duc de Bourgogne, naquit le 23 novembre 1407. Voyez VALENTINE. Le jeune héros commença sa carriere par la défaite de *Warwick* & de *Suffolk*, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglois, il défendit courageusement cette ville, & donna le temps à *Jeanne d'Arc* de lui apporter du secours. La levée du siége fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de *Dunois* eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie & de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaie, Fronsac, Bordeaux, Baionne. *Charles VII* dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de *Dunois* : il lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, & l'honora de la charge de grand-chambellan de France. *Louis XI* ne l'estima pas moins. Le comte de *Dunois* entra, sous le regne de ce prince, dans la ligue du *Bien public*, & en fut l'ame par sa conduite & son expérience. Le héros mourut, le 24 novembre 1468, à 61 ans, regardé comme un second *du Guesclin*, & redouté des ennemis de l'état, autant que respecté des bons citoyens, par sa bravoure accompagnée de prudence, par sa grandeur d'ame, sa bienfaisance, & par toutes les vertus qui font le grand homme.

DUNOYER, *Voyez* NOYER.

DUNS, (Jean) dit SCOT, parce qu'il étoit natif de Donston en Ecosse, entra dans l'ordre de saint François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie & de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*; quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna, pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la Ste. Vierge. *Jean Scot*, après avoir étudié & enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentiments opposés à ceux de *St. Thomas*. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux sectes des *Thomistes* & des *Scotistes* : *Duns*, qui étoit à la tête de ceux-ci, soutint leur parti, par un merveilleux talent pour les chicanes scholastiques. Il mourut à Cologne où il étoit allé, le 8 novembre 1308, âgé d'environ 30, 33 ou 35 ans, regardé comme un grand homme, par tous ceux qui tenoient pour l'universel *à parte rei*; & comme un homme opiniâtre & d'un caractere épineux, par ceux qui tenoient

pour l'univetsel *à parte mentis.* C'étoit le sentiment d'*Ockam*, disciple de *Scot*, & son rival dans ces sottises célebres. Le théologien Ecossois, qui avoit une admirable facilité à pointiller sur tout, n'en avoit pas moins à barbouiller du papier. Ses *Ouvrages*, de l'édition de Lyon, 1639, renferment 12 grands volumes in-folio. On y trouve la *Vie* de l'auteur, écrite par *Vading*, & les témoignages des auteurs qui ont parlé de ce prétendu grand homme. Plusieurs écrivains ont regardé *Jean Duns* comme l'auteur de l'opinion *de la Conception immaculée de la Ste. Vierge*, qui a fait depuis tant de progrès. Elle semble néanmoins avoir été proposée dès le milieu du XIIe siecle. La *Lettre de S. Bernard* au chapitre de Lyon, peut en être une preuve. Il est vrai que *Scot* soutint ce sentiment avec plus d'éclat; mais il ne le donne point comme un dogme certain.

DUNSTAN, (Saint) né en 924, sous le regne d'*Aldestan*, roi d'Angleterre, dont il étoit parent, parut d'abord à la cour; les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, & se consola, avec le créateur, des perfidies des créatures. *Edmond*, successeur d'*Aldestan*, tira le saint homme de sa retraite, & se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. *Dunstan* avoit rassemblé, depuis quelque temps, un grand nombre de moines dans un monastere qu'il avoit fait bâtir à Glaston. Les vertus & les lumieres qui y brillerent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés & des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuerent beaucoup, par leur piété & leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. *Dunstan* recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worchester, ensuite archevêque de Cantorberi, reçut le *Pallium* du pape, & fut légat du saint siége dans toute l'Angleterre. *Edwin* étant monté sur le trône, & scandalisant ses sujets par ses déréglements, *Dunstan* lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'étoit enfermé avec une de ses concubines, & le tira, par force, d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée, & il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques *Ecrits*. On place sa fête le 19 mai; ce fut apparemment le jour de sa mort.

DUPARC. *Voyez* II. SAUVAGE.

DUPERRAY. *Voy.* PERRAY.

DUPERRIER. — II. PERRIER.

DUPERRON, — PERRON, n°. I & II.... & HAYER.

DUPIN, *Voy.* TOUR-DUPIN.

I. DUPIN (Jean), moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambray, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Camp vertueux*, in-4°., en vers françois, imprimé en lettres gothiques & écrit d'un style semblable.

II. DUPIN (Louis Ellies), né à Paris le 17 juin 1657, d'une famille ancienne originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son pere. Il fit paroître, dès son enfance, beaucoup d'inclination pour les belles-lettres & pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanités & de philosophie au college d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, & reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en

1684. Il avoit déja préparé des matériaux pour sa *Bibliothéque universelle des Auteurs Ecclésiastiques*, dont le premier volume parut in-8° en 1686. Les huit premiers siecles étoient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portoit son jugement sur le style, la doctrine & les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à *Bossuet*, qui en porta ses plaintes à *Harlay*, archevêque de Paris. Ce Prélat obligea *Dupin* à donner une rétractation d'un assez grand nombre de propositions, dont quelques-unes étoient susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espéroit que son ouvrage ne seroit pas supprimé. Il le fut cependant le 16 avril 1693; mais on lui accorda la liberté de le continuer, en changeant seulement le titre. Cet ouvrage immense, capable d'occuper lui seul la vie de plusieurs hommes, ne l'empêcha point de donner au public plusieurs autres écrits sur des matieres importantes. L'activité de son génie suffisoit à tout. Il étoit commissaire dans la plupart des affaires de la faculté; il étoit obligé de remplir sa chaire de philosophie au college royal; il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savants*; il étoit le conseil de plusieurs écrivains, fournissant des mémoires aux uns, donnant des avis aux autres. Malgré cette multiplicité d'occupations, il trouvoit encore le moyen de se délasser, une partie de la journée, avec ses amis. Né avec un caractere facile & sociable, il ne se refusoit à personne. La douceur de sa vie fut troublée par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui signerent ce cas. Cette décision lui fit perdre sa chaire & le séjour de la capitale. Exilé à Chatelleraut en 1703, il obtint son rappel en se rétractant; mais il ne put jamais obtenir sa place de professeur royal. *Clément XI* remercia *Louis XIV* de ce châtiment; & dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur *un homme d'une très-mauvaise doctrine, & coupable de plusieurs excès envers le Siége Apostolique*.... *Dupin* ne fut pas plus heureux sous la régence. Il étoit dans une étroite liaison avec l'archevêque de Cantorberi, & même dans une relation continuelle. On soupçonna du mystere dans ce commerce; &, le 10 février 1719, on fit enlever tous ses papiers. « Je » me trouvai au Palais-Royal au » moment qu'on les y apporta, (dit *Lafiteau*, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes.) « il y étoit dit que les prin- » cipes de notre Foi peuvent s'ac- » corder avec les principes de la » religion Anglicane. On y avan- » çoit que, sans altérer l'inté- » grité des dogmes, on peut abo- » lir la confession auriculaire, & » ne plus parler de la Transsub- » stantiation dans le sacrement de » l'Eucharistie; anéantir les vœux » de religion, retrancher le jeûne » & l'abstinence du carême; se pas- » ser du pape, & permettre le ma- » riage des prêtres ». Les ennemis de *Dupin* prétendent que sa conduite étoit conforme à sa doctrine; qu'il étoit marié, & que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce célebre docteur étoit tel qu'ils nous le présentent, le pape devoit paroître modéré dans les qualifications dont il le charge; mais rien n'est plus faux que tous ces bruits scandaleux. Le projet de réunion de l'église Anglicane avec l'église Romaine, n'étoit point un mystere : c'étoit plutôt le fruit de l'esprit conciliant de *Dupin*, qu'une suite de son penchant pour

l'erreur. Le cardinal de *Noailles*, & le procureur-général du parlement de Paris, *Joly de Fleury*, l'avoient approuvé. Nous savons de très-bonne part, & par des personnes qui avoient lu les projets de *Dupin* avec des yeux moins fascinés que ceux de l'évêque de Sisteron, qu'il n'y avoit rien dans son écrit qui dût paroître suspect à un théologien judicieux & modéré. Ce fut par les mêmes vues de paix que, pendant le séjour du czar *Pierre* à Paris, il fut consulté sur quelques projets de réunion, qui malheureusement n'ont point eu d'effet. Enfin, quelque jugement qu'on porte de sa façon de penser & de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style, à la vérité, peu correct, mais facile & assez noble, & un caractere moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il étoit lié. Cet homme célebre mourut à Paris le 6 juin 1719, à 62 ans, regretté de ses amis & du public. *Vincent*, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célebre *Rollin*. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont: I. *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques*, contenant *l'Histoire de leur vie*, *le Catalogue*, *la Critique*, *la Chronologie de leurs ouvrages*, *tant de ceux que nous avons*, *que de ceux qui se sont perdus*; le *sommaire de ce qu'ils contiennent*; un *jugement sur leur style*, *leur doctrine*, *& le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages*, en 58 volumes in-8°; réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4°. Dom *Cellier* a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé *Dupin* juge presque toujours sans partialité & sans prévention, & sa critique est ordinairement dégagée des préjugés du vulgaire: mais la vitesse avec laquelle il travailloit, lui a fait commettre un grand nombre de fautes. Les derniers volumes ne sont pas faits avec le même soin que les premiers. Les vies qu'il donne sont trop abrégées; les faits ne sont ni assez développés, ni assez bien discutés. Les tables chronologiques sont souvent en contradiction avec l'ouvrage même. Les catalogues des livres ne sont gueres plus exacts. Les principales erreurs qu'on lui reprocha, en flétrissant son ouvrage, étoient: 1. D'affoiblir le culte d'hyperdulie que l'église rend à la mere de Die. 2. De favoriser le Nestorianisme. 3. D'affoiblir les preuves de la primauté du St-Siége. 4. D'attribuer aux SS. Peres des erreurs sur l'immortalité de l'ame & sur l'éternité des peines de l'enfer. 5. De parler d'eux avec trop peu de respect, &c. &c. &c. II. Une *Edition de Gerson*, en 5 vol. in-fol. III. *Traité de la Puissance Ecclésiastique & Temporelle*, in-8°. IV. *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12. V. *Histoire Profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage & le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. Dans l'abrégé de l'histoire de l'Eglise, il ne donne rien ni à la prévention, ni à la passion. Il raconte, & rien de plus. On sent bien pour qui est son cœur; mais au moins son cœur n'égare pas sa plume. C'est le jugement que porterent de cet ouvrage les Journalistes de Trévoux, qui d'ailleurs n'étoient pas favorables à *Dupin*. VI. *Bibliothéque universelle des Historiens*, en 2 vol. in-8°, suivant le plan de sa Bibliothéque Ecclésiastique, mais qui n'a pas été

achevée. VII. *Histoire des Juifs depuis J. C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre *Basnage*, que *Dupin* s'appropria, en y faisant quelques changements : (*Voyez* v. BASNAGE.) VIII. *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4°. IX. *Liber Psalmorum cum notis*, in-8°. X. *Traité de la Doctrine chrétienne & orthodoxe*, 1 vol. in-8°, qui étoit le commencement d'une théologie françoise qui n'a pas eu de suite. XI. *Traité Historique des Excommunications*, in-12. XII. *Méthode pour étudier la Théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations & des corrections, par M. l'abbé *Dinouart*. XIII. Une *Edition d'Optat* de Mileve, Paris 1700, in-fol. estimée.. Le continuateur de *Ladvocat* veut qu'on arrange ainsi la Bibliothéque de *Dupin*: Les trois 1ers siecles, 1698, 2 vol. — IVe siecle, 1702, 3 vol. — Ve siecle, 1690, 2 vol.; & la 2e partie du Ve siecle, 1702, 2 vol. — VIe siecle, 1 vol. — VII & VIIIe siecles, 1 vol. — Supplément des 4e & 8e siecles, 1 vol. — IX, X & XIes siecles, chacun un vol. — XIIe siecle, 2 vol. — XIIIe & XIVe siecles, chacun 1 vol. — XVe siecle, 2 vol. — XVIe siecle, 5 vol. — XVIIe siecle, 7 vol. — *Histoire Ecclésiastique* du 18e siecle, 4 vol. — & la *Bibliothéque* du même siecle, 2 vol. — *Discours préliminaires sur la Bible*, 3 vol. — *Table*, 5 vol... On y ajoute : — *La Doctrine Chrétienne*, in-8°. — *La Puissance Temporelle*, in-8°. — *La Bibliothéque des Auteurs séparés de la Communion Romaine*, 4 vol. — *Dissertations sur la Bible*, in-8°. — *L'Amour de Dieu*, in-8°. — *Liber Psalmorum*, in-8°. — Le *Supplément de l'abbé Goujet*, 3 vol. — Les *Remarques sur la Bibliothéque* de *Dupin*, Paris 1691, 5 vol. in-8°. La *Critique* de *Dupin*, par *Simon*, 1730, 4 vol. in-8° : alors il y a 62 vol. Mais cet entassement de livres disparates est plus d'un libraire qui veut vendre des ouvrages qui l'embarrassent, à la faveur de ceux qui ont eu du succès, que d'un bibliographe homme de goût. *Voy.* le 2e vol. des *Mémoires* du P. *Niceron*, qui ne donne que 47 vol. à la *Bibliothéque de Dupin*.

III. DUPIN, (Pierre) avocat au parlement de Bourdeaux, mourut dans cette ville le 22 novembre 1745, à 64 ans. Il étoit né en 1681 d'un notaire de Tartas dans les Landes, & il avoit exercé pendant quelque temps l'office de procureur. On a de lui : I. *Traités des peines des secondes Noces*, Paris, 1743, in-4° : livre curieux & savant. II. *Conférences* de toutes les questions traitées par M. *le Ferron*, avec le Commentaire de *Bernard Automne*, Bourdeaux 1746, in-4°. III. Une édition de ce *Commentaire*: (*Voy.* AUTOMNE.) *Dupin* étoit souvent consulté par les magistrats & les avocats.

I. DUPLEIX, (Scipion) naquit à Condom en 1566, d'une famille noble originaire du Languedoc. Son pere avoit servi avec distinction sous le maréchal de *Montluc*. *Scipion* s'étant fait connoître à la cour de la reine *Marguerite*, alors à Nerac, vint à Paris en 1605, avec cette princesse, qui le fit depuis maître-des-requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, & travailla long-temps sur l'histoire de ce royaume. Il compila, dans sa vieillesse, sur les libertés de l'église Gallicane; mais le chancelier *Seguier* ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandoit un privilege, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661, à 92 ans. *Dupleix* étoit parvenu jusqu'à l'âge de 80 ans, sans avoir ni foiblesses, ni infirmités. « Je n'ai jamais eu (di-

» soit-il alors), les puissances de » l'ame plus entieres, ni les fonctions des organes plus libres. Ma » vue, qui devroit être usée par de » continuelles lectures & par de » longs écrits, est de tous mes sens » le moins altéré, & n'a besoin » d'aucun secours artificiel. J'en » pourrois dire autant de l'ouïe » & des autres organes ». On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-f°, qui forment la premiere partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste : on voit que l'auteur avoit été aux sources. Cependant, ce livre étant mal écrit, est peu connu & encore moins lu. II. *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-f°. La narration de *Dupleix*, quoique assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Le cardinal de *Richelieu* y fut fort flatté, parce qu'il vivoit lorsque l'historien écrivit; & la reine *Marguerite*, quoique sa bienfaictrice, y est peinte comme une *Messaline*, parce qu'elle étoit morte, & que l'auteur n'avoit plus rien à en attendre. Il sacrifioit très-souvent la vérité à de mauvaises antitheses & à des pointes grossieres. La vile adulation, qui perce dans tous les endroits où il parle du cardinal de *Richelieu*, déplut beaucoup à *Matthieu de Morgues*, & au maréchal de *Bassompierre*. Ils le convainquirent l'un & l'autre d'ignorance & de mauvaise foi. *Dupleix* leur répondit le moins mal qu'il put. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire; mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. III. *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-f°, masse énorme, sans esprit & sans vie. IV. Un *Cours de Philosophie*, en françois, 3 vol. in-12. V. La *Curiosité naturelle rédigée en questions*; Lyon, 1620, in-8°. Ce livre, plein de questions obscènes, & tiré en partie des problêmes d'*Aristote*, d'*Alexandre d'Aphrodisée*, & des plus célebres médecins & naturalistes, renferme des choses curieuses & quelques-unes de dangereuses. VI. *La liberté de la langue Françoise*, contre *Vaugelas* : c'est *Pradon* qui veut donner des avis à *Racine!* Si quelqu'un (dit *Sorel*) a reproché à *Vaugelas* qu'étant Savoyard, il ne pouvoit nous enseigner les grâces de la langue Françoise, que ne devoit-on pas dire à *Dupleix*, qui étoit Gascon? D'ailleurs, *Vaugelas* parloit fort nettement dans la conversation, au lieu que *Dupleix* avoit les termes & l'accent de son pays. Au reste, *Dupleix* a presque toujours tort dans ses remarques; mais il a quelque raison de se plaindre qu'on avoit aboli une foule de termes énergiques, sans leur en substituer d'équivalents, & que, sous prétexte de polir la langue, on l'avoit quelquefois appauvrie... *Voyez*, sur cet historien, la *Bibliothéque des Historiens de France*, par le Pere *le Long*, de la derniere édition.

II. DUPLEIX, (Joseph) célebre négociant François, le rival de *la Bourdonnaye* dans l'Inde, aussi actif que lui & plus méditatif, fut envoyé dans ces contrées lointaines en 1730, pour y diriger la colonie de Chander-Nagor qui dépérissoit faute de fonds. *Dupleix* lui redonna la vie. Il étendit le commerce de cette colonie dans toutes les provinces du Mogol, & jusqu'au Tibet. Il expédia des vaisseaux pour la Mer-Rouge, pour le golfe Persique, pour Goa, pour les Maldives & pour Manille. Il bâtit une ville & forma un vaste établissement. Son zèle & son in-

telligence furent récompensés, en 1742, par le gouvernement de Pondichéri. En 1746, *la Bourdonnaye* s'empara de Madrafs; la place capitula. *Dupleix*, fecrettement jaloux du vainqueur de Madrafs, caffa la capitulation, s'empara de fes vaiffeaux, voulut même le faire arrêter, & fes délations à la cour de France furent caufe, qu'en arrivant à Paris, il fut enfermé à la Baftille. (*Voy.* BOURDONNAYE). *Dupleix* répara cette faute honteufe, en défendant en 1748 Pondichéri pendant 42 jours de tranchée ouverte contre deux amiraux Anglois, foutenus de deux Nadabs du pays. Il fervit de général, d'ingénieur, d'artilleur, de munitionnaire. Le cordon-rouge & le titre de Marquis furent le prix de cette belle défenfe, qui rendit le nom François refpectable dans l'Inde. Il reçut deux ans après du grand-Mogol une patente de Nadab, après avoir mis en poffeffion du Décan *Salabet ingue*. Ainfi, un fimple négociant devint, pour ainfi dire, fouverain, & les Indiens le traiterent fouvent de Roi & fa femme de Reine. Cette profpérité ne fut pas de longue durée. Il s'éleva en 1751 deux prétendants à la Nadabie d'Arcate. Les Anglois favoriferent le rival du Nadab foutenu par les François. Les deux compagnies Angloife & Françoife fe firent une véritable guerre, dont le fuccès ne fut pas pour celle-ci. Pondichéri refta dans la difette, dans l'abattement & dans la crainte. On envoya des mémoires contre *Dupleix*, comme il en avoit envoyé contre *la Bourdonnaye* : tant la providence tient la balance égale entre les hommes! *Dupleix* fut rappelé en 1753; il partit en 1754, & vint à Paris défefpéré. Il intenta un procès contre fa compagnie, à laquelle il demandoit des millions qu'elle lui conteftoit, & qu'elle n'auroit pu payer, fi elle en avoit été débitrice. Il donna un long Mémoire, qui fut lu dans le temps avec empreffement, & dont on ne fe fouvient prefque plus aujourd'hui. Enfin, il mourut peu de temps après, du chagrin que lui cauferent fa chute après tant de grandeur, & fur-tout la néceffité douloureufe de folliciter des juges après avoir régné. Ceux qui étoient, par leurs lumieres, en droit de décider du mérite de *la Bourdonnaye* & de *Dupleix*, difoient que l'un avoit les qualités d'un marin & d'un guerrier, & l'autre celles d'un prince entreprenant & politique. C'eft ainfi qu'en parle un auteur Anglois, qui a écrit les *Guerres* des compagnies Angloife & Françoife; & c'eft le jugement qu'a adopté l'auteur du *Siecle de Louis XV*.

DUPLESSIS. *Voyez* PLESSIS.

DUPONT. *Voy.* BASSAN & PONTANUS.

DUPORT. *Voy.* II. TERTRE.

I. DUPRAT, (Antoine) d'une famille noble d'Iffoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait enfuite lieutenant-général au bailliage de Montferrant, puis avocat-général au parlement de Touloufe. Elevé de charge en charge, il devint premier préfident du parlement de Paris en 1507, & chancelier de France en 1515. Il avoit commencé, dit-on, par être folliciteur de procès à Cognac, pour la comteffe d'Angoulême, mere de *François I.* Cette princeffe lui confia l'éducation de fon fils, dont il gagna la confiance. Quelques hiftoriens prétendent que *Duprat* dut fa fortune & fon crédit à un trait hardi & fingulier. Il s'apperçut que le comte d'Angoulême, fon éleve,

étoit amoureux de *Marie*, sœur de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, épouse jeune & belle de *Louis XII*, mari infirme qui étoit sans enfants. La reine avoit accordé un rendez vous au jeune prince, qui se glissa, pendant la nuit, par un escalier dérobé. Il étoit prêt d'entrer dans l'appartement de *Marie*, lorsqu'un homme robuste l'enleve tout-à-coup, & l'emporte interdit & furieux. Cet homme ne tarda pas à se faire connoître : c'étoit *Duprat... Quoi!* dit il au comte avec vivacité, *vous vouliez vous donner vous-même un maître ; & vous alliez sacrifier un trône à un instant de plaisir!* Le comte d'Angoulême, loin de lui savoir mauvais gré de cette leçon, lui en marqua sa reconnoissance dès qu'il fut roi. Pour s'affermir dans les bonnes grâces de ce prince, qui cherchoit sans cesse de l'argent, & qui n'en trouvoit pas toujours, il lui persuada de vendre les charges de judicature. Ainsi, l'art si noble de juger les hommes, fut mis en vente comme une métairie. Ce fut encore lui qui lui suggéra de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris, qui n'en avoit déjà peut-être que trop. Cette chambre, composée de 20 conseillers, forma ce qu'on appelle *la Tournelle*. Les tailles furent augmentées, & de nouveaux impôts établis, sans attendre l'octroi des Etats, contre l'ordre ancien du royaume. *Duprat*, fort du crédit de *Louise* de *Savoie*, mere du roi, se permit tout, sans rien craindre. Ayant suivi en Italie *François I*, il persuada à ce prince d'abolir la *Pragmatique-Sanction*, & de faire le *Concordat*, par lequel le Pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, & le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (*Voyez* FRANÇOIS I, & LÉON X). Ce Concordat, signé le 19 décembre 1515, le rendit d'autant plus odieux aux magistrats & aux ecclésiastiques, qu'on l'accusa de s'être vendu au pape. Il recueillit bientôt les fruits de son dévouement à la cour de Rome. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine *Eléonore* d'*Autriche*. Un auteur Italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de *Clément VII*. Cet auteur ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus ; mais ce monarque se moqua de son ambition, & retint son argent. Ce fait paroît pourtant peu vraisemblable : car, outre que *Paul III* obtint la tiare vingt jours après la mort de *Clément VII*, il n'y a pas apparence que *Duprat*, qui étoit âgé & incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations de la cour pontificale. D'ailleurs, il s'étoit fait tant d'ennemis, qu'il ne faut pas adopter tout ce qu'on a dit & écrit contre lui. Un des reproches qu'on lui a faits, c'est son défaut de science. *Sadolet* loue cependant la doctrine de ce cardinal ; & les efforts que *Duprat* fit pour attacher l'évêque de Carpentras au service du roi, marquent qu'il se connoissoit en mérite littéraire. *Duprat* devint si gros sur la fin de ses jours, qu'on fut obligé d'échancrer sa table pour placer son ventre. La chair d'ânon étoit pour lui un mets exquis, & tous ses courtisans & ses parasites la trouvoient par conséquent excellente. *Mecène* avoit le même goût. *Duprat* se retira, sur la fin de ses jours, au

château de Nantouillet, où il mourut le 9 juillet 1535, à 72 ans, consumé par les remords & par les maladies. Ses intérêts furent presque toujours sa seule loi. Il leur sacrifia tout; il sépara l'intérêt du roi, du bien public; il mit la discorde entre le conseil & le parlement; il établit cette maxime si fausse, & si contraire à la liberté naturelle, qu'*il n'est point de Terre sans Seigneur*. Né avec un cœur bas & une ame avide, il employa les moyens les plus illégitimes pour s'enrichir. Le roi, las de ses demandes continuelles, lui répondit par ce demi-vers de *Virgile* : SAT PRATA BIBERE; allusion ingénieuse à son nom. On prétend, peut-être témérairement, qu'il irrita *Louise* de *Savoie* contre le connétable de *Bourbon*, dans l'espérance de profiter de sa dépouille. Ce prélat ne fit rien pour les dioceses confiés à ses soins. Il fut long temps archevêque de Sens, (dit le P. *Bertier*) & il ne s'y montra pas une seule fois. Aussi sa mort n'inspira aucun regret, pas même à ses courtisans. Il fit cependant bâtir, à l'Hôtel-Dieu de Paris, la salle qu'on nomme aujourd'hui la salle du légat. *Elle sera bien grande*, dit le roi, *si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits*. Les grands événemens arrivés pendant son ministere dans l'Etat & dans la Religion, la prise de *François I*, le sac de Rome, la détention du pape *Clément VIII*, les nouveautés introduites dans la Religion par *Luther*, le schisme d'Angleterre, ont donné lieu au proverbe : *Il a autant d'affaires que le Légat*.

II. DUPRAT, (Guillaume) fils naturel du précédent, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape *Paul III*; fonda le *College de Clermont*, à Paris, pour les Jésuites; & mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé & éclairé. Il avoit une barbe des plus touffues. M. *de la Place* prétend que, s'étant présenté dans sa cathédrale pour faire l'office, le *Doyen* du chapitre voulut la lui couper, parce que les statuts de ce corps portoient que, pour entrer au chœur, il falloit avoir le menton tondu. Le prélat s'agita en défendant sa barbe, & finit par prendre la fuite vers son château de Beauregard, où la fievre le prit, & l'emporta quelques jours après.

I. DUPRÉ DE GRUYER, (Jean) est le nom d'un hermite, architecte, à qui l'on a attribué un talent qui tient du merveilleux. Il bâtit, dit-on, aidé par son seul valet, dans le roc, l'*Hermitage* de Fribourg en Suisse. Le clocher & la cheminée de la cuisine, sont ce qui excite le plus l'admiration des voyageurs: le canal de cette cheminée a 90 pieds de haut. Est-il croyable que deux hommes seuls aient pu faire, même en 20 ans, un si étonnant ouvrage? Au reste, ce maçon Anachorete avoit peut-être le don des miracles, comme celui qui bâtit le pont d'Avignon.

II. DUPRÉ, (Claude) sieur de *Vau-Plaisan*, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avoient été distingués dans la robe & dans la littérature; un autre *Claude* DUPRÉ, mort en 1550, & enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connoissances générales du Droit*. Celui-ci fit ces études dans sa patrie, & prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565, après avoir soutenu, avec succès, ses Theses publiques. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller, en la sénéchaussée & siége présidial de Lyon, qu'il exerça avec beaucoup d'honneur. C'est en considération de ses

services, que *Marie* de *Médicis* lui fit accorder, par le roi son fils, des Lettres-patentes, qui lui permettoient de résigner son office, en conservant le titre, les honneurs & la préséance. Ces Lettres sont du 26 mai 1611 : il avoue avoir été redevable de cette grâce aux soins du chancelier de *Silleri*, qui le protégeoit, & qui le présenta à la reine. Il a fait, en latin, *Compendium veræ Originis & Genealogiæ Franco-Gallorum*; & un recueil intitulé : *Pratum Claudii Prati*, Parisiis, 1614, in-8°. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit la nécessité d'écrire sur les sciences & la philosophie en françois, & l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence. Il étoit neveu d'*Antone* de *Sève*, avocat au parlement de Paris, dont la famille est connue à Lyon; & frere de *Nicolas* DUPRÉ, homme de lettres, mort l'an 1571, & enterré à St-Maurice en Roannois, où se voit son Epitaphe.

III DUPRÉ, (Marie) fille d'une sœur de *des-Marêts* de *St-Sorlin*, de l'académie Françoise, naquit à Paris, & fut élevée par son oncle. Elle avoit un génie facile & beaucoup de mémoire. Après avoir lu une partie des bons livres écrits en notre langue, elle apprit le latin, & lut *Cicéron*, *Ovide*, *Quinte-Curce*, *Justin*. Ces auteurs lui étoient devenus familiers. Son oncle lui enseigna ensuite la langue grecque, la rhétorique, la poëtique & la philosophie; non cette philosophie de l'école, hérissée de chicanes & de mauvaises subtilités; mais une philosophie plus pure, plus solide. Elle étudia avec tant d'application celle de *Descartes*, qu'on la surnommoit la *Cartésienne*. Elle faisoit aussi des vers françois très-agréables, & possédoit assez bien la langue italienne. Elle étoit en commerce d'amitié & de littérature, avec plusieurs hommes savants de son temps, de même qu'avec Mlles de *Scuderi* & de *la Vigne*. Les *Réponses d'Iris à Climène*, c'est-à-dire, à Mlle de *la Vigne*, qui se trouvent dans le Recueil des *Vers choisis*, publié par le P. *Bouhours*, sont de cette fille ingénieuse & savante.

IV. DUPRÉ-D'AUNAY, (Louis) Parisien, de plusieurs académies, commissaire des guerres, directeur général des vivres, & chevalier de l'ordre de Christ, mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Lettres sur la génération des Animaux*. II. *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4°. III. *Réception* du docteur *Hecquet* aux Enfers, 1748, in-12. IV. *Réflexions sur la Transfusion du Sang*, 1749, in-12. V. *Aventures* du faux chevalier de *Warwick*, 1750, 2 vol.

V. DUPRÉ DE ST-MAUR, (Nicolas-François) maître des comptes à Paris sa patrie, mort dans cette ville, le 1 décembre 1774, à 80 ans, jouit d'une grande considération pour la maniere dont il remplit sa place, par l'usage qu'il faisoit de sa fortune, par les lumieres de son esprit & les agréments de son commerce. L'académie Françoise le mit au nombre de ses membres en 1733. Nous avons de sa plume : I. La Traduction du *Paradis perdu* de *Milton*, en 4 vol. petit in-12, qui comprennent *le Paradis reconquis*, traduit par un Jésuite, & les remarques d'*Addisson* sur le *Paradis perdu*. Cette version, d'où l'on a fait disparoître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changements & des retranchements, est écrite d'un style vif, énergique & brillant. II. *Essai sur les monnoies de France*, 1746, in-4° : ouvrage

plein de recherches curieuses, & justement estimé. III. *Recherches sur la valeur des Monnoies* & le prix des *Grains*, 1761, in-12; estimables & utiles. IV. *Table de la durée de la Vie des Hommes*, dans *l'Histoire naturelle* de M. de *Buffon*. L'auteur, qui avoit cultivé dans sa jeunesse les fleurs de l'imagination, consacra sa vieillesse à des études relatives à l'économie, à l'agriculture & aux autres sciences qui intéressent l'humanité.

DUPREAU, *Voy*. PRATEOLUS.

DUPUY, *Voy*. PUY.

DUQUESNAY, *V*. QUESNAY.

I. DURAND, né au Neubourg dans le diocese d'Evreux, moine de Fécamp, puis abbé de Troarn, au onzieme siecle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie* contre *Bérenger*, qui est à la suite des *Œuvres de Lanfranc*, Paris 1648, in-folio. *Guillaume* le *Conquérant*, duc de Normandie, faisoit grand cas de ses conseils, & lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089. *Voyez* CALLY.

II. DURAND, (Guillaume) surnommé *le Spéculateur*, né à Puimoisson dans le diocese de Riez, disciple de *Henri* de *Suze*, prit le bonnet de docteur à Bologne, & passa de-là à Modene, pour y professer le droit-canon. Le pape *Clément IV* lui donna la charge de son chapelain, & d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de *Grégoire X* au concile de Lyon, tenu l'an 1274, & enfin évêque de Mende en 1286. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne, que *Nicolas IV* lui offrit, & mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Pere de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différents ouvrages. I. *Speculum Juris*, à Rome 1474, in-fol. qui lui mérita le nom de *Speculator*. II. *Repertorium Juris*, Venise 1496, in-fol. moins connu que le précédent. III. *Rationale divinorum Officiorum*, qui parut pour la premiere fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare & fort recherchée des connoisseurs. Ce livre a été ensuite réimprimé en différents endroits.

III. DURAND, (Guillaume) neveu du précédent, & son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité *De la maniere de célébrer le Concile général*, divisé en trois parties, & imprimé à Paris en 1671, dans un *Recueil* de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par *Faure*, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8°. *Durand* composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape *Clément V*. Il a été très-utile dans le temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des Chrétiens, particuliérement celles des premiers pontifes, des prélats, des ecclésiastiques & des religieux.

IV. DURAND DE ST-POURÇAIN, né dans la ville de ce nom, au diocese de Clermont, fut Dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, & enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siecle lui donna le nom de *Docteur très-résolutif*, parce qu'il avança beaucoup de sentiments nouveaux, & que, sans s'assujettir à suivre en tout un écrivain, il prit des uns & des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les IV Livres des Sentences*, Paris 1550, 2 vol. in-fol. un *Traité sur l'origine des Juridictions*, in-4°; & d'autres *Traités*, où il montre plus de sagacité, que n'en avoient les théologiens de son temps. Le docteur

Merlin a donné une édition de ses Œuvres.

V. DURAND-BEDACIER, (Catherine, femme de M^r) vivoit au commencement de ce siecle. Elle avoit de l'esprit, & le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont : I. *La Comtesse de Mortagne*, Paris 1699, 2 vol. in-8°. Les événements en sont singuliers, quoique naturels ; les caracteres sont bien marqués & bien soutenus : mais le style est diffus & trop familier. II. *Les Mémoires de la cour de Charles VIII.* III. *Le Comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*, in-12, Paris 1702. IV. *Les Belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses Courtisanes de la Grece*, in-12, Paris 1712. Toutes ces productions sont foibles, & aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame, bel-esprit, des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses Romans ; & des *Vers* françois, inférieurs aux unes & aux autres.

DURANT, (Gilles) sieur de *la Bergerie*, avocat au parlement de Paris, se distingua par son esprit & par son érudition. Il fut, à ce qu'on croit, un des 9 avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la coutume de Paris. Le temps que lui laissoit la jurisprudence, il le donnoit à la poësie. Il faisoit des vers plaisants au milieu des horreurs de la Ligue. Les gens de goût, qui sont un peu versés dans la littérature Gauloise, connoissent ses *vers à sa Commere, sur le trépas de l'ASNE Ligueur*, qui mourut de mort violente durant le siége de Paris, en 1590. Cette lamentation a toute la naïveté & tout l'enjouement qui peuvent être dans une piece de ce genre. Cet ouvrage ingénieux se trouve dans le premier volume de la *Satyre Ménippée*, de l'édition de 1717, in-8°. On a de ce poëte aimable d'autres productions, qui ne manquent ni de sel, ni de facilité ; mais quelques-unes sont d'une licence, qui en a interdit la lecture aux personnes sages.... Il y eut un DURANT rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux freres Florentins de la maison des *Patrices*, pour un libelle qu'il avoit fait contre le roi ; mais on a des raisons de penser que ce n'étoit pas notre poëte, quoique quelques savants l'aient prétendu. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du Latin de Jean Bonnefons, &c.* 1717, in-12, sont recherchées des curieux. *Voy.* aussi POGGE, n° VI de ses ouvrages.

DURANTI, *V.* BONRECUEIL.

DURANTI, (Jean-Etienne) fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président au parlement par *Henri III*, l'an 1581. C'étoit dans le temps des fureurs de la Ligue. *Duranti* y étoit fort opposé ; mais il ne put arrêter les factieux, ni par les menaces, ni par les caresses. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer la sédition du peuple mutiné, un des rebelles le tua d'un coup de mousquet le 10 février 1589. Pendant que *Duranti* levoit les mains au ciel, priant Dieu pour ses assassins, le peuple se jeta sur lui comme sur une bête féroce, le perça de mille coups, & le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Comme il n'y avoit point de potence dressée, on le mit sur ses pieds attaché au pilori, & on cloua derriere lui le portrait du roi *Henri III*. Les uns lui arrachoient la barbe ; les autres, le suspendant par le nez, lui disoient : *Le Roi t'étoit*

si cher! te voilà maintenant avec lui. Telle fut la récompense des soins qu'il s'étoit donnés l'année précédente pour garantir Toulouse de la peste. A ce service, on doit joindre la fondation du college de l'Esquille, magnifiquement construit par ses ordres; l'établissement de deux confréries, l'une pour marier les pauvres filles, & l'autre pour soulager les prisonniers; & enfin ses libéralités envers plusieurs jeunes gens qui donnoient des espérances, &c. &c. L'Eglise ne lui devoit pas moins pour son excellent livre *De Ritibus Ecclesiæ*, faussement attribué *à Pierre Danès*, & imprimé à Rome in-fol. en 1591. Sa *Vie* a été publiée par *Martel*, avocat, dans ses Mémoires. Le lendemain de la mort de *Duranti*, on l'enterra secrettement au grand couvent des Cordeliers, & on ne lui donna pour l'ensevelir d'autre drap qu'un tableau représentant *Henri III*, qui avoit été pendu auprès de son cadavre. Ses héritiers lui firent élever un tombeau, quand les troubles furent appaisés, avec cette Epitaphe :

Conditus exigua magnus Durantus *in urna*,
Dormit soporem ferreum.
Secla peremerunt hunc ferrea : ferreus ille est
Qui novit ista, nec gemit.
Unà namque jacet patriæ decus omne, suæque
Et crimen urbis & dolor.

DURAS, *Voyez* FERVESHAM... GARA... & JEANNE, n°. V.

DURAS, (Jacques-Henri de *Durfort*, duc de) d'une famille illustre, originaire des provinces de Guienne & de Foix, servit dans les guerres de *Louis XIV*, terminées par la paix des Pyrenées; mais il se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle le maréchal de *Turenne*, dont il étoit un des meilleurs éleves. Ses services & son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne, sous Monseigneur le *Dauphin*, en 1688 & 1689. Dans la premiere année, il prit Philisbourg & Manheim. Dans la seconde, se trouvant trop foible pour contraindre les Impériaux de lever le siége de Mayence, il pénétra dans le Wertemberg, harcela les ennemis, prit diverses Places, & revint à Philisbourg où il amena une grande quantité de prisonniers. Il ne servit depuis que comme capitaine des Gardes du Corps, & mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de *Duras* avoit été érigée en duché en 1685. *Voyez* LORGES.

DURER *ou* DURE, (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne & à Venise, il mit en lumiere ses premieres *Estampes*. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modele aux peintres de son temps, aux Italiens mêmes. L'empereur *Maximilien I* le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef & un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : *Je puis bien d'un Paysan faire un Noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert* DURER : (réponse attribuée aussi à *Henri VIII*, roi d'Angleterre, au sujet de *Holben*). Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin, à 57 ans, en 1528. *Durer* ne lui ressembloit en rien : il étoit plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'*Estampes*

& de *Tableaux*, dans lesquels on admire une imagination vive & féconde, un génie élevé, une exécution ferme, & beaucoup de correction. On souhaiteroit qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentoit la nature; que ses expressions fussent plus nobles; que son goût de dessin fût moins roide & sa maniere plus gracieuse. Ce maître n'observoit guere le *costume* : il habilloit tous les peuples comme les Allemands. On a encore de lui quelques *Ecrits sur la Géométrie*, *la Perspective*, *les Fortifications*, *les proportions des figures humaines*, &c. Le roi a trois tentures de tapisseries d'après ses dessins. On voit plusieurs de ses tableaux au palais-royal. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre. Ses *Vierges* sont encore d'une beauté singuliere... *Voy.* MASO.

I. DURET, (Louis) né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenoit alors au duc de *Savoie*, étoit un des plus célebres médecins de son temps, & exerça son art à Paris avec une grande réputation sous les regnes de *Charles IX* & de *Henri III*, dont il fut médecin ordinaire, & non premier médecin, comme l'a dit *Teissier*, copié ensuite par beaucoup d'autres. *Henri III*, qui l'aimoit & l'estimoit singuliérement, le gratifia d'une pension de quatre cents écus d'or, réversible sur la tête de cinq fils qu'il avoit; & ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présents considérables. *Duret* mourut le 22 janvier 1586, à 59 ans. Il étoit fort attaché à la doctrine d'*Hippocrate*, & traitoit la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris 1621, in-fol. grec & latin. Il mourut sans avoir mis la derniere main à cet ouvrage. *Jean Duret*, son fils, le revit, & le donna au public sous ce titre : *Hippocratis magni* COACÆ *Prænotiones; opus admirabile in tres libros distributum, interprete & enarratore* L. Dureto... *Jean* DURET, fils de *Louis*, exerça la profession de son pere avec succès, & mourut en 1629 à 66 ans.

II. DURET, (Edmond-Jean-Baptiste) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758, à 87 ans. Il a traduit le 2e. volume des *Entretiens d'une Ame avec Dieu*, par *Hamon*; & la *Dissertation* théologique d'*Arnauld* sur une proposition de *St. Augustin*. Il fut l'admiration de ses confreres, par son amour constant pour ses devoirs, & par la réunion des vertus chrétiennes & monastiques.

I. DUREUS *ou* DURÆUS, (Jean) Jésuite, écrivit au XVIe. siecle, contre la *Réponse* de *Whitaker* aux XVIII *Raisons de Campian*, Paris 1582, in-8°.

II. DUREUS, (Jean) théologien Protestant du XVIIe. siecle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zele, mais en vain, à la réunion des Luthériens avec les Calvinistes: Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° & in-4°; & mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui réunissoit un esprit éclairé & un caractere conciliant.

DURFORT, *Voyez* LORGES & DURAS.

DURIER, — RYER.

DURING, comte Allemand, célebre par une perfidie atroce, étoit gouverneur du fils d'*Uladislas*, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du IXe. siecle.

Neclam,

Neclam, prince de Bohême, ayant vaincu & dépouillé *Uladiſlas* de ſes états, le lâche *During* coupa la tête à ſon éleve, & la porta au vainqueur. *Neclam*, plus généreux que lui, loin de le récompenſer comme il l'attendoit, le fit pendre à un arbre.

DURINGER, (Melchior) profeſſeur en hiſtoire eccléſiaſtique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum*. Il paſſa toute ſa vie dans le célibat, la ſolitude, la melancolie, & preſque la miſanthropie. Le feu ayant pris à ſa maiſon le premier Janv. 1723, il tomba d'un troiſieme étage, & mourut une heure après, dans ſa 76ᵉ année. L'auteur de la *Phyſique ſacrée*, imprimée à Amſterdam en 1732, avoit beaucoup profité des lumieres de *Duringer*.

DUROCHIER, (Agnès) fille unique & fort belle d'un riche marchand de Paris, ſe fit récluſe, n'ayant encore que 18 ans, près de l'égliſe Ste. Opportune, le 5 Octob. 1402. La cérémonie de ſa réclusion ſe fit ſolemnellement par l'évêque de cette capitale, qui ſcella lui-même la porte de la petite chambre où elle ſe renferma. Cette pieuſe ſolitaire y vécut 80 ans, & mourut en odeur de ſainteté.

DUROSIER, *voyez* ROSIER.

DURRIUS, (Jean-Conrad) né à Nuremberg en 1625, fut ſucceſſivement profeſſeur en morale, en poëſie & en théologie à Altorf, où il mourut en 1667, à 42 ans. On a de lui : I. Une *Lettre* curieuſe, dans laquelle il apprend à un de ſes amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accuſés de magie par les moines, irrités de ce que l'invention de ce bel art leur enlevoit les gains qu'ils étoient accoutumés de faire en copiant les manuſcrits. II. *Synopſis Theologiæ moralis*. III. D'autres ouvrages, &c.

DURSTUS, XIᵉ roi d'Ecoſſe, ſelon *Buchanan*. Quoiqu'il fût fils d'un pere très-vertueux, il s'abandonna au vin, aux femmes, & chaſſa ſon épouſe légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conſpiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela ſa femme, aſſembla les principaux de ſes ſujets, fit un ferment ſolemnel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, & promit qu'à l'avenir il ne feroit rien ſans l'avis de la nobleſſe. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouiſſances publiques; il invita les nobles à ſouper, & les ayant tous aſſemblés dans un lieu, il envoya des ſcélérats qui les égorgerent. Cette trahiſon irrita tellement ceux qui ne s'étoient pas trouvés à cette fête, qu'ils leverent des troupes, lui livrerent bataille & le tuerent vers l'an 607 de J. C.

DURYER. *Voy.* RYER (Du).

DUSABLE. — *ARENA* (*De*)

DUSMES, (Muſtapha) autrement *Muſtapha Zelebis*, fils de *Bajazet I*, empereur des Turcs, ou, ſelon d'autres, impoſteur qui prit ce nom vers l'an 1425, ſous le regne d'*Amurat II*. Les Turcs ſoutenoient que *Muſtapha Zelebis* avoit été tué dans une bataille contre *Tamerlan*; les Grecs aſſuroient, au contraire, qu'il étoit véritablement fils de *Bajazet*. Ce prince, vrai ou prétendu, s'étant formé un parti, marchoit déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire Ottoman. Le ſultan *Amurat* envoya contre lui le bacha *Bajazet*, à la tête d'une puiſſante armée; mais ce traitre ſe rangea du côté de *Muſtapha*, qui le fit ſon viſir ou ſon premier miniſtre. Un

faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout-à-coup, & obligé de prendre la fuite. *Amurat* le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, & le fit pendre aux creneaux des murailles de la ville.

DUTILLET. *Voy.* TILLET (Du).

DUVAIR. *Voy.* VAIR.

I. DUVAL DE MONDRAINVILLE, (Etienne) riche négociant de Caen, s'illustra sous *Henri II*, par un trait mémorable de patriotisme. Metz, menacé d'un siége par l'empereur *Charles-Quint*, étoit dépourvu de vivres, & il n'étoit pas aisé de l'approvisionner. *Duval*, fermant l'œil aux périls, & n'envisageant que le bien de l'état, se chargea de cette entreprise importante. Il eut l'adresse de ravitailler & fournir de toutes les provisions nécessaires cette ville, regardée alors comme une des clefs du royaume. Ce service signalé, qui contribua au salut de Metz, valut à son auteur des lettres de noblesse, que le roi lui donna gratuitement l'an 1558. Il mourut le 19 janvier 1578, âgé de 71 ans, après avoir fondé le 1er prix du Palinod de Caen.

II. DUVAL, (André) de Pontoise, docteur de la maison & société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie, nouvellement établie par *Henri IV* en 1596. Il ne méritoit point cette place. C'étoit un théologien peu éclairé, & rempli des préjugés Ultramontains. Il fut un des plus grands persécuteurs de *Richer*, qui valoit mieux que lui, & qui surtout avoit le cœur plus François. *Duval* fut choisi pour être un des trois visiteurs-généraux des Carmelites en France. Il étoit sénieur de Sorbonne, & doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut le 9 septembre 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Un *Commentaire sur la Somme de St Thomas*, en 2 vol. in-f°. II. Des *Ecrits contre Richer.* III. Un *Ouvrage contre le Ministre du Moulin*, avec ce titre singulier: *LE feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloé.* IV. Les *Vies de plusieurs Saints de France, & des pays voisins*, pour servir de suite à celles de *Ribadeneira*. Il s'étoit occupé à traduire en françois ce jésuite Espagnol; il étoit bien digne d'un tel travail! V. *De suprema Romani Pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4°.

III. DUVAL, (Guillaume) docteur en médecine, doyen de la faculté, & professeur de philosophie Grecque & Latine, étoit cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au college royal l'économique, la politique, & la science des plantes; celle-ci en 1610, & celles-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes Litanies des Saints & Saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui: I. une mauvaise *Histoire du College Royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux; mais le style est au-dessous du médiocre. II. Une édition estimée, d'*Aristote*, en 2 vol. in-f°, 1619. On y trouve un *Synopsis analytica* de tous les traités de cet auteur.

IV. DUVAL, (Pierre) géographe du roi, né à Abbeville, de *Pierre Duval* & de *Marie Sanson*, sœur du célebre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs *Traités & Cartes de Géographie*, qui ne sont presque plus d'aucun usage. La plus connue est celle qui porte ce titre: *La Géogra-*

phie Françoise, contenant les Descriptions, les Cartes & les Blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV. Elle manque d'exactitude.

V. DUVAL, (Valentin Jameray) bibliothécaire de l'empereur *François I*, naquit en 1695, d'un pauvre laboureur, au petit village d'Artonay en Champagne. Orphelin à dix ans, chassé de son pays à quatorze, faute d'y trouver à servir, marchant au hasard, dans l'affreux hiver de 1709, en pleine campagne, couvert de neige, demi-morr de froid, sans pain, sans asile, sans espoir, il fut surpris par la petite vérole. La violence de ses douleurs & celles de la saison l'obligerent de s'arrêter devant une méchante ferme. Il n'y eut pour retraite qu'une étable & un tas de fumier, sous lequel on l'ensevelit. La chaleur qu'il y trouva le dégourdit peu à peu, & facilita l'éruption : il ne tarda pas à être couvert de boutons ; mais il manquoit de secours. Tout étoit saisi dans la ferme ; le maître n'avoit pas lui-même de quoi vivre, & ce fut un excès de compassion qui l'engagea à donner au moribond, pour route boisson, de l'eau glacée ; pour toute nourriture, un peu de bouillie à l'eau, à peine salée, & ensuite de mauvais pain desséché, qu'il faisoit dégeler dans son fumier. Les moutons dont il partageoit l'asile, sembloient touchés de sa peine, & vouloir le consoler en le léchant ; mais, quoique la rudesse de leur langue ajoutât à son supplice, il paroissoit plus occupé de la crainte de leur communiquer le venin dont il étoit hérissé. Quelque foibles que fussent les secours qu'il recevoit dans cette étable, il fut impossible au maître de les continuer. Il fallut le transporter, encore malade, couvert de méchants haillons & de foin, chez un curé du voisinage, où il fut prêt d'expirer du froid qu'il avoit essuyé dans la route. Il guérit pourtant : mais la famine qui désoloit cette contrée lui fit perdre encore cet asile, dès que ses forces lui permirent de le quitter. Ne sachant où reposer sa rête, il s'informe s'il n'est pas quelque pays que ce fléau ait respecté ; on lui parle du midi, de l'orient : c'étoit pour lui des idées nouvelles. Ces mots furent la source de ses premieres réflexions, sa premiere leçon de géographie. Il marche donc vers le point où le soleil lui paroissoit se lever. Il traverse la Champagne. De misérables huttes, à peine couvertes de chaume & d'argile, habitées par des paysans, pâles, languissants & livides, lui présentent tout ce que la misere a de plus effrayant. Il arrive enfin à Sénaïde, & une scene nouvelle s'ouvre à ses yeux. Des maisons spacieuses, bien couvertes, & dignes des hommes forts & vigoureux qui les habitoient ; des femmes lestes & bien vêtues, des enfants nombreux & gais, le spectacle de l'aisance & du bonheur, l'avertirent qu'il avoit changé de domination. Il s'arrêta par hasard à l'hermitage de la Rochette, où le bon solitaire *Palémon* le reçut, lui fit partager son genre de vie, ses travaux, & lui apprit à lire. *Duval*, né avec une sensibilité fougueuse, entroit dans l'âge où les passions se développent. Le besoin d'un attachement, la lecture des livres ascétiques qui composoient la bibliothéque de l'hermite, tournerent ses premieres idées vers la dévotion, non pas celle qu'il appelle lui-même une *piété solide & pure* ; mais cette dévotion minutieuse & contemplative, qui consiste en vaines pratiques, s'allie très-bien avec les

passions, & devient elle-même une passion condamnable. Peu à peu son enthousiasme diminua, & il eut de la piété sans superstition. De la retraite de la Rochette, il passe dans celle de Sainte-Anne, auprès de Lunéville. Six vaches à garder, quatre hermites de la plus grossiere ignorance, & quelques bouquins de la Bibliothéque-bleue, furent les seules ressources que *Duval* y trouva pour son éducation. Il parvint cependant à s'apprendre seul à écrire. Un abrégé d'Arithmétique devint le nouvel objet de ses études, auxquelles il se livra dans le silence des bois. Enfin il prit les premieres notions d'astronomie & de géographie, à l'aide de ses seules réflexions, de quelques Cartes, & d'un tube de roseau placé sur un chêne élevé, dont il avoit fait son observatoire. Plus il apprenoit, & plus il brûloit du desir d'apprendre (*) encore; mais l'état de sa bourse ne répondoit pas à son desir. Pour y suppléer, il s'avisa de déclarer la guerre aux animaux des forêts, dans le dessein de vendre leurs fourrures. L'ardeur & le courage qu'il mettoit à cette chasse, ennoblie par son motif, sont véritablement incroyables. Il eut un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, dont la victoire lui coûta beaucoup de sang. Enfin, sa constance lui ayant procuré, au bout de quelques mois, une quarantaine d'écus, il les porta bien vite à Nanci pour avoir des livres. Une aventure heureuse augmenta son petit trésor. Il trouva un jour un cachet d'or, armoirié; il le fait annoncer au prône. Un Anglois se présente : c'étoit M. *Forster*, homme d'un mérite connu. *Si ce cachet est à vous*, (lui dit Duval,) *je vous prie de le blasonner*. Tu te moques de moi, jeune homme! le blason n'est assurément pas de ton ressort. — *Soit; mais je vous déclare, qu'à moins de blasonner votre cachet, vous ne l'aurez pas.* Surpris de ce ton ferme, M. *Forster* obéit, récompensa le jeune pâtre, & l'invita à l'aller voir. Par sa générosité, la bibliothéque de *Duval* s'accrut jusqu'à 400 volumes, tandis que sa garderobe restoit toujours la même. Un sarreau de toile ou de laine, & des sabots, composoient tout son ajustement. Pendant qu'il formoit ainsi son esprit par l'étude, le troupeau n'en alloit pas mieux. Les hermites s'en plaignirent; l'un d'eux le menaça même de brûler ses livres, & joignit un geste offensant à cette menace. *Duval* étoit né, comme nous l'avons dit, ardent & sensible. La servitude avoit plié son ame à la soumission, mais nullement aux insultes. Il saisit une pelle à feu, met le frere à la porte de sa propre demeure, en fait autant aux autres qui accourent au bruit, & s'enferme seul à double tour. Le supérieur arrive, & *Duval* ne lui ouvre la porte qu'après lui avoir fait accepter une capitulation. Les deux points principaux du traité furent, « l'oubli de tout le passé, & deux » heures par jour à l'avenir pour » vaquer à ses études ». A ces conditions, il s'engagea « à servir » l'hermitage pendant dix ans,

(*) On jugera de la violence de ce desir, par le trait suivant. Tourmenté, dans sa jeunesse, de cette fievre des sens que la nature fait éprouver, de l'amour, qui nuisoit à ses études, le jeune philosophe fut bientôt y mettre bon ordre. Il se rappela d'avoir lu dans *S. Jérôme*, qu'on s'en guérit avec de la ciguë. Il en mangea une salade si copieuse, qu'il faillit à en mourir, & que ses desirs furent éteints pour jamais. Heureusement ce poison n'altéra point la sensibilité de son ame.

» pour la nourriture & l'habit ». Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que cet acte fut ratifié chez un notaire de Lunéville. Le bois où *Duval* menoit paître ses vaches, étoit son cabinet d'études le plus ordinaire. Un jour qu'il y étoit entouré, selon son usage, de ses Cartes de géographie, il fut abordé par un homme de bonne mine, qui, surpris de cet appareil, lui demanda ce qu'il faisoit-là : — *J'étudie la Géographie.* — Est-ce que vous y entendez quelque chose? — *Mais vraiment oui; je ne m'occupe que de ce que j'entends.* — Où en êtes-vous? — *Je cherche la route de Québec, pour aller continuer mes études à l'Université de cette ville.* (Il avoit lu dans ses livres que cette université étoit fameuse). — *Il y a*, reprit l'inconnu, *des Universités plus à votre portée; je puis vous en indiquer.* A l'instant il est investi par un grand cortege; c'étoit celui des jeunes princes de Lorraine. On finit par lui proposer d'achever ses études en forme, aux Jésuites de Pont-à-Mousson. *Duval* hésita. L'étude lui étoit chere; mais sa liberté lui paroissoit plus précieuse encore, & il n'accepta qu'avec la condition formelle de la conserver. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc *Léopold*, qui vouloit se l'attacher, lui fit faire plusieurs voyages, entr'autres celui de Paris (*). A son retour, il le nomma son bibliothécaire & professeur d'histoire à l'Académie de Lunéville. Cette place, & les leçons particulieres qu'il donnoit à des Anglois, entr'autres au fameux lord *Chatam*, lui procurerent les moyens de faire rebâtir à neuf son ancien hermitage de Sainte-Anne. Lorsque la Lorraine fut cédée à la France, il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour rester, & suivit la bibliothéque à Florence, où il demeura dix ans. Il fut appelé à Vienne par l'empereur *François*, pour lui former un cabinet de médailles. C'est là qu'il vécut aimé & considéré de toute la famille impériale, & qu'il mourut en 1775, âgé de près de 80 ans. Les qualités de son cœur lui mériterent les respects des grands & du peuple. On a publié les *Œuvres de Duval*, précédées de *Mémoires sur sa vie*, 1784, 2 vol. in-8°. L'extrait qu'on en a donné dans le *Mercure* de France, 1785, n° 3, nous a fourni cette notice.

DYNAME, rhéteur du IVe siecle, ami d'*Ausone*, étoit de Bourdeaux comme lui. Il fut obligé de quitter cette ville, où on l'avoit accusé d'adultere. Il se retira à Lérida en Espagne vers l'an 360, y épousa une femme fort riche, & y mourut... Il ne faut pas le confondre avec un autre DYNAME, qui, à force de bassesses & de fourberies, obtint de l'empereur *Constance* le gouvernement de la Toscane.

DYNARQUE, DYNOSTRATE. *Voyez* DINARQUE, &c.

(*) « Ce prince, voulant savoir l'impression que la vue de Paris & celle » de l'Opéra pourroient faire sur l'esprit & les sens de *Duval*, lui ordonna de se joindre à sa suite. Il obéit, & trouvant que tout ce qu'il » appercevoit, n'approchoit pas des grandes beautés que le lever & le » coucher du Soleil offrent à nos yeux, il s'en expliqua très-librement ».
(*Lettres récr. & mor.*)

E

EA, Nymphe, qui implora le fecours des Dieux, pour éviter les pourfuites du fleuve *Phafis*. Ils la changerent en île.

EADMER. *Voyez* EDMER.

EAQUE, (*Æacus*) fils de *Jupiter* & d'*Egine*, regna dans l'île d'Œnone, à laquelle il donna le nom de fa mere. La pefte ayant dépeuplé fon pays, il obtint de fon pere que les fourmis feroient changées en habitants, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité & fa prudence le rendirent fi recommandable, que *Pluton* l'affocia à *Minos* & à *Rhadamante* pour juger les morts.

EARDULFE, roi des Northumbriens dans la Grande-Bretagne, fut chaffé de fon royaume par fes propes fujets. Il vint, l'an 808, implorer le fecours de *Charlemagne*, qui le recommanda au pape. Le pontife envoya des légats, qui fe joignirent aux ambaffadeurs de *Charlemagne*, pour le faire rétablir. Les Anglois, voyant deux fouverains auffi refpectables s'intéreffer pour le roi détrôné, le reçurent avec joie. Ce n'étoit pas le premier monarque Anglois réfugié en France, & ce ne fut pas le dernier.

EBED-JESU, auteur de plufieurs ouvrages en Syriaque, eft le même qu'ABDISSI. *Voyez* cet article.

EBERTUS, (Théodore) favant profeffeur à Francfort fur l'Oder, dans le XVIIe fiecle, s'eft fait un nom par fes ouvrages. Les principaux font : I. *Chronologia fanctioris Linguæ Doctorum*. II. *Elogia Jurifconfultorum & Politicorum centum illuftrium, qui fanctam Hebræam Linguam propagârunt*; Leipfick, 1628, in-8°. III. *Poëtica Hebraica*, ibid. 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de chofes favantes, & peu d'agréables, excepté pour les Hébraïfants.

EBEYS, foudan d'Egypte, tua, en 1156, le calife fon maître, qui fe repofoit fur ce perfide, du gouvernement de fon royaume. Le meurtrier fe faifit de fes tréfors, en répandit une partie dans le palais, pour amufer les peuples, pendant qu'il fe fauvoit l'épée à la main. Les Hofpitaliers & les Templiers l'ayant arrêté fur le chemin de Damas, & l'ayant mis à mort, partagerent entr'eux fes tréfors & les prifonniers. Les Templiers eurent dans leur lot le fils de l'affaffin, jeune homme de très-grande efpérance, & qui avoit quelque teinture de la religion Chrétienne. Ces religieux auroient dû, ce femble, le conferver ; ils aimerent mieux le vendre pour 70 mille écus aux Egyptiens, qui le firent cruellement mourir.

EBION, philofophe Stoïcien, difciple de *Cerinthe*, & auteur de la fecte des *Ebionites*, commença à débiter fes rêveries vers l'an 72 de J. C. Il foutenoit que le Sauveur étoit un pur homme, né par le concours ordinaire des deux fexes. Il ajoutoit que Dieu avoit donné l'empire de ce monde au *Diable*, & celui du monde futur au CHRIST. Ses difciples mêloient les préceptes de la religion Chrétienne avec le judaïfme. Ils obfer-

voient également le samedi & le dimanche. Ils célébroient tous les ans leurs mysteres avec du pain azyme. Ils se baignoient tous les jours, comme les Juifs, & adoroient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connoissoient point d'autre évangile que celui de *S. Matthieu*, qu'ils avoient en hébreu, mais corrompu & mutilé. Ils rejetoient le reste du Nouveau-Testament, & sur-tout les épitres de *S. Paul*, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoroient les anciens patriarches; mais ils méprisoient les prophêtes. La vie des premiers *Ebionites* fut fort sage; celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettoient la dissolution du mariage & la pluralité des femmes.

EBOLY (Ruy Gomès de Sylva, prince d'), duc de Pastrane, habile courtisan, sut gagner les bonnes grâces de *Philippe II*, & les conserver jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il étoit d'une famille Portugaise, & avoit épousé D. *Anna de Mendoza y la Cerda*, dame aussi ambitieuse qu'elle étoit belle. Son ambition lui fit écouter la passion de *Philippe II* pour elle; & plusieurs ont cru que c'étoit le nœud qui attachoit le roi au prince d'*Eboli*. Mais ce rusé politique étoit bien capable de se maintenir sans cela: il sut réunir deux choses très-opposées, la faveur du roi, & l'amour des grands & du peuple, ne s'étant jamais servi de son crédit que pour faire du bien.

EBROIN, maire du palais de *Clotaire III* & de *Thierri I*, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues & par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données, se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine *Bathilde*, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissoit les biens, il ôtoit les charges: il chassoit les grands qui étoient à la cour, & défendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de *Clotaire*, en 670, il mit *Thierri* sur le trône; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnerent la couronne à *Childeric II*, firent tondre *Thierri* & *Ebroin*, & les enfermerent dans des monasteres. *Childeric* étant mort l'an 673, *Thierri fut* replacé sur le trône, & prit *Leudèse* pour maire du palais. *Ebroin* s'étant échappé de son monastere, fit assassiner *Leudèse*, supposa un *Clovis*, qu'il disoit être fils de *Clotaire III*, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, & ravagea les terres de ceux qui lui résisterent. S'étant avancé avec ses troupes jusqu'à Paris, le roi trop foible pour lui résister, fut contraint de le créer maire du palais. *Ebroin*, qui ne cherchoit que la fortune, sacrifia sans peine son *Clovis*. « Mais ce » maire étoit si odieux & sa do- » mination si dure (dit M. l'abbé *Millot*), » que l'Austrasie secoua » le joug: elle se donna des ducs » ou des gouverneurs indépen- » dants. Les grandes qualités de » *Pepin*, surnommé *Heristel*, pa- » rurent dignes de cette place. » Son ambition le fit parvenir » bientôt à une plus vaste puis- » sance. Cependant *Ebroin* conti- » nuoit à se signaler par des fu- » reurs. Lorsqu'il étoit enfermé » à Luxeu, sous l'habit de moine, » il avoit paru ami de *S. Léger* » d'Autun, alors disgracié comme » lui. Il devint son ennemi mortel, » parce que le vertueux prélat » avoit conseillé de choisir un au-

» tre maire. Non content de lui » faire couper la langue, il réfolut de lui enlever le refpect des » peuples en le diffamant. Il le » fait citer dans un concile en » préfence du roi, comme cou» pable du meurtre de *Childeric*. » Les réponfes fermes de l'accufé » & le défaut des preuves n'arrê» tent point l'injuftice. Les évê» ques le dépofent; on déchire fa » robe en figne de dégradation, » & *Ebroin* le livre aux bourreaux. » Sous un tel miniftre, toujours » conduit par un crime à d'au» tres crimes, la religion & la » patrie éprouvoient fans ceffe » de nouveaux malheurs ». Les plus faints perfonnages furent cruellement perfécutés; *Dagobert II*, qui régnoit en Auftrafie, périt affaffiné par des rebelles, dont *Ebroin* avoit formé le complot. Enfin, un feigneur nommé *Hermanfroi*, qu'il menaçoit de la mort après l'avoir dépouillé de fes biens, tua le tyran en 681, les uns difent dans fon lit, les autres à la fortie de fon palais. Ce fut fous ce miniftre que commença l'ufage de donner, à titre de précaire, les biens eccléfiaftiques à des feigneurs laïques, fous l'obligation du fervice militaire.

ECCARD (Jean-Georges d'), né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunfwick, fut ami de *Leibnitz*. Il devint, par le crédit de cet homme célebre, profeffeur en hiftoire à Helmftadt. Après la mort de ce philofophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau féjour, l'obligerent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embraffa la religion Catholique à Cologne, & fe retira à Wurtbourg. Il y remplit avec diftinction les charges de confeiller épifcopal, d'hiftoriographe, d'archivifte & de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à *Eccard*: I. *Corpus Hiftoricum medii ævi, à temporibus Caroli Magni Imperatoris, ad finem fæculi XV.* Leipfick, 1723, 2 vol. in-fol. Cette collection qui vient, dit l'abbé *Lenglet*, d'un des plus habiles & des plus honnêtes hommes qu'il y eût dans l'empire, eft très-curieufe & bien dirigée; chofe rare dans les écrivains Allemands! &, ce qui eft encore plus rare, il ne répete point ce qui eft dans les autres. II. *Leges Francorum & Ripuariorum*; Leipfick, 1720, in-f°. recueil non moins eftimé que le précédent. III. *De origine Germanorum libri duo*, publiés en 1750, in-4°. par les foins de *Lheidius*, bibliothécaire d'Hanovre. IV. *Hiftoria ftudii etymologici Linguæ Germanicæ*, &c. in-8°., eftimée. V. *Hiftoria Franciæ orientalis*, Vircebugi, 1729, 2 vol. in folio. VI. *Origines Auftriacæ*, à Leipfick, 1721, in-fol., & plufieurs autres écrits en latin & en allemand, dans lefquels on remarque une vafte connoiffance de l'hiftoire.

ECCHELLENSIS (Abraham), favant Maronite, profeffeur des langues fyriaque & arabe au college royal à Paris, où le célebre *le Jay* l'avoit appelé. Cet homme illuftre lui donnoit par an 600 écus d'or, pour préfider à l'impreffion de fa grande Bible Polyglotte. La congrégation *de propaganda fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. *Ecchellenfis* paffa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourût en 1664, dans un âge avancé. Ce favant étoit profondément verfé dans la connoiffance des livres écrits en Syriaque & en

Arabe ; & quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la science de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédoit très bien. On a de lui, I. *La traduction d'Arabe en Latin* des *V, VI & VIIe.* livres *des Coniques d'Apollonius.* Ce fut par ordre du grand-duc *Ferdinand II*, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par *Jean-Alphonse Borelli*, mathématicien célebre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'*Archimede*, *De Assumptis*, en 1661, in-fol. II. *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome 1628, in 12. III. *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris 1641, in-4°. IV. *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum & gummarum*, Paris 1647, in-8°. V. Des *Ouvrages de Controverse* contre les Protestants, imprimés à Rome. Il tâche de concilier les sentiments des Orientaux avec ceux de l'Eglise Romaine, & il y réussit quelquefois très-bien. VI. *Eutychius vindicatus*, contre *Selde*, & contre *Hottinger*, auteur d'une Histoire Orientale, 1661, in-4°. VII. Des *Remarques sur le Catalogue des Ecrivains Chaldéens, composé par Ebed-Jesu*, publiées à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. VIII. Un petit livre intit. *Semita Sapientiæ*, imprimé à Paris, & traduit de l'Arabe, dans lequel on trouve d'excellentes leçons de morale.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur *Julien*, fut toujours de la religion du souverain. Sous *Constance*, il se mit à la mode, par ses invectives contre les Dieux des Payens; il déclama depuis pour les mêmes Dieux, sous *Julien* son disciple. A la premiere nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre religion que l'intérêt présent.

ECELIN, *Voyez* EZZELIN.

I. ECHARD, (Jacques) Dominicain, né à Rouen en 1644, d'un secrétaire du roi, mourut à paris le 15 mars 1724, à 60 ans. Il ne contribua pas peu à la gloire de son ordre, par la *Bibliothéque des Ecrivains* qu'il a produits; 2 vol. in-fol. à Paris, le 1er. en 1719, le 2e. en 1721. Le P. *Quétif* avoit travaillé avant lui à cet ouvrage, qui parut sous ce titre : *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti, notisque historicis & criticis illustrati*; mais il en avoit à peine fait un quart. Cette Bibliothéque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie & des ouvrages des écrivains Dominicains, de leurs différentes éditions, & des bibliothéques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. *Echard* avoit toutes les qualités d'un savant vertueux.

II. ECHARD, (Laurent) historien Anglois, né à Bassam dans le comté de Suffolck, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé étoit fort foible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln, le 6 août 1730. Il étoit membre de la société des Antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en Anglois, sont, I. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I*; à Londres, in-fol. 1707, très-estimée en Angleterre. II. *Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin*, traduite en François par *Daniel de*

Larroque; revue pour le style, corrigée & publiée par l'abbé *des Fontaines*, à Paris 1728 & 1729, 6 vol. in 12. Cet abrégé est tronqué & fautif, suivant *Voltaire*; mais le défaut des bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France & en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'histoire Romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé *Guyon* a donné une *Continuation de cette Histoire*, en 10 volumes in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple & naturelle, le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande & à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'*Echard* fit connoître son auteur au ministere d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. III. *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, à Londres, in-fol. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet Abrégé, que les gens du monde en font de son Histoire Romaine. IV. *L'interprete des Nouvellistes & des Liseurs de Gazettes*: ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé *Ladvocat* l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*..... ECHARD composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. V. *Traduction angloise des Comédies de Plaute & de Térence*, &c.

III. ECHARD, *Voy.* COMMANVILLE.

ECHEMON, fils de *Priam*, & CHROMIUS son frere, furent précipités de dessus leur char par *Diomede*, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes & prit leurs chevaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme & moitié serpent, fut mere du chien *Cerbere*, de l'*Hydre* de Lerne, de la *Chimére*, du *Lion* de Némée, & du *Sphinx*.

ECHIDNE, reine des Scythes, qu'*Hercule* épousa, & de laquelle il eut trois enfants, *Agathyrse*, *Gelon* & *Scythe*, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ECHINADES, Nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé *Acheloüs* à un sacrifice de 10 taureaux, auquel elles avoient invité tous les Dieux des bois & des fleuves.

I. ECHION, roi de Thebes. Ses deux filles se laisserent immoler, pour appaiser les Dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrerent la mort généreuse de ces princesses.... Il y a eu un autre ECHION, qui fut un de ceux qui aiderent *Cadmus* à bâtir Thebes; & c'est de son nom que les Thébains ont été appelés *Echionides*.

II. ECHION, peintre-sculpteur de la Grece, vers l'an 352 avant J. C., n'est connu que par ce qu'en dit *Pline*, qui en parle avec éloge.

ECHIUS *ou* ECKIUS, (Jean) né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstad, signala son savoir & son zele en 1519 dans ses conférences contre *Luther*, *Carlostad*, *Melanchthon*, &c. où il remporta l'avantage, de l'aveu même de ses adversaires, mais non de celui de *Luther*, qui dans la suite dissimula ce qui étoit contre lui. Il se trouva en 1538 à la diete d'Ausbourg, & en 1541 à la conférence de Ratisbonne, & il brilla dans l'une & dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des Catholiques avec les Luthériens. Il avoit

de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration. Ce savant théologien mourut à Ingolstad en 1543, à 57 ans. On a de lui deux *Traités sur le Sacrifice de la Messe*; *un Commentaire sur le Prophete Aggée*, 1638, in-8°; des *Homélies*, 4 vol in-8°, & des *Ouvrages de Controverse.* (Voy, RICIUS)... Il ne faut pas le confondre avec *Leonard* ECKIUS, jurisconsulte célebre, mort à Munich en 1550. *Charles-Quint*, lui connoissant un esprit conciliant & sage, se servit de lui dans la guerre de Smalkalde : aussi disoit-on, que *ce qui étoit conclu sans l'avis* d'Eckius, *étoit conclu envain.* Et après sa mort, lorsqu'il étoit question de débrouiller le nœud des affaires de l'Empire, on disoit communément: *Si* Eckius *étoit ici, il éclairciroit le fait en trois mots.*

ECHO, fille de l'*Air* & de la *Terre.* Cette Nymphe habitoit les bords du fleuve Cephise. *Junon* la condamna à ne répéter que la derniere parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, & qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que *Jupiter* étoit avec ses Nymphes. *Echo* voulut se faire aimer de *Narcisse*; mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes & dans les forêts, où elle sécha de douleur, & fut métamorphosée en rocher.

ECKOUT, *Voyez* VANDEN-ECKOUT (Gerbrant).

ECLUSE, (Charles de l') *Clusius* médecin d'Arras, auquel les empereurs *Maximilien II* & *Rodolphe II* conferent leur jardin des simples. Les assujettissements de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort sur le Mein; ensuite à Leyde, où il mourut le 4 avril 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 2 vol. in-fol. à Anvers, 1601-1605. Ils roulent sur la science qu'il avoit cultivée.

ECLUSE DES LOGES, (Pierre-Mathurin de l') docteur de Sorbonne, né à Falaise, mort en 177... remporta le prix d'éloquence à l'académie françoise, en 1743. Mais il est beaucoup plus connu par son édition des *Mémoires* de *Sully*. (*Voy*, II. SULLY). Nous ajouterons à ce que nous disons de ce livre, dans l'article de ce ministre, « qu'il » faut lire avec beaucoup de défiance tout ce qui regarde les Jésuites dans les remarques de l'abbé de l'*Ecluse*. Non-seulement de » l'*Ecluse* a falsifié les mémoires de » Sully en plusieurs endroits; mais » comme il imprimoit en 1740, & » que les Jésuites étoient alors fort » puissants, il les flattoit lâchement ». *Hist. du Parlement de Paris*, *chap. 36.*

EDELINCK, (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers éléments du dessin & de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talents. *Louis XIV* l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte Famille*; de *Raphaël*, & celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*; de *le Brun*... *Edelinck* se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvres; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté du burin, une fonte & une couleur inimitables. Sa facilité & son assiduité au travail nous ont procuré un grand nombre de morceaux précieux. Il a réussi également dans les *Portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siecle, parmi lesquels il pouvoit se compter.. Cet excellent

artiste mourut en 1707, à 66 ans, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avoit un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, & de conseiller dans l'académie royale de peinture. On ne doit pas oublier dans la liste de ses *Estampes*, celle de la *Magdeleine renonçant aux vanités du monde*, d'après un tableau de *le Brun*. Elle est remarquable, par la beauté de la gravure & la finesse de l'expression.

EDER, (Georges) né à Freisinghen, se fit un nom vers la fin du XVIe siecle, par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs *Ferdinand I*, *Maximilien II* & *Rodolphe II*, de la charge de leur conseiller, & laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Œconomia Bibliorum, seu Partitionum Biblicarum, libri V*, in fol.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, succéda à son frere *Edwin* en 959. Il vainquit les Ecossois, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, réforma les mœurs des ecclésiastiques, quoique les siennes ne fussent pas toujours réglées; & mourut à 33 ans en 975, après un regne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent l'*amour & les délices des Anglois*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, & son courage égala son amour de la paix. Comme il avoit favorisé beaucoup de religieux, plusieurs critiques se sont élevés contre les éloges qu'on lui prodigue dans les *Annales monastiques*. M. l'abbé *Millot* lui reproche des fautes, que l'histoire ne doit pas dissimuler. « Il enleva une reli-
» gieuse. Une des maîtresses d'*Ed-
» gard*, nommée *Elfede*, jouit de
» la plus grande faveur jusqu'au
» mariage du roi avec *Elfride*, qui
» étoit la fille, & devoit être
» l'héritiere du comte de *Devon*,
» l'un des plus grands seigneurs
» du royaume. Quoiqu'elle n'eût
» jamais paru à la cour, le bruit
» de sa beauté la rendoit célebre.
» *Edgar* pensa sérieusement à l'é-
» pouser; mais ne voulant rien
» faire au hasard, il chargea
» *Athelwold* son favori d'aller vers
» le comte sous quelque prétex-
» te, & d'examiner si la réalité
» répondoit au bruit public. Les
» charmes d'*Elfride* frapperent si
» vivement *Athelwold* qu'il réso-
» lut de l'enlever à son maître. Il
» revient : il la représente comme
» une femme sans beauté, il dé-
» goûte le prince par des rapports
» infideles; il lui insinue ensuite
» adroitement, que ce parti, in-
» digne d'un roi, conviendroit as-
» sez à la fortune d'un sujet, &
» qu'un riche héritage le rendroit
» moins difficile sur le désagrément
» de la figure. *Edgar* consent vo-
» lontiers aux projets de son fa-
» vori: le mariage se conclut. Le
» nouvel époux a grand soin de
» tenir sa femme cachée en pro-
» vince; mais ses envieux, ou la
» renommée, découvrirent bientôt
» la perfidie. Le roi, dissimulant
» sa colere, dit à *Athelwold* qu'il
» vouloit lui rendre visite dans son
» château, & faire connoissance
» avec son épouse. Celui-ci prend
» les devants, sous prétexte des
» préparatifs nécessaires, révele
» tout le secret à *Elfride*, & la
» conjure d'employer son esprit
» & son adresse à paroître telle
» qu'il l'avoit dépeinte. C'étoit
» lui demander un effort des plus
» héroïques. *Elfride*, avec l'envie
» de plaire, & peut être de se ven-
» ger, ne manque pas d'étaler
» toute sa grâce. L'amour, la fu-

» reur s'emparent du roi. Il en» gage *Athelwold* dans une partie » de chasse, il le poignade de sa » propre main, & épouse sa fem» me bientôt après». On ne pourroit gueres concilier ces actions avec les vertus chrétiennes dont on fait honneur à *Edgar*, s'il n'avoit réparé ses fautes par la pénitence. Il se soumit avec humilité à celle que *St Dunstan* lui prescrivit pour l'enlevement de la religieuse; & *Fleury*, qui fait mention du scandale qu'*Edgar* donna à son peuple, parle aussi du repentir par lequel il l'expia. On trouve dans la *Collection des Conciles* plusieurs lois, qui font honneur à la sagesse de son gouvernement.

EDISA. *Voyez* ESTHER.

EDMER ou EADMER, moine Anglois de Cluni, dans le monastere de Saint-Sauveur à Cantorberi, fut abbé de St-Albans, puis archevêque de St-André en Ecosse, & vivoit encore en 1120. On a de lui : I. Un *Traité de la liberté de l'Eglise*. II. Une *Vie de St. Anselme*. III. Une *Histoire de son temps*, &c. qu'on trouve parmi les *Œuvres de St Anselme*, édition du P. *Gerberon*. L'*Histoire* de son temps avoit déjà été donnée avec des notes de *Selden*; Londres, 1623, in-f°.

I. EDMOND ou EDME, (St) naquit au bourg d'Abendon, d'un pere qui entra dans le cloître, & d'une mere qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, & y enseigna ensuite les mathématiques & les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape *Innocent III* lui donna ordre de prêcher la croisade. Le zele avec lequel il remplit cette fonction, lui mérita l'archevêché de Cantorberi. Il y avoit alors un légat Romain en Angleterre, qui exerçoit une espece de tyrannie, sous la protection de *Henri III*, prince pusillanime. Il demanda le 5e de tous les revenus ecclésiastique: *Edme* consentit de le lui accorder, dans l'espérance d'obtenir la liberté des élections. Mais le pape lui ayant ordonné, peu de temps après, de pourvoir 300 Romains des premiers bénéfices vacants, il crut les maux de l'église d'Angleterre sans remede. Il se retira en France, & y mourut en 1241, victime de son zele pour les prérogatives de son église. Les écrivains Anglois disent que Rome & les Italiens retiroient alors du royaume d'Angleterre plus de 70 mille marcs d'argent, & que rarement les revenus du roi excédoient le tiers de cette somme. Le pape *Innocent IV* canonisa *St Edmond* en 1249. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesiæ*, dans la Bibliothéque des Peres.

II. EDMOND, (St) roi des Anglois Orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des Saints. Ce prince, plus propre aux exercices de piété qu'à l'exercice des armes, ayant voulu, en 870, livrer bataille aux Danois, fut aisément vaincu & contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à *Ivar*, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, & lui payât un tribut. *Edmond* ayant refusé ce parti, *Ivar* le fit attacher à un arbre, & percer d'une infinité de fleches : après quoi, il lui fit couper la tête. Le chef d'*Edmond* ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Tant que la religion

Catholique a fleuri en Angleterre, on a été persuadé qu'il se faisoit des miracles au tombeau de ce prince.

III. EDMOND Ier, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard le Vieux*, monta sur le trône l'an 940. Il n'avoit alors qu'environ 17 ans. Les Danois de Northumberland, s'imaginant qu'ils se soustrairoient facilement au pouvoir d'un prince si jeune, se révolterent. *Edmond* leur livra une sanglante bataille, qui n'eut rien de décisif, mais qui les intimida. Il y eut un traité de paix, dont la principale condition fut que l'Angleterre seroit partagée entre les Anglois & les Danois. *Edmond* fut obligé, bientôt après, de tourner ses armes contre les Danois du royaume de Murcie, & contre le roi de Cumberland. Il vainquit les premiers en 945, s'empara du Cumberland, & le céda au roi d'Ecosse, qu'il vouloit mettre dans ses intérêts; mais il s'en réserva la souveraineté. Il s'occupoit à mettre l'ordre dans son royaume, lorsqu'il fut assassiné le 26 mai 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartements: il emporta avec lui les regrets de ses sujets, & sur-tout des ecclésiastiques, auxquels il avoit accordé de grands privileges. Il laissa deux enfants, *Edwin* & *Edgar*, qui ne lui succéderent pas immédiatement à cause de leur bas-âge.

IV. EDMOND II, dit *Côte-de-fer*, roi des Anglois après son pere *Ethelred*, commença de régner en 1016. Le royaume étoit alors extrêmement divisé par les conquêtes de *Canut*, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester & de Bristol, & mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite *Canut* de devant Londres qu'il assiégeoit, & gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres, & fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner, ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à *Canut*, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec chaleur & à forces égales. Ils terminerent leurs différents en partageant le royaume. Quelque temps après, *Edrick*, surnommé *Stréon*, corrompit deux valets-de-chambre d'*Edmond*, qui lui passerent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il étoit pressé de quelque nécessité naturelle, & porterent sa tête à *Canut*. Cela arriva l'an 1017.

V. EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, étoit un fils cadet du roi d'Angleterre *Edouard I*. Le roi *Edouard II*, son frere aîné, l'envoya, l'an 1324, en France, pour y défendre, contre *Charles VI*, les pays qui appartenoient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint, en 1325, 26 & 27 le parti de ceux qui déposerent *Edouard II* son frere, pour mettre son fils *Edouard III* sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'apperçut bientôt que la mere du jeune roi, de concert avec son amant *Roger Mortimer*, ne lui en laissoit que le seul titre. Il travailla dès lors à faire remonter sur le trône son frere. Cette tentative ne lui réussit pas: la reine fit si bien, que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeu-

ra depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin, vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince, à l'âge de 28 ans... Il laissa un fils, appelé EDMOND comme lui. Celui-ci obtint du roi dans le parlement suivant, que la sentence, portée contre son pere, seroit annullée, comme dressée sur de fausses accusations. Il mourut sans enfants, ainsi que son frere cadet; & le comté de Kent passa à *Jeanne* sa sœur, épouse de *Thoma Holland*.

I. EDOUARD *le Vieux*, ou EDWARD, roi d'Angleterre, succéda à son pere *Alfred* l'an 900. Il défit *Constantin*, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, & remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ériger cinq évêchés dans ses états, fonda l'université de Cambridge, protégea les savants, & mourut en 934, dans la 25e année de son regne. *Aldestan*, qu'il avoit eu de la fille d'un berger, qui n'étoit que sa concubine, lui succéda au préjudice de ses enfants légitimes.

II. EDOUARD *le Jeune*, (St) roi d'Angleterre, né en 962, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans, en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposerent. Enfin, *Elfride* sa belle mere, qui vouloit faire régner son fils *Ethelred*, le fit assassiner en 978.

Edouard, revenant de la chasse, passoit près d'un château où étoit *Elfride*. Il étoit fort altéré : il s'écarta de sa troupe, pour aller demander à boire à la porte du château. *Elfride* vint à lui avec de fausses démonstrations d'amitié; mais elle avoit donné ordre de le poignarder par derriere tandis qu'il boiroit; & il tomba mort aux pieds de sa cruelle marâtre. Il étoit âgé de 15 ans. L'Eglise Romaine l'honore comme martyr, à cause de l'innocence de ses mœurs & de sa mort violente, & en célebre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

III. EDOUARD, (Saint) dit le *Confesseur*, ou le *Débonnaire*, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frere *Elfred*. Il étoit alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Ce prince, plus simple que politique, plus foible que généreux, plus indolent qu'appliqué, prépara (dit un historien) une révolution dans sa patrie par son caractere. Le comte *Godwin*, qui étoit allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, & gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse; mais il prit des arrangements pour le faire passer dans des mains plus dignes de le porter. Il laissa en mourant sa couronne à *Guillaume*, duc de Normandie, son parent, qui lui rendit tout son éclat. *Edouard* mourut le 5 janvier 1066, après un regne de 23 ans. Pour mettre le lecteur à portée de juger de la bonté ou plutôt de la foiblesse de ce prince, on ne rapportera que ce trait. Un jour se reposant sur son lit, il vit un page, qui trouvant un coffre de fer ouvert, & n'appercevant personne dans la chambre, remplit ses poches de l'argent qui y étoit contenu: non content de ce premier enlevement, il revint une seconde fois à la charge. « Mon ami, (lui cria » alors *Edouard* par-derriere le » rideau, vous devez être content » de ce que vous avez emporté;

» car si le chambellan *Hugolin* ve-
» noit, il vous feroit tout rendre,
» & vous feriez fouetté rigoureuse-
» ment dans les places publiques ».
Edouard fut canonisé par le pape *Alexandre III*; car, quoiqu'il n'eût pas les qualités d'un roi, il eut les vertus d'un particulier. *Voyez* EMMA.

IV. EDOUARD Ier, roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi *Henri III* & d'*Eléonore* de Provence. Il se croisa avec le roi *S. Louis* contre les Infideles. Il partageoit les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi, son pere, le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile & vint en France, où il fit hommage au roi *Philippe III*, des terres que les Anglois possédoient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglois, & animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvoit alors. Il s'empara du pays de Galles sur *Léolin*, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité l'an 1286 avec le roi *Philippe IV*, dit *le Bel*, successeur de *Philippe III*, par lequel il régla les differents qu'ils avoient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci & le Perigord. L'année suivante, il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédoit en France. La mort d'*Alexandre III*, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé la couronne en proie à l'ambition de 12 compétiteurs, *Edouard* eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite, il nomma pour roi *Jean Baillol*, qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un François, l'autre Anglois, alluma la guerre, en 1293, entre les deux nations. *Edouard* entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de la Rochelle, & l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre *Edouard* & *Marguerite de France*, & entre son fils *Edouard* & *Isabelle*, l'une sœur & l'autre fille de *Philippe* le *Bel*. Le souverain Anglois tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse, qui avoit profité de son absence pour se rendre libre. (*Voyez* WALLACE). Berwick fut la premiere place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, & fit répandre par ses émissaires qu'il s'y étoit déterminé par la crainte des secours qu'attendoient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas apperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, & s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagême, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyoit ses libérateurs. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglois, qui entrerent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier en 1303, confiné dans la tour de Londres, & forcé à renoncer en faveur du vainqueur au droit qu'il avoit sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglois & les Ecossois, qui dure encore aujourd'hui. Ceux-ci armerent de nouveau en 1306, ayant à leur tête un héros. *Robert* de *Brus*, fils du compétiteur de *Jean Baillol*, chassa les Anglois, reçut la couronne de la main des peuples d'Ecosse & la conserva. *Edouard* furieux se préparoit à entrer lui-même dans ce royaume pour y mettre tout à feu & à sang, lorsqu'il mourut à Carlisle le

le 5 juillet 1307, à 68 ans. Il ordonna à *Edouard II* son fils, en mourant, de subjuguer & de punir les Ecossois. *Faites porter mes os devant vous*, lui dit-il; *les rebelles n'en soutiendront pas la vue.* Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, (dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*), qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecossois; les éloges, des Anglois. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté & par la soif de la vengeance. On l'a nommé le *Justinien Anglois*; & ce beau titre doit couvrir quelques-unes des taches de sa vie. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à-peu-près que celle d'aujourd'hui. Le titre de Pair & de Baron ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les chérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement deux chevaliers, chaque cité deux citoyens, & chaque bourg deux bourgeois. La chambre des Communes commença par-là à entrer dans ce qui regardoit les subsides. *Edouard* lui donna du poids pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, & assez habile pour les ménager, forma cette espece de gouvernement, qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvénients de tous les trois, & qui ne peut subsister que sous un roi sage.

V. EDOUARD II, fils & successeur d'*Edouard I*, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son pere sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses & à ses flatteurs. Le principal d'entr'eux étoit GAVERSTON (*Voyez ce mot*), gentilhomme Gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignoit les caprices d'un favori & la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, & ne quitterent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossois, profitant de ce trouble, secouerent le joug des Anglois. *Edouard*, malheureux au-dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. *Isabelle* sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, *Charles le Bel*, son frere. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte *Philippe de Hainaut*, repassa la mer avec environ trois mille hommes, en 1326. *Edouard*, livré à l'incertitude dans laquelle il avoit flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori *Spencer* dans le pays de Galles, tandis que le vieux *Spencer* s'enfermoit dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivoient la reine. Les deux *Spencer* moururent par la main du bourreau, en 1326. On arracha au fils sur la potence les parties, dont on prétendoit qu'il avoit fait un usage coupable avec le monarque. (*Voyez* SPENCER, n°. I.) *Edouard* fut condamné à une prison perpétuelle, & son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de

peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie, l'an 1327, âgé de 42 ans, après avoir occupé le trône pendant 20. On observe sous ce regne (dit M. l'abbé *Millot*) que le prix des grains étoit la moitié de leur valeur actuelle, au lieu que le bétail valoit huit fois moins qu'aujourd'hui. Cette remarque prouve que l'agriculture étoit alors très-peu florissante. Les seigneurs en général faisoient cultiver leurs terres par des gens à eux; ils en consommoient le produit avec une foule de personnes qui trouvoient l'hospitalité dans leur maison. C'étoient autant de partisans attachés à leur fortune & à leur personne. C'est sous *Edouard II* que les templiers furent détruits; & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Angleterre rendit des témoignages avantageux à ces chevaliers qu'on traitoit si rigoureusement en France. (*Voyez* v. ADAM.) Dans le temps que les Anglois faisoient la guerre à *Edouard*, sous la conduite d un nommé *Guillaume Trussel*, ils abuserent bien indignement de l'avantage qu'ils eurent sur leur souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux *Edouard*, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide, tirée d'un fossé bourbeux (dit *Rapin de Thoiras*). Il ne répondit à ce mauvais traitement, qu'en disant à ses persécuteurs: « Que quoi qu'ils pussent faire, » ils ne lui ôteroient point l'usage » de l'*eau chaude* pour se raser »; & en même temps, ajoute cet historien, deux torrents de larmes coulerent de ses yeux: exemple cruel des jeux de la fortune!

VI. EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1312 à Windsor. (*Voy*. CHARLES VI, n°. III.) Mis sur le trône à la place de son pere, par les intrigues de sa mere, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori *Mortimer* jusque dans le lit de cette princesse, & le fit périr ignominieusement. *Isabelle* fut elle-même renfermée dans le château de Rising, & y mourut après 28 ans de prison. *Edouard*, maître, & bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par *Jean* de *Bailleul* & *David* de *Brus*. Une nouvelle scène, & qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. *Edouard III* voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi *Philippe de Valois* étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, & plusieurs autres princes, entrerent dans son parti. Les premiers exigerent seulement qu'*Edouard* prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les François, ils ne faisoient que suivre le roi de France. *Edouard*, dit *Rapin de Thoiras*, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. On voit, dit un autre historien, que si ce prince avoit eu besoin des Juifs, il auroit pris de même le titre de Messie. Voilà l'époque de la jonction des fleurs-de-lis & des léopards. *Edouard* se qualifia, dans un manifeste, de roi de France, d'Angleterre & d'Irlande. (Voyez 15 PHILIPPE & 5 ROBERT). Il commença la guerre par le siége de Cambrai, qu'il fut forcé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *Bataille de l'Ecluse*. Ces avantages furent suivis de la bataille de Créci, en 1346. Les François y perdirent 30 mille hommes de pied, 1200 cavaliers

& 80 bannieres. On attribua en partie le succès de cette journée à six piéces de canon dont les Anglois se servoient pour la premiere fois, & dont l'usage étoit inconnu en France. *Edouard* se tint à l'écart pendant toute l'action. Il avoit pourtant envoyé un cartel à *Philippe* au commencement de la guerre, & son propos ordinaire étoit, *qu'il ne souhaitoit rien tant que de combattre seul à seul, ou de le rencontrer dans la mêlée.* Le lendemain de cette victoire, les troupes des Communes de France furent encore défaites. *Edouard*, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois 210 années. (Voy. RIBAUMONT & ST-PIERRE, n°. I.). La mort de *Philippe* de *Valois*, en 1350, ralluma la guerre. *Edouard* la continua contre le roi *Jean* son fils, & gagna sur lui, en 1357, la bataille de Poitiers. *Jean* fut fait prisonnier dans cette journée, & mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. *Edouard*, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. Après la bataille, il fit préparer un repas magnifique, servit lui-même le roi prisonnier, comme s'il eût été un de ses officiers, & dit modestement, en refusant de se placer à table à côté de lui, qu'*étant sujet, il connoissoit trop la distance du rang de Sa Majesté au sien, pour prendre une pareille liberté.* A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi *Jean*, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Malgré la barbarie de son siecle, il y avoit un orgueil bien rafiné dans cette modestie du vainqueur; il y avoit encore plus de cruauté, d'exposer un roi malheureux à la vue d'une populace... (*Voy.* CHANDOZ.) Après la mort de *Jean*, en 1364, *Edouard* fut moins heureux. *Charles V* confisqua les terres que les Anglois possédoient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt des confiscations par les armes. Le roi de France *Charles V* remporta de grands avantages sur eux; & le monarque Anglois mourut le 23 juillet 1377, à 65 ans, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, & sur-tout par son amour pour une certaine *Alix*, qui l'empêcha même de recevoir les sacremens de l'Eglise dans sa derniere maladie. Son regne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avoit point eu encore de souverain, qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, *Jean* roi de France, & *David* roi d'Ecosse. Sa politique eut bien des défauts. Dépourvu des vues générales, & entraîné par les circonstances, il n'étendit pas sa prévoyance plus loin que son regne. Tout le crédit qu'il avoit dans son parlement, il le fit servir à ses conquêtes; au lieu qu'un autre auroit fait servir ses conquêtes à se rendre maître de son parlement. Les entreprises de ce monarque coûterent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut *Edouard* qui institua l'ordre de la *Jarretiere*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretiere que la comtesse de *Salisburi*, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, & que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, & la

comtesse ayant rougi, le roi dit: *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avoit point eu de mauvais dessein; & jura que tel qui s'étoit moqué de cette jarretiere, s'estimeroit heureux d'en porter une semblable. On peut rejeter ce fait, aussi bien que l'admettre: quoique fort répandu dans les historiens modernes, il n'est attesté par aucun auteur contemporain. Des savants, qui croient être mieux instruits, pensent que l'ordre de la Jarretiere prit son origine à la bataille de Créci; on avoit donné pour mot *Garter*, qui signifie *Jarretiere* en anglois. D'autres prétendent, qu'à cette même bataille *Edouard* avoit fait attacher sa jarretiere au bout d'une lance, pour servir de guide dans le combat. *Voy.* aussi RICHARD I.

VII. EDOUARD IV, fils de *Richard* duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à *Henri IV*. Il prétendoit qu'elle lui étoit due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trone, & qu'il descendoit de *Lionel* de *Clarence*, 2e fils d'*Edouard III*, par sa mere *Anne* de *Mortimer*, femme de *Richard*; au lieu que *Henri* descendoit du 3e fils de *Edouard III*, qui étoit *Jean de Lancastre*, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur *Henri*, firent plus pour *Edouard* que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la premiere étincelle des guerres civiles entre les maisons d'*Yorck* & de *Lancastre*, dont la premiere portoit la rose blanche, & la derniere la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage & de cruautés; les échafauds étoient dressés sur les champs de bataille, & chaque victoire fournissoit aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant *Edouard IV* s'affermit sur le trône par les soins du célebre comte de *Warwick*; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, & s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que *Warwick* négocioit en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, sœur de la femme de *Louis XI*, *Edouard* voit *Elisabeth Woodwill*, fille du baron de *Rivers*, en devient amoureux, & ne peut jamais obtenir que ces paroles accablantes: *Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse.* (*Voy.* ELISABETH, n°. VII.) Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à *Warwick*. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre; il séduit le duc de *Clarence*, frere du roi; enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avoit fait monter. *Edouard*, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison; & l'année d'après, 1741, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de *Warwick* fut tué dans la premiere; *Edouard*, fils de ce *Henri*, qui lui disputoit encore le trône, ayant été pris dans la 2e, perdit la vie; ensuite *Henri* luimême fut égorgé en prison. La faction d'*Edouard* lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entiérement aux plaisirs; & ses plaisirs ne furent que légérement interrompus par la guerre contre le roi *Louis XI*, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une treve de 9 ans. Ses dernieres années furent marquées par la mort de son frere *Georges* duc de *Clarence*, sur lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui

permit de choisir le genre de mort qui lui paroîtroit le plus doux; & on le plongea la tête en bas dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit desiré. On lui trancha ensuite la tête. *Edouard* le suivit de près. Il mourut le 9 avril 1483, à 41 ans, après 22 ans de regne, de regret (dit-on) d'avoir refusé sa fille, promise en mariage au dauphin fils de *Louis XI*. Ce monarque avoit commencé son regne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, & en fut trop aimé. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus long-temps que les autres. « Il étoit charmé, (disoit-il,) « de la gaieté de l'une, » de l'esprit de l'autre, & de la » piété de la troisieme, qui ne sor- » toit gueres de l'église, que lors- » qu'il la faisoit appeler. » *Voyez* PERKINS.

VIII. EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard IV*, ne survécut à son pere que deux mois. Il n'avoit qu'onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle *Richard*, duc de Glocestre, tuteur d'*Edouard* & de *Richard* duc d'Yorck, son frere, & jaloux de la couronne du premier & des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, & leur fit donner la mort l'an 1483. (*Voy.* HASTINGS.) Après s'être défait de ses deux neveux, il accusa leur mere de magie, & usurpa la couronne. Sous le regne d'*Elisabeth*, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva sur un lit deux petites carcasses avec deux licols au cou; c'étoient les squelettes d'*Edouard V* & de *Richard* son frere. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte; mais sous *Charles II*, en 1678, elle fut r'ouverte, & les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois... *Thomas Morus* a écrit la *Vie d'Edouard V*.

IX. EDOUARD VI, fils de *Henri VIII* & de *Jeanne* de *Seymour*, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, & ne régna que 6 ans. Le rôle qu'il joua fut court & sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu & l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbery, *Crammer*, le même qui périt par le feu, s'obstina à faire brûler deux pauvres femmes Anabaptistes qui doutoient de ce qu'il ne croyoit pas peut-être lui-même. Ce fut encore par les insinuations de cet indigne archevêque, que la messe fut abolie, les images brisées, & la religion Romaine proscrite. On prit quelque chose des différentes sectes de *Zuingle*, de *Luther* & de *Calvin*, & l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane. Le regne d'*Edouard* fut flétri par une autre injustice, que le goût de la Réforme & les insinuations de ses ministres lui arracherent : il écarta du trône *Marie* & *Elisabeth* ses deux sœurs, & y appela *Jeanne Gray*, sa cousine. Il mourut en 1553, dans sa 16e année.

X. EDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de PRINCE NOIR, fils d'*Edouard III* roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les François, & mourut avant son pere en 1376. Son fils monta sur le trône sous le nom de *Richard II*. (*Voyez*

ÉDOUARD III.... CHANDOS.... & JEAN, nº. LXI.)

XI. EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de *Varwick*, eut pour pere *Georges*, duc de *Clarence*, frere d'*Edouard IV* & de *Richard III*, rois d'Angleterre. *Henri VII* étant monté sur le trône; & le regardant comme un homme dangereux qui pouvoit lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux *Perkins-Vaerbeck*, qui s'étoit fait passer pour *Richard*, le dernier des fils de *Richard III*, étoit alors dans la même prison. Il concerta avec *Varwick* en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert; & on crut que le roi le leur avoit fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que, dans le même temps, le fils d'un cordonnier, seduit par un moine Augustin, se donna pour le comte de *Varwick*. *Henri VII* vouloit faire penser par cette ruse, (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grâce,) que le comte de *Varwick* donnoit occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'*Yorck*: voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain *Lambert* SIMNEL, différent du fils du cordonnier, ayant été dressé par un prêtre du comté d'Oxford, nommé *Simondi*, se fit aussi passer pour comte de *Varwick*, sous le nom d'*Edouard Plantagenet*: c'étoit le fils d'un boulanger, mais doué de tous les talents propres à jouer le rôle le plus difficile. Il fut proclamé roi à Dublin par une faction en 1487, & *Simondi* lui mit sur la tête une couronne enlevée à une statue de la Vierge. Mais *Lambert Simnel* ayant été battu quelques jours après & fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant, pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de *marmiton* dans sa cuisine. Ainsi sa royauté, dit M. l'abbé *Millot*, aboutit à un emploi digne de sa naissance. Dans la suite on le fit fauconnier. Tel fut le dénouement d'une comédie, qui ne laissa pas de faire couler beaucoup de sang. *Edouard* voulant un jour se venger des Irlandois, par le ridicule, fit servir à table leurs députés par ce même garçon de cuisine qu'ils avoient salué roi. Pour *Simondi*, il fut enfermé dans une prison inconnue, où il passa le reste de ses jours.

EDRICK, surnommé *Stréon*, (c'est-à-dire, Acquisiteur) homme d'une naissance fort obscure, fut, par son éloquence & par toutes sortes de ruses & d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'*Ethelred. II*, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, & lui donna sa fille *Edgithe* en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi & du royaume. *Edmond*, son beau-frere, découvrit sa perfidie, & se sépara de lui. *Edrick* se voyant démasqué, quitta le parti d'*Ethelred*, pour prendre celui de *Canut*. Quelque temps après il entra dans le parti d'*Edmond*, qui avoit succédé à *Ethelred*, & qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'*Asseldun*, ce qu'il avoit dans l'ame. Pendant que les deux armées étoient aux mains, il quitta tout-à-coup son poste, & alla se joindre aux Danois, qui remporterent la

victoire. La paix s'étant faite entre *Edmond* & *Canut*, *Edrick* craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies, en faisant assassiner *Edmond* par deux de ses propres domestiques, en 1717. *Canut* conserva à *Edrick* le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement, « qu'il n'a» voit pas récompensé ses servi» ces, & particuliérement celui » qu'il lui avoit rendu, en le dé» livrant d'un concurrent aussi re» doutable que l'étoit *Edmond* ». *Canut* lui répondit tout en colere, « que puisqu'il avoit la hardiesse » d'avouer publiquement un cri» me si noir, dont jusqu'alors il » n'avoit été que soupçonné, il » devoit en porter la peine ». En même-temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur le champ, & qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglois furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EUDSA, EDUCA, EDULIA *ou* EDULICA, divinité qui présidoit à ce qu'on donnoit à manger aux enfants, comme *Potina* ou *Potica* à ce qu'on leur donnoit à boire.

EDWARTS, (Georges) a donné une *Histoire Naturelle des Oiseaux*, *Animaux & Insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en françois, Londres, 1745-48-50 & 51, IV parties in-4°: ouvrage intéressant, très-souvent cité par les naturalistes, entr'autres par M. de *Buffon*. On a encore de lui, *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1764, 3 parties in-4°. Ce sont des figures de quadrupedes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglois & en françois. Cet ouvrage n'est pas moins cherché que le précédent.

EDWIN, *Voy.* DUNSTAN.

EEKHOUT, (Gerbrant Verden-) *Voyez* VANDEN-EEKHOUT.

EFFEN, *Voy.* VAN-EFFEN.

EFFIAT (Antoine Coëffier-Ruzé, dit le maréchal d') petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances, en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de *Richelieu*, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappela & lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Treves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; *Voy.* IV. BACON) & dans le maniement des finances, par son exactitude & sa vigilance. Il étoit pere du marquis de *Cinq-Mars*. (*Voyez* ce mot.) Il mourut fort riche. Ses biens ont passé dans la maison de *Mazarin*, par *la Meilleraye* son gendre. Ils lui venoient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de RUZÉ. Cet oncle, nommé *Martin Ruzé*, fils de *Guillaume Ruzé*, receveur des finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous *Henri III* & *Henri IV*.

EGBERT, premier roi d'Angle-

terre, se distingua par ses vertus & son courage. Il étoit à Rome à la cour de *Charlemagne*, quand les deputés Anglois vinrent lui apporter la couronne. *Charlemagne* le voyant prêt à partir, tira son épée, & la lui présentant : *Prince*, dit-il, *après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne...* Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, & régna paisiblement & glorieusement jusqu'à sa mort arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroit à l'avenir le nom d'*Angleterre* à cette partie de la Grande-Bretagne que les Saxons avoient occupée.

EGÉE, roi de l'Attique, & mari d'*Ethra*, dont il eut *Thésée*. C'est sous son regne que *Minos*, roi de Crete déclara la guerre aux Athéniens, au sujet du meurtre de son fils Androgée. Les ayant vaincus, il leur imposa un tribut qui consistoit à envoyer tous les neuf ans en Crete, sept jeunes garçons & autant de filles des plus nobles familles, pour y être exposés à la fureur du minotaure, renfermé dans le labyrinthe. La 4e fois, le sort tomba sur son fils Thésée, qui fut obligé de s'embarquer avec les autres. Comme c'étoit l'usage de mettre des voiles noires au vaisseau qui portoit ces malheureuses victimes, Egée, pénétré de douleur & fondant en larmes, recommanda à son fils, s'il échappoit au danger, d'en faire mettre de blanches, afin qu'il pût connoître son sort de loin. *Thésée*, vainqueur du minotaure, oublia la priere que son pere lui avoit faite, & revint avec des voiles noires. Dès que ce malheureux Prince les apperçut du haut du rocher où il étoit monté, croyant son fils mort, il se précipita dans la mer, qui fut appelée de son nom.

EGEON *ou* BRIARÉE, fils de *Titan* & de la *Terre*. Ce fut un géant d'une force extraordinaire, qui avoit cinquante têtes & cent bras. Il vomissoit des torrents de flammes, il lançoit contre le ciel des rochers entiers qu'il avoit déracinés. *Junon*, *Pallas* & *Neptune* ayant résolu d'enchaîner *Jupiter* dans la guerre des dieux, *Thétis* gagna *Egéon* pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, & lui pardonna sa révolte avec les Géants.

EGERIE, nymphe d'une beauté singuliere, que *Diane* changea en fontaine. Les Romains l'adoroient comme une Divinité, & les dames lui faisoient des sacrifices pour obtenir des accouchements heureux. *Numa Pompilius*, second roi des Romains, pour donner plus d'autorité aux lois qu'il vouloit établir, faisoit croire à ses sujets qu'il avoit des conférences secrettes avec elle, & qu'elle lui révéloit tout ce qu'il devoit faire. *Ovide* prétend que la douleur que cette Nymphe ressentit de la mort de ce Prince, la fit changer en fontaine. En effet, il y en avoit une de son nom hors de Rome, près de la porte Capene.

EGERTON, (Thomas) garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine *Elisabeth*, & chancelier sous *Jacques I*, fut surnommé *le Défenseur incorruptible des droits de la Couronne*. Il ne fut pas moins estimé pour sa droiture & son équité, que pour son savoir. Il mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

EGESTE, fille d'*Hyppotès* prince Troyen, fut exposée sur un vaisseau par son pere, de peur que le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par un monstre marin, auquel les Troyens étoient obligés de donner tous les ans une fille

pour explerle crime de *Laomédon.* *Egeste* aborda en Sicile, où le fleuve *Crinise*, sous la figure d'un taureau, puis sous celle d'un ours, combattit pour l'épouser, & en eut *Aceste.*

EGGELING, (Jean-Henri) né à Brême en 1539, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités Grecques & Romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république : emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des explications de plusieurs médailles, & de quelques monuments antiques.

I. EGIALÉE, sœur de *Phaéton*, à force de verser des larmes sur le malheur de son frere, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que *Lampétie.*

II. EGIALÉE *ou* EGIALE, fille d'*Adraste*, roi d'Argos, & femme de *Diomède. Vénus* fut si irritée de la blessure que lui fit *Diomede* au siége de Troye, que, pour s'en venger, elle inspira à *Egialée* l'infâme desir de se livrer à tout le monde. *Voyez III.* DIOMEDE.

EGINARD *ou* EGINHARD, seigneur Allemand, élevé à la cour de *Charlemagne*, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille *Imma* en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de sur-intendant de ses bâtiments. Après la mort de *Charlemagne*, *Eginard* se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, & ne la regarda plus que comme sa sœur. *Louis* le *Débonnaire* lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selgenstat, monastere qu'il avoit fondé. Il en fut le premier abbé. *Eginard* mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célebre une *Vie de Charlemagne* très-détaillée; & des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom *Bouquet* a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande Collection des Historiens de France. On a encore de lui LXII *Lettres*; Francfort, 1714, in-f°; importantes pour l'histoire de son siecle: on les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France, de *Duchesne. Eginard* étoit l'écrivain le plus poli de son temps; mais ce temps, moins barbare que les siecles qui l'avoient précédé, l'étoit encore beaucoup. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'*Eginard.* Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet*, dit, dans une note *sur la défense de la Déclaration du Clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'*Eginard* ait vécu du temps de *Charlemagne. Eginard*, dans la Vie de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance & de son enfance; « parce qu'il n'y » a plus, dit-il, d'homme vivant » qui en ait connoissance ». Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paroît (& c'est le sentiment des savants auteurs de l'histoire littéraire de France) qu'*Eginard* n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

EGINE, fille d'*Asope*, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de *Jupiter*, que ce dieu s'envelopa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle *Eaque*, juge des enfers.

EGINETE, voy. PAUL EGINETE, n°. XII.

EGISTHE, fils de *Thyeste* & de *Pelopée. Thyeste*, à qui l'oracle

avoit prédit que le fils qu'il auroit de sa propre fille *Pélopée*, vengeroit un jour les crimes d'*Atrée*, fit cette fille prêtresse de *Minerve* dès sa tendre jeunesse, avec ordre de la transporter dans des lieux qu'il ne connoîtroit pas, & avec défense de l'instruire touchant sa naissance. Il crut, par cette précaution, éviter l'inceste dont il étoit menacé; mais quelques années après, l'ayant rencontrée dans un voyage, il la viola sans la connoître. *Pélopée* lui arracha son épée, & la garda. Quelque temps après que *Thyeste* eut quitté *Pélopée*, elle eut un fils: elle le fit élever par des bergers, qui le nommerent *Egisthe*. Lorsqu'il fut en âge de porter les armes, elle lui fit présent de l'épée de *Thyeste*. Ce jeune prince s'avança dans la cour d'*Atrée*, qui le choisit pour aller assassiner son frere, dont le perfide vouloit envahir les états. *Thyeste* reconnut son épée: cela lui donna lieu de faire plusieurs questions à *Egisthe*, qui répondit qu'il la tenoit de sa mere. On obtint de lui de la faire revenir; & après quelques recherches, *Thyeste* se souvint de l'oracle. *Egysthe*, indigné d'avoir obéi à *Atrée* pour venir égorger son pere, retourna aussi-tôt à Mycènes, où il tua *Atrée*. *Clytemnestre* lui ayant plu, il assassina, par son conseil, *Agamemnon* son époux, & s'empara du trône de Mycènes. *Oreste*, fils d'*Agamemnon*, ôta la vie au meurtrier de son pere.

ÉGLÉ, Nymphe, fille du *Soleil*, qui se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers. Ayant un jour trouvé le vieux *Silène* ivre, elle se joignit aux deux satyres *Chronis* & *Mnasile* pour lui lier les mains avec des fleurs; après quoi, elle lui barbouilla le visage avec des mûres.

EGLY, voyez MONTENAULT.

EGMONT (§ Lamoral, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées de l'empereur *Charles V*, qu'il suivit en Afrique l'an 1544. Nommé général de la cavalerie sous *Philippe II*, il se signala à la bataille de St-Quentin en 1557, & à celle de Gravelines en 1558. Mais, après le départ de *Philippe* pour l'Espagne, n'ayant pas voulu, à ce qu'il disoit lui-même, *se battre pour rétablir les lois pénales & l'inquisition*, il prit parti dans les troubles qui s'éleverent dans les Pays-Bas. Il tâcha cependant de porter la gouvernante de ces provinces, & les seigneurs confédérés contr'elle, à la paix & à la modération. Il prêta même serment entre les mains de cette princesse, *de soutenir la religion Romaine*, *de punir les sacrileges*, & *d'extirper l'hérésie*. Mais ses liaisons avec le prince d'*Orange* & les principaux nobles partisans de ce prince, le rendoient suspect à la cour d'Espagne. Le duc d'*Albe* ayant été envoyé par *Philippe II* dans les Pays-Bas pour réprimer les rebelles, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à *Philippe* de *Montmorency*, comte de Horn. Le comte d'*Egmont* avoit 46 ans; il mourut avec résignation & dans la communion de l'église Catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour, qu'*il avoit vu tomber cette tête qui avoit deux fois fait trembler la France.* Le même jour que le comte d'*Egmont* fut exécuté, son épouse,

§ Et non pas l'*Amiral*, comme on le lisoit dans les 1res édit. de la *Henriade*.

Sabine de *Baviere*, étoit venue à Bruxelles pour consoler la comtesse d'*Aremberg* sur la mort de son mari. Ce fut dans le temps qu'elle s'acquittoit de ce devoir de charité, qu'on vint lui annoncer l'accablante nouvelle de la condamnation du comte son époux. Le comte d'*Egmont* avoit écrit à *Philippe II*, pour lui protester « qu'il » n'avoit jamais rien entrepris » contre la religion Catholique, » ni contre les devoirs d'un bon » sujet »; mais cette justification parut insuffisante. On vouloit d'ailleurs faire un exemple : & *Philippe II* dit, à l'occasion de la mort des comtes d'*Egmont* & de *Horn*, qu'il faisoit tomber ces têtes, parce *que des têtes de Saumons valoient mieux que celles de plusieurs milliers de Grenouilles*. La postérité du comte d'*Egmont* a été éteinte dans la personne de *Procope-François*, comte d'EGMONT, général de la cavalerie & des dragons du roi d'Espagne, & brigadier des armées du roi de France, mort sans enfants à Fraga en Aragon, en 1707, âgé de 38 ans... *Maximilien* d'EGMONT, comte de *Buren*, général des armées de *Charles-Quint*, de la même famille que les précédents, mais d'une branche différente, montra sa valeur & son habileté dans les guerres contre *François I*. Mais il assiégea vainement Terouane, & mourut d'une esquinancie à Bruxelles en 1548. Le président de *Thou* dit qu'il étoit grand dans la guerre & dans la paix, & loue sa fidélité & sa magnificence. Son médecin, *André Vesale*, lui ayant, dit-on, prédit l'heure de sa mort, il fit un festin à ses amis, & leur distribua de riches présents. Après le repas, il se remit au lit, & mourut, à ce qu'on prétend, précisément au temps que *Vesale* lui avoit annoncé.

EGNACE, (Jean-Baptiste) disciple d'*Ange Politien*, maître de *Léon X*, fut élevé avec ce pontife, sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. *Egnace* les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes apointements qu'il avoit eus lorsqu'il enseignoit, & affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. *Egnace* mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, le 4 juillet 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise par une heureuse facilité de parler, & par une mémoire toujours fidelle. Il étoit extrêmement sensible aux éloges & aux critiques. *Robortel* ayant censuré ses ouvrages, il répondit (dit-on) par un coup de bayonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique... Les principaux ouvrages d'*Egnace* sont: I. Un *Abrégé de la vie des Empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien*; en latin, 1588, in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'Histoire Romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de *Morelles*, dans son *Addition à l'Histoire Romaine*, 1664, 2 vol. in-12. II. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la priere de *Léon X*. III. Un *Panégyrique latin, de François I, en vers héroïques*, (Venise, 1540), qui déplut à *Charles-Quint*, rival de ce prince. L'empereur s'en plaignit à *Paul III*, alors ennemi de la France. Ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. IV. De savantes *Remarques* sur *Ovide*. V. Des *Notes* sur les Epîtres familieres de *Cicéron*, & sur *Suétone*.

I. EGON, athlete fameux dans la fable. Il traîna par les pieds au haut d'une montagne un taureau furieux, pour en faire présent à la bergere *Amaryllis*. Il n'avoit pas moins d'appétit que de force; car, dans un seul repas, il mangea 80 gâteaux.

II. EGON, *Voyez* FURSTEMBERG, n°s. III. & IV.

EGYPIUS, jeune homme de Thessalie, obtint à force d'argent *Tymandre*, la plus belle femme qui fût alors. *Néophron*, fils de *Tymandre*, indigné d'une convention aussi odieuse, obtint la même chose de *Bulis*, mere d'*Egypius*. S'étant informé ensuite de l'heure à laquelle il devoit venir trouver *Tymandre*, il la fit sortir, & mit adroitement *Bulis* à sa place. *Egypius* vint au rendez-vous, & eut ainsi commerce avec sa propre mere, qui ne le reconnut qu'après. Ils eurent tant d'horreur de cette action, qu'ils voulurent se tuer; mais *Jupiter* changea *Egypius* & *Néophron* en vautour, *Bulis* en plongeon, & *Tymandre* en épervier.

EGYPTUS, fils de *Neptune* & de *Libye*, & frere de *Danaüs*, avoit 50 fils, qui épouserent les 50 filles de son frere, appelées *Danaïdes*. (*Voyez* DANAÏDES). Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice & sa bonté, que le pays dont il étoit souverain prît de lui le nom d'Egypte. Il régnoit environ 320 ans avant la guerre de Troie.

EGYS, (Richard) Jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses *Poësies Latines*. Les principales sont, I. *Poemata sacra*. II. *Epistolæ morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure; mais elles manquent quelquefois de génie.

EICK, (Hubert van-) peintre, né en 1366 à Maseick au diocese de Liége, eut pour disciple son frere *Jean Eick*, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges* : [*Voyez* BRUGES]. *Hubert* fit divers tableaux pour *Philippe* le *Bon*, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426, à 60 ans. Il y a eu du même nom un professeur d'humanités a Utrecht sa patrie, qui a laissé des *Poësies latines* ignorées, sur lesquelles on fit ce distique épigrammatique :

(Pour l'entendre, il faut savoir que *Van-Eick*, en Hollandois, signifie *de Chène*).

Cùm tua duritie superent epigrammata quercum,
Jure tuum cingat querna corona caput.

EISÉE, (Charles) habile dessinateur, mort à Bruxelles le 4 janvier 1778, fut traité par la fortune comme presque tous les gens de mérite : il mourut dans la médiocrité. Ses dessins des figures des *Contes* de *la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°. des *Métamorphoses* d'*Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°. de *la Henriade*, en 2 vol. in-8°. sont estimés des connoisseurs.

EISENGREIN (Guillaume) chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste sans choix & sans discernement, des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leur temps, & par avance celles des siecles derniers. *Flaccus Illyricus* a fait sous le même titre, un *Catalogue* de ceux qui ont combattu en faveur du Calvinisme.

EISENSCHMID, (Jean-Gaspard) docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savants, & particuliérement avec *du Verney* & *Tourne-*

fort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société, & mourut en 1712, à 56 ans, à Strasbourg, où il s'étoit fixé au retour de ses voyages. On a de lui, I. Un *Traité des Poids & des Mesures de plusieurs Nations, & de la valeur des Monnoies des Anciens*. II. Un *Traité sur la figure de la Terre*, intitulé *Elliptico-Sphéroïde*. Il cultiva les mathématiques, sans négliger la médecine.

EKLES, (Salomon) Anglois, fit pendant plusieurs années les délices de l'Angleterre, par sa dextérité à toucher des instrumens, & ensuite lui servit de jouet pendant plusieurs autres, par son foible pour les folies des Quakers. Séduit par cette secte, il brûla son luth & ses violes, & imagina un expédient nouveau pour s'assurer de la véritable religion : c'étoit de rassembler sous un même toit les hommes les plus vertueux des différentes sociétés qui partagent le Christianisme ; de vaquer là tous ensemble à la priere, & d'y passer 7 jours sans prendre de nourriture. *Alors*, disoit-il, *ceux sur qui l'esprit de Dieu se manifestera d'une maniere sensible, c'est-à-dire par le tremblement des membres & par des illustrations intérieures, pourront obliger les autres à souscrire à leurs décisions*. Personne ne voulut faire l'épreuve de ce bizarre projet. *Ekles* travailla en vain pour répandre sa démence; ses prédictions, ses invectives, ses prétendus miracles, ne servirent qu'à le faire passer de prison en prison. Enfin, l'insensé ayant reconnu la vanité de ses prophéties, finit sa vie dans le repos, mais sans religion. Il mourut vers la fin du dernier siecle.

ELA, roi d'Israël, fils de *Baasa*, succéda à son pere, l'an 930 avant Jesus-Christ; & la 2e. année de son regne, il fut assassiné dans un festin par *Zamri*, un de ses officiers.... Il y a eu du même nom un prince Iduméen, successeur d'*Olibama*; un autre, pere de l'insolent *Séméi*, & quelques autres moins connus.

ELAD, fils de *Suahala*, s'étant rendu secrettement dans la ville de Geth avec son frere, pour la surprendre, fut découvert par les habitants qui les égorgerent tous deux.

ELAM, fils de *Sem*, eut pour son partage le pays qui étoit à l'Orient du Tygre & de l'Assyrie. Il fut pere des peuples connus sous le nom d'Elamites ou Elaméens. *Chodorlahomor*, qui vainquit les 5 petits rois de la Pentapole, & qui fut défait par *Abraham*, étoit souverain de ces peuples. La capitale du pays étoit Elymaïde, où l'on voyoit le fameux Temple de *Diane*, qu'*Antiochus* voulut piller, & où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

ELBENE, (Alphonse d') savant évêque d'Albi, né à Florence d'une famille illustre, gouverna sagement son église dans un temps très-fâcheux. Il mourut le 8 février 1608, dans un âge avancé, laissant plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *De regno Burgundiæ & Arelatis*, 1602, in-4°. II. *De familia Capeti*, 1595, in-8°, &c. On n'en connoît guere aujourd'hui que les titres.... Il ne faut pas le confondre avec son neveu *Alphonse* d'ELBENE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Albi, dont il étoit archidiacre. Ce prélat, zélé catholique, fut obligé de quitter son siége à cause des troubles qui agitoient le Languedoc. Il mourut à Paris, conseiller d'état, l'an 1661.

ELBŒUF, (Réné de Lorraine, marquis d') étoit 7e. fils de *Claude*

duc de *Guise*, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'*Elbœuf*, & mourut en 1566 : (*Voyez* BLARU.) *Charles II*, son petit-fils, mort en 1657, avoit épousé *Catherine-Henriette* fille de *Henri IV* & de *Gabrielle d'Estrées*, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un & l'autre aux intrigues de cour, sous les ministeres des cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le cardinal de *Retz* peint ainsi le duc d'*Elbœuf*: « Il n'avoit du cœur, » que parce qu'il est impossible » qu'un prince de la maison de » Lorraine, n'en ait point. Il avoit » tout l'esprit qu'un homme qui a » plus d'art que de bon sens, peut » avoir : c'étoit le galimathias le » plus fleuri... » Sa postérité masculine finit dans son petit-fils *Emmanuel - Maurice*, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, & finit sa longue carriere en 1763, dans sa 86e année, sans postérité de deux femmes qu'il avoit épousées.. Ce prince avoit fait bâtir près de Portici un palais ou château de plaisance. Comme il vouloit l'orner de marbres anciens, un paysan de Portici lui en apporta de très-beaux, qu'il avoit trouvés en creusant son puits. Le duc d'*Elbœuf* acheta le terrain du paysan & y fit travailler. Ses fouilles lui procurerent de nouveaux marbres, &, ce qui valoit beaucoup mieux, sept statues de sculpture Grecque, dont il fit présent au roi de Naples. Ces excavations furent la premiere origine de la découverte de la fameuse ville d'*Herculanum*... Le titre de *duc d'*ELBŒUF a passé à la branche d'*Harcourt* & d'*Armagnac*, qui descendoit d'un frere de *Charles II*, dont nous avons parlé plus haut.

I. ELÉAZAR, fils d'*Aaron*, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit *Josué* dans la terre de Chanaan, & mourut après douze ans de pontificat.

II. ELÉAZAR, fils d'*Aod*, frere d'*Isaï*, un des trois braves qui traverserent avec impétuosité le camp des ennemis du *peuple de Dieu*, pour aller querir au roi *David* de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israëlites saisis d'une frayeur subite, à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, & abandonnerent *David*. *Eléazar* seul arrêta la fureur des ennemis, & en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant Jésus-Christ.

III. ELÉAZAR, fils d'*Onias*, & frere de *Simon* le *Juste*, succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savants de la nation à *Ptolomée-Philadelphe*, roi d'Egypte, pour traduire la *Loi* d'Hébreu en Grec, vers l'an 277 avant J. C. C'est la version qu'on nomme *des Septante*.... *Eléazar* mourut après 30 ans de pontificat.

IV. ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, & un des principaux docteurs de la loi, sous le regne d'*Antiochus Epiphanes* roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi.

V. ELEAZAR, le dernier des 5 fils de *Matathias*, & frere des *Macchabées*, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que *Judas Macchabée* livra contre l'armée d'*Antiochus Eupator*, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, & le perça à coups d'é-

pée; mais il fut accablé par son poids, & reçut la mort en la lui donnant.

VI. ELÉAZAR, magicien célebre sous l'empire de *Vespasien*, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivroit les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandoit au démon de renverser une cruche pleine d'eau, & le Démon obéissoit. L'historien *Joseph*, qui rapporte ce conte, montre beaucoup de crédulité & peu de discernement.

VII. ELÉAZAR, capitaine de l'armée de *Simon* fils de *Gioras*, fut chargé d'aller commander à la garnison du château d'Hérodion, de remettre cette forteresse au pouvoir de son maître. A peine eut-il déclaré le sujet de sa commission, qu'on ferma les portes pour le tuer; mais il se jeta en bas par une fenêtre, se brisa tout le corps, & mourut quelques moments après sa chute.

VIII. ELÉAZAR, capitaine Juif, se jeta dans le château de Macheron, & le défendit très-vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'auroit pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à *Eléazar*. Il s'étoit arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement, & le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix, comme pour le crucifier. Les assiégés avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimerent mieux rendre la place, que de voir périr un homme digne d'être immortel par sa vertu, son courage, & son zèle patriotique.

IX. ELÉAZAR, autre officier Juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'étoit jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent; & s'égorgerent les uns les autres.

ELECTE, fut une des premieres femmes qui se convertirent à Jesus-Christ. C'est elle à qui l'apôtre *St Jean* écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques *Basilide* & *Cérinthe*.

ELECTIQUE (la SECTE) *Voy.* POTAMON.

ELECTRE, fille d'*Agamemnon* & de *Clytemnestre*, & sœur d'*Oreste*, porta son frere à venger la mort de leur pere, tué par *Egisthe*. (Voyez I. CREBILLON *vers le milieu*) Il y eut aussi une Nymphe de ce nom, fille d'*Atlas*. Elle fut aimée de *Jupiter*, dont elle eut *Dardanus*, qui fonda le royaume de Troie.

I. ELÉONOR d'AUTRICHE, reine de France & de Portugal, étoit fille de *Philippe I*, archiduc d'Autriche, roi d'Espagne, & de *Jeanne* de Castille, & sœur des deux empereurs *Charles-Quint* & *Ferdinand I*. Elle naquit à Louvain en 1498. A une figure touchante elle joignoit un port modeste & un son de voix agréable. Elle épousa en 1519 *Emmanuel* roi de Portugal, & après la mort de ce prince elle fut recherchée par *François I*. Le mariage se célébra à l'abbaye de Capsieux, entre Bordeaux & Baïonne, au mois de Juin 1530. Sa bonté naturelle & sa douceur lui gagnerent pendant quelque temps le cœur de son époux, & lui attirerent les hommages des poëtes François. Comme elle ménagea une entrevue entre *Charles-Quint* & *François I*, *Beze* lui adressa une petite piece latine, qu'on a rendue ainsi en françois:

*D'*Hélene *on chanta les attraits*;
Auguste Eléonor, *vous n'êtes pas moins belle.*

Mais bien plus estimable qu'elle :
Elle causa la guerre, & vous donnez
la paix.

Cependant le crédit de la duchesse d'*Etampes*, & de tous ceux qu'elle protégeoit auprès du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. Les exercices de piété & la lecture faisoient ses occupations, la chasse & la pêche ses amusements : elle y accompagnoit le roi, & servoit d'ornement aux parties qu'il faisoit à Fontainebleau ou à Saint-Germain. Quelques historiens l'ont accusée d'avoir engagé le connétable de *Montmorenci* à se contenter de la parole que donna l'empereur, à son passage en France, en 1540, de remettre au duc d'*Orléans* l'investiture du Milanès, sans en tirer d'acte par écrit, comme la prudence l'exigeoit. On va même jusqu'à dire que *Montmorenci* eut cette complaisance pour la reine, *parce qu'il aimoit cette princesse*. Cette faute eut des suites, puisque *Charles-Quint* ne tint pas sa promesse. Mais je ne vois pas (dit M. *du Radier*) que cette accusation soit bien prouvée, & il y a bien plus d'apparence que la vanité du connétable, flattée par l'empereur, qui lui fit des honneurs extraordinaires, & peut-être les intrigues de l'empereur auprès de la duchesse d'*Etampes*, furent la cause de la faute de *Montmorenci* : au moins est-il certain qu'*Eléonor* n'y contribua qu'en second, & peut-être fut-elle trompée elle-même par son frere. Après la mort de *François I*, *Eléonor* qui n'en avoit pas eu d'enfants, & qui n'eût pu tenir en France un rang qui eût répondu à celui qu'elle quittoit, se retira d'abord dans les Pays-Bas auprès de l'empereur, & depuis (en 1556) en Espagne. Elle mourut à Talavera, à 3 lieues de Badajos, le 18 février 1558.

II. ÉLÉONOR DE CASTILLE, reine de navarre, fille de *Henri II*, dit le magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à *Charles III*, dit le noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi *Henri III* son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, & la renvoya au roi *Charles* son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité, & en eut 8 enfants. *Eléonor* mourut à Pampelune en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractere inquiet.

III. ÉLÉONOR TELLÈS, fille de *Martin-Alphonse Tellès*, étoit femme de *Laurent* d'*Acugna*. *Ferdinand I*, roi de Portugal, touché de ses charmes, la demanda à son mari, qui la lui céda. Ce prince l'épousa en 1371. Après la mort de *Ferdinand*, *Eléonore* fut maltraitée par *Jean*, grand-maître de l'Ordre d'*Avis*, qui se fit proclamer roi de Portugal; parce qu'elle avoit pris le parti de *Jean II*, roi de Castille, son gendre. Le grand-maître poignarda en sa présence *Jean Fernandez* d'*Andeyero*, comte de Uten, son favori. Cette princesse infortunée se retira à Santaren pour s'y défendre. Elle demanda du secours au roi de Castille son gendre; mais ce prince, qui se défioit d'elle, la fit conduire à Tordesillas, où elle fut enfermée dans un monastere jusqu'à sa mort. Sa beauté étoit sans tache, mais sa vertu ne l'étoit pas: elle se déshonora par ses amours & par ses cabales.

I. ÉLÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son pere *Guillaume IX*, en 1137, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenoit alors la Gascogne, la Saintonge & le comté de Poitou. Elle

épousa, la même année, *Louis VII* (*Voyez ce mot*), roi de France, prince plus rempli de petitesses que de vertus. Ce monarque raccourcit ses cheveux, & se fit raser la barbe, sur les représentations du célebre *Pierre Lombard*, qui lui persuada que Dieu haïssoit les longues chevelures. *Eléonore*, princesse vive, légere & badine, le railla sur ses cheveux courts & son menton rasé. *Louis* lui répondit gravement qu'il ne falloit point plaisanter sur de pareilles matieres. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guere à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. *Louis* ayant mené son épouse à la terre sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit ce long voyage, avec *Raimond* son oncle, prince d'Antioche, & un jeune Turc, nommé *Saladin*, d'une figure aimable. Le roi auroit dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquants. *Eléonore* y répondit avec beaucoup de hauteur, & finit par lui proposer le divorce. Elle en avoit un moyen, disoit-elle, *en ce qu'elle avoit cru se marier à un Prince, & qu'elle n'avoit épousé qu'un Moine.* Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus; & enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. *Eléonore*, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds, six semaines après, avec *Henri II*, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou & la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagerent la France pendant 300 ans. Il périt plus de trois millions de François & presque autant d'Anglois, parce qu'un archevêque (dit un historien célebre) s'étoit fâché contre les longues chevelures, parce qu'un roi avoit fait raccourcir la sienne & couper sa barbe, & que sa femme l'avoit trouvé ridicule avec des cheveux courts & un menton rasé. *Eléonore* eut quatre fils & une fille de son nouveau mariage. (*Voyez* II. ROSEMONDE). Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à *Richard*, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit & de coquetterie. *Matthieu Paris* dit que cette princesse écrivit au pape *Célestin III*, & à l'empereur *Henri IV*, des lettres très-ingénieuses. Mais les lettres au pontife sont attribuées à *Pierre* de *Blois*, & se trouvent même dans ses Œuvres. Il y a apparence que cet écrivain composa les autres; mais c'est toujours beaucoup, qu'une reine sache connoître les gens d'esprit & les employer. *Larrey* publia une *Histoire* curieuse de cette princesse célebre, à Rotterdam en 1691, in-12.

II. ELÉONORE de GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE, n° III.

III. ELÉONORE de BAVIERE *Voy.* ULRIQUE.

I. ELEUTHERE, (St) natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape *Anicet*, fut ordonné prêtre, & ensuite élu pape le 1er mai 170, après la mort de *Soter*. Il combattit, avec beaucoup de zele, les erreurs des *Valentiniens*, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célebre ce pontificat, sont la mort glorieuse des Martyrs de Lyon, & l'ambassade qu'il reçut de *Lucius*, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion Chrétienne. *St Eleuthere* mourut le 25 mai 185, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans... ELEUTHERE

eft auffi le nom d'un diacre, compagnon de *St Denys.*

II. ELEUTHERE, exarque d'Italie pour l'empereur *Heraclius*, ne fut pas plutôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de *Jean* fon prédéceffeur. Il fe rendit enfuite à Naples, où, ayant affiégé *Jean Conopfin*, qui lui en avoit fermé les portes, il le contraignit de fe rendre à fa difcrétion, & le fit mourir; mais *Eleuthere*, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire étoit agité au-dedans & au-dehors. Il profita de ces circonftances, pour fe rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape *Dieu-donné* l'an 617, il crut que le faint-fiége feroit vacant longtemps; & que tandis que le peuple feroit occupé à élire un nouveau pontife, il lui feroit aifé de fe faifir de la ville. Dans cette vue, il traita fon armée encore plus favorablement qu'il n'avoit fait, lui fit diftribuer beaucoup d'argent, & lui promit de grands avantages; mais les foldats & les officiers, déteftant fa rébellion, fe jeterent fur lui, l'affommerent & lui couperent la tête, qu'ils envoyerent à *Héraclius* vers la fin de décembre 617.

III. ELEUTHERE, (Auguftin) favant Luthérien Allemand, dont on a un petit Traité rare & fingulier, *De arbore fcientiæ boni & mali*, Mulhaufen, 1560, in-8°.

ELFRED, *Voyez* ALFRED.

ELFRIDE, *ou* ELFREDE, femme d'*Edgar*, roi d'Angleterre, (*Voyez* EDGAR) eut de ce prince un fils nommé *Ethelred*, lequel fuccéda à *Edouard*, fon frere aîné, qu'*Elfride* avoit fait poignarder en 978. (*Voy.* II. EDOUARD.) Cette cruelle princeffe, pour expier fon crime, fonda deux monafteres, dans l'un defquels elle termina fes jours. On dit qu'elle fe couvroit fouvent le corps de petites croix, afin d'écarter d'elle le Démon qu'elle n'avoit que trop fujet de craindre.

ELIAB, le troifieme de ces vaillants hommes qui fe joignirent à *David*, quand il fuyoit la perfécution de *Saül.* Il rendit à ce prince affligé des fervices très-confidérables dans toutes fes guerres.

I. ELIACIM, grand-prêtre des Juifs fous le roi *Manaffès.* Ce prince étant devenu un modele de pénitence depuis fa prifon, ne s'appliquoit qu'à réparer les maux qu'il avoit faits à la religion & à l'état; & pour cela il avoit mis toute fa confiance dans *Eliacim*, & ne faifoit rien fans fon confeil. Celui-ci fe trouvoit ainfi chef de la religion & miniftre d'état. Il eft quelquefois nommé *Joachim* : plufieurs favants croient qu'il eft l'auteur du livre de *Judith*.. Il y avoit encore de ce nom un facrificateur, qui revint de Babylone avec *Zorobabel*; & un fils d'*Abiud*, parent de J. C. felon la chair.

II. ELIACIM, roi de Juda, *Voy.* JOACHIM, n°. I.

I. ELIE, prophete d'Ifraël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi *Achab*, l'an 912 avant J. C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur : il lui prédit le fléau de la féchereffe & de la famine. Dieu lui ayant ordonné de fe cacher, il fe retira dans un défert, où des corbeaux lui apportoient fa nourriture. Il paffa de cette folitude à Sarepta, ville des Sidoniens, & y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. *Achab* rendoit à l'idole de *Baal* un culte facrilege : le prophête vint en fa préfence pour le lui reprocher. Il affembla le peuple, donna le défi aux prêtres de *Baal*; & fa victime ayant été confumée par le feu, il

les fit mettre à mort. Menacé par *Jésabel*, femme d'*Achab*, irritée du châtiment des faux prophetes; il s'enfuit dans un désert: un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Oreb, où Dieu lui apparut, & lui ordonna d'aller sacrer *Hazaël*, roi de Syrie, & *Jehu*, roi d'Israël. Les miracles d'*Elie* n'avoient pas changé *Achab*. Le prophete vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de *Naboth*, qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu-après à *Ochosias*, qu'il mourroit de la chute qu'il avoit eue, & fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'envioit à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu, vers l'an 895 avant J. C. *Elisée*, son disciple, reçut son esprit & son manteau. On fait la fête de l'enlevement d'*Elie*, dans l'Eglise Grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre. Nous disons, *on croit*: car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider : il est même hardi de conjecturer; & de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher.

L'Église honore, le 16 février, cinq Chrétiens d'Egypte qui souffrirent le martyre à Césarée en Palestine, lan 309 de J. C. & qui sont connus sous le nom de St. ELIE & ses compagnons. On croit que ne voulant pas déclarer devant les perfécuteurs leurs noms propres, qui étoient peut-être ceux des faux Dieux, ils prirent les noms d'*Elie*, *Jérémie*, *Isaïe*, *Samuel* & *Daniel*, ELIE eut la tête tranchée ; & ses compagnons subirent le même supplice.

II. ELIE, ou *ELIAS Levita*, rabbin du seizieme siecle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome & à Venise, où il enseigna la langue Hébraïque à plusieurs savants de ces deux villes, & même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. On lui doit I. *Lexicon Chaldaicum*, Isnæ 1541, in-fol. II. *Traditio Doctrinæ*, en hébreu, Venise 1538, in-4°; avec la version de *Munster*; Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ CHRISTI*; *lat. versa à Genebrardo*, Paris 1572, in-8°. IV. Plusieurs *Grammaires Hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraïca*, Isnæ 1542, in-4°. *Eadem* en hébreu & en latin, par *Drusius*, Franeker 1681, in-8°.

I. ELIEN, (*A. Pomponius ÆLIANUS*) Tyran dans les Gaules sous *Dioclétien*: Voy. son histoire dans l'art. AMAND, n°. III.

II. ELIEN, (*Claudius ÆLIANUS*) vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, & n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue Grecque, qu'il ne le cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont: I. Quatorze livres intitulés *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entieres jusqu'à notre siecle. La meilleure édition est celle qu'*Abraham Gronovius* publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savants commentaires. Il n'est le plus souvent, dans cet ouvrage, que le copiste ou l'abréviateur d'*Athénée*. II. Une *Histoire des Animaux*, en

17 livres, Londres 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur mêle à quelques observations curieuses & vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que *Pline*; mais *Pline* avoit une imagination qui embellissoit les fables, & qui les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'*Elien* : on voit le même génie dans l'un & dans l'autre, & la même variété de lecture. On lui a faussement attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, Amsterdam 1750, in-8°: ouvrage qui est d'un autre *Elien*, bien différent de *Claude Elien*, & plus ancien que lui. Celui-ci joignoit à tous les agréments de l'érudition, tous les avantages que procure la philosophie aux ames douces & tranquilles. Il fuyoit la cour, comme le séjour de la corruption & l'écueil de la sagesse. Il publia un *Livre* contre *Héliogabale*, dans lequel il se déchaînoit vivement contre la tyrannie de ce prince, sans le nommer. *Elien* florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon *Suidas*, grand-prêtre d'une Divinité dont nous ignorons le nom. Ses mœurs répondoient à la gravité de son ministere. Après une vie laborieuse & pure, il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in 8°, une bonne *Traduction* françoise de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. *Dacier*.

I. ELIEZER, originaire de la ville de Damas, étoit serviteur d'*Abraham*. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'*Isaac*. Ce fut lui qu'*Abraham* envoya en Mésopotamie, chercher une femme pour son fils.

II. ELIEZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, & font remonter jusqu'au temps de J. C.; mais qui, selon le Pere *Morin*, n'est que du VIIe. ou du VIIIe. siecle. On a de lui un livre intitulé, *les Chapitres* ou *Histoire sacrée*, que *Vorstius* a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les Hébraïsants.

III. ELIEZER, fils de *Bariza*, aga des Janissaires, se battit en duel contre *Biterès*, Hongrois, dans le temps qu'*Amurat*, empereur des Turcs, marcha contre *Jean Huniade* en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, & chacun se retira vers les siens. *Eliezer* voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lievre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à 40 fleches sans l'épouvanter, & qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que, de-là, il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie; & que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge & en force.

ELIMAS. *Voyez* ELYMAS.

ELINAND *ou* HELINAND, moine Cistercien de l'abbaye de Froidmont, sous le regne de *Philippe-Auguste*, est auteur d'une plate *Chronique*, en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que quatre : cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi, l'auteur du *Dictionnaire Critique*, en 6 vol., s'est trompé. Il auroit dû dire qu'on n'en a imprimé que 4, qui renferment les évènements principaux, depuis l'an 934 jusqu'en 1209. Outre cette mauffade compilation, on a de lui de mauvais *Vers françois*, & de plus mauvais *Sermons*.

ELIOGABALE. *Voyez* HELIOGABALE.

ELIOT. *Voyez* ELYOT & HELYOT.

ELIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible en langue Américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau Testament*, en 1661; l'*Ancien*, en 1663, in-4°; le tout, en 1685, aussi in-4°.

ELIPAND, archevêque de Tolede, ami de *Félix d'Urgel*, soutenoit avec lui que JESUS-CHRIST, en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix & par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, & leur jugement fut confirmé par le pape *Adrien*, qui fit rétracter *Félix*. *Elipand*, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, & mourut peu-après.

ELISA, premier fils de *Javan*, petit-fils de *Japhet*, peupla l'Elide dans le Péloponnese; ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche Cadix, qui, à cause de ses agréments, fut appelée les Champs Elisées, ou Iles fortunées.

ELISABETH. *Voyez* ELIZABETH.

ELISAPHAY, fils de *Zechri*, aida, de ses conseils & de ses armes, le souverain-pontife *Joiada* à déposer l'impie *Athalie*, & à mettre *Joas* sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

I. ELISÉE, disciple d'*Elie* & prophete comme lui, étoit fils de *Saphat*. Il conduisoit la charrue, lorsqu'*Elie* se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, *Elisée* reçut son manteau & son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophete. Il divisa les eaux du Jourdain, & le passa à pied sec: il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer, par des ours, des enfants qui le tournoient en ridicule. (*Voyez* II. HIRE); il soulagea l'armée de *Josaphat* & de *Joram*, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remporterent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit *Haaman*, général Syrien, de la lepre; & *Giezi* son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présents contre son ordre: il prédit les maux que *Hazaël* feroit aux Israëlites: il annonça à *Joas*, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. *Elisée* ne survécut pas beaucoup à cette prophétie: il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita.

II. ELISÉE, (le Pere) Carme déchaussé, prédicateur du roi, mort en Franche-Comté en 1783, eut des succès éphémeres dans les chaires de la capitale. Son plus grand mérite étoit de montrer beaucoup d'esprit. Son style étoit fleuri, ingénieux, recherché. Il semoit ses Sermons de portraits, dont la vérité étoit frapante, & d'un certain détail de mœurs qui plaît à l'auditeur malin, parce qu'il lui fournit des applications à faire. Sa composition étoit d'ailleurs dépourvue de chaleur, d'images, de sentiment, & rien n'étoit plus froid que son débit. On a imprimé derniérement ses *Sermons* en 4 vol. in-12.

I. ELIZABETH, femme de *Zacharie*, mere de *St Jean-Baptiste*, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mere du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. *St Pierre d'Alexandrie* dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde *Jean-Baptiste*, elle fut obligée de fuir la persécution d'*Hérode*. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devoit paroître devant le peuple d'Israël.

II. ELIZABETH *ou* ISABELLE d'*Aragon*, reine de France, femme du roi *Philippe III*, dit *le Hardi*, mariée en 1262, étoit fille de *Jacques I*, roi d'Aragon. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi *St Louis* entreprit contre les Barbares. Après la mort de ce prince, *Philippe* vint prendre possession de ses états. La reine, qui étoit grosse, se blessa en tombant de cheval, & mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, *Alfonse*, comte de Poitiers, frere de *St Louis*, fut emporté d'une fievre pestilentielle à Sienne, & sa femme *Jeanne* de *Toulouse* mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi *Philippe*, essuyant douleur sur douleur, après tant de dépenses & de travaux, ne remporta en France que des coffres vides & des ossements.

III. ELIZABETH, (Sainte) fille d'*André II*, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à *Louis* landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la priverent de la régence, que son rang & les dernieres volontés du prince paroissoient lui avoir assurée. *Elizabeth*, mere des pauvres, avoit employé, non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle & ses pierreries à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de cet état d'humiliation, elle prit l'habit du Tiers-ordre, & se retira dans un monastere. Son palais avoit été une espece de couvent. Elle y servoit les pauvres de ses propres mains. Les détails dans lesquels sa charité entroit, furent un jour traités devant elle de choses peu convenables à la dignité royale. *Ce qui vous paroît indigne de moi*, répondit-elle, *purifie mes fautes*; *gardons-nous bien de mépriser les moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier*. Elle avoit eu sur le trône toutes les vertus du cloître; & ses vertus n'eurent que plus de force lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marpurg le 19 novembre 1231, à 24 ans, & canonisée 4 après, par *Grégoire IX*. *Théodoric* de Turinge, a écrit sa *Vie*.

ELIZABETH, reine de Hongrie, femme de *Louis I*. Voyez GARA.

IV. ELIZABETH, (Ste.) reine de Portugal, fille de *Pierre III*, roi d'Aragon, épousa, en 1281, *Denys le Libéral*, roi de Portugal. Ce prince avoit plus recherché en elle la beauté & la naissance, que la vertu & la piété. Cependant il lui laissa la liberté de se livrer à tous les exercices de la dévotion. *Elizabeth* disoit *qu'elle étoit d'autant plus nécessaire sur le trône, que les passions y sont plus vives & les dangers plus grands*. Après la mort de son mari en 1325, elle prit l'habit de Ste Claire, fit bâtir le monastere de Coïmbre, & mourut saintement en 1336, à 65 ans. Le pape *Léon X* la béatifia en 1516, & *Urbain VIII* la canonisa en 1625.

V. ELIZABETH *ou* ISABELLE de *Portugal*, impératrice & reine

d'Espagne, fille aînée d'*Emmanuel*, roi de Portugal, & de *Marie* de *Castille* sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur *Charles-Quint*, qui lui donna pour devise les *trois Grâces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de myrthe, & la troisieme une branche de chêne avec son fruit. Ce grouppe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, & de sa fécondité. On les orna de ces paroles, HÆC HABET ET SUPERAT... *Elizabeth* mourut en couches à Tolede, en 1538. *François* de *Borgia*, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolede à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entiérement défiguré par la pâleur de la mort, qu'il quitta le monde pour se retirer dans la *Compagnie de Jesus*, où il mourut saintement.

VI. ELIZABETH d'*Autriche*, fille de l'empereur *Maximilien II*, & femme de *Charles IX*, roi de France, fut mariée à Meziéres, le 26 novembre 1570. C'étoit une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassoit encore sa beauté. La funeste nuit de la *St Barthélemi* l'affligea extrêmement : elle n'en apprit pas plutôt la nouvelle à son réveil, qu'elle se jeta, toute baignée de pleurs, aux pieds de son crucifix, pour demander à Dieu miséricorde d'une action si atroce, & qu'elle détestoit avec horreur. *Elizabeth* n'eut que très-peu de part à tout ce qui se passa en France, sous le regne tumultueux de *Charles IX*. Elle n'étoit attentive qu'à régler sa maison, & à y faire régner les principes de sagesse & d'honneur dont elle étoit pénétrée. Sensible aux égarts de son mari, *qu'elle aimoit & honoroit extrêmement*, jamais elle ne lui fit voir de ces chagrins jaloux, qui aigrissent souvent le mal, & y remédient rarement. Elle étoit douce & patiente ; *Charles* étoit vif & emporté; le feu du roi étoit moderé par le flegme d'*Elizabeth* : aussi ne perdit-elle jamais son cœur & son estime, & il la recommanda en mourant à *Henri IV*, alors roi de Navarre, avec beaucoup de tendresse : *Ayez soin de ma fille & de ma femme*, lui dit-il ; *mon frere, ayez-en soin, je vous les recommande*. Pendant sa maladie, *Elizabeth* passoit, en prieres pour sa guérison, tout le temps qu'elle n'employoit pas auprès de lui. Lorsqu'elle l'alloit voir, elle ne se plaçoit pas auprès du chevet du lit, comme elle avoit droit de le faire; mais un peu à l'écart, & en perspective. A son silence modeste, à ses regards tendres & respectueux, on eût dit *qu'elle le couvroit, dans son cœur, de l'amour qu'elle lui portoit* : « puis, ajou- » te *Brantôme*, on lui voyoit je- » ter des larmes si tendres & si se- » crettes, que qui ne prenoit pas » bien garde, n'y eût rien connu; » essuyant ses yeux humides, » qu'elle en faisoit pitié très-gran- » de à chacun : car, continue-t-il, » je l'ai vu ». Elle renfermoit sa douleur ; elle n'osoit pas laisser paroître sa tendresse ; elle craignoit que le roi s'en apperçût. Le prince ne pouvoit s'empêcher de dire, en parlant d'elle : *qu'il pouvoit se flatter d'avoir dans une épouse aimable, la femme la plus sage & la plus vertueuse, non de la France, non pas de l'Europe, mais du monde entier*. Cependant il fut aussi réservé avec elle, que la reine-mere, qui, craignant qu'elle n'eût quelque pouvoir sur le roi, détourna sans doute ce prince d'avoir pour elle une confiance qui eût déran-

gé ses projets. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection *Marguerite*, reine de Navarre, sa belle sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne; & après son retour en Allemagne, *Elizabeth* entretint toujours avec elle commerce de lettres. Elle lui envoya même, pour gage de son amitié, 2 *Livres* qu'elle avoit composés: l'un, *sur la parole de Dieu*; l'autre, *sur les événements les plus considérables qui arriverent en France de son temps.* Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, s'étoit retirée à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastere qu'elle avoit fondé.

VII. ELIZABETH, femme d'*Edouard IV*, roi d'Angleterre, étoit fille du chevalier de *Woodvill* & de *Jacqueline de Luxembourg*, qui avoit épousé, en premieres noces, le duc de *Bedfort*. Elle fut d'abord dame d'honneur de *Marguerite*, femme de *Henri IV*. Sa beauté étoit frappante, & sa sagesse égaloit sa beauté. Recherchée par plusieurs seigneurs distingués, elle fut mariée avec le chevalier *Gray*, qui, en 1455, perdit la vie à la bataille de St-Alban. *Elizabeth* devenue veuve, se retira chez sa mere à Grafron dans le comté de Northampton. En 1464, *Edouard IV*, chassant dans ces quartiers-là, fut frappé des attraits de la jeune veuve, qui vint implorer à genoux sa protection pour des enfants orphelins. Ce monarque passa bientôt de la pitié à la plus vive tendresse, & la vertu d'*Elizabeth* étant inflexible à tous les efforts de sa passion & aux grâces de sa personne, *Edouard* lui offrit sa couronne. Un mariage secret les unit, tandis que le comte de *Warwick* négocioit, par les ordres mêmes du roi, une alliance plus digne de lui avec *Bonne de Savoie*, sœur de la reine de France. Une princesse auroit peut-être fait son malheur; la fille d'un simple gentilhomme le rendit heureux. *Elizabeth* eut sur l'esprit & le cœur de son époux un empire qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Elle en profita pour l'élévation de sa famille. Son pere fut fait comte de Rivers; ses freres & ses enfants du premier lit furent comblés de biens & d'honneurs. En 1470, *Edouard* ayant été obligé, par les troubles suscités dans son royaume, de se retirer en Flandre, la reine s'enferma dans l'asile de Westminster, où elle mit au monde *Edouard* son fils aîné. L'année d'après, la fortune fut plus favorable à son époux; & en remontant sur le trône, il donna de nouvelles preuves de tendresse à *Elizabeth.* Ce prince étant mort en 1483, le duc de *Glocestre*, frere d'*Edouard IV*, s'empara de la personne d'*Edouard V*, pour régner sous son nom. *Elizabeth*, voulant se soustraire à la violence de son beau-frere, s'enferma de nouveau à Westminster avec le duc d'*Yorck* son fils & les princesses ses filles. Le duc de *Glocestre*, qui avoit pris le nom de *Protecteur du Royaume*, acquéroit tous les jours plus de puissance en Angleterre. Il la cimenta par le sang: il se défit des trois fils d'*Edouard IV*, pour monter sans obstacle sur le trône, sous le nom de *Richard III*. *Elizabeth*, accablée par le spectacle de tant d'atrocités, fut tirée de son asile par le meurtrier de ses enfants, & forcée de dissimuler. Elle fut depuis confinée dans le monastere de Bermondsey par *Henri VII*, qui avoit épousé l'aînée des filles de cette reine infortunée, nommée *Elizabeth*, comme sa mere. *Richard III*, pour affermir son usurpation,

avoit en vain voulu se marier avec cette jeune princesse, qui résista courageusement à toutes les propositions de l'assassin de ses freres. *Elizabeth* sa mere mourut en 1486, & fut enterrée à Windsor auprès du corps d'*Edouard IV* son époux.

VIII. ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* & d'*Anne* de *Boulen*, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur *Marie*, montée sur le trône, la retint longtemps en prison. *Elizabeth* profita de sa disgrace pour cultiver son esprit : elle apprit les langues & l'histoire; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les Catholiques & avec les Protestants, de dissimuler & d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de *Marie*, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559 par un évêque Catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle étoit Protestante dans le cœur, & elle ne tarda pas d'établir cette religion. A peine la nouvelle reine étoit-elle proclamée, que *Philippe II*, roi d'Espagne, lui fit proposer sa main. *Elizabeth* avoit voulu dans ses malheurs épouser un simple gentilhomme; elle refusa ce monarque & d'autres rois & princes très-puissants (*Eric* XIV, *Philibert-Emmanuel*, *François*, duc d'Alençon, &c.), dès qu'elle eut la couronne. Les disputes se rallumerent de toutes parts. La doctrine des Réformés avoit autant de partisans que celle des Catholiques. *Elizabeth*, profitant de la disposition des esprits, convoqua un parlement, qui rétablit la religion Anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes Calvinistes, avec quelques restes de la discipline & des cérémonies de l'église Catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornements de l'Eglise, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les privileges des églises, abolis; la confession permise, & non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation. La politique d'*Elizabeth* lui faisant penser que la suprématie devoit rester à la couronne, elle fut chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre, pour le spirituel & pour le temporel.* Les prélats qui s'opposerent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines & 80 curés, qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Elle fit un grand nombre de lois pour interdire l'exercice de la religion Catholique. Les premieres contraventions à ces lois étoient punies par de grosses amendes; ensuite on confisquoit les biens : enfin on finit par plonger plusieurs Catholiques dans des prisons perpétuelles, où on les laissoit périr quelquefois de misere. Elle fit déclarer criminels de lèse-majesté tous les prêtres Anglois Catholiques qui reviendroient en Angleterre. Quelques-uns finirent leur vie dans des cachots, quelques-autres dans les tourments. (*Voy.* CAMPIAN). Les partisans d'*Elizabeth* disent que les supplices ne furent ordonnés qu'après que *Pie V* eut lancé une bulle en 1570, par laquelle les Anglois étoient absous de tous leurs serments, & vivement exhortés à faire passer la couronne sur une autre tête. Ces invitations, soutenues par les exhortations des jé-

suites, qu'on appeloit dès-lors, sans doute calomnieusement, *une épée nue, dont la poignée est toujours à Rome*, firent penser que les Catholiques pourroient remuer; mais ils eussent été accablés sous le nombre des Protestants, si leur zele eût voulu agir. Les membres de la société, qui voulurent faire des prosélytes, périrent par la main du bourreau. Le trône d'*Elizabeth* n'étoit pas encore affermi; elle crut faussement qu'il falloit verser un peu de sang, pour donner la paix à l'état. Mais des exécutions cruelles n'étoient pas (comme l'observe M. *Hume*) une excellente méthode pour réconcilier les esprits avec le gouvernement, ni avec la religion nationale. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit trop être étonné du pouvoir qu'a sur un peuple aussi fier que les Anglois, & qui se prétend si libre, l'autorité d'un souverain qui sait se faire craindre. De Catholiques qu'ils étoient, *Henri VIII* en fit des hérétiques; d'hérétiques, *Marie*, sa fille, en fit des Catholiques; de Catholiques, *Elizabeth* en refit des hérétiques, & tout cela dans moins de 40 ans. Tandis qu'*Elizabeth* tâchoit de pacifier le dedans, elle se rendoit redoutable au dehors. *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, épouse de *François II*, prenoit le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de *Henri VII*. *Elizabeth* l'oblige à y renoncer après la mort de son mari. Elle réprime les Irlandois, secrettement attachés à la cour de Rome, & pensionnaires de celle de Madrid (*Voy.* FITZ-MORITZ). La maison royale de France étoit poursuivie par les armes de la *Ligue*: elle la protege, & envoie des troupes à *Henri IV*, pour l'aider à conquérir son royaume. La république de Hollande étoit pressée par les troupes de *Philippe II*; elle l'empêche de succomber. Elle répond aux Ambassadeurs des Hollandois, qui lui offrirent la souveraineté des Pays-Bas: *Il ne seroit ni beau, ni honnête, que je m'emparasse du bien d'autrui.* La haine contre l'église Romaine s'étoit encore fortifiée dans son cœur, depuis que *Sixte-Quint*, qui ne pouvoit s'empêcher de l'appeler en l'anathématisant, *un grand cervello di Principessa*, l'avoit excommuniée; & depuis que *Philippe II* & les partisans de *Marie Stuart* excitoient de concert les Catholiques en Angleterre. *Marie*, bien moins puissante, bien moins maîtresse chez elle, plus foible & moins politique qu'*Elizabeth*, se préparoit de grands malheurs par cette conduite. Les Ecossois mécontents l'obligerent à quitter l'Ecosse, & à se réfugier en Angleterre. *Elizabeth* ne lui accorda un asile, qu'à condition qu'elle se justifieroit du meurtre du roi son époux, que la voix publique lui attribuoit; & en attendant cette justification, elle la fit mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonniere. Le duc de *Norfolck*, catholique, voulut l'épouser, comptant sur une révolution, & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elizabeth*; il lui en coûta la tête: Les pairs le condamnerent pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc ne ralentit pas l'ardeur des partisans de *Marie*, animés par Rome; l'Espagne, la Ligue & les Jésuites. Cinq scélérats, conseillés par des prêtres, s'engagerent par serment à assassiner la reine d'Angleterre. On découvrit leur complot: on découvrit qu'ils écrivoient à *Marie Stuart*; mais on ne put pas prouver que cette princesse y

fût entrée. *Elizabeth*, après avoir fait mourir ces malheureux & leurs coupables associés, pressa le jugement de la reine d'Ecosse, injustement mêlée à leurs conspirations. En vain l'ambassadeur de France & celui d'Ecosse intercéderent pour elle : *Marie* eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587. *Elizabeth*, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit passé ses ordres, & fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avoit, disoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scene si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Mais la dissimulation étoit à ses yeux la principale qualité des souverains. Un évêque ayant osé lui rappeler que dans une certaine circonstance elle avoit agi plus en politique qu'en chrétienne : *Je vois bien*, lui répondit-elle, *que vous avez lu tous les Livres de l'Ecriture, excepté celui des* ROIS... *Philippe II* avoit préparé une invasion en Angleterre, du vivant de l'infortunée Ecossoise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée l'*Invincible*; mais les vents & les écueils combattirent pour *Elizabeth* : l'armée Espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglois. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique, *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; & ces mots de l'autre, DUX *femina facti*. On frappa une autre médaille, sur le revers de laquelle on voyoit une flotte fracassée par la tempête avec cette légende : *Afflavit Deus, & dissipati sunt.* Le chevalier *Drack*, & quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. La marine, sous son regne, fut dans l'état le plus florissant. Les Irlandois, qui lui avoient tenu tête en faveur de la religion Catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'*Essex*, son favori, nommé viceroi d'Irlande, tenta de faire révolter cette province. Ce comte, le plus fier des hommes, vouloit se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une dispute. Il fut convaincu de haute trahison, & périt, non pas la victime de la jalousie de la reine, comme on le croit communément; mais bien celle de son ambition, de son ingratitude, & de son humeur vindicative : (*Voyez* ESSEX.) *Elizabeth* le pleura, dit-on, en le faisant punir; on prétend même que dans le temps de la faveur du comte, elle lui avoit donné une bague, en lui promettant que, dans quelque circonstance qu'il se trouvât, & quelques efforts que fissent ses ennemis pour le perdre, elle seroit toujours prête à l'entendre, lorsqu'il lui produiroit ce gage précieux. Le favori, condamné à mort, pria la comtesse de *Notingham* de porter la bague à *Elizabeth*; mais le comte de *Notingham*, son ennemi, empêcha qu'elle ne fût rendue. La reine attendoit, dit-on, l'anneau fatal avec la plus vive impatience : ne le recevant point, elle se crut méprisée, & signa l'ordre de l'exécution. Enfin la comtesse de *Notingham*, déchirée de remords dans une maladie mortelle, lui avoua tout. *Elizabeth*, furieuse & inconsolable, se livra d'abord à l'emportement de la colere, ensuite à l'amertume du chagrin. Sa profonde mélancolie lui

fit dédaigner les soulagements & les remedes. Une affreuse langueur la réduisit bientôt à l'extrémité. Le conseil lui demanda ses intentions au sujet de son successeur; elle indiqua le roi d'Ecosse, son plus proche parent. Elle mourut le 3 avril 1603, à 70 ans, après 44 de regne. Elle avoit eu dans tous les temps de l'aversion pour les médecins. On lui proposa d'en appeler quelqu'un dans ses derniers moments : *Je n'ai point voulu*, répondit-elle, *m'en servir lorsque j'étois jeune ; sans quoi, ils se seroient vantés d'avoir prolongé mes jours jusqu'à l'âge où je me trouve : pourquoi les appellerois-je aujourd'hui, que n'y ayant plus d'huile dans la lampe, on pourroit leur reprocher de m'avoir tuée.* Elle parla avec la même franchise à l'archevêque de *Cantorberi*, qui l'encourageoit à franchir le dernier passage, en lui détaillant tout ce qu'elle avoit fait de louable. *Mylord*, lui dit-elle, *la couronne que j'ai portée pendant long-temps, m'a donné assez de vanité pendant ma vie ; ne l'augmentez pas quand je suis si près de la mort.* Elle n'avoit jamais voulu se marier : la nature l'avoit, dit-on, conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Quelques historiens disent qu'elle craignoit de se donner un maître. *Etant mariée*, lui disoit l'ambassadeur d'Ecosse, *vous ne seriez que Reine ; au lieu qu'à présent vous êtes Roi & Reine tout ensemble.* Elle disoit à son parlement, que l'épitaphe la plus flatteuse pour elle seroit celle-ci : *Ci gît* ELIZABETH, *qui vécut & mourut Vierge & Reine.* Le regne d'*Elizabeth* est un des plus beaux spectacles qu'ait eus l'Angleterre. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, ses lois affermies, sa police perfectionnée. *Elizabeth*, ennemie du luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, & généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes & les vêtements. Les finances ne furent employées qu'à défendre la patrie. Elle eut des favoris ; mais elle ne les enrichit point aux dépens de ses sujets. Sans accorder la liberté de conscience, elle sut se garantir des guerres de religion qui embrâsoient toute l'Europe. Ce qu'on trouvera non moins singulier, c'est que le pouvoir arbitraire, dont elle étoit si jalouse, ne l'empêcha pas de posséder l'affection de ses sujets. Elle leur donna plusieurs fois des preuves de sa confiance. *Je ne croirai jamais d'eux*, disoit-elle, *ce que des peres & meres ne voudroient pas croire de leurs enfants.* Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas un portrait en grand de cette princesse. Pour être jugée comme il faut, dit un homme d'esprit, elle ne doit l'être que par des hommes d'état, des ministres & des rois. On se contentera de dire que la gloire qu'elle s'acquit par la fermeté, la prudence & la sagesse de son gouvernement, par sa profonde politique, par sa vigilance infatigable, par son courage, par sa dextérité dans les affaires les plus épineuses, par son économie exempte d'avarice, fut obscurcie par les artifices de comédienne que tant d'historiens lui ont reprochés, & souillée par le sang de *Marie Stuart*. On peut encore ajouter qu'elle poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la cruauté. Le docteur *Hayward* ayant dédié un commencement d'Histoire au c·mte d'*Essex* dans le temps de sa disgrace, elle voulut faire punir

l'auteur comme coupable de haute trahison. Elle demanda son sentiment à *Bacon*, qui lui répondit qu'il n'y avoit point de haute trahison dans le livre, mais qu'on pouvoit convaincre l'auteur de crime capital : — *Eh! quel?* dit-elle. — *C'est*, ajouta-t-il, *que l'auteur a inséré dans son texte plusieurs pensées de* Tacite, *qu'il s'est appropriées...* *Elizabeth* s'imaginant ensuite que *Hayward* avoit prêté son nom à un autre, proposa de lui faire donner la question pour découvrir ce prétendu secret. *Non, Madame*, répartit sagement *Bacon* ; *ce n'est pas la personne, mais le style, qu'il faut mettre à la torture. Laissez au Docteur, de l'encre, du papier & des livres ; ordonnez-lui de continuer l'ouvrage, & je tâcherai, en comparant le style, de juger s'il est l'auteur ou s'il ne l'est pas.* Sans l'ingénieuse adresse de *Bacon*, un homme de lettres innocent auroit subi la torture, pour avoir donné à *Essex*, qui fut pendant quelque temps le *Mécene* d'Angleterre, un témoignage public de son respect ou de sa reconnoissance... *Elizabeth* avoit une grande connoissance de la géographie & de l'histoire. Elle parloit ou du moins entendoit 5 à 6 langues différentes. Elle traduisit divers *Traités* du Grec, du Latin & du François. Sa *Version d'Horace* fut long-temps estimée en Angleterre. La qualité d'auteur étoit une des plus flatteuses pour sa vanité, ainsi que celle de belle femme. On la flattoit très-imparfaitement, même à l'âge de 68 ans, si l'on parloit de ses talents sans vanter sa beauté... Sa *Vie* par *Leti*, traduite en françois, 2 vol. in-12, ne mériteroit guere d'être citée, s'il y en avoit une meilleure. Voy. CARGLI & LAMBRUN.

IX. ELIZABETH FARNESE, héritiere de Parme, de Plaisance & de la Toscane, née en 1692, épousa *Philippe V* en 1714, après la mort de *Marie-Louise-Gabrielle* de Savoie. Ce fut l'abbé *Alberoni* qui inspira ce mariage à la princesse *des Ursins*, favorite du monarque Espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractere souple, d'un esprit simple, sans ambition & sans talents. *Elizabeth* étoit précisément le contraire de ce qu'elle avoit été dépeinte : elle avoit le génie élevé, & l'esprit fin. La négociatrice, sachant qu'elle avoit été abusée par l'abbé *Alberoni*, voulut faire échouer ce projet ; mais il n'étoit plus temps : *Elizabeth* étoit en chemin. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse *des Ursins* s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque ; mais à peine fut elle arrivée, qu'ayant osé censurer quelques unes des actions d'*Elizabeth Farnese* : — *Qu'on me délivre de cette folle*, dit la jeune reine, *& qu'on la conduise hors du royaume.* Ce qui fut fait sur le champ, d'accord sans doute avec le roi. *Elizabeth* partagea la gloire du regne de *Philippe V*. Elle cultiva les sciences, & les protégea. Le maréchal de Noailles en fait ce portrait dans une lettre à *Louis XV*. « Elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité ; entend finement, répond juste : elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractere ; mais, en général, je crois qu'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme ; elle a de l'ambition ; elle craint d'être trompée ; elle l'a été : ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin ». Lorsque *Philippe V* donna la toison d'or au comte de *Noailles*, fils

du maréchal, la reine dit à celui-ci : « Il n'y a pas d'exemple qu'un » pere & un fils aient eu en même - temps la toison d'or ; mais » le maréchal de *Noailles* est bien » fait pour les exceptions ». Cette princesse mourut en 1766, à 74 ans. *Voy.* JUVARA.

X. ELIZABETH, princesse Palatine, fille aînée de *Fréderic V*, électeur Palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit ; elle apprit les langues ; elle se passionna pour la philosophie, & sur-tout pour celle de *Descartes*. Elle saisit avec avidité ce que la géométrie a de plus abstrait, & la métaphysique de plus sublime. Ce célebre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, « qu'il n'a» voit encore trouvé qu'elle, qui » fût parvenue à comprendre si » parfaitement ses ouvrages ». *Elizabeth* sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de *Ladislas VII*, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrace de sa mere, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de *d'Epinay*, gentilhomme François, assassiné à la Haye ; elle se retira à Groffen, ensuite à Heidelberg, & de-là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès-lors une académie de philosophie, & une retraite pour tous les gens de lettres, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premieres écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

XI. ELIZABETH PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar *Pierre I*. Elle naquit le 29 décembre 1710, & monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar *Iwan*, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de *Holstein-Gottorp* ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, & *Elizabeth* passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernieres guerres de la France, & montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chere à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, & que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près de 1 million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire, Sa bonté maternelle éclata encore envers les débiteurs, qui étoient détenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles ; elle en ordonna le payement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25,000, le nombre des infortunés qui furent relâchés. Une chose non moins remarquable dans un pays comme la Russie, sujet à tant de révolutions, c'est que cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle regneroit : vœu qu'elle remplit exactement, & qui lui mérita le beau titre de *Clémente*.

ELIZABETH de HANAU, *Voy.* HESSE-CASSEL.

ELIZABETH, *Voy.* sous le mot

ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELLER DE BROOKUSEN, (Jean-Théodore) premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, & mourut à Berlin en 1760, à 71 ans. Au titre de premier médecin que *Fréderic - Guillaume* lui avoit donné en 1735, *Fréderic* le *Grand*, son fils, joignit en 1755 celui de conseiller privé, & de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës*, en latin; traduit en françois par M. *le Roy*, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage est bon, & établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites *sur les Maladies Chroniques*, & c'est une perte; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité & la patience nécessaires à un observateur.

ELLIES, *Voyez* II. DUPIN.

EL-MACIN, (Georges) historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par *Erpenius*, à Leyde 1625, in-fol. On y trouve des choses curieuses.

I. ELMENHORST, (Geverhart) de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, & s'y rendit très-habile. On a de lui des *Notes* sur *Minutius Félix*, & sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau de Cebes*, avec la version latine & les notes de *Jean Casel*.

II. ELMENHORST, (Henri) auteur d'un *Traité* allemand *sur les Spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matiere mieux discutée dans une *Lettre* du fameux *Citoyen de Geneve* à M. d'*Alembert*, & dans la *Réponse* à cette *Lettre*.

ELOI, (Saint) né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfévrerie. *Clotaire II* employa ses talents, ainsi que *Dagobert II*, auquel il fit un trône d'or massif. Ce dernier prince le fit son monétaire ou trésorier. On le tira de ce poste, pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il parut avec éclat dans un concile de Châlons en 644, & mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises & de monasteres. Ce fut lui qui inspira à *Dagobert* le goût des fondations; goût qui régnoit depuis long-temps dans la France, mais que personne ne porta plus loin que *Dagobert*. » Mon prince, (lui dit-il un » jour) donnez-moi la terre de » Solignac, afin que j'en fasse une » échelle par laquelle vous & moi » nous méritions de monter au » ciel ». Cette échelle fut un grand monastere où il établit 150 moines. *S. Ouen*, son ami, a écrit sa *VIE*. *Lévesque* en a donné une traduction, Paris, in-8°, en 1693. Il l'a enrichie d'une version de *XVI Homélies*, qu'on croit être de *S. Eloi*. On voit par les instructions qu'il donne à son peuple, que les superstitions qui régnoient de son temps étoient à peu-près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui. On consultoit les devins, les enchanteurs, les diseurs de bonne-aventure; on agissoit

d'après ce qu'ils avoient prédit ou rêvé. On observoit les éternûmens, les saignements de nez, le chant & le vol des oiseaux, les jours de la lune & de la semaine. On passoit le premier jour de janvier dans des réjouissances. On chantoit & dansoit à la fête de *S. Jean*. On sautoit par dessus le feu de la veille, pour accoucher heureusement. On faisoit passer les hommes ou les bêtes par des arbres creux, ou dans la terre percée. *S. Eloi* tâcha de déraciner ces superstitions, restes d'une idolâtrie grossiere, ou compagnes d'une dévotion ignorante & intéressée.

EL-ROI, (David) imposteur Juif, *Voy.* DAVID-EL-DAVID.

ELSFBOURG, capitaine dans le régiment de Crentz, cavalerie Suédoise, mérite une place dans l'histoire par son intrépidité. Il fut attaqué en 1705, près des bords de la Vistule, par 28 compagnies Polonoises, & 200 dragons Allemands. Cet officier, qui n'avoit que sa compagnie, se retira dans un cimetiere, & s'y défendit avec tant de bravoure, que les assaillants furent contraints de jeter du monde dans les maisons voisines pour faire feu sur sa troupe. *Elsfboug* sortit alors du cimetiere, se fit jour à travers les Polonois, vint brûler les maisons d'où l'on tiroit sur lui; & rentrant ensuite dans son poste, les força de le lui abandonner, après s'être battu contre eux depuis 7 heures du matin jusqu'à 4 heures après midi, sans autre perte de son côté que de deux caporaux & d'un cavalier.

ELSHAIMER, (Adam) peintre célebre, naquit à Francfort en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'*Uffembac*, & sur-tout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, & dans les lieux écartés, où son humeur sombre & sauvage le conduisoit souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinoit tout d'après nature. Sa mémoire étoit si fidelle, qu'il rendoit avec précision & un detail merveilleux, ce qu'il avoit perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses tableaux. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures rendues avec beaucoup de goût & de vérité. Il entendoit parfaitement le clair-obscur. Il réussissoit surtout à représenter des *Effets de nuit* & des *Clairs-de-Lune*. Ce peintre mourut en 1620, à 46 ans, dans l'indigence & dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractere & par son état. Ses tableaux se vendoient très-cher, mais il en faisoit peu; aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé *Jacques-Ernest-Thomas de Landeau*, a fait des tableaux si approchants de ceux de son maître, que plusieurs connoisseurs s'y sont mépris.

ELSWICH, (Jean-Herman d') Luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein, en 1684. Il devint ministre à Stade, & y mourut en 1721, à 37 ans. Il a publié, I. Le livre de *Simonius*, *De Litteris pereuntibus*, avec des notes. II. *Launoius*, *De varia Aristotelis fortuna*; auquel il a ajouté, *Schediasma de varia Aristotelis in scholis Protestantium fortuna*; & *Joannis Josii Dissertatio de Historia Peripatetica*, &c. &c.

ELVIR, l'un des califes, ou successeurs de *Mahomet*, étoit fils de *Pisasire*, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblerent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardoient comme un usurpateur.

Ce

Ce prince s'avisa d'un stratagême pour détourner l'orage qui le menaçoit, & envoya reconnoître *Elvir* pour souverain dans ce qui concernoit la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre & les brodequins, qui étoient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, & *Elvir* demeura calife.

ELXAI, Juif qui vivoit sous l'empire de *Trajan*, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appeloient *Elxaïtes*. Ils étoient moitié Juifs & moitié Chrétiens. Ils n'adoroient qu'un seul Dieu; ils s'imaginoient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnoissoient un Christ, un Messie, qu'ils appeloient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyoient que *Jesus* fût le Messie; ou s'ils en admettoient un autre, qui n'étoit pas encore venu. Ils lui donnoient une forme humaine, mais invisible, qui avoit environ 38 lieues de haut: ses membres étoient proportionnés à sa taille. Ils croyoient que le St-Esprit étoit une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *St-Esprit*, est de genre féminin. *Elxaï* étoit considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée & annoncée par les Prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélée*. Ils révéroient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, & se faisoient un devoir de mourir pour eux. Il y avoit encore sous *Valence* deux sœurs de la famille d'*Elxaï*, ou de la *race bénite*, comme ils l'appeloient Elles se nommoient *Marthe* & *Marthène*, & étoient considérées comme des Déesses par les *Elxaïtes*. Quand elles sortoient en public, ces insensés les accompagnoient en foule, ramassoient la poudre de leurs pieds & la salive qu'elles crachoient: on gardoit ces saletés, & on les mettoit dans des boîtes qu'on portoit sur soi, & qu'on regardoit comme des préservatifs souverains.

ELYMAS *ou* BAR-JESU, fils de *Jebas*, de la province de Cypre, & de la ville de Paphos, mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul *Sergius-Paulus* n'embrassât la foi de *J. C.* Mais *Paul*, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu alloit s'appesantir sur lui, & qu'il seroit privé pour un certain temps de la lumiere. Alors ses yeux s'obscurcirent, & tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, & se déclara hautement pour *J. C.*

ELYOT, gentilhomme Anglois, fut aimé & estimé de *Henri VIII*, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'éducation des Enfants*, en anglois, 1580, in-8°. & d'autres ouvrages. *Voyez* ELIOT & HÉLIOT.

ELZEVIRS, imprimeurs d'Amsterdam & de Leyde, se sont fait un nom, par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. *Louis*, dont les presses travailloient dès 1595, *Bonaventure*, *Abraham* & *Daniel*, sont les plus célebres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les *Elzevirs* ne valoient point les *Etiennes*, ni pour l'érudition, ni pour les éditions Grecques & Hébraïques; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance & la délicatesse des petits caracteres. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament* grec, 1633, in-12; le

Pseautier, 1653; l'*Imitation de J. C.* sans date, le *Corps du Droit*, & quelques autres livres ornés de caracteres rouges, vrais chefs-d'œuvres de typographie, satisfont également l'esprit & les yeux par l'agrément & la correction. Mais les gens honnêtes (ce qui ne signifie pas toujours les *honnêtes-gens*) en louant le mérite de ces derniers ouvrages, ont blâmé de concert les *Elzevirs* d'avoir quelquefois prostitue leurs presses pour faire circuler d'infâmes productions; (*Voyez* II. ARETIN.) Les *Elzevirs* ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par *Daniel*, en 1674, in-12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangeres, qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

EMADEDDIN ZENCHI, connu aussi sous le nom de *SANGUIN*, fut salué Sultan d'Alep l'an 1128. Il eut toujours les armes à la main, & il s'en servit long-temps avec succès. Il remporta, en 1130, une victoire sur *Boëmond*, prince d'Antioche, qui périt dans l'action. Sept ans après, il en remporta encore une plus signalée sur *Foulques* roi de Jérusalem & sur *Raymond*, comte de Tripoli; il fit ce dernier prisonnier, & s'empara ensuite du château de Mont-Ferrand. L'an 1144, il prit d'assaut la ville d'Edesse après un siége de vingt-huit jours; mais à la fin il trouva le terme de ses victoires, ayant été assassiné l'année suivante dans sa tente devant un château qu'il assiégeoit. Les historiens Orientaux ont peint ce prince comme un des grands hommes de son siecle; & les François comme un des plus grands fléaux de l'humanité. Un mélange de bonnes & de mauvaises qualités qui étoit en lui, a prêté également à la louange & à la satyre.

EMANUEL, *voy.* EMMANUEL... MANUEL... & CHARLES, n° XXX, XXXI & XXXII.

EMATHION, fils de *Tithon*, fameux brigand de Thessalie, qui égorgeoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. *Hercule* le tua, & les campagnes que ce barbare parcouroit, furent appelées *Emathiennes* ou *Emathies*.

EMBRY, *voy.* IX THOMAS.

EMERICH, — NICOLAS, n° XVI.

EMERY, (N...) fils d'un paysan de Sienne, nommé *Particelli*, vint en France avec le cardinal *Mazarin*. Son ame étoit aussi basse que sa naissance; mais son esprit étoit très-délié. Il parvint d'emploi en emploi au poste de surintendant des finances par le crédit de *Mazarin*, qui éloigna de cette place le président de *Bailleul* & le comte d'*Avaux*. *Emery* se prêta à toutes les vues de la cupidité insatiable de ce ministre. Il trouva des moyens aussi onéreux que ridicules pour avoir de l'argent. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés-vendeurs de foin, de conseillers-crieurs de vin, &c. Il vendit des lettres de noblesse; il créa de nouveaux magistrats, il rançonna les anciens. Ses exactions furent la principale source des divisions entre la cour & le parlement, vers l'an 1647. *Mazarin*, voyant le soulevement général, lui ôta son emploi, & l'exila dans ses terres. Nous ignorons en quelle année il mourut. Ce surintendant étoit laborieux, ferme dans ses résolutions, intelligent dans les affaires; mais il ne connoissoit ni l'humanité, ni la pitié, ni la justice, ni la probité. Il disoit ordinairement, *que la bonne foi n'étoit que pour les Marchands; & que les*

Maîtres-des-Requêtes, qui vouloient qu'on y eût égard dans les affaires du Roi, devoient être punis comme des prévaricateurs... Voyez LEMERY.

I. EMILE, (Paul) surnommé *le Macédonique*, général Romain, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entiérement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2ᵉ, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit *Persée*, roi de Macédoine. (*Voy.* I. SULPICIUS); réduisit son état en province Romaine; démolit 70 places qui avoient favorisé les ennemis, & retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna, dura trois jours; *Persée* en étoit le triste ornement. *Paul Emile*, héros sensible, avoit pleuré sa défaite, & l'avoit consolé par des raisons & des caresses. Ce capitaine faisoit profession d'une philosophie qui ne lui permettoit pas de s'enorgueillir de ses victoires. Il étoit de la secte des Stoïciens, qui attribuoient tout ce qui arrive à une nécessité fatale. Aussi désintéressé que philosophe, il remit aux questeurs tous les trésors de *Persée*, (*Voyez* II. PERSÉE & HEGESILOGUE), & ne conserva de tout le butin, que la bibliothéque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J. C. On raconte de lui un trait singulier. Il vouloit répudier *Papiria* sa femme. S'entretenant un jour de son dessein avec ses amis: *Que voulez-vous faire*, lui dirent-ils? *Votre épouse est belle & sage; elle vous a donné des enfants de grande espérance. — Il est vrai*, leur répondit froidement *Emile*; *mais regardez ma chaussure; elle est neuve, belle & bien faite : il faut cependant que je la quitte; personne que moi ne sait où elle me blesse....* Il faut le distinguer du collegue de *Varron*, nommé aussi *Paul* EMILE, qui fut enveloppé dans la défaite meurtriere de Cannes.

II. EMILE, (Paul) en italien *Paolo* EMILIO, célebre historien, étoit de Veronne. Le nom qu'il s'étoit fait en Italie, porta le cardinal de *Bourbon* à l'attirer en France. Il y vint sous le regne de *Louis XII*, & il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville le 5 mai 1529. C'étoit un homme d'une piété exemplaire & d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8°. & in-fol. 1543, chez *Vascosan*; réimprimée en 1601 in-f°; traduite en françois par *Jean Renard*, 1644, in-fol. Le style en est pur, mais trop laconique, & souvent obscur & embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé, qui est d'ailleurs assez décharné. La plupart de ces harangues sont d'autant plus déplacées, qu'il fait parler des barbares élégamment & éloquemment, comme auroient pu parler les anciens Romains. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la premiere & de la seconde croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi *Beaucaire* disoit-il qu'il étoit plutôt *Italorum buccinatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, & d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire*, en dix livres, commence à *Pharamond*, & finit à la cinquieme année de *Charles VIII*, en 1488. *Arnauld du Ferron* en a donné une mauvaise continuation.

I. EMILIEN, (*Caïus Julius Æmilianus*) né l'an 207 d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée Romaine par son courage, & s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamerent empereur en 254, après la mort de *Dece*. *Gallus* & *Valérien* étoient alors les légitimes maîtres de l'empire ; il marcha contr'eux, les vainquit ; & tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés & l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat ; mais il ne jouit pas long-temps de la puissance souveraine. *Volusien*, qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'*Emilien*, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrerent sur un pont de cette derniere ville, appelé depuis lors le *Pont sanglant*. Il régna très-peu de temps. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu & de valeur, mais qui ignoroit la politique & les maximes du gouvernement.

II. EMILIEN, (Alexandre) l'un des XXIX *Tyrans* qui s'éleverent dans l'empire Romain vers le milieu du IIIe. siecle, étoit lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les Martyrologes par le zele barbare avec lequel il persécuta les Chrétiens dans cette province. Une premiere sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins naturellement inquiets, & ennemis du gouvernement de *Gallien*, lui confirmerent. *Emilien* parcourut la Thébaïde & le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien, il se préparoit à porter les armes dans les Indes, lorsque *Gallien* envoya contre lui le général *Théodote*, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, & contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitants de cette ville le livrerent à *Théodote*, qui l'envoya à *Gallien*. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

III. EMILIEN, (Jean) philosophe & médecin Italien du XVIe siecle, se fit un nom dans la médecine qu'il exerça avec succès en qualité de Naturaliste. Il est connu principalement par un Traité imprimé à Venise, en 1584, in-4°, sous ce titre : *Historia naturalis de Ruminantibus, & ruminatione.*

EMMA, fille de *Richard II*, duc de Normandie, femme d'*Ethelred*, roi d'Angleterre, & mere de *St. Edouard*, eut beaucoup de part au gouvernement, sous le regne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de *Kent*, qui avoit eu une grande autorité, sous plusieurs regnes, conçut contr'elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs, qui confirmerent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mere étoit criminelle, & l'alla trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avoit amassé. *Emma* eut recours, dans cette disgrâce, à l'évêque de Winchester, son parent ; mais ce fut une nouvelle matiere de calomnie pour ses ennemis. Le comte de *Kent* lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à cet évêque, & l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se

justifiât par les moyens en usage en ce temps-là; c'est-à-dire, qu'elle marchât sur des fers ardents. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitents... *Voyez* III. LOTHAIRE, *à la fin*.

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après *Jean II* son cousin, mort sans enfants. Les prospérités de son regne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très fortuné*. Vasco *de Gama*, Améric *Vespuce*, Alvarès *Cabrera*, & quelques-autres, découvrirent, sous ses auspices, plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie & dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le regne d'*Emmanuel*, le *Siecle d'or de Portugal*. Ce prince mourut le 13 décembre 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets, qu'il avoit enrichis; mais détesté des Maures, qu'il avoit chassés, & des Juifs, qu'il avoit forcés à se faire baptiser. En mémoire de ses heureuses découvertes, il fit bâtir le superbe monastere de Bellem, où il fut inhumé. On y lit sur son tombeau cette épitaphe :

Littore ab occiduo, qui primùm ad littora solis
Extendit cultum notitiamque Dei;
Tot Reges domiti cui submisere tiaras,
Conditur hoc tumulo Maximus E-MANUEL.

« Des bords du Tage, aux lieux » où l'aurore rayonne,
» Un apôtre étendit la loi de l'E- » ternel;
» Un héros, à vingt rois fit don » de leur couronne :
» Ce marbre couvre, hélas ! le » grand EMMANUEL » !

Emmanuel aimoit les lettres & ceux qui les cultivoient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. Veuf de sa premiere femme *Isabelle*, princesse d'Espagne, il avoit épousé, avec une dispense du pape, *Marie*, sœur cadette de cette princesse ; fait dont il y a peu d'exemples dans l'histoire moderne. Il se maria en troisiemes noces avec *Eléonore d'Autriche*. Voy. son article ; *voyez* aussi III. ALVARÈS & GOEZ.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528 de *Charles III*, fut d'abord destiné à l'église; mais après la mort de ses deux freres, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de St-Quentin sur les François, & détruisit le vieil Hesdin. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa en 1559 *Marguerite* de France, fille de *François I*, & sœur de *Henri II*. (*Voy.* à l'article de ce dernier prince, des détails sur la victoire de *Saint-Quentin*). Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son pere avoit perdu de ses états : il les augmenta ensuite par sa dextérité & sa valeur. Il mourut le 30 août 1580, à 52 ans, ne laissant qu'un fils, *Charles-Emmanuel*, qui lui succéda, & qui se montra digne de lui par son courage, par son activité & par son amour pour les sciences : qualités qui formoient le caractere de son pere.

EMMIUS (Ubbo), naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talents lui mériterent le rectorat du college de

Norden, & de celui de Léer; enfin la place du premier recteur de l'academie de Groningue, & celle de professeur en histoire & en langue Grecque. Quoique plusieurs princes & plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue; préférant une vie tranquille & une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°. *Elzevir*, 1626; très utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grece. II. *Decades rerum Frisicarum*, in-f°. *Elzevir*, 1616. Cette histoire est estimée. *Emmius* y réfute les fables dont les historiens qui l'avoient précédé avoient voulu orner les antiquités de leur nation. De sots critiques le blâmerent; mais il fut approuvé par les gens sages. III. *Chronologia rerum Romanarum, cum serie Consulum*, in f°. 1619, avec des prolégomenes sur la chronologie Romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. Ce savant homme mourut à Groningue, le 9 décembre 1625, à 79 ans.

EMPEDOCLE, d'Agrigente en Sicile, philosophe, poëte, historien, étoit disciple de *Telauges*, qui l'avoit été de *Pythagore*. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, & la mit en vers dans un *Poëme* que les anciens ont beaucoup loué. Le philosophe-poëte y faisoit l'histoire des différents changements de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson, enfin *Empédocle*. Il développoit dans le même ouvrage sa doctrine sur les *Eléments*, Son systême étoit, qu'il y » en avoit quatre qui faisoient en» tr'eux une guerre continuelle, » mais sans pouvoir jamais se dé» truire : de leur discorde même » naissoient tous les corps ». Le style d'*Empédocle* ressembloit beaucoup (si l'on en croit *Aristote*, cité par *Diogene Laërce*) à celui d'*Homere* : il étoit plein de force, & riche en métaphores & en figures poëtiques. Son mérite fixa sur lui les yeux de la Grece entiere : ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'*Homere*, d'*Hésiode* & des plus célebres poëtes. *Empédocle* n'étoit point de ces fous qui s'attribuent le nom de philosophes, il l'etoit dans l'esprit & dans le cœur : généreux, humain & modéré, il refusa la souveraineté de sa patrie. Il se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans; il poursuivit avec vigueur tous ceux qui sembloient vouloir aspirer au pouvoir souverain. Un Agrigentin l'avoit invité à manger chez lui. L'heure du repas étant venue, il demanda pourquoi on ne servoit pas : *C'est*, dit le maître de la maison, *qu'on attend le ministre du conseil*. Cet officier arriva en effet quelque temps après, & on le fit roi du festin. Il prit des airs si insolents pendant le repas, qu'*Empédocle* soupçonna qu'il y avoit entre le roi du festin & celui qui l'avoit invité, quelque dessein secret de rétablir la tyrannie. Le soupcon étoit bien fondé. Le philosophe ayant cité le lendemain ces deux hommes devant le Conseil, ils furent condamnés à mort... *Empédocle* s'étoit familiarisé avec toutes les sciences. A l'exemple de *Pythagore*, il se servit quelquefois de la musique comme d'un remede souverain contre les maladies de l'ame, & même contre celles du corps. Il étoit logé dans la ville

de Géla, chez son ami *Anchitus*, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur vouloit tuer cet ami, qui avoit condamné son pere au dernier supplice. *Empédocle* tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours. Son éloquence ne produisant aucun effet, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre au langage cadencé de la poësie. Il employa les modulations qui faisoient le plus d'impression sur le cœur du jeune homme, qu'il parvint peu à peu à attendrir, & qui devint un de ses plus fideles disciples. Ce philosophe donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique, & il se servit utilement du talent de bien dire, pour réformer les mœurs licencieuses des Agrigentins. Il leur reprochoit *de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour*; & *de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre.* Certains auteurs prétendent que, dominé par la passion de la physique, il s'avisa de visiter le grand Cratere du mont *Etna*; & que sa témérité curieuse fut punie par la chute involontaire qu'il fit dans les abymes du volcan; ou que voulant se faire passer pour dieu, & persuader aux hommes qu'il avoit été enlevé au ciel, il se précipita dans ce gouffre ardent, croyant que sa mort seroit toujours cachée aux hommes; mais la perfide montagne revomit ses sandales, & démasqua l'insensé qui s'ennuyoit d'être homme. Cependant, la plus commune opinion est que ce philosophe, extrêmement âgé, tomba dans la mer & se noya vers l'an 440 avant J. C... Quelques écrivains distinguent *Empédocle* le philosophe d'un autre qui étoit poëte.

EMPEREUR, (Constantin l') d'Oppyck en Hollande, savant consommé dans l'étude des langues Orientales, occupa avec honneur une chaire d'Hébreu à Leyde. Il mourut, en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, & respirent une profonde érudition Rabbinique & Hébraïque. Ses *Traductions* des livres Judaïques & Talmudiques sont les plus parfaites que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes. Son livre *De mensuris Templi*, Leyde, 1630, in-4°, est très-savant.

EMPIRICUS. *Voy.* SEXTUS EMPIRICUS.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissoit du temps de *Cassiodore* au VIe siecle. Il reste de lui quelques *Ecrits* sur son art; Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif & nerveux, suivant *Gibert*.

ENCELADE, le plus puissant de Géants qui voulurent escalader le Ciel, étoit fils du *Tartare* & de la *Terre*. *Jupiter* renversa sur lui le Mont-Etna. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce Géant pour se retourner, & que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des torrents de flammes.

ENCRATITES. Voyez TATIEN.

ENCYCLOPÉDISTES. *Voyez* DIDEROT & ALEMBERT.

ENDYMION, berger d'une rare beauté, que *Jupiter* aima au point de lui donner une place dans le Ciel. Mais ayant attenté à l'honneur de *Junon*, le maître des Dieux, indigné de son audace, le chassa honteusement, & le condamna à un sommeil continuel. Dans la suite, la lune, qui avoit conçu pour lui une violente passion, le transporta dans un antre du Mont-Latmus en Carie, où elle alloit

souvent le visiter. Elle en eut *Ethole* & plusieurs autres enfants. Voilà ce que la Fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elles cachent quelquefois, prétendent qu'*Endymion* étoit un astrologue, qui, le premier, observa le cours de la Lune.

I. ENÉE, prince Troyen, fils de *Vénus* & d'*Anchyse*, & pere d'*Ascagne*. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des Dieux de son pays, de son pere qu'il portoit sur ses épaules, & menant son fils par la main. (*Voy.* I. CREÜSE). Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint *Lavinie*, fille du roi *Latinus*. *Turnus*, roi des Rutules, à qui elle avoit été promise, fit la guerre au prince Troyen, fut vaincu & perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre *Mezence*, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la riviere Numique. *Enée* disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la riviere, où il fut tué par les Toscans. *Ascagne* lui succéda. *Virgile*, dans son *Enéide*, a inséré l'épisode des amours d'*Enée* avec *Didon*, reine de Carthage, par une licence poëtique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace. Au reste, l'article d'*Enée* appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par *Denys d'Halicarnasse*, soutiennent qu'*Enée* n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant *Bochard* dans une Dissertation particuliere; & son opinion est celle de la plupart des gens-de-lettres, qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique.

II. ENÉE, (*Æneas Tacitus*) un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissoit du temps d'*Aristote*. *Casaubon* a publié un de ses *Traités* en grec, avec une *Version* latine, dans le *Polybe*, 1609, in-folio. M. de *Beausobre* l'a donné en françois, 1757, in-4°, avec de savants commentaires.

III. ENÉE, (*Æneas Gazæus*) philosophe Platonicien, sous l'empire de *Zenon*, dans le ve siecle, embrassa le Christianisme, & y trouva une philosophie bien supérieure à celle de *Platon*. On a de lui un *Dialogue* intitulé, *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'ame & de la résurrection des corps. *Jean Bower* le mit au jour à Leipsick, en 1655, in-4°, avec la traduction & les savantes notes de *Gaspard Barthius*. On le trouve aussi dans la Bibliothéque des PP.

IV. ENÉE, évêque de Paris, homme d'esprit & consommé dans les affaires, publia, à la priere de *Charles* le *Chauve*, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche *Photius* contre l'église Latine, & de montrer la vérité de la doctrine & la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 870.

ENFANT. *Voy.* LENFANT.

ENFANCE, (Filles de l') *Voy.* JULIARD, & I. MONDONVILLE.

ENGASTRIQUES. *Voyez* EURICLÈS, n°. I.

ENGELBERGE *ou* INGELBERGE, femme de l'empereur *Louis II*, fut accusée d'adultere par le prince d'*Anhalt* & le comte de *Mansfeld*, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put, de cette imputation. Mais, malheureusement pour elle, une coutume barbare de ces temps sauvages autorisoit les accusations sans preuve. Il ne restoit à une

femme calomniée, d'autre moyen de se justifier, que l'épreuve du feu & de l'eau, mise en usage par la superstition, & consacrée par l'autorité ecclésiastique. *Engelberge* se disposoit à passer par ces épreuves, lorsque *Boson*, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un & l'autre, & leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de roi d'Arles; & pour femme *Ermengarde*, fille unique de cette princesse. (*Voyez* III. LOUIS). *Engelberge*, devenue veuve, se fit Bénédictine, & mourut saintement vers l'an 890.

ENGELBERT, (Corneille) peintre très-célebre du XVIe siecle, natif de Leyde. Il eut deux fils, qui se distinguerent aussi dans le même art, *Cornelius Cornelii* & *Lucas Cornelii*. Celui-ci fut contraint, par la pauvreté, de se faire cuisinier; mais il reprit bientôt le pinceau, passa en Angletrre & fut employé par *Henri VIII*.

ENGUERRAND de COUCY. *Voyez* COUCY.

ENGUIEN, (Ducs d') *Voyez* FRANÇOIS, n° VI, & II CONDÉ.

ENJEDIM, (Georges) un des plus subtils Unitaires qui aient fait des remarques sur l'Ecriture-sainte. On a de lui: *Explicatio locorum Scripturæ veteris & novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4°; ouvrage pernicieux. Cet auteur, né en Hongrie, mourut en 1597.

ENIPÉE, berger de la Thessalie, se métamorphosa en fleuve pour jouir de *Tyro*. Cette nymphe voyant les eaux d'*Enipée* extrêmement claires, eut envie de s'y baigner; alors *Enipée* la surprit, & eut d'elle *Pélias* & *Nélée*.

ENNIUS, (*Quintus*) poëte latin, naquit à Rudie en Calabre, l'an 239 avant J. C. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans: c'est là qu'il fit connoissance avec *Caton* l'ancien, & qu'il lui enseigna le grec, quoiqu'il fût Préteur, & qu'il commandât l'armée Romaine. *Caton* l'amena à Rome, & lui donna une maison sur le mont Aventin. *Ennius* obtint, par ses talens, le droit de bourgeoisie à Rome, honneur dont on faisoit alors beaucoup de cas. Il tira la poësie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse & de grossiéreté. Le même siecle vit naître & mourir sa réputation; ce siecle n'étoit pas celui de la belle latinité: on le sent en lisant *Ennius*; mais il compensa le défaut de pureté & d'élégance, par la force des expressions & le feu de la poësie. L'élégant, le doux *Virgile* avoit beaucoup profité dans la lecture du dur & du grossier *Ennius*. Il en avoit pris des vers entiers, qu'il appeloit *des perles tirées du fumier*. *Ennius* mourut de la goutte l'an 169 avant J. C., & il l'avoit bien méritée, car il aimoit à boire, & il se livroit à ce goût avec excès. *Scipion*, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poëte, autant par amitié, que par considération pour son mérite. *Ennius* avoit mis en vers héroïques les *Annales de la République Romaine*: il avoit fait aussi quelques *Satyres*; mais il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, Amsterd. 1707, in-4°, & dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de *Maittaire*.

ENNODIUS, né en Italie, & originaire des Gaules, quitta sa

femme pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses talents & ses vertus le firent élever sur le siége de Pavie. On le choisit ensuite pour travailler à la reunion de l'église Grecque avec la Latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connoître les artifices de l'empereur *Anastase*, & la prudence d'*Ennodius*. Cet illustre prélat mourut saintement à Pavie, le 1er août 521, à 48 ans. Le Pere *Sirmond* donna au public, en 1612, une bonne édition de ses *Œuvres* in-8°. Elles renferment : I. Neuf livres d'*Epîtres* ; recueil édifiant & utile pour l'histoire de son temps. II. *Des Recueils d'Œuvres diverses*. III. *La Défense du Concile de Rome*, qui avoit absous le pape *Symmaque*. IV. XXVII *Discours* ou *Déclamations*. V. Des *Poësies*.

I. ENOCH, fils aîné de *Caïn*, naquit vers l'an 3769 avant J. C. Il bâtit avec son pere la premiere ville, qui fut appelée de son nom *Enochie*.

II. ENOCH *ou* HENOH, fils de *Jared* & pere de *Mathusalem*, né l'an 3412 avant J. C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence. On lui attribua, dans les premiers siecles de l'Eglise, un *Ouvrage* plein de fables & d'absurdités, sur *les Astres*, sur *la descente des Anges sur la terre*, sur *leur mariage avec les filles des hommes* ; & même *S. Jude* le cite dans son Epître catholique. Mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les saintes Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés & fabuleux, de la crédulité de leurs imbécilles sectateurs.

ENOS, fils de *Seth* & pere de *Cainan*, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre suprême.

ENSENADA, (Zeno Somo de Silva, marq. de la) l'un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le regne de Ferdinand VI, étoit né dans l'obscurité. Il avoit d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix. Des talents fort supérieurs à son état, le firent bientôt connoître. Il s'éleva par degrés, & du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministere, & s'y montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Ayant reçu du roi le titre de marquis, il prit le nom de *la Ensenada*, (rien en soi) par modestie, ou plutôt par un amour-propre fort au-dessus de l'amour-propre ordinaire. Il y avoit en même-temps à la cour d'Espagne le célebre *Farinelli*, né comme *la Ensenada* dans une famille obscure. Ces deux hommes extraordinaires s'étoient connus dans un temps où le cœur, & non l'intérêt, forme les liaisons. S'étant retrouvés à la cour, l'un en place, l'autre en faveur, ils continuerent d'être amis. *La Ensenada* ayant été disgracié, par les intrigues du duc d'*Huescar*, *Farinelli* osa montrer à la reine, la peine qu'il ressentoit de ce qu'elle ne s'y étoit pas opposée, & se feroit retiré sur le champ, sans les instances réitérées de cette princesse. *La Ensenada* ne se montra jamais si supérieur à sa place, que lorsqu'il l'eut perdue. Comme on lui fit annoncer de la part du roi, qu'il lui étoit permis d'emmener dans son exil un certain nombre de domes-

tiques, il répondit : « qu'il en avoit » eu besoin pendant son ministere; » mais que dans l'état où il se trou- » voit, il fauroit bien se servir lui- » même ». Le roi qui le regrettoit, & qui ne s'étoit laissé entraîner que par une cabale de cour, disoit souvent : *ce pauvre la Ensenada!* Il eut quelque temps après la permission de revenir ; mais il ne fut pas rétabli dans sa place. Il mourut en 175...

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du ve siecle, a été un des principaux fondateurs de la ville de Venise. *Radagaise*, roi des Goths, étant entré en Italie, l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différents endroits. *Entinope* fut le premier qui se retira dans des marais proche la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit étoit encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitants de Padoue se réfugierent dans le même marais. Ils y éleverent en 413 les vingt-quatre maisons qui formerent d'abord la cité. Celle d'*Entinope* fut ensuite changée en église, & dédiée à *St. Jacques*. Elle subsiste, dit-on, encore, & est située dans le quartier de Venise, appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENTRAGUES, (Catherine-Henriette de Balzac d') *Voyez* VERNEUIL.

ENTRECOLLES, *Voyez* DENDRECOLLES.

ENVIE, Divinité allégorique. On la représente sous la figure d'une femme d'une maigreur hideuse, épiant, du fond d'un antre ténébreux, la *Gloire* & le *Génie*, avec des yeux louches & enfoncés. Son teint est livide, & son visage plein de rides ; coiffée de couleuvres, elle porte trois serpents d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein.

ENZINAS, (François) né à Burgos en Espagne vers 1515, est également connu sous les noms de *Dryander* & de *Duchesne* en françois. Il quitta à Wittemberg, comme *Jean Dryander* son frere, la religion Catholique, pour embrasser le Luthéranisme. Sa traduction espagnole du *Nouveau Testament*, Anvers 1542, in-8°, qu'il dédia à *Charles-Quint*, malgré les erreurs qu'elle renfermoit, le fit mettre en prison, où il fut détenu pendant 15 mois ; mais ayant trouvé le secret de se sauver en 1545, il se retira à Geneve auprès de *Calvin*. Il a laissé une *Histoire de l'état des Pays-Bas & de la Religion d'Espagne*, Geneve, in-8°. Cet ouvrage, qui est très-rare, fait partie du *Martyrologe Protestant*, imprimé en Allemagne. *Enzinas* avoit été disciple de *Melanchton*.

EOBANUS, (*Elius*) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Herford, à Nuremberg & à Marpourg, où le *Landgrave* de Hesse l'avoit appelé. Il mourut dans cette ville le 5 octobre 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poëte & d'un honnête homme, ennemi de la satyre, quoique versificateur, du mensonge & de la duplicité. Le cabaret étoit son Parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avoit fait défi de boire un seau de biere. *Eobanus* fut vainqueur, & le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poëte buveur un grand nombre de *Poësies* ; les vers tomboient de sa plume. Il avoit la facilité d'*Ovide*, avec

moins d'esprit & moins d'imagination, mais avec plus de naturel. Les principaux fruits de sa muse sont : I. Des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, à Bâle 1531, in-8°, & de l'*Iliade* d'*Homere*, Bâle 1540, in-8°. II. Des *Elégies*, dignes des siecles de la plus belle Latinité. III. Des *Sylves*, in-4°. IV. Des *Bucoliques* estimées, Halæ, 1539, in-8°. V. HESSI & *Amicorum Epistolæ*, in f°. Ses Poësies ont été publiées sous le titre de *Poëmatum farragines duæ*, à Hall, en 1539, in-8°, & à Francfort, 1564, dans le même format. *Camerarius* a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipsick en 1696, in-8°.

EOLE, fils d'*Hippotas*, descendant de *Deucalion*, vivoit du temps de la guerre de Troie, & régnoit dans les îles Eoliennes, situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où *Vulcain* tenoit ses forges. C'étoit un prince assez habile, pour son temps, dans l'art de la navigation. Il s'étoit appliqué à connoître les vents, & à juger par l'inspection du ciel quel vent devoit souffler. L'imagination des poëtes fit valoir ce talent, qu'on trouve aujourd'hui dans presque tous nos matelots, & établit *Eole* dieu des vents & des tempêtes. *Voy.* DEIOPÉE.

EON DE L'ETOILE, gentilhomme Breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance & d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit *le Fils de Dieu*, & *le juge des vivants & des morts*, sur l'allusion grossiere de son nom avec le mot *Eum* dans cette conclusion des exorcismes, *Per* EUM *qui judicaturus est vivos & mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus, qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs ; & que ces sectateurs, plus dignes des petites-maisons que du bûcher, aient été, dans un siecle barbare, condamnés au feu, & aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Quoi qu'il en soit, *Eon* donna des rangs à ses disciples ; les uns étoient des Anges ; les autres étoient des Apôtres ; celui-ci s'appeloit *le jugement*, celui-là la *sagesse*, un autre la *domination* ou *la science*. Plusieurs seigneurs envoyerent du monde pour arrêter *Eon de l'Etoile* ; mais il les traitoit bien, leur donnoit de l'argent, & personne ne vouloit l'arrêter. On publia qu'il enchantoit le monde, que c'étoit un magicien, qu'on ne pouvoit se saisir de sa personne : cette imposture fut crue généralement ; cependant l'archevêque de Rheims le fit arrêter, & l'on crut alors que les démons l'avoient abandonné. Ayant été conduit au concile de Reims, assemblé par le pape *Eugene III* en 1148. Le pontife demanda à l'écervelé : *Qui es-tu ?* Il lui répondit : *Celui qui doit venir juger les vivants & les morts.* Comme il se servoit, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que vouloit dire ce bâton ? *C'est ici un grand mystere*, répondit le fanatique. *Tant que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, les deux pointes tournées vers le ciel ; Dieu est en possession des deux tiers du monde, & me laisse maître de l'autre tiers. Mais si je tourne les deux pointes vers la terre, alors j'entre en possession des deux tiers du monde, & je n'en laisse qu'un tiers à Dieu.* Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut misérablement peu de temps après. Ses disciples furent traités plus sévérement que lui, quoique moins coupables. On leur donna le choix de l'abjuration, ou du feu ; ils préférerent le feu.

Un de ces extravagants qu'on appeloit *le Jugement*, crioit, en allant au supplice : *Terre, ouvre-toi, pour engloutir mes ennemis, comme Datan & Abiron!* mais la terre ne s'ouvrit point, & il fut brûlé. Ceux d'entre les sectateurs d'*Eon*, qui demanderent à rentrer dans l'église, furent exorcisés comme des démoniaques.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'*Alexandre Sévere*, assassina le célebre jurisconsulte *Ulpien*, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat ; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya *Epagathe* en Egypte, pour y être gouverneur ; & peu de temps après, il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étoient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine Thébain, d'une famille distinguée, descendoit des anciens rois de Béotie ; mais le gouvernement populaire, introduit à Thèbes, rendoit tous les citoyens égaux. Il ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles, que lui seul sembloit ignorer. Il s'appliqua, de bonne heure, aux beaux-arts, aux lettres, à la philosophie ; mais il posséda tout sans ostentation. *Epaminondas* passa, malgré lui, des écoles de la philosophie au gouverment de l'état. Il porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains. C'est alors qu'il lia une amitié étroite avec *Pélopidas*, qu'il défendit courageusement dans un combat. Il étoit naturel (dit M. l'abbé de *Mably*) que ces deux hommes fussent rivaux : mais leur vertu, égale à leurs talents, ne leur donna qu'un même intérêt. *Pelopidas* délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. *Epaminondas*, élu général des Thébains, gagna, l'an 371 avant J. C., la célebre bataille de Leuctres dans la Béotie. Cette journée dévoila la foiblesse des Lacédémoniens, qui y perdirent leurs meilleures troupes & leur roi *Cléombrote*. Le général Thébain fit éclater, dans cette action, toutes les ressources de son génie & toute la bonté de son cœur : *Je ne me réjouis*, dit-il, *de ma victoire, qu'à cause de la joie qu'elle causera à mon pere & à ma mere.* Pour conserver la supériorité que Thèbes venoit d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, il entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattants, soumit la plupart des villes du Péloponnese, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies, & par cette conduite, que la politique & l'humanité lui inspiroient, il s'associa ces différents peuples. Il fit rétablir les murs de Messène, & fut long-temps l'objet de la haine & de la colere de Lacédémone. C'étoit encore un ennemi implacable qu'il lui donnoit. *Epaminondas* méritoit des couronnes, par les services qu'il rendoit à sa patrie ; lorsqu'il y rentra, il fut reçu en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendoit, sous peine de vie, de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avoit violé cette loi, mais c'étoit pour donner la liberté à ses concitoyens. Les juges alloient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avoit » perdu la vie pour avoir sauvé » la république ». Ce reproche fit rentrer les Thébains en eux-mêmes ; ils lui rendirent l'autorite. Il en fit un usage utile & glorieux à sa patrie. Il porta ses armes en Thessalie, & y fut toujours

vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens & ceux de Mantinée, les Thébains volerent au secours des premiers : il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général Thébain y déploya tout son génie & son courage ; mais s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, il reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J. C., à l'âge d'environ 48 ans. Etant prêt de mourir, il demanda qui étoit vainqueur ; *Les Thebains*, lui répondit-on. — *J'ai donc assez vécu*, répliqua-t-il, *puisque je laisse ma patrie triomphante.* Ses amis regrettant qu'il ne laissât point d'enfants : *Vous vous trompez*, leur répondit-il ; *je laisse dans les victoires de* Leuctres *& de* Mantinée, *deux filles qui me feront vivre éternellement.* A la nouvelle de sa mort, l'armée, dit *Xénophon*, se crut vaincue. Thèbes tomba avec le grand homme qui la soutenoit de son bras & de sa tête, mais qui n'avoit pu l'établir sur des fondements solides. *Epaminondas* jugea « que tant qu'une république, (on peut ajouter, *& une monarchie*) « contente d'avoir la supériorité ou sur terre ou sur mer, ne réuniroit pas les deux empires, elle ne jouiroit que d'une fortune chancelante ». Il voulut donc engager les Thébains à se faire une marine puissante ; mais ce peuple, long-temps esclave, étoit plongé dans la mollesse & l'indolence, suite de l'esclavage. Il fallut que ce grand homme créât dans sa patrie la science & l'amour de la guerre, & qu'il commençât par vaincre les vices de ses compatriotes, avant de combattre leurs ennemis. Sévere à lui-même, également insensible au plaisir & à la douleur, étranger en quelque sorte aux passions, aussi indifférent pour les richesses que pour la renommée, grand capitaine, homme de bien, il auroit pu changer sa nation par son seul exemple. Il donna dans plus d'une occasion des leçons de vertu, dont elle auroit dû profiter. Ayant été invité un jour par un de ses amis à un grand repas où un luxe délicat avoit tout ordonné, il se fit apporter des mets ordinaires. Son ami parut étonné & lui marqua sa surprise. « Je ne » veux pas (lui dit *Epaminondas*) » oublier comment on vit chez » moi ». La ville de Thebes célébroit une fête publique, où chaque citoyen paroissoit revêtu des habits les plus somptueux : *Epaminondas* vêtu aussi simplement qu'à son ordinaire, se promenoit dans la place publique. Un de ses amis lui reproche de se refuser à la joie commune : « Mais si je fais » comme les autres, (lui répondit » *Epaminondas*), qui restera pour » veiller à la sûreté de la ville, » lorsque vous serez tous ensevelis » dans le vin & la débauche » ? Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement de sa patrie, *Artaxercès* lui envoya de riches présents pour obtenir l'alliance des Thébains ; mais *Epaminondas* ne voulut pas même permettre que l'ambassadeur du roi de Perse les lui présentât. *Si votre maître ne veut que des choses avantageuses à ma patrie, il est inutile qu'il me sollicite ; mais si ses intentions sont contraires à mes devoirs ; il n'est pas assez riche pour acheter mon suffrage...* Un de ses écuyers ayant reçu une somme considérable pour la rançon d'un prisonnier, il lui fit rendre son bouclier. *Tes richesses*, lui dit-il, *t'attacheront trop, pour que tu puisses t'exposer aux périls de la guerre, comme tu faisois lorsque tu étois pauvre....* Le savoir d'*Epaminondas* égaloit son patriotisme ; mais il le cachoit, & l'on

a dit de lui, « que personne ne » favoit plus & ne parloit moins ».

I. EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fideles de cette ville ayant appris que *S. Paul* étoit devenu prisonnier à Rome, envoyerent *Epaphrodite* pour lui porter de l'argent & l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zele, & tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, *S. Paul* le renvoya avec une lettre pour les fideles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux & pour *Epaphrodite*, l'an 62 de J. C.

II. EPAPHRODITE, maître d'*Epictete*, Voyez ce dernier mot.

EPAPHUS, fils de *Jupiter* & d'*Io*, envieux du jeune *Phaéton*, lui reprocha qu'il étoit de meilleure origine que lui. *Phaéton*, piqué de ce propos, alla trouver sa mere *Clymene*, qui le renvoya au *Soleil*, dont il sortoit, pour s'assurer de sa naissance; ce qui fut cause de sa perte : *Voyez* PHAÉTON.

EPERNON, (le Duc d') *Voyez* VALETTE.

EPEUS, frere de *Péon*, & roi de la Phocide, régna après son pere *Panopée*. Il inventa, selon *Pline*, le *Bélier* pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le *Cheval de Troie*, & qu'il fonda la ville de Métapont.

EPHESTION, ami & confident d'*Alexandre* le *Grand*, mort à Ecbatane en Médie l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. *Ephestion*, suivant l'expression de ce prince, *aimoit* Alexandre, *au lieu que* Cratére *aimoit le Roi*. Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur. Il interrompit les jeux, fit éteindre le feu sacré comme à la mort des rois de Perse, & fit mourir en croix le médecin qui l'avoit soigné dans sa derniere maladie. *Perdiccas* fut chargé de faire porter son corps à Babylone. *Ephestion* méritoit ces regrets. Modeste avec un grand crédit, simple dans le sein de l'opulence, plus ami d'*Alexandre* d'effet que de nom, plein de courage avec beaucoup d'humanité, il étoit le modele des hommes, des courtisans, des guerriers... *Voy.* HEPHESTION.

EPHIALTE & OCHUS, enfants de *Neptune* & d'*Iphimédie*, étoient deux Géants, qui chaque année croissoient de plusieurs coudées & grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans, lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux freres se tuerent l'un l'autre par l'artifice de *Diane*, qui les brouilla ensemble.

EPHORE, orateur & historien, vers l'an 352 avant J. C., de Cumes en Eolie, fut disciple d'*Isocrate*. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont les savants modernes regrettent la perte, parce que les anciens en font l'éloge.

EPHRAIM, deuxieme fils du patriarche *Joseph*, & d'*Aseneth*, fille de *Putiphar*, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J. C. *Jacob* étant sur le point de mourir, *Joseph* lui mena ses deux fils, *Ephraïm* & *Manassès*; le saint patriarche les adopta, & leur donna sa bénédiction, en disant que *Manassès seroit chef d'un peuple*, mais *que son frere seroit plus grand que lui*, & *que sa postérité seroit la plénitude des nations*; & mettant, par une action prophétique, la main droite sur *Ephraïm*, le cadet, & la gauche sur *Manassès*. *Ephraïm* eut plusieurs enfants en Egypte, qui se multiplierent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étoient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-

promise; *Josué*, qui étoit de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant, & le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de *Jacob*, beaucoup plus nombreuse que celle de *Manassès*.

EPHREM, (Saint) diacre d'Edesse, fils d'un laboureur, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égarements, & se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes & les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. *Ephrem* lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle le suivît; mais cette malheureuse, voyant que le Saint la menoit dans une place publique, lui dit qu'elle rougiroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : *Tu as honte de pécher devant les hommes, & tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout & qui connoît tout!* Ces paroles toucherent la prostituée, & dès-lors elle résolut de se sanctifier. *Ephrem* ne resta pas toujours dans la solitude; il alla à Edesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, & ce zele le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les Apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé, les monasteres le choisirent pour leur guide, & les pauvres pour leur pere. Il sortit de sa retraite dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. *St Ephrem* avoit composé plusieurs *Ouvrages en Syriaque*, pour l'instruction des fideles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques: ils furent presque tous traduits en Grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de *Sabellius*, d'*Arius*, d'*Apollinaire* & des Manichéens. On a une très-belle édition de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-f°, publiés, depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal *Quirini*, par les soins de M. *Assemanni*, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avoit chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Les trois premiers volumes comprennent les ouvrages du saint diacre, écrits en grec; les trois derniers offrent ses écrits syriaques, avec une traduction, des prolégomenes, des préfaces, des notes. Les *Ouvrages de piété* de *St Ephrem* ont été traduits en françois par M. l'abbé *le Merre*; Paris, 1744, 2 vol. in-12. *St Ephrem* fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec *St Grégoire* de Nysse, *St Basile*, *Théodoret*. Le premier l'appelle *le* DOCTEUR *de l'univers*; le dernier, *la* LYRE *du St Esprit*.

EPICHARIS, femme de basse naissance, mais d'un courage au-dessus de son sexe & de sa condition, fut convaincue, devant *Néron*, d'avoir eu part à une conjuration contre ce prince. Mais elle se montra si ferme dans les tourments, qu'on ne put jamais lui faire déclarer le nom des complices. Comme on la menoit pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter, & de donner quelque marque de foiblesse, elle s'étrangla avec sa ceinture.

EPICHARME, fils de Tityre ou de Charmus, berger de Sicile, étoit Poëte comique & Philosophe. Quelques-uns l'ont regardé comme l'inventeur de la Comédie.

EPICHARME, poëte & philosophe Pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse, sous le regne d'*Hiéron I.* Il fit représenter, en cette ville, un grand nombre de *Pieces*, que *Plaute* imita dans la suite. Il avoit composé plusieurs *Traités de Philosophie & de Médecine*, dont *Platon* fut profiter. *Aristote* & *Pline* lui attribuerent l'invention des lettres grecques ʘ & X. Il vivoit vers l'an 440 avant J. C., & mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les Dieux nous vendent tous les biens pour du travail.* Comme il assuroit que toutes choses font en un perpétuel flux & reflux, & qu'elles ne font plus aujourd'hui ce qu'elles étoient hier: *Sur ce pied-là*, lui dit quelqu'un, *celui qui a emprunté de l'argent, ne le doit pas le lendemain, parce qu'étant devenu un autre, il n'est plus l'emprunteur.*

EPICIER. *Voyez* LÉPICIER.

EPICTÈTE, philosophe Stoïcien, d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'*Epaphrodite*, affranchi de *Néron*, que *Domitien* fit mourir. Le philosophe parut libre dans sa servitude, & son maître esclave, ou du moins digne de l'être. *Epictète*, avec un corps petit & contrefait, avoit une ame grande & forte. Un jour *Epaphrodite* lui ayant donné un grand coup sur la jambe, *Epictète* l'avertit froidement de ne la pas rompre. Le barbare redoubla de telle sorte, qu'il lui cassa l'os; le sage lui répondit sans s'émouvoir: *Ne vous l'avois je pas dit que vous me la casseriez?...* *Domitien* chassa *Epictète* de Rome; mais il revint après la mort de cet empereur, & s'y fit un nom respectable. *Adrien* l'aimoit & l'estimoit: *Marc-Aurèle* en faisoit beaucoup de cas. *Arrien*, son disciple, publia IV *Livres de Discours*, qu'il avoit entendus prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. La morale de ce livre est digne d'un Chrétien. Il n'étoit pas permis d'aller plus loin, avec les seules lumieres du Paganisme. Les plus grands Saints, *St Augustin*, *St Charles-Borromée*, l'ont lu avec plaisir, & les plus grands libertins avec fruit. Un ancien monastere avoit adopté (suivant le P. *Mourgues*) le *Manuel* d'*Epictète* pour sa regle, avec quelques petites modifications. Le poëte *Rousseau* a jugé le philosophe *Epictète* trop sévérement, lorsqu'il a dit en parlant de son livre:

Dans son flegme simulé,
Je découvre sa colere:
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misere;
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
D'une fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Cet esclave avoit l'ame d'un sage; toujours content dans l'esclavage même. *Je suis*, disoit-il, *dans la place où la Providence vouloit que je fusse: m'en plaindre, c'est l'offenser.* Les deux pivots de sa morale étoient, SAVOIR SOUFFRIR, & S'ABSTENIR. Il trouvoit en lui-même les ressources nécessaires pour pratiquer la premiere maxime. Il regardoit avec raison, comme la marque d'un cœur corrompu, d'être consolé dès qu'on voit les autres souffrir les mêmes maux que nous. *Quoi!* s'écria ce philosophe, *si l'on vous condamnoit à perdre la tête, faudroit-il que tout le genre humain fût condamné au même supplice?..* L'étude de la philosophie exigeoit, selon lui, une ame pure. Un homme, perdu de débauche, desiroit acquérir les connoissances dont *Epictète* faisoit part à ses disciples: *Insensé* (lui dit ce philosophe), *que*

veux-tu faire? Il faut que ton vase soit pur avant que d'y rien verser; autrement, tout ce que tu y mettras se corrompra... Il comparoit la *Fortune* à une « femme de bonne maison, » qui se prostitue à des valets ». *Nous avons grand tort*, disoit ce philosophe, *d'accuser la pauvreté de nous rendre malheureux; c'est l'ambition, ce sont nos insatiables desirs, qui nous rendent réellement misérables. Fussions-nous maîtres du monde entier, sa possession ne pourroit nous délivrer de nos frayeurs & de nos chagrins: la raison a seule ce pouvoir... Epictete* soutint le dogme de l'immortalité de l'ame, sans lequel il ne peut y avoir ni vertu, ni morale, aussi fortement que les Stoïciens. Voici la priere qu'il souhaitoit de faire en mourant; elle est tirée d'*Arrien*. « Seigneur, ai-je violé vos commandements? ai-je abusé des » présents que vous m'avez faits? » ne vous ai-je pas soumis mes » sens, mes vœux & mes opinions? me suis-je jamais plaint » de vous? ai-je accusé votre providence? J'ai été malade, parce » que vous l'avez voulu, & je l'ai » voulu de même. J'ai été pauvre, » parce que vous l'avez voulu, & » j'ai été content de ma pauvreté. » J'ai été dans la bassesse, parce que » vous l'avez voulu, & je n'ai jamais desiré d'en sortir. M'avez-» vous vu jamais triste de mon » état? M'avez-vous surpris dans » l'abattement & dans le murmure? » Je suis encore tout prêt à subir » tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre signal » de votre part est pour moi un » ordre inviolable. Vous voulez » que je sorte de ce spectacle » magnifique; j'en sors, & je vous » rends mille très-humbles grâces » de ce que vous avez daigné m'y » admettre pour me faire voir tous » vos ouvrages, & pour étaler à » mes yeux l'ordre admirable avec » lequel vous gouvernez cet uni-» vers». *Epictete* mourut sous *Marc-Aurele*, dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il éclairoit ses veilles philosophiques, fut vendue, quelque temps après sa mort, 3000 drachmes. Les meilleures éditions d'*Epictete* sont celles de Leyde, 1670, in-24, & in-8°, *cum notis Variorum*; d'Utrect, 1711, in-4°; de Londres, 1739 & 1741, en 2 vol. in-4°. Le P. *Mourgues* & l'abbé de *Bellegarde* l'ont traduit en françois. Il y en a aussi une *Traduction* par M. *Dacier*, Paris, 1715, 2 vol. in-12.

EPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 432 avant. J. C. de parents obscurs. La mere du philosophe étoit une de ces femmes qui couroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'*Hésiode*: LE *CHAOS* FUT PRODUIT LE PREMIER DE TOUS LES ÊTRES....... *Eh! qui le produisit*, lui demanda *Epicure*, *puisqu'il étoit le premier?* — *Je n'en sais rien*, dit le grammairien; *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire*, reprit l'enfant; & dès-lors il cultiva la philosophie. Après avoir parcouru différents pays pour perfectionner sa raison & augmenter la sphere de ses connoissances, *Epicure* se fixa à Athenes. Les Platoniciens occupoient l'académie; les Péripatéticiens, le Lycée; les Cyniques, le Cynosarge; les Stoïciens, le Portique. *Epicure* établit son école dans un beau jardin, où il philosophoit tranquillement avec ses

amis & ses disciples. Il charmoit les uns & les autres par des manieres pleines de grâces, & par une douceur accompagnée de gravité. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie & de la Grece; l'Egypte même envoyoit rendre hommage à son mérite. L'école d'*Epicure* étoit un modele de la plus parfaite société. Ses disciples vivoient en freres. Il ne voulut point qu'ils missent leurs biens en commun, comme ceux de *Pythagore*; il aima mieux que chacun contribuât de lui-même aux besoins des autres. La doctrine qu'*Epicure* leur enseignoit, étoit que LE BONHEUR DE L'HOMME EST DANS LA VOLUPTÉ, non des sens & du vice, mais de l'esprit & de la vertu. C'étoit fraîchement assis à l'ombre des bois, ou couché mollement sur des lits délicats avec ses éleves, qu'il tâchoit de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes, & le mépris de la vie. Les Stoïciens chercherent à donner de mauvaises interprétations à ses sentiments, & en tirerent de pernicieuses conséquences. Ils lui imputerent de ruiner le culte des dieux, & de plonger les hommes dans la plus horrible débauche. Il est certain que l'idée qu'il donnoit de la Divinité, n'étoit pas digne de dieu, & pouvoit être très-dangereuse aux hommes. Il en faisoit un être oisif, plongé dans un repos éternel, & indifférent sur tout ce qui se passoit au-dehors de lui. *Epicure* sentit combien une telle opinion pouvoit révolter; il s'expliqua; il fit des livres de piété; il fréquenta les temples, & il n'y parut jamais que dans la posture d'un suppliant. Un jour que *Dioclès* l'apperçut, il s'écria: *Quel spectacle pour moi! je ne sentis jamais mieux la grandeur de* Jupiter, *que depuis que j'ai vu* Epicure *à genoux*. Joignant les leçons aux exemples, il exhorta les hommes à la religion, à la sobriété, à la continence. La sagesse de sa conduite n'empêcha pas que les ennemis ne répandissent des calomnies atroces contre ses mœurs. Les académies philosophiques étoient alors ouvertes aux femmes comme aux hommes. On publia que la courtisane *Leontium*, une de ses éleves, se prostituoit aux disciples après avoir assouvi les desirs du maître. Ces bruits passerent de la conversation dans les livres. On forgea des lettres lascives, qu'on fit courir sous le nom du philosophe; on fit alors ce qu'on fait encore tous les jours pour perdre les gens de lettres. *Epicure* n'opposa à toutes ces impostures que le silence & une vie exemplaire. Il ruina sa santé à force de travailler, & mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant Jesus-Christ, d'une rétention d'urine, après avoir souffert des douleurs incroyables sans se plaindre. Il affranchit par son testament les esclaves qu'il croyoit avoir mérité cette grâce, & il recommanda à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendroient dignes. Son école ne se divisa jamais. Tandis que les autres sectes philosophiques scandalisoient le monde par leurs querelles, celle d'*Epicure* vivoit dans l'union & dans la paix. La mémoire de son fondateur lui fut toujours chere. Le jour de sa naissance étoit célebre par-tout: cette fête duroit un mois entier..... De tous les philosophes de l'antiquité, *Epicure* étoit celui qui avoit le plus écrit. Ses ouvrages, selon *Diogene Laërce*, montoient à plus de 300 volumes. *Chrysippe* étoit

si jaloux de sa fécondité, qu'aussitôt qu'il voyoit paroître quelque nouveau livre d'*Epicure*, il en composoit un autre, pour n'être point surpassé par le nombre des compositions; mais l'un tiroit tout de son propre fonds, & l'autre ne faisoit qu'entasser ce que les autres avoient dit avant lui. *Epicure* donna beaucoup de cours au systême des atômes. Il n'en étoit pas l'inventeur: cette gloire appartient en partie à *Leucippe*, & en partie à *Démocrite*. Le principe fondamental de ce systême de physique, étoit, que rien n'a pu sortir du néant, & que rien n'y peut rentrer. Il n'admettoit que deux êtres, tous deux nécessaires, éternels, infinis; le vide, c'est-à-dire un espace pénétrable à tous les corps, & un amas de petits corps indivisibles, quoique étendus, simples & diversement figurés, qui, par leur pesanteur naturelle, se précipitoient dans le vide, & s'y mêloient. Comme leur mélange auroit été impossible, s'ils fussent tombés en lignes perpendiculaires, il leur supposoit un mouvement de déclinaison qui leur faisoit décrire des lignes courbes. Par le moyen de ce mouvement, ils se croisoient & s'entrechoquoient diversement, suivant la variété de leurs figures. Des combinaisons sans nombre de ces atômes, résultoient des corps de toute espece. Et quoiqu'en eux-mêmes ils n'eussent rien d'essentiel que la figure & la pesanteur, leur mélange produisoit dans les corps des qualités sensibles, telles que la couleur, le son, l'odeur & toutes les modifications qui distinguent les êtres matériels. Ainsi, le concours de ces atômes éternels avoit tout fait éclore, & tout se détruisoit par leur désunion. De là les mondes innombrables, ouvrages d'un hasard aveugle, qui naissoient & périssoient sans cesse. Le monde a commencé, il doit finir; & de ses débris il s'en formera un autre. Il s'ensuivoit de ce systême, qu'il n'y avoit point de distinction entre l'espece humaine & toutes les autres. L'homme n'étoit donc qu'une portion de matiere que le hasard avoit organisée. Son ame n'étoit distinguée du corps qu'en ce qu'elle étoit composée d'atômes plus déliés. L'esprit étoit par conséquent corporel & dans une entiere dépendance des sens, seuls juges de tous les objets, & dont le rapport étoit le seul moyen de découvrir la vérité. Mais les corps n'agissoient pas immédiatement sur les sens, & ne les frappoient que par des images intermédiaires, qui, se détachant continuellement des corps, voltigeoient dans l'air, y conservoient leurs formes & jusqu'au moindre trait des corps dont elles étoient des émanations. De là *Epicure* concluoit que nos sens ne sont que des especes de réservoirs où les images des objets s'introduisent sans notre participation; que l'ame en est frappée même pendant le sommeil, d'où lui vient le sentiment qu'elle partage avec la matiere dont elle remue les organes. Ces différentes opinions trouverent beaucoup de contradicteurs, & *Cicéron* dit: *In physicis* Epicurus *totus alienus est*: « *Epicure* n'entend » rien en physique ». Quant à la morale, on divisa les partisans d'*Epicure* en deux classes, les *Rigides* & les *Relâchés*. La différence étoit aussi grande entr'eux, qu'entre un vrai sage, & un fou qui en usurpe le nom. Les Epicuriens libertins expliquoient très-mal les sentiments d'*Epicure*, & en faisoient le précepteur du vice & de la débauche. Les véritables Epicuriens n'admettoient aucun bonheur sans

la vertu, & croyoient, comme lui, que le juste seul peut vivre sans trouble. Les uns & les autres disoient que LE PLAISIR REND HEUREUX; proposition équivoque. qui mit aux prises dans le dernier siecle *Arnauld* & *Malebranche*. Ce n'est donc qu'en déterminant le sens que les disciples d'*Epicure* & *Epicure* lui-même attachoient à cette proposition, qu'on peut les absoudre ou les condamner. Il faut avouer cependant que partout où l'Epicurisme pénétra, soit qu'il fût mal interprété, soit qu'il entrât dans des têtes mal disposées, ou dans des cœurs corrompus, il fit beaucoup de mal. Cette doctrine ayant passé d'Athenes à Rome, & ayant été adoptée par les gens de lettres & par les hommes d'état, lorsque *Lucrèce* l'eut mise en beaux vers, elle gâta l'esprit & le cœur des Romains, ainsi que l'observe *Montesquieu*. Elle éteignit parmi eux le courage, l'amour de la patrie, la grandeur d'ame. Le vil intérêt, la soif de l'or, le luxe, la débauche pénétrerent à sa suite dans tous les ordres de la république. Aussi *Fabricius* ayant entendu *Cyneas* discourir en plein sénat sur la morale d'*Epicure*, demandoit aux Dieux, *que tous les ennemis de Rome pussent adopter ses principes*. L'Epicurisme contribua certainement à la décadence de l'empire; mais, négligé ou ignoré dans les siecles de barbarie, il ne put faire ni bien ni mal. Il ne sortit de l'oubli que dans le dernier siecle, par les soins du célebre *Gassendi*, qui, interprétant les sentiments d'*Epicure* d'une maniere favorable, illustra la doctrine du philosophe Grec par ses écrits & par ses mœurs. Il eut pour disciples, *Chapelle*, *Moliere*, *Bernier*, qui adopterent un Epicurisme plus commode que celui de leur maître. Leurs exemples & leurs leçons fournirent à la philosophie d'*Epicure* plusieurs hommes distingués, qui unissoient l'héroïsme avec la mollesse, & le goût de la philosophie avec celui du plaisir. Ces hommes singuliers formerent parmi nous différentes écoles d'Epicurisme moral ou littéraire. La plus ancienne tenoit ses assemblées dans la maison de *Ninon* de *Lenclos*. C'est là que cette nouvelle *Leontium* rassembloit tout ce que la cour & la ville avoient d'hommes polis, éclairés & voluptueux. La comtesse de *la Suze*, la comtesse d'*Olonne*, *Saint-Evremont*, qui porta l'Epicurisme à Londres (où il eut pour disciples le fameux comte de *Gramont*, le poëte *Waller*, la duchesse de *Mazarin*), sont les noms les plus célebres de cette école.... A celle-ci succéda celle du Temple, qui compta au nombre de ceux qui la composoient, les princes de *Vendôme*, *Chaulieu*, le chevalier de *Bouillon*, le marquis de *la Fare*, *Rousseau*, l'abbé *Courtin*, *Campistron*, *la Fosse*, *Palaprat*, le baron de *Breteuil*, pere de l'illustre marquise *du Chastelet*, *Ferrand*, *Périgni*, le marquis de *Dangeau*, le duc de *Nevers*, le maréchal de *Catinat*, le comte de *Fiesque*, &c. &c. L'école de Sceaux, plus décente que celle du Temple, rassembla tout ce qui restoit de ces sectateurs du luxe, de la politesse & des lettres. *Malezieu*, l'abbé *Genest*, *la Mothe*, *Fontenelle*, *Voltaire*, donnerent de l'éclat à cet asile de la philosophie & des beaux arts.... Devons-nous parler d'une petite société épicurienne, moins fastueuse, mais aussi délicate que les deux précédentes, qui se forma vers 1730? Moitié littéraire, moitié bachique, elle réunissoit

les plaisirs du Parnasse & de la table, & s'appeloit le *Caveau*, du nom où s'assembloient ses membres, presque tous hommes de lettres. Elle étoit composée de *Crébillon*, pere & fils, de *Gresset*, de *Piron*, de *la Bruére*, du gentil *Bernard*, du comédien *la Noue*, du chansonnier *Gallet*, de MM. *Saurin* & *Collé*, de M. *Jelyote*, &c. &c. Chacun y lisoit les fruits de sa veine, ou faisoit contribuer à l'amusement général le talent particulier qu'il possédoit. Cette société ne subsista qu'une dixaine d'années, parce que quelques seigneurs, en y cherchant l'amusement, y porterent la contrainte.... On peut consulter les articles des principaux Epicuriens que nous avons cités. On voit par la liste même de leurs noms, que la vie volupteuse des sectateurs d'*Epicure*, dans tous les temps & dans tous les âges, a pu fournir un grand préjugé contre leur maître. Quoique plusieurs écrivains distingués aient *justifié* (comme le dit *Ladvocat*) Epicure *sur l'article des mœurs*, on ne peut que condamner celles de presque tous ses partisans, anciens & modernes. La plupart des hommes & des femmes qui porterent parmi nous sa banniere, se plongerent dans les délices, n'eurent d'autre but que la volupté, & contribuerent, par leur conduite ou par leurs écrits, à la corruption des mœurs. C'étoit sans doute ce que ne prévoyoit pas *Gassendi*, l'un des plus grands admirateurs du philosophe Grec, lorsqu'il fit l'apologie de sa morale spéculative & de sa morale pratique dans le *Recueil sur sa vie & ses Ecrits*, la Haie, 1656, in-8°. M. l'abbé *Batteux* lui est moins favorable dans sa *Morale* d'Epicure, *tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. On peut consulter ces différents auteurs, & l'on est curieux de savoir ce qu'on a dit pour & contre le pere de l'Epicurisme.

EPIMENIDE, de Gnosse dans la Crète, passe pour le 7ᵉ. Sage de la Grece, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas *Périandre* de ce nombre. Il cultiva à la fois la poësie & la philosophie. Il faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. Son pere l'ayant envoyé garder ses troupeaux, il entra dans une caverne, où il dormit soixante-quinze ans, après lesquels s'étant éveillé, il trouva que tout ce qu'il avoit vu autrefois étoit changé. Revenu à la maison paternelle, il reconnut son frere, qui vivoit encore, & apprit de lui ce qui s'étoit passé pendant son absence. Les Athéniens, sur le bruit de cette aventure, étant allé le consulter dans une peste qui ravageoit Athenes, il leur conseilla de purifier leur ville, en immolant un certain nombre de brebis noires & blanches, devant le lieu où s'assembloit l'aréopage. Ce qui ayant été exécuté, la contagion cessa. Depuis ce temps-là les Athéniens le révérerent comme un dieu. *Solon* eut alors occasion de le connoître, & lui donna son amitié. *Epiménide*, de retour en Crète, composa plusieurs ouvrages en vers, & mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 538 avant J. C. *S. Paul* a cité ce poëte dans ses Epîtres.

EPIMÉTHÉE, fils de *Japhet*, & frere de *Prométhée*. Celui-ci avoit formé les hommes prudents & ingénieux, & *Epiméthée* les imprudents & les stupides. Il épousa *Pandore*, statue que *Minerve* anima, & à qui tous les dieux firent quelque don. *Jupiter* ayant donné à cette femme une boîte magnifique,

lui ordonna d'aller de sa part la présenter à *Epiméthée*. Celui-ci, quoique averti par son frere de ne rien recevoir de la part de *Jupiter*, ébloui par la beauté de cette femme, non-seulement reçut la boîte, mais ayant eu l'imprudence de l'ouvrir, il en sortit un déluge de maux qui inonda tout l'univers. Il eut de son mariage *Pyrrha*, qui épousa *Deucalion*, fils de *Prométhée*.

EPINAY, *Voyez* ESPINAY.

EPINE, *Voy.* GRAINVILLE & IV SPINA.

I. EPIPHANE, fils de *Carpocrate*, fut instruit de la philosophie Platonicienne, & crut y trouver des principes propres à expliquer l'origine du mal, & à justifier la morale de son pere. Il supposoit un principe éternel, infini, incompréhensible, & allioit avec ce principe fondamental, le systême de *Valentin*. Les hommes en formant des lois, étoient, suivant lui, sortis de l'ordre naturel; & pour y rentrer, il falloit abolir ces lois, & rétablir l'état d'égalité, dans lequel le monde avoit été formé. « De là *Epiphane* concluoit (dit M. *Pluquet*) » que la communauté » des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. » Les desirs que nous recevrons de » la nature, étoient nos droits, selon *Epiphane*, & des titres contre lesquels rien ne pouvoit prescrire. Il justifioit tous ses principes par les passages de *S. Paul*, » qui disent qu'avant la loi on ne » connoissoit point de péché, & » qu'il n'y auroit pas de péché, s'il » n'y avoit point de loi ». Avec ces principes, *Epiphane* justifioit toute la morale des *Carpocratiens*, & combattoit toute celle de l'Evangile. *Epiphane* mourut à l'âge de 17 ans: il fut révéré comme un Dieu; on lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; il eut des autels, & l'on érigea une Académie en son nom.

II. EPIPHANE, (Saint) évêque de Salamine & pere de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse, il se retira dans les déserts de sa province, & fut le témoin & l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitoient. A 20 ans, il fonda un monastere, & eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés & profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat, en 368, par les vœux unanimes du clergé & du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve *Paule*. De retour dans son diocese, il instruisit son peuple par ses sermons, & l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, & sur-tout de celles d'*Arius* & d'*Apollinaire*. *Epiphane* ne fut pas moins opposé à *Origène*, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, & se joignit à Théodoret, pour engager *S. Jean-Chrysostome* à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, *Ephiphane* vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de *Théophile* d'Alexandrie, pour y faire exécuter les décrets de son concile. Cette démarche étoit fort imprudente. Celle d'ordonner un diacre à C. P., sans le consentement de *S. Chrysostôme*, ne le fut pas moins. *S. Epiphane* mourut en s'en retournant, en 403, âgé d'environ 80 ans; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux, mais peu prudent, & se laissant emporter trop loin par son zele. De

tous les ouvrages qui nous restent de ce pere, les plus connus sont: I. Son *Panarium*, c'est-à-dire, l'*Armoire aux remedes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, & une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, & qu'il le composa pour fixer la foi des fideles, & les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids & des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre des *douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre, ouvrage savant, traduit en latin, Rome 1743, in-4°, par les soins & avec les notes de *François Fogini*. Tous ces écrits décelent une vaste lecture; mais *S. Epiphane* ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques très-importants; il adopte des fables ridicules & des bruits incertains, qu'il donne pour des vérités. Son style, loin d'avoir l'élévation & la beauté de celui des autres Peres Grecs, des *Chrysostôme*, des *Basile*, est bas, rampant, dur, grossier, obscur, sans suite & sans liaison. *St. Ephiphane* étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnoissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes & ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragments. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Pere, est celle du savant *Petau*, en grec & latin, 1622, avec des notes, 2 vol. in-fol.

III. EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zele la défense du concile de Calcédoine, & la condamnation d'*Eutychès*. Le pape *Hormisdas* lui donna le pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Eglise Romaine, à condition qu'ils souscriroient à la *Formule* qu'il avoit dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

IV. EPIPHANE, le *Scholastique*, ami du célebre *Cassiodore*, traduisit à sa priere les *Histoires Ecclésiastiques* de *Socrate*, de *Sozomène*, de *Théodoret*. C'est sur cette version, plus fidelle qu'élégante, que *Cassiodore* composa son *Histoire Tripartite*. On attribue à *Epiphane* plusieurs autres *Traductions* de grec en latin. Il florissoit dans le VIe siecle.

EPISCOPIUS, (Simon) né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris avec trop peu de ménagement le parti des Arminiens contre les Gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes & factieuses, divisoient la Hollande. *Episcopius* plaida, pour la premiere, en théologien élevé dans la poussiere & dans les cris de l'école. Il fut insulté en public & en particulier; & insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, malgré les raisons qu'il fit valoir dans de belles harangues, que comme homme de parti, cité à comparoître, & non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministere, & le bannit des terres de la république. Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas des Gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque temps; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des Remontrants à Roterdam. Huit ans après, il fut appelé à Amster-

dam, pour veiller sur le college que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643, d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissoient l'autorité de l'Ecriture-sainte, de quelque maniere qu'elles l'expliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, & il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament.* On sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que JESUS-CHRIST n'étoit pas Dieu. Ses *Ouvrages de Théologie* ont été publiés à la Haye en 1678, 2 vol. in-folio. *Episcopius* étoit fort diffus, mais clair & très-emporté, quoique apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnements. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par *Courcelles*, Philippe *de Limborch*, son arriere-neveu, l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

EPIZELUS, soldat Athénien, fut frappé d'un aveuglement subit dans la bataille de Marathon, sans recevoir ni coup ni blessure. Il parut seulement devant lui, en combattant, un grand homme avec une longue barbe noire. *Epizelus* l'ayant tué, ou ayant cru le tuer, devint aveugle, & le fut le reste de ses jours. Voilà ce que rapporte le bon *Hérodote*, & voilà ce qu'il est permis aux gens sensés de révoquer en doute.

EPO, *Voyez* I. BOETIUS.

EPPONINE, *Voyez* SABINUS, n°. III.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700 à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célebre est celui qu'il fit pour le duc de *Mazarin*, contre *Hortense Mancini*, sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit fils d'*Aristote*, découvrit par l'agitation du pouls d'*Antiochus-Soter*, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mere. *Seleucus-Nicanor*, son pere, donna cent talents à *Erasistrate* pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations & des remedes violents. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diette, aux tisannes, aux purgatifs doux. *Galien* nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du temps ont privé la postérité. *Voy.* CARPI.

ERASME, (Didier) naquit à Roterdam le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Goude, nommé *Pierre Gerard*, avec la fille d'un médecin. La grande place de sa patrie a été ornée depuis de sa statue, & les magistrats firent mettre cette inscription sur le frontispice de la maison où l'on croit qu'il vit le jour :

Hæc est parva domus, magnus quâ natus ERASMUS.

« C'est sous cet humble toît qu'est
» né le grand ERASME.

Il fut enfant-de-chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son pere & sa mere; à 17, il fut forcé par ses tuteurs à se faire chanoine régulier de St. Augustin. Sa passion pour l'étude contribua beaucoup à calmer les peines d'un état embrassé par contrainte. Il se dissipa aussi en cultivant les arts. Il peignoit même assez bien; & il reste encore un crucifix dans le monastere de Stein, au bas duquel on lit:

Ne méprisez pas tant ce Tableau ; il a été peint par Erasme. Ou dit aussi (ajoute M. *Saverien*) qu'il divertissoit son ennui par le commerce des femmes. En effet, *Erasme* ne se défend pas d'avoir été sensible aux charmes de l'amour ; mais il assure qu'il n'a jamais été esclave de *Vénus*, & qu'il sut modérer son tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours. A 25 ans, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. On connoissoit dès-lors tout ce qu'on pouvoit attendre de lui : sa pénétration étoit très-vive, & sa mémoire très-heureuse. *Erasme* voyagea, pour perfectionner ses talents, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, & y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville que, ayant été pris pour chirurgien des pestiférés à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, & courut risque de sa vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à *Lambert Brunius*, secrétaire de *Jules II*, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de *Médicis*, (depuis *Léon X*) le recherchèrent. *Erasme* auroit pu se faire un fort heureux & brillant dans cette ville ; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisoient espérer de la part de *Henri VIII*, admirateur zélé de ses talents, lui firent préférer le séjour de Londres. *Thomas Morus*, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. *Erasme* s'étant présenté à lui sans se nommer, *Morus* fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit: *Vous êtes Erasme, ou un Démon.* On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre ; mais il la refusa : cet emploi ne convenoit point à un homme qui vouloit promener sa gloire par toute l'Europe. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, & peu de temps après, il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue Grecque. Soit qu'*Erasme* fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il alloit assez souvent dans les Pays-Bas, & même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. *Léon X* ayant été élevé sur le saint-siége, *Erasme* lui demanda la permission de lui dédier son *Edition grecque & latine du Nouveau-Testament*, & en reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de *Léon*, & par les autres souverains pontifes. *Clément VII* & *Henri VIII* lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi de France *François I*, *Ferdinand*, roi de Hongrie, *Sigismond*, roi de Pologne, & plusieurs autres princes, essayerent en vain de l'attirer auprès d'eux. *Erasme*, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que *Charles* d'Autriche (depuis empereur sous le nom de *Charles-Quint*) lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque *Martin Luther* tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement : *Erasme*, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux, quand il les eut mieux connus. Il

les regardoit comme une nouvelle espece d'hommes, *obstinés*, *médisants*, *hypocrites*, *menteurs*, *trompeurs*, *séditieux*, *forcenés*, *incommodes aux autres*, *divisés entr'eux...* *On a beau vouloir*, disoit-il en plaisantant, *que le Luthéranisme soit une une chose tragique; pour moi je suis persuadé que rien n'est plus comique: car le denouement de la piece est toujours quelque mariage.* Dans une réponse amicale à *Melancthon*, qui lui avoit écrit pour justifier son changement de religion, il lui dit: « Je ne veux point juger des mo» tifs de *Luther*, ni vous obliger » à changer de sentiment; mais » j'aurois voulu, qu'ayant un es» prit propre aux lettres, vous » vous y fussiez entiérement atta» ché, sans vous mêler de cette » querelle de religion ». Il ajoute que plusieurs choses le choquent dans la doctrine & dans la conduite de *Luther*. Il se plaint principalement de ce qu'il défend ses opinions avec une véhémence extrême, de ce qu'il outre tout, & que, lorsqu'il est contredit, il va encore plus loin. *Une liberté plus modérée eût été*, dit-il, *beaucoup plus propre à faire entrer les Evêques & les Princes dans la réforme.* Il parle ensuite d'*Œcolampade*, de *Pelican*, & d'*Hedion*, qui avoient embrassé sa réforme, & qui croyoient avoir beaucoup fait, quand ils avoient défroqué quelques moines, ou marié quelques prêtres. Il dit encore que *Luther* prend les choses de travers, & qu'en voulant corriger les abus, il cause de beaucoup plus grands maux par les troubles & les séditions qu'il excite. « Est-ce une » chose conforme à la piété Chré» tienne, de prêcher au peuple » que le Pape est l'*Antechrist*; que » les évêques & les prêtres sont » des fantômes; que les consti» tutions humaines sont des héré» sies; que la confession est une » peste; que parler d'œuvres, de » mérite, c'est être hérétique, d'as» surer qu'il n'y a point de libre» arbitre; que toutes choses arri» vent par nécessité; qu'il n'im» porte pas de quelle nature soient » nos bonnes œuvres. Enfin, (dit-il,) » l'Evangile avoit autrefois » rendu les hommes meilleurs; » mais le nouvel Evangile préten» du ne fait que les corrompre ». Les réformateurs devenant, tous les jours, plus nombreux à Bâle, où *Erasme* avoit fixé son séjour, il se retira à Fribourg, qu'il quitta 7 ans après pour revenir à Bâle. En 1535, *Paul III* lui écrivit pour l'exhorter à défendre la Religion, attaquée par de nombreux & redoutables ennemis. *Mettez le comble*, lui disoit le pontife, *par cette derniere action de piété à la vie religieuse que vous avez menée, & au grand nombre d'ouvrages que vous avez composés. Ce sera le moyen de fermer la bouche à vos adversaires, & de l'ouvrir à vos partisans....* *Paul III* lui destinoit la pourpre romaine, & pour le mettre en état de soutenir cette dignité, il lui conféra la prévôté de Déventer. Le bref, qui est du 1er août, renferme des témoignages avantageux à la probité, à l'innocence & à la foi d'*Erasme*. Mais cet écrivain trop vieux, trop infirme & naturellement peu ambitieux, refusa ce bénéfice. Il témoigna la même indifférence pour le cardinalat, quoique d'ailleurs *très-sensible à la bienveillance du souverain Pontife, & à la trop bonne opinion qu'il avoit de lui.* Cet homme illustre mourut à Bâle, d'une dyssenterie, le 12 juillet 1536, à 69 ans. Il avoit été, durant tout le cours de sa vie d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte & la gravelle. Sa mémoire est aussi chere à Bâle,

qu'il avoit illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Roterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes (comme nous l'avons déjà dit) lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, avec des inscriptions honorables. Les ennemis mêmes d'*Erasme* ont avoué qu'il méritoit cette statue. Il fut le plus bel esprit & le savant le plus universel de son siecle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premieres éditions de plusieurs Peres de l'Eglise, la saine critique. *Jules Scaliger*, (dit le Pere *Bertier*,) s'oublia beaucoup en l'attaquant du côté de la littérature; en lui reprochant d'être le *corrupteur de la pure Latinité*, *le destructeur de l'Eloquence*, *la honte des Etudes*, &c. &c. Il se repentit d'avoir traité si indignement un homme qui mérita bien de son siecle & des siecles suivants. En effet, *Erasme* ranima les illustres morts de l'antiquité, & inspira le goût de leurs écrits. Il avoit formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; & quoiqu'un peu bigarré, il ne le cede en rien à celui des écrivains de son siecle, qui, par une pédanterie ridicule, affectoient de n'employer aucun terme qui ne fût de *Cicéron*. Il est un des premiers qui aient traité les matieres théologiques d'une maniere noble, & dégagée des vaines subtilités & des expressions barbares de l'école. Son mérite, l'indécision qu'il montra quelquefois sur certains sujets dogmatiques, la liberté avec laquelle il reprenoit les vices de son temps, (l'ignorance, la superstition, le mépris de la belle littérature, l'oisiveté de certains moines, la mollesse des riches ecclésiastiques,) lui firent une foule d'ennemis. La Sorbonne, poussée par son syndic *Noël Beda*, homme aussi ignorant que passionné, censura une partie de ses Ouvrages, & ne craignit point de charger son anathême des qualifications de *fou*, d'*impie*, d'*ennemi* de J. C., de la Vierge & des Saints. *Erasme* essuya d'autres orages, qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge & à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain & avec aigreur; mais ce grand homme se réconcilioit très facilement avec les petits écrivains, qui, après l'avoir attaqué, revenoient à lui sincérement. Nullement envieux de la gloire des autres, il ne faisoit jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités & aux richesses. Lorsque les princes lui faisoient offrir quelque place pour se l'attacher à eux, il répondoit que les *Gens-de-lettres étoient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin*. Il étoit ennemi du luxe, sobre, libre dans ses sentiments, sincere, ennemi de la flatterie, bon ami & constant dans ses amitiés; en un mot, il n'étoit pas moins aimable homme, que grand homme: car, si notre siecle croit devoir lui refuser ce dernier titre, il le mérite par rapport au siecle où il naquit.

Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célebre *Froben*, son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers & le quatrieme sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique & de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la Folie* & les *Colloques*, les deux productions d'*Erasme* les plus répandues. La premiere est une satyre de tous les états de la vie, depuis le simple moine jusqu'au souverain pontife. Le but de l'auteur est de prouver que la folie étend son em-

pire sur tous les hommes. Il y a quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de froides & de forcées. L'ironie n'y est pas toujours fine ; elle est souvent trop transparente. On doit porter le même jugement sur ses *Colloques*, qui ne valent ni ceux de *Lucien*, ni ceux de *Fontenelle*: on les lit plus pour la Latinité, que pour le fonds des choses. Lorsque *Léon X* lut l'Eloge de la Folie, il dit : l'*Auteur aussi a la sienne.* Ce pontife eut le bon esprit de rire de cette satyre, où les papes ne sont pas épargnés: & un grand cardinal (*Ximenès*), quoique plus sévere que *Léon X*, ne put s'empêcher de répondre à un des censeurs d'*Erasme*: *Ou faites mieux, ou laissez faire ceux à qui Dieu en a donné le talent.* Le IIIe volume renferme les *Epîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le style en est agréable, aisé & naturel. Il consentit avec peine qu'on les imprimât, *de peur*, disoit-il, *que les ayant écrites à ses amis, il ne fût échappé quelque chose qui pût offenser quelqu'un.* Le Ve volume des Œuvres d'*Erasme* contient ses *Livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps ; le VIe, la *Version du Nouveau Testament*, avec les notes ; le VIIe, ses *Paraphrases sur le Nouveau Testament* ; le VIIIe, ses *Traductions des Ouvrages de quelques Peres Grecs* ; le dernier, ses *Apologies.* On a fait en 1703 une nouvelle édition de tous ces différents ouvrages, en XI vol. in fol. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis Variorum*, 1676, in-8°, & à Paris, *Barbou*, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction françoise, Amsterdam, 1728, in-8° ; Paris, 1751, in-8° & in-4°, figures. Les *Elzevirs* ont donné une édition de ses *Adages*, en 1650, in-12 ; & de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition *cum notis Variorum*, 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été platement traduits en françois par *Gueudeville*, Leyde, 1720, 6 vol. in-12. fig. Ceux qui voudront connoître *Erasme* plus en détail, doivent lire l'*Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, mise au jour en 1757 par M. de *Burigny*, en 2 vol. in-12 : cet ouvrage intéressant est proprement l'histoire littéraire de ce temps-là. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *Testament* écrit de sa propre main ; son portrait par le célebre *Holben*, avec une épigramme de *Théodore de Beze*... Voyez MARSOLIER.

ERASTE, (Thomas) médecin, né en 1524 à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583, à 59 ans. On a de lui : I. Divers *Ouvrages de Médecine*, principalement contre *Paracelse*, à Bâle, 1502, in-4° ; il y a 4 parties. II. Des *Thèses* fameuses ; Zurich, 1595, in-4°. III. *Opuscula*, 1590, in-f°. IV. *Consilia* ; Francfort, 1508, in-f°. V. *De auro potabili*, in-8°. VI. *De Putredine*, in-4°. VII. *De Theriaca* ; Lyon, 1606, in-4°. VIII. Des *Thèses contre l'excommunication, & l'autorité des Consistoires* ; Amsterdam, 1649, in-8°. Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste ; mais ni l'un ni l'autre ne méritoient le premier rang.

ERATO, l'une des neuf Muses, préside aux poësies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrthes & de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, & ayant à côté d'elle un petit

Cupidon ailé, avec son arc & son carquois.

ERATOSTHENE, Grec Cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 194 ans avant J. C., cultiva à la fois la poësie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, & excella dans le premier & le dernier genre. On lui donna les noms de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'Univers*, de *second Platon*. Il trouva le premier la maniere de mesurer la grandeur de la circonférence de la Terre. Il forma le premier observatoire, & observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure communes entr'eux : elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont pas cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthème*. Ce philosophe composa aussi un Traité pour perfectionner l'analyse, & il résolut le problême de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans, & accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'*Eratosthène*, a été imprimé à Oxford en 1672, 1 vol. in-8°. On en a 2 autres éditions : dans l'*Uranologia* du P. *Petau*, 1630 ; & à Amsterdam, même format, 1703.

ERATOSTRATE. *Voyez* EROSTRATE.

I. ERCHEMBAUD ou ARCHEMBAUD, maire du palais, sous les rois *Dagobert* & *Clovis II*, gouverna (dit l'abbé de *Velly*) plus en souverain qu'en ministre. Il fut un modele de sagesse & de fidélité. *Dagobert* au lit de la mort, lui avoit recommandé sa femme & son fils ; il mérita cette marque de confiance de son maître, & fut le pere des peuples ; il fit rendre, à différents particuliers, ce que le fisc avoit confisqué sur eux.

II. ERCHEMBAUD DE BURBAN, comte Allemand, d'une sévérité outrée, étoit extrêmement zélé pour la justice. Pendant qu'il étoit malade & en danger de mort, un de ses neveux, fils de sa sœur, attenta à la chasteté de quelque femme. Dès qu'il en eut connoissance, il commanda qu'on se saisit de lui & qu'on le menât au supplice. Ceux qui reçurent cet ordre, eurent compassion de ce jeune seigneur. Cinq jours après, il parut dans la chambre de son oncle, qui lui donna lui-même la mort. L'évêque qui lui administra les derniers sacrements, lui refusa l'absolution, & remporta le saint Viatique. Mais à peine étoit-il sorti de la maison, que le malade le fit appeler, & le pria de voir si la sainte hostie étoit dans le ciboire. L'évêque ne l'y trouva pas, & le comte ayant ouvert sa bouche, la lui montra sur sa langue. Ce fait arriva l'an 1220, à ce que rapporte *Cæsarius*, & plusieurs autres historiens. Nous ne les copierions pas, s'il n'étoit bon de montrer de temps en temps de quelles absurdités on chargeoit l'histoire dans les siecles d'ignorance.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le IXe siecle. Il porta les armes dès sa premiere jeunesse, & fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la regle de St Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastere voisin ; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut duns le lieu de sa retraite qu'il écrivit une *Chronique* ou *Histoire étendue des Lombards*, que l'on croit perdue ; & un *Abrégé de la même Histoire*, depuis l'an 774 jusqu'en 888. C'est

une espece de supplément à *Paul*, diacre. *Antoine Caraccioli*, prêtre de l'ordre des Clercs-Réguliers, a publié cet Abrégé, qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pieces, à Naples, en 1620, in-4°. *Camille Peregrin* l'a donné depuis au public dans son *Histoire des Princes Lombards*, 1643, in-4°.

ERCILL-YA-CUNIGA, (Don Alonzo d') fils d'un jurisconsulte célebre, étoit gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien*. Il fut élevé dans le palais de *Philippe II*, & combattit sous ses yeux à la célebre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le desir de connoître les pays & les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou & du Chily s'étoient révoltées contre les Espagnols, leurs vainqueurs & leurs tyrans, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontieres du Chily, dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son Poëme de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves & hardies. Le poëte conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poësie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessin, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caracteres. Ce *Poëme*, composé de plus de 36 chants, est trop long de la moitié. L'auteur tombe dans des répétitions & dans des longueurs insupportables; enfin, il est quelquefois aussi barbare que la nation qu'il avoit combattue. L'ouvrage de *Cuniga* fut imprimé, pour la premiere fois, en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12.

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne & du Tirol, sous 3 empereurs, a écrit *sur la Métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la premiere fois en 1694 à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

ERÈBE, fils du *Chaos* & des *Ténebres*, épousa la *Nuit*, & en eut l'*Æther* & le *Jour*. Il fut métamorphosé en fleuve & précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les *Titans*.

I. ERECHTÉE *ou* ERICTHÉE, fut un chasseur que *Minerve* prit soin d'élever, & de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athenes. On dit qu'il savoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'*Alcon* son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche sans blesser son enfant.

II. ERECTHÉE, roi d'Athenes, succéda à *Pandion* son pere vers l'an 1400 avant Jesus-Christ. Il partagea tous les habitants de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs & pâtres), pour éviter la confusion qui pouvoit naître du mélange des conditions. Il fut pere de *Cecrops*, IIe du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez *Pylas* son beau-pere, roi de Mégare. Ce prince régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, & on lui érigea un beau temple à Athenes. C'est sous

son regne, que les marbres d'*Arundel* placent l'enlevement de *Proserpine*, & l'institution des mysteres Eleusiniens. Trois ans avant ce dernier événement, *Borée*, natif de Thrace, avoit ravi sa fille *Orithye*.

ERENNIEN, *Voyez* HERENNIEN.

ERESICTHON *ou* ERYSICTHON, Thessalien, fils de *Tryopas*. *Cérès*, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la derniere misere, il vendit sa propre fille, nommée *Metra*. *Neptune*, qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son pere la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son pere, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son pere *Clymenus*, fut en guerre avec *Hercule*, qui le vainquit, le tua, & pilla ses états. *Pindare* fait un éloge magnifique d'*Erginus* dans une de ses Odes.

I. ERIC XIII, roi de Suède, de Danemarck & de Norwege, dut la premiere couronne à la reine *Marguerite*, appelée la *Sémiramis du Nord*, & obtint la seconde après la mort de cette héroïne, en 1412; (*Voy.* la *Chronologie*, art. SUEDE) mais il ne fut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois; parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avoit confirmées par serment, il les opprimoit par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, & parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui étoit élective. Les peuples, secondés par la noblesse & le clergé, le déposerent. *Eric* voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438 en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure & languissante.

II. ERIC XIV, fils & successeur de *Gustave I* dans le royaume de Suède, fut aussi foible & encore plus cruel qu'*Eric XIII*. Il auroit desiré de se marier avec *Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône & son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Sa conduite, dans le gouvernement de son royaume, étoit aussi folle que ses amours. Il prit pour son ministre & pour son favori *Joram Pêerson*, l'un des plus grands scélérats de la Suède, & qu'on fit mourir ensuite par le dernier supplice. Son frere *Jean*, duc de Finlande, ayant donné la main à *Catherine Jagellon*, fille du roi de Pologne, *Eric* fit enfermer les deux époux dans une dure prison, où il se rendit plusieurs fois, les menaçant de les égorger de sa propre main. Il fit tous ses efforts pour enlever à son frere sa femme, & la faire épouser au duc de Moscovie. Il poignarda quelques seigneurs dont il étoit mécontent, & fit mourir ceux qui lui représentoient que de pareilles actions étoient indignes d'un roi. Enfin n'ayant pu réussir à dépouiller ses freres de leur apanage,

ge, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de son dessein, prirent les armes, assiégerent *Erie* dans Stockholm, le firent prisonnier, & l'obligerent de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour, & finit ses jours dans les fers. Il n'avoit régné que 8 ans, & avoit encore occupé le trône trop long-temps.

III. ERIC (Pierre), navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république Vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où étoit la veuve de *Ramadan*, bacha de Tripoli. Cette femme emportoit à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'*Eric* se fut rendu maître de ce navire, & de ceux qui étoient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mere; & après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, & fit rendre à *Amurat IV*, empereur des Turcs, tout le butin qu'*Erie* avoit fait.

ERICTHON, fils de *Vulcain* & de la *Terre*, fut le 4e. roi d'Athènes. Après sa naissance, *Minerve* l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de *Cécrops*, *Aglaure*, *Hersé* & *Pandrose*, avec défense de l'ouvrir; mais *Aglaure* & *Hersé* n'eurent aucun égard à la défense. *Minerve* les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipiterent. *Ericthon* devenu grand, & se trouvant les jambes si tortues, qu'il n'osoit paroître en public, inventa les chars. Il se servir si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du *Chartier* ou *Bootès*. Il succéda à *Amphyction* vers 1513 avant Jesus-Christ, & régna 50 ans. Il institua les jeux panathénaïques en l'honneur de *Minerve*. *Voy*. MINERVE.

ERIGENE, *Voy*. SCOT.

ERIGONE, fille d'*Icare*, se pendit à un arbre, lorsqu'elle fut la mort de son pere, que *Mæra*, chienne d'*Icare*, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de *Bacchus*, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poëtes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge*.

ERINNE, dame Grecque, contemporaine de *Sapho*, composa des poësies, dont on possede quelques fragments dans les *Carmina novem Poetarum Feminarum*; à Anvers, in-8°., 1568. On en trouve des imitations en vers françois dans le *Parnasse des Dames*, par M. *Sauvigny*.

ERIOCH *ou* ARIOCH, roi des Eliciens ou Elymæens, le même que le roi d'Elassar, qui accompagna *Chodorlahomor*, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodôme & de Gomorrhe. Ses états étoient entre le Tigre & l'Euphrate. Ce fut sur ses terres que se donna cette sanglante bataille entre *Arphaxad*, roi de Médie, & *Nabuchodonosor*, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERIPHYLE, femme du devin *Amphiaraus*, & sœur d'*Adraste*, roi des Argiens, reçut de *Polynice* un collier d'or pour lui découvrir son mari qui s'étoit caché de peur d'aller à la guerre de Thèbes, d'où

il savoit qu'il ne reviendroit pas. *Amphiaraus*, indigné de la perfidie de sa femme, partit malgré lui; mais il recommanda à son fils *Alcméon* de tuer sa mere à la premiere nouvelle de sa mort; ce qu'il exécuta pour venger son pere.

ERITHRÆUS (Janus Nitius). *Voyez* ROSSI.

I. ERIZZO (Louis & Marc-Antoine), deux freres d'une des plus anciennes familles de Venise, firent assassiner, en 1546, un sénateur de Ravenne, leur oncle, pour jouir plutôt de ses biens. Le sénat ayant promis un pardon absolu, avec 2000 écus de récompense à celui qui découvriroit cet assassinat, un soldat, leur complice, les dénonça. *Louis* fut décapité, & *Marc-Antoine* mourut en prison.... *Paul* ERIZZO, de la même famille, avoit perdu la vie d'une maniere plus glorieuse, en 1469. Il etoit gouverneur de Négrepont. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. L'empereur *Mahomet II*, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, & trancha lui-même la tête à *Anne*, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses desirs.

II. ERIZZO (Sébastien), noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, & a laissé un *Traité* en Italien *sur les Médailles*: la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°., dont les exemplaires, pour la plupart, sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui: I. *Des Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4°. II. *Trattato della via inventrice e dell' instrumento de gli Antichi*, Venise, 1554, in-4°.

ERKIVINS de Steinbach, architecte de la fameuse tour de Strasbourg, mourut en 1305. Elle ne fut achevée qu'en 1449.

ERLACH (Jean-Louis), né à Berne, d'une maison de Suisse, très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse & par les grands hommes qu'elle a produits, & la premiere des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, & se signala en diverses occasions. Sa valeur & ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régiments d'infanterie, & de cavalerie Allemande. *Louis XIII* dut a sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; & *Louis XIV*, en partie, la victoire de Lens en 1648, & la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de *Turenne*. D'*Erlach* mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Peu de temps avant sa mort, le roi l'avoit nommé son premier plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, & il se préparoit à récompenser les services de ce général par les honneurs militaires les plus distingués, lorsqu'on apprit qu'une mort précipitée avoit abrégé ses jours. D'*Erlach* étoit un homme de tête & de main, également capable de conduire une armée & une négociation.

ERMENGARDE. *Voyez* ENGELBERGE.

ERNEST. *Voyez* II. MANSFELD.

I. EROPE, (*Ærope*) femme d'*Atrée*, succomba aux sollicitations

de *Thyeste* son beau-frere. Elle en eut deux enfants, qu'*Atrée* fit manger dans un festin à leur propre mere.

II. EROPE, (*Æropus*) fils de *Philippe I*, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquerent & défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de *Marc-Antoine* le triumvir: *Voyez*, dans cet article, le trait de magnanimité & d'attachement par lequel il termina sa vie.

EROSTRATE, *ou* ERATOSTRATE, homme obscur d'Ephese, voulant rendre son nom célebre dans la postérité, brûla le Temple de *Diane*, l'une des *sept merveilles* du monde, l'an 356 avant J. C., la nuit même où naquit *Alexandre le Grand*. Les juges Ephésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi singuliere, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre & de perpétuer sa mémoire.

ERPENIUS, *ou* D'ERP, (Thomas) né à Gorcum en Hollande l'an 1584, mort professeur d'Arabe, dans l'université de Leyde, en 1624, à 40 ans, laissa plusieurs ouvrages sur l'Arabe & sur l'Hébreu, dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces deux langues. Sa *Grammaire Arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, est estimée. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres & à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne & en Angleterre. *V.* ELMACIN.

I. ERYCEIRA, (Fernand de Menesès, comte d') naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé, dans ses premieres études, le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant Don *Pèdre* & conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'*Eryceira* trouvoit des moments à donner à la lecture & à la composition. On peut consulter le *Journal étranger* de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: I. L'*Histoire de Tanger*, imprimée in-f°, en 1723. II. L'*Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, en 2 vol. in-f°. III. *La Vie de Jean I, roi de Portugal*. Ces différents livres sont utiles pour la connoissance de l'histoire de son pays.

II. ERYCEIRA, (François-Xavier de Menesès, comte d') arriere-petit-fils du précédent & héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1673. Il porta les armes avec distinction, & obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général & de conseiller de guerre. Il mourut en 1743, à 70 ans, membre de l'académie de Lisbonne, de celle des Arcades de Rome, & de la société royale de Londres. Il n'étoit pas grand-seigneur avec les savants; il n'étoit qu'homme-de-lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape *Benoît XIII* l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa Bibliothéque*, & de 21 volumes d'estampes. L'académie de Pétersbourg lui adressoit ses Mémoires; une partie des écrivains

de France, d'Angleterre, d'Italie, &c. lui faisoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laissé une bibliothéque choisie & nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes & de 1000 manuscrits. Sa carriere littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différents. Les plus connus en France sont: I. *Mémoires sur la valeur des monnoies de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie*, in 4°, 1738. II. *Réflexions sur les Etudes Académiques*. III. *58 Paralleles d'Hommes*, & *12 de Femmes illustres*. IV. *La Henriade, Poëme héroïque, avec des observations sur les regles du Poëme épique*, in-4°, 1741. Parmi ses manuscrits, on trouve des éclaircissements sur le nombre de XXII, à l'occasion de 22 sortes de monnoies Romaines offertes au roi, & déterrées à Lisbonne le 22 octobre 1711, auquel jour ce prince avoit 22 ans accomplis. L'auteur, par autant de dissertations, prouve que le nombre XXII est le plus parfait de tous. De pareilles puérilités se trouvent quelquefois dans les têtes les plus saines.

ERYPHILE. *Voyez* ERIPHYLE.

ERYTROPHILE, (Rupert) théologien du XVIIe siecle, & ministre à Hanover, est auteur d'un *Commentaire* méthodique sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui *Catena aurea in Harmoniam Evangelicam*, in-4°.

ERYX, fils de *Butès* & de *Vénus*. Fier de sa force prodigieuse, il luttoit contre les passants, & les terrassoit; mais il fut tué par *Hercule*, & enterré dans le temple qu'il avoit dédié à *Vénus* sa mere... Il y avoit une montagne de ce nom, aujourd'hui *Catalfano*, celebre par le plus ancien temple de *Vénus Erycine* en Sicile.

ESAQUE, fils de *Priam* & d'*Alyxothoé*, aima tellement la Nymphe *Hespérie*, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. *Esaque*, de désepoir, se précipita dans la mer: mais *Thétis* le métamorphosa en plongeon.

ESAU, fils d'*Isaac* & de *Rebecca*, né l'an 1836 avant J. C., vendit, pour un plat de lentilles, à *Jacob* son frere jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, & se maria à des Cananéennes contre la volonté de son pere. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, il lui promit sa bénédiction; mais *Jacob* la reçut à sa place, par l'adresse de sa mere. Les deux freres furent dès-lors brouillés irréconciliablement. *Jacob* se retira chez son oncle *Laban*, & après une longue absence, ils s'accommoderent. *Esaü* mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C. âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCAILLE. *Voy.* LESCAILLE.

ESCALE, (Mastin de l') d'une famille que *Villani* fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé *Jacques Fico*, fut élu, en 1259, podestat de Vérone, où ses parents tenoient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, & il fut dès-lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitants. Il fut assassiné en 1273. Ses descendants conserverent & augmenterent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. *Mastin III* de l'*Escale*, génie remuant & ambitieux, ajouta non-seulement Vicence & Bresse à son domaine de Vérone; il dépouilla les *Carrares* de Padoue, dont il fit *Albert* son frere gouverneur. Celui-ci, livré

à la débauche, vexa ses sujets, & enleva la femme d'un des *Carrares* dépossédés, qui, sachant dissimuler à propos, flatterent l'orgueil de l'un & l'autre freres. *Mastin*, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces fiers républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux l'*Escales*, rendirent Padoue aux *Carrares*, s'emparerent de la Marche Trevisane, & enfermerent *Mastin*, en 1339, dans son petit état de Vérone & de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouies. *Barthélemi* de l'*Escale*, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, *Mastin* son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal, le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique *Mastin*, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronois. Mais, en 1387, il fut enlevé à sa famille. *Antoine* de l'*Escale*, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frere *Barthélemi*, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux *Carrares*. Son bonheur & ses succès alarmerent le duc de Milan, qui s'empara, en 1387, de Vérone & de Vicence. *Antoine*, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile & le titre de noble à Venise. *Mastin III* avoit eu un fils, appelé *Can* le *Grand;* & ce fils un bâtard, nommé *Guillaume*, héritier de sa valeur & de son ambition. Celui-ci, secondé par *François Carrare*, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone & de Vicence, en 1403. Son pouvoir commençoit à être respecté, lorsque le même *Carrare*, qui l'avoit aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avoit faite, sous prétexte de lui aller faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins & les Véronois, ne voulant pas reconnoître ce scélérat, & las d'être disputés par de petits tyrans, se donnerent à la république de Venise en 1406. *Brunoro* de l'*Escale*, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain, en 1410, de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces Vénitiennes. Les *Scaligers*, qui porterent dans la république des lettres, le ton d'insolence & de hauteur que les l'*Escales* avoient à Vérone, prétendoient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondoit sur des chimeres.

ESCALIN. *Voyez* GARDE (Antoine Iscalin, *& non* Escalin, baron de la).

ESCALQUENS, (Guillaume) capitoul de Toulouse en 1326, a rendu son nom remarquable dans l'histoire par une pieuse comédie. Etant en parfaite santé, il se fit faire un service solemnel dans l'église des Dominicains de cette ville, où se trouverent les Capitouls ses collegues, avec un grand nombre d'autres invités à cette cérémonie extraordinaire. La représentation ne pouvoit être plus naturelle; car il étoit lui-même étendu dans un cercueil, les mains jointes, & environné de quarante torches allumées. La messe finie, on fit les encensements autour du faux mort, avec les prieres ordinaires. Il ne restoit qu'à le mettre en terre; mais son zele ne s'étendoit pas jusque-là. On l'alla donc poser derriere le grand-autel, d'où il se retira peu de temps après. Ensuite, ayant quitté cet habillement mortuaire pour reprendre sa robe de capitoul., il re-

tourna chez lui, accompagné de ses collegues & des autres invités, qu'il retint à dîner. On porta divers jugements de cette action : les uns la traitoient de superstition : les autres la trouvoient pieuse, & capable d'exciter vivement dans l'ame le souvenir de la mort. L'archevêque étoit alors absent de Toulouse. A son retour, il assembla un concile provincial dans son palais. La question fut agitée pendant trois séances, par les évêques suffragants & les abbés de la province ; & l'on y fit un décret qui défendoit à tous les fideles dans l'étendue de cet archevêché, d'imiter une semblable cérémonie, sous peine d'excommunication. Cependant *Charles-Quint* la renouvela en Espagne 200 ans après.

ESCARBOT, *Voyez* LESCARBOT.

ESCHASSIER, *Voy.* lettre L.

I. ESCHINE, célebre orateur Grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de *Socrate*, & 16 avant la naissance de *Démosthène*. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il étoit d'une naissance distinguée, & il avoit porté les armes avec éclat ; &, si l'on adopte le récit de *Démosthene*, *Eschine* étoit le fils d'une courtisane : il aidoit sa mere à initier les novices dans les mysteres de *Bacchus*, & couroit les rues avec eux : il fut ensuite greffier d'un petit juge de village ; & depuis il joua les troisiemes rôles dans une bande de comédiens, qui le chasserent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différents ; mais ils servent à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres, & que cette jalousie a produit, dans les siecles passés, comme dans le siecle présent, des injures & des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, *Eschine* ne fit éclater ses talents que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre *Philippe*, roi de Macédoine, commencerent à le faire connoître. On le députa à ce prince ; & le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. *Démosthène* le poursuivit comme prévaricateur, & *Eschine* auroit succombé sans le crédit d'*Eubulus*. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, *Eschine* s'y opposa, & accusa dans les formes *Ctésiphon*, qui avoit le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcerent en cette occasion deux discours, qu'on auroit pu appeler deux chefs-d'œuvres, s'ils ne les avoient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. *Eschine* succomba ; il fut exilé. Le vainqueur usa bien de sa victoire. Au moment qu'*Eschine* sortit d'Athènes, *Démosthène*, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter de l'argent. *Eschine*, sensible à ce procédé, s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespere de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent ?* *Eschine* alla s'établir à Rhodes, & y ouvrit une école d'éloquence. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne ; mais quand il vint à celle de *Démosthène*, les battements & les acclamations redoublerent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot, si beau dans la bouche d'un ennemi : « *Eh ! que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu tonner lui-même ?* » *Eschine* se dégoûta du métier de rhéteur, & passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avoient

donné le nom des Grâces à trois de ses harangues, & ceux des Muses à neuf de ses Epîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. *Eschine*, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devoit plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; *Démosthène*, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnoit par un air de grandeur, & les terrassoit par un ton de force & de véhémence. Les *Harangues d'Eschine* ont été recueillies avec celles de *Lysias*, d'*Andocides*, d'*Isée*, de *Dinarche*, d'*Antiphon*, de *Lycurgue*, &c. par les *Aldes*, 3 vol. in-folio, 1613 : cette édition est estimée. Celle de Francfort, in-folio, qui ne contient que les harangues de *Démosthène*, celles d'*Eschine*, avec le commentaire d'*Ulpian*, & les annotations de *Jérôme Wolf*, 1604, l'est encore davantage. M l'abbé *Auger* a donné une *Traduction* d'*Eschine* avec celle de *Démosthène*, à Paris, 1777, 5 vol. in-8°.

II. ESCHINE, philosophe Grec. On ignore le temps auquel il vivoit. Nous avons de lui des *Dialogues*, avec des notes de *le Clerc*, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux Auteurs *cum notis Variorum*.

III. ESCHINE, *Voy.* ÆSCHINES.

ESCHYLE, né à Athènes d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine & de Platée; mais il est moins célebre par ses combats, que par ses *Poësies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie Grecque, que *Thespis* avoit inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, & les fit paroître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouoient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns des nos comédiens de campagne. *Eschyle* régna sur le théâtre, jusqu'à ce que *Sophocle* lui disputa le prix & l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'*Hiéron*, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormoit à la campagne, un aigle laissa tomber, dit-on, une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenoit pour la pointe d'un rocher. Le poëte mourut du coup, vers l'an 477 avant J. C. C'est du moins ce que rapportent tous les historiens, & ce qu'on est forcé de répéter après eux, de peur que cet article parût tronqué à ceux qui se repaissent de petits contes, presque toujours fabuleux. Il nous paroît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. *Elien* rapporte que ce poëte avoit été cité en jugement, parce qu'il avoit, dans une de ses tragédies, lancé des traits envenimés contre les mysteres de *Cérès*. On alloit le condamner comme impie envers les Dieux, lorsqu'*Aminias* son frere, qui avoit pris sa défense, retroussa sa manche pour découvrir un bras mutilé au service de la république. Il rappela en même temps les actions de bravoure d'*Eschyle* : la mémoire des journées où les deux freres s'étoient distingués, & la tendresse qu'ils se témoignoient, toucherent les juges, qui n'oserent prononcer un jugement. De 97 pieces qu'*Eschyle* avoit composées, il ne nous en reste plus que sept : *Prométhée*, les *Sept devant Thebes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Euménides*, les *Suppliantes*, les *Cœphores*.... *Eschyle* a de l'élévation & de l'éner-

gie, mais elle dégenere souvent en enflure & en rudesse. Ses tableaux offrent de grands traits, & des images trop peu choisies: ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergumene, en homme ivre: c'est ce qui fit penser qu'il puisoit moins à la fontaine du Dieu des vers, qu'à celle du Dieu du vin. La représentation de ses *Euménides* étoit si terrible, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfants & blesser des femmes enceintes. M. de *la Harpe* a mis en vers françois plusieurs morceaux choisis de ses pieces. Les meilleures éditions de ses tragédies sont: celles de *Henri Etienne*, 1557, in-4°; & de Londres, in-folio, 1663, par *Stanley*, avec des scolies grecques, une version latine & des commentaires pleins d'érudition. Celle de *Paw.*, la Haye 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une traduction françoise, élégante & fidelle, Paris, 1770, in-8°, par M. le *Franc de Pompignan*, de l'académie françoise.

I. ESCOBAR, (Barthélemi) pieux & savant Jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble & ancienne, avoit de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zele le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624, à 66 ans. On a de lui: I. *Conciones Quadragesimales & de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guere connus qu'en Espagne.

II. ESCOBAR, (Marine d') née à Valladolid en 1554, morte saintement le 9 juin 1633, à 79 ans, est la fondatrice de la Réconciliation de *S.te Brigitte* en Espagne. Le P. *Dupont*, son confesseur, laissa des *Mémoires* sur sa vie, qu'on fit imprimer avec un titre pompeux, in-fol. Ce livre est devenu très-rare, & je ne sais si c'est un mal.

III. ESCOBAR, (Antoine) surnommé de *Mendoza*, Jésuite Espagnol, & fameux casuiste, mort le 4 juillet 1669 à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie, dans lesquels il applanit le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par l'ingénieux *Pascal*: ils sont commodes; mais l'Evangile proscrit ce qui est commode. Ses livres les plus connus sont: sa *Théologie morale*, Lyon 1663, 7 tom. in-folio, & ses *Commentaires sur l'Ecriture-sainte*, Lyon 1667, 9 tom. in-folio.

ESCOT, *Voy.* LESCOT.

I. ESCOUBLEAU, (François d') cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, étoit fils de *François* d'*Escoubleau*, marquis d'*Alluie*, d'une maison noble & ancienne. Il mérita la pourpre par les services que sa famille avoit rendus à *Henri IV*, & sur-tout par ses vertus & sa piété. *Léon XI*, *Paul V*, *Clément VIII*, *Grégoire XV*, *Urbain VIII*, lui donnerent des marques distinguées de leur amitié & de leur estime, dans les différents voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de *Sourdis* convoqua en 1624 un concile provincial. Les ordonnances & les actes de ce synode, sont un témoignage du zele dont il étoit animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut le 8 février 1686, à 53 ans.

II. ESCOUBLEAU, (Henri d') frere du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avoit moins de goût pour les vertus épiscopales que pour la vie de courtisan & de guerrier. Il suivit

Louis XIII au siége de la Rochelle, & le comte d'*Harcourt* à celui des îles de Lérins, qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat étoit d'un caractere hautain & impérieux. Le duc d'*Epernon*, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différent très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de *Richelieu*, ennemi de d'*Epernon*, prit cette affaire fort à cœur; mais *Cospéan*, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : *Monseigneur, si le Diable étoit capable de faire à* DIEU *les satisfactions que le Duc* d'Epernon *offre à l'archevêque de Bordeaux*, DIEU *lui feroit miséricorde.* Ce différent fut terminé bientôt après, mais d'une maniere bien humiliante pour l'orgueilleux d'*Epernon*, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, & de se mettre à genoux devant lui, pour écouter avec grand respect la réprimande févere qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. (*Voy.* I. VALETTE.) *Sourdis* mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scenes odieuses ou ridicules. *Voyez* aussi HOSPITAL, n°. III.

ESCULAPE, fils d'*Apollon* & de la nymphe *Coronis*. *Ovide* dit que ce Dieu informé qu'elle aimoit le jeune *Iphys*, en fut si outré, que sans considérer sa grossesse, il la perça d'une flêche & la tua. Il s'en repentit aussi-tôt, mais il ne put lui rendre la vie. Pendant qu'on se disposoit à la mettre sur le bûcher, il tira promptement de son sein le petit Esculape, & le donna à élever à *Chiron* le Centaure, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le Dieu de l'art médical. *Jupiter* irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux *Hyppolite*, par la force des remedes, le foudroya. *Apollon* pleura amérement la perte de son fils : *Jupiter*, pour l'en consoler, plaça *Esculape* dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'*Esculape*. Ce Dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponese, où on lui éleva un temple magnifique. Ce fut aux habitants de cette ville que les Romains, dans une peste qui ravageoit Rome, envoyerent des députés pour leur demander la statue de ce Dieu, afin de l'apporter à Rome. N'ayant pu l'obtenir des Epidauriens, ils étoient sur le point de remettre à la voile, lorsqu'ils virent entrer dans leur vaisseau un grand serpent, qu'ils prirent pour *Esculape*, & qu'ils emmenerent avec eux. Quand ils furent arrivés à l'embouchure du Tibre, le serpent sortit du vaisseau & s'en alla dans l'île formée par les deux bras de ce fleuve, que l'on appela Sacrée, parce qu'on y bâtit un temple en l'honneur de ce Dieu, où il étoit représenté sous la figure d'un serpent. On lui offroit des œufs, & on lui immoloit des poules & des coqs. *Esculape* eut deux fils, *Machaon* & *Podalire*, qui se rendirent célebres dans l'art de guérir toutes les maladies. Il eut aussi trois filles, *Hygiée*, *Eglé* & *Panacée*.

ESDRAS, fils de *Saraïas*, souverain pontife, que *Nabuchodonosor* fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'*Artaxerxès-Longuemain*, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le Temple qu'on avoit commencé de rebâtir sous *Zorobabel*, & qu'il

se proposoit d'achever. Arrivé à Jérusalem, l'an 467 avant J. C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit sur-tout les mariages des Israélites avec les femmes étrangeres, & se prépara à faire la dédicace de sa ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, *Esdras* leur lut la *Loi de Moïse*. Les Juifs l'appellent *le Prince des Docteurs de la Loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étoient glissées, & les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture Hébraïque pour lui substituer le caractere Hébreu moderne, qui est le même que le Chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, & qu'il établit des interpretes des Ecritures pour en expliquer les difficultés, & pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Nous avons IV *Livres* sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Eglise Latine. Le 1er. est constamment d'*Esdras*, qui y parle souvent en premiere personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la 1re année de la monarchie de *Cyrus*, jusqu'à la 20e du regne d'*Artaxercès-Longuemain*, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont *Néhémie* est l'auteur, en contient une suite, l'espace de trente-un ans. Parmi les livres apocryphes de l'Ancien-Testament, on trouve deux autres livres sous le nom d'*Esdras*. Le 1er qui porte le titre du 3e, n'est guere qu'une répétition des deux autres avec quelques additions. Dans le dernier, on trouve plusieurs erreurs parmi beaucoup de songes & de visions. L'auteur de ce quatrieme livre dit qu'au jour du jugement, il n'y aura ni premier ni dernier; que toutes les ames recevront ensemble la béatitude; que les ames des Saints sont détenues en enfer jusqu'à ce que le nombre des Elus soit rempli, &c. &c. Il raconte qu'au commencement du monde, Dieu créa deux animaux d'une grandeur monstrueuse, l'un nommé *Henoch* & l'autre *Leviathan*. Comme ils ne pouvoient être ensemble dans la septieme partie de la terre, Dieu mit *Henoch* dans une grande contrée où il y a sept milles montagnes; & il plaça *Leviathan* dans la mer, où il le garde pour en faire quelque jour un festin à ses Elus: conte puisé dans la tradition des rabbins.

ESECHIAS, *Voyez* EZECHIAS.

ESON, pere de *Jason*, fils de *Créthée*, & frere de *Pélias*, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par *Médée*, à la priere de *Jason*, son mari.

L ESOPE, le plus ancien auteur des apologues, après *Hésiode* qui en fut l'inventeur, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de *Xanthus* & d'*Idmon*. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avoit charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, & par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grece s'étoient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; *Esope* prit un ton plus simple, & ne fut pas moins célebre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux & aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, & les corriger de leurs vices & de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie,

& sous les agréments de la fable, cachoient des moralités utiles & des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grece & dans les pays circonvoisins. *Crœsus*, roi de Lydie, l'appela à sa cour, & se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. *Esope* s'y trouva avec *Solon*, n'y brilla pas moins que lui, & y plut davantage. *Solon*, austere au milieu d'une cour corrompue, philosophe avec des courtisans, choqua *Crœsus* par une morale importune : il fut renvoyé. *Esope*, qui connoissoit à fond les hommes & les grands, lui dit : *Solon*, *n'approchons point des Rois*, *ou disons-leur des choses agréables.* — *Point du tout*, répondit le sévere philosophe, *ne leur disons rien*, *ou disons-leur de bonnes choses...* *Esope* quitta de temps en temps la cour de Lydie pour voyager dans la Grece. Athenes venoit d'être mise en esclavage par le tyran *Pysistrate*, & ne supportoit le joug que fort impatiemment. Le fabuliste, témoin des murmures des Athéniens, leur raconta la fable des *Grenouilles* qui demanderent un roi à *Jupiter*. *Esope* parcourut la Perse, l'Egypte, & sema par-tout son ingénieuse morale. Les rois de Babylone & de Memphis se firent un honneur de l'accueillir d'une maniere distinguée. De retour à la cour de *Crœsus*, ce prince l'envoya à Delphes pour y sacrifier à *Apollon*. Il déplut aux Delphiens par ses reproches, & sur-tout par sa fable *des Bâtons flottants*, qui de loin paroissent quelque chose, & qui de près ne sont rien. Cette comparaison injurieuse les irrita tellement, qu'ils le précipiterent d'un rocher. *Esope*, tout philosophe qu'il étoit, ne savoit pas que, s'il faut ménager les rois, il faut aussi ne pas choquer les peuples. Toute la Grece prit part à cette mort; Athenes rendit hommage au mérite de l'esclave Phrygien, en lui élevant une statue magnifique. On rapporte une réponse fort sensée d'*Esope* à *Chilon*, l'un des sept sages de la Grece. Ce philosophe demandoit au fabuliste, quelle étoit l'occupation de *Jupiter* : — *d'abaisser les choses élevées*, (lui répondit *Esope*) & *d'élever les choses basses.* Cette réponse est l'abrégé de la vie humaine, & le tableau en petit de ce qui arrive aux hommes & aux empires... Le moine *Planudes*, auteur d'un mauvais roman sur *Esope*, le peint avec les traits les plus difformes; il lui refuse même le libre usage de la parole. Le savant *Meziriac* a assez bien prouvé, dans la *Vie* qu'il a donnée de ce philosophe, que ce portrait n'est point celui qu'ont fait les anciens, de notre fabuliste. *Planudes* auroit bien pu le copier sur lui-même: on aime à se consoler par des exemples illustres. C'est à ce moine Grec que nous devons le recueil des *Fables* d'*Esope*, tel que nous l'avons. Il est clair qu'il a entassé sous le nom du fabuliste Phrygien, beaucoup d'Apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Les meilleures éditions sont celles de *Plantin*, 1565, in-16; des *Aldes*, avec d'autres Fabulistes, 1505, in-fol. & Francfort 1610, in-8°; enfin d'Oxford 1718, in-8°. *Esope* avoit écrit ses *Fables* en prose. *Socrate* en mit quelques-unes en vers pendant sa prison; mais cette version n'est pas venue jusqu'à nous. Ce philosophe faisoit un grand cas des productions de l'esclave de *Xanthus*. *Platon*, son disciple, qui a banni de sa république *Homere* & les autres poëtes, comme les corrupteurs du genre humain, y admet *Esope* comme leur précepteur. Quelques-uns croient que *Lockman*, si célebre

chez les Orientaux, est le même que notre fabuliste.

II. ESOPE, (*Clodius*) comédien célebre, vers l'an 84 avant J. C. *Roscius* & lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. *Esope* excelloit dans le tragique, & *Roscius* dans le comique. *Cicéron* prit des leçons de déclamation de l'un & de l'autre. *Esope* étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de *Pline*, un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter & à parler, & qu'on avoit payés chacun sur le pied de 600 livres. *Esope*, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valoit près de deux millions. (*Voy.* ROSCIUS). Son fils, avec moins de talent, ne fut pas moins prodigue : on assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées : rafinement somptueux, également attribué à *Cléopâtre* dans ses débauches avec *Antoine*.

ESPAGNAC, (Jean-Baptiste-Joseph de Sahuguet-Damarzil, Baron d') né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mort à Paris le 28 février 1783. Il porta les armes à l'âge de 19 ans, se distingua en Italie en 1734, & fut aide de camp dans les campagnes de Baviere en 1742. Le maréchal de Saxe, qui connut ses talents militaires, l'employa soit comme aide-major-général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régiments des grenadiers, créés en 1745. Devenu en 1766 gouverneur de l'Hôtel-des-Invalides, il y maintint l'ordre & y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1780, & ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui : I. *Campagnes du Roi en* 1745, 46, 47 & 48, 4 vol. in-8°. II. *Essai sur la science de la Guerre*, 1751, 3 vol. in-8°. III. *Essai sur les grandes Opérations de la Guerre*, 1755, 4 vol. in 8°: ouvrages qui annoncent les vues saines d'un officier expérimenté. IV. *Supplément aux Rêveries du maréchal de Saxe*, Paris 1773, 2 vol. in-8°. V. Il a donné l'Histoire de ce même Maréchal en 3 vol. in-4°. & 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires, à cause des plans de bataille & des marches qu'on trouve dans l'in-4°. L'Auteur, après avoir raconté les exploits guerriers de son Héros, finit comme *Plutarque*, par les anecdotes & les traits particuliers de sa vie; mais il n'a pas tout dit. Le baron d'Espagnac avoit épousé à Bruxelles, le 18 décembre 1748, *Suzanne-Elizabeth* baronne de *Beyer*, dont il a eu quatre garçons & une fille.

ESPAGNANDEL, (Matthieu l') sculpteur célebre, florissoit à la fin du dernier siecle. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite, entr'autres, le retable de l'autel des Prémontrés, & celui de la chapelle de la grande salle du Palais. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellents : tels sont *Tigrane*, roi d'Arménie; un *Flegmatique*; deux Termes, représentant, l'un *Diogene*, l'autre *Socrate*.

I. ESPAGNE, (Charles d') petit-fils de *Ferdinand* de la *Cerda*, gendre de *St. Louis*, ayant eu le malheur de perdre son grand-pere, fils aîné d'*Alfonse X*, roi de Castille, avant son bisaïeul, fut exclus de la couronne, à laquelle succéda *Sanche*, fils puiné d'*Alfonse*. Cette branche, déshéritée, vint s'établir en France, & *Charles* fut un des favoris du roi *Jean*, qui lui donna l'épée de connétable en 1350. Ce n'étoit pas pour récompenser ses services; il n'en avoit rendu aucun. Son mérite, pour cette charge, fut sa

naissance & sa faveur. Il étoit si fier de l'un & l'autre, qu'il s'attira la haine de *Charles* le *Mauvais*, comte d'Evreux & roi de Navarre. Ce cruel prince, indigné de ce que d'*Espagne* empêchoit qu'on ne lui fit justice au sujet de quelques terres qu'il réclamoit, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les meurtriers escaladerent le château, & massacrerent le connétable dans son lit, entre onze heures & minuit, le 6 janvier 1354. Le roi assassin en fut quitte pour quelques excuses, qu'il fallut encore solliciter longtemps.

II. ESPAGNE, (Louis d') nommé amiral de France en 1341, étoit frere du précédent. Il servit sous *Philippe IV*, dans la guerre contre les Anglois; & sous *Charles* de *Blois*, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province, sur *Jean* de *Montfort*, concurrent de *Charles* de *Blois*, Guerande d'assaut, & Dinan par composition; mais, en assiégeant Quimperlé par mer, les Anglois dissiperent sa flotte, & il fut obligé de se sauver dans une barque de pêcheur. Il conçut un si violent dépit de sa défaite, qu'il obligea *Charles* de *Blois*, qui assiégeoit Hennebond, de lui livrer deux chevaliers Anglois pour leur faire trancher la tête à la vue des assiégés, & se venger ainsi sur ces deux malheureux de toute la nation. *Charles* de *Blois* fut forcé de le faire, quoiqu'à regret; mais les assiégés furent les délivrer. Ils firent une sortie sur un quartier éloigné du lieu où les prisonniers étoient gardés: chacun se porta à l'attaque, & pendant ce temps, une partie de la garnison enleva les prisonniers sans peine. Peu après, *Louis* revint en mer, toujours la vengeance dans le cœur; mais sa flotte fut de nouveau dissipée. Il vivoit encore en 1351. Son fils unique fut assassiné par ordre de *Pierre* le *Cruel*, & ne laissa point d'enfants.

ESPAGNE, (le Cardinal d') *Voy.* MENDOZA, n° I.

III. ESPAGNE, (Jean d') ministre de l'Eglise Françoise de Londres au XVIIe siecle, a composé divers Opuscules, publiés en 1670 & 1674. On cite principalement celui qui a pour titre: *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la Religion.*

ESPAGNET, (Jean d') président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumieres & ses vertus, goûta la nouvelle philosophie. Il donna au public des marques du progrès qu'il y avoit fait, dans son *Enchiridion Physicæ restitutæ*; Paris, 1623, in-8°, & traduit en françois sous ce titre: *La Philosophie des Anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8°, livre anonyme. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots: *Spes mea est in Agno.* On y trouve un traité de la Pierre philosophale, intitulé: *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ*, (*Voy.* HERMÈS). Ce savant magistrat publia encore à Paris, en 1616, un vieux manuscrit in-8°, intitulé: *Rosier des Guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune Prince.* Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour; mais il y en avoit déjà une édition plus ample en 1523, in-f°. Le public fit un accueil favorable à ces différents ouvrages, quoiqu'à dire le vrai, on ne puisse pas en tirer de grandes lumieres.

ESPAGNOLET, (Joseph RIBEIRA, *dit* l') peintre, naquit en 1580, à Xativa, dans le royaume

de Valence en Espagne. Il étudia la maniere de *Michel-Ange* de *Caravage*, qu'il surpassa dans la correction du dessin; mais son pinceau étoit moins moelleux. Les sujets terribles & pleins d'horreur, étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité, mais peut-être avec trop de ferocité. Son goût n'étoit ni noble, ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. L'*Espagnolet*, né dans la pauvreté, y vécut long-temps; un cardinal l'en tira, & le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misere pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du viceroi, & mourut dans cette ville en 1656, à 76 ans, laissant de grands biens & de beaux tableaux. Le pape l'avoit fait chevalier de Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples & à l'Escurial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

ESPARBEZ. *Voy.* I. LUSSAN.

ESPARRON, (Charles-d'Arcussia, vicomte d') seigneur Provençal, s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du XVIe siecle. Il fit part au public de ses amusements, dans un *Traité* assez estimé, in-4°; Rouen, 1644.

ESPEISSES. *Voy.* DESPEISSES... BAUVES... & I. FAYE.

ESPEN, (Zeger-Bernard van-) né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit, avec beaucoup de succès, une chaire du college du pape *Adrien IV*. Ami de la retraite & de l'étude, il ne fut connu du public que par ses ouvrages. Ayant perdu la vue à 65 ans, par une cataracte levée deux ans après, il n'en fut ni moins gai, ni moins appliqué. Ses sentiments sur le *Formulaire* & sur la bulle *Unigenitus*, l'espece d'approbation qu'il donna au sacre de *Steenoven*, archevêque d'Utrecht, remplirent ses derniers jours d'amertume. Les traverses qu'il essuya, l'obligerent de se retirer à Mastricht, puis à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728, à 83 ans, dans de grands sentiments de piété. *Van-Espen* est, sans contredit, un des plus savants canonistes de ce siecle. Son ouvrage le plus recherché par les jurisconsultes, est son *Jus Ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclésiastique, y sont discutés avec autant d'étendue que de sagacité. On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un *Recueil de tous les Ouvrages de Van-Espen*, en 4 vol. in-f°. Cette édition, enrichie des observations de *Gibert* sur le *Jus Ecclesiasticum*, & des notes du Pere *Barre*, offre ce que la morale, le droit canonique & même le civil, ont de plus important.

ESPENCE, (Claude d') né à Châlons-sur Marne en 1511, de parents nobles, prit le bonnet doctoral de Sorbonne, & fut recteur de l'université de Paris. Il prêcha avec distinction; mais ayant appelé, dans un de ses sermons, la *Legende Dorée*, la *Légende Ferrée*, on en inféra très-mal-à-propos qu'il ne croyoit pas au culte des Saints: il doutoit seulement de certains faits rapportés par les légendaires. La faculté de Paris alloit le censurer; mais il s'expliqua dans un autre discours, & le calme succéda à cet orage passager. Le cardinal de *Lorraine*, qui connoissoit son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. *D'Espence* le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette Eminence y fit pour la rati-

fication de la paix entre *Charles-Quint* & *François I.* Le cardinal de *Lorraine* le mena encore à Rome en 1555. *D'Espence* brilla tellement sur ce nouveau théâtre, que *Paul IV* voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Mais il survint un inconvénient (dit le P. *Bertier*, qui parut contraire aux intérêts de la France. Les Impériaux demanderent le chapeau pour trois religieux; & alors le cardinal de *Lorraine*, qui favorisoit le projet de faire entrer *d'Espence* dans le sacré college, renonça à cette idée. « *J'ai mieux aimé* (dit-il en écrivant au Roi) *qu'il n'y fût point, que d'y mettre tant de moines; de façon que j'ai supplié S. S. de s'en déporter, &, par même moyen, ai chassé toute cette fraterie* ». *D'Espence*, aimant bien moins le séjour de Rome que celui de Paris, revint en France, & parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, & au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre à Paris le 5 octobre 1571, à 60 ans. C'étoit un des docteurs les plus judicieux & les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il désapprouvoit les persécutions, quoique fort attaché à répandre la Foi catholique. Il étoit très-versé dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité & une noblesse que les théologiens de son temps ne connoissoient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant *Richard Simon*, qui rabaisse un peu le savoir de *d'Espense*. On a de lui, I. Un *Traité des Mariages clandestins*; il y prouve que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parents. II. Des *Commentaires* sur les *Epîtres de S. Paul* à *Timothée* & à *Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie & la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs *Traités de Controverse*, les uns en latin, les autres en françois. Tous ses *Ouvrages Latins* ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPÉRANCE. Les Grecs en avoient fait une Divinité, qu'ils honoroient sous le nom d'*Elpis*, que les poëtes font accompagner les hommes pendant toute leur vie, & qui les soutient jusqu'à la mort. Ils lui donnent des ailes, parce que c'est le propre de l'espérance de fuir & de s'éloigner toujours. Sophocle l'appelle vagabonde, qui ne s'arrête jamais. Elle avoit plusieurs Temples à Rome. *Voyez* l'article FOI.

ESPERIENTE, (Philippe Callimaque) né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de *Buonacorti*, alla à Rome sous le pontificat de *Pie II*, & y forma avec *Pomponius Lætus* une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco*; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente*. *Paul II*, successeur de *Pie*, s'étant imaginé que la nouvelle académie cachoit quelque mystere pernicieux, en poursuivit les membres avec la derniere rigueur. *Espériente* se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi *Casimir III* lui confia l'éducation de ses enfants, & le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise & à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, & consuma ses meubles, sa bibliothéque & plusieurs de ses écrits. Cette perte l'accabla de tristesse. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui,

I. *Commentarii rerum Persicarum*, à Francfort 1601, in fol. II. *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis & Tartaris contra Turcas movendis*, &c. Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. III. *Attila*, in-4°, ou Histoire de ce roi des Huns. IV. *Historia de rege Uladislao, seu clade Vernensi*, in-4°. *Espériente* l'a emporté, dans cet ouvrage, suivant *Paul Jove*, sur tous les historiens qui ont écrit depuis *Tacite*; il la compare à la *Vie* d'*Agricola*; mais ce jugement trop favorable prouve que *Jove* ne savoit pas tenir le milieu convenable, ni dans ses satyres, ni dans ses éloges. L'article sur *Espériente*, qu'on trouve dans le Dictionnaire de *Bayle*, est fort inexact.

ESPERNON, *Voy.* VALETTE.

ESPINASSE, (Philibert de l') sire de la Clayette, chevalier, surnommé *le grand Conseiller du Roi Charles V*, étoit fils de *Jean* de l'*Espinasse*, chevalier, & de *Marguerite* de *Sercey*. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1475, pour la treve que l'on conclut avec le roi d'Angleterre, & fut attaché ensuite à l'éducation du Dauphin en 1380. Enfin, il accompagna en Angleterre le sire de la *Tremouille*, dans la descente qu'y firent les François. Il est la tige des branches de la *Clayette*, de *St. André*, de *Sully*, de *la Faye*, & autres, qui toutes ont porté son nom.

ESPINE, *Voy.* GRAINVILLE.

ESPINAY, (Timoléon d') seigneur de *St. Luc*, servit sur terre & sur mer; sur terre avec moins d'éclat, sur mer avec plus de dignité. Il commandoit la premiere escadre, avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de *Richelieu*; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever *St. Luc* jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne s'étoit démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. *St. Luc* eut pour récompense le bâton de maréchal de France, & la lieutenance-du-roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea, depuis, qu'à vivre dans le luxe & les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644. Son pere, *François* d'ESPINAY, dit le *Brave St.-Luc*, l'un des favoris d'*Henri III*, passoit pour le cavalier le plus accompli de la cour. Les historiens disent qu'il avoit peu de pareils en valeur, & aucun en générosité, en esprit & en politesse, mais il ne savoit pas garder un secret. *Henri III* aimant tendrement une fille de qualité, & n'en étant pas moins aimé, en fit confidence à *St-Luc*, & lui recommanda fortement de n'en jamais parler. *Saint-Luc* le lui promit; cependant quelques moments après, il alla tout dire à sa femme, qui s'en servit pour faire sa cour à la reine. *Henri* fut si irrité de l'indiscrétion de la femme & de la perfidie du mari, que *St-Luc* eût couru grand risque, s'il ne se fût enfui à propos. Ce fut lui que le comte de *Brissac* envoya en 1594, à *Henri IV* qui étoit à Senlis, pour traiter de la réduction de Paris, & pour aller ouvrir les portes de la capitale à son roi légitime. D'*Espinay* fut tué au siége d'Amiens en 1597... *Voy.* NOSTRADAMUS, n°. IV.

ESPRIT, (Jacques) né à Beziers en 1611, entra, en 1629, dans l'Oratoire, qu'il quitta 5 ans après pour rentrer dans le monde. Il avoit toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de *la Rochefoucault*, le chancelier

Seguier

Seguier & le prince de *Conti*, lui donnerent des témoignages non équivoques de leur estime & de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de 2000 liv. & un brevet de conseiller d'état ; le troisieme le combla de bienfaits, & le consulta dans toutes ses affaires. *Esprit* mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il étoit membre de l'académie Françoise. Il fut un de ceux qui brillerent dans l'aurore de cette compagnie, mais qui auroient beaucoup moins de réputation à présent. Les ouvrages d'*Esprit* sont : I. Des *Paraphrases de quelques Pseaumes*, qu'on ne peut gueres lire avec plaisir, quand on connoît celles de Massillon. II. La *Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678 ; & Amsterd. in-8°, 1716 : livre médiocre, qui n'est qu'un commentaire des *Pensées* du duc de *la Rochefoucault*. C'est, dans quelques endroits, l'ingénieux *Horace* commenté par le pesant *Dacier*. Mais du moins on ne peut pas lui reprocher que sa morale tombe plus sur les personnes que sur les vices : défaut qu'on rencontre dans la plupart des moralistes modernes. D'ailleurs, *Esprit*, après avoir montré la fausseté des vertus purement humaines, finit tous ses chapitres par la démonstration de la réalité des vertus chrétiennes. *Louis* de *Bans* a tiré de ce livre, son *Art de connoître les hommes*.

ESPRIT FOLLET, Voy. HUDEKIN.. & BODIN, n° III. de cet ouvrage.

ESQUIVEL, *Voy.* ALBA.

I. ESSARS, (Pierre des) fut l'un des seigneurs François qui passerent en Ecosse au secours du roi contre les Anglois, & il fut fait prisonnier dans un combat en 1402. De retour en France, il s'attacha au duc de *Bourgogne*, & obtint par la protection de ce prince les places de prévôt de Paris, de grand-bouteiller, de grand-fauconnier, de grand-maître des eaux & forêts, de trésorier de l'épargne, & de surintendant des Finances. Outre ces charges, il étoit encore gouverneur de Nemours & de Cherbourg, où il se retira après avoir perdu les bonnes grâces du duc de *Bourgogne*, parce qu'il avoit voulu s'attacher au dauphin, duc de Guienne. Il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1413, qu'il revint secrettement à Paris. Il se cacha à la Bastille ; mais il en fut tiré par la faction des *Bouchers*, & mis en prison au Louvre, puis au palais, où son procès lui fut fait. Accusé d'avoir voulu enlever le roi & le duc de Guienne, il fut condamné à perdre la tête, & exécuté aux halles le 1er juillet 1413. Son corps fut porté à Montfaucon, où quatre ans auparavant il avoit fait mettre celui de *Jean* de *Montagu*, grand-maître de France. Il en fut depuis tiré, & porté à l'église des Mathurins, où il fut solemnellement enterré, parce que sa veuve avoit obtenu la restitution de ses biens confisqués, & fait purger sa mémoire. Le religieux de S. Denys, qui a écrit l'Histoire de *Charles VI*, dit que « *des Essars* » étoit un homme fort emporté, » qui agissoit en tout ce qu'il fai- » soit, avec plus de chaleur & de » précipitation que de jugement ; » qu'il s'embarrassa dans les fac- » tions, & s'engagea dans le pé- » rilleux maniement des finances » du royaume ; qu'il se laissa aller » à la passion aveugle d'élever sa » maison ; qu'il ne pensa qu'à en- » richir son frere & ses amis, & » que pour ce sujet il porta le duc » de *Bourgogne* à exiger de l'argent » des peuples, sous les titres co-

» lorés de réformation, d'em-» prunts de deniers, & sous d'au-» tres prétextes». Peu s'en fallut que son frere *Antoine* des *Essars* n'essuyât le même sort que lui. Ce fut cet *Antoine* qui fit placer la statue colossale de *St. Christophe*, qu'on voit à la cathédrale de Paris, & ce fut en action de grâces de sa délivrance : on peut juger de l'excès de sa frayeur, (dit *Villaret*) par l'énormité de l'*Ex voto*.

II. ESSARS, (Charlotte des) comtesse de Romorentin, fille de *François* des *Essars*, lieutenant-général pour le roi en Champagne, étoit pleine d'esprit & d'agrémens. Elle suivit dans sa jeunesse la comtesse de *Beaumont-Harlai*, sa parente, en Angleterre, où elle plut beaucoup. Ayant paru à la cour, *Henri IV* en devint amoureux en 1590, & en eut deux filles, qui furent ensuite légitimées. Elle n'en fut pas moins sensible à l'amour de *Louis* de *Lorraine*, cardinal de *Guise*, avec qui elle vécut dans la plus grande intimité. (*Voyez* GUISE, n° VI.) Après la mort de ce prélat, elle épousa en 1630 le maréchal de l'*Hôpital*, connu alors sous le nom de *du Hallier*. Les intrigues politiques de cette femme ambitieuse lui attirerent bientôt une disgrace éclatante. « Elle avoit (dit *Moréri*) un fils au » service du duc de *Lorraine*, ap-» pelé le chevalier de *Romorentin*, » qu'elle avoit eu du cardinal de » *Guise*. Elle crut que le moyen » d'élever ce fils, étoit de travail-» ler à la réconciliation du duc » avec le roi, & de le faire réta-» blir dans ses états. M. *du Hallier*, » pressé par sa femme de s'em-» ployer pour cette négociation, » remontra au roi & au cardinal » de *Richelieu*, que dans la con-» jončture où se rencontroient » les affaires de Sa Majesté, il lui » sembloit qu'il seroit de son ser-» vice de retirer le duc d'avec les » Espagnols par quelque traité. » Madame *du Hallier*, de son côté, » joignant ses remontrances à cel-» les de son mari, fit savoir à la » princesse de *Cantecroix*, que le » duc avoit épousée, quoiqu'il eût » encore une autre femme, que » son intérêt particulier étant de » se voir bientôt souveraine, elle » devoit employer toute son adres-» se à persuader au duc de ne pas » refuser la paix, & le recouvre-» ment de ses états. On entra donc » en traité de part & d'autre, & la » paix fut conclue à Saint-Ger-» main en 1641. Le duc se croyant » lésé par cet accord, & se trou-» vant trop foible pour résister aux » troupes du roi de France, se » retira avec ses troupes entre » Sambre & Meuse. Pour colorer » cette retraite, il dépêcha un » courrier au cardinal de *Richelieu*, » par lequel il l'avertissoit que ce » qui l'obligeoit à se retirer, n'étoit » pas qu'il eût dessein de violer son » traité ; mais que la crainte que » Madame *du Hallier* lui avoit don-» née qu'il avoit dessein de le faire » arrêter, en étoit l'unique cause : » pour justifier que cette crainte » n'étoit pas fondée en l'air, il lui » envoya un billet écrit de cette » dame à la mere supérieure des » filles de la Congrégation de » Nancy ». Le cardinal indigné, ordonna à *du Hallier*, qui faisoit alors le siége de la Charité, d'envoyer sa femme dans une de ses maisons. C'est dans cette retraite forcée qu'elle mourut en 1651, sans enfants de *du Hallier*, qui n'avoit point été enveloppé dans sa disgrace, parce qu'il n'avoit eu aucune part à ses imprudentes menées.

ESSÉ, *Voy.* MONTALEMBERT.

ESSEX, (Robert d'Evreux com-

te d') fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, est fameux par ses aventures & par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine *Elizabeth*, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. *Essex* déracha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portoit, & l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. Celui qui la faisoit étoit d'une figure noble & aimable; il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine, quoique âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût assez vif. *Essex* obtint les premieres places & les plus grands honneurs. Il paroît que pendant quelque temps il se crut maître du cœur de sa souveraine. S'il étoit contredit dans quelques-uns de ses desirs, il s'éloignoit de la cour & faisoit acheter son retour. Il en usoit si familiérement avec *Elizabeth*, que, sous prétexte d'indisposition, il eut l'insolence d'entrer chez elle en robe-de-chambre. Ce qui sembloit justifier le goût d'*Elizabeth* pour son favori, c'est qu'il étoit aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, & se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elizabeth*. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretiere, & enfin le mit de son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599, il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de 20 mille hommes, & il la laissa dépérir. La reine, qui avoit encore pour lui quelques bontés, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Cependant il espéroit toujours de fléchir cette princesse. Il lui écrivit un jour: « Qu'il baisoit la verge dont elle se servoit pour le corriger, & qu'il alloit s'enterrer dans une campagne pour y expier ses fautes, & pour déplorer le malheur d'être éloigné de sa présence ». Le comte ayant une épouse aimable & spirituelle, qui tâchoit de calmer son ame agitée, en lui faisant lire les chefs-d'œuvres de l'antiquité, ne put cependant le guérir, dans la solitude, des chimeres de l'ambition. Son ressentiment contre *Elizabeth* s'enflamma au lieu de s'éteindre. Il résolut de se venger d'elle. Pour augmenter le nombre de ses partisans, il flatta les Catholiques, il caressa les Puritains, dont la secte audacieuse s'étendoit de jour en jour. Sa maison, devenue une espece de prêche, fut le théâtre de ces nouveaux enthousiastes. La reine n'étoit point épargnée dans les propos qu'on y tenoit. *Essex* la peignoit comme une vieille femme, d'un esprit aussi cassé que le corps. *Elizabeth*, qui avoit beaucoup des petitesses de son sexe, & qui étoit extrêmement délicate sur l'article de la beauté, sentit ces traits injurieux en femme & en souveraine. L'imprudent *Essex* s'attacha, dans le même temps à *Jacques*, roi d'Ecosse, auquel il promettoit tous ses soins pour lui assurer le trône d'Angleterre. Il traça le plan d'une revolte; il résolut avec ses partisans d'attaquer le palais, d'obliger la reine à convoquer un parlement, & de changer l'administration du royaume. Il ne doutoit pas que les habitants de Londres ne prissent les armes au premier signal. Mais la cour, inf-

truite du complot, avoit pris de bonnes mesures. *Essex* parut dans la ville, accompagné de 200 hommes. Ses exhortations séditieuses furent sans effet. On le poursuivit; malgré sa bravoure il se rendit à discrétion. Loin de se défendre devant ses juges, il s'abandonna aux sentiments de religion qu'il avoit affectés par politique. Il se reconnut coupable, & dénonça ses amis; démarche que, dans d'autres temps, il eût regardée comme une bassesse. *Elizabeth*, cruellement agitée, balança entre la justice & la clémence. Elle sentit, dit-on, renaître une passion mal éteinte, & si le comte avoit voulu demander grâce, il est vraisemblable qu'elle lui auroit pardonné. Il fut exécuté en 1601 à la Tour, de peur que le spectacle du supplice ne causât une émotion populaire. Il n'avoit que 34 ans. « Issu de la maison royale » par les femmes, doué de talents » supérieurs & de qualités héroï» ques, il se perdit, (dit M. l'abbé *Millot*, » faute de savoir jouir » du bonheur avec la modération » nécessaire. Le peuple auquel il » étoit très-cher, fut indigné de » sa mort, & la reine n'entendit » plus les acclamations ordinaires » lorsqu'elle se montra en public ». Le goût qu'*Elizabeth* avoit eu autrefois pour lui, & dont il étoit en effet très-peu digne, a servi de canevas à des romans & à des tragédies..... *Voy.* VIII. *ELIZABETH*, & VI. *CORNEILLE*.

EST, *Voy.* XV. ALFONSE d'EST, CLEMENT VIII, n° IX. & *ESTIUS*.

I. ESTAMPES, (Léonor d') d'une illustre maison du Berri, fut placé sur le siége de Chartres, en 1620, & transféré à l'archevêché de Reims en 1641. Il signala son zele pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, en faisant condamner deux libelles, l'un intitulé: *Admonitio ad Regem Christianissimum*, par le Jésuite *Eudæmon*; & l'autre intitulé: *Mysteria politica*, par le Jésuite *Keller*. Ces deux ouvrages attaquoient l'autorité des rois. Ce fut l'occasion d'une des plus violentes tempêtes que les Jésuites aient jamais essuyées. D'*Estampes* dressa la censure des deux livres: elle fut adoptée par toute l'assemblée; mais quelques évêques, partisans de la société, signerent un désaveu de la censure, & firent évoquer l'affaire au conseil. L'évêque de Chartres leur opposa vainement, pour faire cesser les murmures qu'une telle conduite excitoit parmi le bons citoyens, de reconnoître les vérités que les deux Jésuites avoient appuyées. Les esprits étoient si peu éclairés alors, que, dans les états généraux de 1614, le tiers-état ne put jamais obtenir la publication de la déclaration, *qu'aucune puissance, ni temporelle ni spirituelle, n'a droit de disposer du Royaume, & de dispenser les sujets de leur serment de fidélité*. Les choses ont tellement changé depuis, que l'illustre pontife *Benoît XIV* a imposé silence dans ces derniers temps à des religieux, qui vouloient soutenir dans une these la proposition contre laquelle le tiers-état s'étoit élevé en 1614. Ce grand pape sentoit que de telles questions ne font qu'irriter les esprits, & diminuer la confiance des princes, sans augmenter l'autorité du pontife.

II. ESTAMPES - VALENÇAY, (Achille d') connu sous le nom de *Cardinal* de *Valençay*, naquit à Tours en 1593. Il se signala aux siéges de Montauban & de la Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avoit été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La Religion lui confia la place de général des ga-

teres. Son courage éclata dans toutes les occasions, & sur-tout à la prise de l'île de Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape *Urbain VIII* l'ayant appelé à Rome, pour se servir de son bras contre le duc de *Parme*, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643, par préférence au savant *Hallier*. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne, avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de *Valençay* mourut le 15 juillet 1646, à 53 ans, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtoient gueres plus à faire qu'à proposer.

III. ESTAMPES, (Jacques d') de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanois, &c. étoit fils de *Claude d'Estampes*, capitaine des gardes-du-corps de *François de France*, duc d'Alençon. Il porta les armes dès sa jeunesse, & se signala en divers siéges & combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre, l'an 1641, & rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine *Anne d'Autriche* lui procura le bâton de maréchal de France, en 1651 : c'étoit une récompense due à son exactitude, à sa vigilance & à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

IV. ESTAMPES. (la Duchesse d') *Voy.* PISSELEU.

ESTANG, (L') *Voy* LESTANG.... SALLE, n°. II... & TENDE.

I. ESTHER *ou* EDISSA, Juive de la tribu de *Benjamin*, fut cousine germaine de *Mardochée*. Le roi *Assuerus* l'épousa, après avoir répudié *Vasthi*. Ce monarque avoit un favori nommé *Aman*, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori, irrité de ce que *Mardochée* lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. *Esther* ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, & la permission de tirer vengeance de leur ennemi., le même jour qu'*Aman* avoit destiné à leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituerent la fête de *Purim* ou *des Sorts*, parce qu'*Aman* s'étoit servi du sort pour savoir quel jour feroit le plus malheureux aux Israëlites. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Ecriture appelle *Assuerus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paroissent convenir à *Darius*, fils d'*Hystaspes*, & ne conviennent qu'à lui. On est encore plus partagé sur l'auteur de ce livre. Le sentiment le plus commun est, qu'on doit attribuer à *Mardochée* au moins les IX premiers chapitres : le reste ne se trouve pas dans l'Hébreu : néanmoins, le concile de Trente l'a reconnu canonique en son entier.

II. ESTHER, autre belle Juive, brilla au XIV[e] siecle, sous *Casimir III*, dit le *Grand*, roi de Pologne, qui en fit sa maîtresse. Ce prince, trop adonné aux femmes, accorda de très-grands privileges en Pologne & en Lithuanie aux Juifs, en considération de celle qu'il aimoit ; & le peuple circoncis donna autant de bénédictions à la nouvelle *Esther*,

que les anciens Hébreux avoient fait à leur reine.... *Voyez* l'article III. BARBE.

ESTIENNE, (François d') seigneur de S. Jean de la Salle & de Monsuron, fut conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, & enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savants jurisconsultes du XVIe siecle, a laissé un livre estimable sous le titre de *Decisiones Stephani.*

ESTIENNE, (les Imprimeurs) *Voy.* ETIENNE., n°. 17 à 21.

ESTIUS, (Guillaume) né vers l'an 1542, à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'*EST*, prit le bonnet de docteur a Louvain en 1580. Ses talents le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de St. Pierre & chancelier de l'université. *Estius* mourut dans cette ville le 20 septembre 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux & modeste, & d'un prêtre vertueux. Tout le temps de sa vie fut employé à composer & à enseigner; & ce double travail ne l'empêchoit pas de rendre tous les services qu'on exigeoit de sa charité & de son zele. On doit à ses veilles: I. Un excellent *Commentaire sur le Maître des Sentences*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1696. Cet ouvrage, nourri de passages de l'Ecriture & des Peres, est fort recommandé aux jeunes théologiens par *Dupin.* Le commentateur suit exactement son auteur, sans s'égarer dans des questions étrangeres. Il imite sa methode, en établissant sa doctrine par l'écriture, les Peres & le raisonnement. Il est écrit avec netteté & facile à entendre. II. Un *Commentaire sur les Epîtres de St. Paul*, en 2 vol. Rouen 1709, in-f°; rempli d'une vaste & solide érudition, mais trop diffus. Il est vrai qu'avec ce commentaire on peut se passer facilement de tous les autres. *Jean* de *Gorcum* en a donné un abrégé dans sa *Medulla Paulina*, Lyon 1623, in-8°. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture-sainte*, Douai 1628, in-fol., dont *Calmet* fait peu de cas, mais que d'autres savants ont conseillé de lire pour la clarté & la solidité. Cet ouvrage est le fruit des conférences qu'*Estius* faisoit dans le séminaire de Douai: il n'est donc point étonnant qu'il ait mêlé quelquefois des questions théologiques aux interprétations littérales. IV. Un *Discours* latin, prononcé en 1587, contre ceux qui sont économes de leur savoir, & qui, renfermant leurs lumieres dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général, par de bons ouvrages, soit aux particuliers, par des avis. Ce Discours est à la fin du *Tractatus triplex de ordine amoris*, Louvain 1685. Tous les écrits d'*Estius* sont en latin.

I. ESTOILE, (Pierre de l') grand-audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, laissa divers manuscrits dont on tira: I. Son *Journal de Henri III*; l'abbé *Lenglet* du *Fresnoy* en a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8°. L'éditeur l'a enrichie de plusieurs pieces rares sur la Ligue, choisies dans la foule des libelles, des satyres & des ouvrages polémiques que ces temps orageux produisirent. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, & finit au mois d'août 1589. II. *Journal du regne de Henri IV*, avec des remarques historiques & politiques du chevalier C... B... A... (l'abbé *Lenglet* du *Fresnoy*) & plu-

sieurs pieces historiques & politiques du même temps, la Haye 1741, 4 vol. in-8°. Il faut remarquer que les années, 1598, 1599, 1600, 1601, manquent dans le *Journal de l'Estoile*. On y a suppléé dans cette édition par des suppléments donnés pour la premiere fois en 1636, & dont l'auteur est anonyme. Les deux Journaux du grand audiencier avoient été publiés par Mrs. *Godefroi* à Cologne, (*Bruxelles*) : le premier, sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8° ; le second, sous celui de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, 1719, 2 vol. in-8° avec figures. Ces Mémoires renfermant plusieurs choses retranchées dans l'édition de l'abbé *du Fresnoi*, les curieux les recherchent d'autant plus qu'ils sont devenus rares. *L'Estoile* paroît dans ses deux Journaux, attaché au parlement, bon citoyen, honnête homme, écrivain véridique, qui dit également le bien & le mal, le bien avec plaisir, le mal avec naïveté. Il étoit très-instruit de toutes les particularités du regne de *Henri III*, & de celui de *Henri IV*, & il entre dans les détails les plus curieux. Les affaires de l'état y sont pêle-mêle avec celles de sa famille. Les morts, les naissances, le prix des denrées, les maladies dominantes, les événements plaisants ou tristes, & tout ce qui fait le sujet des conversations, est l'objet de son Journal. Il se rétracte avec autant de bonne-foi qu'il avoit affirmé avec facilité. Ce répertoire présente un tableau fidele des bruits populaires, & de leur origine souvent si incertaine, de leur accroissement impétueux, & de leur chute aussi rapide que leur naissance. L'auteur cache, sous un air simple & franc, un caractere caustique & malin : il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu beaucoup de lecteurs.

II. ESTOILE, (Claude de l') fils du précédent, a moins de célébrité que son pere, quoiqu'il fût un des cinq auteurs que le cardinal de *Richelieu* employoit à faire ses mauvaises pieces dramatiques. Il fut reçu à l'académie Françoise en 1632, & mourut en 1652, âgé d'environ 58 ans, suivant les uns ; & suivant d'autres, en 1651, à 54 ans. Peu accommodé des biens de la fortune, mais plein d'honneur, il aima mieux quitter la capitale avec une femme sans biens qu'il avoit épousée, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. *Pelisson* dit de lui, « qu'il avoit plus de génie » que d'étude & de savoir ». Il connoissoit pourtant assez bien les regles du théâtre. C'étoit un censeur difficile, & pour lui même, & pour les autres. Il fit (dit-on) mourir de douleur uu jeune Languedocien, venu à Paris avec une *Comédie* qu'il croyoit un chef-d'œuvre, & dans laquelle le sévere critique reprit mille défauts. On rapporte de *Claude* de l'*Estoile*, ce qu'on a conté de *Malherbe* & de *Moliere*, qu'il lisoit ses ouvrages à sa servante. On a de lui deux *Pieces de théâtre* très-médiocres, des *Odes* qui le sont un peu moins, & des *Stances* qui offrent quelquefois de la précision, de l'énergie, ou de la délicatesse. Ses *Odes* se trouvent dans le *Recueil des Poëtes François*, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOUTEVILLE, (Guillaume d') cardinal, archevêque de Rouen, étoit fils de *Jean d'Estouteville*, d'une ancienne & illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les régnes de *Charles VII* & de *Louis XI*, réforma l'université de Paris, & protégea les savants. C'étoit un homme intrépide, & exact observateur de la justice. On dit que le

Barigel de Rome ayant surpris un voleur, & voulant le faire mourir sur-le-champ, comme il ne trouvoit pas de bourreau, il obligea un prêtre François, qui passoit par ce même endroit, de faire cet office indigne de son caractere. Le cardinal l'ayant su, & n'ayant pu en tirer raison, envoya chercher le Barigel, & le fit pendre aussi-tôt à une fenêtre de sa maison. Partisan zélé de la Pragmatique-sanction, il assembla les évêques à Bourges, où l'on traita des moyens de bien observer ce réglement. On prit des mesures à cet égard, malgré les instances que les députés de l'église de Bordeaux & *Pierre* leur archevêque, firent en faveur du pape, à qui ils vouloient qu'on laissât une pleine puissance. D'*Estouteville* mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédoit 6 évêchés, tant en France qu'en Italie, 4 abbayes & 3 grands-prieurés; mais il en employoit la meilleure partie à la décoration des églises dont il étoit chargé, & au soulagement des pauvres. C'est lui qui commença le beau château de Gaillon.

ESTRADES, (Godefroi, comte d') maréchal de France, & viceroi de l'Amérique, servit longtemps en Hollande, sous le prince *Maurice*, auprès duquel il faisoit les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine & grand négociateur. Nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté, le 10 octobre de cette année, par le baron de *Vatteville*, ambassadeur d'Espagne, que son souverain désavoua. Le roi d'Espagne fit plus, il donna ordre à tous ses ministres, dans les cours étrangeres, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France, dans les cérémonies publiques. Le comte d'*Estrades* ayant négocié, en 1662, la vente de Dunkerque, fut chargé de recevoir cette ville des mains des Anglois. Quoique *Charles II* eût signé le traité, le parlement s'y opposoit vivement, & la garnison Angloise refusoit d'évacuer la place. Mais le comte d'*Estrades* répandit à propos des sommes considérables; & le gouverneur & la garnison s'embarquerent pour Londres. Ils rencontrerent la barque qui portoit l'ordre du parlement de ne point remettre Dunkerque aux François; il étoit trop tard. Cette affaire étoit terminée, grâce au zele actif & ingénieux de d'*Estrades*. De retour à Paris, il fut envoyé, de nouveau, à Londres en 1666, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint, avec une vigoureuse fermeté, les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de *Watteville*, ambassadeur d'Espagne, qui avoit voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'*Estrades* passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, & y conclut le traité de Brada. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans. Il avoit été nommé, deux ans auparavant, gouverneur du duc de *Chartres* & surintendant de ses finances. Les *Négociations* du comte d'*Estrades* ont été imprimées à la Haye, 1742, en 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contient 22 vol. in-f°, dont le moindre est de neuf cents pages. *Jean Aymon*, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothéque du roi, & les publia à Amsterdam, en

1709, in-12, après les avoir tronqués.

I. ESTRÉES, (Jean d') grand-maître de l'artillerie de France, né, en 1486, d'une famille distinguée & ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine *Anne* de *Bretagne*. Il rendit de grands services aux rois *François I* & *Henri II*. C'est lui qui commença à mettre notre artillerie sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, & donna, dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence & de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de Picardie, qui ait embrassé la religion Prétendue-réformée.

Brantôme dit, dans ses *Capitaines François*, « que M. d'*Estrées* » a été l'un des dignes hommes de » son état, sans faire tort aux autres, & le plus assuré dans les » tranchées & batteries; car il y » alloit la tête levée, comme si » c'eût été dans les champs, à la » chasse; & la plupart du temps, il » alloit à cheval monté sur une » grande haquenée allezande, qui » avoit plus de vingt ans, & qui » étoit aussi assurée que le maître: » car pour les canonnades & arquebusades qui se tirassent dans la » tranchée, ni l'un, ni l'autre ne » baissoient jamais la tête, & il se » montroit par-dessus la tranchée » la moitié du corps, car il étoit » grand & elle aussi. C'étoit l'homme du monde qui connoissoit le » mieux les endroits pour faire une » batterie de place, & qui l'ordonnoit le mieux; aussi étoit-ce un » des confidents que M. de *Guise* » souhaitoit auprès de lui pour » faire conquête & prendre ville, » comme il fit à Calais. Ç'a été lui » qui, le premier, nous a donné ces » belles fontes d'artillerie, dont » nous nous servons aujourd'hui; » & même de nos canons, qui ne » craindront de tirer cent coups » l'un après l'autre, par maniere » de dire, sans rompre, ni sans » s'éclater, ni casser, comme il en » donna la preuve d'un au roi, » quand le premier essai s'en fit; » mais on ne les veut pas gourmander tous de cette façon, car on » en ménage la bonté le plus qu'on » peut. Avant cette fonte, nos canons n'étoient du tout si bons, » mais cent fois plus fragiles, & » sujets à être fort souvent rafraîchis de vinaigre, où il y avoit » plus de peine. C'étoit un fort » grand homme, beau & vénérable vieillard, avec une barbe » qui lui descendoit très-bas, & » sentoit bien son vieux aventurier de guerre du temps passé, » dont il avoit fait profession, » où il avoit appris d'être un peu » cruel ».

II. ESTRÉES, (François-Annibal d') duc, pair & maréchal de France, fils du précédent, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, & le roi *Henri IV* le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, & se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé, en 1636, ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint, avec honneur, la gloire & les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries & son humeur violente le brouillerent avec *Urbain VIII* & avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris le 5 mai 1670, dans sa 98e année. Le maréchal d'*Estrées* étoit plus propre à servir le roi à la

tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractere, il vouloit faire craindre sa personne. Il étoit frere de la belle *Gabrielle* d'*Estrées*, que *Henri IV* auroit (dit-on) épousée, si la mort ue l'eût enlevée. Nous avons de lui : I. Des *Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*. Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, *1666*, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de *Pierre* le *Moine*. II. Une *Relation du siége de Mantoue*, en 1630, & une autre *du Conclave*, dans lequel le pape *Grégoire XV* fut élu en 1621. Il regne, dans ces différents ouvrages, un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savoit pas aussi bien écrire que combattre.

III. ESTRÉES, (César d') cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit, peu de temps après, pour médiateur entre le nonce du pape & les amis des 4 évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers & d'Angers. D'*Estrées* avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader & de leur plaire. Ses soins procurerent un accommodement, qui donna à l'Eglise de France une paix passagere, parce que les esprits qui la recevoient, aimoient la guerre. Le cardinal d'*Estrées* passa ensuite dans la Baviere, où *Louis XIV* l'envoya pour traiter le mariage du *Dauphin* avec la princesse électorale, & pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, & fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frere en 1689. Il accommoda les affaires du clergé avec Rome, & eut beaucoup de part aux élections d'*Alexandre VIII*, d'*Innocent XII* & de *Clément XI*. Lorsque *Philippe V* partit pour aller occuper le trône d'Espagne, le cardinal d'*Estrées* eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, & mourut dans son abbaye le 18 décembre 1714, à 87 ans. Le cardinal d'*Estrées* étoit très-versé dans les affaires de l'église & dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignoit des manieres polies, une conversation aimable, un caractere égal, l'amour des lettres (*Voyez* GASSENDI), & la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence.

IV. ESTRÉES, (Gabrielle d') sœur de *François-Annibal* d'*Estrées*, (*Voy*. le n° II.) reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. *Henri IV*, qui la vit pour la premiere fois, en 1591, au château de Cœuvres, où elle demeuroit avec son pere, fut si touché de sa figure séduisante & des agréments de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maitresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies, & courut risque de sa vie. *Gabrielle*, amoureuse du duc de *Bellegarde*, grand-écuyer, ne répondit pas d'abord aux empressements du roi: mais l'élévation de son pere & de son frere, le sincere attachement de *Henri*, ses manieres affables & pleines de bonté, l'obligerent à mieux traiter un amant si généreux & si tendre. Dans une oc-

casion périlleuse, *Henri* lui écrivit ce billet : *Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai point; mais ma derniere pensée sera à Dieu, & l'avant-derniere à vous.* Pour pouvoir la voir plus librement, *Henri* lui fit épouser *Nicolas d'Amerval*, seigneur de *Liancourt*, avec lequel elle n'habita point. *Henri* l'aima si éperduement, que, quoiqu'il fût marié, il résolut de l'épouser. Ce fut dans cette idée que la *belle Gabrielle* engagea son amant à se faire Catholique, pour pouvoir obtenir du pape une bulle qui cassât son mariage avec *Marguerite de Valois*. Elle travailla ardemment avec *Henri IV* à lever les obstacles qui empêchoient leur union; mais la mort funeste de *Gabrielle*, le Samedi-saint 10 avril 1599, trancha le nœud de toutes les difficultés. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier *Zamet*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siecle, étoit toute tournée le lendemain de sa mort, & son visage si défiguré, qu'elle n'étoit plus reconnoissable. M. D. L. P. a fait les vers suivants sur cet accident funeste :

Après avoir vaincu le vainqueur de la ligue,
Le trône seul pouvoit couronner mes succès ;
Et j'y croyois toucher, lorsqu'une sourde intrigue
Transforma tout-à-coup mes lauriers en cyprès.

De toutes les maîtresses de *Henri IV*, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de *Beaufort*, & à sa mort il en porta le deuil, comme d'une princesse du sang royal. Cependant elle ne l'avoit pas dominé assez pour l'indisposer contre les ministres qu'elle n'aimoit point, encore moins pour les faire renvoyer. Elle lui disoit un jour au sujet de *Sully* dont elle étoit mécontente : *J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse.* — *Pardieu, Madame*, lui répondit Henri, *c'est trop, & vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage, pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer. Mais je n'en ferai rien, & afin que vous en teniez votre cœur en repos & ne fassiez plus l'acariâtre contre ma volonté, je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui....* Pendant une des fêtes que *Henri* donnoit quelquefois à *Gabrielle*, on vint l'avertir que les Espagnols s'étoient emparés d'Amiens. *Ce coup est du ciel*, dit-il ! *C'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre ;* & se tournant du côté de *d'Estrées*, qui, comme lui, portoit les habits de la fête, & qui fondoit en larmes, il lui dit : *Ma maîtresse, il faut quitter nos armes & monter à cheval pour faire une autre guerre.* Le jour même il rassembla quelques troupes ; & oubliant l'amour, il marcha en héros vers Amiens.... *Henri IV* eut d'elle trois enfants : *César*, duc de Vendôme, *Alexandre*, & *Henriette* qui épousa le marquis d'*Elbœuf*.

V. ESTRÉES (Victor-Marie d'), né en 1660, succéda à *Jean*, comte d'*Estrées*, son pere, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du levant. Il bombarda Barcelonne & Alicante en 1691, & commanda en 1697 la flotte au siége de Barcelonne. Nommé en 1701 lieutenant-général des

armées navales d'Espagne par *Philippe V*; qualité qu'il joignoit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole & Françoise. Deux ans après, en 1703, il fut fait maréchal de France, & prit le nom de *Maréchal des Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de Grand-d'Espagne & de chevalier de la Toison-d'or. Il les méritoit, par une valeur héroïque, mais prudente. Quoique l'abbé de *Saint-Pierre* le peigne comme un *homme d'humeur*, il avoit les qualités du cœur, & savoit être ami. L'académie françoise, celle des sciences & celle des inscriptions, s'étoient fait un honneur de se l'associer. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avoit cultivé les lettres. Il mourut à Paris, le 28 décembre 1737, à 77 ans, également regretté par les citoyens, les savants & les philosophes. Il ne laissa point d'enfants de sa femme *Lucie-Félicité* de *Noailles*. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'*Estrées*, depuis 1645. Ses biens passerent dans la maison de *Louvois*, par sa sœur qui avoit épousé le marquis de *Courtanvaux*. Voy. l'*article* suiv.

VI. ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France, & ministre d'état, naquit à Paris le 1 Juillet 1695, de *François-Michel le Tellier* de *Courtanvaux*, capitaine-colonel des Cent-Suisses, fils du marquis de *Louvois*, & de *Marie-Anne-Catherine* d'*Estrées*, fille de *Jean*, comte d'*Estrées*, vice-amiral & maréchal de France. Il fit ses premieres armes dans la guerre passagere que le duc d'*Orléans* régent fit à l'Espagne, & servit sous les ordres du maréchal de *Barwich*. Parvenu par ses services au grade de maréchal-de-camp & d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siége de Mons, de celui de Charleroi, &c. &c. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; & le maréchal de *Saxe*, bon juge du mérite militaire, lui confia dans diverses occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, *Louis XV*, qui l'avoit honoré du bâton de maréchal, le 24 Février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100 mille hommes. Il partit au commencement du printemps, après avoir montré au monarque le plan des opérations. *Aux premiers jours de Juillet*, lui dit-il, *j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Weser, & je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre.* Non content de tenir sa parole, il livra bataille au duc de *Cumberland* à Hastembeck, le 26 Juillet, & remporta sur lui une victoire complette. Les Hanovriens ayant laissé prendre Hanovre, se disposoient à abandonner l'électorat, lorsqu'il fut remplacé par M. le maréchal de *Richelieu*, qui profita des avantages pour obtenir la capitulation de Closterseven, par laquelle les Hanovriens promirent de rester neutres pendant le reste de la guerre. Le maréchal d'*Estrées*, rappelé par des intrigues de cour & renvoyé à Giessen, après la défaite de Minden, ne prit point de commandement, & se contenta de donner des conseils utiles à M. de *Contades*. Il obtint le brevet de duc en 1763, & l'état le perdit le 2 janvier 1771, à 76 ans. Toutes les dignités dont il fut revêtu, furent la récompense de la vertu & le prix des services; & l'on n'es-

tima pas moins en lui le citoyen que le héros. Un anonyme lui fit cette épitaphe :

Soit qu'aux champs d'Hastembeck il fixât la victoire,
Qu'il servît au conseil d'organe à la raison,
Ci gît qui doublement eut des droits à la gloire :
Il sut vaincre en César, & juger en Caton.

Le maréchal d'*Estrées* ne laissa pas d'enfants.

ESTURMEL, gentilhomme des environs de Peronne, s'est fait un nom par son zele pour la patrie. Le comte de *Nassau*, un des généraux de *Charles-Quint*, menaçoit cette ville en 1536. Les habitants voyant la place dépourvue de toutes choses, paroissoient résolus de l'abandonner. *Esturmel* prévit les suites funestes qu'entraineroit la perte de Péronne : il s'y transporta avec sa femme & ses enfants, & ranima le courage de ses concitoyens par ses discours & son exemple. Cet homme aussi généreux que brave, fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, y distribua son argent, & montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurerent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, & l'obligea de se retirer après un mois de siége. Le roi, voulant récompenser d'*Esturmel*, le fit son maître-d'hôtel, & lui donna une charge considérable dans les finances.

ETAMPES, *Voyez* ESTAMPES & PISSELEU.

ETERNITÉ, divinité que les anciens adoroient, & qu'ils se représentoient à-peu-près comme le *Temps*, sous l'image d'un vieillard, tenant à sa main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblême de l'*Eternité*.

ETHALIDE, fils de *Mercure*. On dit qu'il obtint de son pere la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il auroit fait lorsque son ame passeroit dans d'autres corps. *Diogene Laërce* rapporte que *Pithagore*, pour prouver la métempsycose, disoit que lui-même avoit été cet *Ethalide*.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa *Berthe*, fille de *Caribert*, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs Anglois, par le zele de *S. Augustin*, que le pape *S. Grégoire* envoya en Angleterre. *Ethelbert* régna heureusement, & mourut en 616, à 56 ans.

ETHELRED, *V.* ÆELREDE.

ETHELRED II, roi d'Angleterre, fils d'*Edgar*, succéda en 978 à son frere *Edouard II*. C'étoit un prince barbare ; il fit tuer tous les Danois qui s'étoient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice & la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. (*Voy.* EDRIK.) Ils se révolterent ; & *Suénon*, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez *Richard II*, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur. Après la mort de *Suénon*, *Canut*, son fils, lui succéda ; mais étant mort en 1015, *Ethelred* fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016.

ETHÉOCLE, roi de Thèbes, frere de *Polynice*, naquit de l'inceste d'*Œdipe* & de *Jocaste*. Il par-

tagea le royaume de Thèbes avec son frere *Polynice*, après la mort de leur pere, qui ordonna qu'ils régneroient tour-à-tour. *Ethéocle* étant sur le trône, n'en voulut pas descendre; & *Polynice* lui fit cette guerre qu'on appela l'*Entreprise des sept Preux*, ou *des sept Braves devant Thèbes*. Ces deux freres se haïssoient si fort, qu'ils se battoient dans le ventre de leur mere. Ils se tuerent l'un l'autre en même temps, dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible : car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poëtes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer, & former jusqu'à la fin une espece de combat... *Voyez* TYDÉE.

ETHETA, femme de Laodicée, ville de Syrie, aima si tendrement son mari, qu'elle obtint des Dieux le pouvoir de devenir homme, pour l'accompagner par-tout sans crainte. Elle fut alors nommée *Ethetus*.

I. ETHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 4[e] siecle, monta sur le trône après *Conar*. Il eut tant de reconnoissance pour *Argard*, qui avoit gouverné l'état sous le regne de son prédécesseur, & que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand-administrateur de la justice. *Argard* fut tué dans l'exercice de son emploi. *Ethode*, irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, & les commencements de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

II. ETHODE II, fils du précédent, connoissoit si peu le pénible art de régner, que les grands furent obligés d'envoyer dans toutes les provinces de sages lieutenants pour l'administration des affaires. Ce prince mena une vie fainéante l'espace de 30 ans ou environ, & & fut tué par ses gardes l'an 31 de J. C.

I. ETHRA, fille de *Pithée*, roi de Trezêne, ayant épousé *Egée*, roi d'Athenes, qui avoit logé chez son pere, elle devint grosse de *Thésée*. *Egée* étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée & des souliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter lorsqu'il seroit grand, afin de se faire connoître. *Thésée*, dans la suite, alla voir son pere, qui le reçut & le nomma son héritier.

II. ETHRA, fille de l'*Océan* & *Thétis*, femme d'*Atlas*, fut mere d'*Hyas* & de sept filles. *Hyas* ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur; mais *Jupiter* les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses; ce sont les *Hyades* chez les Grecs, & les *Sucules* chez les Latins.

ETHULPHE *ou* ETHELWOLPH, fut le second roi de la 3[e] dynastie d'Angleterre, & succéda l'an 837 à son pere *Egbert*. C'étoit un prince pacifique : il ne se réserva d'abord que le royaume de Wessex, & céda à *Aldestan*, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex & de Sussex, que son pere avoit conquis. Il les remit depuis en sa possession par la mort de ce fils. Il y avoit peu d'années qu'il régnoit, quand les Danois firent des courses en Angleterre, & prirent même Londres; mais il les défit entiérement. *Ethulphe* se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixieme partie de ses états, & alla à rome

ſous le pontificat de *Léon IV.* Il rendit tous ſes royaumes tributaires envers le ſaint-ſiége, d'un ſterling ou d'un ſol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avoit que ceux de Weſtſex & de Suſſex qui le payoient. Ce tribut, établi (dit-on) dès l'an 726 par *Ina*, roi des Saxons, s'eſt payé juſqu'au temps de *Henri VIII* : & c'eſt proprement ce qu'on appelle le *Romeſcot*, ou le *denier de S. Pierre.* Quoi qu'il en ſoit, *Ethulphe*, de retour de ſon pélerinage, épouſa, l'an 856, en ſecondes noces, *Judith de France*, fille du roi *Charles* le *Chauve*. Son fils *Ethelbald* profita de ſon abſence pour ſe révolter contre lui ; mais il diſſipa les factions par ſon retour, & mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avoit eus d'*Osburge*, ſa premiere femme.

I. ETIENNE, (Saint) premier martyr du Chriſtianiſme, l'un des *Sept Diacres*, avoit été diſciple de *Gamaliel*. Il fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accuſoient d'avoir blaſphêmé contre *Moïſe* & contre Dieu, & d'avoir dit que JESUS de Nazareth détruiroit le lieu ſaint & changeroit les traditions. Le ſupplice qu'on lui fit ſouffrir, fut celui que la loi ordonnoit contre les blaſphémateurs, la lapidation. *Etienne* pria Dieu, en mourant, pour ſes ennemis. On trouva dans la ſuite ſes reliques, & Dieu fit pluſieurs miracles en faveur de ceux qui l'invoquoient.

Il y a eu un autre martyr de ce nom, St. ETIENNE dit *le Jeune*, né à Conſtantinople en 714, & martyriſé par les Iconoclaſtes en 766. Il avoit embraſſé l'état monaſtique ; & après avoir été ſupérieur du monaſtere de St. *Auxence*, dans la Bithinie, il s'étoit enfermé dans une cellule qui n'avoit que deux coudées de long, ſur une & demie de large. L'odeur de ſa vertu attiroit auprès de lui un grand concours de peuples. L'empereur *Conſtantin Copronyme* voulant le rendre favorable au parti des Iconoclaſtes, lui avoit envoyé des dattes & des figues en préſent ; mais il le refuſa, en répondant au meſſager de ce prince : *L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête.*

[PAPES.]

II. ETIENNE Ier (S.) monta ſur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape *Lucius.* Son pontificat eſt célebre par la queſtion *ſur la validité du Baptême donné par les hérétiques.* Etienne décida *qu'il ne falloit rien innover.* La tradition de la plupart des égliſes preſcrivoit de recevoir tous les hérétiques par une ſeule impoſition des mains, ſans les rebaptiſer, pourvu qu'ils euſſent reçu le baptême avec de l'eau & au nom des trois perſonnes de la Trinité. *St. Cyprien* & *Firmilien* aſſemblerent des conciles pour s'oppoſer à cette déciſion, contraire à la pratique de leurs égliſes. Le pape irrité refuſa la communion & même l'hoſpitalité aux députés des évêques Africains. *St. Cyprien* ne déféra pourtant point à ſon décret, qu'il ne regardoit pas comme une déciſion de l'Egliſe univerſ. Cette déciſion ne fut ſolemnellement donnée qu'au concile de Nicée. *Etienne* mourut martyr le 2 août 257, durant la perſécution de *Valérien*. Il étoit le modele des évêques de ſon ſiecle. Il s'oppoſa avec force aux hérétiques, & traita avec douceur ceux qui revenoient au bercail.

III. ETIENNE II, Romain, ſuccéda en 752 à un autre *Etienne*, que pluſieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que ſon pontificat ne fut que de 3 ou 4 jours. *Aſtolphe*, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être

emparé de l'exarcat de Ravenne. *Etienne* implora le secours de *Constantin Copronyme*, empereur d'Orient, son légitime souverain. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il renvoie le pontife au roi *Pepin*. *Etienne* passe en France, absout *Pepin* du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son prince légitime, & s'assure par-là un appui contre les Lombards. *Astolphe*, intimidé par les François, promet de restituer Ravenne, & refuse ensuite de tenir sa parole. *Pepin* passe en Italie, dépouille le roi Lombard de son exarcat, & lui enleve 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'église Romaine; car, pour la donation de *Constantin*, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape s'étoit servi d'une espece de prosopopée pour hâter l'arrivée du roi François en Italie. Il lui avoit écrit une lettre au nom de *St. Pierre*, où il faisoit parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; & avec *St. Pierre*, la *Ste Vierge*, les Anges, les Martyrs, les Saints & les Saintes. *Je vous conjure*, (disoit *Saint Pierre*) *par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus long-temps assiégée par les Lombards, afin que vos corps & vos ames ne soient point livrés aux flammes éternelles.* C'est ainsi que dans des temps ténébreux, durant le VIIIe siecle, on a employé, comme dans les siecles les plus éclairés, les motifs sacrés de la religion pour des affaires d'état. *Etienne* mourut le 26 avril 757, après cinq ans de pontificat. Il laissa cinq *Lettres*, & un recueil de quelques *Constitutions canoniques*.

IV. ETIENNE III, Romain, originaire de Sicile, fut élu pape en août 768. Un seigneur, nommé *Constantin*, s'étoit emparé du pontificat : (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint-siége;) on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, & on intronisa *Etienne*. Le pape assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisieme session, on statua que les évêques ordonnés par *Constantin* retourneroient chez eux pour y être élus de nouveau, & reviendroient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. *Etienne*, paisible possesseur du saint-siége, en jouit pendant trois ans & demi, & mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant & après son pontificat; mais on ne valoit pas mieux ailleurs. Des yeux & des langues arrachés, sont les événements les plus ordinaires de ces siecles malheureux.

V. ETIENNE IV, Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape *Léon III*, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, & y sacra de nouveau l'empereur *Louis* le *Débonnaire*. Il mourut le 25 janvier 817 à Rome, trois mois après son retour.

VI. ETIENNE V, Romain, pape après *Adrien III*, fut intronisé à la fin de septembre 885. Il écrivit avec force à *Basile* le *Macédonien*, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre *Photius*. Il mourut en 891.

VII. ETIENNE VI, fut mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape *Boniface VI*. Ce pontife fanatique & factieux fit déterrer l'année d'après, 897, le corps de *Formose*, son prédécesseur & son ennemi. Il fit comparoître ce cadavre, revêtu des habits pontificaux, dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On lui donna un avocat; on lui fit son procès en forme; le mort fut dé-

claré coupable d'avoir quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome; translation inouie alors, mais qui ne méritoit pourtant pas qu'*Etienne* donnât à la Chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de faire déterrer un souverain pontife son prédécesseur. La faute de *Formose*, qui aujourd'hui n'est plus une faute, fut punie par le concile comme un forfait atroce. On fit trancher la tête au cadavre par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts & on le jeta dans le Tibre. Le pape *Etienne* se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargerent de fers, & l'étranglerent en prison quelques mois après. (*Voyez* l'article FORMOSE.) *Jean IX* assembla un concile, qui condamna tout ce qui s'étoit fait en 897 contre la mémoire & le corps de *Formose*, lequel, selon les Peres de cette assemblée, avoit été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome..

VIII. ETIENNE VII, successeur de *Léon VI*, mourut en 931, après 2 ans de pontificat, sans avoir fait rien de remarquable.

IX. ETIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur *Othon*, fut élevé sur le saint-siége après *Léon VII* en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, (dit-on) la cruauté de lui découper le visage: il en fut si défiguré, qu'il n'osoit plus paroître en public. Il mourut en 942.

X. ETIENNE IX, étoit frere de *Godefroi le Barbu*, duc de la basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, & fut élu pape le 2 août 1057; après la mort de *Victor*. Il mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE, *Voyez* DOMITIA.

XI. ETIENNE DE MURET, (St) fils du comte de *Thiers* en Auvergne, suivit son pere en Italie, où des hermites Calabrois lui inspirerent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, & vécut 50 ans dans ce désert, entiérement consacré à la mortification, au jeûne & à la priere. En 1073, il obtint une bulle de *Grégoire VII*, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique suivant la regle de St *Benoît*. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples, & de visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son hermitage. Ils demanderent au saint homme, s'il étoit chanoine, ou moine, ou hermite: *Etienne* leur répondit: *Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence.* Ce n'est pas répondre trop nettement à la question des cardinaux; & l'on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenoit. *Etienne* l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1124, à 78 ans. Ses enfants, inquiétés après la mort de leur pere, par les moines d'Ambazar; qui prétendoient que Muret leur appartenoit, emporterent le corps de leur fondateur, qui étoit leur seul bien; & se transporterent à un lieu nommé *Grandmont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes en 1662. Il a été supprimé en 1769; & les religieux ont été pensionnés. On a de *S. Etienne de Muret*, sa *Regle*, 1645, in-12, & un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin & en françois.

XII. ETIENNE, (St) 3e abbé de Citeaux, né en Angleterre d'une famille distinguée, passa en

France, & se fit religieux dans le monastere de Molesme. En 1058, le desir d'une plus grande perfection l'obligea de se retirer dans la forêt de Cîteaux, où il travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par *Robert* abbé de Molesme. Cîteaux étoit alors une vaste solitude, habitée par des bêtes sauvages. *Etienne* y fit bâtir, du bois de la forêt, un monastere, qui avoit plus l'air d'un amas de cabanes que d'un monastere. Tout y respiroit la pauvreté. Les croix étoient de bois, les encensoirs de cuivre, les chandeliers de fer. Tous les ornements furent de laine ou de fil. Le travail étoit le seul moyen que les solitaires de Cîteaux eussent pour subvenir à leurs besoins; &, *Etienne* ne voulant recevoir des secours ni des prêtres simoniaques, ni des séculiers débauchés, les aumônes ne pouvoient être abondantes. Aussi le pain matériel leur manqua quelquefois; il y suppléa par le pain spirituel de la parole divine. Il encouragea, il instruisit. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entr'autres *St. Bernard*, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monasteres qu'*Etienne* bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux & de Morimond, qui furent les 4 filles de Cîteaux, & filles qui s'éloignerent bientôt de la simplicité de leurs premiers peres. *Etienne* leur donna des statuts, approuvés en 1119 par *Callixte II*. Cet ordre est le premier qui ait établi des chapitres généraux. *St. Etienne* mourut le 28 mars 1134.

XIII. ETIENNE D'ORLEANS, d'abord abbé de Ste Genevieve en 1177, ensuite évêque de Tournai en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut le 10 septembre 1203. On a de lui des *Sermons*, des *Epîtres curieuses*, in-8°, 1682, (*Voyez* II. MOLINET) & d'autres ouvrages.

XIV. ETIENNE Ier, (St) roi de Hongrie, succéda en 997 à son pere *Geisa*, premier roi Chrétien de Hongrie, & mourut à Bude le 15 août 1038. Son premier soin en montant sur le trône, fut de réformer les mœurs barbares de ses peuples. La religion chrétienne lui parut propre à produire ce changement; mais il eut à combattre le fameux *Cup*, comte de *Zegzard*, chef des idolâtres, qu'il vainquit en bataille rangée. Alors il fit venir des missionnaires, qui prêcherent l'évangile dans tout son royaume. Il le divisa en onze dioceses, dont Strigonie fut la métropole. Le prince de Transylvanie, son cousin, lui suscita une guerre, qu'il termina heureusement par une victoire. L'ayant fait prisonnier il ne lui imposa d'autre loi, que d'abattre les idoles dans ses états. *Etienne* ayant obtenu la paix à ses sujets par le bonheur de ses armes, leur procura l'abondance par ses soins paternels. Il fit la remise d'une partie des impositions publiques: il bâtit des hôpitaux, & pourvut à la subsistance des pauvres, des veuves, des orphelins. *Gisele*, son épouse, sœur de *St Henri*, roi d'Allemagne, le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il fit publier un corps de lois en 55 chapitres, dans lequel les crimes sont punis avec une sévérité justifiée par les mœurs atroces qui avoient régné jusqu'alors dans son pays. La mémoire de ce pieux roi est en grande vénération chez les Hongrois. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois, & ils regarderoient comme

une omission essentielle, le refus ou l'oubli du prince qui ne la porteroit pas dans cette cérémonie. Cette couronne lui fut donnée par le pape *Sylvestre II*, qui lui laissa la libre disposition des évêchés qu'il avoit créés.

ETIENNE BATAORI, *Voyez* BATTORI.

XV. ETIENNE DE BYZANCE, grammairien du ve siecle, auteur d'un *Dictionnaire Géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *Abrégé*, fait par *Hermolaüs*, sous l'empereur *Justinien*, & publié à Leyde en 1694, in-folio, en grec & en latin, par *Gronovius*, avec les savants commentaires de *Berkelius*. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on jointe à celle de 1694, à cause des changements; on y joint encore les notes d'*Holstenius*, à Leyde, 1684, in-folio. L'*Abrégé* d'*Hermolaüs* nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un grand prix pour la connoissance des dérivés & des noms des villes & des provinces.

XVI. ETIENNE, vaivode de Moldavie, dans le XVIe siecle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrerent dans sa tente, avec 2000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composoient sa garde.

[*IMPRIMEURS.*]

XVII. ETIENNE, Ier du nom, (Henri) Imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savants de ce nom qui ont tant illustré la presse & la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, & sur-tout par un *Pseautier* à cinq colonnes, publié en 1509. Le *Fevre d'Etapes*, qui dirigea cette édition, distingua les versets par des chiffres. C'est le premier livre de l'Ecriture où l'on ait suivi cet usage. *Robert Etienne*, fils de *Henri*, se servit de la même méthode dans la *Bible*, qu'il donna deux ans avant sa mort.

XVIII. ETIENNE, (Robert) 2e fils du précédent, & Parisien comme lui, surpassa son pere par la beauté & l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous *Simon de Colines*, qui avoit épousé sa mere; mais depuis il travailla seul. *Robert* ennoblit son art par une connoissance parfaite des langues & des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendoit aux lettres, n'empêcherent pas qu'il ne fût persécuté dans sa patrie. Il avoit publié une *Bible*, avec une *Version* par *Léon de Juda*, & des notes altérées par *Calvin*. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à *Vatable*, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne ayant entrepris l'examen de cette Bible, il fut conclu le 5 mai 1548, d'un avis unanime, qu'elle devoit être supprimée & mise au rang des livres condamnés. « Il faut » avouer cependant, (dit le Pere *Berthier*) » que, dans ce jugement » doctrinal, *Robert Etienne* fut traité à la rigueur. Car, quoique plusieurs endroits de son ouvrage » enseignent évidemment l'erreur, » il y en a d'autres qui peuvent » être pris dans un sens favorable. » Mais on craignoit alors jusqu'aux apparences même de l'hérésie. L'évêque de Mâcon, *Pierre du Châtel*, soutint quelque temps » la cause de l'habile imprimeur: » il craignoit que la flétrissure d'un » tel homme, ne décréditât les lettres. Malheureusement *Robert* » *Etienne* ne put dissimuler le fond

» d'héréfie qu'il entretenoit dans » fon cœur ». Il fe retira à Geneve, où il publia une *Apologie* pleine d'invectives contre la religion Catholique & les docteurs de Paris. Il finit fes jours dans cette ville en 1559, âgé de 56 ans. Par fon testament, il laiffa tous fes biens à celui de fes enfants qui resteroit à Geneve ; & c'eft ainfi qu'il crut fe venger de fa patrie, qui ne l'oubliera jamais. « La France (dit *de Thou*) doit » plus à *Robert Etienne* pour avoir » perfectionné l'imprimerie, qu'aux » plus grands capitaines pour avoir » étendu fes frontieres». Cet éloge eft un peu fort; mais *Etienne* le méritoit à certains égards. On dit que, pour rendre fes éditions plus correctes, il en faifoit expofer les feuilles dans les places publiques, & qu'il donnoit des fommes confidérables à ceux qui y trouvoient quelque faute. Parmi fes belles éditions, on diftingue fa *Bible Hébraïque*, 1544; 8 vol. in-16; l'in-4° eft moins eftimé: & le *Nouveau-Teftament Grec*, 1546, en 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons fon *Thefaurus linguæ Latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 & en 1543, réimprimé plufieurs fois depuis à Lyon, à Leipfick, à Bâle & à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-f°, eft magnifique; & celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-f°, a quelques augmentations. Ce Dictionnaire eft véritablement un tréfor; mais il eft plus fait pour les maîtres que pour les écoliers. Les uns & les autres y trouveront tout ce qu'on peut defirer pour l'intelligence de la langue Latine. On a accufé *Robert Etienne* d'avoir emporté à Genève les matrices de toutes les lettres qui avoient fervi aux éditions qu'il avoit publiées en France. C'étoit un bien dont *François I* l'avoit fait dépofitaire, & qu'on ne put recouvrer (dit-on) que fous *Louis XIII*, en dédommageant la ville de Genève, qui avoit acheté ce fonds de *Paul Etienne*, petit-fils de *Robert*. Ce fait eft douteux ; & il eft à fouhaiter pour l'honneur de l'un des plus illustres imprimeurs du XVIe fiecle, qu'on venge fa mémoire de ce larcin. *Voyez* EVAGRE.

XIX. ETIENNE, (Charles) 3e fils de *Henri I*, imprimeur, joignit à l'art de fon pere la fcience médicale; il mourut en 1564, à 60 ans, laiffant une fille, mariée au médecin *Jean Liébaut*, & qui étoit fort favante. On a de ce typographe-médecin : I. *De re ruftica*, in-8°; maintenant en 2 vol. in-4°. II. *De Vafculis*, in-8°. III. Une *Maifon ruftique*, in-4°. IV. Un *Dictionnaire Hiftorique, Géographique & Poëtique*, à Londres, 1686, in-f°; corrigé & augmenté par *Nicolas* LLOYD : (Voy. *ce mot*). V. *La Traduction* de la comédie Italienne, intitulée : *Le Sacrifice*, par les Académiciens de Sienne, *Intronati*, 1543, in-16; & fous le titre *des Abufés*, 1556, in-16.

XX. ETIENNE, (Henri) fils de *Robert*, né à Paris en 1528, acquit dès l'enfance une connoiffance étendue du grec. Ses premiers effais furent de déclamer, fous les yeux d'un maître, les Tragédies d'*Euripide*. Dès qu'il eut acquis l'érudition néceffaire, il ouvrit aux favants les tréfors de la langue Grecque, comme fon pere avoit fouillé ceux de la Latine. Son ouvrage, en ce genre, eft en 4 vol. in-f°, 1572. Il n'eut pas le débit qu'il auroit mérité, parce que *Jean Scapula*, fon correcteur, en fit imprimer fecretement un abrégé qui nuifit au grand ouvrage. *Henri Etienne*

s'en plaignit dans ces vers ingénieux:

Thesauri momento alii ditantque beant-que,
Et faciunt Crœsum, qui prior Irus erat.
At Thesaurus me hic ex divite fecit egenum,
Et facit ut Juvenem ruga senilis aret.
Sed mihi opum levis est, levis & jactura Juventæ,
Judicio haud levis est si labor iste suo.

(*Voyez* SCAPULA).

(*Voy.* l'art. CONSTANTIN, *Robert*, n° XI). On doit joindre, *au trésor de la langue Grecque*, deux *Glossaires* imprimés en 1573, & un *Appendix* par *Daniel Schott*, Londres, 1745, 2 vol. in-f°. On doit encore, à *Henri Etienne*, plusieurs Auteurs qu'il mit en lumiere & qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savants. Mais ce qui l'a fait le plus connoître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légere, c'est sa *Version d'Anacréon*, en vers latins. Nous n'en avons pas à lui comparer en françois; elle est digne de l'original, & *Catulle* ne l'eût pas désavouée. *Henri* étoit Calviniste, & osoit en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étoient vivement poursuivis. Une Satyre qu'il publia contre les moines, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, & qui le fit condamner à être brûlé en effigie, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève & delà à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécille. Il laissa plusieurs enfants, entr'autres *Paul Etienne*, & *Florence* sa sœur, qu'*Isaac Casaubon* épousa. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. Des Corrections sur *Cicéron*, en latin, la plupart très-judicieuses. II. *De origine mendorum.* III. *Juris civilis fontes & rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte ayant été tirées de celles de *Moïse*, & ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même source qu'on devoit puiser les principes des lois Romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par *le Duchat*, en 3 vol. in-8°, 1735: rapsodie infame d'invectives contre la religion Catholique, & de contes sur les prêtres & sur les moines, recherchée par quelques savants d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature Gauloise, que les bons livres des beaux jours de *Louis XIV*. Henri *Etienne* intitula son fatras, *Apologie pour Hérodote*, parce que son but étoit de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendoit que les Catholiques avoient débitées sur les Saints, &c. V. *Poëtæ Græci Principes*, 1566, in-f°. VI. *Medicæ artis principes, post Hippocratem & Galenum*; collection rare & chere, imprimée à Paris, 1577, 2 vol. in-f°. La version qu'il fit de ces auteurs, & qu'il joignit au texte, est estimée. VII. *Traité de la prééminence des Rois de France.* VIII. *Les Prémices*, ou *le* premier *Livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8°: recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569. La famille des ETIENNES a produit plusieurs autres imprimeurs célebres. Le dernier de tous fut *Antoine*, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle, à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Telle fut la fin malheureuse d'une

famille, qui, ayant illustré la France, méritoit un meilleur sort. Les *Etiennes* se sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté & la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savants & même les plus illustres de leur temps, ne dédaignoient pas de corriger leurs épreuves. Leur *Histoire* a été donnée en latin par *Maittaire*, Londres, 1709, in-8°.

ETIENNE, (François d') *Voyez* ESTIENNE.

ETOILE, *Voyez* EON & ESTOILE.

ETOLE, fils de *Diane* & d'*Endymion*, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit, s'empara de cette partie de la Grèce, qu'on appela depuis *Etolie*. Elle se nommoit auparavant *Curétis* & *Hyantis*.

I. ETTMULLER, (Michel) né à Leipsick en 1646, mort dans cette ville en 1683, à 37 ans, y professa long-temps, & avec un succès distingué, la botanique, la chimie & l'anatomie. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples, en 5 vol. in-f°, 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en françois à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages. in-8° & in-12. *Ettmuller*, savant dans la théorie, & heureux dans la pratique, offre, dans tous ses écrits, des recherches curieuses & des observations utiles.

II. ETTMULLER, (Michel-Ernest) fils du précédent, aussi célebre que lui, donna au public *la Vie & les Ouvrages* de son pere. Il professa & exerça la médecine avec réputation, & mourut à Leipsic le 25 septembre 1732, laissant plusieurs *Dissertations* sur les différents objets de son art.

EVADNÉ, fille de *Mars* & de *Hyphie*, fut insensible aux poursuites d'*Apollon*. Elle épousa *Canapée*, tué d'un coup de tonnerre au siége de Thebes. *Evadné* se jeta sur le bûcher de son mari, pour ne pas lui survivre.

I. EVAGORAS, Ier roi de Chypre, reprit la ville de Salamine, qui avoit été enlevée à son pere, & se prépara à se défendre contre *Artaxercès* roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre & sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens & les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportoient des vivres à l'ennemi, & fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea: *Goas*, général Persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île & assiégea Salamine par mer & par terre. *Evagoras* n'obtint la paix, qu'à condition qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui payeroit un tribut, & qu'il ne traireroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. *Evagoras* fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant Jesus-Christ par un eunuque. Ce prince avoit quelques défauts, & ces défauts attirerent sur ses états les armes des Perses. Il voulut, contre la bonne foi des serments, employer la force & la politique pour rentrer dans les états que son pere avoit possédés, & dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête. Son ambition fut maladroite. Cette tache fut entiérement effacée par sa sagesse, par sa sobriété, & par une gandeur d'ame digne du trône. Il eut deux fils, *Nicoclès*, qui fut roi après lui, & *Protagoras*, qui dépouilla son neveu *Evagoras* II. *Voy.* l'article suivant.

II. EVAGORAS II, petit-fils du précédent, & fils de *Nicoclès*, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel *Protagoras*. Il eut recours au roi *Artaxerxès-Ochus*, qui lui donna un gouvernement en Asie, plus étendu que le royaume qu'il avoit perdu. Ce prince fut accusé auprès de son bienfaicteur de vexer les peuples confiés à ses soins; ce qui l'obligea de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort. *Evagoras* n'avoit ni le courage ni les vertus de son grand-pere. Les injustices criantes qu'il avoit commises à Salamine, furent cause en partie de la perte qu'il fit de la couronne. Il ne se conduisit pas mieux dans son gouvernement, & ce fut ce qui décida *Ochus* à le faire mourir.

I. EVAGRE, patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'Arien *Eudoxe*, fut chassé de son siége & exilé par l'empereur *Valens*. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les Catholiques. *St. Gregoire* de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

II. EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de *Paulin*, en 380. *Flavien* avoit succédé, dès 381 à *Mélece*, de façon qu'*Evagre* ne fut reconnu évêque, que par ceux qui étoient restés du parti de *Paulin*. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape *Siriee* fit confirmer l'élection d'*Evagre* dans le concile de Capoue, en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. *St Jérôme*, son ami, assure que c'étoit un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, & ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de *Flavien*.

III. EVAGRE, né à Epiphanie vers l'an 536, fut appelé le *Scolastique*; c'étoit le nom qu'on donnoit alors aux avocats plaidants. *Evagre* exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur, & garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire Ecclésiastique*, en 16 livres, qui commence où *Socrate* & *Théodoret* finissent la leur, c'est-à-dire, vers l'an 431. *Evagre* a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, & appuyée ordinairement sur les actes originaux & les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable: il a assez d'élégance & de politesse. *Evagre* paroît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique; mais il a un avantage sur les historiens qui l'avoient précédé dans cette carriere: il est plus impartial. Le célebre *Robert Etienne* avoit donné l'original Grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothéque du roi. Son édition a été éclipsée en 1679 par celle du savant *Valois*, qui avoit eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version & de savantes notes. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720, avec *Eusèbe*.

EVANDRE, Arcadien d'origine, passoit pour le fils de *Mercure*, à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la Fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. *Faune*: qui régnoit alors sur les Aborigenes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre une ville à laquelle il donna le nom de *Pallanteum*, & & qui dans la suite fit partie de celle de Rome. Ce fut lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres & l'art du labourage.

EVANS, (Corneille) imposteur

natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il étoit fils d'un Anglois de la principauté de Galles, & d'une Provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de *Charles I*, il fut assez hardi pour se dire le *Prince de Galles*. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mere avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva, le 13 mai 1648, dans une hôtellerie de Sandwick, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi & nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier *Thomas Dishingthon*, que la reine & le véritable prince de Galles avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, & ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, & il fut conduit à Cantorberi, & enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, & ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

EVARIC, roi des Goths en Espagne, fils de *Théodoric I*, & frere de *Théodoric II*, auquel il succéda en 466 ou 467. *Théodoric* avoit ôté la vie à *Thorismond* son frere, pour avoir sa couronne. Il fut tué lui-même par *Evaric*, qui devint un nouveau fléau pour les peuples, par les guerres qu'il fit à l'état & à l'église. Il ravagea la Lusitanie, la haute Espagne & la Navarre; prit Arles & Marseille; mit le siége devant Clermont; défit l'empereur *Anthemius*, secourut des Bretons; pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine & la Provence; & mourut à Arles en 485. Ce prince Arien fit beaucoup de mal aux Catholiques. Il exiloit les évêques, ou les faisoit mourir: il défendoit d'en ordonner d'autres à leur place. Plusieurs églises épiscopales tomboient en ruine; on en avoit arraché les portes, & l'on avoit bouche avec des épines l'entrée de plusieurs. Les bestiaux couchoient dans les vestibules des lieux saints, & ils alloient quelquefois brouter l'herbe qui croissoit autour des autels abandonnés. C'est *Sidoine Apollinaire*, témoin de ces maux, qui nous en a transmis la triste peinture.

EVARISTE, pape & successeur de *S. Clément*, l'an 100 de J. C., marcha sur les traces de son prédécesseur, & mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'église fut attaquée au-dehors par la persécution de *Trajan*, & déchirée au-dedans par divers hérétiques.

EUBULIDE, *Voy.* I. EUCLIDE.

EUBULIUS, *Voyez* I. METHODIUS.

EUCHARISTIE, (Attentats publics contre la SAINTE) *Voye.* I. RIZZO, & II. SARRAZIN.

EUCHER, (Saint) archevêque de Lyon, d'une naissance illustre & d'une piété éminente, se retira avec ses fils *Salone* & *Veran* dans la solitude de Lérins (après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, & l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lérins, où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissements, & passa dans celle de Léro, aujourd'hui *Sainte-Marguerite*. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon, vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, & y signala sa science

autant que sa sagesse. Il mourut vers l'an 454. L'histoire ne nous a point conservé les événemens de son épiscopat. Mais *Claudien Mamert* nous apprend qu'*Eucher* tenoit souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnoit des preuves de son savoir, de son esprit & de son jugement. Il ajoute qu'il prêchoit souvent, & toujours avec fruit. Enfin, il l'appelle *le plus grand* des prélats de son siecle. *Eucher* fut inviolablement attaché à la doctrine de S. *Augustin* sur la Grâce. L'Eglise lui est redevable : I. D'un *Eloge du Désert*, adressé à *St. Hilaire*. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant. II. D'un *Traité du mépris du monde*, traduit en françois par *Arnaud d'Andilly*, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres ; celui-ci est adressé à *Valérien*, son parent. Les raisonnements en sont pleins de force, (dit l'abbé *Racine* d'après les bibliographes ecclésiastiques,) les pensées nobles, les expressions vives, les comparaisons belles & bien choisies. *S. Eucher* montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. III. D'un *Traité des formules spirituelles*, pour l'usage de *Veran*, un de ses fils. IV. De l'*Histoire de S. Maurice & des Martyrs de la légion Thébéene*. Ces derniers ouvrages ne valent pas les précédents. Les différents écrits de *S. Eucher* sont dans la Bibliothéque des Peres, Ses deux fils fils, *Salone* & *Veran* furent évêques, du vivant même de leur pere.

I. EUCLIDE, né à Mégare, & disciple de *Socrate*, étoit passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens d'entrer dans leur ville, *Euclide* s'y glissoit la nuit en habit de femme pour entendre *Socrate*. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa maniere de penser. Le philosophe Athénien s'attachoit principalement à la science des mœurs ; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante*, *Contentieuse* & *Mégarienne*. Le philosophe *Euclide* ne méritoit pas moins ces épithetes : il disputoit en énergumene. Ses disciples hériterent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en systême, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Ce sophiste (car de tels hommes ne sont pas dignes du nom de philosophes) fut l'inventeur de diverses arguties, si captieuses & si embarrassantes pour les sots qui s'en occupoient, que plusieurs de ses disciples moururent du déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers, l'opprobre de l'esprit humain, passerent, dans les siecles d'ignorance, des livres des philosophes Payens, dans quelques écoles Chrétiennes. Le dialecticien *Abailard* les y introduisit avec éclat. Quel fruit en a-t-on tiré, demande un homme d'esprit ? Quels sont les dogmes philosophiques que les *Nominaux* & les *Réaux*, les *Thomistes* & les *Scotistes* ont éclaircis ? Ces graves raisonneurs n'ont fait autre chose que multiplier les doutes, assembler des nuages, & cacher la vérité sous un tas d'expressions problématiques. Les écoles ont été souvent des champs de bataille ; &, ce qui est encore plus déplorable, des sophistes sortis de ces écoles, se sont

servi de cette malheureuse dialectique pour ébranler les fondements de la morale.

II. EUCLIDE, le Mathématicien, bien différent du Sophiste-dialecticien, étoit d'Alexandrie, où il professoit la géométrie sous *Ptolomée*, fils de *Lagus*. Il a laissé des *Eléments* de cette science en XV livres, dont les deux derniers sont attribués à *Hypsicle*, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problêmes & théorêmes, tirés les uns des autres, & démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrages plus importans sur cette matiere ; il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Eléments* d'*Euclide* sont celles de *Barrow*, in-8°. Londres 1678 ; de *David Gregory*, in-fol. Oxford, 1703. Celle-ci est la plus estimée ; elle est en grec & en latin. Nous en avons une traduction françoise par le Pere *de Chales*, in-12. On a encore quelques *Fragments* d'*Euclide*, dans les anciens Auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, en 2 vol. in-4°. *Euclide* étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi *Ptolomée* voulut être son disciple; mais rebuté par les premieres difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : *Non* (répondit Euclide,) *il n'y en a point de particuliere pour les Rois.*

EUCHRITE, *Voyez* EVEPHENE.

EUDÆMON-JEAN, (André) né dans l'Ile de Candie, Jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu est un libelle sous ce titre : *Admonitio ad Regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, & en françois 1627, in-4°. censurée par la Sorbonne & par l'assemblée du clergé en 1626; & réfutée par *Garasse*, qui dans cette occasion se montra bon citoyen. *Voyez* ESTAMPES, (Léonor d')

EUDEMONIE, *Voyez* FELICITÉ.

I. EUDES, Duc d'Aquitaine, qu'on croit fils de *Bertrand*, duc de la même province, régnoit en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrenées, la Septimanie & le Rhône. Le roi *Chilperic II* l'ayant appelé à son secours contre *Charles Martel*, en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. *Eudes* marcha avec lui contre *Charles*, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer *Chilpéric* avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par foiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, & fit un traité d'alliance avec lui. C'étoit en 719. Deux ans après, en 721, il défit *Zama*, général des Sarrasins, qui avoit mis le siége devant Toulouse. Les Infideles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. *Eudes*, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix en 730, avec *Munuza* leur général, & lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. *Abderame*, général des Sarrasins, passa la Garonne pour le combattre. (*Voyez* II. ABDERAME.) Le duc d'Aquitaine, pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats & de places, implora le secours de *Charles Martel*. Les deux princes réunis remporterent une victoire signalée près de Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagéra-

teurs, plus de 375 mille hommes. *Eudes* fit main basse sur tout ce qui se rencontra dans le camp des Sarrasins, sans épargner ni les femmes, ni les enfants qu'*Abdérame* traînoit à sa suite. Le duc d'Aquitaine, débarrassé de cet ennemi formidable, se battit avec le prince qui l'avoit aidé à les vaincre. La guerre se ralluma entre lui & *Charles Martel*, & ne finit que par la mort d'*Eudes*, en 735. Ce prince avoit de grandes qualités, qui auroient pu immortaliser sa mémoire, s'il ne les avoit ternies par une vile politique qui sacrifioit tout à l'intérêt. Il avoit partagé en mourant ses états à ses deux fils. Il avoit donné le comté de Poitiers à *Habson*, & toute la premiere & la seconde Aquitaine à *Hunaud*, à qui *Charles Martel* fit la guerre, afin de l'obliger de lui rendre hommage pour le duché d'Aquitaine.

II. EUDES, comte de Paris, duc de France, & l'un des plus vaillants princes de son siecle, étoit fils de *Robert* le *Fort*. En 887, il contraignit les Normands de lever le siége de devant Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France Occidentale, & défit peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontiere. Il obligea *Charles* le *Simple* de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, & mourut à la Fere en Picardie le 5 de janvier 898.

III. EUDES DE MONTREUIL, architecte du XIIIe siecle, fut fort estimé du roi *S. Louis*, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-sainte, où il lui fit fortifier la ville & le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Ste Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel Dieu, de Ste Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers & des Chartreux. Il mourut en 1289.

IV. EUDES, (Jean) frere du célebre historien *Mezerai*, né à Rye dans le diocese de Seès en 1601, forma son esprit & régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de *Berulle*. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confreres s'étant opposés à l'établissement de cette société, *Eudes* cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; *mais sans aucun dessein*, dit-il, *de former un nouvel Institut*. Le sien se répandit à la faveur de cette pieuse ruse. *Eudes* prêchoit assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, & sa congrégation y gagna. Elle s'est principalement étendue en Normandie & en Bretagne. Son but est d'élever les jeunes gens dans la piété & les sciences ecclésiastiques. *Eudes* mourut à Caen le 19 août 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont: I. Le traité *De la dévotion & de l'Office du Cœur de la Vierge*, in-12, 1650. *Eudes* y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée, & par un zele plus ardent qu'éclairé. II. *Le Contrat de l'Homme avec Dieu*, petit in-12, souvent réimprimé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4°. Elle vaut bien, dit-on, celle de *Marie Alacoque*.

La congrégation des Eudistes compte déjà huit supérieurs généraux: I. Jean EUDES, son inf-

tituteur. II. Jacques *Blouet de Camilly*, mort à Coutances, le 11 août 1711. III. Guy *de Fontaine de Neuilly*, mort à Bayeux le 19 janvier 1727. IV. Pierre *Cousin*, mort à Caen le 14 mars 1751, âgé de 86 ans. V. Jean-Prosper *Auvray de St-André*, mort à Caen le 20 janvier 1770. VI. Michel *le Fèvre*, mort à Rennes le 6 septembre 1775. VII. Pierre *le Coq*, mort à Caen le 1er septembre 1777. VIII. Pierre *Dumont*, supérieur du séminaire de Coutances, vicaire-général de ce diocese, élu le 3 octobre 1777. (*Article fourni à l'Imprimeur*).

I. EUDOXE, de Gnide, fils d'*Eschine*, fut à la fois astronome, géometre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. *Hipparque* & lui donnerent un nouveau jour au systême du monde d'*Anaximandre*. *Eudoxe* mourut l'an 350 avant J. C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'étoit un géometre très-laborieux. Il perfectionna la théorie des sections coniques.

II. EUDOXE, fils de *St Césaire*, martyr, né à Arabisse ville d'Arménie, embrassa l'Arianisme, & fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique & à plusieurs autres. En 358, *Eudoxe* usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après l'empereur *Constance* l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les Catholiques avec fureur, & mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant *Eugène*, évêque de cette ville, & Arien comme lui.

I. EUDOXIE, (*Ælia*) fille du comte *Bauton*, célebre général sous le grand *Théodose*, étoit Françoise; elle joignoit les agréments de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque *Eutrope* la fit épouser à *Arcade*, & partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, & elle les trouva. Maîtresse de l'état & de la religion, cette femme régna en roi despotique: son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnoit le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. *St Jean-Chrysostôme* fut le seul qui osa lui résister: *Eudoxie* s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. La cause de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, étoit un sermon contre le luxe & la vanité des femmes, que les courtisans envenimerent. *Eudoxie* rappela *Chrysostôme* après quelques mois d'exil; mais le Saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux & les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances & insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares.

II. EUDOXIE ou EUDOCIE, (*Ælia*) fille de *Léonce*, philosophe Athénien, s'appeloit *Athenaïs* avant son baptême & son mariage avec l'empereur *Théodose* le *Jeune*. Elle avoit toutes les grâces de son sexe, avec la solidité du nôtre. Son pere l'instruisit dans les belles-lettres & dans les sciences: il en fit un philosophe, un grammairien & un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talents joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de biens, & la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses freres les lui contesterent.

Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice ! *Eudoxie* se voyant sans ressources, alla à Constantinople porter sa plainte à *Pulchérie*, sœur de *Théodose II.* Cette princesse, étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frere en 421. Les freres d'*Athenaïs*, instruits de sa fortune, se cacherent pour échapper à sa vengeance. *Eudoxie* les fit chercher, & les éleva aux premieres dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chere aux ames bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savants. *Paulin*, un d'entr'eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme-de-lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde: *Théodose* crut sa femme coupable, fit tuer *Paulin*, congédia tous les officiers d'*Eudoxie*, & la réduisit à l'état de simple particuliere. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, & embrassa les erreurs d'*Eutichès.* Touchée ensuite par les lettres de *S. Siméon Stylite* & par les raisons de l'abbé *Euthimius*, elle retourna à la foi de l'église, & passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété & dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle étoit innocente des crimes dont son époux l'avoit soupçonnée. *Eudoxie* avoit composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, & après qu'elle en fut descendue. *Photius* cite avec éloge une *Traduction* en vers héxametres des huit premiers livres de l'Ancien Testament. Il lui donne un rang parmi les poëmes héroïques, quoique les regles n'y fussent pas suivies, & qu'on n'y trouve pas les grâces de l'imagination; parce que le sujet ne lui permettoit pas d'user de fables, ni des autres ornements de la poësie. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le *Centon* d'*Homere*, qu'on trouve dans la Bibliothéque des Peres. C'est la VIE de J. C. composée de vers pris de ce pere de la poësie Grecque. *Du Cange* pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart des critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. *Villefore* a écrit sa *Vie.*

III. EUDOXIE, (*Licinia*) la *Jeune*, naquit à Constantinople en 422. Elle étoit fille de *Théodose II* & d'*Eudoxie*, & femme de *Valentinien III*, que *Pétrone-Maxime*, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main, & osa lui avouer que son amour jaloux avoit seul été la cause de la mort de son mari. *Eudoxie*, outrée de colere, appela à son secours *Genseric*, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu & à sang, saccagea Rome & emmena *Eudoxie* en Afrique. Après sept ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, & y finit sa vie dans les exercices de la piété. (*Voy.* EUTYCHÈS, vers la fin.) Ses médailles sont très-rares, & les vertus qui la signalerent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son regne. Elle supporta les vices de *Valentinien* avec un courage tranquille, & ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidele, & livré à une vie infame, eût été un homme de bien.

IV. EUDOXIE, veuve de *Const.*

tantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils, aussi-tôt après la mort de son époux, en 1067. *Romain Diogene*, un des plus grands capitaines de l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne : *Eudoxie* le fit condamner à mort. Mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, & le fit même général des troupes de l'Orient. *Romain Diogene* effaça par sa valeur ses anciennes fautes. *Eudoxie* résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, & à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche *Xyphilin* un écrit, par lequel elle avoit promis à *Constantin Ducas* de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces; mais que son dessein est d'épouser le frere du patriarche. *Xyphilin* ne trouva dès-lors aucune difficulté, rendit ce papier, & *Eudoxie* épousa *Romain* en 1068. Trois ans après, *Michel*, son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastere. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un *Manuscrit* qui est dans la bibliothéque du roi : c'est un recueil *sur les généalogies des Dieux, des Héros & des Héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du Paganisme : il décele une vaste lecture.

V. EUDOXIE FŒDEROUNA, premiere femme de *Pierre I*, czar de Russie, étoit fille du boyard *Fædor-Lapuchin*. *Pierre* l'épousa en 1691, & l'année suivante, il en eut un fils. L'histoire de cette princesse est assez singuliere. Le czar *Pierre*, dit le marquis de *Luchet*, fit annoncer dans toute l'étendue de son empire, qu'il destinoit sa couronne & son cœur à la femme qui réuniroit à ses yeux le plus de perfections. « Cent jeunes filles » apporterent à Moscou leurs timides prétentions & leurs espérances. *Eudoxie* décida le » choix du czar. Sa joie dura » peu. Quelques années après, » elle descendit du trône sans » murmure, pleura un amant infidele, changea le bandeau des » rois contre un voile de religieuse, & partagea les longs » jours de la solitude entre quelques réflexions sur l'inconstance » de la fortune & la perte d'un » époux injuste & toujours aimé. » Dans la suite, elle est soupçonnée d'avoir eu quelque part au » projet d'une conspiration. Elle » est condamnée à vingt coups de » discipline qu'elle reçut des mains » de deux religieuses, renfermée » dans un cachot, lorsqu'une révolution, inattendue, porte un » de ses fils sur le trône, & lui » rend, à elle-même, les honneurs » dus à son rang. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette » singuliere anecdote; elle est racontée dans les Mémoires de » Mlle *Deon* : on la trouve aussi » dans plus d'un historien Allemand ». *Hist. littér.* de *Voltaire*, T. IV, pag. 118 & 119.

ÈVE, la premiere des femmes, fut ainsi nommée par *Adam*, son époux, le premier des hommes. Son nom signifie la *Mere des vivants*. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'*Adam*, & la plaça dans le jardin de délices, d'où elle fut chassée pour avoir mangé du fruit défendu. (*Voy.* l'art. ADAM

dans ce Dictionnaire). Les rabbins ont conté mille fables sur la mere du genre humain; elles ne méritent que le mépris. Ceux qui seront curieux de lire leurs extravagantes rêveries, n'ont qu'à consulter le Dictionnaire de *Bayle*, à l'article *Eve*. Les peres de l'Eglise ont soutenu contre *Galien* qu'*Adam* & *Eve* étoient sauvés.

EVEILLON, (Jacques) savant & pieux chanoine, & grand-vicaire d'Angers sa patrie, sous quatre évêques différents, né en 1572, mourut en 1651, à 79 ans, amerement pleuré des pauvres dont il étoit le pere. Il légua sa bibliothéque aux Jésuites de la Fleche; c'étoit toute sa richesse. Sa charité l'avoit porté à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie. Comme on lui reprochoit un jour qu'il n'avoit point de tapisseries: *Quand en hiver j'entre dans ma maison*, répondit-il, *les murs ne me disent pas qu'ils ont froid; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblants, me disent qu'ils ont besoin de vêtement.* Malgré la multitude des affaires, & une rigoureuse exactitude au chœur, il donnoit beaucoup de moments à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont: I. *De Processionibus Ecclesiasticis*, in-8°, à Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions; il en examine ensuite le but, l'ordre & les cérémonies. II. *De recta psallendi ratione*, in-4°, à la Flèche 1646. Ce devroit être le manuel des chanoines. L'auteur dit que, quoique la musique soit nécessaire à ceux qui souffrent, il a composé ce traité dans le temps qu'il étoit tourmenté d'une cruelle sciatique. III. *Traité des Excommunications & des Monitoires*, in-4°, à Angers en 1651, & réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit & l'usage de l'Eglise des premiers siecles.

EVELIN, (Jean) né à Wotton en Surrey, l'an 1620, mort en 1706 à 86 ans, partagea son temps entre les voyages & l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford, les Marbres d'*Arundel*; & ensuite, pour la société royale, la bibliothéque même de ce seigneur. *Evelin* avoit plus d'une connoissance; la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, &c. lui étoient familiers. Les livres que nous avons de lui en font une preuvre. I. *Seulptura.* Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient les procédés & l'histoire que de cet art: il mériteroit d'être traduit. II. *Sylva.* Il y traite de la culture des arbres. III. *L'origine & les progrès de la Navigation & du Commerce*, en anglois, in-8°. IV. *Numismata*, in-fol. 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens & des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages françois, tels que *le Parfait Jardinier* de *la Quintinie*, & des *Traités de l'Architecture* de *Chambray*.

EVENE, roi d'Etolie, fils de *Mars* & de *Sterope*, fut si piqué d'avoir été vaincu à la course par *Idas*, qui lui avoit promis *Marpesse* sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appela depuis *Evene*.

EVENSSON, (David) savant théologien Suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Koping dans la Westmanie, & chapelain du roi de Suede. Il mourut en 1750, âgé de 51 ans, laissant plusieurs Dissertations

estimées, entr'autres : I. *De portione pauperibus relinquenda.* II. *De aquis suprà cœlestibus.* III. *De prædestinatione*, &c.

EVENUS III, roi d'Ecosse, après *Eder* son pere, étoit si vicieux, que, pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir ; que les rois auroient droit sur les femmes des nobles, & que les gentilshommes seroient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare & sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son regne ne fut que de 7 ans.

EVEPHENE, philosophe Pythagoricien, condamné à mort par *Denys*, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller à son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donneroit. Il offrit *Eucrite*, son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'*Eucrite*; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'*Evephene*; qui se présenta à *Denys* au bout de six mois ; comme il en étoit convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté, & les pria de l'admettre pour troisieme dans leur amitié. On raconte la même chose de *Damon* & de *Pythias*. Il se peut faire que les mêmes sentiments aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes.

EVERARD; *Voyez* GRUDIUS & SECOND.

EUFÉMIE, *Voyez* EUPHEMIE.

I. EUGENE Ier, (Saint) Romain, fut vicaire-général de l'Eglise, durant la captivité du pape *S. Martin*, & son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1er juin 657.

II. EUGENE II, Romain, pape, après *Pascal I*, le 5 juillet 824, fut recommandable par son humilité & sa simplicité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Lorsque quelqu'un étoit accusé, on le soumettoit à cette épreuve, une des plus déplorables folies des siecles d'ignorance. On bénissoit l'eau, on l'exorcisoit, ensuite on y jettoit l'accusé, après l'avoir garotté. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent : s'il surnageoit, il étoit déclaré coupable. Cette malheureuse coutume fit périr beaucoup de personnes innocentes ; & en sauva beaucoup de criminelles. Il ne falloit, pour être jugé coupable, qu'une poitrine assez large & des poumons assez légers pour ne point enfoncer. *Eugene II* mourut le 27 octobre 827.

III. EUGENE III, religieux de Cîteaux sous *St. Bernard*, ensuite abbé de St Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome le 27 avril 1145. Il étoit de Pise, & s'appeloit *Bernard*. Les Romains étoient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint-siége. Ils avoient rétabli le sénat & élu un patrice : (*Voyez* I. ARNAUD.) ils voulurent qu'*Eugene III* approuvât tous ces changements. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'étoit pas éteint ; les séditieux le souffloient de tous côtés. *Eugene*, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, & de-là à Paris en 1147. Il assembla un

concile

concile à Reims l'année d'après, & un autre à Trèves, où il permit à *Sainte Hildegarde*, religieuse, d'écrire ses Visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avoit été simple moine ; il y parut en pape, mais en pape qui n'avoit pas oublié son ancien état : il portoit sous les ornements pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, & mourut à Tivoli le 7 juillet 1153. Quoique son tombeau ait été illustré de plusieurs miracles, l'Eglise ne l'a pas mis solemnellement au nombre des Saints. C'est à lui que saint *Bernard* adressa ses livres *de la Considération*. Ce sont des instructions qu'*Eugene* lui-même avoit demandées, afin qu'il ne fût pas accablé sous le poids & la multitude des peines du pontificat, & de peur que les illusions de la grandeur & de la souveraineté n'affoiblissent sa vigilance. On a d'*Eugene III* des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter sur les actions & les vertus de ce pape, l'*Histoire de son Pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par *Dom Jean de Lannes*, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux ; à Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

IV. EUGENE IV, (Gabriel *Condolmero*) Vénitien, d'une famille roturiere, est une preuve de ce que peuvent le talent, & sur-tout l'esprit des affaires & le desir de s'avancer. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de St. *Grégoire en Alga*, ensuite évêque de Sienne. *Grégoire XII*, son oncle, le fit cardinal sous le titre de St. *Clement*. Enfin il fut élu pape le 3 mars 1431, après *Martin V*, la même année de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre ce pontife & les peres de cette assemblée. *Eugene* lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, & en confirmant les deux décrets de la IV[e]. & de la V[e]. session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile. Le pontife Romain, après deux ans de délai & des sommations réitérées, se rendit enfin à Bâle, & confirma tout ce qu'on y avoit fait. L'empereur *Sigismond* avoit été le lien de l'union d'*Eugene* avec les Peres de Bâle : cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui brava ses foudres. La 1[re] session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée étoit l'union de l'église Grecque avec la Latine. *Jean Paléologue*, empereur d'Orient, vouloit réconcilier les deux églises, parce qu'il avoit alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec *Joseph*, patriarche de Constantinople, 21 évêques & une nombreuse suite. Les premieres séances du concile se passerent en vaines contestations sur le cérémonial. Le pape disputa la premiere place à l'empereur Grec & l'obtint. On attendoit des députés de tous les états ; mais il ne vint presque personne. Les potentats de l'Europe voulant réconcilier le concile de Bâle avec le pape, n'envoyerent point à celui de Ferrare. La peste se mit dans cette ville ; on transféra le concile à Florence. Après bien des disputes sur la procession du Saint-Esprit, sur la primauté du Pape, sur le Purgatoire, la réunion tant desirée fut terminée dans la sixieme & derniere session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret dressé en grec & en latin, fut souscrit de part &

d'autre. L'empereur & les prélats Grecs partirent fort contents de la générosité du pape : *Eugene* leur donna beaucoup plus qu'il n'avoit promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant d'adresse que de zele, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient & celle d'Occident ; mais, malgré tous ses soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'éleverent contr'elle, dès que *Paléologue* leur en eut montré le décret. Ils recommencerent le schisme ; &, depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. *Eugene* fut mal récompensé, à Bâle, des services qu'il venoit de rendre à l'église Latine. Le concile le déposa du pontificat, comme *perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique & hérétique.* Les rois de France & d'Angleterre, l'empereur & les princes d'Allemagne, qui gardoient une espece de neutralité, & qui craignoient que l'esprit de parti n'eût dicté le décret de déposition, s'en plaignirent au concile. Ce décret étoit trop outrageant pour que le pape ne s'en offensât pas. Il y répondit par un autre décret, dans lequel il annulle tous le actes de l'assemblée de Bâle. Il l'appelle un *Brigandage, où les Démons de tout l'univers se sont assemblés pour mettre le comble à l'iniquité, & pour placer l'abomination de la désolation dans l'Eglise de Dieu.* Il déclare tous ceux qui sont restés à Bâle depuis la révocation du concile, *excommuniés, privés de toute dignité, & réservés au jugement éternel de Dieu, avec Coré, Dathan & Abiron.* C'étoit le style du temps, plutôt que celui de ce pontife, assez éclairé, & plus prudent, ce semble, que certains historiens n'ont voulu le peindre. Le concile, après avoir déposé *Eugene*, lui opposa *Amédée VIII*, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de *Felix V*. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Les uns étoient pour *Felix*, le plus grand nombre pour *Eugene* ; & quelques-uns, se jouant également des deux papes, n'en reconnoissoient aucun. *Eugene* étoit toujours à Florence, renvoyant les foudres que Bâle lançoit contre lui. En 1442, il transfera le concile à Rome, & mourut 5 ans après en 1447, lassé & détrompé de tout, dans la 64e année de son âge & la 16e de son pontificat. Il s'écria en mourant : O GABRIEL! *qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni Cardinal, ni Pape ; mais de vivre & de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta regle!* Il fut d'autant plus regretté, qu'il donna des marques non équivoques de son amour sincere pour la paix, dans un discours qu'il adressa aux cardinaux un instant avant sa mort... Ce fut *Eugene* qui excita les rois de Pologne & de Hongrie contre les Turcs, & qui les força à violer la paix jurée sur l'Evangile, sous prétexte qu'elle avoit été faite sans la participation du pape. Ce n'est pas la moindre des fautes qu'on a reprochées à ce pontife. Le continuateur de *Fleury* le peint ainsi dans le livre 109e de son Histoire.

« Si *Eugene* eut des défauts, il eut » aussi de grandes qualités. Son » pontificat fut dans une conti» nuelle agitation, mêlé de bonne » & de mauvaise fortune ; mais il » termina assez glorieusement tou» tes les guerres qu'il entreprit, » & ne se mêla point dans les diffé» rents qu'eurent les princes Chré» tiens pendant son pontificat. Il » obligea les Grecs à se soumettre » à l'église Romaine, & convertit » les Arméniens & les Jacobites ; » il fit entreprendre aux princes » Chrétiens plusieurs croisades...

» Quoiqu'il ne fût pas en réputa-
» tion d'être savant, il n'a pas
» laissé de composer quelques
» écrits contre les Hussites. Il ai-
» moit les personnes doctes, fon-
» da plusieurs églises, & fut très-
» charitable envers les pauvres.
» Il perdit la Marche d'Ancône;
» mais il la recouvra peu de temps
» après. S'il fut déposé dans le
» concile de Bâle, il ne s'y sou-
» mit pas cependant; il ôta même
» la pourpre à ceux qui avoient
» contribué à sa déposition... On
» ne peut nier qu'il n'ait eu beau-
» coup d'ambition. La faute qu'il
» fit en agrandissant son neveu,
» qu'il avoit élevé au cardinalat,
» & en se reposant sur lui du gou-
» vernement, lui attira une grande
» disgrâce. Ce neveu, qui ne son
» geoit qu'à s'enrichir & à se diver-
» tir, en usa si mal avec les Ro-
» mains, que ceux-ci, ne pouvant
» plus souffrir sa conduite, & fu-
» rieusement irrités d'un outrage
» signalé qu'il leur avoit fait, pri-
» rent les armes contre le pape,
» qui eut bien de la peine à se
» sauver par le Tibre, travesti en
» moine ».

V. EUGENE, évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége l'an 481. Il gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi *Hunneric* ordonna que tous les évêques Catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats Ariens. La conférence se tint en 484; mais les Ariens la rompirent, sous de mauvais prétextes. *Hunneric*, leur partisan, persécuta leurs adversaires, sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer, « que leur desir » étoit qu'après sa mort son fils » eût le trône ». La plupart des évêques crurent qu'ils pouvoient faire ce serment; les autres le refuserent. *Hunneric* les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer; les autres, comme infideles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouet & des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes; après quoi on les bannit. *Eugene* fut du nombre des exilés. Le saint évêque fut appelé sous le regne de *Gombaud*, & exilé encore par *Thrajamond* son successeur. On l'envoya dans les Gaules. *Eugene*, retiré à Albi, couronna par une mort sainte en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *Lettre* dans *Grégoire de Tours*.

VI. EUGENE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, & mourut en 646. Il possédoit assez bien, pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

VII EUGENE, évêque de Tolède, successeur du précédent est auteur de quelques *Traites de Théologie*, & de quelques *Opuscules* en vers & en prose, publiés par le P. *Sirmond*, en 1619, in-8°, avec les Poësies de *Draconce*. Le style d'*Eugene* manque de politesse; mais les pensées en sont justes & les sentimens pieux.

EUGENE. *Voyez* MARINE (STE).

VIII. EUGENE, homme obscur, qui avoit commencé par enseigner la grammaire & la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte *Arbogaste*, Gaulois de naissance, après la mort du jeune *Valentinien*, l'an 392. Il se déclara pour le Paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit

la paix avec les petits rois des Francs & des Allemands, & ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin, ce ridicule usurpateur fut vaincu & tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur *Théodose*, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. *Eugene* avoit régné plutôt en esclave qu'en prince. *Arbogaste* ne l'avoit tiré de la place de maître du palais qu'il occupoit, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, *Eugene* lui abandonna entiérement le soin du gouvernement & le commandement des troupes, & il ne fut qu'un fantôme d'empereur.

IX. EUGENE, François de SAVOIE, plus connu sous le nom de *Prince*) généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris le 18 octobre 1663, d'*Eugene-Maurice*, comte de Soissons, & d'*Olimpe Mancini*, niece du cardinal *Mazarin*. Il étoit arriere-petit-fils de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit-collet, sous le nom de l'*Abbé* de *Carignan*, & le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à *Louis XIV*, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, qui le jugeoit plus propre au plaisir qu'à la guerre, lui refusa un régiment, après lui avoir refusé une abbaye. *Eugene*, sans espérance en France, alla servir en Allemagne, contre les Turcs, en qualité de volontaire, avec les princes de *Conti*, disgraciés comme lui. *Louvois* écrivit qu'il ne rentreroit plus dans sa patrie. *J'y rentrerai un jour* (dit le prince *Eugene* en apprenant ces paroles) *en dépit de Louvois*. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui mériterent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un tel homme. Le prince *Eugene* avoit toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint: il joignoit à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talents parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie, sous les ordres de *Charles V*, duc de Lorraine, & de *Maximilien-Emmanuel*, duc de Baviere. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de *Bulonde*, subalterne du maréchal de *Catinat*, tenoit assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, & le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zentha, fameuse par la mort d'un grand-visir, de 17 bachas, de plus de 20 mille Turcs, & par la présence du grand seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'*Eugene*. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmenterent leur fureur; & il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts, & qu'on lui demanda son épée. *La voilà* (dit ce héros) *puisque l'Empereur la demande: elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service.* Cette générosité toucha tellement *Léopold*, qu'il donna à *Eugene* un écrit qui l'autorisoit à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût

jamais être recherché. La Chrétienté fut tranquille & heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. *Eugene* pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec 30 mille hommes, & la liberté entiere de s'en servir comme il voudroit. Il amusa les généraux François par des feintes, & força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après cinq heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée Allemande maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, & le maréchal de *Catinat*, qui commandoit l'armée Françoise, recula jusque derriere l'Oglio. Le maréchal de *Villeroi* vint lui ôter le bâton de commandement, & fut encore moins heureux: il passa l'Oglio, pour attaquer Chiari dans le duché de Modène. Le prince *Eugene*, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général François, & le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que *Villeroi* dormoit tranquillement dans Crémone, *Eugene* pénetre dans cette ville par un égout, & le fait prisonnier. Son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avoient donné cette place; le hasard, & la valeur des François & des Irlandois la lui ôterent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1er janvier, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, mis à la place de Villeroi, répara ses fautes. Il battit les Impériaux à la journée de Santa-Vittoria; il les obligea à lever le siége de Modene, & le vainquit le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse dans les premiers instants, & pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Paris, se déclara pour la France, par la prise de Guastalle & de quelques villes voisines. Le prince *Eugene* quitta l'Italie pour passer en Allamagne; il n'avoit pas remporté de grandes victoires, mais il laissoit les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, & administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. *Eugene*, *Marleborough* & *Heinsius*, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre & de la Hollande, étroitement unis par l'esprit & par le cœur, formerent une espece de triumvirat fatal à la France & à l'Espagne. Les deux premiers gagnerent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal-à-propos par l'électeur de Baviere, secondé du maréchal de *Talard*. Cette victoire fut décisive & changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée Françoise & Bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Baviere & de la Souabe. On prétend qu'*Eugene*, après cette bataille, invita les prisonniers François à un opéra, & au lieu d'une piece suivie, il fit chanter cinq monologues de *Quinault* à la louange de *Louis* XIV. — *Vous voyez, Messieurs*, leur dit-il, *que j'aime à entendre les louanges de votre Maître.* Mais ce trait, qui auroit été une dérision cruelle, peu digne d'un héros, paroît une anecdote hasardée. De retour en Italie l'an 1705, *Eugène* essuya des échecs. Le duc de *Vendôme* le repoussa avec gloire à la journée de Cassano près de l'Adda: journée sanglante & moins in-

décise que ne le dit un historien François, puisqu'elle empêcha le prince *Eugene* de passer l'Adda. L'armée Françoise ayant assiégé Turin l'année d'après; *Eugène* vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'*Orléans*, après avoir passé le Pô à la vue de *Vendôme*. Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux François; les force dans leurs lignes, & leur fait lever le siege le 7 septembre 1706. Après avoir délivre Turin & battu les François, il fit rentrer le Milanès sous l'obéissance de l'empereu, qui lui en donna le gouvernement. Comme ce général avoit tiré des marchands merciers de Londre les secours nécessaires pour cette expédition, il leur en annonça le succès *Je me flatte*, leur disoit-il dans sa lettre, *d'avoir employé votre argent à votre satisfaction*. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes Françoises & Espagnoles évacuerent la Lombardie. Le général *Daun* s'empara du royaume de Naples. *Eugene* pénétra peu de temps après en Provence & en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siége devant Toulon, on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, & le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince *Eugène*, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords du Rhin, mit en déroute les François au sanglant combat d'Oudenarde. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*; mais ce fut pour les François une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendu par *Bouflers*: (*Voy.* son article.) Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de quatre mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux François; aussi, dans un âge plus avancé, il rejetoit les louanges qu'on lui donnoit sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances: un de leurs officiers poussa la présomption jusqu'à dire, « qu'il ne desespéroit point de voir » l'armée pénétrer jusqu'à Bayon» ne ». Le prince *Eugène*, modeste au milieu de ses triomphes, lui répondit; *Oui, pourvu que le Roi de France nous donne un passe-port pour aller, & un passe port pour revenir.* Les États-généraux voulurent célébrer la prise de Lille par de vaines réjouissances. Mais le prince *Eugène*, de concert avec *Marleborough*, demanda que l'argent destiné à des feux d'artifice & à des folies passageres, dont il ne restoit rien au bout de quelques heures, fût employé au soulagement des soldats de la république, blessés pendant la campagne. La conquête de Lille fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septemb. 1709, sur les maréchaux de *Villars* & de *Bouflers*, qui lui disputerent long-temps la victoire. *Eugène* fut dangereusement blessé dans la plus grande chaleur de l'action. Les officiers qui combattoient à côté de lui, voyant son sang ruisseler, le presserent de se retirer au moins pour quelques moments. *Qu'importe*, leur répondit-il, *de se faire panser, si nous devons mourir ici? Et si nous en revenons, il y aura assez de temps pour cela ce soir.* Cette grandeur d'ame fit tant d'impression sur les soldats, qu'ils parvinrent à se rendre maîtres du champ de bataille. *Marleborough* ayant été disgracié, *Eugène* passa à Londres

pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, & étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattants. Quoique privé des Anglois, il étoit supérieur de 20 mille hommes aux François; il l'étoit sur-tout par sa position, par l'abondance des magasins, & par neuf ans de victoires. La France & l'Espagne étoient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecie qu'il assiégeoit, les délivra de leurs inquiétudes. Il avoit choisi Marchiennes pour l'entrepôt de ses magasins, afin de voir plus souvent, dit on, une Italienne fort belle qui étoit dans cette ville, & qu'il entretenoit alors. Le dépôt des magasins étant trop éloigné, le général *Albemarle*, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal de *Villars*, après avoir donné le change au prince *Eugène*, tomba sur *Albemarle*, & remporta une victoire signalée. *Eugène* arrivé trop tard, se retira, après avoir été témoin de la défaite de ses troupes. Cette victoire amena la paix. *Eugène* & *Villars*, héros au champ de bataille, excellents négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, & elle fut suivie du traité de Baden en Argaw, signé le 7 septembre de la même année. La puissance Ottomane, qui auroit pu attaquer l'Allemagne, pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion de la paix générale. Le grand visir *Ali* parut sur les frontieres de l'Empire avec 150 mille Turcs. *Eugène* le battit en 1716, à Temeswar & à Petervaradin. Il entreprit ensuite le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, &, non contents de le bloquer, ils avancerent à lui par des approches & des tranchées. Le prince *Eugène*, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entiérement, leur tua plus de 20 mille hommes, & s'empara de leurs canons & de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis vouloient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avoit sauvé, & dont il avoit reculé les frontieres. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince *Eugène* eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les François prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avoit plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince *Eugène*: il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une 18e bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, à 73 ans, regretté de l'empereur & des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifierent que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devoit la gloire de son regne, disoit, au milieu des pertes qui suivirent sa mort: *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros?* Le prince *Eugène* fut le plus heureux général & le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siecles.

Au milieu de la paix, au milieu des hasards,
La vertu, la sagesse & l'amour des beaux arts,

Firent le fondement de sa gloire suprême ;
Et modeste vainqueur de cent rivaux soumis,
Ce fut en apprenant à se vaincre lui-même,
Qu'il apprit à dompter ses plus fiers ennemis.

J. B. ROUSSEAU.

Le prince *Eugène* avoit un esprit plein de justesse & d'élévation, les qualités & le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'étoit pas toujours le maître de faire ce qu'il vouloit. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. *Je fais réflexion*, dit-il, *que si Alexandre le Grand eût été obligé d'avoir l'approbation des Députés de Hollande, pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auroient pas été à beaucoup près si rapides...* Le courage n'étoit pas la seule qualité du prince *Eugene*. Les traités de Rastadt & de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il étoit le pere des soldats & le modele des ministres : philosophe doux, humain, tolérant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, & d'une générosité peu commune. Quoique froid & réservé, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, & les protégea pendant son ministere. (*Voyez* l'article II. ROUSSEAU) Tous les beaux arts avoient des attraits pour lui. Il ne voulut jamais se marier. Une femme lui paroissoit un fardeau embarrassant pour un héros, qui oublie souvent son devoir pour penser à sa fortune, & qui ménage ses jours pour les conserver à une épouse. Il ne voyoit dans l'amour qu'un passion folle, qui étend l'empire des femmes, & restreint celui des hommes. *Les Amoureux*, disoit-il, *sont dans la société ce que les Fanatiques sont dans la Religion...* « De » trois empereurs qu'il avoit servis, le premier, *Léopold*, avoit » été (disoit-il) son pere, parce » qu'il avoit eu soin de sa fortune » comme de celle de son propre » fils ; le second, *Joseph*, son frere, parce qu'il l'avoit aimé comme un frere ; le troisieme, *Charles VI*, son maître, parce qu'il » l'avoit récompensé en roi ». Ce qui met le dernier trait à son éloge, c'est qu'il connoissoit le Christianisme, le respectoit & l'amoit. Il portoit, dans ses expéditions militaires, *l'Imitation de Jesus-Christ* ; livre plus propre à faire sentir le néant de la gloire humaine, & à ramener à l'auteur de la véritable gloire. Ses *Batailles* ont été imprimées en 1729, 2 vol. in-fol., auxquels on a joint un *Supplément*. On peut voir aussi l'*Histoire du Prince Eugène*, imprimée à Vienne depuis quelques années en 5 vol. in-12 : elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de Gazettes.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque *Odoacre* la transféra en Italie, l'an 488 : il se fixa au royaume de Naples, & y fut abbé de Lucullano ou de St-Severin. Il est auteur du *Thesaurus ex Augustino*, in-fol, Bâle, 1542 ; & d'une *Vie de S. Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*.

EUGUBINUS, *Voy.* STEUCUS.

EVILMERODAC, roi de Babylone, succéda à son pere *Nabucho-*

donosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son pere. *Nabuchodonosor* étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui, & le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec *Jechonias*, roi du Juda, que *Nabuchodonosor* tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, *Evilmérodac* monta sur le trône, tira *Jéchonias* de prison, & le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son pere, & même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frere *Nériglissor*, après un regne de deux ans.

EVITERNE. Les anciens adoroient sous ce nom un Dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, & qu'ils paroissoient mettre au-dessus de celle de *Jupiter*. Quelques mythologistes croient que ce dieu étoit *Jupiter* même. *EVITERNE* signifie immortel, & l'on appeloit quelquefois les Dieux *Æviterni* & *Ævintegri*, pour marquer leur immortalité.

EULALIE, (Ste) vierge & martyre de Barcelone, sous l'empire de *Dioclétien*. Son nom est plus connu, que le détail de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape *Boniface I* en 418, & que l'empereur *Honorius* fit chasser comme un intrus.

EULER, (Léonard) membre des académies de Paris, de Pétersbourg & de Londres, naquit à Bâle en 1707 d'un ministre Protestant. Après avoir fait ses premieres études, il se consacra à la théologie & aux langues orientales pour complaire à son pere: mais un goût irrésistible, qui l'avoit porté de bonne heure à s'appliquer aux mathématiques, l'y ramena bientôt. Ses liaisons avec *Nicolas* & *Daniel Bernouilli* accélérerent ses progrès dans la carriere des sciences. Ces deux célebres géometres ayant été appelés à Pétersbourg en 1725, l'engagerent deux ans après de quitter sa patrie pour se rendre auprès d'eux. Il ne tarda pas d'enrichir les recueils de l'académie de cette ville de plusieurs Mémoires, qui exciterent entre *Daniel Bernouilli* & lui une émulation qui ne dégénéra point en envie. Non content de perfectionner le calcul intégral, *Euler* inventa le calcul des sinus, & simplifia les opérations analytiques. La réputation qu'il acquit de génie transcendant & inépuisable, alla jusqu'aux oreilles des souverains. Le roi de Prusse l'invita en 1741 de se rendre à Berlin, pour donner de l'éclat à l'académie qui alloit naître sous les auspices de ce prince philosophe. En arrivant, il fut présenté à la reine mere, femme d'esprit, qui cependant ne put obtenir de lui que des monosyllabes. Elle reprocha au géometre cette timidité, cet embarras qu'elle croyoit ne pas mériter d'inspirer.. *Pourquoi ne voulez-vous donc pas me parler?* lui dit-elle: *Madame*, lui répondit il, *parce que je viens d'un pays où quand on parle on est pendu.* En effet, à l'époque où *Euler* se trouva en Russie, ce grand empire, gouverné par un étranger, gémissoit sous un despotisme trop souvent arbitraire. La Prusse fut un séjour plus agréable pour ce philosophe, malgré quelques chagrins passagers qu'il y éprouva. Les Russes ayant pénétré dans la Marche, en 1760, pillerent une métairie qu'il avoit auprès de Charlottembourg.

Le général *Totteleben* répara ce dommage, en lui accordant une indemnité considérable, à laquelle l'impératrice *Elizabeth* ajouta un don de quatre mille florins. *Euler* passa 25 ans à Berlin, & n'obtint que difficilement la permission de retourner à Pétersbourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué d'une maladie violente, qui le laissa aveugle. Son activité, sa fécondité même ne furent point ralenties par la perte de la vue. La force singuliere de son intelligence servit de supplément à ses yeux. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1783, dans la 77e année de son âge. Il avoit été marié deux fois, & avoit eu treize enfants, dont l'aîné marche depuis long-temps sur les traces de son illustre pere. Une humeur toujours égale, une gaieté douce & naturelle, une certaine causticité mêlée de bonhomie, une maniere de raconter naïve & plaisante, & un grand fond d'érudition, rendoient sa conversation agréable & utile. Son extrême vivacité l'entraînoit quelquefois; mais sa colere étoit aussitôt éteinte qu'enflammée. Il étoit d'ailleurs bon époux, pere tendre, ami sensible, citoyen zélé, & fidele à tous les devoirs de la société, ainsi qu'à ceux de la religion. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages*, où il paroît à la fois original & profond, élégant & clair. Il n'est presque aucun de ses écrits qui ne renferme quelque découverte nouvelle, ou quelque vue ingénieuse qui pourra y conduire. On y trouve les intégrations les plus heureuses, de profondes recherches sur la nature & la propriété des nombres, la démonstration de plusieurs théorêmes de *Fermat*, la solution de divers problêmes sur l'équilibre & le mouvement des corps solides, flexibles & élastiques, enfin tout ce que la théorie du mouvement des corps célestes a de plus épineux. Ses principaux écrits sont: I. Une *Dissertation sur la nature & la propagation du son*. II.... *sur la nature des vaisseaux*, que l'academie de Paris honora de l'*Accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature & les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV.... *sur le flux & le reflux de la mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil & de la lune sur la mer, & appuie son explication de beaucoup de géométrie & de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savants de la regarder comme peu satisfaisante. V. Cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. VI. Plusieurs Dissertations dans les *Mémoires* des académies de Pétersbourg & de Berlin. VII. *Eléments d'Algebre*. Cet ouvrage qu'il fit étant aveugle, a été traduit en françois & en russe; il est écrit avec clarté & méthode. VIII. Trois Mémoires sur les *Inégalités dans les mouvements des Planètes*, couronnés à Paris. IX. Deux Mémoires sur *la perfection de la Théorie de la Lune*, couronnés à Paris en 1770 & 1772. X. *Opuscules analytiques*, 1783. Ce sont des Mémoires réunis, qui avoient d'abord paru séparément. Son *Introduction à l'analyse des infiniment petits*, a été traduite du latin par MM. *Pezzy* & *Kramp*, 1786, 3 vol. in-4°. *Euler* avoit cultivé non-seulement toutes les sciences mathématiques, mais la littérature ancienne & les langues savantes. Il savoit par cœur l'*Enéide*. On a prétendu qu'il avoit porté sa curiosité jusqu'à s'instruire des procédés & des regles de l'Astrologie. La plupart des prin-

ces du Nord lui donnerent les marques d'estime. Dans le voyage que le Prince-Royal de Prusse fit à Pétersbourg, il prévint la visite d'*Euler*, & passa quelques heures à côté de cet illustre vieillard ayant ses mains dans les siennes. L'académie de Pétersbourg porta solemnellement son deuil, & lui décerna à ses frais un buste de marbre, qui a été placé dans les sales d'assemblée.

I. EULOGE, pieux & savant patriarche d'Alexandrie, mort en 607, laissa divers *Ouvrages* contre les Novatiens & contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec *St. Grégoire* le Grand.

II. EULOGE DE CORDOUE, né dans cette ville vers l'an 800; fut élevé au sacerdoce, & en remplit tous les devoirs avec zèle. Les Sarasins d'Espagne, qui étoient Mahométans, ayant excité une persécution, il fortifia par ses écrits & ses discours les fideles. Il fut élu archevêque de Tolède; mais les infideles lui firent trancher la tête en 859, avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont: I. *Memoriale Sanctorum;* c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Apologie pour les Martyrs*, contre ceux qui disoient qu'ils nuisoient plus qu'ils ne profitoient à l'Espagne. III. *Exhortation au Martyre.* Ces ouvrages se trouvent dans le IVe vol. de l'*Hispania illustrata*, & dans la Bibliothéque des Peres.

EUMÉE, favori d'*Ulysse*, à qui ce prince confia le soin de ses états, lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connoître le premier à son retour, après 20 ans d'absence.

I. EUMENE, capitaine Grec, l'un des plus dignes successeurs d'*Alexandre* le *Grand*, étoit fils d'un voiturier. Il avoit les qualités qui font le héros dans la guerre & l'homme estimable dans la paix, & il dut son élévation à ces qualités. *Alexandre* lui fit épouser la sœur de *Barsine*, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, *Eumene* acheva la conquête de la Cappadoce & de la Paphlagonie, & fut gouverneur de ces deux provinces; mais *Antigone* ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de *Perdiccas*, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit *Cratere* & *Néoptoleme*. Le premier périt dans la mêlée; & il tua le second de sa propre main. *Eumene* pleura *Cratere*, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, & fit porter ses cendres en Macédoine, à sa famille: action de générosité, dont un historien philosophe se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. *Eumene* marcha ensuite contre *Antipater*, le vainquit & s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux *Perdiccas*, il eut à combattre *Antigone*. Ce général tâcha de corrompre les principaux officiers d'*Eumene*, en leur faisant des offres magnifiques qu'ils rejetterent. *Eumene* les loua de leur fidélité, & leur raconta l'histoire du lion amoureux, qui, pour épouser une fille d'une grande beauté, consentit que le pere de la fille lui fît rogner les dents & les ongles. « L'opération faite, le » pere, se méfiant de cette bête » féroce, prit un bâton & chassa » un ennemi qui l'auroit bientôt » dévoré. Voilà, ajouta *Eumene*, » ce que feroit *Antigone;* il vous » fait à présent de grandes pro- » messes pour se rendre maître de » toutes vos forces: mais, dès qu'il

» vous tiendroit, il vous feroit » sentir ses ongles & ses dents ». Les deux généraux se livrerent bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. *Eumene* y fut vaincu par la trahison d'*Apollonide*, commandant de la cavalerie. Le traitre fut pris & pendu sur le champ. *Eumene*, obligé d'errer & de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, & ne retint que cinq hommes, avec lesquels il s'enferma dans le château de Nora sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différents succès, mêlés de revers. *Antigone* tailla en pieces l'arriere-garde de son ennemi, & prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Avant la bataille, *Eumene* avoit fait son testament & brûlé toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort, ceux qui lui avoient donné des avis secrets, fussent exposés à des recherches dangereuses. Le vainqueur fit dire aux officiers & aux Argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenoit, s'ils lui livroient *Eumene*. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. Quand cet illustre prisonnier fut arrivé au camp ennemi, *Antigone* n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence étoit un sanglant reproche contre lui. Ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un Eléphant* (leur dit *Antigone*) *ou comme un Lion*. Mais quelques jours après, attendri & touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraîchements dont il pourroit avoir besoin. *Antigone* fut quelque temps en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous *Alexandre* : le souvenir de cette ancienne amitié, réveilla en lui quelques sentiments de bonté. Son fils *Demetrius* sollicita fortement aussi en sa faveur; mais l'intérêt de se délivrer d'un ennemi dangereux, combattant dans *Antigone* les sentiments généreux que son fils lui inspiroit, il ordonna qu'on le défît d'*Eumene* dans la prison : ce qui fut exécuté l'an 315 avant J. C. Telle fut la fin d'un des hommes les plus accomplis de son siecle en tout genre, & peut-être le plus digne de succéder à *Alexandre*. Il possédoit toutes les qualités de l'homme de guerre & du grand capitaine. Mais je mets au dessus de tout cela, son attachement inviolable pour son prince, sa rigoureuse probité, & les sentiments d'honneur qui régnoient en lui. Il ne manqua pas cependant d'adresse dans l'occasion. Voyant que plusieurs de ses officiers n'épioient qu'un moment favorable pour se défaire de lui, il emprunta de grosses sommes de ceux qui lui étoient les plus suspects, afin que la crainte de perdre leur argent les engageât à veiller sur la vie de celui à qui ils avoient prêté. Ainsi, dit *Plutarque*, au lieu de donner son propre argent pour conserver ses jours, il ne les garantit qu'en prenant celui des autres. *Antigone* & toute l'armée célébrerent les funérailles d'*Eumene* avec magnificence, & lui rendirent les plus grands honneurs. Sa mort ayant éteint l'envie & toute crainte, ils envoyerent ses os & ses cendres dans une urne d'argent, à sa femme & à ses enfants en Cappadoce : foible dédommagement pour une

veuve & pour des orphelins désolés ! L'armée du vaincu étant sans chef, fut bientôt dissipée. *Antigone* se défiant des traitres les fit exterminer.

II. EUMENE Ier, roi de Pergame, succéda à *Philetère*, son oncle, l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur *Antiochus*, fils de *Seleucus*, & augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres, & encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de regne.

III. EUMENE II, neveu du précédent, monta sur le trône après *Attal*, son pere, l'an 198 avant J. C. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son pere, se réduisoit à un très-petit nombre de villes. *Eumene* se rendit si puissant, qu'il pouvoit le disputer à plus d'un empire. Il dut tout à son assiduité au travail, à son activité, à sa prudence. Les Romains dont il cultiva l'amitié, augmenterent ses états, après leur victoire sur *Antiochus* le Grand. *Eumene* vainquit *Prusias* & *Antigone*, & mourut l'an 168 avant J. C. Ce prince protégeoit & cultivoit les lettres : il augmenta considérablement la fameuse bibliothéque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modele de celle d'Alexandrie. Ses freres, *Attale*, *Philetère* & *Athenée*, lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes. *Eumene*, (dit *Polybe*), avoit l'ame noble & grande dans un corps foible & délicat. Avide d'une belle réputation, il l'acheta par des bienfaits, & enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siecle.

IV. EUMENE, orateur originaire d'Athenes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun, sa patrie. Il y ramena le goût des arts & de l'éloquence. *Constance-Chlore*, & *Constantin* son fils, lui donnerent des marques de leur estime. Il prononça, l'an 309, le *Panégyrique* de ces deux princes. Son *Discours* le plus celebre est celui dans lequel il tâcha d'engager *Riccius Varus*, préfet de la Gaule Lyonnoise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avoient inondé les Gaules. *Eumene* offrit de contribuer à ce rétablissement ; il cédoit une année des appointements qu'il avoit en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs; ce qui faisoit une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du IVe. siecle. Le P. de *la Baune*, Jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegirici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4°. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité; & il y a plus de lieux-communs que de pensées.

EUMENIDES *ou* FURIES, filles de l'*Achéron* & de *la Nuit*, étoient trois; *Alecton*, *Mégere* & *Tisiphone*. Les Dieux leur avoient donné la commission de tourmenter les impies & les scélérats sur la terre & dans les enfers. Servius écrit qu'on appeloit ces Déesses, *Dires* au ciel, *Furies* sur la terre & *Euménides* dans les enfers. Elles châtioient dans le Tartare, & flagelloient avec des serpents & des flambeaux ardents, ceux qui avoient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpents & des torches dans leurs mains.

EUMENIUS, *Voyez* EUMENE.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin & historien, sous les regnes de *Valentinien*, de *Valens* & de *Gratien*, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont *Suidas* nous a conservé quelques

fragments. Nous n'avons de lui que les *Vies des Philosophes de son temps*, écrites avec précision, & avec assez de netteté & d'élégance. *A. Junius* en a donné une *Traduction* latine avec le texte grec, 1596, in-8°. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris 1648, in f°, qui font partie de la *Byzantine*. Cette Histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paroit être de relever l'idolâtrie & de rabaisser le Christianisme. Il exagere les vertus des philosophes Payens, & atténue celles des solitaires Chrétiens. Il insulte même à leurs martyrs ; &, autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, *Eunape* étoit un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportements du manteau de la sagesse, & qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

I. EUNOME, célebre musicien de Locres en Italie. Comme il disputoit le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'étoit rompue.

II. EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'*Aëtius*, parvint à l'épiscopat par la protection d'*Eudoxe*, patriarche de Constantinople ; ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avoit sucées auprès d'*Aëtius*. *Eunome* ayant négligé cet avis, fut déposé & exilé en divers endroits : il mourut dans sa patrie à la fin du IVe. siecle. C'étoit un Arien outré ; &, pour défendre l'Arianisme, (dit M. *Pluquet*) « il retomba dans le » Sabellianisme, dont *Arius* avoit cru qu'on ne pouvoit se garantir qu'en niant la divinité du Verbe. *Arius*, pour ne pas tomber dans l'hérésie de *Sabellius*, qui confondoit les personnes de la Trinité, fit du Pere & du Fils deux personnes differentes, & soutint que le Fils étoit une créature. La divinité de J. C. étoit donc devenue comme le pivot de toutes les disputes des Catholiques & des Ariens. Les Catholiques admettoient dans la substance divine, un Pere qui n'étoit pas engendré, & un Fils qui l'étoit ; qui cependant étoit consubstantiel & co-éternel à son Pere. La divinité de J. C. étoit évidemment enseignée dans l'Ecriture, & les Ariens ne pouvoient éluder la force des passages que les Catholiques leur opposoient. *Eunome* crut qu'il falloit examiner ce dogme en lui-même, & voir si effectivement on pouvoit admettre dans la substance divine deux principes, dont l'un étoit engendré & l'autre ne l'étoit pas. Pour décider cette question, il partit d'un principe reconnu par les Catholiques & par les Ariens ; savoir, *la simplicité de Dieu*. Il crut qu'on ne pouvoit supposer dans une chose simple deux principes, dont l'un étoit engendré & l'autte engendrant. Une chose simple pouvoit, suivant *Eunome*, avoir différents rapports ; mais elle ne pouvoit contenir des principes différents. De ce principe, *Arius*, pour éviter le Sabellianisme, qui confondoit les personnes de la Trinité, avoit conclu que le Pere & le Fils étoient deux substances distinguées. Comme d'ailleurs on ne pouvoit admettre plusieurs Dieux, il avoit jugé que le Verbe ou le Fils

» n'étoit pas un Dieu, mais une » créature. De ce même principe, » *Eunome* conclut, non seulement » qu'on ne pouvoit supposer dans » l'essence divine un Pere & un » Fils, mais qu'on ne pouvoit y » admettre plusieurs attributs; & » que la sagesse, la vérité, la » justice, n'étoient que l'Essence » divine, considérée sous différents rapports, & n'étoient que » des noms différents, donnés à » la même chose, selon les rapports qu'elle avoient avec les » objets extérieurs ». Il rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans la foi de la Trinité, & croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses impiétés étoient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. Il sentit que pour se concilier des sectateurs, il falloit joindre à son opinion quelque principe de morale commode. Il enseigna que ceux qui conserveroient fidellement sa doctrine, ne pourroient perdre la grâce, quelque péché qu'ils commissent. Cette adresse, employée souvent par les Chefs de secte, ne réussit pas toujours; celle d'*Eunome* fut absolument éteinte sous *Théodose. S. Grégoire* de Nysse & *S. Basile* signalerent leur éloquence & leur zele contre ce sectaire.

EUNUS, esclave Syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste & l'inspiré de la Déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des Dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre : il y glissoit adroitement le feu, & en soufflant, il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un Dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misere, se joignirent à lui, & bientôt il se vit à la tête de 50 mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs Romains. *Perpenna*, envoyé contre ces rébelles, les réduisit par la faim, & fit mettre en croix tous ceux qui tomberent entre ses mains.

EVODE, l'un des LXXII *Disciples* de J. C., succéda à *St. Pierre* dans le siége d'Antioche, & y souffrit le martyre sur la fin du premier siecle.

I. EUPHEMIE, (Ste.) vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre sous *Dioclétien*, vers l'an 307 de Jesus-Christ.

II. EUPHEMIE, (*Ælia Maciana Euphemia*) femme de l'empereur *Justin I*, étoit née dans une des provinces barbares de l'empire. Elle étoit esclave, lorsque *Justin*, qui n'étoit encore qu'un particulier, en devint amoureux. Son caractere doux, complaisant, sa fidélité inviolable, plurent tellement à son amant, qu'il l'épousa & la fit monter avec lui sur le trône. Son mariage fut stérile. L'esclavage lui avoit fait contracter des manieres grossieres, dont elle ne put se défaire sous la pourpre. Mais elle se distingua d'ailleurs par des qualités; &, tant qu'elle vécut, elle empêcha à *Justinien* d'épouser sa maîtresse *Théodora*. Elle mourut avant l'empereur, son époux.

EUPHEMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science & par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique *Monge*, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape *Félix III*, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonné de l'être.

Euphemius s'obstina à y laisser celui d'*Acace*, dont il ne vouloit pas outrager la memoire. La pape *Gelase*, successeur de *Félix*, l'excommunia peut-être trop précipitamment, & le fit exiler à Ancyre par l'empereur *Anastase*, en 495. Ce patriarche mourut dans son exil en 515, martyr de son opiniâtreté : c'étoit son seul défaut... *Voyez* aussi MICHEL, n° *III*.

EUPHORBE, illustre Troyen, fut tué par *Menélas* à la guerre de Troie. *Pythagore* assuroit que son ame étoit celle d'*Euphorbe*, & qu'elle avoit passé dans son corps par la métempsycose... Il y eut un géometre Phrygien qui portoit ce nom. Ce mathématicien trouva la description du triangle, & rechercha le premier les propriétés de quelques figures.

EUPHORION, de Chalcis en Eubée, bibliothécaire d'*Antiochus* le *Grand*, réussit dans la poësie & dans l'histoire. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Quelques anciens le louent: d'autres lui reprochent de l'obscurité & un style énigmatique. L'empereur *Tibere*, qui l'avoit pris pour modele dans la composition de ses poësies Grecques, fit placer son portrait & ses ouvrages dans les bibliothéques publiques. *Euphorion* étoit né vers l'an 274 avant J. C.

EUPHRANOR, sculpteur célebre de Corinthe, qui avoit composé plusieurs volumes sur la Symétrie & sur les Couleurs. Il florissoit vers l'an 340 avant J. C. *Pline* écrit qu'il avoit fait un grand nombre de belles statues de bronze. *Plin.*, *L.* 34, *c.* 8. Il y eut aussi un peintre habile de ce nom.

EUPHRASIE, (Ste) illustre solitaire & religieuse de la Thébaïde, fille d'*Antigone*, gouverneur de Lycie, & parente de l'empereur *Théodose l'Ancien*, naquit vers l'an 380, & mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monasteres de la Thébaïde, où elle avoit donné des exemples admirables de vertus.

I. EUPHRATE, l'un des disciples de *Platon*, gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le regne de *Perdiccas*. Il poussa l'amour pour la philosophie à un excès indigne d'un philosophe : il n'admettoit à la table du roi que ceux qui avoient cultivé, comme lui, les sciences & les mathématiques. *Parménion* le tua, après la mort de *Perdiccas*.

II. EUPHRATE, philosophe Stoïcien sous l'empereur *Adrien* demanda à ce prince la permission de s'ôter la vie, qui n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Il étoit alors dans une vieillesse très-avancée, & peut-être dans l'enfance. *Adrien* le lui permit, & il se donna la mort l'an 118 de J. C.

III. EUPHRATE, hérétique, de la ville de Pera en Cilicie, admettoit trois *Dieux*, trois *Verbes*, trois *SS. Esprits*. « Parmi les philosophes » qui avoient recherché la nature » du monde (dit M. l'abbé PLUQUET) quelques-uns l'avoient » regardé comme un grand tout, » dont les parties étoient liées, » & ne supposoient dans la nature qu'un seul monde, comme » *Ocelus* de Lucanie l'avoit enseigné; & non pas plusieurs, » comme *Leucippe*, *Epicure*, & d'autres philosophes le soutenoient. » *Euphrate* adopta le fond de ce » systême, & n'admit pas cette » suite de mondes différents, à laquelle des chefs de sectes avoient » recours pour concilier la philosophie avec la religion, ou pour » expliquer les dogmes. Il sup-

posoit

» posoit un seul monde, & distinguoit dans ce monde trois parties qui renfermoient trois ordres d'êtres absolument différents. La 1re partie renfermoit l'Être nécessaire & incréé, qu'il concevoit comme une grande source qui faisoit sortir de son sein trois Peres, trois Fils, trois SS. Esprits. *Euphrate* croyoit apparemment que l'Être nécessaire étant déterminé par sa nature à produire trois êtres différents, le nombre *trois* étoit, en quelque sorte, le terme de toutes les productions de l'Être nécessaire, & qu'il falloit admettre en Dieu trois Peres, trois Fils, trois SS. Esprits. Comme JESUS-CHRIST, qui étoit fils de Dieu, étoit homme, *Euphrate* croyoit que les trois Fils étoient trois hommes. La 2e partie du monde renfermoit un nombre infini de puissances différentes. Enfin, la 3e partie de l'univers renfermoit ce que les hommes appellent communément le monde. Toutes ces parties du monde étoient absolument séparées, & devoient être sans commerce; mais les puissances de la 3e. partie avoient attiré dans leur sphere les essences de la 2e partie du monde, & les avoient enchaînées. Vers le temps d'*Hérode*, le fils de Dieu étoit descendu du séjour de la Trinité, pour délivrer les puissances qui étoient tombées dans les piéges des puissances de la 3e. partie du monde. Le fils de Dieu, qui étoit descendu du ciel sur la terre, étoit un homme qui avoit trois natures, trois corps & trois puissances ». M. l'abbé *Pluquet*, de qui nous emprunrons cet article, ne dit point en quel siecle vivoit *Euphrate*.

EUPHROSYNE, l'une des trois *Grâces*. Voy. GRACES.

EUPHROSYNE-DUCENE, femme d'*Alexis III*, empereur d'Orient, gouverna entiérement son foible époux, & disposa de tout dans l'empire. Cette princesse avoit du courage, de l'éloquence, de l'esprit; de la pénétration; mais ses mœurs étoient infames & elle affichoit sa honte. Son orgueil étoit aussi grand que sa dissolution. Elle faisoit porter sa chaise par les parents d'*Alexis*; & lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs, elle avoit à côté de lui un trône aussi élevé que le sien, où elle se montroit couverte de diamants & de pierreries. Elle eut un palais séparé de celui de l'empereur; ce qui n'avoit jamais été permis à aucune impératrice. *Alexis* avoit voulu supprimer la vénalité des charges; *Euphrosyne* s'y opposa, & confia la recette de cet odieux impôt à un de ses favoris. Enfin, on vint à bout de la rendre suspecte à l'empereur, à cause de ses liaisons avec un certain *Vatace*, accusé de vouloir usurper la couronne impériale. *Euphrosyne* fut chassée du palais en 1178, couverte des habits d'une femme du peuple, & enfermée dans un monastere à l'embouchure du Pont, n'ayant pour la servir que deux femmes étrangeres, qui à peine savoient le grec. Mais elle vint à bout par ses intrigues de sortir de sa solitude, & de rentrer en grâce. Après la prise de Constantinople par les François en 1204, elle prit la fuite; & l'histoire depuis cette époque ne fait plus mention d'elle... Il y a une sainte de ce nom, qu'on croit être née à Alexandrie, dans le ve siecle. Son histoire est très-fabuleuse. On prétend qu'elle déguisa son sexe, & qu'elle entra dans un monastere

d'hommes, où elle vécut 38 ans sous le nom de *Smaragde*; mais tout ce qui concerne cette sainte est rejeté des savants.

EUPOLIS, poëte comique de l'ancienne comédie, étoit d'Athenes, & fleurissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, & fut couronné plusieurs fois. On dit qu'*Alcibiade* le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui: d'autres prétendent, avec plus de raison, qu'il périt dans un combat naval contre les Lacédémoniens; puisque les Athéniens, touchés de sa mort, firent un décret pour défendre aux poëtes de porter les armes. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé: *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8°.

EVREUX (Robert, comte d'), *Voyez* ROBERT, n°. XI; vous y trouverez les différentes mutations du comte d'Evreux.

EURICLÉE, *Voy.* EURYCLÉE.

EURIPIDE, poëte tragique, Grec, né à Salamine, l'an 480 avant J. C. fut disciple de *Prodicus* pour l'éloquence; de *Socrate* pour la morale, & d'*Anaxagore* pour la physique. Les persécutions que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poësie dramatique, pour laquelle la nature lui avoit donné beaucoup de talent. Il s'enfermoit dans une caverne pour composer ses tragédies, & n'en sortoit qu'avec des chefs-d'œuvres. Elles firent l'admiration de la Grece & des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par *Nicias*, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats racheterent leur vie & leur liberté en récitant des vers du poëte Grec. *Euripide* fleurissoit à Athenes, dans le même temps que *Sophocle*. L'émulation qui s'éleva entre lui & ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. *Aristophane* l'immola à la risée publique dans ses comédies. *Euripide* médisoit sans cesse des femmes, & dans la conversation, & sur le théâtre: il se maria pourtant deux fois, & deux fois il fut obligé de répudier ses épouses. Cette conduite fournissoit beaucoup à la plaisanterie du comique Grec. *Euripide* lutta d'abord contre le critique avec ce noble courage qui sied si bien au génie. Les spectateurs demandant qu'il retranchât quelques vers de l'une de ses piéces, il s'avança sur le bord du théâtre, & leur dit: « *Je ne* » *compose point mes ouvrages afin* » *d'apprendre de vous, mais afin de* » *vous enseigner* ». Une autre fois ils le blâmerent de ce qu'il avoit appelé les richesses *le souverain bien & l'admiration des Dieux & des hommes*. Mais *Euripide* les pria d'attendre la fin de la piece, où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit. Enfin sa fermeté l'abandonna. Né très-sensible, & ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs & du public, il quitta Athenes, & se retira à la cour d'*Archelaüs*, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit *Solin*. *Euripide* eut, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenoit dans un bois, & qu'il rêvoit profondément, suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pieces. De quelque façon qu'il ait terminé sa glorieuse carriere, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Ses os ayant été recueillis par l'ordre d'*Archelaüs*, roi de Macédoine, & portés

à Pella; ce prince qui l'avoit toujours beaucoup aimé, refusa de les rendre aux Athéniens, lorsqu'ils les lui firent demander par leurs ambassadeurs. *Euripide* joignoit les avantages extérieurs à ceux de l'esprit & du génie. Ses traits annonçoient la force. Sa physionomie, à en juger par un buste antique, étoit noble, sérieuse & prononcée: elle portoit l'empreinte de son esprit, naturellement grave & profond, aimant le grand & le sublime. Il travailloit difficilement. Le poëte *Alcestis*, qui avoit la facilité des mauvais écrivains, se vantoit qu'il avoit fait cent vers dans trois jours, tandis qu'*Euripide* n'en avoit fait que trois : « *Il y » a encore cette différence entre vos » écrits & les miens*, dit le poëte » au versificateur, *que les vôtres » dureront trois jours, & les miens » perceront l'étendue des siecles* ». De 75 tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que 19. Les principales sont : Les *Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *les Troades*, *Electre*, *Hercule*, *Hippolyte*. Ces deux dernieres pieces semblent avoir remporté le prix sur toutes les autres. *Euripide* excelle à exprimer l'amour, & sur-tout l'amour furieux & passionné, tel qu'il doit être sur le théâtre. Il est tendre, touchant, pathétique. *Racine* l'a fait revivre dans le dernier siecle : il hérita de son esprit ; mais il lui prêta plus de charmes, & l'accompagna de plus de goût. Il faudroit être bien aveugle, ou bien prévenu en faveur de l'antiquité, pour préférer le poëte Grec au poëte François. Mais son mérite n'en est pas moins grand. L'art du théâtre ne faisoit que de naître: aussi *Euripide* & *Sophocle*, tout imparfaits qu'ils étoient, réussirent autant chez les Athéniens, que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Leurs fautes, dit un homme d'esprit, sont sur le compte de leur siecle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux. Il y en a certainement dans *Euripide*. Son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espece de folie, causée par le trouble que la représentation de cette piece avoit jeté dans leur imagination. Quoique *Euripide* fût moins élevé que *Sophocle*, le *Corneille* des Grecs, il savoit être grand quand le sujet l'exigeoit. Les pensées les plus communes recevoient en passant par son imagination, ce tour heureux qui les rend sublimes. Ce qui intéresse sur-tout le genre-humain, c'est que ses pieces respirent la plus belle morale. Il l'avoit puisée à l'école de *Socrate* : aussi ce philosophe n'alloit au théâtre que pour entendre les pieces de son disciple. On n'auroit qu'à louer *Euripide*, s'il avoit toujours placé ses sentences avec art... Les meilleures éditions d'*Euripide* sont celles de *Alde*, 1503, in-8° ; de *Plantin*, en 1571, in-16 ; de *Commelin*, en 1597, in-8° ; de *Paul Etienne*, en 1604, in-4° ; enfin de *Josué Barnes*, 1694, in-fol. à Cambridge, qui a éclipsé toutes les autres. L'éditeur y a joint les diverses scolies, & tous les fragments qu'il a pu trouver, & l'a enrichie de savantes notes, & d'une vie du dramatique Grec. *Voyez* le *Théâtre des Grecs*, du Pere *Brumoi*, qui a traduit les plus beaux morceaux d'*Euripide*. M. *Prévost* en a donné une *Traduction* complette, Paris, 1783, 3 vol. in-12, avec des notes instructives & curieuses.

EUROPE, fille d'*Agénor* roi de Phénicie, & sœur de *Cadmus*. Cette princesse étoit si belle, qu'on prétend qu'une des compagnes de *Ju*-

non avoit dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la Déesse, pour le donner à *Europe*. Elle fut aimée de *Jupiter*, qui ayant pris la forme d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, & l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EURYALE, (*Euryalus*) héros Troyen, suivit *Enée* après la ruine de Troie, & fut célebre par sa tendre amitié pour *Nisus*. Ces deux jeunes guerriers étant entrés de nuit dans le camp des Rutules, y firent un grand carnage; mais *Euryale* fut investi par les ennemis, en retournant à la ville. *Nisus* courut au secours de son ami, & offrit même sa vie pour lui: mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, & qu'*Euryale* venoit d'expirer à ses yeux, il se perça de son épée, & mourut sur le corps de son ami.

EURYALÉ, (*Euryale*) fille de *Minos* & mere d'*Orion*, fut aimée de *Neptune*. Il y a eu une autre EURYALÉ, reine des Amazones, qui secourut *Æetès*, roi de Colchide, contre *Persée*; une troisieme, fille de *Prætus*, roi des Argiens; enfin, une des *Gorgones* portoit aussi ce nom.

EURYCLÉE, fille de la déesse *Ops* ou *Cybelle*, étoit d'une rare beauté. *Laerte*, roi d'Itaque, l'acheta fort jeune pour le prix de vingt bœufs; mais il ne la traita point en esclave, il eut pour elle les mêmes égards que pour sa femme, & lui confia l'enfance d'*Ulysse*. Ce fut elle qui la premiere reconnut ce Prince au retour de ses longs voyages.

I. EURYCLÈS, célebre devin d'Athènes. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastrimathe*. Il eut des disciples, qui furent appelés de son nom *Eurycleides* & *Engastrides*.

II. EURYCLÈS, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, & ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode & de ses enfants, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'*Alexandre* & d'*Aristobule*. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

I. EURYDICE, femme d'*Orphée*. En fuyant les poursuites d'*Aristée*, elle fut piquée par un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. *Orphée*, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusque dans les enfers, & toucha, par les charmes de sa voix & de sa lyre, les Divinités infernales. *Pluton* & *Proserpine* la lui renditent, à condition qu'il ne regarderoit point derriere lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. *Orphée* ne put maîtriser ses regards, & il perdit sa femme pour toujours. *Voy.* le IVe livre des *Géorgiques*.

II. EURYDICE, dame Illyrienne, que *Plutarque* propose comme un modele. Quoiqu'elle fût dans un pays barbare & qu'elle se trouvât avancée en âge, elle se livra à l'étude, pour être en état d'instruire elle-même ses enfants.

III. EURYDICE, femme d'*Amyntas* roi de Macédoine, donna 4 enfants à son époux; trois fils, *Alexandre*, *Perdiccas* & *Philippe*, & une fille nommée *Euryone*. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire & sa main; mais ces dons funestes devoient être le prix de la mort de son mari. *Euryone* préserva son pere de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mere. *Amyntas* eut la foiblesse de lui par-

donner. Après sa mort, *Eurydice* sacrifia à sa fureur ambitieuse *Alexandre*, son fils aîné, qui avoit succédé à son pere. *Perdiccas*, son autre fils, placé sur le trône, après *Alexandre*, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. *Philippe*, son 3e fils, pere d'*Alexandre* le *Grand*, se mit en garde contre ses embuches, & régna paisiblement.

IV. EURYDICE, fille d'*Amyntas*, fut mariée à son oncle *Aridée*, fils naturel du roi *Philippe*. *Aridée*, monta sur le trône de Macédoine, après *Alexandre* le Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernoit despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à *Cassandre* de se joindre à elle contre *Polyperchon*, qui ramenoit *Olympias* de l'Epire avec son petit-fils *Alexandre*; & *Roxane*, mere du jeune roi *Cassandre*, vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine : mais, lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnerent le parti d'*Eurydice*, pour se ranger du côté du jeune *Alexandre*, qu'ils regardoient comme leur prince légitime. *Olympias* fit percer de fleches *Aridée*, & obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard, ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J. C.

EURYLOQUE, compagnon d'*Ulysse*. Il fut le seul qui ne but point de la liqueur que *Circé* fit prendre aux autres, pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE, étoit fils de Stelénus, roi de Micène. Son pere ayant usurpé la couronne qui appartenoit à Hercule, ce Héros en fut si irrité, que dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet, il tua le fils que ce prince avoit eu de Mégare. Lorsqu'il fut guéri de cette maladie par Médée, il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna, pour expier son crime, de se soumettre à *Eurysthée*, & de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Celui-ci, secondant la haine de Junon contre Hercule, manda ce héros à sa cour, & dans l'espérance de le faire périr, il lui imposa plusieurs travaux qui paroissoient impossibles. Mais il fut trompé; car Hercule, après avoir exécuté ses ordres, sortit victorieux de tous les dangers auxquels il l'avoit exposé, & s'acquit une gloire immortelle.

EURYTHE, roi d'Œchalie & pere d'*Iole*. Ayant promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte, *Hercule* se présenta, & le vainquit; mais *Eurythe* ne voulut pas la lui donner. Alors *Hercule* le tua d'un coup de massue, & lui enleva sa conquête.

I. EUSEBE (St) Grec de naissance, succéda au pape *S. Marcel*, le 5 février 310. & mourut le 21 juin de la même année. *Voy*. sur ces dates le P. *Pagi*.

II. EUSÉBE PAMPHYLE, évêque de Césarée, naquit vers la fin de l'empire *Gallien*. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec *Pamphyle*, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éternifer sa mémoire dans son cœur. *Eusèbe* s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées & profanes. On disoit de lui, *qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui*. Il établit une école à Césarée, qui fut une pépiniere de savants. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'Arianisme infectoit alors l'Eglise & l'empire; *Eusèbe* fut une des colonnes secrettes de cette

hérésie. Les Ariens, flattés d'avoir dans leur parti un homme tel que lui, le firent nommer à l'évêché d'Antioche, afin que son élévation rejaillît indirectement sur leur secte. *Eusèbe* refusa ce siége, soit pour augmenter son crédit par son désintéressement, soit qu'il fût intérieurement soumis aux décrets de l'Eglise qui condamnoit ces changements. *Constantin* lui fut bon gré de son refus, & depuis l'honora de son estime & de sa confiance. Au concile de Nicée, en 325, il avoit été placé à la droite de ce prince. Il y anathématisa les erreurs d'*Arius* : mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *Consubstantiel* que les Peres ajouterent à sa formule. Il assista, en 331, avec les évêques Ariens, au concile d'Antioche, où *St Eustache* fut déposé; ce fut alors qu'il refusa ce siége. Quatre ans après, il condamna *St Athanase*, de concert avec les évêques des conciles de Césarée & de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestoit les artifices d'*Eusèbe*, & qu'il redoutoit son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem, le députerent à l'empereur *Constantin*, pour défendre le jugement inique qu'ils avoient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, & abusa de sa confiance. Il noircit les innocents & blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque *Arius* & l'exil d'*Athanase*. Il connut le foible de *Constantin*, & fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais Chrétiens. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers l'an 338. *Eusèbe* laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont: I. L'HISTOIRE *Ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avenement du Messie, jusqu'à la défaite de *Licinius*. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Pere de l'Histoire Ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siecles. *Eusèbe* rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait *St Epiphane* & tant d'autres anciens. Son style, sans agrément & sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avoit plus de finesse dans le caractere que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'Arianisme dans son Histoire; nouvelle preuve contre ceux qui forcent les sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour Arien d'esprit & de faction. Quelques auteurs lui avoient donné la qualité de Saint, & *Usuard* le plaça même dans son Martyrologe. Mais, malgré ses apologistes, sa sainteté est demeurée aussi équivoque que les pénitences qu'on suppose qu'il a faites. *Baronius* l'ôta du Martyrologe romain, & y mit *Eusèbe* de *Samosate*...

De toutes les éditions de l'HISTOIRE *Ecclésiastique* d'*Eusèbe*, la plus correcte est celle de *Henri de Valois*, dans la Collection des Historiens ecclésiastiques Grecs, 3 vol. in-f°, à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une *Version* en latin, qui a mérité l'estime du public savant; ensuite augmentée & revue à Cambridge, 1720, 3 vol. in-f°. Le président *Cousin* en a donné une excellente *Traduction* en françois, 4 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12. II. *La Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous

le titre d'histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de l'Histoire de l'Eglise, de *Cousin*, in-12, qui manque quelquefois; & quand elle y est, il y a 6 vol. III. Une *Chronique*, qui renfermoit les événements depuis le commencement du monde jusqu'à la 20e année du regne de *Constantin*. La *Traduction* qu'en fit *St Jérôme* nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'*Eusèbe* entassoit dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. *Joseph Scaliger* a prétendu nous donner toute la Chronique d'*Eusèbe*, dont il avoit ramassé les fragments épars dans différents écrivains. On trouve, en effet, que son édition, imprimée à Amsterdam, chez *Janson*, 1658, in-f°, est presque toute conforme à la Traduction de *St Jérôme*. IV. Les livres *De la Préparation* & *de la Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion Chrétienne & la fausseté du Paganisme. De 20 livres, dont la *Démonstration évangélique* étoit composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement & la fin du 1er livre & du Xe manquent dans toutes les éditions; mais *Fabricius* les publia, en 1725, dans sa *Bibliothéque des Auteurs qui traitent de la Religion*. Les meilleures éditions de la *Préparation* & de la *Démonstration* sont celle de Paris, en 1628, en 2 vol. in-f°, avec une *Version* nouvelle des XV livres de la Préparation par le jésuite *Vigier*; & celle de *Donat*, jointe aux livres de la Démonstration. V. Des *Commentaires sur les Pseaumes & sur Isaïe*, publiés par Dom de *Montfaucon*, dans les 2 premiers tomes de la Collection des Peres Grecs, à Paris, 1706, in-f°. Il n'y a du Commentaire sur les Pseaumes, que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire, ce qu'*Eusèbe* a fait sur les 119 premiers Pseaumes. On trouvera, dans cet ouvrage, des preuves de son Arianisme. Le Pere de *Montfaucon*, contre la coutume des éditeurs, presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il étoit Arien, & ces autorités sont convaincantes. VI. Des *Opuscules* qui portent son nom, & que le Pere *Sirmond* fit imprimer en latin l'an 1643, à Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour & contre *Eusèbe*, recueillis fort exactement par *Valois*, à la tête de l'édition de son Histoire Ecclésiastique. On a aussi d'*Eusèbe*, *Onomasticon urbium & locorum Sacræ-Scripturæ*, imprimé avec les notes de *Bonfrerius* & de *le Clerc*, Amsterdam, 1707, in-fol.

III. EUSEBE, évêque de Beryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'*Arius*, dont il avoit embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où *Arius* fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'église, forcerent *Constantin* à l'envoyer en exil. Il peignit *Arius* auprès de l'empereur commme le plus orthodoxe des hommes, & *Athanase* comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rebellion d'un certain *Philumeme*; &, pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, & fit recevoir *Arius*. Il fut élu par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de *Paul* dont il ambitionnoit la place. *Eusebe* de

Césarée répandoit sourdement l'Arianisme; *Eusebe* de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, & voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *Eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche, les impiétés Ariennes comme des points de foi. *Eusebe* de Césarée l'a voulu faire passer pour un Saint : il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

IV. EUSEBE EMISSENE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque d'Emese, fut disciple d'*Eusebe* de Césarée, & mourut vers 459. On lui attribue plusieurs *Ouvrages*, qui paroissent être d'auteurs plus récents. *Voy.* III. HILAIRE.

V. EUSEBE, (St.) évêque de Verceil, au IVe. siecle, mérita ce siége par des mœurs douces & une piété tendre. Il signala son zele pour la foi au concile de Milan, en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur *Constance* se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'*Athanase*, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister furent bannis. *Eusebe* fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grece, l'Illirie, l'Italie; & par-tout il opposa une digue aux ravages de l'Arianisme. Il finit saintement ses jours en 370. Divers martyrologes lui donnent le titre de Confesseur & de Martyr; & il mérite l'un & l'autre, puisqu'il souffrit tant pour la foi. On croit que c'est le premier qui joignit la vie monastique à la vie cléricale. Au milieu de la ville, il vivoit avec ses clercs comme les moines du désert; ses ecclésiastiques avoient toujours l'esprit appliqué à la lecture ou au travail : jamais troublés par les soins temporels, ni distraits par les visites des gens oisifs, ni attiédis par le commerce des gens du monde. (C'est Saint *Ambroise* qui peint ainsi la vie des disciples de St. *Eusebe*). Les églises s'empressoient de lui demander des évêques... On lui attribue une *Version latine des Evangélistes*, que *Jean-André Irici* a fait imprimer à Milan en 1748, in-4°. Quand cette version ne seroit pas de St. *Eusebe* de Verceil, elle ne laisseroit pas d'être précieuse. On trouve deux de ses *Lettres* dans la Bibliothéque des PP.

VI. EUSÈBE (St.) évêque de Samosate, illustre par sa foi & par son amour pour l'église. il fut d'abord lié avec les Ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir *Mélece* pour le remplir. Ils confierent à *Eusebe* le décret de cette élection; mais St. *Mélece* s'étant aussi-tôt déclaré pour la foi catholique, les Ariens, appuyés par l'empereur *Valens*, résolurent de le déposer. *Eusebe*, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocese avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, & l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendoit l'acte d'élection; mais *Eusebe* présentant ses deux mains, dit avec fermeté, *Qu'il se les laisseroit couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avoient mis en dépôt*. Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche, en 353, & se trouva à Césarée en Cappadoce, l'an 371, pour élire St. *Basile*

évêque de cette ville, à la priere de St. *Grégoire* de Nazianze le pere. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux Ariens, lui attira une foule de traverses. *Valens* l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisoit en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les foibles & animant les forts. Après la mort de son persécuteur, *Eusebe* se trouva au concile d'Antioche en 378, & y parla en digne défenseur de la divinité de J. C. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre *Maris* en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme Arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, demanda la grâce de cette malheureuse & de ses complices.

* VII. EUSEBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de *Nestorius*, & fit une protestation au nom des Catholiques. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zele contre les erreurs d'*Eutichès*. Cet hérétique étoit son ami : il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de 30 évêques, assemblé à Constantinople. Ces sectaires s'en vengerent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephese*. *Eusebe* se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, & mourut peu de temps après.

I. EUSEBIE, (FLAVIE) femme de l'empereur *Constance*, dans le IVe. siecle, étoit née à Thessalonique, d'un homme consulaire. Elle avoit de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit, & du goût pour tous les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'Arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfants, la porta à faire donner une potion à *Hélene*, sœur de *Constance* & femme de *Julien*, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, & que dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. *Eusébie* mourut vers 361, emportant les regrets de son époux qui l'aimoit avec ardeur, & ceux de ses sujets dont elle étoit la bienfaictrice. Ce fut elle qui engagea *Constance* à donner à *Julien* le titre de César. Ce prince fit son *Panegyrique*, & nous l'avons parmi ses ouvrages.

II. EUSEBIE, abbesse du monastere de St-Cyr, ou St-Sauveur, à Marseille. Lorsque les Sarrasins firent une invasion en Provence l'an 731, pour conserver sa virginité, elle se coupa elle-même le nez; & ses religieuses, animées par cet exemple, eurent le courage de l'imiter. Les Sarrasins étant entrés dans le monastere & se voyant frustrés dans leur brutale passion, massacrerent *Eusébie* & ses saintes compagnes, qui étoient au nombre de 40.

EUSTACHE *de* ST-PIERRE, *Voy.* I. *ST-PIERRE*.

EUSTACHE *de* RIBAUMONT, *Voy. RIBAUMONT*.

EUSTACHE (Barthélemi), professeur d'anatomie & de médecine à Rome vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728. in-fol. Elles sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de *Manget*. *Albin* les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications latines. Nous avons encore d'*Eustache*: I. *Opuscula*, Delft 1726, in-8°. II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt*

apud Hippocratem, Venise, 1566, in-4°.

I. EUSTATHE (St.), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 325. Il se distingua au concile de Nicée par son zele & par son éloquence. Les Ariens, excités par *Eusebe* de Nicomédie, prélat intrigant & vindicatif, conspirerent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avoit eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé, & exilé par *Constance* à Trajanopolis, où il mourut vers 337. *Eustathe* fut un des premiers qui combattirent l'Arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, & c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que *Zozomene* le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant *Allatius*, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, qu'il donne aussi à *Eustathe*. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la Bibliothéque des Peres.

II. EUSTATHE, moine Grec du IVe siecle, étoit si follement entêté de son état, qu'il condamnoit tous les autres états de la vie: il joignoit à cette prétention d'autres erreurs, qui furent déférées au concile de Gangres: 1°. il condamnoit le mariage, & séparoit les femmes de leurs maris, soutenant que les personnes mariées ne pouvoient se sauver. 2°. Il défendoit à ses Sectateurs de prier dans les maisons. 3°. Il les obligeoit à quitter leurs biens, comme incompatibles avec l'espérance du paradis. 4°. Il les retiroit des assemblées des autres fideles, pour en tenir de secretes avec eux, & leur faisoit porter un habillement particulier. 5°. Il vouloit qu'on jeunât les dimanches, & disoit que les jeûnes ordinaires de l'Eglise étoient inutiles, après qu'on avoit atteint un certain degré de pureté qu'il imaginoit. 6°. Il avoit en horreur les chapelles bâties en l'honneur des martyrs, & les assemblées qui s'y faisoient. Plusieurs femmes, séduites par ses discours, quitterent leurs maris, & beaucoup d'esclaves s'enfuirent de la maison de leurs maîtres. On déféra la doctrine d'Eusthathe au concile de Gangres, & elle y fut condamnée l'an 342.

III. EUSTATHE, evêque de Thessalonique dans le XIIe. siecle, étoit un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires* sur *Homere* & sur *Denys* le Géographe. Son travail sur le poëte Grec est fort étendu & très-estimable; il a saisi la force & l'énergie de son original, & la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des dissertations historiques & philosophiques, écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismene* & *Ismenias*, publié par *Gaulmin*, à Paris, 1618, in-8°.; traduit en françois par *Beauchamps*, Paris, 1743, in-8°, figures. *Colletet* en avoit donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des *Commentaires d'Eustathe sur Homere*, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de *Froben*, 1559 & 1560, 2 vol. in-folio, est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 & 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes & les tra-

ductions d'*Alexandre Politi* & d'*Antoine-Marie Salvini*, qui n'est pas achevée. A l'égard des Commentaires sur *Denys*, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par *Robert Etienne* avec le seul texte.

EUSTOCHIE *ou* EUSTOCHIUM, (Ste.) vierge Romaine, de la famille des *Scipion* & des *Emile*, illustre par sa piété & par la connoissance des langues, fut disciple de *S. Jérôme* dès l'an 382. Elle suivit son maître en Orient, & se renferma ensuite, avec *Ste. Paule* sa mere, dans un monastere de Bethléem, dont elle fut supérieure. Une troupe de forcenés, suscités par les Pélagiens, allerent dans cette ville où ils maltraiterent les vierges, & brûlerent leurs maisons. *Eustochie* eut beaucoup de peine à se délivrer du feu & des armes qui l'environnoient. Elle mourut trois ans après, c'est-à-dire en 419. Elle savoit l'hébreu, le grec, & employoit la plus grande partie de son temps à méditer les saintes écritures.

EUSTRATE, célebre archevêque de Nicée au XIIe siécle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St-Esprit, dans un *Traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothéques. *Leo Allatius* fait mention de *Cinq* autres *Traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *Commentaires sur* Aristote: *In Analytica*, *græcè*, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica*, *græcè*, Venise, 1536, in-fol. & *latinè*, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, l'une des neuf muses. Elle inventa la flûte, & c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, & ayant d'autres instruments de son art auprès d'elle.

EUTHYCRATE, sculpteur de Sicyone, fils & disciple de *Lysippe*, s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* & d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui étoit traînée dans un char à quatre chevaux.

EUTHYME, fameux athlete. Il combattit long-temps, suivant la fable, contre un fantôme, qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Téméfiens donnoient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontroit. *Voyez* LYBAS.

I. EUTHYME, dit le *Grand* (St.), d'abord supérieur général de tous les monasteres de Melitene en Arménie, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, & ne se borna pas aux exercices monastiques. Il convertit un grand nombre de Sarrasins, combattit les Nestoriens & les Eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de Manichéens, ramena l'impératrice *Eudoxie* à la foi orthodoxe, & devint l'oracle de l'église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96e. année. Son culte, établi d'abord en Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

I. EUTHYMIUS, surnommé le *Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de *Nicolas* le *Mystique*, que l'empereur *Léon VI* avoit chassé de son siége. Il avoit été moine. Ses vertus & son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais *Alexandre II*, successeur de *Léon*, bannit *Euthymius* & rétablit *Nicolas*. Il mourut en exil l'an 920.

II. EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine Basilien du treiziéme siecle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les héréſies. Cet ouvrage, intitulé: *Panoplie*, eſt une expoſition & une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone, en 1586, & depuis il a été inſéré dans la grande *Bibliothéque des Peres*. On a encore de ce ſavant moine des *Commentaires ſur les Pſeaumes*, ſur les *Cantiques*, ſur les *Evangiles*, littéraux, moraux & allégoriques; mais ſes allégories ſont moins déraiſonnables que celles des commentateurs de ſon temps.

EUTICHE, *Eutichius*, ſavant patriarche d'Alexandrie depuis 933 juſqu'en 940, a laiſſé des *Annales* en Arabe, peu exactes pour l'hiſtoire & la chronologie, ainſi que la plupart des autres hiſtoires Arabes. *Pocock* les publia à Oxford, en 1619, avec une verſion latine, en 2 vol. in-4°. *Selden* prétend prouver par ces *Annales*, que dans les premiers ſiecles de l'égliſe, il n'y avoit point de différence véritable entre les prêtres & les évêques; mais le ſavant *Aſſemanni* lui a démontré le contraire.

EUTICHÈS. *Voy*, EUTYCHÈS.

EUTOCIUS, d'Aſcalon, commentateur d'*Apollonius* & d'*Archimède*, ſous l'empire de *Juſtinien*, eſt un des mathématiciens les plus intelligents qui aient fleuri dans la décadence des ſciences chez les Grecs. Ses deux *Commentaires* ſont très-bons, & on leur doit bien des traits ſur l'hiſtoire des mathématiques. Le premier ſe trouve dans l'édition d'*Apollonius*, par *Halley*; le deuxieme a été publié à Bâle, grec & latin, en 1544, in-f°.

I. EUTROPE, hiſtorien Latin. On ignore d'où il étoit, & qui il étoit. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, & l'on ſait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes ſous *Julien*, dans ſa malheureuſe expédition contre les Perſes; mais le rang qu'il obtint dans les armées, nous eſt inconnu. Pluſieurs croient qu'il fut ſénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de ſon ouvrage le titre de *Clariſſime*, qui ne ſe donnoit qu'aux ſénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Hiſtoire Romaine*, en dix livres, depuis la fondation de Rome juſqu'à l'empire de *Valens*, auquel il le dédia. *Eutrope* avoit compoſé divers écrits ſur la médecine, ſans être médecin. Son *Hiſtoire* eſt le ſeul de ſes ouvrages qui nous reſte. Cet abrégé, quoique court, eſt aſſez bien fait; les événements principaux y ſont expoſés avec netteté, mais ſans élégance. L'abbé *Lezeau* en a publié une *Traduction* françoiſe avec des notes, en 1717, in-12. La premiere édition de cet auteur eſt de Rome, 1471, in-f°; celle *ad uſum Delphini*, in-4°, eſt de 1683. Il eſt imprimé, avec une *Verſion* grecque, à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729, in-12, & en 1762, in-8°. M. *Dellin* en donna une édition latine en 1746, à Paris, chez *Barbou*, avec les obſervations de *Tanneguy le Fèvre*. Elle eſt très-bien exécutée, comme la plupart des livres ſortis des preſſes de cet artiſte.

II. EUTROPE, fameux eunuque ſous l'empire d'*Arcadius*, & ſon plus cher favori, parvint aux premieres charges, & fut même élevé au conſulat. Cette dignité, autrefois ſi éminente, avoit, à la vérité, été donnée à un cheval, ſous l'imbécille *Caligula*; mais cette fois elle

fut avilie au point d'être occupée par un eunuque. Son insolence, sa cruauté & sa lubricité souleverent tout le monde contre lui. *Gainas*, Goth, général Romain, fit révolter les troupes, & ne promit de les appaiser qu'à condition qu'on lui livreroit la tête d'*Eutrope*. *Arcadius*, pressé, d'un côté, par la crainte, de l'autre, par les prieres de sa femme *Eudoxie*, que l'eunuque avoit menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités, & le chassa du palais. *Eutrope*, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais *St Jean-Chrysostôme* appaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours, il en sortit: on lui fit son procès; & cet homme qui avoit osé aspirer au trône impérial, perdit la tête sur un échafaud l'an 399.

EUTYCHE. *Voyez* EUTICHE.

EUTYCHÈS, héréfiarque, se retira, dès sa premiere jeunesse, dans un monastere, près Constantinople. Ses vertus & ses lumieres charmerent tous ses confreres, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austere. Il ne sortit de sa solitude, que pour aller combattre les erreurs de *Nestorius*; mais, craignant de tomber dans le Nestorianisme, qui admettoit deux personnes en J. C., parce qu'il y a deux natures, il supposa que les deux natures étoient tellement unies, qu'elles n'en faisoient qu'une. Il confondit ainsi les deux natures en une seule, afin d'être plus sûr de ne pas admettre en J. C. deux personnes comme *Nestorius*. « La passion jointe à l'i-
» gnorance (dit M. l'abbé *Pluquet*)
» ne voit que les extrêmes; les mi-
» lieux qui les séparent, & où ré-
» side la vérité, ne sont apperçus
» que par les esprits éclairés, at-
» tentifs & modérés. *Eutychès* en-
» seignoit donc à ses moines, qu'il
» n'y avoit qu'une seule nature en
» Jesus-Christ. Il ne voulut pas
» que l'on dît que J. C. étoit con-
» substantiel à son Pere selon la
» nature divine, & à nous selon
» la nature humaine. Il croyoit que
» la nature humaine avoit été ab-
» sorbée par la nature divine, com-
» me une goutte d'eau par la mer,
» ou comme la matiere combusti-
» ble jetée dans une fournaise est
» absorbée par le feu; ensorte qu'il
» n'y avoit plus en J. C. rien d'hu-
» main, & que la nature humaine
» s'étoit, en quelque sorte, conver-
» tie en nature divine. L'erreur
» d'*Eutychès* n'est donc pas (com-
» me le prétend M. de *la Croze*) une
» question de nom: car *Eutychès*,
» en supposant que la nature hu-
» maine avoit été absorbée par la
» nature divine, & confondue
» avec elle, de maniere qu'elle
» ne faisoit avec elle qu'une seule
» nature, dépouilloit J. C. de la
» qualité de médiateur, & détrui-
» soit la vérité des souffrances,
» de la mort & de la résurrec-
» tion de J. C., puisque toutes
» ces choses appartiennent à la
» nature humaine, & à la réa-
» lité d'une ame humaine & d'un
» corps humain, unis à la per-
» sonne du Verbe, & n'appar-
» tiennent pas au Verbe ». *Eusèbe*, évêque de Dorylée, ami d'*Eutychès* & son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de C. P., convoqué en 448, par *Flavien*, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentiments, y fut condamné, déposé du sacerdoce & du gouvernement

de son monastere, & excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans; l'eunuque *Chrysaphius*, favori de l'empereur *Théodose* le *Jeune*, étoit son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de C. P.; & que *Dioscore*, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'*Eutychès*, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephèse*. *Eutychès* y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. *Flavien* & *Eusèbe*, ses adversaires, furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. *Marcien*, successeur de *Théodose*, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler, en 451, le concile de Chalcédoine, le IVe général. L'*Eutychianisme* y fut proscrit, *Dioscore* déposé, & la paix rendue à l'Eglise. Cependant un moine nommé *Théodose*, esprit ardent & factieux, souleva plusieurs de ses confreres contre le concile de Chalcédoine. Il mit dans son parti l'impératrice *Eudoxie*, veuve de l'empereur *Théodose II*, qui lui donna une retraite dans son palais en Palestine. *Théodose*, appuyé par cette princesse, se fit déclarer évêque de Jérusalem, après avoir chassé *Juvenal* le légitime évêque. Une foule de moines qui vivoient des libéralités de l'impératrice, se répandant dans toutes les maisons, publioient que l'empereur vouloit rétablir le Nestorianisme, & par cet artifice, excitoient des séditions. On alloit mettre le feu aux maisons des partisans du concile de Chalcédoine; la province étoit livrée au tumulte & au brigandage : il fallut que *Marcien* envoyât des soldats pour contenir ces théologiens turbulents. *Théodose* fut chassé. *Marcien*, connoissant l'esprit querelleur & pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses sages édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des Eutychiens. Cette hérésie, qui fit de grands ravages dans tout l'Orient, se divisa à la longue en plusieurs branches. *Nicéphore* n'en compte pas moins de douze. Les uns étoient appelés *Schematici* ou *Apparentes*, parce qu'ils attribuoient à J. C. un corps fantastique; d'autres *Théodosiens*, du nom de *Théodose*, évêque d'Alexandrie; d'autres *Jacobites*, du nom d'un certain *Jacob* ou *Jacques* : cette branche s'établit elle-même en Arménie, où elle subsiste encore, & d'où elle se répandit en Egypte & en Syrie. Les autres sectes principales nées de l'Eutychianisme, sont les *Théopaschites*, qui prétendoient que dans la passion de J. C. c'étoit la divinité qui avoit souffert; les *Acéphales*, c'est-à-dire sans chef; les *Sévérins*, ainsi nommés d'un moine appelé *Sévere*, qui monta sur le siége d'Antioche l'an 513: on les appela encore *Corrupticoles* & *Incorrupticoles*. Les Sévérins se partagerent encore en cinq factions : savoir, les *Agnoëtes* ou *Agnoïtes*, les partisans de *Paul* ou les *Mélanès*, c'est-à dire les Noirs; les *Angélites*; enfin les *Adriates* & les *Canonites*.

EUTYCHIEN, pape & martyr, succéda à *Félix*, en janvier 275. Il ordonna que l'on enseveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé lui-même le 8 décembre 283.

EUTYME. *Voyez* EUTHYME.

EUTYQUE, (*Eutychius*) patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de

cette ville en 533. Il avoit été d'abord moine d'Amafée dans le Pont; il fut élevé fur le fiége de Conftantinople par *Juftinien* à qui il avoit plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des *Incorruptibles*, (qui foutenoient que le corps de J. C. n'avoit été fufceptible d'aucune altération, & n'avoit jamais enduré la faim, la foif, ni aucun autre befoin naturel), confacra cette rêverie dans un édit. *Eutyque* refufa de le figner, & fut difgrâcié & exilé l'an 565, après avoir été dépofé dans un fynode. A la mort de *Juftinien*, il fut rétabli fur fon fiége. Ce fut alors qu'il compofa un *Traité de la Réfurrection*, dans lequel il foutenoit que le corps des reffufcités feroit fi délié, qu'il ne pourroit plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce fiecle & dans les fuivants, fut de difputer, fans relâche, fur des queftions, que l'ignorance humaine ne pouvoit réfoudre, & fur lefquelles la Divinité n'a rien révélé. *St Grégoire*, député du pape *Pélage II*, détrompa *Eutyque* de fon erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après, en 582, à l'âge de 70 ans.

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut dépofé en même temps qu'*Arius*, par *St Alexandre*, évêque de cette ville, & condamné au concile de Nicée; mais, ayant préfenté, en 335, à l'empereur *Conftantin* une confeffion de foi orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche l'an 361; ce qui fut caufe que les Catholiques commencerent à tenir leurs affemblées à part: c'eft lui qui baptifa l'empereur *Conftance*. Il mourut en 376.

EXPILLI, (Claude d') préfident au parlement de Grenoble, ami & difciple des plus célebres jurifconfultes de fon temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, & mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. *Henri IV* & *Louis XIII* fe fervirent utilement de lui dans le comté Vénaiffin, en Piémont & en Savoie. C'étoit un homme très-eftimable, l'ami & le protecteur des gens-de-lettres. Qui méritoit fon amitié (dit *Chorier*, hiftorien du Dauphiné) l'avoit infailliblement; & c'étoit la mériter, que d'avoir du favoir & de la vertu. Le préfident d'*Expilli* étoit orateur, hiftorien & poëte; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins fi l'on compare les ouvrages qui nous reftent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne font plus lus. Ses *Poëfies*, publiées in-4° en 1624, & la *Vie de Baïard*, in-12, 1650, ne méritent gueres davantage de l'être. Son *Traité de l'Orthographe Françoife*, à Lyon, in-f°, 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieufe, & une pratique bizarre & hors d'ufage. Le magiftrat valoit mieux en lui que l'écrivain. *Voyez* fa *Vie*, Grenoble, 1660, in-4°, par *Boniel* de *Châtillon*, avocat-général à la chambre des comptes de Dauphiné.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules & parent du poëte *Rutilius*, étoit de Poitiers. Son frere *Quintilien*, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorete. Ce fut, à ce qu'on croit, à la priere de celui-ci, que *St Jérôme* écrivit à *Exupérance* la *Lettre* que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux efpérances du fiecle, & à fe confacrer uniquement au fervice de Dieu. Cette lettre refta fans effet. *Exupérance*, occupé à retablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424, à Arles, dans une fédition militaire.

I. EXUPÉRE, célebre rhéteur

de Bordeaux, enseigna l'éloquence avec applaudissement à Toulouse & à Narbonne. Dans cette derniere ville, il eut pour disciple *Dalmace* & *Hannibalien*, neveux de l'empereur *Constantin*. Ces deux princes procurerent à leur maître, l'an 335, la préfecture d'une province d'Espagne, qu'il gouverna long-temps. *Exupére*, après avoir amassé de grandes richesses dans ce poste, revint dans les Gaules & mourut à Cahors. *Voyez* I. MAURICE.

II. EXUPÉRE, (Saint) évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or & d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jesus-Christ dans un panier d'osier, & son sang dans un calice de verre. *St Jérôme* le compare à la veuve de *Sarepta*, & lui a dédié son *Commentaire* sur le prophete *Zacharie*. *St Exupére* mourut vers 417, plein de jours & de vertus... Il ne faut pas le confondre avec *St Exupére*, évêque de Bayeux au IVe siecle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de *St Spire*, est un des premiers évêques qui apporterent le flambeau de l'évangile en Neustrie, (aujourd'hui Normandie).

EYBEN, (Hulderic) savant jurisconsulte, né à Norden, l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller & intercesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil aulique de l'empereur *Léopold*. Il mourut en 1699, laissant des *Ouvrages* imprimés à Strasbourg en 1708, in-f°. On ne les connoît gueres en France, quoique estimés de leur temps.

EYCK, *Voyez* EICK.

EYMERICK, *Voy.* NICOLAS, n°. XVI.

EYSEN, — EISEN.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'*Achaz* son pere, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de *David*. Il détruisit les autels élevés aux faux Dieux, brisa les idoles, & mit en pieces le serpent d'airain que les Israëlites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, & assembla les prêtres & les Lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes & rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le regne d'*Achaz* son pere. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, & leur refusa le tribut ordinaire: *Sennacherib*, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré, lorsqu'*Ezéchias* fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le Prophete *Isaïe* vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché de ses prieres, lui renvoya le prophete pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. *Isaïe* confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau: il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'*Achaz*....... *Mérodac Baladan*, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'*Ezéchias*, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étale tous ses trésors. *Isaïe* le reprend de ce mouvement de vanité, & lui prédit que tout sera transporté à Babylone. *Ezéchias*, repentant, s'étant humilié sous la main qui le menaçoit, obtint qu'il ne verroit point ce malheur. Cependant *Sennacherib* s'étoit rendu maître

des

des plus fortes places, & menaçoit Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payeroit une somme immense. *Ezéchias* épuisa ses trésors & dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements; mais à peine avoit-il compté l'argent, que *Sennachérib* rompit le traité & revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui le protégeoit. Il s'avançoit vers Jérusalem; mais l'Ange du Seigneur ayant massacré dans une seule nuit 185 mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. *Ezéchias*, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, & mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans. *Génébrard* assure, d'après les Hébreux, qu'il étoit savant dans les mathématiques, & qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercalation du mois de Nisan, au bout de chaque troisieme année.

I. EZECHIEL, l'un des *IV grands Prophetes*, fils du sacrificateur *Buzi*, fut emmené captif à Babylone avec *Jéchonias*. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettoient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple Juif & du temple, sur le regne du Messie & la vocation des Gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, & fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avoit reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. Ces symboles exprimoient dans sa personne les miseres du peuple, ou les sentiments de Dieu à l'égard de ce peuple. *Vous deviendrez muet*, lui dit le Seigneur, pour marquer le silence de Dieu à l'égard des Juifs obstinés, qui avoient tant de fois méprisé ses reproches. Il reçut ordre de se faire charger de chaînes dans sa maison, pour figurer la captivité des Juifs. L'emblême des cheveux & de la barbe qu'il devoit se couper, annonçoit les différents malheurs dont Dieu affligeroit Jérusalem & la Judée. Le Seigneur ordonne à *Ezéchiel* de couvrir le pain qu'il mange, de l'ordure qui sort de l'homme. Sur ce que le prophete lui représente, que rien d'impur n'est entré dans sa bouche; Dieu lui ordonne de prendre de la fiente du bœuf, & d'y cuire son pain. Cette nourriture allégorique signifioit ce qui arriveroit un jour aux dix tribus, qui devoient être réduites aux dernieres extrémités, souffrir non-seulement la disette la plus affreuse, mais manger leur pain souillé; c'est-à-dire, prendre part aux mœurs profanes & honteuses des nations, en vivant avec elles. Ces symboles ne furent pas particuliers à *Ezéchiel*. Souvent les Prophetes exprimoient par des actions ce qu'ils vouloient dire. *Osée*, pour marquer l'infidélité d'Israël, épousa une femme prostituée, & donna aux enfants qui en naquirent des noms figuratifs des malheurs qui devoient arriver au peuple. *Jérémie* parut en public chargé de chaînes, pour prédire la captivité des Juifs, & envoya aux rois voisins de la Palestine, pour leur annoncer qu'ils seroient assujettis au roi de Babylone. *Isaïe* alla nu & déchaussé dans la ville de Jérusalem, pour annoncer la captivité de l'Egypte & de l'Ethiopie. Malgré les explications qu'on peut donner à quelques-unes des actions symboliques d'*Ezéchiel*, nous convenons

que ses *Prophéties* sont fort obscures, sur-tout au commencement & à la fin. C'est sans doute la raison pour laquelle les Juifs ne vouloient pas qu'on les lût avant l'âge de 30 ans. Elles sont au nombre de XXII, & disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a eues. *Prado & Villalpande*, Jésuites, ont fait de longs & savants commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant *St Jérôme*, tient un milieu entre l'éloquent & le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophete paroît très-versé dans les choses profanes.

II. EZÉCHIEL, Juif, poëte Grec, florissoit après le milieu du 1er siecle de l'ère Chrétienne; ou selon *Huet*, un siecle, & selon *Sixte de Sienne*, 40 ans avant J. C. D'une *Tragédie* qu'il avoit faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragments, que *Frédéric Morel* a traduits en prose & en vers latins. Ils parurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus Poetarum Græcorum*, Genève, 1606 & 1614, 2 vol. in-f°.

EZZELIN *ou* ECELIN, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la Marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disoit de son temps *qu'il avoit été engendré par le démon.* Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue & sur quelques autres villes d'Italie dont il s'étoit emparé. Les papes *Grégoire IX*, *Innocent IV* & *Alexandre IV*, lancerent inutilement sur ce scélérat les foudres du Vatican. On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la Marche Trévisane, & les princes de Lombardie, se liguerent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il alloit attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré en 1259, après avoir exercé pendant 40 ans la tyrannie la plus barbare & la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois de secouer le joug, *Ezzelin* fit mourir plus d'onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre étoit superstitieux, malgré sa cruauté: il n'entreprenoit rien, sans avoir consulté quatre astrologues. Il avoit mis dans son parti le frere *Jean* de *Vicence*, Dominicain, célebre enthousiaste, qui se vantoit dans ses sermons de parler familiérement avec J. C., la Ste Vierge & les Anges, & qui s'attribuoit le don des miracles. Le peuple étoit si persuadé de ses vertus & de ses prodiges, que lorsqu'il paroissoit en public, il étoit suivi d'une multitude infinie, avec des croix, des bannieres & des encensoirs. *Grégoire IX*, informé de ses succès, le pria de pacifier les villes d'Italie, qui étoient en guerre les unes contre les autres. Il indiqua une assemblée générale dans une plaine auprès de Vérone, & fit jurer la paix aux comtes, évêques, podestats & députés des villes. Ensuite on le déclara maître de Vicence, de Vérone & de plusieurs autres forteresses. Il commença son administration par faire brûler soixante hérétiques, hommes & femmes, choisis parmi les personnes les plus distinguées. Cet enthousiaste perdit bientôt son crédit; il fut chassé par les Vicentins, & se retira à Bologne, où il mourut dans l'obscurité. Ce fut lui qui ordonna aux Padouans d'admettre *Ezzelin* parmi leurs concitoyens, & qui par là, dit M. *Landi*, leur fit présent d'un des plus affreux tyrans dont parle l'histoire. *Voyez* sa *Vie* écrite en italien par le pere *Gérard*, 1650, in-8°; & traduite en françois par *Fr. Cortaud*, Paris, 1644, in-12.

F

I. FABER, (Gilles) Carme, mort à Bruxelles en 1506, prêcha avec distinction dans un temps où le ministere de la parole étoit avili par le ridicule & le burlesque que les prédicateurs mêloient aux mysteres sacrés. On a de lui une *Chronique de son Ordre*, une *Histoire du Brabant*, des *Commentaires* & d'autres ouvrages.

II. FABER, (Jean) Dominicain, docteur en théologie à Cologne, prêcha & écrivit avec succès contre les hérétiques. Il mourut vers le milieu du XVIe siecle. On a de lui: I. *Enchiridion Bibliorum*, Ausbourg 1549, in-4°. II. *Fructus quibus dignoscuntur Hæretici*: traité curieux, où il y a beaucoup de choses singulieres touchant *Luther*. III. Et d'autres ouvrages.

III. FABER, (Jean) appelé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des Hérétiques*; surnom qui le distingue des autres FABER, naquit en Souabe, & brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; & *Ferdinand*, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zele contre les hérétiques lui avoit mérité. C'est de lui qu'*Erasme* a dit, à l'occasion de son élévation à l'épiscopat, *que Luther, malgré sa pauvreté, trouvoit le moyen d'enrichir ses ennemis.* C'étoit un homme impétueux dans la dispute. Comme on lui alléguoit l'Evangile dans la conférence de Zurich, il s'échappa, dit-on, jusqu'à répondre *qu'on auroit bien pu vivre en paix sans l'Evangile.* Ses ennemis lui attribuerent quelques autres propos aussi blâmables; mais on ne doit pas croire légérement les bruits semés par les gens de parti. Il mourut à Vienne, le 12 juin 1541, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages* d'*histoire*, de *controverse* & de *piété*, en 3 vol. in-fol; Cologne, 1537-1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus Hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de chaleur.

IV. FABER, (Basile) né en Silésie en 1520, fut recteur du college Augustinien à Erfort, & s'est fait connoître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571, & dont la derniere édition est de la Haie 1735, 2 vol. in-fol. On y trouve les additions que *Buchner*, *Cellarius* & *Grævius* firent successivement à ce Dictionnaire, dont les citations sont abondantes & exactes. *Basile Faber* donna aussi une *Traduction* allemande des *Remarques* latines de *Luther* sur la Genese, & fut un des disciples les plus zélés de cet hérésiarque.

FABER, *Voy.* FAVRE & FEVRE.

FABERT, (Abraham) maréchal de France, naquit à Metz. Son pere, maire-échevin de cette ville, & fils d'un riche libraire de Nancy, avoit été anobli par *Henri IV.* Il destina son fils au barreau, ou à l'église; mais le jeune *Fabert*, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différents exercices

d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisoit mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'*Epernon* dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès-lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'il ne les dût qu'à son courage héroïque, à son jugement solide & profond, & à un sens droit & étendu. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, comparée par quelques écrivains à celle des *Dix mille* de *Xenophon*. Sa valeur ne parut pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, en 1640, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir par pieces*, dit-il à *Turenne*, & au cardinal de *la Valette* qui l'exhortoit à cette opération : *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* En 1643 les François assiégerent Collioure dans le Roussillon. Trois mille Espagnols occupoient une colline, d'où il falloit les chasser pour faire les approches de la place. *Fabert*, qui commandoit le premier bataillon des troupes Françoises à la tête de l'armée, reçut ordre du maréchal de *la Meilleraie* de venir lui parler. *Fabert*, qui étoit capitaine aux Gardes, & qui avoit entendu le maréchal appeler sa compagnie *les chanoines de Fabert*, parce qu'elle avoit été deux ans à la cour, avoit senti vivement cette raillerie amere. Il refusa de quitter son poste. Il répondit à un second aide-de-camp : *Avez-vous des ordres pour le bataillon ? je les exécuterai, je ne marche pas autrement.* La *Meilleraie* vint lui-même. *M. de Fabert*, (lui dit-il) *oublions le passé ; donnez-moi votre avis : que ferons-nous ? — Voilà le premier bataillon des Gardes prêt à exécuter vos ordres,* (répond Fabert) *nous ne savons qu'obéir. — Point de rancune*, répliqua le maréchal, *je viens demander votre sentiment. — C'est d'attaquer*, répliqua *Fabert*. — *Marche*, cria le maréchal !.... A ces mots le premier bataillon des Gardes avança, les autres suivirent : *Fabert* joignit les Espagnols, les attaqua, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Collioure, & leur fit des prisonniers. Les François ayant entrepris, la même année 1642, de se rendre maîtres de Perpignan, *Fabert* rendit compte tous les matins à *Louis XIII* des opérations du siége. Un jour le grand écuyer *Cinq Mars* osa critiquer les détails qu'il entendoit. *Vous avez passé sans doute la nuit à la tranchée, puisque vous en parlez si savamment*, lui dit le roi. — *Sire*, répondit le grand-écuyer, *vous savez le contraire.* — *Allez*, répliqua LOUIS, *vous m'êtes insupportable ! Vous voulez qu'on croie que vous passez les nuits à régler avec moi les grandes affaires de mon royaume, & vous les passez dans ma garderobe à lire l'Arioste avec mes valets-de-chambre. Allez, orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis.* Ce discours fit sortir *Cinq-Mars* ; & , l'œil étincelant de colere, il dit à *Fabert* : *Monsieur..... je vous remercie.* — *Que dit il*, s'écria le roi ? *je crois qu'il vous menace.* — *Non, Sire*, répondit Fabert, *on n'ose faire des menaces en votre présence, & ailleurs on n'en souffre pas.....* En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sédan & par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres ; il le refusa, par une modestie plus glorieuse pour lui que toutes les distinctions. Il dit à un de ses amis, que ne pouvant produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur, *il ne vouloit*

pas que son manteau fût décoré par une croix, & son ame déshonorée par une imposture. Il écrivit au roi à-peu-près dans le même goût. *Louis XIV* lui répondit, « que le refus » qu'il faisoit, lui inspiroit plus » d'estime pour lui, que ceux qu'il » honoroit du collier ne recueille- » roient de gloire dans le monde ». C'est avec la même grandeur d'ame qu'il répondit au cardinal *Mazarin*, qui lui proposoit de lui servir d'espion dans l'armée: *Un grand Ministre comme vous doit avoir toutes sortes de gens à son service. Les uns doivent le servir par leur bras, les autres par leurs rapports; trouvez bon que je sois dans la classe des premiers...* *Fabert* mourut à Sedan le 17 mai 1662, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, quoique dénués de vraisemblance, ne laisserent pas de se répandre, & trouveront encore quelques partisans dans ce siecle philosophe. On avoit imaginé qu'il étoit sorcier; on prétendit que le Diable l'avoit enlevé. Ce qui put donner lieu à ces mensonges absurdes, c'est que le maréchal *Fabert* avoit un foible, étonnant dans un si grand capitaine, pour l'astrologie judiciaire. Le P. de *la Barre*, chanoine de Ste-Genevieve, a publié sa vie en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties, & de détails étrangers au maréchal. Parmi les traits que nous pourrions rapporter à l'éloge de ce grand homme, nous choisirons ceux-ci. Il disoit que, *si, pour empêcher qu'une place que le Roi lui auroit confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il falloit mettre à une brêche sa personne, sa famille & tout son bien, il ne balanceroit pas...* Il croyoit qu'à la guerre il n'y avoit aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françoises trouverent mauvais que *Fabert*, au siége de Bapaume, s'occupât indifféremment des sappes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts & des autres travaux les plus pénibles. Ils chargerent même *Grateloup*, son ami, de lui représenter qu'il avilissoit sa dignité de capitaine aux Gardes & d'officier-général. *Je voudrois bien savoir* (répondit *Fabert*) *si le bien que m'a fait le Roi est une raison de diminuer le zele que j'ai toujours eu pour son service. J'ose me flatter que ces travaux, que l'on trouve humiliants, me conduiront aux honneurs militaires les plus élevés. La nuit prochaine, je ferai la descente du fossé, &, sans avoir égard à la dignité de mes grades, j'attacherai le mineur, je travaillerai moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, & j'y mettrai le feu, si la garnison refuse de se rendre...* Malgré la licence que les guerres civiles de France avoient introduite parmi les gens de guerre, *Fabert* contint, dans la discipline la plus exacte, les troupes qui étoient en garnison dans son gouvernement de Sédan. Les Sédanois essayerent, à plusieurs reprises, de lui faire recevoir quelques foibles marques de leur reconnoissance; toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage du maréchal à la cour, leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie qu'ils avoient fait venir de Flandre. Le présent étoit du goût de Madᵉ *Fabert*; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son retour, *Fabert* apprend que ce meuble est à vendre, & que l'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. *Fabert*, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat qui a fait cet acquêt, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, & pour l'achat de la ta-

pisserie, & pour les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, & ordonne que le produit en soit employé aux fortifications... Les troupes de *Galas*, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquerent de vivres. Les généraux François les ayant obligés de se retirer, ils tuerent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refuserent. *Fabert*, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens blessés & mourants. Un François qui avoit l'ame féroce, dit tout haut: *Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. — Voilà le conseil d'un Barbare*, reprit Fabert. *Cherchons une vengeance plus noble & plus digne de notre nation.* Aussi-tôt il fit distribuer, à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mezieres, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrerent la santé. Ils s'attacherent presque tous au service de la Puissance, qui, contre leur espérance, les avoit traités si généreusement... Le pere du maréchal *Fabert* est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-f°.

FABIEN, (Saint) Romain ou Italien, monta sur la chaire de *St Pierre*, après *Antére*, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetieres où reposoient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile; & mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de *Dèce*, en 250. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

I. FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, est le premier de la famille des *Fabiens* qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites, & remporta une victoire complette. Le dictateur *Papirius*, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple Romain & l'armée obtinrent sa grâce. *Fabius* fut cinq fois consul, deux fois dictateur, & une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'étoit contre la coutume de la république. Il triompha des Apuleïens & des Luceriens, puis des Samnites, enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses & des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers Romains, montés sur des chevaux blancs, iroient, le 15e de juillet, depuis le temple de l'*Honneur* jusqu'au Capitole. La famille *Fabienne* étoit très-illustre & très-puissante à Rome. Elle entreprit, à ses dépens, la guerre contre les Veïens, & plus de 300 *Fabiens* périrent dans cette guerre, à la journée de Cremera, 476 ans avant Jesus-Christ. C'est ce qui a fait dire à *Ovide* dans ses Fastes:

Una dies Fabios *ad bellum miserat omnes;*
Ad bellum missos perdidit una dies.

Un soleil vit les FABIENS,
Ardents, courir tous aux batailles;
Et ce soleil aux champs Veïens
Vit à regret leurs funérailles.

Il n'en resta, dit-on, qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, & qui fut la tige des diverses branches de la maison *Fa-*

bienne. Mais *Denys* d'Halicarnasse traite de fable cette guerre rapportée par *Tite-Live.*

II. FABIUS-MAXIMUS, (*Quintus*) surnommé *Cunctator* ou *le Temporiseur*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J. C., il defit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasymene, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre *Annibal.* Il voulut le fatiguer par des marches & des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces refus lui mériterent le nom de *Temporiseur.* Les Romains, mécontents de ces remises dont ils ne pénétroient pas la finesse, le rappellerent, sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solemnel, & donnerent la moitié de son autorité à son lieutenant *Minutius Felix*, homme aussi ardent que *Fabius* étoit réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. *Minutius*, pénétré de reconnoissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre, sous lui, à vaincre & à combattre. *Fabius* combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome.* Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'*Annibal*, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, & le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'*Annibal* ayant appris la ruse que *Fabius* avoit employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria, plein d'étonnement : *Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal!* Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : *Si* Fabius *est aussi grand Capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine & accepter la bataille...* FABIUS répondit froidement : *Si* Annibal *est aussi grand Capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner.* Cet homme illustre mourut quelques annés après, âgé de près de 100 ans, si l'on en croit *Valere-Maxime.*

III. FABIUS-MAXIMUS, (*Quintus*) fils du précédent. Pendant son consulat, son pere vint un jour à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : *Je voulois voir si tu savois ce que c'est que d'être Consul.*

IV. FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C., c'est-à-dire plus de 500 ans après la fondation de Rome. « Combien de fables ont » dû se répandre dans cet intervalle (dit M. l'abbé *Millot*) » lorsque l'ignorance aveugloit » tous les esprits, lorsque la superstition croyoit tout, lorsque » l'écriture étoit rare, & que les » monuments du pontife étoient » des archives du merveilleux : » encore ces monuments, au rapport de *Tite-Live*, périrent-ils » presque tous dans l'incendie » qu'allumerent les Gaulois. De-là tant d'absurdes traditions reçues par les historiens; de-là » ces prodiges accumulés sans » vraisemblance. Rome se croyoit » divine, elle adoptoit tout ce » qui flattoit ses préjugés ». Il y

a donc lieu de croire que l'*Histoire* de *Fabius-Pictor* étoit un continuel mélange de faux & de vrai. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une piece supposée, & du nombre de celles qui ont été publiées par *Annius de Viterbe*... Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendoient, avoit fait peindre les murs du Temple de la Santé.

V. FABIUS - Dossennus *ou* Dorsesus, composa des *Farces* appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'*Atella* dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. *Horace*, *Sénèque* & *Pline* parlent de ce poëte. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

VI. FABIUS - Marcellinus, historien du III[e] siecle, est cité par *Lampride*, comme auteur d'une *Vie* d'*Alexandre Mammée*.

VII. FABIUS - Rusticus, historien du temps de *Claude* & de *Néron*, fut ami de *Sénèque*. *Tacite* loue son style dans ses *Annales* & dans la Vie d'*Agricola*; & cet éloge, d'un historien qui passoit pour satyrique, est un préjugé en faveur des écrits de *Fabius*.

FABLE, Divinité allégorique, fille du *Sommeil* & de la *Nuit*. On dit qu'elle épousa le *Mensonge*, & qu'elle s'occupoit continuellement à contrefaire l'*Histoire*. On la représente avec un masque sur le visage, & magnifiquement habillée.

FABRE, (Jean Claude) naquit à Paris en 1668, d'un pere chirurgien. Il entra chez les peres de l'Oratoire, & y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra quelques articles sur les matieres de théologie contestées, & d'autres morceaux trop satyriques, l'obligerent de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, & y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de St Honoré à Paris, à 85 ans. C'étoit un homme plein de douceur, de franchise & de modestie. Il avoit prêché avec quelque succès, & son esprit se plioit facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée & augmentée, en 2 vol. in-fol.; à Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire Latin & François*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, & dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes & le texte latin; à Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche & prolixe n'est gueres au-dessus de celle de *Martignac*. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4° & in-12. (On en a une nouvelle édition; Caen, 1777, en 13 vol. in-4°). Le P. *Fabert* l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés, en quantité d'endroits, par des mains étrangeres, & lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur, pour l'onction du style, & pour le choix des matieres, à l'écrivain qu'il continue. Il étend, avec excès, son travail, & mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation, écrite d'un style facile, mais sans correction & sans élégance. V. *Entretiens de Christine & de Pélagie sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, in-12; brochure recherchée. VI. Un

Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique en manuscrit. VII. La *Table* de la traduction françoise de l'*Histoire* du président de *Thou*, in-4°. Il avoit aussi commencé la *Table* du *Journal des Savants*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de *Claustre*, à qui l'on est redevable de cet utile ouvrage, en 10 vol. in-4°.

FABRETTI, (Raphaël) né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome le 7 janvier 1700, à 80 ans, fut secrétaire du pape *Alexandre VIII*, chanoine de la basilique du Vatican, & préfet des archives du château Saint-Ange, sous *Innocent XII*. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, & il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre; connoissance de l'Histoire Grecque & Romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savants, &c. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis & aquæ-ductibus veteris Romæ*, à Rome, 1680, in-12. II. *De Columna Trajani, cum* Alphonsi Ciaconii *Historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti, &c.* à Rome, 1683, in-fol. III. *Inscriptionum antiquarum Explicatio*, à Rome 1599, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor par les savants qui s'occupent de l'antiquité. Le ministre Protestant, *Elie Benoît*, n'en pensoit pas précisément de même.... « Si » quelqu'un (dit-il) a la curiosité » de voir comment les antiquaires » se servent des inscriptions, & » quelles conjectures ils y appuient » pour en tirer ce qu'il leur plaît, » il n'a qu'à lire le recueil de *Raphaël Fabretti*, imprimé à Rome » en 1699, chez *Dominico-Antonio Ercole*. Il y trouvera aussi un » grand nombre de précieux monuments & de rares inscriptions, » dont tout le mérite consiste en » ce qu'elles ne servent à rien. » Dans les inscriptions & dans les » médailles, l'orthographe est souvent mauvaise, la syntaxe mal » observée, les barbarismes très-communs, & mille fautes commises contre le langage. Cependant, c'est une des sources d'où » messieurs les Critiques tirent les » preuves de leurs conjectures » pour la correction des auteurs ». *Fabretti* avoit un esprit vif, une conception facile & une mémoire excellente. Il aimoit l'étude avec passion; & ce qu'il y a de singulier, c'est que, loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI, *Voyez* I. FÊVRE & PEIRESC.

FABRI, (Honoré) né dans le diocese de Bellai en 1606, Jésuite en 1626, profess. de philos. à Lyon dans sa société, mourut le 9 mars 1688, à 82 ans, à Rome où il fut long-temps pénitencier. C'étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, théologie, morale; & il laissa des écrits sur toutes ces matieres. La plupart sont dans l'oubli. On prétend qu'il enseigna la circulation du sang avant le célebre *Harvée*. On a de lui: I. *Notæ in Notas Willelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Strubrock*, insérées dans le *Recueil* ou *la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jesus*, Cologne 1672, in-folio, & ensuite mise à l'*Index* à Rome. II. *Summula Theologiæ*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la Probabilité*, réfuté par l'abbé *Gradi*, bibliothécaire du Vatican, Rome 1659, in-8°. Ce dialogue, & ses écrits contre les solitaires de Port-royal, lui firent donner par ces MM. le titre d'*Avocat des causes*

perdues. Le P. *Fabri* étoit plus propre pour la physique & les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : I. Une *Physique* en latin, Lyon 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium & de homine*; Paris 1666, in-4°. Il veut prouver, pag. 204 de ce traité, qu'il avoit enseigné la circulation du sang, avant que le livre de *Guillaume Harvée* eût pu tomber dans ses mains. IV. *Synopsis Optica*, Lyon 1667, in-4°.

I. FABRICE, (André) professeur de Louvain, conseiller des ducs de Baviere & prévôt d'Ottingen, natif d'un village du pays de Liege, mourut en 1581. On a de lui, *Harmonia Confessionis Augustanæ*, à Cologne, 1587, in-folio, & d'autres ouvrages où l'on trouve de l'érudition.

II. FABRICE, (Georges) né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort le 5 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poësies Latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté & de naturel. Il a été, principalement, fort attentif sur le choix des mots : il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés, qui ressente la fable & le paganisme. On a encore de lui : I. Un *Art Poëtique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des Poëtes Chrétiens Latins*, in-8°, à Bâle en 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipsick 1606, en 2 vol. in-folio : compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par *Wolfg Killian*. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Messein, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, & remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ & Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in-fol. 1609, &c. &c.

III. FABRICE HILDAN, (Guillaume) savant chirurgien Allemand au commencement du XVIIe siecle, dont les *Ouvrages* ont été imprimés à Francfort 1682, in-folio, avec figures.

FABRICE *ou* LE FÈVRE, (François) *Voy.* FABRICIUS, n°. III.

I. FABRICIUS, (*Caius*) surnommé *Luscus*, consul Romain l'an 282 avant J. C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats, & restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talents, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers *Pyrrhus*, il refusa les présents & les honneurs de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à *Fabricius*, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à *Pyrrhus*, pour être puni comme il le méritoit..... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux & à sa bouche : *Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles..... Pyrrhus*, étonné de son désintéressement, voulut éprouver son intrépidité. *Fabricius* n'avoit jamais vu d'éléphant. *Pyrrhus* ordonne d'armer le plus grand de ces fiers animaux, de le mettre dans le lieu où il devoit se trouver avec l'ambassadeur

Romain, & de le tenir là derriere une tapisserie. Cet ordre est exécuté; & dès que *Pyrrhus* & *Fabricius* furent ensemble, on tire la tapisserie, & cet animal énorme paroît tout-à-coup, levant sa trompe sur la tête de *Fabricius*, & jette un cri épouvantable. *Fabricius* se retournant tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à *Pyrrhus* en souriant: *Ni votre Or ne m'émut hier, ni votre Eléphant ne m'étonne aujourd'hui.....* Le philosophe *Cinéas*, un des Courtisans du roi d'Epire, soutenoit à la table du prince, & au milieu de la joie d'un festin, que le souverain bien de l'homme consistoit dans une vie voluptueuse & éloignée des affaires publiques. Il disoit avec plusieurs sectateurs d'*Epicure*, que la Divinité se suffisant à elle-même, indifférente par conséquent à ce qui se passe ici bas, ne prenoit aucun intérêt aux actions des hommes. Pendant que *Cinéas* parloit encore: *O grand Hercule*, (s'écria *Fabricius*,) *puissent les Samnites &* Pyrrhus *suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains!... Pyrrhus*; qui avoit eu d'autres occasions de remarquer la sagesse & la prudence de *Fabricius*, lui promit qu'après avoir fait sa paix avec les Romains, il lui donneroit la premiere place parmi ses amis & tous ses capitaines, s'il vouloit le suivre en Epire. « *Pyrrhus*, (lui répondit le généreux Romain, avec sa franchise ordinaire) « vous » êtes sans doute un prince illustre, un grand guerrier; mais » vos peuples gémissent dans la » misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire! Doutez-vous que, bientôt rangés » sous ma loi, vos peuples ne » préférassent l'exemption des tributs aux surcharges des impôts, » & la sûreté à l'incertitude de » leurs possessions? Aujourd'hui » votre favori, demain je serois » votre maître ». (*Voy.* aussi l'article EPICURE, vers le milieu.) *Fabricius* fut censeur l'an 277 avant J. C, avec *Emilius Papus*, homme aussi austere que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite saliere dont le pied n'étoit que de corne; l'autre, un petit plat pour présenter ses offrandes aux Dieux. Les deux censeurs casserent de concert un sénateur nommé *Cornelius Rufinus*, qui avoit été deux fois consul & dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit *St Evremont*, » la pauvreté de *Fabricius*; je loue » sa prudence, & le trouve fort » avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent pour se donner le » crédit de chasser du sénat un » homme qui avoit été deux fois » consul, qui avoit triomphé, qui » avoit été dictateur ». Quoi qu'il en soit de cette réflexion, & des motifs de *Fabricius*, cet illustre Romain vécut & mourut pauvre. Il se nourrissoit des herbes qu'il cultivoit lui-même. Il n'avoit jamais voulu se servir de vaisselle d'argent. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

II. FABRICIUS-VEÏENTO, auteur Latin sous *Néron*, vers l'an 49 de J. C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs & les pontifes, & fut chassé d'Italie pour ses crimes. *Tacite* remarque, que ce *Fabricius* étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de *Néron*, comme des satyres atroces.

III. FABRICIUS, *ou* LE FÈVRE, (François) né à Duren, dans le duché de Juliers, fut principal du college de Dusseldorp au duché de Cleves, & mourut en 1573 dans sa

47e année. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens, & quelques autres ouvrages. I. *Marci Tullii Ciceronis Historia per Consules descripta*, Cologne, 1564, & insérée par l'abbé d'*Olivet* à la fin de son édition de *Cicéron*. II. *Pauli Orosii historiarum libri septem*, Cologne 1582, in-12 : édition estimée pour les notes historiques & chronologiques. Le pere *André Schott* la fit réimprimer en 1615, à Mayence, avec les remarques de *Fabricius* & de *Lautius*. III. *In Terentii comedias annotationes*, Anvers, 1565.

IV. FABRICIUS, (Jean-Albert) né à Leipsick en 1667, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli & de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse & beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où *Mayer* lui confia le soin de sa bibliothéque. La mort de *Vincent Placcius* ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, *Fabricius* l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, & il y passa le reste de sa vie, chéri & honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants ; la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, & la place de sur-intendant des églises de la confession d'Ausbourg. *Fabricius* fut tenté de les accepter ; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmenterent en 1720 ses gages de 200 écus. Cette attention le fixa à Hambourg. Il y mourut le 3 avril 1736, à 68 ans. C'étoit un homme modeste, malgré l'étendue de ses connoissances. Sa douceur le faisoit aimer, autant que ses lumieres inspiroient l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux ; il suffisoit à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Outre une mémoire prodigieuse & une facilité extrême à écrire, il ne laissoit perdre aucun instant. D'ailleurs, dit *Niceron*, « comme il avoit eu en vue, dès » sa premiere jeunesse, les principaux ouvrages qu'il a composés, il avoit fait de bonne » heure des recueils sur ces matieres, dans lesquels il avoit tout » marqué avec la derniere exactitude, & il n'avoit plus qu'à les » mettre en ordre ; ce qu'il faisoit » en peu de temps, la vivacité de » son esprit ne lui permettant pas » de languir long-temps sur un » même ouvrage. Ajoutons encore qu'il trouvoit des secours » dans ses disciples, & qu'ils l'aidoient souvent, sur tout pour » les tables de ses livres. Au reste, » s'il recevoit des secours des autres, il en donnoit aussi volontiers à ceux qui lui en demandoient, & les aidoit de ses conseils & de ses soins. Sa modestie » lui fit refuser une place dans l'académie des sciences de *Berlin*, » & une autre dans la société » royale de *Londres*, qu'on lui offrit avec empressement. Persuadé que plus on fait de choses, » plus on connoît qu'on en ignore, » il ne se choquoit point lorsqu'on » lui montroit quelques fautes » dans ses ouvrages, se contentant de dire, que *s'il étoit besoin*, » *il en feroit bien voir lui-même* « *d'autres* ». Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : I. *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus* ; à Hambourg, en 3 volumes in-8°, 1719. C'est une collection curieuse & exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lec-

teurs, & même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les faux Evangélistes, des faux Actes des Apôtres, & des Apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, pleines de justesse & d'érudition. II. *Bibliotheca Græca*, 14 vol. in-4° publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs Grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux philosophes. Il n'y a d'ailleurs presqu'aucun volume, qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs Grecs anciens & modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708: édition plus ample que celle de 1705. Les volumes suivants sont semblables, quoique réimprimés. III. *Bibliotheca Latina Ecclesiastica*, Hambourg, in-fol. 1718. C'est le recueil des écrits latins sur les matieres ecclésiastiques. IV, *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un 8e en 1745, par *Evers*, gendre de *Fabricius*. On y trouve la vie & les éloges des illustres Hambourgeois. V. *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, in-8°, 2 vol. 1722 & 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien-Testament, ce qu'il avoit pratiqué à l'égard du nouveau dans son *Codex apocryphus*. VI. Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque & latine, Leipsick, 1718, in-fol.; & du *Gallia Orientalis*, du P. *Colomiès*, 1709, in-4°. VII. Un *Recueil en latin des Auteurs qui ont prouvé la vérité du Christianisme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent ouvrage en allemand, traduit en françois sous ce titre: *Théologie de l'Eau*, 1743, Paris, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne & du Nord*, publiés par *Lindenbrogius*; auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par *Lambeccius*, & les *Inscriptions* de cette même ville, par *Anckelman*: le tout orné de notes savantes & d'appendices, in-fol. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum*, de *Placcius*, in-fol.; il y ajouta une préface, & la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca Latina*, 1707-1708-1721, in-8°., 3 vol.; réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°. Ce livre, quoique bon, est moins parfait que la *Bibliothéque Grecque*. Il y a quelques fautes; mais elles sont inévitables, dit *Niceron*, dans les ouvrages où l'on ne peut tout voir par soi-même, & où l'on est obligé de s'en rapporter à des catalogues souvent fautifs. XII *Bibliotheca mediæ & infirmæ latinitatis*, 1734, in-8°. 5 vol. réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°. XIII. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1700, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines & ecclésiastiques.

V. FABRICIUS (Jérôme), plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple & successeur de *Fallope* dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, & l'honora d'une statue & d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1603 à Padoue, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages* sur la chirurgie, l'anatomie & la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574,

les valvules des veines ; mais il ne connut ni leur ſtructure, ni leur uſage. Ce médecin crut avec raiſon qu'il falloit unir la théorie de ſon art avec la pratique, & celle-ci avec la chirurgie. C'eſt à ſes méditations & à ſes expériences ſur cette derniere, que nous devons ſes *Œuvres Chirurgicales*, qui ont été recueillies également en Hollande en 1723, in-f°. *Fabricius* travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers préſents, pour récompenſer ſon généreux déſintéreſſement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inſcription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRINI (Jean), grammairien Florentin, vivoit dans le milieu du XVI[e] ſiecle. Nous avons de lui des *Notes* & des *Commentaires* ſur *Virgile*, *Horace*, *Térence*, & ſur quelques Epîtres de *Cicéron.* Ils ſont aſſez bons pour leur temps, Il eſt auteur de quelques autres ouvrages ſur ſa langue.

FABROT (Charles-Annibal), étoit d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition & ſes vaſtes connoiſſances dans la juriſprudence civile & canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux *Peireſc*, protecteur de tous les gens de mérite. Le préſident *du Vair*, qui l'eſtimoit auſſi, devenu garde-des-ſceaux en 1617, attira *Fabrot* à Paris. Il n'avoit que 36 ans, & depuis 8 années il occupoit avec diſtinction une chaire de droit dans l'univerſité d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de ſon protecteur, & y reprit ſes fonctions de profeſſeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes ſur les Inſtitutes de Juſtinien.* Cet ouvrage, dédié au chancelier *Séguier*, fut honorable & utile à l'écrivain. Il fit à *Fabrot* un grand nom dans la république des lettres, & lui valut une penſion de 2000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction des Baſiliques* : c'eſt la collection des lois Romaines, dont l'uſage s'étoit conſervé dans l'Orient, & de celles que les empereurs de Conſtantinople avoient faites. Cet immenſe répertoire, le fruit de dix années d'application conſtante, mérita à ſon auteur une charge de conſeiller au parlement de Provence, dont les circonſtances du temps ne lui permirent pas de jouir. Il parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol. ſous le titre de *Baſilicon*, auquel il faut joindre le *Supplément* par *Ruhnkenius*, Leyde 1765, in-fol. Deux ans après, en 1649, *Fabrot* publia une édition des Œuvres de *Cedrène*, de *Nicetas*, d'*Anaſtaſe* le Bibliothécaire, de *Conſtantin Manaſsès*, & des Inſtitutes de *Théophile Simocatte*, qu'il enrichit de notes & de diſſertations. On a encore de lui des *Obſervations* ſur quelques titres du *Code Théodoſien*; un *Traité ſur l'Uſure* contre *Saumaiſe* ; quelques *Maximes de Droit* ſur *Théodore Balzamon*, ſur l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, ſur les *Papes*, & pluſieurs *Traités* particuliers ſur diverſes matieres de droit. En 1652, ce docte & infatigable écrivain commença la révifion des Œuvres de *Cujas*, qu'il corrigea ſur pluſieurs manuſcrits, & qu'il donna au public à Paris l'an 1658, en 10 vol. in-fol. avec d'excellentes notes auſſi curieuſes qu'inſtructives. L'application exceſſive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui cauſa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce ſavant homme, des *Commentaires ſur les Inſtitutes de Juſtinien*; des *Notes ſur Aulugelle*; & le *Recueil des Ordonnances ou Conſtitu-*

tiens Ecclésiastiques qui n'avoient pas encore vu le jour, en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliothéque du Droit Canon*, publiée en 1661, par *Voël* & *Justel*.

FACIO (Barthélemi), né à Specia *ou* Spezzia, dans l'état de Genes, mort vers l'an 1457, fut secrétaire d'*Alphonse d'Aragon*, roi de Naples. *Æneas Sylvius*, pape sous le nom de *Pie II*, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siecle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : I. *De Bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos & Genuenses, circiter anno 1391*; Lyon, 1578, in-8°. &c. II. Une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ felicitate*, à Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des Hommes Illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°. V. Quelques *Opuscules*, mis au jour par *Frecher* à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant étoit un ennemi irréconciliable: il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour *Laurent Valla*. Dans une épigramme qu'il fit presque à l'agonie, au moment qu'il apprit la mort de son ennemi, il dit :

Ne vel in elysiis, sine vindice, Valla susurret,
Facius haud multos post obit ipse dies.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, mort vers l'an 553, assista en 547 à la conférence que le pape *Vigile* tint à Constantinople sur la dispute des *trois Chapitres*. Il s'agissoit dans cette affaire, de l'orthodoxie de *Théodore* de Mopsueste, des écrits de *Théodoret*, & de la lettre d'*Ibas*. *Facundus* les soutint avec un zèle qui lui mérita l'exil. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matiere : il est écrit d'un style véhément, plein de feu & avec beaucoup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. *Sirmond* publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes; & il fut inséré depuis dans l'édition d'*Optat*, faite à Paris.

FADUS (Cuspius), *Voyez* CUSPIUS-FADUS.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le XVIe siecle, cent *Fables d'Esope*, distribuées en cinq livres. *Pie IV* l'engagea à ce travail, & n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une maniere ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. *Faërne* ne vit point mettre au jour le fruit de son travail: son *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, environ 3 ans après sa mort, avec une dédicace à *S. Charles Borromée*, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4°, & depuis à Londres en 1743, in-4°, orné de planches, fit connoître *Faërne* sur le théâtre littéraire. Les curieux les recherchent, & la derniere édition n'est pas commune. *Pernault*, de l'académie françoise, les traduisit en vers françois, in-12, Amsterdam, 1718. *De Thou*, & divers auteurs après lui, ont accusé *Faërne* d'avoir un manuscrit des fables de *Phèdre*, alors inconnues, & de l'avoir supprimé, après qu'il en eut pris tout ce qui pouvoit lui convenir. Mais c'est une imputation qui n'a aucun fondement. Cet auteur étoit aussi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : I. *Censura emendationum Livianarum Sigonii*. II. Une édition de *Térence*, Florence, 1565, in-8°. Paris, 1602, in-4°. III. Des

Remarques sur *Catulle* & sur plusieurs ouvrages de *Cicéron*. IV. *Dialogi antiquitatum*, &c. Il mourut à Rome, le 17 novembre 1561, dans la force de son âge. *Pie IV* & le cardinal *Charles Borromée*, neveu de ce pontife, l'honoroient d'une estime particuliere, ou plutôt s'honoroient en rendant justice à son mérite.

FAGAN (Christophe Barthélemi), naquit à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupoit peu, & qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. *Fagan*, avec une partie de l'esprit de *la Fontaine*, avoit à peu près le même caractere, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Il étoit marié & bon époux. Son extérieur négligé, son air distrait & timide, n'annonçoient point tout ce qu'il étoit. Il avoit beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le François, l'Italien, & pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pieces, un enjouement naïf & fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* & la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, &, si j'ose le dire, au-dessus de quelques petites pieces de *Moliere*..... *Pesselier* a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de *Fagan*. Les ornements dont il a accompagné cette édition, sont un éloge historique de l'auteur, & une analyse de ses Œuvres. *Fagan* mourut à Paris le 28 avril 1755, à 53 ans.

I. FAGE, *ou* BUCKLIN, (Paul) *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat, en 1504, d'un maître d'école, se distingua par ses connoissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par *Crammer*, archevêque de Cantorberi, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 46 ans. Ce savant Protestant a beaucoup contribué à répandre la connoissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns: *Thisbites Elias*; *Apophthegmata Patrum*; *Sententiæ morales*, 1542, in-4°; *Tobias hebraicus*, 1542, in-4°; *Expositio dictionum hebraicarum*, 1542, in-4°; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., &c.

II. FAGE, (Raimond de la) naquit en 1648, à Lîle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parents, & devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettoit dans ses productions, sur-tout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenoient les artistes. Son atelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi, depuis plusieurs jours, chez un aubergiste, & y faisoit une dépense qui paroissoit au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, & fit encore remettre de l'argent à *la Fage*. Ce maître mourut en 1699, à 42 ans. Il dessinoit à la plume & au lavis. Ses dessins, dans le premier genre, sont fort recherchés. *Carle Maratte* faisoit beaucoup de cas de ses ouvrages. Il fut un jour rendre visite à ce peintre, qui, l'appercevant, se leva & lui mit ses pinceaux entre les mains. *La Fage* lui répondit, qu'il ne s'étoit jamais exercé à la peinture. *Que je suis heureux*, répliqua *Maratte! A juger par vos dessins du progrès que vous au-*

riez fait dans cet art, je vous aurois cédé une place que vous eussiez remplie plus dignement que moi.

FAGET, *Voyez* MARCA, à la fin de l'article.

FAGNANI *ou* FAGNAN, (Prosper) célebre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, & n'en travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, à Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise, en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape *Alexandre VII*. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, & la dresser si exacte. Son livre est très-favorable aux Ultramontains.

FAGON, (Gui-Crescent) né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint, dans une these, la circulation du sang: action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnerent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. *Vallot*, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le Jardin-Royal, le livre commun de tous les botanistes, *Fagon* lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrenées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, & n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zele fut récompensé par les places de professeur en botanique & en chimie au jardin du Roi. Sa réputation le fit choisir en 1668, pour être le premier médecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après, il le fut de la Reine; & après la mort de cette princesse, il fut chargé par le Roi du soin de la santé des Enfants de France. Enfin, *Louis XIV*, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1694. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare & singulier: il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu sur-intendant du Jardin-Royal en 1698, il inspira à *Louis XIV* d'envoyer *Tournefort* dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. *Fagon* avoit toûjours eu une santé très-foible. Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux; & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit *Fontenelle*, qu'il vivoit. L'art céda enfin, & la France le perdit le 11 mars 1718, âgé de près de 80 ans... Il avoit épousé *Marie Nozereau*, dont il a laissé deux fils; l'aîné, *Antoine*, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; & le second, *Louis*, conseiller-d'état ordinaire & au conseil-royal, & intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié... Outre un profond savoir dans sa profession, *Fagon* avoit une érudition très-variée, & embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur étoit encore au-dessus de son esprit: il étoit humain, généreux, désintéressé.

Le roi lui ayant accordé l'expectative de la premiere place d'intendant des finances pour son fils, celle de *Poulletier* vaqua en 1711. *Fagon*, à qui le roi l'offrit, déclara nettement qu'il ne vouloit point en priver le fils du défunt, & qu'il aimoit mieux que le sien n'en eût jamais. Il en eut pourtant une quelques années après. Ce célebre médecin avoit beaucoup d'attachement pour la faculté de médecine de Paris, dont il étoit membre. Elle trouvoit en lui un agent fort zélé auprès du roi, & très-empressé à soutenir ses privileges. Peut être dans des cas particuliers (dit *Fontenelle*) n'a-t il été que trop ferme en faveur de sa faculté contre ceux qui n'en étoient pas. Il ne fit pas plus de grâce aux empiriques. Ce n'est pas qu'il rejetât tout ce qu'on appelle *secrets*; au contraire, il en fit acheter plusieurs au roi. Mais il vouloit qu'ils fussent véritablement secrets, c'est-à-dire inconnus jusque-là, & d'une utilité constante. Souvent il fit voir à des charlatans, qui croyoient ou qui feignoient de posséder un trésor, que leur trésor étoit déjà public. Il leur montroit le livre où il étoit renfermé; car, malgré les assujettissements de sa place & de sa profession, il ne cessoit de lire & de s'occuper. Les fêtes, les spectacles, les divertissements de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction. Tous les malades de Versailles s'adressoient à lui. Quelques-uns vraisemblablement croyoient faire leur cour en s'adressant au premier médecin; mais heureusement ce premier médecin étoit aussi (dit *Fontenelle*) un grand médecin; & sa maison ressembloit à ces temples de l'antiquité, où étoient en dépôt les recettes qui convenoient aux maux différents. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre de *HORTUS Regius*. Il orna ce recueil d'un petit *Poëme latin*, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui *les Qualités du Quinquina*; Paris, 1703, in 12.

FAGUNDEZ, (Etienne) jésuite, de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux & savant. On a de lui un *Traité des Contrats*; Lyon, 1641, in-f°; & d'autres ouvrages de théologie morale, qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT, (Gabriel-Daniel) né à Dantzick, fut d'abord destiné au commerce; mais son goût le tournant vers la physique, il s'appliqua à la construction des Barometres & des Thermometres, & il en fit d'excellents. Il substitua, en 1720, le mercure à l'esprit-de-vin, & rendit ainsi ce dernier instrument beaucoup plus juste. Il vivoit encore en 1740, & il avoit perfectionné ses connoissances par différents voyages en Hollande, en Prusse, en Courlande, en Livonie. On a de lui une *Dissertation sur les Thermometres*, imprimée en 1724.

FAIDEAU. *Voyez* FEYDEAU.

FAIEL, (Eudes de) seigneur fameux du Vermandois, se signala, dit-on, par une action atroce vers la fin du XIIe siecle. Il avoit épousé *Gabrielle* de *Vergy*, ou plutôt de *Lévergies*, l'une des meilleures maisons du canton, & plus distinguée par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister à la figure séduisante de *Raoul* de *Coucy*. Ce jeune seigneur fut blessé à mort dans une affaire contre les Sarrasins. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit retourné en France, de remet-

tre à la dame *Faïel* une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avoit reçus d'elle à son départ. Il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, & à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, & l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. *Faïel* se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, &, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un hachis le cœur de *Coucy*, qu'elle mangea, sans se douter de rien. *Ce mets*, lui dit-il avec un souris amer, *a dû vous paroître excellent, car c'est le cœur de votre amant.* En même temps, il jeta sur la table le petit coffre & les bijoux. A ce spectacle, la dame de *Faïel* s'évanouit; elle ne revint à elle que pour jurer qu'*elle ne prendroit plus de nourriture*; ce qui la conduisit, en peu de jours, au tombeau. Cette horrible aventure est placée vers l'an 1191. Elle a fourni à MM. du *Belloy* & d'*Arnaud* le sujet d'une tragédie. Le seigneur de *Faïel*, dévoré par les chagrins & les remords, mourut bientôt avec la douleur d'avoir sacrifié une épouse chérie. *Voyez* les *Mémoires Historiques* sur la maison de *Coucy* & sur la dame de *Faïel*, par M. du *Belloy*. *Voy.* COUCY.

FAIL, (Noël du) seigneur de *la Hérissaye*, gentilhomme Breton, & conseiller au parlement de Rennes, au XVIe siecle, fut ami d'*Eginard-Baron* & de *Duaren*. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, & que l'on ne peut gueres lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes & Discours d'Eutrapel*; à Rennes, 1587, in-16; réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; & les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos Rustiques*, en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE, Guillaume de la) né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, & secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694. Il mourut à Toulouse, le 12 novembre 1711, à 96 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : I. Les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-f°, 1687 & 1701. L'auteur de la derniere *Histoire de Toulouse* (M. du *Rozoi*) a beaucoup profité de cet ouvrage, curieux & intéressant; sur-tout pour les Toulousains. Le style en est vif & concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4°: il est rempli de recherches curieuses. Cet ouvrage fut composé dans le temps de la recherche des faux nobles, de peur que les commissaires de la cour ne donnassent quelque atteinte aux privileges du capitoulat. On y trouve un *Catalogue de plusieurs Nobles & anciennes Familles, dont il y a eu des Capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse à la Couronne.* Quelques-unes de ces familles eurent le petit orgueil de se fâcher de qu'on les avoit comprises dans cette liste. Indépendamment du mérite de l'érudition, *la Faille* écrivoit facilement en vers & en prose. Il étoit lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avoit l'estime & l'amitié.

FAIRFAX, *Voyez* CAPEL.

FALCANDUS, (Hugue) Normand d'origine, tréforier de Saint-Pierre de Palerme, dans le XIIe fiecle, laiffa une *Hiftoire de Sicile, depuis 1152, jufqu'en 1169*, écrite avec fimplicité & exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage eft celle de *Gervais* de *Tournai*, à Paris 1550, in-4°.

FALCIDIUS, tribun du peuple Romain, inftitua la loi *Falcidie*, ainfi appelée du nom de fon auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout teftateur demeureroit à fes légitimes héritiers : c'eft ce qu'on nomma la *Quarte Falcidie*. On pouvoit difpofer du refte.

FALCONET, (Camille) né à Lyon en 1671 d'une famille célebre dans la médecine, augmenta la gloire de fes ancêtres par l'étendue & la variété de fon favoir. Le P. *Malebranche*, qui le connut, lui donna fon eftime & fon amitié. L'Académie des belles-lettres le mit au nombre de fes membres en 1716, & le perdit le 8 février 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, & il avoit dû fa longue vie autant à fon tempérament qu'à fa fageffe. Ce favant poffédoit un bibliothéque de quarante-cinq mille volumes, de laquelle il avoit féparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliothéque du roi. Nous avons de cet auteur : I. Une *Traduction* du *Nouveau Syftême des Planetes*, compofé en latin par *Villemont*, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions *de la Paftorale de Daphnis & Chloé*, traduite par *Amyot*, 1731, in-8°, avec des notes curieufes. III. Du *Cymbalum mundi*, par *Defpériers*, avec des notes, 1732, in-12. IV. Plufieurs *Thefes* de médecine. V. Des *Differtations* dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres. *Falconet* avoit l'humeur gaie, le caractere prompt, l'efprit vif. Il aimoit à parler, & parloit fort bien. Quiconque aimoit les lettres, trouvoit auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtoit fes livres non-feulement avec plaifir, mais même avec empreffement. Toute fa maifon en étoit pleine ; tout refpiroit le favoir & la fimplicité de nos peres. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connoiffoit très-bien la théorie, & brilloit dans la confultation.

FALCONIA, *Voyez* PROBA.

I. FALCONIERI, (Julienne de) morte à Florence fa patrie en odeur de fainteté l'an 1341, donna en 1307 une regle aux Oblates ou converfes des Servites, dont elle fut la premiere fupérieure. *Martin V* l'approuva en 1424. La pieufe fondatrice fe fignala par les plus grandes auftérités. Elle ne mangeoit point le mercredi & le vendredi. *Benoît XIII* la canonifa en 1729.

II. FALCONIERI, (Ottavio) de la même famille que la précédente, eft auteur d'un favant *Difcours* en italien *fur la pyramide de Caïus Seftius*. *Nardini* l'a inféré dans fa *Roma antica*. Cet auteur étoit Romain. Il mourut en 1676.

FALDA, (Jean Baptifte) graveur Italien du XVIIIe fiecle, dont on a des *Eftampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent fes *Livres des palais*, des *vignes* & des *fontaines* de Rome.

FALETI, (Jérôme) comte de Trigneno, natif de Savone, s'appliqua avec un fuccès égal à la poëfie & aux affaires. Les ducs de Ferrare lui conferent des commiffions importantes. Les ouvrages fortis de fa plume font : I. Un *Poëme* italien, en 4 chants fur les guerres de Flandre. II. Douze livres de *Poëfies*. III. Les *Caufes de la Guerre d'Allemagne* fous l'empereur *Charles-Quint*, en italien, 1552, in-8°. IV. Le *Traité d'Athé-*

nagore sur la Résurrection, traduit en italien, 1556, in-4°. V. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé, *Polyanthea*. Cet auteur florissoit au XVIe siecle.

I. FALIERI, (Ordelafo) doge de Venise, alla vers l'an 1162 au secours de *Baudouin*, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie & plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, & y périt en 1120.

II. FALIERI, (Marin) doge de Venise en 1354, forma l'horrible complot de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit se défaire des sénateurs, & le malheureux avoit pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec *Falieri* leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, & 400 complices périrent par différents genres de mort. Le conjuré qui avoit découvert cet attentat, obtint des titres de noblesse & une pension de mille écus. Cette récompense étoit assez considérable pour un homme de la lie du peuple; mais elle le lui parut trop peu, & il se plaignit amérement: ses murmures obligerent les sénateurs de l'exiler dans l'île d'Augusta. S'étant sauvé de cette île, il périt en passant dans la Dalmatie.

FALKEMBERG, (Jean de) religieux dominicain au commencement du XVe siecle, se mêla des querelles des chevaliers Teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, & généralement à tous les Chrétiens. *Falkemberg* y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonois & *Ladislas* leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des François, qui s'étoient joints aux Polonois; parce que les principes de *Falkemberg* étoient les mêmes que ceux de *Jean Petit*, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND, (Lucius Cary, vicomte de) secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du regne de *Charles I*, n'avoit que 33 ans lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury, l'an 1643. Il mourut, dit *Clarendon*, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conserve dans la premiere jeunesse, & avec les lumieres & les vertus, qui ne sont ordinairement que le fruit du dernier âge. Ce citoyen éclairé, vertueux & ferme, étoit inquiet pour sa patrie, & sembloit autant redouter la prospérité excessive de son parti, que celle de la faction opposée. Souvent, au milieu de ses intimes amis, après un profond silence & de fréquents soupirs, il répétoit tristement le mot de *Paix*. Pour se justifier de ce qu'il exposoit plus librement sa personne aux dangers de la guerre, que sa place ne sembloit le permettre, il disoit: Qu'*il se croyoit obligé d'être plus hardi qu'un autre, de peur que son impatience pour la Paix ne le fît soupçonner de timidité ou de poltronnerie*. Franc & droit au milieu d'une cour corrompue, il

ne voulut ni employer les espions, ni faire ouvrir les lettres des personnes suspectes, ni se servir d'aucun de ces moyens que la foiblesse ou la méchanceté des hommes rendent quelquefois nécessaires aux administrateurs des états.

FALLOPE, (Gabriel) médecin Italien, étoit profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, & sur-tout dans l'anatomie. Il naquit à Modene en 1523, & mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. *Niceron*; mais M. *Eloy* place sa naissance en 1490, & le fait mourir à 73 ans: ces dernieres dates paroissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. Il étoit méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, & heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux *Ouvrages* ont été recueillis en 4 vol. in-fol. à Venise en 1588-1606. C'est la meilleure édition. On trouve dans le premier volume ses *Institutions* & ses *Observations anatomiques*, ses *Traités* des remedes simples, des eaux minérales, des métaux & des fossiles. Le second volume renferme ses *Traités* des plaies, des ulceres, des tumeurs, des cauteres, des os. &c. *V.* GUILLANDINO.

FALLOURS, (Samuel) peintre Hollandois, a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, & les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. en un vol. in-fol. 43 planches dans le premier, & 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS, (Raimond) né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, & s'attacha à *Cheron*, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui mériterent une pension de 1200 liv. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703, à 45 ans.

FANNIA, femme de *Caïus Titinnius*, bourgeois de Minturne, avoit été connue pour une femme galante avant son mariage. *Titinnius* ne laissa pas de l'épouser, dans le dessein de faire divorce avec elle, & de ne lui point rendre sa dot. A peine avoit-il eu le temps de la connoître, qu'il l'accusa d'adultere, & il ne manqua pas de preuves. L'affaire fut portée devant *Marius*, qui pénétrant le dessein que *Titinnius* avoit eu en épousant *Fannia*, prononça que *Titinnius* rendroit la dot, & que *Fannia* payeroit une amende de 4 sous d'or. Quelque temps après *Marius* ayant été déclaré ennemi de la république, fut obligé de s'enfuir de Rome. On le prit dans les marais de Minturne, & il fut mis chez *Fannia*, qui, loin de le maltraiter, lui rendit toutes sortes de bons offices.

I. FANNIUS, (Caïus) surnommé *Strabon*, consul Romain avec *Valerius Messala*, l'an 161 avant J. C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixoit les sommes qu'on pouvoit dépenser pour les repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisoit tous les jours de nouveaux ravages, & ce luxe étoit une suite de la trop grande puissance des Romains. *Scipion* le reconnoissoit lui-même & s'en plaignoit. Il réforma la formule de la priere qu'il étoit d'usage de

prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandoit aux Dieux, qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

II. FANNIUS, (*Caius*) auteur Latin sous *Trajan*, composa une *Histoire*, en 3 livres, des cruautés de *Néron*, & des dernieres heures de ceux que ce monstre faisoit exécuter à mort, ou qu'il envoyoit en exil. Les savants, & sur-tout les philosophes, ne sauroient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

III. FANNIUS CEPION, complice d'une conjuration contre *Auguste*, qui fut découverte, se donna lui-même la mort,

Hostem cùm fugeret, se Fannius *ipse peremit:*
Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori? MARTIAL lib. II.

En fuyant l'ennemi qui cherche à le saisir,
Fannius s'est tué lui-même:
N'est-ce pas, je vous prie, une fureur extrême,
De se donner la mort de crainte de mourir?

IV. FANNIUS, (*Quadratus*) poëte Latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothéque publique, qu'*Auguste* avoit fait construire dans le temple d'*Apollon*. *Horace*, son contemporain, lui donne le nom de parasite, & le raille cruellement.

FANSHAW, (Richard) Anglois, envoyé des rois *Charles I* & *II* à la cour d'Espagne & à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, aussi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *Ouvrages* en vers & en prose; Londres 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois.

FANTET, *Voyez* LAGNY.

FARDELLA, (Michel-Ange) né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord Franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie & de physique dans l'université de Padoue, & mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif & d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointements considérables, sa générosité envers ses amis & son caractere indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

I. FARE, (Ste) vierge d'une famille noble de Brie, sœur de *St Faron* évêque de Meaux, & de *Changluse* évêque de Laon, bâtit le monastere de Faremoutier, en fut abbesse, & mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu & la mortification.

II. FARE, *Voyez* LAFARE.

FAREL, (Guillaume) né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque tems au college du cardinal *le Moine*. Jacques *le Fèvre* d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs, que *Luther* répandoit en Allemagne & *Zuingle* en Suisse. *Farel* fut ministre à Geneve avant *Calvin*, & y prêcha la Réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuf-Châtel, où il mourut en 1565 à 76 ans. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui étoit médiocre, fut terni par son opiniâtreté, & par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : I. *Le Glaive de l'esprit*; ouvrage qui, malgré la singularité de son titre, offre d'assez bonnes choses contre les liber-

tins. II. *De la sainte Cene du Seigneur.* III. Des *Theses.* Ce ministre fut accusé par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de *Paul de Samosate*; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET, (Nicolas) né vers l'an 1600 à Bourg-en-Bresse, fut un des premiers membres de l'Académie Françoise, & rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'*Harcourt*; & ami de *Vaugelas*, de *Boisrobert*, de *Coëffeteau*, de *St-Amand.* Il mourut à Paris, en 1640, à 46 ans. C'étoit un homme de bonne mine, assez gros, haut en couleur; & comme son teint annonçoit qu'il étoit bien nourri, & que son nom rimoit à *cabaret*, on lui donna la réputation d'un agréable débauché. On a de lui de mauvaise prose, & de plus mauvais vers. I. L'*Histoire Chronologique des Ottomans*, à la fin de l'*histoire* de *Georges Castriot*, Paris, 1621, in-4°. II. L'*Histoire d'Eutrope*, traduite assez mal en françois, Paris 1621, in-16. III. L'*Honnête-Homme*, tiré de l'italien de *Castiglione*, in-12. IV. Des *Lettres nouvelles*, qui n'apprennent rien: ce elles sont recueillies de divers auteurs. Il y en a dix seulement de *Faret.* V. Des *Poësies* plates, &c.

FARGIS, (Charles d'Angennes du) d'une famille ancienne, fut conseiller-d'état sous *Louis XIII*, & son ambassadeur en Espagne. Il conclut le traité de Monçon, en 1616; mais, comme il ne suivit pas les instructions du P. *Joseph*, il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, *Magdeleine* de *Silly*, comtesse de la Rochepot, fut dame-d'atours de la reine *Anne d'Autriche*, dont elle eut toute la confiance. Elle ne put voir les chagrins que le cardinal de *Richelieu* causoit à sa maîtresse, sans entrer dans quelques intrigues contre lui. Ce ministre la contraignit de se défaire de sa charge, & elle alla chercher un asile dans les pays étrangers. *Beringhen*, valet-de-chambre du roi, qui passoit pour être l'amant de madame du *Fargis*, & qui partageoit ainsi les confidences de la reine, eut ordre en même temps de sortir du royaume. Madame du *Fargis* mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le *Journal du cardinal de Richelieu*, & dans sa *Vie* par *le Clerc* (1753, 5 vol. in-12), des *Lettres* en chiffres de madame du *Fargis*, qui furent interceptées, & qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal en 1631. Elle eut un fils, mort de ses blessures au siége d'Arras, le 2 août 1640, sans avoir été marié, & une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

FARIA DE SOUSA (Emmanuel), gentilhomme Portugais, chevalier de l'ordre de Christ, mourut à Madrid en 1649 à 59 ans, dans un état qui n'étoit gueres au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avoit fait un voyage à Rome, où il s'acquit la considération des savants qui étoient auprès du pape *Urbain VIII. Faria* étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante & son abord sévere furent, sans doute, un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable & fort enjoué avec ses amis. On a de lui: I. *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au regne du cardinal *Henri*, imprimée plusieurs fois. La

derniere & la meilleure édition est de 1730, in-folio, avec une continuation, & d'autres pieces curieuses. II. *L'Europe, l'Asie & l'Afrique Portugaises*, en 6 volumes in-fol. : 2. pour l'Europe, 3 pour l'Asie, 1 pour l'Afrique. *L'Asia Portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact & curieux a été traduit en italien, en françois & en anglois. *Faria* a encore laissé 7 vol. de *Poësies*.

FARINA, *Voy.* I. BORROMÉE.

FARINACCIO (Prosper), célebre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, & y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur & à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures, & lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape *Clément VIII* disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de *Farinaccio* : « *La farine est* » *excellente, mais le sac qui la con-* » *tient ne vaut rien.....* ». Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 13 vol. in-folio, à Anvers, 1620, & années suivantes; ils sont recherchés par des jurisconsultes Ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ*, 2 vol. — *Rotæ novissimæ*, 1 vol. — *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. *Repertorium judiciale*, 1 vol. *De Hæresi*, 1 vol. *Consilia* 2 vol. *Praxis criminalis*, 4 vol. *Succus Praxis criminalis*, 1 vol.

FARINATO (Paul), peintre célebre & savant architecte, mourut à Vérone, sa patrie, en 1606, à 84 ans. Le prince de Melfe faisoit un cas particulier de ses tableaux & de sa personne.

FARINELLI (N...... BROSCHI *dit*), l'un des plus grands musiciens de ce siecle, & la plus belle voix qui ait peut-être jamais existé, fit de bonne heure l'admiration & les délices des théâtres d'Italie. Son nom étant parvenu à la cour d'Espagne, elle l'attacha à son service, & le combla d'honneurs & de richesses. *Philippe V* & la reine *Elizabeth* le traiterent en favori. Ce prince étant tombé malade d'une mélancolie profonde, qui lui faisoit négliger les affaires, & l'empêchoit même de se faire raser & de se présenter au conseil, la reine tenta le pouvoir de la musique pour le guérir. Elle fit disposer secrettement un concert près de l'appartement du roi, auquel *Farinelli* fit entendre soudain un de ses plus beaux airs. Le monarque, extrêmement sensible à l'harmonie, parut d'abord frappé, & bientôt ému. A la fin du second air, il appela le musicien, l'accabla de caresses, & lui demanda quelle récompense il vouloit. *Farinelli* pria le roi de se faire faire la barbe & d'aller au conseil. Dès ce moment, la maladie du roi devint docile aux remedes. Telle fut l'origine de la faveur de *Farinelli*. Il devint comme premier ministre, & n'oublia point qu'il n'étoit auparavant qu'un chanteur. Jamais les seigneurs de la cour de *Philippe*, qui dînoient chaque jour dans son palais, n'obtinrent de lui qu'il se mît à leur table. On raconte qu'un jour allant à l'appartement du roi, il entendit l'officier de garde dire à un autre, qui n'avoit pas les entrées : *Les honneurs pleuvent sur un misérable Histrion, & moi qui sers depuis trente ans, je suis sans récompense*! Le musicien se

plaignit au roi de ce qu'il négligeoit ses serviteurs, & lui fit signer sur le champ un brevet, qu'il remit à l'officier, en lui disant: *Je vous ai entendu dire que vous serviez depuis trente ans. Vous avez eu tort d'ajouter que c'étoit sans récompense : voilà celle que le roi vous donne.* Après la mort de *Philippe V*, il jouit de la plus haute faveur auprès de *Ferdinand VI* & de la reine son épouse. Les ministres de Vienne, de Londres & de Turin, témoins du crédit qu'il avoit à la cour d'Espagne, le comblerent de présens, & se servirent de lui pendant la guerre de 1741, pour affoiblir les sentiments favorables que *Ferdinand* avoit pour la France. Les courtisans de ce prince l'étoient également de *Farinelli*, & lui prodiguoient encore plus de bassesses que sous *Philippe V*, au point qu'il en plaisantoit quelquefois lui-même. Il répondoit cependant à leurs compliments & à leurs révérences par des respects extérieurs, pour les avertir sans doute de ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Il n'aimoit de son crédit que le solide. L'encens ne l'enivroit point; & le brillant de ses chaînes ne lui en cachoit point le poids. Il regrettoit quelquefois avec ses amis le temps où, menant une vie vagabonde & libre, parcourant les différents royaumes, ne subsistant que du fruit de ses talents, il vivoit familiérement avec ses camarades, & avoit des amis au lieu de courtisans & de délateurs. Enfin *Farinelli*, soupirant après sa liberté, se retira à Bologne, où il mourut en 1782, après y avoir joui, dans une heureuse vieillesse, des hommages des citoyens & des étrangers. *Farinelli* a joint à la connoissance la plus profonde de la musique, le goût le plus exquis; & avec un mérite si rare, il n'a connu ni l'orgueil, ni l'envie. (*Voyez* l'article de ENSENADA & celui J. GILLES, n°. VI). Son cœur étoit généreux. Un tailleur de Madrid lui ayant fait un habit, ne voulut jamais d'autre payement que de lui entendre chanter un air. *Farinelli*, après l'avoir pressé inutilement d'accepter son argent, s'enferma avec lui & l'enchanta par sa voix brillante & sonore. Quand il eut fini, le tailleur, hors de lui-même, lui faisoit des remerciements & se préparoit à sortir. *Non* (lui dit *Farinelli*); *j'ai l'ame sensible & fiere, & ce n'est même que par-là que j'ai acquis quelque avantage sur les autres chanteurs. Je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour.* En même temps, il tira sa bourse, & donna au tailleur le double de ce que son habit pouvoit valoir... On raconte encore que *Farinelli* jouant le rôle d'un héros captif dans un Opéra italien, imploroit, par un air touchant, sa grâce & celle de sa maîtresse, auprès d'un tyran farouche & cruel qui les avoit faits ses prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran fut tellement attendri par la plaintive mélodie de *Farinelli*, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portoit la piece, il oublia entiérement son caractere, fondit en larmes, & serra le captif dans ses bras. Il y a des auteurs qui attribuent cette anecdote à d'autres musiciens.

FARNABE, (Thomas) né à Londres en 1575, d'un pere charpentier, fit ses premieres études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un college des Jésuites. Il accompagna *François Drak* & *Jean Hawkins* dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas,

déserta, & retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue Latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, & s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le follicitoient de se déclarer pour le parti républicain : *J'aime mieux n'avoir qu'un* Roi, *que d'en avoir cinq cents.* Il mourut exilé en 1647, à 72 ans. *Farnabe* étoit aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *Editions* de *Juvenal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des notes qui font honneur à son érudition & à son discernement; elles ne sont ni trop longues, ni trop courtes; le Latin en est un peu dur, & quelquefois incorrect.

I. FARNÈSE, (Pierre-Louis) premier duc de Parme & de Plaisance, étoit fils aîné du pape *Paul III*; qui l'avoit eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme & de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au saint siége. Le nouveau duc étoit aussi orgueilleux que débauché. Il irrita ses sujets par son despotisme & par ses desirs effrénés. Il fut assassiné à Plaisance, ou par ses ennemis particuliers, ou par ceux que l'empereur *Charles-Quint* lui avoit suscités. Un homme qui se mêloit de magie lui avoit annoncé cette fin tragique; mais on ne pouvoit la lui prédire sans être sorcier. (*Voy.* sa postérité dans les *Tables* chronologiques, à l'art. de Parme & Plaisance). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal *Antoine Farnèse*, mort en 1731. Sa niece *Elizabeth Farnèse*, épouse de *Philippe V*, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda, en 1735, à l'empereur *Charles VI*, en échange du royaume des deux Siciles. *Voy.* *Elizabeth*, nº IX.

II. FARNÈSE. *Voyez* Alexandre Farnèse, nos XVI & XVII, & III. *Diane*.

FARNSWORT ou FARNEWERT, (Richard) fut un des premiers disciples des Quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, & même à Dieu dans la priere, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *Enfants de lumiere*; c'étoit le titre que prenoient les Quakers. *Fox* approuva les idées de cet insensé, &, quoiqu'un peu moins fou que lui, il fut le premier à s'y conformer. Cette incivilité est encore aujourd'hui un caractere distinctif du Quakérisme.

FARON, (Saint) évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au IIe concile de Sens en 657, & mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FAS, Divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes : *Prima Deum Fas.* C'est la même que *Thémis* ou la *Justice*.

FASCINUS, Divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'or-

gueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FATTORE, (Le) *Voyez* PENNI.

FATUA, — FAUNA.

FAVART, (Marie-Justine-Benoite Cabaret du Ronceray, épouse de M.) née à Avignon en 1727, fit concevoir, dès l'âge le plus tendre, de grandes espérances pour le théâtre. Son pere, attaché à la musique du roi de Pologne, l'ayant produite à Paris, elle débuta aux Italiens en 1749, avec le succès le plus flatteur. Elle a joui constamment de la faveur du public, occupant les premiers emplois dans la parodie, la comédie, les pieces à ariettes, enfin dans tous les genres & tous les caracteres. On a donné, sous son nom, divers *Opéra Comiques*, auxquels elle a eu quelque part. Attaquée, vers la fin de 1771, d'une maladie très-douloureuse, qu'elle supporta avec une patience & une gaieté incroyables, elle mourut le 20 avril 1772, à 45 ans. Une ame sensible, une générosité peu commune, un fonds d'enjouement inaltérable, une philosophie douce, constituoient son caractere.

FAUCHET, (Claude) président à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha, avec beaucoup de soin & de succès, les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne en 1555, le cardinal de *Tournon* l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut à Paris en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont: I. *Antiquités Gauloises & Françoises*: la premiere partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; Paris, 1599, in-8°: la seconde renferme les choses arrivées en France, depuis *Pharamond* jusqu'à *Hugue Capet*; Paris, 1602, in-8°. II. Un *Traité des libertés de l'Eglise Gallicane*; Paris, 1610, in-4°. C'est un tissu mal ourdi de faits rapportés sommairement, mais dont la plupart ne se trouvent point ailleurs. III. Un autre *De l'origine des Chevaliers, Armoiries, & Héraults*, Paris, 1600, in-8°. IV. *Origines des dignités & magistrats de France*; Paris, 1600, in-8°. Il y a dans ces différents Traités mille choses curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais il y en a beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style dur, barbare, incorrect, est insupportable, même aux savants. *Gomberville*, & après lui, le président *Hesnault*, prétendent que l'Histoire de France, de *Fauchet* dégoûta *Louis XIII* de la lecture. Ce président étoit un *Franc-Gaulois*, par ses manieres & par son langage. La principale chose qui lui manquoit, étoit la netteté des idées... La simplicité de son extérieur lui attira quelques plaisanteries. Etant allé à Saint-Germain, pour présenter un de ses ouvrages à *Henri IV*, il le trouva dans les jardins, occupé à faire faire un *Neptune* pour un bassin. Le sculpteur en dessinoit la barbe, laquelle devoit être comme celle du Dieu des eaux, longue & plate. A la vue de *Fauchet* qui la portoit ainsi: *Voilà justement*, dit le roi, *le modele de la barbe que nous cherchons*. Il reçut le livre du président, & la récompense fut fort légere, quoique l'ouvrage eût coûté beaucoup de temps & de travail. *Fauchet*, naturellement chagrin, s'en vengea par des vers, où il disoit:

J'ai reçu, dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux, le salaire;
Le Roi, de bronze m'a fait faire,
Tant il est courtois & benin.
S'il pouvoit aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh, que j'aurois fait bon voyage!
Et j'y retournerois demain.

On prétend que *Henri* ayant lu ces vers, lui donna une pension de 600 écus, avec le titre d'historiographe de France. Tous les Ouvrages dont nous avons rapporté les titres, furent réunis à Paris en 1610, in-4°, sous le titre d'*Œuvres du feu Président Fauchet.*

FAUCHEUR, (Michel le) ministre Protestant, fut appelé de Montpellier à Charanton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal de *la Force* dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel: « Que » si on lui envoyoit un cartel, il » le refuseroit ». Ce célebre prédicateur mourut à Paris en 1667, également estimé des Catholiques & des Protestants. Sa probité ne le cédoit pas à son génie. On doit à sa plume, aussi pieuse qu'éloquente: I. Un *Traité de l'action de l'Orateur*; Leyde, 1686, in-12; imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*: ouvrage estimé. II. Des *Sermons sur différents textes de l'Ecriture*, in-8°. III. *Prieres & Méditations Chrétiennes.* IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal *du Perron*; Genève, 1635, in-fol; imprimé aux dépens des Eglises réformées, par ordre du synode national.

FAVEUR, Divinité allégorique, fille de l'*Esprit* & de la *Fortune.* Les poëtes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux; au milieu des richesses, des honneurs & des plaisirs, ayant un pied sur une roue, & l'autre en l'air. Ils disent que *l'Envie* la suit d'assez près.

FAVIER DU BOULAY, (Henri) prieur de Ste-Croix de Provins, mort en 1753, à 83 ans, avoit du goût & de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de *Justin*, avant que M. l'abbé *Paul* eût publié la sienne. Elles sont l'une & l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'étoit adonné à la chaire, & avoit prêché avec quelque succès. Son *Oraison funebre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAUNA ou FATUA, fille de *Picus*, fut femme du Dieu *Faunus*, qui, l'ayant trouvée un jour ivre, la fouetta si cruellement avec des verges de myrtes, qu'elle en mourut. *Faunus*, au désespoir d'avoir châtié trop sévérement sa femme, pria *Jupiter* de la mettre au rang des Déesses; ce qui lui fut accordé. On disoit que *Fauna*, depuis son mariage, avoit été si fidelle à son mari, que, dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie, sans parler à aucun homme. Les dames Romaines instituerent une fête à son honneur, & l'imitoient en faisant une retraite austere pendant ses solemnités. Elles lui faisoient des sacrifices secrets pendant la nuit. C'étoit un crime capital pour un homme, non-seulement de s'introduire dans cette assemblée, mais même de jeter les yeux dans le temple de la Déesse. On ôtoit jusqu'aux portraits des hommes, *Sénèque* dit cependant qu'avec ces dehors de modestie & de pudeur, il se passoit des abominations dans les sacrifices qu'on y faisoit.

FAUNE ou FATUELUS, troisieme roi d'Italie, fils de *Picus*, au-

quel il succéda, & petit-fils de *Saturne*, régnoit au pays des Latins, vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. C'étoit un prince rempli de bravoure & de sagesse. Comme il s'appliqua, durant son regne, à faire fleurir l'agriculture & la religion, on le mit, après sa mort, au rang des Divinités champêtres, & on lui donna une origine céleste : adoré comme fils de *Mercure* & de la *Nuit*, il fut représenté avec tout l'attirail des Satyres, c'est à dire, avec de longues oreilles, des cornes de chevres, sans poil à la partie supérieure du corps, & de la ceinture en bas ressemblant à un bouc. Les poëtes le confondent quelquefois avec le Dieu *Pan*.

I. FAVORIN, sophiste célebre sous l'empereur *Adrien*, étoit d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, & d'autres hermaphrodite. Il enseigna, avec réputation, à Athènes, & ensuite à Rome. *Adrien* se plaisoit à le contredire. (*Voyez l'article de ce prince*). On dit que *Favorin* s'étonnoit de trois choses : « de ce qu'étant » Gaulois, il parloit si bien Grec ; » de ce qu'étant eunuque, on l'a» voit accusé d'adultere ; & de ce » qu'il vivoit, étant ennemi de » l'empereur »,

II. FAVORIN, (Varin) né à Camerino, ville ducale d'Italie, en 1460 ; entra dans la congrégation de St. Silvestre, ordre de St. Benoît, & parvint, par son mérite, à l'évêché de Nocera. Il est auteur d'un *Lexicon Grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez *Bartoli*; in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des Remarques sur la langue Grecque, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ* & *Horti Adonides*, 1496, *Alde*; in-fol.

I. FAUR, (Gui du) seigneur de PIBRAC, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille distinguée, & parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orleans en 1560, il présenta au roi le Cahier des doléances qu'il avoit composé lui-même. Quelque temps après, *Charles IX* le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint, avec beaucoup d'éloquence, les intérêts de la couronne, & les libertés de l'Eglise Gallicane. Le chancelier de l'*Hôpital*, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris, en 1565. *Pibrac* fit renaître la raison & l'éloquence dans le barreau, livré, depuis long-temps, à la barbarie & à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célebre *Apologie de la St Barthelemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractere, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'*Anjou* ayant eu la couronne de Pologne, *Pibrac* accompagna ce prince, & répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi, ayant appris la mort de son frere, quitta secrettement la Pologne, laissant à Cracovie *Pibrac*, exposé à la colere des Polonois, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux

à son retour en France, où il procura, entre la cour & les Protestants, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. *Henri III* lui donna, pour prix de ses services, une charge de président-à-mortier. La reine de *Navarre* & le duc d'*Alençon* le choisirent pour leur chancelier. Il mourut à Paris le 27 mai 1584, à 55 ans; & la France perdit un grand magistrat & un bon écrivain. M. l'abbé de *Condillac* lui reproche, après plusieurs autres historiens, une faute considérable. *Pibrac* avoit été député à la cour du roi de Navarre, qui sentit le besoin qu'il avoit de gagner un homme qui avoit toute la confiance de la reine *Catherine* de *Médicis*. *Marguerite*, femme de *Henri IV*, qui connoissoit, comme son époux, la nécessité de l'enchaîner, tâcha de lui inspirer de l'amour. « Elle se fit » un plaisir malin de faire succomber cet homme grave. *Pibrac* ne fit plus que ce qu'elle » voulut; & *Catherine*, qui n'a» voit pas prévu une passion aussi » folle dans une tête aussi sage, » se laissa conduire par son con» fident, qui se laissoit mener par » *Marguerite* ». (*Cours* d'Hist., T. 13, p. 390). *Pibrac* s'est justifié de cette faute, dont *Marguerite* elle-même triompha, par une *Apologie*, qui doit inspirer quelques doutes. Si l'on joint à cette Apologie son caractere vif & impatient, une autre passion de laquelle il étoit alors occupé, & quelques réflexions sur l'amour-propre de *Marguerite* qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, & qui n'eût pas été fâchée de compter, parmi ses amants, un homme du mérite distingué de *Pibrac*; on sera obligé, peut-être, de justifier *Pibrac* avec dom *Vaissette* & l'abbé d'*Artigny*, contre le président *de Thou*, *Péréfixe*, *la Faille*, *Bayle*, le président *Hesnault*, & l'abbé de *Condillac*, &c. Nous avons de *Pibrac* plusieurs ouvrages en vers & en prose. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4°. II. Un *Discours de l'ame & des sciences*, adressé au Roi. III. Une *Lettre latine sur le massacre de la St-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits, peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connoît: la premiere édition est de 1574, & la derniere de 1746, in-12. La matiere de ces petites productions est la morale; leur caractere, la simplicité & la gravité. *Pibrac* a réuni, dans les siens, ces deux qualités: l'utile & l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses Quatrains furent d'abord traduits en Grec, par *Florent Chrétien*, & par *Pierre du Moulin*; d'autres écrivains les mirent en vers Latins; enfin, ils passerent dans la langue Turque, dans l'Arabe & dans la Persane. Les François leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisoit apprendre par cœur aux enfants, & malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de *Godeau* & de *Desmarais* sont rongés de vers; mais ceux-ci n'offrent point ce goût des anciens, que *Pibrac* avoit saisi en se formant sur eux.

II. FAUR DE ST-JORRI, (Pierre du) premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie, en prononçant un arrêt l'an 1600, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit, sont: I. *Dodecamnon*, sivè *De Dei nomine & attributis*, 1588, in-8°: écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Peres Grecs & Latins,

éclaircis ou corrigés. II. XXXIII livres latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 & 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches & de questions éclaircies. III. *Des jeux & des exercices des Anciens*; traité aussi savant que le précédent, in-f°, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction, & non le plaisir. Il y regne quelquefois de la confusion, & le style n'en est pas agréable.

I. FAVRE, *& non* FAURE, en latin *Faber*, (Antoine) né à Bourg-en-Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de *Nemours*, premier président du sénat de Chambery, & gouverneur de Savoie & de tous les pays de deçà les monts: il mourut en 1624, à 67 ans. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-f°. *Jurisprudentia Papinianæa*; Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, seu *De erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ Juris civilis*, 1661, 1 vol. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in Conjecturas A. Fabri*; Naples, 1678, 2 vol. in-f°. Dans les Quatrains de *Pibrac*, on en trouve de *Favre*. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée: *les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°. *Favre* a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit: il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mad^e^ *Christine* de France avec le prince de Piémont, *Victor-Amédée*. Le roi de France lui offrit inutilement la premiere présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie.

II. FAVRE, (Claude) seigneur de *Vaugelas* & baron de Peroges, naquit, en 1585, à Bourg-en-Bresse, du précédent. Son pere étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune *Vaugelas* vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de *Gaston*, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 65 ans. La cause de sa mort fut un abscès dans l'estomac, qui le tourmentoit depuis quelque temps. Il fut soulagé par les remedes, & se crut guéri. Mais, son mal l'ayant repris un matin avec plus de violence, il envoya un de ses valets chercher du secours. Un autre domestique étant survenu, le trouva qui rendoit l'abscès par la bouche, & lui demanda, tout étonné, ce que c'étoit. *Vaugelas* lui répondit froidement, & sans émotion: *Vous voyez, mon ami, le peu que c'est que l'homme!* Il expira peu de temps après. On peut être supris que *Vaugelas*, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, & n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misere; mais les courses de *Gaston*, & d'autres accidents, avoient fort dérangé ses affaires. *Louis XIII* lui donna une pension de 2000 liv. en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal de *Richelieu*, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, *Richelieu* lui dit en riant: *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION. — *Non, Monseigneur*, répondit

pondit *Vaugelas*, *& encore moins celui de* RECONNOISSANCE.... Ce littérateur étoit un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avoit une figure agréable, & l'esprit comme la figure. *Vaugelas* étudia toute sa vie la langue Françoise, & travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle *Balzac* disoit dans son style emphatique, « *L'Alexandre de* Quinte-Curce *est* » *invincible*, *& celui de* Vaugelas *est* » *inimitable* » ; passa pour le premier bon livre écrit correctement en françois. Quoique le style manque un peu de cette souplesse, de cette aménité, de cette grâce qu'on a données depuis à la langue françoise, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. *Vaugelas* ne rendit pas moins de service aux écrivains de notre nation, par ses *Remarques sur la langue Françoise*, dont la premiere édition est in-4° : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui ; mais ouvrage toujours utile, sur-tout si on le lit avec les remarques dont *Thomas Corneille* & d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12. *Voyez* I. DUPLEX, vers la fin.

I. FAURE, (Charles) abbé de Ste-Genevieve, & premier supérieur général des chanoines-réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes proche S. Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de S. Vincent de Senlis, & la réforma par ses conseils & par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste-Genevieve de Paris, & de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines & des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement à Paris le 4 novembre 1644, à 50 ans, laissant un *Directoire des Novices* & d'autres ouvrages. Le *Directoire* a été réimprimé à Paris en 1711. Le P. *Chartonnet* a publié la *Vie du P. Faure*, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des Chanoines réguliers de la congrégation de France, & l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une maniere édifiante. On y loue beaucoup, avec raison, le saint réformateur. Mais l'auteur est-il louable de faire mourir tous les religieux qui furent opposés au P. *Faure*, par des morts funestes?

II. FAURE, (François) Cordelier d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandeves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 76 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette heureuse application du vers de *Virgile* à la reine, lorsqu'il prêchoit la passion à S. Germain-l'Auxerrois.

Infandum, REGINA, *jubes renovare dolorem.*

On a de lui plusieurs *Oraisons funebres*, dont l'une, qui n'eut pas de succès à l'impression, lui attira cette épigramme :

Ce Cordelier mitré, qui promettoit merveilles,
Des hauts faits de la Reine Orateur ennuyeux,
Ne s'est pas contenté de lasser nos oreilles,
Il veut encor lasser nos yeux.

FAURE, *Voyez* III. DURAND... GUICHARDIN... VERSORIS.

FAUST, *Voyez* FUSTH.

FAUSTA, (*Flavia-Maximiana*) fille de *Maximien Hercule* & d'Eu-

tropia, étoit sœur de *Maxence*. Elle naquit à Rome, & y fut élevée d'une maniere digne de sa condition. Son pere ayant repris la pourpre avec le titre d'Auguste, en 306, la mena l'ann. suiv. dans les Gaules, où régnoit *Constantin*, & la donna en mariage à cet empereur. Les qualités que cette princesse fit paroître dans les premieres années de son regne, la firent considérer comme un modele accompli. Attachée à la gloire de son époux, elle engageoit ce prince à soulager ses peuples & à leur faire des libéralités. *Fausta*, engagée par *Maximien* son pere à trahir *Constantin*, lui promit tout ce qu'il voulut : mais, pleine de tendresse pour son mari, elle lui découvrit les noirs desseins de son pere, qui fut arrêté & mis à mort. L'attachement de *Fausta* à ses devoirs, & le soin qu'elle prenoit de l'éducation de ses enfants, faisoient le bonheur de sa vie. Elle chérissoit d'autant plus la vertu, qu'elle avoit embrassé le Christianisme. Mais, (par une fatalité qu'on auroit de la peine à concevoir, si la foiblesse de l'humanité n'en fournissoit que trop d'exemples,) toutes les passions s'allumerent tout-à-coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur *Crispe* fils de *Constantin*, & ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, & l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avoit refusé de se souiller d'un crime horrible. *Constantin*, instruit trop tard de ses débauches & de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, & son propre honneur si cruellement outragé : il la fit mourir dans un bain chaud, l'an 327 de J. C. Ainsi périt cette princesse, fille, femme, sœur d'empereurs, & mere de trois princes qui parvinrent à l'empire. Mais la famille dont elle sortoit, étoit aussi souillée de crimes que comblée de grandeurs, & dans l'intrigue détestable qui lui mérita la mort, on reconnoît la fille de *Maximien-Hercule* & la sœur de *Maxence*. « Il n'étoit pas possible, (dit *Crevier*) » qu'une scene aussi tragi- » que se passât dans la maison im- » périale, sans y faire bien des » coupables. Aussi *Eutrope* rappor- » te-t-il qu'il en coûta la vie à plu- » sieurs amis de *Constantin*; & il » courut dans le public un distique » sanglant, qui taxoit en même » temps le prince de luxe & de » cruauté, dont le sens est : *Pour- » quoi desirerions-nous le siecle d'or » de* Saturne? *Celui où nous vivons » est de perles, mais dans le goût de » Néron*. Il est fâcheux que, dans » la vie du premier empereur » chrétien, il se trouve des actions » aussi contraires, non-seulement » à la sainteté du Christianisme, » mais aux lois d'une vertu toute » humaine ». *Constantin*, qui avoit d'ailleurs de très-grandes qualités, eut le malheur d'être, comme tant d'autres princes, la dupe des préventions qu'on lui inspira, & de ne pas résister toujours aux premiers mouvements d'un caractere vif & impétueux.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390 dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit, pour s'ensevelir dans le monastere de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque *St Maxime* quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, & mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre & de la Grâce*, où il releve trop les forces de la nature : (*Claudien Mamert* l'a réfuté;) & d'autres ouvrages, dans

la bibliothéque des Peres. Le nom de *Fauste* étoit autrefois dans le Martyrologe ; *Molan* fut le premier qui s'avisa de l'ôter. *Simon Bartel*, auteur d'une *Histoire chronologique des Evêques de Riez*, a mis à la fin de son ouvrage une *Apologie de Fauste*, que les curieux pourront consulter. Quoique les écrits de *Fauste* aient été flétris, (dit le P. *Longueval*; sa mémoire ne l'a point été, parce qu'il écrivoit avant que l'Eglise eût condamné comme une hérésie les sentiments qu'il a enseignés. Il est honoré comme Saint à Riez, où il y a une église dédiée en son honneur. Ses ouvrages, à ces erreurs près, sont estimables, par la réunion de la force de l'éloquence, & de l'onction de la piété. *Sidoine Apollinaire* dit de lui : « qu'il sembloit avoir » épousé la philosophie, après l'a- » voir rendue humble & chrétien- » ne; qu'il l'avoit conduite à son » monastere, & qu'il avoit fait » servir l'académie de *Platon* à la » défense de l'Eglise, de Jesus- » Christ ».

I. FAUSTINE, (*Galeria Faustina*) née l'an 104, d'*Annius Verus* préfet de Rome, joignoit à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite & un esprit fin, délié & insinuant. Elle épousa *Antonin*, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire, & le goût pour la volupté l'engagerent d'abord dans la galanterie, & ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. *Antonin*, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avoit vécu, dans le déréglement, l'an 141. *Antonin* lui fit élever des autels & des temples. *Faustine*, sa fille, dont nous allons parler, se forma sur le dangereux modele de sa mere.

II. FAUSTINE, (*Annia Faustina*) dite *Faustine* la Jeune, fille d'*Antonin* le Pieux & de la précédente, épousa l'empereur *Marc-Aurele*. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit & les grâces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, & de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur & le chevalier Romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi & le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, & écouta, sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs & des matelots, dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On a dit que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer; & que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : *Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot*; c'est-à-dire, l'empire. Cette réponse, indigne de *Marc Aurèle*, est d'autant moins croyable, qu'elle suppose que la dignité impériale étoit héréditaire. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, & que le peuple ne manquoit pas d'en rire; mais le peuple pouvoit être mieux instruit que lui, de la conduite de l'impératrice. Quoi qu'il en soit, *Faustine*, malgré ses débordements monstrueux, fut honorée dans les temples comme une Divinité. On institua en son honneur les fêtes *Faustiniennes*; & des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de *Diane*, la déesse des

vierges. Elle mourut, l'an 175, au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Elle avoit été surnommée *Mater Castrorum*, à l'occasion de la pluie qui tomba au secours de l'armée Romaine. *Voy.* MARC-AURELE... *Jacques Marchand* a tâché de justifier *Faustine* dans une Dissertation; (*Voyez* le Mercure de France 1745), qui ne sauroit détruire le témoignage de divers historiens.

III. FAUSTINE, que l'empereur *Héliogabale* épousa en troisiemes noces, étoit fille de *Claude Sévere*, sénateur illustre, & de *Vibia Aurelia*, troisieme fille de *Marc-Aurèle* & de *Faustine*. Cette princesse étoit regardée comme une des plus belles personnes de Rome. La splendeur de sa naissance, & l'éclat de ses charmes étoient rehaussés par une sagesse qu'elle n'avoit pas héritée des deux *Faustines* ses aïeules. Elle fut mariée à *Pomponius Bassus*, consul à la fin du regne de *Septime Sévere*, & gouverneur de la Mœsie, sous *Caracalla*. Ce sénateur joignoit à une origine distinguée, une probité qui rappeloit la vertu des premiers héros de la république. *Héliogabale*, touché des attraits de *Faustine*, & n'ayant pu parvenir à la séduire, prit le parti de se défaire de *Bassus*: il le fit assassiner en 221, sous le prétexte qu'il étoit devenu le censeur de sa conduite. Après avoir donné quelques jours à sa veuve pour regretter la perte qu'elle avoit faite, *Héliogabale* la détermina à l'épouser. *Faustine* n'eut pas assez de vertu pour refuser sa main au meurtrier de son mari; séduite apparemment par l'ambition de remonter sur le trône de ses aïeux. Elle ne l'occupa pas long-temps; car son bizarre époux, qui ne trouvoit des charmes que dans la variété des voluptés, cessa bien-tôt d'aimer *Faustine*, & la renvoya dans son palais, après l'avoir dépouillée de ses titres. Elle y vécut en personne privée, pendant qu'*Héliogabale* se livra encore deux fois à de nouveaux mariages, & qu'il reprit avec lui *Aquilia Severa* sa seconde femme.

FAUVEAU, (Pierre) poëte Latin, natif du Poitou, ami de *Muret* & de *Joachim* du *Bellay*, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *Fragments*.

FAUX-PRINCES. *Voy.* EVENS; X. DEMETRIUS; XI. EDOUARD; PERKIN; SIMONETTA, &c.

I. FAY, (Michel du) *Voy.* HOSPITAL, n° II.

II. FAY, (Charles-Jérôme de Cisternai du) capitaine-aux-gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon, au bombardement de Bruxelles, en 1695. Il n'étoit alors que lieutenant: il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les lettres, & elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avoient quelque mérite. Il se forma une bibliothéque bien assortie, de 25 mille écus. Le Catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire *Martin*. Le possesseur de ce trésor littéraire étoit mort deux ans auparavant, en 1723, à 65 ans.

III. FAY, (Charles-François de Cisternai du) fils du précédent, servit quelque temps comme son pere; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entiérement à la chimie & à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin

royal, entiérement négligé avant lui, & qu'il rendit, en très-peu de temps, un des plus beaux de l'Europe. Il étoit né à Paris en 1698, & il y mourut en 1739, à 41 ans. Cet académicien avoit des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; & ces qualités n'étoient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Par son testament, il fit sa mere sa légataire universelle. « Jamais (dit *Fontenelle*) sa tendresse pour elle ne » s'étoit démentie. Ils n'avoient » point discuté juridiquement leurs » droits réciproques, ni fait de » partages. Ce qui convenoit à l'un » lui appartenoit, & l'autre en étoit » sincérement persuadé. Quoique » ce fils, si occupé, eût besoin de » divertissements, quoiqu'il les » aimât, quoique le monde, où » il étoit fort répandu, lui en » offrît de toutes les especes, il » ne manquoit presque jamais de » finir ses journées par aller tenir » compagnie à sa mere avec le petit » nombre de personnes qu'elle s'é» toit choisies ». Considéré comme savant, *du Fay* fit des recherches nouvelles sur le Phosphore du barometre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, & enfin sur l'électricité. Ses travaux, en ce genre, sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où l'on trouve aussi son Eloge, par *Fontenelle*... Voy. l'*Art.* HUET, n° XIV. de ses ouvrages.

IV. FAY, (Jean-Gaspard du) Jésuite, mort en 1774, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en neuf volumes, qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une beauté & une force, qu'ils perdirent presqu'entiérement sur le papier.

I. FAYDIT, (Anselme) poëte Provençal, mort vers l'an 1220, fut recherché par les princes de son temps. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, d'une jolie figure, & d'une société agréable. Il se mit à représenter des *Comédies*, qu'il composoit lui-même. Elles furent applaudies, & il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la dépense & à la débauche, le réduisit bientôt à la derniere misere. *Richard Cœur-de-lion*, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à *Bérengere de Barcelone*, avoit du goût pour la poësie Provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la Catalane. Après la mort de son protecteur, *Faydit* revint à Aix, & s'y maria avec une fille pleine d'esprit & de beauté, qui se sentit de la vie déréglée de son époux, & mourut peu après. Le poëte se retira chez le seigneur d'*Agoult*, où il finit ses jours. Il avoit écrit: I. Un *Poëme sur la mort du Roi Richard*, son bienfaicteur. II. *Le Palais d'Amour*, autre Poëme, imité depuis par *Pétrarque*. III. Plusieurs *Comédies*, entr'autres une intitulée l'*Heregia dels Prestres*, c'est-à-dire, l'*Hérésie des Prêtres*: il y flattoit l'inclination, que diverses personnes distinguées de son temps avoient pour les sentiments des Vaudois & des Albigeois.

II. FAYDIT, (Pierre) né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage Cartésien, *de mente humanâ*, contre la défense de ses

supérieurs. Le Cartésianisme a été presqu'une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. *Faydit*, né avec un esprit singulier & ardent, se fit bientôt connoître dans le monde. Dans le temps que les différents du pape *Innocent XI*, avec la France, étoient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à St Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife, où il comparoît la conduite de ce pape envers la France, à celle du pape *Victor* envers les évêques Asiatiques. Il se réfuta lui-même, dit-on, dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer, en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, dans lequel il paroissoit favoriser le Trithéisme, lui mérita, en 1696, un appartement à Saint-Lazare, à Paris. Ce livre étoit intitulé : *Altération du Dogme Théologique par la Philosophie* d'Aristote ; ou *Fausses idées des Scholastiques sur les matieres de la Religion*, tome 1 de la Trinité. Le châtiment qu'il essuya à cette occasion, ne changea ni son esprit, ni son caractere ; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : I. Des *Remarques sur* Virgile, *sur* Homere *& sur le style poëtique de l'Ecriture-sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés & profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté ; mais où l'on trouve de l'érudition, ou des recherches sur des choses curieuses. II. La *Télémaco-manie*, in-12 ; critique méprisable du chef-d'œuvre de *Fénélon*, pleine de notes singulieres, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les Romans. *Faydit* avoit attaqué *Bossuet*, avant de censurer son illustre rival. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux, à l'assemblée du clergé de 1682. (Il faut savoir que *Bossuet* avoit cité *Balaam* dans ce discours).

Un Auditeur un peu Cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui :
Le Prophete Balaam *est obscur aujourd'hui ;*
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il falloit que la démangeaison de médire en vers & en prose fût bien forte dans l'abbé *Faydit*, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. III. Des *Mémoires* contre ceux de *Tillemont* : brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, & qui n'eut point de suite. On y voit *Faydit* tel qu'il étoit ; un fou qui a quelque esprit & du savoir, & qui prend la plume dans les accès de sa folie. IV. *Le Tombeau de Santeul*, in-12, en vers latins d'un caractere assez singulier, & en prose françoise : la prose est une traduction libre des pieces latines. On a attribué, mal-à-propos, *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de *Haitze*, bel esprit Provençal. Il laissa quelques ouvrages, entr'autres un livre intitulé : *Disputes Théologiques, entre un Homme docte & un Docteur, sur l'ancienne discipline de l'Eglise, touchant le Sacrement de Pénitence*. Le censeur royal (*Blampignon*) refusa d'approuver cet ouvrage, parce qu'il crut y appercevoir les erreurs des Novatiens.

I. FAYE, (Jacques) seigneur d'*Espeisses*, né à Paris en 1543, conseiller au parlement en 1567, devint maître-des-requêtes de l'hôtel du duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*. Il servit ce prince en Pologne; & après la mort de *Charles IX*, il revint en France, pour porter, de la part de son maître, des lettres de régence à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à *Henri*. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître-des-requêtes, d'avocat-général, & enfin de président-à-mortier au parlement de Paris. Il se montra dans tous ces postes au-dessus de la crainte & de l'espérance, & uniquement occupé du service du roi & du bien de l'état. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son temps.

II. FAYE, (Jean-Elie Lériget de la) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes; fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde & dans plusieurs journées, & y signala sa valeur. Il avoit toujours eu du goût & du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particuliérement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, & le perdit en 1718, à 47 ans. « Il faut avouer, dit *Fontenelle*, que sa vie étoit un peu » trop conforme à sa principale » profession, & apparemment elle » en a été plus courte ». On trouve de lui deux *Mémoires* dans ceux de l'académie. Cet académicien avoit, dit le même écrivain, une gaieté naturelle, un ton agréable de plaisanterie, qui, dans les occasions les plus périlleuses, faisoit briller son courage, &, hors de là, cachoit un savoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. Son ton plaisant alloit quelquefois jusqu'à l'ironie, qu'il cachoit sous des dehors polis & même flatteurs. Il attendoit, sans agitation, les faveurs de la fortune, &, en général, rien ne troubloit la tranquillité de son ame. Ce courage intérieur & raisonné appartenoit plus au philosophe qu'au guerrier même. Il étoit fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens qui avoient éprouvé des malheurs publics ou secrets; & ses libéralités étoient ordinairement proportionnées à leur conditions.

III. FAYE, (Jean-François Lériget de la) frere puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable, que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Son goût & ses talents lui procurerent une place à l'académie Françoise en 1730. Il mourut l'année d'après, à 57 ans, regretté de tous les gens de lettres, qu'il charmoit par son esprit, sa douceur & sa politesse. *Voltaire*, qui l'avoit beaucoup connu, en a fait un portrait avantageux, mais vrai :

Il a réuni le mérite
*Et d'*Horace *& de* Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire :
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

On a de lui quelques *Poësies*, où l'on remarque un esprit délicat & une imagination agréable. Sa piece

la plus célebre eſt ſon *Ode apologétique de la Poéſie*, contre le ſyſtême de *la Motte-Houdar*, en faveur de la proſe. Ce bel eſprit avoit nié l'harmonie des vers françois; *la Faye* lui répond par des vers harmonieux.

FAYE, (Georges ſa) démonſtrateur royal en chirurgie à Paris ſa patrie, mort dans la même ville le 17 août 1781, ſervit ſon art & de la tête & de la main. Il opéroit bien, & il écrivoit avec ordre & avec préciſion. Ce caractere eſt marqué dans ſes *Principes de Chirurgie*, in 12, pluſieurs fois réimprimés. *Voy.* DIONIS.

FAYEL. *Voy.* FAÏEL.

I. FAYETTE, (Gilbert de la) maréchal de France, ſe diſtingua à la bataille de Baugé en Anjou l'an 1421, fut fait priſonnier à la journée de Verneuil; & après ſa délivrance, contribua beaucoup à chaſſer les Anglois du royaume. Il mourut en 1463.

II. FAYETTE, (Louiſe de la) fille-d'honneur de la reine *Anne d'Autriche*, de la même famille que le précédent, plut à *Louis XIII*, & fut ſenſible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui, ſentant le poids des chaînes dont *Richelieu* le lioit, cherchoit des conſolations dans l'amitié. Mlle de *la Fayette* aimoit ſa perſonne, & s'intéreſſoit à ſa gloire. Elle auroit voulu le rendre heureux dans ſa famille & au-dehors. Le tendre intérêt qu'elle prenoit au roi, commençant à ſe changer en amour, elle ſe détermina à rompre un engagement qui alarmoit ſa ſageſſe. *Louis*, ordinairement ſi réſervé, lui avoit fait la propoſition délicate de lui donner à Verſailles, château de plaiſir alors, un appartement où il iroit la voir librement. Cette propoſition lui fit ouvrir les yeux, & elle alla ſe renfermer chez les religieuſes de la Viſitation, où elle prit le voile en 1637. *Richelieu*, qui avoit hâté ſa retraite en fortifiant les ſcrupules de ſon maître, n'y gagna rien. *Louis*, raſſuré contre ſa propre foibleſſe par le nouvel état de ſa reſpectable amie, la vit plus ſouvent. Les viſites au parloir durerent long-temps, & inquiéterent le cardinal. Un nommé *Boiſenval*, étoit confident de ce commerce. Par ſon moyen, le miniſtre ſut le ſecret des entretiens. Il eut les lettres: il ſupprima les unes, falſifia les autres, y gliſſa des expreſſions qu'il ſavoit devoir bleſſer leur délicateſſe. Il réuſſit ainſi à les refroidir, & enfin à les ſéparer. La reine fut fâchée de cette rupture. Mlle de *la Fayette* lui avoit rendu des ſervices eſſentiels auprès du roi, en le forçant de retourner à elle. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de ſtérilité, fut un fils qui porta depuis le nom de *Louis XIV*. *Anne d'Autriche*, reconnoiſſante des bons offices de Mlle de *la Fayette*, fit tous ſes efforts pour l'engager à revenir à la cour; mais ils furent inutiles. Elle reſta dans le cloître, où elle vécut généralement eſtimée, montrant à la France l'exemple d'une fille, qui, dans l'âge des paſſions, & au milieu des eſpérances les plus brillantes, s'immole elle-même pour ne pas entraîner, dans ſa chute, un prince qu'elle aimoit. Elle mourut en janvier 1665, dans la maiſon de Chaillot qu'elle avoit fondée. Cet article eſt tiré, en partie, de l'*Intrigue du Cabinet*, ſous *Henri IV* & *Louis XIII*, par M. *Anquetil*.

III. FAYETTE, (Marie-Magdeleine Pioche de la Vergne, comteſſe de la) étoit fille d'*Aymar* de la *Vergne*, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Sa mere étoit d'une famille ancienne

de Provence, qui avoit réuni les lauriers des Muses à ceux de *Mars*. *Menage* & le P. *Rapin* apprirent la langue latine à Mlle de *la Vergne*. Au bout de 3 mois de leçons, elle concilia ses deux maîtres sur un passage difficile, auquel ils donnerent une interprétation différente. Elle épousa, en 1655, *François*, comte de *la Fayette*. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Protectrice des beaux arts, elle les cultiva elle-même avec succès. Les plus beaux esprits de son temps la rechercherent: son hôtel étoit leur rendez-vous. Le célebre duc de *la Rochefoucault* fut lié avec elle de l'amitié la plus étroite. Elle fut lui inspirer de la vertu. *M. de la Rochefoucault m'a donné de l'esprit*, disoit-elle; *mais j'ai réformé son cœur*. Parmi les gens de lettres, *Huet*, *Ménage*, la *Fontaine*, *Ségrais*, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Ce dernier écrivain, obligé de quitter la maison de Mlle de *Montpensier*, trouva chez elle une retraite aussi utile qu'honorable. L'empressement que témoignoient de si bons juges pour Mlle de *la Fayette*, ne s'accorde gueres avec ce que dit d'elle l'auteur des *Mémoires de Madc de Maintenon*. « Elle » n'avoit pas (suivant *la Beaumelle*) ce liant qui rend le commerce aimable & solide; on trouvoit autant d'agréments dans ses » écrits, qu'elle en avoit peu dans » ses propos. Elle étoit trop impatiente; tantôt caressante, tantôt impérieuse : exigeant des » égards infinis, & y répondant » souvent par des hauteurs ». Si ce portrait est vrai, ce que nous n'osons assurer, il faut croire qu'on lui pardonnoit ces défauts de caractere, en faveur de ses talents. Ce n'est pas sous de telles couleurs que l'a peinte Madc de *Sévigné*, qui avoit été plus à portée d'étudier son cœur & son esprit, que l'auteur des *Mémoires*. « C'est » une femme aimable, estimable » (écrit-elle à sa fille), & que » vous aimez dès que vous avez » le temps d'être avec elle, & de » faire usage de son esprit & de » sa raison; plus on la connoît, » plus on s'y attache ». Cette illustre bienfaictrice des gens de lettres, leur fut enlevée en 1693. Les écrits sortis de sa plume délicate, l'ont fait regarder, avec raison, comme une des premieres personnes de son sexe pour l'esprit & pour le goût. Les principaux sont : I. *Zaïde*, roman imprimé & réimprimé, & qui fut lu par ceux-mêmes qui haïssoient ces sortes d'ouvrages. II. *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, que *Fontenelle* dit avoir lu quatre fois dans sa naissance: c'est le seul écrit de cette nature, à qui il eût accordé une quatrieme lecture. Ce livre, quoique plus parfait que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors, fut attaqué avec beaucoup d'esprit par *Valincourt*, qui en fit la critique, n'ayant pas encore vingt-deux ans. Madc de *la Fayette* négligea si fort la gloire, qu'elle mit sous le nom de *Ségrais* ces deux productions aimables. Ce bel esprit avoit contribué seulement à la disposition de l'édifice, & la dame ingénieuse l'avoit orné. (*Voy.* CHARNES). III. La *Princesse de Montpensier*, in-12, digne des précédents. Les Romans de Madc de *la Fayette* furent les premiers, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, & des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elle, on écrivoit d'un style empoulé des choses peu vraisemblables. IV. Des *Mémoires de la Cour de France pour les années 1688*

& 1689, in-12 : ouvrage écrit avec art, avec grâce & même avec chaleur, & semé de portraits bien frappés & d'anecdotes curieuses. On lui reproche seulement d'avoir fait payer à Mad^e de *Maintenon* (dit son historien) la gloire d'avoir été, dans sa jeunesse, plus aimable qu'elle. V. *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12. On y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques Personnes de la Cour.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Mad^e de *la Fayette* avoit écrit beaucoup d'autres Mémoires sur l'histoire de son temps; ils se sont égarés, par la facilité de l'abbé de *la Fayette*, son fils, qui communiquoit à qui les lui demandoit, les manuscrits de son illustre mere. C'est elle qui comparoit les sots traducteurs *à des Laquais, qui changent en sottises les complimens dont on les charge.* Quelques-unes de ses maximes prouvent qu'elle auroit pu augmenter celles du duc de *la Rochefoucault*, son ami. *Celui qui se met au-dessus des autres*, remarquoit-elle, *quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit.* Voici un mot très-philosophique : *C'est assez que d'être*, disoit-elle quelquefois. De toutes les louanges qu'on lui donna, aucune ne la flatta autant, que celle *d'avoir le jugement au-dessus de son esprit*, & *d'aimer le vrai en toutes choses.* On a recueilli toutes les *Œuvres de Mad^e de la Fayette*, à Paris, en 1786, 8 vol. in-12.

FÉ, FO *ou* FOHÉ, nom du principal Dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du Ciel, & le représentent tout resplendissant de lumiere, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une maniere invisible. D'autres le représentent avec trois têtes qui personnifient les facultés principales de l'entendement, ou les trois principes actifs du monde physique; & avec cent mains & cent bras, pour désigner la puissance & l'activité de la nature. A sa droite est le fameux *Confucius*, & à sa gauche *Lanza* ou *Lanca*, chef de la seconde secte de la religion Chinoise. Plusieurs savants pensent que *Fé* est le même que *Noé*.

FEBOURG, (Jean) fut premier secrétaire du roi de Danemarck, en 1523. Se voyant élevé à un rang qui n'étoit dû ni à sa naissance, ni à son mérite, il méprisa la noblesse & desservit les grands auprès du prince. Il conjura la perte de *Torbern*, gouverneur de la forteresse de Copenhague, le plus puissant seigneur du royaume. Le roi *Christiern* aimoit passionnément une courtisane, appelée *Colombine. Febourg*, connoissant le foible de son maître, lui persuada que *Torbern* avoit quelque part dans les bonnes grâces de sa maîtresse. Le gouverneur, averti de ce mauvais office, prit le parti de s'en venger par une autre ruse de même nature. Il fit dire au roi, par les espions, qui avoient ordre d'observer ceux qui fréquentoient *Colombine*, que le secrétaire-d'état n'étoit point haï. *Christiern*, dissimulant son chagrin, envoya *Fébourg* à Copenhague, sous prétexte de donner en main propre au gouverneur une lettre de sa majesté. *Fébourg* porta à *Torbern* cette lettre, qui contenoit un ordre de le punir du dernier supplice, pour peu qu'on le trouvât coupable. Le gouverneur, ravi de se voir en état de se venger, le fit attacher aux fourches les plus proches de Copenhague. Quelque temps après, la sentinelle, placée sur le rempart de la forteresse de la ville, vis-à-vis du gibet, apperçut, la nuit, une flamme

sur la tête de *Fébourg*. L'ignorance des raisons naturelles, qui étoient la cause de cet effet, le fit prendre pour un miracle. Le roi voulut être le spectateur de cette merveille, qui se renouvela en sa présence. La flamme, attirée par ce qu'il y avoit d'onctueux dans la tête du cadavre, parut assez long-temps. *Christiern* se servit de ce prodige, pour faire croire aux principaux de son royaume, que c'étoit un signe de l'innocence de *Fébourg*, injustement condamné par le gouverneur *Torbern*. Celui-ci venoit de périr par le dernier supplice, & la noblesse outrée méditoit une révolte; mais le prétendu miracle la calma. *Fébourg* parut innocent, & *Torbern* coupable. C'est ainsi que juge l'ignorance.

FEBVRE, (philippe le) président-honoraire de bureau des finances de la généralité de Rouen sa patrie, né en 1705, mort depuis quelques années, se fit connoître par des critiques éphémeres de quelques pieces de théâtre, & par d'autres bagatelles littéraires. Le seul de ses ouvrages, qui mérite d'être cité, est son *Abrégé de la Vie d'Auguste*, 1760, in-12. Les faits principaux sont exposés avec une clarté élégante.

FEBVRE. *Voyez* les FÈVRE.

FEDELE. — CASSANDRE, n° V.

FEDOR. — FŒDOR.

FEIJOO, (Benoit-Jérôme) Bénédictin Espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses pieces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices & leurs défauts, que l'avoit fait *Michel Cervantes*, pour corriger ceux de son siecle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre Critique*, en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en françois par M. d'*Hermilly*, en 12 vol. in-12. Il y a quelques chapitres qu'on lit avec plaisir; mais bien des réflexions de D. *Feijoo*, qui avoient paru neuves & piquantes en Espagne, ont été trouvées vieilles & communes en France.

FEITHIUS, (Everard) d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au XVIe siecle, dans les langues Grecque & Hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligerent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de *Casaubon*, de *Dupuy*, & du président *de Thou*. Il y enseigna quelque temps la langue Grecque. Mais, se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; &, depuis ce moment, on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux & savant, intitulé : *Antiquitates Homericæ*, in-12, Strasbourg, 1743.

I. FELIBIEN, (André) sieur des Avaux & de Javerci, né à Chartres en 1616, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir *le Poussin* dans cette patrie des beaux arts. Il lia amitié avec lui, & perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture & l'architecture. *Fouquet* & *Colbert*, après lui, employerent ses talents. Il eut la place d'historiographe des bâtiments du roi en 1666, & celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant, il avoit été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer & aimer de ce qu'il y avoit alors de plus habiles & de plus honnêtes-gens en France. Les uns & les autres le pleurerent, lorsqu'il mourut à Paris le 11 juin 1695, à 76 ans. C'étoit un homme grave

& sérieux. Sa conversation ne laissoit pas d'être fort agréable, & même enjouée, suivant les occasions. Il avoit l'esprit juste & le cœur droit, & étoit plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, & qui respirent le goût. Mais *Voltaire* lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, & de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : I. *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des plus excellents Peintres*, 2 vol. in-4°; Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12, à Trévoux en 6, & traduits en anglois. La derniere édition de cet ouvrage, est augmentée de l'*Idée* du peintre parfait, & des *Traités* des dessins, des estampes, de la connoissance des tableaux, & du goût des nations. L'auteur étoit plein de son sujet. La variété des choses qu'il y a mêlées en rendroit la lecture fort agréable, si son style, quoique noble en général, n'étoit trop diffus, & peu naturel en quelques endroits. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4°. III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture & Sculpture*; Paris, 1690, in-4°. On voit que *Felibien* avoit médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes & judicieuses sur la théorie & la pratique, aida les artistes & éclaira les savants. IV. *Les Conférences de l'Académie Royale de Peinture*, in-4°. V. *Les quatre Eléments peints par* le Brun, *& mis en Tapisseries, décrits par* Félibien, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12. VII. *Traduction* du *Château de l'Ame* de *Ste Thérese*, de la *Vie du Pape Pie V*, de la *Disgrâce du Comte Olivarès*; 1650, in-8°. VIII. *Le Tableau de la Famille de Darius, décrits par le même*, in-4°. IX. *Les Divertissements de Versailles, donnés par le Roi à toute sa Cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé par* Sébastien *le Clerc*, in-12. Il laissa trois fils : *Nicolas-André*, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711; & les deux écrivains suivants.

II. FELIBIEN, (Jean-François) fils du précédent, mort en 1733, succéda à son pere dans toutes ses places, & eut, comme lui, le goût des beaux arts. On lui doit : I. *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célebres Architectes*; Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris & dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son pere *sur les Peintres*, dont il est le pendant. II. *La Description de Versailles* ancienne & nouvelle, in-12; avec la Description & l'explication des statuts, tableaux, & autres ornements de cette maison royale. III. *La Description de l'Eglise des Invalides*, 1706, in-fol., réimprimée en 1756.

III. FELIBIEN, (Dom Michel) frere du précédent, Bénédictin de la congrégation de St Maur, né à Chartres en 1666, soutint, avec honneur, la réputation que son pere & son frere s'étoient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut le 10 septembre 1719, à 53 ans. Elle fut continuée & publiée par Dom *Lobineau*, en 5 vol. in-f°, à Paris, 1725. On a encore de Dom *Félibien*, l'*Histoire de l'Abbaye de St Denys*, 1 vol. in-fol. ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, & enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris

en 1706. Le Pere *Félibien* étoit un homme d'un jugement sûr & d'un esprit facile; mais sa foible santé fut un grand obstacle à ses études.

IV. FELIBIEN, (Jacques) frere d'*André*, chanoine & archidiacre de Chartres, a composé: I. Des *Instructions morales*, en forme de Catéchisme, sur les commandements de Dieu & sur le Symbole, tirées de l'Ecriture-sainte. II. *Pentateuchus Historicus*; Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; il faut que les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume, pour lui donner quelque valeur. Il mourut le 25 novembre 1716, dans un âge avancé.

FELICIANI, (Porphyre) évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avoit été secrétaire du pape *Paul V*. Il écrivoit avec beaucoup de netteté en latin & en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poësie italienne. On a de lui des *Lettres* & des *Poësies*.

FELICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de *St Cyprien*, avec les Chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, & sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à *Novat* & à quelques autres prêtres. *St. Cyprien* les excommunia.

I. FÉLICITÉ, *ou* EUDEMONIE, Divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentoit comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, & une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne.

II. FÉLICITÉ, (Sainte) dame Romaine, souffrit le martyre avec ses 7 fils, sous *Marc-Aurèle-Antonin*, vers l'an 164. Les enfants, dont les noms étoient, *Janvier*, *Félix*, *Philippe*, *Silais*, *Alexandre*, *Vital* & *Martial*, encouragés par leur illustre mere, supporterent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, & les autres décollés avec leur mere, qui fut martyrisée la derniere. (*Voy.* aussi PERPETUE). Quelques incrédules modernes ont prétendu que l'histoire de Ste *Félicité* étoit une imitation de celle des sept *Macchabées*. Il ont attaqué l'authenticité des actes de son martyre, parce que cette légende, disent-ils, est tirée de *Surius*, moine du XVIe siecle, un peu décrié pour ses absurdités. Mais *Surius* n'avoit pas forgé ces actes; & D. *Ruinart*, qui a toujours passé pour bon critique, les rapporte dans ses *Acta sincera Martyrum*... Voyez aussi les *Mémoires pour l'Histoire Ecclésiastique*, de *Tillemont*, Tom. 2.

FELIPIQUE-BARDANES. *Voy.* PHILIPPIQUE.

I. FELIX, proconsul & gouverneur de Judée, frere de *Pallas*, affranchi de *Claude*, passa en Judée vers l'an 53 de J. C. *Drusille*, fille du vieil *Agrippa*, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que *St Paul* comparut. *Néron* le rappela de la Judée, qu'il pilloit & tyrannisoit.

FELIX. *Voy.* MINUTIUS.

II. FELIX Ier, (Saint) pape après *St Denys*, en 269, mourut martyr le 1er janvier 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à *Maxime* d'Alexandrie, contre *Sa-*

bellius & *Paul* de *Samosate*. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine & d'Ephese. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

III. FELIX II, archidiacre de l'Eglise Romaine, intrus sur le siége pontifical en 355, par l'empereur *Constance*, pendant l'exil du pape *Libere*, en fut chassé après le retour du véritable pontife. *Constance* auroit voulu que *Libere* & *Félix* gouvernassent tous deux l'église de Rome, & que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: *Il n'y a qu'un* DIEU, *qu'un* CHRIST, *qu'un* ÉVÊQUE. *Félix*, forcé de se retirer, mourut dans une de ses terres, le 22 novembre 365 ou 66. Quelques savants regardent *Félix* moins comme un anti-pape que comme évêque-vicaire du pape *Libere*. Mais il n'est pas prouvé que celui-ci eût consenti qu'on le mît à sa place.

IV. FELIX III, Romain, bisaïeul de saint *Grégoire* le *Grand*, fut élu pape après *Simplicius* en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur *Zenon*, & anathématisa ceux qui le recevoient. *Acace* de Constantinople troubloit alors l'église, il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec *Pierre Mongus*, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition & d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'*Acace* par des moines Acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. *Félix* assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissés rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement le 25 février 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres.

V. FELIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint *Pierre*, après le pape *Jean I*, le 24 juillet 526, par la faveur de *Théodoric*. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zele, de doctrine & de piété, & mourut au commencement d'octobre 530, suivant *Anastase* le *Bibliothécaire*. *Voy.* NICOLAS, n°. VIII.

FELIX V. *Voy.* AMÉDÉE VIII.

VI. FELIX (Saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous *Dèce* & *Valérien*. Après la mort de *Maxime*, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans un petit coin de terre qu'il labouroit lui-même. Son Pere lui avoit laissé de grands biens, qu'il perdit durant la persécution. Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, il ne tenoit qu'à lui de rentrer dans ses biens; mais il aima mieux vivre & mourir pauvre. Il prit à loyer un arpent & demi d'assez mauvaise terre, dont il fit un jardin pour en partager les légumes avec les pauvres. Il n'avoit point de domestique, se bornoit à un seul habit; & quand par hasard il en avoit deux, il donnoit le meilleur au premier mendiant qu'il rencontroit, & se couvroit de ses haillons. C'est ainsi qu'il acheva, dans une heureuse vieillesse, sa vie, qui se termina vers l'an 256. *Félix* a toujours été honoré à Nole comme un saint. St. *Paulin* nous a transmis plusieurs de ses miracles. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

VII. FELIX, évêque d'Urgel en Catalogne, ami d'*Elipond*, évêque de Tolede, soutenoit, comme lui, que J. C. est fils adoptif. Voici ce qui l'entraîna dans cette erreur. Les mahométans, dont l'Espagne étoit alors remplie, traitoient d'idolâtres tous ceux qui reconnoissoient quelque nombre dans la divinité. « Ils reconnoissoient (dit M. l'abbé *Pluquet*) « Jesus-Christ » comme un grand prophete qui » avoit l'esprit de Dieu : mais ils » ne pouvoient souffrir qu'on » dît que J. C. étoit Dieu & fils » de Dieu par sa nature. Les Juifs » étoient alors, & sont encore » aujourd'hui, dans les mêmes » principes, quoique le Messie » soit annoncé par les prophetes » comme le fils naturel de Dieu. » Pour répondre à ces difficultés » sans altérer le dogme de l'unité » de Dieu, les chrétiens d'Espagne disoient que J. C. n'étoit » pas fils de Dieu par sa nature, » mais par adoption. Il paroît que » cette réponse avoit été adoptée » par des prêtres de Cordoue, & » qu'elle étoit assez communément reçue en Espagne. *Elipand*, qui avoit été disciple de » *Felix* d'*Urgel*, le consulta pour » savoir ce qu'il pensoit de J. C. » & s'il le croyoit fils naturel » ou fils adoptif. *Felix* répondit » que J. C., selon la nature humaine, n'étoit que le fils adoptif ou *nuncupatif*, c'est-à-dire, » de nom seulement, & il soutint son sentiment dans ses écrits. » J. C. étant, selon *Felix* d'*Urgel*, » un nouvel homme, devoit avoir » aussi un nouveau nom. Comme » dans la premiere génération, » par laquelle nous naissons selon » la chair, nous ne pouvons tirer » notre origine que d'*Adam*; ainsi, » dans la seconde génération, qui » est spirituelle, nous ne recevons la grâce de l'adoption, » que par Jesus Christ qui a reçu » l'une & l'autre, la premiere » de la Vierge sa mere; la seconde en son baptême. J. C., » dans son humanité, est fils de » *David*, fils de Dieu : or, il est » impossible (disoit *Felix*) qu'un » homme ait deux peres, selon » la nature; l'un est donc naturel, & l'autre adopté ». Les erreurs de *Felix* d'*Urgel* furent condamnées aux conciles de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, & de Rome, en 799. *Felix* fut dépossédé de l'épiscopat dans cette derniere assemblée, & relégué à Lyon, d'où il écrivit à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenoit l'abjuration de son erreur. Il mourut vers l'an 818.

On connoît encore un S. FELIX, capucin de Rome, qui fut ami de S. *Philippe* de *Néri*, & qui se sanctifia dans l'emploi de frere quêteur.

FELL, *Voy*. FOX, n°. II.

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, mort le 12 juillet 1686, à 61 ans, fut sincérement attaché à la famille royale de *Stuart*. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, & y acquit des connoissances très-étendues. Dans le temps de la révolution en 1660, il reparut, & il fut récompensé de son zele pour son roi, par des bénéfices, & enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le premier volume des *Rerum Anglicarum Scriptores*, à Oxford, 1684, in-fol.; la mort l'empêcha de continuer cette savante & utile collection. Il avoit donné, avec *Pearson*, une très-belle édition de S. *Cyprien*, à Oxford, 1682, in-f°. avec des remarques savantes. Son *Nouveau-Testament Grec*, *avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé.

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsick en 1673, fut secrétaire du duc de *Weimar*. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants & les bibliothéques; se maria en 1708, & mourut en 1726, à 53 ans. On a de lui: I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iène, 1714, in-4°. II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsick, 1717, in-8°. III. *La Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1718, in-8°. Ses livres sont plus connus en Allemagne qu'en France.

FELLON (Thomas-Bernard), Jésuite, né à Avignon le 12 Juillet 1672, mort le 25 Mars 1759, dans sa 86e année, avoit du talent pour la poësie latine. On connoît ses Poëmes intitulés: *Faba Arabica*; *Magnes*. On a encore de lui: I. *Oraisons funebres de Monseigneur le duc de Bourgogne* & *de Louis XIV*. II. *Paraphrase des Pseaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'Amour de Dieu*, par S. *François de Sales*, abrégé & rajeuni, en 3 vol. in-12.

I. FELTON (Jean), gentilhomme Anglois, très-zélé pour la religion Catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de *Pie V*, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine *Elizabeth*. *Felton* fut condamné à être pendu, & il le fut en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il étoit encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu: ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles & le cœur; & après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Thomas *Felton*, son fils, religieux minime, périt également du dernier supplice avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

II. FELTON (Jean), Anglois, irrité contre le duc de *Buckingham*, qui lui avoit refusé une compagnie d'infanterie, forma le dessein de s'en venger à quel prix que ce fût. Comme le duc étoit sur le point de partir (le 2 septembre 1628) pour l'expédition de la Rochelle; & ayant trouvé le moyen de l'approcher, il lui donna un coup de couteau, qui alla jusqu'aux poumons. Le duc retira promptement le couteau, & tomba mort, en s'écriant: *Le scélérat m'a tué*. L'assassin, loin de se cacher, se promenoit tranquillement devant la maison où il avoit fait le coup. Il fut pris & s'avoua coupable sans hésiter. Il reconnut pourtant enfin l'atrocité de son crime, & pria qu'on aggravât son supplice, en lui faisant couper la main; mais on se contenta de le faire pendre.

I. FENELON (Bertrand de Salignac, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4°.; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrites, 2 vol. in-folio; elles étoient dans la bibliothéque du chancelier *Séguier*. Ce brave militaire se signala par sa valeur & par ses services, & mourut en 1559. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler. Cette maison, connue avant l'an 1000 dans le Périgord, où est située la terre de *Salignac*, à deux lieues de Sarlat, est connue par ses alliances & par les hommes distingués auxquels elle a donné naissance, comme deux archevêques de Bordeaux, six évêques de Sarlat, un évêque de Comminges, un évêque de Lombez. Elle est alliée avec les maisons de *Laval*, de *la Trémouille*,

mouille, de *Themines*, de *Sainte-Maure*, de *Biron*, de *la Tour-d'Auvergne*, de *Grammont*, de *Navailles*, d'*Usez*, d'*Aubeterre*, de *Talleirand*, d'*Estaing*, d'*Harcourt*, &c. &c. *Voy.* HENRI IV, n°. XII, vers le commencement.

II. FENELON (François de Salignac de la Motte-), naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne & distinguée dans l'état & dans l'église (*Voyez l'article précédent*). Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus & de ses talents. Le marquis de *Fénélon*, son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné & d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, & le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune *Fénélon* fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha & enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements & des caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite & le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé *Tronçon*, supérieur de S. Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, & exerça les fonctions les plus pénibles du ministere dans la paroisse de S. Sulpice. *Harlay*, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des Nouvelles Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire & de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge dans le pays d'Aunis. Simple à la fois & profond, joignant à des manieres douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errants. *Fénélon* recueillit en 1689 le fruit de ses travaux; *Louis XIV* lui confia l'éducation de ses petits fils, les ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*. Ce choix fut si applaudi, que l'Académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. *Fénélon*, dit un historien, devint l'homme à la mode & le saint de la cour. Simple avec le duc de *Bourgogne*, sublime avec *Bossuet*, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. Le duc de *Bourgogne* devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. *Fénélon* orna son esprit, forma son cœur, & y jeta les semences du bonheur de l'empire François. Ses services ne resterent point sans récompense: il fut nommé, en 1695, à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le Roi, il lui représenta (dit Madame de *Sévigné*) « qu'il ne » pouvoit regarder comme une » récompense, une grâce qui l'é» loignoit du duc de *Bourgogne* ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, & le reste de l'année à ses diocésains. Il remit, en même temps, son abbaye de St Valery, & son petit prieuré; persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre & une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mad^e *Guyon*, dans laquelle il ne vit qu'une ame pure, éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme exciterent le zele des théologiens, &

sur-tout celui de *Bossuet*. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, pour lots son rival, condamnât Madᵉ *Guyon* avec lui, & souscrivît à ses Instructions pastorales. *Fénélon* ne voulut sacrifier ni ses sentiments, ni son amie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en étoit pur, vif, élégant & affectueux; les principes étoient présentés avec art, & les contradictions sauvées avec adresse. On y voyoit un homme qui craignoit également d'être accusé de suivre *Molinos*, & d'abandonner *Sainte Thérese*; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez l'espérance. *Bossuet*, qui vit dans le livre de *Fénélon* bien des maximes qui s'éloignoient du langage des vrais mystiques, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* & de *Priscille*, prodigués à *Fénélon* & à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. *Bossuet* (a dit un bel esprit de ce siecle) eut raison d'une maniere trop dure, & *Fénélon* mit de la douceur même dans ses torts. L'archevêque de Cambrai écrivit beaucoup pour se défendre, & pour s'expliquer lui même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocese au mois d'août 1697. *Fénélon* reçut ce coup sans s'affliger & sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avoient été consumés par le feu dans le même temps, & il l'avoit appris avec la même tranquillité. *Innocent XII* le condamna enfin en 1699, après neuf mois d'examen. Ce pape avoit été moins scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats: *PECCAVIT EXCESSU AMORIS DIVINI; SED VOS PECCASTIS DEFECTU AMORIS PROXIMI...* *Fénélon* se soumit sans restriction & sans réserve. Il fit un Mandement contre son livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. « Il » en coûte, sans doute, de s'humilier (disoit il dans une *Lettre* » à l'évêque d'Arras); mais la » moindre résistance au saint siége coûteroit cent fois plus à mon » cœur ». Il suivit, en tout, le conseil qu'il avoit donné aux mystiques dans l'Avertissement de son livre, où il parle ainsi: « Que ceux qui se sont trompés pour le » fond de la doctrine, ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent l'avoir crue; qu'ils rendent gloire » à Dieu; qu'ils n'aient aucune » honte d'avoir erré, ce qui est » le partage naturel de l'homme; » & qu'ils confessent humblement » leurs erreurs, puisqu'elles ne » seront plus leurs erreurs, dès » qu'elles seront humblement confessées ». Pour donner à son diocese un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du St-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un fouloit aux pieds divers livres hérétiques; sur l'un desquels étoit le titre du sien. Après cette défaite, qui fut pour lui une espece de triomphe, il vécut dans son diocese en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le pere de son peuple & le modele de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer & respecter, même des ennemis de la France. Le duc de *Marlebourough*, dans la derniere guerre de *Louis XIV*, prit soin

qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de *Bourgogne*; & lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut gueres à son auguste éleve, mort en 1712; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres & à la patrie le 7 janvier 1715, à 63 ans. Sa derniere maladie fut une inflammation de poitrine. On assure que, venant de faire sa visite pastorale dans un village, il se mit en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversoit un pont, une vache, qui passoit dans un ravin, effraya les chevaux. La voiture versa, fut fracassée, & *Fénélon* reçut un coup très-violent, qui fut la cause de sa mort. On lit sur son tombeau (dit *d'Alembert*) une Epitaphe bien longue & bien froide, à laquelle on pourroit substituer celle-ci: « *Sous cette pierre* » *repose* FÉNÉLON! *Passant, n'ef-* » *face point, par tes pleurs, cette Epi-* » *taphe, afin que d'autres la lisent & pleurent comme toi...* » Mais d'*Alembert* a trop déprécié l'Epiphaphe ou plutôt l'Inscription qu'on lit sur le monument que sa famille lui fit ériger dans l'Eglise métropolitaine de Cambrai. Nous n'en citerons que les passages suivants, où *Fénélon* est peint au naturel.

Seculi litterati decus,
Omnes dicendi lepores virtuti sacravit
Ac veritati;
Et, dùm sapientiam Homerus *alter spirat,*
Se suosque mores inscius retexit.
In utrâque fortunâ sibi constans,
In prosperâ aulæ favores nedùm prensaret,
Adeptos etiam abdicavit;
In adversâ DEO *magìs adhæsit.*
Antistitum norma,
Gregem sibi creditum assiduâ fovit præsentiâ,
Verbo nutrivit, erudivit exemplo,
Opibus sublevavit.
Exteris perindè carus ac suis,
Gallos inter & hostes cùm esset medius,
Hos & illos ingenii famâ & comitate morum sibi devinxit.
Maturus Cœlo,
Vitam laboribus exercitam,
Claram virtutibus,
Meliore vitâ commutavit.

Les différents écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de la plume de *Fénélon*, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne & moderne, & animé par une imagination vive, douce & riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes, d'un goût délicat, voudroient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont: I. Les *Aventures de* TÉLÉMAQUE, composées, selon les uns, à la cour; & fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocese. Un valet de chambre, à qui *Fénélon* donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman & du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, & il n'y en avoit encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque *Louis XIV*, injustement prévenu contre l'auteur, & qui croyoit voir dans le livre une satyre continuelle de son gouvernement, fit

arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; & il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de *Bourgogne*, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. *Fénélon* passa toujours, à ses yeux, pour un bel esprit chimérique & pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l Europe. Les malins y chercherent des allusions, & firent des applications. Ils virent ce que *Fénélon* n'avoit peut être jamais vu, Madᵉ de *Montespan* dans *Calypso*, Mlleᵉ de *Fontanges* dans *Eucharis*, la duchesse de *Bourgogne* dans *Antiope*, *Louvois* dans *Protésilas*, le roi *Jacques* dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, imaginées par le désœuvrement & la méchanceté, admirerent dans ce roman moral toute la pompe d'*Homere* jointe à l'élégance de *Virgile*, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils penserent que les princes, qui le méditeroient, apprendroient à être hommes, à faire des heureux & à l'être. « Avec *Télémaque* » (dit l'approbateur de ce livre), » on apprend à s'attacher inviola- » blement à la religion dans la » bonne comme dans la mauvaise » fortune; à aimer son pere & sa » patrie; à être roi, citoyen, ami, » esclave même, si le sort le veut.. » Trop heureuse la nation pour qui » cet ouvrage pourra former quel- » que jour un *Télémaque* & un » *Mentor* »! Quelques gens de lettres, tels que *Faydit* & *Gueudeville*, fermant les yeux aux grandes beautés & ne s'attachant qu'aux petits défauts, reprocherent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôterent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêcherent point qu'on en fit, & qu'on en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; & la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1754, in-f°, avec des figures magnifiques. Il y en a in-4° qui valent moins. Mais on distingue celle que *Didot* a publiée dernierement. On en a fait des éditions à Rotterdam, à Liége & ailleurs, où l'on explique, dans des notes satyriques, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin. II. *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque*, avoient été données pour thême au duc de *Bourgogne*; ces Dialogues furent composés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. *Fénélon* les écrivoit tout-de-suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyoit nécessaires au prince; ainsi, on ne doit par être surpris s'ils sont, quelquefois, vides de pensées. D'ailleurs, il vouloit mener son éleve plutôt par le sentiment que par la dialectique. III. *Dialogues sur l'Eloquence en général & sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique & la Poësie*; 1718, in-12. Les regles & les préceptes de la rhétorique se trouvent ramenés, dans ces Entretiens, d'une maniere vive, nette & agréa-

ble. L'auteur examine plusieurs questions intéressantes; il demande lequel vaut le mieux pour le prédicateur, de composer, d'écrire & de prêcher de mémoire, ou bien de parler sans préparation, ou après une préparation légere, en s'abandonnant aux mouvements de son cœur. Il dit le *pour* & le *contre* sur cette question, qui paroît décidée aujourd'hui au tribunal des gens d'esprit; car autant des choses méditées (dit le Pere *Rapin*) surpassent celles qu'on dit sans méditation, autant les choses écrites surpassent-elles celles qui sont méditées. L'illustre archevêque de Cambrai s'éleve dans son ouvrage contre l'usage des divisions dans les Sermons. Elles sont un reste de cette barbarie, de ce mauvais goût, auquel la chaire fut si longtemps en proie. Sa Lettre, adressée à l'académie Françoise, est un excellent morceau, qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de *Pelisson*. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, & par sa grande connoissance de la langue. IV. *Direction pour la conscience du Roi*, composée pour le duc de *Bourgogne*; brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1748, & elle a été réimprimée à Paris, en 1774, in-8°. V. *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*: autre fruit de l'éducation du duc de *Bourgogne*, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; ce n'est même qu'un canevas. VI. Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, in-12. VII. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de* DIEU *par les preuves de la Nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Il faut joindre, à cet ouvrage, les *Lettres sur divers sujets de Religion & de Métaphysique*; Paris, 1718, in-12. Le duc d'*Orléans*, depuis régent du royaume, avoit consulté (dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*) l'archevêque de Cambrai sur des points épineux qui intéressent tous les hommes, & auxquels peu d'hommes pensent. Il demandoit, si l'on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte. Il faisoit beaucoup de questions de cette nature, en philosophe qui cherchoit à s'instruire; & l'archevêque répondoit en philosophe & en théologien. La nécessité de rendre des hommages publics à la Divinité, suivant naturellement de l'idée de l'Etre souverain, *Fénélon* établit les vrais caracteres de ce culte. Il fait consister l'*intérieur* dans l'amour suprême de l'Etre infiniment aimable, & l'*extérieur* dans les signes sensibles de cet amour. Il ne suffit pas de le nourrir en soi-même. Il faut bénir publiquement le pere commun, chanter ses miséricordes, le faire connoître à ceux qui l'ignorent, & lui ramener ceux qui l'oublient. Le savant prélat cherche ensuite où est ce culte, le seul véritable, indispensable & nécessaire. Il n'étoit point dans le Paganisme, qui n'imploroit que des figures inanimées, & ne demandoit que la prospérité temporelle. Ce culte se montre chez les Juifs, qui connoissoient un Dieu esprit, & qui lui donnoient leur amour; mais il n'y est encore ni général, ni parfait. Il n'est public ni dominant que chez les Chrétiens. Le Christianisme est donc la seule religion véritable; & rien n'est plus juste ni mieux pensé, que ce que *Fénélon* établit contre ceux qui voudroient soutenir que le culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini en perfections. Sa réfutation du Spinosisme est aussi

lumineuse : & dans ces différents écrits, ce n'est pas un maître qui parle avec autorité ; c'est un frere, c'est un ami qui ménage notre délicatesse, & qui doute avec nous pour éclaircir nos doutes. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, en 4 vol. in-12. IX. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits la plupart dans la jeunesse de l'auteur. On a dit qu'il n'y avoit point d'éloquence, si le cœur n'étoit pas de la partie ; & *Fénélon* faisoit entrer son cœur partout. Mais, s'il sent beaucoup, il raisonne assez peu. On diroit que ce sont des discours faits sans préparation ; il y a des endroits très-pathétiques, mais il y en a de négligés & de très-foibles. C'est ce mélange de beautés & de défauts, de force & de foiblesse, qui a fait placer ses Sermons dans le second rang. *Fénélon* avoit le talent de prêcher sur-le-champ ; mais cette facilité nuisoit à sa composition. Il écrivoit comme il parloit ; dès-lors, il devoit écrire un peu négligemment. X. Plusieurs *Ouvrages* en faveur de la Constitution *Unigenitus* & du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu très-faussement qu'il n'avoit pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de *Noailles* s'étoit déclaré contre le Quiétisme. Il y eut même un mauvais plaisant qui lui fit cette Epitaphe, ou plutôt cette épigramme très-injuste :

CI GÎT QUI DEUX FOIS SE DAMNA,
L'UNE POUR *MOLINOS*, L'AUTRE POUR *MOLINA*.

Les *Jansénistes* ajoutoient qu'il vouloit faire sa cour au Pere *Tellier*, leur ennemi ; mais son ame noble & franche (dit d'*Alembert*) « étoit » incapable d'un tel motif. La » douceur seule de son caractere, » & l'idée qu'il s'étoit faite de la » Bonté suprême, le rendoient peu » favorable à la doctrine du P. » *Quesnel*, qu'il appeloit *impitoyable & désespérante* ». Pour le combattre, il consultoit son cœur. « DIEU (disoit-il) n'est pour eux » que l'*Etre terrible* ; il est pour » moi l'*Etre bon & juste*. Je ne puis » me résoudre à en faire un tyran, qui nous ordonne de marcher, en nous mettant aux fers, » & qui nous punit, si nous ne » marchons pas ». Mais, en proscrivant des principes qui lui paroissoient trop durs, & dont les conséquences étoient désavouées par ceux qu'on accusoit de les soutenir, il ne pouvoit souffrir qu'on les persécutât. *Soyons à leur égard* (disoit-il) *ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes ; pleins de miséricorde & d'indulgence.* On lui représentoit que les Jansénistes étoient ses ennemis déclarés, & qu'ils n'oublioient rien pour décrier sa doctrine & sa personne : *C'est une raison de plus*, répondoit-il, *pour les souffrir & leur pardonner.* Quant au cardinal de *Noailles*, *Fénélon* écrivoit en 1714, c'est-à-dire un an avant sa mort : « Je suis véritable» ment affligé lorsque je me repré» sente toutes ses peines ; je les » ressens pour lui. Je ne me sou» viens du passé, que pour me rap» peler toutes les bontés dont il » m'a honoré pendant tant d'an» nées. Tout le reste est effacé, » dieu-merci, de mon cœur ; rien » n'y est altéré ». XI. Quelques autres Ecrits, & un grand nombre de *Lettres* qu'on doit donner bientôt au public. *Fénélon* avoit fait, pour les princes ses éleves, une excellente *Traduction* de l'*Enéide* de *Virgile* ; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle per-

re, si cette version étoit dans le style du *Télémaque! Ramsay*, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, à la Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer *Fénélon* & de le pleurer. Une de ses maximes étoit, qu'*il falloit plus aimer sa famille, que soi même; sa patrie, que sa famille; & le genre humain, que sa patrie...* Il recevoit les étrangers aussi bien que les François, & ne leur cherchoit pas de ridicule. *La politesse est de toutes les Nations*, disoit-il; *les manieres de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature...* Un des curés de son diocese se plaignoit de n'avoir pas pu abolir les danses les jours de fêtes. *Monsieur le Curé*, lui dit *Fénélon*; *ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser: pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux?* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de *Bossuet*, il prit un jour le parti de ce prélat contre *Ramsay*, qui ne rendoit pas assez de justice à son érudition. *Louis XVI* a fait faire sa statue en marbre, en 1777, par M. *le Comte*.

III. FENELON, (Gabriel-Jacques de Salignac, marquis de) neveu du précédent, & héritier d'une partie des vertus de son oncle, fut nommé ambassadeur ordinaire en Hollande, en mai 1724; ambassadeur extraordinaire au congrès de Soissons, à la fin d'août 1727. Il se fit aimer dans ces deux places, par son esprit conciliant & l'aménité de son caractere. Devenu lieutenant général en 1738, il se trouva, le 11 octobre 1746, à la bataille de Rocoux, où il reçut une blessure, dont il mourut le même jour, âgé d'environ 58 ans. Il étoit conseiller d'état d'épée & chevalier des ordres du roi. Il avoit épousé, en décembre 1721, Mlle *le Pelletier*, dont il eut le marquis *de Fenélon*, lieutenant-général des armées du roi.

FERAULT, (Jean) & non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans, vers 1510. On a de lui, entr'autres, un traité latin *Des droits & privileges du royaume de France*, dédié au roi *Louis XII*; Paris, 1545, in-8°. Cet ouvrage est curieux & estimé.

I. FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc *Philippe* & frere de *Charles-Quint*, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa la princesse *Anne*, fille de *Ladislas VI*, roi de Hongrie & de Bohême, & sœur de *Louis le Jeune*, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, *Ferdinand*, qui croyoit avoir des droits à sa succession, se fit couronner roi de Hongrie & de Bohême en 1527. Il fut élu roi des Romains en 1531. *Charles-Quint*, son frere, ayant abdiqué l'empire, il lui succéda en 1558, âgé de 55 ans. Le pape *Paul IV* refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de *Charles-Quint*, faite sans la permission du saint-siége, étoit nulle; mais *Pie IV*, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. *Ferdinand* pressa ce pape de permettre, à ses sujets d'Autriche, la communion sous les deux especes: le pape donna une bulle qui alloit réunir les deux partis, lorsque l'empereur mourut à Vienne, hydropique, le 25 juillet 1564, à 61 ans. Ce prince vouloit donner la paix à l'Eglise. Il s'efforça de la conserver dans l'empire, fit une trève de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, & termina les querelles des

rois de Danemarck & de Suède. L'histoire lui reproche le meurtre de *Martinusius*, qui fut assassiné par son ordre. (*Voyez* MARTINUSIUS). Un testament qu'il avoit fait 20 ans avant sa mort, en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernieres volontés, jeta, de loin, la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appeloit ses filles à la succession des royaumes de Bohême & de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Baviere a formée sur ces royaumes; l'archiduchesse *Anne*, fille de *Ferdinand I*, ayant été mariée à *Albert V*, duc de Baviere. Outre cette princesse, cet empereur laissa *Anne*, princesse de Hongrie & de Bohême, trois fils & neuf filles. Les fils sont: *Maximilien*, qui lui succéda sur le trône impérial; *Ferdinand*, surnommé le *Prudent*, comte de Tirol; *Charles*, archiduc de Gratz en Stirie. Il avoit eu un quatrieme fils, nommé *Jean*, qui mourut à la fleur de son âge... (*Voy.* les *Tables Chronologiques*, article HONGRIE).

II. FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de *Charles*, duc de Stirie, & petit-fils de *Ferdinand I*, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venoient de se donner à *Fréderic V*, électeur Palatin, qu'ils avoient couronné. L'empereur attaqua le nouveau roi, & dans son royaume de Bohême, & dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, *Maximilien*, duc de Baviere. *Christiern IV*, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour soutenir le malheureux Palatin. *Tilli*, l'un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, & força son défenseur le roi *Christiern* à signer la paix en 1629. Les victoires de *Ferdinand* donnerent de la jalousie aux princes Protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec *Louis XIII*, roi de France, & *Gustave-Adolphe*, roi de Suède. *Gustave*, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur *Tilli* en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, & perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. *Bannier*, général du roi mort, continua ses conquêtes, & soutint la réputation des armes Suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut la paix de Prague; & fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un regne toujours troublé par des guerres intestines & étrangeres, *Ferdinand* mourut à Vienne le 8 février 1637, à 59 ans, accablé de fatigues & d'infirmités. Il eut de sa premiere femme, *Marianne* de Baviere, *Ferdinand III*, son successeur à l'empire; & *Léopold-Guillaume*, évêque de Strasbourg. Deux de ses filles épouserent, l'une (*Marianne*) l'électeur *Maximilien* de *Baviere*; l'autre (*Cécile-Rénée*) *Uladislas*, roi de Pologne. Il n'eut point d'enfants de sa seconde femme *Eléonore*, fille de *Vincent*, duc de Mantoue. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur-d'ame, à sa prudence, à sa fermeté & à ses autres vertus. Il sembloit être au-dessus des évé-

nements, dit un historien, & trouvoit, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. On pourroit lui reprocher trop d'ambition; mais les Protestants, dont il vouloit rabaisser le pouvoir, ont sans doute exagéré ses défauts, en lui attribuant le projet de se rendre absolu dans tout l'empire. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il eût été le restaurateur de la religion Catholique en Allemagne, & de l'autorité impériale, s'il eût eu, pour l'une & pour l'autre, un zele plus réglé, & si la France & la Suède n'avoient donné des secours aux Protestants.

III. FERDINAND III, surnommé ERNEST, fils aîné de *Ferdinand II*, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, & empereur en 1637. La mort du pere ne changea rien à la face des affaires, & la guerre continua par-tout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais *Bernard de Saxe*, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour *Ferdinand III*, que *Gustave-Adolphe* l'avoit été pour *Ferdinand II*. Ce général remporta quatre victoires en moins de quatre mois. *Bannier* ne fut pas moins heureux sous ce regne, qu'il avoit été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenoit sa diète; il la foudroya de son canon, &, sans un dégel, il s'en rendoit maître. Les François s'étoient joints aux Suédois. Le maréchal de *Guébriant* enleva *Lamboi* & ses troupes à la bataille d'Ordinghen, en 1643. Le duc d'*Enguien*, appelé depuis le *grand Condé*, força, l'année suivante, les retranchements de Fribourg, & gagna, en 1645, la bataille de Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avoient été vaincus après la mort de *Gustave*, onze ans auparavant. *Torstenson*, autre général Suédois, pressoit l'Autriche d'un côté, tandis que *Condé* & *Turenne* l'assiégeoient de l'autre. *Ferdinand*, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie, en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, font aujourd'hui le code politique & la principale des lois fondamentales de l'empire Germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie: le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire: les trois religions, la Romaine, la Luthérienne & la Calviniste, furent également autorisées. Il n'y eut que le saint-siége & le roi d'Espagne qui eurent à se plaindre de ses traités. L'empereur *Ferdinand* mourut environ dix ans après, en 1657, à 49 ans, moins craint & peut-être plus regretté que son pere. Généreux, doux, humain, religieux, ami des lettres, il fit du bien à ses peuples, récompensa les services & encouragea les arts. Mais on lui reproche de n'avoir pas toujours bien choisi ses favoris, & d'avoir rempli son conseil de mauvais politiques & d'esprits ambitieux, qui furent cause, en partie, de ses malheurs. Ses femmes furent: 1° *Marie-Anne*, fille de *Philippe III*, roi d'Espagne. 2° *Marie-Léopoldine*, fille de *Léopold*, duc de Tirol. 3° *Eléonore*, fille de *Charles II*, duc de Mantoue. Parmi ses enfants, nous ne citerons que *Léopold-Ignace*, depuis empereur, dont le frere aîné *Ferdinand*, roi des Romains, mourut à 21 ans. Ils étoient l'un & l'autre du premier lit.

IV. FERDINAND Ier, roi de

Castille & de Léon, dit *le Grand*, second fils de *Sanche III*, roi de Navarre, donna bataille à *Alfonse*, roi de Léon, & le tua en 1037. Maître de ce royaume & par le droit de conquête & par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon & des Asturies, en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, & poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la riviere de Mondego, pour servir de borne aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frere *Garcias IV*, roi de Navarre. On en vint aux mains, & *Garcias* perdit son royaume & la vie. *Ferdinand* mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille & 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces temps barbares, en Espagne & en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

V. FERDINAND II, fils puîné d'*Alfonse VIII*, roi de Léon & de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit leur roi *Alfonse-Henriquez* prisonnier (*Voy.* IX. ALFONSE), & usa, avec modération, de sa victoire. Il mourut en 1187, après un regne de 30 ans.

VI. FERDINAND III, (St) fils d'*Alfonse IX*, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mere, la reine *Bérengere*, en 1217, & à celle de Léon par la mort de son pere en 1230. Il prit sur les Maures, Cordoue, Murcie, Seville, Xerés, Cadix, St-Lucar; & mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin-germain de *Saint Louis*, fut aussi saint, & peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisoient les petits; il purgea ses états des brigands & des voleurs; il établit le conseil souverain de Castille; il fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un Code, & donna une nouvelle face à l'Espagne. *Clément X* le mit, en 1617, au nombre des Saints; il étoit, depuis long-temps, dans la liste des bons rois & des héros.

VII. FERDINAND IV, surnommé l'*Ajourné*, parce que, dans un accès de colere, il fit jeter, du haut d'un rocher, deux seigneurs, qui, avant que d'être précipités, l'ajournerent à comparoître devant Dieu dans 30 jours, & qu'il mourut au bout de ce terme. Ce siecle étoit celui des ajournements; *Clément V* & *Philippe* le *Bel* avoient été aussi ajournés par le grand-maître des Templiers. Quoi qu'il en soit de ces bruits répandus dans le temps, *Ferdinand* mourut subitement en 1312, à 27 ans. Il étoit parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premieres années de son regne furent très-orageuses; mais la reine *Marie*, sa mere, se conduisit avec tant de sagesse & de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade & sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent, emporté & despotique.

VIII. FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de *Jean II*, roi d'Arragon, vit le jour à Sos, sur les frontieres de la Navarre. Il épousa, en 1469, *Isabelle* de *Cas-*

tille, fœur de *Henri IV* dit l'*Impuiſſant*. Ce mariage joignit les états de Caſtille avec ceux d'Arragon. *Ferdinand* & *Iſabelle* vécurent enſemble, dit un hiſtorien, non comme deux époux dont les biens ſont communs ſous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formerent une puiſſance, telle que l'Eſpagne n'en avoit encore vue. *Ferdinand* déclara la guerre à *Alfonſe*, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, & termina la guerre par une paix avantageuſe. Le royaume de Grenade tentoit ſon ambition; il le conquit, après une guerre de huit ans. Maître de la Caſtille par ſa femme, de Grenade par ſes armes, & de l'Arragon par ſa naiſſance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il envahit dans la ſuite. Dans le même temps que *Ferdinand* faiſoit des conquêtes en Europe, *Chriſtophe Colomb* découvroit l'Amérique, & le faiſoit ſouverain d'un nouveau monde. Ce n'étoit pas aſſez pour *Ferdinand*: il envoie en Italie *Gonſalve* de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les François ſe rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent enſuite entiérement chaſſés par les Eſpagnols, qui leur chercherent chicane ſur les limites. Cette conquête fut ſuivie de celle de la Navarre. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, étoit ſon gendre; il lui propoſa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, & ſon beau-pere s'en ſert pour conquérir la Navarre. Après cette uſurpation, il chercha des titres pour la juſtifier : il ne put trouver qu'une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, & qui donnoit ſon royaume au premier occupant. *Ferdinand*, appelé le ſage & le prudent en Eſpagne, en Italie le pieux, n'eut en France & en Angleterre que le titre d'ambitieux & de perfide. Ces défauts ternirent ſes grandes qualités ; car on ne peut lui refuſer, dit M. *Deſormeau*, d'avoir été le plus grand roi de ſon ſiecle : fin, ſouple, adroit, laborieux, éclairé, connoiſſant les hommes & les affaires, fécond en reſſources, prévoyant les événements, faiſant la guerre non en paladin, mais en roi. Ce monarque mourut âgé d'environ 63 ans, en 1516, au village de Madrigaléjo, d'une hydropiſie, cauſée par un breuvage que *Germaine* de *Foix*, ſa ſeconde femme, lui avoit donné pour le rendre capable de faire des enfants. Ce prince étoit fort ſuperſtitieux. On raconte que des aſtrologues ayant prédit qu'il mourroit dans *Madrigal*, ville de la Caſtille, il ne voulut jamais y mettre le pied; & que traînant ſa mélancolie de lieu en lieu, il vint mourir, ſans y prendre garde, dans le village de *Madrigaléjo*, dont le nom aſſez ſemblable raſſura les graves aſtrologues, qui craignoient bien que l'événement ne leur donnât un démenti. Les Juifs furent chaſſés d'Eſpagne ſous ſon regne, & ce banniſſement eut quelques mauvaiſes ſuites; mais ce fut la ſeule plaie qu'il fit à l'Eſpagne. Il humilia la haute nobleſſe; il rendit la force aux lois; il réforma le clergé; il diminua les impôts; il donna les plus ſages ordonnances; il punit les magiſtrats prévaricateurs : &, ce qui eſt beaucoup moins que tout cela aux yeux des philoſophes, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas ſans raiſon que *Philippe II* diſoit : *C'eſt à lui que nous devons tout.* Mais lui-même ne

dut pas peu à *Gonsalve* de *Cordoue*, envers qui il fut ingrat, & à *Ximenès* : (*Voyez* ces deux articles)..... Ses conquêtes coûterent beaucoup à sa probité. Ses ambassadeurs lui rapportant un jour que *Louis XII* se plaignoit qu'il l'avoit trompé deux fois. — *Deux fois*, interrompit *Ferdinand ? il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix*. Un prince Italien, son contemporain, disoit de ce monarque : *Avant que de compter sur ses promesses, je voudrois qu'il jurât par un* DIEU *en qui il crût*. Il faut penser, dit un auteur estimé, que le surnom de *Catholique* fut un sobriquet : car, assurément, personne n'a moins possédé que lui l'esprit de notre religion..... Un historien d'abord trop accueilli, & ensuite trop dédaigné, (*Varillas*) a tracé un portrait de *Ferdinand*, où il y a des choses bien vues : c'est ce qui nous engage à le placer ici, d'autant plus qu'on n'iroit pas le chercher où il est. « Il ne perdit » aucune occasion de profiter des » fautes de ses voisins, & de l'égarement de ses peuples. Il fit contribuer à l'établissement de son » autorité, les deux seuls accidents de sa vie qui la pouvoient » ruiner : je veux dire la mort de » sa femme, & la foiblesse de sa » fille. Il devint l'aîné de sa maison, par la mort de son frere » dans une conjoncture où la couronne d'Arragon étoit absolument nécessaire pour arriver à » celle de Castille ; & son mariage » avec la reine *Isabelle* ne fut pas » tant un fruit de son choix, que » du besoin qu'elle eut de son bras » & de ses armes, pour se mettre » en possession d'un héritage qui » lui étoit contesté. Il prévint ses » rivaux & surmonta ses ennemis. » Il vit un grand nombre de » peuples, de mœurs différentes, » sous un même gouvernement ; » & fut tourner contre les Infideles les armes de ceux qui les » avoient levées contre lui. Il » poursuivit avec une persévérance obstinée la guerre de Grenade, & se rendit maître de ce » royaume par des voies qui n'ont » point encore été reconnues ; » ensuite il partagea celui de » Naples avec les François, & » leur enleva après leur portion. » Il rendit inutiles tous les efforts » qu'ils firent pour le recouvrer. » Il leur suscita tant & de si formidables adversaires, qu'ils lui » laisserent prendre la Navarre, » lors même qu'ils étoient en état » de l'en empêcher. Il gagna des » batailles en Afrique ; il y subjugua des royaumes ; il y retint » des ports pour la sûreté du commerce, & les remplit de colonies » Juives dont il étoit sur le point » de purger l'Espagne. Il pourvut, » pour ses successeurs, à la nécessité d'argent dont il avoit toujours été travaillé, en leur » procurant toutes les richesses du » nouveau-monde, & leur laissa » tous les alignements propres à » fonder la monarchie universelle. » Enfin, il surpassa tous les princes » de son siecle dans la science du » cabinet ; & c'est à lui qu'on » doit attribuer le premier & » souverain usage de la politique » moderne ». Ce prince ne laissa que des filles. *Jean*, son fils, étoit mort avant lui, d'une chute de cheval. Des quatre princesses qu'il eut d'*Isabelle*, l'aînée & la troisieme épouserent successivement *Emmanuel*, roi de Portugal ; *Catherine*, la derniere, *Henri VIII*, roi d'Angleterre ; & *Jeanne*, la seconde, donna la main à *Philippe*, archiduc d'Autriche, héritier, par sa mere, des dix-sept provinces des Pays-Bas & du comté de Bourgogne,

& qui devoit encore ajouter à cette grande succession, après la mort de l'empereur *Maximilien*, son pere, tout le patrimoine de la maison d'Autriche. *Jeanne* n'eut pas la force d'esprit de son pere. Son cerveau se dérangea; & *Philippe*, pour la dépouiller des droits qu'elle lui avoit apportés, rendit public un accident dont il étoit en partie la cause, & qu'il auroit dû cacher avec soin. Ainsi, *Ferdinand*, si heureux au-dehors, eut des chagrins domestiques qui répandirent l'amertume sur ses derniers jours. Le surnom de *Catholique* lui fut donné par le pape, après l'expulsion des Maures, & ses successeurs en ont fait un titre héréditaire aux rois d'Espagne. (*Voy.* CANNAMARÈS). Son *Histoire* a été écrite en 2 vol. in-12, par M. l'abbé *Mignot*.

IX. FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, naquit, en 1713, de *Philippe V*, & de *Marie* de *Savoie*, sa premiere femme. Il monta sur le trône après la mort de son pere, arrivée en 1746. Quoique *Philippe V* aimât tous ses enfants, il disoit souvent que *Ferdinand étoit le meilleur*. En effet, ce prince, naturellement bon, tranquille & doux, ouvrit son regne par des actes de bienfaisance. Il fit rendre la liberté aux prisonniers; il pardonna aux contrebandiers & aux déserteurs, & il assigna deux jours dans la semaine pour faire rendre justice à ses sujets. Il prit part à la guerre de 1741, & sur-tout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses freres la couronne des Deux-Siciles; & à l'autre, les duchés de Parme & de Plaisance. Il profita de ce calme passager pour extirper les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine; il abolit le tribunal de la Nonciature, onéreux à l'état; il réforma le clergé régulier, & protégea le commerce, les arts & l'agriculture. L'Espagne, secondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matieres premieres & les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état, portèrent l'abondance dans les campagnes. *Charles III*, son frere, soutint dignement ses entreprises. *Ferdinand VI* mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Il avoit épousé, en 1728, *Marie-Magdeleine-Thérese*, infante de Portugal, qui avoit beaucoup d'ascendant sur lui. Sa santé foible & délicate l'obligea quelquefois de laisser gouverner les ministres que cette princesse lui donnoit, & qui n'étoient pas toujours favorables à la France.

X. FERDINAND Ier, roi de Naples & de Sicile, succéda en 1458 à *Alfonse d'Aragon*, qui avoit réuni ces deux royaumes quelques années auparavant. *Ferdinand* en fut plutôt le tyran que le roi; il eut de grands démêlés avec le pape *Innocent VIII*, & entra dans la ligue contre *Charles VIII*, roi de France: (*Voyez* CHARLES VIII, n°. 7). Il mourut en 1494, dans sa 70e année, détesté de tous ses sujets pour ses débauches, ses cruautés & ses exactions inouies, laissant sur le trône un fils aussi méchant que lui. « L'un & l'autre » firent périr (dit le P. *Fabre*) un » grand nombre de prélats & de » personnes de qualité, par le » fer, par de longues prisons & » par le poison ».

XI. FERDINAND Ier, grand-duc de Toscane, succéda à son frere *François II*, mort en 1587.

Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets, & estimer de tous les princes de l'Europe. Dès le commencement de son regne, il délivra ses états d'une multitude innombrable de bandits qui s'étoient tellement fortifiés, qu'ils y avoient formé des habitations. La Méditerranée étoit infestée par les corsaires, qui venoient continuellement ravager les côtes d'Italie, & qui troubloient le commerce par leurs pirateries continuelles. *Ferdinand*, pour remédier à ces désordres, équipa une flotte, leur donna la chasse, remporta sur eux de grands avantages, leur enleva plusieurs vaisseaux, les poursuivit jusqu'en Afrique, où il se rendit maître de quelques places qu'il fit raser. Ses succès furent si grands, que peu s'en fallut que sa flotte ne prît Famagouste en Chypre. Le grand-duc, animé par ses progrès, voulut se délivrer entiérement du joug des Espagnols. Il agit avec tant d'adresse & de prudence, qu'il vint à bout de les faire sortir des terres de sa domination. Ami de la justice, il prit toujours le parti des princes injustement persécutés, & les aida de ses conseils & de ses trésors. La France lui a obligation de l'argent qu'il prêta généreusement à *Henri IV*, pour se soutenir contre les fureurs de la Ligue. *Ferdinand* mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avoit renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand-duc.

XII. FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de *Cosme II*, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que *Ferdinand I*. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France & l'Espagne. Comme la paix dont il faisoit jouir ses sujets, augmentoit ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, & en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668. Il gouvernoit l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince & des autres *Médicis*, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient & fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité souvent plus estimable que tous les talents militaires. *Ferdinand* avoit épousé *Victoire*, petite-fille de *François-Marie*, dernier duc d'Urbin. On voulut alors lui conseiller de se mettre en possession de ce duché; mais il refusa d'écouter une proposition qui, en augmentant ses possessions, l'exposoit à une guerre. Il laissa réunir cet état à celui de l'Eglise, dont il étoit un fief.

XIII. FERDINAND *de Cordoue*, savant Espagnol du XVe siecle, passoit pour un prodige de son temps, & n'en feroit pas un dans le nôtre. Il possédoit les scholastiques, *Aristote*, *Alexandre* de *Halès*, *Scot*; ce ne feroit pas un sujet d'étonnement, ni même d'éloge, à présent. Ce qu'il y eut de plus estimable dans *Ferdinand*, c'est qu'il peignoit, chantoit, dansoit, jouoit des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier, ou comme l'Antechrist. Il se mêloit aussi de prédire l'avenir; on prétend qu'il annonça la mort de *Charles* le *Téméraire*, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirerent beaucoup en 1445; mais alors il n'y avoit point d'académie des sciences dans cette ville. On lui attribue un traité, *De artificio omnis scibilis*, & des

Commentaires sur l'*Almageste de Ptolomée*, & sur une grande partie de la *Bible*.

XIV. FERDINAND LOPEZ de CASTANEDA, Portugais, accompagna son pere dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son Voyage*. Elle a été traduite en françois par *Nicolas* de *Grouchi*, Paris, 1554, in-4°, en italien & en Anglois. Nous ignorons les années de sa naissance & de sa mort. Il florissoit au XVI[e] siecle.

XV. FERDINAND, (Charles) natif de Bruges, poëte, musicien, philosophe & orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris, & mourut Bénédictin en 1494. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres un *Traité de la tranquillité de l'Ame*: qualité bien nécessaire à un aveugle.

XVI. FERDINAND, (Jean) Jésuite de Tolede, mort à Palanria en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-folio, 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner 2 autres vol..... Il ne faut pas le confondre avec *Jean* FERDINAND, Dominicain Arragonois, qui a donné, 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; à Rome, in-f°. Il y prouve la conformité de la Vulgate, avec le texte Hébreu.

FERDINANDI, (Epiphane) médecin célebre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la poëtique, la géométrie & la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, à 69 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre: *Observationes & Casus medici*; à Venise, 1621, in-f°. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne & en Hollande. On a encore de lui: I. *Theoremata medica*; Venise, 1611, in-f°. II. *De vitâ propagandâ*; Naples, 1612, in-4°. III. *De Peste*; Naples, 1631, in-4°. *Ferdinandi* étoit philosophe; il savoit élever son ame au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquoit *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnoit des espérances; il se contenta de répondre comme *Job*: *DIEU me l'avoit donné*, *DIEU me l'a ôté*... Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit tendrement. *Je serois*, lui répondit-il, *indigne du nom de Philosophe*, *si*, *dans de tels malheurs*, *je ne savois pas me consoler moi-même*.

FERDOUSI, le plus célebre des poëtes Persans, répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'*Assedi*, il surpassa de beaucoup son maître, & se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, en vers: il célebre, dans cet ouvrage, les anciens souverains de Perse. Ce poëme fut, dit-on, si goûté du prince, sous lequel vivoit *Ferdousi*, qu'il donna à l'auteur une piece d'or pour chaque distique, & l'ouvrage étoit composé de 60 mille distiques. Il florissoit l'an 1020 de J. C.

FERIOL, *Voyez* PONT-DE-VESLE.

FERMAT, (Pierre) conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1590, & mourut en 1664, à 74 ans. Il cultiva la jurisprudence, la poësie, les mathématiques. *Descartes*, *Pascal*, *Roberval*, *Huyghens*

& *Careavi*, furent liés avec lui. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in f°. Le premier volume contient le *Traité* d'Algebre de *Diophante*, avec un commentaire & plusieurs inventions analytiques. On a, dans le second, ses découvertes mathématiques, & son commerce épistolaire, avec les plus célebres géometres de son temps. C'est dans ce volume qu'on trouve le germe de toutes les méthodes de la géométrie des *Infinis*, qu'on doit à *Leibnitz* & à *Newton*. Certainement *Fermat* a presque autant fait pour les mathématiques, que *Descartes*, quoiqu'il soit beaucoup moins célebre. Sa sagesse a nui à sa réputation. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magistrat aussi integre qu'éclairé.

FERNAND-CORTEZ, *Voyez* CORTEZ (Ferdinand *ou* Fernand).

FERNAND-GOMÈS, *Voy.* GOMÈS-FERNAND.

FERNANDEZ DE CORDOUE, *Voy.* GONSALVE.

FERNANVILLE, (Pierre-Simon Chaperon de St-André de) prêtre du diocese de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des Anticonstitutionnaires. On a de lui: I. *La Préface de la seconde Colonne des Exaples.* II. *Explication de l'Apocalypse.* III. *Lettres à Madame Mol*, in-4°.

FERNEL, (Jean-François) natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1496. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie & aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de *Henri II*, dont il devint premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde *Catherine* de *Médicis*. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut à Paris le 26 avril 1558, à 62 ans. Nul d'entre les modernes, depuis *Galien*, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature & la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; *Fernel* la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages, non moins estimés. Les principaux sont: I. *Medicina universa*; à Utrecht, 1656, in-4°. C'est le recueil des différents Traités de *Fernel*, dont la plupart ont été traduits en françois. II. *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*; Venise, 1594, in-f°. Les *Médecins Latins* sur la même matiere ont été imprimés en 1547, in-f°, &c. III. *Consilia medicinalia*; Francfort, 1585, in-8°. Cet illustre restaurateur de la médecine n'approuvoit pas le trop fréquent usage de la saignée; & on le loue, avec raison, de s'être écarté de la méthode d'*Hexelius*, trop prodigue du sang. Outre le mérite d'excellent médecin, *Fernel* avoit celui de bon écrivain. Il parloit & écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants Ultramontains, qui nous reprochoient le Latin barbare de nos écoles. L'étude étoit sa principale passion. Quand il avoit des convives chez lui, il ne faisoit pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet.

FERON, (Jean le) né à Compiegne, avocat au parlement de Paris, publia, en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Ami-*

raux, *Maréchaux de France*, in-f°. Cet ouvrage, entiérement refondu par *Denys Godefroi* (au Louvre, 1658), a fait oublier l'édition de *le Feron*, qui mourut âgé de 60 ans, sous le regne de *Charles IX*. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.... *Voyez* GUILLAUME, n° XVI.

FERONIE, Déesse des Bois & des vergers, tiroit son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui St-Silvestre. Le feu ayant pris un jour dans un bois où elle avoit un temple, ceux qui voulurent emporter sa statue, s'étant apperçus que le bois, dont elle étoit faite, reprenoit sa verdure, la laisserent. C'étoit aussi la déesse des affranchis.

FERRACINO, (Barthélemi) né, en 1692, dans le Bassan, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie qui, par le moyen du vent, faisoit très-promptement un travail exact & considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; & il en fit qui étoient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphere de ses inventions. Il travailla sur le fer, & il fit des horloges de cette matiere, qui, quoique très-simples, produisoient beaucoup d'effets différents. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisoit de grandes roues dentelées. Ce qui étonna sur-tout les mathématiciens, c'est la machine hydraulique, faite pour le procurateur *Belegno*. Cette machine éleve l'eau à 35 pieds, mesure du pays; c'est la vis d'*Archimede*. Enfin, c'est à ce célebre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux Pont sur la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort depuis peu. M. *François Mémo* a publié la *Vie* & les inventions de ce méchanicien; à Venise, in-4°, 1764.

I. FERRAND, (*Fulgentius Ferrandus*) diacre de l'église de Carthage au VIe siecle, discipie de *St Fulgence*, fut un des premiers qui se déclarerent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, & particuliérement contre celle de la *Lettre* d'*Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au Comte Reginus*, sur les devoirs d'un capitaine Chrétien; & quelques autres morceaux que le Jésuite *Chifflet* fit imprimer à Dijon, en 1649, in-4°.

II. FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine, vers le commencement du dernier siecle, a laissé un *Traité sur la maladie d'Amour*, in-8°. Paris, 1623.

III. FERRAND (Louis), né à Toulon en 1645, étoit avocat au parlement de Paris, où il mourut le 11 mars 1699, à 54 ans; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avoit une connoissance étendue des langues & de l'antiquité; mais cette connoissance étoit un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix : il écrit en savant qui n'est que savant. On a de lui : I. Un gros *Commentaire Latin sur les Pseaumes*, in-4°., 1683. On y trouve de bonnes choses, dont quelques commentateurs modernes ont profité sans le citer. II. *Réflexions sur la Religion Chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie & d'histoire, & une explication des

prophéties de *Jacob* & de *Daniel* sur le Messie. III. Le *Pseautier Latin-François*, 1686, in-12. IV. Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les Hérétiques, & principalement contre les Calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de huit cents qu'il lui fit accorder en 1680. V. Une *Lettre* & un *Discours* pour prouver le monachisme de S. *Augustin*; opinion rejetée par plusieurs critiques. *Ferrand* étoit un homme laborieux, févere dans sa façon de vivre, & montrant dans l'état de laïque les mœurs des ecclésiastiques les plus édifiants.

FERRAND, *Voy.* FERAULT.

IV. FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisoit joliment de petites chansons galantes. Il joûta avec *Rousseau* dans l'épigramme & le madrigal. Le premier mettoit plus de naturel, de grâce, de finesse, de délicatesse dans les sujets de galanterie; & l'autre plus de force, de recherche, d'imagination & de poësie dans les sujets de débauche. La plupart des *Chansons* de *Ferrand*, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition du célebre *Couperin*.

V. FERRAND (Jacques-Philippe), peintre François, fils d'un médecin de *Louis XIII*, naquit à Joigni en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de *Louis XIV*, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matiere, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de Miniature*.

VI. FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris & mort en cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'école des Arts.*

FERRARA (Tebaldeo da), *Voy.* AQUILINO.

FERRARE, *Voy.* RENÉE DE FRANCE..... ALFONSE D'EST, n°. XV..., & TOT.

I. FERRARI (Barthélemi), *Ferrarius*, gentilhomme Milanois, institua en 1533, de concert avec *Antoine-Marie Zacharie* & *Jacques-Antoine Morigia*, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie & à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

II. FERRARI (François-Bernardin), docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, & mourut en 1669 à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal *Fréderic Borromée*, archevêque de cette ville, l'Espagne & l'Italie, pour recueillir des livres & des manuscrits. Il fit une riche moisson; & dès-lors la *Bibliothéque Ambrosienne* eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition & de recherches curieuses. Il écrit nettement & méthodiquement. Les principaux sont: I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan 1620, in-4°. *Jean-Georges Grævius* a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutûmes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°.

Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, & qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, étoit éclipsé par celui de *Ferrari*; mais cette anecdote est fausse. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, & 12 ans après la publication de celui de *Ferrari*, imprimé en 1620. Cet ouvrage étoit un des plus rares Ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. II. *Des applaudissements & des acclamations des anciens*; ouvrage divisé en sept livres, & imprimé à Milan en 1697, in-4°. III. Un *Traité des funérailles des Chrétiens*.

III. FERRARI (Jean-Baptiste), Jésuite de Sienne, mort en 1655, donna au public en 1622, un *Dictionnaire Syriaque*, in-4°., sous le titre de *Nomenclator Syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues Orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots Syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savants Maronites. On a encore de lui : I. *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-f°. II. *De Florum cultura*, Rome, 1633, in-4°. & en italien, 1638, in-4°.

IV. FERRARI (Octavien), Milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, & mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu & sa vaste littérature. On lui doit : I. *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8°. II. Un savant traité *De l'origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. *Grævius* l'a inséré dans le premier volume de ses *Antiquités Romaines*, & y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de *Ferrari* est pur & assez élégant.

V. FERRARI (Octave), naquit à Milan en 1507, comme le précédent, & ne fut pas moins estimé. Il professa d'abord la rhetorique à Milan, ensuite la politique, l'éloquence & la langue grecque à Padoue, où la république de Venise l'avoit appelé pour rendre à l'université son premier lustre. *Louis XVI*, la reine *Christine*, la ville de Milan, lui firent des présents & des pensions. Il les méritoit par son savoir; il possédoit l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savants & curieux : I. *Sur les vêtements des anciens & les lampes sépulcrales*, en latin; in 4°. à Padoue, 1685. Il y prouve que les lampes éternelles qui brûloient sans se consumer, sont des chimeres. (*Voy. II.* TULLIE). II. *De Mimis & Pantomimis*, 1714, in-8°. III. *Origines linguæ Italicæ*, in-f°. 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue Italienne. IV. *Opuscula*, à Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut le 7 mars 1682, à 74 ans. C'étoit un homme d'une humeur douce, fincere, affable, ami de la paix; aussi l'appeloit-on le *Pacificateur & le Conciliateur*. Son style est élégant & châtié, mais sans affectation; il fait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poëtes.

VI. FERRARI (Philippe), religieux Servite, mort en 1626, est connu par une *Topographie du Bréviaire Romain*, & par un *Dictionnaire Géographique*, que l'abbé *Baudrand* fit réimprimer en 1670, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de *Ferrari*, & il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs

ignorants, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI, *Voyez* GIOLITO de Ferrari, & GALATEO.

FERRARIENSIS, *Voy.* III. SILVESTRE (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célebre docteur en droit, natif de Pavie au XIV[e] siecle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°. peu connue aujourd'hui.... Il faut le distinguer d'*Ant.* de FERRARIIS, qui a composé en italien l'*Histoire de la prise d'Otrante par les Turcs*, traduite en latin par *Michel Martiano*, en 1612.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos & à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne, sur la Somme de S. *Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté & de précision.

FERREIN (Antoine), né à Frespech en Agenois, l'an 1693, étoit professeur d'anatomie & de chirurgie au jardin du roi à Paris, professeur de médecine au college royal, & membre de l'académie des sciences. Il prit ses degrés à Montpellier, & il étoit docteur & docte. Il eut un grand nombre de disciples. Ses *Leçons sur la Médecine*, & celles *sur la matiere Médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, 1783, par M. *Arnault* de *Nobleville*, prouvent qu'il avoit bien médité sur l'art de guérir : tout y est conforme à la saine doctrine & à la plus sage expérience ; point de théorie vague qui égare. Il exerça avec succès la médecine jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769, à 76 ans. Ses principes d'honnêteté, de justice & d'humanité, le rendirent aussi recommandable que ses ouvrages.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670 un *Cours de Chirurgie*, estimé, & plusieurs fois réimprimé in-fol. L'auteur étoit chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

FERRÉOL (St.), *vulgò* St. FORGEOT, martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le regne de *Dioclétien* & de *Maximien*. Il faut le distinguer de S. FERRÉOL, évêque de Limoges en 591, sous le regne de *Chipéric I* ; & de S. FERRÉOL, évêque d'Usez en 533. On a de celui-ci une *Régle monastique*, insérée par *Holstenius* dans son *Codex Regularum*.

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit par ordre du cardinal *Ximenès* un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramassa dans son ouvrage, tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulieres, fruit d'une longue expérience. Nous avons de meilleurs livres sur cette matiere ; mais celui-ci a été très-utile dans son temps.

FERRERAS (Don Juan de), naquit en 1652, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de S. Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolede. Il fut transféré ensuite à celle de S. Pierre de Madrid par son confesseur. *Ferreras* refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour de les accepter. L'académie de Madrid le choisit l'année même de

sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens-de-lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothéque. *Ferreras* fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumieres. Il lui servit sur-tout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire Espagnol*, entrepris & publié par cette compagnie en 1739, en 6 vol. in-folio. *Ferreras* étoit mort 4 ans auparavant, en 1735, à 87 ans. On a de ce savant Espagnol plusieurs *ouvrages* de théologie, de philosophie, de belles-lettres & d'histoire. Le plus considérable & le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue: elle a été traduite en françois par M. d'*Hermilly*, 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

FERRERI, *Voy.* ORMEA.

I. FERRETI, poëte & historien de Vicence dans le XIVe siecle, fut un de ceux qui chasserent la barbarie répandue en Europe, & qui firent renaître le bon goût. Parmi les productions de ce savant, en prose & en vers, il y a une *Histoire de son temps* en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318: elle est curieuse. *Muratori* l'a publiée dans le IXe tome des Ecrivains de l'Histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poëme latin* sur les beaux faits de *Can* de l'*Escale*.

II. FERRETI (Emile), né à Castel-Franço dans le Boulonnois en 1489, secrétaire du pape *Léon X*, ensuite conseiller au parlement de Paris, mourut à Avignon le 14 juillet 1552, à 63 ans. Il cultiva les Muses dans le tumulte de la cour. C'étoit un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir étoit de jouer du luth & de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens cette inscription: *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui *Opera Juridica*, 1598, in-4°. Il avoit un grand nombre d'ouvrages en manuscrit; mais il les brûla, dit-on, dans sa derniere maladie, soit qu'ils ne fussent pas assez travaillés, soit plutôt que sa modestie voulût faire ce sacrifice à la religion.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, & mourut de la pierre en 1669, à 78 ans: on lui en trouva plus de 80 dans la vessie. *Ferri* étoit connu de son temps par ses écrits & par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit *Bossuet* de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres. *Ferri* aimoit la paix, quoique ministre & controversiste.

FERRI, *Voy.* CIRO-FERRI.... FERRY.... & LOCRES.

I. FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse, sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, & maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une fermeté & une vivacité qui déplurent aux prélats Italiens. Pour calmer leur ressentiment, on envoya *Ferrier* ambassadeur à Venise. Il y connut *Fra-Paolo*, & lui fournit des *Mémoires* pour son *Histoire du Concile de Trente*. *Ferrier* mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis *Henri IV*, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession du Calvinisme dans ses dernieres années.

II. FERRIER (Jean), né à Rhodès en 1619, entra chez les Jésuites, y professa, & fut ensuite confesseur de *Louis XIV*. Il mourut en 1674, à 55 ans, laissant un *Traité sur la science moyenne*, & des *Ecrits* contre les disciples de *Jansenius*, qu'il n'aimoit pas, & qui ne l'aimoient pas davantage.

III, FERRIER (Jérémie), ministre Protestant, & professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion Catholique & devint conseiller-d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8°.: c'est une réponse aux calomnies que les partisans de l'Espagne répandoient contre la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ & de ses marques*, in-fol. Paris, 1515. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel *Tardieu*, qui fut assassiné avec elle par des voleurs en 1664. Son gendre & sa fille, qui étoient le prototype de l'avarice la plus sordide, sont raillés sans ménagement dans la *Satyre des Femmes* de *Boileau*.

IV. FERRIER (Louis), natif d'Avignon, poëte François, fut mis à l'inquisition de cette ville pour cette maxime :

L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*; poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. *Ferrier* ayant été absous par le Saint-Office à la priere de ses amis, se retira à Paris, & devint précepteur des fils du duc de *St-Aignan*. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martiniere. Outre ses *Préceptes galants*, on a de lui d'autres morceaux, qui ne manquent ni d'esprit, ni de naturel; mais sa versification est foible, & son style incorrect. Ces défauts se font sentir sur-tout dans ses tragédies d'*Anne de Bretagne*, d'*Adraste* & de *Montezuma*. Elles furent toutes les trois représentées, & la premiere se joue encore quelquefois. La derniere piece débutoit d'une maniere trop gigantesque, pour pouvoir se soutenir sur ce ton. On voyoit d'abord un palais d'un goût barbare, dans le fond duquel étoient des esclaves armés de flèches. Le prince Américain, tout couvert d'or & de diamants, étoit assis sur son trône, & adressoit à 8 Caciques prosternés à ses pieds, ces deux vers rapportés par *Voltaire*:

Levez-vous: votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager & de parler à lui.

Cette pompeuse ouverture de scene fut tout ce qui frappa dans la piece.

FERRIER, *Voy.* VINCENT-FERRIER (Saint).

FERRIERES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris, sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1715 à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressants d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisoient à grand-peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifioit à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : I. La *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. — du *Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°. III.

— des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°. IV. La *Science des Notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le droit de Patronage*, 1686, in-4°. VI. *Institutions Coutumieres*, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la Pratique*, 1758, 2 vol. in-12. VIII. Des *Commentaires* sur la coutume de Paris, 2. vol. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4°. X. Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol.... Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°. est de *Claude-Joseph* son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris. Si le pere ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure & de l'esprit; mais ils étoient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentiments, & par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRON (Arnauld du), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *Continuation* en latin de l'*Histoire de Paul Emile*; de savantes *Observations* sur les lois, & d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna *Scaliger*. Il fut employé dans les grandes affaires, & mourut en 1563, à 48 ans. Sa continuation de *Paul Emile*, imprimée à Paris chez *Vascosan*, 1555, in-8°. est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de *Charles VIII* jusqu'au regne de *François I*. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, & ses détails fort exacts. Son pere étoit aussi conseiller au parlement.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine prébendier de l'église de Ste. Magdeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Eglise*, à l'usage du diocese de Besançon.... *Voyez* FERRI.

FERTÉ (Henri de Sennecterre, dit le *Maréchal* de *la*), d'une maison très-ancienne d'Auvergne, étoit fils de *Henri* de *Sennecterre*, lieutenant-de-roi en Champagne, & ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Il donna des preuves de son courage au siége de la Rochelle en 1626, & ensuite à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, & à la bataille d'Avesnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal-de-camp sur la brèche de Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis vouloient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, & sur-tout à celle de Lens. Il défit le duc de *Lorraine*, & lui tua près de 2000 hommes au combat de St-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu après, & prit, la même année, Chasté, Mirecourt & Vaudrevange. Sa valeur & son expérience éclaterent encore en 1653, 1655, — 57 & 58. Il prit, dans ces deux dernieres années, Montmidi & Gravelines. Le maréchal de *la Ferté* mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, *Magdeleine d'Angennès*, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit *Roman*, qui porte son nom, & qui se trouve avec ceux de *Bussi*... Son fils, *Henri-François*, duc de la FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Tandis qu'il servoit sous son pere, on présenta à celui-ci un mémoire des provisions que le fils avoit fait faire pour la campagne. C'étoient des truffes, des morilles, & toutes les choses nécessaires pour faire d'excellents ra-

goûts. Le maréchal jeta le mémoire avec indignation. « Ce n'est pas » ainsi, *dit-il*, que nous avons fait » la guerre. De la grosse viande » apprêtée simplement, c'étoient- » là tous les ragoûts. Dites à mon » fils (*ajouta-t-il* en s'adressant au » maître-d'hôtel) que je ne veux » entrer pour rien dans une dé- » pense aussi folle & aussi indigne » d'un homme de guerre ». Il étoit très-attaché à la discipline; mais il étoit vain & présomptueux. Il ne pouvoit souffrir les succès de *Turenne*, qu'il étoit incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il étoit fort empressé à faire sa cour, & ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÈ-IMBAUT,) le Maréchal de la) *Voy.* III. ESTAMPES.

FERTÉ, (Martin-Dominique) Imprimeur de Pomer, mort dans cette ville en 1752, âgé d'environ 80 ans, est auteur de la *Science-Pratique de l'Imprimerie*; St-Omer, 1723, in-4° : ouvrage curieux, qui renferme tout ce qui regarde cet art.

FERVAQUES, *Voyez* HAUTEMER.

FERUS, *Voyez* SAUVAGE.

I. FESTUS-POMPEIUS, (*Sextus*) célebre grammairien, abrégea le Traité de *Verrius-Flaccus*, *De verborum significatione.* Cet Abrégé, très-utile suivant *Scaliger*, a été donné au public par *Dacier*, *ad usum Delphini*; à Paris, 1681, in-4°; & à Amsterdam, 1699, in-4°. Cette derniere édition ne vaut pas celle de Paris.

II. FESTUS, (*Porcius*) proconsul & gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., fit citer *St Paul* à son tribunal, lorsqu'il étoit à Césarée. Cet apôtre en ayant appelé à *César*, *Festus* le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déja reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à *St Paul.*

FETI, (Dominique) peintre Romain, disciple de *Civoli*, forma son goût sur les ouvrages de *Jules Romain.* Il allia une grande maniere & un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, & à une touche spirituelle & piquante. Le cardinal *Ferdinand Gonzague*, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, & lui auroit fait un fort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût & très-rares. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignoit fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU, (François) docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne, l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous M. *Colbert*, puis curé de St-Gervais à Paris en 1686. Dans ces deux places, il se fit généralement estimer des grands & des petits, remplissant, avec une approbation générale, les devoirs de curé & ceux de docteur. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les deux premiers volumes (in-4°, 1692 & 1695). d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT, (François) cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, étoit un ligueur outré. Comme il avoit un tempérament tout de feu conformément à son nom, il déclama violemment en chaire contre *Henri III* & *Henri IV.* Son zele contre les novateurs tenoit de la fureur. Il mourut en 1610, à 69 ans, à

Bayeux, & non à Paris, comme le dit *Bayle*; laissant: I. Des *Traités de Controverse*, pleins de bile & de turlupinades. Il se plaisoit à multiplier les erreurs des *Calvinistes*, puisque dans l'article seul de la Trinité, sur lequel ils sont d'accord avec nous, dit *Niceron*, il leur en trouve jusqu'à 174. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible. III. Des *Editions* de quelques Ouvrages des Peres & des Scholastiques. *Feu-Ardent* prit des sentiments modérés sur la fin de ses jours; & il fut aussi *ardent à la concorde* (dit l'*Etoile*), *qu'il l'avoit été à la discorde.*

FEVERSHAN, (Louis de DUBAS, comte de) chevalier de l'ordre la Jarretiere, commandoit l'armée de *Jacques II*, lorsque le prince d'*Orange* fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étoient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'*Orange*, pour faire mettre en prison ce fidele serviteur, prétendant qu'il n'avoit pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, & mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE, (La) *Voyez* AUBUSSON, n° II.

FEUILLÉE, (Louis) minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence, l'an 1660. Il entreprit, par ordre de *Louis XIV*, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, & lui fit construire un observatoire à Marseille. Le Pere *Feuillée*, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732, à 72 ans. Un air modeste & simple relevoit beaucoup le mérite de ses connoissances. On a de lui un *Journal des Observations Physiques, Mathématiques & Botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale & à la Nouvelle-Espagne; Paris, 1714 & 1725, 2 vol. in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modele aux voyageurs, & de flambeau à ceux qui navigent en Amérique. Au retour de la Mer du Sud, le Pere *Feuillée* présenta au roi *un grand volume* in-folio, où il avoit dessiné, d'après nature, tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothéque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier Méridien; il a ajouté à la fin l'*Histoire* abrégée de ces Isles.

FEUILLET, (Nicolas) chanoine de St-Cloud près de Paris, prédicateur apostolique, & d'une morale sévere jusqu'au rigorisme, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la Conversion de Chanteau*, cousin-germain de *Caumartin*, conseiller-d'état. *Feuillet* en avoit été le principal instrument. Cette histoire édifiante, & réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des *Lettres* qui peignent les sentiments de religion dont il étoit pénétré; & une *Oraison funebre* de *Henriette* d'Angleterre, duchesse d'*Orléans.*

FEUQUIERES. *Voyez* III. PAS.

I. FEVRE, (Jean le) avocat au parlement, & rapporteur-référendaire en chancellerie, sous *Charles V*, roi de France, est auteur d'un poëme moral, intitulé: *Le Respit de la Mort*, 1533, in-8°, gothique,

Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

II. FEVRE, (Raoul le) chapelain de *Philippe*, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires Troyennes*, assez rare, quand les éditions sont du XVe siecle, in-f°. Celles du XVIe, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

III. FEVRE, (Jacques FABRI, ou le) surnommé d'*Etaples* [*Stapulensis*], du lieu de sa naissance au diocese d'Amiens, vint au monde vers l'an 1435. Il fit ses études dans l'université de Paris, & y professa ensuite les belles-lettres & la philosophie. C'étoit encore le regne de la plus barbare scholastique. *Le Fèvre* sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirerent le goût des études solides, & en particulier de celle des langues meres. *Guillaume Briçonnet*, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, *le Fèvre* fut obligé de le quitter, pour n'être point la victime de l'injuste persécution qu'on lui avoit suscitee. Il se retira à Strasbourg, & de-là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisieme fils de *François I*, (*Charles*, duc d'Orléans, mort en 1545). La reine *Marguerite*, sœur de ce prince, mena *le Fèvre* à Nérac, en 1530 : c'est-là que cet habile homme finit ses jours en 1537, dans un âge fort avancé. On dit que le jour de sa mort, en dînant avec la reine *Marguerite* & quelques autres savants que cette princesse invitoit souvent chez elle, il parut triste pendant le repas, & versa même dès larmes. La reine lui ayant demandé la raison de sa tristesse, il répondit que l'énormité de ses crimes le jetoit dans ce chagrin. « Je suis, » *dit-il*, âgé de cent & un ans : » j'ai toujours vécu d'une maniere » très-chaste. A l'égard des autres » passions qui précipitent les hommes dans le désordre, je sens » ma conscience assez en repos ; » mais je compte pour un très-grand crime, qu'ayant connu » la vérité, & l'ayant enseignée » à plusieurs personnes qui l'ont » scellée de leur propre sang, » j'aie eu la foiblesse de me tenir » dans un asile loin des lieux où » les couronnes des martys se » distribuoient ». La reine, qui étoit fort éloquente, le rassura ; il fit son testament de vive voix, s'alla mettre sur un lit, & y fut trouvé mort peu d'heures après. La reine le fit enterrer fort honorablement sous le même marbre que elle s'étoit destiné. Les principaux fruits des veilles de ce savant, sont : I. Un *Traité des trois Magdeleines*. II. Un *Pseautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol. 1509, avec des notes peu estimées. (*Voy.* I. ETIENNE). III. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur *S. Paul*, &c. savants, mais mal digérés & mal écrits. IV. *Agones martyrum mensis Januarii*, in-fol. (*sine loco & anno*), mais du commencement du XVIe. siecle. V. Une *Version françoise de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, — 34, — 41, in-f°; & en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par les docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte & la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de *Ste. Anne*, & sa distinction des *Trois Maries*, soulevetent beaucoup de docteurs contre *le Fèvre*; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici & unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvoit sou-

tenir qu'il y en avoit deux, ou une seule. A force de varier & de retourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensoit. On le persécuta vivement alors pour des choses qui, à présent, feroient bien moins de sensation.

FEVRE, *Voyez* FABRICIUS.... CAUMARTIN..... CHANTEREAU.... ORMESSON.. PLANCHE.. ST-MARC. MATHOU... & II. MOULIN *à la fin.*

IV. FEVRE, (Gui le) sieur de la *Boderie*, né dans la terre de la Boderie en basse-Normandie, l'an 1541, savant dans les langues Orientales, eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'*Arias Montanus.* Si on l'en croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. *Le Fevre* passa avec un de ses freres à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps & revint en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues & quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'*Alençon*, frere du roi *Henri III*; fut mal payé comme à Anvers, & alla mourir à la Boderie en 1598, à 57 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. Il mêloit aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poësie. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais, à l'exception de quelques pieces, où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît, malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût: style empoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux-de-mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. *Nicéron*, (*Mémoires*, tome 38ᵉ) qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions. *Voyez* X. ANDRÉ.

V. FEVRE de *LA BODERIE*, (Antoine le) frere du précédent, fut employé par *Henri IV* & par *Louis XIII* dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas & en Angleterre. *Jacques I* lui fit présent d'un bassin de vermeil, enrichi de pierreries, avec ces mots: *JACQUES, Roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie.* Le prince de *Galles* lui donna un diamant d'un grand prix; & les seigneurs d'Angleterre ajouterent à tous ces présents 150 haquenées, que *la Boderie* distribua, à son retour, à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que *Henri IV* lui demanda. *Il n'est pas juste*, lui dit ce bon prince, *que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités.* La *Boderie* fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal de *Biron*, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de *Feuquieres*, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles: l'une mourut fort jeune, & l'autre épousa M. *Arnaud d'Andilly* en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse, traduit de l'italien, de Jean-Baptiste Nenna*, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749 ses *Lettres* & ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon.*

VI. FEVRE, (Nicolas le) né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. *Le Fevre* avoit dès-lors le

goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens-de-lettres de Paris, furieux comme le vulgaire, s'abandonnoient à tous les emportements du fanatisme. *Henri IV*, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit *le Fèvre* pour précepteur du prince de *Condé*; & après la mort de ce grand roi, la reine lui confia l'éducation de *Louis XIII*. Il mourut 16 mois après, le 3 novembre 1612, à 69 ans. Quoique *le Fèvre* eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être il craignoit les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par *le Begue*. On y apperçoit un critique exact, sans être trop hardi ; judicieux dans ses conjectures, & juste dans ses raisonnements. Son style est pur, net & concis. Si ses talents le firent estimer, son caractere ne le fit pas moins aimer ; il étoit humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, & à la cour, avec la simplicité d'un solitaire. *Voyez* II. LENGLET, n° XVII de ses ouvrages.

VII. FEVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du Grec & du Latin. Le cardinal de *Richelieu* le gratifia d'une pension de 2000 liv., pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens-de-lettres se proposoit de le faire principal d'un college, qu'il devoit ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, & à *le Fèvre* un protecteur. *Tannegui* se voyant sans ressources, se fit Protestant, & eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Plus philosophe que Huguenot, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, il méprisa ceux de sa secte, & vécut parmi eux. Son mérite fut bientôt connu. Il avoit non-seulement l'art d'ôter les épines des études, mais encore le talent d'y répandre des agréments. On lui envoya des jeunes gens de toutes les provinces du royaume & des pays étrangers. Les théologiens, les professeurs même se faisoient un plaisir & un honneur d'assister à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fievre continue l'emporta le 12 septembre, à 57 ans. *Le Fèvre* étoit homme de plaisir, & il n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumoit comme un petit-maître. Il lui manquoit, à la vérité, cet air aisé du grand monde ; mais il réparoit ce défaut par la délicatesse de son esprit. Les fruits de sa plume sont : I. Des *Notes* sur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phedre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurelius*, *Victor*, *Denys* d'Alexandrie, &c. *Le Fèvre* commente ces auteurs, non en pesant érudit, mais en homme qui connoissoit toutes les délicatesses des langues, & qui en possédoit l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 & 1665, in-4°. III. Les *Vies des Poëtes Grecs*, en françois, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée *Rolland*, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. Des *Poësies Grecques & Latines*, dignes des meilleurs siecles. Son poëme d'*Adonis*, & ses *Fables* de *Loekman*, peuvent être comparés à ce que l'antiquité nous a laissé de plus excellent. Le latin de *le Fèvre* est pur, poli, délicat, mais pas tout-

à-fait exempt de gallicismes; tant il est difficile d'écrire purement une langue morte! V. Des morceaux de *Platon* & de *Plutarque*, qu'il a traduits & accompagnés de notes. Son françois n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de college, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de *Balzac* avec l'enjouement de *Voiture*, & les gâte tous les deux. Son savoir n'étoit pas ce qui le rendoit le plus estimable; c'étoit sa probité, sa simplicité, & son attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que *Pellisson* étoit prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrece*. Outre madame *Dacier*, sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit Traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate Poetices*, 1697, in-12.

VIII. FEVRE, (Nicolas le) célebre chimiste du dernier siecle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre, pour diriger un laboratoire de chimie, que *Charles II* avoit formé à St-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique & pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e édition parut en 1664. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes & rassemblé les découvertes faites sur la chimie. La précision avec laquelle il décrivit tous les procédés de cette science, & l'exactitude qu'il met dans le compte qu'il rend des expériences, le font encore rechercher. Il étoit grand admirateur de *Paracelse*, & il croyoit avoir trouvé, comme lui, un secret pour rendre la jeunesse & la vigueur aux animaux décrépis. Il avoit, dit-on, donné ce secret au célebre *Boyle*, avec lequel il étoit fort lié; mais ce savant ne le reçut, sans doute, que comme tant d'autres remedes, débités par le charlatanisme ou par l'enthousiasme.

IX. FEVRE, (Claude le) peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, à 42 ans, fit les premieres études de son art dans les galeries & les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de *le Sueur* & de *le Brun*. Ce dernier ayant vu quelques *Portraits* de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. *Le Fèvre* acquit, en effet, un talent supérieur pour saisir la ressemblance, & le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentoit. Sa touche est vraie & spirituelle, son coloris frais & piquant. Le roi & la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. *Le Fèvre* passa en Angleterre, & fit dans ce royaume plusieurs *Tableaux*, qui lui acquirent beaucoup de réputation & de richesses. Il a traité, avec succès, quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs *Portraits* à l'eau-forte. *François de Troye* a été son éleve.

X. FEVRE, (Rolland le) autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des *charges*.

XI. FEVRE, (Jacques le) docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du XVIIe siecle, s'est fait un nom par d'excellents ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont : I. *Entretiens d'Eudoxe & d'Euchariste sur l'Arianisme & sur l'Histoire des Iconoclastes du P. Maimbourg, jésuite*, 1674, in-12 : cet ouvrage, solidement écrit,

fit du bruit dans son temps. II. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la Religion Prétendue-Réformée*; Paris, 1682, in-12. III. *Nouvelle Conférence avec un Ministre, touchant les causes de la séparation des Protestants*, 1605, in-12: ce livre eut un grand succès. IV. *Instructions pour confirmer les nouveaux Convertis dans la foi de l'Eglise*. V. *L'Anti-Journal des assemblées de Sorbonne*: c'est un ouvrage plein d'esprit & d'une fine critique, &c. Ce savant ecclésiastique mourut à Paris l'an 1716.

XII. FEVRÉ, (Jacques le), jésuite, né a Glajon, village du Hainaut, mort à Valenciennes le 29 avril 1755, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Benvrage, près de Valenciennes. Il forma ses éleves au savoir & à la piété. Ce jésuite est connu des théologiens par deux ouvrages, où il combat les incrédules avec succès. Le 1er est son *Traité de la véritable Religion, contre les Athées, les Déistes, &c.* Paris, 1744, in-12: & le 2e est intitulé: BAYLE *en petit*, ou *Anatomie des Ouvrages de ce Philosophe*; Paris, 1747, in-12. C'est une des meilleures réfutations de ce fameux sceptique, & elle peut être lue avec fruit.

XIII. FEVRE, (André le) avocat, né à Troyes en 1717, étoit parent de M. LE FEVRE, neveu du célebre *Houdar* de *la Motte*. Son oncle ayant perdu la vue, appela ce dernier auprès de lui, & il fut son lecteur & son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité & un zele, qui lui mériterent les éloges de toutes les ames honnêtes. Les liaisons de parenté & d'amitié qu'*André* le *Fèvre* avoit avec cet homme estimable, lui procurerent, à Paris, des amis & des protecteurs. Il fit des vers; mais ce talent, qui n'étoit en lui que médiocre, ne menant point à la fortune, il se chargea de plusieurs éducations. Il avoit tout ce qu'il falloit pour faire de bons éleves. « Sérieux, froid, compassé dès l'enfance (dit M. *Grosley*), il étoit pétri de tous les principes de droiture, de probité, d'intégrité, de vertu que l'on admire chez les anciens philosophes: principes héréditaires, & fortifiés par la lecture & la méditation. En un mot, il étoit tel qu'il s'est peint lui-même, à son insu, dans l'article *Gouverneur* qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*». Il mourut à Paris le 25 février 1768, à 51 ans, après avoir passé ses dernieres années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°; réimprimés en 1756 & en 1763, en 2 parties, in-12. Cet ouvrage, auquel le savant & ingenieux M. *Grosley* a eu part, est dans le goût des *Mathanasiana*. Il y a des choses très-agréables, & des recherches curieuses.

I. FEVRET, (Charles) né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, & mourut dans cette ville le 12 août 1661, à 78 ans. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la priere de *Louis II*, prince de Condé, & dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in f°, avec des notes du célebre *Gibert* & de *Brunet*, avocat. *Fevret* approfondit cette matiere; & son ouvrage, nécessaire aux canonistes, est le fruit des plus longues recherches. (*Voy.* HAUTESERRE). On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630*, in-8°: & d'autres ouvrages en prose & en vers latins, Il avoit pris pour

devise : *Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.*

II. FEVRET DE FONTETTE, (Charles-Marie) arriere-petit fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Quatre années employées à la discussion d'un procès criminel, qui intéressoit la sûreté publique de la Bourgogne, lui mériterent de la cour, en 1751, une pension de 1200 livres; & il en obtint une seconde, de même somme, en 1770. Il s'étoit attaché, pendant une longue suite d'années, à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages & de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'Histoire de France. Son dessein étoit de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothéque Historique de la France*, du P. *le Long.* C'est par les augmentations considérables qu'ont produites ses recherches & ses travaux, que cet ouvrage, qui ne formoit qu'un seul vol. in-fol. en 1719, est devenu un répertoire immense en 4 vol. in-fol., non-compris les Tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumieres dans la jurisprudence, son zele pour sa patrie, & son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon le 16 février 1772, à 62 ans. Il avoit été reçu, l'année précédente, membre de l'académie des belles-lettres de Paris. M. de *Barbeau* des *Bruyeres*, auquel il avoit remis son manuscrit dès 1764, a présidé à l'édition de l'ouvrage, dont l'auteur ne vit que les deux premiers volumes.

I. FEYDEAU, (Matthieu) né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil à Annonai dans le Vivarois le 24 juillet 1694, à 78 ans. Son attachement au grand *Arnauld* lui avoit occasionné beaucoup de tribulations. On a de lui. I. Des *Méditations sur la providence & la miséricorde de Dieu*, sous le nom du *Sr* de PRESSIGNI. in-12. II. Le *Catéchisme de la Grâce*, 1659, in-12, qui fut imité par *Samuel Desmarêts*; & d'autres ouvrages.

II. FEYDEAU DE BROU, (Henri) évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort le 14 juin 1709, âgé de 53 ans, se signala par sa charité, par son zele & ses lumieres. On a de lui : I. Une *Lettre* latine à *Innocent XII*, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal *Sfondrate*. II. Une *Ordonnance pour la juridiction des Evêques & des Curés*, contre le P. *des Imbrieux*, jésuite. III. Une *Lettre* au sujet de la *Lettre à un Curieux sur d'anciens Tombeaux découverts en 1597*.

FIACRE, (Saint) étant venu d'Irlande en France, *St Faron*, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un Hôpital, dans lequel il recevoit les passants & les étrangers. Il mourut vers l'an 670.

FICHARD, (Jean) jurisconsulte de Francfort sur le Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savoit les langues & l'histoire du droit. On a de lui : I. *Onomasticon philosophico medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Concilium matrimoniale*, 1580, in-folio. III. *De cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ Virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°. V. *Vitæ Jurisconsultorum*, 1565, in-4°, &c.

FICHET, *Voyez* FISCHET & GAGUIN.

FICIN, (Marsile) chanoine de Florence sa patrie, savant dans

les langues Grecque & Latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples, car, quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, manie qui lui étoit commune avec les philosophes de son temps; il avoit d'ailleurs du mérite. Il dut à la libéralité des *Médicis*, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passoit le plus long-temps qu'il pouvoit, avec des amis choisis, qui philosophoient & qui partageoient avec lui les charmes de la raison & de la solitude. *Ficin* avoit besoin de l'air de la campagne. Son tempérament étoit mélancolique, sa santé délicate, & il ne la conservoit que par des attentions presque superstitieuses : il changeoit jusqu'à six ou sept fois de calote par heure. La nature étoit trop foible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Bâle en 1591, en 2 vol. in-fol. On y voit des *Traductions* assez peu fidelles d'auteurs Grecs, de *Platon*, de *Plotin*, dont il vouloit faire des Chrétiens; des *Ecrits* de physique, de métaphysique, de morale; des *Lettres* en 12 livres, imprimées séparément; Venise, 1495, in-fol. rares : ainsi que son édition de la *Philosophie Platonicienne*, imprimée à Florence, in-f°, 1482.

FIDDES, (Richard) écrivain poli & savant théologien Anglois du XVIIIe siecle, est auteur d'un *Corps de Théologie*; de la *Vie du Cardinal Wolsey*; d'une *Epître sur l'Iliade d'Homere*, adressée au docteur *Swift*; d'un *Traité de Morale*, & d'autres ouvrages.

FIDELE-CASSANDRE, *Voyez* CASSANDRE, n° V.

FIDERI, empereur du Japon, fils & successeur de *Taiko*, en 1598. *Ongosjchio*, son tuteur, lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. *Fideri* leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme & les seigneurs de son part i dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS, *Voyez* DIUS FIDIUS.

FIELDING, (Henri) fils d'un lieutenant-général, vit le jour dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Il fut d'abord élevé dans la maison paternelle par un précepteur, dont il a peint si vivement & si agréablement le caractere sous le nom supposé du ministre *Trulliber*, dans son roman de *Joseph Andrews*. On l'envoya ensuite au college d'Eton, où il vécut dans la plus grande intimité avec d'illustres condisciples, tels que mylord *Littleton*, Mrs *Fox* & *Pitt*. Né avec une imagination vive & même libertine, il s'abandonna, à l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé & sa médiocre fortune. Il partagea son temps entre *Bacchus* & *Apollon*, *Vénus* & *Minerve*. Ses dissipations n'altérerent jamais son goût pour l'étude & sa passion pour la littérature. A 30 ans, il épousa Miss *Craddock*, beauté célebre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. *Fielding* voulut suivre le barreau; mais la goutte qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carriere, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de dix-huit *Comédies* ou farces, & de plusieurs *Romans*, & la place de Juge-de-paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeoit depuis quelque temps, l'engagea

d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754, dans la 48e année de son âge. Il s'étoit remarié, & il eut de sa seconde femme quatre enfants, très-bien élevés, grâces aux bienfaits d'un ami généreux du pere. *Fielding* étoit d'un tempérament robuste. Sa taille excédoit six pieds. Ses Passions, ses desirs, sa sensibilité étoient extrêmes. Constant & ardent en amitié, il étoit véhément dans la haine; mais il sut en modérer les emportements dans la société & dans ses écrits, avec tout le ménagement qu'exige la décence. Gai, franc, sociable, généreux, il prodiguoit son bien à ses amis, & donnoit la préférence à ceux que la fortune avoit maltraités. Les maux de sa famille étoient les siens, & il fut également bon époux & bon pere. Il auroit encore mieux mérité ces titres, s'il n'avoit pas été trop souvent aussi imprudent que prodigue. Quand sa fortune fut devenue meilleure sur la fin de ses jours, au lieu de se livrer à une sage économie, il employa son revenu à entretenir une table aussi délicate qu'abondante. Dans un pays & dans un siecle irreligieux, les intérêts de la religion furent toujours sacrés pour lui. Il aima trop les plaisirs, mais il ne fut jamais vicieux par caractere. Son discernement fin & prompt lui faisoit démêler, à travers les replis les plus cachés du cœur humain, l'amour-propre, la fausseté, la vanité, l'avarice, l'amitié intéressée, l'ingratitude & l'inertie de l'ame; il les combattoit avec les traits de la plaisanterie la plus amere & quelquefois la plus heureuse. La plupart de ses Romans sont traduits en françois: *Tom-Jones*, en 4 vol., traduit par M. de *la Place*; *Amélie*, en 3 vol., par Mde *Riccoboni*; les *Aventures d'Andrews*, par l'abbé *des Fontaines*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Mémoires du Chevalier de Kilpar*, 2 vol in-12. Les *Comédies* de *Fielding* ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scenes agréables, & quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie & d'une maniere originale. Quant à ses Romans, on y trouve de belles situations, des sentiments touchants, d'excellents caracteres, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas & les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françoises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones* a été réduit de 6 vol. à 4. Cependant ce Roman, suivant M. de *la Harpe*, est le livre le mieux fait de l'Angleterre. « L'idée premiere sur laquelle tout l'ouvrage est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scene, l'un paroît toujours avoir tort, l'autre toujours raison; & il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, & l'autre un fripon. Mais l'un, plein de la candeur & de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui. L'autre, toujours maître de lui même, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il fait en même temps noircir l'innocence & en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre & donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache & ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société. Tous les personnages sont des originaux supérieurement tra-

» cés, que vous retrouverez tous » les jours dans le monde, & que » l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la » vérité des actions ». Le fil de l'intrigue principale passe à travers les événements épisodiques, sans que jamais on le perde de vue; & le dénouement est aussi bien suspendu, que bien amené. *Fielding* donna, pendant quelques mois, une espece de *Journal de morale*, qui avoit les imperfections de ses Romans, & n'en avoit pas les beautés. C'étoit un tas d'observations faites à la hâte, & pour ainsi dire dans les rues, cousues à des lieux communs, satyriques & moraux. Le recueil de ses Ouvrages a été imprimé à Londres, en 8 volumes in-8°.

FIENNE, (Robert de) vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi *Charles V*, voulant gratifier *du Guesclin* de cette charge, *de Fienne* donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS, (Thomas) d'Anvers, né en 1566, fut médecin du duc de Baviere, puis professeur en médecine à Louvain, où il mourut en 1631, à 64 ans. On a de lui: I. *De viribus imaginationis*, in-8°. II. *De formatione & de animatione fœtûs*, in-8°. III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629. IV. *De cauteriis*, in-8°. V. *Libri Chirurgici*, 1649, in-4°; & d'autres livres, bien reçus dans leur temps. Son pere, *Jean* FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De flatibus humanum corpus molestantibus*, 1582, in-8°, curieux.

FIESQUE, (Jean-Louis de) comte de *Lavagne*, d'une des plus grandes familles de Gènes, naquit avec des qualités qui auroient pu lui procurer une vie heureuse. La grâce & la noblesse brilloient dans sa personne. Magnifique jusqu'à la profusion, sa générosité prévenoit le desir de ses amis & surpassoit l'attente des étrangers. A une adresse insinuante, il joignoit des manieres aimables & une affabilité sans affectation. Mais, sous les dehors de la douceur, il cachoit une ambition inquiete & insatiable, & un esprit ennemi de toute subordination. La haute fortune d'*André Doria* excitoit sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Franç. qui vouloient recouvrer Gènes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entreprise d'une ame lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui même, il travailla à s'en rendre maître. *Fiesque* dit à sa femme *Eléonore* Cibo: *Madame, ou vous ne me reverrez jamais, ou vous verrez dans Gènes tout au dessous de vous.* A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencerent à exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galeres, lorsque la planche, sur laquelle le comte passoit pour entrer dans une galere, s'étant renversée, il tomba dans la mer & se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, & la république fut sauvée. On punit le crime de *Fiesque* sur sa famille; elle fut bannie de Gènes jusqu'à la 5e génération, & son palais fut rasé. Le cardinal de *Retz* a donné l'*Histoire de cette Conjuration*, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espece d'abrégé de l'*Histoire* de la même conspiration publiée en italien par *Mascardi*. & traduite en françois par *Fontenay Ste-Génevieve*, 1639, in-8°... *Voyez* I. DORIA, *à la fin*.

FIEUBET, (Gaspard de) sei-

gneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine *Marie-Thérese d'Autriche*, & conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans, sans laisser d'enfants. Il a laissé quelques petites *Pieces de Poësie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légéreté & le naturel qui y regnent. L'Epitaphe de *St-Pavin* est de ce nombre. (*Voyez* à l'art. ST-PAVIN) Sa Fable, sur-tout, intitulée *Ulysse & les Syrenes*, est très-estimée.

FIEUX, (Jacques de) docteur de la maison de Navarre, se fit connoître par son talent pour la prédication, qui lui mérita l'évêché de Toul en 1676. Il y publia, l'année suivante, des *Statuts Synodaux*, qui, depuis, ont servi de regle à ce diocese. Il fit de fréquentes visites pastorales, & toujours avec grand fruit. Son zele, sa douceur, son éloquence, lui gagnerent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu par-tout comme il méritoit, avec des témoignages unanimes d'estime & de confiance, sur-tout dans la Vosge, où l'on n'avoit point vu d'évêque de mémoire d'homme. Il avoit une sagacité singuliere pour la décision des Cas de conscience; & il publia, en 1679, un *Ecrit sur l'Usure*, qui fut très-utile dans son diocese, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentiments de la plus tendre piété.

FIGULUS, *Voy.* NIGIDIUS.

FILASTRE, (Guillaume) évêque de Tournai dans le XVI[e] siecle, dont nous avons une espece de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'Histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-f°. On a encore de lui, *La Toison d'Or*; Paris, 1530, 2 vol. in f°.

FILEPIQUE, *Voyez* PHILIPPIQUE.

FILESAC, (Jean) docteur de Sorbonne & curé de St-Jean-en-Grève, mourut à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, le 27 mai 1638, à 52 ans. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matieres ecclésiastiques & profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un amas de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très durement, & lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité de l'autorité des Evêques*; Paris, 1606, in-8°. II. Un autre *du Carême*. III. *De l'origne des Paroisses*. IV. Des *Traités* de la *Confession auriculaire*, de l'*Idolâtrie*, & de l'*Origine des anciens Statuts de la Faculté Paris*. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque*; Paris, 1621, in-8°, & sont recherchés.

FILICAIA, (Vincent de) poëte Italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642, & mort le 27 septembre 1707, à 65 ans, fut membre de l'académie de la *Crusca* & de celle des *Arcades*. Ses *Poësies*, publiées, en 1707, in-f°, par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in 12, sont délicates, & respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'étoit pas riche: *Christine*, reine de Suède, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; & sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entiérement. *Voy.* l'éloge de ce poëte

dans les *Vies des Areadi* de *Crescimbeni*.

FILLASSIER, (Martin) prêtre Parisien, mort le 13 juillet 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, & ensuite chapelain des Dames de *Miramion*. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens propres aux Personnes infirmes*, in-12.

I. FILLEAU DE LA CHAISE, *Voy*. I. CHAISE (Jean de la).

II. FILLEAU, (Jean) professeur en droit & avocat du roi à Poitiers, mort, dans un âge avancé, en 1682, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des Jansénistes*, in-8°. C'est une Relation connue sous le nom de *la Fable de Bourgfontaine*. *Filleau* raconte sérieusement que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient assemblées, en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, & d'élever le Déisme sur ses ruines. Les Jésuites n'ont pas laissé de faire imprimer, en 1756, *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12. Leurs adversaires leur répondirent par *La Vérité & l'Innocence victorieuses de la Calomnie*, ou *Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. La *Réalité* avoit été condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758, comme contenant des impostures réfutées depuis long-temps. On a encore de *Filleau* : I. Les *Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves historiques de la Vie de Ste Radegonde*. III. Traité *de l'Université de Poitiers*.

FINÉ, (Oronce) né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, fut choisi par *François I* pour professer les mathématiques au college royal. S'étant opposé, avec quelques autres de ses confreres de l'université, au *Concordat*, il fut mis en prison 1518, & y étoit encore en 1524 : mais il obtint enfin son élargissement. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique : il fit une horloge d'une singuliere invention. On a de lui plusieurs *Ouvrages* de *Géométrie*, d'*Optique*, de *Géographie* & d'*Astrologie*, réunis en 3 vol. in fol., 1533, --42 & --56. (*Voy*. V. CLAUDE). Il étoit fort attaché à l'astrologie, & plus qu'un géometre n'auroit dû l'être; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. *Finé* mourut très-pauvre, le 6 octobre 1555, à 61 ans, de douleur de n'avoir pas obtenu les récompenses que la cour lui avoit promises. Il laissa sa femme chargée de six enfants. Le souvenir du mérite du pere fit pour eux, ce que son mérite même n'avoit pu faire : ils trouverent divers *Mécenes* qui leur procurerent des places. Les beaux esprits chargerent le tombeau de *Finé* de vers & d'épitaphes. Il avoit pris pour devise : *VIRESCIT VULNERE VIRTUS*; apparemment pour faire allusion à sa prison & aux persécutions de ses envieux. *Voy*. BRIANVILLE.

FINIGUERRA, *Voy*. MASO.

FIORAVENTI, (Ridolpho) *Voy*. ALBERTI, n° V.

FIORI, (Mario di) peintre, *Voy*. MARIO NUZZI.

FIOURELLI, (Tiberio) acteur de l'ancienne troupe Italienne, connu sous le nom du *Vieux Scaramouche*, mourut le 8 décembre 1694, a 88 ans. Il n'avoit quitté le théâtre que cinq ans avant sa mort; & il avoit encore tant d'agilité, qu'il donnoit un soufflet avec le pied, *Louis XIV* s'amusoit

beaucoup de ses grimaces : un jour que le dauphin, encore enfant, poussoit des cris qu'on ne pouvoit appaiser, *Scaramouche* le prit entre ses bras, & lui fit des mines si plaisantes, qu'il le fit rire, & l'appaisa.

FIRENZUOLA, (Ange) poëte Florentin, & religieux de la congrégation de Vallombreuse, avoit auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de *Nannini*, qui étoit celui de sa famille. Il fut connu & estimé du pape *Clément VII*, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers & en prose. L'édition de ses Œuvres dans ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°; & celle de ses *Poësies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Asne d'Or*; Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux du *Berni*. Il a aussi fait quelques Comédies: *Il Lucidi*; Firenze, 1549, in-8°. *La Trinuzia*, 1551, in 8°. Son *Discours des Animaux* a été traduit en françois; Lyon, 1556, in-16, & par *la Rivey*, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des Dames* l'a été par *J. Palet*; Paris, 1578, in-8°.

FIRMICUS MATERNUS, (*Julius*) fit paroître, sous les enfants de *Constantin*, un excellent traité *De la fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion Chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* de Leyde, en 1672, in-8°; & en 1609, avec les notes de *Jean Wouver*. On lui attribue encore *VII Livres d'Astronomie*, imprimés par *Alde Manuce*, en 1499, in f°; mais cette derniere production paroît être d'un autre *Julius Firmicus*, qui vivoit dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'*Origène*, prit parti pour *St Cyprien*, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit sur cette question une *Lettre* à *St Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des Eglises d'Afrique, sont exposées avec force. *Firmilien* présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre *Paul de Samosate*. Il étoit près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devoit être anathématisé; mais il mourut en chemin l'an 269. Le Ménologe des Grecs fait mention de lui comme d'un Saint.

FIRMIN, nom de 4 Saints évêques; le 1er, évêque d'Amiens, fut martyrisé au IIIe siecle; le 2e, évêque de la même ville, au IVe siecle; le 3e, évêque d'Uzès; & le 4e, de Mende.

FIRMIUS, (*Marcus*) homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine *Zénobie*, dont il étoit ami. *Aurelien* marcha contre lui, le prit prisonnier; & après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en défit tout-à-fait en 273. C'étoit un homme d'une taille gigantesque & d'une force surprenante. On l'appeloit *le Cyclope*. On frappoit (dit-on) sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentit aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisoit avec les Sarrasins & les Indiens, lui avoit acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, frere de *Gildon*, se ré-

volta contre *Valentinien I* l'an 375 de Jesus-Christ. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains. *Voy.* ROGAT & GILDON.

I. FISCHER *ou* FISHER, (Jean) né au diocese d'Yorck vers 1455, docteur & chancelier de l'université de Cambridge, enfin précepteur de *Henri VIII*, ne voulut pas reconnoître son élève pour chef de l'Eglise Anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Certains membres du clergé lui avoient proposé, quelque temps avant, de supprimer les petits monasteres; ce prélat s'opposa fortement à leur dessein. Il prévit très-bien que ce seroit montrer au roi un moyen pour parvenir à la suppression des abbayes les plus considérables. Il leur conta, à ce sujet, l'apologue de *la Coignée*, « qui demanda à une fo» rêt une petite branche d'arbre » pour se faire un manche; dès » qu'elle l'eut obtenue, elle s'en » servit pour détruire la forêt mê» me ». *Henri* le trouvant contraire à toutes ses idées, le fit mettre en prison; & ayant appris que *Paul III* lui préparoit un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape: *Qu'il envoie son chapeau de Cardinal quand il voudra; je ferai ensorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné ne subsiste plus.* En effet, *Henri* fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, & les services qu'il avoit rendus à ce monarque, auroient dû lui épargner une mort si cruelle. *Fischer* avoit un grand sens & un jugement très-solide. Il fut un des meilleurs controversistes de son temps; (*Voy.* CHILLINGWORTH). Toutes ses Œuvres ont été publiées, en un vol. in fol., à Wirtzbourg, en 1597.

II. FISCHER, *Voy.* PISCATOR.

III. FISCHER, (Marie) fille célèbre, l'une des Saintes du Quakérisme, fit une action si surprenante, qu'elle ne fera crue que par ceux qui connoissent de quoi le fanatisme est capable. Ayant conçu le dessein de prêcher les dogmes des Quakers jusque dans la cour du grand-Seigneur, elle traverse seule l'Italie, & s'embarque pour Smyrne dans un vaisseau de sa nation. Le consul Anglois de cette ville n'eut rien de plus pressé, que de renvoyer cette folle. On la fit reconduire à Venise. Désespérant de se rendre par mer à l'endroit de sa mission, elle s'y rend par terre. *Mahomet IV*, un des plus barbares empereurs qu'aient eus les Ottomans, auprès de qui elle se fraya un accès, fut tenté de la punir de sa hardiesse; mais ses gestes, son ton & ses expressions lui apprirent bientôt que ce n'étoit qu'une extravagante, qu'il falloit renvoyer dans son pays. Cet ordre fut exécuté. La missionnaire, de retour, fut reçue avec enthousiasme par ceux de sa secte, & mariée à un de leurs principaux prophetes. C'étoit *Guillaume Barlée*, homme savant, & qui vint, dit-on, en France prêcher le fanatisme aux Protestants en Languedoc.

FISCHET, (Guillaume) docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela, 2 ans après [de concert avec *Jean de la Pierre* son ami], *Martin Crantz*, *Ulric Gering* & *Michel Friburger*, Imprimeurs Allemands, lesquels mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. *Fischet* s'opposa au dessein

de *Louis XI*, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal *Bessarion*, en 1470. Le pape *Sixte IV* le combla d'honneurs, & le fit son camérier. On a de *Fischet* une *Rhétorique* & des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siecle; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, l'an 1471.

FISEN, (Barthélemi) jésuite de Liége, né en 1591, mort le 26 juin 1649, publia des ouvrages remplis de recherches, mais quelquefois dénués d'une saine critique. I. *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628, in 12. II. *Historia Ecclesiæ Leodiensis*; Liége, 1696 in-f°. III. *Flores Ecclesiæ Leodiensis*; Lille, 1647, in-f°. Ce dernier ouvrage renferme les Vies des Saints du diocese de Liége.

FITADE, *Voy.* PHEBADE.

FITE, (Jean de la) ministre de la religion Prétendue-Réformée, natif de Béarn, d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'Eglise Françoise de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la matiere de la Grâce, & sur les devoirs de l'Homme*, 2 vol. in-8°.... Il ne faut pas le confondre avec son aïeul *Jean* de la FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *Sermons* & des *Traités de Controverse*.

I. FITZ-JAMES, (Jacques de) duc de BERWICK *ou* BARWICK, étoit fils naturel de *Jacques V*, duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre, & d'*Arabelle Churchill*, sœur du duc de Marleborough. Telle fut l'étoile de cette maison de *Churchill*, (dit le président de *Montesquieu*) qu'il en sortit deux hommes, dont l'un, dans le même temps, fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe. Le duc de *Berwick* naquit en 1671, à Moulins, où sa mere le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686 au siége de Bude, où il fut blessé, & à la bataille que le duc de Lorraine gagna sur les Turcs, à Mohatz, en 1687. Le jeune *Berwick* signala sa valeur dans cette journée. *Jacques II* ayant été chassé de son trône par son gendre, en 1688, *Berwick* le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord *Tyrconel*, qui en étoit viceroi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, & à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. *Berwick* ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, & pendant les premieres campagnes de la suivante. *Louis XIV* lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à *Philippe V*. La cour d'Espagne (dit *Montesquieu*), étoit infectée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasseries; & l'un des principaux articles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner; il n'entra dans aucun; & ne regardant les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers, il ne pensa qu'à la monarchie. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places & de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cevenes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre

1705, & soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé, la même année, pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Les Portugais avoient pénétré jusqu'à Madrid. Le maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, & renvoya leur armée dans le royaume de Valence & d'Aragon. Il les y conduisit de poste en poste, comme un pasteur conduit des troupeaux. Cette campagne, déjà si glorieuse par la capacité qu'il y montra, en prépara une seconde non moins remarquable. Il gagna, le 25 avril 1707, la bataille importante d'Almanza sur *Gallowai*, lui tua 5000 hommes, fit 9000 prisonniers, prit 120 drapeaux & toute l'artillerie. Cette journée assura le trône à *Philippe V*. Ce prince récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services : il le créa duc de Leiria & de Xerica au royaume de Valence, & le fit chevalier de la Toison d'Or : il attacha à son duché une grandesse de la premiere classe, que le maréchal céda à son fils du premier lit, qu'il avoit eu de son mariage avec l'héritiere de la maison de *Veraguas* en Portugal. *Berwick* soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelone le 12 septembre 1714; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, *Auguste II*, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'Empire & la France, le maréchal de *Berwick*, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carriere le 12 juin 1734, à 63 ans; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. La France perdit, dans le même temps, ses deux plus grands généraux, *Berwick* & *Villars*; ils avoient tous les deux, dans un degré éminent, le talent de la guerre. C'est aux maîtres de l'art à décider par quel endroit ils se distinguoient l'un & l'autre. Le talent particulier du maréchal de BERWICK, (dit *Montesquieu*), étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources qu'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien (ajoute le même écrivain) qu'il sentît ses forces à cet égard : *Je lui ai souvent entendu dire, que la chose qu'il avoit toute sa vie la plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.* Si de l'homme public nous passons à l'homme privé, nous trouverons encore à louer. « Son air froid, » un peu sec, & même quelque- » fois un peu sévere, faisoit que » quelquefois il auroit semblé un » peu déplacé dans notre nation, » si les grandes ames & le mérite » personnel avoient un pays. Il » ne savoit jamais dire de ces » choses qu'on appelle *de jolies* » *choses*. Il étoit, sur-tout, exempt » de ces fautes sans nombre que » commettent continuellement » ceux qui s'aiment trop eux- » mêmes. S'il n'avoit pas trop » bonne opinion de lui, il n'avoit » pas non plus de méfiance : il se » regardoit & se connoissoit avec » le même bon sens qu'il voyoit » toutes les autres choses. Il ai- » moit ses amis. Sa maniere étoit » de vous rendre des services sans » vous rien dire; c'étoit une main » invisible qui vous servoit. Il » avoit un grand fonds de reli- » gion. Jamais homme n'a mieux » suivi ces lois de l'évangile qui

» coûtent le plus aux gens du » monde. Enfin, jamais homme » n'a tant pratiqué la religion, & » n'en a si peu parlé. Il ne disoit » jamais de mal de personne; aussi » ne louoit-il jamais les gens qu'il » ne croyoit pas dignes d'être » loués. Il haïssoit ces disputes » qui, sous prétexte de la gloire » de Dieu, ne sont que des disputes » personnelles. Les malheurs du » roi, son pere, lui avoient ap» pris qu'on s'expose à faire de » grandes fautes, lorsqu'on a trop » de crédulité pour les gens mêmes » dont le caractere est le plus » respectable. Personne n'a donné » un plus grand exemple du mépris » qu'on doit faire de l'argent. » Il avoit une modestie dans ses » dépenses qui auroit dû le rendre » très à son aise; car il ne dépen» soit en aucune chose frivole. » Cependant il étoit toujours ar» riéré, parce que, malgré sa » frugalité naturelle, il dépensoit » beaucoup dans ses commande» ments. Toutes les familles An» gloises ou Irlandoises, pauvres, » qui avoient relation avec quel» qu'un de sa maison, avoient » une espece de droit de s'intro» duire chez lui; & il est singulier » que cet homme, qui savoit » mettre un si grand ordre dans » son armée, qui avoit tant de » justesse dans ses projets, perdît » tout cela quand il s'agissoit de » ses intérêts particuliers. Il n'étoit » point du nombre de ceux qui, » tantôt se plaignent des auteurs » d'une disgrace, tantôt cherchent » à les flatter. Il alloit à celui » dont il avoit sujet de se plaindre, » lui disoit les sentiments de son » cœur; après quoi il ne disoit » rien.... Jamais rien n'a mieux » représenté l'état où se trouva la » France à la mort de *Turenne*, » que la consternation produite » par la nouvelle de la mort du » maréchal de *Berwick*. Tous deux » ils avoient laissé des desseins » interrompus; tous les deux une » armée en péril; tous les deux » finirent d'une mort qui intéresse » plus que les morts communes. » Tous les deux avoient ce mérite » modeste pour lequel on aime » à s'attendrir, & que l'on aime » à regretter. Il laissa une femme » tendre, qui a passé le reste de » sa vie dans les regrets, & des » enfants qui, par leur vertu, » font mieux que moi l'éloge de » leur pere. (*Œuvres posthumes* » de *Montesquieu*, pag. 228 & » suiv.) ». *Voyez* les *Mémoires de Berwick*, en 2 vol. in-12, par l'abbé de *Margon*. Le maréchal de *Berwick* fut marié deux fois, & il laissa des enfants de l'un & de l'autre mariage.

II. FITZ-JAMES, (François duc de) fils du précédent, naquit à Saint-Germain en Laye le 9 janvier 1709, renonça aux dignités de son pere, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique. En 1727 il fut abbé de S. Victor, évêque de Soissons en 1739, & mourut le 19 juillet 1764, dans sa cinquante-cinquieme année. Sa régularité, son *Instruction pastorale* contre le P. *Berruyer*, & son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 & en 3 vol. in 12, l'ont fait placer au rang des bons évêques de ce siecle. Il joignoit aux vertus épiscopales la bonté, l'affabilité & les qualités du cœur les plus recommandables. C'est ainsi, du moins, qu'en ont jugé ceux qui l'approchoient de près. Les Jésuites n'en ont pas toujours parlé de même; mais ces Peres l'ayant compromis dans une occasion importante, lorsque *Louis XV* fut malade à Metz, il régna depuis entr'eux & ce prélat une

mésintelligence qui produisit quelquefois de l'animosité. On a publié ses *Œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec sa vie à la tête de ce recueil; & un 3e vol. sous le titre de *Supplément*, 1770, in-12.

FITZ-MORITZ, (Jacques) génie turbulent & factieux, voulut en 1579 faire une révolution en Angleterre, pendant les orages qu'excitoient les Catholiques d'Irlande, sous le regne d'*Elizabeth*. S'étant mis dans la tête de détrôner la reine, à quelque prix que ce fût, il s'adressa d'abord à *Henri III*, roi de France, & aux *Guises*, pour avoir des troupes, & promit de leur soumettre l'Irlande & l'Angleterre. Son projet ayant été rejeté à cette cour comme le rêve d'un cerveau exalté, il ne renonça pas pour cela à ses idées ambitieuses : il passa à Rome, où il trouva plus d'accueil. Deux prêtres, (*Nicolas Sanderus* & *Alan*), l'un Anglois, l'autre Irlandois, l'introduisirent auprès du pape *Pie V*, qu'il séduisit par les promesses les plus brillantes. *Fitz-Moritz*, muni d'un étendard que le pape bénit lui-même, & de lettres de recommandation, passe en Espagne, & y obtient sept compagnies de Basques : fort de ce secours, il se rend en Irlande, & aborde dans la presqu'île de Kerrey. Là il fit bénir, par des prêtres de sa suite, un emplacement, & y éleva un fort sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils furent aussi-tôt attaqués par *Thomas Courtenay*, qui avoit son quartier près de cet endroit; il s'en rendit maître, & ferma, par ce moyen, le chemin de la mer à *Fitz-Moritz*. Les Espagnols furent fort consternés de cet échec : au lieu de ces troupes nombreuses que les prêtres Irlandois leur avoient promises, ils ne voyoient de tous côtés qu'une solitude affreuse & désespérante; & ils se repentirent bientôt de leur crédulité. Cependant *Fitz-Moritz*, pour les rassurer, leur faisoit espérer qu'ils recevroient dans peu du secours. Il tenta même de faire soulever les paysans de l'Ultonie & de la Connacie, deux provinces de l'Irlande; mais ce fut inutilement : les paysans tournerent leurs armes contre le chef rebelle, tuerent la plupart de ses gens, & lui-même reçut une balle dans la tête, qui le renversa sur la place. Son corps fut mis en pieces; & sa tête, plantée au bout d'une pique à la porte de la ville de Kilmalock, servit d'épouvantail à ceux qui seroient tentés de l'imiter. [*Article* communiqué, & tiré de l'*Histoire Ecclésiastique* du P. *Fabre*, livre 175.

FIZES, (Antoine) célebre médecin de Montpellier, sa patrie, mourut dans cette ville, en août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : I. *Opera Medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de Chimie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en françois, 1757, in-12. IV. *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12. V. Plusieurs *Dissertations* sur diverses matieres de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. C'étoit l'*Hippocrate* de Montpellier. Il joignoit une grande simplicité de mœurs à des connoissances très-étendues & très-variées. *Voy.* sa Vie, par M. *Esteve*, 1765, in-8°.

FLACCILLE, (*Ælia Flaccilla*) fille d'*Antoine*, préfet des

Gaules & ensuite consul Romain, naquit en Espagne, & fut mariée à *Théodose*, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste, quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup, par son zele, à la destruction de l'idolâtrie & à la propagation du Christianisme. Elle avoit toutes les vertus que cette religion inspire : bienfaisante avec discernement, simple dans ses manieres, & modeste avec un extérieur plein de dignité, elle portoit *Théodose* à l'indulgence, à la clémence & au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mere d'*Arcadius* & d'*Honorius*. L'église Grecque l'a élevée au rang des Bienheureux. *S. Grégoire* de Nysse prononça son oraison funebre.

I. FLACCOURT, (F.... de) directeur général de la compagnie Françoise de l'Orient, avoit commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée; mais qui nous a procuré une *Histoire* très-détaillée *de cette Ile*, qu'il avoit bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en 1 vol. in-4°, avec des figures dessinées & gravées par lui-même; & la dédia au surintendant *Foucquet*, qui avoit le principal intérêt dans la compagnie dès-lors formée pour les Indes Orientales.

II. FLACCOURT, *Voy.* BRET.

FLACCUS ILLYRICUS, *Voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ, (René) curé de l'église de la Couture dans un faubourg du Mans, né à Noyen sur la Sarte, à 5 lieues de cette ville, en 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs pieces de théâtre, divers autres ouvrages en prose & en vers; & sur-tout un *Poëme* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie de Belleforêt*. La *Croix-du Maine* dit qu'il étoit poëte, théologien, philosophe, historien; qu'il savoit bien la musique, & qu'il prêchoit avec succès; mais il faut observer que *la Croix* louoit un de ses compatriotes dans un temps où nous n'avions rien de bon.

FLAMAND, (Le) *Voy.* QUESNOY.

FLAMÉEL, *Voy.* BARTIOLET.

FLAMEL, (Nicolas) natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain à Paris. Il étoit né sans biens : on le vit tout à-coup riche pour un homme de son état. Il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve & l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. *Naudé* attribue sa fortune (qui n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connoissance qu'il avoit des affaires des Juifs. Il ajoute que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, & que leurs biens furent acquis au roi, *Flamel* traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient, & leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte est très-bien réfuté par *St-Foix*, dans le 1er vol. de ses *Essais sur Paris*.... *Paul Lucas*, le plus menteur des voyageurs, raconte sérieusement qu'un Dervis l'avoit assuré que *Flamel* n'étoit pas mort; qu'on avoit enterré un morceau de bois à sa place, & qu'il étoit aux Indes dans le temps qu'il écrivoit. Quel roman! *Flamel* mourut à Paris, & fut enterré au cimetiere des Saints Innocents. Quant à l'origine de sa fortune, on peut croire qu'il la

dut à la connoissance qu'il avoit des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignoroit. Il vivoit encore en 1399. *Voyez* sur cet homme singulier, l'*Histoire critique de* Nicolas Flamel *& de* Pernelle *sa femme*, *recueillie d'Actes anciens*, *qui purifient l'origine & la médiocrité de leur fortune*; à Paris, chez *Desprez*, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé *Villain*. On a faussement attribué à *Flamel* un *Sommaire Philosophique*, en vers, 1561, in-8°; & un Traité de la *Transformation des Métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres, l'*Explication des Figures hiéroglyphiques que mit* Flamel *au Cimetiere des Innocents*, in-4°, Paris, 1682.... *Voyez* I. SINESIUS.

I. FLAMINIO, (Marc-Antoine) naquit dans le sein des lettres, à Imola, de *Jean-Antoine Flaminio*, dont nous avons divers ouvrages en vers & en prose. Le fils eut les goûts du pere, & le surpassa. Le cardinal *Farnese*, dont il étoit le bel esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome le 21 mars 1550, à 57 ans. On a de lui des *Lettres* & des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers françois, par *Anne* des *Marquets*, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase de trente Pseaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal *Polus*, & imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers & une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

II. FLAMINIO, (Antoine) littérateur Sicilien, professa les humanités dans le college de Rome vers le commencement du XVIe siecle. Il aimoit, avec tant d'ardeur, la vie retirée, qu'il évitoit également la compagnie des savants & celle des ignorants. Il ne voyoit personne, & ne vouloit point être vu. Il poussa son humeur sauvage jusqu'à l'excès, en se refusant le secours d'un domestique. Il ne pouvoit souffrir ni valet, ni servante. Il s'abaissa lui même jusqu'à aller chercher son manger dans son auberge. L'hôte, étonné d'être trois jours sans voir *Flaminio*, prit le parti d'entrer dans sa chambre par la fenêtre d'un jardin, & il le trouva mort entre ses livres.

I. FLAMINIUS, (*Caïus*) consul Romain, d'un caractere turbulent & emporté, attiré au combat par les ruses d'*Annibal*, perdit la fameuse bataille de Trasymene, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J. C.

II. FLAMINIUS, (*Titus-Quintus*) élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J. C., n'avoit pas encore trente ans. Il se proposa *Scipion* pour modele. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avoit toutes les vertus civiles & militaires. Nommé général des troupes Romaines contre *Philippe V*, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire : il soumit presque entiérement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua, dans la Grece, le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étoient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur & leur pere. La république l'envoya, dans la suite, vers *Prusias*, pour demander la tête d'*Annibal*, sous le vain prétexte qu'il tramoit quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains

se virent délivrés de ce terrible ennemi.

III. FLAMINIUS NOBILIUS, théologien & critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia, en 1588, à Rome, in-f°, des *Notes* sur la Bible des Septante, pleines d'érudition. (*Voyez* III. MORIN, n° *III* de ses ouvrages); & un traité *De prædestinatione*, ibid. 1581, in-4°.

FLAMSTÉED, (Jean) astronome, né à Derby en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'astronomie, en voyant une sphere de *Sacrobosco*. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, &, la même année, nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwick. Il mourut le 18 janvier 1720, à 75 ans. Cet astronome avoit partagé son temps d'une façon singuliere : il donnoit le jour aux cafés, & la nuit aux astres. C'étoit un petit homme maigre, qui n'avoit aucun goût pour les femmes; aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui : I. *Historia cœlestis Britannica*; à Londres, 1725, en 3 vol. in-f°. II. *Ephemerides.* III. La *Doctrine de la Sphere*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau Systême de Mathématique* de *Jonas Morus*, le plus zélé protecteur de *Flamstéed. Newton* ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, *Flamstéed* écrivit contre lui; mais l'acad. des sc. de Paris jugea en faveur de son adversaire. *Flamstéed* se distingua par ses observations sur le nombre d'étoiles visibles, & par ses longues études pour les déterminer avec précision. Il les porte jusqu'à 3000; d'autres en comptent beaucoup davantage. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les astronomes sont très-embarrassés pour s'accorder dans ce calcul.

I. FLASSANS, (Taraudet de) poëte Provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocese de Fréjus, obtint de *Foulques* de *Ponteves* une portion de cette terre pour un Poëme intitulé : *Enseignement pour éviter les trahisons de l'Amour.* Le Moine dit *le Monge des Isles d'Or*, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur & à l'acheteur, trompés l'un & l'autre par leurs maîtresses. *Taraudet* vivoit en 1354. La reine *Jeanne* se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur *Charles IV*, qui passoit en Provence, & il s'en acquitta très-bien.

II. FLASSANS, (Durand de Pontèves, seigneur de) gentilhomme Provençal du XVIe siecle, entreprit de défendre la religion Catholique, comme les disciples de *Mahomet* avoient prêché la sienne. L'an 1562, s'étant mis à la tête d'une troupe de jeunes emportés comme lui, il courut à Aix sur les Protestants, & immola ceux qui eurent le malheur de tomber sous sa main. Cette action lui fit donner le surnom de *Chevalier de la foi* : mais elle l'obligea aussi de s'enfuir, pour éviter la peine due à son fanatisme. Après avoir erré en différents lieux, il se retira aux îles Sainte-Marguerite, où il n'arriva pas sans danger.

FLAVIE, *Voyez* DOMITILLE & EUSEBIE.

I. FLAVIEN, (Saint) patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre & d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarchal, du vivant de *Paulin*. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint

sous le pape *Innocent I. Flavien* chassa de son diocèse les hérétiques Messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur *Théodose* pour son peuple, & l'obtint. Les habitants d'Antioche avoient renversé & outragé dans une sédition la statue de l'impératrice *Priscille*; *Flavien* parla pour eux avec l'éloquence que *Cicéron* déploya autrefois pour *Ligarius*. St *Chrysostôme*, qu'il avoit ordonné prêtre, avoit (dit-on) composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église 23 ans.

II. FLAVIEN, (St) succéda à *Proclus* dans le patriarchat de Constantinople, en 447. *Chrysaphius*, favori de l'empereur *Théodose* le *Jeune*, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre *Eutychès*, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathémarisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnerent *Flavien* & le déposerent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Ephese*: *Dioscore*, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats & de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. *Flavien* appela de cette condamnation; mais *Dioscore* ne répondit à ses raisonnements, que par des coups de pied & des coups de poing; enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois ans après, en 449.

FLAVIGNI, (Valérien de) docteur de Sorbonne, chanoine de Reims, & professeur en hébreu au college-royal, naquit dans le diocese de Laon, & mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'étoit un homme plein de feu dans sa conduite & dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie, une these soutenue chez les Jésuites du college de Clermont, appelé depuis le college de *Louis le Grand*. On prétendoit dans cette these, (qui étoit bonne à soutenir dans le XIIIe siecle,) que le systême de *Copernic*, contraire à l'Ecriture, & foudroyé par le Vatican, avoit été anathématisé par les inquisiteurs Italiens, qui condamnerent *Galilée*, & que par conséquent on ne pouvoit le défendre en France. *Flavigni* voulut démontrer qu'une pareille assertion violoit les droits du royaume & du parlement, ce qui n'étoit pas trop clair: il l'étoit bien plus qu'elle violoit les droits de la saine philosophie. Ce docteur savoit de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant & plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois, qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une These* qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y étoit dit, que l'*Episcopat n'est pas un Sacrement distinct de la Prêtrise*. Cette Apologie a été imprimée à Tournai, en 1668, in-4°. Il avoit travaillé à la *Polyglotte* de *le Jay*.

FLAVITAS ou FRAVITA, patriarche de Constantinople après *Acace*, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur *Zénon* avoit fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc & cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un Ange le nom du prêtre qu'il destinoit à la chaire patriarchale; *Flavitas* corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'église, & écrivit son nom sur le papier. Quelques

historiens, entr'autres M. de *V*... ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de *Tillemont* dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe & le plus artificieux des hommes. Dans le temps même qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit sourdement au pape *Felix*. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire.

FLAVIUS CLEMENS, *Voyez* DOMITIA, *à la fin*.

FLAVIUS JOSEPHE, *Voyez* VI. JOSEPH.

FLAUST, (Jean-Baptiste) célebre avocat au parlement de Rouen, mort à sa terre de Saint-Sever près Vire, le 21 mai 1783, âgé de 72 ans, se consacra dès sa jeunesse à l'étude du barreau. Vire sa patrie fut témoin de ses premiers essais dans cette carriere laborieuse & difficile. Appelé à Rouen, il ne tarda pas à se faire estimer des avocats les plus renommés de ce temps-là; bientôt il devint leur émule, & ses succès répondirent aux espérances qu'on avoit conçues de ses talents. Ayant pris part à la révolution arrivée dans le college des avocats du parlement de Rouen en 1745, il cessa de fréquenter les audiences de ce tribunal; mais il continua de plaider à la cour des Aides, dont les avocats le nommerent leur syndic perpétuel. Aucune des connoissances essentielles à un jurisconsulte, ne lui étoit étrangere. Il eut la confiance des magistrats & du public, jusqu'au dernier moment de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage sur la Coutume de Normandie, en 2 vol. in-folio, intitulé: *Explication de la Jurisprudence & de la Coutume de Normandie, dans un ordre simple & facile.* Cet ouvrage, le fruit de 50 années de travail, a été favorablement accueilli des jurisconsultes: on auroit desiré que l'auteur eût retranché quelques longueurs, & eût joint une Table des matieres. (*Article fourni à l'Imprimeur*).

FLECHELLE, *Voy.* II GUERIN.

FLECHIER, (Esprit) né le 1er juin 1632 à Pernes, petite ville du diocese de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres & de la vertu, auprès du P. *Herc. Audiffret*, son oncle, général des Peres de la Doctrine Chrétienne. *Fléchier*, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel esprit & comme prédicateur. Il se fit un nom célebre dans ces deux genres. Il eut part aux bienfaits que *Louis XIV* répandit sur les gens-de-lettres. *Fléchier*, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, & balança bientôt la réputation de *Bossuet*, dans l'Oraison funebre. Celle de *Turenne*, son chef-d'œuvre, fit donner des larmes au héros, & le comble à la gloire de l'orateur. On admira sur-tout le beau parallele du maréchal de France avec *Judas Macchabée*. Il est vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. *Lingendes*, évêque de Mâcon, & *Fromentiere*, évêque d'Aire, s'en étoient déjà servi: l'un, dans l'oraison funebre de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie: l'autre, dans celle du duc de *Beaufort*. Mais *Flechier* se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellir dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie & le caractere majestueux & sombre qui y regnent. La cour ré-

compensa ses talents en 1685, par l'évêché de Lavaur, & en 1687 par celui de Nimes. *Louis XIV* lui dit, en le nommant au premier évêché: *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre.* Le diocese de Nimes étoit plein d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, & en ramena plusieurs par l'esprit de paix, de douceur & d'indulgence qui l'animoit. La charité qu'il exerçoit envers la partie de son troupeau séparée de l'Eglise, se faisoit encore plus sentir à celle qui, dans le sein de l'église même, avoit besoin de son indulgence & de ses secours. Une malheureuse fille, que ses parents avoient contrainte à se faire religieuse, avoit eu le malheur de succomber à l'amour, & celui de ne pouvoir cacher à sa supérieure les déplorables suites de sa foiblesse. *Fléchier* apprit que cette supérieure l'en avoit punie de la maniere la plus cruelle, en la faisant enfermer dans un cachot, où, couchée sur de la paille, & réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit la mort comme le terme de ses maux. L'évêque de Nimes se transporta dans le couvent, &, après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumoit dans le désespoir. Dès qu'elle apperçut son pasteur, elle lui tendit les bras comme à un libérateur. Le prélat, jetant un regard d'indignation sur la supérieure: *Je devrois*, lui dit-il, *si je n'écoutois que la justice humaine, vous faire mettre à la place de cette victime de votre barbarie; mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user envers vous de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle*, & *dont il usa à l'égard de la femme adultere.* Il fit aussi-tôt tirer la religieuse de cette horrible demeure, & ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins. Mais ses ordres charitables ne purent la rendre à la vie; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux évêque... Un des soins les plus chers de *Fléchier* étoit de consoler ses infortunés diocésains des afflictions dont la Providence se servoit pour les éprouver. *Remettez-vous entre les mains de Dieu*, écrivoit-il à une personne âgée & infirme: *il n'envoie de souffrances à ses enfants, que ce qu'ils en peuvent supporter.* Dans la disette de 1709, il répandit des charités immenses. Les Catholiques & les Protestants y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffroient, & non sur ce qu'ils croyoient. Il refusa d'employer à la construction d'une église des fonds destinés à des aumônes: *Quels cantiques*, disoit-il, *valent les bénédictions du pauvre! & quel spectacle plus digne des regards de Dieu, que les larmes des indigents essuyées par ses Ministres!* Quand on lui parloit de l'excès de son zele & de ses charités; *Sommes-nous Evêques pour rien*, s'écrioit-il? On l'a vu plus d'une fois, avec la simplicité digne des premiers siecles, aller à pied dans les rues de Nimes, donnant l'aumône d'une main, & sa bénédiction de l'autre. Il croyoit devoir répondre par ces actes publics de bienfaisance épiscopale, aux traits envenimés des Protestants contre le faste qu'ils reprochoient à l'église Romaine. Mais il savoit aussi cacher cette même bienfaisance, quand elle tomboit sur des hommes que leur état forçoit à cacher leur misere. Il joignoit alors à la promptitude & à l'abondance des secours qu'il leur donnoit, ces attentions délicates qui empêchent l'aumône d'être

d'être humiliante, mais que la piété se dispense quelquefois d'avoir pour les malheureux, quand le devoir, plutôt que le sentiment, la porte à soulager l'infortune. A tant de vertus, *Fléchier* joignoit une modestie noble. Fils d'un fabricant en chandelles, & parvenu à l'épiscopat, il n'avoit ni la sottise de cacher l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus rafinée de chercher dans cette obscurité même un titre de gloire. Un jour cependant il sortit à regret de sa simplicité ordinaire. Un gentilhomme trouvoit fort étrange qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siége épiscopal, & il eut l'ineptie de lui en laisser voir sa surprise. *Avec cette maniere de penser*, lui répondit l'évêque de Nîmes, *je crains que si vous étiez né ce que je fus, vous n'eussiez fait des chandelles.* On raconte aussi que le maréchal de *la Feuillade* lui ayant dit un jour : *Avouez que votre pere seroit bien étonné de vous voir ce que vous êtes ? — Non*, lui répondit Fléchier, *car ce n'est pas le fils de mon pere, c'est moi qu'on a fait évêque... Fléchier*, quelque temps avant de mourir, eut un songe, qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine. Il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire un dessin très-modeste de son tombeau; car il craignoit que la reconnoissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable. Le sculpteur fit deux dessins; mais les néveux du prélat empêcherent l'artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il étoit possible, de l'esprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, si elle ne l'étoit pas pour lui. *Fléchier* se plaignit de ce délai, dont le sculpteur ne put lui cacher la cause. *Mes neveux*, lui répondit le prélat, *font peut-être ce qu'ils doivent; mais faites ce que je vous ai demandé.* Il examina les deux dessins, choisit celui qu'il devoit préférer, le plus simple des deux, & dit à l'artiste : *Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse.* Il mourut en effet peu de temps après, à Montpellier, le 16 février 1710, à 78 ans, pleuré des Catholiques, regretté des Protestants, & ayant toujours été pour ses confreres un digne modele de charité, de simplicité & d'éloquence. Ce sont les expressions de M. d'*Alembert*. *Fléchier* laissa plus de 20,000 écus aux pauvres. L'abbé *du Jarry* prononça son Oraison funebre. L'académie Françoise s'étoit associé *Fléchier* après la mort de *Godeau*. C'est sur le modele de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le *Mentor* & le pere. On a de lui : I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers & en prose. On a loué avec raison ses vers françois & latins; les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'*Antoine Marie* Gratiani, *De casibus illustrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris 1690, en 1 vol. in-4°, & en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraisons funebres*, en 1 vol. in-4° & in-12. Il y a moins d'élégance & de pureté de langage dans celles de *Bossuet*; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de *Fléchier* est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de *Bossuet*, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives & frappantes qui caractérisent le génie. *Fléchier* est plus heureux que lui dans le choix & dans l'arrangement des mots; mais

fon penchant pour l'antithefe répand une forte de monotonie fur fon ftyle. Il devoit autant à l'art qu'à la nature; *Boffuet* devoit plus à la nature qu'à l'art. *Fléchier* difoit que « l'on parloit pour les fens, » & que l'on écrivoit pour l'ef» prit ». *Boffuet* rempliffoit ces deux objets. Il remuoit l'imagination & faifoit penfer tout-à-la fois. *Fléchier* a bien moins que lui ce grand mérite de penfeur, fi rarement joint à celui de l'éloquence. V. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne font pas de la même force que fes Oraifons funebres & fes Panégyriques. On y trouve de belles périodes, & très peu de raifonnement. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs, des traits d'éloquence & des penfées ingénieufes, dont il faifoit un ufage plus ingénieux encore: auffi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des chofes, un air antique, l'air du commencement de fon fiecle. Il prêchoit avec un vieux goût & un ftyle moderne: de-là des traits recherchés, des contraftes peu naturels, des penfées plus ingénieufes que folides. *Fléchier* avoit un peu gâté fon goût, en croyant le former. Il lifoit fouvent pour s'amufer, les fermonaires Italiens & Efpagnols, qu'il appeloit agréablement *fes bouffons*; mais ces hommes qu'il ridiculifoit, lui laifferent quelque chofe de leur ton. VI. *Hiftoire de l'empereur Théodofe le Grand*, Paris 1679, in-4°, eftimée pour l'élégance du ftyle, plutôt que pour l'exactitude des recherches: l'auteur flatte un peu fon héros. VII. La *Vie du Cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, & un in-4°. On fent à chaque page que l'hiftorien a fait des Panégyriques & des Oraifons funebres. Il peint le cardinal Efpagnol comme un Saint: l'abbé *Marfollier* en fit un politique, dans une hiftoire de *Ximenès*, publiée vers le même temps que celle de *Fléchier*; & fon ouvrage, plus vrai, quoique moins élégant, fut plus recherché. VIII. Des *Lettres*, 2 vol. in-12, dont le ftyle eft pur, mais peu épiftolaire. IX. La *Vie du Cardinal Commendon*, traduite du latin de *Gratiani*, in-4°, & 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné auparavant une édition de l'original de cette hiftoire, fous le nom de *Roger Akakia*. X. Des *Œuvres pofthumes*, en 2 vol. in-12: elles contiennent fes Mandements & fes Lettres paftorales, où la philofophie chrétienne & la tendreffe épifcopale fe font fentir avec tous leurs charmes. On y a ramaffé différents difcours, compliments & harangues. XI. L'auteur du *Dictionnaire Critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manufcrit, formant 6 vol. in-fol. *fur les Antiquités du Languedoc*; mais il eft certain qu'il n'eft pas de lui; c'eft l'ouvrage d'un citoyen de Nimes, appelé *Aulné Rulman*,... M. *Menard* avoit commencé la collection complette des Œuvres de *Fléchier*; mais il n'en a paru que le premier vol. in-4°. On en a publié à Nîmes une nouvelle, in-8°, en 10 vol. 1782.

FLEETWOOD, (Guillaume) né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancaftre, fe fit connoître fous le regne de *Guillaume III*, par fes ouvrages. La reine *Anne*, inftruite de fon mérite, lui donna un canonicat de Windfor, en 1702, puis l'évêché de St Afaph, en 1708. *Fleetwood* fut transféré de cet évêché à celui d'Ely, en 1714, & mourut le 4 août 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages font: I. *Infcriptionum antiquarum Sylloge*, à Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*. III.

Essai sur les Miracles. IV. *Chronicon pretiosum.* V. *Explication* du XIII[e] chap. de l'*Epître aux Romains.* Sa Vie est à la tête de ses Sermons; c'est celle d'un homme de bien, qui a connu & rempli les obligations de son état.

FLEIN, *Voyez* FOIX, n° I.

FLETCHER, (Jean) poëte tragique anglois, mort à Londres en 1625 à quarante-neuf ans, marcha sur les traces de *Shakespéar* dans la carriere dramatique, & obtint une des premieres places après son modele. Le cabaret étoit son Parnasse. Un jour qu'il y récitoit une *Tragedie*, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un *Roi*, des gens qui passoient dans la rue le dénoncerent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que sur le théâtre. (*Voy.* II. BEAUMONT).

FLEURANGE, *V.* III. MARCK.

I. FLEURY, (Claude) né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, originaire de Normandie, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite & de l'étude lui donnerent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, & il en eut les vertus. Il faisoit souvent des conférences avec des personnes choisies, & elles avoient pour principal objet l'Ecriture-sainte. Précepteur du prince de *Conti* en 1672, il le fut ensuite du comte de *Vermandois.* Ses soins auprès de son éleve lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, & la place de sous-précepteur des ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri.* Associé de *Fénélon* dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses éleves par des leçons pleines de douceur & d'agréments, & par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. *Louis XIV* avoit mis en œuvres ses talents; il fut les récompenser. Il lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé *Fleury*, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens & des dignités plus élevées, il les auroit eus; mais son désintéressement égaloit ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincere, une candeur estimable, lui gagnerent les suffrages des courtisans, même les plus corrompus. Le duc d'*Orléans* jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de LOUIS XV; *parce qu'il n'étoit ni Moliniste, ni Janséniste, ni Ultramontain.* Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé *Dorsanne*, que le défaut de 75 ans. *Fleury*, après avoir formé le cœur du pere, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie le 14 juillet de l'année suivante 1723, à 82 ans. Il étoit de l'académie Françoise. Les ouvrages sortis de sa plume sont: I. *Mœurs des Israëlites*; livre qui est entre les mains de tous les fideles, & qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des Saints de l'ancien Testament. II. *Mœurs des Chrétiens*; ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, & l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y regne, avec un esprit de candeur & de vérité qui gagne le lecteur Chrétien; & avec un discernement, des lumieres & des vues qui ravissent le savant & le philosophe. III. *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 & in-4°, (*ou* 13 vol. in-4°, à Caen,

1777). Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; & le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. On y trouve presque tout ce qui est rapporté dans les originaux, & des extraits importants des Peres & des Conciles sur les matieres relatives au dogme & à la discipline. Néanmoins (dit l'abbé *Lenglet du Fresnoy*) ce sont plutôt des extraits confus l'un avec l'autre, qu'une Histoire exacte & bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de *Longuerue*, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maitre de sa matiere; il ne marche qu'en tremblant, & presque toujours sur les traces de *Labbe* & de *Baronius*, qui l'ont égaré plus d'une fois. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célebre, qu'il ne connoissoit encore que le premier volume de l'excellente *Critique* du P. *Pagi*, en 4 tomes in-fol. Dom *Cellier*, & les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, ont relevé dans la sienne plusieurs erreurs de faits & de dates. Les actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devroient avoir plus de précision, & ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Il faut cependant en excepter quelques actes, si attendrissants, qu'ils perdroient à être mutilés. Son style est d'une simplicité touchante & d'une action qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grécismes & de latinismes. (*Voyez* aussi les articles CALMET... CELLIER... CHOISY... II. DUPIN... I. GODEAU... III. RACINE... TILLEMONT... & FABRE).

Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, & imprimés séparément en un vol. in-12, valent seuls son Histoire. Ils sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision & de force. C'est la quintessence de ce qu'on a pensé de plus sensé & de plus sage sur l'établissement & les révolutions de la *Religion*, sur les *Croisades*, sur les *Moines*, sur les querelles de l'*Empire* & du *Sacerdoce*, enfin sur les matières les plus importantes & les plus délicates. L'auteur avoit creusé profondément les sujets qu'il traite; il découvre les maux avec beaucoup de liberté, & indique les remedes avec non moins de sagesse. Un Carme Flamand osa l'accuser, dans une brochure aujourd'hui inconnue, de n'avoir parcouru les siecles de l'Eglise depuis son établissement, que pour répéter la plupart des blasphêmes vomis par les plus furieux hérétiques contre l'Eglise Romaine, le saint Siége & les Papes. Mais l'auteur de la *Justification de M. Fleury*, répondit très-bien à ce moine ignorant & passionné: « S'il a rapporté la vie » peu édifiante de quelques papes, s'il a fait sentir le dérèglement du clergé dans certains » siecles, on ne peut l'accuser d'avoir inventé aucun des faits qu'il » rapporte. Il cite ses garants, » c'est-à-dire, les historiens du » temps, qu'il cite fidellement. Il » plaît au moine Flamand de supposer perpétuellement que ces » historiens sont passionnés; que » ce sont des auteurs condamnés & » ennemis du saint Siége. Mais regarde-t-il donc comme des conciles passionnés & ennemis du » saint Siége, les concile de Pise, » de Constance, de Bâle? Ces conciles ne sont-ils pas convenus de » la grandeur du déréglement du

» clergé? ... Le pape *Adrien VI* étoit-il un ennemi du saint Siége? *Paul III*, les cardinaux & autres prélats qu'il consulta, & qui lui avouerent si ingénuement que les abus de la cour de Rome étoient la source de tous les maux de l'Eglise, tous ces grands hommes sont-ils condamnés? sont-ce des ennemis du saint Siége? Enfin, le concile de Trente l'étoit-il, en se plaignant, comme il a fait, du déréglement des mœurs, & en témoignant vouloir réformer le clergé & le peuple sur cet article? En vérité, c'est vouloir insulter le public, que de s'élever contre M. *Fleury*, & d'oser l'accuser *de conformité avec les hérétiques*, parce qu'il a rapporté les défauts du clergé avec la liberté d'un historien qui dit la vérité sans déguisement. C'est au contraire ce qui doit le rendre plus recommandable ». On a donné une Table des matieres pour l'*Histoire Ecclésiastique* de *Fleury*, & pour les 16 *ou* 11 vol. de la continuation; en 1 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. IV. *Institution au Droit Ecclésiastique*, en 2 vol. in-12: bon ouvrage, quoique fort abrégé. M. *Boucher d'Argis* en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de plusieurs notes utiles. V. *Catéchisme Historique*, in-12, le seul qu'on dût faire apprendre aux enfants. Le Discours préliminaire de cet ouvrage n'est point indigne de ceux qui précedent les différents volumes de son Histoire Ecclésiastique. VI. *Traité du choix & de la méthode des Etudes*; à Nimes, chez *Beaume*, 1784, in-8°. Les bons livres, publiés depuis *Fleury* sur cette matiere, ont rendu celui-ci bien moins utile. L'édition que nous indiquons est plus ample que les précédentes. Cet ouvrage, ainsi que le *Catéchisme Historique* a été traduit en espagnol, de même que les *Mœurs des Israëlites*. VII. *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La Vie de la Mere d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12. IX. *Portrait du Duc de Bourgogne*; Paris, 1714, in-12. X. *L'Histoire du Droit François*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution* de M. *Argou*. XI. Le *Traité du Droit Public*, en 2 vol. in-12, 1769: ouvrage posthume. Ce n'est proprement qu'un canevas; mais comme ce livre roule sur des matieres qui intéressent tous les citoyens, il est malheureux qu'un homme tel que l'abbé *Fleury*, plein de sens, & qui mettoit tant d'ordre & de clarté dans ses idées, n'y ait pas mis la derniere main. (*Voyez* son Eloge par le P. *Fabre*, à la tête du XXIe *ou* du XIVe vol. de l'*Histoire Ecclésiastique*). On a recueilli à Nîmes, en 1781, en 5 vol. in-8°, les différents écrits de *Fleury*, à l'exception de l'*Histoire Ecclésiastique*, dont on a donné une édition séparée en 25 vol., aussi in 8°. Mais on préfere l'édition in-4°, soit pour le caractere, soit pour la correction.

Il ne faut pas confondre avec *Claude Fleury*, l'abbé FLEURY, (Julien) chanoine de Chartres, mort, en 1725, à Paris, où il avoit été professeur d'éloquence au college de Navarre. Celui-ci étoit un littérateur estimable, qui fut employé dans les éditions *ad usum Delphini*. Il fut chargé de l'*Apulée*, qu'il publia avec des notes instructives, 1688, 2 vol. in-4°, sous le nom de *Julianus FLORIDUS*. Il avoit commencé de faire imprimer *Ausone*; mais l'impression fut arrêtée à la page 150, à cause des obscénités dont cet auteur a sali ses poësies.

II. FLEURY, (André-Hercule de) naquit à Lodeve le 22 juin 1653, & fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Harcourt : il brilla dans l'un & dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de Montpellier & docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine & ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnerent les cœurs des hommes & des femmes. On sollicita vivement pour lui. *Louis XIV* le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus, *Je vous ai fait attendre long-temps*, lui dit ce prince; *mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'Evêque de Fréjus étoit dans son diocese, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de *Savoie* & le prince *Eugene* lui accorderent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, & la campagne des environs fut épargnée. *Louis XIV*, près de mourir, le nomma précepteur de *Louis XV*. Successeur des *Bossuets* & des *Fénélons* dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha, comme eux, à cultiver l'esprit & le cœur du jeune monarque. Pendant les agitations de la régence, il fut conserver la bienveillance du duc d'Orléans, parce qu'il ne cherchoit point à se faire valoir, qu'il ne demandoit point de grâces, & qu'il n'entroit dans aucune intrigue. Ce prince ayant remarqué le goût du jeune roi pour son précepteur, lui proposa l'archevêché de Rheims, comme un siége de la premiere distinction; mais il refusa d'être premier duc & pair de France, pour ne pas s'éloigner d'auprès de son éleve. En 1726, il fut fait cardinal, & bientôt après, *Louis XV* le plaça à la tête du ministere. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point. Il s'étoit instruit en secret, pendant assez long-temps, de l'administration du royaume & de la politique étrangere; & dès qu'il eut obtenu la premiere place, il montra, jusqu'à près de 90 ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença & termina glorieusement la guerre contre *Charles VI*. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de *Fleury*. Il mourut à Issy, près de Paris, le 29 janvier 1743, dans sa 90e année, avec la douleur de n'avoir vu, dans cette derniere guerre, que des malheurs, & des malheurs que le publie lui reprochoit. Il avoit toujours négligé la marine; le peu qui restoit à la France des forces maritimes, fut détruit par les Anglois. L'économie qu'il mettoit dans sa maison, il voulut, autant qu'il étoit possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractere tranquille lui fit peu estimer, & même craindre, les esprits actifs & profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation (dit un homme qui l'avoit beaucoup connu) manquoit à son caractere. Ce défaut tenoit

à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre & de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. « Il » gouverna (dit M. l'abbé *Millot*), sinon en génie élevé qui » exécute de grandes choses; du » moins en homme prudent qui » s'accommode aux conjectures, » qui présere l'essentiel au spécieux, & qui regarde la tranquil- « lité publique comme le fonde- » ment du bonheur». S'il accorda une protection trop marquée aux financiers, s'il fit trop d'attention aux querelles du Jansénisme, on doit moins s'en prendre à lui, qu'à quelques personnes qui l'approchoient. Il n'étoit pas porté de lui-même à faire de la peine; il n'aimoit ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, & dans les embarras des affaires, la sérénité & la gaieté de ses premieres années. Jamais ministre n'a moins coûté à l'état. Il n'eut ni le faste de *Richelieu*, ni l'avidité de *Mazarin*. Tout son revenu n'alloit pas à cent mille livres. Il en employoit la moitié à faire du bien en secret, & l'autre étoit pour l'entretien d'une maison modique & d'une table sans profusion. Son ambition, plus adroite qu'impétueuse, née des circonstances plutôt que du caractere, fut se contenir dans les bornes les plus étroites. Le cardinal de *Fleury* étoit de l'académie Françoise, honoraire de celle des sciences & des belles-lettres; il ne fit pas pourtant, pour les hommes à talents, tout ce qu'il auroit pu faire. Son âge & son caractere le portoient à penser qu'il n'y avoit plus en France d'homme de génie, & que quand même il y en auroit, on pouvoit s'en passer... Dans la *Vie du Maréchal de Villars, écrite par lui-même*, le cardinal de *Fleury* est représenté comme une tête saine plutôt que forte; comme un courtisan souple, sans énergie dans le caractere, sans attachement sincere pour l'état, & beaucoup plus propre à concilier des cabales de cour, qu'à veiller sur les intérêts politiques de la monarchie. Il raconte qu'un jour dans le conseil, le cardinal ayant dit que les ministres ne devoient compte qu'au roi de leur conduite, il lui répondit : *Ils en doivent une plus sévere à Dieu & à leur propre gloire.* Ce portrait, tracé par *Villars*, est un peu différent de celui que nous avons fait de *Fleury* dans cet article. Mais la rigueur qu'il a exercée contre ce ministre, prit vraisemblablement sa source dans le refus qu'il fit d'employer les mesures vigoureuses proposées par le maréchal : mesures qui auroient replongé la France dans une guerre d'autant plus fâcheuse, que les finances étoient épuisées. Dans l'état de désordre où les profusions de *Louis XIV*, & les opérations de la régence, avoient jeté les ressources du gouvernement & des particuliers, il fut heureux que l'humeur pacifique de *Fleury* balançât l'impétuosité belliqueuse de *Villars*. Si le cardinal avoit été cru, il auroit aussi épargné à la France la guerre de 1741. Il disoit que le roi ayant, par les préliminaires de la paix signés le 3 octobre 1735, garanti l'exécution de la pragmatique sanction, qui assuroit à la reine de Hongrie l'indivisibilité des états de l'empereur, la France devoit être fidelle à ses engagements. Mais il fut entraîné par les sollicitations du roi & de la reine d'Espagne,

& par les importunités continuelles des principaux seigneurs de la cour, & sur tout du comte de *Belle-Isle*, qui attendoit, ainsi que les autres, son avancement de la guerre. (*Voyez* III. FOUCQUET). Enfin, les ennemis du cardinal de *Fleury* lui ont reproché d'avoir favorisé les premiers penchants qui détacherent *Louis XV* de la reine. Mais les gens instruits savent que, loin d'avoir formé ces nœuds, il osa faire des remontrances au roi, qui lui répondit: *Je vous ai abandonné la conduite de mon royaume, j'espere que vous me laisserez maître de la mienne.*

III. FLEURY, (François-Thomas) avocat de Paris sa patrie, se fit moins connoître au barreau que dans la société. Il y portoit une humeur gaie & un caractere indulgent. Ses *Folies ou Poesies diverses*, 1760, in-12, ne prouvent pas beaucoup d'imagination poëtique; mais elles décelent, dans l'auteur, un esprit naturel & agréable, qui est tous les jours plus rare. Il travailla aussi pour l'opéra comique, & il faisoit facilement les chansons de société. Il mourut en 1775.

FLINK, (Godefroi) peintre, né à Clèves en 1616, eut, dès sa plus tendre jeunesse, une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit, dans cet art, des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général étoit alors pour la maniere de *Rembrant*. *Flink* se mit, pendant un an, sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne fallut pas plus de temps pour que l'éleve imitât parfaitement le maître. Il abandonna ensuite sa maniere, pour prendre celle des Italiens qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent, préférablement à tout autre, pour faire huit grands *Tableaux historiques*, & quatre de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 22 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLIPART, (Jean-Jacques) graveur du roi, mort à Paris le 11 juillet 1782, mérita les regrets de ses amis par sa modestie & sa douceur, & ceux des amateurs des beaux-arts par ses talents. Le *Paralytique*, l'*Accordée de Village*, le *Gâteau des Rois*, sont au nombre de ses meilleures estampes.

FLODOARD ou FRODOARD, historien, étoit originaire d'Epernai. Il demeura long-temps dans le clergé de Rheims, où il posséda des bénéfices. Il les quitta ensuite pour embrasser la vie religieuse dans un monastere près de Rheims, où il mourut en 966, à 73 ans. On croit qu'il en fut abbé; car on marque dans son épitaphe qu'il fut un *Clerc chaste, un bon Religieux & un meilleur Abbé.* Nous avons de lui une *Chronique* & une *Histoire de l'Eglise de Rheims.* Sa Chronique, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, & finit en 966. *Pithou* & *Duchesne* l'ont publiée. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Rheims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux & intéressant pour les Rhémois, est celle de *Georges Couvenier*, in-8°, 1617. *Flodoard* étoit aussi poëte, & il composa en vers l'*Histoire des Papes* jusqu'à *Léon VII*, & les *Triomphes de J. C. & des Saints*, en XIX livres. Il avoit été sur les rangs pour l'évêché de Noyon, & il fut affligé d'avoir manqué cette place. *Adelgage*, évêque de Brême,

son ami, le consola par ces mots d'un Saint qu'il ne nomme point : *Hélas ! je serois peut-être du nombre des réprouvés, si j'avois été de celui des Evêques.*

FLOID, (le Pere) Jésuite, *Voyez* II. SMITZ.

FLONCEL, (Albert-François) né à Luxembourg en 1697, avocat en parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue Italienne. Nommé secrétaire-d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangeres en 1735, sous MM. *Amelot* & d'*Argenson*. Il fut enlevé aux lettres le 15 septembre 1773, à 76 ans. Sa bibliothéque, composée de 8000 articles de livres Italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu d'en faire un *Catalogue* curieux, 1774, 2 vol. in-4°.

Madame *Floncel*, (Jeanne-Françoise de LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les deux premiers actes de l'*Avocat Vénitien* de M. *Goldoni*, 1760, in-12.

FLOOD, (Jean) *Voyez* GRIFFITH.

FLORA, fameuse courtisane, fut tendrement aimée du grand *Pompée*, & ne voulut jamais répondre à la passion de *Geminius*. Il fallut que *Pompée* la priât de ne point le rebuter. Elle céda à ses prieres; mais son premier amant, fâché (je ne sais par quelle bizarrerie) de ce qu'elle s'étoit rendue à ses instances, ne voulut plus la voir. Cette perte plongea cette beauté dans une telle affliction, qu'elle en fut long-temps malade. Sur le déclin de son âge, elle prenoit plaisir à conter les faveurs qu'elle avoit reçues de *Pompée*. *Cæcilius-Metellus* la fit peindre, & consacra son portrait dans le temple de *Castor* & *Pollux*.

I. FLORE, Déesse des fleurs, nommée chez les Latins *FLORA*, & chez les Grecs *CHLORIS*, épousa le *Zéphire*, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs, & la fit jouir d'un printemps perpétuel. Son culte passa des Grecs aux Sabins, & des Sabins aux Romains. On la représentoit ornée de guirlandes & couronnée de fleurs. *Lactance* raconte que *Flore* étoit une femme débauchée, qui ayant amassé des richesses immenses, fit le peuple Romain son héritier, à condition qu'il feroit célébrer tous les ans, le jour de sa fête, des jeux en son honneur qui s'appelleroient *Florales*, Floraux. Dans la suite, le sénat réfléchissant sur l'origine de ces jeux, & voulant leur en donner une plus honorable, fit de *Flore* une Déesse, lui bâtit un temple, & institua des fêtes qui se célébroient dans le mois de mai avec une licence si outrée, qu'on y faisoit paroître des courtisanes toutes nues aux yeux des spectateurs. *Varron* dément ce récit de *Lactance*, & soutient que les Sabins reconnoissoient *Flore* pour Déesse avant qu'ils vinssent s'établir à Rome ; puisque leur roi Tatius, sur le point de livrer bataille aux Romains, fit un vœu à cette divinité.

II. FLORE, (François) *ou* FLORIS, *ou* FRANC-FLORE, naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, étoit fils d'un sculpteur. Il apprit le dessin sous son pere, & perfectionna ses talents à Rome. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisoit la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, & l'autre à boire. Il aimoit moins le jeu que le vin, & le vin moins que le travail. Il

disoit ordinairement : *Le travail est ma vie, & le jeu est ma mort.* Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENCE, (le Cardinal de) *Voyez* I. ZABARELLE.

I. FLORENT V, comte de Hollande, fils de *Guillaume*, roi des Romains, perdit son pere de jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé *Gérard* de *Velsen*, son épouse, il fut assassiné & percé de 52 coups d'épée par ce mari jaloux & irrité. Le meurtrier ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau hérissé de cloux. On le roula ainsi dans toute la ville, & il finit sa vie par ce cruel supplice. *Florent* mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa 7 fils & 4 filles, (*Voy.* IV. GUILLAUME, & X. MARGUERITE) de *Béatrix*, fille de *Gui* de *Dampierre*, comte de Flandre, qu'il avoit épousée après la mort de sa 1re femme, de la maison de *Châtillon.*

II. FLORENT, (François) d'Arnai-le-Duc, professeur en droit à Paris & à Orléans, mort dans cette derniere ville en 1650, a laissé des *Ouvrages de Droit*, que *Doujat* publia in-4°, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité & ses lumieres, est à la tête.

FLORENT CHRETIEN, *Voy.* CHRETIEN, n° III.

FLORENTIN, (St.) Martyr de Charollois, qu'on croit avoir souffert la mort pour la Foi vers 406.

FLORIDE, (le marquis de la) officier Espagnol, se distingua dans la guerre de la succession par sa bravoure. Il étoit commandant de la citadelle de Milan en 1706. Le Prince *Eugene*, maître de la ville, le fit sommer de capituler, menaçant de ne lui faire point de quartier, s'il ne se rendoit dans 24 heures. *J'ai défendu*, répondit cet homme intrépide, *vingt-quatre Places pour les Rois d'Espagne mes maîtres, & j'ai envie de me faire tuer sur la brèche de la vingt-cinquieme.* Ce discours hardi, qu'on savoit être l'expression d'une ame forte, fit renoncer au projet d'attaquer le château, & l'on se contenta de le bloquer.

FLORIDUS, (François) de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom... *Voyez* aussi la fin de l'article I. FLEURY.

FLORIEN, (*Marcus-Antonius* FLORIANUS) frere utérin de l'empereur *Tacite*, après sa mort en 276, se fit proclamer empereur par l'armée de Cilicie : mais celle d'Orient ayant forcé *Probus* d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. *Probus* vint à sa rencontre, & refusa de composer avec *Florien*, qui, de désespoir, se fit ouvrir les veines deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570. Il se distingua moins comme magistrat, que comme controversiste. Il avoit eu d'abord du penchant pour les erreurs de *Calvin* ; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, disoient qu'il n'étoit que l'écho du Pere *Richeome*, jésuite, auquel il prêtoit son nom. *C'est un homme*, ajoutoient-ils, *qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science,*

& *bâtit sans argent.* On a de lui : I. Plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui *De l'Ante-Christ.* II. *De l'Origine des Hérésies*, 2 vol. in-4°. ; livre plein de recherches curieuses, mais qui prouvent plus d'érudition que de critique. *Flotimond* mourut en 1602, dans un âge avancé : c'étoit un homme d'un caractere peu modéré.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort à Paris le 1er. décembre 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du* PATER, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle priere. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°. & un *Traité de la Messe de Paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, & un médiocre traité de liturgie.

FLORIS (François). *Voyez* FLORE, peintre, n°. II.

I. FLORUS (*L. Annæus-Julius*), historien Latin, de la famille des *Annéens*, qui avoit produit *Sénèque* & *Lucain*, composa, environ 200 ans après *Auguste*, un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont : Celles d'*Elzévir*, 1638, in-12 ; de *Grævius, cum notis Variorum*, 1702, 2 vol. in-8°.; & de madame *Dacier*, *ad usum Delphini*, 1674, in-4°. M. le *Vayer* le fils le traduisit en françois, sous le nom de *Monsieur*, frere de *Louis XIV*, 1656, in-4°. *Florus* écrit d'un style fleuri, élégant, mais quelquefois boursouflé. Son ouvrage est plutôt un panégyrique du peuple Romain, qu'une histoire bien suivie. On ne doit pas être surpris que *Florus* soit enflé dans son histoire : il étoit poëte. *Spartien* rapporte que l'empereur *Adrien* entra en lice avec lui, & qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poëte d'aimer le cabaret ; le poëte auroit pu reprocher au prince d'aimer trop la poësie. *Voy.* VIII. ADRIEN.

II. FLORUS (*Drepanius*), fameux diacre de l'église de Lyon, au IXe. siecle, dont on a un *Ecrit sur la prédestination.* Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du Canon de la Messe*, où il donne trop dans le sens mystique, & ne s'attache pas assez au sens littéral ; & un *Commentaire* sur *S. Paul.* On trouve ses différents ouvrages dans quelques éditions du Vénérable *Bède*, & dans la *Bibliothéque des Peres.*

FLOUR (St.), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, donna son nom à la ville de St-Flour.

FLUD, *ou* DE FLUCTIBUS (Robert), docteur en médecine à Oxford, né à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, mourut à Londres le 8 septembre 1637, à 65 ans. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques & dans la philosophie : il fut mis dans la nombreuse liste des sorciers par quelques ignorants. Il laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim & à Goude en 1617 & années suivantes, fig. 5. vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des Freres de la Rose Croix*, Leyde, 1616, in-8°. lat.... *Tractatus Theologo-Philosophicus de vita, morte & resurrectione*, 1617, in-8°.... *Utriusque Cosmi Metaphysica, Physica & Thecnica historica.... Veritatis Proscenium... Sophiæ cum Moria certamen... Monochordum mundi symphoniacum... Summum bonorum, quod est verum Magiæ, Cabbalæ, Alchymiæ, Fratrum Roseæ-Crucis verorum veræ subjectum... Philosophiæ Mosaï-*

ca,.. *Amphitheatrum Anatomiæ*... *Philosophia sacra*, &c. *Gassendi* a écrit contre *Flud*.

FLURANCE, *Voyez* RIVAULT.

FŒDOR *ou* FEDOR, fils aîné du czar *Alexis*, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avoit été élevé pour la guerre & pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, & qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierres, à la place des chaumieres qu'ils habitoient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglements de police générale; mais en voulant réformer les Boiards, il les indisposa contre lui. Il méditoit de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants, en 1682, à la fleur de son âge. Son second frere *Pierre*, qui n'etoit âgé que de dix ans, & qui faisoit déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, & acheva ce que *Fœdor* avoit commencé. Ce prince avoit de bons desseins; mais il n'avoit ni assez de lumieres, ni assez d'activité, ni même de santé pour les faire réussir.

FŒDEROWITZ, *Voyez* MICHEL, n° x.

FOÉ, (Daniel de) poëte anglois, fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poësie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi *Guillaume* prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satyrique, & mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoë* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à *Richard Steele*, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une maniere si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. (*Voy.* VAN-EFFEN). M. *Feutry*, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractere. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'étoit permises contre la religion catholique & ses ministres; mais il n'a pas toujours rempli sa promesse. II. *Le vrai Anglois de naissance*, poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça *Guillaume* sur le trône de son beau-pere, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers*. III. *La réformation des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois*; cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique, plus ignominieuse que cruelle.

FOËS *ou* FOESIUS, (Anutius) médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue Grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des principes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidelle des *Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, & ornée de scolies; à Geneve, 1657, 2 vol. in-folio. On a encore de lui une espece de *Dictionnaire* sur *Hippocrate*; Francfort, 1588, in-folio.

FOGLIETA, (Uberto) savant Génois, eut part aux troubles qui s'éleverent à Gènes, & fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans

le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal *Hippolyte d'Est* le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut le 5 septembre 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue: I. Son traité *De ratione scribendæ Historiæ*, aussi judicieux que bien écrit. II. *Historia Genuensium*, rare, 1585, in-fol., diffuse, mais fidelle & élégante. *François Serdonati* en a fait une traduction en italien, qui est estimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4°. IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°. V. *De sacro fœdere Selimum*, in-4°. VI. *De linguæ Latinæ usu & præstantia*, 1723, in-8°. VII. *De causis magnitudinis Turcarum Imperii*, in-8°. VIII. *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses *Opuscules*, à Rome, 1579, in-4°. IX. *Della Republica di Genoa*, in-8°: ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le XVIe siecle.

FOHÉ, *Voy.* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla les mœurs des Chinois, alors barbares, & leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques. Il régnoit, dit-on, du temps des patriarches *Heber* & *Phaleg*; mais on ne sait rien d'assuré sur ce monarque, & son histoire n'est point établie sur des monuments authentiques.

FOI, Divinité allégorique, que les poëtes représentent habillée de blanc; ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main; ou sous celle de deux mains seulement, enlacées l'une dans l'autre.

La FOI, comme *Vertu* théologale, est peinte sous la figure d'une femme qui tient une croix posée sur une pierre angulaire; l'ESPÉRANCE est appuyée sur une ancre, qui est son attribut; la CHARITÉ, dont le front est surmonté d'une flamme, embrasse & tient sur son sein un groupe d'enfants qu'elle allaite.

FOIGNI, (Gabriel) Cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, & fut chantre de l'église de Motges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Geneve, où il enseignoit la grammaire & le François. Il y fit paroître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent à l'en faire chasser, parce qu'on y trouva des impiétés & des obscénités. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, & mourut dans un couvent, en 1692. Son *Voyage* romanesque fut très-recherché, tant qu'il fut défendu; mais il est assez méprisé aujourd'hui.

FOINARD, (Fréderic-Maurice) curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont: I. *Projet pour un nouveau Bréviaire Ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. II. *Breviarium Ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires on profité de celui-ci. III. *Les Pseaumes, dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. Deux vol. in 12 *sur la Genese*. Des idées singulieres, que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, firent supprimer cet ouvrage.

I. FOIX, (Raymond Roger, comte de.) accompagna le roi *Philippe-Auguste* à la guerre de la Terre-sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, & de reconnoître pour comte de Toulouse *Simon* de *Montfort*. *Puylaurens* rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les Catholiques & les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frere, voulut parler en faveur de ces derniers. *Allez, Madame*, (lui dit *Etienne* de *Minéa*) *filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion.* Raymond *Roger* mourut en 1222... L'illustre maison de FOIX dont étoit *Raymond*, descendoit de *Bernard*, deuxieme fils de *Roger II*, comte de Carcassonne. *Bernard* eut le comté de Foix en 1062, & le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à *Gaston III*, qui vit mourir son fils avant lui: (*Voy.* GASTON III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à *Charles VI*; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin *Matthieu*, qui mourut en 1398 sans enfants, & dont la sœur *Isabelle* épousa *Archambaud* de *Grailly* ou de *Grely*, qui prit le nom de *Foix*. Son petit-fils, *Gaston IV*, se maria avec *Eléonore*, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par *Gaston* de *Foix*, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voy.* II. GASTON.) Mais *Catherine* de *Foix*, reine de Navarre, (*Voy.* CATHERINE n°. IV.) petite-fille de *Gaston IV*, avoit épousé *Jean d'Albret*, dont la petite-fille fut mere d'*Henri IV*..... *Archambaud de Grailly* avoit eu un second fils, nommé *Gaston*, captal de Buch, & dont les descendants furent comtes de Candale & ducs de Randan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de *Randan*, par considération pour *Marie-Claire* de *Beaufremont*, marquise de Senecey, dame d'honneur d'*Anne d'Autriche*, qui avoit épousé *Jean-Baptiste Gaston* de *Foix*, comte de *Fleix*, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, *Henri-Charles*, qui portoit le nom de *Duc de Foix*, est mort en 1714.

II. FOIX, (Pierre de) fils d'*Archambaud* captal de Buch, & d'*Isabelle*, comtesse de *Foix*, d'abord Franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées & profanes. L'anti-pape *Benoît XIII* l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de *Foix*. *Pierre* n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le Pontife, son bienfaicteur, au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. *Martin V* l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussir, & mourut le 13 décembre 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le college de Foix... Il faut le distinguer du cardinal *Pierre* de FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

III. FOIX, (Odet de) seigneur de LAUTREC, maréchal de France, gouverneur de la Guienne, étoit petit-fils d'un frere de *Gaston IV*, duc de *Foix*. Il porta les armes dès

l'enfance. Ayant suivi *Louis XII* en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne, en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. *François I* lui en donna le gouvernement. *Lautrec* savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. On le trouvoit généralement haut, fier & dédaigneux : également incapable de manier les esprits & de s'insinuer dans les cœurs, il ne pouvoit rien obtenir que par la crainte ou par la violence. Une certaine impétuosité de caractere le jetoit souvent dans des fautes, que son orgueil ne lui permettoit pas toujours de réparer. Général malheureux parce qu'il étoit altier & imprudent, il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance, par *Prosper Colonne.* Il tâcha de rentrer dans le Milanez par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne, dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue, en Italie, contre l'empereur *Charles-Quint.* Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; (*Voyez* HOSTASIUS.) puis s'avança vers Naples, & mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. Le pape lui fit faire un service solemnel dans l'église St-Pierre de Rome, & le roi dans l'église Notre-Dame de Paris. Son corps fut porté en Espagne par un Espagnol, qui espéroit en tirer de l'argent de ses héritiers; mais 20 ans après, *Ferdinand*, duc de *Sessa*, petit-fils de *Gonsalve* de Cordoue, le fit placer dans le tombeau de son grand-pere, avec cette inscription: *Ferdinand* GONSALVE, *petit-fils du* Grand Capitaine, *a rendu les derniers honneurs à la mémoire d'Odet de* FOIX, Lautrec, *quoiqu'il fût ennemi de sa nation.* Il avoit deux freres & une sœur : ces deux freres étoient *Thomas* qui suit; & *André*, seigneur de l'*Esparre*, tué à la bataille de Logrogno en 1521. La sœur étoit *Françoise* comtesse de *Châteaubriand*, maîtresse de *François I.* Voy. CHATEAUBRIAND.

IV. FOIX, (Thomas de) *dit le Maréchal de* LESCUN, avoit plus de bravoûre que de conduite. Il passoit pour un homme cruel & extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanez en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, où *Lescun* eut un cheval tué sous lui, les ennemis l'assiégerent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvoit; & en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanez où il y avoit garnison Françoise : composition honteuse, qui fut blâmée de tout le monde. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut 7 jours après, prisonnier de guerre à Milan.

V. FOIX, (Paul de) archevêque de Toulouse, de la même famille que *Lautrec*, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, & sur-tout dans celle de Rome auprès du pape *Grégoire XIII.* Il mourut dans cette ville en 1584, à 56 ans. *Muret*, dont il avoit été le bienfaicteur, prononça son oraison funebre. Ce prélat étoit homme de lettres, & aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'*Aristote*, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°. Paris 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il étoit un assez bon écrivain & un

grand homme-d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'*Ossat*, son secrétaire d'ambassade, depuis cardinal.

VI. FOIX, (François de) duc de Candale, commandeur des ordres du roi, & évêque d'Aire, mort à Bordeaux vers l'an 1594, à 90 ans, traduisit le *Pimandre de Mercure-Trismégiste*, & les *Eléments d'Euclide*, qu'il accompagna d'un commentaire. Cette version est trop libre. Le traducteur François s'écarte de son original, & donne très-souvent ses propres pensées pour celles du géometre Grec.

VII. FOIX, (Louis de) architecte Parisien, florissoit sur la fin du XVI[e] siecle. Il fut preféré à tous les architectes de l'Europe par *Philippe II*, qui le choisit pour élever le palais & le monastere de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, & en creusa un nouveau en 1579. Ce fut lui encore qui bâtit en 1585, le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan.*

VIII. FOIX, (Marc-Antoine de) Jésuite, né au château de Fabas dans le diocese de Couserans, mort à Billon en Auvergne, l'an 1687, dans un âge assez avancé, fut homme-de-lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, & tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui: I. L'*Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un savant & d'un homme d'esprit, instruit de la littérature sacrée & profane. II. L'*Art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de *Vardes*: bon livre, dont le succès fut rapide; mais où l'on trouve trop de choses communes, ainsi que dans le précédent.

FOIX, (Gaston de) *Voy.* GASTON, n[os] I & II.

FOIX. *Voy.* ST-FOIX (Germain Poullain de).

I. FOLARD, (le Chevalier Charles de) né à Avignon le 13 février 1669, d'une famille noble, montra dès l'enfance des inclinations militaires. Il sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de *César*. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea, il se rengagea encore, & ses parents le laisserent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688, & ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espece de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit, tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès-lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté & ses connoissances. Le duc de *Vendôme* le fit aide-de-camp, & ne le céda qu'avec regret à son frere le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de *Folard* répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia & à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de St-Louis & une pension de 400 liv. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causoient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, & forma dès-lors son systême des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, & sur-tout à celui de Modene, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, & fait prisonnier quelque temps après. Le prince *Eugene*, jaloux d'un tel homme, ne put le gagner par les offres les plus avan-

tageuses.

rageuses. *Folard*, aussi bon François qu'excellent capitaine, l'engagea dans une mauvaise manœuvre, qui tira *Villars* d'une position très-dangereuse. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, & s'y montra ce qu'il avoit paru par-tout ailleurs. Le desir de servir sous *Charles XII*, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suede. Il vit ce roi soldat, & lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. *Charles* destinoit le chevalier *Folard* à être un des instruments dont il vouloit se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Frédérikzhall, dérangea tous ses projets, & obligea *Folard* à revenir en France. Il servit en 1709 sous le duc de *Berwick*, en qualité de mestre-de-camp, & ce fut sa derniere campagne. Il avoit étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de *Saxe*, & prédit dès-lors ses succès. Un tel éleve dit plus en faveur d'un maître, qu'un long panégyrique. Le chevalier de *Folard* exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en trois par un homme du métier. On y a ajouté un 7e vol. en Hollande. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Vegece moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées, tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; & en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres; ses digressions, ou inutiles, ou trop longues. On a encore de cet habile homme: I. Un livre de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes & plus méthodiques que dans son Commentaire. II. Un *Traité de la défense des Places*. III. Un *Traité du métier de Partisan*, manuscrit que le maréchal de *Belle-Isle* possédoit. Le chevalier de *Folard* mourut à Avignon le 23 mars 1752, à 83 ans. S'il eut de grands talents, il n'eut pas moins de vertus. Il auroit pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuoit à M. *Pâris*, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de *Fleury*. On vit quelquefois ce vieil Officier au milieu d'une troupe de convulsionnaires, si l'on s'en rapporte à l'auteur de l'*Histoire du voyage Littéraire fait en France en 1733*; la Haye, 1735. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement cet homme célebre, peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son Histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

II. FOLARD, (François-Melchior de) Jésuite, frere du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, & mourut en 1739, à 56 ans. On a de lui *Œdipe* & *Thémistocle*, tragédies foibles; & l'*Oraison funebre du Maréchal de Villars*, non moins médiocre. Il étoit encore plus recommandable par les charmes de son caractere, que par ses talents.

I. FOLENGO, (Jean-Baptiste) Bénédictin Mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Pseaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol.; & *sur les*

Epîtres Catholiques, in-8°, écrit noblement & purement. Il commente en critique, & presque toujours avec intelligence. Il étoit frere du suivant.

II. FOLENGO, (Théophile) plus connu sous le nom de MERLIN *Coccaye*, étoit d'une famille noble de Mantoue. Sa jeunesse fut fort orageuse. Il étudia les humanités sous *Virago Coccaïo*, & alla ensuite à Bologne faire sa philosophie, sous *Pierre Pomponace.* Son pere voulut que son premier maître l'y accompagnât pour veiller sur sa conduite; mais la vivacité de son esprit, & son goût pour la poësie, lui firent négliger ses études; & tout ce que *Coccaïo* put faire pour le porter à s'y appliquer, fut inutile. Son premier ouvrage fut un poëme intitulé: *Orlandino*, où il prit le nom de *Limerno Pittoco.* Il fut enfin obligé de quitter Bologne avec précipitation, de même que son maître, pour ne point tomber entre les mains de la justice. On ne dit rien du sujet qui la leur faisoit appréhender; mais c'étoit sans doute quelque folie de jeunesse. Son pere, qui n'avoit pas sujet d'être content des progrès qu'il avoit faits dans la philosophie, le reçut fort mal. Cet accueil le jeta dans un tel désespoir, qu'après avoir couru quelque temps le monde, il prit le parti des armes. Il s'en lassa, & étant à Bresse, il se fit Bénédictin dans le monastere de Sainte-*Euphémie*, de la congrégation du Mont-Cassin, où il avoit déjà un frere: (*Voy.* l'article précedent). La tournure de leurs esprits fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition & à la piété, l'autre à la bouffonnerie & à la turlupinade. *Théophile* étoit fort enjoué, & poëte: double titre pour se faire des ennemis. Ses confreres lui susciterent des affaires fâcheuses, parce qu'il ne les épargnoit pas dans ses vers; mais il échappa à leurs poursuites par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Compesio, près de Bassano, dans l'état de Venise. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Opus Macaronicum*, Tusculani, 1621, figure; Venise, 1561, in-12; & Amsterdam, 1692, in-8°, figure. [Ce nom *Macaronique*, qu'on a donné a toutes les production du même genre, vient du mot italien *Macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage]. Le poëme de *Folengo* fut reçu avec transport, dans un siecle où les bouffonneries pédantesques tenoient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, & les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un usage plus singulier de son esprit. Il s'abandonne entiérement à son imagination, aussi vive que bizarre, sans respect, ni pour la langue Latine dont il fait un mélange monstrueux avec l'Italienne, ni pour le bon goût qu'il choque trop souvent. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'auteur, qui ne passe que pour un bouffon, & qui dans sa *Macaronée* ne mérite pas d'autre titre, fait pourtant entrer dans cet ouvrage d'excellentes réflexions sur les vices des hommes. Il tourne en ridicule les vains titres des grands; il attaque fortement les passions, & sur-tout la paresse, l'envie, la volupté, la curiosité frivole. Semblable à *Rabelais*, l'un de ses imitateurs, il fait paroître une grande connoissance des sciences, des arts & des antiquités. Nous citerons quelques-unes de ses moralités, pour donner au lecteur une idée de

son style & de la tournure de son génie :

Sum felix, quisquam pro me vult ponere vitam;
Sum pauper, nemo pro me vult ponere robbam.

Non mancant homines me consiliare scientes;
At mancant homines, heu! me ajutare volentes.

Fallitur, extremam qui se conducit ad horam,
Sperans deleri modico sua crimina luctu;
Non amor hunc tangit, Baratri sed maximus horror.

En parlant de la Confession, il dit :

Quis tam sanctus homo, quem non quandoque patescat
Esse caro, pressusque ruat sub pondere carnis?
Ast peccata hominis, nunquam emendare diabli est.
Hinc ordita fuit patribus Confessio; verùm
Hoc opus, hic labor est; facinus committere paulùm
Nos pudet ante Deum, homini sed dicere multùm.

Son ouvrage produisit des imitateurs, comme tous les écrits qui ont du succès. La contagion passa jusqu'en France, & les plus mauvais rimailleurs s'en mêlerent. Le *Poëme Macaronique* fut traduit en françois en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12 : elle n'étoit ni assez importante, ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. Il y a encore de *Merlin* trois Poëmes assez recherchés : I. *Orlandino da Limerno Pittoco*; Vinegia, 1526, ou 1539, ou 1550, in 8°; réimprimé a Londres en 1773, in-8° & in-12. II. *Caos del Tri per uno*; Vinegia, 1527 ou 1546, in-8°. C'est un poëme sur les trois âges de l'homme, en style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figlio di Dio, in ottava rima*; Vinegia, 1533, in-4°.

FOLIETA, *Voy.* FOGLIETA.

FOLKES, (Martin) antiquaire, physicien & mathématicien Anglois, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, à 64 ans, se distingua dans les académies des sciences de France & d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après, elle le mit dans son conseil. *Newton* le nomma ensuite son vice-président, & enfin, il succéda à *Sloane* dans la présidence même. Ses connoissances & ses succès dans les sciences qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placerent à sa tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il lui présenta, & qu'on trouve dans les *Transactions Philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; & celui qu'il fit en France, le lia avec les savants de ce royaume. Ses mémoires roulent sur les poids & la valeur des monnoies romaines; sur les mesures des colonnes *Trajane & Antonine*; sur les monnoies d'or d'Angleterre, depuis le regne d'*Edouard III*; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, & sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis a l'académie des sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures & des poids de France & d'Angleterre. Il finit sa carriere littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les *Monnoies d'argent d'Angleterre*, depuis la conquête de cette île par les Nor-

mands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie ; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avoit amassé une ample bibliothéque & un cabinet enrichi d'une collection de monnoies, supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FOLLARD. *Voy.* FOLARD.

I. FONSECA (Antoine de), Dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, & publia dans cette ville en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal *Cajetan*, in-folio. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, & obtint une chaire de théologie en l'université de *Coïmbre*. On lui doit encore quelques écrits, entr'autres : *De Epidemia Febrili*, in-4°, &c.

II. FONSECA, (Pierre de) Jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tom. in-f°. Il s'y dit le premier auteur de la *Science moyenne* : merveilleuse découverte !

I. FONT, (Joseph de la) poëte François, est auteur de cinq *Comédies*, dont les meilleures sont : l'*Epreuve réciproque*, & sur-tout les *Trois Freres Rivaux*. Cette derniere piece est la seule qui soit demeurée au théâtre. Son *Amour vengé* n'est remarquable que parce que *Fagan* l'a copié, en partie, dans sa jolie petite comédie intitulée : Le *Rendez-vous*. On a encore de *la Font* plusieurs *Opéra*, & l'opéra-comique intitulé : *Le Monde renversé*. Il avoit du talent pour le lyrique & pour le comique, qu'il traita d'une maniere ingénieuse. *La Font* étoit né à Paris en 1686, & il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. C'étoit un homme d'esprit & de plaisir, encore plus passionné pour le jeu & la bonne chere que pour la poësie.

II. FONT, (Pierre de la) né à Avignon, devint prieur de Valabrègue & official de l'Eglise d'Uzès. C'étoit un homme de Dieu, plein de zele & de charité. Il se démit du prieuré dont il étoit pourvu, pour en fonder un Séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, & une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq vol. d'*Entretiens Ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Peres, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques & des autres fideles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carriere au commencement du XVIII siecle.

I. FONTAINE, (Charles) né à Paris, en 1515, d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers médiocres, même pour son temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, & mourut dans un âge avancé. Ses principales Poësies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de : *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *le Jardin d'Amour*, avec *la Fontaine d'Amour* ; Lyon, 1588, in-16 : cette édition avoit été précédée de deux autres. *Victoire & Argent contre Cupido* ; Lyon, 1537, in 16, &c.

II. FONTAINE, (Jean de la) naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621, un an après *Moliere*. A 19 ans, il entra par désœuvrement

chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après par dégoût. *La Fontaine* ignoroit encore à 22 ans ses talents singuliers pour la poësie. On lut devant lui la belle Ode de *Malherbe* sur l'assassinat de *Henri IV*, & dès ce moment, il se reconnut poëte. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs auteurs, anciens & modernes, françois & étrangers. *Rabelais*, *Marot*, d'*Urfé* firent ses délices : l'un par ses plaisanteries, le second par sa naïveté, l'autre par ses images champêtres. L'esprit de simplicité, de candeur, de naïveté, qui lui plaisoit tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, & le caractérisoit lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincere, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; il étoit, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses Fables. C'étoit un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parloit peu & parloit mal, à moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie. Avec un tel caractere, il paroissoit peu fait pour le joug du mariage ; il se laissa pourtant marier. On lui fit épouser *Marie Héricard*, fille d'une figure & d'un caractere qui lui gagnoient les cœurs, & d'un esprit qui la rendoit estimable aux yeux même de son mari. *La Fontaine* ne lui trouvoit point cette humeur difficile, que tant d'auteurs se font plu à lui prêter : il ne composoit aucun ouvrage, qu'il ne la consultât ; mais son goût pour la capitale, & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, l'arracherent d'auprès d'elle. La duchesse de *Bouillon*, exilee à Château-Thierry, avoit connu *la Fontaine*, & lui avoit même (dit-on) fait faire ses premiers Contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poëte. *La Fontaine* avoit un de ses parents auprès de *Foucquet*. La maison du surintendant lui fut ouverte, & il en obtint une pension, pour laquelle il faisoit à chaque quartier une quittance poëtique. Après la disgrâce de son bienfaicteur (dont le poëte reconnoissant déplora les malheurs dans une *Elégie* touchante), *la Fontaine* entra en qualité de gentilhomme chez la célebre *Henriette* d'Angleterre, 1re femme de *Monsieur*. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de *Conti*, le duc de *Vendôme* & le duc de *Bourgogne*; & des protectrices dans les duchesses de *Bouillon*, de *Mazarin*, & dans l'ingénieuse *la Sabliere*, qui l'appeloit *son Fablier* : celle-ci le retira chez elle, & prit soin de sa fortune. On a remarqué que *Louis XIV* ne fit pas tomber ses bienfaits sur *la Fontaine*, comme sur les autres génies qui illustrerent son regne. Ce prince ne goûtoit pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella : il traitoit les Fables de *la Fontaine* à-peu-près comme les tableaux de *Teniers*. *La Fontaine*, par ses distractions continuelles, par son extrême simplicité, réjouissoit ses amis; mais il ne pouvoit gueres plaire à un homme tel que *Louis XIV*. Il se soucioit d'ailleurs assez peu de se produire à la cour. Il étoit attaché à Paris par les agréments de la société, & par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siecle. Il alloit néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendoit une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui lui restoit. Il ne passa jamais de bail

de maison, & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie, qui coûtoit tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avoit sans effort. Elle influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de *Bouillon* allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du cours: le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, & qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des distractions qui lui ôtoient la mémoire; il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune-homme qu'il trouva dans une assemblée: — *Eh! c'est votre fils*, lui dit-on; il répondit froidement: *Ah! j'en suis bien aise*... Il avoit fait un Conte, dans lequel conduit par sa matiere, il mettoit en la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile: *DOMINE, quinque talenta tradidisti mihi, &c*... &, par un tour d'imagination dont *la Fontaine* seul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur *Arnauld*. Il fallut que *Racine* & *Boileau* lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave, & à un homme tel qu'*Arnauld*, choquoit le bon sens... Un jour que notre poëte dînoit avec *Boileau*, *Moliere* & deux ou trois autres de ses amis, il soutenoit contre *Moliere*, que les *à parte* du théâtre sont contre le bon sens. « Est-il possible (disoit-il) » qu'on entende des loges les plus » éloignées ce que dit un acteur, » & que celui qui est à ses côtés ne » l'entende pas »? Après avoir soutenu son opinion, il se plongea dans sa rêverie ordinaire. *Il faut avouer* (dit tout haut *Boileau*) *que* la Fontaine *est un grand coquin*; & continua sur ce ton, sans que le rêveur s'en apperçût. Tout le monde éclata de rire. Enfin, on le tira de son assoupissement, & on lui dit qu'il devoit moins condamner les *à parte* que les autres, puisqu'il étoit le seul de la compagnie qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si près de lui, & contre lui-même. (*Voy.* FURETIERE). On pourroit citer plusieurs autres traits non moins singuliers; mais quelques-uns sont faux ou exagérés, & les autres se trouvent par-tout. L'espece de stupidité que cet homme de génie avoit dans son air, dans son maintien & dans sa conversation, fit dire à Mad^e^ de *la Sabliere*, un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques: *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat*, & la Fontaine. Cette illustre bienfaictrice du poëte-enfant étant morte, la duchesse de *Mazarin*, *Saint-Evremont* & quelques seigneurs Anglois voulurent l'attirer en Angleterre; mais les bienfaits du duc de *Bourgogne* le retinrent en France. *La Fontaine* avoit toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. L'abbé *Poujet*, depuis prêtre de l'Oratoire, & alors vicaire de St-Roch, alla le voir, & fit tomber la conversation sur des matieres de religion. « *La Fontaine* » (dit *Niceron*) qui n'avoit jamais » été impie par principe, lui dit » avec cette naïveté qui lui étoit » naturelle: *Je me suis mis, depuis* » *quelque temps, à lire le* Nouveau » Testament. *Je vous assure que c'est* » *un fort bon livre; oui, par ma foi!* » *c'est un bon livre. Mais il y a un* » *article sur lequel je ne suis pas ren-* » *du: c'est celui de l'éternité des pei-* » *nes. Je ne comprends pas comment* » *cette éternité peut s'accorder avec*

» *la bonté de Dieu.* M. *Poujet* s'ex- » pliqua alors avec lui sur cet ar- » ticle & sur plusieurs autres, & » il le fit avec tant de force, qu'a- » près dix ou douze jours de con- » versation, il le convainquit de » toutes les vérités de la religion ». *La Fontaine* se préparant alors à une confession générale, jeta au feu une Piece de théâtre qu'il alloit faire représenter, & promit de réparer le scandale qu'il avoit causé par ses *Contes*, en faisant une réparation publique. En effet, lorsqu'il reçut le Viatique, le 12 février 1693, il parla ainsi en présence de quelques membres de l'Académie, appelés à sa priere pour être témoins de son repentir : « Il est d'une notoriété qui » n'est que trop publique, que » j'ai eu le malheur de composer » un livre de *Contes* infâmes. En » le composant-je n'ai pas cru que » ce fût un ouvrage aussi perni- » cieux qu'il l'est. On m'a sur » cela ouvert les yeux, & je con- » viens que c'est un livre abomi- » nable. Je suis très-fâché de l'a- » voir écrit & publié. J'en deman- » de pardon à Dieu & à l'Eglise. Je » voudrois que cet ouvrage ne fût » jamais sorti de ma plume, & qu'il » fût en mon pouvoir de le suppri- » mer entiérement. Je promets so- » lemnellement, en présence de » mon Dieu, que je vais recevoir, » quoiqu'indigne, que je ne con- » tribuerai jamais à son débit, ni » à son impression. Je renonce ac- » tuellement, & pour toujours, au » profit d'une nouvelle édition, » que j'ai malheureusement con- » senti que l'on fît actuellement » en Hollande ». Le duc de Bourgogne, qui n'avoit alors que douze ans, trouvant qu'*il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir*, lui envoya, par un de ses gentilshommes, une bourse de 50 louis, le seul argent qu'il eût alors entre les mains. Cependant le bruit de la réparation solemnelle faite aux mœurs & à la religion, se répandit bientôt avec celui de sa mort. *Liniere* fit alors cette Epigramme :

Je ne jugerai, de ma vie,
D'un homme avant qu'il soit éteint.
Pellisson *est mort en impie.*
Et la Fontaine *comme un Saint.*

Ces deux faits étoient faux. *Pellisson* n'avoit pas fini sa carriere en incrédule, (*Voyez* son article) & *la Fontaine* ne mourut pas de cette maladie. Il vécut encore deux ans chez Mad^e d'*Hervart*, où il trouva les mêmes douceurs que chez Mad^e de *la Sabliere*. La conversion de *la Fontaine* avoit été sincere; mais les charmes de la poësie, & sur-tout de la poësie badine, sont si puissants, que *la Fontaine* laissa échapper (dit-on) encore quelques Contes. Celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son Prologue, cité dans *Moréri*:

O combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout Conte frivole.
Et quand, juré? C'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis, fiez-vous à Rimeur qui répond
D'un seul moment....

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble, ni le plus sage. Il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise; mais sa verve émoussée par l'âge, par les austérités, par les remedes, & peut-être son génie que la nature n'avoit pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de

courir long-temps cette carriere. Il mourut à Paris le 13 mars 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette Epitaphe, qui le peint parfaitement:

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dépenser:
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages immortels qui nous restent de cet homme inimitable, il faut placer au premier rang ses *CONTES* & ses *FABLES*. Les premiers sont un modele parfait du style historique dans le genre familier. Quelle aisance! quelle vivacité! quelle finesse à la fois, & quelle naïveté! car il réunissoit ces deux qualités dans un degré supérieur; & c'est ce mélange qui fait le prodige. Sa simplicité donne de la grâce à sa finesse, & sa finesse rend sa simplicité piquante. Il faut convenir pourtant qu'il a plus de style que d'invention. Le nœud & le fonds de ses *Contes* ont ordinairement peu d'intérêt; les sujets en sont bas; la narration est quelquefois trop alongée. Son imagination, en voltigeant sans cesse, ceuille des fleurs qu'il faudroit sacrifier à la rapidité du récit. Un grand nombre de ses Contes gagneroient à être réduits de moitié. Son plus grand défaut, c'est que non-seulement on n'en peut tirer aucune morale utile, mais qu'ils sont très-contraires aux mœurs. Ses expressions, à la vérité, ne sont point d'un cinique; c'est une gaze légere, qui, en laissant entrevoir les objets, les rend quelquefois plus séduisans. *La Fontaine* avoit beau dire aux belles que si elles chassoient les soupirants, elles n'avoient rien à craindre de son Livre. Les belles qui se nourrissent des images voluptueuses qu'il y a semées, loin d'écarter les amants, n'en sont que plus disposées à les appeler. Quant à son style, tout enchanteur qu'il est, fourmille de fautes de construction & de langage, & est quelquefois négligé & traînant. Mais peut-être que sa poësie seroit moins admirable, si elle étoit plus travaillée; & cette molle négligence (dit M. *Fréron*) décele le grand maître & l'écrivain original. » C'est véritablement le *Poëte de* » *la nature*, ajoute le même auteur, » sur-tout dans ses *Fables*: on » diroit qu'elles sont tombées de » sa plume. Il a surpassé l'ingé- » nieux inventeur de l'Apologue » & son admirable copiste. Aussi » élégant, aussi naturel, moins » pur, à la vérité, mais aussi moins » froid & moins nu que *Phedre*, » il a attrapé le point de perfection » dans ce genre». Si ceux qui sont venus après lui, comme *la Motte*, *Richer*, d'*Ardenne*, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée & légere des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de l'expression & du badinage. Il éleve (dit *la Bruyere*) les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple il a du génie, & même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à l'amour éclairé de M. de *Montenault* pour les lettres & pour les arts, une magnifique édition des *Fables* de *la Fontaine*, en 4 vol.



in-f°, dont le premier a vu le jour en 1755, & le dernier en 1759; chaque Fable est accompagnée d'une & quelquefois de plusieurs estampes : l'ouvrage est précédé d'une *Vie* du fabuliste, purgée des contes puérils que les petits esprits entassent sur les grands-hommes. On a une autre édition des *Fables* de *la Fontaine* par *Coste*, 1744, en 2 vol. in-12, avec figures & de courtes notes; & en 1757, 1 vol. in-12 sans figures. Il en a paru aussi une édition peu recherchée, en 6 vol. in-8°, toute gravée, discours & figures. (Elles ont été mises en vers latins par *Vinot*, Paris 1738, in-12; & plus récemment, par le Pere *Giraud* de l'Oratoire, *Barbou*, 1778, 2 vol. in-12.) Les meilleures éditions de ses *Contes* sont : celle d'Amsterdam, 1685, en 2 vol. in-8°, avec figures de *Romain* de *Hoogue*; — de Paris, 1762, avec des figures gravées sur les dessins d'*Eisen* par les plus habiles artistes, 2 vol. in-8°, sur beau papier. On a réimprimé à Paris, en 1758, en quatre jolis petits volumes in-12, les *Œuvres diverses de la Fontaine*, c'est-à-dire, tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses Fables & de ses Contes. Les meilleures pieces de ce recueil sont : le roman des *Amours de Psyché*, trop alongé, mais où l'on retrouve souvent *la Fontaine*; le *Florentin*, comédie en un acte, qu'on joue encore : (*Voy.* CHAMPMESLE & LULLI.) l'*Eunuque*, autre comédie; un *Poëme* sur le *Quinquina*; un autre sur *St-Maleh*, très-estimé par le lyrique *Rousseau*; celui d'*Adonis*, mis au rang de ses chefs-d'œuvres; quelques *Pieces Anacréontiques*, délicieuses; des *Lettres* & d'autres morceaux, la plupart très-foibles, & qu'on n'auroit jamais imprimés, si les éditeurs consultoient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les Ouvrages de *la Fontaine* furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. *La Fontaine* avoit essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Madame de *Sévigné* disoit : « Je voudrois faire » une Fable, qui lui fît entendre » combien cela est misérable de » forcer son esprit à sortir de son » genre, & combien la folie de » vouloir chanter sur tous les tons » fait une mauvaise musique ». Mais *la Fontaine*, naturellement inconstant, ne pouvoit s'occuper long-temps du même sujet. Il le dit lui-même :

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon *compare nos merveilles,*
Je suis chose légere, & vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur & d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut, peut-être, au Temple de Mémoire;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours. &c. &c.

Les descendants de *la Fontaine* sont exempts de toute taxe & de toute imposition : privilege flatteur, qu'on ne pouvoit refuser à un nom qui a tant illustré la France. « *La* » *Fontaine* (dit ingénieusement M. » de *la Harpe*) avoit payé à sa » patrie un assez beau tribut, en » lui laissant ses écrits & son nom». Au reste, ils ne sont point d'accord avec le public sur la simplicité extrême qu'il a supposée à *la Fontaine*. Son portrait très-ressemblant, resté dans sa famille, ne dément pas moins l'idée générale à son

sujet. C'est ce que dit M. le chevalier de *Saint-Georges*, arriere petit-fils de M. *Pinterel*, parent de *la Fontaine*, dans une lettre à M. *Grosley*, insérée dans le *Mercure de France*, N°. 47, année 1785. Nous ajouterons que *la Fontaine*, dans ses lettres à sa femme, paroît un homme de beaucoup d'esprit, & qui avoit le génie observateur dans ce monde même où il ne passoit que pour un enfant. Il est vrai que ses distractions, qui l'empêchoient trop souvent d'être à la conversation, & qui lui faisoient faire des réponses ou naïves, ou simples, ou ridicules, purent lui valoir le titre de *bon-homme*, dont *Boileau*, *Racine*, *Moliere*, & presque tous ses contemporains, l'avoient gratifié.

III. FONTAINE, (Nicolas) parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié, à l'âge de 20 ans, aux célebres solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais, dans la suite, il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit dans la piété & dans les lettres. Les heures de loisir qui lui restoient, il les employoit à transcrire les écrits des hommes illustres qui habitoient cette solitude. Il suivit *Arnauld* & *Nicole* dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec *Sacy* en 1664, & en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quitterent plus. Après la mort de *Sacy* en 1684, *Fontaine* changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut le 28 janvier 1709, à 84 ans. On a de lui : I. *Vies des Saints de l'Ancien-Testament*, en 4 vol. in-8° : ouvrage composé sous les yeux de *Sacy*, & qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. II. *Les Vies des Saints*, in-fol., en 4 vol. in-8°. C'étoient les plus exactes avant celles de *Baillet*. III. *Les Figures de la Bible*, attribuées à *Sacy*, qui y eut quelque part. Les meilleures éditions de ce livre si souvent réimprimé, sont celles de Paris, 1670, in-4°; & d'Amsterdam, 1680, in-12, avec figures. IV. *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très détaillés, & même jusqu'à la minutie. V. *Traduction des Homélies de St. Chrysostôme sur les Epîtres de St. Paul*, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le Nestorianisme; le Jésuite *Daniel* le dénonça; l'archevêque de Paris, *Harlay*, le condamna. *Fontaine*, qui n'avoit nullement pensé à être hérétique, se justifia dans un ouvrage particulier. Les versions de cet auteur sont écrites avec assez de noblesse; mais son style quelquefois sec & languissant, & ses périodes trop longues, leur font perdre une partie de leur prix. Ces défauts se font sentir dans ses autres ouvrages, & il est à l'égard d'*Arnauld* & *Nicole*, ce que le domestique est au maitre. Il acquit, sous ces illustres auteurs, le talent d'écrire; mais il ne le poussa pas aussi loin qu'eux. Sa piété ne fut pas inférieure à celle des solitaires dont il fut l'ami. Il se distingua par un cœur plein de droiture, des mœurs innocentes, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincere, un désintéressement rare, & une fidélité parfaite à tous ses devoirs. *Voyez* v. HORSTIUS.

IV. FONTAINE, (Alexis) né à Clavaison en Dauphiné, vers l'an 1725, s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des sciences, & mourut, en 1771, à Cuiseaux en Franche Comté, âgé d'environ 46 ans. Ses *Mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été

imprimés séparément en un vol. in-4°.

FONTAINE, *Voy.* BOISSIERE... FOUNTAINE... *III.* ROCHE... & HICHESIUS.

I. FONTAINES, (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse de N. comte de) étoit fille du marquis de *Givry*, commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des Jésuites dans cette ville : ils lui firent, par reconnoissance, une pension assez considérable, qui passa à ses enfants. Cette dame, cultivant les lettres à l'ombre du silence, a cueilli quelques fleurs dans le champ romanesque, qui avoit fourni de si riches moissons sous la main de Madame *la Fayette*. On lui doit plusieurs productions ingénieuses, écrites sans prétention, & pour le seul plaisir d'écrire : la plus connue est *La Comtesse de Savoie*, joli roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722. Cette Muse modeste fut enlevée à la littérature en 1730.

II. FONTAINES, (Pierre-François Guyot DES) naquit à Rouen le 29 juin 1685, d'un pere conseiller au parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnerent, en 1700, leur habit. Après avoir professé 15 ans dans différents colleges de la société, il sollicita sa sortie, & l'obtint sans peine. Son humeur difficile & son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siecle, & de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé *des Fontaines* étoit prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie ; mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'*Auvergne*, comme bel esprit & homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé *Bignon* lui confia, en 1724, le *Journal des Savants*, mort de la peste, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé *des Fontaines*, dans ce travail, ne le remplissoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau Journaliste ranima ce cadavre. Il jouissoit paisiblement de sa gloire, lorsqu'on l'accusa de travailler autant à corrompre la jeunesse qu'à corriger les auteurs. Il fut enfermé à Bicêtre, & relâché par le crédit des amis de M. de *V****. Ces deux hommes de lettres, si acharnés depuis l'un contre l'autre, étoient alors amis. On n'avoit pas encore vu, ni le *Préservatif*, ni la *Voltairomanie*, libelles qui n'ont fait honneur ni à l'un, ni à l'autre. Quelques plaisanteries sur la tragédie de la *Mort de César* indisposerent ce poëte, & fut le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique, arrivée à Paris le 16 décembre 1745, à 60 ans. *Piron*, qui ne l'aimoit point, lui fit cette Epitaphe satyrique:

Sous ce Tombeau gît un auteur,
Dont, en deux mots, voici l'Histoire.
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

L'abbé *des Fontaines* est principalement connu par ses ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de : *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les Ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que deux volumes. L'ouvrage fut arrêté par le ministere en 1732, & ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, & des gens du monde qui y cherchoient l'a-

mesement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé *des Fontaines* obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les Ecrits modernes*, in-12 ; commencées, comme les précédentes, avec l'abbé *Granet*, & continuées jusqu'au 33ᵉ vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant, l'année suivante, il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée: *Jugements sur les Ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de *Mairault*. L'abbé *Granet* n'eut point part aux Jugements, comme le dit l'abbé *L'advocat*, ou son continuateur; il y avoit deux ans qu'il étoit mort. Dans toutes ces différentes feuilles, on ne trouve pas toujours ni le même goût, ni la même impartialité. Les lieux, les temps, l'occasion, l'amitié, les querelles, corrompoient ses jugements; & on y voit des éloges pompeux & des critiques malignes du même écrivain. *Des Fontaines* (dit l'abbé *Trublet*) n'étoit pas seulement partial : il étoit homme d'humeur & de passion, & chaque feuille dépendoit beaucoup de son humeur actuelle. D'ailleurs, son goût étoit plus juste que fin, & dès-lors, il n'étoit pas toujours juste. Il a quelquefois critiqué, faute d'entendre ce qu'il critiquoit: Cette finesse qui consiste dans la sagacité à appercevoir promptement les defauts & les beautés des ouvrages, il ne l'avoit que dans un degré médiocre; mais il y suppléoit en empruntant des secours. Ce n'étoit pas seulement sur les matieres qui n'étoient point de son ressort, qu'il recouroit aux lumieres d'autrui : « Paroissoit - il » (ajoute l'Auteur déjà cité) un » ouvrage nouveau, qui fit quel- » que bruit ? Il avoit grand soin de » s'informer de ce qu'on en disoit » dans le monde & parmi les gens » de lettres; sur-tout de recueillir » ces critiques en quoi l'esprit » François est si fécond, les cri- » tiques tournées en bons mots, » en epigrammes : critiques tou- » jours assez bonnes, si elles sont » plaisamment malignes ». C'est ce qui donnoit du prix à ses Journaux aux yeux du public méchant. Son style clair, vif & naturel, rendoit, avec feu, les bons mots qu'on lui avoit fournis; mais c'étoit souvent aux dépens de l'équité, de la sincérité & de la bonne foi. *Il faut que je vive*, disoit-il à un ministre d'état (d'*Argenson*), qui lui répondit sechement : *Je n'en vois pas la nécessité. Alger mourroit de faim* (écrivoit-il à l'abbé *Prévot*), *s'il étoit en paix avec ses ennemis.* Il fut donc toujours en guerre, & il essuya souvent de terribles orages. On l'accusa souvent auprès du ministere. Un Magistrat, prévenu contre lui, l'ayant fait appeler, il tâcha de se justifier. Le Magistrat lui dit : *Si on écoutoit tous les accusés, il n'y auroit point de coupables.* — *Si on écoutoit tous les accusateurs*, répartit l'Abbé, *il n'y auroit point d'innocents.* Cependant l'abbé *des Fontaines* (dit M. *Freron*) étoit né avec des sentiments. « Philosophe dans sa con- » duite, comme dans ses princi- » pes, il étoit exempt d'ambition: » avoit, dans l'esprit, une noble » fierté, qui ne lui permettoit pas » de s'abaisser à solliciter des bien- » faits & des titres. Le plus » grand tort que lui aient fait » les injures dont on l'a accablé, » c'est qu'elles ont quelquefois » corrompu son jugement. L'exac- » te impartialité, je l'avoue, n'a » pas toujours conduit sa plume, » & le ressentiment de son cœur se » fait remarquer dans quelques- » unes de ses critiques... Si l'abbé

» *des Fontaines* étoit quelquefois » dur & piquant dans ses écrits, » dans la société, il étoit doux, » affable, poli, sans affectation de » langage & de manieres. On doit » cependant le mettre au rang de » ceux dont on n'est curieux que de » lire les ouvrages. Il paroissoit » dans la conversation un homme » ordinaire, à moins qu'on n'y » agitât quelque matiere de littérature & de bel esprit. Il soutenoit, avec chaleur, ses sentiments; mais la même vivacité d'imagination qui l'égaroit » quelquefois, le remettoit sur la » route, pour peu qu'on la lui » fît appercevoir ». Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé *des Fontaines* : I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de *Cochin*, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* & des auteurs qui l'ont imité. Cette version, fort supérieure aux traductions collégiales de *Fabre*, de *Catrou* & des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque*: c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'*Enéïde* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés: ceux-ci sont le plus grand nombre. II. *Traduction des Odes d'Horace*, 1754, in-12 : ouvrage posthume, où l'on trouve de l'élégance, de la clarté, de la chaleur; mais qui peche comme le précédent : l'auteur a élagué des vers entiers; des demi-vers, comme des superfluités poëtiques; mais c'étoit la difficulté de les rendre qui embarrassoit le traducteur, & le plus court étoit de l éluder. III. *Poësies sacrées*, traduites ou imitées des Pseaumes; ouvrage de sa jeunesse, & qui n'en est pas moins froid. IV. *Lettres* sur le livre de *la Religion Chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé *Houtteville*, in-12. Elles sont au nombre de 18, & la plupart très-judicieuses. V. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro* de *la Motte*, in-8°. Cette critique fut très-recherchée. VI. *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de *Ramsay*; autre critique fort sensée. VII. *Racine vengé*, ou *Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé *des Fontaines* connoissoit le génie de sa langue. VIII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglois de *Swift*, in-12. IX. *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de style & de critique morale, qui avoit fait la réputation de celui de *Swift*. X. *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de *Fielding*, 2 vol. in-12. XI. *L'Histoire de Don Juan de Portugal*, in-12 : roman historique, dont le fond est dans *Mariana*. XII. L'abbé *des Fontaines* a eu part à la *Traduction* de l'Histoire du président *de Thou*; à l'*Histoire des Révolutions de Pologne*; à celle des *Ducs de Bretagne*; à la *Traduction* de l'Histoire Romaine d'*Echard*; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'*Auvigni*, 5 vol. in-12; au *Dictionnaire Néologique*, in-12; ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satyres personnelles. M. l'abbé de *la Porte* a publié, en 1757, l'*Esprit de l'Abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trou-

ve à la tête du premier vol. de cette compilation assez mal digérée, la *Vie* de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, & un autre des écrits faits contre lui.

I. FONTANA, (Publio) prêtre de Palluccio près de Bergame, eut le talent de la poësie latine & les vertus de son état. Le cardinal *Aldobrandin* ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses *Ouvrages*, imprimé à Bergame en 1594, in-fol., est son poëme de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, & peut-être un peu d'enflure dans le style.

II. FONTANA, (Dominique) né à Milan sur le lac de Côme en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. *Sixte V*, qui s'étoit servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte, lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de Granite d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de St-Pierre à Rome, & qui alors étoit à moitié enterré près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs & mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence Romaine, haut de 107 palmes, d'une seule piece, & du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens & les Romains s'étoient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étoient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissoit rien à ce sujet, & il falloit nécessairement imaginer. *Fontana* présenta au pape le modele d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit, ce qui devoit se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devoit être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; & le 10 septembre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations redoublées d'une multitude innombrable de spectateurs. On prétend que *Fontana*, menacé par *Sixte V* de payer de sa tête le mauvais succes de son entreprise, avoit fait tenir des chevaux tout prêts aux portes de Rome, pour se soustraire en cas de malheur au ressentiment du pontife. Quoi qu'il en soit, il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or, & noble Romain, & fit frapper des médailles en son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2000 écus d'or, reversible à ses héritiers; outre 5000 écus de gratification, & le don de tous les matériaux qui avoient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place St-Pierre, qui a fait la plus grande réputation de *Fontana*. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape *Clément VIII*, & peut être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de *Mirande*, viceroi, qui le créa architecte du roi, & ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, & entr'autres le palais royal. Il y mourut riche & fort considéré, en 1607, à 64 ans. On a de cet architecte un vol. in-fol., imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les *Moyens* qu'il employa *pour le transport & l'érection de l'Obélisque*

dont nous avons parlé. *Voyez* II DREBEL.

FONTANGES, (Marie-Angélique de Scoraille de Roussille, duchesse de) née en *1661*, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille-d'honneur de Madame. *Belle comme un Ange* (dit l'abbé de *Choisi*), *mais sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins le cœur de *Louis XIV*, las de l'humeur impérieuse & bizarre de Madame de *Montespan*. Dès qu'elle connut la passion qu'elle avoit inspirée, elle se livra toute entiere à la hauteur & à la prodigalité qui faisoient son caractere. Elle rendit au centuple à Madame de *Montespan* les airs de dédain qu'elle en avoit reçus, dépensa cent mille écus par mois, fut la dispensatrice des grâces, & donna le ton de toutes les modes. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coëffure, elle la fit rattacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front, & cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa derniere maladie. *Louis XIV* s'attendrit, & elle lui dit: *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon Roi.* Elle avoit un frere, dont la postérité subsiste. On forma sur la mort de cette favorite des soupçons de poison, que les malins courtisans firent retomber sur Madame de *Montespan*; mais c'étoit avec autant d'injustice que de méchanceté. La maladie dont Madame de *Fontagnes* mourut, est un accident trop commun dans les couches, dit *la Beaumelle*, pour le regarder comme la suite du poison. On lui appliqua ces deux vers de *Malherbe*:

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

FONTANINI, (Juste) savant archevêque d'Ancyre, & chanoine de l'église de Ste-Marie-Majeure, naquit, en *1666*, dans le duché de Frioul, & mourut à Rome en 1736, à 70 ans. Il n'y avoit presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. Sa *Biblioteca della Eloquenza Italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure & la plus ample, est celle qui a été donnée à Venise en 175..., 2 vol. in-4°, avec les notes d'*Apostolo-Zeno*, dans lesquelles ce savant & judicieux bibliographe a relevé une immensité d'erreurs & d'inexactitudes de *Fontanini*. II. Une *Collection des Bulles de Canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin. III. Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4°, à Rome, 1742: ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée & profane, & d'une bonne critique, &c... Il faut le distinguer de *Jacques* FONTANINI, auteur de l'*Historia obsidionis Rhodii.*

FONTANON, (Antoine) avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé, avec ordre, les Ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des Edits de nos Rois, depuis 1270 jusqu'à la fin du XVIe siecle*, temps où cet auteur florissoit; en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, morte

en 1591, à 37 ans, avoit une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers & en prose. Les plus connus sont: Un éloge de son sexe en vers, intitulé: *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4°, & *Il Floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'étoit donné. Elle s'appeloit *Modesto Pozzo*, & étoit mariée à un gentilhomme Vénitien nommé *Philippe Georgi*. Sa *Vie* a été écrite par *Nicolo Doglioni*.

I. FONTENAY, (Jean-Baptiste Blain de) peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre & une pension par ses talents. Il avoit, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs & les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paroissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, ni les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715, à 61 ans.

II. FONTENAY, (Pierre-Claude) Jésuite, né à Paris en 1683, mort à la Fleche en 1742, continua l'*Histoire* de l'Eglise Gallicane après la mort du P. *Longueval*, & donna les IXe & X^e^ vol. de cet ouvrage. Son style est moins coulant & moins historique que celui de son confrere; mais on y voit un homme qui connoît son sujet. Ce Jésuite étoit d'un caractere très-humain & très-affable; & il joignoit (dit le P. *Berthier*) à des manieres faciles toutes les vertus de son état. Il avoit travaillé au *Journal de Trevoux*.

FONTENAY, *Voy.* COLDORÉ.

FONTENELLE, (Bernard le Bovier de) naquit, le 11 février 1657, à Rouen, d'un pere avocat, & d'une mere, sœur du grand *Corneille*. Cet enfant, destiné à vivre près d'un siecle (dit l'abbé *Trublet*, qui nous fournira une partie de cet article), pensa à mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune *Fontenelle* fit ses études à Rouen, chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa, pour le prix des Palinods, une piece en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. *Fontenelle* passoit dès-lors pour un jeune homme accompli: il l'étoit, & du côté du cœur, & du côté de l'esprit. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, & promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature & la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; son nom, déjà célebre, l'y avoit précédé. Plusieurs pieces de vers, insérées dans le *Mercure Galant*, annoncerent à la France un poëte aussi délicat que *Voiture*, mais plus châtié & plus pur. *Fontenelle* avoit à peine 20 ans, lorsqu'il fit une grande partie des opéra de *Psyché* & de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 & 1679, sous le nom de *Thomas Corneille* son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, & jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil beaucoup plus favorable. Ils offrent de la littérature & de la philosophie, mais l'une & l'autre parées des charmes de l'esprit. La morale y est par-tout agréable, peut-être même trop, & le philosophe n'a pas assez écarté

le

le bel esprit. Cet ouvrage commença sa grande réputation; les ouvrages suivants la confirmerent. On rapportera le titre des principaux, suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chevalier d'Her...*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des Lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, & qu'elles sont le fruit d'une imagination froide & compassée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. C'est l'ouvrage le plus célebre de *Fontenelle*, & un de ceux qui méritent le plus de l'être. On l'y trouve tout entier : il y est tout ce qu'il étoit, philosophe clair & profond, bel esprit, fin, enjoué, galant, &c. Ce livre, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie : mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, & sur-tout la vérité; & que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ce qui pourra empêcher que la postérité ne mette *les Mondes* au rang de nos livres classiques, c'est qu'ils sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de *Descartes*. Quant au fond du systême de la pluralité *des Mondes*, plusieurs philosophes ne l'adoptent point; puisqu'il est prouvé, disent-ils, que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauroit subsister hors de la terre, qu'ils seroient brûlés dans *Vénus* & *Mercure*, glacés dans *Jupiter* & *Saturne*, que la lune n'a point d'atmosphere, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration & à la vie des êtres terrestres, &c. le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, & toutes les conséquences qu'on en tire en faveur de la pluralité des mondes, sont anéanties. III. *Histoire des Oracles*, 1687 : livre instructif & agréable, tiré de l'ennuyeuse compilation de *Vandale*, sur le même sujet. Cet ouvrage précis, méthodique, très-bien raisonné, & écrit avec moins de recherche que les autres productions de *Fontenelle*, a réuni les suffrages des philosophes & des gens de goût. Il fut attaqué, en 1707, par le Jésuite BALTUS, (*Voy.* ce mot). Son livre a pour titre : *Réponse à l'Histoire des Oracles*. *Fontenelle* crut devoir, par prudence, laisser cette réponse sans réplique, quoique son sentiment fût celui du P. *Thomassin*, homme aussi savant que religieux. On prétend que le Pere *Tellier*, confesseur de *Louis XIV*, ayant lu le livre de *Fontenelle*, peignit l'auteur à son pénitent comme un impie. Le marquis d'*Argenson* (depuis garde-des-sceaux) écarta, dit-on, la persécut on qui alloit éclater contre le philosophe. Le Jésuite auroit trouvé beaucoup plus à reprendre dans la *Relation de l'Ile de Bornéo*, dans le *Traité sur la Liberté*, & dans quelques autres écrits attribués à *Fontenelle*, & qui ne sont pas peut-être tous de lui. IV. *Poësies Pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces Pastorales soient mises, pour la naïveté & le naturel, à côté de celles de *Théocrite* & de *Virgile*; & ils ont raison. Les bergers de *Fontenelle*, disent-ils, sont des courtisans. Qu'on les appelle comme on voudra, répondent les partisans du poëte François; ils disent de très-jolies choses. Ces Pastorales peuvent être de mauvaises Eglogues; mais ce sont des poësies délicates. On convient qu'il y a plus d'esprit que de sentiment; mais si

on n'y trouve pas le style du sentiment, dit l'abbé *Trublet*, on y en trouve la vérité: le philosophe a bien connu ce qu'un berger doit sentir. C'est un nouveau genre pastoral, dit un des plus grands adversaires de *Fontenelle* (l'abbé *des Fontaines*), qui tient un peu du Roman, & dont l'*Astrée* de *d'Urfé*, & les comédies de l'*Amynte* & du *Pastor-Fido*, ont fourni le modele. Il est vrai que ce genre est fort éloigné du goût de l'antiquité : mais tout ce qui ne lui ressemble point, n'est pas pour cela digne de mépris. V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. *Fontenelle* en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, & donna chaque année un vol. de l'Histoire de cette compagnie. La Préface générale est un de ces morceaux qui suffiroient seuls pour immortaliser un auteur. Dans l'Histoire, il jette très-souvent une clarté lumineuse sur les matieres les plus obscures : faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues nouvelles ajoutées à celles des auteurs, soit par de nouvelles conséquences de leurs principes, soit par des applications de ces principes à d'autres sujets, soit même par de nouveaux principes plus étendus & plus féconds. Il n'y a personne qui l'ait égalé dans l'art de mettre en œuvre les matériaux de la physique & des mathématiques. Les *Eloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, & imprimés séparément en 2 vol., ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, & ont rendu tel leur auteur. Il loue d'autant mieux, qu'à peine semble-t-il louer. Il peint l'homme & l'académicien. Si ses portraits sont quelquefois un peu flattés; ils sont toujours assez ressemblants. Il ne flatte qu'en adoucissant les défauts, non en donnant des qualités qu'on n'avoit pas, ni même en exagérant celles qu'on avoit. Son style, élégant, précis, lumineux dans ces *Eloges*, comme dans ses autres ouvrages, a quelques défauts: trop de négligence, trop de familiarité; ici, une sorte d'affectation à montrer en petit les grandes choses : là, quelques détails puérils, indignes de la gravité philosophique; quelquefois, trop de rafinement dans les idées; souvent trop de recherches dans les ornements. Ces défauts, qui sont en général ceux de toutes les productions de *Fontenelle*, blessent moins chez lui qu'ils ne feroient ailleurs, non-seulement par les beautés tantôt frappantes, tantôt fines, qui les effacent; mais parce qu'on sent que ces défauts sont naturels en lui. Les écrivains qui ont tant cherché à lui ressembler, n'ont pas fait attention que son genre d'écrire lui appartient absolument, & ne peut passer, sans y perdre, par une autre plume. VI. L'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à *Corneille*, avec la *Vie* de ce célebre dramatique. Cette Histoire, très-abrégée, mais faite avec choix, est pleine d'enjouement; mais de cet enjouement philosophique, qui, en faisant sourire, donne beaucoup à penser. VII. *Réflexions sur la Poëtique du Théâtre*, & *du Théâtre Tragique* : c'est un des ouvrages les plus profonds, les plus pensés de *Fontenelle*, & celui peut-être où, en paroissant moins bel esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Eléments de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727: livre dans lequel les geometres n'ont gueres reconnu que le mérite de la forme IX. *Une Tragédie en prose & six Comédies*; les unes & les autres peu théâtrales, & dénuées de chaleur & de force comique. Elles sont pleines d'es-

prit, mais de cet esprit qui n'est saisi que par peu de personnes, & plus propres à être lues par des philosophes que par des lecteurs ordinaires. (*Voyez aussi l'article de* Catherine BERNARD, n° IX.) X. *Théorie des Tourbillons Cartésiens* ; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritoit d'en être. *Fontenelle* étoit grand admirateur de *Descartes* ; &, tout philosophe qu'il étoit, il défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. *Endymion*, pastorale ; *Thétis & Pelée*, *Enée & Lavinie*, tragédies-lyriques, dont la premiere est restée au théâtre. Il eut un rival dans *la Motte*, son ami, sur la scene lyrique & dans d'autres genres ; mais rival sans jalousie. C'est ce qui nous engage à placer ici le parallele ingénieux, que M. d'*Alembert* a fait des talents de ces deux écrivains. « Tous deux pleins de » justesse, de lumieres & de rai- » son, se montrent par-tout supé- » rieurs aux préjugés, soit philo- » sophiques, soit littéraires. Tous » deux les combattent avec une » timidité modeste, dont le sage a » toujours soin de se couvrir en » attaquant les opinions reçues : » timidité que leurs ennemis appe- » loient *douceur hypocrite*, parce que » la haine donne à la prudence le » nom d'astuce, & à la finesse ce- » lui de fausseté. Tous deux ont » porté trop loin leur révolte » contre les Dieux & les lois du » Parnasse : mais la liberté des opi- » nions de *la Motte*, semble tenir » plus intimement à l'intérêt per- » sonnel qu'il avoit de les soute- » nir ; & la liberté des opinions de » *Fontenelle*, à l'intérêt général, » peut-être quelquefois mal en- » tendu, qu'il prenoit au progrès » de la raison dans tous les gen- » res. Tous deux ont mis dans » leurs écrits cette méthode si sa- » tisfaisante pour les esprits justes, » & cette finesse si piquante pour » les juges délicats. Mais la finesse » de *la Motte* est plus développée, » celle de *Fontenelle* laisse plus à » deviner à son lecteur. *La Motte*, » sans jamais en trop dire, n'ou- » blie rien de ce que son sujet lui » présente, met habilement tout » en œuvre, & semble craindre » de perdre par des retenues trop » subtiles quelques - uns de ses » avantages. *Fontenelle*, sans jamais » être obscur, excepté pour ceux » qui ne méritent pas même qu'on » soit clair, se ménage à la fois le » plaisir de sous-entendre, & ce- » lui d'espérer qu'il sera pleine- » ment entendu par ceux qui en » sont dignes. Tous deux, peu » sensibles aux charmes de la poë- » sie & à la magie de la versifi- » cation, ont cependant été poëtes » à force d'esprit ; mais *la Motte* » un peu plus souvent que *Fonte-* » *nelle*, quoique *la Motte* eût fré- » quemment le double défaut de la » foiblesse & de la dureté, & que » *Fontenelle* eût seulement celui de » la foiblesse ; c'est que *Fontenelle* » dans ses vers est presque tou- » jours sans vie, & que *la Motte* » a mis quelquefois dans les siens » de l'ame & de l'intérêt. L'un & » l'autre ont écrit en prose avec » beaucoup de clarté, d'élégance, » de simplicité même ; mais *la Motte* » avec une simplicité plus naturel- » le, & *Fontenelle* avec une simpli- » cité plus étudiée : (car la simpli- » cité peut l'être, & dès-lors elle » devient maniere, & cesse d'être » modele). Ce qui fait que la sim- » plicité de *Fontenelle* est maniere, » c'est que pour présenter sous une » forme plus simple, ou des idées » fines, ou même des idées gran- » des, il tombe quelquefois dans » l'écueil dangereux de la familia- » rité du style, qui contraste &

» qui tranche avec la délicatesse » ou la grandeur de sa pensée ; » disparate d'autant plus sensible, » qu'elle paroît affectée par l'auteur : au lieu que la familiarité » de *la Motte* (car il y descend aussi » quelquefois,) est plus sage, plus » mesurée, plus assortie à son sujet, & plus au niveau des choses » dont il parle. *Fontenelle* fut supérieur par l'étendue des connoissances, qu'il a eu l'art de faire » servir à l'ornement de ses écrits, » qui rend sa philosophie plus intéressante, plus instructive, plus » digne d'être retenue & citée ; » mais *la Motte* fait sentir à son lecteur que pour être aussi riche, & » & aussi bon à citer que son ami, » il ne lui a manqué, comme l'a dit » *Fontenelle* même, que *deux yeux* « & de l'étude ». (*Voy.* aussi le *Parallele* de ces deux hommes célebres, vus dans la société, article HOUDAR.) XII. Des *Discours moraux & philosophiques* ; des *Pieces fugitives*, dont la poësie est foible ; des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, &c. Tous ces différents Ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12, (à l'exception des écrits de géométrie & de physique) sous le titre d'*Œuvres diverses*. On en avoit fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol. 1728 ; l'autre in-4° 3 vol. 1729, ornées toutes deux de figures gravées par *B. Picart*. Les curieux les recherchent ; mais elles sont beaucoup moins complettes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi *Fontenelle* qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences & Arts*, par *Thomas Corneille*... Ce philosophe aimable, ce savant bel esprit, digne de toutes les académies, fut de celle des sciences, des belles-lettres, de l'académie Françoise, & de plusieurs autres compagnies littéraires de France & des pays étrangers. « A son entrée dans la carrie» re des lettres, (dit M. le D. de » *Nivernois*, qui a peint *Fontenelle* » en beau, sans parler de ses défauts) la lice étoit pleine d'athletes couronnés ; tous les prix » étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées : il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité : *Fontenelle* osa y aspirer, & il l'obtint. Semblable à » ces chefs-d'œuvres d'architecture, qui rassemblent les trésors » de tous les ordres, il réunit l'élégance & la solidité, la sagesse » & les grâces, la bienséance & la » hardiesse, l'abondance & l'économie ; il plaît à tous les esprits, » parce qu'il a tous les mérites : » chez lui le badinage le plus léger » & la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie » la plus enjouée & ceux de la morale la plus insinuante, les grâces de l'imagination, & les résultats de la réflexion, tous ces » effets de causes presque contraires, se trouvent quelquefois » fondus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les » oppositions les plus heureuses, » contrastées avec une intelligence » supérieure... Il ne se contente » pas d'être métaphysicien avec » *Malebranche*, physicien & géometre avec *Newton*, législateur » avec le czar *Pierre*, homme d'état avec d'*Argenson* ; il est tout » avec tous ; il est tout en chaque » occasion : il ressemble à ce métal » précieux, que la fonte de tous » les métaux avoit formé ». Peu de savants ont eu plus de gloire, & en ont joui plus long-temps que *Fontenelle*. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, il n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut, de la vieillesse, que la surdité &

l'affoibliffement de la vue : encore cet affoibliffement ne fe fit fentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Les facultés de fon ame fe foutinrent encore mieux que celles de fon corps. Il y eut toujours de la fineffe dans fes penfées, du tour dans fes expreffions, de la vivacité dans fes réparties, même jufque dans fes derniers moments. Il mourut le 9 janvier 1757, à cent ans moins un mois, avec cette férénité d'ame qu'il avoit montrée pendant tout le cours de fa vie. *Voilà*, dit-il, *la premiere mort que je vois.* Son médecin lui ayant demandé s'il fouffroit: il répondit : *Je ne fens qu'une difficulté d'être.* Aucun homme de lettres n'a joui de plus de confidération dans le monde; il la devoit à la fageffe de fa conduite & à la décence de fes mœurs, autant qu'à fes ouvrages. Il portoit dans la fociété, de la douceur, de l'enjouement, & autant de politeffe que d'efprit. Supérieur aux autres hommes, il ne montroit point fa fupériorité; il favoit les fupporter, comme s'il n'eût été que leur égal. *Les hommes font fots & méchants*, difoit-il quelquefois; *mais tels qu'ils font, j'ai à vivre avec eux*; *& je me le fuis dit de bonne heure.* On lui demandoit un jour : « Par quel art il s'étoit fait « tant d'amis & pas un ennemi » ; *Par deux axiômes*, répondit-il : *Tout eft poffible*, *& Tout le monde a raifon.* — JUSTICE & JUSTESSE étoit fa devife. Ses amis lui reprocherent plufieurs fois *de manquer de fentiment*: il eft vrai qu'il n'étoit pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié ; mais il faifoit par raifon & par principes, ce que d'autres font par fentiment & par goût. Si fon amitié n'étoit pas fort tendre, ni fort vive, elle n'en étoit que plus égale & plus conftante. Il mettoit dans le commerce tout ce qu'on peut exiger d'un honnête-homme, d'un galant-homme, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux. En amour, il étoit plus galant que tendre : il vouloit paroître aimable, mais fans aucun defir férieux d'aimer, ni d'être aimé. Quoiqu'il n'ait pas fenti l'amour, ni même aucune autre paffion, il les connoiffoit bien toutes ; & c'eft parce qu'il les connoiffoit, qu'il chercha à s'en défendre. L'un des fucceffeurs de *Fontenelle*, dans la place de fecrétaire de l'académie des fciences, M. le marquis de *Condorcet*, s'eft fait un devoir de le juftifier de la froide apathie qu'on lui a reprochée. « Il » fortoit, dit-il, pour les autres, » de cette négligence, de cette pa» reffe qu'il fe croyoit permis d'a» voir pour fes propres intérêts. » Son amitié étoit vraie & même » active. Il connoiffoit fur-tout » les peines de la fenfibilité, & il » avoua qu'elles étoient les plus » cruelles qu'il eût éprouvées, » quoique les injuftices qu'il avoit » fouvent effuyées dans la car» riere des lettres, euffent fait fen» tir bien vivement les peines de » l'amour-propre à un homme qui » auroit été moins philofophe. Il » favoit obliger fes amis à leur in» fu, (difoit-il un jour avec plai» fir à l'un d'eux,) & leur laiffer » croire qu'ils ne devoient qu'à » eux-mêmes, ce qu'il tenoit de » fon crédit, & de la jufte confi» dération qu'il avoit obtenue. Ce » defir d'obliger ne l'abandonna » pas dans les dernieres années » de fa vie, & furvécut même à » l'affoibliffement de fa mémoire » & de fes organes. Un de fes amis » lui parloit un jour d'une affaire » qu'il lui avoit recommandée : *Je* » *vous demande pardon*, lui dit Fon» tenelle, *de n'avoir pas fait ce que* » *je vous ai promis.* — *Vous l'avez* » *fait*, répondit fon ami, *vous*

» avez réussi, je viens vous remercier. — Eh bien, dit Fontenelle, » je n'ai point oublié de faire votre » affaire; mais j'avois oublié que je » l'eusse faite. Cependant on a cru » Fontenelle insensible, parce que » sachant maîtriser les mouvements de son ame, il se conduisoit d'après son esprit, toujours juste & toujours sage. D'ailleurs, il avoit consenti sans peine » à conserver cette réputation d'insensibilité; il avoit souffert les » plaisanteries de ses sociétés sur sa » froideur, sans chercher à les détromper; parce que, bien sûr » que ses vrais amis n'en feroient » pas la dupe, il voyoit dans cette » réputation un moyen commode » de se délivrer des indifférents, » sans blesser leur amour-propre ». L'ambition n'eut jamais aucune prise sur *Fontenelle*; il en avoit vu les funestes effets dans le cardinal *du Bois*, qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un lui parlant un jour de la grande fortune que ce ministre avoit faite, pendant que lui, qui n'étoit pas moins aimé du prince-régent, n'en avoit fait aucune: *Cela est vrai*, répondit le philosophe; *mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal* du Bois *vînt me consoler.* Le duc d'*Orléans* avoit voulu le nommer président perpétuel de l'academ. des sciences. Lorsque ce prince parla de ce projet à *Fontenelle*: *Monseigneur*, répondit-il, *ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux.* Cependant cette place lui convenoit, autant par son caractere que par son esprit. Ami de l'ordre comme d'un moyen de conserver la paix; aimant la paix comme son premier besoin, il chérissoit trop son repos pour abuser de l'autorité. Sa modération, en faisant son bonheur, a sans doute contribué beaucoup à sa bonne santé & à sa longue vie. Ennemi des agitations inséparables des voyages, autant qu'ami de la vie sédentaire, il disoit ordinairement que *le Sage tient peu de place & en change peu.* Il possédoit le talent, si rare dans la conversation, de savoir bien écouter. Les beaux parleurs, soit gens d'esprit & à pensées, soit d'imagination & à saillies, se plaisoient beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Un jour Madame d'*Argenton*, mere du chevalier d'*Orléans*, grand prieur de France, soupant en grande compagnie chez le duc d'Orléans régent, & ayant dit quelque chose de très-fin, qui ne fut pas senti, s'écria: *Ah! Fontenelle, où es-tu?* Elle faisoit allusion au mot si connu: *Où étois-tu*, Crillon? *Fontenelle*, malgré son extrême politesse, ne pouvoit s'empêcher quelquefois de faire connoître qu'on abusoit de sa bonté. Les gens du monde, frivoles lors même qu'ils sont curieux, parce qu'ils ne le sont que par vanité, voudroient qu'on leur expliquât tout en peu de mots & en peu de temps. *En peu de mots*, répondit un jour *Fontenelle? J'y consens*; *mais en peu de temps, cela m'est impossible. Au reste, que vous importe de savoir ce que vous me demandez.* Un discoureur, qui ne disoit que des choses triviales, & qui néanmoins les disoit du ton & de l'air dont à peine auroit-on droit de dire les choses les plus rares & les plus exquises, d'un ton & d'un air qui commandoient l'attention, adressoit un jour la parole à *Fontenelle.* Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur. *Tout cela est très-vrai, Monsieur*, lui dit-il, *très-vrai: je l'avois même entendu dire à d'autres.* Quand *Fontenelle* avoit dit son sen-

timent & ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, & alléguoit, pour couvrir son refus, qu'il avoit une mauvaise poitrine. *Belle raison*, s'écria un jour un disputeur éternel, *pour étrangler une dispute qui intéresse toute la compagnie.* La fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans biens, il devint riche pour un homme-de-lettres, par les bienfaits du roi, & par une économie sans avarice. Il ne fut économe que pour lui-même. Il donnoit, il prêtoit, même à des inconnus. Un des points de sa morale étoit, qu'*il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire.* Plusieurs traits de bienfaisance prouvent que les personnes qui lui ont prêté ce principe affreux, qu'*il faut pour être heureux avoir l'estomac bon & le cœur mauvais*, l'ont calomnié indignement. (*Voyez* II. ST-PIERRE) S'il manqua de religion, comme l'insinue l'auteur du *Dictionnaire Critique*, il eut les principales vertus de la religion (ce qui à la vérité ne suffit pas); il la respecta; il avouoit que *la Religion Chrétienne étoit la seule qui eût des preuves.* Ce témoignage, & l'exactitude avec laquelle il en remplissoit les devoirs, nous empêchent de hasarder des soupçons quelquefois téméraires, & souvent peu favorables à la religion, dans l'esprit de ceux qui cherchent des autorités pour justifier leur impiété. On trouvera de plus amples détails sur *Fontenelle*, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, par M. l'abbé *Trublet*, Amsterdam, in-12, 1761. Cet écrivain ingénieux préparoit une *Vie* complette de son illustre ami. Il eut la bonté de revoir cet article avant que nous le livrassions à l'impression. *Voy.* aussi son *Eloge*, par *le Cat.*

FONTETE. *Voyez* II. FEVRET.

FONTEVRAULD (l'Ordre de) *Voyez*. ARBRISSEL.

FONTIUS (Barthélemi), natif de Florence, se fit estimer de *Pic de la Mirandole*, de *Marsile Ficin*, de *Jérôme Donato*, & des autres habiles écrivains de son siecle. *Matthias Corvin*, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, & lui donna la direction de la fameuse bibliothéque de Bude. Les écrits de *Fontius* sont: un *Commentaire* sur *Perse*, & des *Harangues*; le tout recueilli & imprimé à Francfort, in-8°, 1621.

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de), joua un rôle dans la conspiration de *Cinq-Mars*. On fait que celui-ci avoit excité *Gaston*, duc d'*Orléans*, à la révolte. Ce prince envoya *Fontrailles* en Espagne, pour traiter avec cette couronne. L'émissaire s'adressa au comte-duc d'*Olivarès*, qui, pressé par ses continuelles instances, lui promit *de faire aller le conseil d'Espagne à la Françoise, c'est-à-dire en poste*, contre l'usage de la nation. Le traité, signé le 13 Mars 1642, par *Olivarès*, au nom du roi d'Espagne, & par *Fontrailles*, au nom de *Gaston*, tendoit à perdre le cardinal de *Richelieu* & à troubler la France, quoiqu'on le colorât du prétexte de faire une paix durable entre les deux couronnes. A peine *Fontrailles* fut-il de retour en France, que le complot fut découvert; il se sauva en Angleterre, d'où il revint après la mort du cardinal. Il mourut en 1677, dans un âge assez avancé.

FOOT (Samuel), célebre comédien Anglois, appelé par ses compatriotes l'*Aristophane d'Angleterre*, naquit en 1717 à Truro dans

le comté de Cornouaille, d'une famille très-honnête. Son talent pour la scene comique l'engagea à former une troupe & à se montrer en public; il eut tous les suffrages. Ayant fait une partie de chasse avec le feu duc d'*Yore*, il fut jeté par son cheval, & eut le malheur de se casser la jambe. Le duc, touché de cet accident, obtint du roi, pour *Foot*, le droit de jouer la comédie sur le théâtre de Hay-Market, depuis le 15 mai jusqu'au 15 septembre. Ce fut alors que *Foot* agrandit son théâtre, qui jusqu'alors avoit été fort petit. Il mourut à Douvres, le 22 octobre 1777, à 60 ans, d'une attaque d'apoplexie, lorsqu'il se préparoit à passer en France. Une heure avant son départ pour ce dernier voyage, il considéra, avec une attention attendrissante, le portrait du fameux acteur *Weston*, son ami, qu'il avoit dans son cabinet, & il s'écria, les larmes aux yeux : *Pauvre Weston !* A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'il ajouta sur le même ton : *Dans peu de temps, on dira aussi : PAUVRE FOOT !* Son pressentiment ne le trompa point : l'Angleterre perdit un homme d'une imagination agréable, & un acteur qui rendoit la nature avec beaucoup de vérité.

FOPPENS (Jean-François), professeur de théologie à Louvain, chanoine & archidiacre de Malines, mort le 16 juillet 1761, à 72 ans, se fit respecter par ses vertus & son érudition. On a de lui: I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4°.; recueil dans lequel il a fait entrer les ouvrages d'*Aubert* le *Mire*, de *François Swertius* & de *Valere André*, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, & continué la *Bibliothèque Belgique* depuis vers 1640, où finit celle de *Valere André*, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé & mérite de l'être à bien des égards : on y desireroit un peu plus de critique & d'exactitude. II. Une édition du *Recueil Diplomatique d'Aubert* le *Mire*, Bruxelles, 1728, 2 vol. in-fol. enrichie de nouvelles notes & de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à *Aubert* le *Mire*. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatûs Antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°. IV. *Historia Episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°. V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii, ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12; ouvrage en vers, avec des notes historiques en prose.

I. FORBÈS (Jean), écossois, professeur de théologie & d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberden, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques & théologiques*, qu on trouve dans la collection de ses œuvres, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine Chrétienne, remarque les différentes circonstances qui, selon lui, y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de cet ouvrage, estimé des Protestants. Son pere (*Patrice*), évêque d'Aberden, mort en 1635, donna un *Commentaire* sur l'Apocalypse, in-4°. 1646.

II. FORBÈS (Guillaume), né à Aberden en Ecosse, vers l'an 1585, professa la théologie dans sa patrie, & fut élu pasteur d'Edimbourg. Mais comme il soutenoit le droit des Episcopaux contre les presbytériens, il déplut au peuple, & fut obligé de se retirer. Il y revint bientôt après.

Charles I ayant érigé Edimbourg en évêché, pourvut *Forbès* de ce siége. Ce théologien s'est fait un nom par ses *Considerationes modestæ Controversiarum*, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut, dans sa 49e année, en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion Romaine. « *Guillaume Forbès* (dit le P. *Niceron*) étoit » très-bon dialecticien, & il pos- » sédoit parfaitement les contro- » verses, à quoi il avoit d'abord » eu lieu de s'appliquer & de » s'exercer en Prusse, en Polo- » gne & en Allemagne, où se trou- » voient tant de partis divisés de » sentiments au sujet de la reli- » gion. Par un principe très- » louable, il retrancha des dis- » putes tout ce qu'il croyoit n'ê- » tre point absolument essentiel » à la religion; interprétant fa- » vorablement, & modifiant les » termes qui, mal-entendus, fai- » soient souvent le seul objet des » controverses; convenant de ce » qui pouvoit être toléré de part » & d'autre; abhorrant sur-tout » ce zèle faux & amer des exécu- » tions & autres peines employées » par rapport à la religion, con- » tre ceux qui different de senti- » ments, & que l'on prétend par-là » ramener aux nôtres. *Forbès* re- » gardant ces moyens comme éga- » lement contraires à l'esprit & au » vrai bien du Christianisme, s'é- » toit flatté de concilier tous les » différents partis qui divisent la » religion Chrétienne. Mais, com- » me il est mort à l'âge de 49 ans » seulement, on conçoit qu'il ne » vécut pas assez pour travailler & » avancer ce grand projet.... L'une » des premieres causes & des plus » essentielles de ces divisions ré- » gnantes, est, comme le disoit » *Isaac Casaubon*, cité par *Forbès*: » *Disputare malumus, quàm piè vi-* » *vere*. Aussi *Forbès*, qui souhaitoit » avec ardeur cette unanimité si » desirable dans les sentiments de » la religion, répétoit souvent ces » mots, *Pauca esse credenda, multa* » *agenda*. Ce n'est pas qu'il fût » persuadé que les articles de la » religion qu'il faut croire, dussent » être regardés comme indifférents, » ou réduits presqu'à rien, & qu'on » en dût négliger la connoissance; » il étoit lui-même un exemple » du contraire ». Il ne manquoit à *Forbès* qu'un peu de philosophie pour le dégager de plusieurs idées embarrassées, & pour donner à ses pensées & à son style plus de clarté & de netteté.

III. FORBÈS, (N...) lord président des assises d'Edimbourg, mort au milieu de ce siecle, est connu en France par les traductions qu'a publiées le P. *Houbigant*, de ses *Pensées sur la Religion*, de sa *Lettre à un Evêque*, &c. Lyon 1769, in-8°. Ces écrits ont eu chez nous un succès médiocre.

I. FORBIN, (Toussaint de) plus connu sous le nom de *Cardinal* de JANSON, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille & de Beauvais. *Louis XIV*, connoissant le talent singulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. *Jean Sobieski*, qui dut en partie, à son crédit, le trône de cette aristocratie, lui en marqua sa reconnoissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous *Innocent XII* & sous *Clement XI*, il traita avec tant de sagesse les affaires de la France, qu'il fut honoré, en 1706, de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris le 24 mars 1713, à 83 ans. C'étoit un homme de sens & d'esprit, qui avoit le jugement sûr & la répartie vive & prompte. Il fut un des plus ardents

ardverſaires de l'*Apologie des Caſuiſtes*. Nous avons une excellente *Cenſure* qu'il publia contr'elle, étant évêque de Digne.

II. FORBIN, (François-Touſſaint de) neveu du précédent, plus connu ſous le nom de *Comte* de *Roſemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ſes ennemis. Il y rentra enſuite; mais ayant été bleſſé à la bataille de la Marſaille en 1693, il fit vœu de ſe faire religieux à la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frere *Arſene*, & fut envoyé à Buon-Solazzo en Toſcane, pour y établir l'eſprit primitif de Citeaux. Il y mourut ſaintement en 1710. On a publié la *Relation* édifiante *de ſa vie & de ſa mort*, traduite de l'italien en françois, in-12, par l'abbé *Maupertuy*.

III. FORBIN, (Claude chevalier de) commença, dès ſa premiere jeuneſſe, à ſervir ſur mer ſous le commandeur de *Forbin-Gardane*, ſon parent, & il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laiſſé, en 1686, par le chevalier de *Chaumont*, il ſe ſignala le long des côtes d'Eſpagne. Sur la fin de l'année 1703, eſcortant une flotte marchande, il courut le plus grand danger. Une tempête affreuſe le força de ſe retirer dans le port de Roſe. Etant radoubé, & ayant appris que les deux bâtiments les plus richement chargés de la flotte s'étoient retirés à Barcelone, il partit pour les aller joindre, & les conduire au levant. Arrivé à Barcelone, il donna l'exemple du plus noble déſintéreſſement. Un corſaire Fleſſinguois, qui s'étoit emparé d'un navire François avec une riche cargaiſon, avoit été également forcé par la tempête de relâcher à ce port, où il étoit aſſuré d'être fait priſonnier de guerre avec tout ſon équipage. Pour éviter ce malheur, il s'engagea de rendre la priſe au patron François, s'il conſentoit à arborer le pavillon de France en entrant dans le port. Le vice-roi ayant été inſtruit de l'artifice, confiſca le navire, & fit mettre le Fleſſinguois aux fers; mais en même-temps, voulant reconnoître les ſervices que *Forbin* avoit rendus au roi d'Eſpagne dans le golfe Adriatique, il lui dit qu'il renonçoit à ſes droits, & qu'il lui faiſoit l'abandon de cette priſe. *Forbin* pénétré de reconnoiſſance, & ne voulant pas céder en généroſité au vice-roi, fit ſigne au patron de s'approcher, & lui dit : *Monſieur* Jacques, *S. Excellence m'a fait préſent de votre navire & de ſa cargaiſon. Quand j'en ai ſollicité la reſtitution, je ne prétendois pas m'en enrichir. Je vous rends le tout avec la même généroſité qu'on me l'a donné.* Ce ſacrifice montoit à 30,000 piaſtres. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaiſſeaux, une eſcorte ennemie, forte de ſix vaiſſeaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troiſieme, & diſperſa le reſte. Devenu chef-d'eſcadre, il diſſipa dans les mers du Nord, différentes flottes Angloiſes deſtinées pour la Moſcovie. A ſon retour, il battit, avec *du Guai Trouin*, une autre flotte Angloiſe. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des miniſtres, l'ayant obligé de quitter le ſervice, il ſe retira, vers 1710, auprès de Marſeille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. *Forbin* mérita la confiance de *Louis XIV* & l'eſtime de la nation, par ſa bravoure, & par ſon application à remplir ſes devoirs. Il s'attachoit à ceux qui ſervoient ſous lui, & ne laiſſoit point échapper l'occaſion de les

faire connoître à la cour. *Louis XIV* rendit, dans une circonstance particuliere, un hommage bien flatteur à la générosité de *Forbin.* Cet officier avoit obtenu en 1689 une récompense du roi pour s'être distingué dans une action d'éclat. *Forbin* alla faire ses remerciements au prince, comme il sortoit de la messe. Mais cet homme illustre, moins occupé de sa propre gloire que de celle de *Jean Bart*, qu'on sembloit avoir oublié, osa représenter au roi que ce brave homme ne l'avoit pas servi avec moins de valeur & moins de zele que lui. Le roi s'arrêta, & s'étant tourné vers *Louvois*, qui étoit à son côté: *Le Chevalier de Forbin*, lui dit-il, *vient de faire une action bien généreuse, & qui n'a guere d'exemples dans ma cour... Louis XIV*, l'ami & le juge des grands-hommes, se plaisoit à interroger le chevalier de *Forbin* sur la maniere dont il se conduisoit dans les abordages, & comment il disposoit ses attaques. Après le détail qu'il fit d'une de ses plus glorieuses expéditions : *Avouez*, lui dit le roi, *que mes ennemis doivent vous craindre beaucoup.* — SIRE, lui répliqua *Forbin*, *ils craignent les armes de V. M.....* Malgré cet accueil flatteur, cet officier eut des désagréments. Comme il étoit quelquefois contrevenu aux ordres qu'on lui avoit donnés, il avertit, dans ses mémoires, ceux qui veulent parvenir dans le service, de s'attacher essentiellement à ces deux maximes : 1°. De ne se mêler jamais que de ce qui est de leur emploi ; 2°. D'obéir aveuglément aux ordres qu'ils auront reçus, quelque opposés qu'ils paroissent à leur sens particulier, parce que les ministres ont des vues supérieures qu'il n'est jamais permis d'approfondir. Ce conseil doit d'autant plus faire d'impression, donné par *Forbin*, qu'il avoit la tête d'un général & la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singuliere dans ces *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par *Reboulet.*

FORBISHER, (Martin) célebre navigateur, né à Devonshire, se distingua de bonne heure par ses courses maritimes. La reine *Elizabeth* l'envoya avec trois navires, en 1575, pour chercher le détroit que l'on croyoit être entre les mers du Nord & du Sud, & qui devoit servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Le 18 juin de la même année, il mit à la voile à Harwick ; le 9 août, il trouva un détroit au 63e degré de latit., & il lui donna son nom. Le froid empêcha *Forbisher* de passer plus avant. Deux ans après, il entreprit encore le même voyage, dans le dessein de le pousser plus loin ; mais il trouva les mêmes obstacles. Il rapporta seulement de son voyage une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermeroient de l'or & de l'argent ; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, & l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral *Howard* le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avoit données en 1588, dans un combat entre la flotte Angloise & la flotte Espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance ; mais *Forbisher* y fut blessé, & mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

FORCADEL, (Etienne) FORCATULUS, professeur en droit à

Toulouse, étoit de Beziers, & mourut en 1554. Ses écrits consistent en *Poësies Latines & Françoises*, 1579, in-8°, les unes & les autres très-médiocres; en *Livres de Droit*, un peu moins mauvais; & en Histoires, entr'autres, *De Gallorum imperio & Philosophiâ*, in-4°, de 1569. Ce traité est plein d'érudition, mais d'une érudition choisie par un savant trop crédule & sans goût... Il avoit pour frere *Pierre* FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction françoise d'*Euclide* & de la *Géométrie* d'*Oronce Finé*, & une *Arithmétique* en 4 livres.

I. FORCE, (Jacques Nompar de Caumont duc de la) fils de *François* seigneur de *la Force*, qui fut tué dans son lit, avec *Armand* son fils aîné, pendant le massacre de la *St Barthelemi*. *Jacques*, qui n'avoit que 9 ans, & qui étoit couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son pere & celui de son frere, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Memoires* conservés en sa maison, & cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous *Henri IV*, & servit ensuite les réformés contre *Louis XIII*, surtout au siége de Montauban, en 1621. L'année d'après, *la Force* s'étant soumis au roi, fut fait maréchal de France, lieutenant-général de l'armée de Piémont, & son marquisat érigé en duché. Comme par traité il toucha deux cents mille écus, les Huguenots se plaignirent de lui, comme d'un traître, qui les sacrifioit à son ambition & à son avarice. Mais leurs plaintes étoient injustes. Le bâton de maréchal étoit dû à ses services, & l'argent étoit moins le prix d'un perfide qui se vend, qu'un dédommagement des charges dont le roi l'avoit dépouillé. *La Force* prit Pignerol, & défit les Espagnols à Carignan, en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, & prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie, l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importants à l'état, & mourut plein de jours & de gloire, en 1652, à 89 ans. Ce n'étoit pas, suivant l'abbé *le Gendre*, le général le plus renommé de son siecle; mais ce n'étoit pas aussi le moins habile.

II. FORCE, (Armand-Nompar de Caumont, duc de la) fils du précédent, & maréchal de France comme lui, fut moins estimé que son pere. Il obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les Huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 Impériaux, & prit prisonnier *Colloredo* leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675 à 95 ans. Une longue vie étoit, ce semble, le partage de cette famille illustre. *Voyez* XXI LOUIS, & MELON.

III. FORCE, (Charlotte Rose de Caumont de la) de l'académie de *Ricovrati* de Padoue, étoit petite-fille de *Jacques* de *la Force*, & mourut en 1724 à 70 ans. Elle a illustré le Parnasse François par ses vers, & la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Epître* à Madame de *Maintenon*, & un *Poëme* dédié à la princesse de *Conti*, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination, ni de génie. On connoît d'elle dans le second genre: I. L'*Histoire secrette de Bourgogne*, en 2 vol. in-12; roman assez bien écrit, Paris 1691. II. Celle *de Marguerite de Valois*, en 4 vol. in-12, Paris 1719. III. *Les Fées, Contes des Contes*, sans nom

d'auteur, in-12. IV. *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, vol. in-12. V. *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit gueres. Le fond de presque tous les ouvrages de Mademoiselle de *la Force* est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avoit épousé en 1687 *Charles* de *Brion*; mais leur mariage fut déclaré nul au bout de 10 jours.

IV. FORCE, *Voy.* PIGANIOL de la...

FOREIRO, (François) en latin *Forerius*, Dominicain de Lisbonne, mort au couvent d'Almeieda, le 10 janvier 1587, fut un des trois *Théologiens* choisis pour travailler au *Catéchisme du Concile de Trente*, où il avoit fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands Critiques.... Voyez* FOSCARARI.

I. FOREST, (Pierre) savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia & pratiqua la médecine en Italie, en France & dans les Pays Bas, où il mourut en 1597, à 75 ans. On a de lui des *Observations sur la Médecine*, 6 vol. in-fol. à Francfort, 1623, & d'autres ouvrages estimés de son temps.

II. FOREST, (Jean) peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, à 76 ans, étoit un excellent paysagiste, & joignoit à ce talent beaucoup d'esprit & un caractere plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où *Pierre-François Mola* lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; & il étudia le coloris dans les ouvrages du *Titien*, du *Giorgion* & des *Bassan*. *Forest* avoit beaucoup de goût pour la lecture. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumiere, de savantes oppositions de clair & d'ombre, un style élevé, de beaux sites, & des figures bien dessinées.

III. FOREST, (La) *Voyez* II CLERC.

FORESTI *ou* FORESTA, (Jacques-Philippe de) est plus connu sous le nom de *Philippe* de *Bergame*, sa patrie. Il entra dans l'ordre des Augustins, & s'y fit un nom. Il mourut à Bergame le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique*, depuis *Adam* jusqu'en 1503, & continuée depuis jusqu'en 1535; Paris, 1535, in-f°. Elle eut beaucoup de cours dans le siecle de l'auteur; elle ne le méritoit gueres. Si l'on excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de *Foresta*: I. *Confessionale* ou *Interrogatorium*; Venise, 1487, in-fol. II. Un *Traité des Femmes illustres*; Ferrare, 1497, in-fol. en latin.

FORESTIER, (Pierre) savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 vol. d'*Homélies*; & de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des Indulgences & des Jubilés*, in-12.

FORGEAU, (St.) *Voyez* FERREOL.

FORGES, *Voyez* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE, (Pierre) habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui & *Chamier* qui dresserent le fameux *Edit de Nantes*... Il ne faut pas le confondre avec *Germ.* FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des*

personnes & des choses ecclésiastiques & décimales; à Rouen, 1625, petit in-8°.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape *Etienne V*, le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. *Formose*, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné *Arnoul*, empereur. *Etienne VI*, successeur de *Formose*, après le court pontificat de *Boniface VI*, fit déterrer son corps, & le fit apporter au milieu d'un concile assemblé pour le condamner. On le mit dans le siége pontifical, revêtu de ses ornements, & on lui donna un avocat pour répondre en son nom. Alors *Etienne*, parlant au cadavre comme s'il eût été vivant : *Pourquoi*, lui dit-il, *Evêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siége de Rome?* L'évêque de Porto, ne parlant que par la bouche de son avocat, ne put manquer d'être condamné. On le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa 3 doigts, ensuite la tête, & on le jeta dans le Tibre. *Jean IX* assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par *Etienne VI*, & rétablit la mémoire de *Formose*... Voyez ETIENNE VI.

FORNARI, (Marie-Victoire) née à Gènes en 1562, fut mariée à *Ange Strate*, de qui elle eut trois garçons & deux filles, qui tous embrasserent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des Annonciades-Célestes, & mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617, à 55 ans. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu-de-ciel, & le manteau de même : c'est delà qu'elles ont tiré leur nom de *Célestes*.

I. FORSTER, (Jean) théologien Protestant, né à Ausbourg en 1495, ami de *Reuchlin*, de *Mélanchon* & de *Luther*, enseigna l'Hébreu avec réputation à Wittemberg, & y mourut en 1556, à 61 ans. On a de lui un excellent *Dictionnaire Hébraïque*; Bâle, 1564, in-fol... Il est différent d'un autre *Jean* FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe & Jérémie*, en 3 vol. in-4° ; & *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

II. FORSTER, (Valentin) est auteur d'une *Histoire de Droit*, en latin, avec les *Vies des plus célebres Jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivoit... Nous avons eu, dans ce siecle, un 4e FORSTER (*Nathanaël*), qui a donné une *Bible Hébraïque* sans points; Oxford, 1750, 2 vol. in-4°: édition estimée.

FORSTNER, (Christophe) savant Allemand, né en 1598, mourut en 1667, à 69 ans, & publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où *Jean Cornaro*, doge de Venise, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de *St Marc*. *Forstner* vint ensuite en France, & retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paroître tant de prudence & de capacité, que le comte du *Trautmandorf*, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui : I. *De principatu Tiberii*. II. *Notæ politicæ ad Tacitum*.

III. Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, &c. &c.

FORT, (François le) d'une famille patricienne de Genève, naquit dans cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel Allemand au service du *Czar*. *Le Fort* étoit d'une physionomie heureuse, hardi, entreprenant, généreux; il parloit assez bien 4 ou 5 langues. Il n'étoit point savant; mais il avoit beaucoup vu, avec le talent de bien voir. *Pierre* le Grand, qui avoit formé le dessein de ranimer sa nation, le vit & l'aima. Les plaisirs (dit l'auteur de l'Histoire de cet empereur) commencerent sa faveur, & les talents la confirmerent. En 1696, *le Fort* eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le *Czar* lui donna le commandement général de ses troupes de terre & de mer, & le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur & de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangeres. *Le Fort* eut part à tous les changements par lesquels *Pierre I* donna une nouvelle vie à son empire. Il mourut à Moscou en 1699, à 43 ans. Le *Czar*, pénétré de sa perte, lui fit des obseques magnifiques, & y assista.

FORT, (Le) *Voyez* MORINIERE.

FORTESCUE, (Jean) lord, chef de justice & grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de *Henri IV*, publia plusieurs ouvrages, estimés des Anglois, sur la *Loi naturelle* & sur les *Lois d'Angleterre*, en 1616, in 8°.

I. FORTIGUERRA, (Nicolas) cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes *Eugène IV*, *Nicolas V*, *Pie II* & *Paul II*. Il commanda l'armée du saint-siége avec succès, & mourut à Viterbe le 21 décembre 1473, à 55 ans.

II. FORTIGUERRA, (Nicolas) savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. Il étoit arrivé par degrés à la plus haute prélature sous *Clément XI*, & il espéroit que *Clément XII*, qui aimoit les Poëtes & la poësie, lui accorderoit le chapeau de cardinal. Ce pontife l'en flatta plusieurs fois, & trouvoit toujours de nouvelles raisons pour éloigner les espérances qu'il lui avoit données. L'oubli que le pape fit encore de *Fortiguerra* dans une derniere promotion, le laissant sans espoir, il s'abandonna au chagrin, & une maladie de langueur le conduisit au tombeau. Comme il touchoit à sa derniere heure, le pape envoya un de ses caméricrs le visiter de sa part, l'encourager, & lui promettre encore cette pourpre si ambitionnée. A cette promesse, le malade se retourne, leve le drap qui le couvroit, & faisant un éclat pareil à celui du *Truncus ficulnus* d'*Horace*, il dit à l'envoyé: » *Eccovi la riposta*: *Bon viaggio e* » *per lei e per mi* «. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellents littérateurs, & leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre le *Tasse* & l'*Aristote*: l'un & l'autre trouverent des partisans dans cette assemblée. *Fortiguerra* étoit pour le *Tasse*; & voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'*Aristote*, il composa un Poëme en 30 chants, qui fut com-

mencé & fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4°; & à Paris, 1768, 3 vol. in-12 : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur respecte peu la pudeur. A l'exemple de l'*Arioste*, il s'est livré à tout ce que son imagination lui présentoit. Il regne dans son Poëme un désordre & une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, & qui en rendroient la lecture insoutenable, sans le génie, les plaisanteries agréables & la versification aisée qu'il respire. On l'a imité en vers françois en 1766, 2 vol. in-8°; le traducteur a réduit à 12 chants les 30, dont l'original est composé. Il s'est assujetti à rendre les octaves de ce poëme par des stances françoises, également de huit vers, dans l'essai qu'il donna, en 1765, des six premiers chants. Cependant sa traduction respire la liberté, & ses vers sont assez coulants. L'auteur (M. *du* MOURRIER), chevalier de St Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. On a encore de *Fortiguerra* une Traduction de *Térence*, en vers italiens, à Urbin, 1736, figures, avec le texte latin.

FORTIUS, (Joachim) *ou plutôt* STERCK, philosophe & mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Reingelbergius*, se fit aimer d'*Erasme*, d'*Oporen*, d'*Hyperius*, & de plusieurs autres savants de son temps. Il enseigna la langue Grecque & les mathématiques dans les Pays-Bas, en France & ailleurs. Il fut en grande considération à la cour de *Maximilien I. Fortius* étoit passionné pour les langues anciennes. On l'entendoit souvent dire, qu'*il préféroit un mot de la pure Latinité à un écu d'or*. Il mourut vers 1536, dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Celui qui passe pour le meilleur, est son traité *De ratione studendi*; Leyde, 1622, in-8°, dans lequel il donne d'excellentes maximes pour se conduire comme il faut dans ses études.

FORTUNAT, *Voy.* VENANCE & AMALARIUS.

FOTUNATIANUS, *Voy.* CURIUS.

FORTUNATUS, *Voy.* I. AMALARIUS.

FORTUNE, Déesse, fille de *Jupiter* & de *Némésis*, qui présidoit au bien & au mal. On la représentoit aveugle & chauve, toujours debout, avec des ailes aux deux pieds, l'un sur une roue qui tourne avec vîtesse, & l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globle mobile & glissant. On l'appeloit autrement *Sort*. Elle avoit des temples superbes à Antium & à Préneste dans le pays Latin, & à Ramnus dans l'Attique. De toutes les Divinités du Paganisme, c'étoit la plus fantasque, la plus absolue & la plus universelle. Tous les événements de la vie étoient de son ressort. Elle réunissoit tous les hommes aux pieds de ses autels, les heureux par la crainte, & les malheureux par l'espérance; ses caprices même étoient redoutables aux plus gens de bien, selon ce beau mot d'un ancien Poëte : *LEGEM VERETUR NOCENS, FORTUNAM INNOCENS...* *Plutarque* observe que les Romains eurent plus de vénération pour la fortune que pour la vertu. *Ancus Marcius*, quatrieme roi de Rome, fut le premier qui lui fit bâtir un temple. Elle en

en eut depuis beaucoup d'autres dans toute l'Italie. On a remarqué que la fortune étoit inconnue aux Grecs dans la haute antiquité, parce qu'on ne trouve son nom ni dans *Homere*, ni dans *Hésiode*. C'est que les hommes, dit *Juvenal*, n'avoient point encore inventé cette divinité. On connoît la belle *Ode à la Fortune* de *Rousseau*.

FOSCARARI, (Gilles) Dominicain Bolonois, mort évêque de Modene en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'étoit un prélat savant, pieux & charitable. Il trouva dans sa frugalité & sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de Filles repenties, & pour embellir son église & le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse & son anneau.

FOSCARI, (François) d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut, en 1415, procurateur de St Marc, & élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, & soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crème, Ravenne & d'autres places. Ces conquêtes coûterent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui; il les appaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis susciterent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trevise, & ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, & il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, & *Pascal Maripert* mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils étoit mort lui-même dans sa prison: on l'avoit accusé d'avoir assassiné un sénateur; mais le véritable meurtrier déclara à son confesseur, au lit de la mort, qu'il étoit innocent. Il n'étoit plus temps: l'infortuné *Foscari* avoit péri, victime de la calomnie.

FOSCARINI, (Michel) sénateur Vénitien, remplit différents postes dans sa république, & mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par *Nani*, 1696, in-4°, qui fait le tom. X^e^ de la *Collection des Historiens de Venise*, 1718, in-4°: collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. *Foscarini* avoit écrit par ordre de la république, & il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles *de gli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO, (Placide) Italien, médecin de *Pie V*, se distingua par sa science & par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574. On a de lui un traité: *De usu & abusu Astrologiæ in arte Medica*; ouvrage que les lumieres acquises depuis ont rendu inutile.

I. FOSSE, (Charles de la) fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de *le Brun*, premier peintre du roi, & l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son éleve dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, & à son retour, il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excelloit dans l'à-fresque, dans le paysage, & sur-tout dans l'histoire. *Louis XIV* lui accorda une pension de mille écus. Il fut

reçu de l'académie de peinture, & en devint recteur & professeur. Il mourut à Paris en 1716, à 76 ans. C'étoit un homme bien fait, d'une conversation douce & aisée, passionné pour le coloris, & méprisant un peu trop les peintres qui n'avoient pas dans un degré supérieur cette belle partie de la peinture. Sa réputation l'avoit fait appeler en Angleterre, où mylord *Montaigu* l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi *Guillaume III* les étant venu voir, proposa à *la Fosse* un établissement très-avantageux; mais, vers ce même temps, le célebre *Mansard* lui écrivit de revenir en France, où il étoit desiré.

II. FOSSE, (Antoine de la) sieur d'*Aubigny*, neveu du précédent, naquit à Paris en 1658 d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de *Créqui* & du duc d'*Aumont.* Lorsque le marquis de *Créqui* fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, & il chanta sa mort dans une piece de vers que nous avons encore. *La Fosse* parloit & écrivoit purement l'Italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue, lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça, pour remerciement, un Discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleux, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poësie françoise. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensee. On a de lui plusieurs Tragédies : *Polixene; Manlius-Capitolinus*; *Thésée*; *Corœsus & Callirhoé.* Les trois premieres ont été conservées au théâtre; *Manlius*, qui est la meilleure, a de grandes beautés : la derniere eut moins de succès. *Callirhoe* est pourtant bien versifiée; mais le sujet n'en est pas heureux, & l'auteur, non moins modeste que ingénieux, a avoué plusieurs fois qu'il n'appeloit pas du jugement du public. Ce poëte, ami de *J. B. Rousseau*, n'est pas aussi connu qu'il devroit l'être : son mérite dramatique est bien supérieur à celui de *Campistron*, quant au style. On trouve dans ses pieces des tirades que ne désavoueroient pas nos grands tragiques. Son *Manlius* est regardé par les connoisseurs comme digne, à plusieurs égards, du grand *Corneille*, ce qui n'est pas un foible éloge. L'auteur avoit profité, pour cette piece, de l'excellente *Histoire* de la conjuration de Venise, par l'abbé de *St-Réal.* *La Fosse* avoit toutes les qualités d'un honnête homme. Dans le cours de sa vie, il étoit plus philosophe que poëte, se contentant de peu, & préférant les lettres à la fortune, & l'amitié aux lettres. On a encore de lui une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers françois des *Odes d'Anacréon*, fort inférieure à l'original. On trouve, après cette version, plusieurs autres *Pieces de Poësies*, dont quelques-unes sont assez bonnes, & le reste médiocre. Il mourut à Paris le 2 novembre 1708, à 50 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de *Bruéys*, & du *Distrait* de *Regnard.*

III. FOSSE, *Voyez* II. HAYS.

FOSSÉ, (Du) *Voy.* X. THOMAS.

FOTHERGILL, (N.) celebre médecin Anglois, de la secte des Quakers, né le 8 mars 1712, mort le 26 décembre 1780, se rendit non-seulement recommandable par

ses découvertes en médecine, mais encore plus par sa bienfaisance. Un de ses projets avoit été de proscrire la traite des Negres. Au lieu de transplanter ces malheureux dans un climat étranger, il auroit voulu qu'on eût fait cultiver la canne à sucre en Afrique. Plusieurs autres vues favorables à l'humanité mériterent qu'on gravât sur son tombeau cette Epitaphe aussi simple que vraie : *Ci gît le Docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux.*

I. FOUCAULT, (Louis) comte du Daugnon, avoit été page du cardinal de *Richelieu.* Il s'attacha au duc de *Fronsac*, qui commandoit les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, & se saisit, après sa mort, de la forte place de Brouage, dont le duc étoit gouverneur. Cette place fit la fortune de *Foucault* : car, en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France, le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire & d'argent.

II. FOUCAULT, (Nicolas-Joseph) parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau & de Caen, & travailla par-tout pour le bien de l'état & des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, (au village de *Vieux*) & il en envoya une Relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avoit fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage *De Mortibus Persecutorum*, attribué à *Lactance*, & qu'on ne connoissoit que par une citation de *S. Jérôme.* Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant *Baluze* le publia. *Foucault* mourut le 7 février 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignoit des mœurs douces à une vertu austere, & des agréments à un savoir profond.

FOUCHER, (l'abbé Paul) secrétaire de M. le duc d'*Orléans*, de l'académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, étoit un savant studieux, & un homme doux & honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, & nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, & eut des succès en ce genre. Son Traité historique *de la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires, imprimés dans différents vol. du Recueil de l'académie des Belles-Lettres, prouve son savoir & sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses & neuves sur un sujet traité juqu'alors très-imparfaitement.

I. FOUCQUET, (Nicolas) marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller-d'etat d'une famille ancienne, originaire de Normandie, naquit en 1615. Sa mere, *Marie* de MEAUPEOU, dame d'une piété éminente & d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mere des pauvres, auxquels elle faisoit distribuer de l'argent & des remedes. Elle est auteur d'un recueil très-répandu, sous le titre de *Remedes faciles & domestiques*, 2 vol. in-12. *Nicolas Foucquet*, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, & procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée

en 1653, dans un temps où elles avoient été épuisées par les dépenses des guerres civiles & étrangeres, & par la cupidité de *Mazarin*. *Fouequet* auroit dû les ménager; il les dissipa, & en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, l'idée qu'on insinua au roi qu'il vouloit se faire duc de Bretagne & des Iles adjacentes, & qu'il cherchoit à gagner des partisans par ses profusions, les tentatives qu'il avoit faites sur le cœur de Madame de la *Valliere*, tout servit à irriter *Louis XIV* contre son ministre. Le 20 août 1661, *Fouequet* donna à ce prince & à la reine sa mere, une fête magnifique dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. On y joua les *Fâcheux* de *Moliere*. *Pelisson* composa le Prologue en vers à la louange du roi. Ce Prologue plut beaucoup à *Louis XIV*, qui n'en fut pas néanmoins plus favorablement disposé & pour l'auteur, & pour celui qui donnoit la fête; on vouloit même les faire arrêter avant qu'elle fût finie: triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour. *Louis XIV* vit avec peine que Vaux étoit supérieur en beauté à Saint-Germain & à Fontainebleau. Les ennemis de *Fouequet* lui firent remarquer les armes & la devise du maître de la maison. C'étoit un Ecureuil avec ces paroles: *Quò non ascendam?* » où ne monterai-je point »? L'écureuil étoit peint presque partout poursuivi par une couleuvre, qui étoit les armes de *Colbert*. *Louis XIV* sentit tout ce que disoit la devise de *Fouequet*; il crut devoir dissimuler encore quelque temps. Enfin on attira avec adresse le surintendant à Nantes, & on l'arrêta le 7 septembre 1661. Lorsque sa vertueuse mere apprit la détention de son fils, elle fit taire la tendresse maternelle, & s'écria en se mettant à genoux: *C'est maintenant, ô mon Dieu! que j'espere de son salut*. *Fouequet* s'étoit défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général, dont il avoit fait porter le prix (1200 mille livres) à l'épargne. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnerent, en 1664, à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, & il y mourut, suivant le bruit commun, le 23 mars 1680, à 65 ans. Quelques auteurs prétendent qu'il alla mourir dans le sein de sa famille, entiérement oublié, lui qui avoit joué un si grand rôle. De tous les amis que sa fortune lui avoit faits, il ne lui resta que *Gourville*, *Pellisson*, Mademoiselle de *Scuderi*, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrace, & quelques gens-de-lettres qu'il pensionnoit: [Voyez II. FONTAINE (J. la)] Le premier assure dans ses *Mémoires*, que *Fouequet* sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol. qui sont des modeles d'éloquence. (*Voy.* BOUTAULD.) Les déprédations de *Mazarin* firent, en partie, les malheurs du surintendant; ce cardinal s'étoit approprié, en souverain, plusieurs branches des revenus de l'état: mais, comme l'a dit un homme d'esprit, il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes... Une particularité assez singuliere du procès de *Fouequet*, est qu'il se méprit tellement sur les dispositions de ses juges à son égard, que quand il fallut nommer les rapporteurs,

Madame *Foucquet* la mere pria M. le premier président de *Lamoignon*, de donner l'exclusion à ce même d'*Ormesson*, qui s'acquit tant d'honneur dans cette affaire par sa courageuse indulgence envers *Foucquet*. Elle demanda aussi l'exclusion pour *Sainte-Hélène*, conseiller au parlement de Rouen, qui étoit aussi de la chambre de justice; & en ce point elle rencontra mieux, car *Sainte-Hélène* conclut à la mort. On fut sans doute à la cour l'exclusion demandée par Madame *Foucquet* pour ces deux juges, & ils y gagnerent dans l'esprit des ministres. Le roi manda le premier président, & lui dit de nommer pour rapporteurs MM. d'*Ormesson* & de *Sainte-Helène*. Le premier président allégua la priere de Madame *Foucquet* : CE *sont*, dit-il, *les deux seuls qu'elle ait exclus.* = *Elle craint*, répliqua le roi, *l'intégrité connue de ces magistrats*, & *cette crainte est une raison de plus pour les nommer.* M. le premier président convint de leur intégrité; mais il représenta que comme il s'étoit fait une loi de ne jamais donner aux parties les rapporteurs qu'elles demandoient, il s'en étoit aussi fait une de ne leur jamais donner ceux qu'elles excluoient. *Que l'accusé*, dit d'abord le roi, fort bien instruit par ses ministres, *propose ses moyens de récusation, la chambre en jugera*; & il finit par ordonner qu'on conservât les deux exclus. Le premier président pria le roi de prendre du temps pour faire ses réflexions, avant de lui donner ses derniers ordres; le roi assura que ses réflexions étoient faites, & que sa volonté, sur cet article, seroit immuable. Le premier président fit de vifs reproches, sur cette violence, à M. *Colbert* & à M. *le Tellier*, dont *Turenne* disoit, au sujet de ce procès : « *M.* Colbert *a plus d'envie que M.* Foucquet *soit* » *pendu*, & *M.* le Tellier *a plus de* » *peur qu'il ne le soit pas* ». (Extrait de la *Vie* du premier président de *Lamoignon*, dans le *Mercure* de 1782, n° 4. On prétend que *Foucquet* supporta les ennuis de sa prison avec résignation. C'est du moins ce que dit un poëte à un célebre exilé :

Ainsi Foucquet, *dont Thémis fut le guide*,
Du vrai mérite appui ferme & solide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Foucquet, *au comble des malheurs*,
Frappé des coups d'une main vigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu,
Que quand jadis, de splendeur revêtu,
D'adulateurs une foule importune
Venoit en foule adorer sa fortune.

La Religion vint au secours de ce ministre infortuné. Il lut pendant sa prison des livres de piété; on assure même qu'il en composa quelques-uns.

II. FOUCQUET, (Charles-Armand) fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de St-Magloire en 1699, & fut quelque temps grand-vicaire auprès de *Foucquet*, son oncle, évêque d'Agde. Les abbés *Bignon*, *Duguet*, *Boileau* & *Couet* furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié & la confiance du cardinal de *Noailles*. Cet homme estimable mourut à Paris, dans la maison de St-Magloire, le 18 septemb. 1734, dans sa 77e année. Après la mort du P. de *la Tour*, général de l'Oratoire, le P. *Foucquet* lui auroit infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la

liste des *Appelants* & des *Réappelans*, ne l'avoit fait exclure.

III. FOUCQUET, (Charles-Louis Auguste, comte de *Belle-Isle*, petit-fils de l'infortuné surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de *Louis Foucquet* & de *Catherine-Agnès de Levis*. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique & de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittoit que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que *Louis XIV* lui donna un régiment de Dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, & devint brigadier des armées du roi en 1708, & mestre-de-camp général des Dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de *Belle-Isle* se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de *Louis XIV*; & les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-pere. La mort de ce monarque ayant changé le systême des affaires, la guerre fut declarée en Espagne; le comte de *Belle-Isle* mérita alors d'être créé maréchal-de-camp & gouverneur de Hunningue. Il eut la premiere place en 1718, & la seconde en 1719. Le duc de *Bourbon* ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'*Orléans*, le comte de *Belle-Isle*, lié avec M. *le Blanc*, fut entraîné dans la disgrace de ce ministre, & enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entiere justification. Il reparut à la cour; & depuis ce moment, les dignités, la fortune, la faveur & les grâces volerent au-devant de lui. Il fut fait lieutenant-général en 1731, & gouverneur de la ville de Metz & du pays Messin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoit agir sur la Moselle, & s'empara de la ville de Treves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit, l'année suivante 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du St-Esprit, auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être consulté par le cardinal de *Fleury*. Les puissances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut *Belle-Isle* qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Notre heros, rendu à lui-même, employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avoit parcourus, & sur les différentes parties du gouvernement. C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. On l'employoit dans toutes les affaires. La confiance que le cardinal de *Fleury* avoit dans ses talents étoit telle, que le comte ayant desiré d'être envoyé en ambassade dans une des premieres cours de l'Europe, le cardinal lui répondit : *Je me garderai bien de vous éloigner; j'ai trop besoin de quelqu'un à qui je puisse confier mes inquiétudes.* Cependant, malgré la confiance du ministre, *Belle-Isle* n'étoit, à la mort de l'empereur *Charles VI*, (en octobre 1740) ni maréchal de France, ni duc & pair. « La guerre seule pouvoit achever » sa fortune : un lieutenant-géné- » ral peut rester long-temps avec » ce grade, dit *Duclos*, pendant » la paix; & la mort du cardinal, » qui ne pouvoit pas être éloignée, » auroit privé *Belle-Isle* de son » principal appui. Il en étoit très-

» inquiet; & consultant un jour » sur sa fortune avec *Chavigni*, » qui a passé pour un grand négo- » ciateur, celui-ci lui dit qu'il ne » devoit rien attendre que de la » mort de l'empereur, s'il savoit » en profiter ». Il ne laissa pas échapper l'occasion; & il sollicita tant le cardinal par lui-même ou par d'anciens amis; il fit tant valoir les craintes qu'avoit l'Espagne, & que devoit avoir la France, de la formation d'une nouvelle Maison d'Autriche, qu'il décida le ministre à la guerre. Il ne tarda pas de recueillir les fruits de ces démarches ambitieuses. En 1741, il fut honoré du titre de maréchal de France. Les faiseurs de Vaudevilles ne l'épargnerent pas. Le maréchal de *Belle-Isle* méprisa leurs plates saillies; & quand ses flatteurs vouloient l'irriter contre les chansonniers, il répondoit froidement: *Je remplirois les vues de ces faiseurs de Vers, si j'avois la petitesse de me fâcher de leurs bons mots.* Le cardinal de *Fleury* lui rendit plus de justice, en lui disant: *M. le Maréchal, le bâton que le Roi vous a remis aujourd'hui, ne sera pas dans vos mains un ornement inutile.* Il le nomma, peu de temps après, ambassadeur plénipotentiaire à la diete de Francfort, pour l'élection de l'empereur *Charles VII*, qui fut effectivement élu le 24 janvier 1742. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera long-temps célebre; il sembloit être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration: *Il faut convenir que le Maréchal de* Belle-Isle *est le Législateur de l'Allemagne.* *Charles VII* eut d'abord quelques succès; suivis de grands malheurs; les François furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de *Belle-Isle* se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, & cette opération n'étoit pas facile. Il surmonta tous les obstacles, & la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisieme marche, il fut atteint par le prince de *Lobkowitz*, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la raviere d'Egra, par où les François devoient passer. Le maréchal de *Belle Isle* choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; plus de 800 soldats en périrent; un des ôtages, que le maréchal de *Belle-Isle* avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carosse. Enfin, on arriva le 26 décembre à Egra, par une route de 38 lieues. Le même jour, les troupes restées dans Prague, au nombre de 3000 hommes, dont le tiers étoit malade, firent encore une capitulation glorieuse par l'intrépidité de *Chevert*, demeuré dans la ville pour y commander: (*Voyez* CHEVERT). Cependant le maréchal de *Belle-Isle* se rendit à Francfort, où l'empereur *Charles VII*, qui l'avoit déjà déclaré prince de St-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires, & les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, & il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire

d'Hanovre. Quoique cette détention fût contre le droit des gens, il fut conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il les chassa peu-à-peu de cette province, & leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France : honneur qui fut le prix de ses services, & dont il se rendit digne par des services nouveaux. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la mort de son frere, tué à la malheureuse affaire d'Exiles. Cette nouvelle l'accabla; mais ayant su surmonter sa douleur; il dit à ceux qui le consoloient: *Je n'ai plus de frere; mais j'ai une patrie; travaillons pour la sauver.* Après la paix de 1748, qui mit fin aux hostilités, sa faveur ne fit qu'augmenter; il devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les craintes d'être traversé, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumerent peu-à peu; & il mourut le 26 janvier 1761, à 77 ans. L'académie Françoise & celle des sciences avoient orné leur liste de son nom. Voici le portrait qu'en trace un auteur célebre. « Le maréchal de *Belle-Isle*, sans » avoir fait de grandes choses, » avoit une grande réputation. Il » n'avoit été ni ministre, ni gé» néral en 1741, & passoit pour » l'homme le plus capable de con» duire un état & une armée. Il » voyoit tout en grand & dans » le dernier détail; c'étoit un des » hommes de la cour qui fût le » mieux instruit du maniement » des affaires intérieures du royau» me, & presque le seul officier » qui établit la discipline mili» taire : amoureux de la gloire, » & du travail sans lequel il n'y » a point de gloire; exact, labo» rieux; non moins porté par goût » à la négociation, qu'aux travaux » du cabinet & à la guerre; mais » une santé très-foible détruisoit » souvent en lui le fruit de tant » de talents. Toujours en action, » toujours plein de projets, son » corps plioit sous les efforts de » son ame. On aimoit en lui la » politesse d'un courtisan aima» ble & la franchise d'un soldat. » Il persuadoit, sans s'exprimer » avec éloquence, parce qu'il pa» roissoit toujours persuadé; il » écrivoit d'une maniere simple & » commune, & on ne se seroit » jamais apperçu, par le style de » ses dépêches, de la force & de » l'activité de ses idées ». On a reproché au maréchal de *Belle-Isle* de s'attacher trop aux petits détails, & d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentoit, & à protéger trop d'aventuriers; mais il retiroit ses bontés, dès qu'il s'appercevoit qu'on l'avoit surpris. *J'ai fait des fautes*, disoit-il quelquefois; *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangeres toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maitre qu'il représentoit; mais, affable & prévenant avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il ne leur faisoit point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protege les arts que par air. Le maréchal de *Belle-Isle* étoit naturellement froid;

ses conversations n'étoient pas gaies, mais elles étoient instructives, & il savoit parler avec netteté & bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau sexe. Par son testament, il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étoient considérables. *Chevrier* a donné le *Testament politique* de ce militaire, où l'on trouve quelques bonnes vues.

Le maréchal de *Belle Isle* avoit été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec *Marie-Casimire-Thérese-Génevieve-Emmanuelle* de *Béthune*, un fils unique, *Louis-Marie*, né le 27 mars 1732, appelé le comte de *Gisors*, tué en 1758 à l'armée du Rhin. Ce seigneur, digne fils d'un illustre pere, fit ses premieres armes en Provence. Après s'être distingué dans le comté de Nice, il fut nommé colonel du régiment de Champagne. Il fit des prodiges de valeur à l'affaire d'Hastembeck. Le roi, qui connoissoit son mérite, le plaça à la tête des Carabiniers, corps distingué depuis long-temps par sa bravoure & par ses succès. Cet avantage lui devint funeste à la malheureuse journée de Crévelt. Jaloux de vaincre, il s'avança à la tête de son corps pour charger l'ennemi; mais cette action généreuse coûta la vie au duc de *Gisors*. Ce jeune héros n'avoit pas été élevé dans cette mollesse qui fait de nos seigneurs François des femmes délicates. Il se levoit à quatre heures du matin, faisoit exercer son régiment tous les jours, & donnoit le premier l'exemple du bon ordre & de la discipline. Un anonyme l'a peint ainsi:

Cultiver tous les arts, protéger le génie;
Joindre au goût le savoir, & les grâces aux mœurs;
Combattre pour son roi, mourir pour sa patrie,
Regretté des vaincus, admiré des vainqueurs,
Et même en succombant digne de la victoire;
Telle fut de Gisors *& l'étude & la gloire.*

FOUILLOU, (Jacques) licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, & mort à Paris le 21 septembre 1736, à *66* ans, essuya bien des traverses pour les querelles du Jansénisme. Il eut beaucoup de part à la premiere édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4° ou *6* vol. in-12: à celles des *Quatre Gémissements sur Port-Royal*, in-12: des *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°.; de l'*Histoire du Cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12: & à plusieurs autres productions polémiques qu'il est inutile de faire connoître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOUILLOUX, (Jacques du) gentilhomme Poitevin, mort sous *Charles IX*, auquel il dédia son ouvrage *sur la Chasse*; à Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653, & Poitiers, 1661, in-4°.

I. FOULON, (Pierre le) ou Gnaphée, né à Cormete, chassé de son monastere pour son penchant à l'Eutychianisme, gagna les bonnes grâces de *Zenon*, gendre de l'empereur *Léon*, & obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, & mourut en 488.

II. FOULON, (Guillaume) *Gnaphæus*, poëte latin né à la Haye; mourut en 1658, à Horden en Frise, dont il avoit été bourguemestre, âgé de 75 ans. Il fit d'assez

plates *Comédies*; mais comme elles ne font pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : *Martyrium Joannis Pistorii*, Leyde, 1649, in-8°... *Hypocrisis*, tragi-comœdia, 1544, in-8°... *Misobarbus*, comœdia... *Acolastus de Filio Prodigo*, comœdia, 1554, in 8°, &c. Il étoit Protestant, & sa religion lui occasionna diverses affaires qui l'obligerent de quitter la Hollande. On trouva chez lui en carême une saucisse dans un pot où l'on faisoit cuire des pois : elle y avoit été mise par une femme grosse, qui en avoit envie. *Foulon* fut poursuivi comme violant les préceptes de l'Eglise; & il n'échappa à la peine dont il étoit menacé, qu'en se retirant en Prusse.

III. FOULON *ou* FOUILLON, (Jean-Erard) Jésuite de Liége, d'une famille noble, mort à Tournai en 1668, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus estimé est son *Histoire des Evêques de Liege*, imprimé en cette ville, in-fol. 3 vol. 1735, en latin. Il y a des recherches dans ce livre, mais peu de précision.

I. FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit & gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

II. FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit defricher & cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété & les sciences dans ses états. On dit que le roi *Louis d'Outremer* s'étant moqué de ce que *Foulques* le *Bon* s'appliquoit à l'étude & alloit souvent chanter au chœur, *Foulques* lui écrivit ces mots : *Sachez*, SIRE, *qu'un Prince sans lettres est un âne couronné*.

III. FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Néra* ou *le Jérosolimitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-sainte, succéda, l'an 987, à *Godefroi* son pere. Ce prince, belliqueux, prudent & rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, & mourut à Metz en 1030. C'est lui qui fit bâtir le château de Trèves en Anjou.

IV. FOULQUES IV, dit RECHIN, fils du seigneur de *Châteaulandon*, & d'une fille de *Foulques III*, succéda l'an 1060 à son oncle maternel *Geoffroi Martel*. Il s'empara du Gatinois & de la Touraine, qui étoient le partage de son frere aîné, & s'abandonna au vin & aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la derniere, *Bertrade* de *Montfort*, le quitta pour *Philippe I* roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des Comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilege* de *d'Achery* un fragment, que l'abbé de *Marolles* a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°.

V. FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à *Hincmar* en 883, tint un concile contre les usurpateurs des biens de l'église. Ayant revendiqué le château d'Arras, & l'ayant pris au comte de ce nom, il fut assassiné par les partisans de ce seigneur, le 17 juin 900. Ce prélat étoit recommandable par ses connoissances & ses vertus; mais il ne mit pas toujours de la modération dans son zele.

VI. FOULQUES, *ou* FOUQUES, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, & se fit aimer des princes par ses *Poësies* ingénieuses en langue Provençale. Il parut avec éclat au IVe concile de Latran en 1215, & s'y intéressa pour *S. Do-*

minique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE, (André (savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les Médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des Antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres, en 3 vol. in-fol.

FOUQUET DE LA VARENNE, (N) fut d'abord garçon de cuisine chez *Catherine*, sœur d'*Henri IV*, (*Voy.* CATHERINE, n° VIII.) & il parut si adroit & si intelligent à ce prince, qu'il le chargea de ses messages amoureux. Des intrigues galantes, il passa bientôt aux intrigues politiques. *Henri IV* l'employa dans diverses négociations qui exigeoient du courage & de l'habileté. Il servit les Jésuites auprès de ce monarque, contribua beaucoup à la fondation de leur célebre maison de la Fleche, & s'y retira après la mort de *Henri IV*. Il s'amusoit souvent à tirer au vol. Un jour qu'il vouloit faire partir une pie d'un arbre pour la tirer, l'oiseau qui avoit été apprivoisé, se mit à crier *M......au*. La *Varenne* croyant que c'étoit le diable qui lui reprochoit son premier métier, fut tellement saisi de frayeur, qu'il fut pris de la fievre & mort en trois jours.) *Pieces intéressantes*, par M. D. L. P., tom. I.) Le chancelier, avec qui il avoit eu une discussion, voulut l'humilier, en lui rappelant ce premier emploi de ses talents: *Point d'airs de mépris*, lui répondit effrontément *la Varenne*; *si le Roi avoit vingt ans de moins, je ne troquerois pas ma place contre la vôtre.*

FOUQUET, *Voy.* FOUCQUET.

FOUQUIERES, (Jacques) peintre, né à Anvers vers l'an 1580, éleve de *Breugel* le Paysagiste, de *Montper*, & de *Rubens*, qui l'employoit quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous *Louis XIII*. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeler par dérision le *Baron de Fouquieres*. Il ne peignit presque plus, de crainte de déroger; & dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621, à 41 ans. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux & dans les petits. Il étoit excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

I. FOUR, (Dom Thomas du) Bénédictin de S. Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique; Paris 1644. Il mourut à Jumieges, en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science & sa piété étoient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; & quelques autres ouvrages de piété.

II. FOUR, (Philippe-Sylvestre du) habile antiquaire, & marchand droguiste à Lyon, étoit de Manosque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps, & principalement avec *Jacques Spon*, qui lui communiquoit ses lumieres, & auquel il ouvroit généreusement sa bourse. *Du Four* étoit riche, & il faisoit sur-tout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui: I. *Instruction morale d'un Pere à son Fils qui part pour un long voyage*, in-12. II. *Traités nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, & ses raisonnements ne sont pas toujours concluants. Ces ouvrages

sont estimés, & le dernier est curieux.

III. FOUR, (Charles du) curé de S. Maclou à Rouen, & ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connoître par ses disputes avec le P. *Brisacier*, & par son zele contre la morale relâchée. Il est auteur de divers *Ecrits Ecclésiastiques* ou *Polémiques*. On ne les lit plus.

FOUR, (Du) *Voyez* LONGUERUE.

FOURCROI, (Bonaventure de) né à Noyon, étoit mauvais poëte & avocat excellent. Il montra nonseulement de l'eloquence, mais beaucoup de courage & de fermeté. Il vouloit qu'un avocat connût les belles-lettres, & sur-tout l'histoire, qu'il appeloit *la porte de toutes les sciences*. Il mourut en 1692. On a de lui 21 *Sonnets* contre le cardinal *Mazarin*, très-satyriques & très-médiocres; & quelques ouvrages de prose, peu connus aujourd'hui. Il étoit ami de *Boileau* & de *Moliere*, qui disputoit quelquefois avec lui, & qui étoit obligé de céder à la force de ses poumons: *Que peut la raison avec un filet de voix*, dit-il un jour, *contre une gueule comme celle-là?*

FOURMONT, (Etienne) né en 1683 à Herbelai, village près de Paris, d'un pere chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines Grecques de Port-Royal, il les récitoit souvent en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la Langue Latine mises en vers françois*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au college des Trente-trois & à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'*Antin*. L'académie des inscriptions se l'associa en 1715, la société royale de Londres en 1738, & celle de Berlin en 1741. Il mourut à Paris le 18 décembre 1745, à 62 ans. Il avoit joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie & à la candeur qui l'accompagnoient. Le comte de *Tolede*, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France & l'Espagne. Le duc d'*Orléans* le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants François & étrangers le consultoient comme un oracle, dans tout ce qui concernoit le Grec, le Persan, le Syriaque, l'Arabe, l'Hébreu, & même le Chinois. On a de lui une foule d'ouvrages, imprimés & manuscrits; témoignages de son érudition & de son amour pour le travail. I. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 2 vol. in-4°, chargées de Citations. II. Une *Grammaire Chinoise*, en latin, in-fol. 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des Savants, de mars & avril 1743. III. *Meditationes Sinicæ*, 1737, in-fol.; ouvrage qui renferme les préliminaires de la Grammaire Chinoise, & l'explication de tout le technisme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. *Fourmont* avoit un frere, membre de cette compagnie, comme lui, & professeur en langue Syriaque au college royal. Ce dernier, appelé *Michel Fourmont*, mourut en 1746... *Voy.* IV LUCAS.

FOURNI, *Voyez* FOURNY.

I. FOURNIER, (Guillaume) excellent critique de Paris, professeur en droit à Orleans, mit au

jour en 1584, in-fol. : *De verborum significationibus.*

II. FOURNIER, (Georges) né à Caen, se fit Jésuite, & mourut à la Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont: I. Une *Hydrographie*, 1667, in-folio: II. *Asiæ Descriptio*, 1656, in-folio, ouvrage bon pour son temps.

III. FOURNIER, (Pierre-Simon) graveur & fondeur de caracteres, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caracteres ont non-seulement embelli notre typographie; ses lumieres l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connoître à fond. Il donna, en différents temps, divers *Traités* historiques & critiques sur l'origine & les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matiere qu'il traite. Ces différentes Dissertations ont été recueillies en 1 vol. in-8°, divisé en 3 parties; la derniere renferme une Histoire curieuse des Graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de *Fournier*, est son *Manuel Typographique, utile aux Gens de Lettres, & à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'Imprimerie*, en 2 vol. in-8°. L'auteur devoit y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort: il mourut à Paris en 1769, à 57 ans. L'homme n'étoit pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son ame, l'esprit de religion dont il étoit animé, répandoient autour de lui une joie douce & toujours égale. Il aimoit la retraite & le travail, & même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caracteres qu'il avoit gravés, dans son *Manuel Typographique*. On y en trouve même pour la musique: il étoit l'inventeur de ces sortes de caracteres; & ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en tailledouce.

FOURNIVAL, (Simon) commis au secrétariat des Trésoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent; Paris, 1655, in-fol. qui est rare. Il a été continué par M. *Jean-Léon du Bourgneuf*, trésorier de France à Orléans, & imprimé en cette ville, in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothéques.

FOURNY, (Honoré Caille du) auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connoissance de l'histoire de France, & des anciens titres & archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom. Mais sa modestie & son zele à obliger ses amis, le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le Pere *Anselme de la Vierge-Marie*, Augustin déchaussé, qui avoit publié, en 1674, l'*Histoire généalogique & chronologique de la Maison de France, & des Grands Officiers de la Couronne.* Du *Fourny* lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes; & lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, & il ne s'attribua que l'honneur

d'avoir continué la suite des Grands-Officiers jusqu'à cette année. Ce savant homme mourut en 1731. *L'Histoire des Grands-Officiers* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les Peres *Ange* & *Simplicien*, Augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation.

FOURQUEVAUX, (Raimond de Pavie, baron de) étoit d'une branche de l'ancienne famille noble des *Beccari* de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les *Guelphes* & les *Gibelins*. Il commença à servir au siége de Naples, sous *Lautrec*, en 1528. Il commandoit un corps considérable d'infanterie Grisonne & Italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé & prisonnier, & gardé treize mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagême assez singulier pour en chasser plusieurs habitants mal intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers Espagnols devoient se battre en champ clos hors la ville. Il fit poser des barrieres pour les combattants, & dresser des échaffauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, & ne laissa rentrer que les sujets fideles au roi. Il contribua beaucoup, en 1562, à la délivrance de Toulouse, dont les Huguenots s'étoient presque rendus maîtres; & mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employerent dans la province du Languedoc. *Fourquevaux* est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs Grands Capitaines François*, imprimé à Paris, en 1543, in-4°. Ces Vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après tous les historiens du temps; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER, (Pierre) de *Mathincourt*, bourg de Lorraine dont il étoit curé, étoit d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir & sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations : l'une de *Chanoines réguliers réformés*, qui enseignent les jeunes gens; & l'autre de *Religieuses*, pour l'instruction des filles. Le pape *Paul V* approuva ces établissements en 1615 & 1616. Le Pere *Fourrier* mourut saintement en 1640, à 75 ans. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY, *Voyez* FURSI.

FOUX, (Ordres des) *Voy.* II. ADOLPHE.

FOUX, (*ou* Bouffons) *Voy.* CHICOT... BRUSQUET... DANDERI... TRIBOULET... SIBILOT.

I. FOX, (Jean) né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le regne de *Henri VIII* pour professer le Calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, & s'y fixa entiérement sous la reine *Elizabeth*. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta & Monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol. reimprimé en 1684. *Pearson* lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, &c. Dans sa jeunesse, il avoit cultivé la poësie, pour laquelle il avoit quelque talent. On a de lui plusieurs *Pieces de Théâtre*, qui furent estimées. *Jacques Bienvenu* a traduit le *Triomphe*

de Jesus-Christ; Genève, 1662, in-4°, rare.

II. FOX, (Georges) né au village de Dreton dans le comté de Leicester en 1624, n'avoit que 19 ans, lorsqu'il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, & se mit à prêcher. C'étoit un jeune homme d'une mémoire heureuse, d'une imagination ardente, de mœurs irréprochables & saintement fou. Les amusements par lesquels ses camarades se délassoient de leur travail, lui paroissoient des crimes. Comme il les prêchoient sans cesse, & avec beaucoup d'aigreur, ils le chasserent de leur société. Obligé de vivre seul, la retraite & la méditation dérangerent son cerveau. Il crut entendre des voix célestes, qui lui ordonnoient de fuir les hommes; il eut des visions, des ravissements, des extases, & il s'imagina que le ciel, qui veilloit sur lui d'une maniere particuliere, lui avoit révélé le véritable esprit du Christianisme, & l'avoit destiné à l'aller annoncer aux autres hommes. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alla de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, & quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture & de la controverse, & il se servit de ses connoissances pour bâtir un systême entiérement opposé à la croyance de toutes les églises. M. l'abbé *Pluquet* l'expose en ces termes: « JESUS-CHRIST » (disoit *Fox*) a aboli la religion » Judaïque; au culte extérieur & » cérémonial des Juifs, il a substi» tué un culte spirituel & inté» rieur. Aux sacrifices des tau» reaux & des boucs, il a substi» tué le sacrifice des passions, & » la pratique des vertus. C'est par » la pénitence, par la charité, » par la justice, par la bienfaisan» ce, par la mortification, que Je» sus-Christ nous a appris à hono» rer DIEU. Celui-là seul est donc » vraiment Chrétien, qui dompte » ses passions, qui ne se permet au» cune médisance, aucune injusti» ce, qui ne voit point un malheu» reux sans souffrir, qui partage » sa fortune avec les pauvres, qui » pardonne les injures, qui aime » tous les hommes comme ses » freres, qui est prêt à perdre sa » vie plutôt que d'offenser Dieu... » Sur ces principes (disoit *Fox*), » jugez toutes les sociétés qui se » disent Chrétiennes, & voyez » s'il y en a qui méritent ce nom. » Par-tout ces prétendus Chrétiens » ont un culte extérieur, des sa» crements, des cérémonies, des » liturgies, des rits, par lesquels » ils prétendent plaire à Dieu, & » dont ils attendent leur salut. On » chasse de toutes les sociétés Chré» tiennes, ceux qui n'observent » pas ces rits, & l'on y reçoit, sou» vent même on respecte les mé» disants, les voluptueux, les vin» dicatifs, les méchants. Les Chré» tiens les plus fideles au culte » extérieur, remplissent la société » civile & l'Eglise de divisions, de » brigandages, & de partis qui se » haïssent, & qui disputent avec » fureur une dignité, un grade, » un hommage, une préférence. » Aucune des sociétés Chrétiennes » ne rend donc à DIEU un culte » pur & légitime; toutes, sans ex» cepter les églises Réformées, » sont retombées dans le Judaïs» me. N'est-ce pas, en effet, être » Juif, & avoir, en quelque sorte, » rétabli la Circoncision, que de » faire dépendre la justice & le sa-

» lut, du Baptême & des Sacrements? Les ministres de l'Eglise sont eux-mêmes dans ces erreurs, » & ils s'y entretiennent pour » conserver leurs revenus & leurs » dignités : la corruption a donc » tellement pénétré toutes les sociétés Chrétiennes, qu'il y a » moins d'inconvéniens à y tolérer » trop les vices & tous les désordres, qu'à entreprendre de les réformer. Que reste-t-il donc à » faire à ceux qui veulent se sauver, sinon de se séparer de » toutes les Eglises Chrétiennes, » d'honorer Dieu par la pratique » de toutes les vertus, dont Jesus Christ est venu nous donner » l'exemple, & de former une société religieuse, qui n'admette » que des hommes sobres, patients, mortifiés, indulgents, modestes, charitables, prêts à sacrifier leur repos, leur fortune » & leur vie, plutôt que de participer à la corruption générale? Voilà la vraie Eglise que » Jesus-Christ est venu établir, » hors de laquelle il n'y a point » de salut »... *Fox* prêchoit cette doctrine par-tout, dans les places publiques, dans les cabarets, dans les maisons particuleres, dans les temples. Il pleuroit & gémissoit sur l'aveuglement des hommes; il émut, il toucha, il persuada; il se fit des disciples, qui crurent, comme leur maître, être instruits immédiatement par le *St-Esprit* dont ils se disoient les temples. Les provinces de Leicester, de Nortingham & de Darbi, furent les premiers théâtres de ce pieux charlatan. Quoique souvent outragé, emprisonné, fouetté pour son fanatisme, il ne relâcha rien de son zele, & n'en fit même que plus de disciples. On compta bientôt à sa suite des personnes du premier rang, des savants de toute espece, & beaucoup de peuple. Il donna aux enthousiastes qui le suivoient, le nom d'*Enfants de lumiere*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire, qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire, *Trembleur*, en anglois. *Fox* s'associa des femmes, & n'en fut pas plus soupçonné d'incontinence. Ayant connu dans la prison de Lancastre la dame *Fell*, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs & l'épousa. Le patriarche du Quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministere & fit valoir ses extravagances. *L'Angleterre* (dit *Fox* en partant) *a été assez arrosée de mes sueurs*; *il faut en aller baigner le Nouveau-Monde*. Il y eut les mêmes succès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien. Ces succès lui persuaderent que, si l'Europe, l'Asie & l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoroient. Il écrivit donc à tous les souverains des Lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. *Fox*, revenu en Angleterre, continua ses travaux, qui l'emporterent en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* & ses *Missions*: pour le rendre plus mystérieux, il défendit, par son testament, de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Pere *Catrou* dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733. *Fox* (dit M, l'abbé *Pluquet*) étoit un fanatique ignorant & atrabilaire, qui n'avoit d'abord séduit que la populace, plus ignorante que lui. Mais comme il y a dans la plupart des hommes un germe de fanatisme, cet

insensé se fit des disciples propres à diriger sagement sa secte. Le Quakérisme se trouva insensiblement uni avec de l'esprit & de l'érudition. Les nouveaux sectaires se conduisirent avec plus de circonspection. On ne les vit plus enseigner dans les places publiques, prêcher dans les cabarets, déclamer dans les églises comme des forcenés, insulter les ministres & troubler les fideles. Des hommes distingués, tels que *Guillaume Penn*, *Georges Keith* & *Robert Barclay*, donnerent de l'éclat au Quakérisme, en le soutenant avec prudence, & en conduisant ses sectateurs avec adresse : *Voyez* BARCLAY (Robert), I. KEITH & PENN.

III. FOX-MORZILLO, *Foxus-Morzillus*, (Sebastien) né à Seville en 1528, fit ses études en Espagne & dans les Pays-Bas; & s'acquit de la réputation par ses ouvrages. *Philippe II*, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant *Don Carlos*, il quitta Louvain, & alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, & périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le* Timée *& sur le* Phédon *de Platon*, in-fol., & plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FRA BASTIEN, *Voyez* SEBASTIEN, n° IV.

FRACASTOR, (Jérôme) naquit à Verone vers l'an 1484, avec de levres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mere fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenoit dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences & les beaux-arts furent rapides. Il cultiva sur-tout avec beaucoup de succès la poésie & la médecine. Le pape *Paul III*, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour inspirer aux Peres la crainte d'une maladie contagieuse; & ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Verone, le 6 août 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. *Fracastor* étoit en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, &, en particulier, avec l'illustre cardinal *Bembo*. Il étoit digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie sainte & joyeuse. Plus enclin à louer qu'à blâmer, il ménagea toujours l'amour-propre des autres. Il parloit peu; lorsqu'il étoit en société avec ses amis, sa conversation étoit aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachoit à la guérison des maladies extraordinaires. *Fracastor* est principalement connu, par l'élégance avec laquelle il écrivoit en latin. Son poëme intitulé : *Syphilis, sivè De morbo Gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de *Virgile*, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. *Sannazar*, plus prodigue de critiques que d'éloges, ne put s'empêcher d'avouer qu'il avoit été surpassé par *Fracastor*. Sa versification est riche & nombreuse, ses images vives, ses pensées nobles. Quoique la matiere fût délicate, l'auteur l'a traitée d'une maniere très-décente. [Mrs *Macquer* & *la Combe* en ont donné, en 1753, in-12, une *Traduction* en françois avec des notes]. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte-médecin. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poësies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA, (Jérôme) de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est: *Il Seminario del Governi di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples au commencement du XVIIe siecle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d Espagne de diverses affaires; mais son esprit satyrique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une *Traduction* Italienne du Poëme de *Lucrece*, avec d'excellentes remarques sur l'Epicurisme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie Françoise & de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Peres *la Baure*, *Rapin*, *Jouvenci*, la *Rue* & *Commire* lui inspirerent le goût des belles-lettres & sur-tout de la poësie. Il prit l'habit de Jésuite en 1683, & le quitta en 1694, pour cultiver les Muses avec plus de liberté. Jusqu'alors, il avoit manqué de secours (dit le Pere *Niceron*) pour acquérir la politesse de la langue françoise. Mais il profita beaucoup des leçons de Mad^{e} de *la Fayette* & de *Ninon de Lenclos*. Quand l'abbé *Fraguier* commença à être admis dans la société de cette fille célebre, l'âge avoit affoibli ses appas, & avoit donné de nouvelles forces à son goût & à son jugement. Le commerce de *Ninon* servit à lui former un style poli & élégant, mais sans affectation. L'abbé *Bignon*, chargé de présider au Journal des Savants, engagea l'abbé *Fraguier*, dont il connoissoit le mérite, à partager ce travail. Il y étoit d'autant plus propre, qu'il étoit très-versé dans la littérature ancienne & moderne, dans la françoise & dans l'étrangere. Il écrivoit bien en François & en Latin, & ajoutoit à ce talent la connoissance du Grec, de l'Italien, de l'Espagnol & de l'Anglois. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il chercha des consolations dans la philosophie, & les y trouva. Plein de celle de *Platon* (dont il avoit entrepris une version complette, que sa foible santé lui fit abandonner), il la mit en vers latins, des plus beaux qu'on ait faits depuis *Ovide*. Ce poëme, intitulé *Ecole de Platon*, & ses autres *Poësies*, respirent l'urbanité Romaine & les grâces de la politesse Françoise. On les trouve avec le Recueil de celles de *Huet*, son illustre ami, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'*Olivet*, ami de ces deux savants & ami digne d'eux. On a encore de l'abbé *Fraguier* plusieurs *Dissertations*, qui ne sont pas les morceaux les moins précieux des Mémoires de l'académie de belles-lettres. Il mourut à Paris d'apoplexie, le 3 mai 1728, âgé de 62 ans. Sa candeur, sa droiture, son désintéressement, sa douceur, son égalité d'ame, lui mériterent les regrets de tous les gens-de-lettres. *Voy.* son *Eloge* dans ceux de *Boze*.

FRAIN, (Jean) seigneur *du Tremblai*, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724, à 84 ans. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours, il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs *Traités de Morale* solidement écrits, mais remplis de trivialités comme tant d'autres.

I. FRANC, (Martin le) prévôt & chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape *Felix* & du pape *Nicolas V*, étoit d'Aumale en Normandie, selon *Fauchet*. Il publia un mauvais livre (contre le

roman de *la Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause ; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune & de la Vertu* ; Paris, 1519, in-4°.

II. FRANC, (Jean-Jacques le) *Voy.* POMPIGNAN.

FRANCESCA, *Voyez* II. PIETRO.

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'éleve de *Cignani*. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, à 81 ans, après s'être fait une réputation étendue. *Voy.* QUAINI.

FRANC-FLORE, *Voy.* FLORE, n° II.

FRANCHI, (Vincent) président de Naples, sa patrie, & célebre jurisconsulte, mourut en 1601, à 70 ans. On a de lui : *Decisiones sacri Regii Concilii Neapolitani*, in-fol.

FRANCHINI, (François) de Cozence, suivit *Charles-Quint* à l'expédition d'Alger, & allia *Mars* avec les *Muses*. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, & mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, que *de Thou* compare à ceux de *Lucien* ; & d'autres petits ouvrages, écrits avec assez d'agrément. On trouve quelques-unes de ses Poësies latines dans le 2e vol. des *Vers* des illustres poëtes Italiens donnés au public par *Matthieu Toscan*. On trouve à la tête ces deux distiques de l'éditeur :

Tam dulci teneros cantat Franchinus *amores*
Carmine, plus nulli ut debeat alma Venus,
Ille tamen Veneri plus se debere fatetur,
Auspice quâ in tepidos venit amica sinus.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, & fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que *Raphaël* lui ayant adressé un tableau de *Ste Cecile*, pour le corriger & le placer dans une église de Florence, *Francia* fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa derniere maladie & sa mort.

FRANSCISQUE, *Voy.* MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire & de grec à Amsterdam sa patrie, né en 1645, voyagea en France & en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue, lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui : I. Un Recueil de *Poësies*, 1682, in-12. II. Des *Harangues*, 1692, in-8°. III. Des *Œuvres Posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU, (Georges) médecin, naquit à Naümbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poëte couronné* à Iène : il mérita cet honneur, par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs & hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg & Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, *Christiern V* le fit venir à sa cour : il lui honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi & de conseiller aulique. L'empereur *Léopold* y ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyræ medicæ*, in-4°. III. Plu-

sieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits* qui mériteroient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, & la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCKE, (Auguste-Herman) théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espece de conférence sur l'Ecriture-sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erford, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691 : le fanatisme que respiroient ses sermons, lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états; il s'y rendit, & il fut professeur de grec & des langues orientales à Hall, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. On y enseigne à la jeunesse indigente tous les arts & toutes les sciences, & on l'instruit dans la vertu & dans la religion. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avoit en 1727, 2196 jeunes gens, & plus de 130 précepteurs: on y donnoit à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. C'est à elle que la *Mission Protestante du Malabar* doit ses fondateurs. L'illustre auteur de cet établissement mourut en 1727, à 64 ans, pleuré comme le bienfaicteur du genre humain par tous les malheureux que sa charité compatissante & ses soins paternels avoient arrachés à la misere, à l'oisiveté & au vice. On a de cet homme de bien : I. Des *Sermons* & des *Livres de dévotion*, en allemand. II. *Methodus studii Theologici*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de scopo Librorum veteris & novi Testamenti*. V. *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ*. VI. *Observationes Biblicæ*. Les ouvrages de *Francke* sont estimés dans le Nord; mais ses établissements le sont dans toute l'Europe.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff & de Schwirse, dans la principauté d'Oels, refusa des emplois considérables que l'électeur de Brandebourg & le duc d'*Oels* lui offrirent. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite, à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, & où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de *Livres mystiques*, en latin & en allemand. I. Une *Vie* du fameux *Jacob Boehm*. II. *Vita veterum Sapientûm*. III. *Nosce te ipsum*, &c. Ses écrits ne sont guere connus hors de l'Allemagne.

I. FRANCKENSTEIN, (Christian-Godefroi) né à Leipsick en 1661, mort en 1717, à 56 ans, après avoir voyagé en France, en Angleterre & en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation* de l'*Introduction à l'Histoire*, de *Puffendorff*. II. *Vie de la Reine Christine*. III. *Histoire du* XVIe *& du* XVIIe *siecles*; qui ne sont que de mauvaises compilations.

II. FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, après avoir professé le Droit de la nature & des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de dissertations latines, entr'autres : I. *De collatione bonorum*. II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania*. III. *De Thesauris*, &c. &c. Ce savant n'étoit qu'un écrivain subalterne, plus propre à compiler qu'à imaginer.

I. FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il étoit foible dans le coloris, & peignoit d'une maniere fort seche.

II. FRANCO, (Nicolo) poëte satyrique, naquit à Bénévent, en 1510, d'un maître d'école. Après avoir exercé de bonne heure son génie caustique à Naples & à Milan, il revint dans sa patrie, & fut l'ami, ensuite le rival de l'*Arétin*. Il censura, comme lui, les vivants & les morts; mais il en fut récompensé différemment. L'*Arétin* mourut tranquille dans son lit; *Franco*, qui avoit eu l'imprudence de quitter Bénévent pour Rome, attaqua des seigneurs Romains très-accrédités, & fut condamné à mort en 1569, par ordre du pape *Pie V*. Il avoit alors 59 ans. Il y a des écrivains qui pensent qu'il se sauva de la prison; qu'il fut seulement pendu en effigie, & qu'il mourut peu de temps après de chagrin & de honte à Bénévent. Si l'on en croit *le Ghilini*, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers & en prose; son imagination étoit féconde en saillies. Il se déchaîna contre le pape *Paul III*, contre tous les *Farnèses*, contre les Peres du concile de Trente, contre *Charles-Quint*. Cependant il avoit, malgré son humeur bilieuse, d'excellentes qualités. « Il étoit discret, com- » patissant, sensible & généreux. » Il avoit mérité la confiance en- » tiere de l'ambassadeur, qui se » l'étoit attaché. Il rendoit les plus » grands services à sa famille, » il soulageoit les parents de ses » disciples, & n'exigeoit rien de » qui ne pouvoit rien payer. Ses » amis l'adoroient; & quel homme » méchant eut jamais de véritables » amis! Incapable de ramper, il » dédaigna les faveurs de ces » Grands qui ne voient dans les » gens-de-lettres que des parleurs » amusants. On ne lui reprocha » point de verser le poison de la » calomnie; & son crime fut celui » d'une ame altiere, qne tour- » mente le spectacle du vice heu- » reux, qui ne sait point dévorer » les injures, & les repousse par » des vérités dures & hardies. » Placez *Nicolo* dans un autre » siecle & dans un autre gouver- » nement, il ne sera qu'un écrivain » libre & courageux. Les Romains » & les Athéniens l'auroient ap- » plaudi, comme ils applaudis- » soient *Aristophane*; on le loueroit » aujourd'hui de s'être armé du » fouet de la satyre contre les » méchants & les sots. Mais il ne » sentit pas que la différence des » temps & des mœurs corrompt » assez souvent le jugement de » la postérité, & toujours celui » des contemporains. Chez une » nation frivole & abâtardie, au » milieu d'une foule de *Monsi-* » *gnors*, plus vains de leur mol- » lesse, que les *Scipions* n'étoient » enorgueillis de leurs exploits, » il osa faire entendre une voix » républicaine. Son génie, plus » sévere que les lois & l'opinion » dominante, combattit des abus, » flétrit des vices qu'elles avoient » respectés ou anoblis. L'ardeur de » se montrer, & je ne sais quelle » audace naturelle lui firent illu- » sion. Telle fut la source de ses » malheurs, de ses fautes & de sa » déplorable réputation. (*Année* » *littéraire* 1778, n° VII.) » On a de lui : I. Plusieurs *Sonnets* sur l'*Arétin*, qui furent imprimés avec sa *Priapeia*, 1584, in-8° de 225 pages. II. *Dialogi piacevoli*, Vinegia 1542, in-8°. Il a paru en 1777 un livre intitulé : *La* VIE *de Nicolo Franco*, ou *les Dangers de la Satyre*,

à Paris, in-12, chez les Freres *Debure*.

I. FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, né en 1708, de *Léopold*, duc de Lorraine, fut marié en 1736 avec *Marie-Thérese*, fille de l'empereur *Charles VI*. Après la mort de ce prince, en 1740, *Marie-Thérese* associa son époux à l'administration de ses états. *François* ayant disputé la couronne impériale à *Charles VII*, qui mourut à Munich, en janvier 1745, fut élu empereur le 13 septembre suivant. Le fléau de la guerre désoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN, (n° IV.) un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1747 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre, allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubersbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur *François* profita de l'heureux loisir de la paix pour mettre de l'ordre dans ses finances, & pour faire fleurir le commerce, les sciences & les arts dans ses états, qui le perdirent le 10 août 1765, à 58 ans. Il mourut subitement à Inspruck, regretté comme un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Dans une inondation du Danube, un faubourg de Vienne étoit menacé du danger le plus imminent. Les glaces & les bois que le fleuve charrioit, intimidoient ceux qui auroient pu le secourir. *François* étoit spectateur & du péril & du découragement. Il s'élance dans un bateau, en disant : *Je me flatte qu'en me voyant marcher le premier, on me suivra.* L'exemple de ce prince sensible & bienfaisant touche tout le monde, & les malheureux sont sauvés. L'humanité, qui faisoit sa vertu distinctive, n'ôtoit rien à sa valeur, & il s'étoit signalé dans les guerres de Hongrie & de Bohême. Devenu duc de Lorraine en 1729, après la mort de son pere, il céda la Lorraine à la France, & obtint en dédommagement la Toscane. *Voy.* VII. MARIE.

II. FRANÇOIS Ier, roi de France, surnommé *le Pere des Lettres*, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de *Louis XII*, son beau-pere. Il étoit né à Cognac, le 12 septembre 1494, de *Charles* d'*Orléans*, comte d'Angoulême, & de *Louise* de *Savoie*. Petit-fils de *Valentine* de *Milan*, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, & se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître du duché : (*Voy.* BRUSQUET.) Il n'ignoroit pas que les Suisses, mécontents de ce qu'on leur avoit préféré les Lansquenets, s'étoient emparés du Mont-Genevre & du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie ; mais il espéroit tout de son courage & de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentiere & de Guillestre, jusqu'alors impraticables ; on en vint à bout, & les François se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, le 13 & le 14 de septembre 1515. *François I* ne perdit pas le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtriere. Ayant apperçu dans la mêlée un simple cavalier engagé sous son cheval, de sorte qu'il ne pouvoit agir, & deux Suisses près de lui, qui alloient le tuer ; il avança, quoiqu'il fût seul, écarta les deux Suisses, l'épée à la main, & remonta le cavalier. Il avoit passé une partie de la nuit qui précéda cette mémorable journée, à ranger ses troupes, & une autre partie sur

l'affut d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de *Trivulce* disoit, des 18 batailles où il s'étoit trouvé, *que c'étoient des jeux d'enfants*; mais *que celle de Marignan étoit une bataille de géants.* Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanez aux vainqueurs. *Maximilien Sforce*, usurpateur de ce duché, lui en fit la cession, & se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarerent pour les François : le pape *Léon X*, effrayé de leurs succès, voit le roi à Bologne, & fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence que, après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique - Sanction*, il conclut le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. Cet accord eut cela de singulier, qu'il donnoit à la puissance temporelle le spirituel, & à la puissance spirituelle le temporel. On dit à cette occasion, « que le roi & le pape se donnoient » ce qui ne leur appartenoit point,» *François* obtint la nomination des bénéfices, & *Léon* eut, par un article secret, le revenu de la 1re année, en renonçant aux mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome s'étoit attribués. Les universités & les parlements ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisieme partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration ; & les parlements ne faisoient pas attention que *François I*, en accordant les annates, les modéroit, au lieu qu'auparavant elles étoient payées sur un pied exorbitant. L'année d'après la conquête de Milan, en 1516, *Charles-Quint* & *François I* signerent le traité de Noyon, dont un des principaux articles fut la restitution de la Navarre. Ils se donnerent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison d'or, & l'autre, celui de St-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur *Maximilien*, *François* fit briguer la couronne impériale. *Charles*, plus jeune, & moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400 mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, & le fut pour long-temps; & comment ne l'auroit-elle pas été? *Charles*, seigneur des Pays-Bas, avoit l'Artois (dit un historien) & beaucoup de villes à revendiquer. Roi de Naples & de Sicile, il voyoit *François I* prêt à réclamer ces états au même titre que *Louis XII*. Roi d'Espagne, il avoit l'usurpation de la navarre à soutenir. Empereur, il devoit défendre le grand-fief du Milanez contre les prétentions de la France. Que de raisons pour désoler l'Europe ! Le ressentiment de *François* éclata d'abord sur la Navarre : il la conquit & la perdit presqu'au même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa *Charles* qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin & plusieurs autres places; mais il perdoit, d'un autre côté, le Milanez, par les violences de *Lautrec*; & le connétable de *Bourbon* par les injustices de *Louise de Savoie*, sa mere. Ce grand général se jeta dans le parti de l'empereur, & assura la victoire à ses troupes. Les François, commandés par *Lautrec*, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque, & se virent lâchement abandonnés par les Suisses. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Cré-

mone & de Gènes. *Bourbon* battit, l'année d'après, l'arriere-garde de l'amiral *Bonnivet* à la retraite de Rebec; il marcha vers la Provence, prit Toulon & assiégea Marseille. *François I* courut au secours de la Provence, & après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanez, & assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. *François* en fit une autre non moins importante, en détachant mal-à-propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux Impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, (*Voyez* I. MOLAC.) & fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier François qui avoit suivi le duc de *Bourbon*, & que ce duc, son vainqueur, fût présent pour jouir de son humiliation. Son courage ne l'abandonna pourtant pas, & ce fut alors qu'il écrivit à sa mere : *Tout est perdu, hormis l'HONNEUR.* Ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. *Monsieur de Lannoi*, lui dit-il, *voilà l'épée d'un Roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, & qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* On raconte qu'au moment qu'il fut environné, *Davila* & un certain *Urbieta* se disputant avec vicacité la gloire de sa prise, le roi leur dit d'un air tranquille : *URBIETA m'a volé, & DAVILA m'a pris.* En effet, le premier lui avoit arraché son grand collier de l'ordre, enrichi de pierreries, & *Davila* s'étoit contenté de lui demander ses armes. En passant à travers le champ de bataille, dans l'endroit où il devoit être gardé ; les Impériaux lui firent observer que tous ses gardes Suisses s'étoient fait tuer dans leurs rangs, & qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. *Si toutes mes troupes*, dit-il, *avoient fait leur devoir comme ces braves gens, je ne serois pas votre prisonnier; mais vous seriez les miens.* Comme *François* avoit été pris près des murs de la chartreuse de Pavie, on le mena d'abord dans l'église de ce monastere. Les religieux étoient au chœur ; & quand ils furent à ce verset du pseaume 118 : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*; le roi les prévint & le récita à haute voix. Peu de jours après, on conduisit l'illustre prisonnier à Madrid. *Charles* avoit assemblé son conseil, pour savoir comment il devoit le traiter : « *Comme votre* » *frere & votre ami* (répondit l'évêque d'Osma) ; » *il faut lui rendre* » *la liberté, sans autre condition* » *que celle de devenir votre allié* ». *Charles* ne suivit point ce conseil généreux; il se comporta avec un roi, comme un corsaire avec un riche esclave. *François I* ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux, signé à Madrid le 14 Janvier 1526. Il renonçoit à ses prétentions sur Naples, le Milanez, Gènes & Ast, à sa souveraineté sur la Flandre & l'Artois. Il devoit céder le duché de Bourgogne; mais lorsque *Lannoi* vint demander cette province au nom de l'empereur, *François I*, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarerent au roi, qu'*il n'avoit pas le pouvoir de démembrer une province de sa monarchie....* *Lannoi* eut encore la mortification d'entendre publier la ligue-sainte. C'étoit une alliance entre le pape, le roi de

France, la république de Venise, & toutes les puissances d'Italie, pour arrêter les progrès de l'empereur. *François I*, l'ame de cette ligue, envoya *Lautrec*, qui se rendit maître d'une partie de la Lombardie, & qui auroit pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée Françoise avec leur général, en 1528. (*Voy.* I. DORIA). Ces pertes avancerent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France renonça à une partie de ses prétentions, & épousa *Eléonor*, veuve du roi de Portugal, & sœur de l'empereur. Ses deux fils étoient restés en otage à Madrid, lorsqu'il sortit de prison; il les racheta moyennant deux millions d'or. Le chancelier *Duprat*, le même qui avoit suggéré à *François I* de vendre les charges, donna dans cette occasion, si l'on en croit *du Bellay*, une nouvelle preuve de la bassesse de son caractere. Il fit frapper des especes de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue *François I*, d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix fut-elle conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. Le Milanez, source intarissable de guerres, & le tombeau des François, tentoit toujours son ambition. S'il eût abandonné ses prétentions sur ce duché, comme *Charles* avoit abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid; il auroit donné pendant la paix une libre carriere à toutes ses vertus, à sa libéralité, à sa bonté, à sa magnificence, à son amour pour les arts. En 1534, il envoya en Amérique *Jacques Cartier*, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; & en effet, ce marin découvrit le Canada : (*Voy.* CARTIER). Il fonda le college royal, il forma la bibliothéque royale; il auroit plus fait encore. *François* fut grand, pour avoir encouragé les lettres, protégé les artistes, récompensé les gens d'esprit; mais la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Il passe encore en Italie, & s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur, de son côté, se jette sur la Provence, assiége Marseille, & est repoussé. *François I* lui cherchoit des ennemis par-tout : il s'unit avec *Soliman II*; mais cette alliance avec un empereur mahométan, excita les murmures de l'Europe Chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec *Charles*, dans une entrevue que le pape *Paul III* leur ménagea à Nice en 1538. L'empereur ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés (*Voy.* TRIBOULET & I. ELÉONOR), lui promit l'investiture du Milanez pour un de ses enfants. Il n'eut pas plutôt quitté la France, qu'il refusa ce qu'il avoit promis. La guerre est rallumée, *François* envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon & dans le Luxembourg. Le comte d'*Enguien* bat les Impériaux à Cérisoles en 1544, & se rend maître du Montferrat. La France, unie avec *Barberousse* & *Gustave-Wasa*, se promettoit de plus grands avantages, lorsque *Charles-Quint* & *Henri VIII*, ligués contre *François I*, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie & la Champagne. L'empereur étoit déjà à

Soissons, & le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le Luthéranisme fit le salut de la France. Les princes Luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. *Charles*, pressant la France & pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544. *François I*, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre *Henri VIII* (*Voy.* I. BELLAY.) : ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut, l'année d'après, à Rambouillet, le dernier mars 1547, à 53 ans, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe. Ce prince, passionné pour les femmes (*Voyez* les art. DOLET, FISSELEU, CHATEAUBRIAND, & *IX*. MARIE.), les introduisit à la cour; *car*, disoit-il, *une cour sans femmes est une année sans printemps & un printemps sans roses.* Mais ces roses ont de terribles épines, & il l'éprouva lui-même. Il avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la belle Féronniere.* Le mari de cette femme, jaloux & vindicatif, avoit été prendre du mal dans un lieu de débauche pour le donner à son infidelle, & par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, & *François I* mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années. Avant de mourir, il donna les conseils les plus sages au Dauphin. *Les enfants* (lui dit-il) *doivent imiter les vertus de leurs peres, & non leurs vices. Le François est le meilleur peuple du monde ; & vous devez le traiter avec d'autant plus de bonté, que, dans le besoin, il ne refuse rien à ses rois.....* Un long portrait de *François I* seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser *Charles Quint*, son rival de gloire, moins brave, moins aimable que lui ; mais plus puissant, plus heureux, & plus politique. Comme il avoit beaucoup d'élévation, & qu'il réfléchissoit peu, il négligea trop l'intrigue, & se fia trop à son courage. Lorsqu'on lui fournissoit quelque occasion de tirer vengeance des mauvais traitements faits par *Charles-Quint* ou par ses généraux, aux soldats & officiers François prisonniers, il répondoit : *Je n'ai garde de le faire : je perdrois une occasion de vaincre en vertu* Charles, *à qui je suis obligé de céder en fortune.* Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il le gouverna rarement lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'*Angoulême*, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. (*Voyez* BEAUNE, CHABOT, POYET). La protection qu'il accorda aux beaux arts, a couvert auprès de la postérité la plupart de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres ; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grece, & il les transplanta en France (*Voy.* RAPHAEL). Son regne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit & dans les mœurs des François. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux & les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin ; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. *François I* fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Ce fut aussi lui qui introduisit la mode de porter les cheveux courts & la barbe longue, pour

cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Le bas de son visage fut défiguré par cet accident. On vouloit rechercher l'imprudent qui avoit fait le coup; *François* ne voulut pas le permettre. *C'est moi*, dit il, *qui ai fait la folie, il est juste que je la boive.* Mais il masqua cette difformité en laissant croître sa barbe. Dès-lors les courtisans, singes de leur maître, l'eurent la plus longue qu'ils purent; ce fut un ornement de petit-maître. Les gens graves & les magistrats n'en portoient point; ils ne laisserent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. *François I* accabla d'abord son peuple d'impôts; mais il devint plus économe sur la fin de ses jours, & il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions d'à présent. Voyez son *Histoire*, écrite avec vérité & avec énergie, par M. *Gaillard*, 8 vol. in-12.

III. FRANÇOIS II, roi de France, naquit à Fontainebleau le 19 janvier 1544, de *Henri II* & de *Catherine* de *Médicis*. Le jour de sa naissance fut remarquable par une éclipse de soleil; ce qui lui fit donner pour devise un Lis entre un Soleil & une Lune, avec ces mots: *INTER ECLIPSES EXORIOR.* Il monta sur le trône après la mort de son pere, le 10 juillet 1559. Il avoit épousé, l'année d'auparavant, *Marie Stuart*, fille unique de *Jacques V*, roi d'Ecosse. Quoique son regne ne fût que de 17 mois, il fit éclore tous les maux qui, depuis, désolerent la France. *François*, duc de *Guise*, & le cardinal de *Lorraine*, oncle de ce roi-enfant par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement. L'un se vit maître du clergé & des finances; & l'autre étant chef de tout ce qui regardoit la guerre, ils se servirent plus de leur pouvoir pour satisfaire leur ambition, que pour procurer le bien de l'état. *François II* aliéna même de la couronne, à l'instigation de sa mere, par lettres-patentes, la souveraineté du duché de Bar, pour en céder les droits au duc de *Guise*, & ne s'en reserva que la foi, l'hommage & le ressort. *Antoine* de *Bourbon*, [*Voyez* IX ANTOINE]. roi de Navarre, & *Louis* son frere, prince de *Condé*, fâchés que deux étrangers tinssent le roi en tutelle, les princes du sang & les officiers de la couronne éloignés, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux Calvinistes pour détruire les *Guises*, protecteurs des Catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion le prétexte, & la *Conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de *Condé* en étoit l'ame invisible, & *la Renaudie* le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à *Avenelles*, avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, & ils sont exécutés. *La Renaudie* fut tué en combattant, & plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte & punie, le pouvoir des *Guises* n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'héréfie étoit renvoyée aux évêques & interdite aux parlements. Le chancelier de l'*Hôpital* ne dressa cet édit que pour éviter l'établissement de l'inquisition. On défendit aux Calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit qne de ces cas-là, & qu'on appeloit *la Chambre-Ardente*.

Le prince de *Condé*, chef du parti Calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, & alloit finir par la main du bourreau, lorsque *François II*, malade depuis long-temps, & infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'une aposteme à l'oreille; laissant un royaume endetté de quarante-trois millions, & en proie aux fureurs des guerres civiles. [*Voyez* II. CHATEL]. Quoique la France tombât dans la minortié par sa mort, il ne fut pas regretté, parce qu'on aimoit mieux (dit le président *Hesnault*) une minorité véritable, qu'une majorité imaginaire. Les serviteurs de *François II* l'appeloient *le Roi sans vice*: on peut ajouter, *& sans vertu*; & on ne sait gueres ce qu'il auroit été, s'il avoit régné plus long-temps. « Il se conduisit (dit le pré- » sident de *Thou*) bien moins sui- » vant son penchant, que confor- » mément à celui des Lorrains. A » l'heure de la mort, avant qu'il » eût perdu connoissance, on dit » que le cardinal de *Lorraine* l'a- » vertit de prier Dieu de lui par- » donner les fautes qu'il avoit fai- » tes, & celles que ses ministres » lui avoient fait faire: ce qui fut » interprété par les assistants, com- » me un aveu formel de la mau- » vaise administration des deux fre- » res ». On prétendit aussi que la mort de *François* étoit une suite du poison qu'on lui avoit donné. Les uns en accusoient le roi de Navarre, les autres *Catherine* de *Médicis*, mere du roi; & l'esprit de parti fit adopter à ceux qui en étoient préoccupés, l'opinion la plus conforme à leurs idées. « Mais (dit toujours » le même historien) c'étoient des » bruits sans fondement, auxquels » les troubles du temps donnoient » lieu: comme si les grands ne pou- » voient mourir naturellement! » *François* avoit toujours été d'un » tempérament très-foible; & l'on » prétend que l'amour excessif » pour la reine sa femme, l'une » des plus belles & des plus spi- » rituelles princesses de l'Europe, » ne contribua pas peu à abréger » ses jours ». *François II* avoit eu, comme ses freres, le savant *Amyot* pour précepteur. Il avoit si bien profité des leçons de son maître, que, lorsque le chancelier *Michel* de l'*Hôpital*, qui n'étoit encore que président de la chambre des comptes, lui présenta son excellent *Poëme* latin sur son sacre, il le lut avec tout le goût d'un prince qui en connoissoit les beautés, & en apprit les plus beaux endroits de mémoire. Son goût pour les lettres est presque le seul éloge qu'on lui ait donné. Cependant l'abbé *le Ragois* dit de lui: *ÆTAS BREVIS AP-TAQUE REGNO.*

Digne en effet du trône où te plaça
le sort,
Trop jeune, tu payas le tribut à la
mort.

Cette flatterie auroit été bonne dans une oraison funebre. La devise suivante auroit mieux convenu à *François II*: *BREVIS MIHI LABOR REGNI.*

A mon trône arraché par la com-
mune loi,
Je n'eus que peu de temps le mal-
heur d'être roi.

* FRANÇOIS, Dauphin de France, fils de *François I*; *Voy.* MONTECUCULI, n° I.

IV. FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou & de Berri, & frere de *François II*, de *Charles IX* & de *Henri III*, né en 1554, se mit à la tête des mécontents, lorsque son frere *Henri III* monta sur le trône. *Catherine* de *Médicis*, sa mere, le fit arrêter; mais le roi

le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reîtres, parce qu'on lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frere, & se rendit maître de quelques places. (*Voy.* HAUTEMER). Il revint en France, & repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de *Parme* qui assiégeoit Cambrai, & se rendit maître de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec *Elizabeth*, qui le joua, & ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, & comte de Flandres à Gand en 1582; mais, l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, & se rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie le 10 février 1584, à 29 ans, sans avoir été marié; regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funebre fut prononcée par *Renauld* de *Baunes*, archevêque de Bourges, qui avoit été son chancelier, & elle fut peu goûtée. Quelques auteurs, dit STRADA, *ont dit que le Duc d'*Alençon *étoit mort empoisonné. Ce sont des bruits fort ordinaires à la mort des Princes : comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devoit les exempter du sort commun des autres hommes, & que ce fût les confondre avec nous, qu'ils finissent comme nous! Pour moi, je crois que le poison qu'on donna au Duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers; & que le Duc de* Parme *ajouta à ce poison, lorsqu'il le chassa des Pays-Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque...* *Voyez* une belle réponse de ce prince, art. III. COLIGNI, *à la fin.*

V. FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol & de Chaumont, né en 1491, de *François*, comte de *Vendôme*, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave *Bayard* ayant fait chevalier *François I* après cette journée, accorda le même honneur à *François* de *Bourbon*. Ce général secourut Meziére assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon & Bapaume, & battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, & fut repris en 1528, par *Antoine* de *Lève*, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets & les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, & sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, le 1er septembre 1545, à 55 ans.

VI. FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enguien, gouverneur de Hainaut, de Piémont & de Languedoc, frere d'*Antoine* de *Bourbon*, roi de Navarre, naquit au château de la Fère, le 23 septembre 1519, de *Charles* de *Bourbon*, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. *François I* lui confia, en 1543, la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice. Jeune & vaillant, il ne cherchoit qu'à combattre: (*Voyez* ALBON & II. AVALOS). Il s'avança dans le Piémont, prit

Crefcentin, Dezance, & remporta la fameufe victoire de Cérifoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Les François tuerent 10,000 ennemis, firent 4000 prifonniers, & s'emparerent du bagage & de l'artillerie, fans qu'il leur en coûtât 200 hommes. Cette victoire facilita la conquête du Montferrat; le comte d'*Enguien* le foumit tout, à l'exception de Cafal. L'année d'après, ce prince fe jouant avec de jeunes feigneurs à défendre un fort de neige, il y fut tué le 23 février 1545, à 27 ans. Ce fut une perte réelle pour la France, à qui fa valeur & fes victoires avoient donné les plus grandes efpérances.

VII. FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpenfier, de Chatelleraut, prince de Dombe, dauphin d'Auvergne, fils de *Louis* de *Bourbon II*e du nom, donna des preuves de fa valeur au fiége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac & de Moncontour en 1569, & au maffacre d'Anvers en 1572. *Henri III* le fit chevalier de fes ordres, & l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fideles fujets de *Henri IV*, & un de fes plus braves généraux. Il fe diftingua à Arques & à Ivri en 1590. Il mourut à Lifieux en 1592, à 50 ans, après avoir foumis Avranches au roi, & lui avoir rendu d'autres fervices non moins importants. C'étoit un prince généreux, compatiffant, civil, honnête, fimple & ennemi de tout déguifement. Quand on lui rappeloit ce qu'il avoit fait dans les différentes affaires où il s'étoit trouvé : *Oui*, difoit-il, *je fis affez bien là & là*; *mais, en d'autres occafions, je commis telle & telle faute.*

FRANÇOIS I & II, ducs de Bretagne, *Voy.* LANDAIS & CHANTOCÉ.

FRANÇOIS II, grand duc de Tofcane, *Voy.* CAPELLO.

FRANÇOIS DE LORRAINE, *Voy.* II. GUISE.

VIII. FRANÇOIS D'ASSISE, (Saint) naquit à Affife en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais, depuis, on y ajouta le furnom de *François*, à caufe de fa facilité à parler la langue Françoife, néceffaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel fon pere le deftinoit. « Il » vint au monde, dit *Baillet*) mar» qué d'une croix à l'épaule, dans » une étable : circonftance qui le » rendoit dès-lors conforme à J. » C. Son pere s'appeloit *Pierre* » *Bernard*, fa mere *Pique*, tous » deux plus occupés du foin de » leur négoce que de celui de leur » enfant. Il n'eut pas les inclina» tions fort vicieufes; mais il ne » laiffa pas de goûter les vanités » du fiecle. Il étoit d'un naturel » doux, officieux, poli & libéral. » Il étoit encore plein de l'efprit » du monde, lorfqu'il eut un fon» ge, dans lequel il crut voir » quantité d'armes marquées du » figne de la croix. Ayant deman» dé à qui elles étoient, on lui » répondit que c'étoit pour lui & » pour fes foldats ». Il alla fervir dans la Pouille; mais, un autre fonge lui ayant appris que fa milice devoit être toute fpirituelle & deftinée contre l'ennemi commun du genre humain, il quitta la maifon paternelle, vendit le peu qu'il avoit, fe revêtit d'une tunique & fe ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, & il avoit déjà un grand nombre de difciples, lorfque le pape *Innocent III* approuva fa regle en 1210. L'année d'apres, le faint fondateur obtint des Bénédictins l'églife de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Affife.

Ce fut le berceau de l'ordre des Freres Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne, en France. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au 1er chapitre général qu'il tint proche Assise en 1219, il se trouva près de 5000 Freres Mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape *Honorius III* une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : *Tâchons de gagner les grands par l'humilité & par le respect, & les petits par la parole & les bons exemples. Notre privilege singulier doit être de n'avoir point de privilege.* Ce fut vers le même temps que *François* passa dans la Terre-sainte; il se rendit auprès du sultan *Mélédin*, pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne ; le sultan n'ayant pas voulu qu'on lui donnât un tel spectacle, renvoya *François* avec honneur. Revenu en Italie, il institua le *Tiers-Ordre*. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, & sans quitter leurs maisons. Ce nom de *Tiers-Ordre* lui fut donné, parce que *St François* avoit divisé le sien en trois; les Freres Mineurs étoient le premier; les Claristes ou Urbanistes, le second ; & les Pénitents des deux sexes, le troisieme ou le *Tiers-Ordre*. C'est ce qui est exprimé dans une hymne de son office :

TRES ordines hic ordinat,
Primumque fratrum nominat
Minorum; pauperumque
Fit dominarum medius;
Sed Pœnitentûm tertius
Sexum capit utrumque.

Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ses differents enfants, & s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est-là qu'il vit, à ce que rapporte *St Bonaventure*, un Séraphin crucifié, qui perça ses pieds, ses mains & son côté droit. C'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise, le 4 octobre 1226, âgé de 45 ans. Les peuples avoient eu pour lui une si grande vénération, que, lorsqu'il entroit dans une ville, on sonnoit les cloches. Le clergé & le peuple venoient au-devant de lui, chantant des cantiques & jetant des rameaux sur son passage. *François* voyant un de ses compagnons étonné de ce qu'il souffroit des honneurs, lui dit : *Sachez, mon frere, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer; & que les autres y gagnent, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures.* Il fut humble & dans lui-même & dans ses disciples. Le pape lui ayant demandé s'il vouloit qu'on les élevât aux dignités ecclésiastiques. *Le nom de MINEURS qu'ils portent*, répondit-il, *les avertit qu'ils ne doivent pas penser à s'élever. Si votre Sainteté veut qu'ils soient utiles à l'Eglise, qu'elle les tienne toujours dans l'état d'humilité auquel ils ont été appelés.* Et comme la pauvreté étoit, selon ses expressions, la mere-nourrice de l'humilité, il ne voulut jamais consentir à retenir la moindre portion des biens que les novices avoient dans le monde. Quelques personnes crurent le faire relâcher de cette regle, en lui remontrant

qu'il pourroit, par ce moyen, satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que, pour quoi que ce soit, nous donnions atteinte à nos saintes maximes! Il vaut mieux être dans la nécessité de dépouiller l'autel de la sainte Vierge, qui nous saura plus de gré d'observer les conseils de son fils, que de parer ses autels.* Ce fut dans le même esprit qu'il se dépouilla, dans un voyage, de son manteau, pour en revêtir un pauvre. *Ce manteau lui appartient*, dit-il; *car J. C. me l'a prêté, pour le rendre à celui qui seroit plus pauvre que moi.* Il exhortoit ses freres au travail des mains; mais il vouloit qu'ils se contentassent de recevoir, pour le prix de leurs ouvrages, les choses nécessaires à leur vie, pourvu que ce ne fût pas en argent. Après sa mort, Dieu fit éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa *Regle*, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manieres. Le pape *Nicolas III* fit une fameuse décrétale, par laquelle, en interprétant ce qu'il y avoit d'ambigu, il la laissoit dans toute sa force. Mais des enthousiastes, tels qu'il s'en trouve quelquefois dans les Ordres les plus sages, voulurent vivre dans une plus étroite observance. *Célestin V* eut la facilité de leur permettre de former une congrégation particuliere. Ils se séparerent donc de leur ordre, & allerent s'établir dans une île de la Grèce. *Boniface VIII* leur ayant ordonné de rentrer dans leur premier institut, ils furent obligés d'obéir. La mort de *Boniface* réveilla leurs idées de spiritualité & de perfection. L'ordre de *St François* fut ainsi divisé en deux partis. L'un prit le nom de *Spirituels*, non par-rapport à leur génie qui étoit très-étroit, mais parce qu'ils se conformoient à l'esprit de la regle. L'autre eut celui de *Conventuels* & de Freres de la Communauté. *Clément V* déclara au concile de Vienne, par une célebre Clémentine, que la maniere de vivre des *Conventuels* suffisoit pour remplir tous les devoirs d'un véritable enfant de *St François*. Il fit rentrer ceux qui s'appeloient si improprement *Spirituels*, dans le corps de l'ordre. Mais après la mort de *Clément*, le schisme recommença & se fortifia pendant la vacance du saint siége. *Jean XXII* donna trois constitutions contre ces faux zélés. Il déclara que c'étoit une hérésie de soutenir avec opiniâtreté, que *J. C. & ses Apôtres n'avoient rien eu, non pas même en commun, dont ils fussent absolument les maîtres, & dont ils pussent disposer à leur volonté*. La doctrine du pontife ne fut pas reçue de tout l'ordre de *St François*. Plusieurs auteurs fameux parmi les Franciscains la combattirent, entr'autres *Michel de Cesene*, général des Cordeliers, & *Guillaume Ockan*, célebre ergoteur Anglois. Ces prétendus docteurs soutenoient contre *Jean XXII*, que la pauvreté évangélique consistoit à ne posséder rien, pas même en commun; ce qui étoit une opinion erronée selon le pape. Mais ses adversaires le traitoient lui-même d'hérétique. Ils alloient jusqu'à lui dire, que de ne pas préférer la parfaite pauvreté, telle qu'ils l'entendoient, à la possession des biens en commun ou en particulier, c'étoit ramener le Judaïsme, & prendre à la lettre les prophéties qui sembloient promettre aux Juifs un Messie distributeur des richesses temporelles.

porelles. Ces disputes furent funestes à la tranquillité de *Jean XXII* (*Voy.* son article); & la fermentation qu'elles avoient occasionnée, produisit, dans la suite, les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins* (Voyez OCKAN & I. PAULET.) Ces enfants du même pere different beaucoup entr'eux par l'habit & par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des *Huit* anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre & se pendit de désespoir. Dieu n'a pas jugé à propos de renouveler ce miracle. L'ordre de *S. François*, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes célèbres par leur science & leur vertu, & a donné à l'Eglise un grand nombre de cardinaux, d'évêques, & cinq papes, dont deux (*Sixte-Quint* & *Clément XIV*) sont au rang des plus grands souverains & des plus illustres pontifes. La meilleure édition des *deux Regles* du saint patriarche & de ses *Opuscules*, est celle du P. *Jean* de *la Haye*, en 1641, in-folio. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. *Voy.* ALBIZI.

IX. FRANÇOIS DE PAULE, fondateur de l'ordre des *Minimes*, naquit à Paule en Calabre, l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude & pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son hermitage un monastere, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *Hermites de S. François*; mais *François* voulut qu'ils portassent le nom modeste de *Minimes*, & que leur devise fût le mot CHARITÉ. Il leur prescrivit un carême perpétuel, & leur donna une regle approuvée par le pape *Alexandre VI*, & confirmée par *Jules II*. *François* enchérissoit beaucoup sur ce qu'il prescrivoit aux autres, n'usant jamais ni de vin, ni de viandes, ni de poisson, ni de laitage; se contentant de pain & d'eau; ne mangeant qu'après le soleil couché; marchant pieds nus; couchant sur le plancher de sa cellule, n'ayant pour oreiller que une pierre ou une piece de bois; portant un rude cilice sous un habit vil & pauvre. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. *Louis XI*, dangereusement malade, tâcha de le faire venir en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prieres. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, mais petit jusqu'à la bassesse avec ceux dont il espéroit du secours, lui envoya plusieurs messagers, mais inutilem^t. « *François*, sachant ce que le roi » attendoit de lui, refusa de quitter sa solitude. *Louis* employa, » avec aussi peu de succès, la » médiation du roi de Naples. Le » saint homme répondit toujours, » qu'il n'iroit pas trouver un roi » qui commenceroit par lui demander un miracle. Ce refus » opiniâtre ne rebuta pas *Louis*; » il s'adressa au pape qui, depuis » quelques années, ne rejettoit » aucune de ses demandes. *Sixte* » ordonna au dévot hermite de déférer en tout à la volonté du roi. » *Franç.* partit donc, passa d'abord » par Naples, où il fut visité par les » princes & les grands: de-là il » se rendit à Rome, fut admis à » l'audience du souverain pontife, » *& resta* (dit *Comines*) *assis à ses* » *côtés, en belle chaire, l'espace de* » *trois ou quatre heures; ce qui étoit*

» *un grand honneur à un si petit* » *homme....* Dès qu'il fut sur les » terres de France, le roi dépêcha » courriers sur courriers pour » hâter sa marche, & savoir à » chaque instant de ses nouvelles. » En l'abordant, il se jeta à ses » pieds, & lui dit : *Saint homme,* » *si vous voulez, vous pouvez me* » *guérir.* Le saint homme l'exhorta » à mettre en Dieu sa confiance, & » promit le secours de ses prieres. » *Comines*, témoin oculaire, vante » la sagesse du dévot personnage, » *& ne pense*, dit-il, *avoir jamais vu* » *un homme de si sainte vie, ni où* » *semblât mieux que le Saint-Esprit* » *parlât par sa bouche ; car il n'étoit* » *clerc ni lettré, & n'apprit jamais* » *rien.... Vrai est*, ajoute le même » historien, *que sa langue Italienne* » *lui alloit bien pour se faire émerveil-* » *ler.* (Garnier, HISTOIRE de » France) ». *François* établit quelques maisons en France, appuyé du roi *Charles VIII*, qui le vénéroit au point qu'il le pria de tenir un de ses enfants sur les fonts baptismaux ; & il mourut dans celle du Plessis-du-Parc, le 2 avril 1507, à 91 ans : il fut canonisé en 1519, *par Léon X.* Les Minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-homme* que les courtisans de *Louis XI* donnoient à leur fondateur.

X. FRANÇOIS XAVIER, (S.) surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pirenées, le 7 avril 1506, étoit neveu du célebre docteur *Navarre.* Il enseignoit la philosophie au college de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut *Ignace* de *Loyola*, fondateur des Jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, & fut un des *sept* compagnons du Saint Espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des Infideles. *Jean III*, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes Orientales, *Xavier* s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa, où il se fixa d'abord, il répandit la lumiere de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. C'est sur-tout dans cette derniere île qu'il fit briller sa patience, son courage & son zele ; & ce zele auroit produit des fruits bien plus considérables, s'il avoit connu la langue du pays. *Si je savois le Japonois*, dit-il dans une de ses Lettres, *je ne doute pas que plusieurs n'embrassassent la foi Chrétienne.* " Quelle différence dans le „ succès de sa mission, si, à cette „ multitude de miracles que les „ historiens de sa *Vie* lui attribuent, „ Dieu avoit bien voulu joindre „ le don des langues ! *Xavier* se „ voyant traité par ces Indiens „ comme un insensé, sans espérance de faire aucun fruit parmi „ eux, passa à Méaco, où il n'arriva „ qu'à la fin de l'hiver en 1551. Il „ n'y fut pas mieux reçu, & il eut „ la douleur de s'y voir la risée des „ Infideles. Il se hâta de retourner „ à Amanguéchi, l'une des villes „ principales du Japon ; mais dans „ un équipage différent que celui „ où il y avoit paru la premiere „ fois. Il changea ses habits pau„ vres & usés en d'autres tout „ neufs & de riche étoffe. Il prit „ des valets à sa suite, & prépara „ des présents pour le roi, qui „ consistoient en une horloge son„ nante, un instrument de musique, „ & d'autres curiosités que lui „ avoit données le vice-roi des „ Indes. Dans ce brillant extérieur, „ il se présenta devant le roi, & „ lui remit des lettres du vice-roi „ des Indes, comme des témoi„ gnages de son amitié. Ce prince „ fut touché des présents que

„ *Xavier* lui offroit, & permit à „ ses sujets d'embrasser la religion „ Chrétienne. Le missionnaire prê- „ choit deux fois le jour. Il baptisa „ 3000 personnes en moins d'un „ an qu'il demeura à Amanguéchi ». C'est ce que dit *Racine*, (HISTOIRE Ecclés. tom. 9, art. 23.) qui a écrit cette partie de son Histoire d'après *Baillet* & le P. *Fabre*. D'Amanguéchi, *Xavier* se rendit dans le royaume de Bungo, & il parut devant le roi avec un éclat extérieur, propre à confondre les Bonzes qui le traitoient de misérable aventurier; mais qui servit peu au progrès de la religion. Le zélé missionnaire conçut le dessein de s'embarquer pour la Chine; mais son voyage étant traversé par toutes sortes d'obstacles, il tomba malade, & mourut saintement le 2 décembre 1552, à l'âge de 46 ans, dans une île à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. *Grégoire XV* le mit au nombre des Saints en 1622. On a de cet Apôtre des Indes : I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zele le plus animé & la piété la plus tendre. Ses vertus firent autant de conversions que son éloquence. S'il fit moins de Chrétiens chez les Nations infidelles, que les historiens de sa société l'ont raconté, il servit beaucoup à réformer les mœurs corrompues des Portugais établis aux Indes. Un écrivain a appelé S. FRANÇOIS-XAVIER le *Fernand-Cortès de la Religion*. Il auroit pu observer qu'il eut les grandes qualités de ce général Espagnol, sans avoir aucun de ses défauts, & qu'il n'employa aucun moyen violent pour adoucir les mœurs de quelques peuples demi-barbares. Il dut tout à son pieux héroïsme, à son esprit, à sa douceur & à son zele. Les Protestants eux-mêmes ont rendu hommage à ses vertus & à ses travaux. *Baldeus*, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de *Xavier* comme d'un autre S. Paul, ajoute que *les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de ministre & d'ambassadeur de J. C. étoient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer.* Et quelques lignes après, adressant la parole au Saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célebre par votre ministere, notre religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer!*

XI. FRANÇOIS DE BORGIA, (S.) duc de Candie & vice-roi de Catalogne, étoit arriere-petit-fils du pape *Alexandre VI*. Il entra chez les Jésuites après la mort de son épouse, & en fut le troisieme général. (*Voyez* V. ELIZABETH.) Il mourut à Rome le 30 septembre 1572, à 62 ans, après avoir rendu les services les plus signalés à sa compagnie. Il la préféra à tout. *François* refusa plusieurs fois le cardinalat, & d'autres dignités ecclésiastiques, dont il étoit digne par ses vertus. Ce Saint fut canonisé en 1671 par *Clément X*. Il laissa plusieurs *Ouvrages*, traduits de l'espagnol en latin par le Pere *Alfonse Deza*, jésuite, à Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa *Vie*, publiée en françois, in-12, par le P. *Verjus*, d'après *Ribadeneira* & *Eusebe Niéremberg*. Le P. *Cienfuegos*, jésuite Espagnol, mais retiré en Allemagne & depuis cardinal, composa une autre Histoire du même Saint, & la dédia à l'Amirante de Castille. Comme l'Epître dédicatoire étoit beaucoup plus longue que le livre même, les plaisants Espagnols dirent que le P. *Cienfuegos* avoit dédié

à *S. François* de *Borgia* la Vie de l'Amirante de Castille.

S. FRANÇOIS REGIS, *V.* REGIS.

XII. FRANÇOIS DE SALES, (Saint) né au château de Sales, diocese de Geneve, le 21 août 1567, d'une maison noble & ancienne, fit ses premieres études à Paris & son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété, aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chamberi, puis prévot d'Anneci, ensuite évêque de Geneve, après la mort de *Claude Garnier*, son oncle, en 1602. Son zele pour la conversion des Zuingliens & des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque: il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal *du Perron* disoit qu'*il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre; mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Geneve pour les convertir.... Quel dommage*, (disoit *Henri IV*, qui alla jusqu'à lui offrir le chapeau de cardinal pour le fixer dans ses états), *quel dommage qu'un homme de ce mérite soit rélégué dans les montagnes!* Un jour nouveau luisit sur le diocese de Geneve, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science & la piété dans le clergé séculier & régulier. Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, dont la baronne de *Chantal*, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la premiere supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, & même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austeres. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre & de religion, l'an 1618, par le pape *Paul V*. La *Visitation* est (selon le P. d'AVRIGNY) le chef-d'œuvre de l'évêque de Geneve. Il l'appeloit lui-même *sa joie & sa couronne*. Les contradictions qu'il essuya d'abord ne le rebuterent pas. " Je „ sais, (dit-il dans une de ses „ *Lettres*) que j'attirerai des contrô- „ lements sur moi; mais je ne „ m'en soucie pas: car, qui fit „ jamais le bien sans cela? Cepen- „ dant plusieurs ames se retireront „ auprès de Notre-Seigneur, qui, „ sans cela, demeureroient enga- „ gées, avec les autres grenouilles, „ dans les marais & paluds „. Le nouvel institut se répandit avec tant de rapidité, que Madame de *Chantal* vit, avant sa mort, 87 maisons fondées en France & en Savoie, d'où il pénétra en Italie, en Allemagne & en Pologne. Le saint fondateur, aussi considéré des princes que respecté des gens-de-bien, fut obligé, en 1618, de se rendre à Paris avec le cardinal de *Savoie*, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec *Christine* de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier. Le saint évêque, qui avoit déjà refusé un evêché en France, & qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition, 1°. Qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocese, pour lequel il soupiroit; 2°. Que quand il ne feroit point sa charge, il n'en recevroit point les appointements. *Vous avez*, lui dit la princesse, *des scrupules déplacés. Si je veux vous donner vos appointements lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter? — Madame*, répondit-il,

je me trouve bien d'être pauvre ; je crains les richesses, elles en ont perdu tant d'autres ! elles pourroient bien me perdre aussi. La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions; & sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : *C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, Madame,* lui répondit-il, *à moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas,* dit la princesse, *contentez-vous de l'engager, & j'aurai soin de le dégager. — Je craindrois, Madame,* répartit François, *que cela n'arrivât trop souvent, & que je n'abusasse enfin de vos bontés.....* Quand il fut de retour dans son diocese, son économe lui annonça qu'il avoit gagné un procès considérable contre plusieurs gentils-hommes qui lui disputoient des droits. Il lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. *Dieu me garde,* répondit il, *d'en agir ainsi avec qui que ce soit, & encore moins avec mes diocésains, qui sont mes enfants !* L'économe insista, en lui disant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce qu'il en avoit coûté à la poursuite de ce procès. *Et comptez-vous pour un petit gain,* répartit le Saint, *de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis ? Pour moi je le compte pour tout.* A l'heure même, il envoya chercher ces gentils-hommes, & leur remit les dépens. *François,* rendu à son diocese, continua d'y vivre en pasteur des premers siecles de l'église, en *Irenée*, en *Augustin*; visitant les malades, soulageant les pauvres, & donnant des secours spirituels & temporels à tous ceux qui en avoient besoin. Il passoit souvent les journées entieres au confessionnal. On a vu des gens venir de cent vingt lieues pour s'adresser à ce médecin spirituel. Sa douceur attiroit tout le monde à son tribunal ; mais cette douceur n'étoit point cette indulgence excessive qui favorise le relâchement ; c'étoit une charité compatissante & éclairée. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de *Savoie* devoit voir *Louis XIII*, il y mourut d'apoplexie le 28 décembre, à 56 ans. Son corps fut porté à Anneci, & son cœur demeura à Lyon, dans le monastere de la Visitation. *Alexandre VII* le canonisa en 1665. Sa fête ne pouvant être célébrée le jour de sa mort, qui concouroit avec celui des SS. Innocents, elle fut transférée au 29 janvier. *S. François* de *Sales* étoit une de ces ames tendres & sublimes, nées pour la vertu & pour la piété, & destinées par le ciel à inspirer l'une & l'autre. On remarque ce caractere dans tous ses écrits; la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rendent délicieux, même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : I. *Introduction à la vie dévote.* Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres; mais qu'elle pouvoit être dans le monde, & s'y accorder avec les obligations de la vie civile & séculiere. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France & à celle de Piémont; & l'on ne s'arrêta point aux injustes censures de ceux qui voulurent y trouver des opinions relâchées sur le bal, & sur les bons mots qu'on dit dans la société. *S. François* de *Sales* répondit à ces critiques dans la préface du livre suivant. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. *Fellon*, jésuite, en 3 vol., & abrégé en un seul par l'abbé *Trialet*. III. Des *Lettres*

spirituelles, & d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-f°. *S. François* de *Sales* y paroît un des mystiques les plus éclairés de ces derniers temps. Son style est simple, naïf, doux, touchant, & souvent ingénieux: il est relevé par des comparaisons & des métaphores toujours agréables, & rarement forcées. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages & ses vertus, peuvent lire sa *Vie*, élégamment écrite par l'abbé *Marsollier*, en 2 vol. (*Cienfuegos* & *Cotolendi* en ont aussi fait chacun une); & son *Esprit*, par *le Camus*, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par un docteur de Sorbonne à un gros volume in-12. *Voy.* MERCŒUR, *à la fin*.

XIII. FRANÇOIS *ou* FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages théologiques, meilleurs à consulter qu'à lire. Ils ont été recueillis en 1 vol. in-8°, sous le titre de *Theologicæ Prælectiones.*

XIV. FRANÇOIS DE JESUS-MARIE, Carme réformé, fut professeur de théologie à Salamanque, & définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, & réimprimé depuis à Madrid & à Lyon en 6 vol. in-fol.

XV. FRANÇOIS ROMAIN, dit *le Frere Romain*, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Maëstricht, par ordre des états de Hollande. *Louis XIV* l'appela quelques années après en France, pour achever le Pont-Royal, commencé par *Gabriel*, & qu'on désespéroit de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts & chaussées, & d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit aussi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

XVI. FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717, d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris, & y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa la *Gravure en dessin*. C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoique elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des éleves d'excellents modeles à étudier & à copier. Cette découverte, qu'on lui a mal-à-propos disputée, lui valut une pension de 600 liv., & le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâterent sa mort, arrivée en 1769, à 52 ans. C'étoit un homme simple, plus laborieux qu'intrigant, plus occupé de son travail que de ses succès, sensible à la gloire, mais incapable de l'usurper par aucun manege. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Livre à dessiner*. II. Le *Recueil des Châteaux* que le roi de Pologne occupoit en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque. III. Le *Corps-de-Garde*, d'après *Vanloo*. IV. La *Vierge*, d'après *Vien*. V. Les *Portraits*, qui accompagnent l'His-

toire des Philosophes modernes, de M. *Saverien*. VI. Une *Marche de Cavalerie*, d'après *Paracel*, supérieurement gravée. VII. Le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la maniere noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

XVII. FRANÇOIS, (L'Abbé Laurent) né à Arinthod en Franche-Comté, le 2 novembre 1698, mort à Paris le 24 février 1782, fut pendant quelque temps Lazariste. Ayant quitté cette congrégation, il vint à Paris, où il se chargea de quelques éducations. Il composa ensuite divers ouvrages, écrits d'un style peu soigné & peu élégant, mais qui eurent quelque succès, les uns à cause de leur utilité, les autres, parce qu'ils étoient un antidote nécessaire de divers ouvrages très-célebres. Les principaux sont : I. La *Géographie*, in-12, connue sous les nom de *Crozat*, parce qu'elle fut dédiée à Mll[e] *Crozat*, pour qui elle avoit été composée. Comme elle est claire, méthodique & assez exacte, elle a été plusieurs fois réimprimée. II. *Preuves de la Religion de J. C.*, 4 vol. in-12. III. *Défense de la Religion*, 4 vol. in-12. IV. *Examen du Catéchisme de l'honnête Homme*, in-12. V. *Examen des faits qui servent de fondement à la religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. VI. *Observations sur la Philosophie de l'Histoire*, in-8°. Les philosophes, auxquels il fit une guerre constante, peignirent l'auteur comme un imbécille. Mais il est facile de voir, par ses différents ouvrages, qu'il avoit des connoissances variées, & que s'il n'égala point ses adversaires en esprit & en éloquence, ils les surpassa souvent en bonne foi & en bonne logique.

FRANÇOIS, sculpteur, *Voyez Quesnoy* (François du).

FRANÇOIS DE FERRARE, *Voy. FERRARI*, n° II.

FRANÇOIS DE STE-CLAIRE *ou* DE COVENTRY, *Voy. DAVENPORT.*

FRANÇOIS SONNIUS, *Voyez SONNIUS.*

I. FRANÇOISE, (Sainte) dame Romaine, également respectable par sa piété & sa charité, mariée, dès l'âge de 12 ans, à *Laurent Ponzlani*, morte le 9 mars 1440, à 56 ans; fonda, en 1425, le monastere des *OBLATES*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. *Paul V* la canonisa en 1608.

II. FRANÇOISE, femme de *Pierre II*, duc de Bretagne, fille de *Louis* d'*Amboise*, vicomte de Thouars, eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre & chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper : outrage dont elle fut si affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, & il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la santé. *Pierre* vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa derniere maladie; mais ni ses prieres, ni ses soins ne purent lui sauver la vie. Il dit, avant d'expirer, qu'*il laissoit son épouse aussi pure qu'il l'avoit reçue*. Les parents de cette princesse, & le roi *Louis XI*, employerent inutilement les prieres, la ruse & la force, pour l'obliger à épouser le duc de *Savoie*, qui la desiroit ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmelite en 1467, & mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna la maladie qui l'emporta,

auprès d'une religieuse qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé *Barrin* a écrit sa *Vie*; Bruxelle, 1704, in-12.

FRANCOWITZ, (Matthias) né à Albano en Illyrie l'an 1520, est connu parmi les théologiens Protestants, sous le nom de FLACCUS *Illyricus*. *Luther* eut en lui un disciple zélé : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*Interim* de *Charles-Quint*, & contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg*. Nous avons de lui : I. Le *Catalogue des Témoins de la Vérité*; Francfort, 1672, in-4° : (*Voy*. EISENGREIN). II. Une *Clef de l'Ecriture-Sainte*, qui passe pour son meilleur ouvrage. III. *Missa Latina antiqua*, in 8°, à Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi & les usages anciens de l'Eglise Romaine. Les Protestants croyoient qu'elle seroit un témoignage contre les Catholiques; mais s'étant apperçus qu'elle fournissoit des armes à leurs adversaires, ils n'oublierent rien pour en supprimer tous les exemplaires; & c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du P. *le Cointe*, & dans les *Liturgies* du cardinal *Bona*. *Francowitz* a donné un *Appendix* à sa *Missa Latina* dans son édition de *Sulpice-Sévere*, à Bâle, 1556, in 8°; & une édition des *Poëmata de Corrupto Ecclesiæ statu*, 1557, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* violents contre l'Eglise Romaine. Il veut y prouver « que la papauté est » une invention du Diable, & que » le Pape est un Diable lui-même ». *Mélanchton*, qui avoit été son maître, & avec qui il se brouilla dans la suite, lui reproche, dans une de ses lettres, d'avoir enseigné qu'*on devoit tenir en respect les Princes, en leur faisant craindre des séditions*. Tous les ouvrages de ce zélateur furieux sont peu communs. *Voyez*-en le catalogue, si vous êtes curieux des sottises & des pauvretés des controversistes, dans le tome XXIVe des *Mémoires* de *Niceron*. Il mourut à Francfort sur le Mein, le 11 mars 1575, à 55 ans, laissant un fils médecin, qui publia plusieurs livres peu connus.

I. FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoit eté fils d'*Hector*. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, & que c'est de lui que les François tirent leur origine.

II. FRANCUS, (Sébastien) fameux Anabaptiste du XVIe siecle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs & de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Ausbourg, assemblés à Smalkalde en 1540, chargerent *Mélanchton* de le réfuter. *Francus* publia encore un *Livre* très-satyrique *contre les Femmes*; il fut réfuté par *Jean Freherus* & par *Luther*, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, *Voyez* II. GELASE.

FRANGIPANI, (François-Christophe, comte de) beau-frere du comte de *Serin*, conspira avec lui contre l'empereur *Léopold I*, & fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre *Frangipani*, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, & sa famille dégradée de noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30

avril 1671. *Frangipani* mourut avec beaucoup de résignation & de constance. [*Voy.* NADASTI, n° II]. Ce conspirateur n'avoit (dit M. de *Montigny*) qu'un grand fonds de mauvaise foi, d'ignorance, de légéreté. *Serin*, qui l'avoit fait entrer dans son complot, le prenoit pour un politique habile; mais ce n'étoit qu'un fourbe mal-adroit, qui ne savoit pas même cacher sa méchanceté.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564, à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620, à 56 ans. On a de lui : I. *Animalium Historia sacra*, 1665, in-12; à Dresde, 1687, 2 vol. in-8°: ouvrage recherché & curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages, qui ne sont que des lambeaux de différents auteurs, ajustés ensemble.

FRA-PAOLO, *Voyez* SARPI & CORBINELLI.

FRASSEN, (Claude) définiteur général de l'Observance de *St-François*, docteur de Sorbonne, & gardien de Paris, mourut dans cette ville le 26 février 1711, à 91 ans. Ce savant religieux avoit paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolede en 1682, & dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite, exempte de dissipation, mais non pas de travail. Les principaux fruits de ses veilles sont : I. Une *Philosophie*, imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°; mais qui probablement ne se réimprimera plus, parce que, depuis *Frassen*, on a beaucoup mieux fait. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-f°; Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie. III. *Disquisitiones Biblicæ*; Paris, 1682, en 2 vol. in-4°; le premier sur la Bible en général, le deuxieme sur le Pentateuque : réimprimées avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-f°. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y desireroit plus de méthode & de précision.

FRATTA, (Jean) poëte Italien, d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, une *Pastorale*, & un poëme héroïque, intitulé *la Maltéide*, dont *le Tasse* faisoit cas. Ce poëme fut imprimé in-4°, à Venise, en 1596, du vivant de son auteur.

FRAUDE, Divinité qu'on représentoit avec une tête humaine d'une physionomie agréable, & le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, *Voy.* FLAVITAS.

I. FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étoient partagés entre l'étude des sciences exactes & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : I. *Eléments de la Géométrie d'Euclide*; Paris, 1740, in-12. II. *L'Ecole du Jardinier Fleuriste*, ibid., 1764, in-12.

II. FREARD, *Voyez* CHAMBRAY, n° III.

FREDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis *Grégoire de Tours*, est appelé *le Scolastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom, qui est aujourd'hui presque une injure, ceux qui se mêloient d'écrire. Il composa (par ordre de *Childebrand*, frere de *Charles Martel*) une *Chronique*, qu'on trouve dans le *Recueil* de nos Historiens, de *Duchesne* &

de D. *Bouquet*. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare : il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur les événements intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour l'histoire de trois de nos rois. Sa Chronique a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FREDEGONDE, femme de *Chilperic I*, roi de France, née à Avancourt en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'*Audouaire*, premiere femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit & de toute sa beauté pour la lui faire répudier. *Chilperic* prit une seconde femme; *Fredegonde* la fit assassiner, & obtint le lit & le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition & de cruauté inspira son mari, & lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, il fit la guerre à ses freres. *Frédegonde* seconda ses armes par le fer & le poison. Elle fit assassiner *Sigebert*, *Méroude*, *Clovis*, *Prétextat*, &c. Elle ne pouvoit souffrir *Rigunthe*, sa fille ; & leurs querelles étoient si violentes que elles en venoient quelquefois jusqu'à se battre. Un jour, la reine-veuve feignit de vouloir lui donner ce qui lui revenoit des trésors de *Chilperic*, son pere. L'avide princesse penche la tête dans un des coffres qui les contenoient : aussitôt sa mere le referme brusquement sur elle. C'étoit une nouvelle victime immolée aux fureurs de cette forcenée, si *Rigunthe* n'eût été promptement secourue. Enfin *Chilperic* est assassiné en revenant de la chasse en 584. Les soupçons tombent sur diverses personnes; mais ils se réunissent presque tous sur *Frédegonde*, d'autant plus que le roi venoit de découvrir ses intrigues galantes. Cette princesse aimoit *Landri*, guerrier estimé, & l'un des principaux seigneurs de la cour. On croyoit *Chilperic* à la chasse, où il alloit fréquemment; mais ce jour-là, avant que de partir, il lui prit fantaisie de traverser l'appartement voisin de celui de *Frédegonde*. *Chilperic* la trouva le visage baissé & le corps courbé, se lavant les mains; il lui donna par derriere, en badinant, un léger coup de baguette. La reine, sans se lever, sans tourner la tête, dit : *Landri, est-ce vous? & le Roi est-il à la chasse?* Le ton dont ces paroles furent prononcées frappa *Chilperic*; il sortit le regard allumé & la jalousie dans le cœur. *Frédegonde* effrayée, fit venir aussitôt *Landri* pour lui raconter de quelle maniere le sort l'avoit trahie. Il falloit prévenir la colere d'un roi toujours redoutable, même lorsqu'elle paroissoit assoupie, & l'on conjecture que *Frédegonde* ne s'épargna pas un crime nécessaire à sa sûreté personnelle & à celle de son amant. Quoi qu'il en soit, la reine, après la mort tragique de son époux, arma contre *Childebert*, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, & reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens; il y a cependant apparence que la haine publique exagéra un peu les vices & les crimes de *Frédegonde*. Cette princesse donna quelquefois des signes passagers de repentir. Pendant une maladie de ses enfants, elle dit au roi son époux : « Voilà » que nous perdons nos enfants;

» ce font les larmes des pauvres, » les gémiffements des veuves & » des orphelins qui les tuent. » Croyez-moi, brûlons tous les » édits injuftes que nous avons » rendus pour lever des taxes ». Les édits furent effectivement jetés au feu; mais quelques-uns reparurent bientôt.

I. FREDERIC, (Saint) évêque d'Utrecht, & fils d'un grand feigneur de Frife, gouverna fon diocefe avec zele, & fut martyrifé en 838 pour la défenfe de la Foi.

Empereurs.

II. FRÉDERIC Ier, dit *Barberouffe*, furnommé ainfi à caufe de la couleur de fa barbe, fils de *Fréderic*, duc de Souabe, & duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de fon pere. Il étoit né en 1121, & il obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après *Conrad III* fon oncle. Il paffa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. *Adrien IV* le facra le 11 juin, après bien des difficultés fur le cérémonial. Il étoit établi que l'empereur devoit fe profterner devant le pape, lui baifer les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du faint-pere par la bride. *Fréderic* fe foumit à cet ufage en grondant; & comme il fe trompoit d'étrier, il dit qu'*il n'avoit point appris le métier de palfrenier.* On favoit fi peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, & toutes les prétentions étoient fi contradictoires, que, d'un côté, le peuple fe fouleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur fans l'ordre du fénat & du peuple; & de l'autre côté, le pape *Adrien* écrivoit dans toutes fes lettres, qu'il avoit conféré à *Fréderic*, le *bénéfice* de l'Empire Romain. *Fréderic*, fatigué de l'orgueil d'un peuple alors fi miférable, impofa filence à fes députés; *Rome*, leur dit-il, *n'eft plus ce qu'elle a été; Charlemagne* & *Othon l'ont conquife, & je fuis votre maître...* Non moins choqué des lettres du pape, il dit *qu'il tenoit fon Empire de Dieu & de l'élection des Princes, & non de la libéralité des Pontifes Romains.* Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contefter; *Fréderic* le renvoya. *Adrien*, étonné de cette fermeté, lui envoya, en 1157, a Befançon, où il étoit alors, un légat plus prudent. L'empereur lui fit protefter que, par le mot de *bénéfice*, il n'avoit entendu que la bénédiction ou le facre, & non une inveftiture; & il fe fauva par ces équivoques. L'année précédente 1156, *Fréderic* avoit répudié *Adelaïde*, pour époufer *Béatrix*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne; & par ce mariage, il réunit le comté de Bourgogne à fes états. La mort d'*Adrien*, arrivée en 1160, renouvela les querelles des papes & des empereurs. *Alexandre III*, élu après lui, ayant déplu à *Fréderic*, il lui oppofa fucceffivement trois antipapes. Les Milanois profiterent de ces divifions en 1161, pour lever l'étendard de la liberté. Milan afpiroit à la domination de la Lombardie, & vouloit s'ériger en république. Elle fut prife en 1162, & rafée jufque dans fes fondements. On paffa la charrue & on fema du fel fur fon terrain: (*Voy.* BEATRIX). Breffe, Plaifance furent démantelées, & les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-feulement cet avantage, mais leurs privileges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits & de tous les fiefs ufurpés. Quatre docteurs de l'univerfité de Bologne qu'il confulta, imbus des préjugés de la jurifpru-

dence de leur fiecle, lui attribuerent tous ces droits, & même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers fiecles l'avoient poffédé. Le fameux *Barthole* ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oferoient douter de la monarchie univerfelle des empereurs Romains. On voit, par cette décifion, que les notions du droit civil & canonique n'étoient pas plus exactes alors en Allemagne qu'en Italie. Le pape *Alexandre III*, qui avoit été obligé de fe retirer en France, excommunia *Fréderic*, en 1168. Cet anathême ralluma le feu de la guerre en Italie. Les villes de Lombardie fe liguent enfemble la même année, pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtiffent leur ville, malgré l'empereur. Ils remportent fur lui une victoire fignalée près de Côme, en 1176; & cette victoire produifit la paix entre *Alexandre* & *Fréderic*. Venife fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le fuperbe *Fréderic* pliât. Il reconnut le pape, baifa fes pieds, lui fervit d'huiffier dans l'églife, & conduifit fa mule dans la place St-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, fur l'Evangile, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglife. *Fréderic* promit de reftituer ce qui appartenoit au faint-fiége. Les terres de la comteffe *Mathilde* ne furent point fpécifiées; & ce fut un nouveau fujet de querelle entre l'empereur & le pape *Urbain III*. Ce pontife alloit même fe fervir de l'arme ordinaire de l'excommunication, lorfqu'il apprit que *Saladin*, le héros de fon pays & de fon fiecle, avoit repris Jérufalem fur les Chrétiens. Cette nouvelle l'arrêta : il avoit befoin de *Fréderic* pour conquérir la Terre-fainte. Ce prince fe croifa en effet en 1189. *Ifaac Lange*, empereur de Conftantinople, étoit allié de *Saladin*, & du fultan d'Icone. *Fréderic* fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les paffages, remporta deux victoires fur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, & alla mourir l'année fuivante 10 juin 1190, après un regne de 38 ans, près de Tarfe en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'*Alexandre* le *Grand* contracta autrefois dans le même fleuve. Il laiffa en mourant une réputation célebre d'inégalité & de grandeur. Il couvrit les défauts de fon orgueil & de fon ambition, par le courage, la franchife, la libéralité, & la conftance dans la bonne & la mauvaife fortune. Mais fon ingratitude envers *Henri*, duc de Saxe, révolta tout le monde : (*Voy.* HENRI, n° XXII). Il avoit une mémoire furprenante, & même beaucoup de favoir, pour un fiecle où la rouille de l'ignorance étoit fi épaiffe, que prefque aucun prince Allemand ne favoit ni lire, ni figner fon nom. A l'égard de la beauté du corps, elle répondoit aux agréments de fon efprit. Il avoit l'air noble, ouvert, riant, & tout en lui annonçoit un prince & un homme aimable. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus confidérables que fous *Fréderic*; il tiroit annuellement de l'Italie & de l'Allemagne 60 talents d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne: fomme prodigieufe pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avoit déjà fouffert des pertes immenfes. C'eft fous *Fréderic I* que les archevêques de Mayence commencerent à prendre le titre d'*Archi-chanceliers* de l'empire. *Fréderic* eut de *Béatrix*, fa 2e femme, cinq fils, *Henri*, *Fréderic*, *Conrad*, *Othon* & *Philippe*. Le premier, qui étoit déjà roi des

Romains, lui succéda à l'empire. *Fréderic* & *Conrad* furent tour-à-tour ducs de Souabe & de Franconie. *Othon* fut mis en possession du duché de Bourgogne, qui étoit le patrimoine de sa mere. *Philippe*, le dernier de tous, eut en partage quelques terres situées en Italie, & fut depuis empereur.

De tous ces princes, celui qui retraçoit le mieux les vertus de son pere, étoit le jeune FRÉDERIC, duc de Souabe. Mais sa gloire fut de peu de durée, & la mort l'attendoit aussi en Orient. Après avoir fait enterrer à Tarse le corps de son pere, dont il avoit séparé les os, il marcha vers Antioche. Le séjour de cette ville fut fatal à ses troupes; les maladies & la peste firent d'affreux ravages. De cette armée, si florissante & si nombreuse en entrant dans l'Asie, il ne resta pas plus de 9000 hommes de pied, & 5 ou 600 chevaux, avec lesquels *Fréderic* se rendit à Tyr. Il y fit enterrer les os de son pere avec beaucoup de magnificence, & *Guillaume*, archevêque de cette ville, le même qui a écrit l'Histoire des croisades, prononça son éloge funebre. Le duc de Souabe alla joindre ensuite l'armée des Chrétiens du pays, qui étoit occupée, depuis long temps, au siége de Ptolémaïs, entrepris par *Gui* de *Lusignan*, à qui *Saladin* avoit rendu la liberté, après l'avoir tenu un an prisonnier. *Fréderic*, à son arrivée, fit donner un assaut général; on le fit par terre & par mer avec une ardeur incroyable. Mais, au milieu des travaux de l'attaque, *Fréderic*, fut emporté par la maladie qui se mit dans le camp. Les Allemands, désespérés d'avoir perdu leur empereur & leur nouveau chef, retournerent dans leur pays, & abandonnerent une entreprise malheureuse.

III. FREDERIC II, petit-fils de *Fréderic I*, & fils de l'empereur *Henri VI*, né en 1194, fut élu roi des Romains en 1196. *Othon IV* ayant été excommunié par le pape *Innocent III*, l'archevêque de Mayence fit élire *Fréderic* empereur le 13 décembre 1210, quoiqu'il n'eût alors que 16 ans; mais ce jeune prince ne fut paisible possesseur de l'empire, qu'après la mort d'*Othon* en 1218. Son regne commença par la diete d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diete qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient dans leur territoire, & de ne pas faire de fausse monnoie: usages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Apres avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de *Barberousse*; & il alla se faire couronner à Rome, par le pape *Honoré III*, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sanglants contre les hérétiques, & par le serment d'aller se battre dans la Terre-sainte. *Fréderic*, né en Italie, & s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. *Grégoire IX*, successeur d'*Honoré III*, fâché de ce retardement, l'excommunie en 1227 & 1228, & menace de le déposséder de l'empire, comme s'il lui eût appartenu. *Fréderic* part pour la Terre-sainte & y arrive en septembre 1228. *Mélédin*, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut, l'année d'après (le 18 février 1229) une treve de dix ans avec l'empereur. Par ce traité, *Mélédin* remit à *Fréderic* Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Sidon, & les prisonniers Chrétiens. L'empereur alla ensuite à l'église du Saint-Sépulcre,

prit lui-même la couronne sur l'autel, parce qu'aucun évêque n'avoit voulu la lui donner. On n'étoit très-prévenu contre lui. *Grégoire IX* prit même occasion de sa treve avec un prince infidele, pour l'anathématiser. Ce pontife assemble une armée, & s'empare d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-pere de *Fréderic II*, *Jean* de *Brienne*. Le jeune *Henri* son fils, roi des Romains, se declara aussi contre son pere, à l'instigation du pontife, qui fit répandre en même temps le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile & de l'Italie. *Fréderic*, instruit de ces événements, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancone, des duchés de Spolette & de Bénevent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portoient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appeloient *Gibelins*, & portoient la croix; ils furent toujours vainqueurs. Le pape s'étant en vain servi de toutes ses armes, de celle de l'excommunication & de celle de l'intrigue, se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent, & la restititution des villes qu'il lui avoit prises. *Fréderic* ne fut si facile, que parce que son fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va assembler une diete à Mayence; & craignant le sort de *Louis* le *Débonnaire* & du malheureux *Henri IV*, il condamne, en 1235, le rebelle à une prison perpétuelle, & fait élire, peu après, son second fils, *Conrad IV*, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie l'an 1240, triomphe des Milanois, & en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, repousse les forces de Venise & de Genes, se rend maître du duché d'Urbin & de la Toscane, & assiége Rome. Ce fut alors, dit-on, qu'il fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, & les terres des Templiers. Il est certain que *Fréderic* respectoit trop peu les possessions ecclésiastiques. *Grégoire IX* l'avoit excommunié de nouveau en 1236 : c'étoit la déclaration de guerre des pontifes de ce temps. Il avoit pris pour prétexte de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des églises; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les crimes des ecclésiastiques; & qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diete de Francfort, & l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trompé l'univers. Dans sa *Lettre* adressée aux princes & aux prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin, de la treizieme année de son pontificat, (1239) *Grégoire* s'exprime ainsi : « Il a dit que le monde entier avoit » été trompé par trois fameux imposteurs, *Moïse*, *Jesus-Christ*, & » *Mahomet*; mettant encore *Jesus-Christ*, crucifié, au-dessous des » deux autres, morts dans la gloire. » Il a de plus osé dire, qu'il n'y a » que des insensés qui croient que » Dieu, créateur de tout, ait pu » naître d'une Vierge; qu'un homme ne peut être conçu que par » l'union des deux sexes, & qu'on » ne doit croire que ce qu'on peut » montrer par la raison naturelle. » On pourra prouver en temps & » lieu tous ses blasphêmes, & qu'il » a combattu la foi en plusieurs autres manieres, tant par ses paroles que par ses actions ». La lettre finit en ordonnant aux évêques de la rendre publique. On peut ju-

ger que l'empereur ne demeura pas sans réponse. Il fit écrire une lettre aux cardinaux, où d'abord il établit la fameuse allégorie des *deux Luminaires*, pour signifier le sacerdoce & l'empire ; ce qui montre qu'il adoptoit cette ridicule comparaison. Ensuite, il rend au pape injures pour injures, employant, comme lui, des figures tirées des livres sacrés. « C'est (disoit-il) le grand Dragon » qui séduit l'univers, l'Ante-» Christ, un autre *Balaam* & un » prince de ténebres ». Pour justifier sa religion, si ouvertement attaquée, il fait sa profession de foi sur la divinité de J. C. & le mystere de l'incarnation, & parle de *Moïse* & de *Mahomet*, comme doit faire un Chrétien. Le pape n'en laissa pas moins subsister l'excommunication ; il monta en chaire pour prêcher une croisade contre *Fréderic*, & pour délier ses sujets du serment de fidélité. L'empereur ne lui répond qu'en battant ses troupes, en punissant les révoltés, en rappelant tous les moines ses sujets qui étoient à Rome. *Grégoire*, toujours plus animé du desir de réduire *Fréderic*, ordonne aux princes Allemands d'élire un autre empereur. On lui répond, que le pontife Romain avoit, à la vérité, le droit de couronner les empereurs, mais non pas celui de les faire déposer à son gré. *Grégoire* voulut faire assembler un concile contre lui ; mais les prélats François, Anglois & Espagnols s'étant embarqués à Genes, furent faits prisonniers par *Henri*, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur au mois d'août 1241. *Célestin IV*, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua 19 mois. Enfin, *Innocent IV* ayant été élu, ce pape, l'ami de *Fréderic* quand il étoit cardinal, devint nécessairement son ennemi, dès qu'il fut souverain pontife. C'étoit ce que *Frederic II* avoit prévu, & ce qu'il devoit prévoir, parce qu'il étoit aussi jaloux des droits du trône, qu'*Innocent* l'étoit de ceux de l'autel. Le pape ayant exigé qu'il rendît, avant que d'être absous, les places qu'il avoit prises, l'empereur voulut que l'absolution précédât la restitution. Ce fut un nouveau sujet de querelle. Après bien des négociations inutiles, *Innocent* le déposa dans le fameux concile de Lyon en 1245, *en présence du concile, & non avec son approbation*. Un moine de l'ordre de Citeaux l'accusa dans une longue harangue, aussi plate que calomnieuse. *L'empereur*, disoit-il, *ne croit ni à Dieu, ni aux Saints*. Mais d'où ce Cistercien la savoit-il? *Il a plusieurs épouses à la fois*. Mais quelles étoient ces épouses ? Et s'il vouloit parler de ses concubines, étoit-ce une raison de délier ses sujets du serment de fidélité ? *Il a des correspondances avec le Soudan de Babylone*. Mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne pouvoit-il pas traiter avec son voisin ? Et que penseroit-on aujourd'hui d'un pape qui excommunieroit un roi de France, parce qu'il a un ambassadeur à la Porte? Mais de pareilles témérités ne sont plus à craindre ; & les pontifes de Rome moderne sont aussi doux & aussi sages que ceux de Rome barbare étoient emportés & peu politiques. Les peuples ligués de Lombardie battirent *Fréderic*; les princes ne le regarderent plus que comme un impie : pour comble de malheur, les Allemands lui opposerent, en 1246, *Henri* de *Thuringe*, qu'ils élurent empereur ; puis *Guillaume*, comte de Hollande, en 1247. On dit, qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin, séduit

par les partisans d'*Innocent IV*, voulut l'empoisonner, & qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde: mais ce fait est un ouï-dire, qui n'est pas suffisamment prouvé, & qu'on peut rejeter comme une calomnie. *Fréderic*, toujours occupé, depuis les excommunications lancées contre lui, à faire la guerre à des sujets rebelles, à Naples, à Parme ensuite, ne retourna pas en Allemagne. Accablé de soucis & d'inquiétudes, il mourut à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 décembre 1250, à 57 ans. « On accusa (dit l'abbé » *Choisi*) *Mainfroi*, son fils naturel, prince de Tarente, de l'a- » voir empoisonné & même étouf- » fé dans son lit ». Mais cette imputation, répétée par plusieurs historiens, est vraisemblablement un de ces jugements téméraires que la mort des princes occasionne, sur-tout quand ils ont beaucoup d'amis ou d'ennemis. Sa mort fut fort édifiante; & dans son testament, il chargea *Conrad*, son fils, de restituer à l'église Romaine tous les droits qu'il possédoit injustement, pourvu que, de son côté, elle en usât envers lui comme une bonne mere. Pendant sa maladie, il versa beaucoup de larmes & parut très-éloigné des sentiments impies qu'on lui avoit attribués. *Fréderic* avoit d'excellentes qualités, obscurcies par un caractere impérieux & despotique, qui lui fit commettre de grandes fautes, & exercer des cruautés odieuses, sur-tout contre plusieurs évêques, favorables aux prétentions des papes. Il fut, de tous les empereurs, celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie, & qui y réussit le moins, quoiqu'il eût une partie de ce qu'il falloit pour réussir, du courage, de l'esprit, de la générosité. Mais la prudence & l'adresse lui manquerent souvent. Au milieu des troubles qui agiterent le regne de *Fréderic*, il poliça, il embellit les royaumes de Naples & de Sicile, ses pays favoris. Il décora quelques villes, & en bâtit plusieurs autres; il fonda des universités; il cultiva les beaux-arts & les fit cultiver. Il composa un Traité DE *arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus Magnus* DE *falconibus*, à Ausbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'*Aristote*, & il auroit plus fait encore, sans les traverses qui troublerent sa vie & hâterent peut-être sa mort. *Fréderic* institua par son testament, héritier de l'empire & d'une partie de ses autres états, *Conrad*, roi des Romains, son fils, qu'il avoit eu de sa deuxieme femme *Yolande*, fille de *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem. *Conrad* lui succéda, & fut pere de *Conradin*, en qui finit la maison impériale de Souabe... *Fréderic* avoit été marié trois fois. *Constance*, fille d'*Alphonse*, roi de Castille, sa premiere femme, lui donna le prince *Henri*, fait roi des Romains, & mort en prison dans la Pouille, après s'être révolté contre son pere. Il eut un autre fils, nommé *Henri*, d'*Isabelle*, fille de *Jean Sans-terre*, roi d'Angleterre. Nous ne parlons pas de ses enfants naturels, qui furent en grand nombre. De ses fils légitimes, il n'y eut que *Conrad* qui fit quelque figure; & de ses bâtards, que *Mainfroi*, prince de Tarente... *Fréderic* laissa aussi deux filles légitimes mariées, l'une à *Albert* landgrave de Thuringe, & l'autre au landgrave de Hesse. MARGUERITE ne fut pas heureuse avec le landgrave de Thuringe. Ce prince, par l'instigation d'une de ses maîtresses, résolut de se défaire de sa femme. Ses ordres devoient

voient s'exécuter dans le château de Wartbourg près d'Isenac; mais ceux qui en étoient chargés, eurent tant de respect pour la vertu de cette princesse, qu'ils l'en avertirent. Elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château, pour se sauver dans un couvent à Francfort. Elle lui laissa deux fils, *Fréderic* & *Dictman*. En partant, elle imprima à la joue de l'aîné, avec ses dents, une marque, afin qu'il se souvînt, pendant sa vie, de la disgrace de sa mere, & qu'il la vengeât dans la suite. En effet, dans la suite, FRÉDERIC, surnommé le *Mordu*, n'eut pas plutôt atteint l'âge de majorité, qu'il chassa son pere de ses états.

IV. FREDERIC III, dit *le Beau*, fils d'*Albert I* d'Autriche, fut élu empereur par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne à *Louis* de *Baviere*, (*Voyez* LOUIS, n° V.), qui le vainquit & le fit prisonnier dans la bataille décisive de Michldorff, en 1322. Dès ce jour, il n'y eut plus qu'un empereur, si cependant *Fréderic* en avoit été un. Il mourut le 13 janvier 1330, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. *Duchat* lui attribue cette devise:

A. E. I. O. V.

que *Math. Tympius* prétend signifier:

Aquila Electa Justè Omnia Vincit.

L'événement fit voir qu'elle eût mieux convenu à son rival.

V. FREDERIC IV, *ou* III selon quelques-uns, empereur, dit *le Pacifique*, né en 1415, d'*Ernest*, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, & fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape *Nicolas V*. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de *Fréderic* est le dernier qui ait été fait à Rome, & fut un des moins éclatants. *Fréderic* appréhendoit tellement de donner des sujets d'indisposition à *Nicolas V*, que les Italiens dirent, qu'*il avoit une ame morte dans un corps vivant.* Ce pape ne le quitta pas d'un moment. Il craignoit que les Romains, mécontents du gouvernement papal, ne trouvassent les moyens de l'engager à renouveler les droits des anciens empereurs. *Eléonore*, fille d'*Edouard*, roi de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, & y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. *Fréderic* ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs Italiennes. Il fallut qu'*Alfonse*, aïeul de sa femme, roi d'Arragon & de Naples, l'y engageât. Le gendre, prince foible & superstitieux, n'y consentit, qu'après avoir eu grand soin de faire écarter toutes les apparences d'enchantements; car c'étoit la folie de ce siecle, & en particulier celle de *Fréderic*, d'attribuer tout à la magie. De Rome, ce prince se rendit à Naples, pour voir *Alfonse* qu'il aimoit beaucoup. Ses courtisans trouvant mauvais qu'un empereur fît une visite à un roi, il leur répondit: « *Vous avez raison: un* » *Empereur ne doit pas aller voir un* » *Roi; mais* Fréderic *doit aller* » *chez* Alfonse »... L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son indolence, & cette indolence produisit des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommerent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix

publique, de faire administrer la justice & de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna, en 1458, à *Matthias*, fils d'*Huniade*, son défenseur. *Fréderic* se contenta de lui refuser la couronne de *St Etienne*, qu'il avoit entre les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. *Matthias* envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de quatre vingts personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. A cette indolence fatale, il joignoit une avarice sordide, au point qu'il refusa un précepteur & un gouverneur à son fils *Maximilien*; qu'il l'abandonna à lui-même pour s'épargner les frais de leurs honoraires; & qu'il lui fit manquer son mariage avec *Anne de Bretagne*, que ce jeune prince ne put venir effectuer en personne, manquant de tout pour paroître avec dignité. Cette même avarice fut en partie cause qu'il n'entreprit aucune guerre, à cause des dépenses qu'elle entraîne. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer, est la félicité suprême.* Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487. Pendant un regne de 50 ans, il discourut beaucoup & agit peu : ce qui faisoit dire à *Antoine Campanus*, en parlant d'une croisade projetée contre les Turcs: *Si l'Empereur se battoit aussi fort qu'il éternue, nous vaincrions nos ennemis.* Ce prince mourut le 7 septembre 1493, à 78 ans, au milieu des douleurs de l'amputation d'une jambe où la gangrene s'étoit mise. Il avoit institué, en 1468, l'ordre de chevalerie de St-Georges, qui depuis a été supprimé. Il disoit que ses bienfaits avoient souvent rendu ses meilleurs amis infideles. Un archevêque de Treves le fatigant à force de requêtes : *Si vous ne trouvez*, lui dit-il, *la fin de vos demandes, je trouverai le commencement de mes refus.* On rapporte encore de lui cette anecdote, qu'on a mise depuis sur le compte de *Charles-Quint* & de quelques autres princes. Un pauvre demandoit l'aumône à la porte du palais, & crioit: *Je suis frere de l'Empereur. — Comment es-tu mon frere*, lui demanda ce prince? — *En Adam*, lui répondit le pauvre. Alors *Fréderic* lui fit donner une très-petite piece de monnoie. Le mendiant s'en plaignit. *Si tous tes freres*, lui dit l'empereur, *t'en donnoient autant, tu serois plus riche que moi.* C'est au commencement du regne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'Imprimerie : (*Voyez* FUSTH). Il eut d'*Eléonore*, *Maximilien*, depuis empereur; & *Cunegonde*, mariée au duc de Baviere.

[*Rois de Danemarck*]

VI. FREDERIC Ier, dit *le Pacifique*, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare *Christiern*, se maintint sur le trône par une sage politique & par les armes. Il fit alliance avec *Gustave I*, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suede, & se ligua avec les villes Anséatiques. Après avoir pris Copenhague, capitale de Danemarck, il gagna la noblesse par ses libéralités, & la nation, en introduisant le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

VII. FREDERIC II, roi de Danemarck, fils & successeur de *Christiern III*, augmenta ses états de la

province de Diethmarsie, en 1559, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, & protégea *Tyco-Brahé*. Son regne ne fut troublé que par une guerre passagere avec la Suede; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut le 4 avril 1588, dans sa 54e année.

VII. FREDERIC III, d'abord archevêque de Breme, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de *Christiern IV* son pere, perdit plusieurs places, que *Charles-Gustave*, roi de Suede, lui enleva. Il mourut le 9 février 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses privileges. Le célebre *Lowendal*, maréchal de France, descendoit de ce roi par une branche bâtarde.

IX. FREDERIC IV, roi de Danemarck, fils de *Christiern V*, monta sur le trône de son pere en 1699. Il se ligua avec le czar *Pierre* & le roi de Pologne, contre *Charles XII*, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suede ayant été réduit à se retirer en Turquie par le Czar, *Fréderic* se dédommagea de ses pertes & lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans... *FRÉDERIC V*, son petit-fils, monta, en 1746, sur le trône, qu'il occupa jusqu'en 1766. Il dit en mourant au roi régnant *Christiern VII*, qui alloit prendre les rênes de l'état: *C'est une grande consolation pour moi, mon fils, à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, & de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains.* Paroles qu'il feroit à souhaiter que pussent dire tous les souverains en déposant le sceptre!

FREDERIC, roi de Naples, *Voyez* LOUIS XII, n° *XVII...* & GONSALVE, *à la fin*.

[*POLOGNE* & * *SAXE*].

X. FREDERIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de *Jean-George III*, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de *Jean-George IV* son frere, en 1694. Il fit ses premieres campagnes contre les François en 1689, sur les bords du Rhin, & y donna des marques de valeur. Choisi, en 1695, pour commander l'armée Chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, & gagna sur eux la bataille d'Oltach en 1696. Ayant embrassé la religion Catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, & couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre *Charles XII*. Il se jeta d'abord sur la Livonie: il y remporta quelques avantages sur les Suédois; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Cliffow & celle de Frawstadt; & après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que *Charles XII* avoit fait donner à *Stanislas Leczinski* en 1704. Après la bataille de Pultava, *Fréderic-Auguste* remonta sur le trône, & s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1733, à 63 ans. Ce monarque avoit une force de corps incroyable; mais il étoit plus connu encore par sa bravou-

* Voy. ci-après, p. 749.

re, & fur-tout par fa grandeur d'ame dans la bonne & la mauvaife fortune. Sa cour etoit la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV. Augufte* l'imita dans l'amour des plaifirs, ainfi que dans celui des arts. Il fignala fon regne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnafe pour la nobleffe à Drefde, & par d'autres établiffements qui l'ont immortalifé dans le cœur de fes fujets. On rapporte de lui différentes réponfes qui prouvent fes vertus. Le primat du royaume étant mort en 1722, le roi difpofa de cette place en faveur de l'évêque de Warmie, en lui difant: *Je fuis perfuadé que vous aurez foin de la Patrie, & je ne veux pas que vous faffiez rien pour moi, qui foit injufte & contre les lois.* Les Proteftants étoient perfécutés par les Catholiques; il donna ordre au primat & au fénateur de faire ceffer les vexations, difant qu'*il étoit établi de Dieu pour protéger fes fujets, fans aucune acception, & pour les maintenir dans leurs privileges conformément aux lois de fon Royaume.* Ayant été obligé de voyager en hiver quelque temps avant fa mort, on lui repréfenta le péril auquel il s'expofoit, avec une fanté chancelante, dans la faifon la plus rude de l'année; il répondit: *Je vois tout le danger que je cours; mais je dois plus à mes Peuples qu'à moi-même.* Ce prince avoit parcouru, dans fa jeuneffe, toutes les cours de l'Europe, & avoit rapporté, de fes voyages, beaucoup de connoiffances, de politeffe, d'affabilité. Il fut clément envers fes ennemis, lors même qu'il auroit pu fe venger. Il aima la paix, & tous fes foins tendoient à en faire goûter les douceurs à fes fujets. Les Saxons le regardoient comme leur pere, & ce prince les chériffoit comme fes enfants. Les Polonois le refpectoient; mais l'efprit républicain qui les anime, & la crainte perpétuelle où les tient la confervation de leur liberté, les empêcherent de lui accorder toute leur confiance. Ce prince laiffa de *Chriftine-Everhardine* de *Brandebourg-Bareith*, un fils unique qui lui fuccéda. (*Voy.* l'article fuivant). Son époufe, morte en 1727, n'ayant pas voulu renoncer à la religion Proteftante, ne put être couronnée reine de Pologne.

XI. FREDERIC-AUGUSTE II roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, & parvint au trône en 1734. Les dernieres années de fon regne furent très-malheureufes. En 1756, le roi de Pruffe s'empara de la Saxe, qu'il garda jufqu'à la paix conclue à Hubersbourg le 15 février 1763. *Fréderic-Augufte* mourut le 5 octobre fuivant, à 68 ans. C'étoit un prince plein de bonté & de générofité; mais qui ayant des voifins puiffants, négligea trop le foin de préparer de bonne heure les moyens de leur réfifter. Il eut de *Marie-Jofephine*, fille de l'empereur *Jofeph*, plufieurs enfants, parmi lefquels on diftingue *Fréderic-Chrétien-Léopold*, prince électoral de Saxe; *Marie-Amélie*, mariée à D. *Carlos*, roi de Naples, & enfuite roi d'Efpagne; & *Marie-Jofephe*, dauphine de France & mere de Louis XVI.

FREDERIC de Holftein, *Voyez* ADOLPHE-FRÉDERIC.

XII. FREDERIC, prince de HESSE-CASSEL, époufa, le 4 avril 1715, *Ulrique-Eléonore*, fœur de *Charles XII*, roi de Suede. Cette princeffe, après la mort funefte du conquérant fon frere, fuccéda à la couronne, le 3 février 1719. Elle

abdiqua l'année suivante en faveur de *Fréderic*, qui fut élu roi de Suede le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; & mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

[*Brandebourg* & PRUSSE].

XIII. FREDERIC-GUILLAUME *le Grand*, électeur de Brandebourg, né à Cologne sur la Sprée en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braünsberg en 1657. Dans la guerre de 1674, contre *Louis XIV*, il s'unit avec le roi d'Espagne & les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. *Fréderic* les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fer-Chantz, Stralsund, Grifpwalde, & fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il fit creuser un canal pour joindre la Sprée à l'Oder, & mourut en 1688, à 68 ans, avec cette indifférence héroïque qu'il avoit eue dans les champs de bataille. L'illustre auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique: « *Fré-* » *deric-Guillaume* avoit toutes les » qualités qui font les grands » hommes; magnanime, débonnaire, généreux, humain... Il » devint le restaurateur & le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux... » Avec peu de moyens, il fit de » grandes choses, se tint lui seul » lieu de ministre & de général, » & rendit florissant un état qu'il » avoit trouvé enseveli sous ses » ruines». On peut voir le parallele que le même écrivain en fait avec *Louis XIV*. C'est un chef-d'œuvre de force & de finesse. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de l'orner de ce morceau.

XIV. FREDERIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konisberg, en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition: il fit négocier, en 1700, auprès de *Léopold*, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier, mais, en 1700, *Fréderic* lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différents entre la Suede & le roi de Pologne, assurerent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager *Fréderic*; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu pour roi. On lui confirma, en même temps, la possession de la ville de Gueldres, & de quelques autres de ce duché, dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklenbourg, de la principauté de Neufchâtel & de Valengin. Il mourut en 1713, à 60 ans. Ce prince étoit magnifique & généreux; mais c'étoit aux dépens de ses sujets: il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Hall, la société royale de Berlin, & l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairement, sans choix, l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-

fils, « il étoit grand dans les petites choses, & petit dans les grandes ». Ce prince avoit eu trois femmes. Du premier mariage, avec *Elizabeth-Henriette*, fille du landgrave de Hesse, naquit une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse, depuis roi de Suede. Il eut de sa seconde femme, *Frédéric-Guillaume*, qui lui succéda : cette seconde épouse étoit *Sophie-Charlotte*, fille du duc de *Hanovre*, & sœur de *Georges*, qui depuis devint roi d'Angleterre. C'étoit une princesse qui avoit tous les charmes de son sexe, & tout ce que l'étude peut ajouter à un esprit naturellement vif & solide. Elle mourut en 1705. *Frédéric I* répudia sa troisieme femme.

XV. FREDERIC-GUILLAUME Ier. roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en retint que 12. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'*un Prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets.* La bonne administration de ses finances fit que, dès la premiere année de son regne, il entretint 50,000 hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France & l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, & la souveraineté de la principauté de Neufchatel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendants. Le Nord étoit en feu par les querelles de *Charles XII. Frédéric* ne voulut pas s'en mêler, & tandis que ce héros-soldat perdoit ses plus riches provinces, *Fréderic* acquéroit la baronnie de Limbourg. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, & de se déclarer contre le roi de Suede, dont les procédés & les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. *Fréderic*, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah! faut-il qu'un Roi, que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi?* Ses armes eurent un heureux succès; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, & revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. Il abolit, en 1717, tous les fiefs dans ses états, & les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès-criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse & la Lithuanie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe & du Palatinat, & les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privileges & des récompenses. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces, & par-tout il encourageoit l'industrie & faisoit naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montoit à près de 60 mille hommes, qu'il distribua dans toutes ses provinces; de sorte que l'argent qu'elles payoient à l'état, leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les denrées haussèrent de prix; & les laines qu'on vendoit aux étrangers, &

qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf réguliérement tous les ans. *Fréderic* avoit établi sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle & grande ville où fleurirent tous les arts. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Genes. Le roi de Prusse fonda, dans cette ville, un grand Hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un Hôpital de filles, qui sont formées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année (1722), le corps des cadets, où 300 jeunes gentils-hommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que *Fréderic* faisoit fleurir ses états au-dedans, il les soutenoit au-dehors. Il signa, en 1727, le traité de Wusterhausen avec l'empereur: il consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il faillit s'allumer une guerre en Allemagne, entre les rois de Prusse & d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, & de quelques paysans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de *Fréderic* avec son fils. Fâché de voir dans ce jeune prince du goût pour la poësie, la musique, les beaux-arts, & craignant que ce goût s'opposât aux connoissances nécessaires pour l'administration, il le traitoit très-durement. Le prince royal résolut d'échapper à ces mauvais traitements par la fuite. Le projet fut découvert, le jeune prince arrêté. Son pere l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, & ne le relâcha qu'après les prieres réitérées de l'empereur & du roi d'Angleterre. *Kat*, jeune officier qui devoit être un de ses compagnons de voyage, fut exécuté sur un échafaud dressé sous la croisée du prince royal, que le roi, son pere, força d'assister à ce spectacle. Le mariage du prince avec la princesse de *Brunswick-Wolfembutel* (en 1733) n'écarta pas tous les nuages entre le pere & le fils, qui avoit été comme forcé par lui à cet hymen; mais il ramena la paix dans la famille royale. Vers la fin de 1734, *Fréderic-Guillaume* passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg. Il se contenta d'autant plus facilement du partage qu'on lui fit, que la foiblesse de sa santé lui annonçoit une mort prochaine. Elle arriva le 31 mai 1740, à 52 ans, & il la reçut avec la fermeté d'un philosophe & la résignation d'un Chrétien. Il ordonna ses funerailles avec autant de sang-froid qu'il prescrivoit la marche de ses régiments. Ce prince avoit épousé en 1705 *Sophie-Dorothée*, fille de *Georges* d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre. De ce mariage naquit *Fréderic II*, qui lui succéda; les trois princes *Auguste-Guillaume*, *Fréderic-Henri-Louis*, & *Auguste-Ferdinand*; & six princesses, dont l'une (*Ulrique*) a monté sur le trône de Suede...... La politique de *Fréderic* [dit son illustre fils] fut toujours inséparable de la justice. Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagements, vrai dans ses promesses, austere dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes lois que son

armée, il présumoit si bien de l'humanité, qu'il auroit voulu que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. Il n'aimoit ni les savants, ni les poëtes. Ayant apperçu, au retour d'un voyage, des caracteres tracés au-dessus de la porte de son palais; il demanda à ses courtisans ce que c'étoit. On le lui explique: on lui dit que c'étoient des vers latins, composés par *Wachter*, résidant à Berlin. Le roi courroucé, l'envoie chercher sur-le-champ, & lui ordonne de sortir, sans délai, de la ville & de ses états. Il exila le célebre *Wolf*, fit un très-mauvais accueil au jeune *Baratier*, qui lui fut présenté comme un prodige d'érudition: (*Voyez* BARATIER.) Le prince royal étoit obligé, du vivant de son pere, de se cacher pour étudier & pour s'entretenir avec quelques savants. On publia la *VIE* de *Frédéric II*, en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les Gazettes. *Voltaire* parle de ce prince dans ses *Mémoires Secrets*; mais le portrait qu'il en fait est une caricature. Il étoit dur, mais non brutal jusqu'à lever la canne sur une femme. Le trésor considérable qu'il laissa, fut le fruit de son esprit d'ordre & d'économie, & non celui d'une sordide avarice.

XVI. FRÉDÉRIC II, fils du précédent, né le 24 janvier 1712, monta sur le trône de Prusse le 31 mai 1740. A peine avoit-il commencé de régner, qu'il eut l'occasion de développer ses talents militaires, & de faire servir à des conquêtes, des troupes que son pere sembloit n'avoit formées que pour la parade. *Charles VI*, empereur d'Allemagne, mourut le 20 octobre 1740. Il ne laissoit qu'une fille unique, *Marie Thérese*, archiduchesse d'Autriche, & reine de Hongrie, dont le riche héritage fut envié par beaucoup de princes. *Frédéric* croyant pouvoir en reclamer une petite portion, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, & entra à main armée dans cette province, un mois après la mort de l'empereur. Le comte de *Neuperg*, chargé par la reine de Hongrie de la défendre, fut battu par les Prussiens à Molwitz. *Fréderic*, après s'être emparé de plusieurs places, se rendit maître de la Basse-Silésie, qui se soumit en novembre 1741. L'année suivante, il s'avança dans la Moravie, prit quelques places, & remporta une victoire considérable le 17 mai à Czaslaw. Le maréchal de *Broglio*, qui avoit été envoyé par la France pour favoriser les prétentions de l'électeur de Baviere à l'empire, & celles du roi de Prusse sur la Silésie, eut à Sahai un avantage considérable; mais il ne put pas en profiter; il fut abandonné par les troupes Prussiennes. *Fréderic* avoit fait sa paix avec la reine de Hongrie; & par les préliminaires du traité, signé le 11 juin à Breslau, il restoit en possession de la Silésie & du comté de Glatz. De nouveaux intérêts le lierent encore avec la France qu'il avoit abandonnée. Au printemps de l'année 1744, il se déclara une seconde fois contre *Marie-Thérese*, & s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les troupes Autrichiennes étoient occupées en Alsace. La véritable raison de cette infraction au traité de Breslau, étoit que *Fréderic* craignoit que ce traité, fait les armes à la main, ne fût rompu par la force des armes. Il falloit un prétexte pour la colorer; *Fréderic* en trouva un dans l'élection de *Charles VII*. Ce prince avoit été élu empereur légitimement. La reine de Hongrie refusoit de le reconnoître pour chef de l'empire.

Le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, se crut chargé de venger le corps Germanique qui lui avoit donné le trône impérial. Il alla mettre le siége devant Prague, la prit, & fit seize mille prisonniers de guerre. Il fut cependant obligé d'abandonner bientôt cette place ; mais le 4 juin 1745, il remporta à Friedberg une victoire signalée sur le prince *Charles* de *Lorraine*, qui perdit près d'onze mille hommes, dont quatre mille morts & sept mille prisonniers. *Fréderic*, en mandant à *Louis XV* la nouvelle de cette heureuse journée, lui marquoit : *J'ai acquitté à Friedberg la lettre-de-change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi.* Ses succès produisirent un nouveau traité, conclu à Dresde le 25 décembre, par lequel la cour de Vienne lui cédoit la haute & la basse Silésie, à l'exception de quelques districts, & tout le comté de Glatz, à condition que *Fréderic* reconnoîtroit *François I* de Lorraine en qualité d'empereur. Cette paix fut troublée en 1755, par la guerre que se firent les Anglois & les François sur les limites de l'Acadie. L'Angleterre s'allia avec la Prusse, & la France avec l'Autriche. *Fréderic* avoit eu des raisons de soupçonner qu'il se tramoit contre lui des projets hostiles entre la maison d'Autriche, l'électeur de Saxe & la Russie. Quelque secrétement que le traité eût été conclu, le roi de Prusse en eut connoissance; & trouvant plus sûr de prévenir ses ennemis que d'attendre leurs coups, il pénétra dans la Saxe avec une armée nombreuse, au moment qu'on s'y attendoit le moins. On se récria contre cette invasion, qu'il avoit tâché de justifier par un mémoire dont la substance étoit : « Tous ceux qui » se liguent avec les puissances » que je combats, sont mes ennemis. Le roi de Pologne, électeur » de Saxe, a conclu un traité » défensif avec *Marie-Thérese* ; il » est donc mon ennemi, & je lui » déclare que je marche contre » lui ». Ces raisons ne parurent pas décisives aux états de l'empire, qui lui déclarerent la guerre comme à un perturbateur de la tranquillité publique. En 1757, il vit réunir contre lui la Russie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suede & la France. Les troupes de cette derniere puissance prirent les états de *Fréderic* depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Veser. L'armée de l'impératrice de Russie s'empara de toute la Prusse, tandis que les troupes de l'empereur pénétroient dans la basse Silésie. *Fréderic*, battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & en fut battu à son tour dans la Bohême, le 18 juin 1757. (*Voyez* MARIE-THÉRESE.) Mais il répara tout à Rosbac, sur les frontieres de Saxe, le 5 novembre de la même année. Il attendit, dans ce poste avantageux, les François & les Autrichiens, qui, frappés d'une terreur soudaine, s'enfuirent presque à la premiere décharge. La discipline & l'exercice militaires que *Fréderic* avoit établis avec l'attention la plus sévere, furent la véritable cause de cette victoire. L'exercice Prussien s'étoit fortifié sous un prince qui étoit toujours à la tête de ses troupes. On avoit voulu l'imiter en France comme dans d'autres états. Ensuite on avoit changé plusieurs évolutions à cet exercice. Le soldat François, incertain sur les manœuvres, n'ayant plus son ancienne maniere de combattre, mal affermi dans la nouvelle, ne put tenir contre des soldats disciplinés de longue-main, dans lesquels il crut

voir ses maîtres. *Fréderic* mit le comble à la gloire acquise à Rosbac, en remportant, au bout d'un mois, une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau. Il reprit cette ville, fit quinze mille prisonniers, & le reste de la Silésie rentra sous ses lois. Enfin il remporta tant d'avantages, & répara avec tant d'habileté & de promptitude ses défaites, qu'il rendit inutiles les efforts des puissances réunies. Par le traité de paix, signé le 15 févr. 1763, l'Autriche confirma au roi de Prusse la cession de la Silésie, & *Fréder.* promit son suffrage à l'archiduc *Joseph*, fils aîné de l'empereur, qui devoit bientôt être élu roi des Romains. La Prusse & l'Autriche vécurent en bonne intelligence, au point qu'elles s'unirent, en 1772, pour partager une partie de la Pologne. *Fréderic* obtint pour sa portion la Prusse Polonoise & une partie de la grande Pologne, en-deçà de la riviere de Netze. Mais la mort du duc de Baviere (en décembre 1747) qui ne laissoit point d'enfants, mit entre *Fréderic* & *Joseph* une mésintelligence passagere. L'empereur réclamoit une partie de la succession. Le roi de Prusse craignant l'agrandissement du chef de l'empire, arma contre lui. Cette petite guerre, où les armées se tinrent presque toujours sur la défensive, finit bientôt par le traité de Teschen, signé le 13 mai 1779. Enfin *Fréderic* conclut en 1785, en faveur du repos public en Allemagne, une alliance remarquable avec plusieurs électeurs & princes de l'Empire. Ayant ainsi terminé tous les différents qui pouvoient l'inquiéter, affermi ses conquêtes & agrandi ses états, il ne s'occupa plus qu'à y faire fleurir la justice, le commerce, les arts. Dans les six dernieres années de sa vie, sa bienfaisance vint au secours de tous les infortunés; il employa, tous les ans, la neuvieme partie de son revenu à réparer des malheurs, ou à faire des établissements utiles. Enfin il étoit adoré de ses sujets, lorsqu'une complication de maux l'enleva à la Prusse le 17 août 1786, dans la 75e année de son âge. Il avoit souvent affronté la mort en héros; il la vit approcher en philosophe, & se soumit à ses coups avec une résignation que la seule philosophie, séparée de la religion, ne donne pas toujours. *Fréderic* ayant long-temps vécu dans la disgrace, (*Voyez* l'article précédent) reçut des leçons de l'adversité qui lui inspirerent les principes d'un stoïcisme inébranlable. Il profita de son loisir forcé pour cultiver les sciences & les beaux-arts; & lorsqu'il fut sur le trône, les belles-lettres furent pour lui un des délassements les plus agréables des fatigues qu'il s'imposa. On a imprimé ses Œuvres en 4 vol. in-12. Les deux premiers renferment ses *Poësies*, & les deux derniers, les *Mémoires de Brandebourg*. Les *Odes* qui ouvrent son Recueil, en forment la partie la plus négligée. Les *Epîtres*, (si l'on fait abstraction de celles qui favorisent les principes des nouveaux philosophes), ont beaucoup plus de mérite; & quoique l'auteur emprunte des vers de *Boileau*, de *Rousseau*, de *Gresset*, & sur-tout de *Voltaire*, il y a des choses de lui bien pensées & bien rendues. On ne s'attend pas qu'un monarque du Nord, né dans un pays où l'on ne parle guere que l'Allemand, ait cette douceur & cette mollesse que n'ont pas toujours les académiciens de Paris. C'est beaucoup qu'au milieu des foucis du gouvernement des états & du commandement des armées, il ait pu écrire

des morceaux dont quelques-uns feroient honneur à un bon poëte. Mais c'est fur tout dans son Poëme *fur l'Art de la Guerre*, qu'il faut chercher principalement son génie. On voit qu'il possede à fond sa matiere, & que s'il ne l'orne pas toujours, il la rend intéressante, & par les exemples qu'il cite, & par les leçons qu'il donne. Ses *Mémoires de Brandebourg* sont remarquables par la vérité des faits, par le coloris des portraits, par la justesse des réflexions, par la force & le nerf du style. On peut faire, à quelques égards, le même éloge de l'*Anti-Machiavel*, imprimé séparément in-8°. Cette réfutation d'un écrivain dangereux est pleine d'esprit, & sur-tout de sentiments de justice & d'humanité. Elle auroit fait encore plus d'honneur au roi de Prusse, si les malheureuses circonstances de la guerre ne l'avoient forcé quelquefois à démentir des principes établis avec tant de solidité & d'éloquence. Nous mettrons encore au nombre de ses Ouvrages le *Code* qui porte son nom. Ce livre, imprimé en 2 vol. in-12, est un corps de droit, fondé sur la raison & sur la constitution des états pour lesquels il a été fait. *Fréderic*, en prenant ce que le droit Romain a de bon, l'a disposé dans un ordre naturel; a retranché les lois étrangeres, abrégé les procédures, enlevé des prétextes à la chicane, & a établi pour ses sujets un droit certain & universel. Après avoir peint dans le roi de Prusse tout ce qui a éclaté aux yeux du public, il doit être permis d'entrer dans quelques détails particuliers, que sa réputation & la curiosité universelle justifient. Il étoit d'une taille au-dessous de la moyenne. Son regard annonçoit de la pénétration & de l'esprit. Il avoit des yeux bleux & très-vifs, quoiqu'il fût myope. Ses traits, qui étoient agréables dans sa jeunesse, acquéroient un degré singulier d'expression & de vivacité lorsqu'il parloit. Sa figure avoit un peu changé avec l'âge; & son corps ayant essuyé les assauts de la goutte, les travaux des camps, les études du cabinet, il n'est pas étonnant que sur le retour de l'âge il fût courbé, & que sa tête penchât constamment d'un côté. Peu de voix étoient aussi agréables & aussi sonores dans la conversation que la sienne : il parloit beaucoup & facilement. Ceux qui l'écoutoient, regrettoient qu'il ne parlât pas davantage. Ayant beaucoup étudié les livres & les hommes, ses observations étoient presque toujours justes & souvent brillantes. Lorsque *Voltaire* se fut fixé en Prusse, le monarque & le poëte avoient chaque soir un entretien secret. La politique, la religion, les arts, les lettres, les progrès de l'esprit humain en étoient l'objet tour-à-tour. Peuples, rois, ministres, femmes en faveur, généraux d'armées, philosophes, poëtes, orateurs, tout étoit jugé dans ces conversations particulieres. Les arrêts prononcés à ce tribunal étoient consignés dans un *mémorial* qui fera long-temps un secret pour le public avide & curieux. Comme *Voltaire*, *Frédéric* avoit la répartie vive & prompte. On rapporte de lui plusieurs réponses pleines de sens & de sel. Une princesse lui présenta deux sujets; l'un étoit un jeune homme sage, & dont les talents pouvoient faire la fortune; l'autre, un homme mûr, excellent pour le conseil. *Le premier n'a pas besoin de moi*, répondit-il, *& je n'ai pas besoin du second.* Un de ses secrétaires, aussi âgé que lui, fut frappé d'apoplexie en présence de *Frédéric*, alors attaqué de la maladie

qui l'a emporté ; *Voilà*, dit tranquillement ce prince, *voilà mon précurseur.* Le prince royal, actuellement roi, s'empressa, au retour de ses revues, d'aller présenter à son oncle des notes sur tout ce qu'il avoit vu. Il baisa les mains de *Frederic*, qui lui dit avec attendrissement : *Je vous fais bien attendre; mais je souhaite que vous fassiez autant attendre votre successeur.* Puis regardant le prince avec plus d'intérêt encore, il ajouta : *Vous ne serez jamais mon maître; mais, dans peu, vous serez mon égal.* Son médecin lui ayant témoigné le regret de voir que son art eût si peu de ressources contre ses maux ; *C'est moi qui ai tort*, dit le monarque, *& non la médecine ; mon corps est usé, il faut que je finisse, & je ne me plains ni de vous, ni d'elle.* Ses habillements, qu'il varioit peu, étoient fort simples : il s'habilloit le matin en se levant ; & cette toilette précipitée, qui ne prenoit que peu de minutes, lui servoit pour le reste du jour. Tous ses moments, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, étoient réguliérement & uniformement remplis par les affaires, les belles-lettres & les arts. Son premier soin étoit de lire, le matin, tous les papiers qui lui étoient adressés de toutes les parties de ses états ; car le moindre de ses sujets pouvoit lui écrire & compter sur une réponse. Chaque requête, chaque proposition à faire, chaque grâce à demander, devoient être par écrit. Un simple mot, mis à la marge avec un crayon, indiquoit la réponse qui devoit être faite par ses secrétaires. Cette méthode, plus expéditive que la discussion verbale, donnoit au roi le temps d'examiner plus d'affaires & de peser la justice des grâces à accorder ou à refuser : aussi, étoit-il moins surpris par ses ministres ou par les courtisans que d'autres princes ; & rarement accordoit-il ce qu'il auroit fallu refuser. Vers les onze heures, le roi en bottes, (car il ne les quittoit jamais) faisoit dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure, tous les colonels en faisoient autant dans toutes les provinces. Il dînoit précisément à midi, & invitoit ordinairement huit ou neuf officiers. A table, il n'y avoit point d'étiquette ; il vouloit que tout le monde y parût avec égalité, afin que la conversation fût plus libre: liberté inconn. aux festins royaux, & que les convives du roi de Prusse osoient peu goûter, quoiqu'il tâchât de les y encourager par des plaisanteries & des bons-mots. Deux heures après le repas, *Fréderic* se retiroit seul dans son cabinet pour faire des vers, ou pour composer quelque ouvrage de littérature ou de philosophie. Un petit concert commençoit à sept heures ; il y jouoit de la flutte aussi bien que le meilleur artiste, & faisoit souvent exécuter aux concertants des pieces de musique qu'il avoit composées. Le concert étoit suivi d'un souper, où le roi n'admettoit guere que des gens-de-lettres & des philosophes, & où les matieres traitées étoient analogues au goût du prince & des convives. *Fréderic* les traitoit en général avec bonté ; & quoiqu'on lui ait reproché quelques propos durs & désobligeants à certains littérateurs, il leur tint plus souvent encore des propos honnêtes, encourageants & flatteurs. Ce roi, peint comme un homme si dur par des gazetiers, & qui le fut en effet quelquefois, montra aussi dans plusieurs occasions de l'indulgence. Un de ses officiers ayant fait un libelle atroce contre lui, parce qu'il cherchoit une ressource paſ-

ſagere dans la vente d'une brochure, le roi non-ſeulement lui pardonna, mais le fit gouverneur de Spandau. Lorſque ſa *Vie Privée*, ſatyre ſcandaleuſe, attribuée mal-à-propos à *Voltaire*, vit le jour en 1752, d'*Arget*, ſecrétaire du monarque, voulut la réfuter. *Mon cher d'Arget*, lui répondit *Fréderic*, *les calomnies de cet ouvrage ne méritent pas la peine que vous prendriez de les détruire. C'eſt à moi à faire mon devoir & à laiſſer dire les méchants.* Mais ſi *Fréderic* pardonnoit aux ſatyriques, il étoit très-ſévere à l'égard des officiers ou des magiſtrats qui négligeoient de remplir leurs fonctions. Il ne vouloit point de titre ſans travail; & comme il ſacrifioit ſon temps, & quelquefois ſes plaiſirs, aux ſoins de la royauté, il exigeoit des autres la même activité & la même aſſiduité. Il avoit épouſé le 12 juillet 1733, la princeſſe *Eliʒabeth de Brunſwick-Wolfembutel*, dont il n'a point eu d'enfants. Le roi de Pruſſe a laiſſé des Œuvres poſthumes, qu'on va imprimer à Berlin en 12 vol. in-8°. Ce recueil contient, 1°. *Mémoires de mon temps.* Ils renferment l'hiſtoire, tant politique que militaire, de ce qui s'eſt paſſé depuis l'année 1740 juſqu'à la paix de *Dreſde*. 2°. *Hiſtoire de la Guerre de ſept ans.* 3°. *Hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé depuis la paix de Hubertsbourg juſqu'à celle de Teſchen.* 4°. *Eſſai ſur les formes de gouvernement & ſur les devoirs des Souverains.* 5°. *Examen du* Syſtême de la Nature. 6°. *Remarques ſur le* Syſtême de la Nature. 7°. *De l'innocence de l'erreur de l'Eſprit.* 8°. *Trois Dialogues des Morts.* 9°. Trois vol. de Poëſies. 10°. *Avant-propos ſur la* Henriade. 11°. *Conſidérations ſur l'état préſent du Corps politique de l'*Europe. 12°. *Pluſieurs centaines de Lettres de S. M. à divers Ecrivains célebres, tels que* Voltaire, Fontenelle, Rollin, le marquis d'Argens, d'Alembert, le préſident Henault, Algarotti, Condorcet, &c. ... *avec les Réponſes.*

FRÉDERIC, prince de Saxe, *Voy.* ADELAÏDE, n° II.

XVII. FRÉDERIC, ſurnommé *le Sage*, électeur de Saxe, né en 1463, ne voulut jamais ſe marier, & je ne ſais ſi c'étoit une preuve de ſageſſe dans un prince. L'empereur *Maximilien* le choiſit pour chef ſouverain de ſon conſeil & pour ſon vicaire-général. On prétend qu'on lui offrit l'empire après la mort de ce prince, en 1519, & qu'il le refuſa. Mais en quoi conſiſta ſon refus, dit l'auteur des *Annales de l'Empire*, puiſqu'il ne fut point élu? En ce que ſa réputation le faiſoit nommer par la voix publique; qu'il donna ſa voix à *Charles-Quint*, & que ſa recommandation entraîna enfin les ſuffrages. Il le fit élire cependant à certaines conditions, pour ménager la liberté de l'Allemagne. C'eſt l'origine de la capitulation que l'on fait jurer à tous les empereurs, avant leur élection. Ce prince mourut 1526, à 62 ans. Il fut un des premiers protecteurs de *Luther*, & eut ſon frere JEAN, ſurnommé *le Conſtant*, pour ſucceſſeur. Le fils de celui-ci, JEAN-FRÉDERIC, ſurnommé *le Magnanime*, né en 1503, fut l'un des principaux ſoutiens de la religion Proteſtante, à l'exemple de ſon pere & de ſon oncle. Il devint le chef de la ligue de Smalkalde en 1536. *Charles-Quint*, irrité d'avoir à combattre, dans l'empire, un protecteur ſi dangereux des nouvelles opinions, lui déclara la guerre. Après divers combats, *Charles* atteignit l'électeur à Mulberg en Saxe le 24 avril 1547, & lui livra bataille. La victoire ſe décida pour l'empereur, & *Jean-Fréderic* fut fait priſonnier. Le duc d'*Albe* l'amena à *Charles-Quint*:

Très-puissant & très-débonnaire Empereur, lui dit l'électeur, *puisqu'il a plu à la fortune... Bon!* (interrompit Charles), *vous parlez à cette heure autrement que vous ne faisiez, lorsque vous trouviez bon de ne m'appeler que* Charles *le Grand*. Il le donna en garde à quelques officiers Espagnols; & considérant ensuite le champ-de-bataille, il dit : *Je suis venu, j'ai vu, & DIEU a vaincu...* Cependant *Charles* fit faire le procès à son prisonnier, & il fut condamné le 12 mai suivant, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévere duc d'*Albe* présidoit à ce conseil. Le secrétaire du conseil signifia le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunswick*. Le duc *Maurice* son cousin, fils d'*Albert* le *Courageux*, à qui *Charles-Quint* avoit promis son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grâce. *Charles* accorda la vie à l'électeur, à condition qu'il renonceroit, pour lui & ses enfants, à la dignité électorale, en faveur de *Maurice*. On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* & de *Weimar*... *Jean-Fréderic* mourut le 3 mars 1554, à 51 ans, après avoir consenti à son dépouillement, & y avoir fait souscrire ses fils. Il conserva cependant le titre d'électeur jusqu'à sa mort. Son exemple ne corrigea point son fils, JEAN-FRÉDERIC II du nom, duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il accorda aux assassins de l'évêque de Wirtzbourg, lui attira l'indignation de l'empereur. Il fut mis au ban de l'empire. On le poursuivit les armes à la main; & ayant été battu & fait prisonnier dans un combat, on le conduisit en Stirie, où il mourut après 28 ans de prison, le 9 mai 1595. Ses biens, qui avoient été confisqués, furent rendus à ses enfants.

FREDOLI, (Bérenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi, en 1298, par *Boniface VIII*, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du VIᵉ livre des Décrétales, avec *Guillaume* de *Mandagor* & *Richard* de Sienne. *Clément V* l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

I. FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Gênes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, & l'occupa encore deux fois, malgré ses violences tyranniques. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

II. FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractere & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume : I. Un ouvrage italien en 9 livres, (mais qui n'a paru qu'en latin; Milan, 1509, in-fol., de la traduction de *Camille Ghillini*), sur les *Actions mémorables*, dans le goût de *Valere-Maxime*. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de *Juste Gaillard*, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II. *La Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les Femmes savantes*. IV. Un autre en italien, *contre l'Amour*; à Milan, 1496, in-4°, traduit en françois, 1581, in-4° : l'ori-

ginal & la version sont également rares.

III. FREGOSE, (Fréderic) archevêque de Salerne & cardinal, de la même famille que les précédents, défendit la côte de Gênes contre *Cortogli*, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis & à l'île de Gerbes, & revint à Gênes chargé de gloire & de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, *Fréderic* chercha un asile en France. *François I* le reçut avec distinction, & lui donna l'abbaye de St-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal & évêque d'Eugubio, où il mourut le 22 juillet 1541. La langue Grecque & l'Hébraïque lui étoient familieres. Son savoir étoit soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'Oraison* en italien, imprimé à Venise en 1542, in-8°.

IV. FREGOSE, (Antonio Phileremo) poëte Italien, du commencement du XVIe siecle, dont la *Cerva Bianca* & autres *Poësies* ont été réunies à Milan, en 2 vol. in-8°, le 1er en 1515, le 2e en 1525, assez rares.

FREGOSE, *Voyez* FULGOSE.

FREHER, *Voyez* MARQUARD-FREHER.

FREIG, (Thomas) *Freigius*, natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle & à Altorf, & mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles* sur le Digeste, in-8°, & d'autres ouvrages.

FREIND, (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un pere ministre. Wesminster fut sa premiere école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours* grecs, l'un d'*Eschine*, l'autre de *Demosthene*, avec une traduction & des remarques qui auroient fait honneur à un vieux savant. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de *Peterborougk* l'emmena avec lui, en 1705, en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant 2 ans, il passa à Rome & s'y lia avec tous les savants qui cultivoient son art. *Freind* de retour en Angleterre fut enfermé à la Tour de Londres, pour s'être opposé à un projet que le ministere avoit fait proposer au parlement : démarche qui le fit soupçonner d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état. On sollicita en vain son élargissement pendant six mois : mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, *Mead*, confrere du prisonnier & son intime ami, ne voulut lui ordonner aucun remede, que *Freind* ne fût sorti de la Tour, sans doute parce qu'il le supposoit innocent. *Freind* se purgea en effet du crime dont on l'avoit accusé, & obtint la place de premier médecin de la princesse de *Galles*, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres en juillet 1728, à 53 ans, membre de la société royale. *Freind* n'étoit point de ces savants sombres & farouches, toujours étrangers dans le monde; c'étoit l'homme le plus poli & le plus aimable. Comme médecin, il étoit aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étoient reçues en Angleterre, comme celles d'*Hippocrate* dans la Grece. Les ouvrages qu'il a laissés, ne sont pas au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise. Les principaux sont : I. *Histoire de la Médecine, depuis* Galien *jusqu'au* XIVe *siecle*; livre savant, traduit de l'anglois en françois, par M. *Noguez*, en 2 vol. in-4°, 1728.

II. *L'Emmenologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des Femmes*; traduit en françois par *Devaux*, 1730, in-12. III. *Lectiones Chimicæ*, à Amsterdam, 1710, in-8°. L'auteur y explique les opérations de la chimie, suivant les principes de *Newton* & les lois de l'attraction, & ses explications ne paroîtront pas toujours justes. IV. *Traité de la Fievre*... Tous les Ecrits de FREIND ont été recueillis à Londres, in-f°, 1733, & à Paris, 1735, in-4°. Ils méritent d'être étudiés, pour la justesse des observations, l'étendue des lumieres, & même pour le style. Sa *Vie* est à la tête.

FREINSHEMIUS, (Jean) naquit, en 1608, à Ulm en Souabe. *Matthias Bernegger*, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothéque & lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine *Christine*, qui l'envioit à l'université, le choisit pour son bibliothécaire & son historiographe, avec sa table & 2000 écus d'appointement. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs & de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suede avoit dérangée. L'électeur Palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire dans l'université de Heidelberg, & une charge de conseiller électoral. *Freinshemius* n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédoit les langues mortes & presque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choisie, de l'esprit & du goût. Il s'occupa toute sa vie, avec autant de zele que de succès, à réparer les breches que le temps avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des Suppléments à *Tite-Live* & à *Quinte-Curce*, & il y réussit. Il fut moins heureux dans ses suppléments de *Tacite*: 1° Parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il faudroit un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, & il s'en trouve à peine un dans dix siecles: 2° Parce que *Freinshemius*, plus rhéteur que philosophe, & plus savant que penseur, pouvoit bien coudre des phrases éparses, & en faire un tissu élégant; mais non pas trouver des pensées, & sur-tout des pensées telles que celles de *Tacite*. On a encore de cet écrivain estimable, des *Commentaires* sur *Quinte-Curce*, *Tacite*, *Florus*, & quelques autres auteurs Latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA, (Hyacinthe) abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement pour la maison de Bragance indisposa le ministere contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que *Jean IV* fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, & en fut très-bien reçu. Ce monarque vouloit l'employer auprès des princes étrangers; mais le caractere libre & bouffon de *Freire*, l'empêcha de lui confier un emploi si grave. Il lui offrit pourtant l'évêché de Viseu, qu'il refusa; prévoyant que le pape, qui ne reconnoissoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderoit point ses bulles. *Je ne veux point*, dit-il au roi en le remerciant, *être Evêque, comme les Comédiens sont Rois & Empereurs.* Il mourut à Lisbonne en 1657, à 60 ans. *Freire* avoit l'esprit léger, mais le cœur généreux & plein de franchise. Il défendoit ses amis en

secret,

secret, & les reprenoit en face. Il cultiva, avec succès, la poësie & l'histoire. On a de lui : I. La *Vie de Don Jean de Castro*, in-f°, traduite en latin par *Rotto*, Jésuite Italien. C'est un des livres les mieux écrits en Portugais. II. Des *Poësies Portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREJUS, (***) faux ambassadeur de France auprès du roi de Fez en 1670, étoit un marchand Provençal. Arrivé sur les côtes du royaume de Fez, il fit demander au roi un passeport pour aller remplir son ambassade. Le prince le reçut avec magnificence. Le fourbe jouit de tous les honneurs de véritable ambassadeur. Il fit vendre, sous main, une partie de ses marchandises, & alloit partir de Fez avec une lettre pour *Louis XIV*; mais étant encore sur le lieu, il se brouilla avec un gouverneur, qui découvrit sa fourberie. Il eut ordre de rendre la lettre qu'il avoit pour le roi de France, & de sortir au plutôt des états de Fez.

FREMINET, (Martin) peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome, dans un temps que les peintres étoient partagés entre *Michel-Ange* de *Caravage*; & *Joseph* d'Arpino dit *le Giosepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur, & y réussit. *Fréminet* étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective & l'architecture. Il fut un grand dessinateur, & l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa maniere fiere, les expressions fortes de ses figures, des muscles & des nerfs durement prononcés, & les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. *Henri IV* le fit son premier peintre, & *Louis XIII* l'honora du cordon de *St Michel*. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, & mourut à Paris le 18 juin 1619, à 52 ans.

FREMINVILLE, (Edme de la Poix de) né en 1680, à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de la Palisse. Les matieres féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particuliere. Le fruit de ses travaux fut la *Pratique des Terriers*, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des Fiefs. Il fit un 6e volume, pour les droits des habitants. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la Police* du commissaire *la Marre*, sous le titre de *Dictionnaire de la Police*, en 1 vol. in-4° : ouvrage estimé, & réimprimé en province, in-8°. *Freminville* mourut à Lyon le 14 novembre 1773, à 93 ans. C'étoit un homme savant & laborieux.

FREMIOT, *Voyez* CHANTAL.

FREMIOT, (André) archevêque de Bourges, natif de Dijon, d'une famille noble & féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous les rois *Henri IV* & *Louis XIII*, & s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8°, & d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FRÉNI, (Du) *Voy.* FRESNY.

I. FRENICLE, (Nicolas) poëte François, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnoies, & mourut doyen de la même cour après l'an 1661. Il cultiva les lettres, ainsi que plusieurs autres magistrats du dernier siecle,

qui préféroient les délassements de la littérature aux divertissements bruyants de la noblesse militaire & à la société des femmes. On a de lui plusieurs pieces de théâtre : I. *Palémon* & *Niobé*, in-8°, 2 pastorales. II. L'*Entretien des Bergers*, autre pastorale. III. Un poëme intitulé : *Jesus crucifié*. IV. Une *Paraphrase des Pseaumes* en vers, &c. Tous ces ouvrages sont mauvais, ou très-médiocres.

II. FRENICLE de Bessy, (Bernard) frere du précédent, mort en 1675, fut l'un des plus grands arithméticiens de son temps, & mérita l'amitié de *Descartes*. Ce célebre philosophe faisoit grand cas de son arithmétique, qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que, sans le secours de l'Algebre (dont en effet il ne faisoit aucun usage), *Bessy* fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le ve tome des anciens *Mémoires* de l'académie des sciences, dont il étoit membre : entr'autres, une *Méthode* pour trouver la solution des problêmes par les exclusions.

FRERET, (Nicolas) né à Paris en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné aucun goût pour le barreau, & par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire & à la chronologie, ses premieres passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'Origine des François*, savant, mais hardi, qui, joint à des propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le Régent, le fit renfermer à la Bastille. *Bayle* fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savoit presque par cœur. Les principes de ce fameux Sceptique s'inculquerent dès-lors dans son esprit. On ne s'en apperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'athéisme est réduit en principes; & sur l'*Examen des Apologistes du Christianisme*, 1767, in-8° : ouvrage posthume, non moins téméraire que le précédent. *Freret* ayant obtenu sa liberté, s'adonna entiérement à ses anciennes études. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires*, pleins d'une érudition profonde & de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la collection académique des belles-lettres. Les plus curieux sont ceux dans lesquels il tâche d'éclaircir la chronologie Lydienne & la Chinoise. Mais ces efforts, en ce genre, ont été presque aussi vains, que ceux qu'il a faits pour détruire les preuves de la religion. II. La *Préface*, les *Notes*, & une partie de la *Traduction* du roman Espagnol intitulé : *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles, qui avoient servi à le délasser des travaux de l'érudition, mais qui amuseront moins les lecteurs sages. *Freret* avoit une vaste littérature. Il connoissoit le fil & l'intrigue de presque toutes les *Pieces des différents Théâtres* de l'Europe. (*Voyez* v. Maffée, n° III. de ses ouvrages). Sa mémoire étoit immense. Il écrivoit avec netteté & avec ordre; mais il avoit du penchant pour les opinions singulieres. Il mourut en 1749, dans sa 61e année.

FRERON, (Elie-Catherine) né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les Jésuites, pour les y per-

fectionner. Il professa pendant quelque temps, avec succès, au college de *Louis* le Grand. Les Peres *Brumoi* & *Bougeant* le dirigerent dans ses études, & lui inspirerent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des Jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé *des Fontaines* dans la composition de ses feuilles, & donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettre de Madᵉ la Comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse étoit l'interprete de la raison & du bon goût, & elle s'exprimoit avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'étoit pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que *Fréron* publia ses *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *Comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues; & ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques & de ceux qui en font l'objet. Le roi *Stanislas*, qui aimoit l'auteur & qui l'honoroit de sa protection & de ses présents, s'intéressa toujours à dégager des entraves un ouvrage qu'il lisoit avec plaisir. Après avoir publié 13 vol. de ce Journal, l'auteur le fit paroitre, en 1754, sous le titre d'*Année Littéraire*, & il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776, dans sa 57ᵉ année. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément; l'attachement aux anciens principes; le zele contre la fausse philosophie, l'affectation & le néologisme: telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugements, une diction quelquefois précieuse, quoique assez pure: tels furent ses défauts. Il avoit des mœurs douces, & sa société étoit facile & enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Son ennemi le plus dangereux & le plus envenimé fut *Voltaire*, qui le produisit, en 1760, sur le théâtre dans son *Ecossoise*, piece remplie de personnalités révoltantes, & qui ne cessa de l'accabler d'injures. Cependant ce poëte célebre le regardoit comme un homme de beaucoup de goût. Un seigneur de la cour de Turin l'ayant prié de lui indiquer quelqu'un à Paris, avec lequel il pût prendre une idée de tous les écrits qui paroissent en France: *Adressez-vous* (lui dit *Voltaire*) *à ce coquin de* Fréron; *il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez*. Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. *Ma foi, oui*, (reprit *Voltaire*): *c'est le seul homme qui ait du goût; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, & que j'aie de bonnes raisons pour le détester*. C'est *Fréron* lui-même qui rapporte cette anecdote. Ce journaliste, éleve de l'abbé *des Fontaines*, n'avoit cessé dans ses feuilles de représenter *Voltaire* comme un *Plagiaire habile*, comme un poëte brillant, mais inférieur aux *Corneille*, aux *Boileau*, aux *Racine*; comme un historien élégant, mais inexact; enfin comme le tyran, plutôt que comme le roi de la littérature. *Voltaire* feignit long-temps d'ignorer les traits dont on le perçoit. Mais l'extrait très-critique de sa comédie de *la*

Femme qui a raison, lassa tellement sa patience, qu'il ne put s'empêcher de montrer toute sa sensibilité dans une Lettre, adressée, en 1760, à differents journalistes. *Fréron* y fit une réponse pleine de sel. La piece critiquée étoit mauvaise, & il n'eut pas de peine à mettre le public de son côté. *Voltaire* abandonna l'ouvrage censuré; mais il tâcha de rendre le censeur ridicule & odieux. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, chaque mois vit éclore une Satyre. Son nom seul suffisoit pour le mettre en colere. Il avoit beau affecter du mépris & de l'insensibilité; le dépit le suffoquoit, & ne servoit qu'à rendre moins piquants les traits de sa vengeance. Cependant, à force de peindre l'auteur de l'*Année Littéraire* comme *partial* & *injuste*, il le rendit suspect à plusieurs de ses lecteurs, & ses feuilles, quoique toujours recherchées par les gens de goût, eurent moins de débit que dans leur origine... Les autres ouvrages de *Fréron* sont: I. Un recueil d'*Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des *Poësies* qui ne sont pas sans mérite, quoique le travail de la lime y paroisse un peu trop. L'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis *Rousseau*. II. *Les vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus & d'Adonis*, in-12, 1748; brochure traduite de l'italien du cavalier *Marini*, & écrite avec une mollesse élégante. III. Il avoit commencé une traduction du *Poëme* de *Lucrece*; & il a présidé à l'édition du *Commentaire* critique *sur la Henriade* par *la Beaumelle*, qu'il a revue & retouchée, 2 vol. in 8°, 1775. IV. *Fréron* aida l'abbé de *Marsy* dans la composition de son *Histoire de Marie Stuart*; & travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il abandonna ce dernier ouvrage pour s'occuper entiérement de son *Année Littéraire*; dont le privilege a été continué à sa veuve & à l'un de ses fils, digne de marcher sur ses traces: (*Voy. II.* FRANCO & PÉTRARQUE). C'est le même auquel le roi *Stanislas* servit de parrain.

FRESNAYE, (Jean Vauquelin de la) d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général & président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poëte François qui ait fait des *Satyres*. Celles de *la Fresnaye* n'ont ni l'énergie de *Regnier*, ni le piquant de *Boileau*; & par conséquent sont moins lues des François, naturellement amis du sel & de l'épigramme: mais elles offrent de la vérité, du naturel, & quelquefois des détails agréables. Dans les petits contes qu'il fait entrer par fois dans ses Satyres, il y a une naïveté un peu diffuse qui ne déplaît point. On a encore de *la Fresnaye*: I. Un *Art Poëtique*, qu'on ne lit plus & qu'on ne doit plus lire; parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, & que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés foiblement. II. Un Poëme intitulé: *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote, s'il n'est pas celui d'un bon poëte. III. Deux livres d'*Idylles*, & trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* & de *Sonnets*. Toutes ces poësies ont été recueillies par lui-même à Caen, in-8°, 1605. (*Voy.* BOURGUEVILLE.) Il étoit pere de *des* YVETEAUX: *Voyez* ce mot.

I. FRESNE, (Hennequin, marquis de) né avec des passions violentes, devint éperduement amoureux de *Marie-Elizabeth Girard* du *Tilley*, fille d'un président de la chambre des comptes. Il l'enleva, & se fit donner la bénédiction nup-

tiale par un de ses valets-de-chambre déguisé. Le pere de Madame *de Fresne* le poursuivit vivement ; mais sa famille obtint de M. *du Tilley*, qu'en célébrant le mariage dans les formes, il auroit lieu. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre dans le ménage; le marquis *de Fresne*, résolu de se défaire de sa femme, la conduisit dans l'état de Gênes, pour y trouver un vaisseau qui partit pour Constantinople. Il avoit dessein de l'y embarquer, & de la faire vendre comme esclave: renfermée dans un férail, on n'en eût plus entendu parler. La marquise, qui s'en doutoit, confia ses craintes au voiturier, qui lui procura le moyen de se sauver dans les états du duc de Savoie. Le marquis ne tarda pas à la joindre, & ses violences donnerent des protecteurs à sa femme. Alors il changea de ton, & parvint à persuader de la droiture de ses intentions. Sa femme lui fut remise, à condition d'en répondre au roi de France & au duc de Savoie. Pour prévenir une demande en séparation, il imagina de faire écrire par sa femme 24 *Lettres*, plus libres les unes que les autres, comme si elle les eût adressées à ses amants; mais pendant un moment d'absence de son mari, qui étoit allé parler à quelqu'un, elle en cacha deux feuillets, ce dont son mari ne s'apperçut pas. Revenue en France, elle forma sa demande en séparation, & l'obtint, par sentence du 17 mars 1673, & par arrêts des 30 août 1675 & 22 août 1680. *Gatien* de *Courtils* a bâti sur cette aventure un *Roman* en un vol. in-12, qui a eu du succès, quoique assez mal écrit.

II. FRESNE, (Jean du) un des freres du savant *du Cange*, naquit comme lui à Amiens, & fut un avocat distingué au parlement de Paris. On a de lui un *Commentaire sur la Coutume d'Amiens*, dans le Coutumier de Picardie, 2 vol. in-fol. C'est cet habile jurisconsulte qui commença le *Journal des Audiences*, continué par d'autres avocats, Paris, 1755, 7 vol. in-fol.

III. FRESNE, (Abraham-Alexis Quinault du) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis longtemps, & qui a fourni d'excellents sujets à la scene françoise. Son pere avoit débuté avec succès en 1695, & s'étoit retiré en 1717. *Du Fresne* étoit extrêmement jeune, quand il parut pour la premiere fois sur le théâtre. Il débuta le 7 octobre 1712, par le rôle d'*Oreste*, dans cette admirable piece d'*Electre*, où *Crébillon* a déployé son génie véritablement tragique. Une taille noble & haute, des yeux éloquents, un organe enchanteur, n'étoient pas les seuls avantages qui contribuerent aux succès & à la gloire de *du Fresne*: les leçons de *Ponteuil*, & sa propre intelligence, acheverent de perfectionner en lui ce que la nature avoit commencé. Depuis la retraite du célebre *Baron*, le vrai goût de la déclamation s'étoit absolument perdu au théâtre; *du Fresne* le rétablit. Il étoit, ainsi que *Baron*, d'un caractere extrêmement hautain. Il disoit modestement, en parlant de lui: *On me croit heureux: erreur populaire! Je préférerois à mon état celui d'un Gentilhomme, qui mange tranquillement douze mille liv. de rente dans son vieux château... Du Fresne* jouoit *le Glorieux* d'après nature. *Destouches* avoit eu le bon esprit de punir, à la fin de sa piece, le comte de Tuffieres; mais le comédien, qui n'*étoit pas fait*, disoit-il, *pour être maltraité*, contraignit l'auteur à gâter le dénouement... Il ne tint pas à lui que le chef-d'œuvre du célebre *Piron*, la *Métromanie*, (louée, dit un homme d'esprit, par ceux qui ne louent

rien) ne fût pas admise au théâtre: il la trouvoit indigne d'exercer son sublime talent, & comme telle, il en avoit abandonné le manuscrit aux rats qui rongeoient son ciel-de-lit. *Du Fresne* ne déposoit pas ses airs superbes avec ses brodequins : dans le particulier, il parloit à peine à ses domestiques ; & lorsqu'il étoit question de payer un fiacre ou un porteur-de chaise, il se contentoit de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paye ce malheureux!* Il mourut en 1767.

FRESNE, *Voyez* CANAYE.... FORGET.... & O (Franç. d')

FRESNOY, (Charles-Alphonse du) né à Paris en 1611, d'un pere apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poësie & à la peinture par la nature. Les beaux - arts l'emporterent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez *Perrier* & chez *Vouet*. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. *Du Fresnoy* fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines & des morceaux d'architecture ; & il se vit si à l'étroit, qu'il ne se nourrissoit que de pain & d'un peu de fromage. *Pierre Mignard*, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, & l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendoit la sphere de ses connoissances: il étudioit *Raphaël* & l'antique ; & à mesure qu'il avançoit dans la théorie de son art, il écrivoit ses remarques en vers latins, pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées, naquit son poëme *De arte Graphica*, de l'art de la Peinture : production estimable pour les préceptes ; mais dénuée d'ornements & de graces. (Nous en parlerons plus au long dans l'art. de l'abbé de MARSY). *Du Fresnoy* prenoit tour-à-tour la plume & le pinceau. Il approche du *Titien* pour le coloris, & de *Carache* pour le dessin. Ses tableaux & ses dessins ne sont pas communs. Il mourut de paralysie en 1665, à 54 ans, chez un de ses freres, au village de Villiers-le-Bel à 4 lieues de Paris. Son *Poëme sur la Peinture* a été traduit en françois en 1684, par *Roger de Piles* ; & cette version a été retouchée en 1753, par M. *de Querlon*. La meilleure édition de ce Poëme est celle de Paris 1673, qu'on a ornée des figures de *le Clerc*, in-12.... *Voy.* son éloge dans la *Vie des Peintres* par *de Piles*.

FRESNY, (Charles Riviere du) né à Paris en 1648, passoit pour petit-fils de *Henri IV* & lui ressembloit. Il joignoit à un goût général pour tous les arts, des talents particuliers pour la musique & le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisoit des tableaux charmants: il prenoit, des différentes estampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes, dont il formoit un sujet, dessiné seulement dans son imagination. Il excelloit sur-tout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, & le privilege d'une manufacture de glaces. *Du Fresny*, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même-temps une rente viagere de 3000 liv., que *Louis XIV* avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disoit: *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais*, du *Fresny* & *Bontems*. C'étoient ses deux valets-de-chambre, & presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. On lit quelque part qu'il dit un jour à ce prince, qui

l'aimoit beaucoup : « *Sire*, je ne » regarde jamais le *Louvre*, sans » m'écrier : — *Superbe monument de la magnificence d'un de nos plus grands Rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à un des Ordres mendiants, pour tenir son chapitre & loger son Général* ». Du *Fresny* quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. La contrainte de Versailles ne pouvoit s'accommoder avec son caractere. Il aimoit tellement la liberté, qu'il avoit quatre appartements à la fois; quand on le savoit dans l'un, il se réfugioit dans l'autre. Retiré à Paris, il se mit à travailler pour le théâtre, en société avec *Regnard*. On a prétendu que la comédie du *Joueur* étoit plutôt l'ouvrage du premier, que du dernier. Il faut connoître bien peu le génie & les talents des auteurs, pour avoir eu une telle idée. *Du Fresny* donna sa comédie du *Chevalier Joueur*, après celle de *Regnard*. Les gens de goût, qui en firent la comparaison, n'eurent pas de peine à en sentir la différence. Le *Joueur* de *Regnard* est représenté tous les jours avec de nouveaux applaudissements, & celui de *Du Fresny* ne paroît plus sur aucun théâtre. Ce n'est pas que cet ingénieux écrivain n'eût du mérite ; mais ce n'étoit pas le mérite de *Regnard*. Il rend les mœurs & les ridicules de son siecle avec décence & avec finesse ; mais il n'a point cette gaieté & cette force comique de l'auteur du *Légataire* & des *Menechmes*. Ses portraits sont vifs, piquants & légers. Du *Fresny* obtint en 1710 le privilege du *Mercure Galant*, après la mort de *Visé*. Il y mit de l'enjouement & des saillies : mais il en céda bientôt-après le privilege, moyennant une pension. Il mourut à Paris le 6 octobre 1724, à 76 ans. Il s'étoit marié deux fois par distraction, ou plutôt pour faire ressource. *Le Sage*, dans son *Diable-Boiteux*, dit à cette occasion : » Je veux envoyer aux Petites-» Maisons un vieux garçon de » bonne famille, lequel n'a pas » plutôt un ducat, qu'il le dépen-» se, & qui ne pouvant se passer » d'especes, est capable de tout » faire pour en avoir. Il y a quinze » jours que sa blanchisseuse, à » qui il devoit trente pistoles, » vint les lui demander, en disant » qu'elle en avoit besoin pour se » marier à un valet-de-chambre » qui la recherchoit : *Tu as donc* » *d'autre argent*, lui dit-il ; *car où* » *est le valet-de-chambre qui voudra* » *devenir ton mari pour trente pisto-* » *les?* — *Hé mais*, répondit-elle, » *j'ai encore outre cela deux cents* » *ducats.* — *Deux cents ducats*, ré-» pliqua-t-il avec émotion ? *male-* » *peste! tu n'as qu'à me les donner à* » *moi, je t'épouse, & nous voilà* » *quitte-à-quitte* » ; & la blanchisseuse est devenue sa femme... Un des amis de *du Fresny* lui disoit : *Pauvreté n'est pas vice.* — *C'est bien pis*, répondit-il.... Ce poëte, qui s'étoit brouillé avec la fortune chaque fois qu'elle l'avoit caressé, se voyoit, dans le temps du Système, sans ressources. Il s'avisa de présenter un placet au duc *d'Orléans*, régent. « Monseigneur, il » importe à la gloire de votre Al-» tesse royale, qu'il reste dans le » monde un homme assez pauvre » pour retracer à la nation la mi-» sere dont vous l'avez tirée ; je » vous supplie donc de me laisser » dans mon état ». Le prince mit *Néant* au bas, & donna ordre à *Law* de compter deux cents mille francs à *du Fresny*. C'est de ce même argent qu'il fit bâtir cette belle maison, qu'il appela *la maison de Pline*. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils ren-

ferment : I. Ses *Pieces de Théâtre.* Celles qui ont été conservées sur la scene, sont : *La Réconciliation Normande ; Le double Veuvage ; La Coquette de Village ; Le Mariage fait & rompu ; L'esprit de contradiction ; Le Dédit*..... D'*Alembert* a fait un parallele ingénieux de *Destouches* & de *du Fresny*, dont nous donnons un abrégé, parce qu'il peut beaucoup servir au lecteur pour connoître le génie particulier de celui-ci. « Tous deux se distinguerent sur la scene par des qualités différentes & presque opposées ; *Destouches* étoit naturel & vrai, sans être jamais ignoble ou négligé ; *du Fresny*, original & neuf, sans cesser d'être vrai & naturel. L'un s'attachoit à des ridicules plus apparents ; l'autre saisissoit des ridicules plus détournés. Le pinceau de *Destouches* étoit plus égal & plus févere ; la touche de *du Fresny* plus spirituelle & plus libre. Le premier dessinoit avec plus de régularité la figure entiere ; le second donnoit plus de traits & de jeu à la physionomie. *Destouches* étoit plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble ; *du Fresny* animoit par des scenes piquantes sa marche irréguliere. L'auteur du *Glorieux* savoit plaire également à la multitude & aux connoisseurs ; son rival ne faisoit rire la multitude, qu'après que les connoisseurs l'avoient avertie. Tous deux enfin occuperent au théâtre une place qui leur est propre : *du Fresny*, par un mélange heureux de verve & de finesse, par un genre de gaieté qui n'est qu'à lui, par un style qui réveille toujours le spectateur : *Destouches*, par une sagesse de composition & de pinceau, qui n'ôte rien à l'action & à la vue des personnages ; par un sentiment d'honnêteté & de vertu, qu'il fait répandre au milieu du comique même ; par le talent de lier & d'opposer les scenes entte elles ; enfin par l'art, plus grand encore, d'exciter à la fois le rire & les larmes ». II. Des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique. III. Plusieurs *Chansons*, dont quelques-unes sont très-agréables, entr'autres la *Dormeuse*, & *Philis plus avare que tendre.* IV. Les *Amusements serieux & comiques* ; petit ouvrage souvent réimprimé, & plein de peintures vives & plaisantes de la plupart des états de la vie. V. Des *Nouvelles historiques*, &c. On remarque dans toutes ses productions une imagination enjouée & singuliere.

FREY, (Jean-Cécile) né à Keiserstul en Suisse, professa la philosophie au college de Montaigu à Paris, & y mourut de la peste l'an 1631. Ses *Ouvrages* latins *de Philosophie* furent imprimés en cette ville, in-8°. 2 vol. : le 1er en 1645 ; le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques *Ecrits de Médecine*, science en laquelle il avoit été passé docteur.

FREY, *Voy.* NEUVILLE.

FREZIER, (Amédée-François) né à Chamberi en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, mort en 1772 à Brest, à 90 ans, vint à Paris pour étudier la jurisprudence. Mais les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entiérement, & entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies Espagnoles, au Pérou & au Chili en 1711, & employa son talent pour les fortifications à St-Malo, à St-Domingue, en 1719, à Landau, en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de St-Louis & qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel. Nous avons de lui divers

ouvrages : I. *Traité des Feux d'Artifice*, 1747, in-8°. II. *Voyage de la Mer du Sud*, 1716, in-4°. III. *Théorie & Pratique de la coupe des Pierres & des Bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4°. Il donna l'*Abrégé* de ce livre, sous le titre d'*Eléments de Stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages sont utiles & exacts; le dernier sur-tout est estimé. Ses services lui ayant mérité la direction des fortifications d'une province, il fut nommé en 1740 à celles de toutes les places-de-guerre de la Bretagne. Il exerça cet emploi avec distinction jusqu'en 1764. Alors, en considération de son âge de 83 ans, la cour accorda sa retraite à ce vieillard respectable, avec une pension convenable à un militaire cassé par les années & les travaux. Il se fixa à Brest, où il se fit un agréable domicile, au sein de sa famille. Il a laissé deux filles, mariées à des officiers de la Marine. [Cet article a été composé en partie d'après les Mémoires que M. *Frezier* nous envoya en 1765].

FREZZI, (Fréderic) évêque de Foligno sa patrie, avoit été Dominicain: il fut décoré de la mitre par *Boniface IX* en 1403, & mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poëme fort estimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *les Quatre Regnes de la vie de l'Homme*; le 1er regne est celui de *Cupidon*; le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, & le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la premiere fois à Foligno en 1481; in-fol. & cette édition est rare & recherchée. La derniere & la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°. C'est mal-à-propos que quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à *Frezzi*, pour le donner à *Nicolas Mapighi* Bolonois. Il lui appartient certainement; c'est le sentiment des meilleurs bibliographes d'Italie, de *Fontanini*, de *Cresseimbeni*, d'*Apostolo-Zeno*, &c.

FRIART, *Voyez* III. CHAMBRAY.

FRIBURGER, *Voy.* GERING.

FRIDEVAL, *Voyez* MONCEAUX.

FRISCHE, (Dom Jacques) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, natif de Scès, donna en 1686 & 1690, avec Dom *Nicolas le Nourri*, une nouvelle édition de *St. Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de S. Augustin*, à laquelle il travailla avec Dom *Vaillant* sur les Mémoires de l'abbé de *Tillemont*. Ce n'est pas un des moindres ornements de la nouvelle édition des Œuvres de ce Pere, à la fin desquelles elle a été insérée. Dom *Frische* travailloit à une nouvelle édition de *St. Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris le 15 mai 1693, avec la réputation d'un savant vertueux.

FRISCHLIN, (Nicodeme) né à Balingen dans le duché de Wittemberg en 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poësie. On a de lui XVI livres d'*Elégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, &c. &c. Sa comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur *Rodolphe* voulut lui donner solemnellement à la diete de Ratisbonne. Il étoit partisan du célebre *Ramus* : ses *Ecrits* en matiere grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, &c., qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres Poëtiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607.

FRISCHMUTH, (Jean) né en 1619 à Wertheim dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iene, où il mourut en 1687. On a de lui : I. Des *Explications* fort heureuses de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture-sainte. II. Plus de LX *Dissertations* in-4° philologiques & théologiques, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRIZON, (Pierre) du diocese de Reims, d'abord Jésuite, ensuite grand-maître au college de Navarre & docteur de Sorbonne, mort en 1651, dans un âge assez avancé, laissa : I. Une Histoire des cardinaux François, sous le titre de *Gallia Purpurata*, 1638, in-folio : ouvrage estimé d'abord, mais qui cessa de l'être, lorsque *Baluze* en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*. II. Une *Edition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles Françoises catholiques, d'avec les hérétiques ; 1621, in-fol.

FROBEN, (Jean) célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, & du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les ouvrages de St. *Jérôme*, de St. *Augustin*, d'*Erasme*, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de *Froben*. Il se proposoit de mettre au jour les Peres Grecs, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils & son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER, *Voyez* FORBISHER.

I. FRŒLICH, (Guillaume) né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zele & de gloire les rois *François I*, *Henri II* & *Charles IX*; & commanda, en qualité de colonel, plusieurs régiments Suisses au service de ces princes. Ce fut en grande partie à la fermeté & à la valeur de son régiment, que *François I* dut la victoire de Cérisoles. Ce brave homme fut créé chevalier par *Henri II*. Il mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. *Frœlich* étoit zélé pour la religion Catholique, autant que pour le service militaire : il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs.

II. FRŒLICH, (Erasme) né à Gratz en Stirie l'an 1700, entra chez les Jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres & les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connoissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Quatuor tentamina in re nummaria*, Vienne 1737, in-4°, réimprimés en 1740. II. *De figura Telluris*, Passau, 1757, in-4°. III. *Annales rerum & Regum Syriæ*, 1751, in-folio. IV. Des *Dissertations* sur des médailles particulieres, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, &c.

FROIDMONT, (Libert) *Fromondus*, né près de Liége en 1585, interprete royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de S. Pierre de cette ville, en 1653, à 66 ans. *Descartes* & *Jansénius* étoient ses amis ; il publia l'*Augustinus* du dernier : service dont on doit lui savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. On a de *Froidmont* : I. Un bon *Commentaire* latin sur les Epitres de *S. Paul*, 2 tomes in-folio 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'*Estius*. II. *Vincentii Lenis Theriaca*,

contre les Peres *Petau* & *Deschamps*, Jesuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres & ridicules: La *Lampe de S. Augustin*; les *Mouchettes de la Lampe*; *Colloques en rimes entre St. Augustin & St. Ambroise*; ces écrits sont en latin.

I. FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon & dans les Asturies, étoit fils d'*Alphonse I*, & commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, & s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célebre victoire sur *Omar*, prince des Sarrasins, en Galice, & tua 54 mille de ces barbares. *Froila* souilla sa gloire par le meurtre de son frere *Vimazan*; meurtre vengé bientôt après par *Aurèle* son autre frere, qui lui ôta le trône & la vie en 768.

II. FROILA II, frere d'*Ordogno* roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frere n'étoient pas en état de régner. Il ne fut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur de Castille, nommé Don *Osmond*. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigerent en espece de république, & firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. *Froila* mourut de la lepre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

III. FROILA, *Voyez* FRUELA.

FROISSARD, *ou* FROISSART, (Jean) naquit à Valenciennes en 1337. Un esprit vif & inquiet ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Il aimoit la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chere, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. Il voyagea en Angleterre, en Ecosse, en Italie, & son esprit le fit bien accueillir dans toutes les cours où il porta son génie & son inconstance. Ayant perdu la reine d'Angleterre, *Philippe* de *Hainaut*, sa bienfaictrice, il se retira dans son pays, où il fut pourvu de la cure de Lessines. Il la gouverna peu de temps, & se remit à voyager. Enfin il obtint un canonicat & la tréforerie de Chimai, où il mourut vers l'an 1410. *Froissard*, né avec le cœur tendre, avoit aimé de bonne heure les romans. Celui de *Cléomade* fut le premier lien dont l'amour se servit pour l'enchaîner. Il le trouva entre les mains d'une jeune demoiselle, qui le lisoit, & qui l'invita à le lire avec elle. Il y consentit, & cette lecture lui fit naître une forte passion pour celle qui lui avoit prêté le livre. *Froissard* lui ayant fait lire, depuis, le roman du *Baillon d'Amour*, y glissa une Ballade, dans laquelle il commençoit à parler de sa passion. Ce feu naissant avoit fait les plus grands progrès dans son cœur, lorsqu'il apprit que sa maîtresse étoit sur le point de se marier. La douleur qu'il en conçut, le rendit malade pendant plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager, pour se distraire, & pour rétablir sa santé. Ce fut alors qu'il se rendit en Angleterre, où tous les amusements qu'on lui procura, ne purent charmer l'ennui qui le dévoroit. La reine *Philippe* de *Hainaut*, qui le retenoit en ce pays, ayant connu par un *Virelai* qu'il lui présenta, l'origine de son mal, lui conseilla de retourner dans sa patrie pour en obtenir la guérison.... *Froissard* étoit poëte & historien; mais il est plus connu

sous cette derniere qualité, que sous la premiere. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition, & une des moins communes, est celle de Lyon in-fol. en 4 vol. 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. *Jean Sleidan* l'a abrégée. *Monstrelet* l'a continuée jusqu'en 1466. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, & même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. *Froissard*, payé des Anglois & gagné par les caresses du roi *Edouard*, n'en parle pas toujours avec autant d'impartialité que des François. On prétend qu'il y a un *Manuscrit* de sa Chronique à Breslaw, plus fidele que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs *Pieces de Poësie*, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour un chanoine. *Froissard* fut un des premiers qui mit en vogue la *Ballade*.

FROLAND, (Louis) avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris & y fut singuliérement consulté sur la Coutume de Normandie qu'il possédoit très-bien. On a de lui quelques ouvrages de Droit, relatifs à la Coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°. II. *Mémoires concernant les Statuts*, 1729, 2 vol. in-4°. III. *Mémoires sur le Sénatus-Consulte Velléïen*, 1722, in-4°. IV. — *sur la Comté-Pairie d'Eu*, in-4°.

FROMAGEAU, (Germain) Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à *Delamet* dans la décision des Cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, & sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zele. Il mourut en Sorbonne, le 7 octobre 1705, laissant grand nombre de *Décisions* de Cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur, en 2 vol. in-fol., Paris, 1742.

FROMAGET, (N...) poëte & auteur médiocre, mort en 1759, donna quelques romans : I. *Kara Mustapha*. II. *Le Cousin de Mahomet*, 2 vol. in-12. III. *Mirima*... Il mit aussi plusieurs pieces au théâtre de l'Opéra-comique : I. *L'Epreuve dangereuse*, ou *le Pot au noir*, en un acte, 1740, en société avec *le Sage*. II. *Le Neveu supposé*, en un acte, 1748, avec *Panard*. III. *Le Vieillard rajeuni*. IV. *Le Magasin des choses perdues*. V. *Les Noms en blanc*.... Il avoit le caractere enjoué, & l'esprit agréable & naturel.

FROMENTEAU, *Voy.* FROUMENTEAU.

FROMENTHAL, (Gabriel Berthon de) juge-mage du Puy-en-Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, & ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de Droit Civil, Canonique & François*, 1740, in-fol. sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIERES, (Jean-Louis de) évêque d'Aire, étoit Manceau. Il prêcha l'Avent devant *Louis XIV* en 1672, & le Carême en 1680, & toujours avec succès. Eleve du P. *Senaut* de l'Oratoire, il mit, comme lui, dans ses sermons, de l'élévation & de la solidité. Quoiqu'il eût défendu, en mourant, de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. L'illustre orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance & la pureté du langage : (*Voyez* FLECHIER). Ce pré-

lat mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocese, malgré les reformes qu'il y avoit introduites.

FRONSAC, *Voyez* MAILLÉ, n° III. & ALBON.

FRONSPERG, (Georges comte de) d'une famille illustre du Tirol, naquit en Souabe à Minda, près de Memminghen. C'étoit un homme d'une valeur & d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur *Charles V* en Italie, avec beaucoup de gloire, particuliérement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allerent jusqu'à la fureur contre l'église Romaine. *Fronsperg* étoit Luthérien; & au fanatisme d'un hérétique, il joignoit la férocité d'un soldat. Lorsque l'archiduc *Ferdinand* lui proposa, en 1520, de lever des troupes pour l'empereur contre le pape, il accepta cette commission de tout son cœur, & se chargea même de faire quelques levées à ses dépens. Il fit publier qu'il enrichiroit ceux qui le serviroient, des dépouilles de Rome. Les Luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; & sur l'espérance du sac de Rome, ils se contenterent d'un écu par tête. *Fronsperg* ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre, pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or & de soie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il disoit à ceux qui lui en demandoient la raison, *que c'étoit pour traiter le Pape comme les Ottomans traitoient leurs freres.* Ce barbare joignit l'armée du duc de *Bourbon* sur la fin du mois de janvier 1527. Mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car, pendant que les troupes étoient dans le Bolonois, il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut à Ferrare sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU, (Jean) chanoine-régulier Génovefain & chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, & mourut à Montargis, dont il étoit curé, le 17 avril 1662, à 48 ans. On a de lui divers ouvrages: I. *De diebus Festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium Romanum*; Paris, 1652, in-8°. II. *Antitheses Augustini & Calvini*, 1651, in-16. III. *Epistolæ*; Liége, 1674, in-16. IV. Des *Dissertations* pour prouver que l'IMITATION de J. C. est de *Thomas à Kempis*, & non pas de *Gerson* ni de *Gersen*. Le P. *Fronteau* ne s'attachoit pas à traiter les matieres à fond; mais à trouver des choses singulieres, & à fournir des conjectures nouvelles. Il étoit pourtant savant. Il possédoit neuf langues, & ce fut lui qui dressa la bibliothéque de *Ste Genevieve*. Sa piété étoit aussi solide qu'affectueuse.

FRONTIN, (*Sextus-Julius Frontinus*) brave guerrier & savant jurisconsulte Romain, fut préteur l'an 70 de J. C. & ensuite consul. *Vespasien* l'envoya, l'an 78, contre les Anglois, & il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, Grecs & Romains, perfectionna beaucoup ses connoissances sur l'art de la guerre. Il a laissé IV livres de *Stratagêmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous *Domitien*, & imprimés avec les Auteurs qui ont traité *de l'Art militaire*; Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; & séparément à Leyde, 1731, in-8°; & Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils ont été traduits en françois avec *Polyen*, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine, autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus instruit que ses lectures. *Nerva* lui donna, en 68, l'intendance des eaux

& des acqueducs de Rome, fur lefquels il compofa un ouvrage en 2 livres, imprimé à Bâle & à Florence. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les foins de *Turnebe*, avec les autres Auteurs qui ont écrit *fur les Limites*.

I. FRONTO, (Marcus-Cornelius) rhéteur Latin, eut pour difciples *L. Verus* & *Marc-Aurele*, qui fit ériger une ftatue à fon maître & qui le nomma conful. Son éloquence n'étoit pas fleurie; mais elle étoit noble & majeftueufe, & refpiroit une certaine gravité auftere: quelques-uns difent que, pour cette partie, il étoit l'émule de *Cicéron*. Nous n'avons aucun de fes ouvrages; mais *Macrobe* dans fes *Saturnales*, *Aufone*, *St Jérôme* & *Sidoine-Apollinaire*, en parlent avec la plus grande eftime. Ce qui porte à croire qu'il n'étoit pas médiocre, c'eft qu'il avoit un genre d'éloquence à lui.

II. FRONTO, (Marcus-Julius) conful l'an 96 de J. C., ofa s'écrier en plein fénat, en parlant des abus qui fe gliffoient dans la punition des délateurs: *Il eft dangereux d'être gouverné par un Prince fous qui tout eft défendu*; (Il vouloit parler de *Néron*): *& encore plus dangereux de l'être par un Prince fous qui tout eft permis*. Ces dernieres paroles tomboient fur la facilité de *Nerva*, qui remédia bientôt aux défordres dont elle avoit été la fource.

FRONTO DUCÆUS, *Voy.* DUC (Fronton du).

FROULAY, *Voy.* TESSÉ.

FROUMENTEAU, (Nicolas) écrivain du XVIe fiecle. Ses ouvrages fur le rétabliffement des finances, fous le malheureux regne de *Henri III*, font encore recherchés malgré leur ftyle furanné, par la candeur, la bonhomie & les vues utiles qui y regnent. Le premier eft intitulé: *Secret des Finances de France*, in-8°, 1581; le fecond, *Cabinet du Roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage eft plein de fauffetés & d'infamies.

I. FRUCTUEUX, (S.) évêque de Tarragone, fouffrit le martyre en 259, par ordre d'*Emilien*, gouverneur de cette ville.

II. FRUCTUEUX, (S.) évêque de Brague au VIIe fiecle, fe retira dans une folitude qu'il nomma *Complute*, & y bâtit un monaftere. Il mourut le 16 avril 1665, après avoir édifié le monde & comme évêque & comme religieux.

FRUELA *ou* FROILA, ufurpateur du royaume de Léon vers le milieu du IXe fiecle, étoit fils du roi *Vérémond*, & comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir, fans envie, la couronne fur la tête d'*Alfonfe III*, fon neveu, qui avoit fuccédé à *Ordogno*, & qui, par fes belles qualités, étoit digne de régner: il fe fit proclamer roi dans cette province. *Alfonfe*, dont la prudence ne s'étendoit pas jufqu'à foupçonner de trahifon ceux qui lui étoient unis par le fang, n'apprit cette révolte que par la marche de *Fruela*, qui venoit fe préfenter devant Oviédo avec une armée affez forte; mais, bientôt après, il trouva le moyen de faire poignarder l'ufurpateur, & de fe rétablir fur le trône vers l'an 866.

FRUGONI, (Charles-Innocent) célebre poëte Italien, né à Gênes, en 1692, d'une famille diftinguée, mort à Parme en 1768, à 76 ans, entra de bonne heure dans la congrégation des Sommafques. Il enfeigna les humanités, avec fuccès, à Breffe, à Rome, à Gênes, à Bologne, à Parme. C'eft dans cette derniere ville que des amis illuftres le fixerent, après lui avoir perfuadé de fortir de fon ordre. Il

obtint du pape, à la sollicitation du duc *Antoine Farnese*, la permission de quitter l'état religieux, & il devint ecclésiastique séculier. Lorsque le duc de Parme établit, dans sa capitale, une académie des beaux-arts, l'abbé *Frugoni*, qui en avoit rédigé les statuts, fut nommé secrétaire perpétuel. Ce prince lui donna plusieurs occasions d'exercer sa Muse, qui réussit dans tous les genres, si l'on excepte le dramatique. Ses *Œuvres*, en 9 vol. in-8°, Parme, 1779, renferment des *Sonnets*, des *Hendécasyllabes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Capitoli*, des *Epitres*, des *Odes*, des *Cantates*. Ses panegyristes l'ont comparé à *Chiabrera*. Dans le genre badin comme dans le sérieux, il avoit un style à lui : style remarquable par sa chaleur, son énergie & sa facilité. Mais, dans le feu de la composition, il étoit sujet à des négligences, comme tous les écrivains, même du premier ordre; & ces négligences le feroient prendre souvent pour un poëte médiocre. Ses bons mots & les agréments de sa conversation étoient les délices de la meilleure compagnie. Toujours gai & supérieur à tous les revers, il jouit, même dans un âge avancé, de la santé la plus ferme.

FRUMENCE, (St.) apôtre de l'Ethiopie, étoit Tyrien. Il s'associa avec *Edesse* son frere, & *Mérope*, marchand & philosophe de Tyr, pour faire le voyage d'Ethiopie. Les deux freres plurent tant au roi par leur sagesse & leur science, qu'il en fit ses favoris. *Frumence* se servit de son crédit pour établir la religion Chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par *St Athanase*. Le Christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ils tomberent, depuis, dans l'erreur d'*Eutychès*. Le roi d'Ethiopie envoya, dans le XVIe siecle, une ambassade au pape *Clément VII*, pour avoir des missionnaires. *Grégoire XIII* destina des Jesuites à cette mission; mais leur succès ne répondit pas à leur zele, & la plupart furent martyrisés.

FRUTER, *ou plutôt* FRUITIERS, (Luc) *Fruterius*, critique, né en 1541, à Bruges, vint à Paris en 1566, & y mourut ayant à peine 25 ans. Il étoit ami de *Muret* & de plusieurs autres savants. On a de lui quelques *Ouvrages*, 1584, in-8°, bien écrits en latin, & qui promettoient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avoit le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS, *Voy.* FUSCH.

FUENTE, *Voy.* II. PONCE.

FUET, (Louis) célebre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matieres Bénéficiales*, en 1723, in-4°. M. *Rousseau de Lacombe* l'a redonné sous le titre *Jurisprudence Canonique*, in f°, 1771, après l'avoir rectifié & augmenté.

FUGGER, (Ulric) né à Ausbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape *Paul III*, & se fit ensuite Protestant. Ami des savants & savant lui-même, il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Cet illustre savant se retira à Heidelberg, où il mourut en 1684, à 58 ans. Il légua sa bibliothéque, qui étoit très-belle, à l'électeur Palatin, & laissa plusieurs fondations qui font honneur à sa mémoire.

FULBERT, évêque de Chartres, chancelier de France, suivant quel-

ques-uns, avoit été disciple de *Gerbert*, depuis pape sous le nom de *Sylvestre II*. Il passa d'Italie en France, & fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connoissoit le mieux l'ancienne discipline, & qui la faisoit observer avec le plus d'exactitude. Ce saint évêque, au lit de la mort, apperçut *Bérenger*, son disciple, parmi ceux qui étoient venus le visiter. Il fit signe qu'on le fit sortir, « parce qu'il voyoit » (*dit-il*) un dragon auprès de » lui ». En effet, *Bérenger* ne tarda pas à répandre ses erreurs. Les *Œuvres de Fulbert* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses *Epîtres* combien il étoit considéré de tous les princes de son temps. *Robert*, roi de France; *Canut*, roi d'Angleterre; *Richard*, duc de Normandie; *Guillaume*, duc d'Aquitaine, l'estimoient particuliérement. Le duc *Guillaume* voulut se l'attacher en lui donnant la trésorerie de St-Hilaire de Poitiers. *Fulbert* ne garda ce bénéfice, avec son évêché, que pour en employer les revenus à rebâtir son église. Il eut même quelque envie de renoncer à l'épiscopat; mais *St Odilon*, abbé de Cluni, le détourna de ce dessein. Les *Lettres* de *Fulbert* prouvent ses liaisons avec ce saint abbé, qu'il nommoit l'*Archange des Moines*. Ces Lettres, bien écrites & pleines de marques de son zele & de sa fermeté, sont fort utiles pour l'histoire, la discipline & les usages de son siecle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses*; mais ce n'est pas la plus précieuse partie de ses Œuvres.

FULGENCE, (S.) né à Lepté dans la Bizacene vers 463, de parents nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talents, pour s'enfermer dans un monastere. Il devint le pere d'une grande communauté. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique. Son zele contre l'Arianisme déplut à *Thrasimond*, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. *Hilderic*, successeur de ce prince barbare, le rappela: son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avoit composé plusieurs ouvrages. L'abbé *Mangeant* en a publié quelques-uns, à Paris, 1684, in-8°: car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *De la Prédestination & de la Grâce*, en 3 livres. Parmi tous les disciples de *St Augustin*, il n'y en a aucun qui ait mieux saisi sa doctrine, & qui l'ait développée avec plus de clarté. Il reçut le même esprit d'intelligence pour lire les ouvrages de cet apôtre de la Grâce, que le Saint avoit reçu pour les écrire. On lui donna, avec raison, le nom d'*Augustin de son siecle*. Il mourut le 1er janvier 533, à 65 ans, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une vertu sublime.

FULGENTIUS-PLANCIADES, (*Fabius*) est auteur de 3 *Livres de Mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°, avec *Julius-Hyginus*, *Lactantius*, *Placidus* & *Albricius*, par *Muncker*, sous le titre de: *Mythographi Latini*. Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le VIe siecle. Nous avons de lui aussi un traité curieux: *De priscis vocabulis Latinis*; Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE, *ou* FREGOSE, (Raphaël) enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie & à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages, peu lus, même par les jurisconsultes...

fultes... Il y a un autre *Fulgose* ou *Frégose*, (Baptiste) qui fut doge de Gênes sa patrie en 1478. *Voyez* FREGOSE, n° II.

FULLER, (Nicolas) de Southampton, fut successivement secrétaire de *Robert Horn*, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, & recteur de Walthan. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui: I. *Miscellanea theologica & sacra*, à Londres, 1617, in-4°. II. Un *Appendix* à cet ouvrage, à Leyde, 1622, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales.

FULOARE, abbé de St Denys en France, mort l'an 784, se distingua par sa piété, par ses talents, & par sa capacité dans les affaires & les négociations importantes dont il fut chargé. Il eut la qualité d'archi-chapelain, & mérita la confiance des princes & des papes. On dit qu'*Etienne II* lui accorda divers privileges pour son abbaye de St-Denys.

FULVIE, dame Romaine, mariée d'abord au séditieux *Clodius*, ensuite à *Curion*, enfin à *Marc-Antoine*, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle étoit aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de *Cicéron*, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, & joignit, à cet outrage, toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. *Antoine* l'avoit quittée pour *Cléopâtre*, dont il étoit éperduement amoureux: elle voulut qu'*Auguste* vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, & les fit prendre à *Lucius-Antoine*, frere de son mari. *Auguste* ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par *Antoine*, & en mourut de douleur l'an 40 avant J. C. (*Voy.* I. GLAPHYRA). *Fulvie* étoit une de ces femmes hardies, ambitieuses, entreprenantes, qui, sous les grâces de leur sexe, ont le cœur & l'esprit des hommes les plus ardents. Elle étoit de la famille *Fulvia*, qui donna tant de consuls & tant de grands capitaines à la république Romaine.

I. FULVIUS-NOBILIOR, (Servius) de l'illustre famille *Fulvia*, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J. C. avec *Emilius Paulus*. Ils signalerent leur administration par des victoires & des malheurs. Ayant appris l'infortune de *Regulus*, fait prisonnier en Afrique, ils y allerent pour soutenir la réputation des armes Romaines. Ils chasserent les Carthaginois qui assiégeoient Clupea; & après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. *Marcus* FULVIUS *Nobilior*, petit-fils du consul, fut envoyé, l'an 189 avant J. C., en Espagne, & y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 103. Il se distingua par la prise d'Ambracie près du golphe de Larta, & obligea les Etoliens de demander la paix... Il y eut, du temps d'*Auguste*, un sénateur nommé FULVIUS, qui, ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avoit confié & qui se trouva divulgué, se donna la mort de regret. Sa femme lui avoit donné elle-même cet exemple funeste. *Voy.* MARTIA.

II. FULVIUS-URSINUS, *ou* FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard (dit-on) de la maison des *Ursins*. Un chanoine de Latran l'éleva & lui donna son canonicat; il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur *Ci-*

céron, *Varron*, *Columelle*, *Festus-Pompeius*, *&c.* & plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : I. *De familiis Romanorum*, 1665, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12 ; où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matiere.

I. FUMÉE, (Adam) premier médecin de *Charles VII*, de *Louis XI* & de *Charles VIII*, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres-des-requêtes, & les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. C'étoit un homme universel : mathématicien, médecin, poëte, historien. *Louis XI*, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

II. FUMÉE, *Voyez* REUCHLIN... & ATHENAGORE.

FUNCH, FUNECCIUS, *ou* FUNCCIUS, (Jean) ministre Luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518 ; s'attacha à la doctrine d'*Osiander*, dont il épousa la fille, & exerca le ministere dans la Prusse. Sa fin ne fut pas heureuse ; car ayant été convaincu de donner à *Albert*, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Konisberg, en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'en 1560* ; Wittemberg, 1570, in-fol., & quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

FUNDULO *ou* FONDULI, *Voy.* GABRINO FUNDULO.

FURETIERE, (Antoine) Parisien, s'attacha d'abord à l'étude du droit, & fut, pendant quelque temps, procureur-fiscal de St-Germain-des-Prés. La jurisprudence lui paroissant moins favorable à sa fortune que l'état ecclésiastique, il l'embrassa & fut nommé abbé de Chalivoi dans le diocese de Bourges. Quoiqu'il fût un des membres les plus laborieux de l'académie, il fut exclus de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire François qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums* ; mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec feu, mais qui n'en étoient pas moins des injures. Peut-on l'en croire, lorsqu'il décrit la maniere dont se passoient de son temps les assemblées de l'académie ? « Celui qui crie le plus haut » (dit il) est celui qui a raison. » Chacun fait une longue harangue sur une bagatelle. Le second répete comme écho ce que » le premier a dit, & le plus souvent ils parlent trois ou quatre » ensemble. Quand un bureau est » composé de cinq à six personnes, il y en a un qui lit, un qui » opine, deux qui causent, un qui » dort, & un qui s'amuse à lire » quelque Dictionnaire qui est sur » la table. Quand la parole vient » au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction » dans la premiere lecture. Voilà » le moyen d'avancer l'ouvrage. » Il ne se passe point deux lignes, » qu'on ne fasse de longues digressions ; que chacun ne débite » un conte plaisant, ou quelque » nouvelle ; qu'on ne parle des » affaires d'état, & de réformer » le gouvernement ». Cette peinture paroît bien chargée ; ce sont la haine & la vengeance qui en ont fourni les couleurs. Mais, supposons qu'elle fût vraie du temps de

Furetiere, elle ne l'est pas aujourd'hui. D'ailleurs, tout ce qui se passe dans une compagnie dont nous sommes membres, demande un secret impénétrable. Le violer, c'est être malhonnête-homme. N'est-il pas honteux encore d'accuser les académiciens, d'avoir les mains avides de jetons, & d'avoir même refusé leurs suffrages à des récipiendaires, parce qu'ils les jugeoient capables de diminuer leurs profits par leur assiduité? Une telle bassesse peut-elle entrer dans des ames bien nées? D'ailleurs, les académiciens sont-ils ordinairement si pauvres, que les jetons soient nécessaires à leur subsistance? Ce qui fit le plus de tort à *Furetiere*, selon nous, ce fut le fiel qu'il distilla sur le paisible *la Fontaine*, son ami de tous les temps. Il l'attaqua sur la différence du *bois en Grume* & du *bois Marmenteau*, qu'il lui reprocha de ne savoir pas distinguer, quoiqu'il eût été officier des eaux & forêts. Le fabuliste, sortant alors de son caractere flegmatique, lui demanda dans une épigramme, si lorsque certaines gens, l'objet de ses satyres, avoient frappé sur son dos comme sur une enclume; il lui demanda, dis-je, si c'étoit avec du bois en Grume, ou du bois Marmenteau? *Furetiere* répondit à cette épigramme par celle-ci:

Dangereux inventeur de cent vilaines fables,
Sachez que, pour livrer de médisants assauts,
Si vous ne voulez pas que le coup porte à faux,
Il doit être fondé sur des faits véritables.
Çà, disons nous tous deux nos vérités:
Il est des bois de plus d'une maniere:
Je n'ai jamais senti celui que vous citez;
Notre ressemblance est entiere,
Car vous ne sentez point celui que vous portez.

Malgré ses libelles contre les académiciens, *Furetiere* chercha, dit-on, à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4°. *Basnage* de *Beauval* le retoucha, l'augmenta, & en publia une édition beaucoup meilleure que la premiere, en 1701, 3 vol. in-fol.; réimprimée à Amsterdam, 1725, en 4 vol. in-f°. Ce Dictionnaire semble avoir donné naissance à celui de *Trévoux*, dont la derniere édition est de 1771, 8 vol. in-f°. C'est du moins l'étoffe sur laquelle les éditeurs ont mis leur immense broderie. Ils y ont tant ajouté, qu'on ne reconnoit plus le travail du premier ouvrier. En voulant perfectionner le Dictionnaire de *Furetiere*, ils l'ont trop enflé de faits historiques, d'étymologies incertaines, de dissertations inutiles. Il falloit se borner, comme cet académicien, à démêler avec ordre & avec clarté les différentes propriétés, les diverses significations des mots, les termes des arts. *Furetiere* avoit assez bien rempli son objet dans la premiere édition, & son Dictionnaire passa dès lors pour un répertoire utile. M. *Berthelin* a donné un *Abrégé* du *Dictionnaire de Trévoux*, en 3 vol. in-4°. *Furetiere* s'étoit fait connoître par d'autres ouvrages: I. Par 5 *Satyres* en vers, in-12; & des *Paraboles Evangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12: les unes & les autres écrites froidement. II. Par son *Roman Bourgeois*, abandonné à présent à la bourgeoisie de province, quoiqu'il eût beaucoup de cours dans son temps, même parmi

les gens du grand monde. Il n'y a gueres que de la satyre, & de la satyre personnelle. Ces ouvrages meurent presque toujours avec les personnes qui en sont l'objet. III. Par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*; Utrecht, 1703, in-12 : allégorie forcée. Le style de cet académicien étoit presque toujours foible en vers, & dur en prose; & il n'acquéroit de la force & un peu de finesse, que par les méchancetés que lui inspiroit son humeur satyrique. Il connoissoit mieux les termes de la langue, qu'il ne savoit les employer. On publia, après sa mort: un *Furetteriana*; recueil qui ne fera jamais capable de faire revivre sa mémoire. Parmi les épigrammes qu'on lui a attribées, on a distingué celle-ci, qui a pour titre : *Au Roi, pour un Poëte campagnard qu'on vouloit mettre à la taille* :

Ce Poëte n'a pas la maille;
Plaise, Sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la Charité.

Voyez Benserade... II. Boyer... Chapelain... & Cotin.

FURGOLE, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Toulouse, né en 1690, à Castel-Ferrus dans le Bas-Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois, de la jurisprudence Françoise, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps & de tous les pays. Le chancelier d'*Aguesseau*, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les Donations du mois de février 1731*. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en 2 en 1761. L'illustre chancelier lui écrivit à ce sujet une lettre de sa main, remplie d'estime. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des Curés primitifs*, &c. un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis longtemps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testaments & autres dispositions de derniere volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, & donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, 1745, & tous les exemplaires se trouverent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'Ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêcherent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la Seigneurie Féodale universelle, & du Franc-alleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des Substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte, après avoir été le flambeau de la jurisprudence, l'exemple & le conseil de ses concitoyens, mourut au mois de mai 1761, au sein de sa famille, regretté des savants, & pleuré de ses amis.

FURIES, *Voy.* Eumenides.

FURINE, Déesse des filoux, étoit aussi la Déesse des sorts pour terminer les procès. Ces fêtes appelées Furinales, *Furinalia*, se célébroient le 25 de juillet.

I. FURIUS, esclave Romain, ayant obtenu sa liberté, acheta un petit terrain, & le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile du canton. Un tel succès lui attira la jalousie de ses voisins, qui l'accuserent de magie devant le juge. *Furius* amena sa fille, jeune & vigoureuse paysanne; il fit apporter ses instruments de labour, qui étoient en fort bon état, fit venir ses bœufs gros & gras, & montrant tout cela aux juges : *Peres*

conscripts, *voilà*, dit-il, *mes sortileges. Que mes voisins soient sorciers comme moi, je ne leur en voudrai aucun mal...* *Furius* fut absous d'une voix unanime.

II. FURIUS-BIBACULUS, (*Marcus*) poëte Latin de Crémone, vers l'an 103 avant J. C., écrivit des *Annales* en vers, dont *Macrobe* rapporte quelques fragments. C'est de lui que parle *Horace* dans ce vers :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

Ses ouvrages étoient au-dessous du médiocre.

FURSI *ou* FOURSY, (St.) *Fursæus*, d'Irlande, vint en France, bâtit un monastere à Lagni vers l'an 644, dont il fut le premier abbé; & mourut à Mazeroëlles, près de Dourlans, le 16 janvier 650.

FURST, (Walter) *Furstius*, Suisse natif d'Altorff dans le canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté Helvétique. Il se joignit, en 1307, à plusieurs de ses compatriotes, animés du desir de secouer le joug tyrannique d'*Albert* d'Autriche. *Furst* se distingua dans cette conjuration pour le bien public. Il travailla, de concert avec ses illustres compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, & ce fut le premier signal de la liberté. Il vivoit encore en 1317. *Voyez* MELCHTAL.

I. FURSTEMBERG, (Guillaume de) issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Portes-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le prit prisonnier, & on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

II. FURSTEMBERG, (Ferdinand de) évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le pere de son peuple & le *Mécène* des hommes-de-lettres. On lui est redevable de plusieurs monuments de l'antiquité, qui étoient dans son diocese de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, & en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, à Amsterdam 1672, in-8° : collection utile & curieuse. On lui doit encore des *Poësies Latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio, & dignes de cet honneur par la pureté du style & la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente, 1683.

III. FURSTEMBERG, (François *Egon*, prince de) fils d'*Egon* comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand-doyen & grand-prévôt de Cologne, & l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion Catholique, & s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mourut à Cologne le premier avril de la même année, à 55 ans.

IV. FURSTEMBERG, (Guillaume *Egon*, prince de) frere du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal & abbé de S. Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75e année.

FUSCH *ou* FUSCHIUS, (Léonard) appelé l'*Eginete* d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Baviere l'an 1501. Il professa & exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, &c. L'empereur *Charles-Quint* l'ano-

blit; & *Cosme*, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointements, pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha sur-tout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple & ses leçons la firent renaître en Allemagne, & exciterent l'émulation en France & en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, à Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566, à Tubinge, âgé de 65 ans. Le satyrique *Scaliger* dit, « que *Fuschius* » n'est qu'un collecteur des ouvra- » ges des autres, & que son His- » toire des Plantes est l'ouvrage » d'un enfant ». Il faut le distinguer de *Renacle-Fuschius*, médecin de Limbourg, mort chanoine de Liége en 1587, dont on a une *Histoire des plantes*; Anvers, 1544; & les *Vies des Médecins*; Paris, 1542.

FUSELIER, *Voy.* FUZELIER.

FUSI, (Antoine) docteur de Sorbonne, & curé de St Barthélemi & de St Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie & de paillardise. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Geneve en 1619, s'y maria, & y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonicque*, une Satyre contre *Vivian*, maître des comptes, marguillier de St-Leu, intitulée : *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; & depuis sa retraite à Geneve, il y donna *le Franc-Archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils, qui se fit Mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUSTH *ou* FAUST, (Jean) orfévre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont *Guttemberg* & *Schæffer*. Il n'est cependant pas bien certain qu'il ait eu part à la découverte, autrement qu'en fournissant des fonds à *Guttemberg*, qui en avoit déjà fait les premiers essais à Strasbourg, avec des caracteres sculptés & mobiles, avant que de venir à Mayence. A l'égard de *Schæffer*, qui étoit écrivain de profession, & qui devint depuis gendre de *Faust*; on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons & les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi Rationale divinorum Officiorum*, que *Faust* & *Schæffer* publierent en 1459, & qui fut suivi, l'année d'après, du *Catholicon Joannis Januensis*: (*Voyez* BALBI). Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Pseautier* par les mêmes artistes; la premiere en 1457, & la seconde en 1459; mais exécutées l'une & l'autre avec des caracteres de bois sculptés, & par un mécanisme qui leur étoit commun avec *Guttemberg*. Ces deux éditions du Pseautier, si excessivement rares, sont des chefs-d'œuvres de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté & la précision avec laquelle l'industrieux *Schæffer* en a taillé les caracteres, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté & l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, (bleu, rouge & pourpre), à la maniere des Camayeux, & par la justesse & la netteté de l'impression. On connoît cependant

des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu & de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : I. Une *Bible* de la bibliothéque Mazarine, en 2 vol. in-f°. II. Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. III. Une *Histoire de l'ancien & du nouveau-Testament*, représentée en 40 figures gravées en bois, avec des sentences & des explications latines sculptées sur les mêmes planches. IV. L'*Histoire de St Jean l'Evangéliste*, de même en 48 planches. V. *Ars moriendi*, en 24 planches, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des miseres de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux: ce livre a été vendu 1000 francs, à la vente du cabinet de M. *Mariette*, en 1775. Ces trois derniers livres, qui sont tous in-f°, précedent sûrement l'impression en caracteres mobiles, & peuvent remonter jusqu'en 1440. La *Bible* doit avoir été imprimée entre 1450 & 1455. On a écrit & répété bien des fois, que *Faust* étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, & en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payoit alors les Bibles manuscrites, & à des prix fort différents, avoit été poursuivi en justice par les acheteurs, qui se plaignoient de les avoir surpayés; que même, accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avoit remarquée entre les caracteres, il avoit été obligé de s'enfuir. Il peut se faire que *Faust* ait vendu à Paris, comme manuscrits, des exemplaires ou de cette Bible, ou de celle de la bibliothéque Mazarine, (sur laquelle *Voy*. l'article GUTTEMBERG); qu'il les ait vendus à différents prix; que quelques acheteurs se soient plaints d'avoir suracheté: mais quant à l'accusation de magie, c'est une vieille fable qui ne mérite aucune croyance. (*Voyez* DURRIUS). Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que *Faust* ne soit revenu depuis cette époque à Paris. Il y étoit en 1466, & la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même *Faust* & *Schœffer* son gendre, existant dans la bibliothéque publique de Geneve, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il » lui a été donné par *Jean Faust*, à » Paris, au mois de juillet 1466 ». On peut croire que *Faust* mourut de la peste, qui, cette même année, enleva 40,000 habitants à la capitale pendant les mois d'août & de septembre; & d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de *Schœffer* seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voy*. II. CUSTER.

FUZELIER, (Louis) Parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec *la Bruére*, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur ingénieux & facile travailla pour tous nos théâtres : I. Celui de l'Opéra a eu de lui, depuis 1713, *Les Amours déguisés*; *Arion*; le *Ballet des âges*; les *Fêtes Grecques & Romaines*; les *Amours des Dieux*; les *Amours des Déesses*; les *Indes galantes*; l'*Ecole des Amants*; le *Carnaval du Parnasse*; les *Amours de Tempé*; *Phaëtuse*, acte de ballet; & *Jupiter & Europe*, exécuté aux petits-appartements de Versailles. II. Les pieces jouées au théâtre François, sont : *Cornélie*, avec le président *Hesnault*; *Momus Fabu-*

liste; les *Amusements de l'Automne.* III. Celles qu'il a données au théâtre Italien, sont en plus grand nombre : l'*Amour, Maître des langues*; le *Mai*; la *Méridienne*; la *Mode*; le *Faucon*; *Melusine*; le *Vieux Monde*; les *Noces de Gamache.* IV. Enfin, il avoit fait, seul, ou en société, beaucoup de pieces pour l'Opéra comique & le jeu des Marionnettes, depuis 1701. Les principales de ces pieces sont : *Arlequin grand Visir*; la *Matrône d'Ephese*; *Arlequin, défenseur d'Homere*; le *Réveillon des Dieux*, &c.

FIN du Tome III.







